

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1840,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

8e Année

du Bulletin Littéraire et Scientifique.

PARIS,

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,

Rue de Tournon, 17.

GENÈVE, MÊME MAISON.

1840.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

.... Janvier 1840.

La poésie a-t-elle donc abandonné ce monde ? S'est-elle retirée du milieu de nous, entraînant après elle tout son brillant cortége de nobles pensées, d'inspirations sublimes, de séduisantes illusions ? L'homme est-il condamné désormais à traîner péniblement sa lourde vie sur le sentier étroit et aride du positif matériel ? Le génie, refoulé de toute part, doit-il se replier sur lui-même parce que l'intrigue et la médiocrité sont montées sur des échasses pour paraître plus grandes que lui ?

Les diverses routes qui conduisent à la gloire sont encombrées d'insectes rampans dont l'aspect seul inspire le dégoût. Le talent qui veut percer, est obligé de les atteler à son char ou de s'attacher au leur ; s'il prétend refuser cette honteuse condition, il est conspué. La supériorité de l'intelligence est méconnue ; la raison et le bon sens sont foulés aux pieds. Tout principe moral, tout sentiment d'honneur semble être anéanti ; l'infamie déborde, la corruption envahit tout.

Grand Dieu ! est-ce donc là le résultat de tant d'efforts pour le progrès et la liberté ?

Les misérables, après avoir brisé les autels du passé, n'ont su trouver que de la boue pour en élever de nouveaux. Dans leur frénétique délire, ils se sont écriés : « A quoi bon le talent et le savoir ? A quoi bon pâlir sur les livres, creuser ses joues par la méditation ? Le seul talent nécessaire est celui de jouir, et nous n'avons besoin que du savoir-faire. Les con-

victions sont une faiblesse, la conscience une niaiserie, la probité une sottise...... »

Et pour pouvoir jouir, il faut de l'or, beaucoup d'or, et, pour avoir cet or, il faut arriver aux honneurs, aux dignités qui en sont aujourd'hui la source; et, pour obtenir ces honneurs, ils se sont emparés des trompettes de la renommée, ils ont entonné leur propre louange, et, se servant mutuellement de piédestal pour s'élever aux yeux de la foule abusée, ils sont parvenus à s'imposer au monde comme des génies supérieurs. Ils ont souillé les palmes de la gloire, déshonoré le but de la plus noble ambition.

Malheureux destructeurs, ne vous arrêterez-vous donc que lorsque les ruines de l'ordre social s'écrouleront sur vos têtes! N'entendez-vous pas gronder la tempête, ne voyez-vous pas déjà l'onde qui s'élève pour vous engloutir?

Ah! craignez que ces honnêtes gens pour lesquels vous montrez tant de mépris, que ces talens consciencieux et purs que vous croyez accabler de votre insultant dédain, ne s'unissent à leur tour pour vous faire rentrer dans la fange, dont vous n'auriez jamais dû sortir. Vous riez de cette menace; comptant votre multitude presque innombrable, vous vous endormez dans la persuasion de votre force. Cependant, souvenez-vous de David qui tua Goliath.

Mais l'heure du combat n'a pas encore sonné. En attendant, tenons-nous fermes, point de découragement; ne laissons pas faiblir nos âmes devant les épreuves de la vie. Oublions le monde et les sots qui le peuplent; tournons nos regards vers la Nature qui nous offre, avec tant de largesse, des jouissances toujours nouvelles. Là, nous retrouverons la divine poésie, brillante, enchanteresse, qui ne nous refuse jamais ses précieuses consolations, et sans laquelle la vie ne serait qu'un pesant fardeau. Là nous re-

tremperons nos âmes à cette source abondante qui ne tarit point.

Quand le goût se corrompt, quand l'humanité chancelante sur le bord d'un abîme ne nous présente plus qu'un spectacle triste et déplorable, voyez : rien n'est changé dans l'ordre éternel de la Nature. Les astres brillent toujours à leur place sur la voûte azurée ; l'aurore vient chaque matin verser sa lumière bienfaisante sur nos vallées délicieuses ; chaque soir les derniers rayons du soleil couchant s'en vont dorer nos montagnes de leurs teintes magiques. Ce spectacle sublime, toujours varié, toujours nouveau, n'est pas exposé sans but aux regards de l'homme. C'est dans sa contemplation qu'il doit puiser l'idée du beau, du vrai, c'est là que son âme, oubliant les dégoûts de la vie sociale, retrouve à la fois ce calme si nécessaire à la méditation, et cette douce espérance, baume salutaire, qui guérit toutes ses blessures, et ranime ses forces prêtes à succomber.

Source primitive de toutes les inspirations du génie, la nature demeure comme un type éternel que nous pouvons toujours invoquer. Sa contemplation nous fait réfléchir sur nous-mêmes ; et, dans l'harmonie qui s'établit entre elle et nos propres facultés, nous avons un critère certain pour guider notre jugement. Nous pénétrons ainsi plus avant dans la connaissance de notre destination sur la terre. Le point de vue change alors complètement ; cette scène brillante et tumultueuse, qui jusque-là nous avait paru présenter le théâtre le plus séduisant pour notre ambition, perd son éclat trompeur, ne nous offre plus que l'ignoble spectacle des petites passions, des vils intérêts qui s'agitent vainement à la poursuite d'un but indigne de nous ; la véritable sphère de notre développement se trouve ailleurs.

Dégoûté de ces succès qu'il faut acheter si cher et

disputer à l'intrigue, l'homme prudent se retire loin de ce conflit, se concentre dans son intérieur, et ne cherche plus d'autres suffrages que ceux de sa conscience éclairée par l'étude et l'observation. S'il renonce ainsi aux résultats avantageux de la vie pratique, il se soustrait également à ses préjugés étroits, à son horizon borné. Spectateur désintéressé, planant au-dessus des interêts croisés du présent, il prend pour guide l'expérience des siècles, et c'est dans le creuset du passé qu'il cherche à sonder l'avenir. On l'appelle théoricien parce qu'il abandonne l'ornière de la routine, et cependant il n'emprunte ses idées qu'à la pratique, non pas, il est vrai, d'une courte existence individuelle, mais de tous les hommes et de tous les temps.

La critique, en particulier, ne saurait choisir un meilleur poste; c'est là qu'est sa véritable place, sur la limite entre la vie et la science. De ce point d'observation, elle peut embrasser l'ensemble des produits de l'intelligence, dans toutes les routes diverses suivies par l'esprit humain. Elle peut pousser ses reconnaissances de tous les côtés, aussi bien sur le domaine de l'abstraction et du savoir, que sur celui de l'intrigue et du savoir-faire. La simplicité et la franchise des principes qui dirigent sa marche, permettent d'apprécier aisément l'impartialité de ses vues; elle inspire la confiance, en captivant l'estime, et si, participant de la fragilité commune à toutes choses ici-bas, elle n'est point exempte d'erreurs, du moins ne perd-elle jamais de vue le but constant de ses efforts, qui est la recherche de la vérité. L'amour du beau et du vrai devient alors son unique mobile, et c'est aussi la meilleure garantie sur laquelle son empire puisse reposer. A cette condition seule, elle peut espérer que son influence ne sera pas vaine, que sa voix ne sera pas entièrement étouffée au milieu de la lutte des partis.

Aujourd'hui surtout, cette marche est imposée à la critique si elle veut se rendre utile. Moins que jamais elle peut songer à se renfermer dans l'examen des formes, dans la revue des détails de l'œuvre qu'elle veut juger. Ce ne sont plus des mots seulement dont elle est appelée à surveiller l'emploi, ce sont des idées, et celles-ci se glissent partout. Subitement émancipé par les révolutions modernes, l'esprit humain s'est témérairement lancé dans la route de l'investigation, du doute, des systèmes. Tout a été remanié, remis en question avec la plus grande audace. Les élémens de l'ordre social ayant perdu, en vieillissant, une partie de leur valeur, et n'étant plus regardés comme suffisant à l'époque actuelle, chacun s'est cru capable de leur en substituer de nouveaux. Les imaginations, exaltées par un but si noble, se sont jetées avec enthousiasme dans le vaste champ des utopies. Cette émulation, louable en elle-même, puisque du choc des opinions jaillit la lumière, entraîne des inconvénients d'autant plus graves que l'instruction n'est encore répandue parmi les hommes que d'une manière fort incomplète et beaucoup trop inégale. Les théories les plus subversives, les systèmes les plus absurdes trouvent de l'écho, rencontrent de vives sympathies au milieu de ces intelligences à demi développées; leur influence agit avec force sur des esprits à peine éclairés qui peuvent y puiser le mépris ou la haine des principes de notre état social. Il en résulte une sorte d'anarchie intellectuelle, qui se fait jour dans les productions de tous genres, depuis les plus savantes jusqu'aux plus futiles, et qui impose à la critique une tâche nouvelle, plus importante mais aussi bien plus difficile. L'examen du moindre roman, du moindre petit conte, peut l'entraîner à soulever les questions les plus graves; elle se voit souvent appelée à creuser péniblement des sujets qu'elle se contentait au-

trefois d'effleurer en passant. Son travail doit donc suivre, en général, une marche plus philosophique, son rôle devient plus élevé, plus sérieux, et en même temps il lui présente deux grands écueils : l'esprit systématique, avec sa tendance exclusive, et le mysticisme qui à force de vouloir être profond répand les ténèbres sur tout ce qu'il touche.

La critique est un creuset dans lequel viennent s'épurer les œuvres de l'esprit, ou, si l'on aime mieux, c'est un instrument propre à séparer l'ivraie du bon grain. Il faut donc que tous ses procédés soient éclairés d'une vive lumière, car autrement on ne pourrait en apprécier la valeur, et elle-même serait exposée à commettre des erreurs singulières. C'est une œuvre de pur raisonnement et non d'imagination; des principes simples et lucides doivent lui servir de base; ensuite c'est la logique qui dirige leur application, de sorte que chacun puisse en juger la portée, en comprendre le développement. Or le mysticisme et des doctrines trop tranchantes, trop absolues, sont évidemment contraires à la saine critique. En effet, avec de tels auxiliaires, l'aristarque, au lieu d'illuminer d'un jour brillant les produits de la pensée, ne réussira qu'à jeter sur eux des ombres nouvelles qui en changeront tout-à-fait l'aspect. Il substituera ses propres sentimens à ceux des écrivains qu'il prétend juger; il présentera toutes les créations de leur génie sous un point de vue qui ne fut pas le leur, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, répandra sur tous les objets la teinte foncée qui colore le verre de ses lunettes. De cette manière de procéder résultera peut-être un curieux travail d'assimilation, rempli d'attraits pour les esprits spéculatifs qui se plaisent dans le vague, et tendent sans cesse à tout ramener dans la sphère nuageuse d'une philosophie plus profonde qu'intelligible. Mais ce ne sera pas de la critique. Celle-ci n'est sans doute point

tout-à-fait étrangère au sentiment, mais elle appartient plutôt au domaine de la raison et doit surtout se tenir en garde contre tout procédé systématique. Elle emprunte à la théorie ses principes dirigeans, et ne lui emprunte que cela; sa marche est du reste essentiellement pratique. Il ne faut pas qu'elle soit gênée par la raideur du système; elle est appelée souvent à se plier aux circonstances, à se faire toute à tous. Il est évident que Voltaire et Bossuet, Lefranc de Pompignan et Byron, Racine et Shakespeare ne peuvent être envisagés sous le même jour, jugés rigoureusement du même point de vue. Il faut faire la part de l'époque, de la société, tenir compte des influences particulières dont l'action s'exerça sur le génie de chacun d'eux. En voulant élever la critique littéraire trop haut dans les régions philosophiques, on lui fait manquer son but, on lui ôte à la fois sa clarté et son utilité, en un mot, on anéantit sa puissance salutaire, parce que l'on crée de cette manière un tribunal exceptionnel dont les lois sont inconnues du plus grand nombre, et les juges récusés d'avance par les parties intéressées.

C'est, on le voit, une double mission que celle de la critique, qui doit aujourd'hui embrasser les détails aussi bien que l'ensemble, la forme aussi bien que le fonds. Tenter de l'accomplir est une entreprise hérissée de difficultés; et le courage manquerait bientôt à celui qui veut l'essayer, s'il n'espérait que la grandeur du but fera pardonner la faiblesse des moyens, s'il ne comptait sur une indulgence égale à sa témérité.

Mais, cette indulgence, osera-t-il l'implorer? Après s'être érigé en juge sévère et inflexible, comment espérer qu'on usera de ménagemens envers lui? Seul il peut rendre témoignage de la pureté de ses intentions, de l'innocence de ses vues, et il doit s'attendre au blâme, plus ou moins amer, de ceux

dont il blesse l'orgueil, les préjugés ou les sympathies. Dans le silence du cabinet seulement, en présence de ses livres et de sa plume, il peut jouir tout à-fait de son empire, dont il recule ou rapproche les limites à sa volonté, où il développe dans toute leur étendue les facultés de son esprit indépendant.

Malheureusement cette vie scientifique ne saurait entrer que pour une part dans l'existence de la critique. Son travail l'oblige chaque jour à quitter sa douce solitude pour venir se mêler au mouvement du monde, et ce n'est pas sans s'exposer à bien des frottemens pénibles, sans recevoir plus d'une blessure cruelle, qu'elle remplit sa tâche.

Mais qu'importe le sort de l'ouvrier obscur, si son œuvre s'achève et subsiste. Le sentiment du devoir le soutient; son courage ne se laisse pas facilement abattre. Il poursuit sa route sur la voie qu'il croit être celle de la vérité. Et si, chemin faisant, quelques suffrages honorables résonnent à son oreille, estimant leur valeur intrinsèque sans compter leur nombre, il sent son ardeur redoubler. Il puise dans cet encouragement précieux une force nouvelle pour attaquer sans relâche le redoutable adversaire contre lequel il n'a pas craint d'engager cette lutte inégale.



Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en 5 actes, en vers, par Mme *E. de Girardin*. — Paris, in-8, 5 fr.

Cette pièce avait été reçue avec acclamation par le comité de lecture du Théâtre-Français, sa représentation était impatiemment attendue, mais la censure a mis en avant son véto; MM. les journalistes ne veulent pas être joués, et ils ont usé de toute leur influence pour empêcher qu'on transportât sur les planches la comédie qu'ils trouvent plus commode de représenter eux-mêmes à leur bénéfice sur la scène du monde, aux dépens de ce complaisant public qui ne se lasse pas de payer. Ils ont craint sans doute, qu'en ouvrant leurs coulisses à tout venant, l'auteur ne mît les rieurs de son côté et ne détruisît le charme sous l'empire duquel ils s'imaginent tenir encore les lecteurs qu'ils ont l'habitude de regarder comme une troupe de badauds, très-bonne à exploiter. Mais je crois que des deux côtés l'on s'est exagéré singulièrement l'importance de l'œuvre, qui ne me paraît pas plus digne de l'enthousiasme des comédiens que de la colère des journalistes. Les premiers se sont laissés séduire par un petit désir de vengeance, et les autres dans leur frayeur ont oublié qu'ils justifiaient ainsi le vieux dicton : qui se sent morveux se mouche. *L'École des Journalistes* est en effet une comédie assez médiocre, sans intrigue, sans intérêt, qui n'aurait pu supporter l'épreuve du théâtre, et qui probablement succombera même devant celle de l'impression. Non que le sujet ne soit bien choisi et très-susceptible de prêter à la meilleure satire. Mais Mme Girardin ne paraît pas douée du talent dramatique nécessaire pour en tirer parti. Vivant depuis bien des années au

milieu des journalistes, elle connaît sans doute à fond leurs mœurs faciles, leurs allures dégagées, leurs principes mobiles et leurs convictions variables. On voit que l'observation a guidé sa plume quand elle a voulu peindre une société de bons vivans fondant un journal au milieu d'une orgie, et débutant par l'insulte, le mensonge et la calomnie dès le premier numéro d'une feuille intitulée, *la Vérité*. Il est malheureusement trop vrai qu'un pareil scandale s'est reproduit plus d'une fois au milieu de la tourbe d'écrivailleurs subalternes, que les exigences de la presse périodique ont fait surgir depuis quelque temps; Mme de Girardin a pu voir tout cela de près, personne ne le niera. Mais il est souverainement injuste de confondre dans une même réprobation tous les écrivains et de prétendre que journaliste et honnête homme aient été jusqu'ici deux qualités inconciliables. Une semblable assertion sort des bornes de la critique, et détruit tout l'effet qu'on pouvait attendre de celle-ci. Or c'est le premier défaut qui me frappe dans la pièce de Mme Girardin. Ses personnages appartiennent tous à l'espèce la moins honorable : l'un est un poète manqué qui se montre l'esclave des caprices d'une danseuse d'Opéra, vieille, laide, maussade; un autre est un ivrogne qui puise dans la bouteille toutes ses inspirations; un troisième n'est que ce qu'on appelle vulgairement un viveur, un bon enfant, mais sans talent ni valeur morale quelconque; enfin le feuilletoniste envieux, médiocre, qui ne taille sa plume que pour calomnier le génie et le réduire au désespoir, complète le personnel de rédaction dont elle offre le tableau. De tels acteurs ne peuvent exciter nul intérêt, leurs actes et leurs paroles n'inspirent que le dégoût, et, pour les retracer, l'auteur emploie un style bas, trivial, digne du sujet sans doute, mais qui n'est guère littéraire et pas le moins du monde poétique.

Les fonds de *la Vérité* sont fournis par un banquier stupide, qui, dès les premières feuilles du journal, se voit bafoué, joué et même en partie ruiné par ceux qui ont au contraire un si grand intérêt à se concilier sa faveur, à conserver son patronage. Cette absurde gaucherie amène bientôt la discorde dans le sein de la rédaction dont les embarras se compliquent d'une foule d'incidens aussi vraisemblables et sagement calculés que celui-là. Ce n'est pas ainsi que faisait Molière lorsque dans le *Tartufe* il stigmatisait l'hypocrite et le faux dévot, rendant la leçon plus forte encore par le contraste de la véritable piété, de la religion pure et élevée; lorsque, dans l'*Ecole des Femmes* et dans l'*Ecole des Maris*, il mettait toujours en présence le mal et le bien, de telle façon qu'il en ressorte un enseignement moral, seul but qui justifie la satire.

Mme de Girardin au contraire ne peint que le plus méprisable côté de son sujet ; elle n'a pas même su nous intéresser aux victimes de la rouerie de ces intrigans. Enfin elle a pensé sans doute racheter ce défaut par l'introduction d'un personnage nommé Edgar, qui revient d'Afrique où il était officier dans les spahis, et qui, après s'être indigné depuis le commencement de la comédie contre toutes les turpitudes dont il se trouve le témoin, se décide dans la dernière scène à se faire journaliste par dévouement. Il achète *la Vérité* aux abois et dépose l'épée pour saisir la plume, afin de consacrer sa vie à dévoiler au public les fourberies de ceux qui le trompent, à livrer une guerre terrible aux charlatans de la presse périodique. En vain on veut le détourner de cette résolution désespérée, en vain on lui retrace les dangers auxquels il s'expose, et l'on s'écrie :

« Malheureux! ils vont vous immoler! »

Edgar inébranlable répond :

« Je le sais.... et mon cœur s'est armé de courage,
Je sais ce qui m'attend et je connais leur rage;
Pour moi plus de repos, pour moi plus de bonheur.
Je leur offrais ma vie, ils prendront mon honneur.....
Ils iront, poursuivant ma jeunesse flétrie,
Jusqu'à me disputer le ciel de la patrie!
Mais plus ils oseront mentir et m'outrager,
Et plus de leur pouvoir on verra le danger.
Je servirai d'exemple en servant de victime;
En y tombant du moins je montrerai l'abîme,
Et j'y tomberai seul..... Et mon pays, un jour,
Bénissant mes malheurs, comprendra mon amour! »

Ce nouveau Curtius paraîtra d'une espèce fort étrange, et l'on ne pourra s'empêcher, je crois, d'y chercher quelque allusion, peu propre en vérité à donner une valeur bien grande à la moralité de la pièce. Quoi qu'il en soit, la plupart des lecteurs, désappointés dans leur espérance, s'accorderont probablement avec moi, pour n'y rien trouver, ainsi que je l'ai déjà dit, qui justifie l'enthousiasme des comédiens français, non plus que la colère des journalistes. Mieux eût valu peut-être pour ceux-ci, qu'on permît à l'école de Mme de Girardin de venir tomber sous les sifflets du parterre.

LES HALTES, prose, par *Victor Leroux*. — Paris, chez Pougin. 2 vol. in-8, 15 fr.

Vous me demanderez sans doute ce que c'est que des haltes en prose? Mais je ne saurais que vous répondre à cet égard, si ce n'est qu'il en faut faire plus d'une pour lire un semblable livre d'un bout à l'autre. La prose de M. V. Leroux est boursoufflée de poésie sentimentale, d'exagération romantique. C'est du style qui sonne creux et résonne fort comme la peau d'un tambour. Quant aux pensées, elles ne sont pas nombreuses et peuvent se résumer presque toutes dans une seule, qui est à la vérité le thème d'une foule de variations plus ou moins monotones : c'est que la société injuste repousse les poètes et les condamne à mourir de faim, ou, en d'autres termes, à travailler pour vivre. Ingrate société qui ne veut pas payer au poids de l'or ces beaux volumes de poésie réduits à descendre jusque dans la boutique de l'épicier pour s'y échanger contre quelque ignoble billon de cuivre! Aussi, sois tranquille, va, M. Victor Leroux ne t'aime pas, il te maudit, il te voue à l'anarchie, au St.-Simonisme, au Fouriérisme, au Radicalisme, et lorsque le grand jour du partage arrivera, il ne te ménagera d'aucune façon. En attendant il te poursuit de sa plume acérée, il mêle la plainte à l'imprécation, et te lance à la tête de nouveaux volumes pour se venger de ce que tu n'as pas lu ses premiers ouvrages.

Cette colère impuissante est ridicule sans doute, cependant elle s'explique par certaines circonstances de position qui justifient en partie l'exaspération de celui qui s'y livre. Il arrive trop souvent qu'une intelligence développée par l'éducation ne trouve point ensuite sa place dans le monde, et, refoulée sur elle-même, s'aigrit et s'irrite contre l'indifférence qui accueille ses sollicitations. Elle accuse la société de la faute de ceux qui n'ont pas su lui ouvrir une carrière, la diriger vers un but réel. Je ne sais si M. V. Leroux se trouve dans un cas pareil, mais l'amertume de ses récriminations nuit considérablement au talent qu'il peut avoir. Celui-ci est tout-à-fait étouffé sous l'enflure d'un style déclamatoire qui a la prétention d'être poétique. Cependant, à côté de cette mauvaise exagération, l'auteur montre une naïveté, une bonhomie fort remarquable. Il débute par une préface, dans laquelle sont citées les critiques les plus mordantes faites par les journaux ou revues qui ont parlé de ses poésies. Bien plus, il avoue ingénument que ses œuvres ne se sont pas vendues, et il en conclut que le public n'a point pu les juger puisqu'il ne les a pas lues. Tant de candeur me faisait presque regretter l'article

un peu vif de la *Revue Critique* dont un extrait se trouve en tête de ces citations ; je commençais à me reprocher de l'avoir écrit peut-être dans un moment de mauvaise humeur, et je me proposais de réparer cette faute en traitant avec plus de faveur ce nouveau livre.

Mais en parcourant *les Haltes* de M. V. Leroux, ma bonne résolution n'a pu tenir ; quelque louable que soit l'indulgence, elle ne doit pas non plus être poussée trop loin, et pour que la critique soit utile, il faut avant tout que justice se fasse. Je reconnais chez M. V. Leroux une verve qui mieux employée pourrait sans doute produire quelque chose de bon, mais en vérité elle n'offre ici qu'un dévergondage littéraire sans raison ni bon sens.

L'auteur paraît avoir écrit son livre pendant un voyage ; les chapitres en sont datés des lieux où il séjourne et l'on y retrouve les impressions diverses qu'ont produites sur lui leurs aspects différens. Il visite tour-à-tour Chartres, Strasbourg et Baden, les Vosges, le Perche, Paris, Genève, Fontainebleau, la Bourgogne et la Provence. Ce n'est pourtant pas un voyage suivi, « c'est la vie d'un homme, d'un pélerin avec » tous les contrastes, avec toutes les rêveries, avec toutes les » pensées et les impressions du moment. »

Il commence à sa sortie du collége par une boutade d'écolier contre l'étude, puis par une triple invocation :

« O toi, digne député.....
« O toi, peuple esclave.....
« O toi, jeune artiste..... »

qui annonce dès l'entrée le ton et l'esprit de tout l'ouvrage. C'est une imagination haletante qui court après la poésie et veut en faire à tout prix, n'importe sur quoi. Les plaines de la Beauce sont le premier sujet d'inspiration qu'il choisit, et cette nature plate et uniforme lui paraît éminemment poétique, parce que sans doute il trouve plus original de penser et de dire le contraire de ce qui a été dit et pensé avant lui. La ville de Chartres lui fournit ensuite un thème pour exalter le passé par le contraste du présent. Après avoir peint les splendeurs de sa cathédrale et ce qu'il appelle les merveilles de l'âge d'or du catholicisme, voici comment il traite sa ville natale : « Riche, obèse et bourgeonnée, comme un proprié» taire assis, l'hiver, au coin de son feu, renversé sur le dos » d'un robuste fauteuil, les pieds sur les chenets, s'assoupit » au balancement de sa pendule, elle, la sauvage enfant des » grottes, la châtelaine du moyen-âge, elle s'endort, chaque » soir, au triste son du bourdon de sa cathédrale vers huit ou » neuf heures, sans penser plus au passé qu'à l'avenir. »

En voyant l'auteur débuter ainsi par la satire de sa propre

patrie, l'on ne saurait lui en vouloir s'il traite d'autres pays avec un mépris encore plus insultant; c'est un esprit malade que la vie positive aigrit sans cesse et dont les jugemens ne sauraient être d'aucune valeur. Je n'ai donc été nullement surpris de rencontrer le passage suivant :

« A Genève, mieux que partout ailleurs, j'ai éprouvé le » besoin de solitude, de silence, de rêverie, de méditation ; » car plus un pays est beau, plus la difformité morale des » indigènes vous saute aux yeux et vous refoule, pour ainsi » dire, dans les vapeurs et les brumes de la perspective. »

C'est une injure de plus à inscrire sur la liste déjà bien longue des impertinences que les écrivains français se permettent à l'égard de cette pauvre petite république, avec une émulation digne d'un plus noble but. Le genevois se consolera d'ailleurs facilement d'être appelé *difforme* par un auteur qui déclare ne pouvoir lire, sans bâiller, une seule page de la *Nouvelle Héloïse*. Il est clair, qu'entre un pareil poète et lui, nulle sympathie ne saurait exister. Quand on parle deux langues si différentes, ce serait folie que de chercher à se comprendre.

Et puis, pour lire une œuvre semblable, il faut laisser de côté le bon sens et la raison, il faut faire bon marché des prétentions philosophiques de l'auteur, et s'abandonner sans retenue à toutes les fantaisies extravagantes de son imagination. Mais en valent-elles la peine? demandera-t-on sans doute. C'est selon les goûts ; il s'y trouve certainement beaucoup de niaiseries, d'enfantillages, une grande affectation de revêtir la pensée et le sentiment des formes les plus puériles. Cependant au milieu de ce fatras, il est juste de dire qu'on rencontre çà et là quelques éclairs de talent, d'heureuses expressions et parfois des idées assez originales. Ainsi le genevois oubliant les paroles dédaigneuses, l'amertume injuste et ridicule du poète, lui saura gré de quelques vers assez beaux quoique bien mêlés sur son bienaimé Salève; cette montagne amie, dont le souvenir ne s'efface jamais, suit l'exilé loin de sa belle vallée natale, et fait la première battre son cœur lorsque revenant dans son pays il aperçoit de loin ces formes chéries qui se dessinent à l'horizon.

Que d'autres, avant nous, sur les flancs du Salève
Brûlés par les rayons et nus comme une grève,
Que d'autres ont passé, ceux-ci le cœur joyeux,
Ceux-là comme des morts, froids et silencieux,
Cherchant sur la montagne et dans la solitude
L'oubli de leurs douleurs par le rêve ou l'étude !

Que d'autres ont gravi ce chemin malaisé,
Traînant à leurs talons le boulet du passé!
Que d'autres, dont la mort a séché la paupière,
Ont monté, comme nous, cet escalier de pierre,
Où mourut, en tombant, celui qui l'a taillé!
C'était un vieux débris de l'empire écroulé,
L'un de ces vétérans, apôtres militaires,
Qui vivent dans l'exil, comme des solitaires;
Qui sont environnés d'amour ou de terreur,
Et portent pour tout nom : Soldats de l'empereur!
Combien d'autres encore, à moitié de leur course,
Se sont désaltérés au lit de cette source,
Dont le chant monotone et sans doute éternel,
Trouble seul de ce mont le calme solennel!
Que d'autres, dont l'esprit flottait dans les bruines,
Sont venus tristement s'asseoir sur ces ruines,
Et cherchant quelque part le nom de ce château,
Misérable haillon laissé sur le plateau,
N'ont trouvé que ces mots incrustés sur la porte :
Nasci, pati, mori, vérité sombre et forte!
Naître, souffrir, mourir! Jetés dans un berceau,
Débiles et plaintifs, comme un pauvre roseau,
Ne possédant parfois que des pleurs pour défense,
Disputés, chaque jour, aux dangers de l'enfance,
Après avoir souffert et pleuré bien long-temps,
Nous arrivons enfin à nos pâles vingt ans.
Alors, pleins de désirs et trompés par les songes,
Qui peuplèrent nos nuits de séduisans mensonges,
Nous croyons rencontrer la joie au premier pas,
Et nos yeux inquiets cherchent ce qui n'est pas;
Alors, précipités de ce ciel chimérique,
Où notre esprit rêvait un amour frénétique,
Nous songeons, pour calmer nos cuisantes douleurs,
A la brise des soirs, au doux parfum des fleurs;
Mais soudain une voix implacable, inconnue,
Qui vogue incessamment des villes à la nue,
Nous répond : Ces vallons, où courent les ruisseaux,
Que parfument les fleurs, où chantent les oiseaux,
Ces profondes forêts, ces sauvages ravines,
Dont le sein est rempli d'émotions divines,
Ces fleuves dont le cours est si capricieux,
Ces paisibles étangs, ces lacs silencieux,
Ces herbes sur les bords des sources murmurantes,
Ce doux frémissement des brises odorantes,
Ces coteaux à midi vaporeux et moirés,
Ces rangs de peupliers tendus le long des prés,
Le spectacle des monts, pyramides sublimes,
Dont la neige toujours a revêtu les cimes,
Le spectacle des mers dont les flots onduleux
Ici baisent le sol et là-bas les cieux bleus,

Puis, le soleil versant la chaleur et la vie
Sur toutes ces beautés, que votre cœur envie,
La nature, en un mot, n'existe pas pour vous,
Enfans, dont la misère enchaîne les genoux!
Et nous passons alors, pauvres âmes fanées,
Des désillusions de nos jeunes années
Aux muettes douleurs de la virilité,
Des doux rêves, enfin, à la réalité.
Plus de bonheur alors, plus même d'espérance;
Car le néant bientôt succède à la souffrance.

LE CAVEAU; sixième année. — Paris, chez Ébrard, rue des Mathurins-St.-Jacques, 24. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-18, 3 fr. On trouve chez les mêmes libraires les cinq volumes des années précédentes; 1835 à 1839. Prix: 12 fr.

Après sept années d'interruption, qui ont suivi la mort de Désaugiers, le Caveau a reparu en 1834, et voici la sixième année de ce nouveau recueil. En France, la chanson ne perd jamais ses droits; quelles que soient les préoccupations du moment, elle trouve toujours de joyeux interprètes. Les agitations politiques, loin d'éteindre sa verve, semblent au contraire lui donner parfois un tour plus piquant. Son trait s'aiguise alors, et trop acéré peut parfois causer des blessures cruelles. Mais les réglements du Caveau interdisent, je crois, la chanson purement politique et ne permettent que les allusions générales qui jettent en passant de la variété dans les refrains. Cette publication est intéressante à la fois comme recueil de chansons nouvelles, et comme servant à faire connaître l'état actuel de cette branche de la littérature légère. Elle renferme beaucoup de jolis couplets empreints tour à tour d'un épicurisme gai, mais modéré, d'une philosophie douce et parfois élevée. On y retrouve la double influence de Désaugiers et de Béranger, les deux grands chansonniers du XIXe siècle en France. L'amour et le vin y tiennent, sans doute, toujours leur place, mais plus aussi exclusivement que jadis; les travers de l'époque, les questions qui agitent aujourd'hui tous les esprits se glissent aussi dans ces spirituels badinages et donnent à la chanson un intérêt plus vif, un attrait plus séduisant. Parmi les nombreux auteurs qui ont fourni leur part au *Caveau* de cette année, nous citerons les noms déjà bien connus de MM. Altaroche, Capelle, de Jouy, Albert Montémont, etc. MM. Justin Cabassol, Auguste Giraud, Jules Lagarde, nous ont paru mériter aussi d'être distingués de la foule. De telles ressources semblent promettre

au *Caveau* une nouvelle période de succès brillans et durables. Nous ne doutons pas que le public n'accueille avec plaisir la résurrection de ce joyeux annuaire qui eut longtemps le privilége d'être un de ses favoris.

LE BRACELET; par *Paul de Musset*. — Paris, chez Magen. In-8, 7 fr. 50 c. = **CONFESSION GÉNÉRALE**; par *Frédéric Soulié*. — **LA MORT DU CŒUR** : Noël, par *Ch. Calemard de la Fayette*. — Paris, 4 vol. in-8, 30 fr. = **AVENTURES DE ROBERT-ROBERT** et de son fidèle Toussaint-Lavenette; par *L. Desnoyers*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Paul de Musset paraît affectionner un type particulier qui se reproduit dans presque toutes ses œuvres. C'est la vie passionnée du jeune homme, débutant dans le monde par se livrer à tous les excès d'une fougue désordonnée, puis captivé et retiré de l'abîme par un amour plus vrai et plus durable. Je ne dis pas plus pur, car malheureusement ce trait-là est celui dont l'auteur semble se soucier le moins. L'amour par lequel il relève son héros est celui d'une femme mariée qui trompe son époux de la manière la plus indigne et s'enfuit avec son amant. En un mot, l'adultère se trouve ainsi représenté comme le meilleur moyen de sortir un jeune homme des désordres auxquels ses passions l'entraînent. C'est faire un triste emploi de son talent que de le consacrer à retracer de semblables tableaux; de pareilles atteintes au bon goût et à la morale sont la ruine de la littérature.

— Nous pouvons nous dispenser de faire l'analyse de la *Confession générale*. Nos lecteurs se représenteront aisément ce que doit promettre un semblable titre suivi du nom de M. Frédéric Soulié. Qu'on ne s'effraie cependant pas trop; l'auteur ne dépasse pas les bornes de ce qui peut se dire, s'écrire et se lire. Ce n'est pas une confession scandaleuse; et quoique les deux volumes publiés ne semblent être que l'introduction d'une assez longue série, l'on y trouve de l'intérêt, du charme, une intrigue qui s'engage de manière à tenir le lecteur en haleine. C'est au milieu de la période révolutionnaire que commence l'action; la scène est à Toulon dans le moment de terreur qui succéda au siége et qui prête fortement aux inventions dramatiques. Mais par un nouveau raffinement du charlatanisme parisien, les acheteurs tentés d'acquérir l'œuvre de M. Soulié pour la placer à côté de ses *Mémoires du Diable*, sont obligés de prendre et payer en même temps *la Mort du Cœur*, détestable drogue dont on ne saurait en vérité lire une seule page entière. Que dites-vous

de cette curieuse spéculation de libraire? Forcer la vente d'un mauvais bouquin en l'associant ainsi bon gré mal gré à l'ouvrage d'un auteur connu. C'est le chef-d'œuvre du genre, et le dernier degré, je crois, où puisse atteindre l'audace mercantile. Heureusement ici le remède se trouve dans le mal lui-même; il y a dans cette façon d'agir une sorte de guet à pens insidieux dans lequel le public ne peut tomber deux fois. Les écrivains en vogue s'apercevront d'ailleurs bientôt du tort qu'une semblable manœuvre cause à leurs intérêts, et l'on peut être sûr qu'ils ne s'y prêteront pas non plus. Quant à la librairie, suivre une pareille voie serait vouloir absolument consommer sa propre ruine.

— Les mauvais exemples sont contagieux. M. Alex. Dumas a récemment mis le comble à ses espiègleries littéraires en publiant sous forme de roman, en deux volumes in-8°, couverture jaune, une niaiserie qu'il avait écrite pour le *Journal des Enfans;* et voici M. L. Desnoyers qui se hâte de marcher sur ses traces. Les *Aventures de Robert-Robert* ont à peu près la même origine que le *Capitaine Pamphile*. C'est également une suite d'incidens absurdes accumulés dans le but d'amuser quelques écoliers en vacances. On dira peut-être qu'il y a dans ce dévergondage d'esprit de la verve et de l'imagination, mais il n'est pas difficile d'en déployer lorsqu'on se met tout-à-fait en dehors du bon sens et de la vraisemblance. Si du moins ces écarts ne blessaient ni le goût ni la délicatesse, mais c'est ce dont l'auteur paraît le moins se soucier. La trivialité règne dans ses pensées et dans son style, et l'on n'y découvre aucune espèce de but propre à racheter de semblables défauts. C'était une triste lecture pour les enfans, mais je doute que les grandes personnes la trouvent meilleure pour elles-mêmes.

LES SEPT CORDES DE LA LYRE; par *G. Sand*. = **GABRIEL**; par *le même*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Cette nouvelle production de G. Sand renferme deux espèces de drames fort remarquables. Le premier rappelle le chef-d'œuvre de Goethe. On y retrouve sous un autre nom Faust poursuivi par Méphistophélès. Mais le nouveau Faust n'a pas le même caractère que l'ancien. L'amour de la science et la profondeur impénétrable de ses mystères ne produisent point chez lui le désespoir du doute; il se montre au contraire rempli si ce n'est de foi, du moins d'espérance. Le calme règne dans son âme, et l'étude est pour lui une source de jouissances

pures. Méphistophélès se voit donc obligé d'avoir recours, pour le séduire, à de nouveaux artifices; l'œuvre est plus difficile, car il ne trouve pas ici l'orgueil, ce puissant auxiliaire du diable. Le cœur seul lui offre de la prise, et, s'adressant au sentiment, il cherche à en surprendre les faiblesses. La lyre aux sept cordes est une ingénieuse allégorie dans laquelle est personnifié le génie protecteur qui s'oppose aux tentatives de Satan. Comme dans Faust, l'amour est le grand moyen employé par Méphistophélès pour se glisser dans le camp ennemi; mais ici l'amour des sens ne suffit plus pour séduire le philosophe spiritualiste, il faut que cette passion prenne un essor plus noble, plus élevé: c'est la poésie avec toutes ses plus sublimes inspirations qui devient l'instrument de cette œuvre diabolique. Avec son aide, Méphistophélès réussit à faire rompre l'une après l'autre les cordes de la lyre; mais lorsque la septième se brise avec fracas, il voit son espoir déçu, car avec elle se brise aussi l'existence du philosophe, et son âme, dégagée des liens qui commençaient à l'enlacer, échappe désormais entièrement au pouvoir de l'enfer. Ce drame, qui appartient essentiellement au genre fantastique, est écrit d'un bout à l'autre dans un langage poétique plein d'harmonie et de pureté. Le style élevé de G. Sand convient admirablement à une œuvre de cette espèce; il soutient l'attention, et, par le charme musical qui séduit l'oreille, supplée souvent au défaut d'intérêt qui résulte du manque d'intrigue et d'action.

— *Gabriel* rentre davantage dans la sphère de la vie commune. Le héros est une jeune fille qui dans un but d'ambition et d'intérêt est élevée comme un garçon et ignore elle-même son sexe jusqu'au moment où lancée au milieu du monde l'âge des passions vient le trahir. Le choix d'un tel sujet n'étonnera personne de la part de l'auteur; nul mieux que lui n'était à même de comprendre et de peindre cette double existence qui passe tour à tour des actions hardies et résolues de l'homme aux sentimens timides et réservés de la femme, et des travaux paisibles de celle-ci aux distractions bruyantes et agitées du jeune homme. Il y a de la verve et de l'originalité dans les scènes variées de cette conception bizarre. On y trouve l'empreinte d'une imagination féconde et d'un talent vraiment supérieur, mais il n'y a ni la portée philosophique, ni la haute poésie qui distinguent les *Sept cordes de la Lyre*.

MADAME LOUISE DE FRANCE; par Mme la comtesse *Dash*. — Paris, 1 vol. in-8 br., 7 fr. 50 c. = **L'ÉCRAN**; par *la même*. — Paris, 1 vol. in-8 br., 7 fr. 50 c. = **LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES**; par *Roger de Beauvoir*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. — **JEANNE DE MONTFORT**; par *Pitre-Chevalier*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE MARQUIS DE LÉTORILIÈRE**; par *Eugène Sue*. — Paris, in-8, 7 fr. 50 c.

Mme Dash a emprunté le sujet de son roman à l'histoire déjà si souvent exploitée de la cour de France. C'est une mine bien épuisée, et il faudrait bien du bonheur pour y découvrir quelque filon inconnu, ou bien du talent pour y trouver de quoi réveiller l'intérêt en présentant les choses sous un jour nouveau et plus conforme à la vérité. Malheureusement ces deux conditions ne se rencontrent pas chez Mme Dash. Son roman et les contes qu'elle publie sous le titre de l'*Ecran*, n'offrent rien de remarquable, soit pour la forme, soit pour le fond. Ce sont des peintures assez fades, souvent même assez fausses, telles qu'on en a déjà tant; et le style prétentieux employé par l'auteur est du genre le plus fatigant que l'on puisse imaginer. Le premier conte de l'*Ecran* est intitulé, *un Ange*, et cet Ange aux formes aériennes, toujours vêtu de mousseline blanche, ce type de la pureté et de l'innocence, est représenté par une femme âgée de plus de 40 ans. Si l'idée est neuve, il faut convenir qu'elle n'est pas heureuse. De telles invraisemblances touchent de près au ridicule et choquent le bon goût.

— *Le Chevalier de Saint-Georges* est un tissu d'aventures et d'intrigues fort compliquées, dont l'auteur a placé la scène principale dans les colonies françaises, sur l'habitation d'un planteur de Saint-Domingue. Les noirs et les blancs y jouent des rôles très-dramatiques, et, soit intérêt, soit curiosité, cet imbroglio se fait lire d'un bout à l'autre quoique ce ne soit après tout qu'un roman assez médiocre. Le héros est un mulâtre dans lequel l'auteur s'est plu à rassembler les traits, non les plus beaux, mais les plus saillans, des deux races auxquelles il doit son origine, et qui, après avoir commencé sa carrière d'aventurier dans les colonies, les quitte pour venir la continuer au milieu de la société parisienne du XVIIIe siècle. Là s'arrêtent ces deux volumes dont la suite semble promettre une série de tableaux piquans d'évènemens nombreux, propres à tenir le lecteur en haleine et à lui faire désirer vivement sa prompte publication.

— Je n'en dirai pas autant de *Jeanne de Montfort*; quelqu'intéressante que puisse être l'histoire de la Bretagne, dont M. Pitre-Chevalier se propose d'exposer les faits les plus

importans dans une suite de romans, ainsi que Scott l'a fait pour l'Ecosse, il est fort douteux que le public consente à ranger ces productions sur la même ligne que celles de l'écrivain anglais. Comme la plupart des romans historiques français, c'est plutôt de l'histoire dialoguée où les évènemens tiennent trop de place et les mœurs pas assez. Cet épisode est emprunté au règne de Philippe de Valois, dans le XIVe siècle, à une époque où la Bretagne eut sa part assez brillante de gloire militaire, et où l'esprit chevaleresque régnait encore d'une manière remarquable.

— M. Eugène Sue en renonçant au genre terrible, atroce même, dans lequel il avait fait ses premiers débuts et obtenu des succès flatteurs, semble avoir perdu presque toute sa verve. Il manie toujours la plume avec la même aisance, sans doute, mais ses compositions paraissent fades, gênées; l'élément maritime convenait mieux à son talent. Cette critique paraitra singulière peut-être, car j'ai souvent attaqué avec force les excès de sa première tendance, mais le reproche s'adressait au fond plus qu'à la forme, et, en modifiant celle-ci, M. Eugène Sue n'a guère amélioré l'autre. Il règne toujours dans ses écrits le même mépris de tous les nobles sentimens, de toutes les plus saintes manifestations de l'âme humaine. En changeant ainsi de route, il se propose toujours le même but et n'a prouvé qu'une chose, c'est que l'amertume était dans sa pensée, et non, comme on aurait pu le croire, dans l'eau de la mer sur laquelle il plaçait d'abord la scène de ses drames immoraux et sanglans.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE, renfermant une histoire de la peinture allemande; par *Alfred Michiels*. — Paris, chez Coquebert, 2 vol. in-8, 15 fr.

L'Allemagne commence à être, plus qu'autrefois, étudiée et appréciée en France. Depuis quelques années plusieurs ouvrages ont paru, qui continuaient l'œuvre si heureusement commencée par Mme de Staël. Les chefs-d'œuvre de l'esprit allemand ont été traduits, analysés, commentés, jugés du point de vue français, et de nouveaux moyens de comparaison, de nouveaux sujets d'étude ont été ainsi introduits dans le domaine littéraire. Mais un reproche général me paraît pouvoir être adressé à tous ces essais sur la littérature allemande. Au lieu d'y apporter cette lucidité admirable, qui est le trait caractéristique de leur langue et de leur génie, les

écrivains français, dès qu'ils abordent l'Allemagne, semblent se croire obligés de se dépouiller de leur propre nature, pour s'affubler des formes vagues et obscures, qui sont inhérentes à cette contrée à laquelle on a souvent donné assez justement le nom de patrie des nuages. Or rien n'est plus antipathique à l'esprit français; les vêtemens germains ne lui vont pas, la profondeur allemande s'allie mal avec la légèreté française; elle exige le travail de la pensée, et c'est une grande erreur de ne voir en elle qu'une forme de style, qu'on croit devoir imiter pour en mieux faire comprendre l'esprit. Ce qui distingue surtout les Allemands, c'est le rôle important que joue chez eux la philosophie; elle prend part à toutes leurs productions, et quel que soit l'objet sur lequel s'exerce leur intelligence ou leur imagination, on est toujours sûr d'y découvrir une intention philosophique plus ou moins marquée, plus ou moins bien remplie. Cette tendance est encore favorisée par la richesse de l'idiôme, qui se prête facilement au néologisme, et n'offre jamais d'obstacle à la hardiesse et à l'originalité des idées. C'est là sans doute ce qui rend très-difficile l'œuvre de la critique française, lorsqu'elle veut s'appliquer à faire comprendre et apprécier le caractère véritable d'une nationalité si différente de la sienne. Procédant avec cette rapidité de conception qui lui est propre et qui la dispense le plus souvent d'approfondir les sujets qu'elle traite, elle ne saisit qu'une face superficielle de la question, et pense s'identifier tout-à-fait avec le génie allemand en lui empruntant son langage. Mais la langue française n'offre point les mêmes ressources que l'allemande; quand on veut forcer ses allures, elle perd bientôt sa clarté précieuse, sa concision et son élégance. M. Michiels n'a pas su se tenir en garde contre ce défaut. Ses *Etudes*, qui annoncent une connaissance assez complète de la littérature et des mœurs allemandes, ne sont pas toujours d'une lecture très-facile ni très-agréable. On dirait une traduction souvent pénible, plutôt qu'une œuvre originale, fruit de l'inspiration et de la pensée. Il leur a donné d'ailleurs une forme peu méthodique; c'est une espèce de voyage littéraire, dans lequel les écrivains sont examinés à mesure qu'il se présente sur sa route quelque monument, quelque souvenir qui se rattache à leur vie ou à leurs ouvrages. Il ne mentionne ainsi que les plus éminens, passe rapidement en revue les œuvres qui ont fait leur réputation, et semble écrire seulement pour ceux qui les ont lus ou qui peuvent les lire dans l'original, car la plupart n'ont pas été traduits. Ce n'est pas précisément là ce qu'il faudrait, je crois, pour la France, où la langue allemande est encore si peu étudiée. Il est vrai, d'un autre côté, qu'un livre semblable

est bien fait pour exciter la curiosité et porter les esprits vers l'étude aujourd'hui indispensable des littératures étrangères. Malgré ces critiques de détails qui s'adressent plutôt à la forme et à quelques tournures de style insolites, il a un mérite réel, incontestable. C'est un genre de travail qu'on ne saurait trop encourager, car il ne peut avoir que la plus heureuse influence sur l'avenir de la littérature française, demeurée trop longtemps étrangère au mouvement général des esprits.

Une autre remarque à laquelle les *Etudes* de M. Michiels paraissent devoir donner lieu, c'est que, ne voulant pas étendre davantage son travail, il aurait mieux fait de s'abstenir de certains jugemens, dont la portée ne pouvait être appréciée qu'au moyen de développemens et d'analyses qui n'ont pu y trouver place, et qui risquent ainsi de donner, aux lecteurs peu versés dans la littérature allemande, des idées fausses ou du moins très-contestables. Cédant au désir commun chez les écrivains français, de dire quelque chose de neuf à tout prix, d'envisager les questions sous un jour tout différent de celui généralement adopté, il n'a pas craint d'avancer, au sujet de Goethe et de Schiller, une opinion entièrement contraire à celle de la plupart des critiques allemands eux-mêmes. Dans le premier il prétend trouver la sensibilité qu'on s'est accordé jusqu'ici à lui refuser, et au second il reproche une analyse trop détaillée du sentiment qui va jusqu'à la minutie et par conséquent doit s'opposer essentiellement à l'effet dramatique. Cette double assertion paraîtra bien étrange à ceux qui, étudiant Goethe avec attention, sont frappés dans tous ses écrits de la tendance purement plastique de son génie, de ce culte des formes, de cet amour de l'art pour l'art, si bien défini récemment par G. Sand, dans un remarquable parallèle entre son Faust, le Manfred de Byron et les Dziadi de Mickewicz, à ceux qui ne peuvent lire un drame de Schiller sans être profondément remués par la manière large et puissante dont il manie le sentiment, par la vigueur avec laquelle il fait agir les passions, ces grands ressorts de l'art dramatique.

On sera également fort étonné de voir le jugement que porte M. Michiels, sur la scène de *Don Carlos*, dans laquelle le marquis de Posa vient imprudemment dérouler devant Philippe les vastes plans de sa généreuse et libérale politique. Loin d'approuver les justes critiques dont cette partie du drame a été souvent l'objet, M. Michiels trouve au contraire une pareille confiance tout-à-fait naturelle. A ses yeux le marquis de Posa et le monarque espagnol sont deux enthousiastes de nature différente, mais qu'une même exaltation doit tendre cependant à rapprocher. Il voit dans Philippe II un fanatique de bonne foi, tandis que l'histoire nous le peint

comme un rusé et froid politique, dont les actes cruels n'avaient d'autre but que l'extension et l'affermissement de son despotisme, le plus absolu et le plus impitoyable qui ait jamais existé peut-être en Europe. Si M. Michiels a découvert de nouvelles sources historiques qui prouvent en faveur de cette assertion, le fait valait la peine d'être appuyé sur des citations; sa seule parole ne suffit pas pour ébranler l'opinion jusqu'ici généralement adoptée. Et d'ailleurs, lors même qu'il serait vrai que Philippe II eût été un enthousiaste égaré par le zèle aveugle de sa foi, ce n'est pas ainsi que Schiller le représente dans sa pièce, et le caractère qu'il lui a donné n'en justifierait pas moins les critiques adressées à la scène en question. Il est évident que le marquis de Posa est un personnage un peu trop idéal et que la longue confidence qu'il fait à Philippe, est hors de toute vraisemblance.

L'EUROPE pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon; par M. *Capefigue*. — Paris, chez Pitois-Levrault, 1re livr. 2 vol. in-8, 15 fr. (1794 à 1801.)

M. Capefigue est doué d'une fécondité vraiment prodigieuse; il enfante des ouvrages historiques avec la même rapidité que certains écrivains font des romans. Ses œuvres forment déjà, si je ne me trompe, environ 40 volumes, et le nouveau livre que j'annonce ici les conduira bien jusqu'à la cinquantaine. Si pour les produits de l'imagination l'on a pu dire que le temps ne faisait rien à l'affaire, il n'en saurait être de même pour un travail de recherche et d'érudition. Aussi les histoires de M. Capefigue se ressentent-elles en général beaucoup de la promptitude avec laquelle il procède. Écrites d'une manière fort agréable, elles séduisent d'abord le lecteur, mais il ne tarde pas à reconnaître combien le fond y manque, et, perdant toute confiance dans le jugement de l'auteur, il se lasse bientôt de cette tendance superficielle qui est si contraire au caractère grave de l'histoire.

Cependant, au premier coup d'œil, il nous a paru que l'*Europe pendant le Consulat et l'Empire,* méritait de fixer l'attention. M. Capefigue considère Napoléon sous un jour différent de celui sous lequel l'ont envisagé jusqu'à présent la plupart des historiens français. Porté par ses sympathies à une prédilection marquée pour le pouvoir absolu, il voit dans l'Empereur le véritable restaurateur de ce pouvoir; il admire son génie dans la puissance avec laquelle il sut rassembler et concentrer de nouveau toutes ces forces dispersées

par la révolution, étouffer la voix des tribuns, les enchaîner eux-mêmes à son char, et métamorphoser les plus ardens fauteurs de la liberté en courtisans dévoués du despotisme. C'est là qu'il trouve la gloire de Napoléon et son génie, bien plus que dans de brillantes conquêtes qui n'ont finalement abouti qu'à rétrécir les frontières de la France, au profit de ses voisins. Les nombreuses victoires de la grande armée sont balancées, selon lui, par des fautes déplorables qui ont amené la chute d'un empire fondé avec tant d'habileté, au milieu des ruines de l'anarchie.

Cette manière de juger l'empire est certainement plus vraie que celle des écrivains qui prétendent faire de Napoléon un ami de la liberté, un homme qui n'eut jamais en vue que le bonheur et le progrès de la France.

Si M. Capefigue a pu, ainsi qu'il le dit, puiser des documens officiels dans les archives étrangères, son livre offrira un intérêt réel. Mais, pour le juger, il faut attendre la publication des volumes suivans. Les deux premiers ne renferment qu'un espace de temps assez court, de 1794 à 1801; c'est la période ascendante de Napoléon, dont les évènemens sont le mieux connus, et pendant laquelle il développa de la manière la plus frappante ses talens et ses tendances: M. Capefigue se plaît à retracer le tableau de cette réorganisation magique qui changea si rapidement la face des choses, et fit succéder le silence et l'ordre de la discipline militaire à la lutte violente des partis. Pour les partisans du pouvoir absolu, c'est, en effet, un spectacle bien digne d'admiration, et l'on peut dire que, sauf la légitimité, Napoléon avait tout ce qu'il fallait pour être leur héros.

VIE, CORRESPONDANCE ET ÉCRITS de Washington, publiés d'après l'édition américaine, et précédés d'une introduction sur l'influence et le caractère de Washington dans la révolution des États-Unis d'Amérique, par M. *Guizot*. — Paris, 1840, tomes 1 à 4. In-8, 30 fr.

Voici une publication importante, sur laquelle on s'arrêtera avec plaisir. La gloire de Washington est si pure et si noble; c'est le véritable héros des temps modernes, le plus grand homme qu'ait fait surgir la liberté. D'autres ont déployé des talens plus brillans, plus propres à séduire la foule; mais qui pourrait lui être comparé pour la constance, la fermeté de caractère, unies à une modération, à un désintéressement que les succès et les honneurs n'altérèrent jamais? Quelques traits de ce grand homme se retrouvent

peut-être dans la vie de l'excellent Lafayette, mais bien affaiblis et dépourvus du génie prompt à concevoir, habile à exécuter, qui fit triompher la révolution américaine. Washington ne fut pas seulement l'expression des sentimens de son temps et de son pays, il en fut aussi le promoteur le plus infatigable, l'appui le plus ferme; l'enthousiasme manquait au peuple, et loin d'avoir à le retenir, ses chefs devaient sans cesse lutter contre l'apathie et le découragement. L'aspect particulier qu'offre sous ce rapport la révolution américaine, ne pouvait échapper à la sagacité d'un historien aussi éminent que M. Guizot, et il en profite habilement pour faire apprécier, dans un tableau largement conçu, les hautes qualités morales qui ont immortalisé le nom de Washington. Il est intéressant de voir le fondateur de la république des Etats-Unis, jugé par un écrivain qui joint à un talent supérieur l'expérience acquise dans la pratique des affaires, au milieu des agitations politiques. Appelé lui-même à prendre part au travail de réorganisation qui succède à une brusque secousse révolutionnaire, il connaît bien les difficultés de cette pénible tâche, les obstacles qu'elle rencontre, les écueils qu'elle présente. Aussi cette remarquable introduction fait-elle le plus grand honneur à l'écrivain et à l'homme d'Etat. Fortement pensée et sévèrement écrite, elle est exempte de tout esprit de parti, de toute vue personnelle. C'est à ceci qu'on reconnaît la véritable supériorité. Le rôle de chef politique, qui a entraîné M. Guizot dans des luttes si vives et si passionnées, semblerait devoir influer sur son jugement. Les principes démocratiques qui ont servi de base à la constitution de la république fédérative des Etats-Unis, ont plus d'un point de ressemblance avec ceux que le ministre doctrinaire a poursuivis en France de sa parole éloquente et de ses actes répressifs. Cependant, il n'a guère que des paroles d'éloge et d'admiration pour la conduite des révolutionnaires américains. Ce contraste singulier pourra fournir sans doute des armes à la critique pour renouveler contre lui le reproche si souvent répété d'inconséquence, de contradiction entre ses actions et ses paroles. Mais on ne saurait nier que la question, envisagée du point de vue moral, ne change en effet complètement d'aspect, et n'offre une explication assez plausible de cette contradiction apparente. La démocratie américaine avait puisé sa source dans l'esprit religieux, et tous ses actes en recevaient une tendance plus pure et plus élevée. La démocratie française, au contraire, doit malheureusement en grande partie son origine à la philosophie du 18me siècle, qui, poussée à ses conséquences extrêmes, ne produit que

désordre et anarchie. Cette différence essentielle doit exercer une grande influence sur le jugement d'un homme tel que M. Guizot, qui paraît regarder le sentiment religieux à la fois comme une condition et un moyen de gouvernement. Il cherche bien aussi, il est vrai, sous le rapport politique, à assimiler la conduite de Washington à celle du système qu'on a essayé en France depuis 1830. Il prétend que le secret, par le moyen duquel le général américain sut empêcher à la fois l'établissement de la tyrannie et les excès de la licence, fut celui du juste-milieu ; mais l'allusion n'est pas heureuse, car le juste-milieu français, qui prétend s'établir entre le pouvoir absolu et la liberté, ne repose sur aucune base durable, n'empêche rien, et ne fait que prolonger indéfiniment la lutte de deux principes inconciliables. Du reste, c'est le seul point où M. Guizot laisse paraître ses opinions particulières, et il les oublie bientôt pour tracer à grands traits les portraits de Washington et de plusieurs autres grands hommes d'Etat, dont les beaux caractères ont brillé avec tant d'éclat dans la révolution américaine. Ce sont d'illustres exemples bien dignes d'être imités, bien propres à exciter l'enthousiasme, et à entraîner sur leurs traces tous ceux qui se sentent le courage de se dévouer pour le bonheur et la gloire de leur patrie, tous ceux qui voient dans la carrière politique un but plus élevé que la satisfaction de leur ambition personnelle.

« Homme d'expérience et d'action, Washington avait une admirable justesse et point de prétention systématique dans la pensée. Aucun parti pris, aucun principe affiché d'avance ne le gouvernait. Ainsi, point d'âpreté logique dans sa conduite ; point d'engagement d'amour-propre ni de rivalité intellectuelle. Quand il l'emportait, son succès n'était, pour ses adversaires, ni une gageure perdue ni une condamnation universelle. Ce n'était point au nom de la supériorité de son esprit, mais au nom des choses mêmes et de leur nécessaire qu'il triomphait.

» Pourtant son triomphe n'était pas un fait sans moralité, le simple résultat du savoir-faire, ou de la force, ou de la fortune. Etranger à toute théorie, il avait foi dans la vérité et la prenait pour règle de sa conduite. Il ne poursuivait point la victoire d'une idée contre les partisans de l'idée contraire ; mais il n'agissait pas non plus au nom de l'intérêt seul et dans la seule vue du succès. Il ne faisait rien qu'il ne crût avoir raison et droit, en sorte que ses actes, qui n'avaient point un caractère systématique, humiliant pour ses adversaires, avaient néanmoins un caractère moral qui commandait le respect.

« On avait d'ailleurs, de son entier désintéressement, la conviction la plus profonde. Grande lumière à laquelle les hommes se confient volontiers; force immense qui attire les âmes, et rassure en même temps les intérêts, certains de n'être pas livrés, en sacrifice ou comme instrumens, à des vues personnelles et ambitieuses.

» Son premier acte, la formation de son cabinet, fut la preuve la plus éclatante de son impartialité. Quatre hommes y furent appelés; Hamilton et Knox, de l'opinion fédéraliste; Jefferson et Randolphe, de l'opinion démocratique. Knox, soldat probe, médiocre et docile; Randolphe, esprit flottant, d'une probité équivoque et de peu de foi; Jefferson et Hamilton, tous deux honnêtes, sincères, passionnés, habiles, les vrais chefs des deux partis. »

La vie de Washington, écrite par M. Sparks, l'éditeur américain de ses œuvres, est remplie de détails du plus haut intérêt. Il est curieux de suivre le développement de ce caractère supérieur qui était destiné à exercer une si puissante action sur les destinées de l'Amérique, et qui devait fonder la plus grande république moderne. Washington déploya de très-bonne heure des qualités remarquables; on le voit dès l'âge de 16 ans se faire un nom dans la modeste profession d'arpenteur. Puis, à peine âgé de 21 ans, il est chargé d'un commandement militaire assez élevé, et montre dans une expédition difficile toute la prudence, toute la sagacité d'un vieux général. Ce qui surtout annonçait chez lui le grand homme, c'est la merveilleuse facilité qu'il avait à se concilier à la fois l'estime et l'amitié, soit de ses supérieurs, soit de ses subordonnés. Malgré sa jeunesse, il parvint ainsi à jouer un rôle important dans la guerre qui éclata sur les frontières du Canada entre les colonies françaises et anglaises. Entouré bientôt de la considération générale, il se vit appelé à prendre une part active aux premières tentatives de résistance légale contre les usurpations du gouvernement anglais, et dès que l'étendard de la révolte fut levé, c'est sur lui que se portèrent tous les suffrages pour le placer à la tête de l'armée américaine. Alors son génie se développa dans toute sa force; si les faibles moyens dont il pouvait disposer ne lui permirent pas de déployer des talens militaires aussi brillans que ceux d'un Napoléon, ils lui fournirent maintes occasions de montrer toute la grandeur de son âme et les inépuisables ressources de son ardent patriotisme. Il fut le créateur de l'esprit public, le véritable fondateur de la nationalité américaine. Seul il ne désespéra jamais du succès; après chaque campagne, souvent même après chaque combat, les milices découragées par les souf-

frances et les privations de tout genre, étaient prêtes à se disperser et à l'abandonner pour rentrer dans leurs foyers ; son esprit fécond et infatigable trouvait toujours quelque moyen de les retenir, de ranimer leur zèle, de faire briller de nouveau l'espérance à leurs yeux ; seule autorité vraiment respectée et obéie au milieu du désordre inséparable d'une pareille révolution, il conduisait à la fois les délibérations du congrès et les opérations de l'armée ; il exerçait en quelque sorte le pouvoir d'un dictateur par la seule influence de sa haute supériorité universellement reconnue. Et cependant à peine le succès a-t-il couronné son œuvre, qu'il se hâte de déposer le commandement pour se retirer dans l'obscurité de la vie privée, ne demandant pour prix de tant de fatigues et de tant d'efforts héroïques, que le repos et la faculté de jouir, comme simple citoyen, des bienfaits d'une liberté si péniblement achetée. Exemple unique dans les fastes de l'histoire et qui place Washington au premier rang parmi les hommes, malheureusement si rares, qui font vraiment la gloire de l'humanité.

Quatre ans plus tard, appelé à la présidence des Etats-Unis, ce fut lui encore qui dota la république d'une constitution, et devint son génie protecteur au milieu de l'agitation des partis. Il garda ce poste éminent tant qu'il crut sa présence nécessaire au bien public ; puis lorsqu'il vit le gouvernement assez fort pour supporter toutes les conséquences de son développement, il quitta la scène politique, emportant avec lui, dans sa retraite, la gloire la plus pure et la plus noble qu'il ait jamais été donné à aucun homme d'acquérir.

« Exemple incomparable de dignité et de modestie ! modèle accompli de ce respect pour le public et pour soi-même, qui fait la grandeur morale du pouvoir !

» Washington avait raison de sortir des affaires. Il y était entré dans un de ces momens à la fois difficiles et favorables, où les nations, assaillies de périls, recueillent pour les surmonter tout ce qu'elles ont de sagesse et de vertu. Il convint admirablement à cette situation. Il avait les idées et les sentimens de son époque, sans fanatisme ni servitude. Les temps anciens, leurs institutions, leurs intérêts, leurs mœurs, ne lui inspiraient ni haine, ni regret. Sa pensée et son ambition ne s'élançaient point impatiemment dans l'avenir. La société au sein de laquelle il vivait, était d'accord avec ses goûts et sa raison. Il avait confiance dans ses principes et ses destinées, mais une confiance éclairée et tempérée par un instinct sûr des principes éternels de l'ordre social. Il la servit avec sympathie et indépendance, avec ce mélange de foi et de crainte, qui

est là sagesse dans les choses du monde, comme devant Dieu. Par là surtout, il était propre à la gouverner; car il faut deux choses à la démocratie pour son repos et son succès; il faut qu'elle se sente aimée et contenue, qu'elle croie au dévouement sincère et à la supériorité morale de ses chefs. A ces conditions seulement, elle se règle en se développant, et peut espérer de prendre place parmi les formes durables et glorieuses de l'association humaine. C'est l'honneur du peuple américain de les avoir, à cette époque, comprises et acceptées. C'est la gloire de Washington, d'en avoir été l'interprète et l'instrument. »

La correspondance de Washington, dont ces volumes ne renferment encore qu'une fort petite partie, contient de nombreux documens dans lesquels on peut étudier avec fruit sa politique et les admirables principes qui dominèrent toute sa vie. C'est un recueil précieux, mais nous attendrons, pour en apprécier toute l'importance, qu'il soit complété par la publication des deux derniers volumes qui restent encore à paraître.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES SYSTÈMES HYPOTHÉCAIRES; par *P. Odier*, professeur de droit civil dans l'académie de Genève. — Genève, chez Ab. Cherbulier et Cie; Paris, même maison. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Parmi les garanties destinées à protéger la sécurité des relations civiles, l'hypothèque remplit l'un des rôles les plus importans. On a très-anciennement reconnu la nécessité de donner au créancier une sûreté de paiement propre à mériter toute sa confiance. L'histoire de la législation civile offre une série d'expédiens divers auxquels on a eu successivement recours et qui ont abouti à l'hypothèque, le complément de tous. L'hypothèque est un droit réel conféré au créancier sur l'immeuble du débiteur, avec pouvoir de faire vendre pour se payer sur son prix. Dès l'origine elle eut pour caractère la *spécialité*, qui consistait en ce qu'elle ne portait que sur tel ou tel immeuble spécialement déterminé, et la *publicité*, que l'on consacrait par certains signes extérieurs et patens, tels que des tableaux ou des poteaux destinés à apprendre à tous de quelles hypothèques un fonds était grevé. Ces deux précieux élémens du système hypothécaire furent abandonnés sous les empe-

reurs romains; l'hypothèque devint à la fois générale et occulte, perdant ainsi presque toute sa valeur comme garantie, et ouvrant une voie large et facile au privilége, à l'erreur, à la fraude même. Ce fut au moyen-âge que, quittant l'ornière du droit romain, on commença à revenir à la spécialité et à la publicité. Depuis lors la plupart des états de l'Europe, et en particulier les états allemands ont modifié dans ce sens leur législation hypothécaire.

M. le professeur Odier donne un résumé fort intéressant de ces divers travaux qu'on peut ainsi comparer ensemble. Il montre la Prusse débutant la première dans la franche adoption du système; puis son exemple suivi par la Pologne, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, la Hollande, la Saxe, etc., et plusieurs cantons suisses. Parmi ces derniers celui dont la loi hypothécaire est la meilleure, c'est Fribourg. Tous ces états ont plus ou moins basé leur législation sur les deux grands principes de la spécialité et de la publicité.

A côté de ce système, se trouve le système mixte du Code français qui admet des exceptions à ces deux principes, qui consacre à la fois la spécialité et la généralité dans certains cas, la publicité et le privilége occulte. M. Odier critique avec force les inconvéniens de cette double tendance et fait ressortir les tristes effets qu'elle produit sur le crédit foncier. Le prêt hypothécaire n'est nulle part aussi discrédité qu'en France où l'on a reconnu que son taux moyen s'élève aujourd'hui à l'intérêt usuraire de 7 p. °/₀. Cause évidente de ruine pour des propriétaires qui le plus souvent ne retirent pas plus de 3 p. °/₀ de leur immeuble; obstacle puissant à l'amélioration de la culture et à la prospérité agricole. L'auteur passe ensuite en revue diverses législations qui ont suivi le système français en l'améliorant. Ce sont : les états du Pape, le royaume des Deux-Siciles, le grand duché de Baden, le canton de Vaud, les Etats Sardes et la Toscane. Puis il expose rapidement celles qui ont admis un système mixte d'hypothèques, sans rapport avec le Droit français, savoir quelques états de l'Allemagne, l'Angleterre, et plusieurs états de l'Amérique du Nord. Enfin il termine par le droit hypothécaire de Genève qui a modifié la loi française en y introduisant une plus grande certitude légale de la qualité de propriétaire, mais qui devait être complétée par le projet de loi sur la publicité des droits réels, rédigé en 1827, par M. le professeur Bellot, et dont diverses circonstances ont ajourné jusqu'ici la discussion dans le sein du conseil représentatif. Ce projet, qui établit de la manière la plus complète la publicité du droit de propriété et la publicité de toutes les charges qui grèvent la propriété, a été généralement reconnu comme une œuvre du plus haut mérite, et a forte-

ment influencé la plupart des travaux de ce genre exécutés depuis l'époque de sa publication. M. Odier espère que Genève ne voudra pas rester plus long-temps en arrière de ceux qui ont profité de ses travaux préparatoires pour la devancer sur la route des améliorations. Il souhaite vivement que la discussion de ce beau projet ne tarde pas à être reprise et que la république soit dotée ainsi d'une excellente loi qui fera honneur à sa législation déjà remarquable sous plusieurs rapports. Nous nous joignons avec plaisir à ces vœux et nous ne doutons pas que le savant travail du professeur Odier ne contribue puissamment à produire cet heureux résultat en ramenant l'attention publique sur un sujet si important.

DE LA COLONISATION du nord de l'Afrique; nécessité d'une association nationale pour l'exploitation agricole et industrielle de l'Algérie; par *A. Guilbert.* — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Cette publication arrive dans un moment bien inopportun, car aujourd'hui la possession même d'Alger est remise en question, et une guerre terrible vient de se rallumer subitement sur tous les points occupés par les Français. Ce n'est pas de coloniser qu'il s'agit maintenant; c'est avant tout de défendre sa vie, d'échapper au pillage et au massacre, et quelque supériorité que puisse avoir l'armée française sur les tribus arabes, ce ne sera pas sans de cruels sacrifices d'hommes et d'argent, que le triomphe pourra être de nouveau acheté.

Le livre de M. Guilbert offre cependant un grand intérêt, si ce n'est comme application immédiate ou prochaine, du moins comme recueil de documens statistiques nombreux et propres à faire bien connaître toutes les ressources de l'Algérie, les productions du sol, la nature du climat et les moyens d'exploitations. Si la France réussit à établir d'une manière stable sa domination sur la côte d'Afrique, on y puisera des renseignemens précieux, des conseils salutaires sur les mesures qui peuvent rendre cette conquête profitable, et assurer sa prospérité. Mais ce n'est pas en présence de la lutte sanglante qui doit décider de son sort, qu'on peut se livrer à des considérations de ce genre. L'esprit n'est pas assez libre, une préoccupation pénible le tient en suspens, et d'ailleurs l'examen d'une semblable question l'entraînerait à des récriminations terribles qui doivent être réservées pour le moment où le sort des armes aura décidé celui de la colonie. Alors il faudra dire avec franchise toutes les fautes de l'administration, et l'on pourra dévoiler la cause de tant de sang répandu. Il en res-

sortira, on doit l'espérer, une leçon qui ne sera pas perdue pour l'avenir.

DU MONOPOLE des professions lucratives en France, ou du privilège et de la vénalité des offices, et de leur suppression moyennant une indemnité; par *Morel Fatio*.— Paris, 1839. In-8.

M. Morel Fatio aborde la question du monopole et du privilége, d'une manière tout-à-fait franche, loyale. Il les regarde comme de vieux abus qu'il faut détruire, parce qu'ils ne sont bons qu'à produire, dans la société, injustice et corruption. La vénalité de quelques charges, comme celles d'avoué, de notaires, d'agents de change, est devenue vraiment monstrueuse. C'est par centaines de mille francs que s'estime leur valeur, et rien que pour payer l'intérêt annuel d'un pareil capital, le titulaire est obligé de prélever sur ses clients une somme de 30 à 40 mille francs. M. Morel Fatio demande donc l'abolition du monopole des divers offices privilégiés. Il voudrait que, moyennant certaines conditions de capacité et de cautionnement, il fût permis à chacun d'exercer la profession de notaire, d'avoué, d'avocat près la Cour royale, d'huissier, etc. etc. Passant en revue les diverses objections qu'on peut opposer à une semblable mesure, il cherche à prouver qu'elles ne sont pas fondées, et que les inconvéniens de la liberté, bien moins graves que ceux du monopole, disparaîtraient facilement devant une organisation sagement combinée. Quoique, dans un écrit de si peu d'étendue, l'auteur n'ait pu embrasser la question dans tous ses détails, on peut dire cependant qu'il n'a omis aucun point important, et l'on y trouve des considérations du plus grand intérêt. De tous les journaux qui se sont occupés récemment de la transmission des offices, pas un seul, je crois, n'a osé l'envisager sous ce point de vue, et indiquer, d'une manière si hardie, le vrai moyen de tarir le mal dans sa source.

L'époque n'est peut-être pas encore mûre pour l'application de ces idées avancées, mais elles ont l'avenir pour elles, et l'on peut prévoir qu'un jour viendra où elles seront admises dans la pratique. En attendant, c'est avec plaisir qu'on les voit propagées par un homme qui n'est ni un écrivain de parti, ni un intrigant ambitieux, mais auquel une longue carrière commerciale a donné l'expérience des affaires et procuré maintes occasions d'étudier les abus du régime actuel.

Maintenant, que la commission des offices soit paralysée ou

dissoute avant même d'avoir rien proposé, la discussion que sa seule nomination a fait naître ne s'en continuera pas moins, et tôt ou tard elle portera ses fruits. Le cri d'alarme jeté par tous les privilégiés n'offre qu'une preuve de plus de la nécessité d'une telle réforme. Cette voie d'améliorations pratiques est désormais la seule par laquelle la France puisse arriver à une liberté paisible et durable.

DE LA DÉCADENCE DE L'ANGLETERRE et des intérêts fédératifs de la France; par *B. Sarrans jeune*. — Paris, 1840. In-8, 5 fr.

Cette brochure a pour objet de détourner la France de l'alliance anglaise, ou du moins de démontrer que cette alliance n'est pas assez précieuse pour mériter d'être achetée par de grands sacrifices. L'auteur s'attache à prouver que l'Angleterre marche rapidement vers une décadence dont il prétend trouver la cause principale dans l'égoïsme de sa politique extérieure, toujours basée sur des vues d'intérêt personnel. Il la voit d'ailleurs en proie à une crise dont il pense qu'elle ne pourra sortir que par une révolution sociale. Dans ce sombre tableau l'on reconnaît l'influence de l'esprit de rivalité nationale, qui, après avoir paru s'éteindre en 1830, semble se réveiller avec une nouvelle ardeur. Il en résulte une prévention bien marquée contre tout ce que les Anglais ont pu faire de bon et de beau; c'est une jalousie étroite qui ne saurait avoir d'autre effet que d'inspirer une juste défiance au lecteur. M. Sarrans appartient, je crois, au parti républicain français, et il en partage les préjugés inconcevables soit contre la science économique, soit contre les véritables principes de la liberté. Ses idées sont si peu larges qu'il ne craint pas de songer à un nouveau blocus continental, et qu'il admet comme une nécessité de rendre à la France ce qu'on appelle ses frontières naturelles. C'est toujours la grande nation qui rêve la gloire de sa grande armée, et qui s'imagine que tous les peuples voisins brûlent d'abandonner leur propre nationalité pour se fondre dans la sienne, et ne soupirent qu'après le moment où il leur sera permis de renoncer à leur gouvernement, à leurs institutions, à leurs mœurs, pour recevoir à la place un préfet français escorté de tous les avantages si précieux de la fiscalité et de la centralisation françaises. Cette bizarre prétention produit aujourd'hui à l'étranger l'effet le plus ridicule, et si le parti républicain comprenait ses véritables intérêts, il se garderait bien de la mettre en avant. Le premier principe de la liberté doit être de respecter l'indépen-

dance de tous les peuples, et son appui le plus sûr se trouve justement dans le développement des diverses nationalités qui lui offrent la meilleure garantie de succès et de durée. M. Sarrans devrait le comprendre d'autant mieux, qu'il fait ressortir avec beaucoup de force de quel intérêt serait pour la France l'amitié des États du continent qui suivent la même route qu'elle, de tous ceux surtout qui depuis 1830 ont imité son exemple, en faisant de nouveaux progrès dans les voies constitutionnelles.

L'alliance de la Russie ne lui paraît pas plus désirable que celle de l'Angleterre, parce qu'elle ne peut être obtenue qu'aux dépens des vrais intérêts du pays, et il regarde comme beaucoup plus importante celle de l'Espagne, de la Suisse et de divers États de l'Allemagne. Il voudrait créer ainsi une espèce de fédération contre les efforts de l'absolutisme, et il croit que, bien établie sur des bases larges et libérales, elle ne serait pas moins avantageuse sous le rapport industriel et commercial que sous le rapport politique. Ce projet ne paraîtra certainement point mal conçu, mais pour le rendre exécutable il paraîtra bien évident aussi que la première condition nécessaire est de renoncer à toute pensée de conquête, d'agrandissement, de laisser à chacun sa patrie, et de ne pas songer à faire des sujets si l'on veut avoir des alliés.

SCIENCES ET ARTS.

NOTIONS SYNTHÉTIQUES, historiques et physiologiques de philosophie naturelle; par *Geoffroy Saint-Hilaire*. — Paris, chez Denain. In-8, 6 fr.

La science, après avoir long-temps dirigé ses recherches sur l'ensemble de la création, se tourne aujourd'hui vers le monde des détails, avec l'espoir d'y découvrir le secret de la nature qu'elle a vainement cherché jusqu'ici à surprendre dans l'examen des lois d'harmonie qui président à la conservation de l'Univers. Un champ nouveau s'ouvre à ses investigations, non moins vaste sans doute que l'autre, mais plus rapproché de l'homme et se prêtant mieux à la faiblesse des moyens dont il peut disposer. Les perfectionnemens apportés au microscope, les études profondes dont les phénomènes de l'électricité sont l'objet depuis quelques années ont déjà produit bien des découvertes importantes, et c'est avec

un légitime orgueil que l'homme de génie se plaît à prévoir dans l'avenir une époque où la science, à l'aide de tous les faits dont l'observation s'enrichit chaque jour, atteindra peut-être enfin le but de ses nobles efforts.

C'est dans ses entretiens avec Napoléon, pendant la campagne d'Egypte, que M. Geoffroy dit avoir puisé la première idée de ces vues si fécondes pour l'avenir de la science. Il paraît tenir beaucoup à rappeler cette origine et insiste fortement sur les circonstances qui l'accompagnèrent, sur les regrets exprimés par le grand général de ce que sa destinée l'avait entraîné dans une route si différente de ses premiers goûts, de ses premières études. Cette circonstance ne nous semble pas cependant fort importante en elle-même, et, dans ce qui touche aux sciences naturelles surtout, le nom de M. Geoffroy Saint-Hilaire est à nos yeux une autorité beaucoup plus grande que celui de Napoléon. C'est un préjugé bien français du reste de croire que le génie est également propre à tout, et qu'on peut impunément le sortir de la spécialité qui est la véritable sphère de son développement. Cette erreur a plus d'une fois produit des déplacemens de capacités, assez peu avantageux. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce que la gloire du conquérant a de commun avec la mission pacifique et conservatrice de la science. Celle-ci n'a pas à regretter que Napoléon ait suivi une autre route, quoique sans doute l'humanité y eût gagné de ne pas se voir décimée par ce grand faucheur d'hommes.

Les savans travaux de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur les anomalies de l'organisation, ses recherches ingénieuses sur les monstruosités l'ont conduit à reconnaître dans la nature une tendance très-marquée à unir ensemble les parties semblables. Ainsi toutes les fois que deux fétus sont rapprochés dans le sein de la mère par un accident quelconque, ils se joindront l'un à l'autre par les parties semblables de manière à conserver toujours cette symétrie, qui a été remarquée également par un illustre botaniste dans le système végétal. De ce fait constant qui prouve que, même dans ce qu'on appelle ses écarts, la nature ne procède jamais que d'après des règles fixes, M. Geoffroy déduit un principe général qu'il croit propre à expliquer tous les phénomènes naturels, et qu'il appelle l'*attraction de soi pour soi*. Ce nom bizarre a le tort d'être lui-même une énigme, de ne point offrir une idée claire, facile à saisir. C'est un grand défaut certainement, car lorsqu'on se présente avec un nouveau système, il importe de ne pas rebuter dès l'abord, par l'étrangeté des formes, ceux qui veulent l'étudier. Nous sommes étonnés de cette tendance chez M. Geoffroy auquel la pratique de l'enseignement a dû prou-

ver combien est indispensable la clarté de l'expression. Il est vrai que l'esprit hardi qui s'élève aux plus hautes conceptions scientifiques n'est pas toujours le maître de plier son langage aux exigences de ceux qui l'écoutent. Quoi qu'il en soit, voici comment nous avons compris la pensée de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Il reconnaît deux élémens à l'action desquels il attribue toutes les merveilles de l'organisation et les métamorphoses continuelles que subit la matière. Ce sont : le calorique qui tend sans cesse à dissoudre les corps, à diviser leurs parties, et à les ramener à l'état moléculaire; puis l'électricité qui travaille à réunir de nouveau ces molécules pour reformer des corps. De ces deux faits, le premier est incontestable et joue certainement un rôle de la plus haute importance dans la nature, mais le second n'est pas aussi certain; on peut objecter que l'électricité ne produit pas toujours l'attraction, qu'elle détermine même quelquefois un résultat tout contraire. Mais M. Geoffroy prétend que l'attraction a nécessairement lieu entre les molécules similaires, et c'est pour exprimer cette tendance à l'agrégation des parties identiques qu'il emploie la formule de *soi pour soi*. Il y a quelque chose de grand, on ne peut le nier, dans ce système qui explique tous les procédés de la nature par la simple influence de deux forces uniques. On se laisse volontiers séduire par la hardiesse d'une telle conception. Sans doute elle demande à être développée par la discussion, et il est à désirer qu'on écarte les ténèbres dont elle se montre encore environnée. Mais, en attendant, on comprend la joie de l'homme de génie, qui pense avoir donné au monde une vérité nouvelle dont le résultat immanquable serait de faire marcher la science à pas de géant sur la route des découvertes; et l'on sent aussi combien sont amers pour lui la résistance, le dédain, les obstacles sans nombre qu'il rencontre dans ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas le comprendre, semblent craindre son succès et refusent obstinément d'examiner au moins la question avec toute l'attention qu'elle mérite. Il est malheureusement trop vrai que la plupart des savans arrivés à un certain degré de renommée, redoutent toute idée nouvelle qui les forcerait de rentrer dans la lice du combat à un âge où l'on aime jouir en repos de sa gloire, et où l'on déteste tout ce qui pourrait l'ébranler. Cependant, les vues de M. Geoffroy Saint-Hilaire, comme toutes celles émises par des hommes d'une haute portée, ne sauraient passer inaperçues. Vraies ou non, elles sont sans doute destinées à trouver de l'écho parmi les penseurs, à réveiller des sympathies. Déjà il a pu citer avec une bien juste satisfaction une thèse

remarquable dont elles ont été l'objet. Pour nous, trop peu versé dans de si profondes études pour apprécier dignement leur valeur, nous espérons qu'elles seront le sujet d'investigations toujours plus sérieuses, et nous nous estimerions heureux si cet article, tout incomplet qu'il soit, pouvait attirer l'attention sur cette importante matière.

FRAGMENS BIOGRAPHIQUES, précédés d'études sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Buffon; par *Geoffroy Saint-Hilaire*. — Paris, chez Pillot. In-8, 5 fr.

Ce volume renferme des notices sur Buffon, Daubenton, Thouin, Lacépède, Pinel, Lamarck, Cuvier, Sérullas, Meyraux, Latreille. La plus importante est celle sur Buffon, dont M. Geoffroy Saint-Hilaire se plaît à exalter le génie et à faire briller la gloire d'un éclat nouveau, plus grand, plus véritable que celui qu'elle semblait jeter jusqu'à présent dans le monde scientifique. Ce n'est plus seulement comme grand écrivain qu'il le signale à l'admiration de la postérité, la magie de son magnifique style lui paraît peu de chose à côté de la puissance de ses vues synthétiques. Buffon est à ses yeux le plus grand philosophe naturaliste qui ait jamais existé; ses travaux ont ouvert la voie nouvelle dans laquelle Goethe et Geoffroy Saint-Hilaire se sont distingués l'un et l'autre en suivant les traces de leur illustre devancier. Les théories de Buffon, selon lui, d'abord mal comprises et dédaignées par l'ignorance, sont destinées à prendre chaque jour une importance nouvelle à mesure que les esprits quitteront l'ornière de l'analyse et de la classification pour se lancer dans le vaste champ de la synthèse. Il le regarde comme le premier qui ait su embrasser, par la puissance de son génie, l'ensemble de la nature dans ses innombrables détails, et qui ait jeté le germe du système qui, d'après M. Geoffroy Saint-Hilaire, doit conduire l'homme à la découverte de la vérité et lui permettre de sonder les mystères les plus profonds, les phénomènes les plus curieux qui se présentent autour de lui dans ce monde. Animé d'un sentiment de vénération sincère pour Buffon, il retrace avec chaleur les incidens les plus saillants de sa vie, les traits les plus remarquables de son caractère. Il peint avec complaisance les luttes que suscitèrent au grand homme l'intrigue et la bassesse, et qui lui rappellent les attaques auxquelles lui-même fut en butte. Enfin, il termine par un parallèle entre Buffon et Goethe et par un brillant hommage rendu à la gloire du naturaliste français, pour lequel,

dit-il, il n'y a que justice dans cette épigraphe, expression d'un sentiment aujourd'hui universel : *Majestati naturæ par ingenium.*

Les autres notices, quoique beaucoup moins étendues, offrent en général une appréciation fort juste et très-intéressante de tous les principaux savants dont les travaux ont contribué, soit à la prospérité du Museum d'histoire naturelle, soit aux progrès de la science, pendant ces quarante dernières années. A la suite de ces diverses notices, se trouve un précis historique de la carrière laborieuse et honorable de M. Geoffroy Saint-Hilaire lui-même, rédigé par M. Jules Reynaud, pour l'*Encyclopédie nouvelle*. On y trouve d'intéressantes recherches sur ses nombreux travaux, et un exposé lucide de ses idées sur la transmutation successive des êtres, ainsi que de la fameuse discussion qui s'éleva entre lui et Cuvier à se sujet. M. Reynaud ne cache pas ses sympathies pour les théories nouvelles, quoiqu'il regrette aussi de les voir entourées de formes obscures peu propres à favoriser leur développement. « Les travaux de M. Geoffroy, » dit-il, « longtemps soustraits à l'attention du public, soit à cause de leur » forme peu favorable à la propagation des idées, soit » à cause de la prépondérance de M. Cuvier, commencent » à prendre dans le monde la place qui leur est due. M. Cuvier est une gloire qui s'en va, M. Geoffroy, une gloire » qui vient; l'une perdra avec le temps ce qu'elle a eu de » trop, et l'autre gagnera ce qui lui a manqué. Ainsi, » l'avenir rétablira l'équilibre en ôtant à l'un, pour ajouter à » l'autre. On peut même dire que le jugement de la postérité » commence déjà. »

Goethe exprimait à peu près la même pensée, lorsque sur la fin de sa vie il écrivait : « On doit conclure que M. Geoffroy » est véritablement parvenu à toute la hauteur de pensée, » où nous présumons que pouvaient s'élever les points controversés. »

Un morceau intitulé : *De l'Esprit de Dieu, d'éclatante manifestation dans les phénomènes de l'Univers,* qui termine ce volume, renferme les vues de M. Geoffroy sur le Créateur des mondes, et sa réponse aux accusations de matérialisme ou d'incrédulité dirigées contre lui.

COURS COMPLET D'ARITHMÉTIQUE; par *L.-A. Boillot*, ouvrage approuvé par l'Institut de France; 2e édition. — Paris, chez l'auteur, 66, rue de la Harpe, et chez Mansut fils, libraire, 17, rue des Mathurins-St.-Jacques. 1838. 1 vol. in-8, 5 fr.

Ce cours d'arithmétique se fait remarquer par les développemens étendus et pleins de clarté dont l'auteur accompagne chacune de ses définitions, ainsi que par le choix judicieux des méthodes qu'il emploie pour ses démonstrations. Prenant l'analyse pour guide de son enseignement, il conduit l'élève de découverte en découverte, le fait passer du connu à l'inconnu et avancer sans cesse dans la voie du simple au composé. Il évite ainsi l'écueil contre lequel échouent souvent les maîtres, lorsqu'ils veulent hâter l'étude de l'arithmétique et font trop vite arriver leurs élèves aux problèmes les plus difficiles de la science, laissant derrière eux une foule d'explications mal comprises et par conséquent aussitôt oubliées. Ce n'est qu'après avoir fortement insisté sur les notions préliminaires, qu'il passe à l'exposition des quatre règles, et il donne dans les plus grands détails tous les procédés relatifs à leurs diverses opérations. La théorie et l'emploi des fractions sont ensuite l'objet de plusieurs chapitres, où rien n'est omis de ce qui peut en faciliter l'intelligence et familiariser l'élève avec leur usage. Puis viennent les décimales et les extractions de racines carrées et cubiques, traitées avec le même soin et accompagnées d'un aperçu fort utile sur les mesures anciennes et nouvelles, ainsi que sur leur réduction réciproque. L'auteur, après avoir de cette manière présenté l'ensemble des principes sur lesquels repose l'arithmétique, passe aux applications d'un ordre supérieur. Il développe la théorie des rapports et des proportions avec toutes les règles de différentes espèces qui en dépendent. Enfin il termine par les logarithmes et par quelques procédés destinés à simplifier les opérations arithmétiques.

La première édition de cet ouvrage avait été l'objet d'un rapport à l'académie des sciences, très-favorable, sauf de légères critiques, dont M. Boillot a profité pour améliorer son travail. D'après les termes de ce rapport, il peut être considéré comme l'un des meilleurs et des plus complets qui existent sur cette matière.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Février 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

NOUVELLES et Mélanges.—Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1 vol. in-8, fig.

Voici une de ces publications rares, aujourd'hui surtout, et vraiment précieuses. Fraîcheur d'imagination, simplicité de style, originalité, sentiment, rien n'y manque, et tout cela se trouve adroitement combiné de manière à doubler le charme par le prestige d'une variété continuelle. Pour des lecteurs français, fatigués de ces routes royales de la littérature sur lesquelles on les traîne toujours en diligence ou en chaises de poste, au milieu d'un pays plat et monotone dont tous les points de vue se ressemblent, et où l'imagination est obligée de mettre en jeu les ressorts les plus violens pour faire surgir quelque incident capable d'exciter l'intérêt ou du moins la curiosité, pour les lecteurs saturés de nos feuilletons et de nos romans du jour, ce livre s'offrira comme une riante et agreste vallée des Hautes-Alpes, dans laquelle les transporterait subitement la baguette magique d'un enchanteur. Tous ne comprendront pas d'abord cette nature énergique et accidentée, si belle et si féconde dans sa mâle simplicité. Il en sera peut-être de ceci comme du tableau de Calame au dernier salon, qui dans les premiers jours de l'exposition semblait plutôt repousser les regards du public parisien. Comment, en effet, ce bon public aurait-il pu reconnaître au premier coup-d'œil dans cette solitude sauvage, dans ces sombres rochers, dans ces teintes austères, les Alpes de l'Opéra ou celles non moins agréablement travesties par les impressions de voyage de M. Alexandre Dumas, par les gentillesses topographiques de M. Jules Janin, par les inspirations féroces de M. Victor Hugo,

et les plus ou moins fabuleuses narrations de tant d'autres amateurs de la même école? Evidemment le sévère pinceau de Calame n'avait pas la moindre ressemblance avec toutes ces plumes sautillantes et pittoresques, arrachées pour la plupart à la queue d'un geai, d'un perroquet ou d'un paon. Le premier hommage que reçut le tableau du peintre suisse fut celui d'un savant géologue qui ne put s'empêcher de s'écrier: Quel granit! et en même temps sa main semblait chercher son marteau pour en casser un échantillon. Alors le public voulut voir le granit; puis vinrent les connaisseurs qui s'écrièrent: Quel ciel! quels sapins, quelle eau, quelle vérité, quelle nature admirable! et la foule fit écho en se pressant devant ce chef-d'œuvre qui n'avait d'abord semblé qu'une grande toile grise que nul ne pouvait comprendre.

Les Nouvelles et Mélanges de M. Tœpfer, car pourquoi ne dévoilerait-on pas l'anonyme sous lequel se cache un nom destiné, malgré les justes réserves de la critique, à prendre un rang distingué dans la littérature de notre époque? les Nouvelles et Mélanges trouveront aussi leurs appréciateurs. Et comme leur auteur peint non-seulement des paysages, mais encore des hommes qui, sauf les modifications du caractère national, sont partout à-peu-près les mêmes, leur succès sera plus facile et plus prompt. La connaissance du cœur humain et l'analyse vraie du sentiment sont deux qualités bien rares, mais généralement reconnues et goûtées lorsqu'elles se rencontrent. Sous ce rapport l'intelligence publique montre une sagacité merveilleuse, et si trop souvent elle se laisse volontiers éblouir par le faux brillant, par l'affectation prétentieuse, dès qu'un diamant vrai, dès qu'une perle fine s'offre à elle au milieu de sa pâture ordinaire, elle n'imite point le coq de la fable, et sait fort bien discerner sa valeur réelle. Mais qu'on ne se méprenne pas ici sur le sens que je veux attacher à cette comparaison, et qu'on ne s'imagine pas qu'empruntant les formules de la louange banale, je prétende exalter comme un chef-d'œuvre parfait les esquisses légères d'un écrivain ingénieux et spirituel. Une appréciation littéraire est toujours plus ou moins relative, et dans une époque telle que la nôtre, où le mauvais goût semble régner en maître absolu sur la plupart des écrivains, on est si heureux de rencontrer un esprit indépendant qui, sans s'inquiéter de la lutte des partis, suit tranquillement le sentier qu'il s'est tracé lui-même, qu'on se laisse volontiers entraîner à faire son éloge. D'ailleurs ici l'éloge est bien motivé, et à ceux qui m'en demanderont raison je dirai: Ouvrez ce volume, laissez-vous conduire par l'auteur dans ses courses alpestres, suivez-le sur le Col d'Anterne, au milieu de cet orage terrible, rehaussé d'une manière si piquante par le

contraste de ce gentleman anglais, dont les susceptibilités aristocratiques, choquées des manières rudes et simples de son guide, disparaissent devant l'énergique sang-froid que le danger développe chez celui-ci, et font place aux sentimens généreux de la reconnaissance et de l'admiration lorsqu'il reconnaît lui devoir la vie de sa fille. Il n'y a point ici de ces effets dramatiques empruntés à la boutique parisienne; tout est vrai, bien senti, exprimé naïvement, sans recherche ni affectation. Accompagnez cet aimable voyageur au lac de Gers, dans la vallée de Trient, au couvent du Grand-St.-Bernard; il vous en apprendra plus sur l'aspect de cette belle nature, sur les mœurs et les habitudes de ses montagnards, sur l'état réel du pays, que ne le pourraient faire toutes les impressions de nos touristes. C'est la nature prise sur le fait avec le talent d'un habile paysagiste et la sagacité d'un véritable observateur. Rien de plus joli que les descriptions animées par lesquelles il fait poser devant vous, comme dans un tableau de genre, les hommes et les choses. Rien de plus piquant que les malignes critiques semées le long de la route et qui frappent si juste sur les touristes et les impressions de voyage. Rien de plus touchant que cet épisode si triste d'*Elisa et Widmer*, jeté là comme une pensée philosophique destinée à nous rappeler l'instabilité du bonheur ici bas, qui nous échappe au moment même où nous nous croyons le plus sûrs de le tenir. On pourra bien relever en passant quelques négligences de style, quelques détails trop minutieux, quelques mots peu académiques, quelques phrases tourmentées; mais la critique, désarmée tour à tour par le rire ou les pleurs, ne se sentira pas le courage d'être puriste.

L'un des meilleurs morceaux de ce recueil est celui intitulé: *la Peur*. J'en extrais le passage suivant, qui m'a paru propre à faire connaître, mieux encore que tout ce que je pourrais dire, le caractère particulier de l'écrivain et le tour original de son esprit. Il peint les angoisses d'un jeune homme poltron, obligé de passer une nuit bien noire, couché sous une haie, dans un lieu désert, dont l'aspect sauvage est rendu plus terrible encore par le voisinage d'un fleuve rapide :

« A la vérité mes yeux étaient clos, mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient, avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédiens pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille; mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

» J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres. « Après » tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abomina- » ble; elles sont innocentes les couleuvres, et surtout..... » (oh que cette idée me vint à propos) si ce n'est qu'un lé- » zard. » Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

» Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvais au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même : les hommes béchant au soleil, les femmes cueillant des légumes, les enfans arrachant les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement, j'évitais de songer aux arrosemens, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment gesticulait pas bien loin de moi.

» Et puis, j'étais sous la voûte du ciel, qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté : s'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

» S'il vient! attendiez-vous quelqu'un? — Sans aucun doute. — Et qui? — Celui qu'on attend quand on a peur.

» Et vous, n'eûtes-vous jamais peur? le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main.... Prenez la lumière, regardez bien; rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus; il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle. »

La seconde partie du volume, composée des *Mélanges*, renferme cinq articles satiriques sur les travers de notre époque, dans lesquels on reconnaît aisément la même plume excentrique qui a tracé les charmantes caricatures de M. Jabot,

M. Vieuxbois et M. Crépin. En voici les titres, qui indiquent suffisamment les sujets de chacun d'eux :

Un Dîner d'artistes. — Des Adolescens de notre époque envisagés comme gros d'avenir. — De Joseph Homo et de quelques fabricans de drames. — Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois et avec les maîtres d'écoles. — Du moine Planude et de la mauvaise presse considérée comme excellente.

AVENTURES de John Davys; par *Al. Dumas.* — Paris, 2 vol in-8, 15 fr.

Ce nouveau roman de M. Alexandre Dumas est très-supérieur aux productions du même genre que cet écrivain a publiées depuis quelque temps. Ici, du moins, sa brillante imagination s'est exercée sur un sujet digne d'exciter l'intérêt; il a renoncé aux niaiseries et aux fanfaronades, et s'est donné la peine de composer un récit vraisemblable, d'emprunter ses incidens à la vie réelle et sérieuse. John Davys est un marin anglais; je lui trouve même un air de parenté très-frappant avec le héros du capitaine Marryat, mais je n'en ferai pas un motif de reproche; il est permis d'imiter lorsque l'imitation n'est pas trop servile et produit une œuvre qui, sans être tout-à-fait originale, offre du moins une physionomie particulière et se fait lire avec plaisir. Or, c'est justement le caractère du roman de M. Dumas; la donnée principale est évidemment empruntée à l'auteur anglais dont les écrits jouissent d'une vogue bien méritée; mais les détails sont neufs, pleins de verve et de mouvement. John Davys, fils d'un capitaine de vaisseau mis à la retraite par un boulet qui lui a emporté une jambe, est destiné à la marine dès son enfance. Ses premiers jeux et ses premières études sont entièrement dirigés vers cet unique but. Lorsqu'il fut envoyé au collége, sauf quelques connaissances géographiques et une légère teinte de littérature, son savoir consistait dans la nomenclature de tous les agrès d'un navire et dans la pratique des diverses manœuvres qu'il pouvait également exécuter comme un habile matelot, et commander comme un lieutenant de marine.

Après quelques années consacrées à l'étude des langues anciennes, et qui le mettent en rapport avec plusieurs hommes distingués, il reçoit une commission et s'embarque. Alors commence pour lui une série d'aventures variées, dont le récit, écrit avec charme, quoique parfois un peu trop délayé, captive l'attention du lecteur et la soutient sans la fatiguer d'un bout à l'autre du livre. On n'y rencontre point de ces exagérations si communes dans les romans français du même

genre; rien ne sort de la réalité possible, rien ne blesse les convenances que, dans son propre intérêt, la littérature devrait toujours ménager. Les caractères sont en général bien tracés; on s'intéresse au héros plein d'ardeur juvénile, de courage et de loyauté, mais dont la nature n'a rien d'exceptionnel ni d'outré. L'épisode touchant d'un pauvre diable embarqué par mégarde et retenu de force, puis obligé de se faire matelot, et plus tard condamné à mort, parce que, dans un moment d'exaspération, il a voulu tirer vengeance de l'officier despote qui l'a ainsi séparé de sa femme et de ses enfans réduits à la misère, est raconté d'une manière fort intéressante. L'auteur a su produire beaucoup d'effet sans avoir recours à ces moyens violens, à ces scènes atroces dont M. Eugène Sue a donné le déplorable exemple si tristement imité par ses nombreux imitateurs. Si la suite des *Aventures de John Davys*, dont la publication ne se fera sans doute pas attendre, présente un mérite égal à celui de cette première partie, ce sera certainement la meilleure production que M. Al. Dumas ait mise au jour depuis long-temps, et l'un des plus jolis romans de notre littérature actuelle. Je crois cependant devoir répéter ici ce que j'ai déjà dit souvent, c'est que les libraires parisiens comprennent bien mal leur propre intérêt en faisant quatre volumes à moitié blancs de ce qui, en conscience, pourrait n'en former qu'un seul convenablement rempli.

SUR NOS GRÈVES, roman maritime; par *Fulgence Girard*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. = **SOIRÉE AUX AVENTURES**; par *Alph. Brot*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ROSE ET MARIE**, ou l'*Influence*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Nos Grèves, ce sont les rivages maritimes de la Basse-Normandie, et les principaux héros du roman sont la mer, les dunes, les falaises, les rochers, la raffale, la brume, plus deux pêcheurs homme et femme qui se peignent leur amour dans le style le plus romantique, le plus échevelé: « Ecoute » donc les lames sur le galet.... s'il faisait noir, on croirait entendre des soupirs. — Mais quel bruit!... c'est une mauve » qui passe; son cri est aigu, je l'aime pourtant; c'est que, » vois-tu bien, ce n'est ni le cri de la mauve, ni le bruissement des flots, ni la mer, ni Chausey, ni la brise qui me » sourient et me plaisent; c'est de les voir, de les entendre, » de les sentir auprès de toi.

» Et toujours elle répondait par le sourire qu'une extase de » l'âme stéréotypait sur ses lèvres. »

comme une espèce de thèse qu'il se propose de développer, et dont il veut prouver la vérité par l'application. On s'attend à un travail sérieusement littéraire et remarquable, puisque l'auteur semble vouloir en faire en quelque sorte une pierre de touche, destinée à éprouver le goût du public; puis on est tout surpris de ne trouver à la suite de cette prétentieuse préface, que deux maigres fragmens d'un récit dénué à la fois de vraisemblance, de bon sens et d'intérêt. Dans le premier, c'est un vaisseau qui navigue aussi bien sous l'eau que dessus, sans que l'auteur se donne la peine d'expliquer un tel prodige, et qui sert à l'accomplissement d'une vengeance dont les motifs ne sont pas plus clairs que le reste. Il est vrai qu'avec une goelette sous-marine, on est censé voyager souvent en eau trouble; mais nous doutons qu'un pareil voyage trouve beaucoup d'amateurs. Dans le second, Zelmore, héroïne sensible, naufragée avec sa mère et son amant Alvarès sur les côtes d'Afrique, est accueillie par un généreux nègre, roi du Benin, qui traite les infortunés voyageurs avec une hospitalité magnanime, digne des temps antiques. Mais le grand boa d'Afrique qui ne se soucie brin de générosité, de magnanimité, ni d'hospitalité, vient détruire l'harmonie de ce touchant tableau. Mais laissons parler l'auteur, et terminons cet article par une citation propre à faire apprécier ce qu'il appelle *un style dépouillé de métaphores et de comparaisons outrées, sans portraits, sans longueurs, et surtout sans amour, simple, en un mot, comme une pastorale.*

« Rentrés à la case, Zelmore la quitta derechef, et s'achemina lentement vers la croix du tombeau. Sa prière achevée, elle attacha douloureusement au Ciel, et les mains jointes, des yeux remplis de larmes. En se levant, elle prit un détour qui l'écartait de quelques centaines de pas de la voie ordinaire; pensive dans sa démarche, elle croit entendre un léger bruit, elle tourne la tête et se voit seule; mais elle sent subitement une force inconnue qui l'entraîne d'un côté, comme si la colonne d'air de ce côté lui manquait de contre-poids. Alors, ô terreur! ô fatalité épouvantable! le dirai-je?.... Un cri... Mon sang se glace... Zelmore... Dès que le plus grand boa-devin de la plus grande espèce l'aperçoit, elle n'est plus... Le bruit de ses os broyés arrive jusqu'au bord du fleuve et des grandes herbes sillonnées par le monstre, puis... silence de mort... O providence, tes secrets seront donc toujours impénétrables! Quelle récompense pour la vertu! »

NICOLAS NICKLEBY; par *Ch. Dickens*, trad. de l'anglais par *E. de la Bédollierre.* — Paris, 4 vol. in-8, 30 fr.

Si vous voulez vous délasser de toutes les lectures fatigantes de notre époque, si vous voulez échapper à l'ennui de tant de productions exagérées, pleines d'affectation et de mauvais goût, si vous désirez enfin vous procurer une de ces récréations littéraires, d'autant plus précieuses qu'elles deviennent de plus en plus rares, prenez *Nicolas Nickleby*, établissez-vous bien chaudement au coin de votre feu, et je vous promets une soirée des plus agréables. Vous ferez d'abord la connaissance d'un charmant jeune homme rempli de naturel, de bon sens et de toutes les qualités les plus précieuses pour la conduite de la vie. Son aimable caractère vous le fera prendre en amitié, si bien que l'auteur n'aurait pas eu besoin d'autre ressource pour soutenir votre intérêt d'un bout à l'autre du récit. Mais l'imagination féconde de M. Ch. Dickens n'a pas craint de se montrer prodigue d'attraits propres à fixer votre attention. La sœur de Nicolas est la plus gracieuse et la plus modeste héroïne de roman qu'on puisse désirer; et le monde, au milieu duquel ces deux êtres si purs et si vrais se trouvent jetés par les vicissitudes de leur destinée, offre un spectacle aussi varié qu'amusant, copié d'après nature, avec un talent fort remarquable. Vous y retrouverez une foule de personnages de votre connaissance, des figures que vous avez cent fois rencontrées dans le monde, un peu chargées sans doute, mais à la manière anglaise, par le simple développement des seuls traits ridicules de leurs caractères. C'est à peu près le même genre de caricatures spirituelles et fines que vous avez pu voir dans les meilleures pages de ces piquants albums, qui sous les titres de *M. Jabot*, *M. Crépin* et *M. Vieuxbois*, se sont introduits récemment dans les salons de presque toute l'Europe avec le privilége de dérider les fronts les plus soucieux. Mais ne croyez pas cependant que le ridicule soit le seul but de l'auteur et que ces quatre volumes ne renferment qu'une longue plaisanterie qui, quelque bonne qu'elle pût être, finirait toujours par causer une lassitude infaillible. M. Ch. Dickens n'emploie la plaisanterie que comme un assaisonnement destiné à donner une saveur plus piquante à la critique des vices de la société. Il présente les misères humaines sous leur côté ridicule, afin de n'en pas trop assombrir le tableau, et sait ainsi tirer les effets les plus originaux de scènes empruntées presque toutes à la vie la plus ordinaire, la plus commune.

Le père de Nicolas était un digne propriétaire campagnard,

qui après s'être ruiné le plus honnêtement du monde en se lançant dans des spéculations auxquelles il n'entendait rien, était mort, laissant pour tout héritage à sa femme un fils et une fille, très-bien élevés sans doute, mais tous les deux encore sans vocation. Il avait cru pourvoir suffisamment à leur avenir en les adressant à Londres à son frère, M. Ralph Nickleby qu'il avait perdu de vue depuis long-temps, mais qu'il savait être dans une position aisée. En effet, M. Ralph, plus habile et plus heureux dans ses spéculations, possédait une fortune qui ne faisait que croître et embellir grâces à ses manœuvres adroites. C'était un de ces intrépides usuriers, qui remplissent sans cesse leur bourse aux dépens de toutes les dupes qu'ils rencontrent, et ne reculent devant aucune espèce d'acte ou de transaction dont ils espèrent pouvoir calculer les résultats en argent comptant. Vivant seul avec le pauvre Newman Noggs, l'une de ses victimes dont il a fait son commis après l'avoir plumée, et dont il exploite l'intelligence à son profit après avoir pillé jusqu'à son dernier shilling, il s'était depuis long-temps habitué à n'avoir dans toutes ses actions d'autre mobile que son intérêt personnel.

Vous pouvez penser alors de quel œil il voit ainsi toute une famille tomber à sa charge. Cette surprise est d'autant plus désagréable pour lui qu'elle arrive au moment où il se trouve occupé d'une affaire importante, d'une affaire d'or. Il s'agit de créer une société par actions au capital de cinq millions, pour la fabrication et la distribution des petits pains et des galettes dans la ville de Londres. Une assemblée préparatoire vient d'avoir lieu, de superbes discours ont été prononcés pour prouver combien cette entreprise sera favorable à la prospérité et à la gloire de la Grande-Bretagne; des membres du parlement ont promis leur appui, et M. Ralph Nickleby s'est présenté pour diriger la spéculation avec un désintéressement qui ne peut manquer de lui rapporter un bénéfice considérable. Dans une pareille disposition, la nouvelle de la mort de son frère et la lettre de recommandation que lui remet sa belle-sœur, lui paraissent tout-à-fait intempestives. Il se sent par contraste disposé, plus encore que de coutume, à la dureté de cœur, à l'avarice, et n'éprouve d'autre désir que de se débarrasser, le plus tôt possible, d'un fardeau si importun. Il expédie donc Nicolas pour remplir une place de sous-maître dans un pensionnat éloigné, et après avoir assigné, dans une vieille maison abandonnée qui lui appartient, un logement à la mère et à la fille, il place celle-ci comme apprentie chez une marchande de modes. Alors commence une double série de vicissitudes, dans lesquelles se trouvent jetés le frère et la sœur, exposés à tous les écueils de la vie,

presque sans guide, car leur mère est une femme qui manque essentiellement de tact et leur suscite plutôt de nouveaux embarras par sa conduite ridicule. Je ne puis ni ne veux les suivre dans tous les détails de ce récit empreint d'une piquante originalité, mais j'engage mes lecteurs à se procurer *Nicolas Nickleby*. Depuis long-temps aucun roman n'avait obtenu succès si brillant et si bien mérité. L'édition anglaise, qui paraissait par livraisons accompagnées d'illustrations grotesques, s'est vendue, dit-on, au nombre de plus de vingt mille exemplaires. C'est une galerie fort amusante, où tous les travers de notre société actuelle sont stygmatisés avec une critique pleine de verve et de saillies.

THE AUTHORS OF FRANCE : an historical, anecdotical, and literary outline of french literature from the origin of the french language to the present period; by *Ach. Albitès*. = London, Whittaker and C°. 18°.

Ce petit volume renferme ce que l'auteur appelle très-justement une revue à vol d'oiseau de la littérature française. Il n'a pas eu la pensée présomptueuse d'écrire l'histoire littéraire de la France dans une soixantaine de pages in-18, mais il a voulu seulement indiquer ses différentes époques par les noms des principaux écrivains qui les ont signalées. C'est une espèce de mémorandum destiné à rappeler les points les plus saillans de cette histoire et à faciliter ainsi son étude. Quelques anecdotes et des citations bien choisies jettent de l'intérêt sur ce court résumé, qui présente ainsi un aperçu des divers genres de supériorité qui ont illustré les écrivains les plus saillans de chaque siècle. M. Albitès entre d'abord dans quelques considérations préliminaires sur les origines de la langue française, sur l'influence des mœurs gauloises, et sur la formation successive des dialectes *d'oc*, *d'oil*, puis *roman*, qui précèdent le français proprement dit. Sa nomenclature littéraire commence par les troubadours, et s'étend jusqu'au dix-neuvième siècle. Il a fort bien su préciser en quelques mots le caractère de chacune des époques les plus remarquables, et pour les auteurs contemporains il s'est contenté de nommer ceux qui se distinguent aujourd'hui dans les diverses parties du domaine des lettres ou de la science. En général un goût pur et sévère préside à ses indications. Il est un seul point sur lequel je ne saurais être tout-à-fait d'accord avec lui, c'est l'admiration qu'il professe pour le génie de Châteaubriand, dans lequel il voit le chef de la littérature actuelle. On ne saurait

mer que son influence n'ait été considérable; mais peut-on dire également qu'elle soit fort heureuse : c'est une autre question qui sera, je crois, toujours plus controversée; il est vrai qu'une esquisse si rapide ne comportait pas la critique, et qu'en signalant le rôle important du célèbre auteur des *Martyrs*, M. Albitès n'a fait qu'énoncer un fait incontestable.

Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. 1836-1837. — Copenhague; 8°, fig. = **Annaler** for nordisk oldkyndighed; 1836-1837. — Copenhague; 8°, fig. = **Annaler** for nordisk oldkyndighed, udgivne af det Kongelige nordiske oldskrift-selskab. 1838. — Kjöbenhavn; 8°, fig. = **Société royale** des antiquaires du Nord : rapport des séances annuelles de 1838 et de 1839. = Copenhague; 8° fig.

Tous ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez Arthus Bertrand, et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Les travaux de la société royale des antiquaires du Nord méritent d'exciter au plus haut degré l'attention, non-seulement des savans, mais encore de tous les hommes qui s'intéressent aux recherches historiques. Ils tendent en effet à jeter une lumière nouvelle sur la partie la moins connue de l'histoire du monde ancien. Le nord de l'Europe, presque tout-à-fait ignoré des Grecs et des Romains, est resté jusqu'ici pour nous enveloppé d'épaisses ténèbres dans tout ce qui précède la période chrétienne. Il ne s'est guère révélé au monde que depuis l'époque où, refoulés par des migrations successives, une partie de ses habitans viennent fondre sur les contrées méridionales. Mais ce torrent dévastateur ne mit en évidence que les peuples les plus guerriers, et probablement les plus barbares, tandis que leur civilisation, anéantie par une révolution si soudaine, couvrit sans doute de ses ruines la patrie dont ils se voyaient ainsi chassés brutalement. Ils en portèrent bien ailleurs avec eux les élémens, dont on retrouve l'empreinte chez les peuples nouveaux qui naquirent du mélange de ces diverses races, mais le long travail d'assimilation et de réorganisation qui dut succéder à cette espèce de débacle générale, rompit entièrement la chaîne de la tradition. Aujourd'hui ce n'est que dans les ruines de cette époque reculée, dans les rares vestiges qu'elle a laissés, qu'on peut retrouver quelques données propres à nous faire connaître ses mœurs, ses usages et ses institutions. Les recherches dirigées vers ce but jetteront peut-être aussi quelque jour sur l'histoire des migrations, et dès lors on comprend de quelle importance elles doivent être, non-seulement pour le Nord dont elles res-

suscitent en quelque sorte l'antique gloire, mais encore pour le reste de l'Europe sur lequel l'invasion des peuples appelés barbares a exercé une si grande influence. Enfin il paraît que les anciens Scandinaves avaient quelques relations avec l'Amérique du Nord, ce qui ferait remonter la découverte du nouveau monde au 10e siècle, et pourrait fournir de curieux documens sur ces contrées et leurs habitans.

Tel est le champ fécond que la société royale des antiquaires du Nord se propose d'exploiter. Les mémoires qu'elle publie sont riches de faits intéressants, de découvertes précieuses dignes d'éveiller l'attention de tous les hommes instruits. Il est à regretter seulement que la connaissance de la langue danoise soit si peu répandue; c'est un obstacle qui empêchera ce beau recueil d'avoir tout le succès qu'il mérite. Nous aurions été nous même tout-à-fait incapable d'en apprécier la valeur, si nous n'avions trouvé aide et secours dans l'obligeance d'un aimable professeur qui a séjourné long-temps à Copenhague. En effet, sauf le premier de ces volumes qui renferme quelques mémoires en français, en allemand et en anglais, tout le reste est en danois.

Les dissertations dont se composent jusqu'à présent les annales de la société peuvent se ranger sous trois chefs principaux. 1° Mœurs, coutumes, usages et tout ce qui se rattache à la civilisation des anciens peuples Scandinaves; 2° expéditions maritimes et relations de ces peuples avec diverses contrées du monde; 3° littérature islandaise et recherches sur la langue qui paraît avoir joué dans le Nord à peu près le même rôle que remplit au Midi le grec avec lequel on lui trouve quelques rapports éloignés fort curieux.

La trouvaille la plus intéressante qui ait été faite est celle d'un corps de femme, à l'état de momie, découvert le 20 octobre 1835 dans un marais près des tourbières de Hoval dans le Jutland. Des débris de vêtemens et divers objets de parure furent trouvés dans le même lieu, ainsi que des morceaux de bois diversement taillés, qui semblaient avoir été employés pour maintenir le corps enfoncé dans le terrain marécageux. Tous ces objets portaient les traces d'une haute antiquité, mais il était difficile d'expliquer la présence de ce corps en un pareil endroit autrement que par un meurtre, quoiqu'il ne parût cependant pas offrir de blessures dans aucune des parties bien conservées. Après un examen approfondi de toutes les circonstances de cette découverte, M. Pétersen, gardien des archives secrètes, fut conduit à penser que ce pouvait être les restes de la reine de Norwège Gunnhild, qui, suivant d'anciennes traditions historiques répandues en Danemarck, avait dû être noyée dans un marais par les ordres du

roi Harald Blaatand. Cette Gunnhild était la femme d'Eric, fils du roi Harald à la belle chevelure, que son caractère féroce avait fait surnommer Blodoex, et qui, du vivant même de son père, avait été désigné par lui comme vice-roi de Norwège. Après la mort du roi Harald, vers l'an 930, une lutte s'engagea entre Eric et ses frères, qui se termina par la mort de ceux-ci. Mais un autre frère, élevé en Angleterre, ayant appris ce résultat, accourut en Norwège, où il s'empara du trône, et il chassa Eric avec sa femme et ses enfans. Eric mourut dans l'exil, après bien des vicissitudes. Gunnhild revint en Norwège où le roi Harald Blaatand, qui régnait alors, feignit de l'accueillir avec empressement, puis donna l'ordre de la mettre à mort, pendant le trajet qu'elle devait faire pour se rendre vers lui.

Les divers objets retrouvés près du corps de Gunnhild ont pu être comparés avec d'autres trouvailles du même genre, faites en quelques endroits. L'on a réussi de cette manière à déterminer leur date et à classer ces restes d'une civilisation qui remonte à des époques fort reculées, quoiqu'ils témoignent de progrès assez remarquables déjà dans l'art de travailler les métaux. Ce sont des ornemens d'or, d'argent, de cuivre, d'ambre jaune, et des ustensiles de bronze dont les formes ne sont pas toujours dénuées de grâce et dont le travail est parfois assez compliqué. Une fibule, trouvée dans un tombeau tumulaire près de Himlingoie en Sélande, offre une inscription qui a donné lieu à d'intéressantes recherches sur les runes anglo-saxonnes. L'obélisque de Ruthwell a fourni à M. Finn Magnusen la matière d'un mémoire assez étendu sur le même sujet. Enfin, une trouvaille qui nous a paru fort curieuse, est celle de 67 pièces du jeu d'échecs découvertes aux Hébrides par le comité d'antiquités. C'étaient 6 rois, 5 reines, 13 évêques, 14 chevaliers, 10 tours et 19 pions, tous fabriqués avec des dents de phoque. Les formes en sont plus ou moins grossières sans doute, mais assez bien indiquées pour qu'il ne soit pas possible de se méprendre sur leur usage, et l'on en peut conclure que le jeu d'échecs date dans le Nord d'une haute antiquité.

Sous la seconde division que nous avons indiquée, viennent se ranger plusieurs mémoires fort importans sur les expéditions des Danois vers l'Irlande, dans le pays des Vendes, dans quelques parties de l'Amérique; sur la connaissance qu'ils avaient de la péninsule ibérienne; sur la situation de l'ancien Grönland, du Grenmur et autres lieux mentionnés dans les vieux manuscrits. Navigateurs aventureux, les habitans du Nord, entraînés par leur esprit belliqueux et l'amour du pillage, sans doute aussi par le désir de nouer des relations commer-

ciales, explorèrent d'abord toutes les côtes voisines ou peu distantes de la Norwège. Le pays des Vendes, aujourd'hui Poméranie, l'Irlande et l'Angleterre furent long-temps le théâtre habituel de leurs exploits. Ils trouvaient là des peuples moins civilisés qu'eux et cherchaient à y établir leur domination. Bientôt, plus téméraires encore, ils se dirigèrent vers les côtes de la France, et dans le IXe siècle s'avancèrent jusqu'en Espagne. L'an 843, sous le règne de Ramiro Ier, roi d'Asturie, une flotte poussée par l'orage vint aborder sur les côtes septentrionales d'Espagne, et les Danois qui la montaient ayant voulu essayer un débarquement, furent défaits par Ramiro en personne, qui, à la tête de son armée, les battit complètement, fit beaucoup de prisonniers et brûla soixante-dix de leurs vaisseaux. Depuis lors d'autres expéditions du même genre mirent ainsi en contact les deux extrémités de l'Europe, et quelques relations finirent par s'établir entre elles.

Du côté de l'Amérique, ils se fixèrent d'abord dans le Groënland, dont la découverte dut suivre de près celle de l'Islande occupée en 874 par Ingolf et promptement peuplée d'une colonie assez nombreuse de familles riches et puissantes. Ce fut au printemps de l'année 986 qu'Eric-le-Rouge, exilé d'Islande, s'en alla au Groënland et s'y établit avec quelques compagnons. De là ils ne pouvaient tarder à s'avancer vers le continent américain, et en effet déjà dans le Xe siècle plusieurs aventuriers y étaient parvenus. La première côte sur laquelle ils abordèrent étant couverte de forêts, ils lui donnèrent le nom de Markland; on suppose que ce devait être la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et le Bas-Canada. Continuant à se diriger vers le Midi, des contrées plus fertiles s'offrirent à eux, et, y ayant trouvé la vigne en abondance, ils les appelèrent *Vinland*. Il paraît que des relations d'échange s'établirent entre eux et les sauvages indigènes, et qu'elles durèrent pendant les siècles suivans. Quelques vestiges trouvés dans l'état de Massachussets et de Rhode-Island semblent indiquer le séjour et l'établissement des Scandinaves; mais cette question ne saurait se résoudre qu'après en avoir soumis tous les élémens à une discussion approfondie. La société des antiquaires du Nord ne néglige rien pour arriver à ce but; elle a établi des correspondances avec les sociétés américaines qui s'occupent du même objet, et travaille avec zèle à rassembler tous les documens propres à jeter quelque jour sur l'époque antécolombienne de l'Amérique.

Enfin, pour ce qui concerne la littérature ancienne des Scandinaves, les chroniques, les traditions, les sagas et les chants populaires sont recueillis avec soin, compulsés et analysés d'une manière fort remarquable dans la plupart des mé-

moires que nous annonçons ici. Ce sont des matériaux précieux, mis en œuvre avec intelligence, et dont la comparaison avec les antiquités retrouvées en divers lieux fournit des données du plus grand intérêt.

Le fragment de M. Pétersen sur l'importance de la littérature islandaise, traduit par M. X. Marmier, esquisse rapidement les principaux traits de cette littérature originale. Il s'attache à faire ressortir le talent supérieur de quelques-uns des écrivains qu'elle a produits, et insiste en particulier sur l'utilité qu'on pourra retirer de son étude pour expliquer bien des points obscurs de l'histoire littéraire ou des origines philologiques d'une grande partie des langues européennes. « Non-seulement la Russie et l'Allemagne, » dit-il, « mais l'Angleterre et surtout le Northumberland, l'Ecosse, les îles d'Ecosse et plusieurs districts à l'ouest de la France trouveront des traces de leur idiôme dans l'ancienne langue du Nord. ».

L'analyse rapide et malheureusement trop incomplète que nous venons de donner du contenu des *Annales et Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, suffira cependant, nous l'espérons, pour en faire apprécier le haut mérite, et pour attirer sur cet important recueil l'attention du public savant. Le désir de la *Société* est d'éveiller les sympathies, de s'associer les travaux de tous les hommes qui s'occupent de recherches historiques ; nous nous estimerions heureux d'avoir pu contribuer par nos faibles efforts à faire connaître les résultats déja si remarquables de ses laborieuses et intéressantes investigations.

COUP-D'OEIL sur les antiquités skandinaves; par *Pierre-Victor*. — Paris, in-8.

L'auteur de cet opuscule appelle l'attention et les recherches des hommes éclairés sur les antiquités scandinaves. Il voudrait qu'en France les efforts des sociétés savantes se tournassent de ce côté-là et vinssent ainsi en aide aux travaux si remarquables de la société des antiquaires du Nord dont nous venons de parler dans l'article précédent. L'esprit des peuples septentrionaux qui envahirent l'empire romain a gravé son cachet dans la plupart des monumens du moyen-âge; on y retrouve facilement l'empreinte d'une civilisation originale et forte, qui, avec l'aide du christianisme dont elle adopta bientôt le spiritualisme pour les doctrines duquel ses sympathies se prononcèrent, reconstruisit un monde nouveau sur les débris de l'ancien. Parmi ces peuplades nombreuses que, soit ignorance, soit orgueil, les écrivains romains

ont confondues sous le nom commun de barbares, il se trouvait sans doute maints élémens civilisateurs pleins de vie et d'avenir, car ce fut de leur sein que sortit l'impulsion nouvelle donnée aux mœurs, aux arts, aux institutions, et l'on sait que dans toute conquête la civilisation la plus réelle finit toujours par dominer également les vainqueurs et les vaincus. Ce que le monde ancien avait de véritablement grand et bon fut conservé sans doute, mais considérablement modifié par l'introduction d'idées et de sentimens d'une nature toute différente.

L'architecture gothique en offre à elle seule une grande preuve; il est évident que son origine appartient au Nord, et dans les chefs-d'œuvre qu'elle y a produits, nous voyons un curieux mélange de toutes les mythologies anciennes avec le mysticisme chrétien. M. P. V. pense qu'en l'étudiant avec soin il serait facile de remonter aux sources diverses de cet art mystérieux et d'en tirer de précieuses données sur l'histoire des peuples scandinaves en particulier. Cette thèse lui a paru offrir un intérêt assez grave pour mériter de faire le sujet de plusieurs dissertations, dont celle-ci n'est en quelque sorte que la préface. Dans son hypothèse, la plupart des monumens prétendus druidiques auraient la même origine, et c'est dans la Scandinavie même qu'il se propose d'aller chercher les preuves de cette assertion. Les trois Etats qui composent ce vaste domaine seront tour à tour l'objet de ses investigations. Nous signalons avec plaisir cette tendance des esprits à explorer le champ fécond des antiquités historiques, et nous la suivons dans son développement d'autant plus volontiers qu'elle nous semble indiquer le réveil des travaux consciencieux et des études sérieuses.

SOUVENIRS DES RÉVOLUTIONS DE LA SUISSE, pendant les 40 dernières années, de 1798 à 1838, par *un ami de son pays*. — Lausanne, au Bazard vaudois. Tome 1er; in-8.

Les dernières révolutions de la Suisse, qui ont rempli presque un demi-siècle, changé sous bien des rapports la face du pays, et l'ont conduit au travers de cruelles épreuves à une organisation mieux équilibrée, fondée du moins sur une reconnaissance plus large de l'égalité des droits, forment certainement une des époques historiques les plus intéressantes, les plus curieuses à étudier. Si l'aspect de la république tourmentée par tant de convulsions funestes, déchirée par tant de luttes sanglantes offre un spectacle pénible, l'on ne saurait nier que ce ne soit une source féconde en leçons précieuses pour l'avenir. D'ailleurs ces déchiremens ne furent pas sans gloire, et

l'on éprouve un sentiment de consolation en retrouvant au milieu des haines de l'esprit de parti, sous le déchaînement des passions aveugles, le patriotisme vivace et héroïque qui fut toujours le trait caractéristique des Suisses.

L'ambition égoïste de quelques villes riches et puissantes avait petit à petit fait oublier l'esprit de justice et de liberté qui présidait aux antiques alliances. En agrandissant leur territoire elles avaient conquis des sujets sur lesquels elles faisaient peser une oppression d'autant moins supportable que le droit de conquête était son unique base. Au lieu de concitoyens intéressés à la prospérité et à l'indépendance du pays, elles ne s'étaient donné ainsi que d'incommodes vassaux prêts à secouer le joug dès que quelque danger menaçant l'Etat viendrait leur fournir une occasion favorable.

Telle était la position des principaux cantons suisses lorsque la révolution française éclata. Son cri de liberté retentit dans les vallées des Alpes et y trouva de nombreux échos. Tous les sujets se soulevèrent, réclamant l'égalité des droits comme celle des charges, et, appuyés sur la sympathie des révolutionnaires français, ils ébranlèrent aisément la domination chancelante et corrompue des vieilles aristocraties suisses. Le pays de Vaud fut le premier qui secoua le joug, et son exemple eut bientôt des imitateurs dans les autres cantons. Alors le Directoire français imagina de fondre toutes les anomalies, tous les antiques contrastes des divers états de la Suisse dans une seule république helvétique, et ce fut à son armée qu'il confia le soin de vaincre les résistances qui s'opposeraient à cette organisation nouvelle. Pour les cantons allemands, pour ces petits États qui avaient été le berceau de la Confédération, cette liberté française, imposée à coups de canon, ne semblait offrir que la ruine de leur indépendance à laquelle ils tenaient plus qu'à la vie. Aussi la lutte fut-elle terrible. Berne, quoiqu'affaiblie par la division des partis, fit d'abord une résistance héroïque, mais les petits cantons surtout déployèrent une énergie et une persévérance admirables. Le patriotisme y renouvela les prodiges de l'ancienne gloire helvétique; quelques centaines de montagnards, sous les ordres du brave Reding, arrêtèrent long-temps des armées nombreuses et habituées à vaincre; mais le nombre des assaillans rendit tant de bravoure inutile; chaque victoire éclaircissait les rangs suisses, et l'on sentit la nécessité d'une capitulation, qui, dans de telles circonstances, n'offrait d'ailleurs rien que d'honorable.

La paix étant conclue, il fallut s'occuper d'organiser le nouveau gouvernement. La conciliation de tous les intérêts présentait d'immenses difficultés; cependant l'on sentait en général la nécessité d'un gouvernement fort et bien établi,

d'une centralisation qui semblait être la seule ancre de salut pour la nationalité suisse. Une foule d'hommes éclairés, animés d'un véritable amour de la patrie, se mirent à l'œuvre avec le plus grand zèle, et peut-être leurs efforts eussent-ils été couronnés par le succès, si l'influence française n'était venue se jeter au travers de leurs bonnes intentions. Les trésors amassés dans les caisses de quelques-unes des villes les plus riches de la Suisse avaient excité la cupidité de maints agens du gouvernement français, qui croyaient pouvoir s'indemniser des frais de la guerre par des réquisitions et des vexations de tout genre. L'un d'eux entre autres, Rapinat, dont le nom significatif acquit une triste célébrité, ne craignit pas de mettre la main sur les deniers de la république de Berne, et son impudente rapacité contribua fortement à semer des élémens de trouble et de révolte. Aussi de nouvelles insurrections ne tardèrent pas à éclater, et lorsque peu après la guerre s'alluma entre la France et les puissances alliées, la Suisse en devint le théâtre, n'ayant ni la force ni la volonté de faire respecter sa neutralité tout-à-fait illusoire. Elle fut ravagée sans pitié, car c'est à peine si elle pouvait prétendre au respect qu'inspire le malheur; ses fautes furent cruellement expiées par le sang et la désolation. Puis après tant de désastres, lorsque les Français victorieux demeurèrent maîtres du champ de bataille, il ne lui resta d'autre ressource que de courber la tête devant la volonté de l'empereur, et d'accepter la position humiliante que lui imposait l'acte de médiation.

Tel est le résumé des événemens retracés dans le petit ouvrage que nous annonçons ici. L'auteur montre assez d'impartialité dans leur appréciation, quoiqu'il semble regarder l'intervention française comme ayant en définitive fait plus de bien que de mal à la Suisse. Ce fut en effet une épreuve féconde en leçons pour l'avenir, mais bien chèrement achetée. Il s'attache surtout à faire ressortir tous les actes honorables par lesquels se signalèrent les divers partis, et qui prouvent qu'au milieu de cette dissolution générale le véritable esprit suisse avait encore de la vie. C'est un fait remarquable que la Confédération helvétique, dans toutes les crises pénibles qu'elle a dû traverser, a toujours trouvé son salut dans le développement du caractère national exalté par les circonstances qui trop souvent ailleurs produisent un effet tout contraire. Elle a dû sa conservation, au milieu de voisins ambitieux et jaloux, au dévouement de ses citoyens qui n'ont jamais tout-à-fait désespéré d'eux-mêmes ni reculé devant les sacrifices qu'exigeait la patrie. C'est que la meilleure garantie d'un peuple se trouve en lui-même, et que, pour les nations comme pour les individus, le plus sûr moyen de se faire respecter

des autres est de commencer par se respecter soi-même.

Le second volume des *Souvenirs des révolutions de la Suisse* nous offrira le tableau intéressant de son histoire encore bien peu connue, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours.

DISSERTATION SUR LES TING-LING dont parlent les livres chinois, ou sur la véritable nation à laquelle on donnait le nom de Centaures dans l'antiquité; par M. le chevalier *de Paravey*.—Paris, chez Treuttel et Wurtz. In-8, fig., 2 fr.

M. de Paravey poursuit avec une infatigable persévérance ses savans travaux sur les données historiques que peuvent fournir les écrits chinois pour l'explication d'une foule de points obscurs de l'antiquité. Il ne se laisse arrêter ni par les obstacles, ni par les dégoûts, et, rempli d'un zèle ardent pour la tâche qu'il s'est imposée, il ne se rebute point devant l'indifférence avec laquelle ses efforts sont accueillis dans sa patrie, au sein même de l'Académie fondée cependant tout exprès pour favoriser de semblables études. Sans vouloir préjuger nullement le mérite réel de ses hypothèses, on doit en conclure que M. de Paravey, animé du véritable amour de l'érudition, trouve à la fois dans ses recherches elles-mêmes une source de jouissances et un stimulant propre à soutenir son courage. C'est en effet une œuvre du plus haut intérêt, à laquelle il se consacre tout entier. Les anciens livres chinois, dont les principales bibliothèques de l'Europe ont réussi à se procurer un assez grand nombre, ont été jusqu'à présent étudiés d'une manière très-superficielle. La difficulté extrême d'une langue dont l'écriture est tout entière fondée sur un système hiéroglyphique ne permet qu'à de rares adeptes d'en acquérir une connaissance suffisante pour parvenir à grand'peine à la déchiffrer passablement. D'ailleurs la curiosité excitée par l'originalité piquante de cette civilisation si différente de la nôtre, qu'elle a précédée de tant de siècles et dont elle semble offrir tous les élémens restés en quelque sorte comme pétrifiés à l'état de germes, a porté d'abord l'attention sur le genre d'écrits qui pouvaient renfermer le plus de détails à cet égard. On a été ainsi entraîné à ne traduire guère que des romans et des pièces de théâtre, et les ouvrages les plus importans, tels par exemple que la grande encyclopédie chinoise, sont demeurés presque entièrement inconnus. Cependant il est bien certain qu'il doit s'y trouver de précieux documens historiques, dont la comparaison avec les traditions juives, grecques et romaines, fournirait une mine féconde de renseignemens nouveaux et plus complets peut-être sur l'état du monde antique. C'est à cette source que

M. de Paravey a puisé les intéressantes dissertations qu'il a déjà publiées, et c'est encore une planche de l'Encyclopédie chinoise qui lui a suggéré celle que nous annonçons ici. Cette planche représente une figure d'homme avec des jambes de cheval, et dont les traits diffèrent en plusieurs points essentiels de ceux de la race mongole ou chinoise proprement dite. Elle porte pour inscription les mots : *Ting Ling Kone*, que l'auteur traduit par *Homme du royaume des Ting-Ling ou des intelligences viriles.* Cette configuration, moitié homme, moitié cheval, rappelle tout-à-fait les centaures de la mythologie grecque. D'autres inductions tirées du texte qui l'accompagne ont fait reconnaître cette identité d'une manière plus certaine encore, et ont offert à M. de Paravey des notions fort curieuses sur le peuple qui fut ainsi désigné ainsi que sur la contrée qu'il habitait. Il paraîtrait d'après cela que le royaume des Ting-Ling était situé au nord de la mer Caspienne, et que le nom de centaures fut employé pour désigner les Sarmates, l'antique race slave d'où sont sortis les Russes et les Polonais. Quoique représentés souvent comme un peuple féroce et barbare, la supériorité renommée du centaure Chiron ferait supposer qu'une partie du moins de cette nation était déjà très-civilisée, et c'est celle-ci sans doute qui fut désignée sous le nom de Ting-Ling, ou intelligences viriles. Cet aperçu peut donner une idée du parti ingénieux que M. de Paravey tire de ses savantes recherches. Une nouvelle dissertation qu'il prépare en ce moment traitera des Amazones, ces voisines et alliées des centaures, dont il prétend avoir également retrouvé quelques traces dans les traditions chinoises.

MANUEL DES DATES, en forme de dictionnaire, ou répertoire encyclopédique des dates historiques et biographiques les plus importantes; par *J.-B.-J. de Chantal.*— Paris, chez Périsse frères. In-8, 8 fr.

Economiser le temps et soulager la mémoire, tel est le double but que s'est proposé l'auteur de ce livre, et qu'il a rempli d'une manière que l'usage fera sans doute reconnaître pour très-avantageuse. Rien en effet n'est plus commode qu'un semblable *Manuel* pour faciliter les recherches, rendre les lectures plus fructueuses, et fournir à la conversation même une source de documens précieux jusqu'ici relégués dans de grands ouvrages spéciaux qu'on ne trouve guère que dans les bibliothèques publiques, et dont l'emploi n'est d'ailleurs pas à la portée de tout le monde. Les dates sont peut-être la chose qui échappe le plus facilement à la mé-

moire, et cependant il n'est presque personne qui ne soit appelé souvent à en avoir besoin. Non-seulement le savant ne peut guère s'en passer, quel que soit le sujet de ses études, mais encore l'homme du monde est sans cesse obligé d'y recourir, soit qu'il veuille acquérir des notions historiques exactes et précises, soit que quelque discussion le porte à vouloir éclaircir un fait en déterminant l'époque où il s'est passé. Pour toutes ces recherches, le manuel de M. de Chantal offre des avantages qui seront vivement appréciés. Les noms d'hommes, de villes, les inventions et origines, les lois et réglemens, les phénomènes, les événemens remarquables s'y trouvent rangés par ordre alphabétique. Ses articles sont nécessairement fort courts, mais ils contiennent tout ce qui est essentiel. S'il s'agit d'une ville, il donne la date de sa fondation et celle des diverses vicissitudes qu'elle a éprouvées; lorsque cette ville a été ou est encore le siége d'un évêché, la liste de ses évêques s'y rencontre avec la date de l'avènement et de la mort de chacun d'eux. S'il s'agit d'un homme, l'article présente, en deux ou trois lignes, les qualités qui l'ont rendu célèbre, et les dates de sa naissance et de sa mort. S'il s'agit d'une invention, sa date est accompagnée de celles des divers perfectionnemens qu'elle peut avoir reçus. Les noms de pays offrent un résumé fort rapide des révolutions politiques dont ils ont été le théâtre. Enfin, pour les phénomènes de la nature, l'auteur indique les lieux et les époques où ils se sont manifestés de la manière la plus frappante. On voit par là combien ce manuel est précieux et quelle utilité journalière on en peut tirer. Pour nous, il nous semble mériter le titre de dictionnaire de la conversation, sous certains rapports, bien mieux que ces volumineux recueils qui sont de véritables encyclopédies fort peu usuelles, et qui, au lieu de vous donner simplement les faits dont vous avez surtout besoin, vous présentent de longues dissertations toujours plus ou moins empreintes des vues personnelles de leurs auteurs. Le *Manuel des Dates* nous paraît destiné à devenir le vadé-mecum de tous les hommes instruits, et nous le lui souhaitons d'autant plus qu'un grand succès sera le plus sûr moyen de rendre un pareil livre aussi parfait que possible. Les petites inexactitudes qui ont pu échapper à l'auteur dans une première rédaction, seront relevées et corrigées; profitant des critiques que l'expérience seule peut suggérer, il complètera toujours davantage son travail, et son *Dictionnaire* prendra rang parmi ces ouvrages classiques qu'on aime à consulter sans cesse et qui sont indispensables dans toutes les bibliothèques grandes ou petites, dont ils forment la première base.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES; doctrine chrétienne; par *J.-H. Grandpierre.* — Paris, chez Risler. 2me édit. In-8, 5 fr.

Dans ce volume, M. Grandpierre donne une nouvelle édition revue avec soin des principaux discours que renfermaient les trois recueils publiés par lui en 1832, 1833 et 1835. Sur les 68 sermons qui formaient trois volumes, il a choisi les 20 qui lui ont paru le plus dignes d'être réimprimés, et les a travaillés de nouveau soit dans le fonds, soit dans la forme. Ils sont écrits avec talent, et le succès qu'ils ont obtenus prouve qu'ils répondent aux besoins religieux d'un nombreux public. Ainsi que le titre l'indique, ils roulent sur la doctrine plutôt que sur la morale du christianisme ; ce sont des dissertations sur divers points de foi considérés sous le point de vue méthodiste, car l'auteur est un des prédicateurs les plus distingués de cette secte nouvelle, qui prétend ramener le protestantisme à son point de départ en condamnant comme autant d'hérésies tous les pas qu'il a faits depuis Calvin. On trouvera ici une exposition assez complète et très-franche des principes du méthodisme. Quatre discours surtout, signalés par M. Grandpierre lui-même à l'attention du lecteur, traitent avec quelque étendue la question importante et si souvent controversée de la *Grâce* et des *Œuvres*. L'auteur établit d'abord d'une manière tout-à-fait explicite que la grâce est l'unique moyen de salut qui soit accordé à l'homme. Selon lui les œuvres ne sauraient par elles-mêmes donner aucun droit à la miséricorde divine, parce qu'une seule faute suffit pour effacer toute une vie de charité et de sacrifices. D'ailleurs les œuvres ne sont pas un mérite dont l'homme puisse se faire gloire; elles ne lui appartiennent pas, et il n'a nul droit de les faire valoir pour sa justification. Elles ne sont en lui qu'un effet de la grâce qui lui est généreusement dispensée par la bonté de Dieu. Dans cette doctrine, au lieu d'être la base du salut, elles n'en sont que l'accompagnement, obligatoire sans doute, mais probablement inévitable aussi, puisque c'est la grâce qui les produit. L'auteur insiste, avec raison, sur ce point important qui est le principe fondamental du méthodisme, et qui suffit en quelque sorte à lui seul pour en faire apprécier toute la portée et toutes les conséquences.

Les discours de M. Grandpierre sont rangés dans un ordre

analytique, qui embrasse l'ensemble de l'instruction chrétienne. Il débute par attaquer l'insuffisance du déisme, plaide la cause du christianisme, puis il expose ses principaux dogmes, la doctrine de la grâce, l'obéissance aux lois de Dieu comme moyen d'arriver à la foi, l'impuissance de la loi morale ; il combat l'incrédulité, développe quelques-uns des caractères de la morale chrétienne, démontre la perpétuité du christianisme, et finit par un appel aux fidèles, qui, en présence des joies du ciel, ne doivent reculer devant aucune souffrance, aucun sacrifice quelque pénible qu'il puisse paraître. Ici la logique méthodiste ne craint pas d'affronter le reproche d'égoïsme que lui lancent parfois ses adversaires. « Serait-ce que vous ne pouvez supporter l'idée de ne pas » aller au ciel avec tous ceux que vous aimez, et que vous » préférez périr avec eux que d'être sauvés sans eux? Mais » savez-vous bien ce que c'est qu'une éternelle misère? Mais » ne voyez-vous pas que le salut est la seule chose où il y ait » de la charité à commencer par soi-même, par sa propre » âme? »

Opuscules philosophiques et religieux, faisant suite à divers chapitres de l'Essai de philosophie sans système; par M. *Rogniat aîné.* — Paris, chez Hachette. Nos 1 à 4. In-8.

M. Rognat se propose de développer, dans une suite d'opuscules, les divers chapitres de son Essai de philosophie sans système, et d'en faire en quelque sorte l'application pratique aux faits qui pourront lui en fournir l'occasion. Le premier de ces opuscules traite *des mensonges en matière de faits religieux.* Le sujet est fécond, et si l'auteur avait voulu seulement dresser le catalogue de toutes les fourberies pieuses, il aurait fait non pas une brochure de deux feuilles, mais un gros volume de plusieurs centaines de pages. Son but n'a été que d'émettre quelques principes généraux à ce sujet, et l'idée lui en a été suggérée par un passage du père Géramb, qui, dans son pélerinage à la Terre sainte, fait une critique fort juste du miracle du *feu sacré*, renouvelé chaque année par les prêtres grecs de Jérusalem. Enchanté de trouver chez cet ecclésiastique un langage si raisonnable, M. Rognat lui écrivit aussitôt une lettre pour l'engager à porter ce même esprit de réforme sur les faits du même genre qui déshonorent le culte catholique, et pour lui signaler entre autres le prodige de St. Janvier, dont le sang, soigneusement conservé à Naples, se liquéfie deux ou trois fois par an, dans les occasions où il est nécessaire que le bienheureux donne une

preuve de ses bonnes dispositions pour la ville ou le royaume. Etablissant que la probité doit être la première condition nécessaire pour travailler utilement à la recherche de la vérité, M. Rognat demandait au révérend père si, dans l'intérêt même de la religion, il n'était pas urgent de la dégager ainsi de toutes les superstitions dont elle est environnée. Mais le prêtre catholique a fait la sourde oreille. Ce qui, dans le culte grec, lui paraît n'être que de ridicules supercheries, prend sans doute un tout autre aspect dès qu'il s'agit d'un miracle autorisé par le pape. Il trouve absurde que le feu sacré attende les ordres du gouverneur turc de Jérusalem pour descendre dans le sanctuaire, mais que St. Janvier obéisse docilement aux injonctions d'un archevêque, ou, comme le rapporte M. d'Hausset dans son *Voyage d'un Exilé*, à celles du général Championnet, ainsi que cela eut lieu pendant l'occupation française, il n'y voit probablement plus rien que de très-naturel.

Quoi qu'il en soit, le P. de Géramb ne jugea pas à propos de répondre aux divers appels que lui adressa successivement M. Rognat, et c'est ce silence qui a engagé celui-ci à rendre sa correspondance publique. On y trouve une nouvelle preuve de l'obstination avec laquelle ces hommes qui prétendent relever l'empire de Rome et lui rendre son antique splendeur, refusent toute concession propre à concilier leurs efforts avec les lumières de notre siècle.

Le second opuscule est dirigé contre ceux qui enseignent que la loi et la religion naturelles ne sont qu'un système plein de doutes, d'inconséquences et d'absurdités. L'auteur y prend la défense de sa philosophie contre une critique insérée dans *le Capitole*. Ce journal lui reprochait d'être déiste et par conséquent athée, car c'est ainsi qu'on raisonne contre la raison. M. Rognat n'a pas de peine à prouver l'absurdité d'un pareil argument; il signale aussi l'intention injurieuse qui se trouve dans son corollaire immédiat, savoir qu'un homme qui ne croit qu'en Dieu ne saurait être un honnête homme. C'est bien là le langage de la théologie exagérée, et l'on ne peut que partager l'indignation avec laquelle l'auteur repousse une semblable logique, contraire aux premiers élémens du bon sens. Dire que le déiste et l'athée ne font qu'un, c'est en effet prétendre que plus est égal à moins ou $1 = 0$; c'est renverser la base sur laquelle reposent toutes les mathématiques, autant vaudrait soutenir qu'il fait nuit en plein jour.

Dans son troisième opuscule, M. Rognat expose quelques idées ingénieuses touchant la grammaire et la logique. Et le quatrième est consacré à la discussion de quelques points de sa *Philosophie sans système* qui ont été l'objet d'une cri-

tique assez remarquable dans la *Bibliothèque universelle de Genève*.

BARNABÉ, conte vrai, par *Adélaïde Montgolfier*. — Paris, 2 vol. in-18. = **UNE JEUNE FILLE DU PEUPLE**, tableau de mœurs; par Mlle *L. Crombach*. — Paris. In-18. = **LES SAUVAGES**, petit cours d'Arithmétique amusante, avec questionnaires; par *Adélaïde Montgolfier*. — Paris. In-18. = **ESQUISSES DE L'HISTOIRE PITTORESQUE DE ROME**, avec questionnaires; par *L. Sw. Belloc*.— Paris. In-18.

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, au *Bureau de la Ruche*, rue de l'École-de-Médecine, n. 5, et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Les cinq petits volumes annoncés ici forment, avec les *Contes et Nouvelles* dont nous avons rendu compte il y a quelques mois, la seconde série de la Bibliothèque de la Ruche. Ce sont de jolies étrennes à la jeunesse, qui seront d'autant mieux accueillies que *Pierre et Pierrette, Marguerite, Piccolissima*, sont déjà dans toutes les mains et ont pris place parmi les lectures favorites des enfans, surtout des petites filles. *Barnabé* et *Une jeune fille du peuple* sont deux histoires touchantes, qui leur apprendront comment la vertu et le bonheur ne sont pas toujours attachés à la richesse, et comment, dans la position la moins relevée et la plus pauvre, on peut se distinguer en gagnant l'estime, se placer par le cœur au-dessus des vaines prétentions de la fortune, et se rendre digne de la reconnaissance de ses semblables. Dans *Barnabé* l'on voit un petit colporteur qui gagne sa vie par un travail honnête, et, tout en s'occupant avec zèle de ses affaires, trouve le moyen de se rendre utile, de sauver une pauvre jeune fille enlevée par des saltimbanques, et la rend à ses parens sans vouloir accepter d'autre récompense que la joie d'avoir accompli une si belle et bonne action. Dans le conte de Mlle Crombach, c'est la fille de pauvres paysans qui, sans se laisser entraîner par une dangereuse ambition, sans songer à sortir de la place qui lui est assignée dans la société, réussit à s'y créer une sphère d'activité, d'intérêt, d'utilité fort remarquable et bien propre à la fois à développer et à satisfaire les facultés de son intelligence. La leçon est ici d'autant meilleure que, si nous sommes bien informés, l'auteur a raconté dans la *Jeune Fille du peuple* une partie de sa propre histoire, et a pu se trouver à même de connaître par expérience les écueils sans nombre, les amertumes et les difficultés qu'entraîne à sa suite un déplacement social trop brusque et trop complet.

La critique trouvera bien quelques observations à faire sur ces deux récits. L'un et l'autre s'écartent parfois un peu de la

simplicité qui doit être la première condition de ce genre d'écrits. On y rencontre çà et là des traits bien peints sans doute, mais qui appartiennent plus au roman qu'à des contes enfantins. Mais heureusement ils sont rares et pourront échapper facilement aux jeunes lecteurs qui, captivés par l'intérêt de l'action, ne s'arrêtent guère aux détails.

Les Sauvages et les *Esquisses de l'histoire romaine* réunissent le double avantage d'amuser et d'instruire. Les notions du calcul sont offertes dans le premier de ces deux petits ouvrages sous une forme très-originale et bien faite pour plaire aux enfans. Ce sont des sauvages qui ne possèdent dans leur langue que le mot destiné à exprimer l'unité, et qu'on amène par des moyens aussi simples qu'ingénieux à comprendre les diverses règles de l'arithmétique. Dans les Esquisses de Mme Belloc on trouve une heureuse application des travaux de quelques savans, qui ont essayé par d'infatigables recherches à réunir les documens nécessaires pour reconstruire le monde antique et tracer un tableau de sa vie, de ses institutions, de ses mœurs et de ses usages. Ce sont ici deux Romains qui racontent eux-mêmes les principaux traits de leur histoire, et le récit est rendu plus attrayant par une foule de détails propres à faire comprendre la civilisation païenne, si différente de la nôtre. C'est, je crois, le premier essai de ce genre qu'on ait tenté dans l'enseignement élémentaire, mais il est probable qu'on en sentira tout l'avantage, et que cette voie nouvelle sera suivie avec succès.

Des questions accompagnent chaque chapitre de ces deux petits traités, et sont destinées à fournir aux enfans le moyen de mettre à profit cette lecture, en leur indiquant comment on analyse une leçon, et en leur apprenant ainsi de bonne heure la meilleure manière de graver dans la mémoire les choses qu'on veut apprendre.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

CONCORDANCE entre les codes civils étrangers et le code Napoléon; par M. *A. de St.-Joseph.* — Paris. 1 vol. in-4, 27 fr.

La connaissance des lois étrangères est tout-à-fait indispensable à quiconque fait du droit l'objet de ses études. Ce n'est que par la comparaison que la science peut s'éclairer, et la

pratique elle-même se trouve souvent obligée d'y avoir recours. On sent donc combien serait utile une traduction générale des lois étrangères. La forme la plus simple pour l'exécution d'une aussi vaste entreprise, serait certainement celle de la reproduction *littérale* et *successive* des textes de chaque code, de chaque loi étrangère ; elle offrirait aussi, nous le pensons, des avantages incontestables pour les hommes de cabinet qui préféreront toujours une collection de matériaux *originaux* à une rédaction systématique plus ou moins tronquée, suivant le degré d'habileté du compilateur. Mais il est vrai que pour les recherches journalières des hommes de pratique, le dédale des textes fait perdre un temps précieux, et qu'alors on aime mieux avoir sous sa main un travail résumé, mais en rapport avec la législation du pays.

La *Concordance* de M. de St.-Joseph est rédigée d'après ce dernier mode, et se distingue par une méthode claire et facile. Il a procédé en réunissant en regard de chaque titre du Code Napoléon tout ce qui concerne la même matière dans les codes étrangers, indiquant soit les similitudes ou analogies, soit les différences qu'ils présentent, et il a formé du tout un tableau synoptique et raisonné. Par là le Code Napoléon se trouve comparé avec les codes du royaume des Deux-Siciles, de la Louisiane, du royaume de Sardaigne, du canton de Vaud, de la Hollande, de la Bavière, de l'Autriche et de la Prusse. A la suite de ce tableau, sont insérés les textes traduits des codes de Suède, des cantons de Berne, de Fribourg, d'Argovie, du grand duché de Bade et de la république d'Haïti, avec l'indication des articles du Code Français qui s'y rapportent.

L'auteur n'a compris et ne pouvait comprendre dans son travail que les lois *codifiées* des nations modernes, et non les lois éparses, les précédens variables ou les coutumes insaisissables des pays qui n'ont pas un corps de droit fixe. Il a joint cependant à cette collection quelques titres des Codes étrangers, propres à faire connaître les usages particuliers d'une nation : comme *le mariage de la main gauche* en Prusse, *le droit de superficie et d'emphytéose* en Hollande, etc. ; et il a terminé son ouvrage par un tableau comparatif des LOIS HYPOTHÉCAIRES *de la Suède, de Wurtemberg, de la Grèce, des cantons de Genève, Fribourg et Saint-Gall,* sujet sur lequel on ne saurait réunir trop de matériaux.

SCIENCES ET ARTS.

ŒUVRES DU MARQUIS DE CHAMBRAY ; tome 4, contenant la *Philosophie de la guerre*. — Paris. In-8; 7 fr. 50 c.

Guerre et philosophie, voilà deux mots qui paraissent bien peu s'accorder et qui réveillent deux ordres d'idées tout-à-fait différens : la guerre, œuvre de destruction et d'action ; la philosophie, travail de la pensée qui étudie dans le calme et la méditation. Aussi l'auteur commence-t-il par expliquer le sens qu'il donne à la philosophie ; c'est pour lui la partie la plus élevée de la science, celle qui embrasse son ensemble, ses généralités, et qui aborde les considérations les plus hautes auxquelles elle puisse atteindre. Il faut donc laisser de côté l'étymologie du mot, car l'amour de la sagesse ne saurait avoir de sympathie pour la guerre que son premier désir doit être de rendre impossible, et suivant cette nouvelle acception, l'art militaire étant considéré comme une science, *la philosophie de la guerre* offrira le résumé des grands principes qui lui servent de bases. La critique pourra bien chicaner M. de Chambray au sujet de ce titre, qui n'est pas entièrement justifié par les exemples sur lesquels il s'appuie, car si l'on a déjà employé la même dénomination pour d'autres sciences qui paraissaient aussi étrangères à la sphère habituelle des spéculations philosophiques, c'était toujours cependant pour exprimer par quels moyens on pouvait les y ramener en les envisageant sous le point de vue moral, et en les rattachant ainsi à l'étude générale de l'univers, de son origine et de sa destination. Or, M. de Chambray ne se livre point ici à un examen de cette nature ; il ne traite pas la question de savoir si la guerre est bonne ou mauvaise en elle-même, si elle est une condition inévitable des sociétés humaines, ou bien si l'on ne doit voir en elle que le résultat d'une civilisation imparfaite, qu'un reste de barbarie qui tend à disparaître toujours plus. Il envisage simplement la guerre sous le rapport théorique, passe en revue ses diverses ressources, approfondit les points les plus importans de son étude, et, soit par ses talents, soit par son expérience personnelle, il est bien placé pour traiter un pareil sujet d'une manière supérieure. Mais le succès de deux éditions, car celle-ci est la troisième, offre sans doute une justification bien suffisante pour cette petite inexactitude du

titre. C'est d'ailleurs un livre écrit principalement pour les hommes de guerre, et digne de toute leur attention.

L'auteur définit d'abord ce qu'on entend par *troupes* et *armées;* il en expose la composition, énumère les qualités nécessaires d'une bonne armée, et recherche dans quelle position le courage des troupes se développe le plus avantageusement. Il pose en principe que les troupes mercenaires sont les meilleures, et que, transportées loin de leur patrie, elles montrent plus de résolution, plus d'énergie et de valeur qu'au sein de leurs foyers. Cette assertion nous paraît étrange, et tout en avouant notre peu d'aptitude à discuter de semblables questions, nous nous permettrons d'exprimer quelques doutes sur sa justesse. Les troupes mercenaires n'ont guère de patrie, et si elles sont en effet peut-être plus faciles à commander, plus soumises à la discipline et mieux faites pour suivre la fortune d'un ambitieux conquérant, l'on ne saurait nier, il me semble, que le dévouement des citoyens ne soit la meilleure défense d'un pays; l'histoire en offre maints exemples, et dans notre époque même, ce furent des résistances de cette espèce qui firent éprouver les premiers revers aux armées victorieuses de l'Empire français. Du reste, l'auteur insiste avec raison sur la nécessité de bonnes institutions militaires, plus importantes encore que la valeur personnelle du soldat. Puis il jette un coup-d'œil sur les troupes européennes qui ont acquis le plus de célébrité, et sur le rôle que la cavalerie et l'infanterie ont joué successivement dans les batailles. Il examine ensuite quelle doit être l'organisation des armées, et c'est dans leur permanence qu'il trouve la première garantie, soit de l'esprit de corps qu'il est utile de développer en elles, soit de la discipline que la paix, selon lui, relâche et détruit beaucoup plus facilement dans les armées temporaires. Conduit ainsi à rechercher les moyens d'exciter le zèle et l'ardeur des soldats, il se livre à des considérations intéressantes sur la nécessité de varier ces moyens suivant les mœurs et la constitution de l'armée à laquelle on s'adresse, de savoir toujours les approprier aux circonstances, et de parler à chacun le langage le plus propre à faire impression sur lui. Il signale le danger de prétendre changer les usages, réformer les mœurs d'une armée; une telle entreprise lui paraît dangereuse, et il montre comment sous la Restauration, en essayant d'introduire la dévotion dans l'armée française, on n'était parvenu qu'à la désorganiser complètement.

Pour bien diriger les hommes il faut savoir les étudier, les connaître, les comprendre. Aussi un bon général doit-il posséder plusieurs qualités essentielles, surtout s'il est appelé à commander en chef. Il lui faut un grand esprit d'ordre, de

prévoyance, de justice et de dignité dans son administration, sur le champ de bataille un coup d'œil rapide, de la résolution et du sang-froid, pour la retraite de la fermeté et de la persévérance. Comme le fait remarquer M. de Chambray, ces qualités diverses sont rarement réunies dans un seul homme, et la plupart des généraux qui se sont acquis un nom célèbre n'en possédaient qu'une partie. Par exemple dans les guerres de la Révolution, il en est un grand nombre qui n'ont dû leur avancement et leurs succès qu'à ce qu'on pourrait appeler en quelque sorte l'instinct du combat qu'ils montraient au plus haut degré. Mais pour le commandement des grandes armées, cet instinct ne suffit pas, et il faut encore plus de tact et de science que de bravoure.

L'auteur examine la question des places fortes, dont il trouve l'importance bien diminuée par les changemens apportés dans la manière de faire la guerre. Il pense qu'on devrait en changer la disposition, et expose à ce sujet des vues nouvelles dont les militaires apprécieront le mérite. Mais il se prononce fortement contre le système des grandes capitales où l'on accumule toutes les ressources du pays et que l'on prétend ensuite défendre contre l'ennemi par des fortifications dont l'étendue fait précisément la faiblesse. Ses réflexions sur ce point nous ont paru pleines de sagesse et de vérité.

Enfin les chapitres 8, 9 et 10 sont consacrés à de hautes considérations touchant les rapports des institutions militaires avec les institutions politiques. Il fait la critique de quelques idées énoncées par Montesquieu dans son *Esprit des lois* sur les moyens de pourvoir à la sûreté des Etats et sur leurs capitales; compare entr'eux les moyens divers employés par la Prusse, l'Angleterre, la France et la Russie, pour constituer la guerre; et montre la nécessité de mettre toujours les institutions militaires autant que possible en harmonie avec les autres conditions de l'état social. Son dernier chapitre traite de la difficulté d'écrire l'histoire militaire avec exactitude, particulièrement en ce qui concerne les batailles. Il expose quels moyens on doit employer dans ce but et par quelles recherches consciencieuses on approche le plus possible de la perfection. L'historien de la campagne de Russie était bien placé pour parler d'un semblable sujet; son opinion doit certainement avoir beaucoup de poids, et les écrivains qui se livrent à ce genre de travail pourront puiser dans son ouvrage des directions utiles, des conseils précieux, des données tout-à-fait instructives.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Mars 1840.

Fautes à corriger dans le N° de Février :

Page 47, ligne 24, *au lieu de* tombeau tumulaire, *lisez* tertre tumulaire.
Id. Id., ligne 26, — ruines anglo-saxonnes, *lisez* runes anglo-saxonnes.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MANUEL COMPLET de l'Enseignement universel, ou Application de la méthode Jacotot à l'étude des langues maternelle, latine, grecque, anglaise, allemande et italienne; à la géographie, la chronologie, l'histoire; à l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, l'application de l'algèbre à la géométrie, la statique, le calcul différentiel et intégral, la mécanique, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, le droit, le dessin, la peinture et la musique; par *P.-Y. de Séprés*. — Paris, chez Mansut fils. 1 gros vol. in-12, 5 fr.

Il faut avouer que le progrès serait une chose merveilleuse si l'on voyait se réaliser tous les beaux rêves éclos dans l'imagination de ses zélés partisans, si l'on pouvait compter sur la vérité de leurs admirables prédictions et les accepter comme paroles d'Évangile. Malheureusement il n'en est pas tout-à-fait ainsi; l'illusion est facile, aimable, séduisante, mais le désenchantement la suit de près. Alors les humoristes ont beau jeu pour donner carrière à leur fantaisie chagrine et pour malmener ce fameux progrès dont ils ont les oreilles sans cesse rebattues. Est-ce à dire pour cela que notre époque soit plus mauvaise qu'une autre, et qu'il faille désespérer du genre humain? Non certes, de tout temps il y a eu des esprits systématiques, des utopies fabuleuses, des caractères impatiens, des philanthropes maladroits, des humanitaires plus ou moins charlatans sans le vouloir; ce qui n'a pas empêché la société de continuer à faire

son chemin tout doucement, laissant tomber en route quelques ridicules, quelques travers, en ramassant d'autres, traînant à sa suite une foule d'inconvéniens, de misères, de vices inhérens à la nature humaine, mais en définitive s'avançant toujours, quoique avec lenteur, vers le même but de perfectibilité qui doit être sa tâche ici-bas.

Ces réflexions nous sont suggérées par le *Manuel complet de l'enseignement universel* qui porte pour épigraphe ce principe du maître : « On peut enseigner ce qu'on ignore. » Jusqu'à M. Jacotot, l'on s'était bonnement imaginé que pour pouvoir enseigner une chose il fallait la savoir. Eh bien pas du tout, c'est une erreur déplorable qui retient les trois quarts de l'humanité dans les plus épaisses ténèbres : on peut enseigner ce qu'on ignore, M. Jacotot l'a dit, et voici comment il le prouve. Le moyen est simple, à la portée des plus pauvres d'argent et d'esprit. Il suffit d'avoir certain petit roman moral que le digne archevêque de Cambrai, l'excellent Fénélon, composa pour son royal élève dans le but de lui inculquer les principes qu'il pensait les plus convenables pour faire son propre bonheur et celui de son peuple, sans se douter le moins du monde qu'il léguait à la postérité un puits de science, un livre *omnibus* dans lequel chacun pourrait s'embarquer pour être conduit à toutes les connaissances humaines et autres. Vous voulez enseigner les langues française, allemande, anglaise, italienne, russe, osage ou chinoise : prenez *Télémaque*, et à l'aide de *la nymphe Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, d'un dictionnaire bien complet, d'une excellente grammaire et d'un maître habile, vous deviendrez, je vous en réponds, vous et vos élèves, non-seulement polyglottes, mais encore *panglottes* si vous le voulez, et si surtout vous avez les dispositions nécessaires. Vous désirez enseigner la géographie, la chronologie, l'histoire : prenez *Télémaque*, et la nymphe *Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse* vous fera les honneurs de son île enchanteresse, vous en apprendra tous les détours, toutes les cavernes, tous les rochers, tous les bosquets, vous racontera toutes ses destinées, en sorte qu'avec le secours d'un atlas de Lapie, d'une géographie de Balbi, des tables de Lenglet Dufresnoy, de Lesage, ou du président Hénault, des abrégés historiques de Lamé Fleury, de Lebas ou autres, vous serez parfaitement en état d'apprendre à vos enfans que Constantinople est la capitale de la Turquie, que François Ier fut contemporain et rival de Charles-Quint, que Rome fut fondée par Romulus, et maintes autres merveilles non moins prodigieuses. Est-ce l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, le calcul différentiel et intégral, ou bien la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, en un

mot le domaine des sciences exactes ou naturelles dans lequel vous prétendez introduire votre élève? Alors, prenez *Télémaque* et la nymphe *Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, avec une douzaine des meilleurs livres élémentaires, et vous en viendrez à bout. Est-ce le droit, la législation, tout ce qui concerne les sciences morales et politiques? *Télémaque* n'est pas fort sur cet article-là, mais c'est égal, apprenez toujours : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, et, avec l'aide des *Institutes de Justinien* et de quelque bon traité de législation, vous en ferez découler la science infuse. Enfin avec de la bonne volonté vous y trouverez encore, pour peu que vous vous en donniez la peine, les arts d'agrément, tels que le dessin, la peinture, la musique, etc.

Nous ne voulons point par là blâmer le travail estimable de M. Séprés. Cette critique s'adresse à la méthode en général dont le principe est posé dans cet axiome de M. Jacotot : *Tout est dans tout*, et dans cet autre non moins spécieux : *On peut enseigner ce qu'on ignore*. Leur conséquence rigoureuse, jointe au choix de *Télémaque* pour l'application du système, présente certainement un côté ridicule que nous croyons utile de signaler avec force dans l'intérêt même de ce que la méthode peut offrir de réellement avantageux. Il nous a toujours paru étrange de se servir pour l'enseignement universel d'un livre dont la première phrase : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, ne saurait être analysée d'une manière convenable pour des enfans. N'est-ce pas débuter par les entretenir d'amour, de séduction, puis de nymphes, de déesses, toutes choses qu'ils ne peuvent ni ne doivent comprendre?

M. Séprés a mieux saisi l'esprit de la méthode; il ne conserve *Télémaque* que pour l'étude des langues; et se sert pour tout le reste d'épitomés rédigés tout exprès dans ce but. L'enseignement universel, convenablement appliqué, peut certainement produire de très-bons résultats; il repose en grande partie sur la mémoire, première faculté qui se développe chez les enfans, et en même temps il exerce l'intelligence, l'accoutume de bonne heure à l'analyse et forme ainsi le jugement, apprend à réfléchir, à comparer, à tirer en un mot tout le parti possible des leçons et des lectures. Le *Manuel* de M. Séprés est un excellent guide pour les personnes qui veulent employer cette méthode, et quoique nous ne pensions pas qu'elle puisse servir à tout avec le même succès, nous sommes persuadés de la supériorité incontestable de quelques-unes de ses applications. Elle nous paraît utile surtout dans les premières études pour ouvrir l'esprit, exciter l'intérêt et réveiller le désir d'apprendre. Du reste, elle a trouvé chez M. Séprés un interprète fort habile, qui non-seulement en possède et en

expose très-bien la théorie, mais encore a pour lui l'expérience d'une longue et heureuse pratique.

LE POLYGLOTTE IMPROVISÉ, ou l'Art d'écrire les langues sans les apprendre. Dictionnaire italien-français-anglais, français-anglais-italien, anglais-italien-français, avec 3,000 verbes conjugués. Langue des signes. Par *A. Renzi*. — Paris, chez Baudry. 1 gros vol. in-12 de mille pages, 10 fr.

Ecrire les langues sans les apprendre, semblera peut-être encore un paradoxe. Cependant ne jugeons pas à la légère un travail consciencieux, fruit d'une érudition véritable et d'études intéressantes. L'auteur eût mieux fait sans doute de dire l'art d'apprendre les langues en les écrivant, car c'est là le principe sur lequel repose en effet sa méthode; mais il a voulu exprimer ainsi l'utilité que pourraient retirer de son livre les personnes même qui, sans vouloir se donner la peine d'apprendre une langue étrangère, sont appelées à en faire quelquefois usage pour leur correspondance. Il est certain que ce dictionnaire présente de grands avantages, précieux en particulier pour les négocians qui y trouveront un moyen assez facile d'interpréter les lettres de leurs commettans anglais ou italiens, et même, s'ils le désirent, de rendre les relations plus commodes, en rédigeant leurs réponses dans la langue de ceux à qui elles s'adressent. Cette rédaction ne sera pas toujours très-pure, très-correcte; mais ce qui est le plus essentiel, elle offrira toute la clarté nécessaire pour les transactions commerciales.

La méthode de M. Renzi consiste à donner, sous forme de dictionnaire, la conjugaison de tous les verbes avec les locutions usuelles qui s'y rapportent, puis un vocabulaire contenant tous les mots dont on a le plus fréquemment besoin. Son livre fournit ainsi tous les élémens de la phrase, et il est bien clair qu'avec son aide, sans savoir une langue, on peut l'écrire, surtout lorsqu'elle n'offre pas de grandes difficultés grammaticales et qu'il ne s'agit point de faire du haut style. Mais il est encore plus sûr que c'est un moyen pratique de l'apprendre, fort séduisant pour ceux qui ne sont plus à l'âge où l'on se livre volontiers à l'étude. On y trouve également un tableau comparatif, une espèce de concordance perpétuelle qui vous instruit plus que ne pourraient le faire les grammaires, sur le génie propre de chacune des trois langues ainsi mises en présence. Ce procédé ne saurait sans doute s'adapter à des langues dont la construction phraséologique différerait trop, mais aux trois qui sont employées par M. Renzi peuvent encore s'ajouter l'espagnol et le portugais. Un autre dic-

tionnaire du même genre serait consacré aux langues germaniques, un troisième aux langues slaves, et de cette manière la connaissance de trois d'entre elles suffirait pour vous donner la clef de toutes les langues de l'Europe.

En se livrant à ce travail, l'auteur, entraîné par le désir de simplifier encore plus les relations et de rapprocher toutes les langues en leur donnant un interprète commun, a tenté de créer un langage des signes intelligibles pour tous. Ce n'est pas le premier essai de ce genre qui ait été fait, mais il nous a paru l'un des plus ingénieux. M. Renzi ne prétend pas représenter les idées par ces signes, il les emploie simplement comme une espèce d'index destiné à faire trouver dans son livre les mots ou les phrases qu'ils remplacent. Ils sont en petit nombre inscrits en marge du dictionnaire, et répétés dans le même ordre à chaque page, de telle sorte que chaque signe, surmonté du chiffre de la page, suffit pour indiquer ce qu'on veut exprimer et devient facilement intelligible pour celui qui possède le *Polyglotte improvisé*.

L'application de cette langue des signes ne nous paraît malheureusement pas très-expéditive, et il nous semble qu'on devra toujours préférer écrire le mot ou la phrase, de manière à ne pas donner à son correspondant la peine de feuilleter son dictionnaire pour lire votre lettre. Mais comme ceci n'est qu'un accessoire dans l'ouvrage de M. Renzi, l'on ne doit pas s'y arrêter. Ce qu'il faut y voir surtout, c'est un dictionnaire très-commode, où l'on trouve non-seulement les mots, mais encore les idiômes et les difficultés de chacune des trois langues italienne, anglaise et française, un manuel lexique parfaitement approprié à l'usage de ceux qui veulent apprendre sans maître. Sous ce rapport le *Polyglotte improvisé* offre de grands avantages, et nous ne doutons pas que l'expérience ne vienne justifier les prévisions de l'auteur. L'exécution typographique, remarquable par sa netteté et son bon goût, contribuera certainement à son succès. Aujourd'hui l'étude des langues est un besoin généralement senti, c'est le complément nécessaire de toute éducation libérale. On ne saurait donc trop encourager les efforts qui tendent à faciliter et à populariser toujours plus cette étude, surtout lorsqu'ils sont ainsi basés sur la méthode comparative, la meilleure et la plus féconde de toutes.

RAYONS D'AMOUR; par Mme *Hermance Lesguillon*. — Paris, chez *L. Janet*. In-8, 7 fr. 50 c.

Madame Hermance Lesguillon est un poète de l'école rê-

veuse. Elle s'abandonne volontiers au vague de ses pensées, et l'imagination agit chez elle sur la forme plutôt que sur le fond. Il y a dans ses vers plus d'images que d'idées. C'est de la poésie intime dans laquelle le poète se met en scène, se pose devant le public avec son cœur et son esprit, avec ses sentimens, ses sympathies et ses affections, d'une manière tout-à-fait individuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette voie ouverte à la poésie par M. de Lamartine, dans laquelle la foule des rimeurs s'est jetée sur ses traces, me paraît mauvaise en elle-même et dangereuse pour la littérature. Si l'originalité est un mérite incontestable dans un écrivain, c'est ordinairement par le contraste que forment ses vues particulières avec l'opinion commune sur les sujets qu'il traite. Le monde extérieur présente mille aspects divers suivant le point où chacun se place pour l'envisager, et la poésie est sans doute l'instrument le plus propre, soit à varier ces points de vue, soit à les embellir de tous les charmes les plus séduisans, de toutes les couleurs les plus brillantes. Mais lorsque le poète se renferme étroitement dans son individualité personnelle, lorsque, négligeant le rôle d'observateur, il se borne à décrire la vie de sa propre âme repliée sur elle-même dans le sanctuaire de la méditation et de la conscience, l'originalité perd bientôt tout son prix. Ses productions en reçoivent nécessairement une teinte monotone, et, quel que puisse être leur mérite, ce n'est jamais qu'un chant plus ou moins mélodieux dont les accords roulent toujours sur le même thême. La poésie perd alors la faculté d'exciter l'intérêt général, elle ne trouve que de rares échos qui répondent à ses accens, et son action restreinte ne s'exerce plus que dans une sphère très-bornée. Ceci me semble expliquer l'indifférence dont nos poètes se plaignent aujourd'hui. Il est parfaitement vrai que le public accueille leurs œuvres avec une grande froideur; c'est à peine s'il les lit, parce qu'il est sûr d'y rencontrer sans cesse la même série d'idées, et, quelque nombreuses que soient les combinaisons du langage, il est impossible que les mêmes images ne se reproduisent pas plus ou moins souvent. N'est-ce pas toujours *l'azur du ciel bleu, la blanche étoile, les cœurs éteints*, et tout ce luxe d'épithètes qui sert à moduler la plainte, seule corde que la poésie sache faire vibrer maintenant?

Ce reproche s'adresse à tous, et je ne prétends point l'appliquer plus particulièrement aux *Rayons d'amour*, dont j'ai voulu seulement indiquer ainsi la tendance générale. Madame Hermance Lesguillon sacrifie sans doute comme tant d'autres à la mode, au goût du jour, mais cependant elle aborde aussi quelques sujets d'un intérêt véritable. Ses rayons du moins

ne sont pas concentrés sur elle seule et ce qui l'entoure immédiatement; ils se répandent au dehors, ils divergent sur le monde extérieur et embrassent les plus graves questions sociales. Au milieu des épanchements intimes, des rêveries d'amour, des causeries d'amitié, se trouvent plusieurs pièces, et ce sont les plus importantes du recueil, dans lesquelles la cause de l'humanité est plaidée, soit dans ce qui touche à l'esclavage, soit dans ce qui concerne l'avenir de la société. La première de ces poésies, intitulée Blanche et Noire, est un dialogue entre deux femmes, l'une indienne esclave, l'autre blanche, libre sauf les liens du mariage. En comparant ainsi ces deux positions, le poète s'est proposé de prouver que la femme est souvent réduite par nos institutions, ou plutôt nos mœurs, à un esclavage non moins rude que celui de la négresse dans les colonies. Cette thèse, empruntée au St.-Simonisme, est plus spécieuse que vraie. Prenant les exceptions, les abus pour la règle de laquelle ils sont au contraire des infractions, elle accuse le mariage de toutes les fâcheuses conséquences qui résultent de sa mauvaise application dans ces unions mal assorties où l'argent seul tient lieu d'amour.

Aux plaintes de l'Indienne qui a vu sa fille chérie arrachée de ses bras par un maître cruel, la femme blanche répond :

Hélas! toi qui te plains, pauvre reine des noirs,
De ce marché de honte où s'en vont tes espoirs,
Toi qui verras ta fille et vendue et livrée,
Orpheline à jamais de tes regards sevrée,
Toi qui maudis ton sort, ton pays et sa loi
Qui la fait prisonnière et l'emporte avec toi,
Toi qui peux m'envier et dont la voix m'implore,
Toi qui viens me conter le mal qui te dévore,
Et qui crois qu'à moi, mère, en mon pays des blancs,
On n'emporta jamais mon fruit d'entre mes flancs,
Que jamais la douleur n'attriste la paupière
De l'enfant libre en France autant qu'elle a sa mère,
Tu ne sais pas aussi qu'une loi nous les prend
Et que loin de nos bras plus rien ne les défend :
Tu ne sais pas qu'aussi je suis mère et qu'un ange
Me fut pris au sortir du baiser de son lange :
Que son père, écoutant sa seule volonté,
Le vendit au mari qui l'a mieux acheté!

De semblables idées s'allient naturellement au système d'attraction passionnée de Fourrier. Aussi madame H. Lesguillon a-t-elle consacré une autre pièce à la mémoire de cet homme et à l'éloge de ses théories qu'elle croit destinées à faire le bonheur du genre humain. Le sentiment devant jouer chez

le poète un rôle plus important que la raison, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette tendance humanitaire. Les intentions sont nobles et pures, le sujet est grand et poétique, et l'auteur y a trouvé d'heureuses inspirations. La critique lui reprochera seulement des négligences de détails, des expressions forcées, et lui conseillera de châtier davantage son style, de se tenir en garde contre le verbiage, contre l'abondance des paroles sonores et vides. Les strophes suivantes, que je choisis entre beaucoup d'autres du même genre, décèlent d'ailleurs un talent gracieux et facile.

C'est le soleil !
Partout l'horizon se colore,
Le monde à son reflet se dore,
Riche et vermeil;
C'est le soleil !

La fleur à son souffle s'entr'ouvre ;
Près d'elle germe le bouton :
L'arbre de fruits féconds se couvre ;
La feuille élargit son feston :
L'épi jaunit et se balance,
Pour le moissonneur il blondit :
Et tout applaudit en silence
A la nature qui grandit !

C'est le soleil !... etc.

Le laboureur, sous sa lumière,
Marche à son champ, heureux et sain ;
Le vieillard, couché sur la pierre,
En s'éveillant voit son chemin :
L'enfant nu s'abrite à son trône,
L'oiselet se sèche à son feu ;
Le pauvre vit de son aumône,
Et tout à son nom bénit Dieu !

GLANURES D'ÉSOPE, recueil de fables par *J.-J. Porchat*. 3e édition.— Paris, chez Belin-Mandar; Lausanne, chez Rouiller. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Les jolies fables que M. Porchat offre au public sous le modeste titre de Glanures, et que bien d'autres à sa place regarderaient comme une riche moisson, ont déjà fait le sujet d'un article dans notre *Revue*. Nous avons rendu justice au talent gracieux et fécond de l'auteur, et quelques citations sont venues à l'appui de notre éloge bien confirmé par le succès du recueil

dont une nouvelle édition se publie aujourd'hui. Celle-ci est imprimée avec luxe, sur beau papier, dédiée à la Reine des Français qui a bien voulu donner à l'auteur un témoignage de son estime, et, ce qu'on trouvera plus précieux encore, enrichie de deux livres inédits. Cette augmentation sera d'autant mieux reçue que la verve du poète, loin de s'affaiblir, semble avoir pris une allure plus ferme encore, une tendance plus élevée. Dans quelques-unes de ses nouvelles fables on trouve l'empreinte de sentiments philosophiques et religieux qui, s'ils s'écartent de la simplicité naïve dont l'auteur avait d'abord fait un emploi si judicieux, donne à l'apologue un sens profond et lui permet de traiter les sujets les plus graves qui préoccupent maintenant les esprits. De beaux vers exprimant de nobles pensées ne pourront qu'ajouter à la réputation de M. Porchat. Nous citerons les suivants comme exemple de la direction actuelle de son talent.

Leucippe, l'esprit fort, contemple la rivière
Où la lune flottante agite sa lumière.
Hors du sillon de flamme, il ne voit que la nuit.
Dans ce brillant espace, où son regard les suit,
Il passe tour à tour des batelets sans nombre.
« Sortis de l'ombre, hélas! ils retournent dans l'ombre,
Dit Leucippe rêveur. L'homme, d'un même cours,
Passe entre deux néants sur le fleuve des jours. »
Renonce, ô philosophe, à ton erreur grossière.
Où tu crois voir la nuit brille aussi la lumière.
Par elle à l'espérance ouvrant son cœur joyeux,
Le nocher prit son cours; et la lampe des cieux,
Qui le vit au départ mettre à flot sa nacelle,
Déjà brille pour lui dans le port qui l'appelle.

Mais cette tendance est bien plus sensible encore dans la parabole qui termine le 12e livre. Le poète, entraîné par un vague sentiment religieux qui fait appel à sa conscience et y jette le trouble, va chercher dans la solitude la vérité qu'il n'a pu trouver ailleurs. Il s'endort au sein d'un asile sauvage.

Sur moi dans le sommeil un songe descendit.
Il me semblait qu'un antre à mes yeux suspendît
Sur la pelouse en fleurs son arcade imposante.
De la grotte il s'échappe une onde jaillissante;
Mais d'y puiser à peine a-t-on pris le plaisir,
Que d'en chercher la source on éprouve un désir.

Il s'avance donc sous cet antre et bientôt se trouve dans une obscurité profonde sans savoir où diriger ses pas, lorsqu'un

ange lui apparaît qui lui apporte un flambeau radieux et lui montre le chemin de la vérité.

Poètes, oubliez vos douces fictions;
La moindre vérité de cet aimable empire
Vaut toutes les erreurs que chante votre lyre.
. . . .
Ah! flambeau merveilleux ou plutôt sainte aurore,
Mon amour au réveil vous bénissait encore.
Et qu'entendis-je alors? Aux rayons du matin,
Le temple m'appelait de son clocher lointain.
J'accours; le bon pasteur m'exhorte et me conseille :
C'est l'ange et le flambeau; c'est la Source, et je veille!

LA FAMILLE JAQUEMART, épisode tiré de Dijon moderne, poème inédit, en 4 chants; par *Paillet de Plombières*. — Paris. In-8, 75 c.

Le nom de Jaquemart a été très-anciennement donné à ces personnages en fer placés sur des tours à horloge avec un marteau à la main pour frapper les heures. Dijon possède une de ces horloges, célèbre par son antiquité et par son origine. Elle y fut apportée en 1382 ou 1383 par le duc Philippe-le-Hardi qui l'avait enlevée de la ville de Courtrai où elle était alors, au dire des historiens du temps, réputée comme l'une des plus belles qu'on pût trouver *deçà ne delà la mer*. Toute une famille s'y voit réunie pour sonner l'heure, au grand amusement des Dijonnais grands et petits qui s'arrêtent toujours avec un nouveau plaisir à la contempler. Une tradition populaire sur ces illustres Jaquemart forme le sujet du petit épisode que publie M. Paillet de Plombières. C'est un léger badinage, en vers libres, écrit avec facilité, qui fera désirer la publication du poème dont il est extrait.

Voici le début de ce petit fragment.

Je me souviens encor de la Sainte-Chapelle,
Et de ses vitraux colorés;
Je pense franchir les degrés
Qui menaient à sa nef obscure et solennelle,
Où, d'échos en échos, vers la voûte éternelle
Montaient jadis les chants sacrés.
Ce temple saint n'est plus; un autre le rappelle,
Et la Vierge y reçoit des vœux réitérés.

Comme Paris, nos murs possèdent une église
A qui de Notre-Dame on a donné le nom,
Et qu'étouffe à l'envi mainte ignoble maison.

De ces réduits impurs, œuvres d'un noir démon,
La ruine nous est promise :
Qu'elle arrive bientôt pour l'honneur de Dijon!

Que voit-on? Seulement la façade du temple,
Les anges mutilés de ses pieux arceaux,
Ses colonnes, jolis fuseaux,
Qui semblent se jouer du poids des chapiteaux,
Des prodiges de l'art ingénieux exemple.

On voit aussi la tour dont le front brave l'air,
La tour, trône assuré d'une famille en fer,
Que, de loin toutefois, l'œil à son gré contemple;
Qui, du haut de son belvéder,
Promène un regard pacifique
Sur les frimas du sombre hiver,
Et dont la fermeté stoïque
Paraît encor plus héroïque
Lorsque gronde la foudre et que brille l'éclair.

LE VICOMTE de Le-Plessis des Tours; par *Chasserot*. — Paris, chez Schwartz et Gagnot. 2 vol. in-8, 15 fr.

La vie du village, avec toutes ses petites tracasseries, ses commérages auxquels viennent s'ajouter les intrigues électorales et les vices que la contrebande engendre toujours plus ou moins dans tous les lieux voisins des frontières, tel est le cadre de ce roman qui offre, je crois, une peinture assez fidèle de la province française. C'est un récit passablement embrouillé, un peu lourd, écrit dans un style sans prétention, mais qui n'est rien moins qu'élégant, et ces défauts eux-mêmes me semblent ajouter à la vérité du tableau. Il est difficile de suivre le fil d'une narration embarrassée d'une foule d'incidens très-compliqués; mais c'est précisément par ces nombreux détails que l'auteur a voulu exciter et soutenir l'intérêt. Ses personnages appartiennent à toutes les classes de la société; leurs caractères sont en général faiblement esquissés; on ne rencontre point parmi eux de ces individualités exceptionnelles que nos romanciers du jour affectionnent tant. Ce sont des êtres médiocrement bons ou mauvais, dépensant leur vie à la poursuite de petits intérêts, employant de petits moyens pour les atteindre. La scène se passe à l'époque de la Restauration, et, d'après ce qu'il dit lui-même dans sa dédicace, M. Chasserot paraît avoir emprunté la plus grande partie de son récit à quelqu'une de ces petites comédies politiques

auxquelles le retour des Bourbons avec leur ancienne noblesse donna lieu dans presque tous les départemens français. Toutes les petites passions s'agitèrent alors et vinrent troubler dans leur paisible existence maintes familles d'honnêtes gens qui, amis du repos et indifférens à la politique, cherchaient vainement à se tenir en dehors du mouvement des partis. Les destitutions, les élections, les dévouemens intéressés firent naître des intrigues de toute espèce. Il n'y eut en quelque sorte pas de petit hameau qui ne se ressentît de la secousse; et en voyant les ambitions de commune ou d'arrondissement rivaliser d'adresse et d'activité, l'on aurait pu croire que la carrière administrative était la seule qui offrît quelque chance de succès. Ce spectacle bizarre et assez triste se trouve retracé dans l'ouvrage de M. Chasserot avec beaucoup d'exactitude. Il n'a pas même oublié de jeter sur tous les événemens qu'il raconte cette teinte grise et monotone qui est le caractère principal de la vie publique ou privée dans les provinces éloignées de la capitale. L'élément dramatique y joue un grand rôle, les crimes n'y manquent pas; on y voit se développer une corruption trop réelle, mais tout cela est dit de manière à ne pas produire un bien grand effet. La marche de l'action est entravée par des longueurs, par des conversations qui nuisent à l'intérêt, et le lecteur ne doit pas s'attendre à y rencontrer de ces émotions fortes qui ne sont au reste qu'un produit du mauvais goût de notre littérature moderne. Il est fâcheux que M. Chasserot n'ait pas châtié davantage son style, car il aurait ainsi beaucoup augmenté le mérite de son roman. L'imagination et le style sont les deux choses les plus importantes dans un ouvrage de ce genre, et l'abondance des incidens prouve que l'imagination ne lui manque pas.

REVUE SLAVE, ouvrage non périodique, paraissant par livraison, rédigé par M. *J.-N. Bonkouski.* — Paris, 1839. In-8, 2 fr.

C'est un fait bien remarquable de notre époque que la constance avec laquelle un peuple malheureux, dispersé, proscrit, lutte pour sauver sa nationalité menacée d'une destruction complète au sein même de sa patrie. Les efforts persévérans que font, dans ce noble but, les Polonais exilés, quels que soient du reste leurs résultats, offrent une expiation certainement bien méritoire de toutes les fautes qu'ils ont commises. Je dis les fautes, car, malgré l'intérêt qu'on éprouve pour leur sort cruel, il faut avouer qu'ils ont été en grande partie eux-mêmes les auteurs de leur propre ruine. En effet, s'il est peu de

peuples qui aient déployé autant de courage et d'énergie à défendre leur indépendance, il en est peu aussi qui se soient montrés moins capables de comprendre et de supporter un gouvernement libre. Ouvrez l'histoire de la Pologne, et vous y verrez une suite continuelle de dissensions intestines, de luttes sanglantes, de révolutions faites dans le seul intérêt de quelques nobles ambitieux. Vous y remarquerez surtout un mépris, ou plutôt un oubli complet des droits de l'homme, et vous y retrouverez toujours, dans toute sa force, l'élément féodal qui fait des hommes deux parts inégales dont la plus nombreuse, réduite en quelque sorte à l'état de troupeau, est exploitée par une petite minorité de seigneurs maîtres du sol. L'obstination avec laquelle la liberté fut refusée aux serfs n'a-t-elle pas été encore l'une des principales causes qui ont empêché le succès de la dernière révolte?

Mais les leçons de l'expérience ne seront pas perdues, sans doute, et les Polonais semblent mieux comprendre aujourd'hui leurs véritables intérêts. Après avoir éprouvé l'impuissance de la force brutale, ils sentent la nécessité de tourner leurs vues d'un autre côté. Le développement intellectuel leur offre des moyens plus lents, mais bien plus sûrs, et dont l'influence ne peut avoir que des résultats salutaires pour l'avenir de leur pays. Ils y trouvent une sphère élevée, digne des facultés que la nature leur a prodiguées; et c'est certainement un beau spectacle que celui de ces proscrits, épars dans toutes les contrées de la terre, dont toutes les pensées, tous les travaux, toutes les inspirations ont pour objet une patrie bien-aimée dont ils conservent ainsi la nationalité qui n'a plus d'autre refuge et à laquelle ils préparent peut-être un avenir brillant et heureux. Ce n'est plus la Pologne seule avec ses institutions à demi barbares, c'est la race slave tout entière qu'ils appellent à la liberté par l'émancipation morale et intellectuelle. Ils cherchent à réveiller le souvenir de l'antique gloire commune à tous les peuples de cette nombreuse famille, et à reformer les liens de fraternité que les divisions politiques ont rompus. Ils veulent ainsi donner une impulsion nouvelle au génie slave, depuis si long-temps étouffé sous le joug pesant de l'oppression. Si le succès couronne un jour leurs efforts, le nord de l'Europe verra sans doute une ère brillante s'ouvrir pour lui, et les élémens qu'il renferme se développeront, soit dans le domaine philosophique, soit dans le domaine littéraire, avec une énergie et une originalité bien propres, peut-être, à exercer sur le reste de l'Europe une puissante influence.

C'est dans ce but que la *Revue slave* est fondée; son éditeur se propose d'en faire le point de réunion des idées des savans

et des littérateurs slaves, l'organe de leurs vœux et de leurs espérances. Il désire faciliter aux diverses nations slaves les moyens de s'entendre, de se communiquer leurs vues, leurs sentimens, de discuter leurs intérêts communs, et de détruire par là les préventions adroitement semées entr'elles par ceux qui font de la division des peuples et des haines nationales les principaux appuis de leur puissance. Cet esprit conciliateur, cette propagande éclairée ne saurait trouver d'opposition que dans les ennemis réels du véritable progrès. « La » cause de la civilisation, » dit l'auteur en s'adressant aux peuples slaves, « c'est votre cause ; elle vous rendra la patrie, » l'indépendance, la liberté ; et en l'aidant par vos efforts, vous » rendrez en même-temps un service à l'humanité. » Ces paroles, qui expriment la tendance de cette publication, la feront accueillir favorablement de tous les hommes qui pensent que l'affranchissement des nations n'est qu'une question de civilisation et de temps. Mais on regrettera de voir l'auteur oublier que les principes généreux qu'il pose en débutant doivent s'appliquer indistinctement à tous les peuples quelle que soit leur origine, et faire lui-même appel au préjugé qui sépare la race slave de la race germanique. C'est une tache qu'on voudrait effacer dans une œuvre pareille, c'est une contradiction fâcheuse qui ne peut que nuire à son succès.

La première livraison de la *Revue slave* offre trois articles d'un grand intérêt. Le premier expose rapidement l'état actuel des nations slaves, l'esprit qui les anime et la tendance commune vers laquelle se dirige surtout la nouvelle génération. Le second traite de l'origine et de l'histoire des Wandales, ce peuple terrible, qui fut considéré par quelques écrivains comme un instrument de la Providence, destiné à détruire la puissance romaine, et qui après avoir effrayé long-temps les nations de l'occident et du midi de l'Europe, a disparu du monde avec son empire, aussi subitement qu'il l'avait rempli de son nom redoutable. Enfin, le troisième article est consacré à un examen rapide des langues et des littératures slaves.

HISTOIRE ABRÉGÉE de la Confédération suisse, jusqu'à l'époque de la réformation. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-12.

Nous venons un peu tard pour annoncer cet excellent petit ouvrage auquel la presse et le public ont déjà rendu justice en lui faisant un accueil bien mérité. Mais comme il ne formait qu'une première partie, nous avions pensé que l'au-

teur ne tarderait pas à publier la seconde, et nous préférions l'attendre pour juger à la fois le travail complet dans son ensemble. Cette publication étant retardée par des causes que nous ignorons, nous venons réparer ce qui pourrait sembler un oubli moins fâcheux pour l'auteur, auquel notre suffrage ne saurait être d'une grande valeur, que pour notre recueil qui manquerait à sa tâche s'il négligeait de signaler à ses lecteurs un livre bon et utile. Il est certainement peu de contrées dont l'histoire offre un intérêt aussi grand, aussi varié que celle de la Suisse, et cependant, soit qu'on ait trouvé trop peu important le rôle de la Confédération dans les états européens, soit que l'on ait reculé devant la difficulté du travail, il n'en est point non plus qui semble avoir moins attiré l'attention des historiens. On ne possède guère en français que l'*Histoire des Suisses* de Mallet, ouvrage qui n'est pas sans mérite, mais froid, sec et peu attrayant; la traduction de Muller, qui n'est pas encore achevée; et l'abrégé de Zschokke, chef-d'œuvre dans son genre, sans doute, mais d'une nature toute spéciale, écrit plutôt pour le peuple que pour la jeunesse. Ce qui manquait surtout, c'était un livre destiné à être mis entre les mains des enfans, dans lequel les faits principaux de cette histoire si féconde en leçons précieuses, en faits héroïques, fussent racontés d'une manière simple, facile à saisir, propre à frapper par elle-même de jeunes cœurs ouverts à tous les sentimens nobles et généreux, sans déclamations passionnées, ni réflexions politiques, toujours plus ou moins empreintes d'une tendance partiale, quelle que soit l'indépendance de l'écrivain. C'est dans cet esprit de rare modération qu'est rédigé le volume que nous annonçons ici. Récit plein d'intérêt et d'animation, il présente les faits les plus importans des annales helvétiques, esquisse à grands traits les époques, et c'est dans la marche même des événemens que se trouvent les enseignemens que peut donner une semblable histoire. L'auteur a su profiter habilement des ressources que lui offraient les chroniques de la Suisse allemande et les excellens ouvrages de quelques-uns de ses écrivains. Il n'a pas craint surtout d'emprunter parfois à Muller ces tableaux éloquens si bien faits pour réveiller le patriotisme, pour exciter le développement des sentimens élevés. Mais ne perdant pas de vue le public auquel il s'adresse, son style, toujours simple et lucide, évite les détails inutiles et résume sa narration de manière à mettre à la portée des jeunes intelligences les relations compliquées des divers états qui composent la Confédération. Nous souhaitons vivement que ce livre devienne de plus en plus populaire et pénètre dans les écoles, où il est bon que les enfans apprennent de bonne heure à connaître et à aimer la patrie Suisse, et nous enga-

geons l'auteur à terminer la tâche qu'il a si bien commencée; les difficultés vont toujours croissant, il est vrai, à mesure qu'on approche des temps modernes, mais nous ne doutons pas que son talent ne parvienne à les surmonter heureusement.

DE LA DOMINATION TURQUE dans l'ancienne régence d'Alger; par *Walsin Esterhazy*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Les fautes commises dans l'Algérie par l'administration française, et les difficultés qu'elle éprouve à jouir paisiblement de sa conquête, contrastent singulièrement avec la domination facile et absolue qu'y exerçaient autrefois les Turcs. On en est d'autant plus frappé, que ceux-ci n'eurent jamais à leur disposition les moyens puissans, les ressources nombreuses que la France a mis en œuvre pour atteindre ce but. Avec une petite quantité de troupes le Dey faisait respecter son autorité, maintenait les Arabes dans la soumission et réprimait énergiquement toutes leurs tentatives de révolte. Il est vrai qu'il n'avait pas à combattre la haine religieuse qui rend la tâche plus pénible aux chrétiens, et qu'il ne venait pas non plus imposer une civilisation étrangère aux mœurs du pays. Cependant il est remarquable que presque toutes les insurrections qu'il avait à réprimer étaient suscitées par des fanatiques ambitieux, par des sectaires qui s'appuyaient également sur le puissant levier de la religion. Et puis la civilisation turque, quoique moins perfectionnée, imposait encore certaines formes tout aussi antipathiques aux populations arabes. Où se trouvait donc le secret de sa force? quel fut le principe de sa durée? C'est la question que M. Walsin s'est proposé de résoudre. Pour l'exposer d'une manière claire et complète, il trace un tableau rapide de la domination turque dans la régence d'Alger depuis sa naissance jusqu'à sa chute. Puisée aux sources originales, enrichie de documens précieux, cette histoire fait honneur à l'érudition de l'écrivain et offre un grand intérêt. Il en ressort évidemment que la terreur, accompagnée d'une rigoureuse justice et d'un scrupuleux respect pour les mœurs et les préjugés nationaux, fut le seul moyen de gouvernement employé avec succès. C'est une triste vérité qui renverse impitoyablement les rêves des philanthropes humanitaires, et condamne leur louable impatience; mais que peut le sentiment contre la logique des faits? L'auteur en conclut que la France s'est trop hâtée de vouloir implanter sa civilisation sur la terre d'Afrique, et n'a pas su ménager assez le caractère national qu'elle s'est ainsi maladroitement aliéné. C'est

en général le défaut des Français dans toutes leurs conquêtes. M. Walsin pense donc que pour réparer le mal, s'il en est temps encore, il faut changer complètement le système d'administration suivi jusqu'à présent. La dernière levée de boucliers des Arabes qui a menacé l'existence de la colonie semble offrir une occasion favorable pour revenir en arrière et pour entrer dans une autre voie plus conforme à l'esprit des populations qu'il s'agit de soumettre. L'action civilisatrice ne s'exerce qu'à la longue, et il faut, avant tout, lui assurer les garanties de paix et de sécurité qui sont indispensables à son développement.

BIOGRAPHIE DE JEAN DE MULLER ; par *Ch. Monnard.* — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

Jean de Muller a depuis long-temps pris place parmi les historiens du premier ordre. Doué d'une faculté de travail infatigable, d'un esprit élevé, d'une âme noble, d'un cœur généreux, il possédait toutes les qualités nécessaires à un écrivain de ce genre, et les a fait briller d'un vif éclat par la mâle éloquence de son beau style. Né à Schaffhouse en 1752, il montra, dès son enfance en quelque sorte, un goût très-prononcé pour tout ce qui tenait à l'histoire. Bien jeune encore, il savait déjà jeter tant de charme dans ses récits, qu'on se plaisait à l'entendre et à stimuler par des éloges cette disposition naissante. Ses premiers essais, dès qu'il sut manier une plume, furent des compositions historiques. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il fit de brillantes études, et bientôt ses professeurs purent prévoir la belle carrière qu'il était appelé à parcourir. A l'Université de Goettingue, il se lia d'amitié avec plusieurs des grands écrivains de l'Allemagne. Tout en se livrant avec ardeur et succès à la théologie, il se sentait entraîné par son génie vers les travaux historiques. La lecture des anciens était son occupation favorite, et à peine de retour dans sa ville natale, il fut appelé à y remplir une chaire de grec. Les devoirs de sa charge lui laissèrent plus de loisir pour se livrer à ses goûts de prédilection. Il se sentait peu de vocation pour les fonctions pastorales, quoique ses sermons eussent attiré toujours une foule d'auditeurs. L'idée d'élever un monument durable à la gloire de sa patrie lui souriait davantage, et elle s'empara bientôt entièrement de lui. Quelques désagrémens, suscités par l'intrigue et la jalousie, l'engagèrent à donner sa démission, qu'il motiva par le désir de consacrer tout son temps à écrire l'*Histoire de la Suisse.* Sa réputation, déjà grande, l'avait mis en rapport avec la plu-

part des hommes distingués que renfermait alors la Suisse. Ce fut l'un d'eux, Ch. V. Bonstetten, dont les conseils l'entraînèrent à quitter Schaffhouse pour venir à Genève remplir une place d'instituteur dans la maison de M. Tronchin. Quoique de telles fonctions ne fussent peut-être pas précisément ce qui lui convenait le mieux, il comprit quels avantages il pourrait retirer de son séjour à Genève, ville libre, centre de lumière et de science, métropole du protestantisme. En effet, il y trouva non-seulement de nombreuses ressources pour l'étude, mais encore des amis bien dignes de l'apprécier et dont les relations lui furent précieuses. Il y vécut avec Ch. Bonnet, avec Bonstetten, avec un Américain, Francis Kinloch; il fut présenté à Voltaire, et s'inspira des souvenirs de Rousseau, dont le puissant génie exerça une grande influence sur lui. Au milieu de cette belle contrée que la nature semble avoir destinée à être la patrie de la liberté, son imagination s'exalta, ses vues devinrent plus étendues, plus larges, et il reprit avec plus d'ardeur que jamais ses recherches historiques dans lesquelles il se vit secondé par tous ses amis. Dès que son projet d'écrire une histoire de la Confédération fut connu, les matériaux, les documens officiels, les chartes et les mémoires lui arrivèrent en foule de toute part. Les familles dont les ancêtres avaient joué un rôle glorieux dans les annales de la Suisse s'empressèrent de contribuer à élever un monument qui pouvait faire rejaillir quelque honneur sur elles. Cette circonstance même explique comment Muller a pu être entraîné à introduire dans son récit cette foule de notices généalogiques dont la trop grande abondance nous paraît aujourd'hui une tache dans son œuvre, un luxe superflu qui entrave la marche de l'action et nuit à l'intérêt.

De fréquentes excursions dans les cantons suisses lui permirent d'acquérir une connaissance parfaite des lieux qu'il devait décrire. « Une étude indispensable au véritable historien, » dit M. Monnard, « c'est celle du théâtre des évènemens. La disposition des lieux donne souvent l'intelligence des faits; la configuration du pays, sa nature, ses accidens expliquent les mœurs de ceux qui l'habitent, et le genre d'existence et de liberté approprié à leur caractère, et source de leur bonheur. Il y a dans chaque contrée une vie du sol, une vie de l'air, une vie du peuple, une vie de l'organisation sociale, ou plutôt ce sont les élémens d'une grande individualité vivante et harmonique. De là, la nécessité de connaître la terre, le climat et les usages pour comprendre les actions. Cette étude, imposée à tout historien, captive celui de la Suisse par des charmes infinis. Nul n'a jamais, plus que Muller, sympathisé avec la nature intime de cette Confédération

sortie des vallées, descendue des montagnes, et dont la voix se marie au cor des Alpes et au bruit des torrens. Aussi personne n'a-t-il jamais observé plus curieusement la correspondance des peuplades et de leurs demeures et n'a-t-il peint l'union des unes et des autres avec plus d'amour ; c'est que, du milieu des cités et des livres, il visitait souvent les hameaux, les rochers, les hommes pour qui le monde finit au bout de leur vallon ; c'est qu'il avait vu le batelier lutter contre les ouragans des lacs sévères, l'avalanche bondir sur les glaciers, et le pâtre, au milieu de son troupeau, heureux de sa liberté ignorante. »

La publication de son premier volume produisit une sensation universelle et obtint un brillant succès. Les hommes de cœur, les vrais patriotes l'accueillirent avec les plus grands applaudissemens, les timides exprimèrent leur crainte sur l'ombrage qu'un talent si indépendant et si hardi pourrait causer à l'Autriche. L'édition fut promptement épuisée. Bientôt le nom de Muller devint populaire, et son histoire suisse pénétra jusque dans les chalets des Alpes. L'auteur ne tarda pas à recueillir les suffrages les plus flatteurs pour lui.

« Cinq ans après, voyageant à pied dans les petits cantons, il entra dans une maison de paysans pour demander du lait. Personne ne le connaissait. Au-dessus du village se voyaient les ruines d'un château. Il demanda au maître de la maison le nom de ce manoir, les seigneurs qui l'avaient habité, l'époque et l'histoire de sa destruction. Le paysan eut réponse à tout. Muller lui demanda d'où il savait tout cela. — Eh ! répliqua le campagnard, ne le trouve-t-on pas dans le livre que Muller de Schaffhouse a écrit à Bonstetten ? »

Un pareil succès dut faire éprouver à Muller de bien vives jouissances. Mais son génie inquiet ne lui permettait pas d'apprécier long-temps un bonheur paisible et calme. Le sentiment de ses hautes facultés lui faisait désirer de les déployer sur un théâtre plus vaste. Il quitta la Suisse pour se rendre d'abord à Berlin où il vit Frédéric II, puis à Cassel où il obtint une place de professeur d'histoire. Après y avoir passé deux années, le climat et un travail trop assidu ayant altéré sa santé, il revint de nouveau à Genève où il rentra comme lecteur dans la maison de M. Tronchin. Il ne tarda pas à être rappelé en Allemagne par l'offre qu'on lui fit d'une place de bibliothécaire à Mayence. C'est pendant son séjour dans cette ville que commença la grande crise politique qui devait détruire l'antique Confédération suisse. Ces évènemens affligèrent beaucoup Muller, dont la plume éloquente tenta de réveiller le vieux patriotisme helvétique par des écrits pleins de vigueur et de talent, qu'il trouvait encore le temps

de publier au milieu des laborieuses recherches qu'exigeaient ses travaux historiques. Il quitta la bibliothèque de Mayence pour une autre place du même genre à Vienne, et enfin, lorsque les troupes françaises eurent envahi l'Allemagne, Jérôme, créé roi de Westphalie par son frère, l'appela près de lui pour remplir les fonctions de ministre d'état.

Une carrière aussi agitée, les fatigues de la vie des cours jointes à celles de l'étude, les soucis inséparables de toute position élevée, le chagrin de voir sa patrie désorganisée par des intrigues et des luttes funestes, toutes ces causes réunies abrégèrent la vie de Muller. Sa santé déclina rapidement, et il mourut en 1809, âgé seulement de 57 ans, laissant inachevé le monument qui devait faire à la fois la gloire de son pays et la sienne propre. Si son talent d'historien fut en général dignement apprécié même de son vivant, sa versatilité, son caractère politique, ses sympathies aristocratiques ont été l'objet de violentes accusations. Ses ennemis, ses rivaux jaloux exagérèrent ses torts, et, sans prétendre le laver de tout reproche, M. Monnard a su, par le simple exposé des faits, mettre le lecteur en état de juger lui-même la question.

« Fils et historien d'une république, mais successivement serviteur de plusieurs monarchies, ami de la liberté, mais aussi de la modération, défenseur de l'indépendance de l'Allemagne, sa seconde patrie, mais admirateur de Napoléon qui l'opprima, Muller ne put pas éviter des soupçons injurieux à son caractère politique; l'ambiguité de sa position, jointe à son imagination ondoyante, sa facilité de passer d'un service à un autre, devaient inévitablement provoquer des jugemens sévères et fournir au moins des prétextes à ses ennemis; car il est impossible de ne pas reconnaître à la fois que si l'injustice à son égard fut souvent malveillante, elle fut aussi quelquefois excusable. Une certaine mollesse de caractère, quelque timidité dans les relations de tous les jours, une sensibilité prédominante, la prédilection pour la paix des études, s'opposaient chez lui, dans une vie d'action publique, qui n'était pas l'action de la pensée, à la consistance, à la persévérance, au courage qui marchent droit au but et surmontent les obstacles, s'ils ne peuvent pas les renverser. Sa vigueur était celle de l'orateur plutôt que de l'homme d'état. Malgré sa haute raison, il avait plus de tendresse pour les principes de justice, d'ordre et de loyauté, que de résolution dans la pratique des affaires; grand penseur, grand poète, il n'était guère homme politique que la plume à la main. »

Riche en détails du plus vif intérêt, cette notice fait à la fois aimer l'homme et admirer l'écrivain. En la lisant, on se sentira porté à plaindre plutôt qu'à blâmer les travers de Muller,

et l'on répètera volontiers, avec l'auteur, ces paroles qui la terminent : « Quand le temps aura effacé les panégyriques qui ne créent pas la gloire et les censures qui peuvent empoisonner une noble vie, mais non la ternir à jamais, la postérité, à l'ouïe des grandes destinées du genre humain et des merveilles de l'héroïsme helvétique, demandera, comme Melchtal dans le *Guillaume Tell* de Schiller : Qui a donné ces renseignemens? et la renommée répondra, comme Stauffacher : Ils sont certains : nous les tenons d'un homme digne de foi, *Jean Muller* de Schaffhouse. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

TRAITÉ DES DROITS D'AUTEURS; par M. *A.-Ch. Renouard.* — Paris, chez J. Renouard et Cie. 2 vol. in-8, 15 fr.

La propriété littéraire est une question à l'ordre du jour. Après avoir été long-temps régie par des dispositions assez vagues et qui lui offraient peu de garanties, elle a tout-à-coup fixé sur elle l'attention publique. Le développement de la contrefaçon, qui, favorisée par certaines circonstances, a pris récemment une si grande extension et influé d'une manière désastreuse sur les intérêts de la librairie française, ayant excité des réclamations justes et nombreuses, on s'est demandé si la loi ne devait pas intervenir plus énergiquement pour détruire un pareil abus. Les opinions se sont en général montrées unanimes sur la nécessité de faire quelque chose dans ce sens, mais lorsqu'il s'est agi de déterminer les moyens et les limites de cette action légale, on ne s'est plus entendu avec le même accord. Selon les uns, la propriété littéraire doit être assimilée à toute autre espèce de propriété ; la pensée appartient à son auteur comme l'œuvre à l'ouvrier ; la lui ravir c'est commettre un vol qu'il faut punir non-seulement dans le pays même où l'auteur a publié sa pensée, mais encore dans les pays étrangers où il peut être atteint par des traités *ad hoc* entre les divers États ; cette propriété doit se transmettre par héritage et demeurer ainsi éternellement le patrimoine des familles qui ont produit les écrivains ou de celles qui leur ont acheté leurs œuvres. Selon les autres, la pensée d'un auteur n'étant que le résultat ou la reproduction sous une nouvelle forme de ce qui a été déjà conçu, élaboré par d'autres avant

lui, ne saurait être considérée comme une propriété aussi absolue; établir un semblable privilége, c'est vouloir entraver la diffusion des lumières, faire dépendre la conservation des chefs-d'œuvre du génie de la seule volonté d'un héritier dont les préjugés ou le caprice suffiraient pour en priver à tout jamais la postérité; quant à la contrefaçon de l'étranger, peut-on espérer d'obtenir tous les traités nécessaires pour l'anéantir, et ne risquera-t-on pas ainsi de sacrifier l'intérêt des consommateurs aux prétentions trop souvent exagérées de l'éditeur? Tous ces points ont été mûrement examinés et discutés en France dans le sein d'une commission nommée à cet effet. Le projet de loi qu'elle a fait et qui a déjà été adopté par la chambre des Pairs avec quelques modifications, renferme un petit nombre de dispositions nouvelles. Il prolonge, jusqu'à trente années après la mort de l'auteur, le droit de propriété, règle d'une manière plus complète tout ce qui touche à cette matière importante, et, laissant à l'intelligence et à l'activité des libraires le soin de lutter avec la contrefaçon étrangère, se borne à les encourager par quelques mesures protectrices. C'est bien peu sans doute, mais la commission ne pouvait songer à satisfaire toutes les exigences, et elle a dû se tenir dans les limites du possible, sans prétendre empiéter sur le domaine du droit international, qui appartient à la diplomatie et dont les relations sont d'ailleurs étroitement liées au système général des douanes qu'on ne lui avait point donné mission de réorganiser.

Le livre de M. Renouard, dont la publication ne pouvait certainement venir plus à propos, a pour but d'exposer la question sous toutes ses faces et de fournir des matériaux à la discussion qui ne tardera pas à s'ouvrir dans la chambre des Députés. C'est un travail bien complet, fort remarquable, qui traite de la propriété littéraire à la fois sous le point de vue historique et sous celui du droit. La première partie contient l'histoire du droit des auteurs et l'état de la législation française et étrangère à cet égard. On y trouve des détails curieux sur les dispositions incertaines qui réglaient ce genre de propriété avant l'invention de l'imprimerie et dans les premiers temps qui suivirent cette grande découverte. Il rapporte tous les décrets, toutes les ordonnances qui, dans le but de protéger l'industrie naissante, déterminèrent successivement, d'une manière plus précise, les relations nouvelles qu'elle créait. On peut suivre ainsi la marche du droit des auteurs et apprécier les garanties que la loi lui assure. Il expose ensuite la théorie philosophique de ce droit. Indiquant les dangers des deux extrêmes, il se prononce pour une propriété limitée et paraît approuver le terme fixé par le projet de loi. La seconde partie renferme l'exposé complet de la jurisprudence et traite de

tous les cas qui peuvent se présenter dans l'exercice des droits accordés aux auteurs par la loi. C'est une suite de documens précieux et instructifs qui font connaître de la meilleure manière le véritable état de la question. Il en ressort surtout la preuve de l'insuffisance des lois actuelles pour garantir les droits d'auteurs des attaques de la contrefaçon intérieure, et la nécessité de réformer un abus aussi déplorable. Sous ce rapport nous croyons qu'il est urgent de faire une nouvelle loi, et le projet en discussion nous paraît contenir quelques dispositions utiles. Peut-être serait-il convenable de leur donner plus de force et plus d'étendue, car, il ne faut pas se le dissimuler, c'est là le côté important de ce projet. La contrefaçon étrangère se trouve placée tout-à-fait en dehors des atteintes de la loi; les mesures qu'on propose à cet égard se bornent à des restrictions, à des formalités qui n'auront d'autre résultat que d'entraver le commerce de la librairie. Evidemment le but ne peut être atteint que par des conventions internationales, et les libraires de Paris ont montré qu'ils comprennent fort bien quelle doit en être la base, en demandant que la France débute par donner l'exemple et interdise sur son territoire toute contrefaçon des ouvrages étrangers. Une telle proposition leur fait honneur; on établirait ainsi un précédent d'une haute portée morale, et l'on faciliterait beaucoup les traités qui doivent intervenir un jour entre les divers États.

M. Renouard termine son intéressant travail par l'examen détaillé du projet de loi et de la discussion à laquelle il a donné lieu dans le sein de la chambre des Pairs.

DU DROIT MARITIME et des relations commerciales des peuples considérés dans leurs rapports avec les affaires d'Orient; par *Édouard Naville*. — Paris. In-8, 1 fr.

Cette brochure remarquable soit par les vues de l'auteur, soit par la manière dont il les expose, peut se diviser en deux parties bien distinctes. La première traite du commerce, la seconde de la politique. « Faciliter les communications entre les » peuples, et les rendre toujours moins étrangers les uns aux » autres; » telle est l'épigraphe que M. Naville a empruntée au *Traité de Paris*, et qui exprime fort bien l'esprit dont il se montre animé dans cet écrit. Ce principe, si mal compris et si peu suivi dans le pays même où il fut posé, semble prêt à se développer, en dépit de tous les obstacles, par suite de l'essor qu'a pris l'industrie depuis quelques années. Il est évident qu'avec la puissance de la vapeur appliquée comme

force motrice sur les chemins de fer, nous entrons dans une voie nouvelle. On peut prévoir sans peine quels changemens l'avenir amènera dans les relations des diverses nations entre elles. Les distances s'effaceront devant la rapidité des machines locomotrices, les voyages les plus lointains se feront en peu de jours, les moyens de transport se multiplieront sans cesse et seront mis à la portée de tous. Ainsi les peuples, rapprochés les uns des autres, pourront apprendre à se mieux connaître, à s'estimer, à confondre leurs intérêts d'une manière plus complète et plus générale. On verra disparaître petit à petit une foule de préjugés encore bien vivaces de nos jours; les haines nationales, les rivalités étroites s'affaibliront pour faire place à une émulation salutaire et féconde en heureux résultats. Et qu'on ne dise pas que ceci n'est qu'une généreuse utopie, qu'un beau rêve de philanthrope. On ne saurait nier que la plupart des maux qui affligent et menacent maintenant l'ordre social ne soient, en grande partie du moins, causés par les entraves que des institutions surannées, reste d'une autre époque, maintiennent comme des barrières insurmontables sur les frontières des Etats, pour empêcher les peuples de se tendre la main et d'unir leurs efforts dans un but commun. L'égoïsme national est une plaie dont le développement a trop long-temps été favorisé par le despotisme dont elle secondait les vues. Mais aujourd'hui l'émancipation de la pensée et l'élan subit que les découvertes scientifiques sont venues imprimer à l'industrie ne permettent plus de songer à persister dans cette vieille ornière. Une nouvelle carrière s'est ouverte à l'esprit humain, et, vraies ou fausses, les espérances qu'elle lui a fait concevoir offrent un attrait irrésistible dont rien ne saurait plus le détourner. Tous les mécontentemens, toutes les souffrances se taisent et prennent patience devant cet avenir de prospérité; mais que l'on cherche encore à rendre sa réalisation impossible, à lutter contre cet entraînement général, et bientôt l'on recueillera les fruits amers de cette dangereuse obstination, dans une révolution sociale, dont la pensée seule cause des vertiges aux hommes qui ne s'aveuglent pas sur le véritable état des choses. Notre époque n'est acceptée, et en vérité ne saurait l'être, que comme une transition, comme un passage nécessaire qu'il faut absolument franchir pour arriver à un état meilleur. Chaque nation peut se comparer à une petite peuplade qui, renfermée dans un vallon étroit entouré de toute part de rochers escarpés, s'est multipliée au point de ne plus pouvoir suffire à sa subsistance; il faut mourir ou trouver une issue; l'ascension est rude, les passages sont difficiles, semés de précipices, de glaciers et de crevasses, mais on aperçoit au-delà des plaines fertiles, et les pre-

miers arrivés au sommet soutiennent le courage des autres en leur annonçant la riche perspective qui se déroule à leurs yeux. Alors les plus timides trouvent la force de mépriser les périls, d'affronter la mort, et nul obstacle ne peut plus les arrêter.

La terre, ce domaine de l'homme, dont l'exploitation lui a été confiée pour qu'il y développât ses facultés en secondant par son travail les lois conservatrices de la nature, ne doit pas être la propriété particulière de quelques-uns. Chacun prétend avec raison au droit d'y semer et d'y recueillir; mais pour assurer les intérêts de tous il faut des règles établies d'un commun accord et que tous observent avec le même respect. C'est ici que le droit maritime joue un rôle important; car la mer, qui couvre plus de la moitié de notre globe, est la voie de communication la plus facile et la moins coûteuse. Cependant jusqu'à ce jour aucune vue d'ensemble, aucun principe large n'a présidé aux traités conclus par divers États à ce sujet. On s'est contenté de vivre en quelque sorte au jour le jour, laissant aux évènemens le soin de décider la plupart des points litigieux, et abandonnant à la force ou à l'adresse un empire qui ne devrait appartenir qu'à la loi.

M. Naville pense que le moment est venu de faire cesser un tel abus, et qu'en présence surtout du malaise social qui mine sourdement les peuples, les gouvernemens ne sauraient sans danger tarder davantage. Il voudrait que les puissances européennes s'entendissent toutes ensemble pour poser les bases d'un traité maritime propre à concilier tous les intérêts dans une sage liberté et à détruire l'influence pernicieuse des jalousies nationales. La question d'Orient lui paraît offrir une occasion très-favorable pour l'accomplissement de cette noble alliance, et il essaie de tracer les principales dispositions qui devraient en être l'objet. Nous ne le suivrons pas dans ces considérations de haute politique, remarquables sans doute par l'esprit élevé et les tendances généreuses qui les ont inspirées, mais dont l'application nous paraît difficile et fort peu probable dans l'état actuel des relations diplomatiques, trop empreintes encore de cette politique cauteleuse et immorale qui préside depuis tant de siècles à la destinée des peuples. Nous engageons seulement nos lecteurs à se procurer cet écrit dont les vues libérales méritent d'autant plus d'exciter l'attention, que l'auteur, qui est un Suisse, ayant rempli les plus hautes fonctions dans sa patrie, a pu voir et bien apprécier les bienfaits d'une liberté complète en fait d'industrie et de commerce. Sous ce rapport, ils trouveront un juge en lui plus compétent et plus digne de confiance que tous ces rêveurs de l'école fouriériste qui, rejetant à la fois les données scientifiques

et les leçons de l'expérience, condamnent avec tant de légèreté la libre concurrence, prononcent l'anathème contre la doctrine du *laissez faire*, *laissez passer*, et ne voient de salut pour l'ordre social que dans une nouvelle organisation industrielle dont le résultat le plus probable serait le rétablissement des privilèges et de l'oppression.

LA FRONTIÈRE DU RHIN, lettre d'un Prussien-rhénan à M. Mauguin. — Liége, chez Collardin. In-8, 1 fr. 50 c.

La gloriole française, qui se fait quelquefois jour au sein même de la chambre des Députés et n'a pu se consoler encore des échecs que lui a fait subir la chute de l'empire, blesse souvent les peuples étrangers par le mépris qu'elle semble professer pour leur sentiment national. Elle ne laisse jamais échapper une occasion de regretter les provinces que la conquête avait soumises au joug de Napoléon, et, paraissant croire que leurs habitans se trouvent très-malheureux de leur sort actuel, elle exprime comme une certitude l'espoir de les réunir de nouveau à la France, dès que la France le jugera convenable. Ce sont quelques paroles en ce sens, prononcées par M. Mauguin, qui font le sujet de la lettre d'un Prussien-rhénan. Les conflits récens, entre le pouvoir ecclésiastique et l'autorité civile, dont les provinces rhénanes ont été le théâtre, ont servi de texte aux déclamations des journaux. Cet incident, dont les populations se sont à peine émues, a été représenté comme une preuve certaine du mécontentement et de l'impatience avec lesquels l'administration prussienne était supportée dans ces provinces. A entendre la plupart des feuilles françaises, une révolution y était imminente, et les vœux de la majorité se prononçaient hautement pour la réunion à la France. Or l'auteur de l'écrit que nous annonçons prétend que tout ceci n'existait que dans l'imagination des journalistes. Pour appuyer son assertion il entreprend de tracer un tableau comparatif des résultats de l'administration française et de l'administration prussienne, et, sans parler des sympathies nationales de langage et de mœurs que nul ne saurait nier, si les renseignemens fournis par l'auteur sont exacts, il faut convenir que la vérité se trouve de son côté. Sa critique de la supériorité militaire des Français n'est pas fort impartiale, sans doute, on y trouve l'empreinte d'une irritation plus excusable que juste, mais on croira sans peine ce qu'il dit des excès dont fut accompagnée l'invasion, des exactions de toutes sortes auxquelles furent exposés pendant nombre d'années les

pays conquis, des abus et de l'immoralité qui présidèrent trop long-temps à tous les actes de cette administration imposée par la victoire. Il donne des détails intéressans sur les ménagemens scrupuleux par lesquels le gouvernement prussien a su se concilier de nouveau l'affection publique, sur l'ordre et la probité qu'il introduisit dans toutes les relations civiles, sur les soins et le zèle avec lesquels il veille, soit à la prospérité, soit à l'indépendance du peuple, dont les intérêts lui sont confiés. Le contraste est frappant, et quand on songe qu'aujourd'hui les progrès de l'industrie, la liberté du commerce trouvent leurs protecteurs les plus éclairés dans les monarchies absolues, on est tenté de croire que la France a pris à tâche de dégoûter les peuples du régime constitutionnel. Heureusement les erreurs des hommes ne changent rien à la vérité des principes, et la mauvaise application de ceux-ci ne sauroit entraîner leur condamnation sans appel. Mais la conséquence la plus évidente de ce contraste, c'est de détruire l'influence française qui, au début du présent siècle, était si puissante en Europe. Est-ce un mal, est-ce un bien? je l'ignore, mais c'est un fait incontestable et qui ne saurait sans doute entrer dans les vues des orateurs ou des écrivains français, dont les paroles peu mesurées en sont une des causes principales.

L'attitude de la Suisse en 1838, lorsque les cantons que l'on pouvait croire les plus favorables à la France prirent tout-à-coup des mesures si énergiques et si peu prévues, a déjà dû ouvrir bien des yeux. La lettre d'un Prussien-rhénan prouve qu'au-delà du Rhin, comme au-delà des Alpes, l'amour de l'indépendance domine, et loin d'être affaiblie par les souvenirs du passé, semble, au contraire, y puiser une force nouvelle.

LES GRANDEURS DE LA PATRIE et ses destinées en présence des révolutions et des puissances en 1840; par *A. Madrolle*. — Paris, chez Delloye. In-8, 5 fr.

Ce volume porte pour épigraphe : *La France attend Quelqu'un ou Quelque chose.* C'est certainement une vérité incontestable ; fatiguée de secousses et de bouleversemens, cette pauvre France attend quelqu'un ou quelque chose qui la tire de cet état pénible et inquiétant dans lequel elle se trouve depuis une cinquantaine d'années. Mais que sera ce quelqu'un ou quelque chose? C'est une question que chacun doit nécessairement résoudre à sa manière suivant ses vues, ses espérances et ses sympathies. La solution que lui donne M. Madrole paraîtra fort originale. Pour lui, ce quelqu'un, c'est l'empereur

de Russie, ce quelque chose, si je puis m'exprimer ainsi, c'est la république. Cette alternative trouvera peu d'amateurs, sans doute, car, dans l'un et l'autre cas, elle offre dans son accomplissement un avenir de désastres et de révolutions nouvelles, tout-à-fait peu réjouissant. Mais M. Madrolle la regarde comme inévitable, et quoique je ne partage point ses opinions, quoique je n'aie pas trop bien compris, je l'avoue, son étrange style, où, à défaut de logique et de clarté, l'on rencontre force lettres capitales de diverses grandeurs et autres agrémens typographiques, je ne saurais dire qu'il ait complètement tort. Après avoir exposé ce qu'il appelle la grandeur de la France, en énumérant toutes ses gloires depuis St. Bernard jusqu'à M. Thiers, depuis les chefs-d'œuvre de ses plus profonds penseurs jusqu'aux calembourgs du Charivari, car M. Madrolle ne recule jamais devant les salmigondis de ce genre, il cherche quelle autre puissance européenne peut disputer à sa patrie l'empire du monde, et il ne trouve que la Russie. Selon lui le czar seul tient entre ses mains les destinées de la France. Mais pour accomplir cette tâche il faut qu'il s'appuie sur Rome. Or, le moment n'est guère favorable pour lui demander de s'humilier devant le Pape, avec lequel il vient justement d'entrer en lutte. Ceci contrarie fort les plans de notre auteur, qui ne voit plus alors d'autre ressource que la république. Tel est en peu de mots le sens de cette brochure, dans laquelle M. Madrolle semble se mettre en dehors de tous les partis politiques, et gourmande tour à tour les journaux de toutes les opinions. C'est un manifeste non moins curieux par la forme que par le fond, comme le sont, au reste, tous les écrits de cet auteur excentrique.

MÉNAGE SOCIÉTAIRE, ou Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense; par *Ch. Harel.* — Paris, 1839. In-8, 2 fr.

M. Harel a emprunté au système de Fourrier quelques idées d'association qu'il se propose d'appliquer dans un établissement pour la fondation duquel il cherche à rassembler un nombre suffisant de souscripteurs. Il s'agit d'une maison destinée à recevoir des locataires qui s'associeront pour vivre en commun. Moyennant une somme dont l'intérêt équivaudrait pour chacun à un très-modeste loyer, l'auteur s'engage à bâtir, près de Paris, une vaste demeure tout-à-fait confortable, réunissant toutes les commodités, toutes les aisances qu'on peut désirer, avec un grand jardin, des terrasses, etc. etc. Tous les habitans de ce beau séjour ne formeraient en

quelque sorte qu'une nombreuse famille ; une seule cuisine fournirait à leurs repas, et les subsistances, achetées ainsi en gros, pourraient être plus variées et de meilleure qualité ; la plupart des dépenses, telles que le chauffage, l'éclairage, les soins médicaux, et l'habillement, se trouveraient par là considérablement diminuées. Le ménage sociétaire se procurerait toutes les jouissances de la vie à beaucoup meilleur marché que ne peuvent faire les familles isolées; c'est un fait certain, et, sous ce rapport, la doctrine de Fourrier offre des avantages certains. Mais si le bien-être matériel est considérablement amélioré par cette ingénieuse combinaison, en sera-t-il de même de la condition morale? On peut en douter sans être accusé de rigorisme. Fourrier l'avait bien compris, car, tout en conservant le lien du mariage, il le dépouillait de son caractère exclusif, et, renversant la base sur laquelle repose notre ordre social, il admettait jusqu'à un certain point la communauté des femmes, permettant du moins à côté du mari, l'amant, le sigisbé, l'ami, etc.

Pour son essai d'application, M. Harel ne veut que des gens mariés sans enfans. Mais n'est-il pas à craindre que l'intimité dans laquelle vivront ces couples associés, n'engendre bientôt des liaisons illicites, et des désordres nombreux? Dans une ville comme Paris surtout, ce résultat est presque inévitable, et l'on sait de combien d'intrigues de ce genre la moindre pension bourgeoise y est souvent le théâtre.

Le seul moyen de remédier à cet inconvénient, serait de fixer un âge d'admission assez avancé. Mais alors ce palais, destiné à offrir tous les plaisirs, toutes les jouissances de la vie, risquerait fort de se métamorphoser en un hospice de vieillards.

Ce problème nous paraît, en vérité, très-difficile à résoudre. Cependant, avant de prononcer un jugement définitif, attendons l'essai projeté par M. Harel; s'il se réalise, ce sera une curieuse expérience dont on tirera peut-être quelque donnée intéressante sur les effets de l'association ainsi appliquée au bien-être des sociétés.



SCIENCES ET ARTS.

ÉLÉMENS DE GÉOLOGIE; par *Ch. Lyell*, trad. de l'anglais sous les auspices de M. Arago; par Mme *T. Meulien*. — Paris. 1 vol. in-12 de 600 pages avec un grand nombre de figures, 10 fr.

Rédigés avec une précision et une clarté remarquables,

ces élémens offrent le résumé complet de la science géologique dans son état actuel. C'est un excellent livre pour les commençans, qui seront excités, par l'intérêt que leur offrira cet abrégé, à etudier plus profondément la science dont les abords leur sont ainsi rendus plus faciles et plus agréables. « La géologie est devenue une science de faits, de raisonnement et de calcul, qui, non contente de nous dévoiler les secrets de la nature dans sa marche souterraine, nous fait suivre pas à pas les phénomènes qu'elle opère incessamment à la surface du globe ; déroule à nos regards les traces des grandes révolutions qui, à plusieurs époques successives, ont déchiré la croûte de la terre en mille et mille endroits divers; qui ont fait surgir des montagnes là où d'abord étaient des plaines, et creusé des mers dans les lieux où jadis s'élevaient des continens. C'est elle aussi, qui, en enseignant à l'agriculteur à distinguer les différens terrains qui constituent la partie superficielle de l'écorce terrestre, le met à même d'approprier à chacun d'eux le mode de culture qui lui convient le mieux, et lui donne, par là, le moyen d'accroître la richesse nationale, tout en augmentant son bien-être particulier. C'est la géologie encore, qui, dans chaque contrée, indique à l'industriel le district où se trouve telle ou telle mine, telle ou telle carrière susceptible d'être exploitée avec succès ; et qui, guidant l'ingénieur chargé de la construction d'une route, lui dit où et comment il peut se procurer les matériaux nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Armé du flambeau lumineux de cette science, le mineur, à son tour, apprend de quelle manière il doit attaquer la roche ou le minerai qu'il veut extraire du sein de notre mère commune, et marche en toute assurance dans sa route ténébreuse ; en même temps que, d'un autre côté, le savant ingénieux qui, pour suppléer à l'absence de l'eau en une multitude de points de la surface du globe, cherche à la faire jaillir des entrailles de la terre, peut, à l'aide des ressources de la géologie, prévoir le moment où ses efforts atteindront le but désiré, et faire ainsi revivre l'espérance là où parfois le découragement est prêt à se manifester par l'abandon de travaux long-temps continués à grands frais de dépense et de peine. »

L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première traite des quatre grandes classes de roches aqueuses ou sédimentaires, volcaniques, plutoniques et métamorphiques, dans lesquelles on divise les différentes couches et formations successives que présente l'écorce terrestre ; elle donne leur description, leur composition et tous les détails nécessaires sur les diverses positions qu'elles occupent. La seconde partie est consacrée à l'étude de leur âge et des causes qu'on peut assigner à leur

origine. Elle offre des données scientifiques très-complètes, et des considérations du plus haut intérêt sur les vicissitudes de notre globe.

L'EAU FRAICHE comme excellent diététique et admirable curatif; par *J. Gross*. — Leipzig. In-12, fig., 4 fr.

Voici un nouveau traitement médical, qui, s'il ne guérit pas tous les maux, ainsi que l'affirme l'auteur de ce petit livre, ne saurait du moins être bien nuisible ni pour le corps, ni pour la bourse de ceux qui voudront en essayer. C'est de l'eau, rien que de l'eau, toujours de l'eau. Congédiez votre docteur allopathe ou homœopathe, laissez le pharmacien mourir de faim au milieu de ses drogues. La fontaine voisine verse à flots le liquide précieux qui doit rétablir, conserver et fortifier toujours plus votre santé, sans exiger ni mélange, ni préparation d'aucune sorte. M. Gross avait d'insupportables douleurs de tête, il trempe son crâne dans l'eau fraîche, et les douleurs disparaissent, et il peut jeter bonnet, perruque, toupet, dont il avait jusque-là fait un constant usage. Ses digestions étaient pénibles, il souffrait cruellement de l'estomac et des entrailles, M. Gross boit de l'eau fraîche en abondance, cinq pintes par repas, et le mal ne résiste pas long-temps à une pareille noyade. Un maudit rhumatisme le tourmentait et avait résisté à tous les remèdes, M. Gross se baigne dans l'eau fraîche, et le rhumatisme s'enfuit bien vite devant un pareil spécifique, et plus n'est besoin de flanelle ni de gilet de laine. Enfin, des frémissemens nerveux, des palpitations, des tremblemens, des soubresauts convulsifs et cent autres incommodités accablaient le pauvre homme qui se voyait menacé de succomber sous le poids de toutes les infirmités humaines accumulées sur sa seule personne : M. Gross se soumet à des lotions d'eau fraîche, à des douches d'eau fraîche, à des lavemens d'eau fraîche, et M. Gross ainsi lavé, douché, plongé de la tête aux pieds dans l'eau fraîche, redevient frais et gaillard comme un jeune homme de 20 ans quoiqu'il en ait plus de 50. O Hippocrate! ô Gallien! ô Tissot! ô Broussais, où vos génies allaient-ils donc s'égarer, au lieu de suivre les indications de la nature qui a mis l'eau partout à la portée de l'homme malade pour le guérir, de l'homme sain pour l'empêcher de devenir malade? Et toi-même, digne docteur Sangrado, qui t'es approché si près de la vérité, pourquoi toujours chauffer cette eau dont tu faisais un si judicieux usage? Fatale erreur! comment n'as-tu pas compris que sa fraîcheur primitive était le premier principe de toutes ses vertus? Ah! c'est que sans

doute l'honneur de cette sublime découverte était réservé par une faveur spéciale à notre siècle de progrès et au docteur Priesnitz, qui voit accourir les malades en foule dans sa retraite sauvage, au fond de la Moravie, pour puiser des forces et une vie nouvelles dans sa fontaine limpide, pour boire la santé à longs traits de son eau fraîche dont il ne leur épargne pas les rasades économiques. C'est là que M. Gross, fatigué de tous les médecins qui n'avaient rien compris à ses innombrables maux, est allé faire sa cure, et la reconnaissance, jointe au désir d'être utile à ses semblables, lui fait publier la recette de ce merveilleux traitement si simple, si facile, qu'on sera tenté de fermer, non-seulement les pharmacies, mais encore les écoles de médecine, et de jeter au feu toute la science médicale passée, présente et future. Je ne sais si l'*eau fraîche* guérira tous les malades, mais certainement elle en fera rire beaucoup, et sous ce rapport je la recommande à mes lecteurs, non pas comme un traité médical, mais en qualité d'excellente facétie, plus amusante, je vous assure, que bien des romans du jour. Le style est digne du plus parfait charlatan qu'on ait jamais pu entendre sur la place St.-Sulpice, dans le marché St.-Germain, ou sur le quai de Gèvres. Et puis, rien n'est plus plaisant que cette médecine aquatique et tous les détails de son application à tous les cas possibles. Enfin, pour compléter le mérite de ce précieux petit livre, une gravure placée en tête représente le malade soumis tour à tour aux diverses phases du traitement. D'ailleurs, si après l'avoir lu d'un bout à l'autre, l'enthousiasme du sieur Gross n'a pu vous convaincre, vous ne risquerez rien de boire un verre d'eau par dessus.

CALENDRIER PERPÉTUEL et vérificateur des dates; par *E.-A.-P. Jacobi*. — Paris, chez Bouchard-Huzard. 1 feuille imprimée avec beaucoup de soin.

Ce travail est remarquable à la fois comme œuvre de typographie et comme tableau usuel, commode pour ceux qui aiment se livrer à ce genre de recherches. On y trouve tous les détails désirables sur les nombres épactes, les lettres dominicales, les fêtes mobiles, etc. Des tables ingénieuses et bien faites facilitent le travail. L'auteur, ouvrier typographe, a montré du goût et du talent dans l'exécution d'un labeur de ce genre, qui offre des difficultés assez grandes. Sans doute le public lui saura gré de ses efforts, et accueillera favorablement ce calendrier, dont l'emploi fera bientôt apprécier tous les avantages.

DU SUICIDE, de l'aliénation mentale et des crimes contre les personnes, comparés dans leurs rapports réciproques. Recherches sur ce premier penchant chez les habitans des campagnes ; par *J.-B. Cazauvielh*. — Paris, 1840. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Cazauvielh a été conduit par ses recherches et ses propres observations à ramener au même principe trois phénomènes jusqu'ici regardés comme distincts, et à faire procéder le suicide, l'aliénation mentale et la manie homicide d'une seule cause qu'il suppose être quelque lésion partielle du cerveau, cet instrument de la pensée et de la volonté. S'appuyant sur des faits nombreux, il prétend démontrer que le même homme peut, sous l'empire de circonstances différentes, devenir fou, assassin ou suicide. Et comme la folie est parfois héréditaire, les deux autres tendances le sont également. De ce fait curieux il tire des considérations intéressantes sur les soins par lesquels l'éducation doit chercher à le combattre. Il examine aussi la question sous le rapport légal, et repoussant avec sagesse les exagérations auxquelles les avocats s'abandonnent souvent dans la chaleur de la défense, il expose quelques doutes, adresse quelques conseils aux juges, sur le genre de peine qu'il convient de prononcer contre le coupable, dont le crime ne peut être expliqué par aucun des antécédens de sa vie, jusque là paisible et réglée. Il cite maints exemples de cette disposition en quelque sorte fatale et involontaire à donner la mort sans motif, sans haine. Cette étude, à la fois physiologique et morale, offre un puissant intérêt; elle est digne d'attirer l'attention des savans et des penseurs. Mais on regrettera que les travaux de l'auteur n'embrassent pas un cadre plus étendu; lorsqu'il s'agit de raisonner d'après des données statistiques, il est à désirer que les chiffres ne soient pas trop restreints, car les résultats auxquels on arrive peuvent alors dépendre de circonstances locales et secondaires, qui offrent une source d'erreurs difficiles à éviter. Cette réflexion s'applique surtout à la partie de ce livre qui traite du suicide chez les gens de la campagne. M. Cazauvielh se trouve ici en contradiction avec tous les statisticiens, car il avance que le suicide n'est pas moins fréquent dans les campagnes que dans les villes. Une semblable assertion soulèvera sans doute des objections nombreuses, mais nous laisserons à d'autres plus instruits que nous le soin de la discuter, et nous nous contenterons de recommander à leurs investigations les faits curieux que renferme, à ce sujet, le livre de M. Cazauvielh.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE STATISTIQUE MÉDICALE, ou développement des règles qui doivent présider à son emploi; par *J. Gavarnet*. Paris. In-8, 4 fr. 50 c.

L'utilité de la statistique dans la science médicale, quoique contestée assez vivement par quelques écrivains, et combattue même avec force dans le sein de l'Académie de médecine de Paris, est cependant reconnue par le plus grand nombre des hommes qui s'intéressent à ce genre d'études. Sans doute il ne faut pas lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite réellement, et ne jamais oublier que toutes les généralités sont sans cesse exposées à être contredites par les innombrables exceptions que la nature présente. M. J. Gavarnet nous a paru comprendre fort bien la retenue que l'observateur doit s'imposer à cet égard. Il signale les avantages qu'on peut retirer de l'application du calcul des probabilités à la pratique de la médecine, et sait fort bien les faire valoir sans exagération, tout en indiquant ses inconvéniens, qu'il ne faut point perdre de vue, si l'on ne veut tomber dans des erreurs dangereuses.

ŒUVRES DU MARQUIS DE CHAMBRAY, maréchal de camp d'artillerie. Tome 5 : *Mélanges*. — Paris, chez Pillet et chez Anselin.

Les œuvres complètes se composent de : *Histoire de l'expédition de Russie*, 3 vol. et atlas ; *Philosophie de la guerre*, 1 vol. ; et *Mélanges*, 1 vol., qui se vendent ensemble ou séparément 6 fr. le volume.

Ce cinquième volume renferme dix opuscules sur différens sujets plus ou moins relatifs à l'art de la guerre :

1° *Vie de Vauban*, intéressante biographie du plus grand ingénieur militaire des temps modernes. M. de Chambray, jetant un coup-d'œil sur l'état de la science à l'époque où parut Vauban, fait ressortir le grand mérite de cet homme illustre, qui sut donner à l'attaque des places une marche régulière et presque sûre. Son génie ne put, il est vrai, rendre à la défense ce qu'il lui avait ainsi fait perdre ; tous ses efforts dans ce but furent infructueux, et, depuis lui, les forteresses ont tout-à-fait perdu leur ancien prestige. Les peuples ont-ils gagné ou perdu à cela ? je ne sais, mais il me semble que les invasions n'étaient pas toujours arrêtées par des forteresses qu'on tournait souvent plutôt que de perdre son temps à les assiéger, et la véritable sauvegarde d'un pays se trouve bien plus dans le cœur de ses habitans que dans les remparts de ses villes.

2° *De l'École polytechnique*, critique de cet établissement qu'on a trop vanté, et dont les résultats ne semblent pas en

rapport avec la grandeur des moyens. Cet établissement offre le grave inconvénient d'études trop nombreuses et trop fortes, accumulées dans un court espace de deux années, et, par conséquent, nuisibles à la santé des élèves, quelquefois même fatale à leur intelligence. Si du moins le but qu'on se propose, de former les meilleurs officiers et les meilleurs ingénieurs possibles, était atteint. Mais l'auteur prétend que les études ne sont ni assez spéciales, ni assez pratiques pour cela : le haut calcul surtout y occupe, selon lui, beaucoup trop de place. Une fois hors de l'école, on ne se trouve guère appelé à en faire l'application, et loin de contribuer toujours à rectifier le jugement, les mathématiques, poussées à ce degré de profondeur qui touche au domaine de l'imagination, exercent au contraire l'influence la plus fâcheuse sur certains esprits, témoins les rêveurs Saint-Simoniens et autres sortis de l'École polytechnique. M. de Chambray remarque, avec raison, que le résultat le plus direct d'une institution semblable est de créer une espèce de privilége, qui ne sert, le plus souvent, qu'à éloigner les vrais talens, les hommes de vocation, et qui, par exemple, ne permettrait pas à un Vauban d'entrer aujourd'hui dans le génie militaire, qui ferme la carrière civile à l'ingénieur Brunel, auteur du tunnel sous la Tamise et de plusieurs autres travaux dont l'Angleterre est glorieuse. En ce dernier pays, le gouvernement ne s'occupe pas de former des ingénieurs, et cependant c'est là peut-être qu'on trouve les plus habiles, les plus célèbres, du moins, par leurs œuvres qui font l'admiration de tout le monde.

3° *Notes et réflexions sur la Prusse en* 1833, aperçu rapide du gouvernement prussien, de son organisation municipale, de son armée, de ses finances, du nouveau système de fortification adopté par ses ingénieurs, des routes et des places fortes que la Prusse a fait exécuter, et du but qu'elle semble s'être proposé sous le point de vue militaire dans l'exécution de ses travaux.

4° *Pétition adressée aux chambres*, pour demander qu'une partie des emplois civils soit réservée aux militaires aptes à les remplir, et qui auront servi pendant un certain nombre d'années.

Les opuscules 5, 6, 7 et 8 sont consacrés à l'examen des changemens survenus depuis un siècle dans l'art de la guerre, dans la fabrication des armes, et dans la constitution et l'emploi de l'infanterie chez les diverses nations de l'Europe. Ce dernier objet surtout est traité d'une manière assez étendue. L'auteur attribue les succès de Wellington, dans la Péninsule, aux méthodes de guerre nouvelles, employées par l'infanterie anglaise. Il parle, en expert habile, de tout ce qui con-

cerne l'armement et l'organisation des troupes. On pourra puiser, dans ses intéressantes considérations, une foule de conseils utiles, de directions précieuses.

Enfin, les deux derniers articles de ce volume offrent une critique assez vive de l'*Essai sur l'histoire générale de l'art militaire par le colonel Carrion-Nisas*, et du *Tableau des principales combinaisons de la guerre* du général Jomini. Je terminerai par l'extrait suivant, qui montre assez bien l'esprit dans lequel est engagée cette controverse, dont les hommes spéciaux peuvent seuls apprécier le mérite.

« Si les observations que je viens de faire sur *le principe fondamental de la guerre* du général Jomini sont fondées ainsi que j'en ai la conviction, elles ne seront peut-être point sans importance. En effet, beaucoup de jeunes officiers-généraux n'ayant jamais fait la guerre et ayant pourtant la chance de commander des armées, tels, par exemple, que des princes du sang, peuvent se persuader, après avoir lu le général Jomini, qu'ils n'ont pas besoin de conseils, parce qu'ils se sentent très-capables de *déterminer le point décisif;* et pendant que ces généraux perdraient un temps si précieux, la veille d'une bataille, à vouloir *déterminer* ce qui ne serait pas déterminable, il pourrait leur arriver comme à cet astrologue qui tomba dans un puits pendant qu'il examinait les astres. Mais, dira-t-on :

« La critique est aisée et l'art est difficile.

» Sortez donc de votre rôle de critique pour nous tracer des principes généraux sur la conduite que doivent tenir des commandans d'armée en présence de l'ennemi. Volontiers, et ce sera en peu de mots, car sur cette partie du commandement que le maréchal de Saxe appelle *les parties sublimes de la guerre*, et Napoléon *la partie divine du génie de la guerre*, on ne peut que poser cette maxime : *les généraux en chef doivent saisir l'occasion et la faire naître ;* et encore, à quoi bon ! tout le mérite est dans l'application. Le seul enseignement théorique que l'on puisse recevoir sur ces matières, consiste à étudier les campagnes et les batailles des grands capitaines. Mais en ce qui concerne cette partie du commandement des armées qui peut s'apprendre, parce qu'elle repose sur des bases constantes et qu'elle est indépendante des circonstances particulières à chaque campagne, j'ai énoncé mon opinion dogmatiquement dans le chapitre VI de ma *Philosophie de la guerre*. »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LA CALOMNIE, comédie en 5 actes et en prose; par *Eugène Scribe*. — Paris. In-8, 5 fr.

Calomnie et comédie ne s'accordent guère ensemble; la calomnie n'a rien du tout de comique, ni dans ses causes, ni dans son action, ni dans ses effets. Enfantée et nourrie par des passions basses, produisant souvent les plus funestes résultats, elle est plutôt faite pour inspirer la terreur que le rire, et par sa nature même appartient au genre dramatique le plus sombre. A plus forte raison ne saurait-elle être un sujet convenable de vaudeville, et quelques efforts que fasse M. Scribe pour s'élever à la haute comédie, il ne réussit jamais qu'à mettre au jour des vaudevilles en 5 actes et en prose. L'allure de son style est telle qu'on s'attend toujours à trouver le couplet au bout de la phrase, et l'on est tout surpris de son absence. Observateur fin mais superficiel, il peint les dehors, les apparences plutôt que le fond des caractères; il s'attache presque exclusivement aux traits extérieurs de la vie sociale dans le monde des salons. On a souvent remarqué sa prédilection pour la richesse, et la prodigalité avec laquelle il dispensait les millions sur la scène. Cette critique, qui paraît d'abord puérile, a dans le fait plus de portée qu'on ne pense et frappe très-justement sur le côté faible de M. Scribe. Pour lui l'argent semble être la seule distinction qui sépare les hommes en deux parts, ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, et c'est sur les premiers seuls qu'il daigne diriger ses regards; les autres ne paraissent pas dignes de son attention. Une méthode si peu philosophique ne saurait le conduire bien avant dans la connaissance du cœur humain. Les salons

sont déjà une espèce de théâtre où chacun vient fardé, costumé selon l'esprit du rôle qu'il croit devoir y jouer. Dans cette vie de convention où vertus et vices sont également revêtus d'un vernis brillant qui en adoucit les faces saillantes, qui en fond toutes les nuances diverses en une teinte uniforme et monotone, comment étudier les passions, suivre leur développement, apprécier leurs causes et leurs effets? On peut y puiser de spirituelles esquisses, quelques scènes amusantes, de piquantes caricatures, le reflet des travers de l'époque; mais ce n'est pas là de la véritable comédie, cela ne suffit pas du moins pour en remplir toutes les conditions. Le haut comique peint l'homme et non pas un homme, la société et non pas une société; tandis que M. Scribe ne saisit que des détails fugitifs, des traits exceptionnels, des ridicules éphémères qui, malgré tout son talent, ne peuvent lui offrir des bases larges et solides pour élever un monument durable. Il a beaucoup d'esprit, il possède fort bien l'entente de la scène; mais si ces deux qualités réunies ont pu créer de charmants vaudevilles, elles ne suffisent plus dès qu'il s'agit d'une comédie. Sa pièce manque à la fois d'intérêt, de vraisemblance et de moralité. Il ne s'y trouve pas un seul calomniateur, dans le véritable sens du mot; la calomnie se borne à des cancans de petite ville répétés par la médisance et grossis en passant de bouche en bouche. Il n'y a donc point de coupable, et en définitive on peut dire qu'il n'y a pas non plus de victime, car les deux personnages aux dépens desquels s'exercent les mauvaises langues sont une jeune fille assez insignifiante qui se voit débarrassée par là d'un fiancé qu'elle n'aimait pas, et son tuteur, ministre d'Etat, exposé naturellement par sa position élevée à toutes les critiques du public. Bien plus, le dénouement de cet imbroglio amène le mariage du tuteur avec sa pupille, au grand contentement de celle-ci, qui nourrissait en secret un violent amour pour lui. M. Scribe s'est trompé dans son titre; au lieu de *la Calomnie*, c'est le *Commérage* qu'il fallait dire, et alors son œuvre eût parfaitement rempli son but. En effet, la scène se passe dans une salle publique de l'hôtel des bains à Dieppe; c'est là que le ministre a donné rendez-vous à sa sœur, à son beau-frère et aux autres personnes nécessaires pour accomplir l'union projetée par lui entre sa pupille et son ami Lucien, jeune démagogue de l'opposition dont on pense amortir la fougue par le mariage. Des oisifs, des baigneurs, des politiques de café, des garçons de bains même, sont témoins des discussions qui s'élèvent bientôt entre ces personnages d'opinions si diverses, et auxquelles vient ajouter encore l'ambition de la sœur qui veut absolument que son mari soit aussi ministre. L'incognito trahi, les pétitions arri-

vent en foule, les intrigues se croisent en tout sens, et ce mariage, la chose la plus simple et la plus facile, devient le point de mire de maints intérêts particuliers qui pensent trouver, en l'entravant, le moyen d'obtenir satisfaction. Les bruits les plus absurdes prennent naissance parmi les garçons de l'hôtel, les cancans vont leur train, et de commérage en commérage, on réussit à dégoûter M. Lucien de sa fiancée et à semer la discorde entre des gens qui semblaient si bien d'accord pour signer le contrat. On ne conçoit pas trop comment l'opinion des domestiques et des oisifs de Dieppe peut exercer une telle influence sur des Parisiens qui ne sont là qu'en passage et qui, une fois la cérémonie terminée, n'y reviendront peut-être jamais. Le plus simple raisonnement devait suffire pour convaincre M. Lucien de la fausseté de ces bruits injurieux. Mais le ministre n'y songe seulement pas; c'est en remontant à leur source réelle qu'il prétend persuader son ami, et, comme cette source n'est pas plus facile à trouver que celle du Nil, il fait de belles phrases sur la calomnie qu'il dit être habitué à combattre en vainqueur, et finit, ainsi que je l'ai déjà dit, par épouser lui-même sa pupille.

Quelle leçon tirer de tout cela? Je ne sais trop, si ce n'est qu'il vaut mieux se marier à Paris lorsqu'on redoute si fort le caquet des petites villes. Quant à la Calomnie, je conseille à mes lecteurs de reprendre la scène de don Basile dans le Barbier de Séville; ils y trouveront plus de verve comique et plus d'énergie que dans les 5 actes de M. Scribe. Il faut avouer qu'à côté de tous ses défauts, Beaumarchais avait un esprit d'une trempe peu commune.

LOUISON D'ARQUIN; par *Charles Rabou*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = **LA ROSE DE DÉKAMA**, roman historique du XIV[e] siècle, par *J. Van Lennep*, trad. du hollandais par *Defauconpret* et *A. Dubourcq*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES AILES D'ICARE**; par *Ch. de Bernard*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CHARLOTTE CORDAY**; par *Alph. Esquiros*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE FOYER DE L'OPÉRA**; par *de Balzac*, *L. Gozlan*, *E. Souvestre*, etc. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

C'est une rude tâche, en vérité, que celle du pauvre critique obligé de suivre la folle presse parisienne dans sa course rapide, et de compter une à une toutes les fantaisies plus ou moins extravagantes auxquelles elle se livre chemin faisant. Lorsque, surtout, il se trouve en présence d'une montagne de romans de toutes les couleurs, qui font plier sa table de travail sous leur poids, y laissant à peine la place nécessaire pour son encrier, ses cigarres et sa tasse de thé, accessoires in-

dispensables de toute occupation intellectuelle, le découragement s'empare quelquefois de son esprit, et il se sent comme écrasé par la verve féconde de ces infatigables écrivains qui semblent vouloir lui jeter des volumes à la tête jusqu'à ce qu'il crie : Merci! La plume échappe à sa main paralysée; il faut qu'il aspire long-temps la fumée du Havanne et le parfum de la feuille chinoise avant de pouvoir sortir de l'épuisement causé par un tel excès de lectures trop souvent non moins indigestes que frivoles. Il voudrait bien temporiser, éluder un travail si pénible. A quoi bon, se dit-il, entasser soigneusement dans des catacombes ces morts-nés, ces os blanchis et desséchés avant l'âge, dont personne ne s'occupera plus demain? Qu'importe si M. de Balzac gâte chaque jour davantage son talent par le mauvais goût de ses inspirations et de son style; si M. Ch. de Bernard, se laissant enivrer par un premier succès, suit la pente facile du feuilleton et délaye son esprit dans les fades ou prétentieuses niaiseries de la littérature fashionable; si M. Alphonse Esquiros, dont le nom rime si bien avec pathos, travestit en sensiblerie mélodramatique les scènes les plus terribles de la période révolutionnaire? Qu'importe, enfin, si M. L. Gozlan et autres ne craignent pas de souiller leur plume en la trempant dans les égouts de Paris, en l'employant à retracer la vie des mauvais lieux! Cela ne vaut vraiment pas la peine de laisser éteindre son cigarre ou refroidir son thé. Mais, malheureux critique, tandis que tu te permets de raisonner ainsi, la montagne s'accroît toujours, s'élève de plus en plus, et menace de t'enterrer tout vif. Don Quichotte littéraire, ne t'es-tu pas imposé le devoir de redresser les torts et les injustices, de pourfendre, non de ta lance, mais de ta plume, tous les géans félons, tous les faux enchanteurs? A l'œuvre donc, courage, la besogne ne te manque pas aujourd'hui.

Qu'est-ce que la *Louison d'Arquin* de M. Rabou? Une fille de joie. Qu'est-ce que la *Princesse parisienne* de M. de Balzac? Une femme galante. Qui sont les héroïnes de MM. L. Gozlan et Cie? Des demoiselles entretenues et des danseuses, les panthères et les rats de nos lions. Il faut avouer que voilà une littérature bien édifiante; et ne croyez pas qu'ici la licence soit rachetée par la gaîté ou la vérité des détails, comme chez les grisettes de Paul de Kock. Nos *grands* écrivains dédaignent ces moyens vulgaires, le rôle d'observateur leur paraît sans doute indigne de leur génie, et ils trouvent plus commode d'écrire pour vivre que de vivre pour écrire. Les turpitudes humaines sont mises à nu par eux, disséquées et classées sèchement comme les plantes dont un collectionneur se propose de faire un herbier. L'égoïsme de la jouissance domine dans

leurs œuvres, et s'y montre avec toute sa laideur, de telle façon qu'à la place de l'intérêt on n'y trouve que dégoût profond pour la société qui produit de telles inspirations, pour le public qui les encourage par ses applaudissemens, sa longanimité ou sa lâche indulgence. Il est vrai, d'un autre côté, que de semblables productions ont l'avantage de pouvoir être jugées dès le premier chapitre, ce qui fait que l'homme de goût referme aussitôt le livre en haussant les épaules de pitié, je dirais presque de mépris. Mais cette protestation muette ne suffit pas; en littérature comme en politique, les mauvais sont d'autant plus forts et crient d'autant plus haut que les bons se cachent et se taisent. On se console en disant que le mal n'est qu'éphémère, que la postérité n'en saura rien; ce sont les exhalaisons fétides qui s'échappent du marais bouleversé par l'orage: qu'il vienne un bon vent du nord, bientôt les nuages seront dissipés et le soleil brillera d'un éclat nouveau. Tout cela est bel et bon, mais en attendant les vapeurs malfaisantes empoisonnent l'air, et au lieu de rester les bras croisés à contempler les nuages qui, s'élevant vers le ciel, y dessinent leurs formes fantastiques, ne vaudrait-il pas bien mieux songer à dessécher le marais, à tarir la source du mal? Le public lecteur de romans ne lit malheureusement en général pas autre chose, et si l'on admet, ce qui ne peut guère être nié, que la lecture modifie l'intelligence et façonne l'esprit, on comprendra que cette influence peut avoir des résultats plus durables que sa cause elle-même. Bien des faits désastreux pourraient être facilement cités à l'appui de cette assertion; et puisque la liberté exige que nulle entrave ne vienne arrêter l'essor des écrivains, n'est-ce pas un devoir pour tout homme éclairé de chercher à prémunir le bon sens public contre les charmes de ces faux enchanteurs, contre les tentatives de ces géans de la presse qui changent le levier de l'intelligence en un instrument d'oppression et d'abrutissement? Vengeons les lettres! C'est le moins que nous puissions faire pour elles à qui nous devons tout ce que nous sommes.

Les auteurs eux-mêmes sont d'ailleurs les premiers intéressés à faire cesser le silence de la critique. Si celle-ci veillait à son poste, criant qui vive! à tout venant, exerçant avec vigilance ses utiles fonctions, si elle se montrait sévère et passionnée pour le juste et le vrai seulement, comme elle le doit, croyez-vous, par exemple, que M. Charles de Bernard se serait endormi sur la première petite feuille de laurier que ses amis lui ont jetée à la tête? Non certes, il serait forcé de veiller aussi, car tout homme a son amour-propre, et l'écrivain plus que nul autre. Nous ne le verrions pas, soyez-en sûrs, délayer si platement dans deux lourds volumes la philoso-

phique pensée d'une gracieuse légende païenne. Le sujet des *Ailes d'Icare* n'était point mal choisi; c'est le sort commun de la plupart de ces jeunes gens qui abandonnent la vie paisible et heureuse de leur province, croyant qu'ils n'ont qu'à venir à Paris pour acquérir aussitôt honneurs et fortune. Après avoir perdu leur temps et leur argent dans de vaines sollicitations, dans de misérables intrigues, ils repartent plus pauvres qu'ils ne sont venus, et trop heureux si leurs illusions ne leur ont pas fait aussi sacrifier leur avenir à cette cruelle expérience. La donnée était certainement féconde, elle offrait une heureuse application de l'allégorie antique. Mais que de bavardage avant d'arriver à ce fait, que de détails puériles, niais, faux surtout, que de fades peintures empruntées à une existence toute de convention! L'invraisemblance et l'affectation dominent le récit d'un bout à l'autre, et si, séduit par le nom de l'auteur, on se laisse entraîner à le lire, on fera bien de tenir son Ovide auprès de soi pour retremper ses facultés assoupies et se raccommoder avec Icare dans la charmante fable du poète romain.

Quant à M. Esquiros, je le plains sincèrement d'avoir pu s'imaginer que Marat et Charlotte Corday étaient des héros convenables pour un roman; de n'avoir pas compris que de pareils personnages et de pareilles scènes n'appartenaient qu'à l'histoire et ne comportaient nullement l'enflure du style; d'avoir enfin pu métamorphoser ce drame terrible et sombre en un galimatias sentimental digne du théâtre de Bobinaud. C'est noircir du papier bien inutilement, car le public même des cabinets de lecture préfèrera toujours les récits animés d'un Thiers, d'un Mignet et autres historiens qui ont retracé les évènemens de la Révolution avec talent et gravité.

A côté de tous ces romans médiocres ou mauvais, *la Rose de Dékama*, toute hollandaise qu'elle est, ressort brillante et gracieuse. Malgré les longueurs du genre historique, dont M. Van Lennep n'a pas su se garder, on y trouve un intérêt bien plus réel, des études de mœurs originales, le tableau d'une époque et d'un pays peu connus. La scène se passe dans le 14me siècle au milieu de la lutte engagée par les braves Frisons pour maintenir leur indépendance. Les mœurs à la fois rudes et chevaleresques du moyen-âge y sont assez bien peintes, et l'on y rencontre maints chapitres remarquables qui rappellent heureusement la manière de Walter Scott. Il est seulement à regretter que le style soit en général un peu lourd, dépourvu d'élégance, parfois même de clarté. Je ne sais si c'est à l'auteur hollandais que doit être attribué ce défaut, mais dans tous les cas la traduction n'a pas su le faire disparaître.

LE LOUVRE SOUS NOS ROIS; par *E.-L. Guérin.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = LES VERTS GALANS; par *P. Clément.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG; par *C. Paul de Kock.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Guérin exploite les chroniques galantes de la monarchie française qui paraissent offrir une mine inépuisable, soit à la verve des romanciers, soit à la curiosité des lecteurs. En effet, on remplirait une chambre des compositions de ce genre, plus ou moins médiocres, qui ont été publiées depuis 30 à 40 ans, et cependant il paraît que le sujet n'est pas encore épuisé, ni le public las, puisque c'est toujours la ressource ordinaire des écrivains gagne-petit, qui ne tarderaient sans doute pas à y renoncer s'il ne se trouvait plus d'amateurs. Du reste cela s'explique aisément. Outre l'intérêt historique, qui, à défaut de talent, offre un certain attrait, ces peintures de la corruption princière ou royale flattent l'esprit démocratique de notre époque en justifiant son antipathie pour le passé, sa haine instinctive pour le despotisme dont elles lui retracent les tristes résultats. Enfin on aime à suivre ces intrigues de cour qui vous introduisent en quelque sorte dans le sanctuaire de la royauté si long-temps fermé pour la foule et rabaissent au niveau de simples mortels ces princes et ces seigneurs qui se prétendent d'une nature plus noble. Telles sont, je crois, les causes du succès de ces ouvrages sans couleur et sans originalité, qui trouvent le plus grand nombre de leurs lecteurs dans une classe peu éclairée et nullement apte à juger le mérite littéraire de l'écrivain.

— *Les Verts Galans* de M. Clément peuvent être rangés à peu près sur la même ligne. Je ne sais si l'auteur a voulu par son titre allécher le public peu délicat qui se plaît au scandale, mais en ce cas il y aura des désappointemens parmi ses lecteurs, car les contes que renferme ce volume ne m'ont paru ni verts ni galans. Ce n'est pas moi du reste qui lui en ferai un reproche. Au contraire, j'ai été agréablement surpris du contraste que forme le titre à côté du contenu, et qui est exactement l'inverse de ce qu'on rencontre habituellement dans les romans du jour. Les contes de M. Clément ne sont pas bien remarquables, mais on n'y trouve du moins rien qui blesse trop la décence et le bon goût.

— Je voudrais pouvoir en dire autant de la *Jolie Fille du Faubourg*, car M. Paul de Kock, à côté de ses défauts, a un talent véritable qui serait digne d'un meilleur emploi. Malheureusement il se soucie en général fort peu de la réserve et des voiles, et semble n'admettre aucun terme moyen entre la pruderie et la licence. Il est vrai que ses tableaux sont tou-

jours empruntés à une seule classe de la société, dont la retenue n'est pas le trait caractéristique. Il peint le monde des grisettes, et dans ce monde-là, c'est un peu comme à la cour dont parle Paul-Louis : on y vit pêle-mêle, on se prend, on se donne, on se quitte sans autre formalité ; la grisette tient de la femme libre, elle n'enchaîne pas son cœur et ne s'astreint guère au mariage que pour faire une fin. On conçoit alors qu'il serait bien difficile d'écrire son histoire sans faire mention de ses faciles amours, et qu'on ne peut parler de ceux-ci sans raconter quelqu'un de leurs incidens les plus ordinaires.

Cependant n'allez pas vous imaginer que la jolie fille du faubourg soit une de ces beautés de la Chaumière ou de Tivoli, qui changent d'amans tous les huit jours et se donnent à qui veut les prendre. C'est, au contraire, une fille modeste et sage, qui ne se fait point un jeu du sentiment et qui ne veut être courtisée que dans de bons motifs. Un jeune homme non moins sage et non moins modeste la rencontre par hasard, s'éprend d'amour pour elle et ne rêve plus d'autre bonheur que celui d'obtenir sa main. Mais ses amis, persuadés qu'un homme doit avant de songer au mariage donner essor pendant quelque temps à la fougue de ses passions, le jettent dans ce but au milieu d'une société de grisettes. L'une d'elles se charge de son éducation qui est bientôt après perfectionnée par la complaisance d'une charmante cousine, et le jeune homme alors, regardé comme accompli, épouse la jolie fille du faubourg. Tel est en peu de mots le sujet de ce roman d'une morale fort relâchée et dont les détails ne sont pas des plus édifians. Mais il s'y trouve trois ou quatre scènes qui sont, dans un genre un peu trivial sans doute, de petits chefs-d'œuvre de vérité et d'observation. Entre autres, une distribution de prix dans un pensionnat et une soirée chez une grisette méritent d'être cités comme échantillons du talent véritable de M. Paul de Kock. Un peu plus de respect pour le bon goût et les convenances permettraient à cet écrivain d'aspirer à occuper une place élevée dans la littérature. Il est fâcheux que le public l'ait gâté par des éloges sans réserve. Si la critique n'avait pas déserté son poste, elle l'aurait peut-être tenu en garde contre cette voie facile et dangereuse.

LA LIGUE D'AVILA, ou l'Espagne en 1520 ; par le comte *Victor du Hamel*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA LAMPE ÉTEINTE** ; par *Eugène Pelletan*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES SOIRÉES DU GAILLARD D'ARRIÈRE** ; par *A. Jal*. — Paris. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

M. V. du Hamel s'est proposé dans son roman de soutenir

une thèse politique, de montrer comment le respect des institutions et des garanties existantes offre pour les peuples et pour les rois la véritable ancre de salut au milieu des orages révolutionnaires. Considérée comme un principe général, cette assertion est fort juste, quoiqu'on puisse différer beaucoup sur la manière de l'appliquer, et sur la nature des institutions auxquelles doit appartenir cette mission conservatrice. Il est certain que, dans les efforts tentés pour améliorer les conditions de notre ordre social, on s'est montré jusqu'ici plus habile à détruire qu'à édifier, et qu'on a paru croire qu'il fallait commencer par renverser tout ce qui existe, par faire table rase sans même respecter les fondations primitives et encore parfaitement solides. Cette erreur funeste a retardé le progrès plus peut-être que toutes les entraves de ses ennemis. Elle a jonché de ruines le terrain, et jeté l'effroi dans les esprits. On pourra sans doute aisément contester à l'auteur que l'existence de classes privilégiées soit la garantie réelle de la liberté ; mais on devra reconnaître avec lui que la plupart des révolutions sont la conséquence plus ou moins immédiate de l'usurpation, qui foule aux pieds les droits acquis.

— *La Ligue d'Avila* présente l'état de l'Espagne pendant la guerre civile qui précéda l'arrivée de Charles-Quint, et à laquelle cet empereur mit fin par de sages mesures, tendant à concilier tous les partis, en ménageant à la fois les fueros des diverses provinces et la liberté du pays. C'est un récit historique entremêlé de quelques intrigues d'amour assez compliquées, écrit dans un style un peu prétentieux, un peu chevaleresque, et où, malgré le nombre et la diversité des incidens, l'intérêt n'est pas toujours bien soutenu, parce que l'abondance des détails nuit parfois à la marche de l'action.

— *La Lampe éteinte* est destinée aux « âmes contemplatives, » mélancoliquement refoulées sur elles-mêmes, épouvantées » et muettes devant la terrible énigme de l'existence, et qui, » faute d'avoir pu s'élever à la science qui explique tout et » affirme à tort ou raison, s'en vont solitaires par le monde, » tout en gémissant de leur solitude, en recueillant tous les » bruits qui passent, toutes les voix qui meurent, toutes les » plaintes qui s'élèvent et s'éteignent autour d'elles, toutes » les misères qui n'ont pas de nom, toutes les souffrances qui » n'ont pas de plaie visible. Pauvres âmes errantes et en » peine, à la recherche d'autres âmes errantes et en peine » comme elles, pour leur donner le baiser de communion que » les premières vierges chrétiennes se donnaient avant d'entrer dans le cirque. »

Et vous pouvez bien penser que ce n'est guère amusant,

car ce n'était pas pour se réjouir qu'on entrait dans le cirque. Les héros de M. Pelletan, Élie Arvert et Tribaldo sont deux de ces âmes errantes et en peine, qui s'en vont clamant leurs lamentations, faisant retentir l'air de leurs gémissemens désespérés. Ce sont deux poètes selon la définition de la nouvelle école, c'est-à-dire des jeunes gens à l'esprit vide et à l'âme creuse qui se nourrissent de brouillard, s'abreuvent de larmes, après avoir perdu leur argent au jeu, leur santé dans les excès, et tout leur avenir dans une vieillesse prématurée, qui tue à la fois l'énergie du corps et les facultés de l'intelligence. Ils sont dégoûtés du monde et de la vie, à l'âge où ils devraient à peine commencer à les connaître, et leur courage efféminé succombe dès les premiers efforts de la lutte, qui seule peut conduire au succès. Alors, ils crient anathème contre l'indifférence de ce malheureux public, qui n'a pas voulu prendre pour du génie leur fougue inexpérimentée et ignorante, pour de la poésie leurs œuvres sans portée, sans principes, sans élévation. M. Pelletan appelle cela faire de l'art idéal. C'est possible, mais à coup sûr ce n'est pas de l'art vrai, c'est un art bien stérile et bien triste. Il n'enfantera jamais aucune pensée généreuse, aucun principe fécond. C'est un matérialisme idéalisé, c'est-à-dire un non-sens; et quelque talent qu'on emploie à cacher sous un style fleuri, à recouvrir de formes élégantes cette absence de principes, une semblable poésie ne résonnera jamais que comme la peau tendue sur le vide du tambour. M. Pelletan s'est engagé dans une mauvaise voie, et c'est d'autant plus fâcheux que maintes pages de ses récits annoncent des moyens qu'on voudrait voir mieux employés. On y rencontre çà et là quelques descriptions pleines de charme et de naïveté, qui forment contraste à côté de la couleur généralement forcée et prétentieuse de tout l'ouvrage.

— De tous les écrivains français qui sont allés puiser leurs inspirations dans le monde maritime, M. Jal est celui qui paraît avoir le mieux compris quelles ressources on en peut tirer, et comment l'imagination peut puiser avec avantage à la source de la science. Il en a fait l'objet d'un travail consciencieux, et ne s'est pas borné seulement à y chercher une mine nouvelle d'émotions fortes, de passions exagérées. Ses recherches sur l'archéologie navale, dont il a déjà publié deux volumes très-remarquables, et qui ne sont que des matériaux pour une histoire complète de la marine française, lui ont fourni une foule de faits intéressans, de traits curieux, d'incidens dramatiques, dont il a profité pour faire un livre à l'usage des gens du monde. Il a su avec talent leur donner la forme attrayante du conte et conserver la couleur originale

de chaque époque, en sorte qu'on y trouve un tableau successif des changemens opérés dans l'art de la navigation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Des notes assez étendues ajoutent encore à l'intérêt et servent à éclaircir la partie technique, tandis qu'un vocabulaire placé à la fin de l'ouvrage donne l'explication des principaux termes de la langue maritime. Enfin, le style simple et élégant de M. Jal fait des *Soirées du gaillard d'arrière* une lecture très-agréable qui ne peut manquer d'avoir de nombreux amateurs.

PIERRE-PAUL RUBENS; par *S. Henry Berthoud*. — Paris, chez Gayet et Lebrun. 2 vol. in-8, 15 fr.

Pierre-Paul Rubens fut un grand peintre, presque sans rival à une époque où l'art comptait d'habiles maîtres dans tous les genres, et, ce qui n'est pas moins remarquable, il fut un homme heureux, au-dessus de toutes les passions basses ou haineuses, de toutes les misérables intrigues qui divisaient ses émules. Fils d'une famille riche et noble, il embrassa la peinture par goût, contre la volonté de ses parens, et dès son début se plaça dans les premiers rangs. Marié d'abord avec une femme peu digne de lui, dont il eut deux enfans, il épousa en secondes noces une jeune personne à laquelle il avait inspiré le plus grand amour, et qui se consacra tout entière à son bonheur. Choyé par les plus grands seigneurs, fêté dans les cours, appelé même plusieurs fois à remplir des missions diplomatiques, il eut une carrière des plus brillantes; sa vie fut un triomphe continuel. M. Henry Berthoud peint son caractère de manière à le faire aimer, et donne une foule de détails sur l'intérieur de sa maison, qui était le rendez-vous de tous les hommes distingués, où les peintres surtout trouvaient toujours bon accueil et juste estime. En regard de cette vie si belle et si pure, il place les excès funestes de la plupart des artistes célèbres, ses contemporains, et surtout l'existence malheureuse d'un Rembrandt, dévoré par l'envie, dominé par l'avarice, qui semblait prendre plaisir à cacher sa gloire dans la solitude, comme s'il craignait que son éclat ne souffrît des hommages rendus à un autre.

Les noms seuls de tous ces peintres fameux, auxquels viennent se joindre ceux de plusieurs grands écrivains, suffiraient déjà pour attirer l'attention sur ce roman, et nous ajouterons que l'auteur a su les grouper avec bonheur autour d'une action qui ne manque ni d'intérêt, ni de mouvement. Jusqu'à quel point tous ces détails sont-ils vrais? C'est ce que nous ne

déciderons pas ; mais M. H. Berthoud dit les avoir puisés dans des traditions populaires, et lors même que leur exactitude ne serait pas tout-à-fait historique, il ne faut point se montrer trop rigoureux à cet égard dans une œuvre d'imagination. D'ailleurs, il y a dans la narration de cet auteur un certain charme de naturel et de simplicité qui séduit le lecteur, et qui, malgré les défauts qu'on peut reprocher à ses compositions, doit, selon nous, lui assurer une place honorable parmi les romanciers français de l'époque actuelle.

OEUVRES CHOISIES de *J. Petit-Senn*. — Genève. In-8, 5 fr. ; Paris, chez Ab. Cherbuliez et C[ie], 8 fr.

Connu d'abord par une foule de petits vers plus ou moins légers qui échappaient à sa plume facile et gracieuse, venant ainsi de temps en temps protester contre l'impitoyable anathème lancé sur la littérature genevoise, M. Petit-Senn publia pendant un ou deux ans un journal intitulé le *Fantasque,* dans lequel son esprit malin s'exerçait, en prose, aux dépens des ridicules et des travers de la société. Ce sont les principaux articles de ce recueil qu'on a réunis pour former le premier volume de ses œuvres choisies. Ils sont empreints d'une couleur tout-à-fait locale; on y retrouve bien le caractère genevois, caustique, railleur, avec sa plaisanterie parfois un peu triviale, mais toujours mordante et donnant à penser autant qu'à rire. Ces traits particuliers, qui constituent son originalité nationale, ne peuvent manquer de lui assurer tôt ou tard une place honorable dans le domaine littéraire, comme il en a déjà conquis une dans les régions scientifiques. Mais il faut pour cela que la sphère de la pensée ne s'arrête pas aux limites du territoire, et que les écrivains, s'élevant audessus des petits intérêts qui s'agitent autour d'eux, sachent embrasser les idées générales, y rapporter leurs observations et féconder ainsi le champ qu'ils cultivent. M. Petit-Senn n'est peut-être pas tout-à-fait exempt de reproche à cet égard; ou pour parler plus exactement, la critique doit blâmer l'éditeur qui, cédant à la manie du feuilleton, a cru convenable de reproduire dans un volume les articles d'un journal exclusivement destiné à Genève et aux Genevois. La couleur locale, excellente comme accessoire, devient ici plutôt un obstacle au succès, car elle condamne l'œuvre littéraire à n'avoir qu'un public fort restreint. Cependant, il est plusieurs chapitres des *OEuvres choisies de M. Petit-Senn* qui méritent d'être distingués, et, sans approuver entièrement l'éloge un peu trop pompeux que M. A. Richard a placé en tête, nous voyons avec

plaisir de semblables publications, et nous désirons vivement qu'elles soient encouragées. Ce sont autant de signes remarquables, qui annoncent dans la Suisse française le réveil d'un mouvement littéraire, dont le développement ultérieur ne sera peut-être pas sans importance.

ESSAI sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten, Uri, Schwyz, Unterwalden, jusqu'à leur premier acte de souveraineté et à l'admission de Lucerne dans leur confédération, en 1332; par *J. J. Hisely*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Ce volume forme la 1re livraison du tome 2e des *Mémoires et documens* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande.

Comme presque toutes les origines, les premiers temps de la Confédération Suisse sont obscurs, difficiles à étudier et entremêlés de traditions populaires, dans lesquelles la vérité se trouve plus ou moins altérée par des circonstances fabuleuses. L'histoire de Guillaume Tell a déjà été l'objet de recherches critiques qui l'ont dépouillée en partie de son caractère romanesque; maintenant c'est la conjuration du Grutli, qui, d'après des documens jusqu'ici peu connus, paraît devoir prendre un aspect nouveau. La plupart des historiens, partant de l'idée que la liberté des Waldstetten remontait à l'antiquité la plus haute, ont regardé cet événement comme une restauration qui avait pour but d'expulser des usurpateurs et de sauver l'indépendance du pays. Les Suisses avaient ainsi pour eux le droit, la justice la plus stricte, et leur conduite modérée envers de tels ennemis n'en paraissait que plus héroïque. Muller lui-même envisage les choses de cette manière, et accuse l'Autriche d'avoir foulé aux pieds les privilèges et la nationalité des Waldstetten, en voulant les soumettre à sa domination. Sans doute le scrupuleux historien n'a pas eu connaissance des documens qui semblent invalider cette opinion, ou bien s'il en est tombé quelqu'un entre ses mains, il n'aura pas trouvé que ce fût une autorité suffisante. C'est un point que l'on ne saurait décider, car M. Hisely ne cite aucune des pièces justificatives sur lesquelles repose son mémoire; il se contente de renvoyer à l'ouvrage de M. Kopp, qui a rassemblé soigneusement tous les documens propres à justifier ses critiques sur l'histoire des Waldstetten, et à prouver que ce furent les Suisses qui commirent une sorte d'usurpation en se révoltant contre les droits des seigneurs autrichiens. Il ne partage cependant pas tout-à-fait ses idées, et il regarde comme une heureuse révolution ce que M. Kopp appelle une insur-

rection séditieuse contre la légitimité. On ne saurait blâmer cet esprit d'investigation, qui animé du seul amour de la vérité cherche à la faire briller dans tout son jour, sans aucune préoccupation de vanité nationale, ni d'aveugle partialité. Mais si l'historien doit se défier des traditions populaires, des chroniques passionnées, et se tenir en garde contre le charme séduisant de leur naïve poésie, il ne faut pas non plus qu'il pousse sa critique trop loin, qu'il la rende systématique en prétendant ne voir que mythes, fables, allégories dans tous les récits qui remontent à quelques siècles en arrière. Cet excès, dans lequel est tombé parfois l'école de Niebuhr, est plus dangereux peut-être que la tendance opposée, car il risque d'enlever à l'histoire une grande partie de son intérêt, de la dépouiller de son caractère héroïque, et d'affaiblir son influence morale sans ajouter beaucoup à sa clarté, ni parvenir à démêler complètement le vrai du faux. M. Hisely paraît avoir compris ce défaut et il a su l'éviter heureusement. Ce n'est pas l'authenticité des faits qu'il vient ébranler par des hypothèses plus ou moins hasardées. Il accepte comme incontestables ceux qui, dans tous les récits historiques, accompagnent l'origine de la liberté suisse, savoir : la conjuration du Grutli, les injures faites par les baillis autrichiens soit à un paysan du Melchtal, soit à la femme de Baumgarten, la mort de Gessler, tué par Guillaume Tell, etc. Ses critiques portent seulement sur la nature du mouvement, qu'il considère comme une véritable révolution. Les matériaux dont il s'est servi, les anciennes chartes qu'il a consultées, semblent en effet prouver que la liberté n'avait pas existé chez les Waldstetten avant cette époque. Les pays de Schwyz, d'Uri et d'Unterwalden ne dépendaient point directement du pouvoir impérial; ils étaient soumis à l'autorité de comtes relevant de l'Empire sans doute, mais qui exerçaient une domination assez complète et absolue. L'organisation féodale s'y était introduite comme partout ailleurs, avec les diverses démarcations sociales qui séparaient le serf de l'homme libre. Le noble sentiment qui porta quelques paysans courageux à se réunir, à se concerter pour secouer le joug, n'en apparaît d'ailleurs que plus admirable, ainsi que l'habileté avec laquelle ils surent rapidement organiser le pays, de manière à le mettre en état de défendre la glorieuse indépendance qu'il venait de conquérir. Il en résulte peut-être une autre hypothèse non moins probable, c'est que la tradition, peu fidèle à la chronologie, a confondu les époques et rassemblé dans une trop courte période des faits dont le développement successif doit avoir exigé bien plus de temps. Mais, quoi qu'il en soit, la bataille de Morgarten ne reste pas moins le triomphe

de la valeur suisse et l'événement mémorable d'où date en quelque sorte l'existence de la Confédération.

Il est impossible d'analyser convenablement un *Essai* qui n'est lui-même qu'une analyse des documens historiques dans lesquels l'auteur a puisé sa conviction. C'est une œuvre d'étude sérieuse qui demande à être étudiée de même, et nous devons nous borner à signaler à nos lecteurs l'important travail de M. Hisely, dans lequel ils trouveront toutes les qualités propres à exciter leur intérêt, à soutenir leur attention. De pareilles recherches, où le véritable patriotisme se montre uni à l'amour de la vérité, jettent un jour nouveau sur l'histoire et méritent d'être vivement encouragées. Leur publication fait le plus grand honneur à la *Société d'histoire de la Suisse romande*, dont les *Mémoires et documens* promettent ainsi de former un recueil fort précieux.

ALBERT DE HALLER. Biographie. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8, 3 fr. 50 c. pour la Suisse; 4 fr. 50 c. pour la France.

La biographie des hommes célèbres forme aujourd'hui avec les recherches historiques l'objet principal vers lequel les littérateurs suisses dirigent leurs travaux. C'est un sujet fécond, qui excite facilement l'intérêt des lecteurs et fournit à l'écrivain le moyen d'exercer une influence salutaire en offrant à la jeunesse des exemples à suivre, en mettant en saillie toutes les leçons qu'on peut puiser dans de telles vies si belles et si pleines.

Albert de Haller, à la fois grand poète et savant du premier ordre, naquit à Berne le 16 octobre 1708. Comme il arrive souvent aux hommes de génie, le développement de son intelligence devança celui de ses facultés physiques, et cette anomalie produisit chez ceux qui l'entouraient une prévention peu favorable au jeune prodige. Le goût de la méditation et de l'étude s'empara de très bonne heure de cet esprit si bien doué; les jeux de l'enfance n'avaient point d'attrait pour lui, la lecture était son seul plaisir, et le désir de se distinguer, de primer sur tous ses camarades, donnait à son caractère une impulsion qui aux yeux de l'observateur superficiel pouvait facilement passer pour de la jalousie. Le mot d'un de ses maîtres, à cet égard, est tout-à-fait remarquable: *M. Haller*, disait-il, *a toujours la passion de dépasser ceux qui pourraient faire aussi bien que lui.* Et l'on pensait bien faire en réprimant ce puissant mobile, en lui opposant l'indifférence, parfois même le blâme.

Mais la persévérance est d'ordinaire l'une des premières qualités du génie, et les obstacles ne furent pour le jeune Haller qu'un stimulant de plus. Orphelin à douze ans et abandonné à ses propres forces, il trouva, dans cette ardeur d'émulation qui ne le quitta jamais, le secret du succès. Dès son début dans la carrière scientifique, il déploya une supériorité fort remarquable, et l'on put bientôt prévoir le rôle brillant qu'il était destiné à jouer. Son imagination, qui le porta également vers la poésie, dirigea ses premières investigations sur le vaste champ des découvertes. Il suivit avec amour les leçons de Boerhaave, et sut profiter habilement de toutes les ressources que lui offrait la société des hommes distingués avec lesquels il se trouva en relation. Après des études profondes, ayant obtenu le grade de docteur, il revint à Berne pour exercer la médecine. La première ambition qui s'était emparée de lui dans son enfance avait été de faire des livres, aussi n'avait-il pas attendu l'âge mûr pour publier quelques productions de sa plume. Ses poésies suisses, qui parurent en 1731, attirèrent l'attention publique sur lui; la nature sublime des Alpes n'avait jamais été peinte avec tant de vérité. Malgré de nombreuses critiques, Haller obtint comme littérateur un nom que ses travaux scientifiques ne tardèrent pas à rendre également illustre dans le monde savant. Créé bibliothécaire de la ville de Berne, il put se livrer à son goût pour le travail, et son esprit s'exerçant sur maints sujets divers les traita tous avec une rare supériorité.

Habile novateur, il sut reculer les bornes de la science: la botanique, l'anatomie et la physiologie furent les trois branches qu'il cultiva plus particulièrement et auxquelles son génie imprima un élan tout nouveau. Sa réputation grandit rapidement; les suffrages les plus honorables lui arrivèrent de toutes parts; appelé à l'université de Gœttingue, il y fut visité par Georges II qui voulut l'y retenir, le roi de Prusse cherchait à l'attirer à Berlin, l'empereur d'Autriche lui envoyait le titre de baron, toutes les sociétés savantes se hâtaient à l'envi de l'inscrire sur la liste de leurs membres. Enfin, pour mettre le comble à ce triomphe, le sénat de Berne, désirant se l'attacher irrévocablement et lui donner une preuve extraordinaire de l'estime publique, rendit un décret par lequel Haller fut mis *en réquisition perpétuelle pour le service de la république;* on créa pour lui une charge avec la clause formelle qu'elle serait abolie après sa mort.

A ses grandes facultés intellectuelles, Haller joignait des qualités solides, des vertus précieuses. Excellent citoyen, son amour de la patrie était encore exalté par l'enthousiasme du poète pour les scènes sublimes de la nature alpestre. Son

cœur était ouvert à toutes les affections de la vie privée, et, dans les épreuves cruelles qu'il eut à subir, il déploya une sensibilité profonde, mais vraie, mais dénuée de toute affectation. Les strophes suivantes, extraites d'une élégie qu'il composa sur la mort de sa femme, sont à la fois belles et simples; c'est l'expression touchante d'une douleur qui, se repliant sur elle-même, fuit le monde et ne cherche ses consolations que dans le souvenir et l'espérance :

« Aussi t'ai-je aimée plus que ma bouche ne te le disait, plus que le monde ne pourra le croire, plus que je ne l'ai cru moi-même. Combien de fois, en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disait-il en frémissant : hélas! s'il fallait la perdre! et je versais des larmes en secret.

» Oui, mon deuil durera, même lorsque le temps aura séché mes pleurs : le cœur connaît d'autres larmes que celles qui mouillent le visage. Le premier amour de ma jeunesse, le souvenir sacré de ta douceur parfaite, l'admiration de tes vertus, sont une dette éternelle pour mon cœur.

» Dans les bois les plus épais, sous l'ombrage obscur des hêtres, là où personne ne peut entendre nos plaintes, je chercherai ton image chérie, nul ne viendra distraire mon souvenir. Je te reverrai, telle que tu étais; je reverrai ta tristesse lorsque je devais te quitter, ta tendresse dans mes embrassemens, ta joie à mon retour!

» Je te chercherai dans le plus profond éloignement des cieux, au-delà des astres qui roulent dans l'espace, sous tes pieds. Là, sans doute, ton innocence brille d'un éclat céleste; là, ton âme douée de forces nouvelles franchit ses anciennes bornes.

» Là, t'accoutumant à la gloire visible de Dieu, tu trouves ton bonheur dans ses conseils; ta voix mêle, aux concerts des anges, une prière pour moi. Là, tu apprends à connaître le but de mon affliction. Dieu t'ouvre le livre de vie : tu lis ses desseins dans notre séparation et la fin prédestinée de ma carrière mortelle.

» O belle âme que j'aimai avec tant d'ardeur, mais que je n'aimai point assez, que tu dois être plus aimable encore aujourd'hui que la lumière céleste t'environne!... Une vive espérance inonde mon cœur... Ne te refuse pas à mes vœux, ouvre-moi tes bras, je m'envole pour m'unir éternellement à toi... »

Après une longue et noble carrière, Haller mourut dans sa 70e année. Comme la plupart des hommes de génie que la Suisse a produits, il montra dans toutes ses œuvres une tendance spiritualiste bien prononcée et n'étouffa jamais la voix du sentiment religieux qui lui fournissait au contraire ses ins-

pirations les plus élevées. C'est ce point de vue que l'auteur de sa biographie cherche surtout à mettre en relief. Dans ce but, il accumule les citations et les extraits de correspondance les plus propres à prouver que Haller était chrétien de conviction. Il s'attache principalement à donner tous les détails de sa mort, et insiste avec force sur les leçons édifiantes qu'on peut y puiser. Du reste, son travail est plein d'intérêt; les talens de Haller y sont dignement appréciés, et si le style n'offre pas toute la pureté, toute l'élégance désirables, il est en général simple et facile.

ARCHIVES ISRAÉLITES de France; par une société d'hommes de lettres, sous la direction de *S. Cahen*. — Paris, rue Pavée, n. 1, au Marais. Il paraît chaque mois un numéro de 3 à 4 feuilles in-8. Prix : 15 fr. par an, 9 fr. pour six mois.

Le but de ce journal est à la fois de recueillir tous les documens propres à faire connaître l'état actuel de la population israélite française, et de signaler les réformes qu'il peut être convenable de faire, soit dans le culte même, soit dans l'organisation des consistoires et des écoles, pour assurer son développement progressif et la faire participer au mouvement du siècle. Ce n'est point une œuvre exclusive, l'esprit de secte y est tout-à-fait étranger; les juifs éclairés comprennent bien qu'au point où ils sont arrivés après tant de luttes et de souffrances, il dépend d'eux de faire tomber les dernières préventions qui s'opposent encore à leur complète émancipation politique. Comme il arrive presque toujours lorsque l'oppression pèse sur un peuple ou sur une classe de la société; ils se sont montrés long-temps peu dignes de la liberté que la justice et l'humanité réclamaient en leur nom. On ne saurait leur en faire un reproche; car, relégués au dernier degré de l'échelle sociale, trop souvent mis hors la loi, ils voyaient toutes les carrières intellectuelles fermées devant eux, et si celle du trafic leur était abandonnée, ce n'était que par la ruse et la dissimulation qu'ils pouvaient suppléer aux garanties qu'on leur refusait. On les forçait à veiller, à combattre sans cesse pour la conservation de leurs biens et de leur vie. Le fanatisme les avait ainsi réduits à lutter, au milieu de la civilisation, avec les armes des sauvages. La constance avec laquelle ils ont soutenu cette longue guerre décèle en eux une force qui, sous l'empire de circonstances nouvelles, ne peut tarder à prendre un développement remarquable. Aujourd'hui que la tolérance leur est définitivement acquise, cette intelligence qui, malgré toutes les entraves, les avait plus d'une fois rendus par la richesse nécessaires, re-

doutables même à leurs ennemis, leur offre un moyen sûr de vaincre dans ses derniers retranchemens le préjugé populaire. Le juif instruit, littérateur, savant, le juif industriel ou artiste habile ne peut plus demeurer un objet de mépris ou d'aversion; il trouvera comme un autre homme le chemin de la faveur publique qui s'attache au talent, au vrai mérite, sans lui demander d'où il vient. La lice est ouverte à tous, chacun peut y descendre; sous ce rapport du moins la France a conquis la véritable égalité, la seule peut-être qui soit possible.

Le Recueil périodique de M. Cahen me paraît éminemment propre à favoriser cette tendance, en signalant tous les progrès philosophiques, littéraires et même industriels de l'esprit israélite, et en lui donnant ainsi un stimulant dont il a manqué jusqu'à présent en France. Les sujets qu'il se propose de traiter se rangeront sous les six sections suivantes : 1. *Religion et Culte*; 2. *Éducation et Instruction*; 3. *Consistoires, Notables et Rabbins*; 4. *Industrie*; 5. *Biographie*; 6. *Littérature*. La première livraison renferme plusieurs articles fort intéressans. Entre autres je citerai le projet d'ordonnance pour l'organisation du consistoire central, un aperçu rapide de la littérature hébraïque et juive en France, et une notice curieuse sur les manuscrits hébreux des archives du royaume. On remarquera surtout avec plaisir le ton convenable et modéré dont la rédaction est empreinte d'un bout à l'autre. Il est à désirer qu'une semblable entreprise trouve des encouragemens, car elle ne pourra produire que d'heureux résultats. Non-seulement les Israélites, mais encore tous les hommes qui s'occupent d'études hébraïques sont intéressés à la soutenir par leur concours bienveillant.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE DISCIPLE DE JÉSUS-CHRIST, recueil d'instructions, d'exhortations et de consolations chrétiennes, publié par *J. Martin-Paschoud*, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, tome Ier. In-8, 7 fr.

Ce recueil paraît par livraisons mensuelles de 2 à 3 feuilles in-8. Prix de l'abonnement à la seconde année, 7 fr. pour la France et la Suisse, 8 fr. pour les autres pays.

Ceci n'est pas un journal théologique; les discussions dogmatiques, les systèmes exclusifs, l'esprit de secte, n'y ont

point accès. C'est un recueil de lectures pieuses destinées à réveiller et à nourrir le sentiment religieux quelle que soit, du reste, la nuance plus ou moins orthodoxe des opinions auxquelles il se rattache. *Le Disciple de Jésus-Christ* a pris pour devise le principe de charité qui forme la base de tout le christianisme; l'auteur a pensé, fort justement, que dans l'état actuel de la société ce serait le moyen le plus sûr de favoriser les progrès de la religion, de lui rendre l'influence qu'elle semblait avoir perdue, et de la faire servir à réunir les hommes qu'un égoïsme corrupteur menace de replonger dans la barbarie par l'isolement. Une pareille mission est bien digne d'un pasteur qui comprend ses devoirs et se préoccupe moins du triomphe de ses propres vues que de celui des grands préceptes du Maître. Le christianisme a plus souffert des vaines querelles de ses faux ou maladroits amis, que des franches attaques de ses adversaires. Celles-ci même n'ont, en général, porté que sur les subtilités dogmatiques qui furent si souvent le sujet de tant de querelles oiseuses et funestes.

Se plaçant donc en dehors de ce misérable débat, M. le pasteur Martin s'adresse indistinctement à tous les chrétiens qui recherchent l'édification, qui se plaisent à étudier les leçons et les exemples dont l'Evangile est plein, qui trouvent que la littérature ne peut que gagner à prendre une couleur religieuse, et que la poésie surtout ne saurait puiser ses inspirations à une source plus pure et plus féconde. Il a pensé qu'un recueil périodique conçu dans cet esprit trouverait un public nombreux, et le succès de sa première année prouve qu'il ne s'est pas trompé. Chez les protestans surtout, le besoin d'une semblable publication se faisait vivement sentir; leurs livres ascétiques sont en petit nombre, la plupart déjà anciens ne sont plus en rapport avec l'état actuel des idées, avec la marche des lumières; et d'un autre côté ceux que l'on emprunte aux Anglais ou aux Allemands ne se trouvent pas non plus très-propres à satisfaire les lecteurs français. D'ailleurs le *Disciple de Jésus-Christ* s'est dès l'abord distingué par une rédaction bien faite pour lui concilier l'estime de ses lecteurs. Le premier volume renferme plusieurs articles remarquables dans lesquels le talent du style est uni à la profondeur de la pensée; nous signalerons, entre autres, une exhortation à ceux qui pleurent sur la mort de leurs amis, quelques prières pour le culte domestique, plusieurs morceaux de M. A. Vermeil, un sermon de M. Buisson sur la divinité du christianisme et quelques méditations poétiques d'un grand mérite.

Malgré sa spécialité, qui semblerait devoir le condamner à l'uniformité la plus grande, ce recueil offre encore une va-

riété assez précieuse. On en peut juger par les intitulés suivans de ses principales divisions : *Explication pratique du Nouveau-Testament; Méditations chrétiennes; Sermon; Exhortations chrétiennes; Devoirs de la famille chrétienne; De l'unité de la foi et de la fermeté des croyances; Lettres sur la religion; Prières; Contemplation chrétienne de la nature; Histoire; Poésie chrétienne.*

S'il continue d'être encouragé comme il le mérite, il s'enrichira de plus en plus sans doute, offrira toujours plus d'intérêt et contribuera non-seulement à répandre de bonnes semences parmi le troupeau, mais encore à réveiller le zèle de ses chefs, de ses guides, à les exciter au travail et à ranimer ainsi la vie un peu languissante du protestantisme français. Pour nous, pénétrés de l'utilité d'un pareil but, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts de l'honorable rédacteur, et nous nous reposons entièrement sur sa persévérance et sur son talent pour donner à cette œuvre tout le développement nécessaire.

DOGMATIQUE CHRÉTIENNE; par *J.-J. Chenevière*, pasteur et professeur. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8.

M. Chenevière est un théologien éclairé, sans exclusisme ni exagération, dont les écrits ont contribué à répandre les doctrines progressives du protestantisme et à combattre l'influence du méthodisme anglais. Ses essais théologiques sur divers points de la foi chrétienne ont surtout été remarqués. On y trouve l'empreinte de cet esprit de haute critique dont l'Allemagne a la première donné l'exemple. L'alliance de la raison avec la foi semblait être le but principal de l'auteur, et un nombreux public applaudissait à ses efforts. Dans son nouvel ouvrage nous avons cru voir une tendance moins large; soit que la dogmatique ne s'y prête pas aussi bien, soit que les idées de l'écrivain se soient modifiées, il nous a semblé qu'il inclinait davantage vers ce juste-milieu théologique si difficile à maintenir entre les exagérations de l'orthodoxie et les rigoureuses déductions de la logique. Quoi qu'il en soit, c'est une matière trop délicate et trop ardue pour que nous osions même essayer d'en faire l'analyse. Laissant donc aux théologiens le soin d'entamer la discussion, nous nous bornerons à donner ici les conclusions par lesquelles M. Chenevière termine son travail et qui nous paraissent renfermer des vues larges et élevées sur l'avenir du protestantisme :

« L'Église protestante se scinde plus que jamais; c'est l'effet inévitable et nécessaire d'un principe aussi puissant que celui

du libre examen qu'elle invoque, et qui est mis en jeu par des hommes faillibles et passionnés. D'accord sur la base inébranlable du christianisme, savoir : que l'homme pécheur, impuissant à se sauver lui-même, est pardonné à cause de Jésus, les protestans supporteront toujours mieux des explications différentes sur des points obscurs dont l'importance n'est pas égale à tous les yeux; ils mettront en action le principe qu'il n'y a d'unité possible que celle de l'esprit par le lien de la paix; ils se convaincront toujours mieux que le chrétien doit s'occuper de son salut beaucoup plus que de celui des autres, que la polémique envahit une trop grande part dans le christianisme, et qu'il vaut mieux de bonnes actions que de beaux et de longs discours dans de fréquentes assemblées.

» L'Église protestante tend à se séparer de l'Etat; le système des églises indépendantes prendra plus de force, et il en résultera un avantage qui contrebalance à mes yeux tous les inconvéniens, celui de n'être plus entravé par l'autorité civile. L'association chrétienne, comme tant d'autres qui prospèrent, doit se suffire à elle-même, pour continuer sa route et pour atteindre son but; elle a pour elle l'appui du chef dont les paroles ne passent point. Si la marche ascendante de la Réformation est arrêtée par des obstacles de divers genres, si les efforts extraordinaires de ses ennemis, si les disputes théologiques, si des variations dans la foi mal comprise, si des inconséquences flagrantes de la part de chrétiens qui repoussent l'autorité d'une main et qui la ramènent de l'autre, si toutes ces causes, subdivisées à l'infini, paralysent les progrès du protestantisme, ce sera lui qui vaincra sous une de ses formes actuelles, ou sous une forme encore inconnue, quand la religion, cessant d'être pour les uns un moyen de puissance et de richesses, pour les autres une occasion de crédit et de succès humain, elle ne sera plus que ce qu'elle doit être, une affaire de conscience et un intime lien entre l'homme et son Dieu. »

LA RELIGION D'ARGENT. 10me édition. — Paris, chez Risler. In-16, 10 c.

La controverse religieuse, avec ses subtilités dogmatiques, avec ses âpretés théologiques, n'est que trop souvent un chemin sans issue dans lequel on se bat, on se déchire vainement sans pouvoir en sortir. Depuis tant de siècles qu'elle dure, ne paraissant s'assoupir pendant un certain nombre d'années que pour recommencer bientôt la lutte avec une violence nouvelle, les croyances ont pu changer, se modifier sous son empire, mais sont-elles devenues beaucoup plus raisonnables?

Malheureusement non, et cela s'explique aisément parce que la foi n'appartient pas au domaine de la raison. Elle est et sera toujours le résultat du sentiment religieux, de la conviction intime, qui sont en quelque sorte inhérens à l'essence même de notre nature et dont les causes premières échappent le plus souvent à l'intelligence humaine. Malgré tous les efforts des théologiens pour faire de la religion une science, cet ordre de phénomènes demeure tout-à-fait au-dessus de notre portée, Dieu seul en possède le secret. Aussi la discussion a bien pu changer les symboles, les formes du culte, tout ce qui est matériel et humain, mais les mystères divins sont demeurés inaccessibles, toujours les mêmes sauf la variété des formules, toujours inexplicables pour notre faible entendement. Les conquêtes de l'esprit d'examen ont porté sur l'organisation de l'Eglise bien plus que sur la religion même. La grande réforme du XVIe siècle, par exemple, fut une protestation contre le pouvoir du clergé, contre le joug despotique sous lequel il prétendait courber toutes les intelligences. Depuis lors toutes les doctrines et les croyances ont bien été soumises à la discussion du libre examen, mais le résultat ne saurait être regardé comme fort satisfaisant. Dans la lutte de la raison contre le sentiment il ne peut y avoir de victoires réelles. Le conflit entre ces deux élémens ne saurait aboutir qu'à des transactions individuelles basées sur les concessions plus ou moins fortes qu'ils se font l'un à l'autre.

Mais il est un autre genre de controverse dont l'action est plus immédiate, plus efficace, qui n'attaque que les abus matériels, les institutions qu'il est toujours possible à l'homme de modifier à son gré. *La religion d'argent* est une arme de cette espèce, et dussé-je faire dresser les cheveux sur la tête de l'auteur, je dirai que ce fut aussi dans ce même arsenal que Voltaire puisa son inépuisable verve contre les abus du clergé. Le philosophe du XVIIIe siècle eut le grand tort de confondre parfois la vérité avec l'erreur, de manquer d'érudition et de montrer souvent une légèreté qui pouvait presque passer pour de la mauvaise foi. Mais, tout en faisant la part de son siècle et de son éducation, il faut reconnaître que son vigoureux esprit fut à la fois le continuateur et le plus ferme auxiliaire de l'œuvre commencée par Luther, dont deux siècles de persécution semblaient avoir comprimé l'essor. Cela est si vrai qu'aujourd'hui l'on sent déjà le besoin de recommencer cette guerre de partisans en la dégageant de tout ce qui peut porter atteinte aux convictions religieuses, de tout ce qui touche à la foi sincère, en l'épurant de manière à la rendre digne du but vraiment chrétien que l'on se propose.

La religion d'argent ne renferme que le simple calcul de

toutes les taxes imposées aux fidèles par l'Eglise catholique. Tant pour le baptême, tant pour la confession, tant pour les indulgences, tant pour le mariage, tant pour la mort, etc. etc. car tout se paie jusqu'aux chaises ; pour prier Dieu; le tarif de la sacristie est presque aussi compliqué que celui d'un marchand en détail. On ne saurait faire plus clairement ressortir les abus de cette vénalité qui semble vouloir introduire jusque dans le ciel les distinctions de la richesse terrestre et vendre le paradis pièce à pièce à tous ceux qui ont la bourse bien garnie. Ce vice radical tend à déconsidérer le clergé, compromet évidemment la religion elle-même en lui ôtant ce caractère de grandeur, d'égalité et de charité fraternelle qui la place si fort au-dessus de toutes les institutions sociales. Il faut donc le combattre avec persévérance, et de petits écrits semblables à celui-ci me paraissent pouvoir atteindre ce but en attirant l'attention sur un contraste si désastreux entre les principes et les faits. On l'accueillera d'autant mieux que l'auteur a su ne point s'écarter du respect et des convenances qu'exige un pareil sujet.

VIE D'ANNA JANE LINNARD; par le rév. *Rob. Baird*, précédée d'une introduction par *Th. Frelinghuysen*, et d'une lettre du rév. *N. Neill*. — Paris, chez Risler. In-12, 2 fr.

Quoique ce volume renferme une biographie et semble par conséquent appartenir à l'histoire, nous avons cru devoir le ranger parmi les livres religieux. C'est qu'en effet la *vie d'Anne Jane Linnard* n'est qu'un thème choisi par l'auteur pour développer ses propres convictions, et faire ressortir les résultats bienfaisans de la religion, comprise et pratiquée suivant certains principes qu'il expose. Comme toutes les biographies de ce genre, l'histoire de Jane Linnard présente un beau modèle de dévouement et de piété. C'est une jeune femme qui renonce à tous les plaisirs du monde, pour se livrer sans relâche aux exercices religieux, et à ceux bien plus recommandables encore, selon nous, mais non pas selon M. Rob. Baird, d'une charité active et féconde. Nous disons non pas selon M. Baird, car il insiste fortement sur la distinction que l'on doit faire entre ces deux choses, et se prononce en faveur de la première qu'il regarde seule comme la marque infaillible d'une vraie et solide piété. Nous sommes, à cet égard, d'un avis tout-à-fait différent; les pratiques religieuses n'ont de prix à nos yeux que lorsqu'elles se résument en actes de dévouement et de charité, en sacrifices accomplis dans un but utile, dans un esprit de fraternité, d'aide ou de

support, qui contribue à soulager les maux et les peines de nos semblables. Autrement, il nous semble que c'est retomber dans le travers du catholicisme, et ajouter une page de plus au martyrologe ou à la vie des Saints. Mais sur de telles matières la discussion est à peu près inutile ; nous nous contenterons seulement d'admirer la vie de Jane Linnard à notre manière, selon notre propre religion et non suivant celle de l'auteur.

C'est une lecture ascétique dans laquelle on peut puiser de fort bonnes directions, des exemples salutaires, et cette satisfaction intime que produit en nous le développement, malheureusement trop rare, de tous les plus nobles penchans de l'ame. On y trouvera sans doute bien des détails puérils, des principes rigoureux, des doctrines tristes qui ne conviennent pas à tous les esprits. Mais malgré cette tendance qui n'est point du tout la nôtre, nous croyons pouvoir recommander ce volume aux personnes qui recherchent l'édification, et préfèrent la trouver dans des faits, dans des réalités plutôt que dans de vaines paroles.

ADOLPHE ET JACQUES; par *Napoléon Roussel*. In-16, fig., 40 c. = **LA REBME**, suivie de *le Petit Ramoneur ;* par *le même*. — In-16, fig., 60 c. — Paris, chez Risler, rue Basse-du-Rempart, 62.

Ces petits livrets imprimés avec élégance, ornés chacun d'une jolie vignette lithographiée, sont destinés à l'enfance, et leur prix modique permettra sans doute de les répandre promptement dans les écoles, de les faire pénétrer jusque dans la chaumière du pauvre. Ce sont des récits fort simples, remplis de leçons morales présentées de manière à exciter l'intérêt et à captiver l'attention des jeunes lecteurs. L'auteur est animé d'un esprit très-religieux, mais il montre du tact dans ses applications, et sait éviter heureusement l'exagération qui, dans des écrits de ce genre, produit facilement la niaiserie ou la dévotion superstitieuse, si contraires aux véritables tendances de la religion. Sous ce rapport, les contes de M. Roussel nous paraissent bien préférables à la plupart de ceux que le clergé catholique surtout propage en si grand nombre parmi les enfans qui fréquentent les écoles. Aussi, quoique ne partageant point toutes les vues et les principes de l'auteur, nous n'hésitons pas à les recommander vivement. A mesure que l'instruction se répand de plus en plus dans toutes les classes de la société, l'on sent davantage la nécessité de lui donner l'éducation pour base et pour appui ; tous les travaux qui tendent vers ce but excellent doivent donc être en-

couragés, sans trop s'arrêter à des différences d'opinion qui ne portent nulle atteinte aux points fondamentaux de la morale. Dans l'état présent de la société, l'immoralité est un ennemi commun qu'il faut combattre avec ensemble; ce n'est pas le moment de semer la désunion et la défiance dans les rangs par des discussions intempestives, si ce n'est même tout-à-fait oiseuses.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

ÉTUDES SUR LA LOI ÉLECTORALE du 19 avril 1831, et sur les réformes dont elle est susceptible; par *A. Cherbuliez*, professeur de droit et d'économie politique à l'académie de Genève.—Paris, chez A. Royer; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr.

La réforme électorale est aujourd'hui en France le cri de ralliement des diverses oppositions. On s'accorde assez généralement à en reconnaître l'urgence, quoique l'on diffère sur les moyens de l'opérer. C'est qu'en effet, l'élection est la base sur laquelle repose tout le gouvernement représentatif, dont le développement ultérieur est entièrement subordonné aux principes qui dirigent cette opération importante. Chaque parti comprend que cette voie est la seule par laquelle il puisse obtenir la majorité dans le parlement, et par conséquent diriger, selon ses vues, la marche de l'administration. Aussi chaque parti propose-t-il les mesures qu'il croit le plus propres à favoriser un pareil résultat, et tous s'imaginant être l'expression du vœu national, ont une tendance commune à augmenter le nombre des électeurs. Mais les préoccupations de l'esprit de parti ne permettent guère de traiter la question froidement, de l'étudier sous toutes ses faces, de faire abstraction de tout intérêt personnel dans l'application des principes. Il y a donc quelque avantage à la voir discutée par un étranger, dont la position offre des garanties d'impartialité beaucoup plus certaines. Sous ce rapport, l'écrit que nous annonçons mérite d'exciter vivement l'attention publique. Rédigé dans un esprit tout scientifique, il est remarquable par la clarté du style et par la force du raisonnement. L'auteur n'appartient à aucune cotterie politique; il ne descend point dans l'arène et traite la question en homme tout-à-fait désintéressé. C'est dans le silence du cabinet qu'il examine avec sang froid la loi électorale française, qu'il la compare

avec les données de la science, et prouve combien les résultats de celle-ci s'accordent avec les faits. Cette analyse critique, exempte de toute vue étroite ou passionnée, offre un mérite incontestable ; elle élève la discussion au-dessus du conflit des intérêts personnels, et la place sur le véritable terrain qui lui convient. Une matière aussi importante, qui touche de si près à la prospérité, à l'existence même des Etats, demande à être ainsi traitée. Dans les sciences sociales, il ne faut pas se préoccuper trop vivement de circonstances passagères qui peuvent changer d'un moment à l'autre, et l'on ne doit jamais perdre de vue l'homme avec toutes les faiblesses inhérentes à sa nature. L'expérience d'un demi-siècle a démontré l'impuissance et la stérilité de cette politique sans portée ni principe, à laquelle la France semble avoir abandonné ses destinées. Les révolutions renversent, détruisent, mais elles ne fondent pas, et c'est à la pensée, à la méditation, au raisonnement qu'appartient l'œuvre de la reconstruction.

L'élection, ce principe fondamental du gouvernement représentatif, cette origine première de toute espèce de gouvernement, n'a évidemment qu'une valeur relative, qui dépend des garanties dont elle est entourée. Ces garanties sont de deux sortes : les unes, qu'on appelle *antérieures*, résident dans la capacité de ceux qui sont chargés de faire l'élection ; les autres, qu'on appelle *postérieures*, se trouvent dans les mesures par lesquelles on assure l'indépendance et la probité des élus. Ceci posé, l'auteur examine comment la loi française satisfait à cette double condition, et il est rigoureusement conduit à la déclarer incomplète, contradictoire, en un mot tout-à-fait insuffisante.

Pour que l'élection se fasse d'une manière convenable, il faut que les électeurs soient intelligens et éclairés. Il est évident que ce n'est pas à l'ignorance et à la stupidité qu'appartient la fonction d'éliminer les plus capables. Le suffrage universel ne saurait donc être admis que lorsque cette première condition se trouvera être remplie par tous les citoyens appelés à l'exercer. Autrement, dans l'état actuel des choses l'intelligence courrait grand risque d'avoir le dessous, et les masses électorales seraient facilement soumises à des influences corruptrices. L'auteur rejette le principe de la souveraineté du peuple, qu'il considère comme une formule théorique qu'on a bien pu inscrire sur le drapeau d'un parti, mais qui ne saurait soutenir l'analyse, et qui dans la pratique devient une véritable absurdité, un obstacle de plus au développement graduel des institutions représentatives.

La capacité intellectuelle et morale étant regardée comme indispensable aux électeurs, le législateur a du chercher les

moyens de la reconnaître. Ici se présente une grande difficulté, car, dans notre état social, les hommes ne sont point groupés d'une manière bien distincte et bien tranchée sous ce rapport. Il a fallu recourir à des expédiens plus ou moins imparfaits. La richesse a paru offrir l'indice le meilleur, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit, à la fois, le produit de l'intelligence et la source de l'instruction. Mais pour en faire la base de ses catégories le législateur n'avait d'autre mesure que l'impôt, et malheureusement celui-ci n'est pas toujours réparti de manière à l'atteindre également sous toutes ses formes. Dès-lors on comprend comment le cens électoral, tout en étant une garantie réelle, n'a pu remplir en France le but qu'on se proposait. Dans un pays si essentiellement monarchique, où il n'y a plus d'aristocratie, et sur lequel pèse une centralisation telle, qu'on peut dire que les départemens ne sont que la banlieue de la capitale, le cens électoral devient en quelque sorte illusoire. L'impôt n'atteint dans la province que les propriétaires, quelques grands manufacturiers, des négocians et un grand nombre d'employés de l'administration ; mais il laisse de côté la plupart des professions lettrées, et cette foule d'intelligences laborieuses qui affluent sans cesse vers Paris, seul théâtre où elles puissent se développer avec quelque avantage. La loi cependant, on ne peut le nier, crée bien ainsi des électeurs capables, mais ils sont en petit nombre, et l'organisation des colléges d'arrondissement contribue encore à les isoler de telle sorte, que quelques-uns seulement prennent part à l'élection. Si les hommes les plus dignes entrent également dans la Chambre, ils n'y viennent pas comme l'expression de l'opinion publique, et ne trouvent par conséquent dans le pays ni l'appui, ni la considération qui leur sont nécessaires pour bien accomplir leur mandat. Quelques réformes sont donc indispensables pour compléter la loi, quant à ce qui concerne les garanties antérieures. L'auteur voudrait : 1° l'extension du droit électoral à tous les citoyens exerçant des professions ou des fonctions lettrées ; 2° la centralisation de l'élection, autant qu'elle pourra s'opérer sans que les colléges électoraux aient chacun plus de deux députés à élire.

Dès que le corps électoral présente toutes les garanties voulues, il est inutile d'ajouter de nouvelles conditions d'éligibilité qui ne servent qu'à entraver les électeurs dans la liberté du choix. Puisqu'on leur reconnaît la capacité d'élire, il ne faut pas prétendre ensuite la restreindre par une défiance que rien ne saurait justifier. C'est une contradiction évidente, dans laquelle la loi française est tombée en fixant un cens beaucoup plus élevé pour les éligibles, et en n'attachant aucune espèce de salaire aux fonctions de députés, qui exigent

un séjour de plusieurs mois chaque année dans la capitale. Autant aurait valu dire, ainsi que le remarque spirituellement l'auteur : « Ne pourront être élus députés que les citoyens dont les affaires privées leur permettront de résider à Paris, et d'y consommer improductivement chaque année dix ou quinze mille francs. » C'est en effet le résultat auquel on est arrivé. L'éligibilité réelle n'appartient qu'à des hommes à grande fortune, ou qui ont leur domicile dans le département de la Seine et dans les départemens circonvoisins, à des célibataires à fortune moyenne, à des rentiers et à des fonctionnaires publics. S'il s'en trouve dans le nombre pour lesquels la députation semble être un sacrifice pécuniaire, c'est le plus souvent dans des vues d'ambition qui sont trop facilement satisfaites et leur ôtent toute indépendance. Dans un pays où tous les fonctionnaires, depuis le chef de l'Etat jusqu'au simple percepteur, sont salariés, sans que cela diminue en rien leur considération ni leur autorité, l'on ne conçoit pas comment une sorte de déshonneur serait attaché à la rétribution des membres du corps législatif. Indépendamment du principe qui établit que tout labeur mérite un salaire, n'est-il pas bien juste de leur accorder une indemnité pour le déplacement onéreux que leur impose l'élection? Sans doute le dévouement patriotique est un élément précieux dont il ne faut pas étouffer la bienfaisante influence, mais on doit aussi ne jamais perdre de vue les dangers non moins grands de la corruption, qui menacent sans cesse d'anéantir toutes les garanties antérieures. Il est évident que les seuls moyens de combattre ce redoutable ennemi sont : 1° l'indemnisation des députés, et la faculté de choisir ceux-ci parmi tous les électeurs ; 2° l'inéligibilité absolue des fonctionnaires. Cette dernière mesure est surtout urgente en France, où une innombrable légion d'employés donne tant de force au pouvoir, et peut si facilement servir d'instrument à l'oppression. On a souvent exalté le caractère indépendant de quelques fonctionnaires, mais ce sont des exceptions rares, et quelque honorables qu'elles soient, il n'est pas à désirer qu'elles se multiplient trop, car pour être utile au pays l'administration a besoin d'unité dans ses vues, d'harmonie dans son ensemble; la priver de ces deux élémens, c'est vouloir rendre le gouvernement impossible. Les garanties d'indépendance doivent se trouver dans les institutions, non dans les hommes.

Telles sont les réformes que l'auteur de cet écrit juge nécessaires pour approprier la loi électorale aux exigences de l'époque actuelle. Il pense qu'elles suffiraient pour assurer la marche du gouvernement représentatif en renforçant dans la Chambre les centres, qui, une fois soustraits aux influences

corruptrices, offriront la véritable expression de l'opinion publique, et en affaiblissant les partis extrêmes, dont les intérêts ne sont pas plus ceux du pays que ceux du pouvoir. Des réformes plus radicales lui paraissent manquer de tous les appuis qui peuvent rendre une institution plus efficace et durable; d'ailleurs, il croit que l'introduction même en est impossible, au moins par les voies constitutionnelles.

« Quant aux moyens révolutionnaires, » ajoute-t-il, « je doute qu'ils puissent jamais opérer une véritable réforme de principes. Toute révolution dont l'effet ne se borne pas à un déplacement de personnes, n'est elle-même que l'effet d'une transformation préalable, opérée dans les besoins et dans les idées de la société. Il court par le monde certaines illusions singulièrement puériles à cet égard. On croit changer les institutions d'un pays, en élevant des barricades et en tirant des coups de fusil dans les rues de la capitale, comme si les barricades pouvaient arrêter, ou les coups de fusil tuer autre chose que des hommes! »

Nous partageons complètement cette opinion, mais en réfléchissant à ce qui s'est passé en France depuis cinquante ans, et en voyant combien les passions politiques sont encore animées, nous craignons que de si sages conseils y trouvent peu d'écho. Les coups de fusil ne tuent que des hommes sans doute, mais dans un pays aussi fortement centralisé cela peut suffire pour renverser le gouvernement, et tuer des hommes est malheureusement le plus sûr moyen de réussir ensuite à prendre leurs places. En fait de principes, la plupart des partis politiques n'en pratiquent guère qu'un seul qui peut s'exprimer par le dicton vulgaire : Ote-toi de là que je m'y mette. Les voies révolutionnaires sont une espèce de cercle vicieux, dans lequel une fois entré l'on ne sait plus trop comment en sortir. La France se trouve dans cette position critique. Les hommes sages, amis de l'ordre et du progrès pacifique, dont le nombre tend chaque jour à s'accroître, y forment bien l'immense majorité, mais ils n'opposent qu'une force d'inertie que la forme vicieuse de l'organisation sociale annulle entièrement. Les destinées du pays dépendent de la population remuante, versatile et généralement peu éclairée de Paris, qui est toujours à la merci des meneurs les plus habiles. Tant que durera cet état de choses anormal, les formules auront plus de succès que les principes, la voix de la raison ne sera pas écoutée et la discussion scientifique, calme, impartiale, sans passion ni arrière-pensée ambitieuse, ne pourra se faire jour au milieu de la lutte des partis. Cependant, il est possible que nous nous trompions et que nos craintes soient exagérées; nous le reconnaîtrions avec joie,

car on ne peut songer sans inquiétude à l'influence que l'avenir de la France doit avoir sur les destinées du gouvernement représentatif en général. Quoi qu'il en soit, l'habile publiciste dont nous venons d'analyser trop rapidement l'œuvre remarquable, aura rendu un service réel en rappelant que la science doit prendre place dans un pareil débat, qu'à elle seule appartient de fournir les principes dirigeans sans lesquels rien de stable ni de logique ne saurait être fondé. Il est à désirer que cet écrit plein de force et de lucidité se répande, soit lu, médité; car il contribuera, mieux que toutes les amplifications passionnées de la presse périodique, à éclairer les esprits et à préparer la réalisation des brillantes espérances que la révolution française a fait naître, et a tant de fois répétées dans ses programmes, sans pouvoir jamais arriver à les accomplir.

TABLEAU DE L'ÉTAT PHYSIQUE ET MORAL DES OUVRIERS employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie; ouvrage entrepris par ordre de l'Académie des sciences morales et politiques; par M. le docteur *Villermé*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'immense développement qu'a pris l'industrie depuis le commencement de ce siècle, et le changement apporté dans la condition des ouvriers par le perfectionnement des machines ainsi que par l'introduction de la vapeur, ont excité l'attention sur cette importante matière. Deux faits principaux frappent d'abord l'observateur : ce sont la concentration des moyens entre les mains d'un petit nombre de fabricans assez riches pour suffire aux exigences actuelles d'une entreprise industrielle, et la création d'un nombre considérable de prolétaires que leur agglomération, aussi bien que leur précaire existence, rend à la fois misérables et dangereux pour la société. Les adversaires des machines y ont puisé même des argumens assez forts pour appuyer leur répugnance et condamner l'emploi de ces nouveaux moteurs destinés à remplacer la force de l'homme. La position malheureuse des ouvriers leur a paru être le résultat le plus certain de ce qu'on appelle le progrès de l'industrie, et ils n'ont pas craint d'avancer que le mal allait toujours croissant en raison même de la marche de ce prétendu progrès. Des esprits éclairés se sont laissés entraîner par le sentiment de pitié que réveillait en eux l'aspect de tant de misères; ils ont fait cause commune avec ceux qui repoussent systématiquement toute espèce d'innovation, et la question qui paraissait résolue s'est montrée de nouveau tout aussi problématique qu'à son origine.

Cependant, l'introduction des machines dans l'industrie étant un fait accompli que l'on ne saurait plus songer à détruire, la discussion devient assez inutile, et il vaut mieux rechercher les moyens de remédier à des inconvéniens qui sont désormais inévitables. C'est ce que comprennent bien les observateurs qui se livrent à l'étude approfondie de cet intéressant sujet. Leurs travaux les conduisent d'ailleurs à voir le véritable état des choses, et s'ils peuvent ainsi sonder toute l'étendue de la plaie, ils reconnaissent qu'elle est plus ancienne qu'on ne pense, et que loin d'avoir beaucoup augmenté, sa diminution est incontestable malgré l'apparente gravité que semble lui avoir donné le nouveau développement industriel. En effet, deux causes ont pu contribuer à faire paraître la misère des classes ouvrières plus grande de nos jours. La première c'est que dans le passé l'on ne s'occupait guère de cette partie du peuple, qui, placée au dernier rang de l'échelle sociale, y végétait comme elle pouvait sans qu'on se crût obligé de s'en inquiéter; la seconde c'est que, depuis la révolution qui est venue effacer les lignes de démarcation qui divisaient autrefois la société, la carrière se trouvant ouverte à tous, les désirs ont augmenté dans une proportion beaucoup plus grande que le bien-être, et l'ambition a donné aux classes pauvres un sentiment bien plus vif de leur malaise. C'est ainsi que les souffrances des ouvriers frappent davantage aujourd'hui, quoique, en réalité, ils jouissent d'une foule d'aisances qui leur étaient autrefois tout-à-fait inconnues. Ces machines, qu'on appelle leurs ennemis, ont mis à leur portée beaucoup de douceurs auxquelles ils n'osaient pas même aspirer jadis; leurs vêtemens, leur nourriture, leur habitation ont subi une amélioration incontestable. Pour bien apprécier ce changement, il faut lire ce que le maréchal de Vauban écrivait en 1698 de la misère du peuple en France :

« La vie errante que je mène depuis quarante ans et plus, m'ayant donné occasion de voir et de visiter plusieurs fois et de plusieurs façons la plus grande partie des provinces de ce royaume,.... j'ai souvent eu occasion de donner carrière à mes réflexions et de remarquer le bon et le mauvais du pays, d'en examiner l'état et la situation, et celui des peuples, dont la pauvreté ayant souvent excité ma compassion, m'a donné lieu d'en rechercher la cause.... Il est certain que ce mal est poussé à l'excès, et que si l'on n'y remédie, le menu peuple tombera dans une extrémité dont il ne se relèvera jamais; les grands chemins de la campagne et les rues des villes et des bourgs étant pleins de mendians que la faim et la nudité chassent de chez eux.

» Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plu-

sieurs années que je m'y applique, j'ai fort bien remarqué que, dans ces derniers temps, près de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement; que des neuf autres parties, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'eux-mêmes sont réduits, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition; que des quatre autres parties qui restent, trois sont fort mal aisées et embarrassées de dettes et de procès, et que dans la dixième, où je mets tous les gens d'épée, de robe, ecclésiastiques et laïques, toute la noblesse haute, la noblesse distinguée et les gens en charge militaire et civile, les bons marchands, les bourgeois rentés et les plus accommodés, on ne peut pas compter sur cent mille familles; et je ne croirais pas mentir, quand je dirais qu'il n'y en a pas dix mille petites ou grandes qu'on puisse dire fort à leur aise.... »

Certes, quel que soit l'état présent de la société, il est loin de ressembler à ce déplorable tableau. Evidemment il y a eu progrès, et si les souffrances sont grandes encore, cela tient surtout à la centralisation de l'industrie qui concentre les ouvriers dans les villes où la vie est plus pénible pour eux. Mais cet état de choses ne peut se changer tout-à-coup; nous sommes à cet égard dans une époque de transition qui sera peut-être encore longue; il faut donc, au lieu de lutter inutilement contre un fait accompli, chercher les moyens de remédier à ses inconvéniens. C'est vers ce but qu'ont été dirigés les efforts de M. le docteur Villermé; son livre accepte l'introduction des machines à vapeur dans l'industrie comme une nécessité qu'on ne peut plus repousser, et pèse froidement ses conséquences, bonnes ou mauvaises, désormais inévitables.

Après avoir parcouru plusieurs districts manufacturiers de la France et de la Suisse, après avoir étudié avec soin la condition des ouvriers, leurs mœurs, leurs relations avec les maîtres et leurs rapports entre eux, M. Villermé, profitant de nombreux documens statistiques qu'il a pu recueillir, a dressé des tableaux comparatifs fort curieux des salaires que procurent aux travailleurs les différentes sortes d'industrie, et des dépenses qu'exige leur entretien réduit au plus strict nécessaire. De ces calculs il résulte que dans le plus grand nombre de cas le salaire de l'ouvrier suffit à le faire vivre, pourvu qu'il n'y ait pas d'interruption dans la fabrique et que l'inconduite ou le vice ne vienne pas dissiper une partie de ses profits. Malheureusement, d'une part, des crises plus ou moins rapprochées suspendent de temps en temps le travail, et de l'autre, les ouvriers peu développés sous le rapport intellectuel et moral, se livrent aisément à des excès que leur agglomération rend plus faciles et plus dangereux. Le concubinage, produit

par la misère et par les facilités que fournit le mélange des sexes dans les ateliers, est tellement répandu que dans l'Alsace on a fait un mot allemand pour exprimer cette espèce d'union; les ouvriers appellent cela PARISIEREN, *pariser*, faire comme à Paris, et l'on peut dire que parmi eux le mariage légal est en quelque sorte l'exception à la règle générale. La débauche, l'ivresse et la corruption sont les conséquences naturelles de ce premier désordre; et ainsi, par leur propre faute, les ouvriers aggravent fortement le malheur de leur position précaire. En présence de pareils penchans que l'habitude a rendus encore plus irrésistibles, les conseils de la morale sont sans force sur des hommes qui n'en comprennent pas la portée, qui ne sentent pas leur importance pour leur propre bien-être. Les mesures législatives atteindraient-elles mieux le but? C'est douteux, et l'on peut craindre qu'elles ne prissent aux yeux de ceux qui en seraient l'objet un caractère oppressif, tyrannique, dont le résultat serait d'accroître leur irritation. M. Villermé, convaincu que malgré les dangers de la libre concurrence la liberté est cependant le véritable élément de toute prospérité industrielle, pense qu'on doit chercher le remède ailleurs. L'action du gouvernement devrait, selon lui, se borner à fixer l'âge au-dessous duquel les enfans ne pourraient être employés dans les fabriques, et à déterminer la durée de leur travail de telle sorte que tout moyen d'instruction ne leur fût pas enlevé. Pour tout le reste, c'est aux fabricans eux-mêmes qu'il s'adresse, et c'est sur eux seuls qu'il compte pour régénérer la classe ouvrière en améliorant son sort. A eux appartient de réformer une foule d'abus dont ils sont trop souvent les premiers auteurs; ils n'ont qu'à vouloir s'entendre pour réussir dans cette belle tâche. Les rapports du chef avec les ouvriers qui consacrent leur vie au succès de son entreprise ne doivent plus être ceux d'un maître avec ses esclaves. Les sentimens de justice et d'humanité doivent présider aux efforts communs d'hommes qui, pour être placés à des degrés si divers de l'échelle sociale, n'en sont pas moins frères aux yeux de la religion et de la philosophie. Quelques sacrifices seront peut-être imposés aux fabricans; mais doivent-ils reculer devant une pareille considération, lorsque le nombre toujours croissant des prolétaires semble les menacer, dans un avenir prochain, d'une révolution sociale, la plus terrible de toutes? Quelques-uns ont déjà compris cette nécessité; M. Villermé cite deux ou trois villes dans lesquelles les salutaires mesures prises par les fabricans réunis ont produit en peu de temps une amélioration sensible. A Sédan, par exemple, l'accord des maîtres a fait disparaître assez rapidement l'ivresse, commune autrefois dans cette ville. Les

ouvriers qui s'y livrent sont repoussés de tous les ateliers et obligés ainsi, soit de se corriger, soit, ce qui arrive plus souvent, d'aller chercher de l'ouvrage dans quelque autre endroit où l'on soit moins sévère. Une pareille mesure, appliquée à beaucoup d'autres désordres et prise d'une manière générale partout où il se trouve de nombreuses manufactures, aurait évidemment la plus salutaire influence sur la classe ouvrière. Mais les sentimens généreux sont quelquefois étouffés par l'avidité ou affaiblis par l'indifférence. Des fabricans égoïstes trouvent commode d'exploiter à leur profit les besoins de la classe ouvrière, quelques-uns poussent même l'immoralité jusqu'à spéculer sur leur imprévoyance et leurs passions. M. Villermé signale avec une juste indignation ces monstrueux abus et insiste fortement sur la nécessité de les faire disparaître si l'on veut obtenir quelque résultat durable. Mais il repousse en général l'intervention du gouvernement, et s'appuyant sur l'exemple de la Suisse, il pense que la liberté est plus favorable que la protection à la prospérité de l'industrie. Enfin il conclut en invitant les fabricans à mettre sérieusement eux-mêmes la main à l'œuvre pour relever la classe ouvrière de son état d'abjection, encourager les associations de prévoyance, les caisses d'épargne et toutes les institutions propres à garantir le prolétaire contre les chances de la maladie et du manque d'ouvrage, à lui assurer dans sa vieillesse un sort plus doux et moins incertain.

Ce travail, consciencieux et bien fait, prendra place parmi les précieux matériaux qui doivent servir de base à la science sociale. De semblables données présentées avec clarté et étudiées avec soin instruisent plus que toutes les déclamations des rêveurs qui prétendent renverser ce qui existe pour y substituer des utopies, généreuses sans doute, mais dont la réalisation paraît impossible. Ceci semble être la seule et véritable voie par laquelle on puisse atteindre le but de perfectionnement qu'on se propose. L'organisation future de l'industrie est un problème insoluble pour nous, mais il nous est toujours possible d'en faciliter la marche en cherchant à prévenir, à soulager du moins, les maux temporaires dont chacun de ses progrès est accompagné.

LE CANTON DE VAUD et l'Industrie; par *Ch. Archinard*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. pour la Suisse, 2 fr. 50 c. pour la France.

La Suisse commence à entrer dans la voie des améliorations industrielles. Dans tous les cantons où les agitations politiques

ne préoccupent pas exclusivement les esprits, l'attention publique se dirige vers les intérêts matériels du pays. Ce mouvement peut avoir de grands résultats dans un état libre que sa situation actuelle place déjà, sous bien des rapports, en avant de tous ses voisins. Ici peu ou point de ces entraves soi-disant protectrices qui sont partout ailleurs des obstacles au progrès. La liberté du commerce existe; l'expérience peut faire apprécier d'une manière certaine ses avantages réels dont la preuve se trouve dans la prospérité croissante du pays, malgré le cercle des douanes étrangères qui l'entourent de tous côtés; il ne s'agit plus que d'imprimer l'élan aux forces plus actives et plus fécondes de l'association bien entendue. Aussi, tandis que la France voit ses ressources puissantes sacrifiées aux intérêts particuliers, ou menacée par des théories subversives qui tendent à bouleverser de fond en comble l'ordre social, la Suisse accueille avec faveur les saines doctrines de l'économie politique et travaille sérieusement à les mettre en pratique.

Le petit livre de M. Archinard offre un signe remarquable de ce développement des idées et de la popularité qui est acquise à de semblables questions. L'auteur, en effet, n'est point un homme spécial; ses études ont été dirigées vers un tout autre but, et s'il aborde un pareil sujet, c'est qu'il pense que c'est le meilleur moyen de se rendre utile dans sa patrie, de contribuer à son bien-être, à sa moralité, de répandre quelques bonnes semences qui puissent produire des fruits salutaires. M. Archinard est un ministre du St. Evangile qui cherche à propager parmi ses concitoyens les principes que la science, appuyée sur les faits, a proclamés les seuls vrais et les plus féconds. Les Vaudois, selon lui, sont enclins à une certaine paresse d'esprit qui favorise la routine; c'est un penchant qui se retrouve presque dans tous les pays, surtout parmi les habitans de la campagne et souvent aussi chez les citadins. Il est bon de le combattre, de secouer cette apathie funeste, de livrer une guerre persévérante aux préjugés qui tendent à retenir les peuples dans un état de dépendance et de misère tout-à-fait contraire à leur développement moral et intellectuel.

M. Archinard, après avoir exposé les causes qui ont empêché jusqu'à présent l'industrie de prendre dans le canton de Vaud tout l'accroissement dont elle est susceptible, examine les branches qui offriraient le plus de chances de succès et passe en revue les divers moyens par lesquels on peut donner un élan nouveau, soit au commerce, soit à l'industrie. S'appuyant sur l'autorité des meilleurs économistes, il repousse l'intervention du gouvernement comme plus nuisible qu'utile, il ne lui demande d'autre protection que la liberté, et c'est

des associations particulières qu'il attend toutes les améliorations. Cette opinion, dont le plus simple raisonnement peut prouver la justesse, est en quelque sorte un lieu commun d'économie politique, mais malheureusement ce n'en est pas encore un pour la foule, et il ne faut pas se lasser de le répéter, de le reproduire sous toutes les formes jusqu'à ce que son triomphe soit certain. Le livre de M. Archinard pourra contribuer à ce résultat, et il est à souhaiter qu'il se répande le plus possible. On regrettera seulement que la forme n'en soit pas mieux travaillée; le style manque parfois d'élégance et de clarté. C'est un défaut commun, du reste, à la plupart des écrivains suisses. Ils semblent oublier trop souvent combien le tour de l'expression ajoute de charme et d'énergie à la pensée.

SCIENCES ET ARTS.

COURS DE TACTIQUE; par le colonel *Dufour*, quartier-maître-général de la Confédération suisse. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbulier et Cie. In-8 de 500 pages environ, avec 21 planches, 9 fr.

Ce volume renferme la matière des leçons professées pendant plusieurs années par l'auteur à l'école militaire de Thun. Quoique destiné plus particulièrement à la Suisse, et adapté sous plusieurs rapports aux exigences de cette contrée, comme cours complet d'art militaire il obtiendra sans doute un succès égal dans les autres pays. Les officiers de toutes armes peuvent y puiser des instructions précieuses, présentées avec la plus grande clarté, et appuyées sur une érudition fort remarquable. M. le colonel Dufour s'est déjà fait un nom par ses travaux sur la fortification permanente et passagère; mais cette nouvelle publication suffirait seule pour lui assurer une place parmi les écrivains militaires les plus distingués. Son style concis, énergique, plein de vie et parfois s'élevant jusqu'à l'éloquence, intéressera les lecteurs les plus étrangers à la spécialité dont il s'occupe. Des connaissances historiques très-étendues lui permettent de citer toujours l'exemple à l'appui du précepte; chaque principe qu'il pose est toujours accompagné de faits qui en démontrent l'application ou témoignent de son importance en signalant les fautes et les désastres qui résultent de son oubli. Il rappelle ainsi aux officiers la nécessité de s'instruire et leur en fournit les moyens

en indiquant les sources où ils doivent aller chercher la science sans laquelle le plus brillant courage est trop souvent stérile. L'impartialité la plus grande préside au choix de ses modèles; il apprécie avec indépendance le mérite des divers capitaines célèbres qui ont gagné ou perdu des batailles dans les guerres modernes; et, ce qui est plus rare encore dans les ouvrages de ce genre, il n'oublie jamais les sentimens d'humanité, le respect pour la vie de l'homme, et le bien-être du soldat, qui doivent être le premier objet de la sollicitude d'un chef d'armée. Formé à l'école impériale, M. Dufour n'en a point pris les travers, et sous l'uniforme du général, on retrouve toujours chez lui le cœur du véritable citoyen.

Son cours est divisé en 10 chapitres qui traitent des sujets suivans : 1. *Principes de stratégie;* 2. *Organisation, armement;* 3. *Des marches et des manœuvres;* 4. *Des batailles;* 5. *Défense des rivières et des montagnes;* 6. *Des siéges;* 7. *Combats et actions particulières;* 8. *Des reconnaissances;* 9. *Missions spéciales;* 10. *Du repos des troupes.* L'auteur entre dans tous les détails nécessaires; il n'omet rien de ce qui peut contribuer au succès, et n'oublie pas que celui-ci dépend quelquefois des circonstances en apparence les plus frivoles. Aussi son livre offre-t-il une grande utilité pratique, et le simple soldat lui-même pourra retirer de bons fruits de sa lecture. Des planches bien dessinées et lithographiées avec soin servent à en rendre l'intelligence plus facile.

La position spéciale de la Suisse a engagé M. Dufour à développer davantage certains points de tactique qui s'y rapportent plus particulièrement. C'est ainsi qu'il a consacré un long paragraphe à *la défense des montagnes.* Le passage suivant que nous lui empruntons, nous a paru propre à faire apprécier le mérite de son style et la forme intéressante qu'il sait donner à son enseignement :

« Lorsque les montagnards se sont armés pour faire respecter leur asile et conserver la liberté, leur bien le plus précieux, ils font à l'agresseur une guerre terrible. Elle n'a rien de méthodique et met la science en défaut : des combats journaliers, des actions de détail, des apparitions soudaines, des marches, des contre-marches, des fuites précipitées; jamais de grandes batailles. Aujourd'hui ils résistent de front, et, obligés de céder, on les verra demain sur les derrières de l'ennemi. Tantôt ils occupent les cols et les sommités des montagnes, tantôt ils en descendent pour se précipiter sur des corps isolés, qu'ils enveloppent ou dispersent. Dans ces actions de détails, celui qui connaît le mieux le pays a un immense avantage; c'est presque dire que le défenseur doit tôt ou tard triompher de l'attaquant. Les succès que peut avoir l'enne-

mi n'ont pas de grandes conséquences dans un pays où les défenseurs ont tant de moyens de lui échapper, pour se rallier et reparaître ensuite aussi redoutables qu'auparavant. Est-il vaincu, au contraire, sa position est affreuse; il ne peut qu'à grand'peine rassembler ses débris; entouré de toutes parts, il doit se frayer par la force un chemin au travers des bois et des défilés; les soldats qu'il laisse en arrière ou qui s'égarent, tombent sous les coups des montagnards exaspérés, ou périssent de misère dans ces régions stériles où la nature avare ne montre que d'âpres rochers.

» C'est dans ce genre de guerre que l'activité, la résolution, l'audace, un génie inventif et rusé, sont surtout nécessaires. Un chef qui possède ces qualités, et qui par là même s'est acquis la confiance de ses soldats, peut, avec un petit nombre d'hommes, tenir tête à des armées nombreuses, les battre même ou les ruiner en détail. Sertorius est un grand modèle en ce genre : il brava pendant long-temps la puissance de Rome; avec un corps de sept à huit mille hommes, il combattit des forces décuples, conduites par un Métellus et un Pompée; il le fit même avec succès, et peut-être eût-il remporté tout l'honneur de la lutte si la trahison ne fût venue au secours des Romains en les débarrassant d'un ennemi si dangereux. De nos jours le général Mina, combattant sur les mêmes lieux, a suivi la même tactique; il a long-temps disputé la Catalogne à des troupes beaucoup plus nombreuses que les siennes. Les guérillas espagnols se sont de tout temps distingués dans la guerre des montagnes. »

AMÉLIORATIONS A LA CHARGE EN DOUZE TEMPS et aux feux, ayant pour but de simplifier et d'accélérer cette charge; par *H.-L. Chenevard*, lieutenant d'infanterie. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Les améliorations tentées par M. Chenevard lui sont suggérées par le désir d'être utile à son pays en donnant aux milices des moyens plus efficaces de résistance contre les troupes étrangères qui voudraient envahir la Suisse. La faiblesse numérique de l'armée fédérale a fait adopter l'organisation sur deux rangs qui est peut-être insuffisante pour résister à une charge de cavalerie, et c'est pour y suppléer que l'auteur propose, soit d'apporter quelques modifications à la méthode adoptée jusqu'ici pour la charge des armes, soit de remplacer le troisième rang par les compagnies de voltigeurs et de carabiniers qui, dans ces momens critiques, se porteraient derrière l'infanterie et entretiendraient un feu bien nourri pen-

dant que les deux premiers rangs croiseraient la baïonnette pour soutenir le choc. Cette organisation exigerait que chaque bataillon du contingent, ou armée active, eût une compagnie de voltigeurs et une de carabiniers bien exercés, ce qui semble assez facile en Suisse où les hommes montrent en général une grande aptitude pour ce genre de service. Pour rendre le mouvement plus facile à exécuter et en même temps plus efficace, M. Chenevard pense qu'il faudrait laisser constamment, pendant les feux et la charge, le soldat au premier mouvement, c'est-à-dire dans la position de *demi à droite*. Il croit qu'on atteindrait par là le double but de rendre le feu plus meurtrier pour l'ennemi, en permettant au second rang de viser mieux en tirant plus à son aise, et de ménager les soldats en laissant ainsi des créneaux dans lesquels viendraient se perdre en partie les projectiles ennemis. Cela nécessiterait encore, dans les temps de la charge, quelques modifications qu'il indique. Laissant aux experts la tâche de prononcer sur le mérite de tels perfectionnemens, nous dirons seulement qu'ils nous semblent bien dirigés vers le but le plus désirable, celui de multiplier les moyens de défense tout en ménageant le sang précieux des citoyens. Dans un pays comme la Suisse, la cavalerie est sans doute beaucoup moins redoutable; elle trouvera, plus rarement qu'ailleurs, l'occasion de donner d'une manière bien décisive; et cette considération rend aussi moins désavantageuse l'organisation sur deux rangs. Mais cependant il n'en est pas moins vrai que celle-ci ne permettrait que très-difficilement à l'armée suisse de tenir en plaine, et qu'elle ne peut pas non plus espérer n'avoir jamais à se battre que sur des montagnes.

L'expédient de M. Chenevard mérite donc d'être étudié, et l'on peut dire, en général, que l'armée fédérale ne saurait que gagner à augmenter le nombre et l'emploi de ses adroits carabiniers.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mai 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

VAUTRIN, drame en 5 actes, en prose; par M. *de Balzac*. — Paris. In-8, 5 fr.

Vautrin est ce personnage ignoble avec lequel nous avons déjà fait connaissance dans le *Père Goriot*. Son nom seul exprime en quelque sorte son caractère : c'est un misérable qui se vautre dans la fange, un échappé de bagne, qui vient étaler sur la scène les roueries et l'argot du métier. Une velléité d'amour paternel lui ayant passé par la tête, il prend en affection un jeune homme abandonné, qui se trouve sur son chemin, et pense se réhabiliter en lui créant une carrière brillante. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, il appelle à son aide ses anciens complices, les place autour de son fils adoptif, et les charge de lui procurer une existence de grand seigneur. Ces serviteurs d'une nouvelle espèce laissent bien parfois percer le naturel du loup caché sous la peau du renard, la force de l'habitude ne peut être entièrement réprimée par les recommandations ou les menaces de leur chef, et ils ne laissent échapper aucune occasion de faire main basse sur le bien d'autrui. Mais ces petites distractions ne les empêchent pas de seconder habilement les projets de Vautrin, et à force d'intrigues ils réussissent à lancer son protégé dans la plus haute société parisienne. Toute l'ambition du vieux brigand est de voir son élève jouer un rôle politique, arriver par ses talens et par sa fortune aux dignités, aux honneurs les plus élevés. Malheureusement l'amour vient se jeter à la traverse, et la passion du jeune homme pour une belle mexicaine menace tout-à-coup de renverser ce brillant échafaudage. Pour se marier il faut décliner ses noms et qualités, produire des

pièces à l'appui, prouver son origine et sa descendance. Le génie de Vautrin, fertile en ruses et en stratagèmes, serait venu cependant à bout de cette première difficulté ; quelques mensonges escortés de quelques faux sont des bagatelles sans importance pour un forçat libéré. Mais un nouvel incident vient compliquer la situation d'une fâcheuse manière. Il arrive que l'enfant trouvé est le fils d'une duchesse ; sa mère, qui le croyait mort, le rencontre dans un salon, et quoiqu'elle ne l'eût pas vu depuis sa naissance, dès la première fois qu'elle l'aperçoit, elle le reconnaît aussitôt. La tendresse maternelle éclate avec d'autant plus de force qu'elle est en opposition avec un mari et un autre fils dont les intérêts sont menacés par cette rencontre inattendue. Alors commence un assaut d'intrigues, de corruption, de friponnerie, dans lequel M. Balzac déploie une connaissance approfondie du monde des bagnes et des maisons de force. De part et d'autre on n'emploie pour agens que des ex-galériens, et la scène offre un véritable repaire de coquins, où la perfidie et la trahison se livrent bataille, promettant le succès à celui qui saura le mieux tromper les autres. Jamais pareille réunion de canailles n'avait été présentée aux yeux du public. Jamais on n'avait si complaisamment fait poser le vice et la corruption. Et ne croyez pas que ce soit pour en tirer une morale ; car si Vautrin se voit arrêté pour être reconduit au bagne, c'est avec la consolation de songer que ses vœux les plus chers sont accomplis, et avec l'espoir de s'évader bientôt encore une fois. En disant adieu, il ajoute au revoir et s'invite à la noce qui doit avoir lieu dix mois plus tard.

Cette courte analyse suffira sans doute pour expliquer le scandale causé par une production semblable. L'interdiction dont elle a été frappée ne surprendra certainement personne. Mais ce que je ne comprends pas aussi bien, je l'avoue, c'est l'étonnement manifesté par la plupart des journalistes, sur ce que le nom de M. de Balzac se trouvait inscrit au bas d'une œuvre aussi dégoûtante. M. de Balzac est un homme conséquent à ses principes. Vautrin n'est que la suite naturelle de ces nombreux romans non moins immoraux qu'un public aveugle applaudissait étourdîment, sans songer aux résultats. C'est toujours la négation de toute vertu désintéressée, de tout sentiment élevé, l'exaltation de la matière aux dépens de l'esprit, le triomphe de la bête avec ses instincts brutaux, ses passions désordonnées. C'est toujours l'égoïsme exerçant son action sans voile, sans pudeur, et s'offrant comme l'unique mobile qui puisse diriger les hommes dans leurs relations sociales. En partant des premières publications dans lesquelles l'auteur a commencé ce qu'on appelle ses études philosophiques, quoi-

qu'on fût peut-être bien embarrassé d'y trouver la moindre parcelle d'une véritable philosophie, il est facile de suivre le développement graduel du système dont le drame de *Vautrin* nous offre aujourd'hui le résumé complet. Ce n'est pas tout d'un coup que M. de Balzac est arrivé à ce dernier échelon de la licence, et en vérité, si quelqu'un a le droit de s'étonner, c'est bien plutôt lui en entendant sortir ce cri de réprobation des mêmes bouches qui, hier encore, n'avaient que des éloges, que des applaudissemens pour sa *Peau de Chagrin*, pour son *Père Goriot*, pour son *Lys dans la Vallée*, etc. etc.

Ce qui me paraît beaucoup plus extraordinaire et plus digne d'exciter l'attention de tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire de notre époque, c'est la décadence du talent chez l'écrivain, à mesure qu'il ose découvrir le fond de sa pensée, livrer au public ses convictions intimes. Ceci me semble un phénomène particulier du temps présent, car on en a déjà d'autres exemples, et pour n'en citer qu'un, la *Chute d'un Ange* nous a montré l'une des intelligences contemporaines les plus remarquables, s'affaissant sur elle-même et perdant toute sa vigueur à l'âge de la force et de la maturité. Il en est de même de M. de Balzac. L'auteur d'*Eugénie Grandet*, au lieu de s'élever par le travail et la méditation, n'a fait que descendre une pente toujours plus rapide, comme si les lois de la gravitation réglaient également la marche de l'esprit. Cette décadence, je crois l'avoir signalée depuis longtemps et à plusieurs reprises, tandis que de toutes parts on persistait à exalter son génie observateur, à l'enivrer d'encens et de flatterie. Or, *Vautrin* n'est autre chose que le fond du précipice, vrai coupe-gorge sans issue, plein de fange, où le plus beau talent ne saurait que patauger et souiller de boue ses meilleures inspirations Les élémens du drame ne s'y trouvant pas, l'auteur appelle à son aide toute la vieille défroque théâtrale de la Porte-St.-Martin. Son imagination succombe devant le triste résultat de ses efforts.

Les dernières conséquences de son système l'ont conduit à prendre ses héros au bagne et à tenter de réhabiliter le crime non par la réforme morale, mais par le succès et l'audace. Vautrin ne songe, en effet, nullement à s'amender; il se joue du mépris public et emploie toute son adresse à conquérir par surprise l'estime et la considération. Aussi le drame de M. de Balzac n'offre-t-il d'autre intérêt que celui qu'on peut trouver dans les Mémoires de Vidocq et autres livres du même genre. Jamais une pensée noble, un sentiment élevé ne vient soulager le lecteur fatigué du pénible spectacle de tant de bassesses, de tant de turpitudes; on n'y trouve pas même l'énergie du mal qui, à défaut d'impression salutaire,

produirait du moins celle de la terreur. C'est un marivaudage continuel où la fadeur du style contraste d'une bizarre façon à côté de la scélératesse de l'intrigue. L'action traîne en longueur, passant, pour arriver au dénouement, par une foule de lieux communs dramatiques, vieux ressorts usés que la plume mignarde de l'auteur n'a pas su rajeunir. En un mot ce drame est non-seulement une œuvre de scandale qui blesse la morale, mais c'est l'une des productions littéraires les plus médiocres que la nouvelle école ait encore enfantées.

La critique seule devait suffire pour effacer *Vautrin* du répertoire. L'indignation pleine de sentiment et de verve de M. Jules Janin en avait déjà fait bonne justice dès le lendemain de la représentation. Tous les instincts littéraires de l'habile feuilletoniste s'étaient révoltés contre ce monstrueux dévergondage. Il est à regretter que l'intervention ministérielle lui ait enlevé cette occasion d'exercer une autorité dont le rétablissement devient chaque jour plus désirable en France.

LA FILLE DU CID, tragédie en 3 actes; par *Casimir Delavigne*. — Paris. In-8, 5 fr.

C'est une singulière fantaisie d'avoir voulu continuer l'œuvre de Corneille et affronter les périls de la comparaison qu'on ne pouvait manquer de faire entre le père et la fille. On en est d'autant plus surpris que le sujet du Cid ne brille point par sa fécondité. Il fallait bien tout le génie de Corneille pour en tirer une tragédie en cinq actes et faire oublier le ridicule de ce courage fanfaron poussé à l'excès, la monotonie de ces continuelles bravades qui remplissent la scène. Les exploits du héros castillan ont bien pu fournir la matière de maintes romances, mais il nous semble impossible d'en faire plus d'un drame. En effet, un seul sentiment, l'honneur, domine sa vie, une seule passion, la haine des Maures, dirige ses actions, et Corneille en a profité pour tracer quelques scènes sublimes dont on ne peut plus faire que des imitations plus ou moins pâles. La tentative de M. C. Delavigne nous en offre une preuve frappante. Lui, d'ordinaire si habile à découvrir toutes les ressources du sujet qu'il choisit, si ingénieux dans ses moyens d'éveiller l'attention, de soutenir l'intérêt, a complètement échoué contre cet écueil. Sa pièce n'est qu'un écho bien affaibli des grandes beautés et des grands défauts de son illustre modèle. C'est une longue rodomontade qui fatigue et ahurit le lecteur comme pourrait le faire un roulement de tambours prolongé. Le style même de l'écrivain

s'en ressent; à la place de cette harmonieuse pureté qui distingue la plupart de ses productions, on y rencontre, à chaque instant, des phrases alambiquées, des vers rudes, des expressions équivoques, le tout sans doute pour mieux rappeler la recherche affectée à laquelle s'abandonnait parfois Corneille. Malgré tout son talent, M. Delavigne n'a pu se soustraire à la loi commune qui veut que les imitations portent toujours plutôt sur le mauvais que sur le bon.

Il fait du Cid un vieillard sans dignité, chez lequel les ans n'ont, à la vérité, pas éteint la valeur, mais l'ont rendue singulièrement radoteuse. On dirait presque un vieux sabreur de l'époque impériale, dont l'honneur est le dada favori, et qui a pris l'habitude de ne parler qu'en style des bulletins de la grande armée. Sa fille, formée à son école, n'estime que les coups d'épée, et ne voit pas d'hommage plus digne de ses charmes que le massacre de quelques centaines de Maures. Or, il arrive que Rodrigue, le filleul du Cid, qui aime Elvire et qui en est aimé, n'a pas des goûts militaires très-prononcés. Voué, dès son enfance, à la vie du cloître, il veut bien jeter le froc aux orties pour obtenir la main de sa belle; mais lorsque, coiffé du casque, le fer en main, et emporté par son coursier fougueux au milieu de la mêlée, il voit le sang couler à flots tout autour de lui, des remords s'emparent de son âme éminemment pacifique, il réfléchit que la guerre est une horrible chose, qu'il est affreux de se jouer ainsi de la vie de ses semblables; il tourne bride, dégoûté de ce hideux carnage, et s'enfuit, déplorant l'aveuglement des hommes, exactement comme pourrait le faire aujourd'hui quelqu'un de nos jeunes humanitaires. Grand scandale alors dans toute la famille. Le père de Rodrigue, Fanès, est un autre fier-à-bras qui écrit en prose rimée et passablement barbare :

> Le Cid l'aurait pu ; partant je le puis :
> Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis.

Et suivant de près sa lettre, il arrive tout juste pour être témoin de la honte de son fils. Vous jugez quelle est sa colère. Le brutal veut tuer son fils, ni plus ni moins, et mademoiselle Elvire l'eût volontiers aidé dans l'accomplissement de cette œuvre pie, si ce n'était l'amour qui la tient. Le bonhomme de Cid s'interpose aussi; son filleul, élevé au couvent, a besoin d'indulgence, il n'a pu apprendre le courage au milieu des moines,

> Devaient-ils en soldats exercer leur tutelle
> Dans la maison de paix, et leur règle veut-elle

Qu'ils forment un novice à notre art meurtrier?
Ils en ont fait un prêtre, et non pas un guerrier.
Quand il aurait eu peur.....

Il faut avouer que depuis Corneille le Cid a bien baissé; Fanès n'en peut croire ses oreilles, et lorsqu'il s'entend dire que lui-même a dû trembler une fois, tout son sang bouillonne, il oublie son âge, la vieille amitié qui l'unit à son compagnon d'armes, il défie le Cid, et le Cid... refuse son défi. Le Cid condamne le duel, absolument comme un digne juré de l'an 1840. Oh, grand Corneille! que dirais-tu de ce progrès qui prétend étendre ainsi sa réforme jusque sur ton héros?

Cependant le pauvre Rodrigue, sermoné tour-à-tour par son parrain, par son amante, par son père qui lui arrache son casque, court, la tête nue, se jeter encore au milieu de la mêlée. Cette fois, plus heureux, poussé par le désespoir, il fait des prodiges de valeur; le chef de l'armée maure lui rend ses armes, et il revient triomphant, rapportant l'épée fameuse que le Cid, blessé mortellement, avait pour la première fois abandonnée sur le champ de bataille.

Rodrigue obtient ainsi l'affection de son père, la main d'Elvire et peut embrasser le Cid mourant, qui, heureux de retrouver sa chère épée, fait ses adieux au monde en s'écriant:

A vos sons belliqueux, si doux pour la vaillance,
Tambours, que du soldat l'âme vers Dieu s'élance!

Un colonel de la garde nationale ne dirait pas mieux, et le corps des tambours doit une adresse de remerciemens à l'auteur pour l'avoir immortalisé par cette allusion à la dernière pensée du Cid.

Telle est la marche de cette tragédie qui manque tout-à-fait d'intérêt, n'offre en quelque sorte pas d'action, et fatigue par le ton rodomont de tous ses personnages d'un bout à l'autre. Son plus grand défaut est d'avoir voulu peindre les mœurs de ces temps chevaleresques et peu civilisés avec les idées et les sentimens de notre époque.

ESSAI SUR LA POÉSIE MODERNE; par *L.-F. Bungener.* — Genève. In-8.

Le contenu de ce livre nous a paru ne pas répondre tout-à-fait à son titre. En fait de poésie moderne, il ne traite absolument que la poésie française. Il passe en revue ses règles didactiques, il hasarde quelques critiques contre le code de

Boileau, adresse quelques conseils à ceux qui veulent faire des vers, puis il disserte sur le génie et termine en exposant les sources de la poésie et les devoirs du poète. C'est une esquisse rapidement ébauchée dans laquelle l'auteur passe tour-à-tour de la versification à la poésie, et mêle ces deux choses pourtant bien distinctes, de manière qu'il est impossible de retrouver la trace de son plan et d'analyser convenablement l'ensemble de son œuvre. Ainsi qu'il le dit lui-même dans son introduction, des notes, rédigées sans suite, prises en quelque sorte au hasard, ont été les matériaux de son livre. On s'en aperçoit à chaque page, et malheureusement ce défaut n'est point suffisamment racheté par l'originalité des vues, par le piquant des observations ou les charmes du style. Il s'y rencontre maints lieux communs que le tour de l'expression, tranchant, doctoral, parfois un peu forcé, ne revêt pas de formes bien attrayantes. On ne peut certainement pas dire que l'auteur manque de goût dans ses jugemens littéraires, mais il n'a pas toujours su mettre en pratique les préceptes d'harmonie et les règles de composition qu'il expose. Il semble avoir oublié que la prose comme les vers doit leur être soumise, et que dans un ouvrage du genre de celui-ci l'élégance de la forme est une condition non moins indispensable que la clarté de la pensée.

Ses remarques sur la versification sont, en général, judicieuses; il possède bien sa poétique et sait faire la part de l'indépendance sans fouler aux pieds les règles qui sont conformes à la nature et à la vérité. Point d'exclusisme étroit chez lui, point de ces théories absolues qui sentent l'école ou plutôt décèlent l'esprit de parti dont les préjugés aveugles ont fait tant de mal à la littérature. Tout en critiquant les préceptes exagérés de Boileau qui prétendait imposer un moule invariable aux inspirations du génie, M. Bungener rend un digne hommage aux grands poètes du 17e siècle, et n'épargne pas le blâme aux écarts dangereux de la nouvelle école. Il montre que l'alliance des règles avec l'inspiration n'est point impossible, que si le génie peut quelquefois se mettre au-dessus d'elles, il ne saurait long-temps se passer de leur direction salutaire, qu'enfin il ne peut être fécond qu'en demeurant toujours fidèle à la vérité. Hors de la vérité point de salut pour la poésie : tel est le principe qui résume sa pensée, et, à cet égard, nous partageons entièrement sa manière de voir.

Mais tout cela nous a paru bien vaguement exprimé, dans un style qui manque à la fois de précision et de clarté. Ce sont de longues phrases, peu sonores, qui se traînent péniblement de conjonction en conjonction, visant à l'effet, à l'o-

riginalité, et manquant le plus souvent le but. Les images y sont employées avec plus de recherche que de justesse. Ainsi l'auteur en parlant de la poésie descriptive dit : « L'enthousiasme se perd dans les détails : on dirait un de ces projectiles capables de percer les murs, et qui tombent inanimés pour avoir pénétré de quelques pouces dans la laine ou dans le gazon. » En vérité nous ne savons où se trouvent les élémens d'une comparaison semblable, et nous cherchons vainement quels rapports on peut établir entre un poète descriptif et un boulet de canon.

Une autre prétention de l'auteur, qui nous paraît également malheureuse, est celle de résumer quelquefois ses pensées en sentences courtes et frappantes. Ainsi : « Le génie aime la gloire, la médiocrité en a soif. » Cette antithèse ne nous semble point complète. Qui dit soif dit un besoin impérieux, indépendant de la volonté. Or, ce serait une étrange anomalie que ce besoin eût été précisément donné aux esprits médiocres, à ceux pour lesquels la gloire n'est pas faite. Ce sont là des fautes qui dénotent un travail trop rapide, trop peu médité. Nous croyons que M. Bungener les aurait facilement évitées si, avant de publier son œuvre, il l'avait soumise à cette révision patiente, si fort recommandée par Boileau, et qu'il rejette un peu trop dédaigneusement dans son chapitre sur le travail poétique.

Enfin une dernière observation que nous hasarderons, c'est que la nature, l'histoire, la religion, dans lesquelles l'auteur voit les sources de la poésie, ne nous paraissent être plutôt que des voies diverses où l'inspiration poétique va puiser ses sujets. Les véritables sources de la poésie se trouvent dans le sentiment impressionné par les images extérieures, et dans l'imagination, miroir magique qui les reflète sous des formes plus belles, sous des couleurs plus brillantes. Mais nous ajouterons que M. Bungener trace fort bien la marche que doit suivre le poète dans chacune de ces directions, ainsi que les ressources précieuses qu'il peut y trouver. Le rôle assigné à la poésie par l'auteur est noble, élevé, propre, en un mot, à imprimer une tendance salutaire à la littérature. Nous en approuvons l'esprit, quoique nous ayons critiqué la forme du livre. Il contient en germe une pensée féconde à laquelle il manque seulement d'être mûrie par la méditation et convenablement élaborée. Le tort de M. Bungener a été de croire que la matière d'un cours, qui avait obtenu les applaudissemens de ses auditeurs, pourrait supporter de même l'épreuve de l'impression. Cette erreur est d'autant plus pardonnable chez un jeune écrivain, qu'il n'a fait que suivre en cela le dange-

reux exemple donné par les professeurs les plus illustres de la Sorbonne.

LE BANQUIER DE BRISTOL; par *Jules Lacroix*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ÉTIENNE SAULNIER**, roman historique; par Mme *Junot d'Abrantès*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **JEAN CAVALIER**, ou les Fanatiques des Cévennes; par *Eugène Sue*. — Paris. 2 vol. in-8. 15 fr. = **MÉMOIRES** du bourreau de Londres. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Horresco referens; cette épigraphe de M. J. Lacroix résume parfaitement en deux mots l'impression que produira la lecture du *Banquier de Bristol* comme celle de tous les autres romans du même auteur. Il se plaît à tracer des caractères d'une énergie féroce, à développer les conséquences extrêmes des passions les plus fougueuses, à revêtir la corruption sociale des formes les plus sauvages. On ne peut lui refuser un talent spécial pour ce genre de composition. Il éveille l'intérêt, le soutient par des détails vrais, par une intrigue habilement conduite, et vous entraîne ainsi presque malgré vous jusqu'à l'épouvantable catastrophe qui lui sert toujours de dénouement. C'est une espèce de cauchemar pénible qui ébranle les nerfs et laisse l'esprit sous le poids d'une certaine anxiété, d'un trouble involontaire qui ne sont pas précisément agréables. Après avoir posé le livre on se sent disposé volontiers à trembler devant son ombre; on ne rêve qu'assassinat, violence, strangulation, poignard sanglant, pistolet meurtrier. Le moindre bruit vous fait tressaillir, et si c'est le soir au coin de votre feu que vous avez lu ce sombre drame, vous n'irez pas vous coucher sans regarder sous votre lit et sans fermer soigneusement votre porte au verrou. De telles émotions trouvent sans doute des amateurs, et les romans de M. Jules Lacroix doivent plaire au même public qui assiége en foule les bancs de la cour d'assises toutes les fois que quelque attentat bien monstrueux y amène de grands coupables. Mais ce genre de succès n'est pas fort littéraire, et s'il est permis au romancier d'employer parfois de semblables ressorts, c'est à condition d'en user modérément, rien ne saurait le justifier d'en faire toujours le fonds de tous ses récits. On ne comprend pas que son imagination ne se lasse point d'errer au milieu de ce sanglant repaire, et tout en reconnaissant avec lui la moralité du but, on ne peut lui accorder de même celle des moyens. N'est-ce pas calomnier la société que de la représenter comme sans cesse livrée aux plus détestables intrigues, et n'y a-t-il pas du danger à répandre ainsi l'habitude de ne voir dans les plus grands crimes que des incidens ordinaires de la vie de famille? M. J. La-

croix prétend corriger les mœurs avec le fouet de la satire, mais il nous semble que c'est plutôt le fer rouge du bourreau qu'il emploie, et si l'on a jugé convenable d'effacer la marque du code pénal, ce n'est certes pas pour la voir reparaître dans la littérature. D'ailleurs le *Banquier de Bristol* ne corrigera personne; ceux auxquels un pareil exemple s'adresse sont au bagne, ou s'ils ont eu l'habileté d'échapper au jugement des tribunaux, ils ne peuvent éviter celui de l'opinion publique qui, Dieu merci, n'a pas besoin qu'on lui fasse la leçon à ce sujet.

— *Etienne Saulnier* et *Jean Cavalier* sont deux épisodes empruntés à l'histoire de la Réformation. Le premier appartient au temps de Calvin, le second à celui moins connu quoique plus rapproché de nous des dragonnades et des Camisards. Le sujet déjà traité sans doute plus d'une fois est cependant loin d'être épuisé. On peut même dire qu'il offre l'intérêt de la nouveauté, car les romanciers français, soit par scrupule, soit par dédaigneuse indifférence, ont fort peu exploité cette mine si riche, si originale. Il est vrai de dire aussi que l'histoire de la Réformation n'est guère connue en France. Pour en étudier les événemens, pour en apprécier le caractère il faut se livrer à des recherches difficiles et laborieuses. Ici l'imagination ne saurait suppléer au travail, et ce n'est qu'en compulsant de nombreux matériaux, en lisant tous les écrits du temps, en se familiarisant avec cette polémique ardente dont aujourd'hui nous pouvons à peine comprendre l'importance, qu'on réussit à se faire une idée des hommes et des choses d'une époque si différente de la nôtre, où les convictions fortes sont presque nulles surtout en matière de religion. Il ne suffit pas d'indiquer la date, d'envoyer quelques-uns de ses personnages se convertir dans la cité de Calvin, d'amalgamer tant bien que mal une intrigue d'amour avec des scènes d'exaltation religieuse. Avec tout cela, l'on peut très-bien ne produire qu'une œuvre médiocre d'un fort mince intérêt, témoin Mme Junot d'Abrantès dont le roman n'offre ni originalité ni aucun trait saillant de l'époque qu'elle veut peindre.

Il en est tout autrement de M. Eugène Sue, qui paraît avoir bien mieux compris l'importance de la tâche qu'il entreprenait. Une introduction dans laquelle il retrace rapidement les vicissitudes de la Réforme en France depuis Henry IV jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, décèle une étude approfondie de l'histoire. Ce morceau nous a paru renfermer des aperçus remarquables. Il exprime sur Louis XIV une opinion à la fois neuve et hardie; il ne craint pas de porter le premier coup de marteau sur la statue du *grand roi*. M. Sue nous le

montre dépouillé de l'auréole de gloire dont on l'environne d'ordinaire, tremblant devant les menaces de son confesseur et faisant couler le sang de ses sujets en expiation de sa vie licencieuse. Chaque retour du monarque vers la contrition et la pénitence était signalé par un redoublement de persécutions contre les réformés, par quelque dragonnade ou quelque édit barbare. Ces alternatives de débauche scandaleuse et de dévotion féroce, qui se partagèrent presque toute la vie de Louis XIV, sont, il faut l'avouer, bien loin de constituer la véritable grandeur, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé, comme l'auteur, du contraste choquant que forme l'exécration vouée à Charles IX pour une nuit de massacre, à côté de l'impunité accordée par les historiens aux huit années de tortures physiques et morales qui souillèrent le règne de celui qu'ils appellent Louis le grand.

Jean Cavalier, le héros du roman de M. Sue, est l'un des chefs qui se sont distingués dans la guerre des Camisards. L'auteur n'en fait pas un fanatique; il donne à sa haine contre les catholiques un autre motif : le commandant des troupes envoyées pour convertir les Cévennes lui a enlevé la belle qu'il aimait. C'est donc la jalousie qui pousse Jean Cavalier à prendre les armes, et son esprit entreprenant, ses facultés supérieures en font bientôt un instrument précieux pour les hommes dont l'influence secrète dirige le soulèvement. Parmi ceux-ci se trouvent deux espèces de meneurs, les puritains exaltés qui affrontent le martyre avec joie pour le triomphe de la bonne cause, et les ambitieux politiques. Les uns et les autres sont représentés par deux caractères fortement dessinés et bien soutenus. L'un est un garde-chasse chez lequel la foi nourrie par la lecture de la bible dans la solitude des forêts où il vivait en hermite a produit le fanatisme le plus sauvage; l'autre est un gentilhomme verrier qui profite des craintes superstitieuses dont sa profession est l'objet pour exercer un puissant empire sur l'esprit du peuple et favoriser ainsi des vues d'affranchissement, des projets d'indépendance dont les protestans avaient déjà plus d'une fois conçu la pensée. Sans affirmer que tout ceci soit d'une rigoureuse exactitude historique, on ne peut refuser à M. Sue le mérite d'avoir de cette manière mis en saillie les traits principaux de la lutte; et d'ailleurs il n'en fait point un sujet de reproche, au contraire, les mœurs et les principes des réformés sont en général présentés par lui sous le jour le plus favorable. Autour de ces caractères principaux viennent se grouper une foule de personnages secondaires, dont les physionomies originales jettent du mouvement et de la variété dans le récit. Des détails vrais, de la couleur locale, un intérêt bien suivi, telles sont les qualités

qui nous paraissent recommander cet ouvrage dont la conception est très-supérieure à celle des dernières productions du même écrivain.

— Aimez-vous les histoires de pendus, les aventures de voleurs et de brigands, les émotions de la corde et les bizarres excentricités de John Bull? Lisez les *Mémoires du Bourreau de Londres*, publiés par le chirurgien de Newgate auquel les devoirs de sa profession procurent l'avantage d'avoir des relations assez intimes avec l'exécuteur des hautes-œuvres pour se procurer des sujets de dissection. Vous y trouverez de quoi satisfaire amplement vos goûts patibulaires, et, de plus, vous y rencontrerez une foule de détails curieux, d'anecdotes piquantes, d'observations judicieuses. C'est une production originale qui blesse bien parfois le bon goût et la délicatesse littéraire, mais qui renferme une dose assez remarquable de humour anglaise.

MÉMOIRES D'UN SANS-CULOTTE bas-breton; par *Émile Souvestre*.— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES FEMMES PROSCRITES**; par *Arnould Fremy*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LÉO**; par *de Latouche*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES DEUX MINA**, chronique espagnole du XIX[e] siècle; par le général *St.-Yon*. — Paris. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

Le titre du nouveau roman de M. E. Souvestre effrayera sans doute bien des lecteurs par les tristes souvenirs qu'il rappelle, et l'on craindra de retrouver dans son héros l'un de ces hommes sanguinaires qui perdirent la révolution par leurs excès. Mais que l'on se rassure, il n'y a rien de semblable, et le Sans-culotte de M. Souvestre ne l'est guère que de nom. C'est un honnête républicain qui veut sincèrement le bien de son pays, et qui comprend que pour atteindre ce but, liberté et probité doivent marcher de compagnie. Au milieu des excès de tous genres dont la Bretagne fut le théâtre à cette époque, il se montre excellent citoyen, employant toute son influence à ramener l'ordre et la paix, exposant parfois sa propre vie pour ravir quelques victimes à la faux révolutionnaire. C'est le représentant de la classe moyenne éclairée, malheureusement alors trop peu nombreuse et trop dispersée pour pouvoir maintenir la révolution dans les voies sages et modérées qu'elle n'aurait jamais dû quitter. On ne trouve point ici non plus de ces lieux communs déclamatoires, auxquels prête si facilement un pareil sujet. M. Souvestre a voulu retracer le tableau fidèle des conséquences immédiates de la révolution dans une des provinces où elle rencontra le plus d'obstacles. Il présente les faits avec simplicité, sans exagération ni recherche prétentieuse, et sait exciter vivement l'intérêt par de

nombreux détails sur les mœurs originales de cette Bretagne à l'étude de laquelle il paraît avoir consacré sa plume. L'intrigue est peu compliquée, la marche de l'action pleine de mouvement et de vérité, le style agréable et naturel. Le talent de cet auteur nous a toujours paru digne d'une grande estime ; ses œuvres portent l'empreinte du travail et de l'observation ; le sentiment du beau et du bon s'y retrouve à un plus haut degré que chez aucun de ses rivaux ; on y reconnaît l'influence des principes fixes et solides dont il ne fait point parade, qu'il ne professe pas dogmatiquement, mais qui n'en produisent que mieux leur effet. Jeune encore, il peut certainement prétendre à une renommée durable et à un rang élevé dans la littérature actuelle.

— *Les Femmes proscrites*, de M. Arnould Frémy, font une assez triste figure, entre le roman de M. Souvestre et celui de M. de Latouche. Un semblable voisinage ne leur est pas favorable. C'est une composition médiocre qui offre peu d'intérêt et dont le sujet n'est pas très-heureusement choisi. Aussi, quoique *Léo* nous ait paru inférieur aux précédentes publications du même auteur, nous croyons qu'on n'hésitera pas à lui donner la préférence.

— Quant aux *Deux Mina*, c'est une œuvre mixte qui appartient à l'histoire par le fond, au roman ou au drame par la forme, l'auteur employant tour-à-tour le récit et le dialogue. M. le général St.-Yon a pris part aux guerres d'Espagne, et c'est comme témoin oculaire qu'il parle de la plupart des faits qui signalèrent la résistance opiniâtre de ces fameux chefs de partisans. Nous aurions mieux aimé qu'il se contentât d'écrire une relation purement historique des incidens les plus remarquables de cette lutte ; mais il a cru sans doute trouver dans la forme qu'il a choisie un moyen plus sûr de se faire lire et de pouvoir enchasser dans son récit des détails de mœurs propres à piquer la curiosité publique. Cependant l'intérêt en souffre, et l'on ne se sent plus le même degré de confiance pour la véracité de l'écrivain. Au reste dès le début nous avons trouvé une assertion qui nous semble fort contestable, et qui suffit à elle seule pour faire apprécier l'esprit et la tendance de cette publication. M. St.-Yon prétend voir dans l'indulgence de l'autorité française pour le prince de la Paix, l'unique cause de l'exaspération de la population espagnole contre les soldats français. Il substitue ainsi les calculs d'une vengeance basse et cruelle au sentiment de nationalité, à l'amour de l'indépendance. C'est partir d'un point de vue bien étroit, bien mesquin, et nous ne pensons pas qu'on doive rabaisser de telle sorte les efforts d'un peuple qui défend son

pays contre l'invasion étrangère. Il put certainement y avoir des intrigues peu honorables, des vues intéressées chez les chefs qui profitèrent de ce mouvement, mais un élan aussi général et aussi soutenu que celui de la nation espagnole ne saurait être attribué à de semblables causes.

LE CHASSEUR CONTEUR, ou les Chroniques de la chasse; par *Elzéar Blaze*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Blaze est un écrivain assez original dans sa spécialité. C'est un déterminé chasseur qui ne vous fait pas grâce d'un coup de fusil, ni d'une pièce de gibier; qui vous initie dans tous les moindres secrets de l'art et vous entraîne bon gré mal gré sur la trace de ses chiens, à travers monts et vaux, au risque de vous faire perdre haleine ou de vous faire tomber avec lui dans quelque marais perfide dont vous vous tirerez ensuite comme vous pourrez. Pourvu qu'il remplisse sa carnassière, peu lui importe le reste. Aussi le laisserions-nous volontiers courir tout seul après ses bêtes; mais c'est en même temps un conteur plein d'esprit, inépuisable en anecdotes piquantes, en traits plaisans, en récits joyeux, et aujourd'hui la bonne gaîté devient si rare qu'on l'achète volontiers au prix d'un rhume, voire même d'une courbature générale. Voilà pourquoi le public le moins chasseur n'a pu s'empêcher de suivre à la piste le chien courant, le chien d'arrêt et tous les chiens que M. Blaze a bien voulu lancer en sa présence.

Le chasseur conteur ne sera certainement pas moins bien accueilli que ses aînés; car il résume d'une manière fort heureuse la double qualité de l'auteur. C'est la halte après la chasse, on se délasse des fatigues de la matinée en s'étendant sur l'herbe fleurie; chacun tire ses provisions de son havresac, et l'on improvise un joyeux repas que viennent bientôt animer les causeries et les récits. La verve de M. Blaze se déploie ici plus brillante encore que dans ses autres ouvrages. Sa riche mémoire lui fournit des anecdotes à propos de tout, et toujours plus ou moins piquantes. Aux souvenirs du chasseur viennent s'ajouter ceux de la vie militaire, et ses observations ne manquent en général pas d'originalité. Il saisit avec sagacité les traits ridicules et trace des portraits fort amusans. Maintes pages de ce volume exciteront la gaîté du lecteur, tout en captivant son intérêt, et nous le recommandons comme une excellente recette contre la mélancolie, contre l'ennui qui

ne sont que trop souvent les seuls fruits que produise notre littérature actuelle. On y trouvera d'ailleurs un style agréable, facile et dénué de toute recherche prétentieuse.

AGENDA des gens d'affaires. — Lausanne, au dépôt bibliographique, Cité-devant. In-18, rel.

Ce petit carnet fort commode, imprimé avec élégance, renferme un calendrier avec un album destiné à recevoir chaque jour de l'année les notes, souvenirs, renseignemens, observations qu'on est bien aise d'avoir toujours sous la main. A la suite de l'album se trouvent un tableau des postes du canton de Vaud, des tables ou comptes faits pour la réduction de l'argent de France en argent de Suisse et vice versa, le rapport des nouvelles mesures métriques françaises avec celles du canton de Vaud, des calculs d'intérêts et plusieurs autres tables d'un usage journalier. Quoique spécialement destiné au public vaudois, l'*Agenda des gens d'affaires* convient également aux pays voisins dont les relations commerciales nécessitent souvent la connaissance des poids et mesures de ce canton, ainsi que de la valeur de ses monnaies et leur prompte réduction en argent de France.

HISTOIRE DU SIÈCLE D'AUGUSTE et de l'établissement de l'Empire romain, pour servir de suite à l'histoire de la révolution qui renversa la république; par M. *Nougarède*, baron *de Fayet*. — Paris, chez Capelle. 1 vol. in-8, 8 fr.

Si le siècle d'Auguste est l'une des époques historiques les plus remarquables par l'éclat qu'il jeta sur les arts et la littérature, il offre également un sujet d'étude politique non moins intéressant. Il est curieux de suivre la voie détournée par laquelle Octave parvint à se faire Auguste, et le caractère dissimulé de cet habile usurpateur est bien digne de fixer l'attention d'un historien philosophe. L'œuvre que César avait commencée trouva dans Octave un continuateur plus heureux. C'était une entreprise hérissée d'obstacles et de dangers, car malgré la décadence de l'esprit républicain, malgré le germe de corruption qui minait sourdement la vieille puissance romaine, les institutions et les mœurs encore pleines de vie semblaient prêtes à écraser l'ambitieux qui tenterait de substituer sa volonté à l'empire de la loi. Le sort de César montrait combien il était périlleux d'attenter trop ouvertement aux droits du peuple. L'anarchie même qui

troublait si souvent la paix publique, rendait le danger plus grand encore, car l'assassinat est l'arme ordinaire des partis passionnés. Mais Octave, avec une supériorité de génie qui le place bien au-dessus de tous les usurpateurs du même genre, comprit parfaitement les exigences de sa position. Au lieu de se laisser aveugler par l'ambition, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui convoitent le pouvoir, il sut si bien maîtriser la sienne qu'elle devint entre ses mains un instrument docile dont il put calculer froidement tous les ressorts. Si le bien de l'Etat ne fut pas toujours l'unique mobile de sa conduite, il agit du moins avec une telle adresse qu'on ne put en quelque sorte jamais l'accuser de l'avoir entièrement sacrifié à des vues d'intérêt personnel.

Après s'être couvert de gloire à l'armée, Octave revient à Rome où la faveur populaire l'accueille avec enthousiasme. Un ambitieux vulgaire aurait cru sans doute devoir profiter de ce premier moment pour s'emparer du pouvoir. Mais lui, plus prévoyant, cache avec soin ses projets ou du moins ne les dévoile qu'à ses plus intimes amis; encore est-ce d'une manière détournée, et cherche-t-il plutôt à se les faire conseiller par eux afin de ne pas se compromettre et de paraître céder avec répugnance à leurs sollicitations. Se dérobant au triomphe le plus tôt possible, pour ne pas donner prise aux attaques de l'envie, il affecte constamment les dehors du citoyen modeste et vertueux. Point d'impatience, point de précipitation imprudente dans sa conduite; il semble n'accepter qu'à regret la puissance que le sénat lui confie. Sa charge de censeur lui fournit un moyen de combattre et d'éloigner ses adversaires au nom de la morale et du bien public; mais il n'en use d'abord qu'avec la plus grande réserve, et dès qu'il voit que ses succès causent trop d'ombrage au parti républicain, il se hâte de retourner à l'armée. Il quitte Rome, abandonnant le pouvoir suprême à l'un de ses collègues, comme pour prouver qu'il n'en craint point le partage, que ses efforts n'ont d'autre objet que la gloire de Rome et l'agrandissement de son empire. Déjouant ainsi les calculs de ceux qui redoutent son ambition, il va chercher de nouveaux lauriers pour éblouir la foule et l'aveugler tout-à-fait sur le véritable but vers lequel tendent les intrigues secrètes de ses dévoués complices. Par ces habiles manœuvres, il réussit petit à petit à faire concentrer entre ses mains toutes les dignités les plus hautes, toutes les charges les plus importantes de l'État. Cette accumulation se fit si adroitement que c'est à peine si elle rencontra quelques sérieux obstacles, et lorsque les vues de l'usurpateur ne purent plus demeurer cachées, sa puissance était déjà trop grande pour redouter l'opposition de ses ad-

versaires. Tour-à-tour honoré du titre d'Auguste, de celui de Père de la patrie, et revêtu d'une autorité qui lui donnait la plus grande influence sur l'élection des autres magistrats, il en profita pour consolider son empire, et sut en même temps s'entourer de tout l'éclat propre à flatter l'orgueil romain, à satisfaire le goût du peuple pour les spectacles et les fêtes. Secondant la tendance de son siècle vers les jouissances d'une vie civilisée, il encouragea la littérature et les arts, et s'il n'imposa pas une digue à la corruption des mœurs, du moins n'en favorisa-t-il point non plus trop ouvertement les progrès. Une fois arrivé au faîte de la puissance, il ne parut plus occupé que d'améliorer les lois, d'établir l'ordre et d'imprimer à toutes les branches de l'administration une marche ferme et bien réglée. La tyrannie ne fut pour lui que le moyen, non le but, et s'il ne réussit pas à arrêter pour long-temps la décadence de l'empire, c'est que les élémens de dissolution étaient trop nombreux et trop vivaces pour qu'aucun génie humain pût en paralyser l'action fatale.

Les talens et l'habileté d'Auguste pouvaient bien imposer silence aux factions, réprimer leurs attentats, mais ils étaient sans force contre les vices d'une société démoralisée, atteinte au cœur par un principe morbide dont le développement inévitable devait la conduire à sa ruine. Aussi ce ne furent pas les conjurations des partis qui portèrent les premiers coups à l'édifice qu'il avait élevé. Au sein même de sa famille il rencontra l'écueil contre lequel devaient échouer tous ses efforts; c'est du milieu de son palais que sortirent les intrigues les plus dangereuses. Après avoir vaincu toutes les difficultés, surmonté tous les obstacles qui semblaient rendre impossible l'établissement du pouvoir d'un seul au milieu des habitudes républicaines du peuple romain, Auguste, abreuvé de dégoûts intérieurs à la fin de sa brillante carrière, mourut, probablement empoisonné par sa femme et par celui qu'il avait adopté pour être son successeur.

Ce règne illustre, si riche en leçons pour les peuples comme pour les rois, est retracé par M. Nougarède, avec un talent très-remarquable. C'est un tableau plein d'intérêt et de mouvement dans lequel on reconnaît l'empreinte d'une véritable érudition classique ainsi que l'étude approfondie des grands écrivains de l'antiquité. Le style est simple, pur, parfois peut-être un peu tendu, mais toujours noble, sévère, digne en un mot d'un pareil sujet. Nous terminerons cet article par la citation suivante qui nous paraît résumer fort bien les principaux caractères de l'œuvre accomplie par Auguste, et en même temps expliquer les causes qui ne tardèrent pas

à préparer la chute de cette puissance plus brillante que réelle.

« C'était toujours par l'action de la puissance militaire que le prince maintenait l'abaissement des pouvoirs dont il n'avait pas osé changer l'origine et la nature. Sa puissance civile n'aurait pu la suppléer, uniquement formée par les concessions du corps qu'elle devait réprimer. Le sénat, qui s'attirait les mépris du prince lorsqu'il s'humiliait à ses pieds, n'avait qu'à se relever pour l'anéantir. Pour rendre aux ressorts de l'ancien gouvernement toute leur vigueur, il lui suffisait d'user des prérogatives que le prince même avait reconnues, lorsqu'il acceptait de lui ces concessions. Le décret qui rétablissait la puissance si long-temps vénérée du consulat fut même proposé après la mort de Caligula. Les prétoriens prévinrent son adoption en proclamant aussitôt un empereur, mais cette révolution légale était toujours imminente.

» Les citoyens n'aspiraient qu'à la voir s'accomplir ou même qu'à la favoriser par leurs soulèvemens. Contenus d'abord par les illusions qu'un prince habile avait eu l'art d'entretenir, ils voyaient le successeur d'Auguste s'armer du glaive qui était désormais son unique appui, et les accusations de Majesté devenir autant d'exécutions militaires. Ils ne pouvaient plus être abusés par la vaine image des institutions qui avaient été le principe de leur grandeur; cette grandeur même ne servait qu'à accroître leur infortune. Exposés aux plus tyranniques attentats, ils se voyaient enfermés dans des limites qui embrassaient le monde civilisé! Ils ne pouvaient même espérer un asile au-delà de ces frontières si reculées; les barbares qui les entouraient n'avaient que trop souvent acheté, au prix du sang de leurs hôtes, la protection ou les libéralités du chef de l'empire.

» La nature vicieuse des rapports que les innovations d'Auguste avaient établis entre les citoyens et le prince, fut alors pleinement dévoilée. Les citoyens, toujours menacés et sans avenir, n'envisageaient que les ressources du désespoir. Le prince partageait les terreurs qu'il avait inspirées, et maintenait son autorité par une marche contraire à celle qui en avait préparé l'établissement. Auguste avait d'abord versé le sang des citoyens, et ensuite énervé les institutions; ses successeurs furent amenés, par cette attaque poursuivie contre les institutions, à proscrire les citoyens. Les excès de Néron précipitèrent le dénoûment de ces drames sanguinaires, et l'empire sortit de la famille des Césars.

» Auguste ne peut pas être soupçonné d'imprévoyance pour ces dangers, mais il fut réduit à conjurer des dangers bien plus pressans. Pour éluder les haines perfides qui avaient

éclaté par le meurtre de son père adoptif, il laissa subsister toutes les apparences de l'ancien gouvernement. En dépouillant les autorités civiles de leurs attributions, il leur en conserva tous les signes extérieurs, et se rendit ainsi indispensable une puissance militaire arbitraire et illimitée. Il fut amené à déployer les ressources d'un tyran par l'impuissance d'obtenir les prérogatives d'un monarque avoué par les lois.

» .... Quand on voit Auguste, pendant quarante-deux ans, obtenir d'un gouvernement si défectueux de tels élémens de prospérité, on regrette ceux que ses qualités éminentes lui eussent promis dans un empire sagement constitué par Jules-César. Paraissant au contraire comme son vengeur, il acheta cette sanglante succession par les infortunes de la république. La même cause le réduisit ensuite à préparer, par des institutions vicieuses, les crises non moins fécondes en catastrophes qui devaient rendre si prompte et si humiliante la chute de sa dynastie. »

RÉCITS des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France; par *Aug. Thierry*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les premiers temps de l'histoire de France sont encore peu connus; c'est une époque assez obscure sur laquelle les historiens passent en général rapidement, soit qu'ils n'en comprennent pas toute l'importance, soit qu'ils reculent devant les recherches qu'exigerait un semblable travail. En effet le manque d'ensemble et d'unité dans les événemens de ces temps antiques rend très-difficile une narration suivie; les documens que l'on possède sont pour la plupart des chroniques locales, qui racontent avec plus ou moins de détails des faits particuliers; et au milieu du mélange des institutions et des mœurs qu'amena la conquête de la Gaule par les Francs, il est à peu près impossible de signaler une tendance générale, de retrouver dans le peuple ou dans ses chefs des vues systématiques bien déterminées. Cette lutte entre des élémens si divers devait sans doute nécessairement amener la ruine de l'ancienne civilisation romaine atteinte à la fois par la rude ignorance de ses vainqueurs et par la ferveur du christianisme naissant. Mais on ne peut pas dire que cette œuvre de destruction fût le résultat d'un plan concerté dans l'esprit de ses auteurs. Ceux-ci n'en étaient en quelque sorte que les instrumens aveugles; la corruption de la société romaine ne leur offrait qu'une bien faible résistance, et cependant les institutions conservèrent maintes traces du droit romain, qui, dès

que la civilisation reparut, facilitèrent le rétablissement de son antique autorité. Cette fusion qui s'opère entre le peuple conquis et ses conquérans, présente l'un des phénomènes les plus curieux à étudier. On y voit toujours la force brutale, après avoir d'abord dominé seule et semé la dévastation autour d'elle, céder petit à petit à l'influence de l'élément intellectuel qui est le principe vital des nations et qui finit par ressaisir l'empire en conciliant par des modifications successives les systèmes en apparence les plus opposés.

Pour faire bien comprendre les diverses phases de ce travail qui jette une si vive lumière sur l'origine de la société moderne, sur ses mœurs et ses institutions, M. Thierry a recours à la forme des récits épisodiques, qui se rapproche de celle des chroniques dans lesquelles il puise ses matériaux et lui permet de creuser davantage son sujet, de suivre la marche de la fusion dans toutes les relations sociales, de tracer une suite de peintures partielles pleines de détails neufs et intéressans dont l'ensemble forme un tableau complet de l'époque qu'il a choisie. Outre les avantages nombreux que lui offrait cette méthode, elle convenait mieux que toute autre à son talent, remarquable surtout par une aptitude très-prononcée à saisir les traits caractéristiques des hommes et des choses et à les reproduire d'une manière dramatique pleine de charme et d'animation. Quelque éloignés que soient de nous les temps mérovingiens, on lira ses récits avec autant et plus de plaisir peut-être que le meilleur roman. Comme tous les autres écrits du même auteur, celui-ci contribuera sans doute à donner une impulsion nouvelle aux études historiques. On sera surpris de l'intérêt qu'il a su faire jaillir de ces temps obscurs sur lesquels nous n'avions jusqu'ici que des aperçus si secs et si froids. On admirera l'habileté de cet esprit supérieur qui réunit l'érudition la plus profonde, les investigations les plus laborieuses et tout l'agrément des qualités littéraires les plus brillantes. Rare assemblage dans lequel le style, instrument docile de la pensée, semble ne tirer tous ses mérites que de la simple exposition des faits présentés de manière à susciter sans cesse chez le lecteur la réflexion féconde et salutaire. Un semblable talent me paraît constituer le véritable génie de l'historien.

Dans une introduction très-étendue, M. Thierry passe en revue les travaux dont l'Histoire de France a été l'objet à diverses époques, et les systèmes adoptés par les écrivains qui s'en sont occupés. Cet exposé rapide, fait dans un esprit de saine critique, n'est pas la partie la moins importante de son livre. En opposition avec l'idée qui domine aujourd'hui la plupart des historiens de la nouvelle école, il blâme l'irrup-

tion de la philosophie dans le domaine historique, ou du moins pense qu'on a dépassé les limites raisonnables en reléguant en quelque sorte les faits sur le second plan, pour les plier plus aisément aux exigences de vues systématiques conçues *a priori*. Il est certain que trop souvent l'histoire semble n'être que le développement d'une thèse plus ou moins ingénieuse enfantée soit par l'esprit de parti, soit par une imagination bizarre et hardie. Les uns veulent y suivre pas à pas l'intervention de la Providence dirigeant l'humanité dans les voies qu'elle lui assigne; les autres prétendent n'y retrouver que les signes d'un sombre fatalisme qui explique et justifie tout par l'impitoyable nécessité; d'autres, se bornant à un point de vue spécial, n'y cherchent que des preuves à l'appui d'une opinion politique ou religieuse dont le triomphe les intéresse; d'autres enfin supposant le genre humain divisé dès l'origine en différentes races ennemies, n'y voient que les phases diverses d'une lutte anarchique qui doit durer jusqu'à l'établissement d'un ordre social basé sur la hiérarchie des capacités intellectuelles. Quelque spécieux qu'ils puissent paraître, ces systèmes pèchent tous par le même défaut; ils faussent l'histoire, comme les théories trop absolues faussent la science en l'entraînant dans des voies exclusives. Mais c'est le travers du siècle; et M. Thierry lui-même a de la peine à éviter son influence, lorsque, rappelant la marche des événemens depuis la révolution française, il signale l'unité nationale comme leur but, et voit un véritable bienfait dans le nivellement des mœurs et des institutions, qui a détruit jusqu'au dernier germe de vie provinciale. Du reste, sa critique est toujours empreinte de modération et d'impartialité; il rend pleine justice aux travaux historiques de notre époque et signale avec éloge les hommes supérieurs qui ont contribué par leurs efforts à leur donner un élan si remarquable. Il termine enfin en regrettant que depuis 1830 la plupart d'entr'eux aient quitté le silence du cabinet pour les succès brillans de la scène politique. Heureusement cette désertion n'est pas tout-à-fait complète, et tant qu'un Thierry tiendra dans ses mains habiles le flambeau de l'investigation, on peut espérer qu'une nouvelle génération de fervens disciples se formera sur ses traces. Il n'est plus guère possible maintenant de faire rentrer l'histoire dans la vieille ornière de la routine. Si les annales de la monarchie francaise n'ont pas encore trouvé leur Tacite, on ne saurait nier du moins que des explorateurs tels qu'un Guizot, un Sismondi, un Michelet, etc.; leur ont donné une vie nouvelle, un attrait tout puissant.

HISTOIRE DE FRANCE; par M. *Michelet;* tome 4me. — Paris, chez Hachette. In-8, 8 fr.

A mesure que M. Michelet avance dans l'œuvre qu'il a entreprise, le sujet se développe sous sa plume laborieuse, et prend de plus en plus les vastes proportions d'une histoire complète et détaillée. Ce n'est pas nous qui le blâmerons d'avoir renoncé aux formes concises et facilement sèches d'un abrégé. Les annales de la monarchie française sont une mine trop féconde et jusqu'ici trop mal exploitée pour qu'on puisse regretter de les voir étudiées de nouveau dans toute leur étendue par un homme de talent et d'imagination. M. de Sismondi a déjà montré quelle riche moisson pouvaient produire l'examen des sources historiques, les recherches patientes et consciencieuses. M. Michelet suit la même route, si habilement tracée par son devancier, mais il y déploie une originalité bien marquée, qui donne à son travail un caractère tout particulier. L'expression de pittoresque, dont on a tant abusé dans ces derniers temps, nous paraît s'appliquer mieux que toute autre au genre de cet ingénieux écrivain. Son style plein d'images jette beaucoup de mouvement et de charme sur tout ce qu'il touche, son esprit vif et ardent mêle au récit une foule de réflexions neuves, hardies, d'observations piquantes, inattendues, qui réveillent la curiosité et soutiennent l'intérêt. La gravité historique en souffre bien quelquefois; on voudrait un langage plus pur, plus digne, moins saccadé; on est surpris des digressions étranges, puériles même auxquelles il se livre souvent. Mais l'attrait de la nouveauté, la richesse des détails, les aperçus brillans que l'auteur multiplie et varie sans cesse avec une prodigieuse fécondité compensent ces défauts, les font oublier, et quand une fois le volume est ouvert, on ne le quitte qu'après l'avoir lu d'un bout à l'autre. Cependant si cette manière d'écrire est permise à l'esprit supérieur qui maîtrise les instrumens dont il se sert, qui sait envisager une à une toutes les faces d'un sujet sans perdre de vue l'ensemble, sans oublier le but vers lequel il tend, l'on ne saurait nier ses périls pour des esprits moins bien doués, pour cette foule d'imitateurs toujours prêts à se jeter tête baissée sur les traces d'un maître célèbre. Réduite en système et formant école, elle ferait bientôt descendre l'histoire de la sphère élevée qui lui convient dans la région inférieure et stérile des mémoires anecdotiques, des romans épisodiques, des recherches plus curieuses qu'utiles. Du reste, nous ne hasardons cette critique que dans l'intérêt de l'art, et non

point comme un reproche adressé à M. Michelet, dont le talent nous paraît merveilleusement propre à remplir les conditions de la forme nouvelle qu'il a choisie. Avec une souplesse remarquable, il se plie à toutes ses exigences, et séduit le lecteur en lui présentant les tableaux les plus animés, les plus dramatiques, là où d'autres n'avaient su trouver que la matière d'une narration froide et sans vie. Ce tome 4me renferme le règne de Charles VI, époque de troubles et de discordes intestines où le délire semblait s'être emparé de tous les esprits depuis le monarque devenu fou sur son trône jusqu'au dernier de ses sujets. La barbarie et la superstition, la guerre et la chevalerie se partageaient les mœurs. La religion avait déjà perdu sa foi naïve et sa pureté primitive, tandis que la science n'avait point encore secoué les langes de son enfance. Aux yeux de la foule ignorante, les savans étaient des sorciers en rapport avec des êtres surnaturels, des espèces de Faust évoquant les esprits infernaux, et en réalité la plupart ne cherchaient dans les secrets de l'alchimie ou dans les rêves de l'astrologie que les moyens de satisfaire leurs passions et d'assurer leur empire sur les esprits crédules. C'étaient les premiers germes de l'indépendance scientifique, les premières bases de la supériorité intellectuelle sur la force brutale, qui dans les ténèbres du moyen âge revêtaient les allures de la magie, seule forme qui pût imposer le respect par la terreur. Chez la noblesse féodale qui formait alors la tête de la nation, comme chez la bourgeoisie turbulente des villes qui commençait à prendre de l'extension, la satisfaction des intérêts matériels semblait être l'unique but de tous les efforts et le lien social menaçait de se rompre sous les attaques violentes dont il était sans cesse l'objet. Le pouvoir royal n'avait encore qu'une autorité bien précaire, et les institutions municipales, qui ne faisaient en quelque sorte que de naître, n'étaient pas moins impuissantes pour réprimer l'anarchie au milieu du conflit de tant d'élémens divers.

Ainsi que le dit M. Michelet, dans son style familier mais expressif : « Ce sont d'étranges époques. On nie, on croit tout. Une fiévreuse atmosphère de superstition sceptique enveloppe les villes sombres. L'ombre augmente dans leurs rues étroites; leur brouillard va s'épaississant aux fumées d'alchimie et de sabbat. Les croisées obliques ont des regards louches. La boue noire des carrefours grouille en mauvaises paroles. Les portes sont fermées tout le jour; mais elles savent bien s'ouvrir le soir, pour recevoir l'homme du mal, le juif, le sorcier, l'assassin.

« On s'attend alors à quelque chose. A quoi? On l'ignore.

Mais la nature avertit; les élémens semblent changés. Le bruit courut un moment, sous Charles VI, qu'on avait empoisonné les rivières. Dans tous les esprits flottait d'avance une vague pensée de crime. »

C'est au milieu de cet ébranlement général que le trône échoit à un jeune prince qui possédait à peine la force nécessaire pour régner dans le temps le plus calme. A peine vient-il de saisir le sceptre, que sa tête s'égare, et le royaume se trouve livré aux chefs de deux factions ennemies qui se disputent le pouvoir et sacrifient tout à leur ambitieuse rivalité. L'assassinat, la violence, le pillage deviennent les incidens ordinaires de la vie commune. Le peuple est imprudemment déchaîné pour servir d'instrument tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et des scènes atroces signalent les premiers essais de sa puissance, dont on lui fait ainsi découvrir le secret terrible.

Les nombreux détails que l'auteur emprunte aux chroniques, l'étude minutieuse qu'il a faite de tous les documens qui restent de cette époque, donnent au tableau qu'il en trace une originalité très-piquante. C'est de l'histoire éminemment dramatique, et en même temps pleine de réflexions ingénieuses, de remarques spirituelles, de moralités naïves qui réveillent singulièrement l'intérêt. L'étrangeté même de la forme, quelque contraire qu'elle soit à la dignité historique, semble ici contribuer à rendre la peinture plus vraie, plus naturelle. On se croit réellement transporté au milieu de cette anarchie turbulente, et l'on suit sa marche avec l'anxiété la plus vive. Cependant, tout en rendant justice aux véritables mérites de l'historien, on trouvera peut-être qu'il ressemble trop souvent à la pythie montée sur son trépied et agitée par le Dieu qui lui dicte ses oracles. L'imagination ne doit pas dominer exclusivement dans l'histoire, ses brillantes fantaisies sont de dangereux écueils contre lesquels vient trop facilement échouer l'exactitude historique.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA BIBLE, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard; par *S. Cahen*; tome 10 : *Yirmiahou* (Jérémie). — Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n. 21. 1 vol. in-8, 6 fr.

Plus M. Cahen avance dans son œuvre et plus on reconnaît le mérite d'une semblable traduction qui rend d'une ma-

nière à la fois plus fidèle et plus originale les beautés du texte hébreu. Jamais peut-être la poésie des livres saints n'avait été rendue avec tant de force, et mise, pour ainsi dire, à la portée de tous avec une telle hardiesse. C'est que dans cette interprétation presque littérale, le traducteur, sans trop se préoccuper de faire du style et d'arrondir ses périodes, cherche plutôt à rapprocher autant que possible le français de l'hébreu. Il en résulte sans doute bien souvent des tournures de phrases étranges et peu conformes à l'usage; mais comment éviter ce contraste inévitable entre deux langues si différentes, dont l'une appartient aux dialectes primitifs, tandis que l'autre a subi tous les raffinemens d'une longue civilisation? Toute tentative de conciliation, tout essai pour soumettre la première au génie de la seconde ne produirait qu'une image affaiblie, qu'une contrefaçon pâle et inanimée. Ces formes un peu barbares, cette concision énergique conviennent d'ailleurs parfaitement au rude langage des prophètes. On y retrouve en quelque sorte l'esprit de l'époque, la vie et les mœurs du peuple juif. C'est un tableau parlant qui nous fait passer en revue tous les détails de son histoire et en rend l'intelligence plus facile. Rien ne peint mieux l'état du peuple hébreu que les élans d'indignation de ses prophètes dont le génie loin d'être arrêté par la pauvreté d'une langue encore si peu développée, semble au contraire y puiser le secret de cette force mystérieuse qui donne tant d'originalité à leurs inspirations. C'est une poésie qui gronde comme la tempête; on croit entendre toujours le retentissement de la voix de Jéhovah dictant à Moïse les tables de la Loi sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres. Si dans une œuvre littéraire il est permis quelquefois de secouer le joug des formes grammaticales, nous croyons que c'est bien ici le cas d'oser une semblable hardiesse. La tentative de M. Cahen est d'ailleurs pleinement justifiée par le succès; chacune de ses livraisons voit augmenter le nombre de ses souscripteurs, et l'on doit des éloges à la persévérance avec laquelle il a su lutter contre les critiques nombreuses, acerbes, malveillantes même quelquefois que souleva d'abord la publication de ses premiers volumes. Au lieu de se laisser décourager par les obstacles, il a constamment cherché par de nouveaux efforts à rendre son travail meilleur et plus complet en l'enrichissant de notes intéressantes, de commentaires savans, de documens nouveaux ou presque tout-à-fait inconnus.

Le tome X renferme la préface d'Abrabanel sur Jérémie, des observations nouvelles sur le calendrier judaïque et un extrait de l'introduction historique placée en tête de la traduction française de Jérémie par Dahler.

PRIÈRES CHRÉTIENNES, à l'usage des familles. — Paris, chez Risler. 1 vol. in-8, 4 fr.

On vend séparément les *Prières du soir*. In-8, 2 fr.

Ce recueil est destiné au culte domestique. Ecrit avec ferveur et simplicité, il remplit bien le but de l'auteur et pourra être fort utile aux personnes qui, se réunissant pour prier en famille, ne sont pas douées de la faculté d'improviser, ou n'ont pas une grande habitude d'exprimer leurs pensées et leurs sentimens d'une manière élégante et propre à impressionner. Tous les sujets les plus importans s'y trouvent traités avec une piété profonde, souvent même un peu austère. L'auteur nourri de la lecture de la Bible y puise toujours ses inspirations, et la tendance de son esprit le porte vers l'orthodoxie la plus stricte. Ses idées sur la prière sont du reste pleines de noblesse et animées d'un véritable sentiment religieux. Le passage suivant que nous empruntons à sa préface peut en faire apprécier la portée :

« La prière, dans sa nature céleste, est l'élan de l'âme vers Dieu ; c'est une impression profonde que nulle parole ne peut exprimer sans l'affaiblir, soit d'amour ou de supplication, soit de misère ou d'espérance. Cette prière intime, qui s'exhale dans le sanctuaire de l'âme et s'élève du fond des abîmes du cœur, est donc distincte de la prière proférée, ou prière des lèvres ; car, lorsque nous prononçons nous-même cette prière des lèvres, ou lorsque nous l'écoutons, nous pouvons être parfois bien éloignés de prier ; tandis que nous assistons au culte public ou de famille, ce qui se passe en nous ne peut être que sanctifiant si nous sommes animés du désir de nous approcher du Seigneur, et si nous nous unissons avec ferveur et sincérité aux prières qui lui sont offertes ; mais il faut de plus chercher à nous élever à lui par cette prière silencieuse qui produit le calme dans notre être moral, nous détache des vaines illusions de cette vie, nous place en l'unique et solennelle présence du Très-Haut et nous révèle l'immense étendue de l'amour de Christ. Il faut s'oublier soi-même, se détourner de soi-même, et ne plus contempler que la sainteté, la justice, la sagesse et la miséricorde éternelle. « L'a-t-on re» gardé, on en est éclairé. »

LES MERVEILLES DE LA PROVIDENCE dans la nature et dans la religion. 2me édition. — Paris, chez Hivert. In-12, 2 fr.

Nous avons déjà rendu compte de ce volume en février

1838, lorsque parut la première édition; il se compose de 52 lectures pour tous les dimanches de l'année. Ce sont des réflexions religieuses puisées dans la contemplation de la Nature et dans l'étude de ses phénomènes qui se trouvent le plus à notre portée. L'auteur a du penchant pour les idées mystiques, pour les interventions miraculeuses, pour les visions extatiques. Mais il se montre à côté de cela fort éclairé, cherche à concilier la science avec la foi, et mêle à ses méditations pieuses une foule de notions justes et utiles.

Cette nouvelle édition par son prix modique et son format commode est destinée à se répandre en plus grand nombre que la première. Parmi les livres dont le clergé catholique encourage la propagation dans les campagnes, ceux du genre de celui-ci nous semblent les plus propres à produire quelque bien. En portant l'attention sur les merveilles de la nature ils peuvent réveiller le goût de la science et contribuer à développer l'intelligence. S'ils ne sont pas entièrement exempts de dévotion superstitieuse, du moins l'on y trouve quelque chose de plus, une espèce d'antidote destiné à paralyser en partie ses mauvais effets.

DE LA PHILOSOPHIE AU XVIIIe SIÈCLE et de son caractère actuel; par *L.-D. de Caraman*. — Paris, chez Goujon et Milon. In-8.

Il s'opère aujourd'hui une réaction assez prononcée contre la philosophie du XVIIIe siècle. Le spiritualisme reprend le dessus et l'on sent généralement la nécessité de travailler à reconstruire quelque chose au milieu des ruines dont le sol est couvert. Comme dans toutes les réactions l'esprit humain est porté à passer d'un extrême dans l'autre, c'est la philosophie religieuse qui a pris la place du sensualisme, et au scepticisme ironique de Voltaire succède le réveil de la foi catholique. Heureusement l'émancipation des études et les progrès de la liberté affranchie de ses liens les plus gênants par les destructeurs du dernier siècle, offrent une garantie certaine contre le retour de l'autorité dogmatique et de son despotisme étouffant. La tolérance est une conquête assurée, tous les systèmes peuvent se faire jour, ils ont tous également le droit de solliciter les esprits, de chercher à séduire la raison ou l'imagination du public. L'éclectisme, que le philosophe français le plus éminent de notre époque a essayé de formuler, semble, quoi qu'on en dise, destiné désormais à guider les pas de tous ceux qui veulent travailler avec succès à la recherche de la vérité. On peut attaquer sa méthode, on peut lui reprocher d'être parfois obscur, vague, incomplet; mais on ne lui ôtera

pas la gloire d'avoir exprimé la véritable tendance du siècle, d'avoir déterminé la voie large et féconde dans laquelle l'avenir dirigera ses investigations.

Aussi, quoique M. de Caraman signale en passant l'influence bienfaisante de l'éclectisme, il ne nous a pas semblé lui rendre toute la justice qui lui est due. Il paraît avoir une prédilection plus marquée pour ses adversaires qui tentent de ramener la philosophie dans le domaine de la foi. Les philosophes catholiques sont bien en effet ceux qui marquent le plus la réaction contre le XVIIIe siècle, mais leur marche est en général trop peu réellement philosophique pour qu'on puisse voir en eux des fondateurs d'un nouvel édifice. Ils cherchent plutôt à restaurer l'ancien sans en changer même les fondemens vermoulus. Cependant leurs efforts, de quelque manière qu'on les envisage, sont également des signes du mouvement philosophique de notre époque. Ils devaient donc figurer dans le tableau rapide que trace M. de Caraman, et, s'il les a placés au premier rang, il n'a pas refusé non plus le même honneur à d'autres écrivains éminens, dont les tendances sont fort différentes. Cette esquisse sera lue avec intérêt, mais on regrettera que l'auteur ne l'ait pas développée davantage. On ne la regardera que comme un programme dont il s'engage à remplir plus tard le cadre par une histoire complète de la philosophie au XIXe siècle.

MON VOYAGE EN ALGÉRIE, raconté à mes enfans; par *N. Roussel*.— Paris, chez Risler. 1 vol. in-12, fig., 3 fr.

Parmi les livres destinés à la jeunesse, il n'en est point qui excite son intérêt plus que les récits de voyages. Chacun peut se rappeler les émotions de son enfance lorsqu'il dévorait avidement les relations abrégées de Cook, de Mungo-Park, les vicissitudes de Christophe Colomb, de Fernand Cortès, d'Améric Vespuce et de tant d'autres célèbres navigateurs, sans oublier l'immortel Robinson Crusoé, ce héros favori du jeune âge. Qui n'a pas éprouvé plus ou moins le désir d'une vie aventureuse et rêvé des merveilles étranges dont le théâtre devait se trouver partout ailleurs que dans sa ville natale? L'expérience vient plus tard, sans doute, détruire l'une après l'autre toutes ces folles illusions, amène bien des désenchantemens, réduit à leur juste valeur les jouissances du voyage. Mais il n'est pas vrai de dire que tous les pays se ressemblent tellement qu'on ne puisse trouver aucun avantage réel à sortir de celui qui vous a vu naître. M. Roussel, quoiqu'il débute par vouloir inculquer cette idée à ses enfans, offre lui-

même une preuve du contraire. Les voyages sont un apprentissage de la vie, qui peut être bon ou mauvais, selon qu'il est bien ou mal fait, mais dont le résultat sera toujours d'agrandir la sphère de l'esprit, de développer l'intelligence, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de mûrir les hommes. D'ailleurs, ce que M. Roussel nous apprend sur l'Algérie et sur ses habitans prouve que, malgré cette apparente uniformité, les mœurs des divers peuples offrent une mine féconde à l'observateur qui prend la peine de les étudier. Les détails de son séjour sur la côte d'Afrique intéresseront tous les lecteurs; petits et grands y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité. Depuis que les Français ont pris Alger, il n'a pas manqué de publications savantes sur cette contrée, de renseignemens statistiques, agricoles, ou industriels sur l'état présent et futur de la colonie, de projets admirables pour en faire un pays de Cocagne; mais quant aux coutumes civiles et religieuses des indigènes, quant aux usages et aux habitudes des peuplades diverses qui l'habitent, ce petit livre nous semble être le premier dans lequel on trouve quelques traits saillans de cette physionomie originale que la conquête n'a pas encore effacée. Dans un cadre fort restreint, il offre un tableau assez piquant, où l'on voit figurer tous les représentans de la population africaine, depuis le Maure au luxe oriental, à la vie efféminée, jusqu'au pauvre ouvrier arabe qui se distingue par sa sobriété; depuis le Juif qui n'a pas encore pu s'habituer à relever la tête et à ne plus trembler devant ses tyrans de la veille, jusqu'au Bédouin du désert dont le sabre et la carabine rendent les environs d'Alger si dangereux pour les Européens. Les réflexions de l'auteur, les leçons qu'il en tire pour ses enfans ne sont pas toujours très-heureuses; il nous a paru que sa morale était parfois un peu forcée ou trop puérile. Mais c'est un écueil assez difficile à éviter dans de tels livres, et le charme du récit, la nouveauté des détails feront volontiers pardonner ce défaut.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LEÇONS d'ouverture d'un cours d'introduction au droit civil; par *P. Odier*, professeur à l'académie de Genève. — Genève. In-8.

La méthode philosophique, appliquée à l'enseignement du droit, donne à cette étude un attrait tout nouveau. Elle en

écarte la sécheresse, jette un jour précieux sur ses origines, et lui ouvre une voie plus large et plus féconde. Son influence, long-temps repoussée par l'esprit de routine, commence à être mieux appréciée. On comprend que la pratique elle-même peut en retirer de bons fruits. Si les efforts des hommes supérieurs, capables de lui imprimer cet élan, ne sont pas toujours encouragés comme ils le méritent, du moins on peut prévoir que l'avenir leur appartient. Hors de cette direction point de progrès réel; et dans le mouvement rapide qui fait avancer toutes les branches de la science, prétendre demeurer stationnaire, c'est se condamner à l'oubli.

Pénétré de cette idée, M. Odier ouvre son cours par des notions générales sur les principes philosophiques qui ont servi de base au droit. La notion de justice qu'il regarde comme inséparable de celle du devoir, peut être considérée sous trois aspects différens, « suivant que, pour l'interroger dans » son immensité, l'on élève ses regards jusqu'à l'Être divin » duquel toute vertu émane; suivant que l'on se replie pour » l'étudier dans le secret de sa conscience; suivant enfin que » dans son examen l'on se reporte au milieu des autres hom- » mes et au centre de la vie sociale. »

L'on conçoit ainsi *la justice absolue, la justice individuelle* et *la justice sociale.* C'est cette dernière qui fournit l'élément primitif du droit. L'état de société impose certaines obligations, certains devoirs auxquels l'homme ne peut se soustraire sans répudier la nature humaine. Ce sont d'abord des lois primordiales qui résultent de ses facultés, de sa position et de la destination qui lui est assignée par le Créateur. Elles forment ce qu'on appelle *le droit naturel,* dont l'étude appartient spécialement à la philosophie, et qui a pour principe fondamental la perfectibilité de l'homme. Le droit naturel est antérieur en quelque sorte à toute convention humaine, il plane au-dessus comme une autorité supérieure qui veille à la conservation de la justice et condamne les usurpations de l'égoïsme individuel dont elle est constamment menacée. Mais les formes diverses, les conditions différentes sous l'empire desquelles les sociétés se sont constituées ont exigé l'établissement de règles moins générales. L'ensemble de ces règles, « imposées par le pouvoir social, dans la limite d'autorité » conférée à ce pouvoir par la constitution de l'État, et à » l'observation desquelles tous les membres de l'État peuvent » être contraints par la puissance publique, » forme ce qu'on appelle *le droit positif.* Celui-ci, puisant en partie sa source dans le droit naturel, doit bien reposer également sur le principe du devoir, et respecter toujours, dans ses prescriptions, les instincts de l'âme, les conditions de son développement in-

tellectuel et moral. Mais modifié sans cesse par une foule de circonstances particulières, il ne saurait offrir le même caractère d'universalité, ses formes sont multiples comme celles des mœurs et des institutions auxquelles il doit satisfaire, et l'on prétendrait vainement le ramener à l'uniformité, le dépouiller de ces tendances spéciales et parfois opposées qui sont essentiellement inhérentes à sa nature.

Le droit positif se divise en deux parties bien distinctes : 1° les lois principales qui *disposent*, et proclament ce que le souverain a déclaré devoir être ; 2° les lois accessoires qui *dirigent* dans l'exécution des premières, qui disent comment ce qui doit être sera effectivement.

Les lois principales comprennent les lois *politiques*, les lois *civiles* et les lois *pénales*. Les lois accessoires sont celles *administratives*, *d'organisation judiciaire* et *de procédure*, *d'organisation des juridictions criminelles* et *d'instruction criminelle* qui répondent aux trois catégories précédentes dont elles règlent l'accomplissement.

Après avoir ainsi exposé les élémens de la jurisprudence ou science du droit, l'auteur passe en revue les méthodes qui servent à l'étudier. Elles sont au nombre de quatre dont le concours est absolument nécessaire pour acquérir l'intelligence des vérités juridiques : 1° La méthode exégétique qui a pour objet l'étude des textes des lois, l'analyse complète de leurs dispositions telles qu'elles sont, sans égard à ce qu'elles devraient ou pourraient être. On comprend que c'est un préliminaire indispensable, car il faut, avant tout, bien connaître ce qu'on veut juger.

2° La méthode historique par laquelle on remonte à l'origine des lois, on en suit le développement graduel, et l'on retrouve dans les mœurs et les exigences de la civilisation les causes des modifications successives qu'elles ont subies.

3° La méthode dogmatique qui consiste à embrasser l'ensemble de la science pour y chercher les vérités qui, au point où elle se trouve parvenue, peuvent être posées comme les dogmes du droit.

4° Enfin la méthode philosophique qui recherche les principes fondamentaux de la législation, tels qu'ils résultent de la nature de l'homme, être raisonnable, perfectible et sociable. Son but est de travailler à rendre les rapports sociaux aussi conformes que possible à l'idée de la justice, de les diriger sans cesse vers la perfection, c'est-à-dire, vers le plein accomplissement de toutes les conditions de la nature humaine.

Ces quatre méthodes ont été tour-à-tour suivies avec succès, mais on a trop souvent oublié que leur emploi simultané

était nécessaire, et que l'une ne pouvait sans inconvénient se passer de l'appui des autres. La dernière surtout a rencontré jusqu'ici peu d'encouragement en France. Aussi l'auteur a-t-il jugé convenable d'insister sur son utilité et de la faire mieux sentir encore par une application à l'un des points les plus importans du droit civil, au droit de propriété. Il montre qu'elle seule a pu fournir une solution satisfaisante de ce problème difficile que les travaux modernes de l'école philosophique allemande, et, en particulier, ceux de M. Alrrens ont éclairé d'un jour tout nouveau.

M. le professeur Odier offre lui-même l'exemple des fruits salutaires que peut produire le concours bien calculé de ces diverses méthodes qui, exigeant de fortes études, fécondent à la fois la théorie et la pratique. Je ne saurais mieux finir cet article qu'en citant l'allocution suivante qu'il adresse à ses élèves en terminant ses leçons d'ouverture :

« Vous devez commencer toute étude, toute recherche, tout examen sur le droit et sur les lois, par la méthode exégétique, par les textes mêmes des lois. Vous l'accompagnerez de l'histoire *externe*, absolument nécessaire pour comprendre les textes, et des *doctrines juridiques*, puisées dans les meilleurs ouvrages de théorie, qui vous en feront saisir la portée, la valeur scientifique.

» C'est là une première phase dans les études du droit. Beaucoup de gens ne vont guère plus loin : c'est un tort sans doute, mais ce serait plus qu'un tort de ne pas au moins commencer par là.

» La seconde phase de vos études marquera le début de votre carrière d'hommes indépendans, je veux dire affranchis de l'école et désireux d'appliquer leurs facultés à des travaux vraiment dignes d'occuper leur intelligence. Alors se présenteront, suivant la position et les talens de chacun de vous, les recherches d'histoire *interne*, de *législation comparée*, de *philosophie du droit*; ou bien, les travaux positifs, mais non moins utiles de *la pratique*..... telle que nous l'avons définie, telle que vous l'avez comprise : c'est-à-dire intelligente, instruite, raisonnée et intimement unie à la théorie et à la doctrine. — Alors vous commencerez à entrevoir tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans la jurisprudence; alors vous pourrez prétendre à prendre rang un jour parmi les jurisconsultes dont le nom, marqué dans les fastes de la science et honoré des vrais savans, rappelle à la mémoire de nos concitoyens les plus belles lois de notre pays. »

RECHERCHES sur les moyens de préserver la France des guerres civiles; par *H. Viard*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz, n°s 1 et 2. In-8.

Le but de cet écrit est certainement le plus louable que puisse se proposer un bon citoyen qui aime sa patrie et veut sa prospérité. La guerre civile est en effet un fléau terrible dont les résultats ordinaires sont la ruine et l'asservissement des pays qui en sont le théâtre. La France n'a éprouvé jusqu'à présent que de légères atteintes de ce mal funeste, depuis qu'elle s'est engagée dans la voie révolutionnaire; mais pourra-t-elle avoir le même bonheur jusqu'au bout? C'est une question dont la solution offre de grandes difficultés. Sans doute le développement graduel et paisible de ses institutions peut la garantir de tout péril de cette espèce et la conduire lentement, mais sûrement, à la liberté la plus complète. Mais la route est semée d'écueils; l'esprit français, impatient et prompt, marche plus volontiers par secousses violentes; l'organisation du pays s'oppose au développement progressif; une centralisation toujours croissante facilite de plus en plus les révolutions en faisant dépendre le sort de l'Etat d'une émeute dans les rues de la capitale. A mesure que les idées de liberté, d'émancipation, se répandaient dans les esprits, l'administration au contraire rassemblant toujours plus entre ses mains toutes les forces du pays, semble avoir préparé les voies au retour du despotisme. La lutte conserve ainsi le caractère passionné de l'esprit de parti; c'est toujours la base du gouvernement, c'est l'existence même du pays qui est en jeu, et quand on songe que le réveil de l'esprit provincial offre peut-être l'unique chance de salut, le seul moyen d'arriver aux institutions municipales fortes et durables qui sont le véritable appui de la liberté, l'on ne peut s'empêcher de craindre une guerre civile. Lorsque la centralisation est arrivée au point de réduire une vaste contrée à n'être plus en quelque sorte que la banlieue de sa capitale, à voir ses plus chers intérêts sacrifiés à l'éclat corrupteur de celle-ci, une dissolution générale paraît inévitable pour changer cet ordre de choses tout-à-fait anormal.

C'est dans cette supposition, malheureusement trop bien fondée, que M. Viard, animé d'un esprit conciliateur et vraiment patriotique, cherche à prémunir la France contre les dangers de la guerre civile. Partant du point de vue qu'offre actuellement l'antagonisme des divers partis politiques, préoccupés d'intérêts particuliers, tout autres que ceux du pays, il s'adresse au peuple même et entreprend de lui inculquer des sentimens de fraternité, de charité, de sup-

port qui puissent lui servir d'égide contre l'entraînement des passions. L'esprit chrétien lui paraît éminemment propre à produire cet heureux résultat. Ce fut en effet l'un des principes fondamentaux de la religion qui vint apprendre aux hommes qu'ils étaient tous enfans d'un même père, et qui fit de l'amour du prochain le premier des devoirs, la base de toutes les vertus. L'esprit de secte, les disputes théologiques, l'orgueil humain ont défiguré le christianisme ; aujourd'hui l'on sent le besoin de remonter à sa source pour y puiser ses véritables principes et tenter enfin leur application réelle et complète aux relations sociales. C'est une œuvre difficile, car on ne peut se dissimuler que leur autorité primitive n'ait été affaiblie par le mauvais emploi qu'on en a fait jusqu'ici, par les subtilités sans nombre qui en ont obscurci le sens et paralysé la force ; mais le but est assez grand pour mériter des efforts soutenus. Les obstacles ne doivent être qu'un stimulant de plus pour le zèle de l'ouvrier. Une tâche si noble ne saurait exiger trop d'efforts.

On pourra ne point partager les opinions religieuses de M. Viard, quoiqu'il évite avec soin tout ce qui donnerait à ses vues une tendance trop exclusive. Mais il est impossible de ne pas approuver l'excellent esprit qui l'anime. La première de ses brochures renferme des considérations générales appuyées par des citations empruntées à plusieurs de nos grands écrivains, et par divers passages du Nouveau Testament. La seconde est composée de fragmens sur le christianisme, destinés à faire ressortir l'heureuse influence de ses principes, des circonstances mêmes de son établissement. Le style de l'auteur, quoiqu'un peu trop tendu, nous a paru en général avoir la force et la gravité qui conviennent au sujet.

SCIENCES ET ARTS.

De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires ; par *C.-C.-H. Marc*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les données de la science médicale sont souvent d'une haute importance dans les débats judiciaires ; elles jettent du jour sur les questions de culpabilité et permettent quelquefois de découvrir la vérité même en l'absence de preuves ou de témoignages bien déterminés. Tout ce qui touche aux affections mentales surtout offre un intérêt particulier, car

avant de punir un criminel il est nécessaire de prouver que sa volonté était libre dans l'acte qu'il a commis, que son esprit ne se trouvait point sous l'empire d'une hallucination funeste. La folie se présente sous mille formes diverses; plus on l'étudie et plus son domaine semble s'étendre. L'ouvrage de M. Marc, fruit d'une longue pratique et d'observations habiles, renferme une foule de faits curieux dans lesquels on peut suivre dans tous ses degrés le développement de cette cruelle maladie, depuis les plus légers symptômes jusqu'au délire maniaque, depuis les premiers résultats d'une intelligence avortée jusqu'à l'abrutissement de l'idiotisme. C'est un triste tableau, sans doute, que celui de toutes les aberrations dans lesquelles l'esprit humain peut être jeté par la circonstance souvent la plus légère en apparence; on éprouve un sentiment pénible en songeant que la moindre impression physique ou morale suffit quelquefois pour altérer cette raison dont nous sommes si fiers. Mais d'un autre côté, l'on sent aussi de la satisfaction à penser que les crimes ne doivent pas toujours être attribués à la perversité de l'homme. Si la corruption sociale en produit un grand nombre, il en est beaucoup aussi qui sont dûs à un délire passager durant lequel le coupable, poussé par une force irrésistible, n'a ni la volonté, ni la conscience de mal faire. Ce phénomène, deviné en quelque sorte par les philanthropes qui depuis tant d'années s'efforcent d'obtenir soit dans la législation pénale, soit dans le régime des prisons, une réforme complète, est aujourd'hui confirmé par les recherches de la science. On aurait certainement grand tort d'en conclure que tous les crimes sont involontaires, et de prétendre ne voir qu'une simple manie dans ces horribles forfaits conçus, préparés et exécutés froidement, par haine de la société et mépris de toutes les lois divines ou humaines. Une pareille exagération serait plus dangereuse encore que l'opinion contraire, car elle pourrait ébranler les idées de justice et de moralité qui sont la base de notre organisation sociale. Mais il est sûr que de telles considérations méritent d'être mûrement pesées par les magistrats chargés de rendre la justice, et qu'elles doivent surtout avoir un grand poids toutes les fois qu'il s'agit d'un crime capital. L'ouvrage de M. le docteur Marc renferme à ce sujet des observations de la plus haute importance. On en retirera sans doute d'utiles directions pour la pratique dans l'application de la loi, et il ne sera pas non plus sans influence, il faut l'espérer, sur les réformes qu'exige la législation pénale.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE de physique céleste, ou Précis d'Astronomie théorique et pratique, servant d'introduction à l'étude de cette science; par *G. de Pontécoulant*. — Paris. 2 vol. in-8, fig., 10 fr.

M. de Pontécoulant s'est proposé de mettre l'astronomie à la portée des personnes qui ne sont pas versées dans les sciences mathématiques, et de leur faire comprendre tous les phénomènes célestes sans y avoir recours. On avait déjà fait plusieurs tentatives de ce genre, mais elles n'avaient pas encore produit un ouvrage aussi remarquable que celui-ci. C'est un traité complet quoique élémentaire, rédigé avec concision et clarté, dans lequel l'auteur suit les progrès de la science sur la double voie de l'observation et des spéculations purement synthétiques. Il expose d'une manière fort impartiale les diverses hypothèses, les différens systèmes dont les mouvemens des astres ont été l'objet. Commençant par décrire les phénomènes apparens et l'état du ciel tel que peut le concevoir l'homme simple qui dirige pour la première fois ses regards vers la voûte azurée, il montre ensuite comment l'emploi des lunettes et la science du calcul sont venues rectifier les erreurs, et ont fait découvrir quelques-unes des lois qui président aux mouvemens réels des corps célestes. Il n'omet aucun détail intéressant, et son style nous a paru, en général, propre à réveiller et soutenir l'attention du lecteur.

Quelques notes de cet ouvrage ont excité, dans le sein de l'Institut, une polémique assez vive, mais, sans avoir nullement la prétention de juger la valeur des critiques hasardées par M. de Pontécoulant, nous pouvons dire qu'elles sont en général exprimées avec modération, et plutôt sous la forme du doute qui doit toujours présider à la recherche de la vérité. Ce ne sont d'ailleurs que des remarques accidentelles qui, lors même qu'elles ne se trouveraient pas tout-à-fait justes, ne sauraient nullement porter atteinte au mérite scientifique du livre.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juin 1840.

La lettre suivante nous a été adressée par les Rédacteurs de la *Phalange*, journal destiné à propager les doctrines sociales de Fourier.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans le cahier de mars dernier de votre estimable publication (compte rendu de la brochure de M. Naville sur *le droit maritime)*, vous prenez occasion, en prononçant les mots *liberté industrielle et commerciale*, de caractériser les disciples de Fourier par les paroles suivantes : « Ces rêveurs » qui, rejetant à la fois les données scientifiques et les leçons de l'expé- » rience, condamnent avec tant de légèreté la libre concurrence, pro- » noncent l'anathème contre la doctrine du *laissez faire, laissez passer*, » et ne voient de salut pour l'ordre social que dans une nouvelle organi- » sation industrielle, dont le résultat le plus probable serait le rétablisse- » ment des priviléges et de l'oppression. »

Il est bien pénible, Monsieur, pour des hommes qui poursuivent avec persévérance et bonne foi des travaux aussi sérieux que le sont les nôtres, de se voir qualifiés avec un semblable dédain dans un recueil dont ils estiment le caractère et l'habituelle gravité. En nous reprochant de condamner *avec tant de légèreté* la libre concurrence, ne prononceriez-vous pas vous-même, Monsieur, une condamnation *avec quelque légèreté?*

N'y a-t-il pas, en effet, quelque légèreté à dire qu'une école, qui a produit au moins la valeur de huit ou dix volumes d'études sérieuses sur la question de *la libre concurrence*, rejette à la fois, en traitant cette question, *les données de la science et les leçons de l'expérience, et prononce si légèrement ses condamnations?....*

Nous vous invitons à articuler une seule preuve qui puisse justifier le jugement que vous prononcez avec autorité. — Nous consentirons même volontiers à accepter votre condamnation si vous pouvez trouver, relativement à la question de la libre concurrence, dans tout le mécanisme de l'industrie moderne, un *seul fait* quelque peu caractéristique, et dans tous les travaux de la science économique *un seul argument*, quelque peu articulé, qui n'ait été étudié à fond par ces *rêveurs qui rejettent si légèrement les données de la science et les leçons de l'expérience.*

Mais voyez, Monsieur, où va votre jugement. Votre cahier de mars, où se trouve la condamnation dont nous nous plaignons, avait à peine paru, que M. Blanqui, le successeur de J.-B. Say, l'homme de France et peut-être d'Europe qui sait le plus de chiffres et de faits en économie politique, et dont vous ne contesterez probablement pas la science, M. Blanqui, disons-nous, déclarait ceci devant son auditoire : « La théorie de *la libre*

concurrence n'a été bien comprise que par Fourier, qui, en 1808, était seul contre tous les économistes. Toutes les illusions de ceux-ci ont été démenties par les faits; toutes les prévisions de l'autre se sont réalisées. Rien n'est plus profond, plus juste et plus complet que la critique de Fourier sur la concurrence sans principe d'organisation. Dans les débuts, la libre concurrence a eu d'heureux effets; *ses développemens nous tuent.* »

M. Blanqui ne s'est d'ailleurs pas contenté de formuler ce jugement sur les vues de Fourier, relatives à la libre concurrence; il en a déduit les motifs : ce que l'on ne doit jamais se dispenser de faire quand l'on juge publiquement.

Ainsi M. Blanqui ayant adopté sans réserve les vues de Fourier et de son école sur la libre concurrence, le voilà donc accusé par vous, Monsieur, d'extrême légèreté et d'ignorance, ou d'inintelligence des données de la science économique et des faits industriels. — Au reste, si nous vous citons M. Blanqui, c'est à cause de son nom, et nous pourrions en citer bien d'autres, car ceux qui se tiennent au courant de la science savent que la théorie de la libre concurrence est abandonnée universellement aujourd'hui. Les économistes de toutes les écoles s'accordent à demander que l'on prenne des mesures pour diminuer les ravages de ce fléau.

Quelque chose vous étonnera peut-être davantage, Monsieur, c'est que probablement vous vous méprenez même sur la signification des mots. Vous aurez entendu dire que nous attaquons le système du *laisser faire, laisser passer*, et vous aurez cru que cela signifiait que nous nous portons défenseurs des systèmes de prohibition, de douanes, en un mot des barrières qui séparent les peuples. Ce qui nous fait incliner à penser que vous êtes tombé dans cette confusion, c'est l'opposition que vous établissez entre nous et les idées de M. Naville. Les vues pour lesquelles M. Naville a écrit sa brochure et auxquelles vous donnez des éloges suivant nous très-mérités, coïncident si bien avec celles des rêveurs que vous condamnez, qu'elles ne sont qu'une application précise, un cas particulier de la formule générale de ces mêmes rêveurs; c'est ce dont vous pourrez vous convaincre en lisant l'ouvrage qui accompagne cette lettre; — ouvrage dont nous vous prions de rendre compte dans votre *Revue des livres nouveaux*, persuadés que notre juste plainte contre vous ne vous rendra pas volontairement injuste à notre égard.

Votre cahier de mars dernier contient encore d'autres passages qui témoignent de vos préventions contre notre école, et dont nous pourrions relever facilement les inexactitudes; mais nous n'avons pas de controverse à entamer sur un objet dont l'école de Fourier n'a proposé à la société ni la réforme ni même la discussion, laissant l'une et l'autre à l'avenir qui saura prendre soin de lui-même. Tout débat sur ce point exigerait d'ailleurs une grande connaissance de la théorie sociétaire, des deux parts.

Nous rencontrons souvent, Monsieur, des critiques aussi peu justifiées que la vôtre, mais nous ne nous croyons pas toujours obligés d'y répondre; vous verrez donc dans cette lettre un témoignage de considération pour votre publication et pour votre personne; car certainement, venu de beaucoup d'autres, nous n'eussions pas relevé un jugement qui, dénué de toute preuve, ne saurait avoir de valeur que par la source estimable d'où il sort.

Vous sentirez probablement, Monsieur, le loyal et juste désir d'insérer notre plainte dans le Journal même où vous avez publié la condamnation dont nous appelons à votre propre tribunal : nous ne serons point étonnés de cet acte de justice et ne vous en honorerons que davantage.

Agréez, Monsieur, le sentiment de haute considération pour vos travaux avec laquelle nous sommes

Vos dévoués serviteurs,

LES RÉDACTEURS DE LA PHALANGE.

Les formes aimables et polies dont MM. les Rédacteurs de la *Phalange* ont revêtu les reproches qu'ils nous adressent, auraient seules suffi pour nous engager à insérer ici leur réclamation lors même que l'impartialité à laquelle nous voulons demeurer fidèle ne nous en eût pas fait un devoir. La critique se laisse facilement aller à prendre un ton tranchant, à employer des expressions qui disent plus qu'elle ne veut. C'est un défaut presque inévitable, et nous consentons volontiers à passer condamnation sur les termes qui ont pu blesser les disciples de Fourier dans l'un de nos articles. Mais nous nous permettrons de répondre quelques mots à cette lettre qui semble nous accuser d'avoir parlé de la théorie fouriériste sans en avoir la moindre notion, et qui vient ensuite mêler au débat un nom propre, changer une discussion de principe en une question de personne.

Si nous avons appelé les disciples de Fourier des rêveurs qui rejettent à la fois les données scientifiques et les leçons de l'expérience, c'est que nous avions lu dans la *Destinée sociale*, par M. V[r] Considerant : « L'*Économie politique*, ce dernier enfant de la philosophie; » enfant bâtard, caduc à peine éclos, et menteur comme sa mère; » l'Économie politique, cette science de la richesse des nations..... » qui meurent de faim! Cette *science*, enfin, déjà réduite à confesser » elle-même publiquement son *ignorance* et son *impuissance!* »

Et plus loin :

..... « Tout ce qui a été est mauvais et sans pouvoir. »

Or, dans la simplicité de notre âme, nous n'avons pu voir ici que le mépris le plus dédaigneux pour la science et l'expérience, deux choses qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans le passé. D'ailleurs M. Blanqui l'avait dit avant nous dans son *Histoire de l'Économie politique :* « Fourier ne reculait devant aucune célébrité, devant aucun nom. Les philosophes étaient la honte du monde; le monde allait de travers depuis cinq mille ans. La science, la morale, la politique de tous les siècles n'étaient qu'un tissu d'extravagances et d'inepties..... »

..... « L'école sociétaire eût fait beaucoup plus de prosélytes encore, si Fourier n'avait pas affecté un si profond dédain pour tous les écrivains du monde, en manquant au premier devoir de tout homme de sens, au respect des aïeux. On a des aïeux dans la science comme dans la nature, et c'est une preuve de mauvais goût ou de mauvais principes que de manifester du mépris pour eux. »

Nous ne supposons pas que M. Blanqui ait changé d'avis à cet égard, même en adoptant l'opinion de Fourier sur la libre concurrence. Quoi qu'il en soit, son autorité n'est que celle d'un homme, et c'est d'un principe qu'il s'agit entre nous. Il déclare, dites-vous, que la libre concurrence a eu d'heureux effets, et que ses développemens nous tuent? Mais où la voit-il donc cette libre concurrence? Quand a-t-elle jamais pu se développer? Est-ce au milieu du réseau des douanes, des mesures protectrices, des prohibitions, des entraves innombrables, et des absurdes préjugés qui dominent encore toutes les relations des peuples entre eux? Quoi! sera-ce donc dans l'enceinte d'une prison que vous irez juger les effets de la liberté, et, après avoir vu l'homme dépouillé des chaînes qui accablaient ses membres, languir et dépé-

rir encore dans l'étroit espace de son cachot, vous déclarerez la liberté pernicieuse pour lui!

Vous ne voulez point, dites-vous, prendre la défense de ces barrières qui séparent les peuples, et vous pensez que nous nous sommes mépris sur la signification des mots. En vérité, Messieurs, s'il y a eu confusion, c'est bien de votre part, car dans la langue de tous les économistes, *laissez faire, laissez passer* a signifié : abolissez les douanes, renoncez aux prohibitions, détruisez les monopoles protecteurs. Or, cette doctrine est ce que vous appelez un fléau contre les ravages duquel tous les économistes réclament. Pour nous, nous en savons plus d'un qui ne réclameront que contre votre assertion, et trouveront fort mauvais que vous traduisiez ainsi des reproches adressés non à la liberté qu'ils respectent, mais aux imperfections d'une législation, incomplète peut-être, et mal appropriée aux progrès récens de l'industrie.

Du reste, au fond de tout cela, nous ne voyons guère qu'une querelle de mots assez oiseuse. En effet, l'économie politique ayant trompé l'espérance des esprits exaltés qui la détournaient de sa destination véritable pour en faire la panacée universelle de toutes les plaies de l'univers, ils se sont adressés à la science sociale. Remplira-t-elle mieux leur but? C'est ce que l'avenir nous apprendra. En attendant n'imitons pas leur exemple, ne soyons pas injustes envers eux comme ils le sont envers les économistes. Leurs travaux ne seront certainement pas tout-à-fait stériles, et l'économie politique elle-même en retirera peut-être quelque profit.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LES RAYONS ET LES OMBRES; par *V. Hugo.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Beaucoup d'ombres et peu de rayons, tel est l'aspect que présente, dès le premier coup-d'œil, ce nouveau volume de M. Victor Hugo. La plupart des pièces qu'il renferme sont des rêveries poétiques assez vagues, peu harmonieuses, et de plus écrites dans un style diffus, sans grâces ni clarté, qu'on lit plus d'une fois avant de réussir à en comprendre le sens. Il n'y manque sans doute pas d'idées grandes, de sentimens généreux. Le poète monte sur le trépied pour prêcher la paix, l'amour, la concorde, et, sous ce rapport, on ne peut que louer l'esprit qui l'anime. Mais malheureusement le langage est en général loin d'être à la hauteur de la pensée, l'inspiration se perd dans la recherche d'images plus bizarres que vraies,

dans d'interminables périodes péniblement construites, dans une certaine affectation de profondeur qui détruit souvent le charme des plus jolis passages.

L'auteur veut-il peindre l'amour? Il nous dit :

Aimer, c'est avoir dans les mains
Un fil pour toutes les épreuves,
Un flambeau pour tous les chemins,
Une coupe pour tous les fleuves!

Aimer, c'est comprendre les cieux ;
C'est mettre, qu'on dorme ou qu'on veille,
Une lumière dans ses yeux,
Une musique en son oreille!

C'est se chauffer à ce qui bout!
C'est pencher son âme embaumée
Sur le côté divin de tout!
. . . .

Veut-il peindre la rose et son doux parfum?

Et puis écoutez-moi : — Dieu fait l'odeur des roses
Comme il fait un abîme, avec autant de choses.
Celle-ci, qui se meurt sur votre sein charmant,
N'aurait pas ce parfum qui monte doucement
Comme un encens divin vers votre beauté pure,
Si sa tige, parmi l'eau, l'air et la verdure,
Dans la création prenant sa part de tout,
N'avait profondément plongé par quelque bout,
Pauvre et fragile fleur pour tous les vents béante,
Au sein mystérieux de la terre géante.
Là, par un lent travail que Dieu lui seul connaît,
Fraîcheur du flot qui court, blancheur du jour qui naît,
Souffle de ce qui coule, ou végète, ou se traîne,
L'esprit de ce qui vit dans la nuit souterraine,
Fumée, onde, vapeur, de loin comme de près,
— Non sans faire avec tout des échanges secrets, —
Elle a dérobé tout, son calme à l'antre sombre,
Au diamant sa flamme, à la forêt son ombre,
Et peut-être, qui sait? sur l'aile du matin
Quelque ineffable haleine à l'océan lointain!
Et, vivant alambic que Dieu lui-même forme,
Où filtre et se répand la terre, vase énorme,
Avec les bois, les champs, les nuages, les eaux,
Et l'air tout pénétré des chansons des oiseaux,
La racine, humble, obscure, au travail résignée,
Pour la superbe fleur par le soleil baignée,

A, sans en rien garder, fait ce parfum si doux
Qui vient si mollement de la nature à vous,
Qui vous charme, et se mêle à votre esprit, Madame,
Car l'âme d'une fleur parle au cœur d'une femme.

Ce galimathias, nous en demandons pardon au poète, mais en vérité nous ne saurions quel autre nom donner à cette longue tirade, ce galimathias ne rappelle-t-il pas celui que Sganarelle termine si plaisamment par ces mots :

« Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette! »

L'idée était cependant ingénieuse et réellement poétique, mais l'expression lui a manqué. C'est un beau germe jeté dans un terrain inculte; pour le féconder il aurait fallu creuser le sillon, remuer la terre, ne pas reculer devant le travail et la peine. La langue française supporte moins que toute autre cette négligence, ce mépris des formes grammaticales, cet alongement de la phrase qui, faisant perdre le fil du discours, la rend à la fois obscure et incomplète. On ne comprend pas comment M. Victor Hugo, qui a montré dans le genre lyrique un talent plein de verve et d'énergie, peut se plaire à cette poésie lâche et verbeuse qui ne parle ni à l'esprit, ni au cœur. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est de le voir se disculper d'apporter peut-être trop de précision, trop d'exactitude mathématique dans la forme de ses écrits. Sa préface est, selon son habitude, une exposition dogmatique, dans laquelle les idées les plus communes sont débitées en manière d'oracles, où l'auteur parle de ses propres mérites avec ce ton d'assurance et d'orgueil qu'on lui connaît. Mais cette espèce de charlatanisme dure comme toutes les autres, et malgré ses efforts pour persuader au public que *les rayons et les ombres* cachent une pensée profonde, un but humanitaire de la plus haute importance, le public ne sera pas dupe cette fois; il lui suffira de parcourir quelques pages de ce recueil pour être frappé de la décadence du poète dont les premiers essais avaient fait naître de si belles espérances. C'est en vain qu'il y cherchera les conceptions fortes et brillantes du génie; l'imagination de l'écrivain semble ne s'être appliquée qu'à torturer la langue et à dissimuler le vide de la pensée par le vague de l'expression, sans se soucier nullement des exigences harmoniques de l'oreille et du bon goût. Rien n'est plus déplorable qu'un pareil aveuglement chez un homme dont les nobles facultés semblaient destinées à imprimer à la littérature une direction nouvelle, un élan salutaire et fécond. Les avis de la Critique ne lui ont cependant pas manqué; chacune de ses productions a trouvé des censeurs dont la voix, quoique

passionnée quelquefois, ne devait pas être étouffée par les clameurs de la foule adulatrice. Mais M. Victor Hugo n'a voulu voir en eux qu'envie, que haine et préventions injustes. Il a montré le plus grand dédain pour leurs conseils, affectant de s'engager toujours davantage dans la voie qu'on lui désignait comme mauvaise, et semblant mettre sa gloire à suivre toujours les mêmes erremens. Après avoir d'abord établi en principe que le poète doit non pas écrire pour le public, mais créer un public pour ses écrits, M. Victor Hugo s'est vu nécessairement conduit à s'isoler de plus en plus, car le public nouveau qu'il attendait n'est point venu, et sa poésie étrange, obscure, rocailleuse, est, pour la grande majorité des lecteurs, une langue tout-à-fait inconnue dont l'étude laborieuse n'offre aucun attrait.

Voilà donc le résultat de cette réforme littéraire qui devait éclipser toutes les renommées du passé! Son chef succombe déjà sous le poids de la tâche qu'il s'est imposée; à peine arrivé à l'âge de la maturité, son talent présente les signes manifestes d'une décadence qui d'ordinaire ne se rencontre que chez la vieillesse. L'homme de génie qui a prétendu s'affranchir de toute entrave, se mettre au-dessus de toute règle, subit malgré lui le joug des faux principes qu'il a posés; triste exemple! mais leçon salutaire, qui nous enseigne qu'on ne viole jamais impunément les lois éternelles du beau et du vrai.

PORT-ROYAL; par *C. A. Sainte-Beuve.* — Paris, tome 1er. In-8, 7 fr. 50 c.

La gloire si pure et si douce de Port-Royal, ce refuge de tant d'esprits élevés, de tant d'hommes remarquables par leur talent et leur piété, ne pouvait manquer d'exciter la sympathie d'un écrivain tel que M. Sainte-Beuve, et l'on peut dire que nul mieux que lui n'était apte à écrire cette histoire. Le caractère rêveur et mystique du poète rappelle en certains points celui de ces sages solitaires que de jésuitiques intrigues transformèrent en conspirateurs, parce que leur retraite en dehors du monde semblait une protestation contre les opinions reçues, et que l'on redoutait leur influence conciliatrice, leur caractère tolérant, leurs inclinations modérées. On trouve, chez M. Sainte-Beuve, un reflet bien prononcé de cette tendance purement religieuse qui, étouffée pendant près de deux siècles sous le conflit des passions et des luttes ardentes, recommence à poindre çà et là parmi les hommes consciencieux de toutes les croyances et de toutes les sectes. Port-

Royal avait compris que le meilleur moyen de sauver la religion du naufrage était de la sortir du champ de bataille de la dogmatique pour la faire rentrer dans le domaine du sentiment, plus vague sans doute, mais bien plus favorable au développement individuel. Son tort fut de venir trop tôt, d'essayer avant le temps une réforme qui nécessitait celle de l'Église tout entière et pour laquelle l'époque était loin d'être mûre. Quelque inoffensif que parût l'œuvre de ses adeptes, il renfermait dans son sein le germe d'une véritable révolution. C'est ce qui explique l'acharnement avec lequel les jésuites poursuivirent ces hommes doux et paisibles, dont ils prévoyaient que les principes pourraient bien être traduits en actions par des esprits plus impatiens et plus hardis. En effet, si Port-Royal ne secoue pas ouvertement le joug de l'autorité, ne peut-on pas voir dans sa retraite l'intention de s'y soustraire par un moyen indirect, mais dont les résultats, si on les avait laissés se développer, auraient été tôt ou tard une séparation non moins certaine? C'était un premier pas, timide et réservé, sur la route qu'après cinquante années de bouleversemens et de révolutions le monde ose à peine encore avouer, celle qui conduit la religion à l'affranchissement complet de toute organisation civile, à la liberté des âmes, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Considéré sous ce point de vue, que je soupçonne fort être celui de M. Sainte-Beuve, quoiqu'il ne le dise pas tout-à-fait, Port-Royal acquiert de nouveaux droits à l'admiration et à la reconnaissance. Un semblable but était bien digne des hautes intelligences qu'il groupa dans ses murs, et dans un siècle où la religion ne se manifestait guère qu'en dévotion superstitieuse ou en fanatisme cruel, la retraite était le seul moyen qui pût convenir au caractère grave et modéré de ces nouveaux réformateurs.

Aujourd'hui que la tolérance incontestablement acquise à toutes les opinions, permet de suivre la même voie d'une manière plus franche et plus décidée, l'histoire de Port-Royal nous offre une source d'instructions précieuses et mérite tout notre intérêt. M. Sainte-Beuve, avec son pinceau minutieux et un peu mou, en a tracé un tableau bien complet, trop détaillé peut-être, mais dans lequel les personnes les plus étrangères jusqu'ici à l'histoire de cette époque, pourront en suivre et en comprendre tout le développement. Il s'attache surtout à mettre en relief les personnages principaux, à faire connaître leur caractère par des citations empruntées aux écrits du temps, à rendre aussi fidèlement que possible l'espèce de béatitude mystique sous laquelle se voilait chez eux l'esprit réformateur.

On regrettera seulement que dans l'étude approfondie à

laquelle M. Sainte-Beuve paraît s'être livré, il n'ait pas compris le style des Pascal et autres, dont l'exemple est bon à suivre. L'obstination affectée avec laquelle il persiste à imiter non les beautés, mais les défauts de la langue du 17e siècle, ne peut en vérité se comprendre. Il gâte ainsi ses propres œuvres et leur ôte toute chance de durée; car la clarté et la pureté de l'expression sont des conditions indispensables pour quiconque veut que ses écrits lui survivent. Les tours forcés, les phrases incidentes, les nombreuses parenthèses dont M. Sainte-Beuve surcharge ses longues périodes, sont tout-à-fait antipathiques au génie de la langue française. Il la prive par là des qualités qui font son véritable mérite; il rend son style lourd et disgracieux. On dirait qu'il prend plaisir à traîner ses lecteurs à la remorque par les sentiers les plus tortueux et les plus pénibles. Or, dans un ouvrage de ce genre où la grâce efficace, fort peu attrayante par elle-même, joue un si grand rôle, les grâces littéraires ne seraient certainement pas de trop. Lorsque négligeant les vues générales, les plans arrêtés, comme le fait notre auteur, on s'en tient exclusivement aux menus détails, aux traits individuels, toutes les ressources de l'art doivent êtres mises en œuvre pour captiver l'attention par le charme de la forme élégante et ingénieuse. Un critique aussi habile que M. Sainte-Beuve ne peut pas ignorer que le premier but d'un écrivain doit être de se faire lire, et malheureusement ce principe semble être celui qu'il se soucie le moins de mettre en pratique. L'importance du sujet suffira-t-elle à suppléer ce défaut? c'est douteux, car plus une matière est grave et profonde, plus il est nécessaire d'en rendre les abords faciles.

COSIMA, ou la haine dans l'amour, drame en 5 actes, par *Georges Sand*. — Paris. In-8, 4 fr.

La première chose qui me frappe dans ce drame, c'est qu'il ne justifie point son titre. La haine dans l'amour ne peut naître que d'une violente jalousie ou d'un orgueil froissé par le dédain; or rien de semblable ne se trouve ici. Ordonio, l'amant de Cosima, est plutôt un roué qui se joue de la passion qu'il a fait naître, sans amour ni haine. Je ne suis pas de ceux qui veulent qu'un romancier n'écrive que des romans, s'il a le talent de faire mieux, et je crois que le génie est parfaitement libre de suivre la route qui lui plaît, comme Georges Sand l'établit avec toute raison dans sa préface. Mais, ce point accordé, je ne puis m'empêcher de dire que l'habitude

d'écrire des romans rend peut-être les conditions du drame plus difficiles à remplir. Accoutumé à développer ses conceptions dans un cadre qu'il étend à volonté, selon les exigences de l'action, le romancier doit naturellement éprouver de la peine à se renfermer dans les limites étroites de la scène. Cette intrigue dont les détails et les incidens lui offraient des moyens d'intéresser plus vivement le lecteur, d'exciter sa curiosité, de le tenir en haleine, tandis qu'il préparait le dénouement tout à son aise, le voilà forcé de la comprimer dans le court espace de cinq actes, et de faire entrer toute la matière du récit dans le dialogue de ses personnages dont il est encore obligé de diminuer le nombre, se bornant à conserver seulement les principaux. Une pareille transition ne saurait s'opérer tout d'un coup. Les premiers essais du romancier dans cette nouvelle voie seront presque nécessairement incomplets. C'est ce que vient de nous prouver Georges Sand, qui, malgré la haute supériorité de son talent, n'a pu éviter l'écueil. Cosima est moins un drame qu'un chapitre de roman qui renferme la conclusion d'une intrigue dont l'auteur a oublié de nous donner le commencement. Les personnages ne sont qu'à peine ébauchés, la place a manqué pour le développement des caractères ; ce n'est qu'une faible esquisse au trait, sans ombres ni couleurs. A la vérité ceux qui ont lu Lélia, André, et les autres romans de Georges Sand, peuvent y suppléer facilement, car ce sont toujours les mêmes types qui se reproduisent sous des noms différens. Au lieu de prendre l'observation de la nature pour base de son travail, l'écrivain préfère s'abandonner entièrement aux fantaisies de son imagination, et poser *a priori* une théorie pour l'application de laquelle il crée ensuite un ordre de faits tout particulier. Or, l'idée favorite qui semble préoccuper surtout son esprit est celle des inconvéniens du mariage tel que l'ont fait les institutions sociales et les préjugés du monde. Cosima, l'héroïne du drame, est mariée avec un bon bourgeois de Florence, honnête homme, plein d'honneur et de loyauté, qui aime tendrement sa femme, mais peu romanesque de sa nature et ne comprenant rien aux vagues rêveries de l'amour idéal. Voilà donc une femme incomprise, qui, malgré les attentions délicates dont elle est entourée, se trouve très-malheureuse, car vous sentez bien que, tout en estimant beaucoup son mari, elle ne peut s'empêcher d'en aimer un autre. Et l'autre est ce mauvais sujet d'Ordonio qui a résolu sa perte, non par amour, mais par haine, pourquoi? je n'en sais rien, probablement parce qu'il appartient à cette classe d'hommes exceptionnels inventés par l'auteur, qui se vengent sur le sexe féminin de la gène insupportable que l'ordre social impose à

leurs passions et à leurs instincts fort peu sociaux. Cosima n'ignore pas combien elle a tort de céder à ce penchant coupable que rien ne justifie. Aussi l'angoisse du débat qui s'élève dans son âme la porte à tout avouer à son oncle, prêtre indulgent et sage, qui lui donne d'excellens conseils et cherche à lui rendre le calme en combattant ce fol amour par le raisonnement et le devoir. Mais que peuvent de telles armes contre l'imagination d'une femme incomprise? Elle promet d'oublier Ordonio, et elle n'oublie que sa promesse, parce que le langage insidieux de l'amant a pour elle un attrait irrésistible. Sa passion l'entraîne même si loin que le monde commence à en médire et que la jalousie du mari, réveillée par des amis officieux, amène un fâcheux éclat en défiant Ordonio. Un duel devient inévitable. L'époux tendre et dévoué va risquer sa vie contre celle d'un misérable suborneur qui a voulu se jouer de son honneur et de sa femme. Alors Cosima sent le remords s'emparer d'elle, quoiqu'elle n'ait guère péché que d'intention; elle veut à tout prix sauver son mari, et ne trouve d'autre moyen que d'éloigner Ordonio en feignant d'être prête à le suivre; mais avant de tenter cette démarche audacieuse, elle a soin d'avaler un poison qui doit l'enlever à son séducteur au moment où il se croira sûr du triomphe. Cependant Ordonio, qui se voit maître de son amante, ne se soucie point de fuir, et Cosima meurt victime inutile de la plus sotte passion. Un commensal de son mari, sorte de complaisant qui veillait sur elle avec une adoration muette et respectueuse, se charge de la venger avec son poignard, et la toile tombe avant que le spectateur ait pu comprendre le sens de cet épisode dépourvu de toute espèce d'intérêt. Je le répète, ceux qui ont lu les romans de Georges Sand y retrouvent bien quelques traits faiblement esquissés de chacun des types favoris imaginés par cet auteur pour exposer ses idées sur les travers de notre état social. Mais cela ne suffit pas à l'intelligence du drame, car on ne peut pas discourir sur la scène comme dans un livre, et si le talent du romancier réussit quelquefois à nous entraîner hors de la sphère de la réalité dans un monde tout idéal, l'écrivain dramatique tenterait vainement de suivre la même marche, il n'en a ni le temps, ni les moyens. Le public auquel il s'adresse ne se prête pas à ces hypothèses purement spéculatives; il faut, pour le frapper et le captiver vivement, un fonds de vérité qui leur manque tout-à-fait. Georges Sand s'est trompé en croyant pouvoir transporter sur le théâtre les fantaisies brillantes de son imagination, en voulant composer un drame avec des élémens qui ne sont puisés ni dans l'observation, ni dans le cours habituel des choses. On en trouve une preuve bien manifeste dans son

style d'ordinaire si éloquent, si plein de charme et de vie, et qui paraît ici morne, froid, sans verve ni couleur. Il serait cependant injuste d'en conclure que son génie soit tout-à-fait impropre au théâtre. Pour le juger dignement, il faut attendre qu'il ait bien saisi toutes les conditions du drame, et, en reconnaissant qu'il en a, mieux que la plupart de nos écrivains actuels, compris le but moral, on doit espérer que ce premier échec ne l'empêchera pas de persévérer dans cette nouvelle route plus difficile, mais aussi plus glorieuse que celle du roman.

HISTOIRE de la vie et des poésies d'Horace, accompagnée d'un portrait et d'une carte; par le baron *Walckenaer*. — Paris. 2 gros vol. in-8, 18 fr.

Au milieu des productions éphémères de notre époque, où le savoir et l'étude sont dédaignés comme des instrumens inutiles par la plupart des auteurs qui ne songent qu'à éblouir le public avec l'éclat de leur style ou les écarts de leur imagination déréglée, un ouvrage tel que celui-ci est presque un phénomène. Fruit d'une profonde érudition classique et d'un véritable amour de l'antiquité, il semble appartenir à un autre siècle et rappelle, sous certains rapports, les patientes investigations de ces commentateurs qui consacraient leur vie à l'analyse de quelque grand écrivain et ne rêvaient pas d'autre gloire que celle d'avoir contribué par d'ingénieuses illustrations à en rendre l'intelligence plus facile, à jeter une lumière nouvelle sur les passages obscurs de ses œuvres. L'originalité d'un pareil travail devrait déjà suffire pour exciter l'attention, mais ce n'est pas son seul mérite. M. Walckenaer a bien compris qu'un simple commentaire ne s'adresserait qu'aux savants, qu'aujourd'hui ceux-ci ne formant plus un monde à part, il fallait écrire pour tous les lecteurs, et que son but devait être d'intéresser tous les amis des lettres, quelque peu versés qu'ils fussent dans la connaissance de la langue latine. Le choix d'Horace était excellent, car ce poète gracieux, d'un talent si souple et si varié, lui offrait le cadre d'un vaste tableau dans lequel vient se réfléchir l'image d'une des époques les plus brillantes et les plus curieuses de l'histoire romaine. La vie d'Horace, c'est le siècle d'Auguste, avec sa corruption élégante et raffinée, son développement intellectuel si admirable, et tout le brillant extérieur sous lequel se cachait le germe d'une décadence prochaine. Les Epodes, les Odes et les Satires du favori de Mécène renferment sur les mœurs de cette époque une foule de données précieuses dont un esprit observateur et judicieux peut tirer tous les docu-

mens nécessaires pour suppléer à ce que l'histoire ne nous dit pas. C'est une mine féconde à exploiter, et, quoiqu'elle ait eu déjà plus d'un habile explorateur, tous les trésors qu'elle recèle ne sont pas encore généralement connus. Le livre de M. Walckenaer résume les travaux antérieurs, les complète par des aperçus nouveaux et leur donne une forme attrayante, bien faite pour éveiller et soutenir l'intérêt du lecteur. Il suit Horace depuis le berceau jusqu'à la tombe, rattachant les divers incidens de sa vie aux grands événemens politiques de son époque, et signalant dans les œuvres du poète les nombreux passages qui peuvent jeter du jour sur l'état de la société, sur ses mœurs et ses institutions.

Horace était fils d'un affranchi qui avait donné les plus grands soins à le faire instruire dans les lettres et à le prémunir de bonne heure contre les écueils du monde, mais qui n'avait pu lui laisser ni une grande fortune, ni une position bien relevée. Ce fut donc à son talent seul qu'il dut l'amitié et la protection bienveillante de Mécène, cet habile politique qui savait si adroitement favoriser les vues d'Auguste en lui gagnant les suffrages des hommes distingués, des intelligences supérieures dont il aimait à s'entourer. Mais si le poète arriva de cette manière à s'assurer une existence aisée et agréable, on doit reconnaître qu'il ne sacrifia jamais entièrement son indépendance, ne se fit pas l'esclave de son riche patron et sut conserver jusque dans ses flatteries le ton de dignité le plus convenable. Appartenant au parti qui s'était d'abord opposé aux premières tentatives de l'ambitieux Auguste contre la liberté romaine, il garda toujours l'empreinte de cet esprit républicain qui avait perdu sans doute l'énergie nécessaire pour résister à l'usurpateur, mais dont l'influence se retrouve dans ces mordantes satires qui stygmatisaient la corruption des grands et l'abrutissement du peuple. Tout en cédant à l'entraînement général de cette vie de plaisirs et de licence qui préparait les Romains au joug de la monarchie, Horace en comprenait les dangers et déplorait la décadence des antiques vertus. Un caractère doux et paisible tempérait chez lui l'âpreté de la satire et l'empêchait de devenir entre ses mains l'arme des passions politiques, mais son génie demeura pur de tout trafic vénal. Il sut rester en dehors de la foule docile des écrivains enrégimentés à la solde du pouvoir, et s'il lui prêta son appui, ce fut toujours avec noblesse; sa verve ne s'inspira que des qualités brillantes, que des actions vraiment belles d'Auguste; il dédaigna l'aveugle adulation des parasites de Mécène. Celui-ci ayant demandé de consacrer un poème à la louange du souverain, il promit sans jamais songer à tenir sa parole, et s'il est vrai de dire que son talent n'était pas tout-à-

fait propre à ce genre de travail, on peut croire aussi qu'une sage prudence lui fit éluder cette entreprise qui l'eût mis dans la position difficile d'opter entre le sacrifice de ses sentimens intimes et la crainte d'une disgrâce.

L'amour tient une grande place dans la vie du poète; ses écrits nous ont conservé les noms de plusieurs courtisanes célèbres; ils offrent sous ce rapport une peinture assez vive du rôle que les femmes galantes jouaient alors dans la société romaine. C'est de l'amour purement physique, le sentiment ne s'y montre guère, l'instinct sensuel domine, et la volupté s'y présente sans voile, sans pudeur, telle en quelque sorte que dans nos idées modernes nous ne pourrions lui donner un autre nom que celui de la débauche. Horace s'avoue lui-même capable des penchants les plus désordonnés avec une franchise qui semble indiquer que de son temps c'était chose commune et généralement reçue.

M. Walckenaer profite de ces curieuses révélations pour pénétrer le secret des mœurs romaines qui fut peut-être aussi celui de la chute rapide et de la ruine complète de ce puissant empire. Il puise dans les odes d'Horace une foule de traits piquants dont il fait jaillir la lumière historique avec une sagacité fort remarquable, en même temps qu'il présente sous son jour le plus avantageux la muse féconde et gracieuse du grand poète. Son livre est du nombre de ceux qu'on aime lire d'un bout à l'autre et qu'une sèche analyse ne saurait faire dignement apprécier. Nous le recommandons avec confiance à nos lecteurs comme l'une des meilleures productions qui aient paru depuis long-temps. C'est, on peut le dire, de l'érudition classique appropriée aux exigences de notre époque, le savant et l'homme du monde y trouveront chacun de quoi satisfaire son goût particulier, et le style élégant et simple de l'auteur en rendra la lecture agréable pour tous.

TESTAMENT philosophique et littéraire; par *Ch. Lacretelle.* — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr.

Fatigué de ses travaux historiques, et sentant que l'âge qui s'avance escorté de la faiblesse et des infirmités ne lui permettra plus de continuer ses cours, M. Lacretelle a voulu rassembler dans une espèce de testament ses doctrines philosophiques et littéraires. C'est un legs qu'il adresse à ses élèves, un coup-d'œil rétrospectif sur les événemens et les systèmes qu'il a vus se dérouler devant lui durant sa longue carrière. Un aimable optimisme règne dans tous ces fragmens,

et le vieillard semble n'avoir pas perdu une seule des illusions du jeune homme. Doué d'un caractère heureux, d'une ambition modeste, cherchant ses jouissances les plus précieuses dans la culture des lettres et dans les joies de la famille, il paraît avoir passé sa vie d'une manière assez douce, malgré les temps orageux, les crises violentes qu'il a traversés. Arrivé paisiblement au soir d'un beau jour, le vieillard réchauffant son âme aux derniers rayons du soleil couchant, porte ses regards vers le ciel et ses pensées sur l'immortalité. Le spectacle de la nature lui offre un nouveau sujet de méditation, et l'historien que l'aspect des misères humaines n'a pu rendre misanthrope, trouve un motif d'espoir et de confiance plus grand encore dans la contemplation des œuvres de Dieu, dans la sublime harmonie qui préside à leur entretien, dans les preuves innombrables qu'elles offrent de la sagesse et de la bonté divines. C'est dans une retraite champêtre, pendant une convalescence favorisée par le retour du printemps, que M. Lacretelle a composé cet ouvrage. Laissant courir sa plume selon les caprices de son imagination, obéissant aux impressions du moment et traitant chaque chose à mesure qu'elle se présentait à lui, il n'a point donné à ses pensées une forme didactique. L'idée principale, qui domine dans la plupart de ses essais, est de combattre le matérialisme et de montrer que, sous ce rapport, la France tend chaque jour à secouer de plus en plus l'influence du XVIII[e] siècle. Ayant connu personnellement plusieurs des chefs de la coterie philosophique, ayant vécu dans leur société, ses souvenirs lui fournissent d'intéressans détails sur cette époque où l'on préludait par de hardis sophismes, par un scepticisme téméraire, à la grande révolution de 89. Quelques traits racontés simplement, quelques remarques qui décèlent un observateur impartial et judicieux, font mieux comprendre que les déclamations les plus éloquentes le but vers lequel tendaient les matérialistes, le déplorable résultat pratique de leurs fausses théories. A de si désolantes doctrines, M. Lacretelle oppose un déisme pur et rempli d'élévation. Ses vues religieuses n'ont rien de sombre ni de mystique. C'est le flambeau de la raison qui dirige sa foi : son âme s'adresse directement à Dieu sans se servir de l'intermédiaire toujours plus ou moins despotique de telle ou telle pratique, de tel ou tel culte. La paix du cœur, le bonheur calme et durable qu'il a puisés lui-même dans ses convictions nous semblent bien propres à gagner la confiance et à produire sur la jeunesse une impression salutaire.

Il ne faut pas cependant s'attendre à y trouver une dialectique bien forte ; la philosophie n'a sans doute occupé qu'un rang secondaire dans les études de l'historien. Son esprit, on le

reconnaît bientôt, n'a pas l'habitude des spéculations profondes. Il veut, comme Montaigne, effleurer tous les sujets, mais il n'a point ces éclairs soudains et cette naïveté du génie qui ont immortalisé l'œuvre qu'il prend pour modèle. Ses aperçus, quelquefois ingénieux et toujours empreints de bonhomie, manquent en général d'originalité; considérés du point de vue philosophique, ils paraissent faibles, encombrés de lieux communs, et le style même semble gêné, en quelque sorte dépaysé, peu d'accord avec la nature du sujet.

Mais ce défaut ne se retrouve heureusement que dans les passages où il aborde la discussion, et tout le reste offre une lecture agréable semée d'anecdotes intéressantes, de descriptions gracieuses, empreinte surtout d'une morale qui n'a rien d'austère ni de chagrin. Plusieurs pièces de vers décèlent chez l'auteur un talent poétique ignoré jusqu'ici. Ce sont des épîtres familières écrites dans un style pur et harmonieux, et animées d'une aimable bienveillance qui conciliera facilement à M. Lacretelle les suffrages de tous ses lecteurs.

LE SAC DE NUIT de sir Robert; par T. Dinocourt. — Paris, chez *Ch. Leclerc*. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Dinocourt est un des écrivains les mieux fondés à réclamer contre la qualification du *plus fécond de nos romanciers* donnée à M. de Balzac par l'un de ses éditeurs. En effet, il a publié une foule de romans dont je ne me charge pas de vous dire même tous les titres, car je suis loin de les connaître, et le nombre en était déjà grand long-temps avant que j'eusse entrepris ma besogne de critique. Je ne crois pas qu'ils soient tous bons, cependant quelques-uns ne sont pas sans mérite, et ce qui est certain c'est qu'ils ont trouvé des lecteurs, puisque l'auteur ne s'est pas lassé d'en faire, ni les libraires de les éditer.

Sous le titre du *Sac de nuit de sir Robert*, il nous donne aujourd'hui une suite de douze nouvelles ou épisodes de divers genres, qui ont tout l'air d'être des scènes de romans ébauchées, puis placées dans son porte-feuille jusqu'à ce que l'occasion se présentât de les utiliser. Ce sont, en général, des peintures de mœurs qui ne manquent pas de vérité, mais qui sont un peu mollement esquissées et n'offrent point ces traits saillans, originaux, ces couleurs chaudes et brillantes dont nos romanciers du jour font si souvent abus. M. Dinocourt ne spécule pas sur les émotions violentes, sur l'ébranlement nerveux causé par l'exagération passionnée. Son public est un pu-

blic calme, paisible, qui cherche dans la lecture une simple distraction, et qui s'intéresse volontiers à des récits dans lesquels il retrouve de bons sentimens, un but moral, une instruction facile à saisir et à mettre en pratique, sans trop se préoccuper de la forme, dont la clarté est la seule condition qui lui paraisse essentielle. Sous ce rapport *le Sac de nuit* obtiendra certainement ses suffrages. L'auteur s'y est appliqué à faire sortir de chacun de ses sujets quelque leçon utile, quelque moralité salutaire. Ainsi l'*abbé Thibault* est destiné à combattre le préjugé du faux honneur, à vouer le duel au mépris des honnêtes gens; dans un *Plaisir de Prince*, il fait sentir les avantages de la démocratie, en rappelant les abus monstrueux qu'engendrait autrefois le privilége de la noblesse; le *Curé de St.-Germain-des-Prés* est un exemple des déplorables suites de l'irréligion et des excès dans lesquels l'homme peut être plongé par l'oubli des principes qui sont ici-bas le soutien de l'état social et sa plus précieuse garantie.

Enfin la variété des incidens et l'étendue limitée des nouvelles qui composent ce recueil sont encore des élémens propres à en favoriser le succès. Quant à sa valeur littéraire, elle est la même que celle de toutes les autres productions de M. Dinocourt, et la critique ne pourrait que répéter ce qu'elle a dit déjà plus d'une fois sur ce laborieux écrivain.

ANGÉLIQUE; par *Anna Marie*. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **THÉRÉSA**; par *H. Arnaud* (Mme Ch. Reybaud). **LA MÈRE FOLLE**; par *Aug. Arnould*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES PROTECTEURS**; par *Jules A. David*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CARLO BROSCHI et une Maîtresse anonyme**; par *Eug. Scribe*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **HENRIETTE**; par *Michel Raymond* (R. Brucker). — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire d'*Angélique* est très-romanesque, peu vraisemblable, mais elle offre de l'intérêt et se fera lire. C'est une conception assez originale. Une jeune fille, élevée dès son enfance dans un couvent qui l'a en quelque sorte adoptée, éprouve une répugnance invincible pour la vie monastique. Encouragée dans cet esprit d'indépendance par quelques amies qui sont rentrées dans le monde, elle refuse de prononcer ses vœux. Cependant il ne suffit pas de dire non pour rompre les liens qui l'attachent à l'Eglise, et n'ayant point de parens qui puissent la réclamer, il faut qu'un protecteur se présente, qui veuille l'épouser sur-le-champ. Un jeune officier, touché du désespoir et de la beauté de cette infortunée, se dévoue pour elle, et, sans la connaître, vient réclamer sa main. On ne peut plus alors s'opposer à sa sortie du couvent, et le prê-

tre qui devait recevoir ses vœux éternels, bénit cette union improvisée. Mais le généreux militaire se trouve être une femme que des circonstances malheureuses ont forcée de cacher son sexe sous l'uniforme. Elle prend Angélique sous sa protection, l'emmène en France et lui fait épouser son frère. Tel est le fond de ce roman qui est simple et renferme peu d'incidens, mais dont les détails sont en général gracieux et où ne se trouvent que des caractères nobles et purs. Au milieu du dévergondage de la plupart des romanciers français, l'auteur se distingue par une tendance tout-à-fait contraire. Il cherche à rendre à la femme les vertus douces et tendres, l'innocence et la pudeur dont on l'a si indignement dépouillée.

— La *Thérésa* de Mme Ch. Reybaud est bien aussi une échappée de couvent, mais elle quitte la vie claustrale pour devenir la maîtresse d'un roi, et emploie l'influence que lui donne cette nouvelle position pour exercer une abominable vengeance. Ce sont des amours à l'espagnole, dans lesquels princes et gueux jouent des rôles plus ou moins violens, et où l'on ne trouve guère d'autre intérêt que l'espèce de curiosité excitée par des aventures extraordinaires, par des péripéties qui sortent tout-à-fait de la vie commune. En tête du volume, sous forme d'introduction, l'éditeur a inséré un long bavardage de Mme de Girardin sur la littérature, sur les poètes, sur les journalistes, en un mot sur toutes choses et le reste, dans lequel on reconnaît bien l'esprit délayé du feuilletoniste habituel de la *Presse*. Puis pour compléter les deux volumes de rigueur, condition sans laquelle il n'y a pour les romans point de salut auprès des cabinets de lecture, il nous donne *la Mère folle* de M. Aug. Arnould, drame monstrueux que vous avez sans doute déjà vu figurer au bas des colonnes de quelque journal. C'est une de ces intrigues bien sombres qui commencent par l'adultère, se continuent avec le poignard, et vont aboutir à l'échafaud. Il peut y avoir de l'invention, du style, de l'énergie, mais on est las de toutes ces horreurs, et à voir tant de gens qui réussissent à faire mouvoir de semblables ressorts, on finit par se persuader qu'il ne faut pas beaucoup de talent pour les mettre en jeu.

— M. Jules-A. David est encore un romancier feuilletoniste doué d'une grande facilité, qui écrit ses volumes *currente calamo*, comme l'analyse d'une pièce nouvelle, ou le récit d'une fête de circonstance. Il ne manque ni d'invention, ni d'habileté à conduire une intrigue, mais son travail se ressent de la précipitation avec lequel il est fait. Les détails, les incidens prédominent; il allonge, il délaye volontiers, en sorte que la matière d'une simple nouvelle lui fournit un gros roman. Comme spéculation ce peut être un bon calcul, mais

si la valeur vénale de l'œuvre en est augmentée, le mérite littéraire ne s'en trouve pas tout-à-fait aussi bien. L'intérêt se perd dans cette abondance de style, le lecteur se fatigue bientôt, et après avoir lassé sa patience à suivre l'écrivain dans deux ou trois chapitres, il ne peut plus que feuilleter le reste du livre pour retrouver le fil de l'action embrouillé dans les détails, et arriver plus vite au dénouement qu'il a d'avance deviné. Sauf ce défaut, qui est celui de la littérature quotidienne, les *Protecteurs* sont un roman assez bien conçu, dont le héros, jeune homme vertueux mais exalté, fait une triste expérience de la vie en découvrant les motifs de vil intérêt, de passions coupables, auxquels il doit l'appui de ceux qui le protégent. C'est une peinture du monde assez vraie quoique passablement sombre et décourageante. Si la littérature était réellement l'expression de la société, on pourrait croire que la plupart de nos auteurs sont des philosophes chagrins. Heureusement l'on sait que cette misanthropie ne se trouve que dans leurs écrits, et en général ils n'en mènent pas moins assez joyeuse vie.

— Les romans de M. Scribe sont écrits avec facilité, ils font plaisir dans un feuilleton de journal et délassent le lecteur fatigué des ennuyeuses discussions politiques. Mais ce ne sont que de minces nouvelles d'un médiocre intérêt, qui perdent beaucoup à revêtir la forme du livre. On est toujours tenté de regretter que l'auteur n'ait pas réservé son sujet pour en faire plutôt un de ces jolis vaudevilles fins et spirituels, qui sont les seules productions où son talent se déploie à l'aise avec une véritable supériorité. Du reste, *Carlo Broschi* et *une Maîtresse anonyme* ne forment que deux petits volumes dans lesquels il y a plus de papier blanc que de longueurs, et si ce ne sont pas des productions du premier ordre, ils offrent du moins une lecture plus agréable que la plupart de ces romans quotidiens fabriqués au jour le jour, à tant la ligne, comme des articles de gazette.

— *Henriette*, de Michel Raymond, est une peinture de mœurs populaires, dans le genre du *Maçon*, premier ouvrage publié sous ce pseudonyme auquel il valut une certaine renommée par la simplicité du récit et la vérité des détails. Ce sont également des scènes empruntées à la vie du peuple; tous les personnages appartiennent à la classe ouvrière, et l'on voit bien que l'auteur a étudié la société qu'il veut peindre. Mais M. R. Brucker n'est qu'un membre de la trinité d'écrivains qui formait dans l'origine le véritable Michel Raymond, et la dissolution de cette singulière alliance a malheureusement disséminé les qualités dont l'ensemble avait fait le succès du pseudonyme. Ainsi l'on retrouvera

dans *Henriette* des tableaux fidèlement copiés d'après nature, des passions énergiques, des sentimens vrais, et cependant on se sentira plutôt repoussé qu'attiré par cette image exacte mais trop nue de la réalité. Il y manque à la fois une certaine délicatesse de goût qui choisit les épisodes et un talent de style qui voile les inconvenances. C'est le bas peuple représenté avec ses mœurs brutales, son langage grossier tel qu'il est sans doute souvent, mais non pas tel qu'il doit être pour exciter l'intérêt, et pour figurer dans une production littéraire.

LETTRES SUR L'ITALIE; par *F. Pescantini*. — Lausanne. In-12.

Ces lettres doivent leur origine à un sentiment de susceptibilité nationale très-noble et très-respectable. Quelques paroles un peu trop légèrement prononcées au sujet de l'Italie dans un cours donné l'hiver dernier à Genève, ont porté M. Pescantini à prendre la plume pour défendre sa patrie qu'on accusait d'être dégénérée, d'avoir perdu le sentiment du beau et du vrai. Il combat cette assertion, en traçant un tableau rapide de l'état actuel de la littérature italienne, et en montrant que là, tout comme ailleurs, le mouvement des esprits, quoique comprimé sous certains rapports par une politique ombrageuse, a produit dans ces dernières années des œuvres remarquables. Elle n'est point restée étrangère aux grandes questions sociales qui s'agitent dans les pays libres, et si les révolutions qu'elle a tentées n'ont pu réussir à lui faire recouvrer son indépendance, l'insuccès tient au morcellement du pays en une foule de petits états divisés d'intérêts et de gouvernement plutôt qu'à l'impuissance réelle du peuple. Les travers qu'on reproche aux Italiens peuvent se rencontrer également chez la plupart des autres nations, et dans les jugemens qu'on porte sur eux, on doit tenir compte des circonstances particulières qui leur ont imposé le joug qu'ils subissent. M. Pescantini plaide avec chaleur la cause italienne, et offre lui-même un exemple qui prouve que la vie intellectuelle est loin d'être entièrement éteinte sur cette terre classique des arts, de la littérature et des sciences. On lira ses lettres avec intérêt, quoiqu'elles soient en général un peu vagues, exposant presque toujours des vues préliminaires, dont le développement et la conclusion n'ont pu trouver place dans un opuscule si restreint. Ce défaut lui sera pardonné dans l'espoir de voir paraître, ainsi qu'il le promet, un travail plus étendu et plus complet sur ce sujet important. Une lettre de Victor Hugo, que l'auteur a placée à la suite des siennes,

nous paraît exprimer fort bien les sentimens de bienveillance et de sympathie que l'Italie doit trouver chez tous les vrais amis du progrès et de la liberté. On peut déplorer ses fautes, plaindre ses malheurs, mais lancer l'anathème contre elle, c'est être à la fois injuste et ingrat.

MÉLANGES de littérature ancienne et moderne; par M. *Patin*. — Paris. In-8, 7 fr. 50.

M. Patin appartient au petit nombre d'hommes laborieux qui, résistant aux séductions attrayantes de la politique, sont demeurés fidèles à leurs études littéraires. Il est un des trois ou quatre professeurs de la Sorbonne qui n'abandonnent pas leurs fonctions à des suppléans, et c'est en même temps l'un des littérateurs les plus distingués de l'époque actuelle. Sachant revêtir l'érudition des formes les plus agréables, il s'est acquis une grande renommée par ses cours qui sont toujours suivis avec empressement. Aucune publication importante, cependant, n'était encore sortie de sa plume; et celle que nous annonçons ici ne renferme qu'une suite de fragmens qui ne semblent pas d'abord mériter ce nom. Mais tout en regrettant qu'il n'ait pu trouver le loisir de rédiger un travail plus complet, plus suivi, l'on aurait tort de lui en faire un sujet de reproche, car chacun de ces fragmens contient plus d'idées et plus de savoir que bien des gros volumes d'autres écrivains. Un goût pur, un jugement sain, une conception rapide, un style élégant; telles sont les principales qualités qui distinguent M. Patin. Son esprit ingénieux sait donner aux objets qu'il traite un aspect nouveau; il excite l'intérêt, pique la curiosité, soutient l'attention avec un talent fort remarquable. Son affection pour l'antiquité, dont il interprète les auteurs, ne lui fait pas oublier le monde dans lequel il vit, auquel il s'adresse, et il sait fort bien lier le passé au présent, de manière à en rendre l'intelligence plus facile, l'étude plus séduisante et plus féconde.

Ce volume commence par un discours sur l'enseignement historique de la littérature, et en particulier de la poésie latine, suivi d'une histoire abrégée de cette même poésie jusqu'au siècle d'Auguste inclusivement. Puis viennent deux discours qui servent de transition entre la partie ancienne et la partie moderne de ces *Mélanges*. L'un traite de l'influence de l'imitation, et fournit à l'auteur l'occasion de tracer un tableau rapide, mais plein d'intérêt, du développement de la littérature française, en indiquant les sources où chaque époque a puisé les traits caractéristiques de sa tendance particulière.

La seconde est une introduction au siècle de Louis XIV qui est suivie de notices sur divers grands écrivains du 16e, du 17e, du 18e siècle, et même du 19e, car plusieurs articles sont consacrés à M. de Lamartine, Mme de Souza, M. X. de Maistre, à Walter Scott et à ses imitateurs. La critique de M. Patin est, en général, fine, modérée, polie, semée d'aperçus ingénieux, de remarques judicieuses, mais inclinant volontiers plutôt vers l'éloge que vers le blâme. Il ne se montre point exclusif dans ses jugemens; il n'adopte pas les doctrines absolues de telle ou telle école, et, faisant un sage emploi de l'éclectisme littéraire, il admire ce qui lui paraît beau partout où il le rencontre.

DISSERTATION sur les amazones dont le souvenir est conservé en Chine; par le chevalier *de Paravey*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz. In-8, fig., 3 fr.

Les Chinois paraissent avoir eu connaissance des amazones; leurs anciens livres en parlent et donnent même quelques dessins, dont l'un, copié par M. de Paravey, en offre une image grossière, mais bien caractérisée par la marque distinctive du sein unique. C'est un fait très-curieux que de retrouver ainsi dans le centre de l'Asie, chez un peuple dont les écrivains de l'antiquité paraissent avoir ignoré même l'existence, de semblables monumens qui s'accordent si bien avec les traditions grecques. M. de Paravey en conclut que celles-ci doivent nécessairement reposer sur une base historique, et que les amazones ne sont pas seulement une création de la fable, une conception mythique enfantée par l'imagination des poètes. Il pense qu'un peuple d'amazones a bien réellement existé comme celui des centaures, et il le place près de ce dernier dans les régions voisines du Caucase, dont certaines peuplades semblent avoir conservé, jusqu'à nos jours, quelques-uns des traits caractéristiques donnés par les auteurs anciens à ces races guerrières qu'ils ne connaissaient sans doute que par les récits merveilleux des voyageurs. Cette hypothèse hardie trouvera sans doute de nombreux contradicteurs, mais elle repose sur des études profondes, sur une connaissance de la langue et des écrits chinois, qui n'est encore le partage que d'un fort petit nombre d'érudits. La discussion sera donc bien restreinte, bien difficile, et ne pourra peut-être pas prendre tout le développement nécessaire. Mais de tels essais prouvent combien de lumière l'étude des monumens littéraires de l'Asie pourrait jeter sur l'antiquité, et de quelle importance serait la traduction de ceux qu'on possède dans les bibliothèques de l'Europe, tels par exemple que la fameuse Encyclopédie chi-

noise, dans laquelle M. de Paravey a puisé les données de sa dissertation. Ce serait certainement une œuvre plus utile que de traduire sans cesse des romans et des drames qui se ressemblent tous et ne nous apprennent plus rien de nouveau. Mais on dirait en vérité qu'on craint de soulever un coin du voile mystérieux qui cache à nos regards les annales de l'ancien monde. En attendant, les travaux de M. de Paravey, quelque restreints qu'ils soient par l'isolement dans lequel il se trouve, forment petit à petit un ensemble précieux qui restera comme un phare propre à guider ceux qui voudront entrer après lui dans cette voie d'investigations sérieuses et fécondes.

HISTOIRE DES CROISADES contre les Albigeois; par *J.-J. Barrau* et *B. Darragon*. — Paris, chez l'éditeur, rue de l'École-de-Médecine, n° 12. 2 vol. in-8, 15 fr.

La guerre d'extermination faite au nom de la foi contre les Albigeois, est un des plus terribles exemples de ce que peut produire le fanatisme. Pour étouffer ces premiers germes d'une réforme religieuse on déchaîna les passions, on fit appel à la barbarie, et des prêtres eux-mêmes ne craignirent pas de souiller leur caractère en excitant le zèle déjà trop cruel des farouches soldats. Il n'y eut point de merci pour les hérétiques; femmes, enfans, vieillards ne furent pas plus épargnés que ceux qui étaient pris les armes à la main. Ce fut un long massacre qui dura plusieurs années, et ruina de fond en comble l'une des provinces les plus riches du royaume de France. Après avoir vaillamment défendu le sol pied à pied, après avoir soutenu des siéges glorieux, lutté avec un courage digne d'un meilleur sort, les Albigeois, écrasés par le nombre, traqués comme des bêtes fauves et entourés d'ennemis implacables, se dispersèrent, les uns cherchant dans l'étranger quelque asile où ils pussent vivre et penser librement, les autres se résignant à courber la tête sous le joug et à cacher au fond de leur conscience des convictions dont le moindre signe extérieur était puni des plus horribles supplices. Alors, comme quelques siècles plus tard, l'intolérance religieuse eut pour principal résultat de priver le pays d'une foule de citoyens industrieux et utiles, et ne put réussir qu'à comprimer le développement de l'esprit d'examen pour lui préparer ensuite un nouvel essor bien plus large et plus dangereux.

Les diverses scènes de cette mémorable époque sont racontées par MM. Barrau et Darragon dans un style plein d'énergie et de mouvement, sous une forme dramatique très

intéressante. Ils ont su jeter beaucoup de charme sur leur récit par des détails et des descriptions bien faites, et faire ressortir les principaux acteurs de cette sanglante croisade, en retraçant leurs caractères distincts avec exactitude et fermeté. La narration est semée d'une foule d'épisodes empruntés à l'histoire, aux traditions du temps, aux souvenirs populaires, qui, en lui ôtant toute sécheresse, raniment et soutiennent l'attention du lecteur. Aucun esprit de parti ne domine les auteurs; la plus grande impartialité se montre dans leur appréciation de Montfort et des autres personnages célèbres qui jouèrent les premiers rôles dans les deux armées: sans pallier les vices et les faiblesses de chacun, ils savent faire la part de l'époque, de l'éducation, des préjugés, et rendre justice aux grandes qualités qui les distinguèrent.

LA RUSSIE dans l'Asie-Mineure, ou Campagnes du maréchal Paskévitch en 1828 et 1829, et tableau du Caucase, envisagé sous le point de vue géographique, historique et politique; par *Félix Fronton*.— Paris. 1 vol. grand in-8 et atlas fol., 30 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes. La première est destinée à faire connaître le Caucase et les diverses peuplades qui l'habitent. Elle renferme des données géographiques d'une haute importance, accompagnées d'une fort belle carte très-détaillée, dressée avec le plus grand soin. Dans un résumé rapide et lumineux, l'auteur a rassemblé tout ce que l'histoire nous apprend sur les anciennes destinées de ce pays, regardé long-temps à tort comme le berceau des peuples barbares qui envahirent l'empire romain. Ses recherches viennent confirmer l'opinion, déjà généralement admise, que le Caucase ne fut qu'un passage par lequel s'écoulèrent les migrations parties du centre de l'Asie, et semblent prouver que ses habitans ne furent point refoulés sur l'Europe par ce torrent dévastateur, mais demeurèrent dans le pays où ils ont conservé, jusqu'à ce jour, maints traits caractéristiques déjà signalés par les anciens écrivains qui en ont parlé dans leurs ouvrages. Des détails statistiques et un aperçu des mœurs particulières à chaque peuplade, du culte qu'elles professent, des institutions qui les régissent, complètent cet intéressant tableau.

La seconde partie est l'historique des campagnes du maréchal Paskévitch en 1828 et 1829, traduit librement du russe, ou plutôt rédigé par M. Fronton d'après l'ouvrage d'un général russe qui jouit d'une grande réputation. C'est une histoire bien peu connue, qui offre tout l'attrait de la nouveauté; la

variété des incidens, les scènes dramatiques et les brillans faits d'armes de cette longue guerre, exciteront d'autant plus la curiosité que le théâtre et les acteurs présentent un aspect étrange, un peu barbare, et nous transportent dans un pays nouveau que la civilisation européenne n'a pas encore privé de son originalité primitive. Les militaires y trouveront tous les détails stratégiques qui peuvent les intéresser, exposés par un homme du métier, et appuyés sur de nombreux plans destinés à en faciliter l'intelligence.

L'esprit qui domine cette publication est en général favorable à la Russie. L'auteur fait l'éloge de son administration. Il s'attache à prouver que les résultats de l'ambition russe et de ses conquêtes en Asie sont favorables aux progrès de la civilisation. Sans partager sans doute toutes ses vues à cet égard, on rendra justice au mérite réel de son travail, riche de faits intéressans et d'observations judicieuses.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

COUP-D'OEIL sur la lutte du christianisme au 18e siècle; Conférences prêchées à Genève; par *J.-E. Couriard*, pasteur. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie; in-8, 3 fr. Paris, même maison; prix, 4 fr.

La chaire est-elle bien faite pour la discussion? C'est ce qui nous paraît douteux, car le prédicateur a seul la parole; quoi qu'il avance il ne sera pas contredit, et les principes ou les personnes qu'il attaque ne peuvent se défendre. Les auditeurs auxquels il s'adresse, n'entendant qu'une des deux parties, sont facilement prévenus contre l'autre qui n'a d'ailleurs aucun moyen de prendre sur eux l'espèce d'autorité dont jouit son adversaire. Il nous semble donc que le temple n'est point un lieu convenable pour la polémique, et nous croyons qu'un pasteur a des moyens meilleurs et plus efficaces de combattre la dangereuse influence des opinions sophistiques ou immorales. Peut-être dans le moment même de la lutte, alors que le matérialisme, s'érigeant en école, travaillait ouvertement à saper la religion, la prédication était-elle une arme légitime entre les mains du prêtre qui avait le courage et le talent de l'employer à la défense d'une si belle cause. Mais aujourd'hui la position a bien changé, les doctrines pernicieuses, les principes immoraux sont générale-

ment repoussés ; le temps, ce creuset inévitable dans lequel s'épurent toutes les conceptions de l'esprit humain, a déjà commencé son œuvre. Le cynisme de Diderot, l'égoïsme d'Helvétius, les méchantes plaisanteries de Voltaire ne peuvent plus exercer une action bien grande. Si leurs noms sont encore vénérés, c'est qu'à côté de leurs excès ils furent tous plus ou moins animés par une pensée noble et salutaire, celle de combattre la superstition, d'éteindre le fanatisme et de faire triompher la tolérance. Quant aux exagérations funestes dans lesquelles l'ardeur de la lutte les fit tomber, quant à l'aveuglement avec lequel ils frappèrent d'estoc et de taille tout autour d'eux, sans discernement, sans réflexion, comme s'ils n'avaient d'autre but que de tout détruire, c'est un triste exemple des faiblesses humaines, qu'on ne saurait trop déplorer, et contre lequel M. Couriard a parfaitement raison de prémunir la jeunesse trop prompte à s'enthousiasmer pour les systèmes qui flattent ses penchans et ses passions. Mais ses sages conseils et son éloquente indignation nous paraîtraient trouver mieux leur place dans un enseignement religieux destiné à des catéchumènes. Tonner du haut de la chaire contre de tels ennemis, c'est d'abord prêcher à des convertis, car leurs véritables disciples, s'ils en ont encore, ne sont certainement pas de ceux qui hantent les églises. Et puis voyez où cela l'entraîne. Il est obligé de comprendre dans cette réprobation générale Rousseau, parce qu'il ne fut pas chrétien dans le sens orthodoxe du mot, Rousseau, le représentant du spiritualisme au milieu de cette mêlée dans laquelle son esprit religieux, quoi qu'on en dise, et fortement empreint des tendances élevées et honnêtes du protestantisme, ameuta contre lui tous ces prétendus philosophes du 18e siècle. La chaire ne le comportait pas autrement, nous le comprenons bien, mais c'est ce qui nous fait penser que le prédicateur ne devait pas aborder un semblable sujet. Nous le regrettons d'autant plus, qu'il y a, dans l'œuvre de M. Couriard, du talent, de la vie, de la chaleur, des qualités vraiment remarquables, et qu'il nous paraît donner par là trop beau jeu à ceux qui voudront lui répondre. Ses conférences ressemblent trop, sous certains rapports, à celles qu'on entend dans les églises catholiques. Elles sont sans doute pleines de principes excellens, d'idées ingénieuses, et animées d'un esprit vraiment chrétien, mais n'est-il pas à craindre qu'elles ne réveillent une polémique assoupie depuis long-temps, et dont les résultats seront, comme ils l'ont toujours été, plus nuisibles qu'utiles à la religion ? Nous n'émettons ici qu'un simple doute, car nous sommes trop peu versé dans ces matières pour oser prononcer. Seulement, il nous a semblé que la route du protestan-

tisme devait se trouver en dehors et au-dessus de toutes ces vaines disputes.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE LA POLITIQUE GÉNÉRALE et du rôle de la France en Europe, suivi d'une appréciation de la marche du gouvernement depuis juillet 1830; par *Victor Considérant*. — Paris, au bureau de la *Phalange*, rue Jacob, n. 54. In-8, 3 fr.

Le but de cet écrit est l'application à la politique des principes sur lesquels repose la théorie sociétaire de Fourier. A l'esprit étroit, égoïste, hostile, qui a dominé jusqu'à présent les relations et les traités des diverses nations entr'elles, M. Considérant voudrait substituer des vues plus larges, plus généreuses et plus fécondes. Regardant l'association comme le seul moyen de conduire la famille humaine à cette grande unité harmonique, qui semble être l'idéal de l'organisation sociale, il cherche à faire admettre dans le droit international le vrai principe de l'alliance forte et durable, à la place de la coalition éphémère, presque toujours stérile ou même funeste, au moins pour l'un des contractans. Le règne de la paix et l'union future de tous les peuples, tels sont les deux grands objets qu'il assigne à la politique, et dans la poursuite desquels il voit pour la France un beau rôle à jouer. La situation actuelle de l'Europe lui paraît très-favorable à cette tentative ; les événements qui se préparent en Orient semblent exiger que les diverses puissances sortent de l'état passif qu'elles ont gardé jusqu'ici, et formulent nettement leurs projets d'avenir. La rivalité de l'Angleterre et de la Russie, qui convoitent, l'une la souveraineté des mers, l'autre l'empire du monde, menacent d'amener un conflit terrible, dont les résultats sont incalculables. Toutes deux ont un égal intérêt à se concilier l'appui de la France, qui peut ainsi décider la victoire en se prononçant pour l'une ou pour l'autre. Mais l'alliance de l'Angleterre est rejetée par M. Considérant comme le plus mauvais parti. « L'Angleterre, dit-il, exploite et veut exploiter les nations à » son profit. Il est clair qu'aucune nation ne peut s'associer à » ce *but* égoïste. Une alliance véritable n'est donc possible de » la part d'aucune puissance avec l'Angleterre. Aussi, toutes » celles qui ont cru établir un *lien réel* entre elles et l'Angle» terre, par des traités et par de bons services, ont toujours

» été cruellement dupes de leur confiance. Tant que l'unité » continentale ne sera pas fondée, cette puissance ne sera ja- » mais *liée à rien* ni *par rien*.

» L'Angleterre ne donne jamais rien à ses alliés; elle les ex- » ploite toujours, elle les dépouille toutes les fois qu'elle le » peut.»

Ce jugement sévère n'est pas tout-à-fait exempt de partialité; on y sent un arrière-goût de la vieille haine nationale que le temps n'a pu encore effacer entièrement. Mais, d'un autre côté, l'on ne saurait nier que la politique de l'Angleterre ne se soit souvent montrée fort égoïste, et l'on conviendra volontiers avec l'auteur que ce n'est pas d'elle qu'il faut attendre la réforme désirée.

La Russie a-t-elle une tendance beaucoup plus honnête, un esprit plus généreux? ce n'est guère probable. Mais M. Considérant trouve, dans cette ambition qui rêve la domination universelle, un pis aller sur lequel, faute de mieux, il compte pour amener l'unité. Triste unité, ma foi, que celle produite par la conquète et l'asservissement sous le joug du despotisme. Si le nouvel ordre social ne peut s'acheter qu'à ce prix, je doute qu'il trouve beaucoup d'amateurs. Notre auteur le sent bien lui-même, car tout en exprimant cette hypothèse comme la dernière chance de succès, il repousse également l'alliance de la Russie. Selon lui, la France doit se placer entre les deux ambitions rivales, et unir ses efforts à ceux des autres Etats de l'Europe centrale, dont les intérèts exigent le maintien de l'équilibre. Il demande qu'elle se pose comme une menace contre quiconque voudrait faire pencher la balance de son côté, qu'elle veille à la conservation de ce qui existe, et qu'elle ne permette à aucune puissance européenne de s'emparer de Constantinople, cette ville par excellence, qui, dans le système fouriériste, doit être un jour la capitale du globe, et qu'il importe de laisser indépendante pour faciliter l'accomplissement de cette haute destinée. Il voudrait qu'on en fit le siége habituel des congrès diplomatiques, dont l'influence lui paraît éminemment salutaire, qui, selon lui, offrent le meilleur moyen de résoudre toutes les difficultés de la situation présente, et renferment les véritables éléments d'un tribunal suprême destiné à prononcer entre les nations, à donner à leurs transactions et à leurs traités la sanction nécessaire. Cette idée n'est pas nouvelle : tous les hommes qui se sont occupés des garanties propres à assurer le maintien de la paix ont rêvé l'établissement d'un semblable tribunal; mais nul, que je sache, n'avait encore songé à lui donner Constantinople pour siége. C'est une conception originale qui appartient à l'école de Fourier, à cette théorie ingénieuse, vraie poésie sociale,

qui emprunte toutes ses données aux plus brillantes fantaisies de l'imagination.

Ici du moins leur réalisation ne présente rien d'inconciliable avec l'ordre social actuel, et ce serait certes pour la France un noble moyen d'expier les maux que son humeur guerrière a tant de fois causés. En appelant tous ses voisins à concourir avec elle à la formation du congrès, elle leur donnerait une garantie contre le droit du plus fort, qui menace aujourd'hui trop souvent l'existence des petits Etats. Elle tiendrait ainsi dans sa main les destinées du monde, et trouverait dans la paix générale le calme nécessaire pour pouvoir donner un libre essor à son propre développement. Elle devrait alors porter ses vues sur le renversement des barrières qui séparent les peuples, et M. Considérant pense que sa première mesure serait : « L'abolition du vieux système, du » système barbare des tarifs, des prohibitions et des douanes, » système aussi anti-social, aussi impolitique, aussi ruineux » qu'il est vexatoire. »

Il est bon de prendre acte de cette déclaration qui contraste singulièrement avec la condamnation prononcée par les fouriéristes contre la doctrine du *laissez faire, laissez passer*. Cependant en proclamant ce principe de liberté, les économistes ont voulu précisément atteindre le même but, l'*abolition du système barbare des tarifs, des prohibitions et des douanes*. Comment se fait-il donc que leur formule soit anathématisée comme un vrai fléau dévastateur, tandis que le sens en est reproduit et présenté comme l'une des premières conditions de la réforme sociale? C'est une contradiction qui me paraît inexplicable. La violente irritation de Fourier et de ses disciples contre l'économie politique, qui se manifeste dans tous leurs écrits par l'expression du dédain, de l'ironie et du mépris, ne reposerait-elle, par hasard, que sur une espèce de jeu au mot à double sens? On serait en vérité presque tenté de le croire.

L'intéressant écrit de M. Considérant est terminé par une appréciation de la marche du gouvernement français depuis juillet 1830. C'est une revue critique des divers partis qui divisent la France. L'auteur a su peindre chacun d'eux en peu de mots d'une manière fort remarquable, et démontrer l'impuissance de leurs mesquines agitations pour la grandeur et la prospérité du pays. C'est au-dessus de ces misérables débats qu'il faut s'élever pour trouver les idées réellement progressives qui doivent féconder l'avenir.

« Tandis que les anciens partis vont en s'affaiblissant, et » se fractionnent indéfiniment, on voit chaque jour se rallier » et se donner la main, dans la *sphère plus élevée de l'opinion* » *nouvelle*, des hommes qui sortent des rangs du parti lé-

» gitimiste, du juste-milieu et du républicanisme révolu-
» tionnaire : trois partis, dont les données respectivement
» étroites, exclusives et hostiles, eussent éternisé la lutte so-
» ciale, puisque aucun des trois n'est capable d'attirer, de
» convertir et d'absorber les deux autres. »

SCIENCES ET ARTS.

ARCHÉOLOGIE NAVALE; par *A. Jal.* — Paris, 1840. 2 beaux vol. in-8, ornés d'un grand nombre de vignettes, 38 fr.

Ce livre, imprimé avec un grand luxe typographique, renferme des détails curieux sur l'histoire de l'architecture navale. On y trouve la description de toutes les espèces de bâtimens employés sur mer depuis les temps les plus reculés. De petites gravures semées dans le texte représentent les diverses formes adoptées pour la construction des vaisseaux, dès l'enfance de l'art. M. A. Jal expose les résultats de ses savantes recherches dans une suite de neuf mémoires, traitant : 1° des navires des Egyptiens; 2° sur les navires des Normands; 3° sur les principaux passages maritimes de quelques poètes français des douzième et treizième siècles; 4° sur les bâtimens à rames du moyen-âge; 5° construction et gréement des galères et nefs latines du quatorzième siècle; 6° sur les principaux vaisseaux ronds du moyen-âge; 7° sur les vaisseaux ronds de St.-Louis; 8° Examen des passages d'Æthicus Hister, relatifs à quelques navires antiques; 9° enfin, sur les navigations de Pantagruel, un passage maritime de la *Complaynt of Scotland*, et une chanson matelote anglaise du quatorzième siècle.

MÉMOIRE sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen-âge; par le colonel Dufour. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie 1 vol. in-4, fig., 9 fr.

Sous la dénomination d'*Artillerie des anciens*, l'auteur comprend les diverses machines de jets qui étaient en usage avant l'invention de la poudre à canon. Il règne dans les auteurs une grande obscurité sur ce sujet curieux. Les détails qu'ils en donnent sont fort incomplets. On ne peut guère y puiser que

des données incertaines, soit sur la nature du moteur, soit sur l'emploi du mécanisme. Après avoir compulsé les textes, étudié les figures, le savant Dureau de la Malle avouait n'être pas beaucoup plus avancé et sentait qu'à l'érudition il fallait, pour obtenir quelque résultat plus sûr, l'aide de la science mathématique. C'est grâce à cette alliance, assez rare chez le même homme, et rendue plus féconde encore par une connaissance approfondie de l'art militaire, que M. le colonel Dufour a pu se livrer, avec plus de succès, à de semblables recherches. Profitant de tous les documens qu'ont pu lui fournir ses lectures, il est parvenu à reconstruire d'une manière assez complète ces machines puissantes, et faisant des essais avec de petits modèles, il a retrouvé les formules qui s'appliquaient à la balistique des anciens.

Les machines de jets se divisaient en trois classes distinctes, et qui, par leur destination particulière, représentaient assez bien les trois espèces de bouches à feu dont nous nous servons aujourd'hui. Dans le *scorpion* et la *baliste*, le tir était plus ou moins rasant comme celui du canon et de l'obusier, tandis que le tir parabolique de la *catapulte* ou de l'*onagre* était semblable à celui de notre mortier. La force motrice résidait dans la tension des cables de nerfs; elle était assez puissante pour lancer à plus de 400 mètres des pierres pesant de 60 à 100 livres, et plus tard on l'employa dans les siéges à écraser les murailles avec des masses énormes pesant jusqu'à 300 livres et plus. Le tir du scorpion que l'on n'employait que pour lancer des traits ou de grosses pièces de bois, pouvait être facilement juste, mais la forme irrégulière des projectiles employés dans les balistes et les catapultes devait produire souvent des écarts assez considérables. Cependant on voit que les anciens avaient d'habiles tireurs, et maints faits cités par les historiens semblent prouver qu'ils savaient très-bien atteindre le but. Le plus grand inconvénient de ces machines était leur énorme volume qui les rendait difficiles à transporter. Puis l'état de l'athmosphère exerçait une influence continuelle sur la corde dont la torsion faisait mouvoir tout le mécanisme, et le moindre dérangement suffisait pour paralyser son action. Le tir et la construction des machines reposaient sur des calculs assez compliqués, aussi voit-on qu'au moyen-âge l'art avait dégénéré, parce que probablement la science ne venait plus lui prêter son indispensable appui. Quoique les chroniqueurs de cette époque fassent encore mention de balistes et de catapultes, il paraît que les procédés des anciens étaient à peu près oubliés, et la plupart des machines dont ils nous ont transmis le dessin n'étaient plus que des espèces de bascules asses grossièrement

exécutées dont l'effet devait être, sous tous les rapports, très-inférieur.

Le mémoire de M. Dufour offre un résumé complet de tout ce qui a été écrit sur cette matière. Il cite scrupuleusement les textes grecs et latins sur lesquels reposent les hypothèses qu'il croit pouvoir avancer, et le chapitre qui traite des formules générales ainsi que de leur application à la baliste, au scorpion et à la catapulte, est un travail aussi savant qu'ingénieux. Il jette une vive lumière sur l'un des points les plus obscurs de l'antiquité. Les érudits y trouveront un guide précieux pour l'intelligence de maints passages difficiles des auteurs, et les mathématiciens accueilleront sans doute avec intérêt cette judicieuse application du calcul à la poliorcétique des anciens.

Des planches dessinées par l'auteur avec un talent remarquable ajoutent encore au mérite de cette publication, qui nous paraît destinée à prendre place dans les bibliothèques comme un complément nécessaire de toutes les recherches historiques et archéologiques auxquelles peut donner lieu l'étude des écrivains classiques.

RÉSUMÉ des leçons d'analyse données à l'École polytechnique; par M. *Navier*, suivi de notes par *J. Liouville*. — Paris. 2 vol. in-8, fig., 10 fr.

Cet ouvrage a été rédigé d'après les matériaux laissés par l'auteur. Il renferme le cours de première et celui de seconde année. Quoique M. Liouville n'approuve pas toutes les applications faites par M. Navier, non plus que tous les résultats auxquels il est arrivé, cependant il a cru devoir respecter l'œuvre d'un homme aussi éminent, et c'est dans quelques notes, placées à la fin de la seconde partie, qu'il a relégué ses observations critiques. Il annonce, du reste, un travail plus complet sur le même sujet, qui sera publié plus tard pour former la suite et le complément des leçons de M. Navier.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Juillet 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ŒUVRES CHOISIES de *J. Petit-Senn,* tome 2me, *Poésies.* — Genève, in-8, 5 fr. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 8 fr.

En commençant cet article nous devons réparer une erreur bien involontairement commise dans celui que nous avons consacré au volume de prose du même auteur. Le *Fantasque*, journal duquel ont été tirés les fragmens qui le composent, a eu cinq années d'existence et non pas seulement une ou deux. La santé souffrante de l'auteur a seule interrompu la publication de ce piquant recueil, au grand déplaisir de ses nombreux abonnés.

Les poésies que nous annonçons aujourd'hui ont aussi pour la plupart été déjà publiées, et dans le nombre il s'en trouve certainement plusieurs qui n'ayant guère d'autre mérite que celui de l'à propos, ne méritaient peut-être pas l'honneur de cette réimpression. Cependant c'est, il faut le dire, la moindre partie du volume, et l'on y trouve en général un cachet d'originalité plus réel qui fait qu'on les rencontre avec plaisir, quoiqu'elles n'offrent pas l'attrait de la nouveauté. Ici le talent de l'auteur est bien plus à l'aise, on reconnaît que la poésie familière et légèrement satirique est le genre qui lui convient. Le vers semble pour lui plus facile à manier que la prose; il l'emploie habilement à peindre les ridicules qui viennent exciter sa verve, plaisante sans fiel, ironique sans méchanceté. Le poëme de la *Miliciade* en offre maints exemples. Sa critique badine ne fait qu'effleurer les détails piquants que lui fournit son esprit observateur, sans jamais toucher au

mérite de l'institution même, tout-à-fait indépendant de ces petites misères qui en sont inséparables.

Voilà que des tambours les désolans concerts
Meurtrissent nos tympans et roulent dans les airs :
Ce bruit vient annoncer la crise militaire
Qui change en sol guerrier notre paisible terre.
Aux champs, à la cité, la carte des sergens
Vole de toutes parts à l'adresse des gens :
En vain vous habitez une retraite obscure,
Pour un bon caporal il n'en est point de sûre ;
L'escalier tortueux, étroit, mal éclairé,
Ne retarda jamais son message assuré.
Il court vous annoncer l'imposante revue
Où de nos inspecteurs vous subirez la vue.
Tirez de vos buffets l'uniforme plié
Qui depuis une année y repose oublié ;
Dérouillez le fusil dont l'aspect serait terne ;
Préparez votre sabre et cirez la giberne ;
Que le laiton reluise et l'acier soit poli.
Soldats, voici l'instant d'user du tripoli.

Quoi de plus vrai que le tableau suivant dans lequel la plaisanterie légère et gracieuse s'allie si bien avec le sentiment naïf et simple :

Sous un vert marronnier dont les superbes branches
Éblouissent les yeux de leurs aigrettes blanches,
Un artilleur lassé vient d'arrêter ses pas ;
Sa femme souriant sur lui pose son bras ;
Trois enfans belliqueux, ornés de son armure,
Autour de leurs parens courent sur la verdure.
Le visage de l'un disparaît enfoncé
Dans le vaste schako sur sa tête placé ;
Ses deux petites mains, le soulevant à peine,
S'efforcent de donner essor à son haleine ;
Satisfait d'être ainsi comme un soldat coiffé,
Par l'orgueil et la gêne il s'avance étouffé.
Son frère, à ses côtés ceignant le cimeterre,
Le laisse gravement descendre jusqu'à terre ;
Fier, quand sur les cailloux le traînant avec bruit,
Il entend retentir le glaive qui le suit.
Enfin, du plus petit tout le bras se dérobe
Sous l'épaulette mise aux manches de sa robe,
Et la laine rougie unit son vif éclat
A la joue enfantine où brille l'incarnat.
Auprès de l'artilleur dépouillé de ses armes,
Sa femme à ce tableau semblait trouver des charmes :

Les regards de tous deux erraient sur leurs enfans,
Heureux de leur bonheur, et comme eux triomphans.
A cet aspect subit, oh! combien de pensées
Dans mon cœur attendri se heurtèrent pressées!
Je voyais devant moi le soldat citoyen
Entouré des objets dont il est le soutien;
Une épouse, trois fils! et sa belle patrie
Surgissait au lointain dans la plaine fleurie!

Sauf quelques longueurs presque inévitables dans tout poème, la *Miliciade* est en général d'une lecture fort attrayante, et après avoir suivi l'auteur dans ses joyeuses et innocentes railleries, on lui accordera volontiers l'absolution qu'il réclame en terminant.

Si d'un peu de gaîté le Ciel me fit présent,
Si je vois les objets sous leur côté plaisant,
Souriez à mes vers, pardonnez à ma Muse :
Vous plaire est à la fois ma tâche et mon excuse;
Dites de mon ouvrage : il est mal, il est bien,
Mais blâmez le poète, et non le citoyen.

Dans quelques autres pièces telles que *Salève*, *Cologny*, *Nice*, M. Petit-Senn montre un talent descriptif assez remarquable. Cependant le conte et la chanson nous paraissent mieux convenir à l'allure de son esprit, et la teinte mélancolique qui domine dans les productions les plus récentes du poète, semble amortir un peu sa verve. Quoique cette tendance soit un produit assez naturel de l'âge et de l'expérience qui le suit, nous serions presque tentés de croire que l'auteur a plutôt involontairement cédé à l'influence de la littérature actuelle. Le vague poétique est à la mode; les grands maîtres de l'art ont fait du chant une plainte, de la muse une pleureuse, et notre poète n'a pu se soustraire tout-à-fait à l'entraînement général. Il veut donner à sa méditation un tour élégiaque, et malgré la souplesse de son imagination qui revêt toutes les formes, se plie à toutes les exigences, on sent que cette direction nouvelle nuit à son originalité. Sa poésie sans doute est le plus souvent douce et gracieuse, mais elle ressemble trop à celle de tous ces innombrables faiseurs de vers dont les recueils présentent une monotonie si fatigante. Il ne s'en distingue ni par l'énergie du style, ni par la profondeur des pensées. On reconnaît bientôt quelque chose de factice dans cette inspiration préméditée, d'ailleurs le naturel perce çà et là toutes les fois que l'occasion s'en présente, et jusque dans l'élégie l'auteur porte avec lui les traits particuliers de son caractère qui décèlent la gène qu'il s'impose. Ce-

pendant malgré ce défaut plusieurs de ces petites pièces sont jolies, et, si nous leur adressons une critique générale, c'est qu'il nous semble que l'auteur aurait tort d'abandonner le genre badin dans lequel il réussit beaucoup mieux. Du reste, dans son ensemble, ce volume est certainement supérieur à la plupart de ceux du même genre produits depuis quelques années par les célébrités de la presse parisienne. Il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, mieux nourri, plus satisfaisant, et fait véritablement honneur à la littérature genevoise.

PETIT RECUEIL DE FABLES; par *Fr. Jacquier*. — Paris, chez Desessart. In-18, 1 fr. 25.

Tout petit qu'il est, ce recueil est supérieur à beaucoup de ses confrères dont la taille est plus imposante et l'apparence mieux fournie. Rimées avec une grande facilité, les fables qu'il renferme sont en général ingénieuses et simples. L'auteur ne paraît point avoir la prétention d'imiter l'inimitable Lafontaine, il renonce à le suivre dans l'art difficile de faire parler les animaux, de traduire en paroles le langage particulier de chacun d'eux, et cependant il ne manque ni de grâce ni de naïveté. Le cadre de ses petits apologues est presque toujours bien rempli ; l'action marche avec aisance ; on ne trouve dans ses vers ni gêne ni longueur ; mais peut-être lui reprochera-t-on de ne pas savoir amener la morale d'une manière assez adroite, assez piquante.

Du reste le passage suivant que nous empruntons à la fable des *Deux Charlatans*, fera mieux apprécier le genre de l'auteur et nous a paru plein d'à propos :

Entendons un autre orateur !
« Oui, Messieurs, je le dis, je le dis sur l'honneur,
Avec conviction profonde,
Ce que je vous propose est une affaire d'or,
C'est un véritable trésor,
Une affaire superbe, étonnante, incroyable,
Une affaire admirable,
Enfin, c'est une affaire à doubler son argent,
A gagner cent pour cent.
Messieurs, dans la dernière fouille
Nous avons découvert une mine de houille.
De la houille, Messieurs, première qualité
Et de la plus grande beauté !
Messieurs, la chose est aussi claire
Que le soleil qui nous éclaire.

Cette houillère
Avant un an vaudra plus de trois millions.
Enlevez, enlevez toutes les actions,
Toutes sans en excepter une,
Et soyez sûrs qu'avant un an
Vous triplerez votre fortune. »
Fascinés par ce charlatan,
Fin et rusé compère,
Intéressé sous main au succès de l'affaire,
Nombre de gens dans la houillère
Enfouissent leur principal,
Et vont mourir à l'hôpital.

Il faut se méfier du charlatan des rues
Et de ses phrases saugrenues.
Contre ses belles guérisons
Soyez toujours en garde,
Mais surtout que le Ciel vous garde
Du charlatan des salons.

CHANTS D'UN VOYAGEUR; par *L. Delâtre*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Ces Chants sont en général harmonieux et faciles. On y trouve l'expression de sentimens purs, élevés, empreints d'une philosophie religieuse pleine de douceur, et les beautés de la nature inspirent l'auteur assez heureusement. Mais il offre peu d'originalité, c'est plutôt un versificateur habile qu'un poète énergique. Son style, sauf quelques tours forcés, quelques phrases embarrassées, est presque toujours correct et ne manque ni de grâce ni de souplesse. Il ne suit point les erremens de la nouvelle école, quoiqu'il semble lui appartenir par sa tendance rêveuse et ses idées humanitaires. Le passage suivant que nous empruntons à l'un des morceaux les plus remarquables de ce volume, nous a paru propre, soit pour la forme, soit pour le fonds, à faire bien apprécier le talent de M. Delâtre. C'est un discours prononcé par Jean-Baptiste au milieu du peuple accouru pour l'écouter.

L'herbe sèche et périt, la fleur se fane et tombe;
L'homme clôt la paupière et descend dans la tombe;
L'étoile même expire au sein du firmament;
Seule la loi de Dieu vit éternellement.
Peuples qui tant de fois ouïtes ses merveilles,
Elle va de nouveau vibrer à vos oreilles;
Tendre et n'exprimant plus ni haine, ni courroux,
Elle va s'incarner et vivre parmi vous.

Réjouissez-vous, champs que le Jourdain arrose!
Désert de Bethléem, fleuris comme une rose!
Tige du vieux Jacob, ceins-toi de bourgeons verts
Et de tes doux parfums embaume l'univers!
Que ce cri partout passe et partout retentisse :
L'Éternel s'est armé de grâce et de justice;
Il vient fortifier le faible et l'innocent,
Il vient humilier le fort et le puissant!
Tombez, temples de marbre inondés de souillures!
Idoles de métal, divinités impures,
A qui l'homme d'un culte avait voué l'honneur,
Tombez de vos autels, faites place au Seigneur!
Adorez votre Roi, peuples! il va paraître!
Maîtres des nations, adorez votre Maître!
Vous qui d'un globe ardent saluez la clarté,
Courbez-vous devant Christ, soleil de vérité!
Lumière d'un instant, fugitif météore,
De cet astre éternel je ne sais que l'aurore;
J'apporte l'espérance à tous les cœurs flétris;
Je viens dire aux souffrans, aux pauvres, aux proscrits :
Vous qui de la douleur épuisez le calice,
Vous pour qui l'existence est un amer supplice,
Qui n'avez point d'asile en ce monde mortel,
Dieu vous appelle à lui, Dieu vous recueille au ciel!

Des poésies, traduites ou imitées de l'anglais et des langues slaves, terminent ce recueil qu'on lira, nous croyons, avec plaisir, et dont l'auteur nous semble mériter les encouragemens du public.

JEAN D'YVOIRE au bras de fer, ou le Tour du Lac en 1564; légende chablaisanne, recueillie par *James Fazy*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 7 fr. 50 c.

L'histoire de Genève est une mine fort riche et jusqu'ici très-peu ou du moins très-mal exploitée. La longue lutte de la petite république contre son puissant voisin le duc de Savoie, offre au romancier une foule d'épisodes à l'entour desquels viennent se grouper des mœurs originales, bien faites pour exciter l'intérêt. M. James Fazy, comprenant quelles ressources on pouvait y puiser, a tenté un premier essai qui, s'il est bien accueilli, sera sans doute suivi de plusieurs autres. Nous souhaitons qu'il le soit, quoique nous ayons quelques critiques à lui adresser. *Jean d'Yvoire* n'est pas un chef-d'œuvre, mais on y trouve des qualités qui peuvent faire espérer que l'écrivain, apportant plus de soin et plus d'étude à son travail, réussira mieux dans une seconde publication.

A l'époque où se passe l'action de ce roman, vers le milieu du 16[e] siècle, le lac de Genève était le théâtre ordinaire d'une foule de petits combats partiels entre les habitans de ses deux rives. Les Savoyards exerçaient une piraterie fort active contre les mariniers vaudois et genevois qui, alors comme aujourd'hui, étaient presque exclusivement chargés des transports du commerce. Le seigneur d'Yvoire, alléché sans doute par les succès que ses gens avaient quelquefois obtenus dans de semblables expéditions, voulut tenter une entreprise plus considérable et tirer vengeance de Genève en lui interdisant la navigation du lac. Un marin étranger qu'il avait pris à son service lui fit construire un vaisseau semblable à ceux qui sillonnaient alors les eaux de la Méditerranée, et supérieur par la taille ainsi que par l'agilité aux lourdes barques du pays. Monté sur ce navire dont il pensait que le seul aspect glacerait de terreur les ennemis qu'il voudrait soumettre et sur lequel il avait rassemblé tous les hommes les plus habiles à la manœuvre, Jean d'Yvoire s'avança jusque dans le port de Genève pour intimer aux habitans de cette ville son insolente défense. Mais les Genevois, loin de songer à céder, retrouvèrent dans le sentiment de leur honneur si cruellement blessé, cette énergie qui les avait déjà sauvés de positions bien plus difficiles encore et leur avait fait conquérir la liberté, ce bien précieux qu'un peuple ne saurait payer trop cher. Si les intrigues du duc de Savoie avaient réussi à séduire quelques hommes influens, ils ne formaient dans le sein même du conseil qu'une faible majorité; d'ailleurs l'opinion publique les forçait au silence. On s'occupa donc avec ardeur de préparer les moyens de défense, et la direction en fut confiée à Michel Roset, conseiller de la navigation, homme capable sans doute, mais peu versé dans les connaissances spéciales de sa charge. Cependant, grâce au zèle général, Genève put assez promptement équiper quelques barques; plusieurs combats furent livrés sans grand dommage de part ni d'autre, puis après quelque temps, la guerre se termina par la destruction du vaisseau savoyard. Tel est le fonds historique de ce récit. Nous ne savons jusqu'à quel point il est exact dans son ensemble, mais il nous a paru renfermer bien des détails contestables. L'auteur fait jouer aux Genevois un rôle assez ridicule qui n'est pas dans le caractère de la nation. Après avoir fait lui-même l'éloge de leur naturel guerrier, il les montre constamment battus et ne devant le succès qu'au hasard. Il en fait des mariniers ignorans et maladroits, fort embarrassés pour équiper une barque sur pied de guerre, et qui savent à peine en diriger les manœuvres. Il nous semble peu probable cependant qu'à cette époque de combats journaliers,

où les bateaux marchands étaient sans cesse obligés de se défendre contre la piraterie, Genève fût dépourvue d'hommes propres à ce service, et que, si le syndic Michel Roset ne possédait pas lui-même les connaissances nécessaires pour l'organiser, il ne pût trouver de meilleurs conseils que ceux d'un homme assez vil pour consentir, dès qu'il se voit fait prisonnier, à servir l'ennemi de sa patrie. Ici l'auteur nous paraît avoir cédé à des préoccupations étrangères à l'histoire, et s'être un peu trop légèrement abandonné à la tendance caustique de son esprit, sans réfléchir qu'avec de si misérables moyens Genève ne serait jamais devenue une ville puissante et redoutée. Quant à l'intrigue du roman, elle se passe tout entière en Savoie et porte l'empreinte de l'esprit turbulent et chevaleresque de cette noblesse vaillante qui ne pouvait se résigner à l'inaction dans laquelle le traité du duc de Savoie avec ses voisins la condamnait à demeurer. On trouvera seulement peut-être qu'elle ne se lie pas assez au reste du récit; l'intérêt est trop divisé; l'œuvre manque de cette unité qui fait que tout s'enchaîne sans interruption d'un bout à l'autre. Enfin pour terminer ces observations critiques, nous reprocherons à l'écrivain d'avoir laissé dans son style maintes négligences qui étonnent de sa part et trahissent un travail précipité; car sa plume élégante a plus d'une fois prouvé qu'il connaissait les richesses de la langue et savait fort bien s'en servir. Quelques passages descriptifs, pleins de mouvement et de vérité, montrent d'ailleurs ce qu'il peut faire lorsqu'il veut s'en donner la peine. Nous citerons le suivant pour terminer cet article par un éloge.

« Qui n'a entendu parler de ce beau lac de Genève, vaste réservoir d'une eau pure comme celle qui filtre de la roche? lac qui, dans un contour de trente-six lieues, reproduit tous les aspects que le navigateur rencontre avec peine aux bords des mers les plus lointaines. Là c'est un petit tableau encadré, un moulin abrité d'un bouquet d'arbres, une pelouse, un ruisseau qui fait cascade et trouve son issue en se glissant sous le gazon qui touche le bord; là un torrent qui se précipite à travers une grève désolée où l'on compte les vestiges des lits divers qu'il a creusés dans ses bonds capricieux; plus loin, c'est un bois touffu qui descend jusqu'à la rive; ici un coteau chargé de moissons, un autre couvert de vignes, puis des prés, des vergers; ailleurs une haute falaise de graviers; vient un roc inaccessible et menaçant; là une longue percée dans une vallée, puis une plaine, puis des amphithéâtres s'élevant graduellement jusqu'au sommet de monts neigeux; enfin, des villes, des hameaux, des villages, des châteaux, et superposée sur tout cela une rangée de montagnes vertes,

sombres, bleues, blanches, brillantes, dentelées, en pyramides, enchâssant grandement et capricieusement, tantôt avançant, tantôt reculant, cette vaste nappe d'eau limpide que la nature la plus prodigue en beautés variées semble avoir posée là pour lui servir de miroir.

» Et comme si ce n'était pas assez des enchantemens de la rive, voyez ces ondes tantôt polies comme une glace, tantôt ridées, agitées, soulevées, se nuancer de mille couleurs diverses. Un bleu mat, qui semble reproduire le ciel foncé qui le surplombe, passe tout-à-coup aux nuances de l'azur le plus délicat, alors que des lumières reflétées des monts traversent l'atmosphère comme des êtres surnaturels portant avec eux le rayonnement de leur essence divine. Puis, quand les combats des élémens s'apprêtent dans les airs, des points noirs, des ombres mouvantes se dessinent sur les flots; quelquefois de longues lignes brillantes s'étendent rapidement d'une rive à l'autre, puis disparaissent. Souvent l'eau passe à une couleur de perle, et il semblerait que chaque goutte, ajoutée à une autre, dût former les plus beaux colliers pour parer les beautés terrestres. Mais quand l'ouragan s'avance, que la vague tumultueuse roule avec de longs mugissemens, l'écume, blanche comme le lait, trace la limite des collines humides qui se soulèvent, s'abaissent et se relèvent, passant mille fois du bleu foncé au vert, à l'opale, suivant les reflets de l'horizon et de l'atmosphère bouleversée.

» Quiconque est né sur les bords de ce lac n'imaginera jamais rien de plus; s'il les quitte, leur souvenir ne s'effacera point de son âme, et, au milieu de ses plus hautes espérances, le plus doux espoir qui bercera son cœur sera de venir finir sa vie au sein des magiques tableaux qui frappèrent ses premiers regards, qui, les premiers, peuplèrent son esprit d'images pittoresques, d'une nature inconnue ailleurs. »

Études physiologiques sur les grandes Métropoles de l'Europe occidentale : Paris, par *Gaetan Niépovié*. — Paris. In-8, 8 fr.

Voici un titre bien pompeux, qui sent la prétention et qui résume en lui seul l'un des travers les plus saillans de notre époque. Les moindres délassemens de l'esprit sont transformés en travail philosophique; on veut du moins leur en donner l'apparence, et moins on est profond, plus on veut le paraître. C'est ainsi que M. Gaetan Niépovié décore du titre d'*Études physiologiques* de légères esquisses, assez originales, assez amusantes, mais simplement recueillies en flanant le long des rues de Paris, et rédigées rapidement sans que la

pensée ni la méditation y aient eu grande part. Il trace un tableau animé de la grande ville et des mille aspects divers qu'elle offre chaque jour à l'observateur, qui n'a besoin que d'ouvrir les yeux pour en être frappé. Les traits les plus saillans sont rendus avec vivacité; la forme adoptée par l'auteur qui vous promène avec lui le long des rues, des boulevards, des quais, et dans tous les lieux où les affaires et les plaisirs font affluer la population, donne beaucoup de mouvement à ses descriptions. Il saisit avec esprit les physionomies particulières de chaque classe de la société, et rend ses portraits plus fidèles encore par des fragmens de conversation qu'il a su en quelque sorte prendre au vol dans ses excursions quotidiennes. C'est un livre dont la lecture plaira sans doute par les nombreux aperçus qu'il renferme sur toutes sortes de choses; mais on y cherchera vainement la profondeur et les vues philosophiques que semble indiquer son titre. Il est vrai que s'il amuse ses lecteurs, ceux-ci ne songeront guère à lui reprocher cet oubli. L'*étude physiologique* n'est ici que pour la forme, parce que, voyez-vous, notre siècle est si grave, si sérieux, que les productions les plus légères de la littérature ne sauraient trouver grâce devant lui si elles ne se présentent pas sous une apparence propre à flatter ce singulier caprice. De nos jours la philosophie doit se glisser partout, jusque dans les blondes et les dentelles, jusque sous les falbalas et les volans. Il faut espérer que, par ce moyen détourné, mais nouveau, elle pénétrera peut-être enfin dans nos lois et nos mœurs.

NOUVEAU MANUEL complet des Aspirans au Baccalauréat ès-lettres; par *Edme Ponelle*. 6e édition. — Paris, chez Mansut fils. 1 gros vol. in-18, fig., 5 fr.

Ce manuel renferme les réponses à toutes les questions de rhétorique, d'histoire, de philosophie, de mathématiques, de physique, de chimie et d'astronomie, publiées par l'Université comme devant faire le sujet des examens de bachelier ès-lettres. Rédigé avec précision et clarté, renfermant tous les développemens nécessaires, sans longueurs inutiles, il nous semble parfaitement adapté au but que se propose l'auteur, et son succès soutenu est le meilleur éloge de son mérite réel. Mais si nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir si bien rempli sa tâche, nous trouvons dans ce succès même la critique la plus complète du système universitaire. En effet, l'examen de bachelier, exigé comme preuve de capacité pour les élèves qui veulent entrer dans les écoles supé-

rieures, doit avoir pour but l'appréciation de leur aptitude au travail et du degré de leur développement intellectuel. Ce sont les deux élémens les plus nécessaires pour la suite de leurs études et desquels dépendent tous leurs succès futurs. Or, comment l'Université ne comprend-elle pas qu'en publiant ainsi d'avance la série des questions qui doivent limiter le champ de l'examen, elle change tout-à-fait la nature de celui-ci et le réduit à un simple exercice de mémoire? Avec de semblables données, l'élève apprend par cœur les réponses que d'autres ont faites pour lui, et l'on peut dire que le brevet de bachelier n'est plus qu'un brevet de perroquet. N'est-ce pas offrir aux jeunes gens un oreiller de paresse, sur lequel s'endorment toutes les facultés les plus précieuses pour ne laisser agir que celle qui devrait n'être que l'instrument des autres? Qu'est-ce que l'étude de l'histoire réduite à la simple nomenclature des faits et de leurs conséquences? Qu'est-ce surtout que la philosophie apprise par cœur comme un catéchisme, sans aucune donnée féconde pour l'esprit de l'élève, sans aucun travail de conception originale? Et les sciences exactes, qui doivent développer le raisonnement par leurs déductions rigoureuses et nécessaires, que deviennent-elles ainsi abandonnées aux seuls efforts de la mémoire? Mieux vaudrait certainement diminuer le nombre des sujets et ne point limiter pour chacun d'eux le champ de l'examen. Les élèves, obligés alors de les étudier d'une manière plus complète, devraient chercher à comprendre eux-mêmes quels sont les points les plus importans sur lesquels leur attention doit surtout se porter, et l'examen deviendrait une véritable épreuve d'aptitude et de capacité. Tant que ce vice existera, l'institution sera mauvaise et ne pourra remplir son but réel, qui est d'arrêter au seuil de la carrière les intelligences trop médiocres ou trop paresseuses pour la parcourir avec quelque chance de succès.

Du reste, nous le répétons, ce n'est pas à l'auteur de ce manuel que s'adressent nos critiques. Il n'a fait que répondre à un besoin créé par l'Université, qui, en autorisant la publication officielle des questions, semble vouloir encourager celle des réponses.

ANALYSE DE L'HISTOIRE ROMAINE; par *E.-G. Arbanère*. — Paris, chez F. Didot frères. 4 vol. in-8, 28 fr.

L'un des aspects les plus intéressans de l'histoire est celui qu'elle présente lorsqu'on l'envisage comme l'école de l'expérience, qu'on lui demande compte des résultats moraux auxquels les peuples sont arrivés, et qu'on recherche dans ses

annales quelle a été la marche de la civilisation aux différentes époques. C'est un point de vue tout philosophique, duquel on embrasse l'ensemble de l'organisation sociale, on aperçoit ses véritables élémens et l'on peut suivre l'action de certains principes funestes qui sont la source de tous ses abus. On arrive ainsi à une appréciation plus complète et plus impartiale de la valeur réelle des faits, en examinant ceux-ci dans leurs rapports avec la destination providentielle de l'humanité toute entière. Il arrive souvent alors que ceux-ci prennent un aspect nouveau, bien différent de la manière commune de les envisager, et que les triomphes les plus glorieux pour l'orgueil des hommes se changent en calamités désastreuses, qui menacent de replonger le monde dans la barbarie.

M. Arbanère s'est déjà servi de cette méthode avec succès dans son analyse de l'*Histoire asiatique et de l'histoire grecque*. L'ouvrage que nous annonçons ici forme la seconde partie de ce vaste tableau dans lequel viendra se dérouler le développement successif de toutes les sociétés humaines. Ce que les peuples de l'Asie et de la Grèce ont fait pour l'Orient, les Romains seuls l'ont fait pour l'Occident. Rome fut le siége de la seconde civilisation, qui non-seulement se montra plus forte et plus brillante que la première, mais jeta dans le sol des racines si profondes qu'on en retrouve encore aujourd'hui de nombreuses traces dans les institutions et les mœurs de toutes les nations européennes. Un amas de brigands sauvages et cruels non-seulement fonda, par la violence et le pillage, l'un des plus grands empires qui aient jamais existé, mais encore posa les bases de la législation uniforme qui devait régir l'Europe bien des siècles après l'anéantissement de la puissance romaine. Ce premier phénomène fournit lui seul un vaste sujet à la méditation. Il est facile déjà d'y découvrir les germes de corruption et de ruine que Rome devait nécessairement porter avec elle : ils furent déposés dans son sein dès son origine, et l'on comprend alors avec quelle rapidité leur développement s'accomplit, dès que les circonstances les favorisèrent ou plutôt dès qu'ils furent assez forts pour défier les obstacles, secouer les entraves sous lesquels on avait cru pouvoir les étouffer. Romulus, soit qu'il ait réellement existé ou qu'il ne soit qu'un mythe destiné à exprimer l'esprit de cette époque obscure, Romulus est le conquérant qui transporte une colonie nouvelle au milieu des populations italiques et fonde sa nationalité par le glaive, lui donne un territoire au milieu même de ses ennemis, lui enseigne que la force est la seule garantie de son existence future. La guerre s'offre donc comme le premier élément de la société romaine, la violence et le pillage sont les deux sources originaires de sa richesse.

Il est évident que toutes ses institutions dûrent s'en ressentir et renfermer inévitablement certains principes dont le développement deviendrait tôt ou tard fatal aux progrès de la civilisation. La base même sur laquelle reposait cet édifice naissant ne pouvait être d'accord avec les grandes idées de justice et d'équité. La nécessité politique dominait, et ce fut sous l'empire de ces fatales exigences que Rome prit rang parmi les États. Deux conséquences découlèrent de cette disposition : l'esclavage, auquel furent soumis les peuples vaincus dès qu'on jugea le nombre des citoyens assez considérable; et la prépondérance du pouvoir militaire, qui créa bientôt, parmi les citoyens eux-mêmes, une espèce de hiérarchie dans laquelle la foule turbulente et misérable était à la merci de quelques chefs habiles ou ambitieux. Nul développement ne fut donné d'abord à l'industrie et au commerce; la guerre était le seul moyen de s'enrichir, la seule carrière ouverte à l'activité de l'homme, et le peuple ainsi s'habitua facilement à vivre aux dépens de l'État. En vain, plus tard, l'on fit de sages lois destinées à réprimer ces abus; elles ne servirent qu'à rendre les progrès du mal plus lents, sans pouvoir réussir à l'extirper. La famille fut fortement organisée, et l'on s'efforça d'en faire la base des institutions civiles. Mais nous manquons de documens propres à nous faire apprécier jusqu'à quel point le peuple eut part aux bienfaits de cette organisation; l'histoire ne mentionne guère dans ses annales que la classe privilégiée, derrière laquelle on aperçoit cependant une foule toujours mécontente, toujours prête à se soulever, et dont la condition sociale ne nous est point connue, mais devait être bien misérable dans un pays à esclaves, où le pauvre, qui ne peut en posséder, se trouve par cela seul dans un état d'infériorité beaucoup plus grand. Nous en avons d'ailleurs une preuve dans la persistance de l'esprit guerrier, qui ne mit point de terme à ses conquêtes parce que c'était le seul moyen de pallier le malaise social. Cependant ce remède héroïque avait ses dangers qui ne tardèrent pas à se faire sentir. Le peuple, voyant ses maîtres obligés d'y recourir sans cesse pour distraire son attention de ses véritables intérêts, commença bientôt à comprendre sa force. Des meneurs adroits surent profiter de son mécontentement et, se mettant à sa tête, réussirent facilement à bouleverser l'Etat. Le changement de la forme politique fut, ainsi qu'il arrive toujours, préconisé comme devant réaliser toutes les espérances, satisfaire tous les vœux de la multitude. On voulut la république, et ce fut une épreuve qui put faire apprécier la valeur réelle des institutions sur lesquelles reposait alors l'édifice romain. A ne considérer que l'extérieur, la république fut glorieuse

et puissante; mais si l'on pénètre le fond des choses, si l'on étudie avec attention la vie intime de l'Etat, l'aspect change bientôt, et l'on reconnaît que, sous cet éclat trompeur, se développait sourdement une corruption désastreuse qui relâchait petit à petit tous les liens sociaux et préparait leur complète dissolution. De là ces révolutions fréquentes dont on cherchait vainement à prévenir le retour par des mesures souvent pleines de sagesse, mais qui n'atteignaient pas la véritable source du mal. Après de longues dissensions intestines, on finit par se jeter de nouveau dans les bras de la monarchie comme unique moyen de salut. Ici M. Arbanère croit voir une preuve de la supériorité de cette dernière forme sur le gouvernement républicain, auquel il attribue tous les maux de Rome. Sans prétendre nier la malheureuse influence que dut exercer l'esprit anarchique, dont l'action ne fut point comprimée par des garanties suffisantes, nous pensons que la république ne saurait être justement accusée d'excès dont l'origine se trouve au contraire dans certaines causes morales, qui s'opposèrent à son développement normal et salutaire. Quoi qu'il en soit, la monarchie revint plus absolue que jamais, et, loin d'arrêter la marche de la corruption, elle ne fit qu'en hâter les progrès en profitant des facilités qu'elle lui offrait pour établir le despotisme le plus tyrannique. Si la république n'avait pu réussir à retremper le caractère du peuple romain, le règne des Césars mit encore mieux à nu la plaie qui rongeait la société. Les excès les plus monstrueux prirent la place des mœurs, le sentiment du beau et de l'honnête se perdit, et enfin Rome s'écroula sous son propre poids, dès que le choc des barbares vint ébranler la force militaire, son seul et dernier appui.

M. Arbanère suit pas à pas les progrès de cette dissolution dans les institutions politiques, religieuses et morales, ainsi que dans la marche du développement intellectuel. Il montre comment ces divers rapports se tiennent dans l'esprit humain qui est leur centre commun, et quelle influence funeste peut exercer sur eux l'admission d'un seul principe faux dont les conséquences inévitables échappent ensuite à tous les efforts par lesquels on prétend les empêcher. La prépondérance de l'orgueil lui paraît être le caractère principal de la civilisation antique. C'est lui qui domine toutes les relations sociales, et l'on en retrouve l'empreinte jusque dans les plus belles actions dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Son influence est manifeste surtout dans le système religieux du paganisme. Ce n'est plus Dieu qui fait l'homme à son image, c'est l'homme qui modèle ses divinités sur lui-même, qui leur donne tous ses instincts bons ou mauvais, toutes ses pas-

sions et ses faiblesses; c'est la créature qui fait son Créateur. Dès lors plus d'immutabilité, plus de fixité dans le principe fondamental d'où découle tout le reste. Le ciel descend sur la terre et devient comme elle une arène où des éléments opposés se disputent l'empire et triomphent tour à tour suivant la nécessité des circonstances temporelles. Ce point de vue est riche en leçons précieuses; il embrasse en quelque sorte tout l'ensemble du monde antique et nous découvre le secret de sa ruine. En effet, le sentiment religieux est la base première de toutes les institutions humaines; son importance ne saurait être impunément oubliée par le législateur. Nous voyons toujours la société plus ou moins forte, plus ou moins heureuse et prospère, suivant les tendances que lui imprime la religion, suivant les doctrines de sa croyance et les formes de son culte. Or, le polythéisme, en détruisant l'unité de cette direction, ne tarda pas à lui ôter sa force. L'Olympe s'agrandissait à volonté, chacun y trouvait place pour le Dieu qu'il voulait adorer de préférence, et l'attribut réel de la divinité n'était que la puissance appliquée à la poursuite d'un but particulier, exclusif, auquel la fin morale n'était plus indispensable. Ainsi, chaque penchant de l'homme eut son Dieu qui sanctifia tous ses erremens, tous ses excès, et le vice aussi bien que la vertu trouva dans le ciel des exemples et des encouragemens. Il est facile de comprendre quelle influence un pareil système exerça sur les mœurs. L'organisation de la famille, quelque forte qu'elle fût, échoua bientôt contre cet écueil. Saturne, le père des Dieux, dévorant ses enfans dont il redoute la rivalité, Jupiter foulant aux pieds les devoirs sacrés du mariage, Vénus réclamant pour hommages les excès les plus honteux d'un amour impur, Mars offrant le modèle de la violence, Mercure enseignant l'astuce et le vol, Pan, Bacchus, Priape, les Faunes, les Satyres et les Bacchantes : tels étaient les maîtres dont les leçons trop bien suivies rendirent stériles les nobles efforts du génie romain.

Le tableau dans lequel l'auteur retrace les effets moraux de cette monstrueuse religion est plein du plus vif intérêt. Il puise ses documens dans les ouvrages des grands écrivains classiques dont il est seulement obligé d'affaiblir les teintes, trop fortes pour passer intactes dans notre langue timide et polie, et il fait voir comment les arts et les lettres, ces deux puissans élémens de progrès, en reçurent eux-mêmes une impulsion désastreuse qui les fit concourir à rendre le mal encore plus actif et plus incurable.

Devant cette analyse sévère et consciencieuse, le charme magique de la puissance romaine disparaît pour faire place à un dégoût profond. Le mépris succède à l'admiration, et l'on

sent combien jusqu'ici les hommes se sont trompés dans le tribut de reconnaissance et d'estime qu'ils ont cru devoir au passé, dans la distribution des palmes glorieuses qu'ils ont accordées aux auteurs de tant de calamités, aux grands génies dont la puissance fatale réagit encore sur nous et nous a légué les germes d'une corruption à laquelle nous succomberons peut-être aussi malgré les élémens nouveaux qui servent de base à l'état social moderne. Cependant le philosophe doit se garder d'un excès comme de l'autre; il ne faut pas qu'un accès de misanthropie lui fasse oublier le but du travail auquel il se livre, et qui est l'étude des causes dans les effets, pour corriger ceux-ci par la modification des premières.

M. Arbanère montre à cet égard un esprit aussi indépendant qu'élevé. Sauf quelques vues de détails qui nous ont paru trop empreintes des préoccupations de notre époque, sauf quelques idées sur les formes politiques et sur l'influence du langage dans les relations de la vie privée que nous ne saurions partager, parce qu'elles nous semblent tenir à des préjugés d'éducation ou de position, nous n'avons que des éloges à lui adresser. Les diverses civilisations lui apparaissent comme les phases successives du développement humain. Leur décadence et leur chute ne sont à ses yeux que des pas nécessaires vers une transformation nouvelle, vers un perfectionnement qui n'est pas absolu, parce que la faiblesse de l'homme ne lui permet jamais de prévoir tous les obstacles, de saisir toute la portée des principes qu'il pose, mais dont la marche lente et successive entre dans les desseins de la divine Providence. Nos connaissances historiques nous permettent jusqu'à présent d'embrasser trois époques de cette œuvre immense : les deux premières sont la civilisation orientale avec son origine mystérieuse, son immobilité stationnaire, et la civilisation romaine, qui apporte dans l'Occident une vie plus active, une mobilité remuante dont le caractère nouveau forme le trait particulier des peuples de cette partie du monde. La troisième est celle de la civilisation moderne, qu'on appelle aussi chrétienne, parce que le christianisme a présidé à son aurore et puissamment influé sur sa direction. M. Arbanère a traité de la civilisation orientale dans un autre ouvrage qui forme avec celui-ci l'analyse complète de l'histoire des peuples anciens. Le passage suivant, qui termine l'épilogue de sa dernière publication, offre le résumé de la grande leçon qui doit, selon lui, découler de l'étude du passé.

« Assurer la conservation d'un grand Etat parvenu au faîte de la prospérité et de la gloire, contre les vices éclos ou en germe hâtif, recélés encore dans ce haut degré de fortune et d'habileté, tel est l'immense problème que l'antiquité a légué

aux races futures. C'est nécessairement dans des élémens scientifiques inconnus aux peuples anciens, dans une immense exploration de l'histoire depuis l'existence romaine jusqu'à nos jours, dans une vaste expérience produite par les siècles subséquens, expérience que les anciens ne pouvaient pas même soupçonner, c'est dans cet ensemble de connaissances que nous pouvons espérer de trouver les données pour résoudre cette question universelle, qui intéresse si vivement la génération actuelle et la postérité. Le terrible exemple de la fortune et de la dégradation de Rome nous est laissé pour nous faire une profonde et salutaire impression par les proportions colossales de ces événemens, par leur plus grande proximité avec notre époque, et comme conclusion de toute l'histoire de l'antiquité. »

L'analyse de l'histoire moderne viendra bientôt, nous l'espérons, terminer ce vaste tableau, en nous exposant l'état actuel du problème et les efforts tentés pour arriver à sa solution. Un pareil travail assure à M. Arbanère un rang distingué parmi les historiens philosophes. Nous lui adresserons cependant une légère critique. Il nous a paru que son livre manquait de notes justificatives, destinées à indiquer les sources dans lesquelles il a puisé. C'est du reste un défaut assez commun chez les écrivains français ; ils semblent oublier cette partie savante du public, qui aime qu'on ne lui parle que les preuves en main : c'est l'extrême opposé des écrivains allemands, qui, en général, paraissent au contraire ne s'adresser exclusivement qu'à elle seule.

HISTOIRE DE NEUCHATEL et Valangin, jusqu'à l'avènement de la maison de Prusse ; par *Frédéric de Chambrier*. — Neuchâtel. In-8.

Quoique Neuchâtel n'ait pas eu des destinées aussi brillantes que la plupart de ses confédérés, son histoire offre cependant comme la leur un très-grand intérêt. On y retrouve également le développement successif des libertés et de l'esprit national qui a si bien favorisé la prospérité de toutes ces petites villes, jalouses de leurs droits et de leur indépendance. C'est le même tableau des franchises municipales s'opposant à l'empiètement du pouvoir et fournissant de précieuses garanties contre toute tendance usurpatrice ou tyrannique. Ainsi Neuchâtel eut longtemps, dans ses propres seigneurs, des magistrats honnêtes dont l'autorité paternelle n'avait d'autre but que le bonheur du peuple qui leur avait confié ses destinées. A la maison de Neuchâtel succédèrent les

comtes de Fribourg, puis ceux de Baden-Hochberg et enfin la dynastie d'Orléans-Longueville, à l'extinction de laquelle le roi de Prusse fit valoir ses droits et devint le souverain protecteur de ce riche comté. Plus d'une fois sans doute des ambitions rivales se disputèrent le pouvoir; Neuchâtel ne put pas toujours échapper à ces luttes malheureuses, inséparables du droit d'hérédité lui-même. Mais les choses n'en vinrent jamais au point d'entraîner une révolution, parce que le peuple, fort de l'alliance de ses voisins les Suisses, sut conserver ses libertés sans recourir à ce moyen extrême. Les recherches auxquelles s'est livré M. le baron Chambrier sont du plus grand intérêt; elles jettent une vive lumière sur les institutions du passé, sur les mœurs qui nous décèlent à la fois leur origine et leurs résultats. Il est curieux de suivre ainsi pas à pas le développement physique et moral de ce petit peuple, dont le caractère est empreint d'une originalité fort remarquable. On y rencontre une foule de détails piquans qui nous retracent les diverses phases de son existence, et nous offrent une nouvelle preuve des avantages précieux que l'histoire peut retirer de l'étude des vieilles chartes, des anciens documens, témoins naïfs et candides, dont la déposition n'est pas suspecte. Le peuple de Neuchâtel ressemble, sous bien des rapports, à celui des anciens cantons suisses. C'est le même attachement au sol de la patrie qui ramène sous l'âpre climat des hautes montagnes ceux que le désir de s'enrichir a conduits dans les contrées lointaines; les jouissances de l'aisance et du luxe n'ont de prix pour eux que s'ils peuvent revenir les goûter sous le toit qui les a vus naître, à l'ombre de ces institutions chéries dont le respect de la dignité humaine forme la base fondamentale. Ils rapportent fidèlement à leur pays la fortune qu'ils ont acquise, et l'emploient à faire pénétrer les bienfaits de la civilisation jusqu'aux limites où s'arrête l'empire de la nature vivante. Cette communauté de sentimens dut créer de bonne heure chez les Neuchâtelois une vive sympathie pour la conduite héroïque des Waldstettes. Ils comprenaient bien que le succès de ces braves montagnards ne pouvait qu'exercer la plus grande influence sur leur propre sort : aussi les voyons-nous toujours s'intéresser fortement à leurs entreprises. Le passage suivant, emprunté par l'auteur à une vieille chronique, en offre un exemple frappant; ce sont deux chanoines de Neuchâtel, qui, revenant de Bâle, rencontrèrent ce fameux bataillon de 1,600 Suisses, dont l'héroïsme a rendu si célèbre la bataille Saint-Jacques.

« Grandement ébahis et marris fûmes-nous, dit l'un » d'eux, trouvant cette bande tant petite, au demourant

» joyeuse et advenante. Oncques ne se veit jouvenesse plus » merveilleusement belle et accorte. Des nostres estoient là » cinquante soubs l'ordonnance d'Albert de Tissot, vaillant » chevalier, nous tesmoingnant force aise et contentement de » nostre improvise advenue. Sur ce, leur remonstrâmes que » l'ost du dauphin comportoit vingt-cinq, voire trente mille » Armagnacs, champoyant et spoliant monts et vaux, par » alentour la ville de Bâle ; et sembloit une entreprise non » humaine de vouloir, avecque si petit reconfort, gaigner » les portes à l'encontre de si épouvantable multitude. Lors » un des seigneurs des ligues, et sembloit icelui chevalier par » grave et superbe prestance avoir auctoritey, répondit : Si » faut-il que ainsi soit fait demain, et ne pouvant rompre à la » force lesdits empeschements, nous baillerons nos ames à » Dieu et nos corps aux Armagnacs. »

Ce langage simple, mais énergique, peint mieux que ne le pourrait faire l'éloquence la plus fleurie cette résolution froide et inébranlable, qui, si elle ne remporta pas la victoire, ferma l'entrée de la Suisse par un tombeau que les Armagnacs n'osèrent pas franchir, de crainte de le voir s'agrandir sous leurs pas et engloutir pêle-mêle vainqueurs et vaincus.

Ainsi dans maintes occasions Neuchâtel non-seulement s'unit de cœur aux généreux efforts des Confédérés, mais encore permit à quelques-uns de ses enfans de leur porter aide et secours. Cette sympathie explique comment, sans vouloir renoncer à la protection de souverains qui ont toujours respecté ses droits, cette principauté a pu désirer d'être incorporée dans la Suisse. Il en est résulté sans doute une position mixte qui peut paraître fort singulière : les Neuchâtelois se trouvent à la fois sujets d'un roi et citoyens d'une république ; mais la mutuelle confiance du prince et du peuple a jusqu'à présent prévenu les conséquences fâcheuses que semblait devoir produire cette bizarre anomalie. Si Neuchâtel conserve certaines formes monarchiques en désaccord avec les institutions de la plupart des cantons suisses, sous d'autres rapports on peut dire que c'est l'un de ceux qui marchent le plus rapidement dans la voie féconde de la civilisation.

Le volume de M. de Chambrier s'arrête à la fin du 17e siècle. On ne peut qu'encourager l'auteur à continuer jusqu'à nos jours un travail si bien conçu et auquel il a su donner un véritable attrait par ses études laborieuses ainsi que par sa haute impartialité.

QUINZE ANS DE VOYAGES autour du monde; par le capitaine *G. Lafond* (de Lurcy). Tome 1er : *Iles du cap Vert, Java, Iles Philippines, Chine, Cap de Bonne-Espérance.* — Paris. 1 vol. in-8, avec deux lithographies, 7 fr. 50 c.

Le capitaine Lafond a voyagé pour le commerce pendant 15 années; il a vu beaucoup de pays, les a visités à plusieurs reprises, s'est trouvé placé de manière à bien apprécier leurs institutions, leurs ressources, les mœurs des habitans et les productions du sol. Doué d'un esprit observateur et judicieux, d'un sens droit, et possédant des connaissances assez étendues, il a constamment dirigé ses investigations vers tout ce qui pouvait jeter du jour sur les grandes questions sociales, sur les intérêts généraux du commerce et les problèmes les plus importans de l'économie politique. Muni de ces précieux matériaux, il publie aujourd'hui la relation de ses courses lointaines, et emploie les faits nombreux que sa longue expérience lui a permis de recueillir, à plaider la cause de la liberté, à prouver la nécessité d'une réforme complète dans les relations internationales. On comprend d'abord quel intérêt puissant peut offrir un semblable ouvrage. Il ne s'agit plus ici de ces théories abstraites dont l'autorité, quelque réelle qu'elle soit, est toujours suspecte aux praticiens peu capables d'élever leur esprit jusqu'à la hauteur de la discussion purement scientifique. C'est un négociant qui a fait du commerce l'occupation de toute sa vie, et chez lequel la pratique seule a produit les mêmes convictions que l'on voit si souvent repoussées comme des rêves de la science. Partout où ses voyages l'ont conduit, il a vu le commerce souffrir des entraves qu'on lui impose dans le but de le protéger, et prendre un essor nouveau dès que quelque circonstance venait alléger le joug de cette funeste protection. Partout il a été frappé de l'impuissance des gouvernemens à favoriser, par leur intervention directe, son développement et son extension. Sans se préoccuper des idées de balance commerciale ou de nationalité jalouse, il a remarqué que le commerce extérieur devenait toujours plus productif à mesure que les échanges se multipliaient, que le bénéfice augmentait en raison de la diminution du frêt, causée par des chargemens en retour dont le placement était avantageux; et il en conclut que l'abolition des douanes et des mesures prohibitives serait le signal d'une nouvelle prospérité, d'un développement immense.

Toutes les données fournies par M. le capitaine Lafond à ce sujet sont d'un grand intérêt. Mais ce n'est pas là le seul mérite de son livre. Il offre de plus une lecture fort agréable,

par les nombreux détails, par les observations piquantes qu'il renferme sur les mœurs et les usages de divers peuples peu connus, sur les productions naturelles et les phénomènes curieux des pays que l'auteur a visités. Ce premier volume excitera d'autant plus l'attention qu'il contient des notions assez étendues sur la Chine. On y trouve aussi une description fort détaillée du Cap de Bonne-Espérance, de l'état actuel de cette colonie et de l'influence exercée par la civilisation sur les peuplades qui l'avoisinent.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

FRAGMENS CHRÉTIENS sur quelques sujets relatifs à l'histoire de l'humanité; par *Charles Cuvier*. — Paris, chez Levrault; Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, chez mesdames veuve Beroud et Sne Guers et chez Kaufmann. In-8, 1 fr.

Cet ouvrage n'est pas nouveau. Sa publication date de 1835, mais le prix vient d'en être baissé pour le mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, et lui faire ainsi mieux atteindre son but qui est de montrer la haute influence du christianisme sur la civilisation moderne. C'est une thèse intéressante, soutenue avec talent, dans laquelle l'auteur appuie fortement sur la nécessité de donner un développement plus réel, plus complet au principe chrétien. Il cherche à prouver que tout ce que l'antiquité renfermait de bon n'était que le germe des idées chrétiennes, que l'aurore de la vérité qui commençait à poindre sur l'horizon; tandis que de nos jours les élémens de résistance qui s'opposent à leur marche, se trouvent dans des préjugés et des institutions légués à notre époque par la civilisation païenne. Les trois fragmens que renferme ce volume sont consacrés : le premier, à l'examen de la prophétie dans ses rapports avec les progrès de l'humanité; le second, à la recherche du principe organisateur de la tendance progressive et du but idéal de la civilisation chrétienne; le troisième, à l'étude de la marche de l'histoire ancienne et des moyens par lesquels elle prépara les voies au christianisme. L'esprit qui domine ce travail est celui d'une orthodoxie très-prononcée, mais l'auteur y joint une connaissance approfondie de l'histoire, et son style est en général élégant et facile.

HISTOIRE DE JEAN-MARIE, suivie du **PORTEFEUILLE**, par Mlle *Ulliac-Trémadeure ;* ouvrage couronné par la société pour l'instruction élémentaire, et adopté par l'Université. — Paris, chez Didier. In-18, fig., 1 fr. 50 c.

Un but et une volonté ; c'est là le grand secret du succès dans ce bas-monde. Vouloir n'est pas toujours pouvoir, sans doute, mais c'en est la première condition ; et quand on sait où l'on veut aller, pourvu que le but ne soit pas inaccessible, on a toute chance d'arriver. Jean-Marie l'ignorait ; aussi, trouvait-il que son père avait eu tort de lui faire donner une instruction qui n'avait servi, disait-il, qu'à le sortir de sa sphère pour ne le mener à rien. Il regrettait qu'on n'eût pas fait de lui tout simplement un manœuvre ignorant et grossier. Que lui importait cette demi-instruction dont il ne pouvait tirer aucun parti ? Après avoir été tour-à-tour apprenti architecte, soldat, maître d'école, jetant là livres et plume, il s'était trouvé heureux de pouvoir entrer comme jardinier chez M. Grandville, et jurait bien que jamais ses enfans ne mettraient le pied à l'école, puisqu'il était inutile de savoir lire et écrire pour manier la bêche et le rateau. Mais M. Grandville voulut connaître la cause de ce vœu singulier, et, Jean-Marie lui ayant raconté son histoire, il comprit bientôt où le bât le blessait. Comme bien d'autres, Jean-Marie ignorait que l'instruction est un instrument dont l'utilité dépend de l'emploi qu'on en fait. Il ne suffit pas de savoir lire et écrire, il faut encore savoir appliquer ce qu'on apprend ainsi, autrement on risque de se croire propre à tout, sans être dans le fait bon à rien. Il faut que l'ambition réveillée par ce premier pas, se propose un but possible et le poursuive avec persévérance par le travail et l'assiduité. Or, c'est justement ce que n'avait pas fait Jean-Marie ; il n'avait employé la lecture qu'à meubler son esprit d'idées fausses et de projets frivoles. Il avait toujours divagué dans ses plans d'avenir, et, comme l'ouvrier maladroit, il s'était estropié la main avec l'instrument qui devait le faire vivre. M. Grandville a bien de la peine à lui faire comprendre sa faute ; cependant, comme en apprenant à lire, Jean-Marie a également appris à réfléchir et à comparer, il en vient à bout. Dès lors converti par l'exemple de son maître lui-même qui, fils comme lui d'un paysan, s'est élevé par ses seuls efforts, le jardinier ne refuse plus d'envoyer ses enfans à l'école, et met tous ses soins à leur inspirer un but et une volonté. Grâce à cette précieuse recette, ils réussissent tous dans les diverses professions qu'ils embrassent, et Jean-Marie, plus heureux dans sa vieillesse que dans tout le reste de sa vie, trouve chaque jour quelque

nouveau motif de bénir la mémoire de l'excellent M. Grandville dont les sages conseils ont ouvert ses yeux à la lumière.

Cette petite histoire est racontée avec une grande simplicité. L'auteur évitant avec soin les longs discours et tout ce qui sent la pédanterie, a su fort bien faire découler la morale des faits eux-mêmes, et lui donner ainsi une action plus sûre en captivant l'intérêt du lecteur. C'est un excellent petit livre pour les écoles, et l'on ne saurait trop le répandre, surtout parmi les habitans des campagnes où il est bon de chercher à la fois à réveiller et à diriger l'intelligence des enfans, si l'on veut retirer de bons fruits de la propagation des lumières.

Le *Portefeuille*, qui se trouve à la suite de *Jean-Marie*, pour grossir le volume, est une charmante historiette bien conçue et bien écrite, qui sera, je n'en doute pas, fort goûtée du jeune public à l'instruction et à l'amusement duquel mademoiselle Ulliac-Trémadeure a consacré sa plume habile.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE LA DÉMOCRATIE en Amérique; par *A. de Tocqueville*, 2me partie. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Pour compléter ses intéressantes recherches sur les institutions américaines et sur le rôle qu'y joue la démocratie, M. de Tocqueville nous offre le tableau des mœurs qui se sont formées sous leur influence. Après les avoir d'abord envisagées sous le point de vue politique, il descend plus avant dans le sein de la vie sociale, il aborde les détails, et rassemble tous ceux qui lui paraissent les plus propres à faire apprécier les résultats de l'esprit démocratique soit dans l'éducation publique ou privée, soit dans les relations diverses des citoyens entre eux. Cette nouvelle face du sujet, non moins féconde que la première, ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité publique. En effet, quoique déjà souvent visitée et décrite par des voyageurs européens, la société américaine est encore bien peu connue en Europe. La plupart des peintures qu'on en a faites sont défigurées par l'esprit de parti, ou par des préjugés au-dessus desquels n'ont pas su s'élever leurs auteurs. A cet égard, M. de Tocqueville

semble placé d'une manière beaucoup plus favorable; la haute impartialité dont il a fait preuve en traitant ce qui concerne le gouvernement de la république est une garantie bien propre à inspirer de la confiance dans les jugemens qu'il porte sur les hommes et les choses du pays. Il se tient sagement en dehors de toute prévention systématique, et ne cherche qu'à rendre un compte exact des impressions de diverses natures que lui a fait éprouver son séjour au milieu de la société américaine. D'où vient donc que la lecture de son livre ne satisfait pas encore entièrement? A côté de l'éloge de la démocratie à laquelle il semble reconnaître que l'avenir appartient, on trouve un regret continuel du passé qui s'en va. C'est une espèce d'éloge funèbre de l'aristocratie, et cette préoccupation qui domine les pensées de l'auteur ne laisse pas toujours son esprit complètement libre. Cela ne provient-il point de ce que M. de Tocqueville en étudiant l'Amérique songeait surtout à l'Europe et plus spécialement à la France dont il généralise un peu trop les conditions particulières. On serait tenté de le croire en voyant le résultat auquel il arrive, qui est d'établir que tous les efforts des peuples pour obtenir la liberté n'aboutissent qu'à étendre et consolider le pouvoir des souverains. Une telle assertion paraît étrange de la part d'un publiciste aussi distingué, car on ne saurait dire qu'elle soit justifiée par les faits. Si les révolutions sont mauvaises en ce qu'elles ébranlent tout l'ordre social pour n'obtenir souvent qu'un bien mince résultat, il n'en est pas moins vrai qu'elles forcent la reconnaissance et la sanction légale des idées qui se trouvaient arrivées dans l'opinion publique à l'état de maturité. Quoique durant certaines phases de la lutte, le souverain paraisse, en effet, concentrer dans sa main des pouvoirs plus étendus, ce n'est qu'un accident temporaire qu'on ne doit évidemment pas ériger en principe absolu, formuler en axiome. Si nous jetons un coup-d'œil sur l'état actuel de l'Europe et que nous le comparions avec ce qu'il était il y a cent ans, nous ne serons frappés de toutes parts que des nombreuses concessions volontaires ou forcées que les rois ont faites aux peuples. Les monarchies les moins constitutionnelles sont elles-mêmes en voie de progrès sous ce rapport; partout le règne de la loi tend à se substituer à celui de l'arbitraire, et je ne pense pas que ce soit là le chemin qui conduise au despotisme. Il est vrai que la France semble peut-être présenter une exception; le respect de la loi n'y a pas encore pénétré dans les mœurs; sa grande révolution l'a trop brusquement fait passer de l'esclavage à la liberté, et, depuis lors, elle n'a guère joui du repos nécessaire pour compléter son éducation politique. Mais cependant, malgré les tristes

conséquences de la centralisation poussée à l'excès, comment comparer le pouvoir royal actuel à ce qu'il était jadis?

M. de Tocqueville, tout en admirant la démocratie aux États-Unis, semble en avoir peur pour l'Europe et la regarder presque comme une sorte de fléau inévitable qu'il ne se résigne qu'avec peine à subir. Il rend bien justice à ses bons résultats, à son heureuse influence sur la masse du peuple, mais il regrette évidemment les démarcations sociales du passé que l'égalité menace de détruire tout-à-fait. Selon lui, l'émancipation générale des intelligences doit tendre à niveler les hommes dans une médiocrité commune où il n'y aura plus de place pour le génie et ses sublimes inspirations. Il regrette les jouissances privilégiées de l'aristocratie, prétend ne savoir de quel côté se tourner pour trouver la société qui lui convient, et se sent mal à l'aise au milieu de ce monde démocratique où toutes les carrières sont également ouvertes à tous.

Les détails qu'il donne sur les mœurs américaines ne sont pourtant pas de nature à justifier cette espèce de répulsion instinctive. Les principaux traits qu'il signale, la vie de famille, l'éducation morale et religieuse, le développement remarquable des femmes et le respect dont elles sont entourées, sont, si je ne me trompe, les indices d'une civilisation réelle, forte et féconde. Si tels sont les fruits de la démocratie, l'avenir ne saurait avoir rien d'inquiétant, et la France, plus que tout autre pays, doit se hâter de retremper à cette source vive son lien social si relâché, si fortement ébranlé par les secousses révolutionnaires. M. de Tocqueville craint-il que les mêmes institutions si salutaires pour l'Amérique soient impuissantes en Europe? Mais cette opinion quoique souvent reproduite ne s'appuie point sur les faits. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur un pays voisin de la France et dans lequel la démocratie et les formes républicaines ont produit des résultats tout semblables à ceux que l'auteur signale. L'analogie est telle que maints chapitres de l'ouvrage sur la *Démocratie en Amérique* semblent être destinés à peindre la Suisse, ses mœurs et ses habitans. Ce sont les mêmes principes d'éducation, les mêmes usages, je dirais presque les mêmes préjugés, c'est le même sentiment de dignité humaine qui se retrouve dans toutes les classes de la société, en un mot, il y a identité parfaite, et l'on ne saurait offrir une meilleure preuve de l'influence des lois sur les mœurs. Malheureusement, M. de Tocqueville a négligé tout-à-fait ce point de comparaison si intéressant et si remarquable, qui lui aurait fourni un sujet curieux d'observation.

Du reste, son livre, malgré les sympathies et les regrets qui percent çà et là, m'a paru plutôt propre à donner une

idée favorable de l'Amérique. Il porte, dans l'exposition des faits, un caractère d'exactitude et d'impartialité qui permet à chaque lecteur de les apprécier suivant ses propres opinions. C'est un mérite précieux qu'on ne saurait trop louer, car il se rencontre rarement. Quant aux vues particulières de l'auteur, elles rentrent dans le domaine de la discussion, et, tout en les combattant, on ne saurait lui en faire un sujet de reproche, car il faut bien tenir compte du joug des habitudes, de l'éducation, de la position sociale, qui à notre insu influent toujours plus ou moins sur notre manière d'envisager les choses.

RICHE OU PAUVRE, exposition succincte des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales; par *A. Cherbuliez*, professeur d'économie politique et de droit public à l'académie de Genève. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1 vol. in-8, 7 fr.

Riche ou pauvre, alternative inévitable à laquelle l'homme est condamné par l'organisation sociale, problème menaçant qui résonne à son oreille dès ses premiers pas dans la carrière et le poursuit jusqu'à la tombe en forçant toutes ses facultés de subordonner leur développement à sa solution. D'une part la vie riante et douce, entourée de jouissances faciles, de sécurité, d'indépendance, de tout ce qui peut contribuer à rendre l'homme heureux; de l'autre, souffrances et privations, existence pénible qui lutte contre la misère et ne peut souvent, malgré de continuels efforts, éviter ses cruelles atteintes. Lorsque l'on réfléchit à ce contraste qui s'offre sans cesse devant nos yeux et nous montre l'inégalité la plus grande, la plus déraisonnable dans la distribution des richesses dont maints oisifs se trouvent nantis sans avoir rien fait pour mériter une telle récompense, tandis que la plupart des travailleurs laborieux et utiles en sont à tout jamais déshérités, on sent s'ébranler sa foi dans l'excellence de notre ordre social. Il est certain que les principes sur lesquels il repose ont produit des résultats peu conformes à la justice. Pendant qu'on cherchait vainement dans les réformes politiques le remède au mal qui commençait à se faire apercevoir, le développement industriel hâté par l'introduction des machines est venu rapidement aggraver la situation et en rendre les dangers plus ostensibles. Aujourd'hui le malaise des classes ouvrières est un fait incontestable qui doit d'autant plus fixer l'attention des économistes que le nombre toujours croissant des prolétaires menace l'avenir des sociétés. Des systèmes d'organisation nouvelle ont déjà trouvé d'éloquens pro-

moteurs, de zélés disciples, mais avant de prétendre résoudre de si hautes questions, il faut les étudier sous toutes leurs faces; il faut sonder la plaie qu'on veut guérir et chercher à découvrir sa cause première, afin de l'extirper s'il est possible. Tel est le but du livre que nous annonçons et dont nous allons essayer d'analyser le contenu. L'habile professeur qui a consacré ses veilles à cet important sujet, occupe aujourd'hui l'une des premières places dans la science sociale; sa parole jouit de toute l'autorité que donnent le talent et le savoir; la précision et la clarté habituelle de sa dialectique prêtent à ses écrits un charme d'entraînement et une force de conviction qui rendent l'œuvre de la critique bien difficile; aussi n'est-ce qu'avec crainte que nous entreprenons cet examen, et ne hasarderons-nous que des doutes timides sur ses théories qui effraient par leur hardiesse et ne sauraient être convenablement jugées que par une discussion approfondie pour laquelle nos connaissances sont, nous l'avouons sans peine, tout-à-fait insuffisantes.

L'auteur commence par exposer la nomenclature de la classification adoptée par lui et définit exactement le sens de chacun des termes. Toute richesse est, avant de passer par nos mains, un produit naturel du règne organique ou du règne inorganique. Le milieu dans lequel s'élabore ce produit, s'appelle *fonds productif*, et ce nom s'applique également à chacune de ses fractions, dont le caractère particulier est d'être illimitée, non pas dans son étendue, mais dans sa *productivité*. L'homme imitant les opérations de la nature, se livre lui-même à un travail qui est aussi *productif* toutes les fois qu'il a pour résultat de faire subir aux substances qu'il emploie des modifications telles qu'elles puissent être immédiatement appliquées à la satisfaction de nos besoins. La série de ces travaux se divise en deux parts : l'*industrie extractive* qui par la combinaison de certains élémens dont l'influence est connue, sollicite l'action de la nature, et l'*industrie fabricative* qui fait subir des modifications nouvelles aux produits ainsi obtenus. La première a besoin d'un fonds productif pour base de ses opérations, la seconde réclame des *matières premières*. Mais l'une et l'autre ne sauraient se passer *d'instrumens* nécessaires pour vaincre les obstacles et subvenir à la faiblesse de nos organes, non plus que *d'approvisionnemens* destinés à entretenir les travailleurs pendant la durée de l'opération. L'ensemble de ces diverses conditions, sans lesquelles toute industrie est impossible, constitue ce qu'on appelle *le capital*. Dans la production le rôle du capital est d'être *consommé*, c'est-à-dire qu'après avoir une fois servi, la substance et la forme en sont altérées de telle sorte qu'il ne peut plus être

employé à une production semblable qu'avec une moindre utilité. Le fonds productif, au contraire, demeure le même après qu'avant. Mais il ne s'ensuit pas que ce dernier doive être regardé comme plus important dans la production. Sa puissance est tout-à-fait nulle si le capital ne vient pas la mettre en œuvre. L'irruption des barbares dans l'empire romain en offre un exemple frappant; les fonds productifs demeurèrent intacts et cependant l'industrie disparut bientôt, parce que les instrumens du travail furent détruits, les procédés de l'art perdus, en un mot le capital fut anéanti.

« Et s'il ne faut qu'un instant pour détruire un immense capital, que de temps au contraire ne faut-il pas pour l'accumuler! Combien de circonstances favorables doivent concourir pour que cette accumulation puisse s'opérer! Au milieu du trouble et de l'insécurité que laissaient après elles les invasions successives, toute épargne était impossible, et bientôt les générations aptes aux travaux de l'industrie firent place à d'autres, auxquelles ces travaux étaient aussi étrangers qu'aux barbares eux-mêmes. »

Le meilleur moyen de favoriser le développement de l'industrie se trouve dans la *spécialité*, soit des fonds productifs, soit des travailleurs. Il est évident que certains climats, certaines contrées présentent des conditions particulières, spécialement propres à tel ou tel genre de production, et l'on a lieu de s'étonner en voyant que l'homme ne suit pas plus souvent les indications de la nature à cet égard. Il n'est pas moins évident que les travailleurs diversement doués sont aussi plus aptes à tel ou tel genre de travaux; ce dernier fait semble avoir été mieux compris, et de là sont venues la division du travail et l'application des agens naturels dans l'emploi des machines qui ont exercé la plus grande influence sur la marche de l'industrie en permettant d'augmenter plus rapidement le profit réel de la production. Ce *profit réel* consiste dans l'excédant de la production sur le capital consommé. Son existence est incontestable, puisqu'on voit des nations s'enrichir malgré les entraves auxquelles elles se soumettent. Mais toutes les industries ne sont pas également profitables; il en est même qui ne le sont pas du tout, et il est à peu près impossible de fixer aucune règle générale à cet égard. Il peut arriver que des travaux productifs ne seront pas profitables tandis que des *travaux improductifs* le seront. Ceux-ci sont ainsi nommés parce qu'ils ne produisent réellement pas la richesse; ils ne font que faciliter sa distribution en la mettant à la portée des consommateurs. On les distingue en *industrie transportative* qui a pour but de transporter les produits d'un lieu dans un autre : c'est l'œuvre du porte-faix, du col-

porteur, du marin, etc., et en *industrie permutative* qui s'applique à consommer les échanges : c'est l'œuvre du commerce. Ici, le capital joue le même rôle que dans les industries productives, « et les phénomènes de distribution qui sont les conséquences de l'intervention du capital dans la production, se reproduisent sous des formes analogues parmi les diverses catégories de travailleurs improductifs. »

Après ces notions générales, l'auteur passe à l'examen des causes de la distribution actuelle des richesses.

Le principe fondamental sur lequel repose le fait de la division du travail, et sans lequel il n'aurait sans doute jamais pu s'accomplir, c'est la loi d'appropriation. Pour que l'homme consentît à diriger ses facultés vers un développement spécial, à faire le sacrifice d'une part de son individualité en faveur de l'intérêt commun, il a fallu que la société lui offrît certains droits en compensation, lui garantît les conditions nécessaires à son approvisionnement et le stimulât par la certitude de pouvoir jouir sans contestation des fruits de son labeur. De là le principe primitif qu'on peut exprimer ainsi : « Le travailleur a un droit exclusif sur la valeur résultant de son travail. »

Ainsi limitée, la loi d'appropriation était juste et naturelle. Mais on ne tarda pas à lui donner un développement nouveau en autorisant le travailleur à transmettre à d'autres son droit de propriété. Et non-seulement on consacra la transmission par échange, mais encore on permit celle par don gratuit ou par hérédité qui s'éloignait tout-à-fait du but primitif et dans laquelle M. C. voit la source de la plupart des abus qu'il signale. Le résultat le plus immédiat fut l'appropriation des fonds productifs pour lesquels on ne fit point une exception à la règle générale, bien qu'ils ne pussent réellement pas être assimilés aux produits du travail dont l'appropriation avait en quelque sorte sa base dans la nature, aussi bien que dans la loi. « La société transmit à des particuliers ses droits sur le sol et sur les autres fonds productifs susceptibles d'être l'objet d'une propriété exclusive. » La loi romaine introduisit cette importante disposition chez tous les peuples de l'Occident. Après l'invasion des barbares, elle fut presque entièrement effacée par un régime dans lequel toutes les terres d'un État étaient considérées comme appartenant au souverain qui, seul, avait le droit d'en abandonner la possession aux particuliers sous certaines conditions. Mais le droit romain ayant triomphé du régime féodal par ce phénomène curieux qui nous montre souvent les vainqueurs obligés d'adopter les lois des vaincus, l'appropriation privée du sol reparut de nouveau. Depuis lors elle a dominé toutes les législations européennes, et, selon l'expression énergique de

l'auteur : « ce fut sept cents ans avant l'ère chrétienne, sur les hauteurs du Quirinal, et par une colonie de brigands, que furent posées les bases de l'organisation sociale qui régit aujourd'hui l'Europe et l'Amérique. »

Les fonds productifs étant limités dans leur étendue, quelque division qu'on leur fasse subir, il est clair que jamais on ne peut espérer que chaque travailleur en ait sa part. D'ailleurs l'appropriation privée, favorisant la concentration, détruit toute égalité et crée bientôt une classe privilégiée qui possède en naissant ce que ne saurait acquérir toute une vie d'efforts utiles et de privations pénibles. Le travailleur qui ne possède que ses bras et son intelligence est donc obligé de vendre son travail pour obtenir l'approvisionnement nécessaire à son existence, et n'ayant aucun droit sur les fonds productifs ni sur les capitaux producteurs, son sort dépendra constamment des circonstances qui influent sur le taux des salaires. Or, les causes qui déterminent le prix du travail sont tout-à-fait en dehors de son action : que le capital augmente ou diminue, sa position peut demeurer également mauvaise, car la société n'a établi aucun lien entre le travailleur et les élémens du travail, elle ne lui a réservé aucun droit sur le profit réel qui ne se trouve, au contraire, le plus souvent produit que par la diminution de l'approvisionnement des travailleurs. C'est ainsi que s'est formée cette foule de prolétaires dont le nombre va toujours croissant, qui, déshérités de toute part dans les bénéfices de la société qu'ils font vivre, menace sans cesse de troubler son repos et de la replonger dans l'anarchie en se soulevant contre ces capitalistes par droit de naissance et ces rentiers oisifs qui, semblables aux frelons dans la ruche, ne savent que consommer le miel qu'ils n'ont point fabriqué. Si le progrès de l'industrie est sous certains rapports favorable au bien-être des prolétaires en mettant à leur portée des jouissances qui leur étaient inconnues jusque là, on ne saurait nier qu'il ne soit le plus souvent accompagné de circonstances qui influent d'une manière désavantageuse sur le taux des salaires. L'époque actuelle nous en offre une preuve incontestable; l'emploi des machines et l'application de la vapeur à l'industrie semblent avoir contribué partout à augmenter le nombre des prolétaires et à rendre leur position plus fâcheuse. Plus que jamais ils se sont trouvés en butte à des crises fréquentes et imprévues qui les réduisaient à mourir de faim, tandis que le capitaliste voyait sa fortune s'accroître et que le rentier jouissait paisiblement de son revenu sans s'inquiéter des souffrances de la société.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de suivre

l'auteur dans l'examen de tous les résultats de la loi d'appropriation privée. Nous nous contenterons de dire qu'on y trouve d'un bout à l'autre cette vigueur scientifique, cette clarté précieuse et ce ton grave et mesuré qui caractérisent toutes ses démonstrations. Il passe en revue les diverses lois destinées à modifier ce principe qu'il regarde comme funeste, et montre leur impuissance à réprimer les abus qui résultent de son développement. Une réforme sociale lui paraît indispensable pour couper le mal dans ses racines, et abordant, entr'autres questions importantes, celle de l'impôt, il fait ressortir les séduisans avantages qu'offrirait la rente des fonds productifs substituée à toute espèce de taxe directe ou indirecte, et fournissant au gouvernement les ressources les plus abondantes sans jamais imposer aucune charge aux particuliers. Cette hypothèse attrayante demande à être sérieusement discutée par les économistes, car elle est d'une hardiesse bien grande, et l'on ne peut s'empêcher d'être effrayé devant les immenses difficultés de sa réalisation. Mais le doute que nous osons exprimer sur la possibilité de son application, n'ébranle en rien la vérité du principe. L'auteur cherche à poser les bases de la science sans se préoccuper des modifications, des transactions qu'exige toujours la pratique, et l'on ne peut qu'approuver cette marche rigoureuse, trop négligée par la plupart des économistes français.

La dernière partie de son livre est consacrée aux effets de la distribution actuelle des richesses, soit dans leurs conséquences politiques, soit dans leurs conséquences morales. Les premières sont l'incapacité politique des salariés et le rapport de dépendance qui s'établit entre le riche et le pauvre. Ainsi ramenées à leur véritable cause, elles prennent un nouvel aspect plus élevé, plus général, et l'on voit tout de suite comment les révolutions n'ont pu donner aucune solution satisfaisante à ce problème dont elles n'ont jamais bien compris les véritables élémens.

Quant aux secondes, l'auteur les trouve dans la dissolution de la famille qu'il regarde comme le trait caractéristique de notre époque et dans la démoralisation qui en est la suite. Ici, nous croyons que ses idées rencontreront beaucoup de contradicteurs. En effet, ce qu'il appelle dissolution nous semble plutôt l'abrogation des lois et des usages qui donnaient autrefois au père de famille une autorité plus grande et presque absolue, qui en faisaient en quelque sorte le chef de l'un des groupes dont se composait la société. Mais, est-ce donc cette autorité qui constitue l'unique lien et le véritable bienfait de la famille? L'auteur lui-même ne paraît pas le croire : « La famille, » dit-il, « nous fait ce que nous

sommes : bons, si elle est bonne; méchans, si elle est mauvaise. La morale, la religion ne s'apprennent ni dans les livres ni dans le monde ; elles s'y désapprennent bien plutôt; leur siége, leur trône est dans le cœur, non dans l'esprit; c'est sous la forme de sentimens qu'elles prennent racine dans notre âme.»

Or, chez les familles romaines dont il regrette la puissance ces conditions se trouvaient-elles bien remplies? Et si elles ont pu l'être pendant les premiers siècles, leur organisation si forte, selon l'auteur, a-t-elle empêché la corruption de s'y glisser pour les dissoudre avec une rapidité effrayante dès que le sentiment et le cœur ont cédé la place à la seule influence de la loi ? L'autorité paternelle ne doit pas être l'unique élément de la famille, car alors elle ne tarde pas à créer dans sa petite sphère d'action tous les abus du despotisme. L'histoire des siècles passés nous en offre maintes preuves. Si nous interrogeons seulement les hommes de la génération qui s'en va, ne nous diront-ils pas que dans leur jeunesse les relations de famille étaient empreintes d'une gêne forcée qui sentait encore l'esclavage, que les enfans n'abordaient leur père qu'avec crainte et comme un maître redoutable ? Par une commotion subite du progrès social tous ces rapports ont changé de nature; l'affection seule est restée le lien de la famille, et comme l'affection ne s'impose pas, qu'elle exige un développment moral qu'on ne peut espérer que du temps, il en est résulté sans doute un état de transition pénible. Mais l'homme est porté facilement à s'exagérer les maux présens, parce qu'il les voit autour de lui, parce qu'ils se déroulent à ses yeux sous mille formes diverses, et qu'il manque des élémens nécessaires pour les comparer à ceux des époques passées.

Le tableau que l'auteur trace de la corruption sociale et de l'avenir dont elle nous menace, nous semble donc chargé de couleurs un peu trop sombres, quoiqu'il soit plein de vérité dans les détails et animé d'une chaleureuse éloquence bien propre à fixer l'attention de tous les penseurs. Quelque opposé que l'on puisse être aux idées de l'habile professeur, on se laissera volontiers entraîner par le charme de son beau style, et il est impossible qu'on ne soit pas plus ou moins ébranlé par cette logique serrée qui presse les argumens avec autant d'élégance que d'énergie. Nous terminerons notre analyse, malheureusement trop incomplète et trop faible, par une citation qui, répondant à l'esprit de notre critique, résume les vues de l'auteur et en fera sans doute beaucoup mieux sentir la portée.

» Le progrès ! c'est en effet le Dieu de notre époque! La croyance au progrès a remplacé toutes les autres. Rappelez-vous cette colonne tour-à-tour de flamme et de fumée, qui

guidait les Israélites dans le désert : la génération actuelle se laisse conduire de même par ce météore, tantôt brillant, tantôt nébuleux, qu'on appelle progrès. Où arriverions-nous en suivant un tel guide ? Au mieux possible en toutes choses, répondent nos fatalistes. C'est ce dont je me permets de douter.

» Progrès et perfectionnement sont loin d'être synonymes. Il y a progrès pour un être quelconque, physique ou moral, lorsqu'il avance dans une direction qu'il a choisie, ou qui lui a été imposée par quelque force extérieure ; mais ce progrès n'est un perfectionnement que si la direction choisie ou imposée rapproche l'être en question du but vers lequel il doit tendre.

» L'homme individuel va se développant, de l'enfance à la maturité, suivant une loi constante, et l'effet de cette loi nous apparaît, sans contredit, comme un progrès continuel.

» Il s'en faut bien, cependant, que ce progrès soit toujours un perfectionnement. L'individu peut se fourvoyer, être poussé par ses passions ou par des circonstances extérieures, dans une direction qui l'éloignera du vrai but de son existence.

» Pourquoi n'arriverait-il pas aux sociétés humaines de se fourvoyer aussi, de s'imposer un organisme dont le développement les écarte, au lieu de les rapprocher du vrai but de l'association ? Un tel organisme, une fois établi, va se développant comme tout ce qui a vie et volonté ; il sera continuellement en progrès, mais dans une fausse direction ; son progrès pourra être considéré comme le perfectionnement de l'être organisé ; ce sera un progrès relatif, non un progrès absolu.

» Si les hommes qui croient à cette fatalité du progrès avaient examiné de plus près la marche de la civilisation, ils l'auraient vue suivre à travers les âges une direction uniforme, qui lui était imprimée par un des principes de l'organisation sociale ; ils auraient compris que les sociétés étaient inévitablement poussées, par l'adoption de ce principe, vers toutes ses conséquences, et ils en auraient conclu qu'un principe, un seul principe faux, déposé dans le droit commun des peuples, suffirait pour entraîner l'humanité, livrée à elle-même, dans une voie non de perfectionnement, non de progrès réel, mais de dégénération déguisée sous un progrès apparent ; alors, sans doute, ils auraient abjuré leur fatalisme erroné ; ils auraient compris qu'avant de pousser la civilisation dans ses ornières, en lui disant : Marche ! marche ! il y avait lieu de s'enquérir où ces ornières conduisent, d'analyser ce prétendu progrès, d'arrêter, enfin, cette soi-disant civi-

lisation, s'il paraissait qu'elle fût entrée dans une mauvaise voie. »

TRAITÉ DE STATISTIQUE, ou Théorie de l'étude des lois d'après lesquelles se développent les faits sociaux, suivi d'un Essai de statistique physique et morale de la population française; par *P.-A. Dufau*. Paris. In-8, 8 fr.

Comme toute science nouvelle et encore pleine de tâtonnemens et d'incertitude, la statistique a été l'objet de discussions assez vives. Les applications, toutes plus ou moins prématurées, qu'on a voulu en faire, ont soulevé de nombreuses objections. Les erreurs inévitables de ses premiers pas ont semblé quelquefois donner gain de cause à ses adversaires; l'absence de documens exacts et complets, sur lesquels elle pût opérer avec quelque chance de succès, lui a créé des obstacles contre lesquels l'imprudente précipitation de ses zélés partisans est venue malheureusement échouer.

Mais cependant, malgré ces fâcheux débuts, son importance est tous les jours mieux appréciée. On comprend en général quelle immense utilité pourront en retirer les connaissances humaines, et si l'on n'ose espérer d'arriver jamais à trouver dans ses calculs une rigoureuse certitude, on doit du moins reconnaître que dans la plupart des cas ils peuvent conduire à une probabilité très-grande, et fournissent les moyens d'évaluer le degré de cette probabilité.

Dès lors, au lieu de se hâter de mettre en pratique une science qui manque des données les plus nécessaires, il convient d'abord d'en élaborer la théorie, d'établir les principes qui doivent lui servir de base, de rechercher la méthode la plus propre à lui faire produire les résultats qu'on en veut obtenir. C'est là l'objet du traité de M. Dufau. Il débute par une définition bien tranchée de la statistique, science dont le but est non pas de décrire un pays, mais de résoudre des questions qui se rattachent à des séries de faits qu'il faut étudier avec soin. Les matériaux sur lesquels cette science opère étant des séries de faits de l'étude desquels elle espère pouvoir déduire les lois qui les régissent, il importe d'envisager ces faits sous tous leurs rapports, de les comparer entre eux, de grouper ensemble ceux qui sont de même nature, et de les traduire en chiffres pour les soumettre aux procédés rigoureux du calcul. L'auteur insiste avec raison sur la nécessité de prendre pour base des données d'une certaine étendue, parce que *les moyennes* destinées à équilibrer toutes les variations que présentent les faits isolément considérés, et à en résumer la compensation, sont nécessaire-

ment modifiées par le nombre plus ou moins considérable des faits que l'on embrasse. L'inobservation de cette circonstance est la source de la plupart des contradictions que présentent les travaux des statisticiens. M. Dufau divise la statistique en quatre parties : *générale*, quand elle embrasse toutes sortes de faits et s'applique à toutes les contrées; *particulière*, lorsqu'elle ne traite que d'une seule contrée; *locale*, lorsqu'elle n'a pour objet qu'une ville ou qu'une circonscription territoriale; enfin *spéciale*, lorsqu'elle ne s'applique qu'à une certaine classe de faits. Son ouvrage se termine par l'application des principes généraux de la science à quelques points de la statistique particulière de la France. Il offre ainsi un spécimen de l'exactitude avec laquelle on doit opérer dans les moindres détails, et arrive à des résultats fort curieux, bien dignes d'intéresser vivement ses lecteurs, en leur faisant apprécier l'importance réelle de la statistique.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE, par *Th. Hope*, trad. de l'anglais par *A. Baron*. — Bruxelles. 2 vol. in-8, dont un de planches, 30 fr.

De tous les beaux-arts, l'architecture est celui qui a dû se développer le premier, car il est le plus directement utile à l'homme, et il a sa source dans l'un des besoins les plus impérieux de la nature humaine. Dès que les peuples eurent abandonné ces contrées qu'on regarde comme leur berceau commun, où la douceur du climat et les habitudes de la vie errante n'exigeaient d'autre abri qu'une tente légère, ils dûrent songer à se construire des habitations plus solides et mieux fermées. Alors naquit l'architecture, dont les premiers développemens furent nécessairement subordonnés à diverses circonstances de position et de mœurs.

La transition de la vie nomade à la vie agricole dut faire d'abord sentir le besoin d'élever des demeures plus stables et plus solides. On abandonna la tente pour la maison de terre ou de briques. Lorsque les migrations conduisirent quelques tribus dans ces climats brûlants où l'ardeur du soleil est insupportable, dirigé par le désir de se soustraire à ce fléau, l'homme se creusa dans le roc des demeures souterraines, seul abri réellement efficace contre la chaleur du climat. Enfin, dans les latitudes tempérées et froides, où les variations atmosphériques exigeaient des clôtures plus solides, la pierre fut employée à élever sur le sol des murailles

épaisses, et là où de tels matériaux manquaient, mais où s'étendaient de vastes forêts, le bois fut l'élément principal des constructions, des troncs d'arbres remplacèrent les blocs de pierre, et l'architecture prit un caractère nouveau dont l'influence se retrouve dans ses progrès ultérieurs.

C'est dans ces premiers essais de l'art qu'il faut chercher l'origine des divers ordres d'architecture employés depuis. Leurs modifications importantes eurent presque toujours leur cause dans quelque nécessité locale ou dans le désir de satisfaire quelque exigence sociale. M. Hope trace d'une manière fort intéressante, quoique parfois un peu diffuse, l'historique des architectures égyptienne, grecque, romaine et gothique. Il donne à cette dernière l'Allemagne pour patrie, et combat l'opinion de quelques écrivains qui ont voulu la faire envisager comme une corruption de l'art italien. Une critique fort sage du style de la renaissance et du mauvais goût qui s'introduisit plus tard en Europe, principalement en Italie et en France, termine cette histoire, pleine de faits curieux et de détails instructifs. L'auteur paraît avoir beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup étudié. Ses assertions sont toujours appuyées sur des exemples nombreux, et son livre renferme la nomenclature ainsi que l'analyse de tous les édifices qui peuvent avoir quelque importance pour l'histoire de l'art. Les planches qui accompagnent le texte et sont en nombre presque aussi considérable que celui de ses feuillets, présentent une rare perfection de dessin et de gravure. C'est à la fois un livre utile et un beau livre, dont le prix proportionnellement assez modéré favorisera sans doute encore le succès. Aujourd'hui que l'architecture semble appelée à se créer de nouvelles voies mieux appropriées à nos mœurs et à nos usages, on ne saurait trop encourager de telles publications, qui, en popularisant les chefs-d'œuvre du passé, tendent à former le goût et à lui donner une direction salutaire.



DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Août 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PRÉCIS de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monumens jusqu'à nos jours; par M. *Nisard*. — Paris. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Ce précis n'est autre chose que la réunion des divers articles publiés par l'auteur dans l'une des principales revues françaises. On y trouve un goût pur, un style simple et gracieux, le sentiment du beau, le respect du vrai, toutes qualités rares aujourd'hui. Mais l'ensemble se ressent un peu de la manière dont il a été composé. Il manque de proportion dans ses diverses parties, les unes étant longuement développées aux dépens des autres, qui n'ont plus trouvé qu'une trop petite place dans le cadre restreint que l'auteur s'est fixé. Les considérations de M. Nisard sur les premiers monumens de la langue et de la littérature françaises, sont sans doute d'un très-grand intérêt, mais il nous semble que leur place n'était pas dans un court précis dont elles occupent ainsi près de la moitié. La longue et remarquable analyse du roman de la Rose remplit à elle seule plus de pages que tous les chefs-d'œuvre du 17e siècle. Or, quelle que soit l'importance de ce poème dans l'histoire de la langue et du développement de l'esprit français, comme œuvre littéraire proprement dite, il ne mérite pas qu'on lui sacrifie l'étude des grands écrivains. L'auteur passe un peu trop rapidement sur les 17e et 18e siècles. Cette partie de son travail est fort incomplète, et on le regrette d'autant plus que ses appréciations et ses jugemens sont en général empreints d'un esprit de saine critique et d'observation ingénieuse. On lui reprochera seulement peut-être de s'abandonner parfois au sentiment de la vanité nationale, qui

lui fait perdre de vue l'homme en général, l'esprit humain dans toutes ses voies diverses, pour n'en considérer qu'un seul aspect et y rapporter ses critiques et ses éloges. Les Français sont sujets à ce travers. Ils ne voient volontiers le monde qu'en eux, et ne paraissent souvent pas se douter que le génie puisse prendre d'autres allures que les leurs. Si quelqu'un de leurs grands hommes a daigné répéter un lieu commun, celui-ci devient aussitôt à leurs yeux une pensée profonde, originale, une conception neuve dont ils font honneur à l'esprit français. C'est ainsi que M. Nisard débute dans son avant-propos, en citant un mot de Napoléon qui disait de l'histoire de France « qu'on la pouvait faire ou en cent vo- » lumes ou en deux; cent volumes, si on voulait entrer dans » les détails; deux, si on s'en tenait aux généralités. » Cette manière d'attacher de l'importance aux moindres paroles d'un homme célèbre, non point à cause de leur valeur réelle, mais simplement en raison de la renommée dont il jouit, nous semble puérile, dangereuse même sous certains rapports, et propre à fausser le jugement, à favoriser l'admiration aveugle, à créer une sorte d'autorité devant laquelle la critique n'ose plus élever la voix.

L'un des chapitres les plus remarquables de ce petit volume est celui qui traite de la littérature actuelle. M. Nisard s'y montre tout-à-fait exempt de cet esprit de camaraderie effrontée ou de lâche complaisance qui domine aujourd'hui le monde littéraire. Il sait, tout en conservant un ton mesuré, mais ferme, faire très-bien ressortir l'impuissance et la stérilité de ces prétendus génies qui croient pouvoir aller à la postérité sans s'appuyer sur aucun principe stable ni se proposer aucun but élevé.

LE VER A SOIE, poème de *Marc-Jérôme Vida*, traduit en vers français, avec le texte latin en regard; par *Matthieu Bonafous*. — Paris. 1 vol. in-8, pap. vel.

Le poème de Vida est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature latine moderne. On s'étonne en le lisant de voir la langue riche et harmonieuse de Virgile retrouvée par un prélat italien du 16e siècle, et employée par lui avec un rare bonheur à retracer l'éducation du ver à soie, son travail merveilleux, ainsi que les précieux trésors qu'en a su tirer l'industrie humaine. Quelle profonde étude il fallait faire d'une langue morte pour s'identifier ainsi avec son génie, se rendre maître de toutes ses ressources, et pouvoir l'employer à exprimer les données de l'inspiration poétique. Ce travail nous apparaît aujourd'hui comme un véritable tour de force, et cependant

rien n'y décèle la gêne, la recherche, l'effort; il faut savoir sa date pour se douter des immenses difficultés vaincues par l'auteur. Une pareille érudition est maintenant impossible, car l'universalité des connaissances, devenue presque indispensable pour l'homme de lettres, éparpille nécessairement ses facultés sur maints sujets divers, et s'oppose tout-à-fait à cette concentration d'un esprit supérieur sur un objet unique auquel il consacrait sa vie entière, trouvant assez de gloire dans le succès quelque restreinte qu'en fût la sphère. Les progrès de la science ont dû contribuer sans doute à ce résultat, mais il faut bien reconnaître aussi que la tendance de l'époque actuelle est peu favorable au travail, aux études consciencieuses. En effet, Vida remplissait des fonctions ecclésiastiques qui devaient occuper une bonne part de sa vie, et c'est comme délassement qu'il se livrait à la culture des lettres, tandis qu'aujourd'hui celle-ci est devenue un métier, au grand préjudice de l'inspiration et de l'étude.

L'ouvrage de Vida présente non-seulement un grand mérite comme poésie, mais encore il offre un intérêt véritable par les détails qu'il donne sur l'éducation du ver à soie. C'est un tableau curieux des procédés employés de son temps, procédés pour la plupart encore en usage maintenant dans les magnaneries du midi; les mêmes préjugés s'y retrouvent, et l'on est surpris en voyant combien l'art s'est peu perfectionné jusqu'à ces derniers temps où l'introduction de l'industrie séricifère dans les pays tempérés du centre de l'Europe est venue enfin lui donner un élan nouveau, la sortir des ornières de la routine. Les notes dont M. Bonafous a enrichi sa traduction en font une publication tout-à-fait opportune en ce moment où l'attention publique est fortement excitée sur ce sujet, car ce n'est pas seulement un littérateur habile, c'est aussi un agronome distingué qui s'est occupé avec succès soit de la culture du mûrier, soit de l'éducation des vers à soie. Il développe tous les points les plus importans de la partie technique du poème, et donne les résultats scientifiques fournis par les recherches et les observations récentes auxquelles on s'est livré, soit en France, soit ailleurs.

Le style de la traduction est en général pur, correct, harmonieux. Il appartient à l'école sage, mais un peu froide, de Delile. C'est une poésie sonore qui satisfait l'oreille et remplit fidèlement toutes les conditions de la prosodie française. Mais on y rencontre les mêmes défauts souvent reprochés aux traductions de Delile : l'abus des périphrases, la redondance des hémistiches, et l'emploi continuel d'épithètes qui ne sont trop souvent motivées que par la nécessité de compléter le vers ou de fournir la rime. L'élégante concision du latin supporte dif-

ficilement ce genre d'interprétation ; sa gracieuse simplicité se perd dans la pompe monotone de l'alexandrin français. Ainsi ce passage

Principio, ne te lateat quæ tradita agendæ,
Sint illis vitæ spatia : brevis omnibus ætas.
Vix illi lunæ completur tertius orbis,
Et nunquàm ex sese prolem vidêre creatam.
Intereunt omnes, pecus occidit omne quotannis
Et cunctam evertunt fera fata ab origine gentem.
Immortale tamen restat genus his, neque morti
Est penitùs locus, æternùm nam semina durant.

se trouve singulièrement transformé dans la période suivante, où le traducteur appelle à son aide tous les souvenirs mythologiques pour rendre une simple observation que l'auteur a puisée dans la nature, et présentée comme elle s'offrait à lui sans art, ni recherche :

Les dieux de sa carrière ont marqué la limite :
Phœbé n'a pas trois fois parcouru son orbite,
Que d'une vie errante il achève le cours,
Sans voir naître l'objet de ses vives amours.
Si de ses rejetons la troupe moissonnée,
Sous la faux de Saturne, expire chaque année,
La race est immortelle, et c'est la loi du sort :
Le germe de la vie est vainqueur de la mort.

Ces vers sont beaux, sans doute, mais pourquoi invoquer toutes les divinités de l'Olympe dont l'auteur latin ne dit pas un mot? Qui pourrait croire que cette *troupe moissonnée sous la faux de Saturne* désigne d'obscurs vers à soie? Ce système de traduction a donc le double inconvénient d'être inexact et d'exclure complètement le naturel. Il est vrai qu'il tient en grande partie au génie différent des deux langues. La poésie française n'est pas amie de la simplicité. Ses lois sévères excluent la plupart des formes habituelles du langage ; sa poétique, qui repose non sur la prosodie des mots, mais sur la noblesse des périodes, force le traducteur à s'écarter sans cesse de son modèle. Il ne peut qu'imiter avec plus ou moins de bonheur, mais il doit renoncer le plus souvent à rendre le caractère original qui distingue l'œuvre du poète étranger. Le génie particulier de la langue latine offre surtout des obstacles presque insurmontables. La critique doit en tenir compte, et ne pas oublier, en jugeant le travail de M. Bonafous, les difficultés d'un poème didactique où la technologie tient une grande place avec ses termes arides et peu favorables à la poé-

sie. Nous lui adresserons donc un seul reproche : c'est d'avoir un peu trop largement usé de cette faculté d'imitation, et d'avoir poussé parfois trop loin l'emploi de la périphrase. Le passage suivant en offre un exemple :

Observabis item, ne qui gustaverit allii,
Aut cepæ, aut acris porri illætabile virus
Introeat, ne res pereat tibi funditùs omnis.
Bombycem exanimem vidi sæpe ipse jacere
Afflatam famulæ graviter spirantis odore.

Ce sage et prudent conseil prend, dans la traduction, une allure pompeuse qui lui va fort mal et détruit toute sa clarté.

Les végétaux sacrés que vénérait le Nil,
Vulgaires sur nos bords, sont un poison subtil.
Écarte de ces lieux, écarte la présence
Des mortels dont la bouche en exhale l'essence :
J'ai vu, j'en ai frémi, leur souffle corrupteur
Entraîner dans la tombe un essaim producteur.

Mais, de semblables défauts se retrouvent dans presque toutes les traductions en vers français, et l'œuvre de M. Bonafous n'en est pas moins une publication remarquable. On lui saura gré d'avoir remis en lumière un chef-d'œuvre peu connu, qui se trouve aujourd'hui présenter un intérêt tout-à-fait de circonstance. Son édition est exécutée avec un grand luxe typographique; on regrettera seulement, que la destinant à une publicité fort restreinte, il n'en ait tiré que cent exemplaires.

MONSIEUR PENCIL. — Genève. In-8 obl., fig. = LE DOCTEUR FESTUS. — Genève. In-8 obl., fig.—VOYAGES et aventures du docteur Festus. — Genève. In-8, fig.

De ces trois nouvelles productions les deux premières sont des autographies dans le genre de M. Jabot, de M. Vieux-bois et de M. Crépin, du même auteur, et la troisième est un livre imprimé avec quelques dessins à la plume. On y retrouve la même gaîté bouffonne, la même originalité d'esprit qui ont fait le succès des précédens albums, mais, il faut le dire, il s'y rencontre également bien quelques longueurs inséparables de ce genre d'écrits. Du reste, nous pensons que de tels ouvrages doivent être jugés d'un point de vue tout particulier ; la critique aurait mauvaise grâce à se dresser sur ses ergots, à prendre une mine sévère et renfrognée qui ne

servirait qu'à lui mériter le titre de pédante. Il faut qu'elle laisse là ses grands airs, et qu'elle entre franchement dans l'esprit de l'auteur qui n'a eu d'autre but que d'exciter le rire chez lui-même d'abord, parce qu'il sentait le besoin d'échapper quelques instans au sérieux morne et forcé de notre époque, puis chez les autres, si possible. Ce sont des folies, sans doute, qui veulent être jugées comme telles, mais qui offrent maintes saillies spirituelles, maints traits piquants, maintes allusions satiriques. Au milieu de cette verve de plaisanterie, en apparence sans but et sans mesure, perce un esprit d'observation fort remarquable, auquel le talent de l'artiste ajoute d'autant plus de prix qu'il semble n'y mettre aucune importance prétentieuse, et reconnaît le premier que ses bouffonneries pourront bien n'être pas du goût de tout le monde.

« Va, petit livre, » dit-il dans son épigraphe, « et choisis ton monde : car, aux choses folles, qui ne rit pas, bâille ; qui ne se livre pas, résiste ; qui raisonne, se méprend ; et qui veut rester grave, en est maître. »

On ne saurait mieux caractériser le genre original de ces caricatures qui, pour être convenablement appréciées, veulent qu'on s'identifie avec les données les plus extravagantes de l'auteur et qu'on laisse de côté tout raisonnement inopportun, toute gravité déplacée en pareille matière. Livrons-nous donc sans crainte et suivons les vicissitudes de M. Pencil, les aventures du docteur Festus, en réservant nos critiques pour les détails qui nous paraîtront trop chargés ou trop longs.

M. Pencil, qui est artiste, et de ceux qui vont prendre la nature sur le fait au milieu des bois et des rochers, se trouve en butte aux espiégleries d'un malin zéphir qui enlève son dessin d'abord, puis sa casquette, puis sa personne elle-même et celle d'un gros bourgeois auquel il cherche à se raccrocher, et M. et Mme Jolibois, couple sentimental qui, dans ce même moment, faisait une promenade sur l'eau. Le zéphir soufflant à pleines joues fait pirouetter tous ces personnages jusqu'au plus haut des airs. Il faut convenir que ce zéphir est un vrai Borée et que dès le début nous voilà transportés bien au-delà des limites du monde possible. Cependant un savant docteur qui s'occupe dans son cabinet à scruter les mystères des phénomènes physiques, rédige aussitôt un mémoire sur ce vent souterrain dont l'action n'échappe point à son esprit observateur. Or, tandis qu'il est absorbé dans ce travail, sa servante accourt lui annoncer qu'on aperçoit au ciel un corps extraordinaire, que le docteur transforme tout de suite en une nouvelle planète qu'il baptise du nom de Psyché, puis il

continue son mémoire. Mais la servante revient lui annoncer qu'il est tombé dans son jardin un soulier et un parasol (ce sont ceux de Mme Jolibois). « Habitée, habitée! » s'écrie alors le docteur, et se hâtant d'expédier à la société royale son premier mémoire qui est terminé, il en commence bien vite un autre sur la planète Psyché. Cependant M. Jolibois, s'étant détaché de ses compagnons, gravite au milieu des salades du docteur, qui, transporté de joie, se livre à de profondes études sur les mœurs et le caractère des Psychiotes, car il ne doute pas que ce n'en soit un, et rédige à mesure avec le plus grand soin le récit de ses moindres faits et gestes. C'est alors une série d'aventures grotesques, d'incidens bouffons qui se succèdent sans relâche jusqu'au moment où M. Jolibois sort des mains du docteur pour se jeter dans les bras de sa femme, que M. Pencil lui ramène toujours pure et respectée. Ces événemens sont entremêlés avec ceux bien plus graves qu'occasionne le chien du bourgeois qui, tombé sur un télégraphe, le fait chavirer et détermine ainsi une crise télégraphique générale qui fait proclamer la patrie en danger, nécessite la mobilisation des gardes nationales, excite des émeutes et entraîne encore une foule d'autres conséquences par le fait du vingtième léger qui, ayant trop bu chez M. le maire, se livre à des excès fâcheux. Ici les allusions abondent et sont du genre le plus plaisant. Les côtés ridicules de la politique sont mis en saillie avec finesse et gaîté. On regrette seulement que l'auteur soit toujours porté à dépasser les limites du possible sans vouloir jamais entrer tout-à-fait dans le domaine du merveilleux. Il en résulte un terme moyen qui fatigue un peu l'attention, et embrouille parfois singulièrement les fils de ses marionnettes qu'on a de la peine à suivre dans leurs sauts extravagans.

Le docteur Festus repose à peu près sur la même donnée : ce sont aussi des gens lancés dans les airs que l'on prend pour de nouveaux corps célestes, et qui mettent en émoi tous les savans de la contrée. Mais les allusions y sont plus vives, les critiques plus mordantes. D'ailleurs, l'auteur en a rendu l'intelligence plus facile par le volume de texte qui renferme un récit suivi et détaillé des voyages du docteur. La force armée qui ne suit que l'habit de son chef, les disputes des astronomes sur la nature du corps céleste et sur la priorité de sa découverte, le gouvernement paternel du royaume de Vireloup, l'histoire du clocher de la commune de Primebosse sont des morceaux pleins de verve, et les traits les plus saillans de cette folle composition. Ce sont comme il le dit quelque part, « les drôleries du temps présent, » et chacun, les

reconnaissant, en rira de bon cœur, car elles sont exposées naïvement, sans intention mauvaise, et pour s'en fâcher il faudrait décidément avoir l'esprit bien mal fait. Le caractère du docteur Festus, qui en toute occasion raisonne toute chose d'après les méthodes philosophiques, et dans les moindres circonstances de sa vie ne se décide jamais avant d'avoir mûrement pesé tous les côtés de la question, est aussi une conception très-originale. Mais on l'aimera sans doute mieux autographié qu'imprimé; le talent du dessinateur est nécessaire pour soutenir l'attention; dans un livre le rire fatigue à moins que l'intérêt ne lui vienne en aide, et l'on conçoit bien qu'il ne peut guère y en avoir dans un récit de ce genre. Les *voyages et aventures du docteur Festus* ne sauraient se lire agréablement tout d'une haleine. Il faut prendre le volume lorsque l'esprit s'y sent disposé, et savoir le fermer à temps pour le rouvrir plus tard. Alors nous croyons qu'on y trouvera maintes pages fort récréatives, et comme preuve de notre assertion nous terminerons cet article par la citation suivante. Il s'agit d'une requête en grâce adressée à S. M. le roi de Vireloup.

« Au bout de six jours, le courrier descendit à l'hôtel du ministre de l'intérieur, à qui la requête fut remise. Celui-ci se rendit aussitôt chez le roi, qui, dans ce moment, prenait du punch. Après sept salutations solennelles, il lui remit le papier; sur quoi le roi lui dit, posant la feuille sur un guéridon : c'est bon. Allez-vous-en.

» En effet, le roi était occupé dans ce moment à observer les jeux de son fils aîné, jeune enfant d'une haute espérance. A peine âgé de quinze ans, il montrait les plus heureuses dispositions, et passait au palais pour devoir être l'honneur d'une dynastie toute de héros. L'on venait, en particulier, au moment où était entré le ministre, de lui découvrir une haute aptitude pour l'art nautique, sur ce que, de lui-même et sans aucun secours des personnes de l'art, il venait de faire un petit bateau de papier, et que, l'ayant posé sur le bol de punch, il avait eu l'idée de le faire cheminer en soufflant dessus. A ce trait d'une rare précocité, les courtisans avaient manifesté la plus vive admiration, au point que plusieurs s'embrassaient en forme de félicitation, étant glorieux d'avoir à servir sous un tel prince. Aussi le petit bonhomme voulant renchérir encore sur ce qu'il avait fait, prit la requête sur le guéridon, la divisa en quatre parts, dont il fit quatre nouveaux navires, et les posant sur le bol, il fit manœuvrer cette flotte en criant : *Tribord! bâbord!* pendant que les courtisans en étaient à se pâmer, faute de s'être réservé des expressions

assez fortes pour peindre leur délicieuse surprise. Le roi enchanté, nomma aussitôt son fils grand-amiral et commandant en chef de toutes les flottes du royaume. »

FLEURS DE L'ARRIÈRE-SAISON. — Genève. In-8, 3 fr.

Décidément, la poésie veut prendre sa place dans la littérature genevoise. On ne pourra plus dire que ce don harmonieux ait été refusé aux habitans de l'un des plus beaux sites du monde. S'ils ne comptent pas encore un poète de génie, du moins ne saurait-on, sans injustice, méconnaître le talent gracieux de plusieurs de leurs écrivains. Nous avons déjà parlé dans un numéro précédent de M. Petit-Senn; maintenant, c'est M. Gaudy qui, sous le titre de *Fleurs de l'arrière saison*, nous donne un charmant recueil de poésies légères, de contes spirituels, d'anecdotes piquantes dont la lecture est pleine d'attrait. On y trouve une originalité bien marquée, sans nulle affectation ni recherche prétentieuse. Ce n'est pas de la rêverie romantique; le style pur et facile ne se ressent point du néologisme à la mode; l'imagination ne s'y montre pas avide d'émotions, prodigue d'images étranges. En un mot, rien ne ressemble moins à la poésie telle que nous l'ont faite les rimeurs de la nouvelle école. M. Gaudy aime le naturel, le vrai; il met de la bonhomie jusque dans ses satires dont le trait n'en ressort que mieux; sa muse ne pleure pas sans cesse, et, loin de prétendre à l'air dévasté, le sourire séjourne volontiers sur ses lèvres. Cependant ne croyez pas que ce soit faute de connaître les procédés de la nouvelle école. Les strophes suivantes prouvent qu'ils ne lui sont point étrangers :

Quel dieu presse mes flancs? Où suis-je? où vais-je? où cours-je?
Suis-je sur le trépied du temple d'Apollon,
Ou bien dans mon fauteuil, comme l'âne de Bourge,
Loin du sacré vallon?

Je suis, oui, je le sens, je suis dans cet asile
Que le Cygne thébain brûle de ses clartés;
Je le sens à mon sang, je le sens à ma bile,
A mes nerfs contractés.

Voyez sur tous mes traits cet air sombre et farouche,
Ce front ébouriffé, ce regard incertain!
Voyez pour de grands mots comme s'ouvre ma bouche,
Sentez bondir ce sein!

Mais satisfait de ce succès, M. Gaudy a renoncé au gali-

matias pindarique, et sa muse modeste, simple en ses goûts, préfère puiser ses inspirations dans la nature, peindre la vie réelle et jeter le charme de la poésie sur les remarques piquantes que lui fournit l'observation. Son esprit légèrement caustique a du penchant à la satire, cependant cette tendance est balancée par l'impression douce, calme, bienfaisante, que produit sur lui le séjour de la campagne où il vit habituellement. Il s'abandonne volontiers aux images paisibles que lui offrent les champs et leurs travaux rustiques et leurs riches moissons. Le genre descriptif convient surtout à son talent gracieux; il sait lui donner un tour piquant, l'animer de réflexions ingénieuses qui soutiennent l'intérêt, ou de sentimens qui s'harmonisent très-bien avec le sujet de ses tableaux. Le passage suivant que nous empruntons à la *Cour rustique* justifiera nos éloges et donnera sans doute à nos lecteurs le désir de faire plus ample connaissance avec les *Fleurs de l'arrière-saison* :

Je n'ai point de mon clos, jardinier tyrannique,
Loin du trône des fleurs banni le potager :
Le lys altier y croît près du navet rustique,
Et le lourd potiron touche à l'aster léger;
L'asperge, la laitue et la piquante oseille
Des festons du jasmin verdissent entourés;
Selon mon gré je puis dans les mêmes carrés
Cueillir le haricot ou la rose vermeille.
Pourquoi loin de mes yeux un injuste dédain
Voudrait-il exiler les trésors du légume?
Mode peu libérale, orgueilleuse coutume!
Aussi bien que les fleurs ils ont droit au jardin;
Aussi bien que les fleurs l'ami de la nature
Aime à les contempler. Jadis de leur culture
Plus d'un sage sut faire un passetemps fort doux :
Alors que retiré dans ses champs de Salone,
Dioclétien vivait libre de soins jaloux,
A ceux qui l'engageaient à reprendre le trône
Il ne disait qu'un mot : *Venez voir mes beaux choux !*

Pourtant dans un carré que le buis emprisonne
Et dont l'art de Le Nôtre esquissa les contours,
Seules règnent les fleurs. C'est là qu'en ses vieux jours
Mon père cultivait l'œillet et l'anémone.
Bon père! il en faisait sa joie et ses amours.
On n'y touchera point; la mode despotique
N'ira point rajeunir ce parterre gothique
Qui rappelle à mon cœur des souvenirs touchants.
Du haut des cieux, qui sait? il peut revoir ses champs,
Ses jardins verdoyans et leurs planches chéries;

Il peut redemander aux brises du matin
Quelque esprit exhalé de leurs tiges fleuries.
Ah! si tel est au ciel le vouloir du destin,
Si l'âme y prend un corps et des formes nouvelles,
Montez, douces senteurs, aux voûtes immortelles;
Parfumez leurs lambris, et que ce pur encens
Du vieillard attendri caresse encor les sens.

Plusieurs contes spirituels et quelques légendes imitées de l'Allemand complètent ce recueil, qui joint ainsi à ses autres mérites l'attrait de la variété, si rare aujourd'hui dans les œuvres poétiques dont la monotonie semble être devenue le caractère le plus général. On y retrouve, du moins de temps en temps, cette allure légère et gaie que la poésie française prenait sous la plume des Gresset, des Junquières et de plusieurs autres écrivains auxquels on doit quelques-unes de ses plus jolies productions.

PUJOL, chef de miquelets, ou la Catalogne, 1808-1814; par *J. Arago*. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = MADAME DE LA SABLIÈRE et la Chaîne d'or; par Mme la comtesse *Dash*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. J. Arago conte avec esprit, avec gaîté. Son imagination brillante et vive est seulement trop prodigue de ses richesses. Il entasse volontiers incidens sur incidens, et, sans trop s'inquiéter de la vraisemblance, il croit avoir prévu toutes les objections en disant que ce sont des souvenirs réels, qu'il a vu de ses propres yeux les faits qu'il rapporte. Mais M. Arago nous dit qu'il est aveugle aujourd'hui, et nous croyons fort qu'il se persuade trop facilement avoir assisté aux scènes qui n'existèrent jamais que dans sa féconde invention. C'est ainsi qu'il nous a donné un voyage autour du monde, plein de récits fantastiques dignes de le faire ranger à la suite de la collection des *Voyages imaginaires*. Le roman que nous annonçons se présente aussi avec la prétention d'être historique; ce sont des souvenirs de la guerre d'Espagne, et leur authenticité paraîtra sans doute fort suspecte. Mais, dans un roman, l'invraisemblable choque moins, l'imagination a le champ plus libre, et l'on se prête beaucoup mieux à ses caprices. D'ailleurs, M. Arago écrit avec facilité, son style est agréable, il sait exciter l'intérêt et le soutenir. *Pujol* trouvera donc sans doute des lecteurs assez nombreux, quoique ce ne soit certainement pas une production bien remarquable.

Quelque renommée qu'on ait faite à Mme la comtesse Dash pour ses précédentes publications, nous ne saurions voir dans

Mme de la Sablière et *La Chaîne-d'or* que de bien fades nouvelles qui rappellent le mauvais genre de Mme de Genlis. On y retrouve la même admiration pour les désordres du grand monde, pour les galanteries de cour, la même indulgence pour ces amours licencieux dont le roi donnait l'exemple en délaissant sa femme pour vivre publiquement avec des maîtresses. Ninon de Lenclos, Mme de la Sablière et quelques autres femmes non moins équivoques sont les héroïnes de Mme Dash. Groupant autour d'elles les hommes de lettres les plus illustres de l'époque, elle a essayé de nous offrir un tableau du grand siècle de la littérature française. Mais c'était une entreprise au-dessus de ses forces. On n'y rencontre rien d'original, rien de remarquable, aucun trait frappant qui puisse exciter l'intérêt ou satisfaire la curiosité. Ce ne sont que des lieux communs, des anecdotes que chacun connaît déjà, et dont l'auteur n'a pas même su tirer tout le parti possible, car en voulant les mettre en action sous une forme dramatique, elle les a presque entièrement privées du charme de naïveté qui fait tout leur mérite.

TRADUCTION en vers français des Bucoliques de Virgile; par le comte *de Marcellus;* suivie de poésies diverses et de quelques réflexions sur l'enseignement. — Paris, chez A. Pinard, rue de la Harpe, 88. In-8, 7 fr. 50 c.

M. le Comte de Marcellus vient ajouter son nom à ceux des nombreux traducteurs qui ont essayé de reproduire en vers français le chef-d'œuvre du poète latin. Les Bucoliques de Virgile sont pleines d'un charme si puissant, d'une harmonie si parfaite, que l'on conçoit aisément cette espèce d'émulation, car ce serait sans doute un noble talent que celui qui réussirait à faire passer dans la langue française toutes les beautés de cette riche poésie. Un succès pareil suffirait à faire la gloire d'un poète. Mais peut-on espérer d'y parvenir jamais entièrement? C'est ce qui me paraît fort douteux; chaque langue a son génie particulier, qui ne se traduit guère, et entre le latin et le français surtout, il existe, soit dans la grammaire, soit dans la syntaxe, des différences très-grandes, qui rendent presque impossible une interprétation à la fois littérale et élégante. L'exactitude doit presque toujours être sacrifiée aux exigences du style. Dans la poésie, en particulier, cette condition est indispensable. La concision latine fait place aux périphrases françaises, et la plupart des traits gracieux du poète perdent nécessairement une partie de leurs

charmes en s'allongeant sous la plume du traducteur. Si l'on ajoute à cela que la prosodie si harmonieuse du vers latin vient se perdre dans la monotonie de la rime et dans l'allure en général si peu souple du grave alexandrin, on comprendra tous les obstacles que présente un pareil travail. Mais s'il faut peut-être renoncer à une traduction parfaite, on ne saurait qu'applaudir aux efforts qui tendent à s'approcher autant que possible du but. Sous ce rapport, l'œuvre de M. de Marcellus mérite d'être accueillie avec faveur. On ne peut pas dire que sa traduction soit en tout supérieure à celles qui l'ont précédée, mais on y trouve maints passages mieux rendus, et ses vers en général purs et corrects se font remarquer par une harmonie douce qui convient parfaitement au sujet.

Couché sur le gazon, tu chantes, cher Tityre;
Et la muse des bois qui t'aime et qui t'inspire
Du nom d'Amaryllis enchante les échos.
Tu trouves sous ce hêtre et l'ombre et le repos.
Et nous, infortunés, bannis de la patrie,
Nous fuyons pour jamais cette terre chérie,
Où d'un bonheur si doux nous goûtions les plaisirs.

Cette strophe est bien loin, sans doute, de la simple précision du latin :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ :

Elle rend bien faiblement cette opposition si frappante et si belle entre le sort de l'exilé et le bonheur tranquille du pâtre :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Mais si le traducteur n'a pu conserver toute l'énergie de son modèle, il a, du moins, rendu souvent avec bonheur la grâce délicate, la fraîcheur et la vérité de ses tableaux agrestes.

Heureux vieillard! Ainsi tu garderas tes champs!
Ces champs à tes désirs, à tes goûts suffisants,
Quoiqu'un roc sans gazon borne ton héritage,
Et qu'un jonc limoneux couvre le pâturage.
Tu n'as à redouter, dans ces paisibles lieux,
Ni d'un troupeau voisin l'abord contagieux;

Ni, conduisant au loin tes brebis bientôt mères,
Les herbages suspects des plaines étrangères.
Heureux vieillard! Ainsi ce fleuve accoutumé,
Cette source sacrée, et ce bocage aimé
T'offriront tour à tour un agréable asile.
Dans un tendre abandon, dans un abri tranquille,
Là tu pourras, au sein de nos sombres forêts,
Errer à l'aventure et respirer le frais.
Les abeilles suçant les fleurs de la saussaie,
Et près du champ voisin bourdonnant sur la haie,
Inviteront tes sens aux douceurs du sommeil.
Tes yeux se fermeront. Pour charmer ton réveil,
Le bûcheron, du haut d'une roche sauvage,
Fera de ses chansons retentir le rivage:
Et, nourri par tes soins, ton fidèle ramier,
Ou, du sommet lointain d'un orme hospitalier,
La tendre tourterelle auprès de sa compagne
De leurs gémissemens rempliront la campagne.

Suivant l'exemple de quelques-uns de ses devanciers, M. de Marcellus s'est permis de faire plusieurs changemens, d'élaguer certains passages qui blessent la pudeur, de dissimuler par une interprétation adroite, mais non fidèle, des traits de mœurs romaines, dont la monstruosité révolte. Son but était de rendre ainsi la lecture des *Bucoliques* innocente même pour la jeunesse, et de la faire pénétrer jusque dans les séminaires. Mais il me semble que ce sont là des palliatifs assez insignifians, d'autant plus que le texte de Virgile se trouvant en regard de la traduction, il ne faut pas être bien fort latiniste pour découvrir bientôt la supercherie qui devient alors plutôt dangereuse, parce qu'elle réveille l'attention, pique la curiosité et peut entraîner des questions, susciter des pensées auxquelles sans cela peut-être on n'eût pas seulement songé. D'ailleurs à quoi bon mettre les églogues de Virgile entre les mains des jeunes prêtres? L'auteur est ici en contradiction avec lui-même, car un peu plus loin, dans son mémoire sur l'enseignement, il dit qu'ils ne doivent étudier que la religion seule, que sans savoir autre chose, ils sauront tout, que la grâce et la foi doivent leur tenir lieu de toute science, de toute érudition. Pourquoi donc traduire Virgile à leur usage?

M. de Marcellus a des opinions très-catholiques et ses réflexions sur l'enseignement, ainsi que les poésies qu'il a insérées à la suite de sa traduction, en sont fortement empreintes. Il envisage tout du point de vue religieux, et pour lui la religion ne se trouve que dans le catholicisme.

GRAMMAIRE LATINE, faite sur un nouveau plan, graduée avec le plus grand soin et accompagnée d'exercices; par *L. Veillard*. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c. Paris, même maison; 6 fr.

Cette grammaire, arrivée à sa troisième édition et successivement améliorée par l'auteur d'après les directions que lui fournissait la pratique, mérite d'être recommandée comme l'une des plus claires et des plus commodes que l'on puisse employer, surtout pour les commençans. L'étude de la syntaxe y marche de front avec celle des différentes formes des mots, en sorte que dès la première déclinaison l'élève apprend une règle de syntaxe qu'il applique à des substantifs de cette déclinaison. Par ce moyen, les premiers rudimens perdent leur sécheresse habituelle, le travail offre plus d'intérêt, et l'on peut commencer des exercices de composition, en quelque sorte dès la première ou la seconde leçon. L'ouvrage est divisé en quatre parties : la première traite des différentes sortes de mots qui entrent dans une proposition, des règles de syntaxe qui leur sont propres, et de la proposition considérée isolément; la deuxième a pour objet spécial les verbes attributifs, et leur syntaxe dans la proposition considérée encore isolément; la troisième traite des propositions liées les unes aux autres, et des règles auxquelles cette liaison donne lieu; la quatrième, enfin, contient la manière de rendre certains mots, certaines expressions du français, et les règles qui s'écartent ou paraissent s'écarter de celles qui ont été données dans les autres parties. Chaque leçon est suivie d'un petit supplément à l'usage des élèves plus avancés, dans lequel se trouvent les développemens que ne comportait pas l'enseignement élémentaire. Des passages tirés des auteurs classiques appuient toutes les règles et les exceptions, et de nombreux thèmes soit français, soit latins, habilement gradués, fournissent un excellent moyen d'exercer les élèves au travail de la traduction, en leur faisant constamment appliquer ce qu'ils apprennent, d'une double manière. De petits dictionnaires renfermant les mots des thèmes sont placés à la fin de chaque volume. La méthode de M. Veillard nous paraît offrir des avantages d'autant plus certains qu'elle est facile à saisir, et que, quoiqu'elle soit destinée à l'enseignement public, les parens qui désirent diriger eux-mêmes les études de leurs enfans pourront l'employer avec succès.

SEMAINE D'EXIL; par *Christien Ostrowski*. — Paris, à la Librairie polonaise. In-8, 7 fr. 50 c.

Ce recueil de poésies offre un caractère d'originalité fort remarquable. M. Ch. Ostrowski est un polonais qui manie le vers français avec une aisance tout-à-fait extraordinaire chez un étranger. Son imagination vive et hardie a su trouver dans notre langue toutes les ressources nécessaires pour exprimer les rêveries de la muse du Nord, pour rendre ses inspirations énergiques, parfois même un peu sauvages. On y trouve une forte empreinte de l'esprit romantique, dont la nouvelle école française n'a guère produit jusqu'à présent que de pâles imitations, et cependant la pureté du style n'est jamais sacrifiée à la recherche des images, la pensée ne se cache pas sous l'obscurité de formes étranges et embarrassées. Des sentimens nobles et tendres, des descriptions pleines de fraîcheur donnent à sa poésie un charme tout particulier que vient rehausser encore le mérite d'une expression toujours claire, gracieuse et correcte. C'est la langue harmonieuse des grands écrivains classiques habilement employée à interpréter les élans d'une âme rêveuse et romantique. Aussi nous ne dirons pas, comme M. Ste.-Beuve dans la préface qu'il a insérée en tête de ce volume, que M. Ostrowski « a essayé de » produire ses inspirations d'exilé dans des formes et avec des » couleurs qui font presque de lui un élève de Victor Hugo. » Mais nous conseillerons à l'école française de suivre le bon exemple qu'il lui donne en s'écartant au contraire des erremens du maître, et en sachant allier l'élégance du style à l'originalité de la pensée.

Les souvenirs de la terre natale, les exploits et les malheurs de la Pologne, les angoisses de l'exil forment les principaux sujets de ces poésies auxquelles l'auteur a joint quelques imitations du polonais et une traduction des *Amours des anges* de Th. Moore.

M. Ostrowski a su donner à ses tableaux un prestige qu'on croyait ne pouvoir trouver que sous le beau ciel du midi. Sans affectation ni recherche prétentieuse, il s'abandonne tout naturellement à ses sympathies patriotiques et trouve la poésie gracieuse et pure dans la simple expression d'un sentiment vrai.

« Qu'elle était belle ainsi cette forêt profonde
Semblable en sa vieillesse aux bois du Nouveau-Monde,
Où jamais un mortel, de ses pas ennemis,
Avant moi n'a troublé les échos endormis :

Où Volborka la belle, à l'eau capricieuse,
Déroulait au soleil son écharpe soyeuse,
Comme un caméléon sinueux et changeant
Se divisait parfois en aigrettes d'argent;
S'unissait, retombait en cascade sonore
Et fuyait en serpent pour revenir encore.
Les chênes n'y tombaient que ployés par le temps
Ou bien déracinés par l'effort des autans.
Souvent un chêne mort unissait les deux rives :
Des lianes, des fleurs, des branches fugitives,
Venaient à ses débris s'attacher en flottant,
Et le pont s'élevait, de verdure éclatant.
Des oiseaux du midi, des fauvettes nomades,
Des geais bleus, des moqueurs, volant par myriades,
Dans leur langue d'amour se parlaient dans les airs :
Leurs voix étaient d'accord, comme dans les concerts
De chanteurs exercés mille voix réunies
Produisent en vibrant de grandes harmonies. »

Ces riantes images sont d'autant plus frappantes qu'elles contrastent à côté de la teinte mélancolique répandue sur toutes les pensées du pauvre exilé.

Sur ses traits déflorés qu'un mal secret dévore
Un muet souvenir quelquefois fait éclore
Des reflets plus touchans :
Comme dans un herbier les roses trépassées
Conservent en mourant leurs teintes nuancées
Et le parfum des champs.

Quelquefois sur sa joue un sourire éphémère
(On dit qu'en ces instans il rappelle sa mère)
Vient s'asseoir à demi;
Mais bientôt il s'efface, et sa lèvre muette
Jamais ne répandit son âme de poète
Dans le sein d'un ami.

Ces deux strophes, que nous empruntons au portrait de l'auteur, peignent bien un cœur brisé par de grandes infortunes. C'est la douleur du proscrit obligé de fuir pour se soustraire à une mort ignominieuse, parce qu'il a voulu rendre à son pays l'indépendance et la liberté. Il ne vit plus que dans le passé, son énergie se réveille au souvenir de la lutte héroïque dont il fut un des acteurs, et sa verve s'anime pleine d'éloquence pour exalter la gloire de ses compagnons d'armes, pour maudire les oppresseurs de sa patrie :

Les feux avaient cessé ; le Russe est aux barrières.
Où sont donc les fusils? Leurs balles meurtrières

Ont mille fois autant résonné ce matin
Qu'aux combats simulés du grand-duc Constantin.
Pourquoi se taisent-ils? Ah! c'est qu'une poignée
Dans le sang des milliers aujourd'hui s'est baignée;
C'est que les bataillons à la crainte étrangers
N'entendent que la voix qui leur dit : Feu! chargez!
C'est que leur sein brûlant aspire la fumée,
Que leur bras défaillant soutient l'arme enflammée;
C'est que depuis le jour, sans reculer d'un pas,
Le héros fantassin affronte le trépas :
Alors, ivre de sang, muet, presque en délire,
Sans crainte et sans mémoire, il charge, il arme, il tire;
Ses bras, comme agités par un secret ressort,
Font mouvoir son fusil, et l'instrument de mort
Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
Lorsqu'enfin en fouillant au fond de sa giberne
Il cherche une cartouche, il n'y trouve plus rien,
Il sent que le fusil s'embrase dans sa main;
Une pâleur mortelle a couvert son visage,
Et le soldat succombe en écumant de rage.

Mais que peut le courage contre ces hordes innombrables qui accourent à la voix de leur chef qu'elles adorent presque comme un dieu! La Pologne succombe malgré de si généreux efforts; il faut qu'elle courbe sa tête sous le joug de fer, et ses enfans, condamnés à l'esclavage, doivent se préparer à des combats plus douloureux, car ils seront obscurs et sans gloire.

Le Christ à Nazareth, aux jeux de son enfance
Associait la croix, symbole de sa mort :
Mère du Polonais! qu'il apprenne d'avance
Le combat qui l'attend, les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante;
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
Parmi les chevaliers, détrôner le croissant,
Ni comme les Gaulois, dans son pays sublime,
Semer la liberté, l'arroser de son sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Recevoir le défi par un agent secret :
La lice du combat, c'est la caverne obscure;
Un puissant ennemi va signer son arrêt.

Il meurt : pour monument et pour pompes funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris,
Quelques pleurs d'une femme, et parmi les ténèbres
Les tristes entretiens de quelques vieux amis.

On se laisse volontiers émouvoir par le sentiment profond qui domine le poète ; on partage son enthousiasme, son indignation ; on pleure avec lui sur le sort de la malheureuse Pologne. Cette poésie, si bien appropriée au sujet, fait oublier que l'auteur est un étranger, appartient à un autre pays, parle une autre langue. Elle excite la sympathie, et laisse après elle une tristesse dont on ne peut se défendre. Aussi retrouve-t-on avec plaisir les *Amours des anges* de Th. Moore qui terminent le volume. Les douces inspirations, la suave harmonie du poète anglais sont en général rendus avec bonheur dans cette traduction élégante, qui décèle chez son auteur une connaissance approfondie de la langue française.

Le talent remarquable de M. Ostrowski sera, nous n'en doutons pas, dignement apprécié ; il lui assure un rang élevé dans la littérature française, et lui ouvre ainsi dans l'exil même une nouvelle carrière où son intelligence pourra se développer avec succès et cueillir de belles palmes.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ESPAGNE MODERNE, suivie d'un aperçu sur les finances ; par M. *de Marliani*. — Paris. 2 vol. in-8, 16 fr.

La guerre civile qui désole l'Espagne depuis près d'une dizaine d'années offre un problème fort difficile à résoudre. Les renseignemens incomplets, souvent même contradictoires, et en général peu dignes de confiance que fournissent les journaux, sont loin d'éclairer la question d'une manière satisfaisante. C'est un tel imbroglio d'émeutes, de révoltes, de factions, de combats sans gloire et sans résultat, de brigandages et de barbarie, qu'on finissait par ne plus rien y comprendre du tout, et que, dégoûté de cette lutte interminable, on ne lisait plus guère l'article Espagne, lorsque les derniers événemens semblant indiquer une solution prochaine sont venus ranimer l'intérêt, rappeler l'attention publique sur cette malheureuse contrée. L'ouvrage de M. de Marliani paraît donc dans un moment tout-à-fait opportun, car son but est de jeter un jour tout nouveau sur la situation réelle du pays, et sur les véritables causes de l'anarchie dont il est la proie. Le sujet voulait être traité par un Espagnol, qui seul peut bien connaître les institutions, les mœurs, les préjugés nationaux, les qualités et les défauts de l'Espagne,

pays à part du reste de l'Europe dont il diffère totalement sous maints rapports essentiels. M. Marliani se trouve d'autant plus apte à remplir cette tâche, qu'il a pris part aux événemens, qu'il a joué lui-même un rôle politique et qu'il peut dire comme Énée en parlant des malheurs de Troie :

.... et quorum pars magua fui.

C'est dans l'histoire du passé qu'il va chercher l'explication des phénomènes du temps présent. En effet, pourquoi voudrait-on isoler notre époque de celles qui l'ont précédée, comment apprécier la crise actuelle si l'on fait abstraction des événemens antérieurs? Dans un résumé fort intéressant, M. de Marliani passe en revue l'histoire d'Espagne depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. Il montre comment le mauvais gouvernement des princes qui se sont succédé sur le trône a petit à petit introduit le désordre, la prodigalité, la mauvaise foi dans toutes les branches de l'administration. Des intérêts personnels, des vues égoïstes, l'ignorance et le fanatisme, ont, pendant des siècles, sacrifié les vrais intérêts du pays à la satisfaction de leurs passions haineuses ou cupides. Charles-Quint avait déjà tenté d'affaiblir l'élément municipal qui faisait ressembler l'Espagne à une confédération républicaine, bien plus qu'à un état monarchique. Mais ce fut le sombre Philippe II qui lui porta les coups les plus funestes en organisant sourdement la tyrannie, en appuyant le despotisme sur le pouvoir redoutable du clergé. L'inquisition devint entre ses mains un instrument terrible qui lui servit à réduire toute opposition, à étouffer toute résistance. Profitant avec habileté de l'influence des prêtres et du zèle ardent qu'ils mettaient à poursuivre l'hérésie sous quelque forme qu'elle se montrât, il fonda sa puissance sur la terreur, et son règne malheureusement trop long anéantit à la fois en Espagne l'énergie morale et la prospérité matérielle. Les hommes n'étaient à ses yeux que des espèces de marionnettes qu'il faisait jouer à son gré jusqu'à ce qu'elles fussent usées, puis qu'il brisait pour en prendre d'autres. Ses agens, ses confidens intimes n'étaient pas plus que ses ennemis à l'abri de sa cruauté capricieuse, et les courtisans eux-mêmes disaient que le sourire de Philippe se trouvait bien près de son poignard. Les intrigues nombreuses qu'il entretenait partout exigeaient des dépenses considérables; aussi les trésors du Nouveau-Monde ne pouvaient y suffire. Il fut obligé de recourir à maints expédiens pour augmenter ses revenus et tous les moyens lui semblaient bons dans ce but. Il épuisa donc l'une après l'autre toutes les ressources du pays, don-

nant le funeste exemple du pillage et de la dilapidation. Une fois entré dans cette voie un gouvernement se trouve entraîné fatalement à la suivre jusqu'au bout. Aussi ses successeurs imitèrent-ils son exemple. L'Espagne vit ses richesses disparaître bientôt pour faire place à la misère, et l'une des plus belles contrées de l'Europe fut changée en un vaste couvent; on n'y rencontra plus que des moines oisifs, des mendians vivant d'aumônes, et des bandits audacieux bravant les lois divines et humaines. C'est ainsi que se relâchèrent tous les liens sociaux; le commerce et l'industrie, loin de se développer comme dans les pays voisins, s'éteignaient peu à peu; c'était un véritable retour à la barbarie dont les progrès n'ont été ralentis que par l'influence de ces institutions vivaces qui avaient fait la prospérité des provinces espagnoles, mais qu'on pouvait craindre de voir enfin succomber au milieu de la dissolution générale. L'Espagne ne prit ainsi presque aucune part au mouvement des 17e et 18e siècles. Elle semblait séparée par un mur d'airain du reste de l'Europe, et demeura tout-à-fait étrangère à la marche des idées, aux progrès que firent les autres nations pendant cette époque mémorable. Sans doute, sa séquestration ne put pas être entièrement complète, la pensée ne se laisse arrêter par nul obstacle, et les grandes voix qui proclamaient les principes nouveaux de la tolérance, de l'égalité, de la liberté, durent retentir jusque dans la Péninsule. Mais ce ne fut qu'un faible écho, inintelligible pour la foule, et qui ne trouva de sympathie que dans un bien petit nombre d'esprits éclairés, d'âmes élevées, dont les efforts devaient encore long-temps demeurer stériles. Il fallut l'invasion française pour tirer le peuple espagnol de cet assoupissement léthargique. En présence des armées étrangères, l'esprit d'indépendance se réveilla, la nation retrouva des forces pour repousser le joug qu'on prétendait lui imposer, et si l'on avait voulu profiter de cet élan admirable, il était facile de le faire servir à la régénération du pays. Malheureusement le talent et les vertus avaient depuis long-temps déserté le trône d'Espagne; le prince qui régnait alors n'eut rien de plus pressé, une fois le danger éloigné, que de comprimer le mouvement, de refouler toute pensée généreuse et de faire contribuer le dévouement de son peuple à l'accroissement du pouvoir absolu. Cependant les germes semés par la révolution française ne furent pas tout-à-fait étouffés; ils se développèrent en silence, puis quand leurs racines eurent pénétré dans le sol, on les vit porter leurs fruits : une révolution fut tentée et dès ce moment commença la longue lutte qui n'est pas encore terminée aujourd'hui.

D'une part, la guerre civile trouva dans le peuple les élémens les plus propres à l'alimenter; de l'autre, le désordre de l'administration et le mauvais état des finances empêchèrent le gouvernement d'apporter à sa répression toute la vigueur nécessaire. Le sol accidenté de l'Espagne favorise singulièrement ce genre de guerre, et le vieil esprit provincial, jaloux de ses droits, est l'ennemi naturel de la centralisation et de l'unité. Tels sont encore à présent les obstacles les plus grands qui s'opposent à l'établissement régulier du régime constitutionnel.

M. Marliani montre que la cause de Don Carlos compte bien peu de partisans réels; c'est un drapeau, un chef autour duquel se sont réunis les mécontens qui pensaient ainsi combattre pour le maintien de leurs institutions municipales dont l'existence semblait menacée. Les deux grandes fautes qu'il reproche au gouvernement actuel sont, d'abord de n'avoir rien fait pour rétablir la confiance et s'ouvrir par là de nouvelles sources de crédit, puis d'avoir prétendu réorganiser le pays sur des bases toutes nouvelles sans aucun égard pour des institutions encore pleines de vie, dans lesquelles il devait au contraire chercher les élémens de sa force, sauf à les modifier ensuite graduellement dans le sens unitaire. Il donne des détails fort curieux sur l'état des partis dont les dénominations n'expliquent point la tendance réelle; ainsi les modérés sont suivant lui plus révolutionnaires que les exaltés, car ils prétendent faire table rase pour élever une forme de gouvernement toute nouvelle, tandis que les derniers veulent s'appuyer sur le passé, fonder la liberté sur les élémens naturels que leur offre le pays. De là ces inextricables complications qui viennent replonger l'Espagne dans l'anarchie au moment même où la guerre civile semblait terminée. Un autre malheur non moins déplorable que signale M. de Marliani, c'est l'absence presque totale d'hommes supérieurs capables d'exercer par leur talent ou leur caractère une haute influence, de dominer les événemens, et de leur imprimer une direction ferme vers un but bien déterminé. L'agitation se perpétue ainsi sans qu'on puisse en prévoir le terme. Cependant M. de Marliani ne désespère point de l'avenir, il croit le peuple espagnol susceptible de grandes choses, d'efforts généreux qui pourront le faire sortir heureusement de cette crise pénible. Mais c'est dans le triomphe du parti exalté qu'il voit le salut de la patrie, et pour obtenir ce résultat il faut que des chefs habiles et dévoués au bien public se mettent à sa tête.

Dans l'aperçu financier qui termine cette histoire, l'auteur déploie une connaissance profonde des ressources de l'Espa-

gne; il cherche à prouver qu'avec des réformes administratives sagement exécutées, on pourra facilement relever le crédit, et trouver dans les revenus du pays de quoi suffire aux dépenses de l'État. Mais il appuie fortement sur la nécessité d'observer avec un religieux scrupule tous les engagemens pris vis-à-vis des créanciers de l'Espagne. La charge est lourde sans doute, mais il est bien certain que pour les gouvernemens comme pour les particuliers, la probité est la base la plus solide de la confiance et du crédit.

L'ouvrage de M. Marliani nous paraît sous tous les rapports digne d'être vivement recommandé. Non-seulement il est riche de faits nouveaux, intéressants, propres à faire bien connaître l'Espagne et les questions qui s'y débattent, mais encore il est écrit d'une manière fort remarquable. On voit que le français est aussi familier à l'auteur que sa propre langue maternelle.

La Hongrie et la Valachie, souvenirs de voyage et notices historiques; par *Ed. Thouvenel.* — Paris. In-8, avec une carte. Prix : 7 fr. 50 c.

Un voyage de Vienne à Constantinople, par les bateaux à vapeur qui suivent le cours du Danube, a fourni à M. Thouvenel l'occasion de recueillir d'intéressans détails sur les populations diverses qui habitent les rives de ce fleuve. La Hongrie et la Valachie ont surtout été l'objet de ses observations, et il décrit d'une manière assez remarquable l'état actuel de ces deux pays où la civilisation et la barbarie se rencontrent côte à côte. Il retrace brièvement les progrès faits depuis un petit nombre d'années par la Hongrie vers le réveil de sa nationalité, ainsi que les dernières révolutions du gouvernement valaque. Ses jugemens sont empreints de modération, et le peu d'enthousiasme qu'il montre ensuite pour les réformes turques prouve qu'il ne se laisse pas aveugler facilement, et n'accepte comme de véritables améliorations que celles qui se traduisent en faits appréciables pour tous.

Les concessions que la nation hongroise a obtenues de l'empereur d'Autriche, semblent lui promettre un développement prochain, soit sous le rapport industriel par le perfectionnement des voies de communication, soit sous le rapport littéraire par la réhabilitation de sa langue nationale, heureusement substituée dans le sein même de la diète au latin bâtard et corrompu qui avait pris sa place. Dans ces deux seuls progrès on peut dire qu'il y a plus d'avenir que dans toutes les tentatives révolutionnaires. La marche sera lente sans doute, mais sûre, et l'on peut prévoir qu'un jour la

Hongrie bénira comme ses bienfaiteurs le prince dont le patriotisme ardent a conquis ces précieux avantages, et l'empereur qui a su comprendre que ses véritables intérêts étaient dans la prospérité du peuple soumis à sa domination.

La situation politique de la Valachie est loin d'être aussi favorable. M. Thouvenel en fait un assez triste tableau. La civilisation y a bien pénétré parmi les hautes classes, mais la féodalité y présente encore l'aspect le plus barbare; l'esclavage le plus abrutissant y est encore la condition d'une grande partie de la population. Les bonnes intentions de quelques hommes éclairés se trouvent paralysées par les tiraillemens continuels auxquels le gouvernement est exposé, placé comme il l'est entre la suzeraineté de la Turquie et la protection du czar russe. Après avoir été longtemps le théâtre de la lutte de ces deux pouvoirs rivaux, la Valachie est maintenant celui de leurs intrigues, et il est impossible de prévoir quand elle pourra se soustraire à ce double joug qui étouffe sa nationalité.

L'auteur termine son voyage par une description piquante des principaux palais et mosquées de Constantinople qu'il a eu l'heureux privilége de visiter au moyen d'un firman obtenu pendant son séjour par l'ambassadeur belge.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE GUIDE du Catéchumène vaudois, ou Cours d'instructions destinées à lui faire connaître la vérité de la religion catholique; par *M. A. Charvaz*, évêque de Pignerol. — Paris. 2 vol. in-12.

Ce livre est destiné à la conversion des hérétiques vaudois; l'auteur paraît animé d'un zèle tout charitable, et c'est avec les paroles les plus douces, les plus bienveillantes, qu'il appelle les brebis égarées à rentrer au bercail. Nous n'avons rien à dire de ses argumens qui sont ceux, déjà depuis long-temps connus, de la controverse catholique, et sans doute la conviction la plus profonde a dirigé sa plume. Mais ce qui nous frappe en ouvrant ce catéchisme, c'est l'espèce de courage qu'il faut pour s'adresser ainsi à ceux que naguère on brûlait, on pendait, on torturait de mille façons. N'y a-t-il pas une sorte de dérision, d'ironie poignante à venir leur parler de la miséricorde infinie, de la bonté magnanime de cette Eglise qui n'avait pas de bûchers trop ardens, de supplices trop

cruels pour vaincre la résistance de ceux qu'elle nomme aujourd'hui ses enfans égarés? Comment veut-on que les Vaudois oublient déjà ce passé si près d'eux encore, dont l'histoire est écrite avec le sang de leurs ancêtres? Sous la laine du mouton ils croient voir percer la dent du loup; et en vérité l'on ne saurait les blâmer, car l'expérience leur a montré ce que valent ces paroles mielleuses, cette apparente débonnaireté qui trop souvent n'ont été que les préludes d'une persécution violente. On débute ainsi par la douceur, on gémit sur la séparation qui divise l'église en deux camps, on ne s'adresse qu'à la conscience des gens que l'on veut convertir, et l'on ne prend d'abord pour arme que la seule persuasion. Mais rencontre-t-on quelques consciences indociles, quelques esprits rétifs? aussitôt l'Église appelle à son aide le principe d'autorité, elle ordonne la contrainte comme moyen plus efficace de sauver les âmes; et le zèle le plus charitable dans son principe ne tarde pas à prendre le caractère le plus odieux de barbarie et de cruauté. Pour toute réponse aux exhortations de l'évêque de Pignerol, les Vaudois n'ont qu'à ouvrir le recueil des édits qui pendant tant de siècles se sont succédé sans interruption, et ont en vain épuisé contre eux toutes les ressources de la torture morale et physique la plus raffinée. Grâce à la marche des idées, cet arsenal de persécution est aujourd'hui fermé; mais peut-on répondre qu'il ne se rouvrira pas, et croit-on l'esprit humain assez imprévoyant, pour avoir oublié déjà les terribles leçons du passé? Si du moins on se montrait décidé à ne plus employer d'autre moyen que la libre discussion! Mais on sent bien que l'unité de croyance et de culte ne saurait reposer que sur l'intolérance, et déjà l'on s'empresse d'appeler à son aide l'appui de l'autorité civile, d'appeler sa protection sur des établissemens où l'on puisse commencer à employer en secret cette vigueur qu'on n'ose pas encore déployer ouvertement.

L'ouvrage de l'évêque de Pignerol doit servir d'avertissement aux Vaudois du Piémont. Qu'ils se tiennent sur leurs gardes, qu'ils veillent avec zèle et vigilance. Il est évident que le catholicisme tente un dernier effort; nous en voyons de tous côtés des signes non équivoques; ce prétendu réveil religieux dont on a fait tant de bruit, n'est qu'une nouvelle tentative de rétablir le joug de l'Église romaine. Il faut donc que les partisans du libre examen serrent leurs rangs et se préparent à la lutte. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le conflit nous paraît inévitable, mais le succès ne saurait être douteux. On ne fait pas rétrograder l'esprit humain, on ne relève pas un édifice dont les fondemens sont ruinés.

SCÈNES ÉVANGÉLIQUES écrites et gravées pour mes enfans; par *Napoléon Roussel*. — Paris, chez Delay, rue Basse-du-Rempart, 62. 1 vol. in-8, avec atlas, 3 fr.

Sous le titre de *Scènes évangéliques*, M. Roussel a réuni une suite de récits empruntés au Nouveau Testament et mis à la portée de l'enfance par des explications simples, claires, par des applications pratiques aux détails de la vie commune qui en font mieux comprendre la morale, et rendent son influence plus efficace. Chaque scène est représentée dans l'atlas qui accompagne le volume, par une gravure offrant les principaux personnages avec l'expression particulière de chacun des rôles qu'ils y jouent. L'auteur, convaincu de l'impression produite sur l'esprit des enfans par la vue de semblables images, veut ainsi graver plus fortement dans leur mémoire le souvenir de cette lecture qui doit être faite en famille, afin que les parens dirigent leur attention sur les objets les plus importans, et insistent sur les passages de la narration qui décrivent le tableau, tandis que les jeunes spectateurs cherchent à en reconnaître tous les détails sur la gravure. Cette méthode nous paraît, en effet, très-bonne, et nous croyons qu'elle peut être employée avec succès, surtout dans tout ce qui tient à la partie historique de l'enseignement primaire. Les faits sont difficilement saisis et bien vite oubliés par les enfans, lorsqu'on se borne à leur en faire le récit; mais quand par des dessins expressifs, on en retrace l'image à leurs yeux, on les rend en quelque sorte témoins de l'action, leur imagination est vivement frappée, et le souvenir allié dans leur mémoire à des objets réels ne s'efface plus.

M. Roussel a choisi les scènes de la vie de Jésus les plus propres à intéresser ses jeunes lecteurs : la bénédiction des enfans, la guérison des malades, le sermon sur la montagne, les principaux miracles, l'entrée à Jérusalem, la cène, la trahison de Juda, la crucifixion, etc.

Quelques traits de l'apostolat de saint Paul complètent cette série qui sera bientôt suivie de deux autres, l'une sous le titre de *Scènes patriarchales*, la seconde sous celui de *Scènes prophétiques*. L'ouvrage complet renfermera donc, en trois volumes, tout ce que l'histoire biblique offre de leçons morales, d'instructions salutaires et de récits intéressans pour la jeunesse.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

HISTOIRE POLITIQUE et anecdotique des prisons de la Seine, contenant des renseignemens inédits sur la période révolutionnaire; par *B. Maurice*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Les prisons sont devenues, depuis quelque temps, l'objet de l'attention générale. On s'est tout-à-coup ému de l'état déplorable dans lequel se trouvaient ces établissemens destinés à renfermer les hommes qu'une mauvaise éducation ou des passions violentes rendaient dangereux pour la société. Quelques philanthropes ayant sonné l'alarme en dévoilant les abus de ce système funeste, qui ne tendait qu'à corrompre toujours plus ceux qu'on voulait punir, de toute part on s'est mis à étudier l'état d'institutions dont, jusque là, nul ne semblait songer à s'inquiéter. Les vicissitudes politiques ont encore favorisé ce mouvement des esprits, en faisant connaître, par expérience, l'intérieur des prisons à une foule d'hommes de la classe lettrée, d'une intelligence fort supérieure à celle de leurs habitans ordinaires. S'il n'en est pas encore résulté de bien grandes améliorations, du moins doit-on reconnaître que l'opinion publique, éclairée à ce sujet, est devenue une garantie précieuse contre les abus les plus révoltans, et qu'en présence de toutes les turpitudes qui ont été dévoilées, la nécessité d'une réforme est aujourd'hui généralement sentie. Divers systèmes se partagent les esprits et, de part et d'autre, on est sans doute trop enclin à s'exagérer les effets qu'on en peut espérer; mais n'importe, la direction est bonne et les discussions, les essais, les tâtonnemens de notre époque porteront leurs fruits dans l'avenir. En attendant, on ne saurait recueillir trop de documens, et tous les détails propres à jeter du jour sur les vices de la routine sont des matériaux précieux qui avancent plus la question que ne pourraient le faire les déclamations éloquentes ou les débats dans lesquels l'amour-propre se glisse trop souvent, aux dépens de la vérité. Aussi, le livre de M. Maurice, quoique sous une forme légère, et ne faisant qu'effleurer à peine les points qui se rattachent au système pénitentiaire, nous a paru digne d'exciter l'intérêt. On y trouve beaucoup de faits curieux, des révélations piquantes, des observations ingénieuses. L'auteur passe en revue les diverses prisons du département de la Seine, et groupe, autour de chacune d'elles, toutes les anecdotes qui peuvent le mieux

faire apprécier son état, soit physique, soit moral. Les réflexions dont il entremêle ses récits, sont en général empreintes d'un sens droit, d'une grande impartialité; il rend justice à ce qui est bien, et fait ressortir avec force les abus.

ÉCONOMIE POLITIQUE DES ROMAINS; par *Dureau de la Malle*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Fruit de longues et savantes recherches, cet ouvrage offre un grand intérêt. Il jette une vive lumière sur l'organisation sociale de l'antique Rome et sur les institutions politiques, civiles et fiscales, sous le régime desquelles vivaient les maîtres du monde. C'est plutôt de la statistique que de l'économie politique, mais les faits nombreux et les curieux documens rassemblés par M. Dureau de la Malle, fournissent à cette dernière science des données nouvelles, pour l'application de ses principes. Il est intéressant d'étudier les effets produits dans le passé par les mêmes causes qui agissent encore aujourd'hui, et de comparer ensemble des époques si éloignées, appartenant à deux civilisations différentes, mais où les mêmes phénomènes se sont présentés comme pour mieux prouver l'existence des lois économiques, dont on voudrait vainement nier la réalité.

M. Dureau de la Malle traite tour-à-tour de la population, de la monnaie, du prix des subsistances, de la propriété et des impôts. Il expose tous les rouages de l'administration romaine et, de cette manière, nous donne une connaissance profonde de la vie civile, telle qu'elle existait dans l'ancien monde. Son livre offre le résumé de tout ce que les écrivains classiques nous apprennent à ce sujet, et les hypothèses les plus probables sur les divers points qu'ils ont laissés dans l'obscurité. Il est rempli de vues ingénieuses, propres à éclairer l'histoire d'un jour nouveau. Les savants l'accueilleront avec joie, et les économistes pourront y puiser bien des faits précieux pour appuyer leurs théories.

Cependant il paraîtra sans doute assez bizarre que l'auteur ait donné le titre d'*Economie politique* à un livre qui prouve plutôt que les Romains n'avaient aucune notion de cette science moderne, n'en soupçonnaient même pas les premiers principes, et se laissaient toujours guider uniquement par ce qu'ils croyaient être les nécessités du moment, ou les meilleurs remèdes contre des maux dont ils ignoraient tout-à-fait la cause. C'est une fâcheuse confusion de mots, que nous avons eu déjà l'occasion de signaler lorsque M. Blanqui

publia son *Histoire de l'économie politique*, et qui ne nous semble propre qu'à favoriser certaines idées fausses déjà trop répandues à ce sujet. Les erremens des Romains ou de tel autre peuple ancien ne constituent pas plus l'économie politique, que les aberrations des alchymistes ne constituent la chimie. Ce sont des faits antérieurs qu'il est bon sans doute d'étudier, mais c'est nuire à la science que d'abuser ainsi de son nom.

Études sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes, St.-Simon, Charles Fourier, Robert Owen; par *L. Reybaud*.— Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Le titre de réformateur donné à Ch. Fourier, à St.-Simon, à R. Owen, nous paraît un peu trop ambitieux. En effet, il serait bien difficile de dire quelles réformes ces trois utopistes ont opérées. Frappés du malaise social, ils ont cherché les moyens d'y remédier et ils ont imaginé des systèmes plus ou moins ingénieux, qui sont venus échouer dès leurs premiers pas dans la voie pratique. Tous les trois se sont accordés à reconnaître que l'association devait être le meilleur remède, mais aucun d'eux n'a su trouver une solution satisfaisante au problème ainsi posé. On peut dire qu'une même erreur a rendu leurs efforts stériles en leur faisant confondre l'association avec la communauté des biens. Loin de tendre ainsi à réformer l'état social actuel, ils ont été conduits à le rejeter complètement, à vouloir lui en substituer un tout nouveau dont le moindre défaut est d'exiger des hommes très-différens de ceux qui ont existé jusqu'ici sur la terre. St.-Simon, d'abord, a pris pour base l'inégalité des intelligences, et a prétendu organiser une hiérarchie fondée sur leur développement graduel. Renversant l'ordre habituel de l'élection qu'il fait partir du haut en bas au lieu du bas en haut, il a posé en principe que l'homme de génie, digne de commander aux autres, devait se proclamer lui-même, puis déterminer ensuite le rang de ses subordonnés, classer ses inférieurs et accorder à chacun selon ses capacités. On comprend facilement le côté spécieux que présente cette idée, il y a en effet quelque chose d'anormal dans l'ordre établi qui confie l'élection à des masses généralement peu éclairées, incapables souvent d'apprécier les conditions nécessaires d'un bon choix. Il semble bien plus naturel d'accorder ce droit à la supériorité intellectuelle, de prendre pour juge celui que ses facultés éminentes mettent hors de ligne et qui est reconnu de tous comme le plus capable de discerner la valeur réelle de chacun. La hiérarchie des intelligences est un fait qui existe, qu'on ne peut nier et que

les théories d'égalité absolue ne pourront sans doute jamais détruire. Mais est-il possible d'en faire la base de l'organisation sociale? Peut-elle se réduire en application systématique et régulière? Voilà le problème à résoudre, et le simple raisonnement suffit pour démontrer l'impossibilité d'une solution pratique avec les élémens dont le législateur peut disposer ici-bas. En effet, il faut nécessairement prendre l'homme avec ses faiblesses, ses passions, ses penchans, car nous ne saurions pas songer à changer l'œuvre du Créateur. Or, la première condition du système St.-Simonien, la proclamation du Père ou premier chef de la doctrine est déjà tout-à-fait contraire à ce que nous connaissons de la nature humaine. Il faudrait un ange pour un pareil rôle et encore n'est-il pas bien sûr que les hommes consentissent à le reconnaître. La hiérarchie des capacités, l'égalité des sexes ou l'émancipation de la femme, la communauté absolue, et mille autres détails du système offrent autant d'obstacles insurmontables. La courte histoire de la secte en est elle-même la preuve. La ferveur d'adeptes tout nouveaux, et le stimulant de la persécution n'ont pu l'empêcher de se dissoudre bientôt. Il est intéressant de suivre dans le récit de M. Reybaud les diverses phases de cette existence éphémère. On y voit les rêves de la théorie tomber l'un après l'autre devant les essais successifs de la pratique, et l'expérience renverser tout cet échafaudage idéal comme le réveil dissipe les illusions de nos songes.

Les idées de Fourier et d'Owen s'éloignent beaucoup moins de la réalité. L'association est l'unique élément dont ils veulent se servir pour réformer l'organisation sociale. Tout leur secret consiste à lui donner un développement plus grand, plus complet que celui qu'elle a reçu jusqu'à présent. Ils ne prétendent point changer les hommes, ils les acceptent tels qu'ils sont, et leurs efforts tendent seulement à faire converger toutes leurs facultés vers le bien commun, à utiliser sous ce rapport les passions mêmes qui paraissent aujourd'hui le plus anti-sociales. Owen voyait la solution du problème dans l'établissement de la communauté. Philanthrope zélé plutôt que fondateur de secte, il pensait atteindre ainsi le but de tous ses désirs, qui était d'améliorer le sort de la classe ouvrière, de la garantir contre les chances incertaines de sa position, de l'arracher à la misère et aux vices qui en sont trop souvent la suite. Le succès ne répondit point à son attente, et l'on reconnut qu'il fallait chercher ailleurs le remède au mal qu'on voulait détruire. Aussi Fourier, tout en appuyant son système sur l'association, rejeta la communauté. Plus ambitieux qu'Owen il embrassa le monde entier dans ses projets de réorganisation. Il partit d'un principe vrai : c'est que

l'isolement, l'égoïsme, la lutte hostile des individualités sont les plaies de la société. Il chercha donc le moyen d'extirper, d'anéantir à tout jamais ces germes de dissolution, et crut le trouver dans le phalanstère, vaste association ayant pour but de procurer à tous une somme égale de bonheur, une part suffisante de ces jouissances et de ce bien-être qui sont aujourd'hui le privilége exclusif des riches. Les passions humaines lui offrant un puissant mobile, loin de travailler à les réprimer, il s'en empara comme d'un levier propre à exciter l'homme au travail qu'il prétendit rendre ainsi plus attrayant et plus productif. La spécialité poussée à ses dernières conséquences lui parut être le meilleur moyen de satisfaire tous les goûts, d'utiliser tous les penchans en variant à l'infini la diversité des travaux. Mais pour organiser les travailleurs en séries et groupes qui pussent être mus par ce qu'il appelle l'attraction passionnée, il fallait nécessairement établir d'abord une classification bien complète de toutes les passions. Or, ce fut là le premier échec qu'éprouva son système. Toute classification de ce genre est purement arbitraire ; elle doit se renfermer dans des généralités dont elle a déjà bien de la peine à embrasser l'ensemble, et dès qu'il s'agit d'application elle se voit débordée de toute part, elle succombe devant les innombrables modifications qu'exigent les tendances individuelles. Le tableau des passions, rédigé par Fourier, est une conception fort originale sans doute, mais qui ne saurait amener aucun résultat pratique, parce que dès les premiers essais il se rencontrerait une foule de genres ou d'espèces pour lesquels le phalanstère n'aurait aucune case convenable. La sanction de l'expérience est du moins indispensable pour une telle classification, et encore peut-on prévoir qu'elle lui ferait subir des modifications continuelles. Nous avons dit que Fourier n'admettait pas la communauté dans son système. En effet, il conserve l'appropriation particulière, et chaque phalange est une réunion d'actionnaires qui font valoir leur capital en commun, se partageant les produits proportionnellement suivant la part de travail et d'intelligence que chacun apporte. Le stimulant le plus actif qui puisse exciter l'homme au travail est ainsi conservé, et si les jouissances sont égales, les fortunes ne le seront pourtant pas. Ceci n'est déjà pas bien clair, mais ce qui l'est encore bien moins c'est le but et le résultat de cette appropriation qui paraît en contradiction flagrante avec tout le reste de l'organisation phalanstérienne. Fourier détruit la famille, quoiqu'il veuille conserver le mariage, car à côté du mari se trouveront le sigisbé, l'ami, l'amant, et, que sais-je? maintes concessions propres à relâcher le lien conjugal ; les enfans ne seront point élevés par leurs mères, ils formeront des groupes séparés de

leurs parens. Ainsi donc plus d'hérédité possible; dès la seconde génération les biens amassés retourneront au phalanstère et l'appropriation particulière tout-à-fait illusoire fera place à la communauté. Ceci nous semble la conséquence inévitable des principes posés, et le système de Fourier conduit donc inévitablement à la communauté des biens, utopie dont le raisonnement a depuis long-temps fait justice et dont l'expérience d'Owen a démontré l'impuissance.

C'est ainsi que par des routes diverses les socialistes modernes sont presque tous arrivés à ce même résultat. Ils ont cependant rendu service en sondant la plaie, et en indiquant la voie qu'on doit suivre pour obtenir sa guérison. Mais leur erreur commune a été de croire qu'on pouvait substituer tout d'une pièce un ordre social nouveau à celui qui existe, d'échafauder un système complet sans autre base que la théorie, au lieu de tourner leurs efforts vers l'amélioration graduelle de la société.

M. Reybaud, quoique sa critique soit peut-être en général trop indulgente et trop portée à voir les inspirations du génie dans les rêveries obscures de ces imaginations exaltées, apprécie avec assez de justesse les caractères particuliers des trois systèmes qui font l'objet de ses études. Il termine par un coup-d'œil sur notre époque qu'il regarde comme destinée à préparer un avenir meilleur. La fermentation des esprits est à ses yeux un signe certain du travail qui s'opère sourdement, et sans vouloir pressentir l'organisation nouvelle qui sortira de ce travail, il croit que l'état social ne peut manquer de subir une transformation plus ou moins complète.

IDÉE DE LA RÉPUBLIQUE DE POLOGNE et son état actuel, manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, de la seconde moitié du XVIIIe siècle; par *Ed. Kurzweil*.—Paris, chez Lacour et Cie, rue Mignon, 2. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Ce manuscrit est, avec assez de vraisemblance, attribué par l'éditeur au comte de Broglie, ambassadeur de France à Varsovie, pendant le règne d'Auguste II de Saxe. En effet, ce diplomate est celui qui parut le plus s'intéresser au sort de la Pologne, et dont les efforts tendirent constamment à la soustraire à l'influence dangereuse de la Russie, qui, sous l'apparence d'une protection bienveillante et désintéressée, jetait les bases de sa domination future. C'est un tableau fort curieux des institutions de la république polonaise. On y trouve en détail tous les rouages de cette machine bizarre et compliquée, qui fonctionnait si péniblement et a fini par entraîner la ruine du pays. Il est très-curieux de suivre le

mécanisme de cette anarchie organisée, dans laquelle certains élémens de liberté se trouvaient unis avec les abus les plus monstrueux du privilége. L'élection était admise comme source de tous les pouvoirs; le roi voyait son autorité limitée par une diète à laquelle appartenait le droit de faire la paix ou la guerre, de battre monnaie, de modifier les lois, de lever des impôts, etc. Mais ces garanties mal comprises et mal appliquées, loin de produire l'effet salutaire qu'on en doit retirer, devenaient une source continuelle de trouble et de discorde. La forme oligarchique du gouvernement entretenait l'esprit turbulent de la noblesse. Le moindre de ses membres, jaloux de ses prérogatives, sacrifiait volontiers les intérêts de la république à leur maintien. L'unanimité des votes était indispensable pour sanctionner les décisions de la Diète, et grâce à ce déplorable principe, il suffisait d'un opposant pour rendre vaines ses délibérations, pour la faire dissoudre et transformer la discussion en une lutte de partis à main armée. La loi consacrait l'insurrection en imposant à tout citoyen l'obligation de se joindre à quiconque levait l'étendard de la révolte. Lorsque dans le sein de la Diète les opinions n'avaient pu s'accorder, il se formait entre les nobles des ligues ou confédérations qu'on désignait sous le nom de *rokosz*; et ce terme bizarre devenait le cri de ralliement auquel on était forcé de se soumettre sous les peines les plus sévères. Le roi lui-même devait se placer en tête de l'un des partis, et c'était la force qui décidait la question en dernier ressort. De cette manière, la guerre civile était organisée d'avance comme l'unique moyen de maintenir les priviléges de la noblesse; aussi ne manquait-elle pas d'y avoir recours toutes les fois qu'elle se croyait menacée. On ne comprend pas comment avec une organisation si vicieuse, la Pologne a pu conserver si long-temps son rang parmi les nations de l'Europe, et résister durant près de trois siècles à ce germe de mort qu'elle renfermait dans son sein. Un tel phénomène est d'autant plus extraordinaire que de crians abus s'étaient glissés dès l'origine dans presque toutes les branches de l'administration. Le mémoire du diplomate français en montre la preuve dans l'état déplorable des finances, et dans la corruption des tribunaux sur lesquels les grandes familles exerçaient une influence despotique, y faisant entrer leurs créatures, et s'en servant comme d'instrumens pour satisfaire leurs vengeances personnelles.

L'étude de ce document précieux jette une vive lumière sur les causes qui ont perdu la Pologne, et rendu inutiles tous les nobles efforts tentés par elle pour recouvrer son indépendance. La république, fondée sur de semblables bases,

est tombée pour ne plus se relever. Il est bien évident qu'elle ne renfermait aucun élément propre à réveiller l'enthousiasme populaire qui seul peut faire le succès des révolutions. Aujourd'hui que les idées ont marché suivant les lois de l'expérience, ce gouvernement oligarchique n'offre plus qu'une image de désordre et d'anarchie fort peu attrayante. Si le joug du despotisme est lourd à porter, celui d'une noblesse turbulente ne serait pas plus doux, et le premier a du moins l'avantage de la stabilité qui permet un certain degré de développement, un bien-être matériel tout-à-fait impossible sous l'autre. C'est ce qui explique comment ont échoué toutes les tentatives faites dans le but de rétablir la république de Pologne. Ce souvenir ne rappelle ni des idées d'ordre, ni des idées de liberté; la noblesse elle-même ne saurait songer à ressaisir ses anciens priviléges, et, pour compter sur l'appui sincère de la nation, il faut qu'elle commence par y renoncer complètement, par proclamer l'égalité des droits et par se montrer franchement décidée à tous les sacrifices qu'exige l'intérêt général du pays.

Le passé a fait son temps; on ne doit plus y puiser que les leçons sévères de l'expérience. L'avenir demande de nouvelles institutions. C'est une œuvre difficile sans doute, qui ne pourra s'accomplir que lentement; mais la préparer doit être aujourd'hui le but des efforts de tous les hommes qui rêvent la délivrance de leur patrie. M. Kurzweil, animé de cet esprit de réforme sage et progressive, dont l'action est bien plus féconde, quoique moins rapide que celle des révolutions, a pensé que la publication du mémoire de l'ambassadeur français pourrait contribuer en quelque chose à cet heureux résultat. Il est bon, en effet, de mettre au grand jour toutes les misères de cette oligarchie qui, par ses fautes, a conduit à l'asservissement un peuple si bien doué, si digne de la liberté. La longue durée de la lutte prouve quelle vie animait ce corps gangrené, et combien des institutions meilleures, une administration plus stable et mieux organisée seraient puissantes pour lui faire bientôt reprendre son rang parmi les États européens.

SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR LES GLACIERS, les moraines et les blocs erratiques des Alpes; par *Ch. Godeffroy*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

Les glaciers et les divers phénomènes qui s'y rattachent

sont devenus, depuis quelque temps, l'objet des études de plusieurs savants géologues. On a cru pouvoir y trouver quelques lumières sur l'origine des blocs erratiques et sur la cause mystérieuse de leur dispersion. Le déplacement continuel de ces fleuves de glace a paru donner le mot de l'énigme, et l'on a vu poindre sur l'horizon scientifique un nouveau système dans lequel les glaciers sont considérés comme les agens qui ont transporté ces blocs de granit, dont l'existence a déjà fourni tant d'hypothèses plus ou moins ingénieuses. La notice que nous annonçons ici combat avec force cette idée, et, quoique son auteur n'ait pas un nom connu dans la science, nous croyons que ses argumens, fondés sur le bon sens et sur l'observation, méritent d'exciter toute l'attention des savans. M. Godeffroy a étudié la question avec beaucoup de soin ; il a visité les glaciers à plusieurs reprises ; il ne parle que de ce qu'il a vu et bien vu, car ses remarques portent, en général, l'empreinte d'un esprit investigateur, d'un jugement réfléchi qui ne se prononce pas légèrement, sans avoir envisagé toutes les faces de son sujet. Il ne part point, d'ailleurs, de vues systématiques arrêtées d'avance, et les assertions qu'il émet toujours sous la forme modeste du doute ne sont appuyées que sur l'examen scrupuleux des faits. C'est un observateur ingénieux, qui suit pas à pas la marche des phénomènes et en tire des inductions que lui fournit le raisonnement, que confirme l'expérience. A ses yeux, les glaciers sont des espèces de canaux, par lesquels s'écoule la neige accumulée sur les sommités des hautes montagnes. Soumise à une forte pression, cette neige forme une masse de plus en plus compacte jusqu'à ce que les particules cristallisées, cédant sous le poids qui les écrase, se brisent, et comprimant au même instant l'air contenu dans leurs interstices, en dégagent du calorique en quantité suffisante pour opérer la fusion de la neige et la transformer en une glace homogène ne différant de la glace ordinaire que par la quantité innombrable de petites bulles d'air dont elle est criblée. La force mécanique de la coulée, continuant à agir, produit alors à peu près le même effet que le soc de la charrue qui creuse le sillon. Elle laboure le terrain, le soulève, le rejette sur les côtés et forme ainsi ces moraines latérales qui se voient dans tous les glaciers, et que jusqu'ici l'on attribuait à des débris entraînés du haut des montagnes par le mouvement des glaces.

Lorsque, par un phénomène bien constaté, mais dont on ignore la cause, la neige changeant de direction cesse de s'accumuler et d'exercer sa pression sur la coulée, la fonte s'opérant d'abord vers les parois qui touchent le terrain, une partie de la moraine s'écroule sur le glacier qui entraîne alors

avec lui une foule de blocs de toutes grandeurs, dont l'amas vient former la moraine terminale qui se trouve également à la base de tous les glaciers. Les veines et les bandes noires qu'on remarque dans la glace, et dont la régularité a souvent excité l'attention des observateurs, seraient aussi dues à une partie de ces débris, soumise à l'action du clivage continuel qui s'opère dans le glacier. Telle est, en résumé, l'opinion que M. Godeffroy a puisé dans un examen approfondi de toutes les circonstances extérieures qui peuvent servir à percer ce mystère, et qu'il oppose aux assertions des savans sur le transport par les glaciers des blocs erratiques. L'étude, soit des veines ou bandes noires, soit des moraines et de leurs débris, lui semble prouver leur identité avec la nature du sol labouré par le glacier. D'ailleurs, l'action de celui-ci est trop lente et proportionnellement beaucoup trop minime pour fournir une explication suffisante du phénomène gigantesque des blocs erratiques. Pour donner à cette hypothèse quelque probabilité, on a supposé que dans des temps fort reculés, de vastes glaciers couvraient toute la chaîne des Alpes, mais il faudrait encore admettre que les Alpes elles-mêmes avaient une hauteur beaucoup plus considérable que maintenant, car sans cela comment auraient-elles pu déverser de leurs flancs des coulées à des distances qui dépassent de 10, 20 et même 30 lieues la limite modeste des glaciers actuels ?

Sans prétendre expliquer la catastrophe géogénique bouleversive qui, en dépouillant les hautes chaînes de leurs parties supérieures, les a répandues sur nos continents, M. Godeffroy signale une observation qui pourra jeter quelque jour sur cet important problème. Il a remarqué que les blocs erratiques se trouvaient presque toujours accompagnés d'un terrain détritique, qui forme comme une traînée émigrante dont l'origine doit être la même que la leur.

« Ne serait-ce donc pas dans ces traînées si fréquentes dans les Alpes, et qui, à tant d'égards, semblent analogues aux Oozens de la Suède, qu'il faudrait chercher la clef de l'énigme des blocs erratiques, épars en si grand nombre surtout dans le voisinage de ces dépôts ? En effet, comment douter que le sort de ces fragmens isolés n'ait été le même que celui de ces vastes dépôts ? Ce serait donc dans ceux-ci et non dans les blocs isolés, qu'il faudrait étudier la catastrophe qui a balayé au loin des masses aussi prodigieuses. »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Septembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LE FAUST de Goethe, traduction complète, par *H. Blaze*, précédée d'un essai sur Goethe et suivie d'une étude sur la mystique du poëme. Paris. 1 vol. in-12 de 680 pages. Prix : 3 fr. 50 c.

Pour la première fois le chef-d'œuvre de Goethe est traduit dans son entier. Jusqu'à présent on ne connaissait guère en France que la première partie, la plus importante sans doute, la plus remarquable sous le rapport dramatique, mais qui ne renferme que la moitié de la pensée du poète. Quelque vaste que nous paraisse cette conception hardie, l'auteur la trouvait trop étroite encore pour son génie, et il voulut que son œuvre se rapprochât davantage de l'infini : tentative audacieuse à laquelle les forces humaines ne pouvaient suffire, mais qui montre la puissance de cet esprit supérieur et ouvre un champ fécond aux fantaisies de son imagination brillante. Après avoir conduit Faust au milieu des vanités orgueilleuses du monde moderne, il veut le transporter dans le sein de l'antiquité. Par un coup de théâtre la scène change : à la place de l'Allemagne romantique, c'est la classique Grèce avec ses divinités païennes, avec sa poésie noble et gracieuse, avec ses amours licencieux. A l'innocente et douce Marguerite, succède la fière Hélène qui inspire à Faust une passion violente. On voit ainsi percer la prédilection de Goethe pour le beau antique vers lequel il se sentait irrésistiblement entraîné, quoiqu'il se montrât souvent à la fois zélé défenseur et habile artisan des idées et des formes nouvelles. Le malaise qu'éprouve Méphistophélès au milieu de ce monde qu'il ne comprend pas, qui échappe à sa puissance et méprise sa colère, offre une image fort ingénieuse des

obstacles que Goethe devait rencontrer lui-même dans ses efforts pour concilier des élémens si divers, pour rattacher les inspirations du génie allemand chrétien ou panthéiste à celles de la muse antique et païenne. En vain il veut continuer son drame avec ces souvenirs de la Grèce classique; à chaque instant le fil se rompt et la trame laisse voir les nœuds grossiers qu'il est obligé de faire pour conserver une apparence d'unité dans son travail. Le scepticisme de la science moderne, le caractère satanique de Méphistophélès produisent un contraste étrange à côté des riantes et gracieuses images de la mythologie. L'action ne marche plus d'une manière suivie, l'esprit se perd au milieu des allégories nombreuses qui se succèdent; c'est le fantastique qui domine sans partage, et ses rêves sont empreints du plus obscur mysticisme. Aussi nous ne partageons point la prédilection marquée de M. Blaze pour cette seconde partie du Faust, et nous croyons que la plupart des lecteurs français seront de notre avis. C'est une ébauche pleine d'art et de talent sans doute, mais ce n'est qu'une ébauche, et la perfection des détails, la suave harmonie du style, la grâce et la fraîcheur de la poésie sont des mérites qu'on ne saurait apprécier dignement dans une traduction quelque bien faite qu'elle soit. Le travail de M. Blaze nous a cependant paru fort remarquable, il unit en général l'élégance à la fidélité; respectant scrupuleusement le texte de son auteur, il ne se permet ni interpellations, ni coupures. Le but de tous ses efforts a été de reproduire le Faust de Goethe tel qu'il est, afin de n'en dénaturer ni le sens ni la forme, et l'on peut dire qu'il a le plus souvent réussi, autant du moins que le permettait le génie de la langue française, si différent de celui de la langue allemande. Nous aurions préféré seulement qu'il employât d'un bout à l'autre la prose, plus facile à manier que les vers et plus susceptible aussi de se plier aux exigences d'une semblable interprétation. La poésie française est trop raide, trop compassée dans son allure, pour s'accommoder facilement du rôle que le traducteur veut lui faire jouer; et quoique certains passages du drame semblent, au premier abord, pouvoir être mieux rendus de cette manière, la tentative de M. Blaze ne servira qu'à prouver l'impossibilité d'atteindre dans ce genre un résultat tout-à-fait satisfaisant. Ses vers sont travaillés avec soin, on voit qu'il n'a pas craint de les remettre plus d'une fois sur le métier, et cependant la plupart ne ressemblent qu'à de la prose rimée, parce qu'il y manque cette liberté d'inspiration, cette verve qui seule peut donner naissance à l'harmonieuse poésie. Il fallait surtout éviter ce contraste dangereux à côté des trésors inépuisables

du poète allemand dont le puissant génie a si bien su mettre en œuvre toutes les ressources de l'une des langues les plus riches et les plus poétiques. La traduction de M. Blaze renferme maints fragmens de prose bien supérieurs en élégance et en harmonie aux morceaux de poésie qu'il a jugé convenable d'y intercaler.

L'essai sur la vie et les ouvrages de Goethe, qui précède *Faust*, est une notice fort intéressante, remplie de détails peu connus sur la vie de ce grand écrivain, et donnant un aperçu remarquable de ses immenses travaux littéraires et scientifiques.

Quant au petit traité sur la mystique du poème, c'est une étude curieuse, dans laquelle M. Blaze cherche avec beaucoup d'érudition et de science à expliquer les allégories obscures dont Goethe a rempli la seconde partie de son chef-d'œuvre. Mais de pareilles énigmes sont un peu comme celles de l'Apocalypse, qui trouvent de savans interprètes et font surgir d'innombrables commentaires sans qu'on puisse jamais en découvrir le véritable mot.

Nous ne terminerons pas notre article sans faire remarquer le prix modique de ce volume qui compte six cent quatre-vingts pages bien pleines, imprimées sur une grande justification avec un caractère serré, et donne pour 3 fr. 50 cent. la matière de trois ou quatre de ces volumes in-8° qui se vendent 7 fr. 50 cent. L'éditeur est ainsi franchement entré dans la voie du bon-marché, la seule qui puisse aujourd'hui relever la librairie française en combattant avec avantage la contrefaçon étrangère. Nous l'en félicitons sincèrement, et nous espérons que le public, comprenant l'utilité de ses efforts, saura l'encourager à y persévérer.

REVUE PARISIENNE, dirigée par M. *de Balzac*. N° I. — Paris. In-18, 1 fr.

La presse périodique, après avoir vainement essayé d'enrôler tous les écrivains sous ses bannières de coteries ou de partis, semble tendre maintenant à s'individualiser. Les esprits secouent le joug, soit par indépendance, soit parce qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils attendaient de cette association intellectuelle en laquelle ils avaient mis naguère tout leur espoir. M. Alph. Karr a donné le premier l'exemple dans ses *Guêpes*, satire assez piquante des hommes et des choses, où l'esprit foisonne à défaut de principes. Aujourd'hui c'est M. de Balzac qui se lance dans l'arène..... j'allais dire armé de pied en cap, mais l'expression ne lui conviendrait

point, car il imite plutôt le sauvage qui se présente à ses ennemis nu de la tête aux pieds, sans autre garantie de sûreté que son adresse à manier la massue et le glaive. Cette méthode a le mérite de la franchise, on ne saurait le nier, mais malheureusement c'est le seul qu'on puisse lui reconnaître. En rejetant toute espèce de voile, en déposant le masque des convenances et de la pudeur, M. de Balzac ne nous offre pas un spectacle bien attrayant. Chacun sait déjà d'après ses romans et ses études soi-disant philosophiques, de quel œil il envisage ce bas monde, quel rôle il assigne aux passions, comment il considère le vice et la vertu. Le drame de Vautrin est venu récemment scandaliser le public par l'apothéose du bagne, et détruire les doutes que conservaient encore quelques esprits sur les dernières conséquences de cet étrange système. Mais on pouvait croire que ce n'était là que des moyens employés pour donner plus d'énergie, plus d'originalité aux fantaisies de l'imagination et réveiller des émotions nouvelles chez un public blasé. La *Revue parisienne* ne permet plus cette supposition. Ici, que l'on me pardonne l'expression, l'absence de principes est également érigée en principe, et cependant il s'agit, non de drames, de contes, ni de romans, mais de la vie réelle, mais du monde moral et politique, et des plus graves intérêts de la société. Car ce ne sont plus des succès littéraires auxquels aspire M. de Balzac; il se fait publiciste, il tranche presque de l'homme d'Etat. Sa *Revue* « a » pour objet de donner la chronique réelle des affaires publi» ques, en la dégageant des nuages dans lesquels l'enveloppe » la phraséologie hypocrite des débats quotidiens. » Ce serait une tâche fort intéressante sans doute, si elle était bien remplie, avec toute l'énergie morale et la vertu courageuse qu'elle exige..

Boileau disait :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Mais Boileau s'appuyait sur la vertu pour stygmatiser le vice, sur le beau pour combattre le laid. M. de B. ne suit pas précisément la même route. Il appelle bien aussi Rollet un fripon, mais parce que Rollet, homme de rien, s'avise de se montrer corrompu comme un grand seigneur. Le drôle! usurper ainsi les priviléges de la noblesse! C'est un crime abominable. Si c'était M. le duc de Rollet, tranchant du Mécènes et faisant la cour aux gens de lettres, oh! alors il ne serait plus question de friponnerie; la flatterie prendrait la place de la critique, et l'écrivain n'aurait garde de songer à faire de l'opposition. Du moins telle est l'impression produite par la

lecture de sa première *lettre russe*. Ce ne sont pas les actes coupables qu'il stygmatise, ce sont les hommes qu'il poursuit de ses sarcasmes avec une âpreté qui semble tenir de l'envie bien plus que de l'indignation vertueuse. Un écrivain du jour a dit, à ce que prétend M. de Balzac, en parlant des hommes du pouvoir, cette aimable petite phrase qu'il répète avec complaisance, afin sans doute que nul n'ignore son but : « Ils ne songent à vous que lorsque vous avez fait un tour et » demi à leur cravate, et que vous les avez rendus violets. » On en peut conclure que ces petits journaux qui surgissent çà et là depuis quelque temps sont destinés à faire l'office du bâton passé dans la cravate pour mieux serrer. Allons, courage, messieurs, lancez-vous à l'envi dans cette honnête carrière, et bientôt les moindres sentiers de la littérature seront de vrais coupe-gorge plus dangereux que ne l'ont jamais été ceux de la forêt de Bondi. C'est couronner dignement l'œuvre de la réforme littéraire ; et pour que rien n'y manque, M. de Balzac nous régale d'une longue imprécation rimée contre l'invention de l'imprimerie, dans laquelle le cynisme du langage rivalise avec l'extravagance et la vulgarité de la pensée.

Guttenberg de Strasbourg, bâtard de Prométhée,

s'écrie le poète, puis vient une interminable apostrophe de laquelle nous avouons n'avoir bien compris que les deux vers suivants, qui du reste en expliquent assez le sens :

Le progrès n'est qu'un mot. L'homme est toujours le même ;
La science toujours le ramène au blasphème.

La maxime n'est pas neuve, mais elle n'est pas consolante, dirait Odry. Enfin, après avoir jeté tout ce que renferme le monde dans le chaos de ses vers barbares, il veut bien accorder la possibilité d'une autre vie, et termine en disant :

On me verra, fidèle à mon antique amour,
Habiter des plaisirs l'immuable séjour,
Et censeur moins fâcheux des hommes et des choses,
Historien léger de nos métamorphoses,
Dans le Paris nouveau, fumer, nègre élégant,
Un cigarre immortel au boulevart de Gand.

Comprenez-vous cette sublime niaiserie? En ce cas faites-moi le plaisir de m'initier, car j'en conviens en toute humilité, mon esprit n'est pas à sa hauteur. Encore si ce n'était que niais, on prendrait son parti en haussant les épaules. Mais cela me paraît de plus profondément triste. Sommes-

nous donc condamnés à subir toutes les conséquences de ce dévergondage immoral qui, après avoir ruiné la littérature, se constitue petit à petit en système et menace de faire crouler l'une après l'autre toutes les bases de la société humaine? Savez-vous quel est le héros de M. de B., l'homme d'Etat par excellence que le monde a l'effroyable injustice de laisser mourir de misère et de découragement? C'est celui qui sait tout sans avoir rien appris, qui a étudié la législation aux bals de la Chaumière, la médecine dans les bras d'une grisette, les hommes et les affaires publiques dans des orgies. Voilà le type de perfection qu'il nous peint, *con amore*, vendant sa plume à qui veut la payer, et destiné sans doute à parvenir aux plus hauts honneurs, si la mort, toujours avec l'aide de cette société si injuste et si impitoyable, n'avait tranché trop tôt le fil de ses jours si précieux.

En vérité je ne crois pas qu'il soit possible de faire un plus mauvais emploi de l'esprit et du talent; car on ne saurait refuser ni l'un ni l'autre à M. de B., ses plus médiocres productions en portent toujours en quelque endroit le cachet. Ainsi la *Revue parisienne* renferme un excellent morceau de critique littéraire sur le dernier ouvrage de Cooper, et une appréciation fort judicieuse des mérites du romancier américain comparés à ceux de Scott. On s'étonne qu'un esprit capable de juger avec tant de goût et de sagacité ne fasse pas quelquefois un retour sur lui-même, et ne comprenne pas qu'il prononce ainsi sa propre condamnation.

Au moment où nous terminons cet article, la 2[me] livraison de la *Revue Parisienne* vient d'être publiée. C'est de plus fort en plus fort; M. de Balzac introduit dans le domaine littéraire le langage des mauvais lieux, il assaisonne son style de tous les termes les plus grossiers et complète ainsi le tableau de ces mœurs repoussantes qu'il ne craint pas d'aller chercher dans les repaires du vice où elles se cachent, pour les étaler au grand jour de la publicité. Le fragment intitulé la *Bohème de Paris* dépasse à cet égard tout ce que l'on avait osé jusqu'ici. A côté de ce specimen de bon goût et de pureté d'un nouveau genre, se trouve une critique amère du *Port-Royal* de Sainte-Beuve; amère est trop peu dire, car l'auteur le poursuit et le déchire avec une brutalité sans exemple. Au reste M. Sainte-Beuve partage l'honneur du martyre avec la Suisse tout entière et en particulier avec Genève et Lausanne qui ne sont pas moins violemment injuriées que lui dans ce misérable pamphlet. Si le dégoût public ne fait pas prompte justice de cette littérature de boue et de fiel, il faut désespérer des lettres françaises, et sans l'appui de celles-ci que deviendra la liberté si chèrement acquise?

GEORGES, suivi de *Fabiana*; par *H. Arnaud* (Mme Charles Reybaud). Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les deux nouvelles de Mme Ch. Reybaud sont bien écrites, racontées avec charme, et la première surtout présente un véritable intérêt. Il n'y a rien de forcé, rien d'exagéré; les passions et les sentimens sont peints d'une manière très-naturelle. Ce sont des événemens empruntés à la vie ordinaire, et l'imagination de l'auteur respecte en général les convenances si tristement foulées aux pieds par la plupart de nos romanciers modernes. Elle n'est pas entièrement exempte de leurs défauts; comme eux elle prend volontiers des personnages exceptionnels et s'attache à peindre tous les détails d'une passion, toutes les émotions d'un sentiment, plutôt qu'à retracer le tableau varié qu'offre à l'observateur l'aspect de la société humaine. Mais en général plus modérée dans le choix des moyens, elle ne fait pas le même abus des émotions violentes; et cette modération suffit pour donner à ses productions une véritable supériorité. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de lui rendre justice, et ses premiers romans surtout nous ont paru dignes d'éloges. Malheureusement Mme Reybaud semble trop portée à se reposer soit sur la facilité remarquable de son talent, soit sur la faveur publique qui a donné quelque célébrité à son nom. Elle ne travaille plus avec la même ardeur, avec le même soin, et l'on regrettera qu'au lieu de suivre la route où elle avait si bien débuté par ses *Aventures d'un renégat*, elle se jette dans les sentiers battus et rebattus de la littérature de feuilleton. Elle s'y distingue sans doute encore, mais nous pensons qu'elle peut faire beaucoup mieux dans l'intérêt de sa propre renommée, et que le public doit attendre d'elle des productions plus importantes.

JACQUES COEUR, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VII et négociateur; par le baron *Trouvé*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = **LES STUARTS**; par *Alexandre Dumas*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire de Jacques Cœur est un exemple remarquable d'un plébéien élevé aux plus hautes fonctions par la seule influence de ses talens, à une époque où le privilége de la noblesse existait dans toute sa force. Doué d'une grande aptitude aux affaires il donna tant d'extension à ses lointaines entreprises qu'on peut dire en quelque sorte que ce fut lui qui créa le commerce maritime français. Sa probité, son activité, son intelligence lui gagnèrent la confiance des princes

et des sujets dans les pays étrangers. En Orient surtout il obtint l'estime générale, et de nombreux agens étaient entretenus par lui soit en Egypte, soit ailleurs, pour soutenir ses intérêts. Il acquit ainsi promptement une immense fortune et en même temps une haute importance. A cette époque où les relations internationales étaient rares et difficiles, et où le commerce français n'avait encore pris qu'un bien faible développement, la position de Jacques Cœur se trouvait tout-à-fait exceptionnelle, et elle ne tarda pas à le signaler à l'attention du roi, qui l'éleva bientôt à des dignités que son rang social ne semblait pas devoir lui permettre d'atteindre. Chargé d'abord de la direction d'un hôtel des monnaies, il devint ensuite argentier soit trésorier du roi, fut ennobli et employé plusieurs fois dans des négociations dont il sut s'acquitter avec talent. Mais une élévation si rapide lui suscita des ennemis qui travaillèrent à sa perte, et furent appuyés dans leur projet par la jalousie des négocians italiens pour lesquels Jacques Cœur était un rival incommode. Par leurs méchantes intrigues ils réussirent à le faire passer pour un traître qui fournissait des armes et des munitions aux ennemis de son pays. On le mit en jugement et il fut banni de France. Triste exemple de l'instabilité des faveurs princières. On saisit ses biens, mais heureusement toute sa fortune n'était pas en France, et Jacques Cœur put encore vivre dans l'aisance. Son exil fut d'ailleurs adouci par l'accueil qu'il reçut du pape Nicolas V. Il paraît qu'il choisit Rome pour séjour et ne quitta cette ville que pour prendre part à une expédition contre les infidèles, durant laquelle il mourut.

L'ouvrage du baron Trouvé renferme de curieux documens historiques sur la cour de Charles VII et sur l'histoire de cette époque. La forme n'en est peut-être pas très-attrayante, mais ce sont des recherches pleines d'intérêt.

— Dans les *Stuarts* de M. A. Dumas, au contraire, les recherches sont à peu près nulles, mais la forme élégante et facile du récit lui donne beaucoup de charme. L'auteur écrit l'histoire comme un roman, laissant courir sa plume ingénieuse et féconde sans se soucier d'aller puiser ses matériaux à des sources nouvelles ou peu exploitées, ni chercher à expliquer les points obscurs, à porter le flambeau de la critique au milieu des témoignages contradictoires de ses devanciers. Il se contente de rapporter les faits tels qu'il les trouve dans les historiens anglais, s'attachant surtout aux détails et faisant ressortir avec habileté tout ce qu'ils offrent de dramatique, tout ce qui lui paraît propre à exciter l'intérêt du plus grand nombre des lecteurs. C'est une esquisse légère, brillante, animée, dans laquelle on trouve plus d'art que d'éru-

dition, et où la vérité historique ne gagne sans doute pas grand'chose, mais qui peut servir à populariser les faits et à répandre le goût de l'histoire chez un public nombreux auquel toute autre lecture que celle des romans semble d'ordinaire fatigante et ennuyeuse. M. A. Dumas n'est pas un historien ; il n'a probablement jamais fait les études nécessaires pour une semblable vocation, mais il écrit d'une manière fort agréable et sait rajeunir par un tour piquant et gracieux les vieux récits que d'autres ont puisés dans la poussière des chroniques. Ses *Stuarts* ressemblent un peu sous ce rapport à l'histoire d'Ecosse racontée par Scott à son petit-fils, dans laquelle il paraît d'ailleurs avoir copié plus d'une page.

DESCRIPTION DE LA CHINE et des États tributaires de l'Empereur; par M. le marquis de *Fortia d'Urban*. — Paris. 4 vol. in-12, avec une carte, 20 fr.

On a beaucoup écrit sur la Chine; on a rassemblé sur son histoire, sur ses institutions, sur les mœurs et usages de ses habitans, une foule de documens précieux. Mais la plupart de ces relations ne renferment qu'une vue partielle du sujet et quelques-unes sont ou trop considérables ou écrites d'une manière trop diffuse pour être à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Il manquait encore une description complète et précise qui offrît la substance des récits publiés par les divers voyageurs, en élaguant les répétitions inutiles, les détails superflus et les discussions vaines auxquelles ils se sont trop souvent livrés. C'est ce qu'a tenté de faire M. de Fortia d'Urban, en rassemblant tous les matériaux les plus importans dans un résumé lumineux, plein d'intérêt et d'érudition. Persuadé que la difficulté de la langue chinoise était l'une des principales causes de la prévention avec laquelle cette nation remarquable était jugée, il a pensé que le meilleur moyen de la combattre serait de rassembler tous les faits propres à jeter quelque jour sur cette civilisation si différente de la nôtre dont elle paraît être l'aînée, de bien des siècles. Le perfectionnement des arts, le développement scientifique dont l'histoire de la Chine offre maints exemples frappans, l'ont rempli d'admiration pour ce peuple ingénieux, chez lequel on retrouve depuis une haute antiquité la plupart des découvertes dont l'Europe moderne s'enorgueillit le plus. Cependant il a su se tenir en garde contre l'engouement, et n'a point imité le travers de ceux qui ont voulu voir dans le céleste empire l'idéal du gouvernement, de la droiture et de toutes les vertus humaines. Il ne se fait pas l'avocat par-

tial des Chinois, et son but est simplement d'approcher autant que possible de la vérité, en exposant avec méthode tout ce que l'on sait aujourd'hui de leur situation morale et politique, en fournissant ainsi le moyen de comparer l'organisation intérieure de ce vaste empire avec les lois qui régissent les Etats européens. Le caractère de stabilité des institutions chinoises, qui contraste si fortement à côté de la durée éphémère des nôtres, suffit déjà pour exciter la curiosité. C'est un spectacle étrange en effet que celui de cette nation arrêtée depuis si long-temps dans sa marche progressive et chez laquelle cependant on ne peut apercevoir aucun des signes ordinaires de la décadence intellectuelle. Les arts et l'industrie s'y montrent stationnaires, mais ne rétrogradent point, et toutes les vicissitudes politiques semblent n'avoir exercé presque aucune influence délétère sur leur éclat solide. On dirait que la force d'inertie remplit en Chine un rôle exactement contraire à celui qu'elle joue dans les autres pays du globe. Chez ceux-ci elle est un principe de mort dont le développement conduit à la barbarie, tandis que chez la première elle a toujours été en quelque sorte le palladium de la civilisation, en forçant les vainqueurs à se soumettre aux lois et aux mœurs des vaincus. Le despotisme s'y montre appuyé sur certaines garanties de capacité et de responsabilité qui manquent aux autres gouvernemens, et dans lesquelles peut-être se trouve le secret de cette puissance durable. Le respect filial est le premier fondement sur lequel repose toute la hiérarchie des pouvoirs, et les rangs de cette hiérarchie, au lieu d'être basés sur le hasard de la naissance, se déterminent uniquement d'après le degré du développement intellectuel.

Quelle que puisse être la valeur réelle de ces institutions, elles diffèrent essentiellement des nôtres et méritent d'être étudiées, aujourd'hui surtout que les esprits frappés du malaise social s'occupent avec tant d'ardeur à chercher le remède dans des réformes hardies et ne craignent pas d'aborder l'idée d'une réorganisation complète de la société humaine.

Le travail de M. Fortia d'Urban est semé de nombreuses citations, empruntées aux divers écrivains anciens et modernes qui ont traité de la Chine, de son histoire et des tentatives faites par les Européens pour s'y établir. Le style est facile, agréable, et l'on y trouve un certain charme de naïveté, un certain parfum de chronique, qui convient parfaitement au sujet, quoique sans doute il soit peu favorable à la critique historique. Le but de l'auteur, du reste, est de rassembler en un seul tableau tout ce qui a été écrit de plus curieux et de plus remarquable sur le céleste empire. Il laisse à la sagacité

du lecteur le soin de discerner le vrai du faux et pense avec raison que les récits les plus fabuleux renferment souvent certains détails propres à jeter du jour sur la vie du peuple, sur la tendance des esprits et l'état des connaissances généralement répandues.

En ce moment où l'éventualité d'une guerre entre l'Angleterre et la Chine attire de nouveau les regards du public sur cette dernière contrée, le livre que nous annonçons offre un véritable intérêt de circonstance et ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès.

LETTRES sur la Russie, suivies de considérations géologiques sur les révolutions du globe; par *Eug. Robert.* — Paris. In-8, 4 fr.

Ces lettres nous paraissent offrir bien peu d'intérêt. Adressées à un ministre d'Etat, elles semblent n'avoir d'autre but que de faire la cour aux sympathies russes, et la plupart des observations qu'elles renferment sont d'une niaiserie remarquable. On y chercherait vainement une appréciation réelle des mœurs, de l'état du pays, de son développement industriel ou moral. L'auteur songe plutôt à faire l'éloge des grands qui l'ont bien accueilli, et à décrire l'enthousiasme de circonstance avec lequel il a vu célébrer une fête publique sur son passage. Quant aux considérations géologiques, ce sont quelques lieux communs ramassés çà et là dans les ouvrages modernes, mais on n'y trouve pas une seule idée neuve, pas une vue originale. Du reste, tout cela est imprimé avec grand luxe, sur un fort beau papier en caractères nets et agréables à lire.

ENTRE L'EUROPE ET L'ASIE; par le prince de *Puckler Muskau*, trad. de l'all. par *Cohen.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Une promenade en Grèce a fourni la matière de ces deux volumes à la plume facile et légère du prince Puckler Muskau. On y trouve de jolies descriptions, quelques détails curieux sur l'état du pays, et beaucoup de bavardage frivole, qui n'offre sans doute pas grand intérêt, mais distrait et amuse le lecteur. L'érudition classique s'y montre bien çà et là toutes les fois que l'auteur rencontre quelqu'une des ruines nombreuses dont la Grèce est couverte, mais elle n'est ni pédante, ni exclusive. L'auteur n'en fait point parade et on lui saura gré d'avoir en général cherché à nous faire connaître le présent plutôt que le passé. Les souvenirs de l'antiquité

prennent ordinairement tant de place dans les ouvrages de ce genre, que, malgré les nombreux voyageurs qui ont publié leurs observations sur la Grèce, l'état actuel de cette contrée est encore bien peu connu. M. Puckler Muskau n'a pas imité cet exemple. Les mœurs et l'influence de la nouvelle constitution du pays ont surtout attiré son attention. La manière dont il voyage lui a permis de les étudier de près, aussi ses remarques sont-elles en général intéressantes. Il ne fait pas un portrait flatteur du peuple grec, mais à cet égard il se trouve d'accord avec la plupart de ceux qui ont vu froidement les choses sans enthousiasme ni prévention. Et il n'est en vérité pas étonnant que des esclaves qui viennent à peine d'être libérés portent encore la marque de leurs fers, d'autant plus qu'on n'a rien fait pour l'effacer. Le gouvernement imposé à la Grèce n'a point pu jusqu'à présent procurer à ce malheureux pays la sécurité et la prospérité nécessaires pour favoriser son développement moral. Soit insuffisance de moyens, soit incompatibilité de caractère entre le prince et ses sujets, il paraît certain que l'administration manque de force et n'a pu jusqu'à présent exercer que bien peu d'influence sur le peuple. Cette influence même n'a pas été toujours très-heureuse; M. Puckler Muskau en conclut que la monarchie constitutionnelle est une triste invention dont les résultats ne répondent point aux brillantes espérances qu'on avait conçues. Comparant la Grèce avec l'Egypte il fait l'éloge des institutions créées par Mehemet et remarque combien le despotisme de celui-ci, quels que soient ses excès, a mieux réussi dans l'œuvre de régénération qu'il avait entreprise. Sans partager entièrement l'opinion de l'auteur, on doit reconnaître qu'en effet les gouvernemens constitutionnels n'ont point tenu ce qu'ils promettaient. Il est sûr que l'action du pouvoir y est souvent entravée pour le bien comme pour le mal. C'est un régime de demi-liberté dont il ne peut que difficilement sortir quelque chose de grand, de spontané, d'énergique; et lorsqu'il s'agit de réveiller une nation assoupie, pour la lancer avec une impulsion vigoureuse sur la route de la civilisation, ce n'est pas avec des demi-mesures qu'on en vient à bout. Le malheur de la Grèce est de n'avoir pu se régénérer elle-même. On a cru bien faire sans doute en se hâtant de mettre un terme aux dissensions intestines qui menaçaient de la jeter dans l'anarchie, mais l'élément étranger qu'on a introduit dans son sein est un autre écueil non moins dangereux, et il est à craindre qu'il ne serve qu'à retarder l'explosion pour la rendre plus terrible. Le pays a été doté, en apparence du moins, d'une organisation régulière; mais d'après ce que dit le prince Puckler Muskau le personnel

de cette administration est détestable; les idées d'honneur et de probité sont presque inconnues; l'astuce et la fraude, ces deux vices principaux du caractère grec, se retrouvent chez la plupart des agens de l'autorité. Le gouvernement lui-même n'a pas su donner un digne exemple à cet égard; ainsi les fils des chefs les plus distingués morts durant la guerre de l'insurrection avaient été envoyés en Allemagne pour y recevoir une éducation propre à les rendre utiles à leur patrie; mais sans respect pour cet engagement sacré, ils ont été bientôt renvoyés en Grèce, manquant de tout, ne sachant rien, ayant oublié leur langue maternelle sans avoir appris l'allemand. Après avoir cité maints autres faits à l'appui de ses assertions, l'auteur termine par un tableau détaillé de l'administration établie par le Pacha d'Egypte dans l'île de Candie et qui offre un contraste assez frappant à côté de l'état dans lequel se trouvent aujourd'hui les provinces grecques.

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉGYPTE; par *A.-B. Clot-Bey*. — Paris 2 vol. in-8, fig., 16 fr.

Le docteur Clot-Bey, qu'un long séjour en Egypte et une position élevée dans l'administration de ce pays ont mis à même de le bien voir en détail, de l'étudier d'une manière complète et de suivre la marche de son développement soit matériel, soit moral, entreprend d'esquisser les principaux traits propres à faire connaître l'état réel de cette intéressante contrée. On a déjà beaucoup écrit pour et contre les essais civilisateurs de Mehemet-Ali; on les a tour-à-tour vantés avec toute l'exagération de l'enthousiasme et dénigrés avec l'acharnement d'une prévention aveugle. La passion s'en est mêlée; chacun a laissé diriger sa plume par les impressions peu désintéressées de l'amour-propre satisfait ou froissé, de telle sorte qu'il est bien difficile de démêler la vérité dans ces récits contradictoires. A entendre les uns, le Pacha n'est qu'un tyran féroce dont les exactions épuisent l'Egypte et préparent sa ruine; selon les autres, ses réformes sont l'œuvre d'un génie puissant, et destinées à lancer l'Orient dans une carrière nouvelle de civilisation et de gloire. Le docteur Clot-Bey s'est abstenu sagement de ces deux excès. Comprenant bien la difficulté de sa position et l'espèce de défiance naturelle que pouvaient inspirer dans sa bouche les éloges d'un système dont il est lui-même l'un des principaux instrumens, il a choisi la forme méthodique la plus simple et qui se prêtait le moins soit à l'apologie, soit au blâme. Son livre ne renferme que l'exposition des faits rangés en chapitres et en pa-

ragraphes sous les divers chefs auxquels ils se rapportent. C'était risquer sans doute de sacrifier l'intérêt à la vérité, mais le sujet offre un si vif attrait, et les nombreux détails qu'il a rassemblés sont si propres à exciter la curiosité des lecteurs, que ceux-ci ne songeront pas à lui en faire un reproche.

Il examine d'abord le climat et le sol de l'Egypte, les phénomènes météorologiques qui lui sont particuliers, les conditions que la nature y présente à l'homme pour le développement de son activité physique et intellectuelle. Des observations nombreuses et faites avec soin servent de base à toutes ses assertions, et celles-ci semblent mériter d'autant plus de confiance qu'elles combattent en général les exagérations des voyageurs. Ainsi le docteur Clot-Bey nous apprend que c'est une erreur de croire qu'il ne pleut jamais en Egypte; ceux qui ont avancé si légèrement un pareil fait n'avaient sans doute pas visité le pays dans la saison des pluies. Ce qui rend surtout la sécheresse pénible, c'est le vent qui apporte le sable du désert dont la fine poussière pénètre partout sans que rien puisse l'empêcher; le corps humain lui-même en souffre, les pores de la peau sont obstrués, et l'irritation qui attaque les organes de la vue cause souvent des ophthalmies difficiles à guérir. La chaleur, quelque intense qu'elle soit, n'est pas insupportable; le corps s'y habitue, et les fellahs ou paysans égyptiens dorment exposés à l'ardeur du soleil sans en être indisposés.

Une partie seulement de l'Egypte est remarquable par sa fertilité, le reste de la contrée est stérile, mais peut-être le long abandon dans lequel l'agriculture a été laissée y a-t-il contribué encore plus que la nature même du sol. L'activité de Mehemet a déjà imprimé un nouveau mouvement au pays sous ce rapport, et en peu d'années il l'a doté de plusieurs millions d'arbres, parmi lesquels se trouvent quelques espèces nouvelles qui paraissent fort bien réussir. La multiplication des mûriers et des cotonniers a favorisé le développement de deux industries importantes. Maintes autres plantes d'utilité ou d'agrément ont été soit introduites, soit popularisées par le Pacha. Le docteur Clot-Bey donne la nomenclature complète de toutes les productions du sol égyptien, dans les trois règnes de la nature. Puis après avoir tracé rapidement un tableau statistique des villes et villages, il aborde l'intéressant sujet des mœurs et coutumes. Les institutions civiles, judiciaires, administratives; les prescriptions religieuses; les usages habituels de la vie : tout, jusqu'aux préjugés nationaux et aux erreurs populaires consacrées par une grossière ignorance, se trouve passé en revue de la ma-

nière la plus impartiale. Tout en montrant ce qui est bien et en faisant ressortir l'influence salutaire exercée par le génie supérieur du Pacha, l'auteur ne laisse jamais échapper l'occasion de réclamer une amélioration, de signaler un abus à détruire, une réforme à opérer. Il ne cherche point à déguiser le despotisme du Pacha; sans en approuver l'excès il le croit une suite nécessaire de sa position, non-seulement comme civilisateur d'un peuple barbare, mais aussi comme fondateur d'une nouvelle dynastie, à laquelle on dispute l'existence même du droit qu'il veut rendre héréditaire. Il explique, du reste, mieux qu'on ne l'avait encore fait, les divers rouages de cette administration singulière et donne de curieux détails sur les nombreux établissemens publics créés par Mehemet-Ali. On y trouve l'histoire de la formation des troupes régulières, la fondation de l'arsenal, de l'école de médecine, de l'école vétérinaire, du service médical des hôpitaux militaires et civils, des divers travaux publics exécutés ou projetés par le Pacha. En un mot c'est un tableau complet de l'état actuel du pays, un inventaire en quelque sorte officiel de la situation présente de l'Egypte. On ne saurait prendre un meilleur guide pour apprécier le mérite réel des réformes accomplies dans cette contrée et leur influence probable sur son avenir. Aussi le recommandons-nous vivement à nos lecteurs, et nous sommes bien certains qu'ils nous en sauront gré, car c'est un livre riche en données du plus grand intérêt.

Événemens et aventures en Égypte, en 1839; par *Sc. Marin*.— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **Correspondance** et Mémoires d'un voyageur en Orient; par *Eug. Boré*.— Paris. 2 vol. in-8, carte, 15 fr.

Voici encore des ouvrages sur l'Orient; la question est à l'ordre du jour, chacun veut en dire son mot. C'est à qui fera de l'Orient; tandis que les uns vident leur portefeuille, exhument leurs souvenirs, les autres s'embarquent à la hâte pour aller glaner quelques nouvelles impressions de voyage.

Les deux publications qui font l'objet de cet article diffèrent essentiellement l'une de l'autre, car la première n'offre qu'un tissu d'aventures assez peu édifiantes, d'observations vulgaires ou niaises, de commérages misérables au sujet de l'Egypte, du Pacha et de ses réformes, et la seconde au contraire, revêtue d'une certaine gravité prétentieuse, se présente tout à la fois comme une œuvre scientifique et une mission religieuse; on y respire même un parfum de fanatisme assez prononcé. Cependant il est un point sur lequel les auteurs se rencontrent avec une harmonie vraiment touchante. C'est le

bout d'oreille qui perce aussi bien sous l'habit de l'humble missionnaire que sous celui du touriste bavard. L'un et l'autre s'accordent à ne voir dans l'Orient que la France et les Français : la France, seul Etat assez civilisé pour pouvoir porter à d'autres les bienfaits de la civilisation ; les Français, seul peuple assez désintéressé pour se dévouer sans arrière-pensée à l'éducation et à la conversion des pauvres infidèles. A les entendre, la France est véritablement le Messie attendu par toutes les nations de l'Orient. Cette vaine gloriole qui se remarque chez la plupart des voyageurs et les rend injustes, insultans même pour les autres peuples européens, contraste singulièrement avec le caractère aimable, bienveillant du Français vu dans son pays. Ils semblent mettre leur amour propre national à blâmer indistinctement tous les us et coutumes qui ne sont pas les leurs, à rabaisser avec mépris les efforts les plus nobles, les intentions les plus généreuses dès qu'elles ne partent pas d'un cœur français. Cet exclusisme jaloux, cette manière étroite d'envisager les choses, sont en vérité fort étranges de la part de ceux qui se prétendent à la tête de la civilisation. Ce n'est pas d'ordinaire chez les nations civilisées qu'on trouve cette tendance qui constitue plutôt l'un des traits caractéristiques du sauvage, dont l'intelligence bornée se complaît dans sa barbarie et ne peut concevoir un état social autre que celui au milieu duquel il est né.

L'auteur des *événemens et aventures en Egypte* s'est proposé de faire la critique du gouvernement de Mehemet-Ali. Il ne cache point sa sympathie pour la cause du Sultan et se pose dès l'abord en adversaire déclaré de toutes les institutions du Pacha. Selon lui c'est l'empire ottoman qui est réellement entré avec succès dans la voie des améliorations, tandis que le Pacha n'a réussi qu'à ruiner l'Egypte en y établissant le plus effroyable despotisme. Cette opinion nous paraît sans doute très-soutenable, et l'intéressant livre du docteur Clot-Bey semble lui-même laisser dans l'esprit bien des doutes sur le résultat final des efforts de Mehemet. Nous croyons du moins que la question est encore loin d'être résolue. Si donc M. Scipion Marin l'avait traitée avec toute l'importance qu'elle mérite, son ouvrage mis en regard de celui que nous venons de nommer pourrait offrir un curieux enseignement et contribuer à éclaircir un sujet encore trop peu connu. Mais malheureusement l'auteur ne possédait ni le savoir ni la sagacité nécessaires pour une pareille tâche. Les recherches statistiques lui sont tout-à-fait étrangères ; il n'a pas pu ou pas voulu consulter les documens officiels ; il se préoccupe uniquement d'une foule de petites intrigues obscures et ferme les yeux pour ne pas voir les grands faits accomplis par cette

volonté de fer qui a fait du despotisme l'instrument du génie. On dirait, qu'on me pardonne cette comparaison, un homme qui pour juger le talent d'un grand acteur se contenterait de le voir derrière les coulisses au milieu de toutes les petites tracasseries de la vie de théâtre. C'est d'ailleurs un pauvre observateur, qui ne sait pas même nous donner des détails intéressans sur les mœurs du pays. Rien, en vérité, dans ces deux volumes, ne prouve qu'il ait réellement fait le voyage qu'il raconte. Ce n'était pas la peine de se déranger pour si peu. Sans sortir de son cabinet il pouvait trouver des matériaux beaucoup plus dignes de l'impression, et quant aux pitoyables aventures dont il a entremêlé son récit, il n'est pas de médiocre romancier qui n'eût fait mieux. En résumé donc, le livre de M. S. Marin ne saurait être regardé que comme une spéculation de circonstance, et l'auteur aurait grandement tort de compter sur aucune autre chance de succès.

— Il en est tout autrement de la *Correspondance* de M. Eugène Boré. Si le moment a été choisi comme opportun pour sa publication, on peut dire que cette considération n'est pas même entrée dans l'esprit de l'auteur. Parti dès 1837 pour l'Arménie, il ne songe point à traiter la grande question politique qui préoccupe aujourd'hui le monde. Ses idées sur l'influence française en Orient s'y rattachent sans doute, mais indirectement, et d'ailleurs il ne fait que passer en Turquie et laisse l'Egypte tout-à-fait de côté. Le but principal de son voyage paraît être de travailler à la propagation de la foi catholique soit en Arménie, soit en Perse. Un zèle fervent l'anime; c'est un jeune homme tout pénétré de ce réveil religieux qui remplissait naguères les églises de la capitale, et faisait accourir les jeunes gens en foule pour entendre à Notre-Dame la parole éloquente de quelques prédicateurs de la nouvelle école. Mais c'est un esprit nourri d'études solides, que le ministre de l'instruction publique et l'Académie des inscriptions avaient jugé digne de leur confiance. Ses lettres sont en effet pleines d'observations judicieuses, de recherches scientifiques d'un haut intérêt. Seulement le tour habituel de ses pensées le porte à s'occuper beaucoup moins des populations musulmanes que des diverses sectes chrétiennes qui s'y trouvent éparses. Cependant, voyageant dans des contrées peu visitées par les Européens et de manière à voir de près les usages et les mœurs de leurs habitans, il donne une foule de détails curieux propres à les faire bien connaître. Le seul reproche que nous ayons à lui faire, c'est de se laisser trop souvent dominer par l'ardeur de la controverse. C'est un zèle fort louable sans doute que celui qui vous fait quitter patrie, famille, amis et toutes les douceurs d'une vie paisible

pour aller porter le flambeau de la science et de la vérité à des peuples lointains, encore plongés dans les ténèbres de l'erreur. Mais pourquoi refuser à d'autres ce même dévouement, pourquoi suspecter, ternir, condamner les intentions de quiconque ne partage pas exactement toutes vos croyances? Si c'est là de l'humilité, il faut avouer qu'elle ressemble bien à l'orgueil; on la prendrait volontiers pour sa sœur ou sa fille. M. Eugène Boré ne laisse pas échapper une seule occasion de dénigrer les missionnaires anglais ou américains qu'il rencontre sur sa route. Suivant lui ce ne sont que des intrigans qui achètent les consciences au poids de l'or, et ont recours à toute espèce de séductions pour satisfaire leur amour propre en augmentant le nombre des convertis. Cette hostilité haineuse, qui sent l'âpreté théologique bien plus que la vraie foi, gâte singulièrement l'œuvre du jeune missionnaire. Bien plus, elle produit un effet ridicule, lorsqu'après ses déclamations contre les moyens employés par les ministres protestans on l'entend dire à son tour :

« La reine, ayant eu connaissance de mon école, m'a fait dire qu'elle m'enverrait certainement son fils : ce qui veut dire que nous lui donnerons des leçons; car il ne pourrait se mêler avec ses sujets. Il faut encourager ces bonnes dispositions de mère, en flattant ses goûts de femme. Or, je sais qu'elle serait enchantée de recevoir une robe française à la mode. Le goût de nos vêtemens gagne les femmes comme les hommes; et il est bon de favoriser ce penchant qui prépare toujours la régénération future. Ici on ne connait rien de nos étoffes de France : tout paraît admirable. Une robe de soie moirée ou de velours ferait bon effet. Tu joindras quelques fleurs, des flacons de senteur de nos meilleurs parfumeurs, et de ces riens qui concernent la toilette. »

Les futilités de la toilette métamorphosées en instrumens de propagande! Etranges argumens en faveur de la foi catholique! Mais tout en déplorant cette tache dans le travail de M. Eugène Boré, nous le recommandons comme une lecture intéressante, remplie de notions curieuses sur l'état actuel de l'Orient.

VOYAGE et itinéraire à Constantinople, chez les Lazzes, en Géorgie, dans une partie de la Perse et de la Russie, de 1826 à 1833; par *L.-V. Letellier*. — Paris, tome 1er. In-8, 7 fr. 50 c.

Si le public français ne sait pas bientôt par cœur son Orient et ses Orientaux, ce ne sera pas la faute des voyageurs, car ils semblent en vérité s'être donnés le mot pour publier tous en même temps leurs relations. Chaque jour voit paraî-

tre quelque nouveau livre sur la Turquie, sur l'Egypte ou les contrées voisines. C'est une mine qu'on se hâte d'exploiter avec un zèle extraordinaire; les matériaux abondent de toute part, en sorte que l'on éprouve maintenant l'embarras de choisir parmi cette foule de renseignemens divers ceux qui méritent le plus d'inspirer la confiance, et qu'on ne sait comment se faire une opinion au milieu des divergences de principes qui se manifestent chez les auteurs.

M. Letellier est un admirateur du sultan Mahmoud; il le regarde comme un homme de génie et fait sans restriction l'éloge de toutes les réformes opérées par lui dans la constitution de l'empire ottoman. Sous ce rapport son voyage offre la contre-partie de l'aperçu du docteur Clot-Bey sur l'Égypte. Il sera intéressant de les comparer ensemble, et dans l'un comme dans l'autre on trouvera des faits bien observés, des détails curieux, propres à faire apprécier la nature réelle du mouvement civilisateur qui semble pousser l'Orient vers des destinées nouvelles. M. Letellier retrace rapidement les principaux événemens qui ont signalé le règne de Mahmoud. Il rappelle la destruction des janissaires, les efforts du sultan pour combattre l'influence du fanatisme religieux, ses tentatives infructueuses pour établir des quarantaines contre la peste. Suivant lui l'action de cet esprit réformateur se fait déjà sentir dans les mœurs de la nation, et l'œuvre de la régénération trouvera d'habiles continuateurs dans les hommes distingués qui se sont formés à l'école de Mahmoud.

Ce premier volume est consacré presque tout entier à Constantinople, que l'auteur paraît fort bien connaître. Sans partager sa manière de voir, évidemment empreinte de partialité, on sera sans doute frappé de ses observations judicieuses et de l'étude profonde qu'il a faite de son sujet. De semblables qualités, si précieuses pour un voyageur, feront vivement désirer la suite de son livre qui doit nous conduire en Géorgie, chez les Lazzes, dans des contrées encore à peine connues, au milieu de peuples que les Européens n'ont point visités jusqu'à présent.

REVUE DE GENÈVE, 1re livraison.— Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Il paraît 4 Numéros par an; prix de l'abonnement, 12 fr.

Cette première livraison renferme quelques articles assez intéressans. L'un de ses principaux rédacteurs, M. James Fazy, débute par retracer les événemens les plus importans de l'histoire de Genève dans un résumé rapide qui est terminé par un petit tableau fort bien fait de toutes les liber-

tés dont jouit maintenant cette république plus avancée sous certains rapports que les grands Etats constitutionnels de l'Europe. Dans un second article le même écrivain expose ses vues sur la science sociale et se prononce pour les saines doctrines de l'économie politique qui ont toujours trouvé dans Genève d'habiles et zélés défenseurs. Enfin une piquante revue des nouvelles publications genevoises complète sa part de collaboration. Doué d'une grande intelligence, d'une facilité remarquable, et d'un esprit ingénieux, M. J. F. nous semble tout-à-fait capable de donner à cette *Revue* l'intérêt et la variété nécessaires pour en assurer le succès. En rassemblant autour de lui les hommes qui écrivent, il pourra imprimer un nouvel élan à la littérature genevoise et créer une espèce de centre propre à rallier les efforts jusqu'ici trop isolés des provinces françaises qui cherchent à secouer le joug de la centralisation parisienne. Un intéressant article de M. Viridet sur les glaciers, une courte histoire de la chanson à Genève et quelques poésies prouvent déjà que les matériaux de tout genre ne lui manqueront pas. Le mouvement intellectuel existe, et l'impulsion lui étant ainsi donnée, il ne reste plus qu'à le diriger avec goût par un choix sévère et judicieux. Une pareille tâche est difficile, sans doute, mais le talent de l'habile rédacteur que nous avons nommé nous paraît digne d'inspirer toute confiance à cet égard. Il est fâcheux seulement que, combinée avec les revues de Toulouse, de Nîmes, de Marseille, etc., la *Revue de Genève* ne paraisse que tous les trois mois. Cette publicité restreinte offre un obstacle au succès; nous nous défions d'ailleurs de ces auxiliaires qui jusqu'ici sont demeurés dans une médiocrité désespérante. Ce bizarre amalgame d'élémens si divers manquera toujours d'unité. La position de Genève est toute exceptionnelle, sans aucun rapport avec celle des villes françaises, et, si elle est destinée à rallier celles-ci autour d'elle, ce ne peut être qu'à la longue, à mesure que les idées de liberté et de moralité se développeront chez nos voisins. Vouloir brusquer ce rapprochement, c'est en compromettre la réussite. Au reste si l'entreprise se soutient, on verra bientôt quelle influence Genève peut exercer dans l'état actuel des choses, et, si l'émulation vient ranimer la vie littéraire de la province, nous serons heureux de reconnaître que nos prévisions étaient mal fondées. Il est certain que la centralisation est un ver rongeur qui épuise toutes les forces vitales de la France, mais il est aussi fort douteux qu'on puisse jamais la combattre d'une manière efficace, tant qu'on ne changera rien à l'organisation administrative qui lui sert de base.

LES GOUTTES DE ROSÉE; par *Ferdinand Dugué*. — Paris, chez Chr. Parisse. 1 vol. in-18.

Sous ce titre un peu fade, M. F. Dugué publie une suite de sonnets, au nombre de cent, inspirés par l'amour et destinés à exprimer ses désirs, ses joies, ses transports et ses tourmens. Comme Pétrarque il les dédie à une seule femme dont il célèbre les attraits sous maintes formes diverses, et le nom de Marie y joue le même rôle que celui de Laure dans l'œuvre du poète italien. Mais ce n'est cependant point une imitation servile, la donnée seule est à peu près la même, et tous les détails sont bien originaux, appartenant à l'inspiration propre du poète français. M. F. Dugué aura sans doute été séduit par le désir de faire briller son talent dans une entreprise aussi difficile. En effet, de toutes les formes que peut revêtir la poésie française, il n'en est pas de moins souple que le sonnet avec ses exigences rigoureuses qui gênent la pensée, et ont de tout temps fait le désespoir des rimeurs. On sera donc frappé de l'aisance vraiment extraordinaire avec laquelle M. Dugué manie cet instrument rétif. Il s'en est rendu complètement maître, et, au milieu des liens étroits qu'il s'impose, son imagination ne paraît éprouver aucune gêne, son style est toujours gracieux et limpide.

O nom mystérieux, sois-moi propice, et voile
Les secrets de son âme et ceux de sa beauté!
Que le monde méchant à ma porte arrêté
Ne puisse ni percer ni soulever ton voile!....

Même aux regards amis pour qui je me dévoile
Sois un obstacle vague et plein de pureté :
Sur nos jours de malheur, d'amour, de volupté,
Ne jette que l'éclat d'une furtive étoile!....

O vous à qui mon cœur donna ce nom divin,
Que ma lyre pour vous ne chante pas en vain
Et d'aveux imprudens ne soit point accusée!

Tout est là, nos plaisirs, nos luttes, nos douleurs!
Votre amour est la fleur, mes vers sont la rosée
Dont les gouttes souvent ressemblent à des pleurs!....

Cette dédicace à *Marie* est pleine de sentiment et de délicatesse. Elle ouvre dignement le recueil, lui servant en quelque sorte d'exposition avant d'entrer en matière. C'est un amour mystérieux que chante le poète, et, tout en mettant le public dans la confidence de ses peines et de ses joies, il se garde

bien de lui en dévoiler le secret. Cette discrétion plaît parce qu'elle est d'un cœur honnête, puis elle pique la curiosité, devient une source d'intérêt et vous entraîne à suivre les phases diverses de cet amour, énigme dont on veut deviner le mot. Il s'exprime d'abord avec tendresse et pureté.

Cachez-vous dans mon sein, pauvres roses fanées
Qu'au bord des flots Marie effeuillait en rêvant,
Douces lettres d'amour que j'ouvre si souvent,
Tresses de cheveux bruns que sa main m'a données !

Loin d'elle ainsi que moi vous êtes entraînées !....
Si j'échappe à la flamme, à l'avalanche, au vent,
Aux vagues de la mer en courroux se levant,
Près d'elle ainsi que moi vous serez ramenées !....

Mais si le vent me brise aux pointes d'un écueil,
Si volcans ou glaciers deviennent mon cercueil,
Si la mer m'engloutit au fond de ses abîmes,

Vous aurez même sort ! ensemble, ô mes secrets,
Nous dormirons parmi tant d'étranges victimes
Qu'on ne peut découvrir dans leurs tombeaux discrets !

Les ennuis de l'absence sont exprimés avec douceur; l'amant retrouve partout l'image de sa bien-aimée, elle seule vient embellir à ses yeux les pays qu'il parcourt, le soutient contre les tentations, le conserve fidèle et constant au milieu des écueils du monde. Puis l'heureux retour, le moment délicieux du revoir met le comble à tous ses vœux.

Tout le ciel était pur quand vous êtes entrée :
A travers le balcon tapissé de jasmin
Et les épais rideaux fermés par votre main
Se jouait du soleil la lumière dorée.

Lorsque de notre amour encor tout enivrée
Vous avez voulu fuir en disant : A demain !
L'éclair brillait, la pluie inondait le chemin
Et partout gémissait la nature éplorée !

Un orage terrible avait en peu d'instans
Fait un jour nébuleux d'un beau jour de printemps,
Mais nous étions restés sourds à cette tempête,

Le bruit de nos baisers avait été plus fort,
Et la foudre aurait dû tomber sur notre tête,
Nous n'aurions pas senti l'angoisse de la mort !....

L'amour devenu coupable a ses orages aussi qui viennent

changer ses beaux jours en nuits sombres et angoissantes. La défiance se glisse dans le cœur, entraînant à sa suite la jalousie et ses transports insensés. La voix du devoir fait naître le remords, puis, une fois l'enivrement du bonheur dissipé, le désenchantement et l'ennui prennent sa place.

Soyez jeune, rêvez qu'un bel ange aux doux yeux
Pour charmer votre cœur est descendu des cieux,
Que sa lèvre vous parle et que sa main vous touche;

Vous vous réveillerez tout-à-coup dans la nuit,
Et vous verrez groupés autour de votre couche
Le pâle isolement, la tristesse et l'ennui!....

Tel est à peu près le petit drame développé dans ces vers, qui, sauf l'inévitable monotonie d'une si longue suite de poésies toutes modelées sur le même moule, sont généralement empreints d'un charme fort remarquable. L'auteur termine son œuvre par le sonnet suivant, dans lequel se trouve la morale qu'on peut en tirer :

Notre premier amour naît au milieu des champs,
Rien n'arrête ses pas et rien ne l'importune,
Il rêve sous les bois aux rayons de la lune
Et se plonge ébloui dans les soleils couchans.

Sans croire aux envieux, sans craindre les méchans,
Il est prêt à donner gloire, avenir, fortune,
Pour un chaste baiser de cette vierge brune
Qui le fit naître un soir de ses secrets touchans!

Notre second amour naît au milieu des villes,
Il est fils du désir et des passions viles,
Il combat jour et nuit pour sauver sa pudeur;

Sous chacun de ses pas il ouvre un large abîme,
Et souffre, et poursuivi par le remords vengeur
Change bientôt son nom contre le nom de crime!

FABLES en quatrains; par *H. Dottin*. — Paris, chez Ch. Gosselin. In-8, 1 fr.

Digne émule de M. Mollevaut, M. H. Dottin marche sur les traces de cet habile maître dans l'art d'allier la concision à la clarté et d'exprimer sa pensée dans le moins de mots possible sans nuire à l'harmonie du vers, sans négliger l'élégance du style. Il publie un recueil de 80 fables en qua-

trains, qui ne sont pas toutes irréprochables sans doute, mais parmi lesquelles il s'en trouve un assez grand nombre de jolies et qui témoignent en général d'une facilité rare dans ce genre de composition, dont les exigences de la langue et de la poésie française font un véritable tour de force.

Que de riches auteurs roulent, de page en page,
De leurs mots orgueilleux le brillant équipage;
Moi qui, trop pauvre, n'ai qu'un bien modeste train,
Je loge mes pensers dans un étroit quatrain.

Cette épigraphe est modeste, mais en apparence seulement, car l'auteur sait bien que la richesse de la pensée est plus précieuse que celle des mots, et que l'absence de celle-ci suppose l'autre encore plus nécessaire. Du reste, tout en rendant justice au mérite de la difficulté vaincue, nous avouons que les quatrains nous semblent offrir peu de charmes. Le plus souvent la pensée ne perdrait rien à être mieux développée, et lorsque la donnée d'une fable est ingénieuse, n'est-ce pas la dépouiller en grande partie de sa valeur, que la priver ainsi des détails qui forment l'un de ses plus gracieux attraits? Le seul avantage de cette extrême concision est d'en rendre l'étude plus facile aux enfans, de leur permettre d'en conserver mieux le souvenir; mais d'une autre part on nuit à l'intérêt des fables, et la morale se trouve rarement motivée d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Cependant, hâtons-nous de le dire, M. Dottin a su quelquefois tourner cet écueil avec bonheur. Nous pourrions citer dans son recueil maints quatrains qui, tels que les suivans, remplissent assez bien les conditions voulues:

Sur le dos de la vague un esquif jusqu'aux cieux
S'élance avec orgueil, mais bientôt il retombe;
Sous lui la mer s'entr'ouvre, et la mer est sa tombe.
Le flot est la faveur, l'esquif l'ambitieux.

—

A l'ombre d'un berceau la rose à peine née
Voulut enfin du ciel contempler la clarté;
Soudain elle tomba, par le soleil fanée.
Heureux qui vit content de son obscurité.

—

L'appétit, las enfin de vivre solitaire,
Pour femme prit un jour dame sobriété;
L'estomac fit, dit-on, l'office de notaire:
Ce fut de cet hymen que naquit la santé.

———

VOCABULAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE ; par *Bauer-Chapuis*. Genève. In-8.

Le but de ce petit livre est d'offrir aux jeunes gens un moyen de se familiariser avec l'orthographe des mots qu'on rencontre rarement et que souvent on ne sait comment écrire lorsque se présente l'occasion de les employer. Les règles de la prononciation, les synonymes et plusieurs autres difficultés de la langue s'y trouvent également exposés d'une manière simple, commode pour l'enseignement et très-propre à la fixer dans la mémoire des élèves. L'auteur a cherché de plus à corriger le langage vicieux en donnant un certain nombre de locutions mauvaises avec leur traduction en bon français. Mais, comme il arrive presque toujours, sa nomenclature fort incomplète semble plutôt propre à faire connaître aux enfants des fautes auxquelles peut-être n'eussent-ils jamais songé sans cela ; puis il y a compris certaines expressions locales qui ne sont pas locutions françaises, il est vrai, mais qui manquent d'équivalent et ne se trouvent point exactement rendues par les mots français dans lesquels il les traduit.

UN MOIS DE VOYAGE EN SUISSE pour 200 fr., y compris les frais de voitures de Paris à Bâle et de Neuchâtel à Paris ; par *A. Desbarolles*. — Paris. In-12, 2 fr. 50 c.

Pour 200 fr. se transporter au milieu de la belle nature suisse, visiter pendant un mois entier ses montagnes, ses glaciers, ses lacs, ce n'est certainement pas cher, et, si la chose est possible, quel jeune homme voudra résister à l'envie de profiter de ses vacances pour en faire l'essai? Le voyage à ce prix-là deviendrait presque une économie. Or voici M. Desbarolles qui nous assure que c'est non-seulement possible, mais facile, et, pour le prouver, il nous donne en détail le récit d'une tournée de cette espèce qu'il a faite avec un ami, indiquant exactement les auberges dans lesquelles ils ont trouvé bon dîner et bon gîte pour un prix fort modique, et décrivant les routes, les chemins, les sentiers de manière à vous épargner les frais d'un guide toujours très-dispendieux. Il n'y a plus à en douter, le voyage de Suisse est à la portée du pauvre comme du riche; avec 2 fr. 50 cent. ou 3 fr. par jour, une bonne santé, des jambes vigoureuses et quelque peu de philosophie pratique, on peut se procurer toutes les jouissances du touriste. L'itinéraire de M. Desbarolles en fait foi, il parle de la nature avec l'enthousiasme d'un artiste, et ses

descriptions sont bien propres à inspirer le désir de suivre son exemple, de vérifier l'exactitude de ses directions. Mais il ne faut pas se le dissimuler, pour que le voyage soit possible sans dépasser la limite fixée pour les dépenses, il faut renoncer aux délicatesses de la vie confortable, il faut rejeter toute espèce de luxe, jusqu'à celui de faire nettoyer ses souliers, et se résigner courageusement à supporter la fatigue, le mauvais temps et les contrariétés inséparables d'une pareille expédition. La méthode de l'auteur de débattre les prix dans chaque auberge pourra bien ne pas convenir à tout le monde et paraître souvent plus pénible encore que la fatigue de la marche. On aimera sans doute mieux ajouter quelques francs de plus et éviter de désagréables conflits qui gâtent bien les plaisirs du voyage. Deux cents francs suffisent bien largement pour un mois de séjour en Suisse, mais prendre encore sur cette somme les frais de voitures de Paris à Bâle et de Neuchâtel à Paris, c'est pousser l'économie un peu trop loin.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA CONQUÊTE DE CANAAN, ou Méditations religieuses sur le livre de Josué, destinées au culte domestique; par *Th. Borel*, chapelain du collége de Genève. — Genève. In-8.

Ce livre est adressé aux enfans. Il renferme une explication claire et simple des récits de la Bible, mise à la portée de jeunes intelligences et accompagnée de tous les détails historiques ou descriptifs propres à les intéresser. Puisqu'on jue convenable de commencer de très-bonne heure l'étude de l'histoire sainte, les ouvrages de ce genre sont fort utiles, car la plupart des livres de l'Ancien-Testament ne sauraient être mis entre les mains des enfans, soit parce qu'ils ne les comprendraient pas, soit parce qu'ils y trouveraient bien des choses qu'il vaut mieux ne pas leur apprendre trop tôt. M. Borel ayant pour lui l'expérience de plusieurs années et s'étant voué avec zèle à cette branche de l'enseignement, nous croyons qu'on peut avoir toute confiance dans sa méthode, car il doit savoir quel langage il faut parler aux enfans, comment on réussit à captiver leur attention, par quels moyens on réveille dans leur cœur le sentiment religieux, et on leur fait appliquer aux circonstances ordinaires de la vie les hautes leçons morales qui ressortent de cette étude. Nous nous bornerons donc à lui adresser quelques légères critiques

sur la forme littéraire, qui nous paraît toujours importante, surtout dans des écrits destinés à la jeunesse. Son style est en général, comme nous l'avons déjà dit, clair et simple. Mais il manque parfois de correction, il n'a pas toute l'élégance et la pureté désirables. Des tournures insolites, des expressions locales s'y rencontrent çà et là. Le ton paternel qu'il emploie avec raison sans doute, ne se soutient pas toujours. Il devient de temps en temps trop familier, tandis que d'autres fois au contraire l'auteur emploie des termes qui ne sont plus à la portée de l'enfance. Il est vrai qu'une semblable tâche offre de grandes difficultés, et ce n'est pas du premier coup qu'on atteint le but. Si, comme il est probable, le succès de cet ouvrage permet à l'auteur d'en publier une seconde édition, il lui sera facile, en le soumettant à une révision sévère, de faire disparaître ces petites taches que nous avons cru devoir lui signaler.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

PRÉCIS DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE dans les colonies anglaises, imprimé par ordre de M. l'amiral Duperré, ministre de la marine. — Paris. In-8, 8 fr.

Ce recueil de documens officiels présente un grand intérêt; on peut dire qu'il renferme en faveur de l'abolition de l'esclavage des argumens plus puissans et plus persuasifs que toutes les belles phrases des plus éloquens philanthropes. La question s'y trouve traitée froidement, sans passion et avec toute l'autorité de l'expérience. Il ne s'agit plus de disserter sur les résultats probables de ce grand acte de justice, l'épreuve a été tentée, l'émancipation est un fait accompli dont on peut réellement apprécier l'influence et la portée. Presque partout les difficultés de la transition ont été moins pénibles qu'on ne s'y attendait, les dangers qu'on redoutait se sont évanouis devant les sages mesures de l'administration, et la marche du travail libre a répondu, dès ses premiers pas, aux espérances des amis de la liberté qui regardaient l'esclavage comme éminemment contraire au développement des facultés soit physiques, soit morales. Loin d'avoir à sévir contre les excès auxquels il semblait que les nègres émancipés seraient tentés de se livrer, on a vu en général le nombre des délits diminuer, et dans plusieurs endroits la persuasion a suffi pour ramener au travail ceux qui voulaient d'abord s'y soustraire.

L'exemple de l'Angleterre qui, la première, a eu le courage de proclamer dans ses colonies l'abolition de l'esclavage, est une précieuse leçon pour la France; aussi la publication de ces documens contribuera-t-elle sans doute à hâter la solution de la question sur laquelle ils jettent une si vive lumière. En effet, la cause de l'esclavage est assez généralement abandonnée, et si l'émancipation a été retardée jusqu'ici, c'est qu'on n'était pas d'accord sur les moyens d'exécution, c'est qu'on n'envisageait pas sans terreur les conséquences immédiates d'une semblable mesure, qui proclamée sans prudence avait déjà une fois produit d'affreux malheurs. Le succès obtenu par l'administration anglaise ne laissera maintenant plus aucun doute sur la possibilité de faire passer sans secousse les esclaves à l'état de travailleurs libres. Les colons eux-mêmes pourront se convaincre, en lisant les détails de cette importante réforme, que leur propre intérêt doit les engager à la favoriser de tout leur pouvoir, car dans la plupart des colonies anglaises, la production, loin d'être ralentie, semble avoir puisé une activité nouvelle, un essor plus grand dans l'abolition de l'esclavage.

Après une introduction qui retrace rapidement les mesures et rappelle les principaux actes par lesquels l'Angleterre a préludé à l'abolition, ce précis est divisé en trois parties distinctes : la première, qui commence par l'acte d'abolition de l'esclavage, reproduit ensuite, en leur conservant leur caractère d'authenticité, l'ensemble et l'esprit des instructions et des ordres donnés par la métropole pour assurer l'exécution de cet acte dans les diverses colonies; la seconde présente le résumé historique de l'exécution de cette mesure à la Jamaïque, à Antigue, à la Guyane et à l'île Maurice; enfin la troisième reproduit intégralement, et dans leur ordre chronologique, les principaux actes rendus par la métropole et les législatures coloniales, pour mieux faire ressortir les modifications les plus essentielles qu'a subies l'acte d'abolition dans ses applications aux diverses localités.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE STATISTIQUE; par *J.-J. d'Omalius d'Halloy*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Sous ce titre modeste, le savant d'Omalius d'Halloy publie un travail fort remarquable sur la statistique des diverses races humaines. Ce n'est qu'un résumé sans doute, mais il est le fruit de recherches nombreuses et prouve chez son auteur une connaissance profonde de ce vaste sujet. Cette partie si importante de la géographie est encore l'une des moins bien

connues et des plus sujettes à l'erreur. Elle demande à être ainsi étudiée d'une manière spéciale, car elle ne repose guère jusqu'à présent que sur des données incertaines, sur des documens incomplets, et ses progrès peuvent contribuer puissamment à jeter un jour nouveau sur l'histoire de l'humanité. Déjà plusieurs de ses branches ont été habilement explorées, mais ces travaux épars avaient besoin d'être réunis, comparés, analysés, pour former un ensemble dont on pût apprécier convenablement tout le mérite. C'est ce qu'a tenté M. d'Omalius. Profitant des recherches de ses devanciers, auxquelles il a joint les résultats de ses propres études, il présente un tableau général de la population du globe aussi complet que le permet l'état actuel de la science.

M. d'Omalius divise le genre humain en six races d'après la couleur de la peau, savoir : la race blanche, la race jaune, la race rouge, la race brune, la race noire, et enfin les hybrides, tels que métis, mulâtres, zambos, etc. Chacune de ces races forme plusieurs rameaux suivant les positions géographiques, et ceux-ci se subdivisent en familles d'après l'origine commune des langues qu'ils parlent. Il passe ainsi en revue tous les peuples et tous les Etats, et présente dans un ordre méthodique les données statistiques les plus importantes avec les détails propres à exciter l'intérêt du lecteur. Ce précis remarquable nous paraît former un complément précieux pour tous les traités de géographie, car réunissant en un seul corps des notions qui s'y trouvent ordinairement éparses sans ordre et sans lien, il en facilite l'intelligence et rend leur étude bien plus féconde. Il nous semble indiquer une séparation nécessaire dans l'enseignement géographique, qui devrait offrir deux parties bien distinctes : l'une consacrée à la terre, à ses phénomènes physiques et à ses divisions naturelles, l'autre à l'histoire naturelle politique et industrielle du genre humain.

SCIENCES ET ARTS.

DE LA PESTE OBSERVÉE EN ÉGYPTE ; recherches et considérations sur cette maladie par *A.-B. Clot-Bey*.—Paris. 1 vol. in-8, fig., 7 fr.

La peste est-elle contagieuse ou non? Cette question divise les médecins en deux partis opposés, qui, comme il arrive toujours dans ces sortes de débats, ne manquent pas de citer

des faits nombreux à l'appui de leur opinion. Une circonstance assez remarquable, c'est que dans l'Orient, séjour habituel de la peste, on ne croit point à la contagion, tandis que chez les Européens, au contraire, c'est une croyance généralement répandue. Il est vrai que le fatalisme religieux des Musulmans peut être regardé comme une cause principale de cette imprévoyance qui les porte à tout abandonner à la volonté divine, sans prendre aucune précaution contre le redoutable fléau. Cependant ce n'est pas la seule, et les recherches de Clot-Bey, d'accord à ce sujet avec plusieurs autres médecins, sembleraient indiquer qu'en effet la peste se montre souvent plutôt épidémique que contagieuse. Pendant une longue pratique en Egypte, il dit n'avoir pas rencontré un seul cas de contagion bien déterminé, tandis que maintes expériences sont venues lui prouver que le contact seul ne suffisait point pour propager la maladie. Lui-même se l'est impunément inoculée plusieurs fois; le docteur Bulard a revêtu sous ses yeux la chemise d'un pestiféré sans éprouver aucun accident; et d'autres essais du même genre tentés sur des condamnés que le pacha vouait à ces études dangereuses, n'ont pas eu de résultat plus décisif. M. Clot-Bey en conclut que la contagion de la peste n'existe point, que ce n'est qu'un préjugé fondé sur l'ignorance, qui tombe devant les observations de la science. Cette conclusion, prise dans un sens général et absolu, trouvera sans doute beaucoup de contradicteurs, et nous pensons que l'auteur eût mieux fait de la borner au pays dans lequel il a pu étudier la marche du fléau. L'Egypte est regardée comme le siége de la peste, comme la patrie de ce mal qui s'y présente en effet ordinairement sous la forme endémique. Mais toute l'histoire du passé semble démentir ce fait pour les autres contrées, qui, avant l'organisation des mesures sanitaires, étaient si souvent visitées par ce terrible fléau; nous ne possédons pas, il est vrai, des données bien exactes ni bien certaines sur ces époques anciennes, les observations qu'elles nous ont laissées ont été faites sous l'impression de la croyance générale en la contagion, et le flambeau de la critique n'a pu parvenir encore à dissiper les ténèbres qui l'empêchent de discerner le vrai du faux au milieu de cette panique universelle d'où est sorti le régime des quarantaines et des lazarets. Mais dans l'état actuel des connaissances et jusqu'à ce qu'une lumière nouvelle ait jailli de la discussion, le doute doit être permis; c'est aller trop loin que prétendre trancher déjà la question. Quand on réfléchit surtout aux conséquences que pourrait entraîner la moindre erreur, on comprend la nécessité d'agir avec prudence et de ne rien précipiter. D'ailleurs ne faudrait-il pas

commencer par bien s'entendre sur les mots et définir d'abord d'une manière bien exacte ce que signifie *contagion*, ce que veut dire *épidémie?* Le sens de ces deux termes est si peu déterminé, que, dans les débats auxquels a donné lieu la discussion, nous voyons sans cesse les mêmes faits ou des faits absolument identiques, attribués tour à tour à l'un ou à l'autre avec autant de raison des deux parts. Là où règne l'épidémie, il est à peu près impossible de constater avec certitude la contagion, puisque l'air imprégné de miasmes devient alors un agent dont l'action se glisse partout, peut toujours être justement revendiquée, et jusqu'à présent l'on a reculé devant le péril des expériences qui, faites loin du foyer épidémique, pourraient seules prouver la contagion d'une manière irrécusable.

Le seul point sur lequel on soit d'accord, c'est l'insuffisance du système adopté jusqu'à ce jour pour les quarantaines, système qui gène inutilement les relations commerciales et n'a point su empêcher l'Europe d'être plus d'une fois dévastée par la peste depuis son établissement. Les lazarets sont en général mal placés, mal tenus, mal aérés; ils ne présentent aucune des conditions hygiéniques qui devraient avoir présidé à leur construction, et semblent plutôt propres à engendrer la maladie qu'ils sont destinés à combattre. Les procédés employés pour la purification des marchandises sont très-imparfaits, offrent peu de garantie et entraînent une grande perte de temps. A cet égard M. le docteur Clot-Bey partage l'opinion des docteurs Bulard, Gosse et autres écrivains qui ont étudié la question avec soin. Il propose des moyens plus expéditifs, plus simples; le feu et l'eau sont les deux agens purificateurs qui doivent être substitués à toutes les méthodes usitées jusqu'ici. Des expériences ont en effet prouvé que les miasmes pestilentiels ne résistent pas à l'action d'une température élevée, et pour les marchandises qui ne peuvent supporter sans avarie un haut degré de chaleur, l'eau présente une vertu non moins efficace reconnue dans tout l'Orient depuis des siècles. Indépendamment donc de la question de contagion qui ne saurait être encore résolue, on ne peut nier l'urgence d'une réforme complète dans le système des quarantaines. Soit qu'on veuille les conserver, soit qu'on se prépare petit à petit à les abolir, il importe de les modifier d'après les directions de la science qui se trouve ici parfaitement d'accord avec les intérêts du commerce et des voyageurs.

Le docteur Clot-Bey consacre une partie de son livre à l'examen des diverses méthodes de traitement. Il expose la sienne et critique celles de plusieurs de ses confrères, mais

les hommes de l'art peuvent seuls apprécier convenablement le mérite de ses observations. Nous dirons seulement que les symptômes de la peste ne sont point toujours les mêmes; ils se présentent sous des aspects fort variés, l'imprévu joue un grand rôle dans la marche de cette maladie, et par conséquent il est à peu près impossible de lui appliquer un traitement systématique; le médecin doit modifier ses prescriptions suivant les cas. C'est, au reste, la tendance générale que semble imprimer à la médecine l'étude plus approfondie de la physiologie humaine et des phénomènes si divers qu'elle lui fait découvrir à chaque pas.

MANUEL DES BAIGNEURS, précédé de l'histoire des bains chez les peuples anciens et modernes, etc.; par *V. Raymond*, d. m. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c.

Ce petit livre est rempli de détails curieux sur les usages des divers peuples relativement aux bains. Il renferme d'excellens conseils hygiéniques et des directions salutaires sur l'emploi des eaux chaudes, tièdes ou froides, minérales naturelles ou artificielles, ainsi que sur les précautions à prendre pour en rendre l'effet bienfaisant. L'auteur y a joint un petit traité de la natation et un tableau statistique des établissemens de bains de la France et de l'étranger. C'est un manuel fort utile, surtout dans la saison où nous sommes. Il est bon de populariser autant que possible l'usage des bains; la propreté est l'une des premières conditions de la santé, bien plus on ne saurait nier même son influence morale, et l'eau répandue abondamment dans la nature étant à la portée de tous, il est à désirer que tous comprennent bien les avantages qu'ils en peuvent tirer. Cette hygiène simple, facile, économique, constitue selon nous la véritable médecine populaire, et ce serait un grand bien de pouvoir substituer ses sages prescriptions aux dangereuses recettes du charlatanisme qui exploite si effrontément l'ignorance et la crédulité.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Octobre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

KLOPSTOCKS sämmtliche Werke. — Leipzig. 1 gros vol. in-8, avec le portrait de l'auteur, 20 fr.

. Klopstock est un des trois grands poètes qui ont puisé leurs inspirations dans le christianisme, et victorieusement prouvé que le paganisme n'était pas le seul élément de la poésie. Après Dante et Milton il a su trouver encore dans le dogme chrétien une source vive de chants sublimes profondément empreints de cette harmonie religieuse qui semble lui être plus familière qu'à ses deux illustres rivaux. Ce n'est pas le génie fougueux de Dante, l'imagination brillante de Milton; Klopstock se renferme davantage dans l'esprit véritable de son sujet; il est toujours grave, austère, et son mysticisme allemand est bien plus spiritualiste que celui des deux autres. La passion animait Dante, les subtilités théologiques viennent parfois se mêler aux inspirations de Milton, tandis que chez Klopstock on ne rencontre que la foi profonde, la piété vive, le sentiment religieux fortement développé. La *Messiade* offre bien moins de variété, de mouvement et d'intérêt que la *Divine Comédie*, ou le *Paradis perdu*, mais elle est peut-être aussi bien plus égale d'un bout à l'autre, conservant toujours le style pur, élevé, l'allure majestueuse et sévère, qu'exige une œuvre de cette nature. Chacun de ces trois poèmes, au reste, représente avec une supériorité incontestable une face différente du christianisme. Le premier appartient au catholicisme, la tendance plastique, le symbole matériel y dominent; le second appartient au protestantisme anglican, l'esprit de controverse s'y

fait jour ; enfin le troisième est sorti de la réforme de Luther, le drame et ses pompeux décors font place à l'hymne sacré dans lequel l'âme s'élève directement vers Dieu sans chercher à revêtir d'aucune forme corporelle les mystères de la religion. L'histoire de Jésus-Christ, envisagée sous ce dernier aspect et dépouillée de tous les ornemens dont l'imagination s'est plu à l'entourer, n'offre pas, il est vrai, les élémens regardés en général comme nécessaires pour constituer un poème complet et captiver l'attention des lecteurs par des incidens imprévus et bien ménagés. Aussi la *Messiade* ne pouvait-elle prétendre à un succès populaire. Elle ne s'adresse guère qu'aux âmes vraiment religieuses, ou à ces esprits d'élite qui savent apprécier tout ce qui est beau et se mettre à l'unisson de cette poésie élevée, de ces élans mystiques dont l'harmonie veut être sentie plutôt qu'analysée. Klopstock doit donc être lu dans sa propre langue, car la traduction lui ôte le principal mérite qui constitue son originalité. Si même, ce qui nous paraît impossible, on réussissait à traduire la *Messiade* en vers français, l'alexandrin avec ses inévitables hémistiches et sa rime monotone ne pourrait jamais rendre la riche prosodie du vers allemand. Cette observation s'applique également aux Odes de Klopstock, qui sont regardées comme son chef-d'œuvre, et à ses *geistliche Lieder*, dans lesquels on retrouve la même élévation de pensée, les mêmes sentimens religieux qui lui ont inspiré la *Messiade*. C'est un poète chrétien dans toute la force du terme ; toutes ses œuvres en portent l'empreinte, et l'on peut dire que son génie consista surtout dans le talent avec lequel il sut employer la poésie au service de l'édification pieuse.

L'édition que nous annonçons ici est exécutée avec un soin fort remarquable. Soit pour la netteté des caractères, soit pour l'élégance du type et la blancheur du papier, elle ne laisse rien à désirer. C'est un luxe de bon goût auquel les imprimeurs allemands ne nous ont point habitués. Son prix modique ne peut manquer d'en favoriser le débit, et les amateurs de la littérature allemande apprendront sans doute avec joie que ce beau volume est le premier d'une collection qui renfermera les meilleurs écrivains allemands anciens et modernes.

SUZANNE et la Confession de Nazarille ; par *Ed. Ourliac*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = LES NUITS DE LONDRES ; par *Méry*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Si M. Ed. Ourliac écrivait mieux, ses romans mériteraient

d'être distingués de la foule, car il ne manque pas d'imagination et sait assez bien piquer la curiosité du lecteur par des incidens variés, par des inventions originales. Cependant il ne possède pas non plus un goût bien pur; ses personnages appartiennent en général à une classe peu relevée, et il paraît se plaire dans la description de mœurs, si ce n'est tout-à-fait mauvaises, du moins fort équivoques. *Suzanne* est une comédienne qu'il nous peint comme une créature naïve et pure, quoique entourée d'amans et quittant tout pour suivre celui qu'elle préfère, mauvais drôle qui la réduit à la misère, puis l'abandonne lorsqu'il ne peut plus rien lui prendre. *Suzanne* meurt de chagrin malgré les consolations dont l'entoure un ancien ami qu'elle retrouve dans son malheur. L'histoire serait touchante si l'auteur avait mieux su ménager l'intérêt; mais ce n'est pas précisément d'une femme de théâtre qu'on peut faire une semblable héroïne. Quant à la *Confession de Nazarille* et aux autres contes qui l'accompagnent, ce sont des conceptions assez bizarres dans lesquelles l'auteur semble s'être proposé un but philosophique qui n'est pas toujours très-clair. Celui intitulé *l'Épicurien* nous a paru le plus intelligible. C'est l'histoire d'un jeune homme qui se laisse entraîner par les mauvais conseils d'une fausse philosophie dans la voie de la corruption, au bout de laquelle il trouve bientôt la misère, les souffrances et la mort; mais la marche des incidens est trop rapide, le dénouement trop précipité pour que la leçon puisse produire grand effet. L'épicurien de M. Ourliac n'est qu'un débauché de bas étage qui hante les mauvais lieux et les tabagies; or ce n'est pas là que se trouvent les vrais écueils de la jeunesse; à défaut de vertu, le dégoût seul suffit pour l'en éloigner.

— *Les Nuits de Londres* sont un de ces recueils où l'auteur, pressé par le désir de publier un livre, entasse pêle-mêle des matériaux incohérens qui n'ont de commun que le titre sous lequel ils sont réunis. Quelques-unes des nouvelles de M. Méry portent bien la couleur anglaise, mais c'est le plus petit nombre; et, après avoir commencé avec l'intention de justifier réellement le titre de *Nuits de Londres* qu'il avait choisi, sa plume s'est fatiguée de cette obligation, et pour remplir les deux volumes il a pris dans son portefeuille tout ce qui s'est présenté. On regrettera cette paresse d'esprit, car il aurait pu nous offrir un piquant tableau des mœurs anglaises; les deux ou trois originaux esquissés dans la première partie de son ouvrage témoignent de son talent pour la caricature. C'est un peu chargé sans doute, mais c'est amusant, et on se laisse volontiers captiver par cette lecture facile qui fournit une distraction précieuse au milieu des

longues et fatigantes élucubrations de la politique du jour. M. Méry ne manque pas d'originalité, mais il écrit d'une manière un peu lâche, il ébauche à peine ses tableaux, et c'est d'autant plus fâcheux qu'on sent qu'il pourrait mieux faire. On rencontre çà et là quelques traits de verve satirique qui rappellent l'ancien collaborateur du poète Barthélemy. Malheureusement cette verve ne se soutient pas, et l'auteur semble n'avoir le plus souvent ni but, ni plan bien arrêté.

TRANSLATIONS from the lyric poets of Germany, with brief notices of their lives and writings; by *J. Macray*. — Oxford. In-12.

La littérature allemande est riche en poètes lyriques. Sa prosodie, à la fois gracieuse et sonore, se prête facilement à ce genre de production. Aussi ses plus habiles écrivains ont-ils tous manié avec succès cette lyre harmonieuse à laquelle la poésie emprunte ses accens les plus doux, les plus touchans. Il est maintes petites pièces fugitives de Goëthe, de Schiller, de Herder, qui vont droit à l'âme et s'y gravent plus profondément que bien des chefs-d'œuvre d'un ordre plus relevé. C'est une langue à part qui semble appartenir au sentiment dont elle exprime avec un rare bonheur les moindres nuances, les suaves émotions, les aspirations vagues et mystérieuses. Je ne crois pas me tromper en affirmant que presque tous les étrangers qui étudient l'allemand éprouvent un vif désir de faire passer dans leur langue maternelle cette nouvelle musique dont les sons viennent frapper leurs oreilles pour la première fois. Mais c'est une entreprise hérissée d'obstacles; les Français surtout l'ont jusqu'ici vainement tentée, il est peu probable qu'ils y réussissent jamais, le génie allemand ne convient ni à la nature de leur esprit, ni à celle de leur idiôme. Pour les Anglais la difficulté est moins grande; ils appartiennent aux races du Nord, entre lesquelles il existe une certaine parenté soit dans les idées, soit dans la manière de les exprimer, qui leur permet de s'emprunter sans trop de peine les unes aux autres les inspirations de leurs poètes et d'augmenter ainsi leurs richesses littéraires en les partageant. Les traductions de M. John Macray en offrent un exemple assez remarquable. Il a pris parmi les innombrables productions lyriques des auteurs allemands celles qui lui paraissaient le plus propres à faire apprécier les mérites de cette poésie de l'âme dans laquelle nos voisins d'outre-Rhin ont acquis une incontestable supériorité. De cette manière il nous fait passer en revue tous les genres d'imagina-

tion et de style dont la diversité doit avoir rendu son travail encore plus difficile. Goëthe, Uhland, Salis, Novalis, Stolberg, Matthisson, Schiller, Herdèr, Claudius, etc. etc., lui fournissent chacun quelques pièces. Le choix fait honneur à son goût judicieux; ce sont de gracieuses images, des compositions pleines de charme et de fraîcheur. Il les a généralement rendues avec bonheur, tout en demeurant fidèle au texte, et a su se plier assez bien aux exigences de la tâche difficile qu'il avait entreprise. Le lecteur trouvera de plus dans ce recueil de courtes notices sur chacun des auteurs, extraites de l'ouvrage de Stœber, sur la littérature allemande. Le livre de M. Macray présente ainsi tout à la fois un specimen de cette poésie lyrique dans laquelle les Allemands excellent et un aperçu fort intéressant de son histoire.

LETTRES sur la guerre des Suisses contre le duc Charles-le-Hardi; par M. le baron *F. de Gingins-la-Sarraz.* — Dijon, chez Mme Brugnot; — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 4 fr. 50 c.

L'histoire, écrite d'abord avec passion par les contemporains et ceux qui les suivent, est toujours plus ou moins empreinte des préjugés du temps, de l'esprit de parti, ou de la tendance particulière que le chroniqueur doit à sa position, à son éducation, à ses sympathies personnelles. Aussi ses jugemens ne sont-ils presque jamais en dernier ressort, on peut toujours en appeler à des investigations nouvelles, plus désintéressées, plus impartiales. Lorsque les passions ont eu le temps de se calmer, on examine de nouveau les faits, on compulse les documens, et la vérité finit par se faire jour, ou du moins on s'en rapproche autant que possible. C'est ainsi que les patientes recherches de quelques écrivains modernes, à la tête desquels se distingue M. de Sismondi, sont venues dissiper l'auréole mensongère de gloire et de vertu dont la basse flatterie des courtisans avait entouré les époques les plus déplorables de la monarchie française. Devant le travail d'une critique sérieuse et froide l'illusion s'est bientôt évanouie. Les rois ont été jugés comme des hommes, et l'on a fait la part de leurs faiblesses et de leurs vices aussi bien que celle de leurs mérites. Appliqué à l'histoire des états républicains, ce critère précieux doit sans doute produire des résultats non moins importans. Il tend à dissiper les exagérations du patriotisme exalté, les préventions nationales, et les fausses couleurs sous lesquelles sont le plus souvent représentées les querelles de la république avec les princes ses voisins. C'est dans ce but louable que M. de Gingins

consacre ses loisirs à l'étude des anciennes chartes et chroniques concernant l'histoire de la Suisse romande. Avec non moins de talent que de zèle il est déjà parvenu à éclaircir quelques points obscurs. Plusieurs mémoires publiés par lui dans divers recueils historiques ont vivement excité l'intérêt de toutes les personnes qui s'occupent de ce genre de recherches. Les lettres que nous annonçons aujourd'hui nous paraissent également dignes de leur attention.

La guerre de Charles-le-Hardi ou le Téméraire avec les Suisses est un des épisodes les plus saillants de l'histoire de la Confédération helvétique. Les batailles de Granson et de Morat, qui portèrent un coup si rude à la puissance des ducs de Bourgogne furent de nouvelles sources de gloire pour les Cantons suisses. L'éclat du succès fit oublier totalement les véritables causes qui avaient amené le conflit, et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, le vainqueur fut exalté aux dépens du vaincu, tous les torts furent attribués à celui-ci, et le triomphe des Suisses parut être celui de l'opprimé sur l'oppresseur injuste. Cependant cette manière d'envisager la question était tout-à-fait fausse. Le premier motif de la guerre n'avait rien de commun avec l'indépendance de la ligue suisse; on peut dire au contraire qu'il prit sa source dans la corruption de ceux qui devaient veiller le plus soigneusement à son maintien, car ce fut l'or de Louis XI qui détermina les Suisses à seconder les vues de l'astucieux monarque en se faisant les auxiliaires de ses projets ambitieux.

Le duché de Bourgogne entre les mains habiles de Charles-le-Hardi pouvait devenir une puissance redoutable; on voulut étouffer ce royaume naissant, et l'avarice de quelques hommes qui exerçaient une haute influence sur les Cantons fut exploitée avec adresse dans le but de susciter au duc de nouveaux ennemis dont la valeur guerrière était alors bien connue. Grâce à ces intrigues secrètes, les Suisses, on doit l'avouer, se firent les instrumens du despote qui contribua peut-être le plus, en France, à l'établissement du pouvoir absolu. Leur cause n'était ni juste, ni loyale, et si l'admirable courage qu'ils déployèrent, soit à Granson, soit à Morat, n'avait pas été couronné de succès, les désastres qui menaçaient leur patrie n'auraient paru sans doute que la conséquence naturelle de leur folle agression. Tel est à peu près le résumé des nouvelles données que M. Gingins a puisées dans l'examen des documens authentiques. Il cherche à justifier Charles-le-Hardi de tous les reproches que la plupart des historiens lui adressent. « Les historiens nationaux, » dit-il, « trop préoccupés des succès de leurs compatriotes, ne se sont pas suffisamment prémunis contre les déclamations exa-

gérées des chroniqueurs suisses contemporains, intéressés à voiler l'origine d'une guerre anti-nationale; qui ne devint populaire, chez les Confédérés, que lorsque la conflagration allumée par leur agression menaça enfin leurs propres foyers......

» A entendre ces écrivains, il semblerait que du Rhin au Rhône et du Jura aux Alpes, il ne s'éleva qu'un cri contre l'ambition et l'orgueil de Charles-le-Terrible, et que tous les peuples de ces contrées pastorales se levèrent comme un seul homme, pour combattre ce prétendu fléau de l'Helvétie. »

De telles déclarations, en effet, ne peuvent s'accorder avec le reproche qu'un chroniqueur bernois, contemporain aussi, adresse aux Vaudois « de faire de Charles-le-Hardi leur idole, et de l'adorer comme un nouveau Messie, destiné à venger tous les griefs qu'ils nourrissaient contre les Allemands. »

Il est bien évident que le merveilleux triomphe des armes suisses dut séduire les historiens et faire oublier la véritable origine de la guerre pour exalter le patriotisme qu'ils déployèrent dès que l'ennemi vint menacer leur indépendance.

La vérité peut cependant être proclamée sans diminuer en rien la gloire helvétique. La bataille de Morat n'en reste pas moins un fait d'armes admirable. M. de Gingins croit seulement qu'on a peut-être exagéré la différence numérique des deux armées; mais ce n'est qu'un doute qu'il avance et qui ne nous paraît pas fondé sur des documens bien certains. Nous en dirons autant de la barbarie et de l'amour du pillage qu'il reproche aux soldats suisses, comme si ce n'était pas alors ce qui constituait le droit de la guerre chez toutes les nations de l'Europe. Il s'est peut-être en ceci laissé trop influencer par le désir de réhabiliter la mémoire du duc de Bourgogne. Celui-ci est à ses yeux le représentant de la vieille loyauté chevaleresque, luttant contre la politique cauteleuse et perfide qui travaillait à effacer ses dernières traces, pour substituer le règne de l'or à celui du fer. Le caractère de Charles-le-Hardi présente en effet un singulier contraste à côté de celui de son adversaire Louis XI. C'est la franchise aux prises avec la duplicité. L'histoire n'a pas assez tenu compte au Duc des difficultés sans nombre de sa position, elle a trop dédaigné peut-être ses vues et s'est plutôt préoccupée de signaler ses fautes que d'apprécier le mérite de ses intentions. Le *væ victis!* a exercé sa fatale influence, et l'on doit reconnaître que la justice réclame un examen plus impartial de cet épisode historique. Les lettres de M. de Gingins soulèvent un coin du voile qui nous cache la vérité; l'intérêt qu'il a su jeter sur tous ces détails, les

fera sans doute accueillir avec faveur ; c'est une œuvre remarquable, fruit de recherches consciencieuses, et il est à désirer que l'auteur, encouragé par l'accueil du public, continue un travail pour lequel il montre tant d'aptitude et de sagacité.

ARCHIVES DES VOYAGES, ou Collection d'anciennes relations inédites ou très-rares de lettres, mémoires, itinéraires et autres documens relatifs à la géographie et aux voyages ; par *H. Ternaux-Compans*. — Paris. Tome 1er, 1re partie. In-8, 5 fr.

Cette collection nouvelle est destinée à servir de complément à tous les recueils de voyages français et étrangers. Elle remplira une lacune dans l'histoire des découvertes, jettera quelque jour sur maints détails importans pour la science, et, réunissant tous les documens épars soit dans des journaux littéraires qu'on ne lit plus, soit dans de volumineux ouvrages qui ne se prêtent pas facilement aux recherches, elle facilitera le travail de ceux qui veulent suivre pas à pas le progrès des connaissances géographiques. On trouvera de plus une lecture pleine d'attrait dans ces relations naïves des anciens voyageurs qui peignent si bien les mœurs et les préjugés de leur époque. M. Ternaux-Compans a déjà fait voir, par ses publications sur la découverte de l'Amérique, combien il était nécessaire de remonter aux sources originales pour bien comprendre ces premières expéditions, ces conquêtes d'aventuriers, si étrangères à nos usages modernes, si différentes sous tous les rapports des voyages maritimes de nos jours. L'appât du gain, le goût des aventures extraordinaires, le zèle religieux furent les principaux mobiles qui entraînèrent bientôt une foule de navigateurs hardis à suivre les traces de Christophe Colomb. Ces trois causes réunies donnèrent à leurs actes un caractère de cruauté inhumaine, d'austérité inflexible dans lequel on peut retrouver l'origine de cette lutte violente qui s'établit dès lors entre la race sauvage et la race civilisée, et qui semble ne devoir cesser que par l'anéantissement de la première. L'ignorance et le fanatisme furent en quelque sorte les premiers apôtres de la civilisation sur ces plages lointaines où régnaient, en plusieurs endroits du moins, des institutions et des mœurs plus douces et plus policées qu'en Europe, et l'impression de terreur produite par leurs procédés barbares n'a jamais pu s'effacer entièrement. Presque partout les Européens se sont montrés en conquérans impitoyables, ils ont porté avec eux la guerre et le pillage, et leur perfidie astucieuse, leur avidité insatiable n'ont que trop justifié la défiance des peuples sauvages.

On en verra de nouvelles preuves dans les relations de *Miguel de Loarca* et de *Gaspar de Espinosa* qui se trouvent en tête de ce volume.

Voici comment ce dernier rend froidement compte des moyens qu'il employait sans doute pour civiliser les Indiens : « Nous n'attendîmes Hurtado et son monde que pendant deux jours, parce que nous manquions absolument de vivres dans cet endroit. Je ne pouvais emmener avec moi le cacique de Chicacotra, parce qu'il était encore malade des suites de la torture; comme il avait voulu détruire les chrétiens en les envoyant au temple des tuiraes, et que d'ailleurs il se couchait sur terre et se faisait traîner, quand on voulait le conduire d'un endroit à un autre, je le fis jeter aux chiens qui le dévorèrent. »

De pareils traits sont plus éloquens que toutes les déclamations philosophiques et philanthropiques.

Les *archives* sont divisées en trois parties : la première renferme des relations inédites, la deuxième des traductions, la troisième des réimpressions d'ouvrages devenus fort rares ou de fragmens intéressans extraits de voyages dans lesquels ils se trouvent comme perdus au milieu de détails inutiles et sans valeur. Parmi les pièces qui composent cette dernière partie, nous citerons les suivantes : « Copie de quelques lettres sur la navigation du *chevalier de Villegaignon* es terres de l'Amérique oultre l'æquinoctial, iusques soubs le tropique de Capricorne; contenant sommairement les fortunes encourues en ce voyage, avec les mœurs et façons de vivre des sauvages du païs envoyées par un des gens dudict seigneur. 1557. — Nouvelle de la venue de la royne d'Algier à Rome, et du baptesme d'icelle, et de ses six enfans, et des dames de sa compagnie avec le moyen de son départ. 1587. — La conversion du plus grand roy des Indes orientales à présent régnant à la foi catholique. Avec six mille habitans de son royaume par les révérends pères de la compagnie de Jésus. Avec la lettre par lui escripte au roy d'Espagne sur le subject de sa conversion. Ensemble les cérémonies qui ont esté faictes à son baptesme et les miracles qui y sont arrivez. 1621. — Advis moderne de l'Estat et grand royaume de Mogor, situé entre la Tartarie, l'Inde et la Perse : de la personne, qualité et manière de vivre du roy et du prince son filz et de ses peuples, et des bons signes et espoirs qu'ilz donnent, de se convertir à la foy chrétienne, et autres singularitez des païs. 1598. »

Ces titres sont bien faits pour piquer la curiosité; aussi nous ne pensons pas nous tromper en prédisant à cette publication un succès brillant et durable.

VOYAGE EN AFRIQUE, au royaume de Barcah et dans la Cyrénaïque à travers le désert, traduit par *Ad. Pezant*. — Paris. 1 vol. in-8, fig., 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage n'est point nommé par le traducteur, mais il paraît que c'est un Sarde qui, désireux de visiter les côtes d'Afrique encore fort peu connues, accompagna le fils du Pacha de Tripoli, en qualité de médecin, dans une expédition qu'il dirigeait contre son frère aîné devenu le chef d'une insurrection menaçante. Notre voyageur saisit avec empressement cette occasion qui lui parut excellente pour accomplir son projet d'explorer le royaume de Barcah et la Cyrénaïque. En effet il trouvait ainsi dans la protection du Pacha la meilleure sauve-garde contre les dangers auxquels pouvait l'exposer le caractère perfide et cruel des peuplades barbares qui habitent ces contrées. Mais sa position de médecin, qui lui donnait un grand crédit auprès du chef de l'armée, lui suscita bientôt d'autres ennemis non moins redoutables. Le fanatisme musulman, irrité de cette faveur accordée à un chrétien, voulut la lui faire chèrement payer; heureusement la science du médecin servit de contre-poids à ces intrigues malveillantes, et quelques succès obtenus dans l'exercice de son art suffirent pour en arrêter l'effet. Le chef imposa silence aux mécontens et le docteur en fut quitte pour la peur. Sa relation renferme des détails curieux sur les mœurs des peuplades africaines au milieu desquelles il s'est trouvé. Il raconte assez naïvement ce qu'il a vu, ce que sa propre expérience lui a fait connaître touchant les usages et coutumes de ces barbares qui semblent avoir atteint le dernier terme de la dégradation humaine. Quelques scènes d'horreur et de carnage peignent d'une manière énergique la férocité qui est le trait saillant de leur caractère. Il présente un aperçu des productions du sol, de l'histoire naturelle du pays, et mentionne les divers monumens dont les ruines rappellent encore l'antique civilisation de ces côtes où l'imagination grecque avait placé le jardin des Hespérides. Mais en général les notions qu'il donne sont fort incomplètes, et son voyage offrirait peu d'intérêt si le traducteur n'avait pris la peine de l'enrichir de notes nombreuses, de développemens ingénieux, et de plusieurs dissertations sur le royaume de Barcah, sur la Cyrénaïque et sur divers autres objets qui ne sont qu'effleurés en passant dans sa trop courte relation. Grâce au travail de M. Pezant, ce volume a pris une importance beaucoup plus grande, et l'on y trouvera une lecture à la fois attrayante et très-instructive.

HISTOIRE des progrès de la civilisation en Europe, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle; par *H. Roux-Ferrand*. — Paris, chez Hachette; tome 5e, in-8, 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme un tableau intéressant des XVe et XVIe siècles. Après la longue période de séparation, d'isolement qui avait suivi la mort de Charlemagne et brisé le lien par lequel ce monarque avait voulu réunir tant d'élémens divers, une réaction se fit et l'on vit de nouveau paraître dans les états européens la tendance générale vers l'unité politique. C'est l'un des traits remarquables de cette nouvelle époque où la civilisation prit un essor plus rapide et où l'esprit humain se lança plein d'ardeur et de courage dans la voie des découvertes. En même temps que les souverains travaillaient à concentrer le pouvoir dans leurs mains en détruisant la puissance incommode de leurs grands vassaux, et s'appuyant sur le peuple pour accomplir cette œuvre, l'Eglise, relâchée dans sa discipline et ses mœurs, vit surgir un schisme redoutable contre les attaques duquel ses foudres demeurèrent impuissantes. La renaissance des lettres, l'invention de l'imprimerie, la conduite scandaleuse du clergé furent autant d'élémens de fermentation qui préparèrent la grande révolution dont la voix de Luther donna le signal. La boussole conduisit Christophe Colomb en Amérique, de nouvelles connaissances vinrent étendre le domaine de l'intelligence, stimuler son activité, l'esprit humain se réveilla subitement, et le premier usage qu'il fit de ses forces fut pour secouer le joug sous lequel il était courbé depuis si longtemps. De quelque manière qu'on envisage la Réforme, on ne peut nier qu'elle ne soit le fait dominant de cette époque, le résumé de la tendance générale des esprits, l'inévitable conséquence que devait nécessairement amener le progrès des lumières. En vain prétendrait-on n'y voir qu'une hérésie dogmatique, une révolte orgueilleuse contre l'autorité. Cette manière de rapetisser la question a été funeste dès l'origine à ceux qui, l'envisageant ainsi sous un point de vue étroit et partiel, ont laissé grandir en dehors de l'Eglise et contre elle l'esprit d'examen dont la puissance a pris dès lors chaque jour plus d'empire sur les destinées du monde. La Réforme n'a pas été seulement une négation sans portée comme on voudrait le faire croire; elle contenait dans son sein un germe fécond qui ne peut plus être détruit, elle a proclamé la liberté de la pensée, et ses ennemis eux-mêmes subissent aujourd'hui son influence salutaire. M. Roux-Ferrand, quoique très bon catholique, a bien compris toute l'importance de ce grand événement. Il déplore amèrement

ses résultats, il regarde la division de l'Eglise comme un grand mal, mais ne se laisse pas aveugler sur ses véritables causes, et sait faire habilement ressortir ce que la Réforme offrait de bon au milieu de ce qu'il appelle ses erreurs. Son langage, hostile sans doute aux réformateurs, est cependant en général convenable et mesuré.

A mesure que l'auteur avance dans la tâche qu'il s'est imposée, les faits se multiplient, le tableau revêt des proportions plus vastes, de nouveaux peuples, de nouveaux états viennent prendre leur rang dans l'histoire générale, et le cadre qui d'abord paraissait de reste assez large pour en contenir l'ensemble devient de plus en plus étroit. C'est fâcheux, car dans un ouvrage de ce genre les détails ne sauraient être trop abondans; la marche de la civilisation ne peut être bien comprise qu'en accumulant à côté des faits historiques tous ces traits de mœurs et d'usage, dans lesquels se peint la vie du peuple, et en suivant aussi pas à pas le développement graduel des arts, des lettres et de l'industrie. M. Roux-Ferrand cherche bien à pallier autant que possible ce manque de place; il lui sacrifie surtout la partie politique, ne traçant qu'un aperçu très-rapide des principaux événemens, et consacrant la majeure partie de son travail aux institutions, aux mœurs, aux lettres et aux arts qui occupent plusieurs chapitres dans lesquels chaque sujet est à son tour exposé en détail. Mais cette division nuit à l'ensemble; on ne saisit pas d'abord le lien commun, et cet expédient même ne lui permet point encore de se développer assez. La philosophie et la littérature sont à peine esquissées dans une cinquantaine de pages, et il ne peut que donner une liste des découvertes et des productions artistiques, sans y ajouter presque aucune considération sur leur vaste influence. Sans doute s'il agit ainsi, c'est dans un motif louable et par respect pour les engagemens qu'il a pris vis-à-vis de ses souscripteurs; mais ceux-ci doivent préférer recevoir quelques volumes de plus, plutôt que de voir l'auteur obligé de tronquer ainsi son histoire si pleine de vie et d'intérêt. En approchant des temps modernes la civilisation prend des proportions toujours plus larges, et il serait bien malheureux que le talent de l'auteur fût condamné à se renfermer dans les bornes étroites d'un résumé qui lui ferait perdre à la fois le charme et l'originalité dont ses premiers volumes sont empreints.

NOTICE sur la vie et les ouvrages du P. Girard, ou Études sur ses doctrines pédagogiques et sur sa méthode d'enseignement. — Paris. In-8, 1 fr.

Cette notice renferme un aperçu rapide, mais fort intéressant, des travaux du père Girard. Les vues élevées de ce vénérable ecclésiastique, les principes féconds qu'il a cherché à développer, l'impulsion salutaire que ses efforts ont imprimée à la pédagogique sont dignement appréciés. En ce moment où la France entrant dans une voie meilleure donne à l'instruction primaire et secondaire un développement plus large, il est bon de faire connaître les méthodes appliquées avec succès en Suisse, où la partie morale de l'éducation est en général si bien comprise, et où l'on s'occupe autant des besoins du cœur que de ceux de l'esprit. Ainsi que le faisait avant lui Pestalozzi, le P. Girard insiste fortement sur l'absolue nécessité de cette union qui seule peut former des hommes vertueux, de vrais citoyens, et faire porter à la science de bons fruits. Son grand art est d'éviter toute vue systématique; il étudie la nature, suit ses indications, modifie sans cesse son allure d'après les directions de ce guide précieux. Il ne s'attache pas à développer une seule branche de l'esprit humain aux dépens des autres; il comprend que pour donner à cet arbre toute sa vigueur et tout son accroissement, il faut que la sève circule dans chacun de ses rameaux. Les dons de l'intelligence sont stériles, dangereux même si les qualités du cœur ne les accompagnent, et les facultés de l'âme perdent trop facilement leur énergie dans un corps débile et maladif. Le but de l'éducation doit donc être de remplir autant que possible ces trois conditions; c'est en suivant cette voie que l'enseignement primaire peut exercer une salutaire influence sur l'avenir des sociétés. La vie du P. Girard offre un bel exemple de ce que peut le dévouement qui ne se laisse rebuter par aucun obstacle et poursuit avec ardeur l'accomplissement d'une si belle tâche. L'auteur de cette notice retrace l'historique de ses luttes, de ses revers et de ses succès; il nous le montre travaillant toujours à son œuvre avec le même zèle au milieu des ennuis que lui suscitaient les intrigues de la jalousie, les haines aveugles du fanatisme, et finissant par conquérir l'estime publique, l'amour et la reconnaissance du pays qu'il a doté d'institutions utiles. C'est un tableau plein d'intérêt où les instituteurs pourront trouver d'excellentes règles de conduite, et qui semble sous tous les rapports bien fait pour exciter chez eux une heureuse émulation. Une seconde partie, qui

sera publiée plus tard, renfermera l'examen et la discussion des diverses méthodes d'enseignement.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

ESSAI SUR LE LIVRE DE JOB; 1re livraison. — Toulouse. In-8.

Le titre de cet opuscule n'en exprime point clairement le contenu; l'on pourrait croire en effet que c'est une dissertation sur le livre de Job, tandis que c'est tout simplement une traduction en vers de quelques fragmens du poème hébreu. L'auteur a voulu essayer de faire passer dans la poésie française les beautés de l'original. Il a cru pouvoir leur conserver ainsi plus de force, plus d'harmonie et donner à l'histoire de Job la forme qui lui convient le mieux. Versificateur assez habile, il s'est laissé séduire par la facilité que lui offrait ce genre de travail. Mais il nous semble être en ceci tombé dans l'erreur commune à la plupart des traducteurs qui prétendent se montrer à la fois élégans et fidèles, et oublient que le génie d'une langue ne peut le plus souvent être reproduit dans une autre qu'aux dépens de la première de ces deux qualités. Lorsqu'il s'agit surtout de traduire un poème antique, plein de l'énergie mâle et encore un peu sauvage des temps primitifs, écrit à une époque si différente de la nôtre sous tous les rapports, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement la langue, les usages et les mœurs, n'est-il pas à craindre qu'en le soumettant aux règles rigoureuses de la poésie française, on ne lui fasse au contraire perdre toute sa vigueur originale et l'on ne réussisse qu'à produire une pâle copie, froide et inanimée? La prose elle-même ne peut guère rendre convenablement ce genre de beautés qu'en renonçant aux recherches d'un style pur et fleuri pour revêtir autant que cela lui est possible des formes étrangères à son génie et à ses allures habituelles. Le travail, informe sans doute sous le point de vue littéraire, de M. Cahen, peut servir d'appui à notre assertion. Il laisse beaucoup à désirer, puisque l'auteur n'a voulu donner qu'une interprétation purement littérale et ne s'est point préoccupé d'autre chose que d'expliquer mot à mot son texte. Cependant on ne peut l'ouvrir sans être frappé de l'intérêt tout nouveau qu'il donne à la lecture de la Bible. Au milieu des tournures forcées, des

inversions continuelles, des constructions barbares qu'il est obligé d'adopter, on retrouve une énergie, une vigueur, un sens poétique dont toutes les autres traductions laissent à peine soupçonner l'existence. On se sent transporté bien loin du monde actuel au sein de ce peuple hébreu que le génie de Moïse avait arraché à l'esclavage et à la barbarie pour le faire marcher, bon gré mal gré, à travers les privations et les souffrances du désert vers une civilisation que cette épreuve cruelle pouvait seule lui faire accepter en domptant ses passions brutales. Dans l'essai que nous annonçons ici, au contraire, comme tout est froid et sans couleur! Que deviennent les imprécations de Job rimées en monotones alexandrins?

Au comble de ses maux, voici mon existence!
Oh! qu'ils soient oubliés le jour de ma naissance
Et la nuit en laquelle un enfant fut conçu!
Que ce jour dans le mois ne soit plus aperçu!
Que le Seigneur, faisant le compte de l'année,
La nuit qui me forma n'y soit pas amenée!
Que l'aurore, toujours, restant dans le sommeil,
Ne lui montre jamais les rayons du soleil!

Une semblable citation suffit pour montrer combien est malheureux cet essai de traduction dans lequel l'auteur, en voulant revêtir le livre de Job des formes poétiques de notre langue, lui enlève précisément toute son énergie originale. Il ne tardera pas sans doute à reconnaître son erreur et à comprendre que la poésie française n'est pas un instrument propre à reproduire de tels accents.

LES LIVRES SACRÉS DE L'ORIENT, traduits ou revus et corrigés par *G. Pauthier*. — Paris. 1 grand vol. in-8, 10 fr.

Ce volume renferme les livres sacrés de la Chine, de l'Inde et des peuples musulmans. Ce sont le Chou-King ou le livre par excellence, les sse-chou ou les quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples, les lois de Manou, et le Koran de Mahomet. A côté des dogmes bizarres et des superstitions nombreuses qu'ils consacrent, ces écrits présentent des systèmes philosophiques qui méritent d'attirer l'attention des penseurs. Ce sont les monumens de l'antique sagesse, les ruines encore debout de ces civilisations asiatiques dont nous oublions trop l'éclat et l'importance dans notre admiration exclusive pour les Grecs et les Romains. Les trois grandes na-

tions dont ils furent les codes moraux ont été, à des temps et dans des lieux divers, des foyers de lumière non moins brillants que la Grèce et Rome; l'élément primitif qui fit leur force reposait d'ailleurs sur des bases bien plus solides. Quelle que soit la valeur réelle que l'on peut attacher au fond de ces doctrines philosophiques et religieuses, on ne saurait nier le rôle important qu'elles sont appelées à jouer dans l'histoire de l'humanité. Elles ont tenu trop de place dans son développement successif pour qu'on puisse les négliger, et il n'est plus permis aujourd'hui d'afficher à leur égard le dédain de certains auteurs, qui ne passerait maintenant que pour de l'ignorance. La publication de M. Pauthier sera donc probablement accueillie avec faveur. Il est curieux de comparer entr'eux ces trois systèmes qui ont servi longtemps de clef de voute à de grands empires dont ils étaient à la fois l'évangile et la loi. Outre les monumens eux-mêmes, l'éditeur a réuni tous les documens les plus propres à faciliter leur intelligence et à jeter du jour sur la civilisation orientale. Le Chou-King est précédé de notices sur lés temps antérieurs, de dissertations sur la chronologie, sur l'astronomie, ainsi que sur les caractères chinois, et d'un aperçu historique sur les principales époques de l'histoire chinoise. Une notice sur les Védas et une préface de M. A. Loiseleur Deslongchamps accompagnent les lois de Manou. Enfin des observations historiques et critiques sur le mahométisme servent de commentaire à la lecture du Koran, et il est suivi du *Borda*, poème en l'honneur de Mohammed, traduit de l'arabe, par Silvestre de Sacy.

LOGIQUE DE KANT, trad. de l'allemand par *J. Tissot*. — Paris. In-8, 6 fr.

La logique est l'une des sciences les plus certaines et les plus intéressantes qu'on puisse étudier. Elle apprend à connaître les lois qui doivent régler la pensée sous toutes ses formes. C'est en quelque sorte le code de la raison humaine, flambeau divin qui vient éclairer ses recherches dans toutes les voies ouvertes à son investigation. Les conceptions de l'intelligence ne sauraient impunément se passer de ce guide sûr et fidèle. Si elle n'enfante pas les idées, elle les féconde du moins, les enchaîne les unes aux autres par un lien nécessaire, et leur sert en quelque sorte de creuset pour séparer la vérité de l'erreur. Marchant rigoureusement de déduction en déduction, elle permet à l'homme d'embrasser toutes les conséquences des principes qu'il pose et d'en apprécier ainsi la valeur réelle.

Dans l'enseignement philosophique surtout, elle offre l'unique moyen de ne pas se perdre au milieu des ténèbres du mysticisme, elle est le fil d'Ariane qui peut seul diriger l'esprit dans ce nouveau labyrinthe où se croisent en tous sens les innombrables sentiers qui conduisent à l'inconnu. Aussi son importance a de bonne heure été signalée, et l'on a bien senti qu'elle devait servir de base à toute méthode scientifique. Mais la synthèse, ne la regardant que comme un instrument commode dont elle pouvait disposer à son gré, l'a trop souvent employée dans des vues exclusives et systématiques qui ont altéré son véritable caractère et jeté le doute sur la certitude de ses procédés. L'esprit humain, dans l'impossibilité où il se trouve d'embrasser l'ensemble des données que lui fournit la nature, est toujours enclin à les ramener à un point de vue unique et par conséquent incomplet. L'unité est la chimère qu'il semble condamné à poursuivre sans cesse et qui lui échappe au moment où il croit l'atteindre. Il importe donc, pour combattre cette tendance dangereuse, de conserver à la logique toute son indépendance, de respecter son autorité, de se soumettre à son contrôle sévère. La logique est le meilleur moyen d'écarter l'erreur en la faisant connaître et en montrant où elle conduit. Elle est l'essence même de la raison, et c'est de celle-ci que dépend toute la valeur de nos jugemens. Cependant il est des époques où le sentiment excité par diverses circonstances extérieures domine la raison. Alors la logique est négligée, rejetée même comme trop sèche, trop positive; l'imagination se livre à ses inspirations les plus hardies, elle envahit le domaine scientifique, et fait naître de nouveaux systèmes qui séduisent les esprits par leurs argumens spécieux. Quelque peu raisonné que soit cet élan, il peut produire des découvertes précieuses, des résultats avantageux; il excite vivement l'attention publique, la dirige vers des sujets dont sans cela peut-être elle ne se serait point occupée, et popularise ainsi certaines questions abstraites de la plus haute importance. Mais pour le garantir des aberrations dans lesquelles il peut aisément tomber, on comprend combien la raison est nécessaire. Il faut que la logique vienne contrôler froidement le travail de l'imagination et le dégager des écarts où le sentiment peut l'entraîner.

Notre époque, profondément remuée par les idées de réformes sociales qui se sont emparées de tous les esprits, par cette fièvre d'innovation qui enfante chaque jour de nouvelles théories, éprouve le besoin de soumettre à un critère infaillible toutes les données contradictoires qui leur servent de bases. Or ce critère ne se trouve que dans la logique; elle seule permet à l'homme de descendre des causes

aux effets, de remonter des effets aux causes et de s'approcher ainsi de la vérité, autant du moins que cela est possible à l'imperfection de notre nature. En matière de philosophie nul n'ose récuser tout-à-fait son autorité; c'est une méthode généralement acceptée en théorie, l'on ne diffère que sur la manière de mettre ses procédés en pratique. Il est donc opportun d'examiner, d'étudier avec soin et d'exposer clairement les règles qui doivent présider à l'emploi de la raison. Il est évident qu'elles sont invariables, car elles tiennent à l'essence même de nos facultés intellectuelles qui ne change point; le tout est de les découvrir, de les prendre en quelque sorte sur le fait par une observation attentive et de les rendre intelligibles à tous, de telle façon qu'aucun doute ne puisse s'élever sur les conséquences qu'on en tire. C'est dans ce but que M. Tissot a traduit la logique de Kant. Ce travail lui a paru présenter toutes les conditions requises pour combler cette lacune dans l'enseignement philosophique moderne. Concision, clarté, méthode, profondeur, tout s'y trouve réuni. On peut dire que c'est un résumé complet dans lequel l'auteur a su élaguer les détails minutieux, les formules scolastiques qui ne servent trop souvent qu'à rebuter le lecteur, qu'à embarrasser son intelligence.

L'ouvrage de Kant se compose de trois parties distinctes: la première est une introduction, « pleine d'aperçus d'une très-grande finesse sur la nature des deux grands ordres de sciences, les expérimentales et les rationnelles, sur le véritable objet de la logique, sur la manière scientifique ou populaire de présenter la science, et par conséquent sur le double intérêt logique et esthétique qu'elle peut revêtir. » La seconde renferme la théorie générale élémentaire en trois chapitres, qui traitent des *concepts* ou *idées*, des *jugemens* et des *raisonnemens*. La troisième enfin est consacrée à la méthodologie. Viennent ensuite quelques appendices propres à jeter du jour sur divers points plus difficiles du sujet.

La brillante réputation du philosophe allemand fera sans doute accueillir avec faveur cette traduction, qui peut rendre d'utiles services aux personnes qui s'occupent de ce genre d'études. Sa forme n'est certainement pas tout-à-fait populaire; il faut s'habituer à la terminologie de l'auteur, bien saisir la marche de ses déductions; mais avec quelques efforts, tout esprit attentif y parviendra facilement. Or une telle peine ne sera pas regrettée si, comme le dit M. Tissot, la logique de Kant jette plus de jour sur les questions de la vérité et de la certitude, que les volumes sans nombre qui ont été composés sur cette matière depuis les Grecs jusqu'à nos jours.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE; par *J. Tissot*. — Paris. 1 vol. in-8, 6 fr.

La philosophie est l'étude qui semble avoir la première fixé l'attention de l'homme et exercé ses facultés intellectuelles. Cela doit être en effet, car elle est en quelque sorte le premier besoin de l'âme qui se manifeste dès que celle-ci se trouve dégagée des soucis du corps. Lorsque l'homme fut arrivé à un état social, encore élémentaire sans doute, mais qui lui permit de distraire, momentanément du moins, ses pensées, des nécessités quotidiennes de son existence matérielle, la réflexion naquit et dut se porter d'abord sur lui-même, sur sa nature, sur tous ces mystères si propres à piquer sa curiosité, et dans lesquels se trouvait caché le principe du développement humain. Dans la vie des sociétés comme dans celle des individus la première période appartient davantage à l'instinct, puis quand cet élément a fini sa tâche, la raison paraît accompagnée de la philosophie, qui est aussi nécessaire à sa conservation que l'atmosphère l'est à celle du corps. L'objet de ses investigations se trouvant dans l'homme lui-même et pouvant être isolé du monde extérieur, la philosophie précéda toutes les autres sciences qui sont venues plus tard lui apporter un si précieux concours. Elle prit en quelque sorte l'esprit humain au berceau, lui fit faire le premier essai de ses forces et le prépara par la méditation aux grands travaux qu'il devait accomplir.

Le peuple indou, le plus ancien peut-être de ceux qui habitent maintenant la terre, nous offre un système de philosophie dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Cette philosophie primitive se confond souvent avec la religion, l'imagination y joue un plus grand rôle que la raison, et celle-ci ne s'y montre guère que par de rares éclairs qui brillent çà et là au milieu du mysticisme oriental. Mais ce n'en est pas moins le point de départ d'où l'on peut suivre sa marche à travers les âges et les nations diverses jusqu'à nos jours. On y retrouve d'ailleurs au fond les mêmes tendances, les mêmes principes qui ont partout servi de base aux recherches de l'esprit humain. « Et suivant que l'imagination ou » la raison prédomina dans cette œuvre imposante, la religion, » qui est toute la philosophie du premier âge, ou plutôt qui » en tient lieu, fut ou sensible ou rationnelle, matérialiste ou » spiritualiste, poétique ou dialectique, physique ou morale, » athée ou théiste. Ces deux grandes facultés de la pensée » humaine sont aussi les élémens principaux de l'orienta- » lisme. »

La Chine, la Perse et l'Égypte eurent également leurs théologiens philosophes qui tentèrent d'introduire quelques idées plus saines, d'opérer quelques réformes dans la religion défigurée par les plus étranges superstitions. Mais leur œuvre fut bien inférieure à celle des philosophes de l'Inde, et les recherches de la science moderne ont démontré d'une manière évidente combien était peu fondée l'admiration du dernier siècle pour les travaux des Chinois en particulier. A la place des idées profondes, des conceptions ingénieuses qu'on avait prétendu découvrir dans leurs écrits, on n'y a trouvé que de vaines subtilités, que des jeux d'esprit sans portée et sans résultats.

C'est en Grèce seulement qu'on voit la philosophie dégagée des liens qui l'embarrassaient jusque-là, prendre un essor véritable, se développer dans une sphère à elle propre, et marcher d'un pas plus hardi à la conquête de la vérité. Une civilisation plus avancée, des connaissances plus générales rendent sa marche plus assurée, elle se sépare de la théologie et donne bientôt naissance à divers systèmes dont les nombreux adeptes travaillent avec zèle à percer les ténèbres qui entourent l'esprit humain. Le principe universel des choses, la nature de l'âme, ses rapports avec les objets matériels, l'origine de la pensée et ses procédés sont tour à tour soumis à l'examen, analysés, controversés. On prépare ainsi les voies au génie de Socrate, à celui de Platon, à celui d'Aristote, qui viennent jeter une vive lumière sur toutes ces questions abstraites et fonder des écoles auxquelles appartiendront plus ou moins tous les philosophes des siècles suivans. L'influence de ces grands hommes fut telle, que lorsque le christianisme eut apporté dans le monde un élément nouveau qui semblait rompre entièrement la chaîne du passé, ce furent encore leurs tendances diverses qui dominèrent tour à tour la philosophie. Seulement la ferveur religieuse, s'emparant de tous les esprits, lui redonna d'abord une allure toute théologique; mais au milieu même de l'ignorance du moyen-âge le nom d'Aristote jouit d'une autorité très-grande. Ce fut l'époque de la philosophie scolastique, qui forme transition pour arriver aux temps modernes.

Le défaut de méthode se faisait vivement sentir dans les recherches philosophiques; c'était le vice principal de tous les systèmes. « Il s'agissait donc de tracer à l'esprit scienti- » fique sa marche, de diviser plus nettement le domaine des » sciences, et d'employer, pour chacune d'elles, les procédés » voulus par la méthode générale. » C'est là l'objet des travaux de la philosophie moderne, qui a trouvé de nouveaux législateurs dans Bacon, Descartes et Kant, et qui, profitant

de la liberté toujours plus grande que lui assure le progrès des lumières, explore avec une nouvelle ardeur toutes les parties de son vaste domaine.

L'ouvrage de M. Tissot, dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu tout-à-fait incomplet, présente un tableau fort intéressant, où les personnes les moins versées dans les études de ce genre pourront puiser des notions claires, exactes et propres à leur faire bien connaître la marche de la philosophie depuis son origine jusqu'à nos jours. L'auteur est partisan déclaré des doctrines de Kant; il regarde le criticisme comme la méthode la plus favorable aux progrès de l'esprit humain dans la recherche de la vérité. Il le considère plutôt comme un procédé que comme un système, et se réjouit en voyant qu'une réaction en sa faveur commence à se faire en Allemagne, où le zèle aveugle de quelques-uns de ses disciples avait altéré les idées du maître en les poussant à leurs conséquences extrêmes et en leur attribuant une forme exclusive qui n'était point dans sa pensée.

Cette tendance conciliatrice, qui se retrouve aussi dans l'éclectisme, donnera sans doute à la philosophie de notre époque une direction nouvelle qui portera ses fruits. Mais sans vouloir préjuger quels ils seront, on peut en inférer déjà que l'étude historique devient plus nécessaire que jamais. En effet, c'est en scrutant l'histoire de la philosophie, en comparant entre eux les divers systèmes, qu'elle pourra s'approprier ce que chacun d'eux renferme de bon et rassembler en un seul faisceau les rayons lumineux épars çà et là dans les immenses travaux de ses prédécesseurs. Ainsi que le dit M. Tissot, « en voyant dans l'histoire les mêmes » questions se présenter sous plusieurs points de vue, on n'est » pas tenté de donner une demi-solution; on s'habitue donc » à voir largement et profondément; et cette double qualité » de l'esprit, surtout l'étendue, peut et doit même avoir ses » conséquences morales, comme ses conséquences intellec- » tuelles; car on comprend mieux alors la diversité pos- » sible des opinions, et par conséquent la nécessité de se » développer pleinement, ainsi que la convenance logique et » morale de tolérer les opinions des autres. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE L'ABOLITION de l'esclavage ancien en Occident; examen des causes principales qui ont concouru à l'extinction de l'esclavage ancien dans l'Europe occidentale et de l'époque à laquelle ce grand fait historique a été définitivement accompli; par *Ed. Biot*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

L'académie des sciences morales et politiques a décerné à cet ouvrage une médaille d'or. Une pareille distinction suffit déjà pour le signaler à l'attention publique, et celle-ci ne sera pas trompée, car c'est réellement un travail consciencieux, fait avec beaucoup de soins, rempli de recherches du plus grand intérêt. La question de l'esclavage chez les anciens est fort utile à étudier; elle se lie intimement à l'histoire de la civilisation, et jette du jour sur plusieurs points importans de l'organisation des sociétés modernes. C'est là d'ailleurs qu'on peut espérer de retrouver les données plus probables sur l'origine de cette exploitation barbare de l'homme, qui, quoique modifiée de diverses manières par la marche des siècles, s'est maintenue jusqu'à nos jours et forme encore maintenant l'un des problèmes sociaux les plus difficiles à résoudre.

En dépit du préjugé qui de tout temps a voulu faire reposer l'esclavage sur une inégalité naturelle entre les différentes races humaines, il est bien évident que le droit de conquête, le droit du plus fort, fut sa seule et véritable origine. L'examen des faits ne laisse aucun doute à cet égard. Nous voyons dans le livre de M. Biot que l'esclavage prit naissance dès que l'homme, quittant la vie du sauvage pour celle du pasteur, put employer ses prisonniers à garder ses troupeaux. Jusque là les vaincus étaient impitoyablement massacrés par le vainqueur; mais du moment où celui-ci vit quelque avantage à se ménager leurs services pour accroître ses richesses en diminuant son propre travail, il cessa de les tuer et en fit ses esclaves, conservant d'ailleurs tout naturellement sur eux le droit absolu de vie et de mort. Ainsi s'établit petit à petit cette institution qui n'a rien de commun avec l'inégalité prétendue des facultés intellectuelles, puisqu'elle soumit les uns aux autres des hommes de la même race, et que, s'introduisant dans la constitution de la famille, elle permit aux pères de vendre leurs enfans, ainsi que nous en trouvons la preuve, soit à Athènes, soit à Rome. L'esclavage rentra dans

les attributions du pouvoir paternel, cette première garantie à laquelle on ne crut pouvoir donner trop d'extension au commencement des sociétés. La famille appartenait au père, qui en disposait à son gré; c'était sa propriété, tout comme le vaincu était celle du vainqueur. Rien dans tout ceci ne justifie le moins du monde l'opinion si longtemps dominante et non encore tout-à-fait abandonnée de ceux qui prétendent établir une échelle de développement et de capacité dans les diverses branches de la famille humaine. Mais cela n'empêcha pas Aristote de disserter fort longuement sur le droit qu'avait le Grec d'être le maître du barbare, et d'avancer que la guerre est un moyen naturel d'acquérir, puisqu'elle comprend la chasse que l'on doit faire aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre. Cette chasse, selon lui, est une guerre que la nature elle-même a faite légitime. Il paraît du reste que le philosophe rencontrait des contradicteurs et qu'à cette époque déjà des voix osaient réclamer en faveur de l'égalité, s'élever contre la monstrueuse injustice qui érigeait ainsi la violence en droit. Ces novateurs semblent même avoir pu proclamer leurs principes sans que l'autorité jugeât nécessaire d'intervenir. Il est vrai que ce n'étaient pas les esclaves qui fréquentaient les écoles, on ne leur apprenait sans doute guère à lire, et les déclamations des philanthropes offraient bien peu de danger, ne s'adressant qu'aux maîtres qui n'avaient sans doute pas la moindre envie de libérer leurs esclaves. Aussi l'esclavage continua-t-il d'être regardé comme une institution naturelle et nécessaire pendant bien des siècles. M. Biot retrace rapidement l'histoire de ses vicissitudes diverses soit en Grèce, soit en Italie; il donne des détails fort curieux sur la condition des esclaves dans l'empire romain, sur leurs rapports avec leurs maîtres, sur les traitemens que ceux-ci leur faisaient subir, enfin sur tout ce qui peut servir à nous faire connaître l'état social du monde ancien sous ce rapport. Trois causes principales paraissent avoir contribué surtout à son abolition. La première fut la corruption des mœurs, qui déjà vers les derniers temps de la république romaine et bien plus encore sous les empereurs dégrada le peuple, le rapprocha des esclaves, établit une sorte d'intérêt commun, une espèce d'égalité entre l'homme libre et celui qui ne l'était point. Le niveau du despotisme fit faire ainsi, quoique d'une manière détournée, un premier pas vers l'affranchissement. Les idées chrétiennes vinrent ensuite favoriser singulièrement cette tendance, en proclamant la fraternité des hommes, tous enfans d'un même Père, ayant tous les mêmes droits à sa justice et à sa bonté. Elles s'adressaient

surtout aux opprimés auxquels elles apportaient l'espoir et la consolation; aussi furent-elles bientôt accueillies avec ardeur par eux, et ce que nous savons des commencemens du christianisme nous prouve qu'il trouva parmi les esclaves ses premiers adeptes. Déjà les doctrines juives y avaient fait quelques disciples, et les édits romains dirigés contre eux confondent les uns avec les autres dans un mépris commun qui semble indiquer que la secte nouvelle ne s'était guère propagée d'abord que parmi les classes les plus infimes de la société. L'invasion des peuples du Nord acheva l'œuvre en facilitant le soulèvement des esclaves et en donnant une forme nouvelle à leur condition, qui fit graduellement place à celle des serfs du moyen âge. L'influence du christianisme sur cette grande révolution a souvent été l'objet de discussions assez vives. Si le principe d'égalité qui lui sert de base ne peut être contesté, du moins on ne saurait nier que son application fut loin d'être immédiate et générale. L'abolition de l'esclavage ne se montra point comme une conséquence nécessaire de son établissement; quelque opposée que fût cette institution à l'esprit de sa doctrine, elle demeura debout à côté de lui pendant encore un assez long temps, et ses dernières traces ne sont même pas tout-à-fait effacées de nos jours. M. Biot trouve l'explication de ce phénomène dans un préjugé qu'enfantèrent les idées chrétiennes. Proclamant leurs adeptes les élus de Dieu, elles leur donnaient une espèce de suprématie sur tous ceux qui refusaient de les adopter; et cette autorité, toute spirituelle dans l'origine, s'étendit bientôt au domaine temporel. En ceci comme sur bien d'autres points, l'Eglise, une fois établie, crut devoir transiger avec les principes pour mieux assurer son empire. Mais elle ne fit que ralentir le développement du germe déposé dans son sein par le christianisme; aucun obstacle ne put l'empêcher de porter ses fruits, l'histoire des trois derniers siècles en offre un éclatant témoignage.

Le livre de M. Biot suit également la marche de l'esclavage chez les Germains, chez les Gaulois, et, après la chute de l'empire romain, dans les divers états du midi de l'Europe jusqu'à l'époque où il put être regardé comme légalement aboli. C'est une œuvre remarquable que nous recommandons, avec confiance, à l'attention de nos lecteurs.

LA CHINE ET L'ANGLETERRE, ou Histoire de la déclaration de guerre faite par la reine d'Angleterre à l'empereur de la Chine; par le marquis de *Fortia d'Urban*. — Paris, chez B. Duprat. 1 vol. in-12, 3 fr.

L'auteur de cet écrit, quoique assez impartial au sujet de l'Angleterre, se range du côté des Chinois et ne cache pas sa sympathie pour ce peuple étrange, dont les mœurs douces, le caractère pacifique, la civilisation bizarre lui semblent dignes de plus d'estime qu'on ne paraît généralement en faire. Dans un curieux parallèle il met en évidence tout ce que les institutions chinoises offrent de respectable et peut-être même de supérieur sous certains rapports à celles des peuples qui affectent de les traiter avec mépris. Le motif de la déclaration de guerre lui donne beau jeu pour soutenir sa thèse. En effet, il n'est pas fort honorable pour les Anglais. Que l'usage de l'opium soit ou non dangereux, question sur laquelle M. Fortia d'Urban admet le doute, il n'en est pas moins certain que l'empereur de la Chine doit être maître chez lui et que nul n'a le droit de s'immiscer dans les réglemens de police intérieure qu'il lui plaît d'adopter. Puisqu'il croit convenable de prohiber l'entrée de l'opium dans ses Etats, il faut bien aussi qu'il prenne les mesures nécessaires pour empêcher la contrebande. Or, toutes les injures dont se plaignent les Anglais n'ont été que la conséquence de l'exécution de ces mesures contre ceux qui voulaient violer la loi du pays en introduisant frauduleusement des caisses d'opium. Certes, jamais motif de guerre plus injuste ne fut invoqué. Mais il n'est pas difficile de reconnaître, sous ce prétexte futile, d'autres raisons plus fortes qui peuvent avoir porté l'Angleterre à saisir cette occasion pour étendre sa puissance de ce côté-là. La domination des mers, le monopole du commerce universel ont de tout temps été l'objet de son ambition, le but de ses efforts. L'activité ingénieuse du peuple anglais, son esprit à la fois spéculateur et hardi, sa patience et son énergie semblent justifier cette prétention jusqu'à un certain point. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en contemplant la marche rapide de la Grande-Bretagne dans cette voie aventureuse. Ainsi que le dit M. F. d'Urban, « ce qu'elle a réalisé en fait de conquêtes dépassé toute imagination, et la statistique de nos temps positifs prend en cette occasion la couleur d'une tradition fabuleuse. Comme si c'était une tâche légère que d'avoir peuplé et renouvelé l'Amérique du Nord, l'une des grandes Antilles et les plus belles îles de l'océan Atlantique, l'Angleterre s'est attaquée à l'Asie et y a fondé son empire des Indes; elle s'est avancée jusque sur les terres aus-

trales et s'y est adjugée un continent. Jetant en chemin des garnisons sur toutes les plages, et plantant son drapeau sur tous les rochers, elle n'a eu pour son génie de découvertes d'autres limites que celles du monde. Aujourd'hui, la Grande-Bretagne étend son pouvoir sur une superficie de 75 millions de lieues carrées, et commande à cent quarante-huit millions de sujets immédiats. La dixième partie du globe est entre ses mains. »

En si beau chemin on ne s'arrête pas. Une conquête en nécessite une autre; il faut se procurer des moyens de communication, s'assurer les routes les plus directes, et du moment où la Grande-Bretagne eut étendu son empire sur les Indes-Orientales, bien des têtes anglaises sans doute rêvèrent la conquête de toute l'Asie. Mais la puissance anglaise a des rivaux qui lui disputeront une telle proie, et il s'agit de prendre ses mesures pour leur en abandonner la moindre part possible. C'est probablement dans de semblables vues de prévision pour l'avenir, bien plus que dans l'intérêt des marchands d'opium, qu'il faut chercher la véritable cause de la guerre contre la Chine. Ce vaste empire s'est jusqu'ici soustrait à la prépondérance anglaise, il n'a consenti à des traités de commerce que sous les plus dures conditions, toutes les tentatives pour pénétrer dans son intérieur et y fonder des établissemens ont échoué; la voie des armes paraît la seule qui puisse obtenir des concessions plus larges. Au premier abord elle semble bien chanceuse, car les ressources de la Chine sont immenses, elle a des trésors considérables, et son armée compte plus de 700,000 soldats; et d'ailleurs une guerre si lointaine offre des difficultés sans nombre. Mais avant de recourir à ce dernier expédient, l'Angleterre a dû peser mûrement tous les obstacles qu'elle aurait à combattre. Elle n'a pas l'habitude de s'engager légèrement dans de folles entreprises; l'état réel du Céleste Empire lui est sans doute mieux connu qu'on ne pense; elle s'est probablement entourée de toutes les lumières propres à l'éclairer, et l'on peut se rappeler entre autres l'expédition qui s'engagea il y a quelques années assez avant dans une rivière chinoise pour étudier l'esprit des populations, pour s'assurer si la haine des étrangers y est aussi nationale que leur gouvernement prétend le faire croire. Le résultat de cette tentative hardie a pu lui inspirer assez de confiance dans sa force morale, dans sa supériorité intellectuelle, pour la décider à saisir la première occasion de renverser cet échafaudage artificiel. En effet, elle a vu que l'armée chinoise n'existait guère que sur le papier, que le bruit du canon faisait fuir mandarins et soldats, que le peuple supportait le joug de l'administration plutôt par habitude que

par sympathie, et qu'enfin ses mœurs douces, son esprit pacifique, son aptitude au commerce étaient autant d'élémens propres à renverser bientôt la barrière élevée par son gouvernement entre lui et les autres nations du globe. La victoire n'en reste cependant pas moins fort douteuse, car le danger peut réveiller l'esprit national, et quelque inférieurs que soient les Chinois dans l'art de la guerre, il leur sera toujours facile d'écraser leurs ennemis par le nombre. Mais il est peu probable que les Anglais s'exposent volontairement à une catastrophe qui ruinerait pour longtemps une branche importante de leur commerce, en leur fermant des débouchés qui leur sont aujourd'hui plus nécessaires que jamais.

Quoi qu'il en soit, cette lutte entre deux pays séparés l'un de l'autre par plusieurs milliers de lieues est certainement l'incident le plus curieux de notre époque. Elle mérite bien de fixer l'attention générale, et l'on peut en espérer du moins des notions nouvelles sur ce merveilleux empire, dont l'histoire, les mœurs et l'organisation étrange nous offrent un si puissant intérêt. Il est fâcheux qu'un prétexte injuste soit l'origine du conflit et que les torts se trouvent précisément du côté de la civilisation qui se croit la plus avancée; mais d'une autre part on ne peut nier que l'isolement de la nation chinoise ne soit évidemment contraire aux intérêts généraux de l'humanité : d'ailleurs, on doit le savoir, tant que la guerre ne sera pas définitivement bannie de ce bas monde, l'injustice et la violence seront ses inévitables compagnes.

Le petit volume de M. Fortia d'Urban renferme un exposé clair et rapide de tous les préliminaires de cette rupture, avec les documens officiels émanés des deux parties. C'est un travail bien fait, qui résume avec impartialité ce que les journaux anglais et autres ont publié de plus intéressant à ce sujet.

SCIENCES ET ARTS.

OBSERVATIONS sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux de la Suisse et de la Norwège; par *Ch. Martins*. In-8.

La question des glaciers est maintenant à l'ordre du jour dans le monde savant. Elle préoccupe vivement les géologues, et a donné lieu à des théories nouvelles qui ont soulevé d'intéressantes discussions. Comme il arrive souvent dans le do-

maine de la science, le résultat le plus réel de cet engagement prématuré a été de reconnaître que le terrain sur lequel on voulait combattre n'avait pas encore été convenablement étudié. Des faits nouveaux sont venus faire échouer tous les systèmes, et l'on a senti la nécessité de se livrer à de nouvelles investigations avant d'aller plus loin. Les observations de M. le docteur Martins paraissent donc fort à propos; leur importance sera sans doute bien appréciée par toutes les personnes qui s'intéressent à la solution de ce grand problème scientifique. L'auteur, attaché à l'expédition de M. Gaimar, a deux fois visité les glaciers du Spitzberg. Connaissant déjà ceux de la Suisse, qu'il a parcourus à plusieurs reprises, il a pu les comparer entre eux de manière à fournir quelques lumières nouvelles à la discussion. Ses données méritent d'inspirer d'autant plus de confiance qu'il ne les présente point à l'appui d'un système; il laisse aux géologues le soin de bâtir une théorie et se contente d'exposer, avec les détails les plus minutieux, tous les moindres phénomènes que l'étude des glaciers lui a permis d'observer et de décrire. Il résulte de son travail que les glaciers du Spitzberg offrent sous plusieurs rapports une identité parfaite avec ceux des Alpes, seulement les moraines y sont moins considérables et les ruisseaux plus rares, différences qui s'expliquent par la position géographique. M. Martins n'a pas trouvé non plus de blocs sur leur milieu, et par conséquent point de moraines terminales. Un fait curieux qu'il a constaté par plusieurs expériences répétées, c'est que les glaciers ne glissent point au fond de la mer, ainsi que l'avaient cru d'autres naturalistes; ils s'arrêtent à la surface de l'eau et s'avancent en la surplombant jusqu'à ce que leur propre poids détermine la rupture de parties qui s'en détachent et forment des îlots flottans. Du reste la température basse qui règne constamment au Spitzberg ne permettant pas à la glace de fondre beaucoup, les glaciers n'y présentent point le même aspect *chaotique* qui leur est si ordinaire en Suisse; leur mouvement est sans doute plus réglé, plus uniforme. Voici comment M. Martins se figure la progression d'un glacier: « en été, d'immenses crevasses transversales partagent verticalement sa masse tout entière en autant de masses cunéiformes secondaires: par conséquent sa surface est augmentée de la somme de tous les intervalles que ces crevasses laissent entre elles à leur partie supérieure. Le glacier, étant solidement adossé contre les montagnes, ne saurait reculer; c'est donc la partie inférieure, que rien n'arrête, qui se trouve déplacée et poussée en avant. L'hiver suivant, ces crevasses se remplissent de neiges que le vent y accumule ou qui tombent sous forme d'avalanches. Cette neige passe à

l'état de glace sous l'influence des alternatives de dégel et de gelée, des mois de mai, de juin, de septembre et d'octobre. L'été suivant il se forme de nouvelles crevasses, le glacier avance encore, et ainsi de suite. »

MANUEL pratique de magnétisme animal; exposition méthodique des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques, et leur application à l'étude et au traitement des maladies; par *Alph. Teste*. — Paris. 1 vol. in-18, 4 fr.

M. Alph. Teste est un zélé partisan du magnétisme animal, qui cherche à en propager la connaissance, et à convaincre le public par le récit de toutes les cures merveilleuses qu'il dit avoir opérées avec le secours des somnambules. Ce sont des faits qui tiennent du prodige. Non-seulement le somnambulisme magnétique donne la faculté de voir dans l'intérieur du corps, de lire dans la pensée de tous ceux qui vous entourent, de connaître la nature réelle des maladies et d'indiquer les remèdes qui leur conviennent, mais encore il permet de prévoir l'avenir, et la fatalité de ses arrêts n'est pas moindre que celle du destin auquel étaient soumis les plus grands dieux de l'Olympe. Des femmes sans aucune instruction, douées même d'une intelligence fort restreinte, deviennent ainsi, sous l'influence du magnétiseur qui les endort, des êtres surnaturels possédant la science infuse et déployant des facultés magiques tout-à-fait incompatibles avec les conditions habituelles de la nature humaine. De l'aveu même des adeptes, c'est un mystère si profond qu'il ne s'agit ici ni de raisonner ni de discuter; il faut voir et croire. M. Teste est tellement convaincu de la vérité de ces phénomènes qu'il va jusqu'à proposer d'abolir l'enseignement de la science médicale comme inutile, peut-être même nuisible. On conservera seulement l'étude de l'anatomie et des opérations pour avoir des chirurgiens; quant au reste, les somnambules s'en chargeront et remplaceront avec le plus grand avantage tous les docteurs de la faculté.

En effet, à quoi bon pâlir pendant des années sur des livres et des cadavres, tandis qu'il suffit d'endormir un idiot par quelques passes magnétiques pour obtenir des données certaines sur les causes des maladies, sur leur marche et les moyens de les combattre? Si la conséquence du principe paraît absurde dans ses résultats, du moins on ne peut nier qu'elle ne soit fort logique. Il est vrai que pour y arriver il faut que la foi devienne générale et fasse taire la raison, qui ne doit rien avoir à démêler avec le magnétisme. Il en est de cela

comme des miracles : chercher à les comprendre, c'est douter, et aux yeux des orthodoxes le doute est un blasphème. M. Teste propose donc de populariser la nouvelle doctrine par des expériences publiques ; il reproche aux magnétiseurs de s'être renfermés jusqu'ici dans un trop petit cercle ; il veut des cours accompagnés d'une espèce de clinique magnétique, où tous puissent aller puiser les élémens de la conviction en voyant opérer sous leurs yeux cette puissance mystérieuse qui selon lui détrônera bientôt Hippocrate et Gallien. Une telle publicité seroit en effet très-nécessaire pour appuyer les rêveries étranges dont le *Manuel pratique* est rempli. Mais nous conseillerions alors à M. Teste d'employer les précieuses facultés de ses somnambules à quelque objet plus sérieux et plus utile que de lire avec les yeux bandés des papiers qu'ils ne voient ni ne touchent, ou de répondre à des questions mentales que nul n'entend, ou de faire d'autres choses semblables qui rappellent un peu trop les tours de gibecière des escamoteurs de rues. En attendant, son livre pourra plaire aux lecteurs qui aiment le merveilleux, à condition toutefois qu'ils ne tiennent pas trop à l'esprit et au style, car sous ces deux rapports il nous a paru singulièrement faible.

LETTRE de M. Arago à M. Al. de Humboldt. — Paris. In-8.

Le précis élémentaire d'astronomie publié récemment par M. de Pontécoulant, et annoncé dans notre numéro de mai, a donné lieu à cette lettre par laquelle M. Arago répond aux violentes attaques dirigées depuis quelque temps contre lui. C'est une polémique fort vive, pleine d'esprit et de talent, où l'auteur s'occupe de la science beaucoup plus que de lui-même. Il signale une à une les nombreuses erreurs, les définitions inexactes, les assertions plus que légères échappées à la plume de M. de Pontécoulant. Il poursuit sans pitié son adversaire, le frappant toujours au défaut de sa cuirasse, ne lui laissant pas le temps de respirer, et faisant ressortir de la manière la plus piquante l'impuissance de ce savoir superficiel et présomptueux qui s'imagine follement être de force à lutter avec lui. Pour bien apprécier toute la valeur des critiques de M. Arago il faudrait posséder des connaissances plus profondes que les nôtres ; cependant il en est plusieurs qui sont à la portée de quiconque possède quelques notions scientifiques, et celles-là seules suffisent certainement pour faire connaître de quel côté se trouve la raison, pour justifier en quelque sorte toutes les autres. Nous n'en citerons que deux

pour montrer avec quelle légèreté les hommes qui prétendent faire autorité dans la science ne craignent pas quelquefois de fouler aux pieds les plus simples données du sens commun et de fausser ainsi le jugement du public, en général trop peu éclairé pour redresser de semblables erreurs.

Page 270, M. de Pontécoulant dit : « Quelquefois, dans l'intervalle qui s'écoule entre la disparition et la réapparition de cette planète (*Mercure*), on aperçoit sur le disque du soleil une tache qui est formée *par l'ombre qu'elle y projette.* »

Voilà donc un corps qui projette son ombre sur le foyer même qui l'éclaire ! Certes, un pareil phénomène tient du miracle.

Page 11, l'auteur du Précis d'astronomie définit l'*étoile filante :* « Une lumière très-vive qui traverse l'espace avec rapidité *et vient s'éteindre en touchant l'horizon.* »

« Oh ! s'écrie M. Arago, combien la condition de s'éteindre à l'horizon va détrôner de millions d'étoiles filantes. Ce que c'est, cependant, qu'une bonne définition ! »

Et, en vérité, il a beau jeu pour exercer sa verve satirique aux dépens de ceux qui prétendent l'attaquer avec de telles armes. Il doit rendre grâce à M. de Pontécoulant de lui avoir fourni le moyen de se défendre ainsi sans être seulement obligé de descendre dans la lice. En mettant à nu la faiblesse de ses adversaires, il sape par la base tout leur échafaudage, il ôte toute portée à leurs traits quelque habilement dirigés qu'ils soient. C'est un stratagème fort adroit qui, outre les vrais savans, mettra les rieurs de son côté. Le public, spectateur impartial du débat, pourra bien croire encore que dans les nombreux reproches adressés à M. Arago il y a quelque chose de vrai, mais il reconnaîtra bientôt aussi que la malveillance cherche vainement à ternir l'éclat d'une supériorité réelle et incontestable.

ESSAI SUR LA FILATURE mécanique du lin et du chanvre ; par *Ch. Coquelin*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Parmi les inventions modernes qui ont si puissamment contribué au développement de l'industrie, la filature mécanique du lin et du chanvre est l'une des plus récentes et des plus merveilleuses. Pendant long-temps les essais tentés dans ce but demeurèrent infructueux, et l'offre d'une riche récompense ne put produire en France aucun résultat satisfaisant. A qui appartient l'honneur de la découverte ? c'est ce que nous ne saurions dire ; car, ainsi qu'il arrive toujours en

pareille occasion, l'amour-propre national étant en jeu, chacun réclame pour soi la priorité. Mais ce débat nous paraît fort oiseux, et quoique M. Ch. Coquelin revendique peut-être avec raison en faveur de la France, il n'est pas moins certain que c'est l'Angleterre qui a la première employé avec succès la machine à filer le lin. Bien plus, elle est encore la seule qui ait donné un grand essor à cette nouvelle branche d'industrie. Ce sont là des faits que M. Coquelin proclame lui-même et dont l'existence lui a suggéré la première idée du livre qu'il publie. Il se propose en effet d'exciter l'émulation de ses compatriotes en leur montrant les bénéfices énormes réalisés par l'Angleterre, se plaint de ce que l'industrie française n'a point profité d'un tel exemple, et recherche les causes de cette apathie, les moyens de la faire cesser. C'est un but fort louable, sans doute, et on lui saura gré de tous les détails intéressans qu'il a recueillis sur les procédés de cette fabrication. Mais quant aux moyens qu'il propose pour encourager l'introduction de la filature mécanique, nous espérons qu'ils trouveront peu de partisans, car ils sont directement opposés aux saines doctrines de l'économie politique. Prohibition et protection, voilà les vieux secrets dont il vante l'efficacité. Frappé d'une loi anglaise qui défend l'exportation des machines, M. Coquelin, quoiqu'il en avoue cependant l'impuissance puisqu'elle est sans cesse éludée et n'empêche jamais des procédés d'être tôt ou tard connus à l'étranger, la présente au gouvernement français comme une panacée infaillible pour guérir tout malaise social. Heureusement jusqu'ici ses sollicitations sont demeurées vaines, et cette fois du moins les intérêts particuliers ont été d'accord avec le bien général. Du reste la filature mécanique du lin et du chanvre commence à s'établir en France; si elle est avantageuse au pays, on la verra bientôt s'y développer comme en Angleterre. Il n'est pas besoin pour cela des mesures protectrices qu'il demande; nous croyons que ce développement sera beaucoup plus sûrement favorisé par des publications telles que l'ouvrage dont M. Coquelin annonce qu'il s'occupe et qui renfermera la description complète des machines à filer, avec de belles planches propres à faire bien comprendre tout le mécanisme ingénieux de leur construction.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Novembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE; par M. *Villemain*; 2e édition. Paris. 6 vol. in-8, 36 fr.

Depuis l'époque où ce cours attirait sur les bancs de la Sorbonne la foule empressée d'applaudir à la parole éloquente du professeur, une nouvelle impulsion a été donnée aux études littéraires; de jeunes hommes laborieux formés à cette école ont exploré les sources avec zèle et succès; ils ont approfondi bien des points que le maître n'avait pu qu'effleurer en passant, ils ont fait porter de bons fruits aux semences jetées dans cet enseignement fécond. Mais le talent supérieur de M. Villemain n'en est pas moins demeuré sans rival; la première place lui appartient encore, non-seulement pour avoir su réveiller le goût de l'investigation, donner une direction ferme et salutaire à l'activité de la jeunesse studieuse, mais aussi parce qu'il présente à côté du précepte l'exemple le plus remarquable de la critique élégante, judicieuse, riche en aperçus neufs et piquans, savànte sans prétention et douée de tous les charmes qui captivent et entraînent. Son livre est du nombre de ceux qu'on relit sans cesse avec le même plaisir, qui semblent toujours nouveaux. Il y a tant d'intérêt dans ce brillant tableau de la littérature française, qu'on ne peut se lasser d'en admirer un à un les détails rehaussés par le mérite d'une diction à la fois si pure, si élégante et pourtant si simple. C'est un modèle de style qui n'a malheureusement pas trouvé des imitateurs bien fidèles. La plupart des travaux dus à l'influence de ces précieuses leçons leur sont très-inférieurs sous ce rapport. Quelques-uns se distinguent sans doute par la profondeur du savoir, par la

patience des recherches, mais c'est aux dépens de la clarté; la pensée revêt une forme lourde et disgracieuse, l'exactitude est poussée jusqu'à la sécheresse. D'autres, au contraire, ne prenant du maître que la forme, ont cru qu'il suffisait de jeter un vernis brillant sur des idées communes, d'entasser des images ingénieuses, de jouer avec esprit sur des détails souvent oiseux qui avaient échappé à leurs prédécesseurs. Ceux-ci, trompés par cette éloquence naturelle qui improvise sans effort, qui paraît n'emprunter toute sa science qu'à elle-même, ont oublié que de fortes et sérieuses études étaient la source indispensable où M. Villemain avait puisé une abondance de parole si merveilleuse. Les premiers l'ont bien compris, ils sont certainement dans une voie meilleure, mais le talent de l'expression leur a manqué. La supériorité de l'illustre professeur frappe davantage surtout, quand, après l'avoir négligé quelque temps pour les ouvrages de ses disciples, on revient au sien. C'est alors qu'on sent toute la valeur de cet enseignement varié, si bien nourri, si riche à la fois de pensée et de style. Lui seul embrasse son sujet d'une manière complète, l'envisage sous toutes ses faces sans aucune tendance systématique, et n'accepte pour guide dans ses jugemens que les directions d'un goût pur et sévère. La position prise par M. Villemain au milieu des disputes passionnées de la nouvelle école littéraire indique un esprit élevé et indépendant. Le culte du beau et du vrai forme son unique préoccupation; partout où il les rencontre il leur rend hommage, et se montre en général exempt de toute prévention aveugle. Par son langage il se rapproche des grands écrivains classiques qui ont fait, on le voit, l'objet de ses constantes études, mais son admiration pour eux n'est point exclusive, et il ne prétend pas astreindre le talent à suivre toujours la même voie, à se renfermer éternellement dans les mêmes limites. Il admet la diversité des tendances, la liberté du génie, comme un des élémens de la fécondité littéraire, comme l'une des meilleures garanties contre l'épuisement et la décadence. Il fait largement la part du temps et des circonstances, et, sauf quelques principes généraux qui servent de base à sa critique, il sait varier ses points de vue suivant les lieux, les hommes et les choses qu'il veut apprécier.

Cette haute impartialité se manifeste déjà dans les époques qu'il a choisies pour en faire le sujet de ses leçons.

Le moyen-âge et le dix-huitième siècle sont séparés par un abîme. D'une part vous avez la foi religieuse dans toute sa ferveur, la puissance féodale dans toute sa force injuste et brutale; de l'autre c'est le règne du doute philosophique, le triomphe des doctrines du libre examen et de l'égalité civile.

Rien de plus opposé que ces deux tendances, rien de plus difficile à ramener dans un même critère, à juger sans prévention qui fasse involontairement pencher la balance vers l'un ou l'autre de ces deux grands siècles, si remarquables par leurs productions, quoique si contraires dans leur marche. Eh bien, voyez avec quel art l'auteur les fait comparaître tour à tour devant le tribunal de la raison. Son esprit vraiment libéral secoue hardiment le joug des préjugés sans jamais blesser aucune convenance, et, se dégageant des vues souvent étroites ou des théories trop absolues de notre époque, il plane au-dessus des opinions vulgaires, et se reporte sans peine dans le passé toutes les fois qu'il le faut pour en sonder les voies, en apprécier les données si différentes de celles que nous offre le présent. M. Villemain s'approprie en quelque sorte ainsi le moyen-âge, et nous étale ses richesses de la manière la plus propre à nous faire connaître leur véritable valeur. On le suit sans peine dans ses brillantes dissertations sur les origines de la langue; sous sa plume gracieuse l'érudition prend la forme la plus attrayante; point de sécheresse, point de pédanterie, rien qui sente l'effort ou la recherche. Quelques traits lui suffisent pour caractériser une époque en signalant les principaux faits qui ont influé sur la direction des esprits. Il rend justice aux sentimens élevés, aux passions nobles qui sont toujours respectables, même dans les excès qu'ils peuvent produire; mais il n'y a point chez lui ce fol enthousiasme chevaleresque dont l'exagération s'empare si souvent de ceux qui étudient le moyen-âge. Avec une sage modération il se tient en garde contre l'un et l'autre extrême. Il n'oublie point non plus que pour bien étudier la littérature d'un pays, il faut connaître celle des peuples voisins qui par des relations continuelles ont pu exercer quelque action sur son développement. Exempt de toute prévention nationale à cet égard, il rend hommage à la supériorité des poètes italiens et espagnols, tout en faisant la part de talent, de lumière et de courage qui appartient aux troubadours. Le Dante, par exemple, occupe une place importante dans son travail, et ce n'est pas celle qui offre le moins d'intérêt. La parole toujours élégante et claire du professeur, est comme un flambeau qui dirige nos pas au milieu du labyrinthe de cette littérature naissante, qui jette une vive lumière sur ses divers élémens et nous en facilite singulièrement l'intelligence. Avec un pareil guide, celui qui veut approfondir le sujet peut aisément remonter aux sources, et quant à la plupart des lecteurs, ces leçons renferment des données suffisantes pour leur en fournir une connaissance assez complète.

Le dix-huitième siècle est traité avec beaucoup plus d'éten-

due. Cette époque plus rapprochée de la nôtre nous intéresse davantage, et d'ailleurs l'influence que ses écrivains ont exercée, celle qu'ils exercent encore sur le monde entier lui donne à nos yeux une importance bien plus grande. De quelque manière qu'on envisage cette influence, on ne saurait la nier; la réprobation même dont la frappent ceux qui prétendent la repousser en se rejetant en arrière dans ce qu'ils appellent les siècles féconds de la foi et de la poésie, en est une preuve manifeste. Ici la littérature prend un aspect plus grave, plus sérieux. Ce ne sont plus seulement des poètes satyriques qui exercent leur verve aux dépens de la noblesse et du clergé, qui frondent les travers de l'ordre social. Une armée de libres penseurs surgit tout-à-coup, soit en Angleterre, soit en France, et aux sarcasmes de l'ironie viennent se joindre les armes bien plus redoutables du scepticisme raisonneur.

Toutes les croyances du passé sont ébranlées; le doute se glisse partout; l'esprit, rompant les entraves qui le tenaient jusque là toujours plus ou moins sous le joug de l'autorité, débute par abuser étrangement de son indépendance; c'est une mêlée générale dans laquelle le vrai n'est souvent pas plus respecté que le faux, et où, sous le prétexte d'attaquer les abus, on sape toutes les institutions qui servent de base aux sociétés humaines. Au milieu de cette lutte passionnée dont nous subissons encore aujourd'hui les conséquences, il est bien impossible de demeurer spectateur froid et indifférent, de résister à l'entraînement du génie proclamant la liberté de l'intelligence. On peut déplorer sans doute certaines tendances dangereuses, immorales même, qui dominèrent la philosophie du dix-huitième siècle; mais cette influence passagère, quelque mauvaise qu'elle soit, ne doit pas faire oublier la grande conquête du libre examen, qui est désormais un fait accompli. D'ailleurs, M. Villemain sait mettre une juste mesure dans son admiration pour les hommes de cette mémorable époque. On voit bien qu'ils ont toutes ses sympathies, mais il n'y a point d'aveuglement chez lui; la critique ne perd jamais ses droits. Les principes les plus sages, les vues les plus élevées dirigent sa plume; le tableau qu'il retrace du mouvement des idées dans les deux pays où il prit naissance presque en même temps présente l'intérêt le plus vif. On y retrouve sans doute l'empreinte des circonstances dans lesquelles l'auteur donna son cours, et qui contribuèrent puissamment à populariser ses leçons; mais, quoique la position ait changé, la lecture n'en offre pas moins d'attrait. Nous aurions préféré qu'il modifiât quelque peu la forme trop familière peut-être pour un livre qui nous semble destiné à

prendre place dans toutes les bibliothèques; il en a jugé autrement. Le souvenir des applaudissemens de ses nombreux auditeurs lui a paru digne d'être conservé comme un témoignage des idées et des sentimens qui avaient alors le privilége d'exciter les sympathies du public. Il est vrai que sous ce rapport c'est un document assez curieux qui pourra servir à faire connaître l'état des esprits durant les dernières années de la Restauration. Cependant nous regrettons encore que l'auteur, détourné par de plus hautes préoccupations, n'ait pas plutôt remanié et complété son travail pour en faire une histoire de la littérature française, monument plus durable, dont le besoin se fait sentir et que nul mieux que lui n'était capable d'élever à la gloire de sa patrie.

MESSÉNIENNES, chants populaires et poésies diverses; par *Casimir Delavigne*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c. = **POÉSIES** complètes de *Ste.-Beuve*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c. = **POÉSIES** de *Jean Reboul*. — Paris. In-12, 1 fr. 75. = **POÉSIES** complètes de *Alfred de Musset*. — — Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

Il m'a paru intéressant de réunir dans un même article ces quatre poètes de genres divers dont l'étude comparative peut faire apprécier d'une manière assez complète la marche de la poésie française contemporaine. Ce sont quatre voies différentes et nouvelles qui toutes s'écartent plus ou moins de la grande route classique. Celle-ci paraît à peu près abandonnée, et, sans partager les préventions exagérées, les dédains injustes dont elle est trop souvent l'objet, on n'est pas fâché non plus de voir des esprits aventureux secouer le joug de la vieille forme pour essayer de rompre sa monotonie et d'augmenter les ressources de la poétique française. Ils ont sans doute été beaucoup trop loin ceux qui, dans le feu de la discussion, ont prononcé l'anathème contre tous les poètes de l'ancienne école, leur refusant le génie créateur et ne les considérant que comme des versificateurs habiles. Mais il est bien sûr aussi que l'esprit humain ne doit pas être enchaîné dans des liens étroits qui gênent son essor, restreignent sa sphère et le condamnent à subordonner ses inspirations aux exigences arbitraires d'un langage de convention. On devait donc désirer une réforme à cet égard. L'espèce de léthargie dans laquelle la poésie française était tombée sous l'influence de ces règles sévères la rendait d'autant plus urgente. L'originalité semblait bannie de son domaine, les faibles échos de l'imitation étaient devenus sa seule ressource.

Il fallait abandonner un sol épuisé pour aller défricher d'autres terrains plus riches et plus féconds.

André Chénier donna le premier signal de cette réforme littéraire. Il osa s'écarter des sentiers battus et le fit, sinon avec autant d'audace ou de présomption que ses successeurs, du moins avec un bien plus grand succès. Son génie sut rompre les chaînes de la règle sans diminuer en rien l'harmonie pure et élevée de ses inspirations. Au contraire, on peut dire qu'il retrouva le souffle divin de la poésie antique et prouva que l'énergie du style pouvait s'allier à la grâce de l'expression aussi bien qu'aux exigences de la syntaxe. Il comprit que si le génie doit dominer la langue il ne doit pas la tyranniser. Malheureusement une mort cruelle vint l'enlever à la fleur de l'âge; la faux révolutionnaire n'épargna pas le poète, et sa carrière fut trop courte pour qu'il pût accomplir l'œuvre qu'il avait entreprise. Après lui la poésie continua de sommeiller pendant bien des années encore, jusqu'à ce que l'on vit enfin surgir une école de jeunes écrivains qui, animés du même esprit d'indépendance, voulurent suivre ses traces, mais commirent la grande faute de réduire en système ce qui ne pouvait être qu'une affaire de sentiment et de goût, et prétendirent substituer une législation nouvelle à celle dont ils rejetaient l'autorité gênante. On éleva la théorie du laid à côté de celle du beau, on érigea en principe l'alliance du ridicule avec le sublime, du trivial avec le noble; on confondit tous les genres en un seul, sous le prétexte de mieux peindre la nature humaine, si multiple dans ses aspects divers. La langue fut obligée de se soumettre à la torture pour satisfaire les exigences de cette réforme. L'enjambement des vers fut consacré comme une règle, l'hémistiche fut impitoyablement rompu, tous les élémens de l'ancienne versification furent condamnés comme tout-à-fait impropres aux inspirations de la vraie poésie. C'est dans le paroxisme de ce zèle quelque peu vandale qu'on vit Racine et Boileau baffoués par de jeunes écervelés qui osèrent prononcer la déchéance de ces maîtres en fait d'art.

Cependant, à côté de cette école exagérée, il s'en formait une autre qui, plus modérée dans ses innovations, respectant davantage la langue et les formes poétiques, dirigeait ses vues plutôt vers la source même de l'inspiration et cherchait à retrouver dans la poésie le langage de l'âme, l'expression intime du sentiment, l'interprète de la méditation vague et rêveuse. Moins téméraire dans ses procédés, elle n'a pas prétendu faire une révolution complète, et s'est montrée en général plus fidèle à l'harmonie et à la grâce de ses devanciers, dont elle ne repousse que la tendance parfois trop di-

dactique. Mais, enhardie par ses premiers succès, elle semble oublier qu'après tout la route qu'elle a choisie n'est qu'une des innombrables voies de la poésie, ses chants ont une teinte monotone qui fatigue, et, en prenant de plus en plus le sentiment intime, personnel, pour base unique de l'inspiration, elle rétrécit sans cesse sa sphère d'influence, diminue toujours davantage l'intérêt de ses productions.

Des quatre poètes dont je me propose d'examiner ici les œuvres, un seul appartient complètement à la première de ces écoles, c'est M. Alfred de Musset. M. Sainte-Beuve tient des deux, tandis que M. Reboul est un disciple de la seconde. Quant à M. Casimir Delavigne, il n'est ni de l'une ni de l'autre, quoiqu'il ne soit pas non plus demeuré scrupuleux observateur des lois de l'ancienne poétique. Nous passerons donc ainsi en revue les diverses tendances de la littérature actuelle, et nous pourrons juger leur mérite respectif par la comparaison des résultats qu'elles ont produits.

Je n'ai jamais bien compris la grande querelle des classiques et des romantiques, car les œuvres d'imagination se prêtent difficilement à être classées sous deux bannières distinctes, en deux partis bien tranchés. Ainsi, M. Casimir Delavigne a d'abord été rangé parmi les classiques, et cependant il est fort douteux que Boileau l'eût accepté comme tel; sa manière de traiter le genre lyrique diffère essentiellément déjà de celle de J.-B. Rousseau. Non-seulement il abandonne la majesté sévère, la symétrie rigoureuse de l'ode antique, mais encore la cantate elle-même semble trop compassée pour la libre allure de ses inspirations. Il rompt sa marche cadencée, son rhythme chantant, il lui substitue la *Messénienne*, dont les strophes inégales se pressent sans aucune régularité sous la plume du poète, suivant les exigences du sujet qui seules déterminent arbitrairement la longueur et la mesure de chacune d'elles. Ce n'est plus l'esprit qui s'astreint à la forme, il la maîtrise, au contraire, et la varie à son gré, sans autre règle que le sentiment de l'harmonie et la convenance de l'expression. C'est une véritable conquête par laquelle le poète brise le joug imposé à ses devanciers et s'ouvre une sphère plus vaste, où son talent peut se déployer avec une indépendance bien plus grande. On ne saurait qu'applaudir à cette tentative heureuse que les succès de M. Delavigne ont dignement couronnée. Cependant, il ne faut pas non plus attacher à cette innovation plus d'importance qu'elle n'en mérite. Le succès des Messéniennes tint surtout à d'autres causes; le public se soucia beaucoup moins de leur forme hardie que des sujets éminemment populaires et opportuns choisis par le poète. Devant l'explosion du sentiment natio-

nal, habilement remué, la critique resta muette. En relisant aujourd'hui ces chants avec attention et sang-froid, on apprécie bien mieux leur diction toujours si pure et si harmonieuse, mais on découvre aussi plus aisément leur côté faible. Le talent de M. Delavigne semble tout-à-fait dépourvu d'originalité. Son style est noble et flatteur à l'oreille, mais la pensée manque en général de profondeur, et sous cette brillante phraséologie se cachent souvent des lieux communs. Il fait de la poésie l'écho des idées populaires et ne semble avoir d'autre ambition que de les reproduire fidèlement. Il flatte le sentiment national jusque dans ses faiblesses sans jamais chercher à redresser ses écarts. De là plusieurs points de vue faux sous lesquels il envisage quelques-uns des sujets qu'il a traités. C'est de l'enthousiasme de circonstance qui ne repose sur aucun autre principe que le désir de la popularité. Cette marche a bien atteint en partie son but; l'auteur lui doit ses plus beaux succès; mais le conduira-t-elle à l'immortalité, c'est ce qui semble douteux. La postérité, juge plus sévère sans doute du vertige guerrier et de l'esprit de conquête qui bouleversèrent si long-temps l'Europe, ne comprendra guère les accusations de barbarie adressées par le poète aux soldats étrangers, lorsque surtout elle comparera leur conduite à celle de l'armée française. Il lui sera certainement bien impossible de voir un acte de vandalisme dans la dévastation de ce Musée du Louvre, qui n'était lui-même que le fruit de la spoliation et de la rapine. Que le poète s'écrie :

L'étranger qui nous trompe écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :

Que cet orgueil est misérable et vain!
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain;
Qui les effacera du livre de l'histoire?

Ces vers sont fort beaux, assurément, mais toute cette indignation porte à faux, et plût à Dieu qu'en rendant aux peuples vaincus une part des dépouilles qui leur avaient été ravies, on eût aussi pu réussir à effacer du *livre de l'histoire* tous les actes d'usurpation auxquels l'Empire s'était livré, toutes les époques où la justice et la foi furent foulées aux pieds par la France.

Le Besoin de s'unir, les *Funérailles du général Foy*, *une Semaine de Paris*, sont encore d'ingénieuses spéculations sur les préoccupations passagères de l'esprit public. La poésie en est

sonore et majestueuse, mais la pensée qui les domine ne s'élève pas au-dessus d'une sphère assez bornée. C'est de la politique de journaux exprimée en vers harmonieux. Les Messéniennes inspirées à M. Delavigne par la révolution grecque, celles sur *Byron*, sur *Christophe Colomb*, sur *Jeanne d'Arc*, la *Sybille*, le *Vaisseau*, les *Adieux à Rome*, nous paraissent offrir un intérêt plus général et plus durable. Le talent du poète s'y déploie souvent d'une manière bien plus heureuse. Si l'on y rencontre encore quelquefois les grandes phrases du libéralisme français, du moins on y trouve aussi des vues plus larges, des tendances plus fécondes. Elles assurent à l'auteur une place honorable parmi les lyriques de notre époque. Si la puissance de l'imagination n'a pas fait de M. Delavigne un génie du premier ordre, ses œuvres resteront toujours comme un modèle de style; la pureté de l'expression, l'élégance et la noblesse de son langage le distinguent éminemment au milieu de ses rivaux, et l'on peut regretter que son talent manque de l'originalité nécesssaire pour former une école. En effet, il a bien eu quelques imitateurs, mais ils ont tous été d'une médiocrité désespérante, et il n'a point exercé dans la littérature une influence semblable à celle de MM. Victor Hugo et de Lamartine.

C'est parmi les disciples de ce dernier que vient se ranger M. Reboul, boulanger-poète, dont quelques pièces ne sont point indignes de figurer à côté des *méditations* et des *harmonies* du maître. Il est assez curieux de voir cette tendance vague et mystique, qui semble plutôt faite pour dépopulariser la poésie, produire ainsi des résultats tout contraires. Les quelques artisans chez lesquels s'est récemment développée la faculté poétique ont à peu près tous suivi cette voie, en apparence si peu faite pour eux. Cela prouve sans doute que sa direction nouvelle a su réveiller bien des sympathies dans la nature humaine. Elle satisfait un des premiers besoins de l'âme, celui qui la porte à se replier sur elle-même, à s'étudier, à scruter les mystères de son existence, les relations intimes de son être avec le monde extérieur. On ne peut nier que ce ne soit réellement là le domaine de la poésie, et en même temps une sphère ouverte à toutes les intelligences assez développées pour réfléchir et penser. D'ailleurs, la tâche du poète est ainsi rendue bien plus facile, en n'exigeant ni plan habilement conçu, ni grand effort d'imagination. Il s'agit, non de composer, mais seulement de méditer. L'auteur, assis devant son bureau, la tête appuyée sur l'une de ses mains, et de l'autre tenant sa plume, s'abandonne au cours habituel de ses pensées, se livre à ses fantaisies favorites, et n'a d'autre travail à faire que de les revêtir de formes gra-

cieuses, que de les embellir par de brillantes images. C'est une espèce de monologue continu dans lequel le poète n'a pas de public, et par conséquent n'éprouve pas la nécessité absolue de se rendre clair et intelligible pour tous. Le comprendra qui pourra, il ne s'adresse qu'aux âmes sympathiques dont les sentimens sont à l'unisson des siens ; et puis il ne s'écarte jamais de certaines données, se renferme, soit pour les idées, soit pour l'expression, dans des limites connues d'avance. Tous les poètes de cette école sont des échos qui répètent à peu près les mêmes accens sur des tons plus ou moins élevés. La foi mystique, l'amour de la légitimité, la tendance humanitaire, tels sont les traits caractéristiques qui se retrouvent chez tous ses adeptes, et leur donne une teinte uniforme dont la monotonie devient fatigante. On peut dire qu'en eux l'inspiration poétique paraît être en quelque sorte stéréotypée. L'individualité, qui semblerait devoir ressortir d'autant plus que la poésie est employée à l'expression des sentimens intimes, s'efface au milieu d'un brouillard général où toutes les couleurs se confondent. Ainsi l'homme du peuple, l'artisan ne peut se reconnaître à ses œuvres, et les productions du boulanger de Nîmes sont tout-à-fait semblables à celles du poète des salons. Rien de particulier, rien d'original ne vient déceler sa position sociale ; le travailleur et le poète sont en lui deux êtres différens qui n'ont rien de commun ensemble, et suivent chacun sa route sans jamais se rencontrer ni s'unir. Le chef-d'œuvre de J. Reboul, l'élégie intitulée : *L'Ange et l'Enfant*, n'aurait pas été autrement écrite par M. de Lamartine. Or, quoique l'harmonie et la pureté du style soient sans doute des qualités précieuses, on aimerait mieux moins de correction, quelque chose de plus abrupte dans l'expression et des pensées plus neuves, plus en rapport avec le point de vue où l'auteur se trouve placé; on préfèrerait en un mot une peinture originale, quoique moins harmonieuse, à cette copie trop fidèle des inspirations d'un autre. On voudrait retrouver l'artisan sous le poète, et le voir de temps en temps, du moins, échapper à cette espèce de nivellement monotone qui, dans cette école rêveuse, efface toutes les individualités. Cela jetterait un peu plus de mouvement et de variété dans ses vers, qui, d'ailleurs, sauf une ou deux pièces, sont en général assez médiocres. L'inspiration serait alors vraiment spontanée, tandis qu'elle semble trop souvent n'être qu'une image réfléchie.

C'est en cherchant à éviter ce défaut que M. Sainte-Beuve a été conduit à se placer sur la limite des deux écoles, empruntant à l'une et à l'autre, et créant un genre mixte, qui a du moins le mérite de lui appartenir exclusivement. Esprit

rêveur et mystique, doué d'une faculté d'analyse poussée jusqu'à l'excès, d'une imagination douce et riche en images, il ne lui manque pour être un poète complet que ce sentiment exquis de l'harmonie qui donne un tour gracieux à l'expression et rehausse le mérite de la moindre pensée. Malheureusement c'est un don qui semble lui avoir été refusé. Plus il s'éloigne de la route battue pour déployer sa propre nature, plus son langage devient embarrassé, rompu, plein de dissonnances et de tournures barbares.

Le recueil publié par M. Sainte-Beuve sous le pseudonyme de Joseph Delorme fut, je crois, son début. C'est de la poésie *intime* par excellence, l'épanchement d'une âme souffrante qui gémit et se plaint. Le poète tire de sa lyre des accords doux et touchans, mais qui ne s'écartent pas d'un ton unique et par conséquent monotone. On y trouve de la grâce et de l'harmonie :

Pauvre enfant, qu'as-tu fait? qu'avais-tu pour mourir?
Te fallait-il de l'or pour te plaire à la vie?
Quoi! d'un pareil regret ton âme poursuivie
Sous la pourpre et la soie espérait moins souffrir!

— Non; la pourpre et la soie auraient pu me couvrir
Sans prendre à leurs réseaux ma vanité ravie;
Par de meilleurs zéphirs ma jeunesse servie,
Loin d'un soleil pompeux aurait aimé fleurir.

Il ne m'aurait fallu, sur un coin de la terre,
Qu'un loisir innocent, un chaume solitaire;
Les trésors de l'étude à côté d'un ami;

Et, vers l'heure où le jour fuit sous l'ombre naissante,
Une main pour répondre à ma main frémissante,
Un sein où me pencher, les yeux clos à demi.

Mais cette pensée, reproduite avec de légères variantes dans presque toutes les pièces du recueil, n'était pas neuve et ne pouvait prétendre à l'originalité. L'auteur voulut sans doute lui donner du relief par la fiction de Joseph Delorme, dont l'histoire lamentable, racontée en termes passablement mystiques, devait exciter l'attention du public, réveiller ses sympathies et le prédisposer à l'indulgence.

Ce Joseph Delorme était un homme incompris, mort d'un génie rentré. Quoi de plus intéressant qu'un pareil type! Vivant, personne n'eût songé à lui tendre la main pour le sortir de l'obscurité qui le tuait, mais, une fois couché dans la tombe, chacun voulut être le premier à réhabiliter sa mémoire, et ce pauvre jeune homme, « qui ne vivait que de » chaleur et de soleil, d'effets de lumière au soir sur les

» nuages groupés au couchant, et des mille aspects d'un vert » feuillage clair-semé dans un horizon bleu, » eut un véritable succès de vogue.

Encouragé par un accueil si favorable, le poète se hâta de ressusciter à l'ombre des cyprès et des lauriers dont on couvrait son tombeau. Cette résurrection se trouve assez singulièrement indiquée dans un morceau adressé à une dame « qui avait lu avec attendrissement les poésies d'un jeune » auteur qu'elle croyait mort. »

Et c'est lui, c'est bien lui dont vous avez parlé :
Si vous l'aviez connu, vous l'auriez consolé !
Vous me l'avez écrit; n'est-il pas vrai, madame?
Et depuis bien des nuits ce mot me trouble l'âme,
Et je me dis souvent qu'il aurait été doux
Pour lui, d'être compris et consolé par vous.

Mais saviez-vous, hélas! compatissante et belle,
En écrivant ce mot à son ami fidèle,
Saviez-vous ce que fut celui que nous pleurons?
Saviez-vous ses ennuis, tous ses secrets affronts?
. . . .

Et savez-vous aussi, vous, brillante de charmes,
Que ce jeune homme, objet de vos tardifs aveux,
N'était point un amant aux longs et noirs cheveux,
Au noble front rêveur, à la marche assurée,
Qu'il n'avait ni cils blonds, ni prunelle azurée,
Ni l'accent qui séduit, ni l'œil demi-voilé?....
Pourtant vous avez dit : *Je l'aurais consolé !*

Le dites-vous encor? car si vous l'osez dire,
Si, le connaissant mieux, la pitié qu'il inspire
Résiste en vous, madame, au mépris, à l'effroi,
Si vous me répétez : Que ne vint-il à moi?
Ah! qui sait? — de la tombe où son humeur sauvage
Et son besoin d'aimer l'ont conduit avant l'âge,
— Qui sait? — certain d'avoir enfin à qui s'unir,
Ce mot puissant pourrait le faire revenir.

Voilà donc le mot de l'énigme. Joseph Delorme n'était pas beau. Il n'avait ni front rêveur, ni cils blonds, ni prunelle azurée, et c'est pourquoi il s'est laissé mourir de chagrin. Ma foi, cela n'en valait certes pas la peine, et sa tristesse ainsi motivée paraît plus ridicule qu'intéressante.

Quelque temps après être revenu au monde, M. Sainte-Beuve publia un volume intitulé : *Consolations*. C'est encore de la poésie qui puise toutes ses inspirations dans les moindres incidens, dans les circonstances les plus futiles de la vie

privée. Cette tendance personnelle rétrécit certainement la sphère du poète et ôte tout intérêt à ses productions. Aussi, quoique l'auteur eût espéré que « ce livre serait, par rapport » au précédent, ce qu'est dans une spirale le cercle supé- » rieur au cercle qui est au-dessous, » le public ne parut pas faire grande attention à ce progrès et ne fut sans doute frappé que d'une chose, c'est que tous les cercles d'une spirale se ressemblent fort, et que l'auteur, en suivant cette route, tourne toujours autour de la même idée. Il n'y a guère qu'une seule variante de plus ; le malheureux « qui a plongé » plus avant que bien d'autres dans le Puits de l'abîme et » dans la Cité des douleurs, qui a la mesure du sort, qui » sait à fond ce qui en est de la vie, et ce que peut saigner de » sang un cœur mortel, » le malheureux trouve sa consolation dans l'amitié. C'était une donnée féconde et réellement poétique ; mais l'auteur l'a bien singulièrement métamorphosée. Ne croyez pas qu'il conserve à ce sentiment son noble caractère de dévouement et de sacrifice ; non, il s'en garde bien, car il craindrait de sortir ainsi de la personnalité exclusive dans laquelle il tient à se renfermer. Ce n'est pas dans la vie réelle qu'il se soucie de l'amitié ; comment voulez-vous en effet qu'on puisse avoir un ami plus beau, plus riche, plus heureux ou même plus malheureux que soi? De ces amis-là, l'auteur des *Consolations* n'en veut pas. Il lui faut quelque chose de plus idéal, de moins saisissable, de moins assujétissant surtout. Il fait de l'amitié une sorte d'adoration mystique dans laquelle les âmes dégagées de tout bien terrestre unissent leurs chants pieux et s'élèvent à l'envi l'une l'autre jusqu'au seuil du sanctuaire éternel. C'est une espèce de religion, mais où le culte est réciproque et où chacun veut être Dieu à son tour. C'est une assurance mutuelle de gloire et de renommée, où chacun se fait le piédestal de ses amis afin d'être ensuite élevé par eux jusqu'aux nues.

Votre génie est grand, ami ; votre penser
Monte, comme Élisée, au char vivant d'Élie ;
Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie ;
Votre souffle en passant pourrait nous renverser.
. . . .

Et puis un jour, — bientôt, — tous ces maux finiront ;
Vous rentrerez au ciel, une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil, à genoux, pélerin sans message ;
Car c'est assez pour moi de mon âme à porter,
Et, faible, j'ai besoin de ne pas m'écarter.
. . . .

Je m'épuise à gravir la colline bénie
Où siége Dante, où vont ses pareils en génie,
— Où tu vas, toi qu'ici j'ai pudeur de nommer,
Tant mon cœur sous le tien est venu s'enfermer;
Tant nous ne faisons qu'un; tant mon âme éplorée
Comme en un saint refuge en ta gloire est entrée!

Que dites-vous de tout cet humble encens jeté à pleines mains sur mon ami A, sur mon ami B, sur mon ami C, etc., car il y en a pour toutes les lettres de l'alphabet. Cette amitié là n'est pas comme celle de Socrate, le nombre lui importe plus que la qualité. Cela se comprend, c'est ainsi qu'on se fait un public, en s'assurant un peu partout des échos complaisans. Je ne sais s'il convient à personne de faire parade d'humilité, mais à coup sûr ce n'est pas au poète, car s'il était bien véritablement convaincu de son insuffisance et de sa faiblesse, il ne monterait pas sur le trépied pour attirer les regards de la foule, sa voix resterait muette, et il garderait ses chants dans le fond de son âme.

Il y a donc affectation manifeste dans cette manœuvre du poète qui s'abaisse afin d'être élevé plus haut, qui se cache derrière la gloire de ses amis pour que son nom soit mieux éclairé par leurs rayons, qui se fait la planète, le satellite de tant d'éclatans soleils pour que sa propre lumière en devienne plus brillante.

Après avoir ainsi préparé ses voies, M. Sainte-Beuve a voulu prendre son essor. Il a pensé que le moment était venu pour lui de se montrer original, et de choisir son sentier au milieu des nombreuses routes nouvelles ouvertes à la poésie. On doit reconnaître que plus qu'aucun de ses rivaux il possédait une connaissance profonde de la littérature classique ou autre. Ses essais sur les écrivains des siècles précédens témoignent d'études consciencieuses et bien faites. Malheureusement la tendance de son esprit le porta vers l'école de Ronsart. Il s'éprit d'un bel amour pour les hardiesses de cet ancien novateur et prétendit trouver les élémens de sa propre originalité dans l'imitation d'un genre que Boileau avait taxé de barbarie et de mauvais goût.

C'est alors que le poète,

Assis sur le versant des coteaux modérés,

rêva la *Pensée d'août* et *Monsieur Jean,* bizarres compositions, publiées d'abord dans le *Magasin pittoresque.* « Ce poème, as- » sez compliqué, a été peu compris, » dit M. Sainte-Beuve. « Il me semble pourtant que j'y ai réalisé peut-être ce que » j'ai voulu. » Or qu'a-t-il voulu? « Il m'a semblé, » conti-

nue-t-il, « qu'il était bon peut-être de replacer la poésie do- « mestique, et familière, et réelle, sur son terrain nu, de la « transporter plus loin, plus haut, même sur les collines « pierreuses, et hors d'atteinte de tous les magnifiques om- « brages. » En vérité le commentaire ne paraît pas plus clair que le texte, et je doute que le public le comprenne mieux. Si l'auteur entend par *collines pierreuses* des vers rocailleux, durs à l'oreille, dénués de toute harmonie, un style incorrect, entortillé, qui prend à tâche d'obscurcir la pensée par la bizarrerie de l'expression, d'en rendre le sens douteux, souvent même tout-à-fait inintelligible, on ne peut nier qu'il n'ait complètement atteint son but. Mais certes le public est fort excusable de n'y avoir rien compris, et de n'avoir vu dans cet essai qu'une tentative également déplorable pour l'art et pour la langue. Quand un homme de talent montre un pareil mépris pour la pureté du style, pour l'élégance et la clarté, que peut-on faire, sinon de déplorer son erreur et gémir sur la décadence des lettres qui reçoivent les plus rudes atteintes, précisément de ceux en qui elles avaient mis tout leur espoir? Des poésies telles que la *Pensée d'août* et *Monsieur Jean*, si tant est qu'on puisse encore appeler cela des poésies, ne semblent en effet bonnes tout au plus qu'à délier la langue du lecteur, qui devra faire de longs efforts avant de réussir à prononcer avec aisance et vitesse des vers comme celui-ci :

Marèse avait atteint à très peu près cet âge ;

et quand il aura pris la peine de vaincre les obstacles que lui offre la forme, rude écorce qu'on ne peut toucher sans se blesser, s'il réussit, ce qui n'est pas sûr, que trouvera-t-il dessous? Des lieux communs de fort mince valeur, des idées bonnes sans doute, mais qu'on rencontre partout et pour lesquelles le charme de la diction n'eût pas été de trop, car c'était le seul moyen de rafraîchir leurs vieilles couleurs depuis long-temps fanées.

Mais l'auteur, quoique les avertissemens ne lui aient pas manqué, persiste, et bien mieux, prétend fonder un nouvel art poétique sur les cailloux qui encombrent sa route. Voici comment dans son épître à M. Villemain il expose ses préceptes :

Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
Et plus la forme étroite a lieu de le garder.
Si le sentier commun, où chacun peut rôder,
Longe par un long tour votre haie assez basse
Pour qu'on voie bouvier et génisse qui passe,

Il faut doubler l'épine et le houx acéré
Et joindre exprès d'un jonc chaque pied du fourré.
Si le fleuve ou le lac, si l'onde avec la vase
Menace incessamment notre plaine trop rase,
Il faut, sans avoir l'air, faute d'altier rocher,
Revêtir un fossé qui semble se cacher,
Et qui pourtant suffit, et bien souvent arrête.
La Hollande autrement ne rompt pas la tempête,
Et ne défend qu'ainsi ses pâturages verts,
Et ses brillans hameaux, que j'envie en mes vers.
Ce rebord du fossé, simple et qui fait merveille,
C'est la rime avant tout; de grammaire et d'oreille
C'est maint secret encore, une coupe, un seul mot
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inattendu, quelque lettre pressée
Par où le vers poussé porte mieux la pensée.
A ce jeu délicat qui veut être senti
Bien aisément se heurte un pas inaverti.
Cet air de prose, au loin, sans que rien la rehausse,
Peut faire voir nos prés comme on verrait la Beauce;
Mais soudain le pied manque, et l'on dit : *Faute d'art !*
Qui donc irait courir dans Venise au hasard ?

En vérité je doute fort que le spirituel littérateur auquel ces vers sont adressés ait vu clair dans un pareil amphigouri, et soit nullement tenté de prendre M. Sainte-Beuve pour maître de style.

D'ailleurs les résultats produits par l'application de ces principes, ne valent certainement pas la peine qu'il faudrait se donner pour comprendre des instructions si obscures. L'inspiration languit et s'éteint dans cette recherche continuelle de *secrets de grammaire et d'oreille*, de *coupes*, de *mots*, de *sons inattendus*. Voyez, par exemple, comment le poète nous parle de l'un des plus beaux lacs de la Suisse :

Il était soir; le jour dans sa pénible trace
Avait chargé le lac d'orage et de menace;
Mais, comme dans la vie on voit souvent aussi,
Le couchant soulevait ce lourd voile éclairci.
Je m'assis solitaire, et là, pensant à celle
Qui m'avait dit d'aller et de m'asseoir comme elle,
Je méditais les flots et le ciel suspendu,
Le silence lui seul et le calme entendu,
La couleur des reflets. La nue un peu brisée
Jetait un gris de perle à la vague irisée,
Et le lac infini fuyait dans sa longueur.
Cette tranquillité me distillait au cœur
Un charme qui d'abord aux larmes nous convie :
« Oh ! disais-je en mon vœu, rien qu'une telle vie,

Rien qu'un destin pareil au jour qu'on vient d'avoir,
Lourd, orageux aussi, mais avec un tel soir ! »

Point d'enthousiasme, point de verve, rien qu'une froide rêverie, bien alambiquée, qui s'appliquerait de même à tout autre site. En toute occasion le poète ne regarde qu'au dedans de lui-même, et, comme le singe de la fable, il n'oublie qu'une chose, c'est d'éclairer sa lanterne. Mais peut-être croyez-vous que l'aspect des montagnes, si grandiose et si varié, lui aura fait enfin oublier un instant son étroite personnalité pour admirer et décrire leurs scènes majestueuses? Hélas! vain espoir; il paraît qu'elles étaient trop hautes pour lui.

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas;
Si quelque chose en moi résiste et pèse en bas;
Si, pour un seul ravin, tantôt j'ai crié grâce!
Tous oiseaux à l'envi ne fendent tout l'espace,
Toutes fleurs n'ont séjour, passé de certains pas;
Si quelqu'une, plus fière, a doublé ses appas,
Il en est du vallon qui n'ont que là leur grâce.
N'en ayez trop dédain, quand vous les respirez.
Tout mon être est ainsi : pas d'haleine trop haute;
Promenade au coteau, poésie à mi-côte,
C'est le plus, et de là j'ouis les bruits sacrés.
Pourtant, pourtant j'ai vu, traîné par vous, cher hôte,
Sur Aï les cieux bleus que vous m'avez montrés!

C'est ainsi que M. Sainte-Beuve semble de plus en plus vouloir nous faire regretter Joseph Delorme, dont la lyre avait du moins encore des accens mélodieux. Comment se fait-il qu'un écrivain qui a toujours à la bouche le nom d'André Chénier puisse d'une telle manière fouler aux pieds les lois de l'harmonie et les délicatesses de la langue sans respect pour l'oreille ni le bon goût? Pour moi, je l'avoue, une pareille aberration de la part d'un esprit aussi réellement supérieur passe les bornes de mon intelligence, et me paraît d'autant plus regrettable que M. Sainte-Beuve s'est toujours distingué par une tendance morale, pure, élevée et tout-à-fait contraire aux mauvaises doctrines qui ont empoisonné la littérature moderne.

J'ai presque honte de le dire, mais je préfère encore les excentricités barroques de M. Alfred de Musset. Ici du moins il y a vraiment quelque chose d'original, de neuf, de spontané. Les licences du style marchent d'accord avec les licences de la pensée. L'imagination désordonnée du poète se livre sans frein à tous ses caprices, et la langue, forcée de s'y plier,

obéit sans trop de peine à ces étranges exigences. On dirait un coursier rétif monté par un habile cavalier, il fait de fréquents écarts sans doute, mais la main ferme qui tient la bride le ramène toujours dans le droit chemin. De tous les écrivains de la nouvelle école, M. A. de Musset est peut-être celui qui a le mieux compris quel parti l'on pouvait tirer de cette liberté proclamée par tant d'autres qui n'en ont rien su faire. Laissant là les méditations vagues et creuses auxquelles nous venons de voir que les procédés de la poésie émancipée conviennent si peu, il a pensé avec raison que le genre familier pouvait seul les supporter d'abord et en populariser l'usage. Ses contes pétillent d'esprit, de verve, d'audace. Leur allure bizarre étonne, mais blesse moins et l'on s'y habitue bientôt. D'ailleurs point d'affectation, point de recherche; si le vers est rompu d'une singulière façon, il n'en coule pas moins comme de source; il y a certainement beaucoup de naturel dans sa manière. La description suivante en offre un exemple :

Don Puez, l'arme au bras, est sur les arsenaux ;
Seul, en silence, il passe au revers des créneaux ;
On le voit comme un point ; il fume son cigare
En route, et d'heure en heure, au bruit de la fanfare,
Il mêle sa réponse au qui-vive effrayant
Que des lansquenets gris s'en vont partout criant.
Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre,
Les uns, dans leurs manteaux, s'endormant sur la terre,
D'autres jouant aux dés. — Propos, récits d'amours,
Et le vin (comme on pense), et les mauvais discours
N'y manquent pas. — Pendant que l'un fait, après boire,
Sur quelque brave fille une méchante histoire,
L'autre chante à demi, sur la table accoudé ;
Celui-ci, de travers examinant son dé,
A chaque coup douteux, grince dans sa moustache.
Celui-là, relevant le coin de son panache,
Fait le beau parleur, jure ; un autre, retroussant
Sa barbe à moitié rouge, aiguisée en croissant,
Se verse d'un poignet chancelant, et se grise
A la santé du roi, comme un chantre d'église.
Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.

Les licences abondent, on ne saurait le nier, mais elles sont habilement jetées et ne gâtent presque rien au tableau. Dans cet autre récit, voyez comme la césure et l'enjambement servent bien la fantaisie du poète :

Contre un doublon d'argent un cœur de fer s'émousse.
Ce fut, le premier mois, l'amitié la plus douce

Qui se puisse inventer. Je m'en allais la voir,
Comme çà tout au saut du lit — ou bien le soir
Après le spectacle. — Oh! c'était une folie,
Dans ce temps-là! — Pauvre ange! — Elle était bien jolie.
Si bien, qu'après un mois, je cessai d'y venir.
Elle de remuer terre et ciel, — moi de fuir. —
Pourtant je fus trouvé; — reproches, pleurs, injure,
Le reste à l'avenant. — On me nomma parjure,
C'est le moins. — Je rompis tout net. — Bon! — cependant
Nous nous allions fuyant et l'un l'autre oubliant. —
Un beau soir, je ne sais comment se fit l'affaire,
La lune se levait cette nuit-là si claire,
Le vent était si doux, l'air de Rome est si pur! —
C'était un petit bois qui côtoyait un mur,
Un petit sentier vert, — je le pris, et Jean, comme
Devant, je m'en allai l'éveiller dans son somme.

Il est impossible d'être plus hardi, de traiter plus cavalièrement les anciennes règles de la poétique. A cet égard M. A. de Musset va quelquefois si loin qu'on se demande si c'est bien sérieusement, s'il ne veut point parodier les exagérations de la nouvelle école, comme dans cette fameuse ballade qui commence ainsi :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Quoi qu'il en soit, l'on est plus tenté de rire que de critiquer, et la verve piquante de l'auteur vous entraîne malgré les extravagances du style. Cependant, il faut bien le dire, le choix des sujets n'est guère moral; M. de Musset respecte fort peu les convenances, et la plupart des pièces de son recueil sont plus ou moins tarées sous ce rapport. Les dernières seulement appartiennent à un genre plus élevé; le poète semble revenir à une tendance plus sage et plus noble, et ses vers en reçoivent une harmonie plus pure, un ton plus majestueux. Le morceau intitulé : *l'Espoir en Dieu*, est certainement fort remarquable. Il montre chez l'auteur une souplesse de talent dont on peut encore attendre de nouveaux progrès.

Des diverses écoles que nous venons de passer en revue, laquelle est destinée à survivre? Problème difficile que l'avenir résoudra, mais dont, nous pouvons déjà le prévoir, la solution se trouve probablement en dehors de tous les systèmes exclusifs et exigera de profondes modifications dans les

principes posés d'abord d'une manière trop absolue. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la littérature a rompu avec le passé; la voix des anciens maîtres ne résonne plus que faiblement à nos oreilles; la poésie attend son messie. Jusqu'à ce qu'il vienne, nous verrons sans doute le talent et l'esprit errer à l'aventure, tenter maints essais, préparer les voies à l'homme de génie dont la tâche sera de coordonner tous ces élémens, de les réunir en un seul faisceau et d'imprimer enfin à l'inspiration poétique un élan vigoureux et une forme durable.

MACBETH, tragédie de W. Shakspeare, traduction littérale en vers par *Jules Lacroix*. — Paris. In-12, 1 fr. 75 c.

Le système de traductions littérales prévaut toujours plus depuis quelque temps. On a senti le ridicule de ces prétendues interprétations qui avaient pour résultat de défigurer l'œuvre originale, et de travestir singulièrement les pensées de l'auteur, sous le prétexte de leur donner des formes plus polies, plus en rapport avec le génie de la langue française. A mesure qu'on a mieux étudié les littératures étrangères, on a reconnu que la plupart des anciennes traductions étaient fort incomplètes, n'offrant jamais qu'une copie molle et décolorée des chefs-d'œuvre qu'elles voulaient reproduire. Il fallait donc se rapprocher du sens littéral, et tout en respectant le génie de la langue, mettre tous ses soins à conserver l'empreinte particulière qui est comme le sceau du talent original. Cette direction nouvelle est certainement heureuse; elle rend le travail de la traduction plus difficile, l'enlève aux commodes périphrases de la médiocrité, qui gâte tout ce qu'elle touche, le replace entre les mains des hommes capables de sentir et de rendre l'énergie de l'inspiration poétique et semble promettre une carrière brillante à cette branche littéraire jusqu'ici trop dédaignée. Il est vrai qu'on débute par se jeter d'un extrême dans l'autre. L'horreur de la périphrase conduit tout droit au barbarisme, et l'élégance du style est facilement sacrifiée à l'enthousiasme de la fidélité. Mais ce sont là des écueils qui, une fois signalés, deviendront sans doute moins dangereux; le grand art du traducteur sera de passer entre eux sans les toucher; pilote habile il faut qu'il dirige son navire au milieu de ce périlleux passage, et qu'il renonce à des détours qui rendaient sa marche plus facile, mais l'éloignaient des traces de son auteur.

C'est la tâche que s'impose M. J. Lacroix en essayant de reproduire en vers français le Macbeth de Shakspeare. Sous le

rapport de l'exactitude il a complètement réussi; la comparaison de son travail avec celui de Ducis ne laisse aucun doute à cet égard, et prouve la supériorité incontestable de son système. Il a su faire passer dans la langue française toutes les beautés du drame anglais; on retrouve bien dans sa traduction tous les traits qui caractérisent le génie un peu sauvage du poète, aucun détail n'y manque, et l'impression étrange mais profonde que produit cet ensemble prodigieux de défauts et de qualités sublimes, est en général rendu avec bonheur. Sous son crayon hardi le roc a conservé toutes ses aspérités menaçantes qui, s'élevant jusqu'au ciel, semblent déchirer la nue et défier les orages, tandis que Ducis en a seulement détaché quelques blocs qu'il a taillés et polis à loisir pour en faire les assises d'un monument français.

Mais quant à ce qui concerne l'élégance et la pureté du style, M. J. Lacroix laisse, nous l'avouons, beaucoup à désirer. Son vers, plus énergique, plus libre dans ses allures que celui de Ducis, est aussi généralement moins harmonieux. Il appartient tout-à-fait à la nouvelle école, dont les licences n'ont point encore été consacrées par un génie assez supérieur pour faire accepter leur naturalisation dans la poésie française. Il fait un fréquent abus de l'enjambement, qui rompt la cadence d'une manière pénible et rapproche le vers de la prose. On aperçoit un peu trop le travail de l'interprète exact qui s'est astreint à traduire vers pour vers; le sens est parfois obscur, ou du moins sa clarté disparaît sous le tour forcé de l'expression.

.... Est-ce un poignard qui brille? Viens, oh! vite!
Tourne vers moi, ton manche à le saisir m'invite!
Viens donc.... Mais je te vois, et ne puis t'approcher!
Fatale vision! n'es-tu pas au toucher
Sensible comme aux yeux? ou n'es-tu qu'un mensonge,
D'un cerveau qui bouillonne épouvantable songe,
Un poignard en idée? Oui, je te vois luisant,
Réel comme ce fer que je tire à présent.
Tu m'indiques ma route, et l'instrument terrible
Dont je vais me servir dans cette nuit horrible!....
Je rêve! ou mon œil vaut tous mes sens à la fois!
Je te vois toujours là! toujours!..... et j'aperçois
Du sang qui tout-à-coup vient de rougir ta lame. —
Non, ce n'est pas réel: j'ai ce poignard dans l'âme!
Tout sur un hémisphère à présent paraît mort,
Et des songes maudits frappent l'homme qui dort.
Maintenant la sorcière, en ses noirs maléfices,
Vient à la pâle Hécate offrir des sacrifices,
Et le Meurtre livide avance un pied furtif,
Aux hurlemens du loup qui l'appelle; — et, craintif,

En alongeant ses pas, comme Tarquin dans l'ombre,
Marche au but désigné, tel qu'un fantôme sombre. —
Terre solide et ferme, oh! ne m'écoute pas,
Ignore le chemin que vont suivre mes pas,
De peur que tes cailloux sur mes traces n'élèvent
Des voix!.... et que leurs voix à cette heure n'enlèvent
Ce que mon crime veut de silence et d'horreur. —

Ce morceau est certainement fort remarquable; il serait presque impossible de traduire plus exactement et surtout de respecter davantage les allures originales de la prosodie anglaise. Non-seulement le sens est interprété d'une manière bien complète, mais encore la forme du rhythme est conservée autant que possible. Ce vêtement étranger dont on affuble la poésie française lui convient-il? C'est une question qu'il ne serait pas juste de vouloir résoudre, d'après les seuls essais de ce genre tentés jusqu'à ce jour. Mais on peut cependant déjà reconnaître que cette marche nouvelle modifie essentiellement le vers français et le prive de l'un des principaux élémens de son ancienne harmonie. La cadence de l'hémistiche disparaît, la place de la césure n'est plus fixe, elle dépend du sens de la phrase et se plie à tous les caprices de la pensée. Il ne reste plus guère que la rime pour distinguer la poésie de la prose, et M. J. Lacroix a compris la nécessité de s'attacher à la rendre aussi riche et aussi sonore que possible. Du reste il est certaines situations dans lesquelles ce langage un peu heurté, saccadé, mais énergique, produit certainement un effet bien supérieur à celui des périodes élégantes et majestueuses de l'ancien style poétique. Ainsi la scène du somnambulisme, dans la traduction de M. Lacroix, est beaucoup plus naturelle et plus frappante que le long monologue de Ducis. La scène du banquet mérite aussi d'être citée. Quant au reste de la pièce, il nous semble qu'une interprétation en prose aurait mieux valu; le public acceptera difficilement cette poésie étrange à laquelle son oreille n'est point encore accoutumée. Quoi qu'il en soit, M. J. Lacroix doit être encouragé dans son travail; de nouveaux efforts le feront peut-être approcher plus près du but, et nous espérons qu'il ne tardera pas à publier les autres traductions du même genre qu'il annonce dans ce volume.

LES CENDRES D'UN EMPEREUR, poème en 3 époques; par *H. Dottin.* — Paris, chez Ch. Gosselin. In-8.

Ne vous tarde-t-il pas, comme à moi, que ces cendres soient arrivées, *translatées*, et bien duement scellées sous les voûtes

des Invalides, afin de n'en plus entendre parler? Nos oreilles n'ont pas encore oublié le canon des dernières grandes batailles qui résonnait si douloureusement au milieu de l'Europe, à moitié dépeuplée par la guerre et menacée de retomber bientôt dans la barbarie, de voir tous ses élémens de vie et de prospérité succomber l'un après l'autre sous les baïonnettes du despotisme militaire. De toute cette gloire impériale, ce que nous avons vu de plus positif, c'est la France envahie par les Cosaques, accablée d'impôts de toute espèce, resserrée dans des limites plus étroites, réduite enfin à recevoir comme un bienfait les conditions humiliantes tracées par ses vainqueurs. Et après avoir été les témoins de tous ces désastres, il nous a fallu entendre porter aux nues le génie de celui qui en fut l'auteur. Le nom de l'Empereur devint le signe de ralliement de ceux qui se disaient les amis de la liberté. Quiconque l'avait vu de près ou de loin, quiconque avait joué le moindre rôle dans sa courte et fatale destinée, depuis son secrétaire particulier jusqu'à son valet de chambre, se mit à publier ses mémoires, et nous fûmes inondés d'apologies, d'anecdotes, de bavardages sans fin, toujours à la plus grande gloire du grand Empereur, du grand capitaine, du grand administrateur, du grand législateur; car toutes les grandeurs possibles étaient accumulées dans ce phénomène. Sa défaite et sa chute n'étaient dues qu'à la perfidie, à la trahison. S'il avait fait verser tant de sang, c'était par amour des hommes; s'il avait violemment usurpé le pouvoir et foulé aux pieds les institutions républicaines, c'était par amour de la liberté; s'il avait aspiré à la monarchie universelle, c'était pour le plus grand bien des nations qu'il décimait et opprimait sans doute afin de leur faire mieux sentir ce bonheur futur que leur ingratitude l'empêcha d'accomplir. Puis vinrent les chansons populaires où l'on fit du gendre de l'empereur d'Autriche, du restaurateur de la noblesse, le représentant de la démocratie. Fils de la république, il adorait sa mère qu'il avait étouffée, sans doute par excès de tendresse, et dans son amour pour la France il prenait tous ses enfans pour en faire des héros qui portaient jusqu'au bout du monde la renommée de la grande nation. Après la révolution de 1830, le théâtre eut son tour; drame, mélodrame, vaudeville, parade, le petit caporal fut mis à toute sauce, l'Empereur figura sur tous les tréteaux, jusqu'à ce que son neveu vint mettre le comble à la parodie en voulant singer le retour de l'île d'Elbe et en publiant les *Idées napoléoniennes,* deux espiégleries pour lesquelles son oncle l'aurait probablement fait fouetter en pleine classe devant tous ses camarades de collége.

Enfin le sujet semblait épuisé; l'on commençait à respirer, à croire qu'il serait permis de n'y plus penser, quand un ministère, on ne sait pourquoi, s'est imaginé d'aller réclamer les cendres de l'Empereur. Aussitôt des millions sont votés par acclamation, une frégate est expédiée avec un prince, des fêtes pompeuses se préparent, et nous voilà tout de plus belle replongés dans les souvenirs de la grande armée, dans les fanfaronnades de la gloriole militaire, dans les agitations d'un triomphe posthume dont on n'a sans doute pas calculé toute la portée. Plaise au Ciel qu'en évoquant ainsi l'ombre du conquérant on ne réveille pas le fatal esprit de conquête! On pourra prendre encore patience alors, et quelque étourdissant que soit ce roulement funèbre qui va retentir d'un bout de la France à l'autre avec grand accompagnement de phrases vides et sonores, on se consolera du moins en pensant que cette fois-ci c'est bien la fin, la clôture définitive et sans remise. Mettez-moi vite ces cendres à leur place et n'en parlons plus. Si vous pouviez enterrer avec elles toutes les rapsodies inspirées par la gloire de l'Empire, vous rendriez un éminent service aux historiens futurs en leur évitant la peine de lire tout ce fatras inutile. Mais hélas! la fosse ne saurait être assez grande pour les contenir, car nous ne sommes pas au bout. N'entendez-vous pas déjà les écrivains qui taillent leurs plumes, les poètes qui se battent les flancs? La circonstance est trop belle pour ne pas enfanter d'innombrables publications. Voici, pour commencer, un poème en trois époques. Il est vrai que ce n'est qu'une mince brochure, et l'on doit savoir gré à l'auteur de sa modération, car avec un sujet pareil et son talent facile il pouvait aussi bien nous offrir un poème épique en 24 ou 36 chants. Mais M. Dottin n'aime pas les longueurs; à leurs autres mérites que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler, ses productions en général joignent celui de la brièveté qui n'est pas sans valeur lorsqu'il s'agit de poésie surtout. Les trois époques qu'il a choisies de préférence sont 1815, 1821 et 1840, Waterloo, le 5 mai et l'hôtel des Invalides, c'est-à-dire la débacle, l'exil et l'apothéose. Ses vers ne manquent ni de verve, ni d'harmonie, c'est du genre lyrique, et, sauf quelques licences, telles par exemple que de faire rimer *reprenez-les* avec *vos valets*, *trônes* avec *couronnes*, le langage du poète est en général assez pur. Pour un poème de circonstance il ne laisse pas que d'être remarquable, et l'on peut souhaiter que tous ceux qui viendront sur ses traces fassent aussi bien que lui, mais c'est fort douteux.

MÉMOIRES du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo, publiés par le comte de Mérode-Westerloo, son arrière-petit-fils. — Bruxelles. 2 vol. in-8, 18 fr.

Le feld-maréchal de Mérode était capitaine des trabans de l'empereur Charles VI. Dans les guerres du commencement du XVIIIe siècle il servit tour à tour en Espagne, puis dans les Pays-Bas, et par son dévouement ainsi que par son courage il sut se faire une bonne renommée. Ses mémoires, auxquels on a scrupuleusement conservé leur couleur originale, sont fort curieux. Ils peignent avec naïveté la vie de l'homme de guerre à cette époque, où c'étaient encore le plus souvent les grands seigneurs qui guerroyaient à leurs frais pour le compte de leur souverain et prodiguaient leur patrimoine en échange de quelques titres honorifiques. Quoiqu'il n'écrivît pas très-correctement le français, le feld-maréchal possédait cependant une instruction assez étendue; la littérature classique ne lui était pas étrangère, et il avait du goût pour les beaux-arts et les antiquités. Loyal et fidèle sujet de l'Empereur, il le servait avec un noble désintéressement; mais ses devoirs envers le souverain ne lui font pas oublier les véritables intérêts de son pays. En toute occasion il plaide la cause des Pays-Bas; il cherche constamment à lutter contre les intrigans qui exploitaient à leur profit ces riches et malheureuses provinces. On trouvera dans ses mémoires d'intéressans détails sur la cour impériale, ainsi que sur les mœurs de l'époque, car il séjourna tour à tour à Madrid, à Vienne, et parcourut à plusieurs reprises les principales villes d'Italie. C'est une peinture assez grossièrement ébauchée sans doute, mais pleine d'originalité.

MARIE CAPELLE. Milan. In-8.

Ce nom figure en tête d'une pièce de vers dans laquelle la femme qui le porte est représentée comme une victime de machinations perfides, comme un véritable martyr. L'auteur de cette apologie reste prudemment anonyme, et aucune adresse d'imprimeur n'y est indiquée; la rubrique de Milan n'est sans doute elle-même qu'un moyen de dérouter les curieux. De telles précautions ne sont pas étonnantes du reste, car rien n'est plus scandaleux que ce mépris qu'on professe ouvertement pour les arrêts de la justice, rien n'est plus absurde que ces prétentions de victime persécutée dans un pays où la publicité des jugemens, l'institution du jury et la liberté de la défense offrent aux accusés toutes les garan-

ties possibles. Cet intérêt très-excusable, même dans son exagération, tant que le jugement n'était pas prononcé, devient aujourd'hui une insulte à la justice, une espèce d'attentat contre la base la plus sacrée de l'ordre social. S'il s'agissait d'une femme ordinaire qui ne fût distinguée ni par son esprit ni par son éducation, la seule remarque à laquelle aurait probablement donné lieu le verdict du jury, c'est que jamais la fiction des circonstances atténuantes n'avait été plus maladroitement employée. Mais c'est une dame du grand monde, une *âme d'élite*, une femme incomprise, et tout ce public saturé des émanations impures de la littérature moderne s'éprend d'une vive sympathie pour elle, absolument comme si c'était une héroïne de G. Sand ou de Balzac. Nous ne savons quelle sera la solution définitive de ce drame monstrueux, de cette inextricable complication d'intrigues honteuses et de mensonges habiles; mais en attendant, il nous semble que la culture de l'esprit et le développement des facultés, loin de faire excuser la perversité du cœur, la rendent plus détestable encore et ne peuvent qu'ajouter à la rigueur du châtiment que réclame la société offensée. Les mauvais vers de cette pitoyable poésie ne sont qu'un écho des acclamations indécentes qui ont à plusieurs reprises compromis la majesté du tribunal de Tulle, et ce qui nous paraît ressortir le plus clairement de ces manifestations scandaleuses, c'est que les idées du bien et du mal sont étrangement confondues au milieu des hardiesses de notre époque, et que la justice a plus que jamais besoin d'une main ferme pour tenir sa balance. Son énergie seule peut sauver la société de grands malheurs, et s'il est à désirer qu'elle puisse un jour remettre son glaive dans le fourreau pour ne plus l'en sortir, ce moment heureux est encore bien loin de nous.

La Chine, l'opium et les Anglais, contenant des documens historiques sur le commerce de la Grande-Bretagne en Chine, etc.; par M. *Saurin*. — Paris. In-8, fig., 5 fr.

La querelle des Anglais avec les Chinois repose sur un motif si peu plausible, que l'on est obligé de recueillir et de consulter tous les documens qui peuvent jeter quelque jour sur les faits antérieurs à la déclaration de guerre. Si la justice de la cause anglaise n'en ressort pas d'une manière bien évidente, du moins on y trouve le récit détaillé des griefs reprochés aux Chinois et des conflits successifs qui ont amené cette rupture. M. Saurin a extrait et traduit les relations les plus authentiques, dont il semble résulter clai-

rement que le bon droit est du côté de la Chine. Son opinion n'est peut-être pas tout-à-fait exempte de partialité; cependant si l'on considère la question sous le point de vue moral, on la trouvera juste : il est vrai qu'en général ce n'est pas dans les intrigues de la politique qu'il faut chercher la morale. Du reste ce petit ouvrage renferme une foule de notions intéressantes sur les mœurs des Chinois, et donne sur le commerce, sur l'usage et les effets délétères de l'opium des renseignemens fort curieux. Il est accompagné de plusieurs gravures et d'une carte de la Chine.

LA TURQUIE D'EUROPE, ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernemens divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire; par *Ami Boué;* avec une carte nouvelle de la Turquie. — Paris. 4 vol. in-8, 32 fr.

Sous le rapport scientifique, cet ouvrage offre un grand intérêt; il renferme une foule de données précieuses, d'observations qui présentent tous les caractères de l'exactitude, de curieux renseignemens qui complètent, rectifient ou confirment les relations d'autres voyageurs. M. Boué a visité plusieurs fois la Turquie d'Europe; il l'a parcourue en tous sens, non pas en touriste, mais en savant; il s'est livré à une étude approfondie, et n'a négligé aucun des détails propres à faire bien connaître l'état physique et moral du pays, ainsi que les diverses peuplades qui l'habitent. Géologue habile, il a été conduit par la direction spéciale de ses travaux à examiner avec une attention toute particulière la géographie de ces contrées jusqu'ici mal connues, parce qu'elles n'avaient jamais été convenablement explorées. Les notions imparfaites et souvent contradictoires rapportées par des voyageurs qui n'avaient pu pénétrer qu'avec peine dans l'intérieur de la Turquie et s'étaient vus arrêtés par des obstacles sans nombre, à une époque où de telles entreprises ne s'accomplissaient souvent qu'au péril de la vie, laissaient un vaste champ à exploiter. Se hâtant donc de profiter des facilités plus grandes que fournit à cet égard le nouvel ordre de choses établi par le sultan Mahmoud dans l'empire ottoman, M. Boué s'est lancé avec courage dans une carrière qui promettait d'abondantes ressources à son esprit observateur. Dès ses premiers pas il a pu se convaincre qu'il ne s'était point trompé dans ses prévisions. Non-seulement l'histoire naturelle et la géologie lui ont fourni des données nouvelles, mais encore il a reconnu que la géographie demandait une

révision presque générale, et ses recherches sont venues jeter une vive lumière sur cette branche de la science. La première partie de son livre est entièrement consacrée aux observations de ce genre : elle se compose de cinq chapitres qui traitent successivement la *géographie*, la *géologie*, la *végétation*, la *faune* et la *météorologie* de la Turquie d'Europe. C'est un travail tout-à-fait scientifique, un peu aride dans sa forme, hérissé de nomenclatures et de catalogues, mais rempli de faits intéressans, et d'autant plus digne de l'attention des savans que l'auteur, profitant des nombreuses connaissances qu'il possède, établit souvent des comparaisons fécondes en résultats neufs et inattendus.

La seconde partie comprend, sous le titre général *d'ethnologie*, tout ce qui a rapport à la population, aux divers élémens qu'elle renferme, aux mœurs, coutumes, institutions, croyances, manières de vivre, au commerce et à l'industrie. Ce tableau de la civilisation turque est fort curieux, aucun détail n'échappe à la sagacité de l'auteur; il nous introduit dans l'intérieur des familles, nous fait assister à tous les actes de la vie, depuis les plus importans jusqu'aux plus futiles; il nous conduit tour à tour chez le Turc, chez le Grec, chez l'Albanais, chez le Serbe, chez le Valaque, et ne néglige rien de ce qui peut servir à faire apprécier le caractère et le développement particuliers de ces peuples divers, qui, quoique soumis à la même domination, conservent chacun sa couleur originale sans se mêler ni se confondre. On trouvera le plus vif intérêt dans tous ces renseignemens que l'auteur a recueillis lui-même sur les lieux et qui sont empreints d'un ton de véracité bien propre à inspirer la confiance. Aucune prévention systématique ne dirige ses jugemens. Il décrit simplement ce qu'il a vu, le bien comme le mal, et nous ne croyons pas que jamais peinture plus vraie ait été faite des populations soit chrétiennes, soit musulmanes qui habitent l'empire ottoman. Il est fâcheux que son style ne soit pas aussi pur que ses intentions. M. Boué semble manier avec peine la langue française : rarement il trouve l'expression propre, ses phrases sont contournées, obscures, dénuées de grâce et d'harmonie; on ne lit pas, on laboure, et avec la meilleure volonté du monde on ne parvient pas toujours à le comprendre. De plus il emploie parfois des termes qui sentent un peu trop le terroir : ainsi, quand il nous apprend que les Turcs n'ont point *d'Anpro, Girod, etc.*, à moins d'être genevois, on ne saura certainement pas ce qu'il a voulu dire. C'est un défaut qui ne détruit sans doute point le mérite solide et réel de son livre, mais qui pourra nuire à son succès et rétrécira probablement le cercle de ses lecteurs.

Dans la troisième partie l'auteur retrace l'histoire des diverses provinces turques, expose l'état actuel de leurs relations politiques et jette un coup d'œil rapide sur les éventualités de guerre et de partage que l'avenir peut amener. Ces considérations, auxquelles les évènemens du jour donnent un si grand intérêt, sont pleines de mesure et de sagesse. Ici encore M. Boué fait preuve d'une rare impartialité; il envisage froidement les diverses faces de la question, se montre exempt de tout préjugé dans son appréciation des différentes puissances européennes qui s'y trouvent engagées, et le soin qu'il a mis à étudier la position réelle des peuplades dont le sort serait ainsi changé, donne à son opinion une certaine autorité. Dans les circonstances actuelles, son ouvrage ne peut manquer de fixer au plus haut point l'attention publique. On peut dire que c'est le tribut de la science à la question du jour, et il mérite sous ce rapport la première place parmi les publications que celle-ci a fait éclore.

Le dernier volume est terminé par quatre appendices assez importans. Le premier contient des directions précieuses pour les voyageurs, sur les passeports, les Tatares, les logemens, le choix des domestiques, les droguemans, la nourriture, les vêtements, la manière de prendre des renseignemens, etc. etc. Le deuxième renferme la nomenclature géographique adoptée en Turquie et une savante critique des cartes de cette contrée. Le troisième est une indication des lieux, sur les principales routes, et de leur distance respective. Enfin le quatrième offre un tableau des hauteurs mesurées ou estimées.

On voit que M. Boué n'a rien omis, rien négligé de ce qui pouvait rendre son travail complet et utile. C'est un exemple précieux, digne d'être suivi, car avec ce zèle et cette ardeur d'investigation il n'est presque pas de pays au monde où le voyageur ne trouvât encore quelque nouvelle découverte à glaner.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE PROTESTANTISME DÉVOILÉ, ou le catholicisme et le protestantisme mis en parallèle; par un curé du canton de Genève. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c.

Le titre de ce volume nous paraît un véritable non-sens, car on ne dévoile que ce qui est secret ou caché. Or que peut-

on dévoiler dans le protestantisme où tout se passe au grand jour, devant le public et dans la langue vulgaire? L'auteur a employé là une rubrique de charlatan pour allécher les lecteurs qui se laissent volontiers prendre à l'appât d'un secret dévoilé. Il a voulu leur faire avaler ainsi quelques chapitres de lourde controverse, assaisonnée de toutes les douceurs théologiques jetées à la tête de Luther et de Calvin depuis trois siècles, avec grand accompagnement de calomnies contre la prétendue intolérance de leurs adeptes, auxquels on ne pardonne pas de ne plus se laisser rôtir et torturer pour l'édification des fidèles. C'était si joli ces petits auto-da-fé d'hérétiques relaps et non relaps dont on faisait un feu de joie! En vérité il est bien juste que de si belles fêtes soient regrettées, et les réformés ont grand tort de ne plus s'y prêter. Voyez un peu ces malheureux qui proclament la liberté des croyances, l'égalité des cultes, et permettent à une minorité catholique d'avoir jusqu'au sein même de la cité de Calvin une église, des écoles, des sœurs de charité, des frères de la doctrine chrétienne. Il n'y a plus moyen de songer à les brûler, il faut renoncer aux bûchers, du moins pour le moment, et, en attendant que le bon temps revienne, la recette de Don Basile est l'unique ressource des grands inquisiteurs. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. Il est vrai que dans le pays ce moyen obtiendra peu de succès. Catholiques et protestans se connaissent et s'estiment, et savent trop bien à quoi s'en tenir sur ces misérables menées. Ils n'ont qu'une voix pour bénir la concorde qui les unit, et pour repousser avec mépris les brandons de discorde qu'on voudrait jeter entre eux. Mais à l'étranger il n'en est pas de même, on trouve des oreilles mieux disposées, des esprits plus crédules, on se donne des airs de martyrs, de victimes opprimées, et dans l'occasion l'on se réserve d'exploiter amplement cette veine de secours et de protection. Voilà pourquoi l'on illustre le code genevois, en ce qui touche l'exercice des cultes, d'un commentaire à la façon de certains jésuites, voilà pourquoi un curé du canton de Genève publie un libelle, en ayant soin toutefois de ne pas le signer de son nom.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

UEBER ABSCHAFFUNG der Todesstrafe und Verhütung der Verbrechen vom Standpunkte der Social-Reform; herausgegeben von *J.-H. Hochdörfer*. — Genf und Paris, Ab. Cherbuliez et Cie. In-12.

Partisan de l'abolition de la peine de mort, M. Hochdorfer a voulu mettre cette question difficile à la portée de tous en la dégageant tout-à-fait des données scientifiques qui s'y rattachent, des élémens du droit actuel, pour la montrer sous le point de vue d'une réforme sociale dont il la considère comme devant être l'un des principaux moyens. Il réfute l'une après l'autre les diverses objections opposées à cette abolition. Il prétend établir en principe l'inviolabilité de la vie de l'homme et s'appuie également pour cela sur la religion et sur la morale. Il croit la peine de mort inutile, dangereuse même comme moyen répressif; l'histoire, dit-il, nous apprend que plus les lois sont sévères et plus les mœurs sont rudes et barbares. Cette peine lui paraît donc produire un résultat tout contraire à celui que le législateur a dû se proposer. Nous ne voulons point renouveler ici la discussion du principe, et nous accordons volontiers à l'auteur que la législation actuelle est loin d'être parfaite, loin même d'être en harmonie avec les progrès de la civilisation et avec l'esprit du christianisme. Mais justement, parce qu'on pense qu'une réforme complète est nécessaire, ne devrait-on pas s'abstenir de ces attaques partielles qui scindent une question et compromettent son succès? Dans l'état actuel des institutions sociales, l'abolition de la peine de mort ferait, selon toute probabilité, plus de mal que de bien. Pourquoi donc ainsi gâter sa cause en provoquant des expériences intempestives dont les résultats ne pourraient être que fâcheux? Au châtiment du coupable on veut substituer sa régénération, aux menaces de l'intimidation, aux rigueurs de la justice répressive on veut substituer la prévoyante sollicitude qui prévient le crime en empêchant le germe du mal de se développer chez l'homme, en lui fournissant tous les moyens d'éclairer son esprit, d'élever son âme, de former son cœur. Assurément rien de mieux. Mais pour atteindre le but, c'est le principe même de la législation qu'il faut changer. Hors de là tout essai de réforme ne saurait être qu'infructueux. Voyez par exemple à quoi les déclamations des humanitaires français ont abouti : à une misérable fiction légale, à ces circons-

tances atténuantes qui sont un sujet de scandale presque continuel. Nous croyons donc qu'il n'y a pas opportunité dans des publications du genre de celle-ci. Le sentiment public s'égare trop facilement pour qu'il ne soit pas toujours un peu dangereux de lui adresser de semblables appels. En fait de réforme sociale on ne doit jamais perdre de vue les données rigoureuses de la raison, et il ne faut pas ébranler l'édifice par sa base avant d'avoir réuni tous les matériaux nécessaires pour construire celui qu'on prétend élever à sa place. Sauf ce point, sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec M. Hochdörfer, nous n'avons que des éloges à donner à son écrit, qui nous a paru rempli d'idées, d'intentions généreuses, d'aperçus féconds, et dont le style est également remarquable par sa clarté.

SCIENCES ET ARTS.

EXPÉDITION au pôle austral et dans l'Océanie des corvettes l'Astrolabe et la Zélée, sous le commandement de M. *Dumont d'Urville*. — Paris. In-8 avec 4 grandes cartes, 10 fr.

Ce volume renferme les rapports adressés au ministre de la marine depuis le commencement de la campagne jusqu'à ce jour. Ce n'est pas une relation détaillée ; l'auteur n'a pu faire qu'un résumé rapide de l'itinéraire suivi par les deux corvettes sous son commandement, et son but principal est de consigner à mesure les principaux travaux accomplis, les découvertes les plus importantes qui seront le fruit de cette grande expédition. Le but du voyage était de reconnaître les parages de l'Océanie et de s'avancer le plus loin possible vers le pôle austral afin de compléter les connaissances géographiques sur cette partie du globe encore peu connue. Guidés par les instructions du savant Arago, les habiles explorateurs, à la tête desquels se trouvait M. Dumont d'Urville, ont rempli leur mission avec zèle et succès. Des travaux précieux pour la science ont été accomplis à l'aide d'instrumens perfectionnés qui donnent aux observations une exactitude plus grande, et rien n'a été négligé pour rendre cette entreprise féconde en résultats utiles. Les rapports du commandant promettent aux navigateurs des notions nouvelles sur les meilleures routes à suivre, des renseignemens sur la direction des courans, sur

certains passages jusqu'ici peu fréquentés, et sur les stations les plus commodes pour les bâtimens. Il renferme de plus l'annonce de plusieurs découvertes importantes qui combleront le vide que nos cartes présentaient jusqu'à ce jour dans les environs du pôle austral. Les terres Louis-Philippe et Adelie, tels sont les noms donnés par M. Dumont d'Urville aux rochers déserts contre lesquels viennent s'appuyer les glaces polaires.

IDÉES ITALIENNES sur quelques tableaux célèbres; par *A. Constantin*. auteur de la copie sur porcelaine de la Transfiguration. — Florence, in-8, 7 fr. 50 c.

En intitulant son livre *Idées italiennes*, M. Constantin paraît avoir voulu indiquer simplement que ses jugemens ne reposaient pas sur les idées françaises, ou plutôt parisiennes, qui sont en général acceptées trop facilement comme des oracles en fait d'art. Du reste elles ne sont italiennes que par les sujets et les lieux qui les ont inspirées, et pour indiquer plus exactement le genre d'esprit qui les domine, l'auteur aurait dû les appeler *Idées genevoises*. Ceci fera sans doute sourire plus d'un lecteur qui voudront y voir une intention critique, car il est assez généralement reçu de considérer Genève comme une ville ennemie de toute poésie, dépourvue de tout enthousiasme artistique. Les voyageurs qui en parlent ressemblent fort aux moutons de Panurge, ils répètent tous à l'envi le premier qui a représenté ses habitans comme de secs et froids calculateurs dont l'âme n'est qu'une table de multiplication et le cœur un grand livre de comptes courans. Mais nous ne partageons point cette manière de voir, nous osons protester contre cette sentence inique, et loin de prétendre jeter ainsi le moindre blâme sur la tendance de M. Constantin, nous voulons indiquer par là qu'il est demeuré fidèle aux directions du bons sens national et qu'il a su concilier heureusement l'enthousiasme de l'artiste avec cette raison genevoise dont l'influence nous paraît très-salutaire, toutes les fois surtout qu'elle s'allie au sentiment profond et vrai. Les observations de M. Constantin sont empreintes d'une originalité remarquable dont la source gît précisément dans cette indépendance d'esprit, si féconde pour tout ce qui ressort du domaine intellectuel. Connu par son talent admirable comme peintre sur porcelaine, et par le développement nouveau qu'il a su donner à cet art difficile, il est bien placé pour parler des chefs-d'œuvre qui ont été pour lui l'objet d'études longues et patientes. On peut dire que sur de telles

matières sa parole est une autorité de quelque poids; aussi n'hésitera-t-on pas à lui accorder l'indulgence qu'il réclame pour oser prendre la plume après avoir, comme il le dit, regardé la *Transfiguration* pendant 1560 heures. Les mérites littéraires de la plupart des écrivains qui dissertent sur la peinture sont bien balancés du reste par une telle expérience.

M. Constantin a passé six années à Florence et sept à Rome, pour copier les tableaux des plus grands maîtres et assurer ainsi la conservation de ces merveilles dont le temps dégrade chaque jour les originaux. La vue journalière des chefs-d'œuvre de la peinture l'a rendu familier avec les procédés de chaque école, et lui a permis d'apprécier jusque dans les plus petits détails les mérites particuliers de leurs diverses méthodes. Obligé de se rendre exactement compte de ce qu'il voulait reproduire, il a pu faire une foule de remarques curieuses, intéressantes, qui échappent d'ordinaire à l'observateur plus occupé de rendre l'impression qu'il éprouve que d'en rechercher les causes. Raphaël a surtout été étudié par lui d'une manière toute particulière. C'est son peintre de prédilection, il s'identifie volontiers avec son beau génie, et c'est celui dans la copie duquel il a déployé le talent le plus remarquable. Il décrit tous les procédés de cet habile maître, nous explique l'art avec lequel il savait captiver l'attention, la fixer sur ses peintures, et la diriger toujours vers le sujet principal du tableau, et nous le montre préoccupé sans cesse du beau idéal auquel il sacrific adroitement la vérité lorsque la rigoureuse observation de celle-ci nuirait à la grâce et à l'harmonie de l'ensemble. Les remarques de M. Constantin n'ont rien de systématique; il ne s'attelle au char d'aucune école exclusive; il admire ce qui lui paraît beau tout comme il critique ce qu'il croit mauvais, sans crainte timide, sans préjugé de convention, mais aussi sans pédanterie ni amertume. Ses jugemens sont ceux d'un homme de goût et d'esprit. Les artistes y reconnaîtront l'homme du métier qui sait très-bien ce dont il parle, et les amateurs y trouveront une certaine bonhomie tout-à-fait propre à lui concilier leurs suffrages. Il est bien parfois un peu caustique, mais cela même jette du piquant sur son œuvre. Le monde parisien ne semble pas avoir gagné ses sympathies; quoiqu'il y ait longtemps vécu, son esprit indépendant n'a point plié sous le joug de la mode, car, selon lui, rien n'est plus déplorable pour les arts que d'arriver à Rome avec les idées de Paris, et il plaint vivement le pauvre artiste français obligé de représenter un miracle qu'il ne croit point, d'après la commande d'un ministre qui n'y croit pas non plus, pour un public dont la foi, quoi qu'on en dise, n'est guère plus réelle que celle de l'ar-

tiste et du ministre. C'est indiquer d'un trait la cause principale de la décadence où se trouve aujourd'hui la peinture religieuse. Quant à l'autre peinture, ce n'est pas les artistes qu'il accuse de mauvais goût, puisqu'ils ne font que copier les modèles que la société leur présente, et sont, par conséquent, obligés de renoncer à la grâce naturelle et naïve pour la grâce aristocratique et maniérée, la seule que puissent atteindre les belles dames qui trônent dans les salons du grand monde. Ces vérités sont un peu dures à dire, mais elles sont pleines de sens, et l'on ne peut qu'approuver celui qui a le courage de les proclamer. Les arts comme les lettres ont tout à perdre en abandonnant la nature pour suivre les caprices de la mode, les exigences des conventions sociales, en quittant le vrai pour le faux. Le beau idéal n'est pas une vaine fantaisie de l'imagination ; il repose sur des principes fixes, sur des élémens naturels que le temps ne change ni ne détruit, car c'est, on peut le dire, une perception de l'âme dont l'essence est immortelle.

Le livre de M. Constantin pourra servir de guide aux étrangers qui visitent l'Italie pour admirer ses richesses artistiques. Il ne fait pas l'inventaire de tous les musées, de toutes les églises et les galeries, mais il indique les principaux chefs-d'œuvre qui méritent d'être vus, et enseigne comment il faut faire pour les voir avec fruit, pour en retirer autre chose que la satisfaction d'une curiosité frivole. Des détails curieux sur Raphaël, sur Michel-Ange, et un aperçu rapide des procédés de la peinture sur porcelaine ajoutent à l'intérêt de cette publication, bien digne d'exciter l'attention publique. L'auteur ne manie sans doute pas aussi bien la plume que le pinceau, cependant son style ne manque pas de vigueur, et, ainsi que nous l'avons dit en commençant cet article, il porte un cachet d'originalité assez remarquable.

NOUVEL ALBUM de peinture, ou traité d'aquarelle mis à la portée de tout le monde; orné de 10 planches lithographiées et peintes par *A.-C. Chaudesaigues fils*. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c. = **PEINTURE LITHOCHROMIQUE**, ou imitation sur toile, et l'art de donner aux objets dessinés au crayon, à l'estampe, aux gravures, etc., l'apparence d'une peinture à l'huile. In-12, 75 c. = **PEINTURE ORIENTALE** et peinture sur verre, ou l'art de peindre sur papier, mousseline, velours, verre, bois, etc. In-12, 75 c. = **PEINTURE** en cheveux, et procédés pour graver sur acier. In-12, 75 c. = **L'ART** de peindre sans maître les fleurs à l'aquarelle, et de colorier les gravures. In-12, 75 c. = **PUNCTOGRAPHIE**, méthode pour faire à la fois, même sans connaître le dessin, 15 beaux portraits ou paysages. In-12, fig., 1 fr.

Cette collection de petits manuels offre une série de notions

utiles, de procédés faciles à comprendre, qui, pour peu qu'on ait de l'adresse dans les doigts, vous mettront promptement en état de faire maints petits ouvrages fort jolis. C'est un genre de récréation bien fait pour amuser et intéresser à la fois les jeunes gens. Il présente, pour les longs loisirs de l'hiver, une ressource précieuse qui contribuera d'ailleurs à former le goût et à développer chez les enfans certaines dispositions dont ils pourront ensuite retirer un résultat avantageux. Les arts d'agrément, considérés comme moyens de distraction, sont, il nous semble, d'une importance en général mal comprise dans l'éducation. Le plus souvent on ne les regarde que comme une source de succès mondains, et c'est ce qui les fait rejeter par beaucoup de parens. Or il est un autre point de vue sous lequel ils peuvent être envisagés d'une manière bien différente. C'est dans leur utilité pour contrebalancer l'influence délétère de l'oisiveté, pour offrir un aliment à l'activité de l'esprit et détourner l'imagination des sujets dangereux sur lesquels elle serait facilement portée à se diriger. Nous pensons que sous ce rapport ils offrent à l'éducation un auxiliaire qu'on aurait tort de dédaigner. Ils occupent encore l'intelligence tout en la délassant de travaux plus sérieux. C'est pourquoi la collection que nous annonçons ici nous paraît digne d'être recommandée. Elle forme un très-joli cadeau à offrir aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe. La bonne exécution des gravures dont elle est ornée et la modicité de son prix lui assurent un succès durable. Déjà plusieurs des manuels qui la composent ont eu deux ou trois éditions. Ils sont en général très-courts, donnant des explications succinctes, mais claires et suffisantes. Les détails superflus et les répétitions inutiles en sont rigoureusement exclus, mais il n'y manque cependant rien de ce qui peut rendre l'exécution des procédés simple et facile. Ce sont des instructions pratiques qui exigent fort peu de connaissances préliminaires.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Décembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ALLAN CAMÉRON, roman inédit par *Sir Walter Scott*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce roman n'est pas de Scott, on peut l'affirmer hardiment, puisque M. Lockhart l'a déclaré, et s'est empressé de détromper le public à cet égard, par un avis inséré dans les journaux anglais. D'ailleurs, la supercherie était trop grossière pour que l'on pût s'y laisser prendre. Un désaveu n'était même pas nécessaire; la seule préface de l'éditeur suffisait pour faire naître un doute que la lecture du livre confirme bientôt. C'est, en vérité, s'aviser un peu tard de spéculer sur l'héritage du célèbre romancier; mais, dans notre époque de charlatanisme littéraire, il eût été bien extraordinaire qu'on s'abstînt d'exploiter une semblable renommée. Si l'on est resté si long-temps avant de l'oser, c'est sans doute moins par respect que parce qu'on craignait la sagacité du public, encore sous le charme des merveilleux chefs-d'œuvre du grand écrivain. Aujourd'hui que le goût, faussé par la lecture des romans à la mode, a perdu cet instinct pur et cette délicatesse de jugement qu'on redoutait, la spéculation posthume ouvre son portefeuille, et pense que le moment est venu d'exploiter le nom de Walter Scott. Le calcul est adroit; il est bien certain que les lecteurs, fatigués des extravagances de nos romanciers, seront tout disposés à l'indulgence pour une composition d'un genre plus vrai, plus sage et qui, quelque médiocre qu'elle soit, rappelle un peu la manière de Scott, et leur est offerte comme étant de lui. D'ailleurs, *Allan Caméron* n'est pas une œuvre sans talent. C'est une imitation assez habilement faite. La scène se passe en Ecosse,

au milieu de ces Highlanders, que nous retrouvons avec plaisir, comme de vieux amis; l'auteur a choisi un épisode de l'histoire des Stuarts. Charles II, Cromwel, sont ses principaux personnages. Le Prétendant, traqué par l'armée parlementaire, à la tête de laquelle marche le Protecteur lui-même, se réfugie dans les montagnes où sont ses plus fidèles soutiens, les Caméron, chefs d'un clan considérable. Mais bientôt poursuivi dans cette retraite, et vaincu dans une bataille pour laquelle il avait réuni tous ses partisans, il se voit forcé de fuir, de se cacher, d'errer d'asile en asile, jusqu'à ce qu'il puisse s'embarquer pour la France. Les incidens de cette lutte forment la trame du récit, auquel se mêle une intrigue d'amour entre Allan Caméron et la fille d'un brave homme de juge, que les Highlanders avaient fait prisonnier, et emmené comme un otage dans leurs montagnes. On le voit, tous les détails sont empruntés à Scott, ce sont ses divers ouvrages qui les ont fournis; et, dans ce sens du moins, le roman lui appartient en effet. Mais, ce que l'auteur n'a pu lui emprunter, c'est l'art de mettre en œuvre ces matériaux, c'est le souffle divin qui anime la matière, c'est l'harmonie qui fait que les moindres traits de mœurs ou de caractère concourent à la perfection de l'ensemble. Cromwel, le Prétendant, les deux Caméron, et le juge, sans cesse préoccupé de son traité de pacification générale, sont de bien pâles copies à côté des originaux du maître. Les soldats du parlement ne sont que des caricatures féroces, les partisans exaltés de Charles paraissent plus ridicules qu'intéressans, la couleur locale manque de force et ne se soutient point. Quant au talent descriptif, il n'y a pas moyen de s'y tromper pour peu que l'on connaisse la touche ferme et animée du peintre écossais. Du reste, malgré ces défauts, le roman d'*Allan Caméron* offre de l'intérêt, mérite d'être lu; mais l'auteur eût mieux fait, sous tous les rapports, de ne pas prétendre se parer des plumes du paon. En agissant ainsi, non-seulement il se fait accuser d'une espèce de fraude littéraire, mais encore il fournit des armes à la critique, qui n'aurait pas songé peut-être à cette comparaison écrasante. Il n'est pas donné sans doute à tout le monde d'être original; mais la meilleure copie perd bientôt tout son prix quand on veut la faire passer pour l'œuvre même dont elle n'est que la faible reproduction.

DEUX HISTOIRES; par *Eugène Sue*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES DEUX FAMILLES**; par le baron de *Lamothe-Langon*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE COMTE DE MANSFELD** et la Course au clocher; par *Al. de Lavergne*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES GENTILSHOMMES** de l'Ouest; par le baron *Régis de Trobriand*.—Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Avec les longues soirées d'hiver est revenue l'abondance des romans. Voici de la pâture pour les loisirs du coin du feu. Aimez-vous les scènes violentes, les aventures étranges, les passions sauvages; prenez les *Deux Histoires* de M. Sue, ou les *Gentilshommes* du baron de Trobriand. Dans le premier de ces deux ouvrages, vous trouverez un tableau fortement coloré dont les principaux personnages sont des nègres esclaves, des mulâtres, des Indiens barbares et des colons européens, encore plus féroces que tous les autres, malgré leur prétendue civilisation. Ce sont des peintures où le rouge domine, où tout est sauvage depuis l'amour jusqu'à la haine. Le poignard, le serpent à sonnettes, le boa, sont les instrumens de l'intrigue, et vous comprenez quels agréables incidens peuvent être le produit de pareils moyens. L'action n'est qu'une suite de catastrophes, et l'auteur immole je ne sais combien de nègres, de mulâtres, et d'Indiens pour le plus grand plaisir de ses lecteurs. Afin d'ajouter, sans doute, à l'intérêt par un contraste piquant, le héros est une espèce d'imbécile, un officier hollandais à moitié idiot qui se trouve jeté au milieu de ce monde bizarre dont il est le jouet, et où M. Sue a probablement cru qu'il produirait un effet très-original et très-plaisant. Mais le but est manqué; car on ne se sent pas du tout disposé à rire de sa bêtise en présence de ces lugubres scènes qui n'inspirent que le dégoût et la pitié. L'autre histoire de M. Sue se passe sur un théâtre plus rapproché de nous; C'est un épisode emprunté aux salons de l'Empire, à la vie de cette noblesse improvisée chez laquelle l'ambition semblait avoir seule remplacé tous les sentimens nobles, toutes les inspirations généreuses, où l'intrigue, effaçant les vieilles distinctions sociales, confondait souvent tous les rangs, sans égard pour l'éducation morale ou le développement intellectuel. Madame de Bracciano, irritée de ce que son mari ne voit en elle qu'un instrument de fortune et de succès, s'abandonne, sans contrainte, à son amour pour Hermann, jeune aventurier dont elle ne connaît rien, sinon la passion violente qu'il dit éprouver pour elle. Madame de Bracciano n'est coupable que d'intention; mais, craignant de le devenir de fait, exaltée par le désespoir de son amant, elle forme le projet d'obtenir un divorce afin de pouvoir offrir sa main à Hermann. Son mari s'oppose

d'abord à cet éclat, qui contrarie ses vues; puis, grâce à l'intercession de l'empereur lui-même, il consent, et madame de Bracciano se voit au comble de ses vœux. Dans l'enivrement de la joie, elle vole chez son amant pour lui rendre la vie et le bonheur. Hermann était absent, un homme brutal et grossier l'attendait en jurant à sa porte. L'amante, effrayée de cette désagréable rencontre, se cache dans un cabinet voisin, et bientôt le retour du jeune homme la rend témoin d'une scène dégoûtante qui lui dévoile toute l'imprudence de sa conduite. Cet Hermann, pour l'amour duquel madame de Bracciano s'était ainsi sacrifiée, n'était qu'un misérable intrigant, un voleur sous le poids d'une condamnation infamante. Un secours imprévu vient la tirer de cette position périlleuse; avec l'aide de quelques coups de poignard qui, cependant, ne sont pas mortels, l'auteur conclut son récit par un dénouement assez brusque et peu satisfaisant, car Hermann ne reçoit pas le prix de ses méfaits, et madame de Bracciano, bien et dûment divorcée, traîne une triste existence que le chagrin et le repentir abrégent bientôt. Cette histoire ne manque pas d'intérêt, mais, il faut bien le dire, d'un bout à l'autre elle n'a pas l'ombre de vraisemblance.

Les Gentilshommes de l'Ouest peuvent être rangés sur la même ligne. M. de Trobriand a voulu nous peindre les mœurs des chouans, et il est tombé dans une semblable erreur en introduisant, au milieu de la vie civilisée, le développement sauvage des passions les plus fougueuses. Si du moins il avait pris ses héros dans la première insurrection de la Vendée, parmi ces paysans fanatiques dont l'ignorance superstitieuse expliquait tous les excès, dont l'exaltation brutale pouvait rendre vraisemblable toutes les fantaisies de son imagination! Mais c'est dans les troubles qui ont suivi la révolution de 1830 que M. de Trobriand place la scène de son roman; mais c'est une femme du grand monde qu'il nous représente comme une Messaline impitoyable qui ne recule devant aucun forfait, qui ne met nul frein à ses passions, et leur sacrifie sans pitié le repos et la vie des hommes. La comtesse du Halgue est un caractère tout-à-fait hors de la nature; personne ne voudra l'accepter pour vrai, d'autant plus que l'auteur en fait plutôt une coquette qu'une femme débauchée. C'est toujours le même travers qui distingue les romanciers de l'école moderne. La vérité leur importe peu pourvu qu'ils produisent de l'effet. Ils ne comprennent pas que ce moyen s'use vite, et qu'en littérature, comme dans les arts, le faux n'a qu'un succès éphémère qui ne dure guère plus que les caprices de la mode.

Si vous aimez mieux, comme il est probable, les peintures de la vie réelle, de la vie de tous les jours, vous lirez de préférence les contes de M. de Lavergne, sa *Course au Clocher* surtout, qui n'est qu'une bluette sans doute, mais bien contée, et dans laquelle du moins toutes les passions ne sont pas mises en jeu pour exciter un instant d'intérêt. *Les Deux Familles* de M. Lamothe-Langon remplissent même mieux les conditions véritables du roman que ne le peuvent faire ces imaginations désordonnées qui semblent dédaigner l'observation comme un moyen trop vulgaire. Malheureusement, la fécondité prodigieuse de cet écrivain ne lui laisse guère le temps de travailler ses productions, qui ne s'élèvent pas, en général, au-dessus du niveau de la médiocrité. Il entasse incidens sur incidens, personnages sur personnages, ne s'occupe point de développer des caractères bien soutenus, et paraît se soucier fort peu des exigences de l'art. On peut lui reprocher surtout la trivialité de ses intrigues et son penchant à remplir ses chapitres du commérage insignifiant des petites villes.

THÉATRE de *A. S. Empis*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

La plupart des pièces de M. Empis ont été bien accueillies du public sur la scène. Sans obtenir des succès éclatans, elles ont pris place au répertoire du théâtre, et c'est toujours avec plaisir qu'on les voit jouer. Ce n'est pas de la haute comédie, l'auteur n'aspire point à se faire le Molière de notre époque, rôle difficile devant lequel ont échoué tous ceux qui l'ont tenté jusqu'à présent. Il a la conscience de ses forces et ne veut pas compromettre son talent en sortant de la sphère qui lui convient. Ses productions appartiennent au genre du drame épisodique dont les sujets sont empruntés soit à l'histoire, soit aux incidens de la vie sociale. La peinture des caractères en forme bien toujours une des parties essentielles, mais elle n'en constitue pas le but exclusif, et la leçon morale s'y montre comme le résultat de diverses circonstances combinées de manière à ce que l'action repose sur leur développement naturel et simultané. C'est un travail qui exige la fécondité de l'imagination plutôt que la profondeur de la pensée ou le génie observateur. Il demande surtout une entente parfaite de la scène et le talent de faire concourir tous les détails à l'harmonie de l'ensemble. L'unité d'action n'y est point nécessaire, mais il faut savoir unir fortement les différens ressorts de l'intrigue par un lien commun qui maintienne leur accord et les

empêche de produire la confusion en multipliant trop leurs effets.

Ce travail rapproche l'auteur dramatique du romancier et présente à peu près le même genre d'intérêt. M. Empis nous a paru remplir assez bien toutes ces conditions. Il sait captiver et soutenir l'attention du spectateur, et celle du lecteur encore mieux peut-être, car ses pièces, à moins d'être jouées avec beaucoup d'ensemble et d'intelligence, doivent paraître froides à la représentation. En général leur marche est simple et naturelle; le dénouement, quoique imprévu, n'est point forcé. Quelques-unes, telles que *la Mère et la Fille*, *une Liaison*, etc., sont des tableaux de mœurs pleins de vérité. Mais le nom de drame leur convient mieux que celui de comédie. En effet, le comique n'y trouve guère place et ne semble pas être la vocation de l'auteur. C'est sous un aspect sérieux qu'il envisage la société; il sonde ses plaies en moraliste plutôt qu'en frondeur malin, et se propose toujours d'en faire sortir de graves leçons. Aussi ses drames ne ressemblent-ils point à ceux de l'école moderne. Il ne sacrifie pas les convenances à l'art, il n'exagère point les passions et ne cherche jamais le succès dans l'emploi des moyens violens, dans les écarts monstrueux d'une imagination déréglée. On peut dire que son théâtre est vraiment moral dans ses moyens comme dans son but : c'est un mérite plus original et plus rare, aujourd'hui, que l'audace de ces novateurs extravagans qui ne respectent rien, et croient effacer toutes les turpitudes qu'ils étalent sur la scène en conduisant leur héros sur l'échafaud ou au bagne.

Les pièces historiques de M. Empis prêtent davantage à la critique. Elles sont en général assez faibles; on n'y retrouve ni l'empreinte locale ni une connaissance bien profonde des sujets qu'il veut traiter.

LE XIXe SIÈCLE; par *E. Nus* et *F. Fertiault*. — Paris, chez A. Royer. In-8.

Notre siècle prête à la satire assurément; toutes les époques ont un côté mauvais, et aujourd'hui, sans être taxé de misanthropie, on peut trouver beaucoup à blâmer dans les diverses tendances qui se manifestent avec tant d'audace au milieu de l'effervescence des esprits. La corruption est peut-être en réalité moins grande que jadis, mais elle est plus apparente, plus généralement connue, et la publicité lui donne un aspect plus hideux, ne lui permet plus de se cacher aux regards de

l'honnête homme dont elle froisse les sentimens et semble braver l'indignation. Nous ne sommes donc point surpris que le poète, donnant libre cours à sa verve chaleureuse, soit tenté de jouer le rôle d'un Juvénal et de fustiger sans pitié les vices et les passions basses qui ne craignent pas de se montrer au grand jour. Mais pour qu'une satire soit bonne, il ne suffit pas qu'elle signale vaguement les travers de l'humanité, qui sont toujours à peu près les mêmes en tout temps; il faut de plus qu'elle retrace surtout les traits caractéristiques qui sont le cachet particulier de l'époque qu'elle prétend peindre. Or, c'est ce que nous cherchons vainement dans l'œuvre de MM. Nus et Fertiault. Leur satire ne manque ni d'énergie, ni de talent poétique, ni même de vérité; mais elle ne s'adresse guère plus au dix-neuvième siècle qu'à tout autre. Les principaux points qu'ils examinent, savoir le scepticisme, l'égoïsme, l'adultère, la prostitution, le vol, n'appartiennent pas plus au temps présent qu'à ceux qui l'ont précédé. Au contraire même, le dix-huitième siècle était sous ces divers rapports plus corrompu que le dix-neuvième, et c'est son influence qui agit encore quoique plus faiblement sur notre époque. Le seul passage qui puisse s'appliquer exclusivement à la société actuelle, c'est celui qui concerne les spéculateurs effrontés, les entreprises par actions; mais nous reprocherons aux auteurs de ne pas entrer assez avant dans leur sujet, et de rechercher la force exagérée de l'expression plutôt que la vérité des détails. Il fallait raconter et non déclamer. Une simple mais ingénieuse exposition des faits impressionnerait bien plus vivement que ne peuvent le faire des accusations vagues et générales comme celle-ci :

Et tous, pour colorer leurs promesses trompeuses,
Changent les plus hauts murs en affiches pompeuses;
A la droite d'un chiffre entassent les zéros,
Gras symbole des fonds que n'ont pas leurs bureaux,
Et qui font voir aux sots, dont le désir s'allume,
Plus d'or qu'en cinquante ans le Pérou n'en exhume;
De prospectus outrés ils chargent les journaux,
Aux coins les plus courus apostent des fanaux,
Menteurs inanimés leur servant de doublures;
Et ce bruyant fracas d'emphatiques allures,
Ce mécanisme adroit qu'ils font si bien mouvoir,
Comme un bruit qui fascine, attire en leur pouvoir
Et fait prendre à leur miel ces hommes débonnaires,
Race de vrais moutons qu'on nomme actionnaires,
Flairant un spécimen comme chiens en arrêt,
Et qui pour les fripons ont un lot toujours prêt.

DICTIONNAIRE général et grammatical des dictionnaires français, extrait et complément des dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres; par *Napoléon Landais*. 5e édition revue et corrigée. — Paris, chez Didier. 2 vol. in-4, 30 fr.

Le succès de ce dictionnaire permet à l'auteur d'y apporter toujours de nouveaux perfectionnemens. Les éditions se suivent avec rapidité, et chacune d'elles renferme quelque chose de plus que les précédentes. Au moyen de ces nombreuses additions, l'ouvrage de M. N. Landais n'est plus seulement un simple dictionnaire du langage, c'est un véritable manuel encyclopédique où l'on trouve à côté de tous les mots anciens et modernes, tous les termes des arts et de la science, et une nomenclature géographique et mythologique très-complète. Sans contredit, c'est le travail de ce genre le plus considérable qui ait encore été publié. Il comprend tout ce que renferme le dictionnaire de l'Académie avec le supplément, qui est en voie de publication, et a le grand avantage de ne présenter qu'un seul ordre alphabétique, ce qui rend les recherches plus promptes et plus faciles. M. Landais s'est proposé surtout de faire un livre utile, qui pût servir de guide et d'interprète fidèle pour la lecture et la conversation, qui offrît toutes les directions nécessaires dans ce but. Comme il le dit lui-même, à l'Académie seule appartient de fixer la langue, de consacrer d'époque en époque les conquêtes réelles qui reculent ses limites, tandis que lui se pose en sentinelle avancée qui signale à mesure chacun de ses pas, et jalonne la route d'après les indications de l'usage dont les caprices, souvent éphémères sans doute, demandent cependant à être constatés. Si le travail de l'Académie est d'une haute importance pour conserver la pureté du style et opposer une digue aux écarts du néologisme, celui de M. Landais permet d'apprécier dans son ensemble l'œuvre de modification et de transformation qui s'opère incessamment dans le langage d'un peuple civilisé. C'est un inventaire complet de toutes ses richesses bonnes ou mauvaises, parmi lesquelles le goût doit choisir celles qui méritent d'être conservées. D'ailleurs, un esprit de sage critique a souvent dirigé sa plume, et il n'adopte point indifféremment tous les mots qu'il a cru devoir admettre dans ses colonnes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur le mérite de ce dictionnaire, auquel nous avons déjà consacré un article l'année dernière, et nous nous bornerons à recommander à nos lecteurs cette nouvelle édition que l'auteur a revue avec soin et passablement augmentée.

HISTOIRE D'HÉRODOTE, traduite du grec par *Larcher*. — Paris, chez Lefèvre, rue de l'Éperon, n. 6. 2 vol. in-12, ensemble de 950 pages. Prix : 7 fr.

Cette nouvelle édition, très-joliment exécutée, contient, outre les IX livres de l'*Histoire*, la vie d'*Homère* attribuée à Hérodote. Imprimée avec un beau caractère, bien lisible, sur un papier très-blanc, et dans un format commode, elle réunit à la fois les avantages de l'élégance et ceux de l'économie. C'est encore un de ces problèmes typographiques que M. Lefèvre résout d'une manière si ingénieuse dans le but de multiplier les chefs-d'œuvre littéraires, de les revêtir des formes les plus propres à faciliter leur vente, et de les populariser toujours davantage en les mettant par la modicité du prix à la portée de toutes les bourses.

C'est noblement comprendre sa profession de libraire et se montrer le digne soutien d'un état dont tant d'autres ne font qu'un métier de charlatans et de dupes. La bonne littérature, on doit le reconnaître, a les plus grandes obligations à M. Lefèvre ; nul plus que lui n'a contribué à répandre ses précieuses productions.

Tandis que la corruption du goût et la présomptueuse audace d'une nouvelle école semblaient menacer les lettres d'une décadence qui conduit tout droit à la barbarie, il a su lutter avec courage contre l'indifférence publique, et préparer une renaissance prochaine en faisant pénétrer dans toutes les classes de la société les ouvrages immortels de ces grands écrivains, qu'on s'imaginait pouvoir si facilement détrôner. Guidé dans ses spéculations bien plus par l'amour du beau et du vrai que par l'espoir du gain, il ne s'est point laissé rebuter par l'insuccès de quelques-unes de ses entreprises. Persuadé que la variété des formes était le meilleur moyen de réveiller l'attention, il s'est occupé sans cesse à réaliser toutes les combinaisons possibles dans l'intérêt des lettres, comme dans celui des lecteurs de tous les rangs et de toutes les fortunes. Il serait difficile d'énumérer les nombreuses collections qu'il a publiées, depuis ces éditions de luxe, destinées à faire l'ornement des plus belles bibliothèques, jusqu'aux in-douze compacts qui permettent à l'amateur le plus modeste d'acquérir un J.-J. Rousseau complet pour 28 francs. Il n'est presque pas un format commode ou nouveau dont la première idée ne soit due à son invention féconde, et ses éditions se distinguent en général soit par le bon choix des commentaires, soit par la correction typographique. Certainement si toute la librairie française se fût montrée animée de cet esprit vraiment littéraire, elle aurait traversé avec bien moins de

peine les circonstances difficiles de ces dix dernières années, et la concurrence belge n'eût été pour elle qu'un stimulant plutôt utile que nuisible. Malheureusement les hommes éclairés et judicieux comme M. Lefèvre sont de rares exceptions dans son sein.

L'*Hérodote* que nous annonçons ici fait partie d'une *bibliothèque grecque*, qui renfermera les principaux ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie que nous a laissés la Grèce. Le public accueillera sans doute avec faveur cette excellente publication, et les chefs-d'œuvre de l'antiquité se trouvant bientôt dans toutes les mains, nous verrons de nouveau leur influence salutaire exercer son action sur la marche de notre littérature. En vain a-t-on prétendu qu'une semblable étude n'avait servi qu'à jeter nos écrivains dans la fausse route de l'imitation. L'opinion, mieux éclairée, reconnaîtra que ce fut au contraire à cette source vive qu'ils puisèrent leurs plus nobles inspirations, et quant à l'affectation maniérée, quant aux règles étroites de la forme sous le joug desquelles ils voulurent courber le génie, ce n'est certes pas dans les modèles que nous a légués la Grèce qu'on en retrouve l'origine. La critique a fait bonne justice de ces travers qui avaient leur cause dans l'organisation de la société au dix-septième siècle. Les temps ont changé depuis lors; aujourd'hui les rois ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper de tyranniser leurs sujets en matière de goût; le peuple n'attend plus, pour applaudir le génie, la permission des courtisans. Il faut donc surtout éclairer son jugement, lui fournir des élémens de comparaison et lui suggérer ainsi des vues plus larges et plus fécondes. La connaissance des littératures étrangères, anciennes ou modernes, est le premier et le plus sûr moyen d'atteindre ce but.

SOUVENIRS d'un voyage en Suède en 1839; par *F. Ch. de Strombeck*; trad. de l'allemand. — Strasbourg. In-8, 5 fr.

Depuis quelque temps les touristes dirigent leurs pas vers le Nord. Fatigués de suivre toujours la même route, blasés sur les délices du Midi, sur le beau soleil de l'Italie, sur les bois d'orangers et les ruines majestueuses du monde antique, ils vont chercher des impressions nouvelles sous l'âpre climat des peuples que les Romains appelaient barbares et qui pourraient bien avec plus de raison renvoyer aujourd'hui cette épithète mal sonnante aux nations méridionales. En effet la civilisation moderne semble se développer d'autant mieux que le sol sur lequel elle s'établit est plus ingrat et plus re-

belle à la culture de l'homme. Les lettres de M. Marmier nous ont déja signalé le curieux phénomène de ces paysans islandais, qui, dispersés dans de misérables hameaux, sur une île sauvage et stérile, sont plus instruits, plus lettrés que la plupart des habitans de tant de petites villes riches et commerçantes. Les *Souvenirs* de M. Strombeck nous donnent des détails non moins satisfaisans sur l'état actuel de la civilisation en Suède. Nous y voyons l'instruction publique florissante, des habitudes d'ordre et de moralité généralement répandues, un bien-être matériel et une pureté de mœurs qui sont les élémens de la prospérité des peuples. Ces observations sur le caractère national sont bien propres à lui concilier l'estime et la sympathie : hospitalité, bienveillance, accueil franc et cordial, telles sont les qualités que M. de Strombeck a surtout remarquées et qui lui ont fait le plus souvent oublier l'ennui de voyager dans un pays dont il ne connaissait pas la langue. Les descriptions qu'il fait de la contrée la présentent sous un aspect assez original, et les nombreuses informations de tout genre qu'il a soin d'enregistrer dans sa relation pourront être fort utiles à ceux qui seront tentés de suivre ses traces. Sa réputation d'écrivain lui a d'ailleurs fait trouver accès auprès des hommes les plus marquans de la Suède, et en particulier son entrevue avec le roi Bernadotte lui fournit un épisode plein d'intérêt.

DEUX ANNÉES de l'histoire d'Orient (1839-1840); par *E. de Cadalvène* et *E. Barrault*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire de ces deux années renferme celle de tous les préliminaires qui ont amené le traité du 15 juillet, de tous les faits qui ont précédé l'intervention active des puissances européennes dans les affaires de l'Orient. C'est, à la fois, un exposé complet de toutes les intrigues diplomatiques dont Constantinople a été le théâtre pendant cette période, et un aperçu fort intéressant des dernières réformes du sultan Mahmoud, ainsi que des premiers actes de son successeur. On peut y suivre pas à pas les incidens qui ont amené l'alliance de la Russie avec l'Angleterre, et l'isolement de la France. Depuis le traité de paix qui avait été conclu après la victoire des armes russes, l'existence de l'empire ottoman paraissait d'autant plus menacée que l'ambitieux pacha d'Egypte pouvait, d'un jour à l'autre, fournir au czar un prétexte pour s'emparer de Constantinople. La diplomatie européenne sentit donc la nécessité d'unir tous ses efforts pour prévenir un semblable résultat et maintenir le *statu quo*. De nombreuses

conférences eurent lieu dans ce but, qui semblait être l'intérêt commun de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France. Mais la Russie parvint à déjouer toutes les combinaisons, à faire avorter tous les projets qui contrariaient ses vues. On ne put parvenir à s'entendre; les négociations furent rompues et renouées plusieurs fois sans aboutir à autre chose qu'à un échange de notes stériles, de récriminations soupçonneuses, peu propres à maintenir le bon accord entre les parties. Cependant, la position devenait de plus en plus critique au milieu des innovations hardies de deux réformateurs à demi barbares, qui avaient entrepris une tâche évidemment au-dessus de leurs forces, et menaçaient de se rencontrer bientôt dans une lutte terrible sur les ruines du vieil empire ottoman. La France employait bien son influence sur le pacha pour le détourner de toute idée de conquête ou d'agrandissement. Mais le sultan nourrissait l'espoir de soumettre ce vassal rebelle, et, tandis que la diplomatie intriguait, les deux rivaux, rassemblant de formidables armées, en vinrent aux mains sur le champ de bataille. On sait quel en fut le résultat; Ibrahim victorieux pouvait marcher sur la capitale que la mort du sultan livrait en quelque sorte sans défense au pacha d'Egypte; ce furent les menaces et les sollicitations pressantes d'un émissaire français qui empêchèrent de s'accomplir un événement dont la conséquence immédiate eût été sans doute un épouvantable conflit entre les divers intérêts européens. On se remit à négocier; l'urgence d'une prompte décision était généralement reconnue; mais les mêmes difficultés se représentèrent, et la France se trouva seule à soutenir le pacha d'Egypte contre les prétentions des amis intéressés de la Porte. C'est alors que, pour en finir, et s'assurer une part d'influence sur la solution du problème, le gouvernement anglais prêta l'oreille aux propositions de la Russie; le traité du 15 juillet fut conclu sous le prétexte de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, comme absolument nécessaire à l'équilibre européen, et sans doute aussi dans la prévision d'un démembrement futur dans lequel les parties contractantes pourront faire valoir leurs droits respectifs à l'exclusion de tous autres.

Telle est l'opinion que MM. de Cadalvène et Barrault ont puisée dans l'étude des faits et des documens officiels. On voit que la France s'est placée dans une fausse position, car si les choses sont bien telles qu'ils nous les représentent, il aurait certainement mieux valu pour elle rester en dedans qu'en dehors du traité. Du reste, ils sont d'accord avec la plupart des voyageurs pour nous montrer l'Égypte et la Turquie soumises à un despotisme brutal, honteux pour l'humanité; et plus on

apprend à connaître la valeur réelle des prétendues réformes par lesquelles on essaie de les initier à la civilisation, moins on trouve la question d'Orient digne d'exciter une guerre européenne dont les conséquences pourraient être fatales à tant de libertés si long-temps désirées, si chèrement acquises.

Pérégrinations en Orient, ou Voyage pittoresque, historique et politique en Égypte, Nubie, Syrie, Turquie et Grèce; par *Eusèbe de Salle*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Aimez-vous l'Orient? On en met aujourd'hui partout. Vous avez de quoi vous en rassasier à votre aise. Depuis deux mois, sur dix volumes qui se publient, on peut dire, sans exagération, qu'il y en a huit qui traitent de l'Orient. Il semble que tous les voyageurs, prévoyant l'avenir, aient dirigé leurs pas de ce côté-là pour en rapporter de quoi satisfaire la curiosité publique, si vivement excitée par les événemens actuels. Malheureusement ils ne peuvent pas tous trouver quelque chose de nouveau à dire, et quoique sans doute il se rencontre çà et là, dans chacun d'eux, certains détails dont l'observation avait peut-être échappé aux autres, en général, leurs ouvrages offrent des répétitions fatigantes. La vie monotone des Turcs, l'uniformité des mœurs, l'apathie dans laquelle s'engourdissent toutes leurs facultés, ne permettent pas d'employer des couleurs bien variées à les décrire. D'ailleurs le sanctuaire de la famille est interdit aux infidèles, comme celui de la mosquée, et l'on ne peut avoir ainsi qu'une connaissance très-imparfaite du véritable état moral de la nation turque. Les Pérégrinations de M. Eusèbe de Salle ne contiennent donc à peu près rien qui ne se trouve déjà dans les livres de ses nombreux devanciers. Ce n'est qu'un témoignage de plus contre la détestable administration à laquelle sont soumises des contrées qui devraient compter parmi les plus fertiles et les plus heureuses de la terre, et que le despotisme brutal condamne à figurer au nombre des plus misérables. L'accord unanime des voyageurs à cet égard est bien fait pour dissiper toutes les illusions, pour anéantir toutes les espérances fondées sur les réformes du sultan et du pacha d'Egypte. Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir compris que le but de la civilisation doit être de relever l'homme, de lui rendre sa dignité, d'assurer le développement de ses facultés intellectuelles par les garanties nécessaires pour stimuler et soutenir ses efforts. L'élément moral leur a complètement manqué. Ils n'ont vu que le côté matériel de la question, et, s'imaginant que les caprices de leur volonté pouvaient

tenir lieu de principes, ils n'ont réussi qu'à élever un échafaudage artificiel sans base solide, sans force ni durée. En présence de ce triste résultat on ne peut, en vérité, désirer qu'une chose, c'est que les puissances européennes prennent toujours plus d'influence sur les destinées futures de l'Orient, et sachent faire concourir à sa régénération la surabondance de vie et d'activité qui se trouve à l'étroit chez elles. Les jalousies d'intérêts, les rivalités d'amour-propre rendent l'œuvre difficile sans doute. Mais plus on étudie la situation de l'Orient, son organisation intérieure, sa misère désolante et les élémens de la dissolution qui fermentent dans son sein, plus on sent la nécessité de mettre un terme à cette barbarie qui frappe de stérilité l'une des parties les plus importantes du globe, et qui, ralliée quelque jour par l'entraînement du fanatisme, pourrait bien menacer encore une fois le repos de l'Europe.

ESSAIS de solution d'un problème transcendant de linguistique, proposé le 1er janvier 1840 par un kabaliste orthodoxe. — Strasbourg, chez Derivaux. In-8.

Quel est le problème, quelle est la solution? Après avoir parcouru d'un bout à l'autre ce volume et fait des efforts réels pour en saisir le sens, je suis obligé d'avouer que je n'en sais rien. Il m'a été impossible d'y rien comprendre. C'est un salmigondis d'érudition philologique, de mysticisme, de kabalistique, de politique, d'oracles et de prophéties, dans lequel on cherche vainement à suivre la marche des idées, à retrouver le lien qui les unit. Les pensées de l'auteur paraissent si abondantes qu'elles se précipitent toutes à la fois au bout de sa plume, se glissent au travers les unes des autres et font cheminer la phrase de parenthèse en parenthèse, avec grand renfort de caractères italiques pour marquer les innombrables intentions fines ou ironiques de l'auteur. Je ne sais si c'est défaut de savoir ou d'intelligence, mais je n'ai pu même y trouver matière à une analyse quelconque. Il m'a paru seulement que 1840 était pour M. Kastner un nombre miraculeux, dans lequel il voit une foule de graves pronostics sur les événemens que doit amener la présente année. C'est un peu tard vraiment, et je conseille à mes lecteurs de se hâter s'ils veulent étudier son horoscope avant qu'elle soit finie.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DE L'UNITÉ ROMAINE opposée à la diversité protestante. — Toulouse, chez Cadaux; Paris, chez Delay. In-12, 30 c.

L'unité de la foi est le grand cheval de bataille des adversaires du protestantisme. En secouant le joug de l'autorité, la réforme a introduit la division de l'Eglise, et l'esprit du libre examen, à mesure qu'il développe ses conséquences naturelles, tend à morceler toujours davantage les opinions religieuses qui n'ont plus entre elles d'autre lien commun que le texte assez élastique de la Bible. Les interprétations se multipliant sans cesse, et n'ayant pour critère que la raison individuelle, la carrière est ouverte aux opinions les plus diverses, les plus contradictoires. Ceci est un fait qu'on ne peut nier. Mais l'unité n'existe pas non plus dans les manifestations de l'intelligence humaine, et s'il est certain qu'elle doit se trouver dans le principe générateur et conservateur qui préside à tous les phénomènes si divers de la vie, c'est sans doute dans une sphère élevée à laquelle nos facultés imparfaites ne sauraient atteindre. D'ailleurs, est-il vrai que l'autorité soit jamais parvenue à maintenir cette unité? L'histoire se charge de répondre par le tableau de toutes les discordes intestines dont l'Eglise infaillible a été le théâtre, de toutes les persécutions violentes, de tous les supplices barbares sur lesquels s'est appuyée cette oppression tyrannique. C'était un joug de fer qui contraignait tous les esprits à subir cet asservissement général qu'on veut nous représenter comme l'union la plus désirable. Les douceurs de l'inquisition, la flamme des bûchers étaient les moyens de persuasion de cette religion une et indivisible; et cependant, malgré la puissance de semblables armes, elle n'a jamais pu étouffer entièrement la liberté des consciences; elle n'a pas empêché la réforme de Luther. C'est donc une chimère que cette prétendue unité qui n'a pu et ne pourra jamais exister que sous l'empire d'un despotisme que l'humanité réprouve, que la religion condamne.

Le petit livre de controverse que nous annonçons ici envisage la question sous ce point de vue, et met en parallèle les résultats moraux de l'unité catholique avec ceux de la diversité protestante. Il cherche à prouver, ce qui n'est pas bien difficile, que les protestans, divisés en sectes innombrables, souvent hostiles les unes aux autres sur les questions du dogme, se montrent en général animés d'un même esprit

de piété, de charité, de zèle religieux qui manque au catholicisme, malgré l'uniformité de son culte extérieur. C'est là que se trouve l'union véritable, l'union féconde, la seule possible, la seule compatible avec la liberté, avec la dignité de l'âme humaine.

AVERTISSEMENT aux églises de France contre l'universalisme; par *G. de Félice*. — Toulouse, chez Cadaux; Paris, chez Delay. In-8, 75 c.

Si nous avons bien compris le sens de ce discours, l'universalisme ne serait autre chose que la tolérance qui se refuse à diviser l'humanité en deux parts inégales dont la plus petite serait composée des élus de Dieu et la plus grande vouée aux tourmens éternels. Ce sont des universalistes qui croient qu'on peut être chrétien de plusieurs manières et que les nuances de la foi ne changent rien au salut, pourvu qu'on s'attache surtout à pratiquer la morale de l'Évangile. Cette tendance qui semble résulter de l'esprit même du protestantisme paraît très-dangereuse à M. de Félice. Il la signale comme une erreur funeste et n'y voit point une conséquence nécessaire des principes de la réforme. Selon lui, la liberté d'examen est bien un moyen d'arriver à la connaissance de la vérité, mais son influence devient pernicieuse si elle ne conduit pas l'homme à l'acceptation de certains dogmes constituant seuls la véritable orthodoxie. En d'autres termes, la liberté du protestant consiste à reconnaître l'autorité de Calvin à la place de celle du Pape. Hors de là, point de salut, et les universalistes n'ont pas plus le droit d'y prétendre que les païens et les athées; ils sont même des réprouvés d'une pire espèce, car leurs doctrines peuvent plus aisément séduire les esprits superficiels qui se laissent prendre aux apparences, les cœurs simples qui obéissent volontiers à l'impulsion des sentimens généreux. Le méthodisme formule ainsi nettement sa pensée. Il n'y a plus de méprise possible. La question de l'universalisme franchement posée marque les limites du camp, c'est avec connaissance de cause que chacun pourra décider s'il lui convient de rester en dehors ou en dedans. Sous ce rapport, et quel que soit le parti qu'on veuille prendre, il est certain que M. de Félice rend un véritable service à la cause du protestantisme. Il tranche hardiment le nœud gordien de toutes ces subtilités nuageuses, de toutes ces réticences timides, par lesquelles on s'efforçait vainement de maintenir un accord impossible, et qui permettaient à l'orthodoxie d'étendre insensiblement son empire contre lequel aucune voix n'osait

s'élever avec quelque force. Le talent remarquable, l'éloquence fougueuse de ce plaidoyer en faveur du méthodisme, réveilleront sans doute le courage de ses adversaires; on verra se relever la bannière du libre examen autour de laquelle viendront se réunir tous ceux qui comprennent d'une autre manière les principes féconds qui ont servi de base à la Réforme, qui ont fait ses premiers succès, et qui seuls peuvent assurer son triomphe final. La religion ne gagnera pas grand'chose à de semblables débats; mais le gant est jeté, il faut bien le relever, si l'on ne veut pas en laisser le soin à la raison, qui, abandonnée à elle-même, saura bien défendre ses conquêtes, mais dont les écarts sont toujours à redouter.

LA FORCE DE LA VÉRITÉ, ou Récit authentique de la conversion de Thomas Scott; trad. de l'anglais. — Toulouse, chez Cadaux; Paris, chez Delay. In-12, 60 c.

Le héros de ce petit livre était un pécheur corrompu à l'âge de seize ans; il voulut s'amender, mais un commentaire socinien tomba dans ses mains et il se laissa séduire par les *horribles* doctrines de Satan. En sorte que quelques années plus tard, lorsqu'il entra dans les saints ordres, il était à peu près socinien et pélagien, et tout-à-fait arminien, et qu'il serait mort en cette effroyable hérésie, probablement, si le Seigneur ne l'eût *retiré du feu comme un tison*. Il raconte lui-même comment la grâce est descendue sur lui, comment elle lui a ouvert les yeux sur sa misère, comment elle l'a conduit à rejeter les erreurs diaboliques susmentionnées. Avec toute l'humilité d'un converti plein de zèle, il s'offre en exemple pour l'édification des fidèles. On trouve dans son récit l'exposé des doctrines méthodistes, et il les regarde comme les seules que puissent adopter ceux qui cherchent avec ardeur et bonne foi la connaissance de la vérité. Nous n'avons qu'une simple observation à faire à ce sujet, c'est qu'il nous semble difficile que ceci puisse s'accorder avec le principe de l'élection, qui établit qu'un très-petit nombre d'hommes seront sauvés, et rend par conséquent tout-à-fait illusoire pour les autres l'appel du révérend Th. Scott. Puisque la grâce est un don gratuit qui n'est accordé qu'aux prédestinés, à quoi servent les efforts et les prières pour l'obtenir? Nous aimerions bien qu'on répondît catégoriquement à cette question, car nous avouons n'avoir jamais compris comment pouvait se résoudre ce problème du méthodisme. Pour avoir la grâce, il faut la demander sincèrement, mais pour l'obtenir il faut l'avoir déjà.

DE L'HUMANITÉ, de son principe et de son avenir, où se trouve exposée la vraie définition de la religion; par *P. Leroux*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici un livre que je me garderai bien de vouloir juger, car, je l'avoue, il m'a été impossible de le comprendre. La philosophie de M. Leroux ne se distingue pas en général par la clarté, il est extrêmement difficile de suivre la marche de ses idées; et il faudrait en faire une étude profonde pour pouvoir apprécier leur valeur réelle. Ici surtout il aborde les dogmes théologiques, il se lance dans la sphère du mysticisme le plus obscur, il prétend expliquer d'une manière toute nouvelle les vérités religieuses contenues dans le mosaïsme et dans le christianisme. Ce n'est point un esprit hostile à la religion qui guide sa plume, au contraire, il professe pour elle le plus grand respect, et son but est de la dégager des erreurs dont les préjugés de diverses époques l'ont entouré, de lui donner une forme plus logique, mieux en harmonie avec l'esprit de notre siècle. Le point principal de cette modification paraît être de ramener les idées religieuses sur la terre, de réhabiliter le monde présent trop sacrifié selon lui à l'espoir de la vie future, et de substituer l'idée de l'humanité, de son bonheur, de son perfectionnement, à celle d'une félicité céleste telle que le christianisme l'enseigne. L'éternité de l'homme serait ainsi dans l'humanité. Plus il s'identifierait avec celle-ci, par ses pensées et ses actions, plus il se rapprocherait de Dieu dont il est lui-même en quelque sorte une émanation. M. Leroux rejette la personnification de l'être suprême et toutes les conséquences qui en découlent. Examinant les divers évangiles, il cherche à prouver que cette idée n'y est pas nécessairement contenue et que les paroles de Jésus peuvent aussi bien s'expliquer dans un autre sens. Sa doctrine semble incliner vers le panthéisme, ou du moins vers la déification de l'humanité, prise dans son ensemble. Mais, je le répète, mon intelligence n'a pu le suivre dans ses spéculations abstraites, qui sont en général formulées d'une manière obscure, et dont le langage énigmatique demande une étude toute particulière. Je conseille donc à mes lecteurs, curieux de connaître cette œuvre importante d'un philosophe qui pose ainsi les bases d'un système neuf et hardi, de puiser eux-mêmes à la source s'ils ne craignent pas d'en approcher, et je me bornerai à dire quelques mots de la dédicace. N'est-il pas étrange de voir figurer en tête d'un travail semblable le nom d'un chansonnier? Sans doute Béranger a plus d'une fois déployé dans ses chants une philosophie douce et élevée. Mais des sentimens fugitifs du poète aux profondeurs d'une théorie armée de

toutes pièces, il y a loin, et d'ailleurs sa voix n'a été que l'écho des idées philosophiques du 18e siècle. Il est vrai que M. Leroux professe à ce sujet une opinion assez bizarre. Selon lui la rencontre de Voltaire avec Franklin devait donner naissance à la véritable philosophie religieuse. Si le petit-fils de Franklin, béni par Voltaire, avait été poète, c'est lui qui aurait apporté au monde la vraie lumière, parce que le souvenir de ces deux hommes lui aurait inspiré la haine de toute hypocrisie et l'amour de l'humanité. Voltaire serait ainsi devenu l'un des parrains de la religion nouvelle, du christianisme épuré, ramené vers sa destination primitive et mis en harmonie avec les besoins de l'avenir. De quelque manière qu'on envisage l'influence de ce grand écrivain, une telle supposition est bien certainement la dernière à laquelle on puisse songer. Il me semble voir le malin vieillard de Fernex l'accueillir par quelqu'une de ces mordantes ironies qui s'échappaient de sa bouche sardonique sans trop se soucier du but qu'elles atteignaient pourvu qu'elles portassent coup. Quant à Franklin, je ne crois pas qu'il ait jamais eu la moindre intention d'opérer une réforme religieuse; il se contenta de pratiquer la morale chrétienne sans aborder les mystères du dogme, et nous a laissé dans ses écrits d'excellens préceptes dont l'application n'a heureusement pas besoin de l'appui d'une théorie nouvelle. On en peut dire autant de quelques-unes des chansons de Béranger. On y retrouve avec plaisir l'empreinte d'un spiritualisme pur et noble, d'une religion large et tolérante, d'une fraternité généreuse qui embrasse tous les hommes comme enfans bien-aimés d'un seul et même Dieu. Mais c'est en vain qu'on cherche ce que cela peut avoir de commun avec les doctrines mystiques de la religion humanitaire de M. Leroux. Une seule chose vous frappe, c'est le contraste que produit le nom du gai chansonnier à côté de ce long et obscur commentaire théologique. Il faut avouer que le désir de paraître neuf et original entraîne souvent les hommes dans de singulières aberrations.

JOURNAL D'AMÉLIE, ou dix-huit mois de la vie d'une jeune fille; scènes de famille, par Mme *Tourte-Cherbuliez*. 2e édition revue et corrigée. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-12, 3 fr. 50 c.

Le succès de ce charmant ouvrage prouve que le naturel et la simplicité ne sont pas encore tout-à-fait bannis de notre littérature, malgré les efforts de tant d'écrivains plus habiles que sages, qui semblent avoir pris à tâche de les expulser.

En effet, son principal mérite se trouve dans la vérité des détails, dans la moralité du but. Point d'affectation prétentieuse, point de ces écarts qui visent à l'originalité, sans s'inquiéter si les moyens sont bons ou mauvais, si les caractères et les passions mis en jeu existent autre part que dans l'imagination de l'auteur. C'est la vie ordinaire, la vie de tous les jours, prise sur le fait, exposée devant nos yeux avec ses mille petites traverses, ses courtes joies et ses longs ennuis. Mais l'idée du devoir vient ennoblir le tableau, et les incidens de la lutte excitent vivement notre intérêt. Amélie n'est pas une héroïne accomplie, loin de là; l'auteur ne lui a pas épargné les faiblesses, les petites passions, mais il n'y a rien d'exagéré non plus dans ce caractère, miroir fidèle où la plupart des jeunes filles peuvent reconnaître au moins quelques-uns de leurs traits. Sa conduite offre un modèle d'autant meilleur, qu'il est à la portée du plus grand nombre, car les écueils qu'elle rencontre, les obstacles qu'elle combat, ne sortent pas de la sphère d'une existence obscure, se trouvent plus ou moins sur la route habituelle de la vie de famille. On ne saurait mieux réunir à la fois dans un même cadre les vrais principes de l'éducation et les excellens résultats de leur application pratique. Aussi le *Journal d'Amélie* a-t-il fait son chemin tout seul, sans bruit, sans recourir aux moyens factices qu'on regarde aujourd'hui comme les seuls qui conduisent au succès. Les journaux en ont à peine parlé, mais l'édition s'est épuisée, et depuis deux ans on en attendait une seconde.

Dans celle que nous annonçons ici, l'auteur a fait quelques modifications heureuses, quelques changemens qui lui ont été demandés. Afin de pouvoir baisser le prix, l'ouvrage, imprimé d'une manière un peu plus compacte, est renfermé tout entier dans un seul volume. Mais l'élégance typographique n'a pas été sacrifiée à cet avantage, et, soit pour le format, soit pour le caractère et pour le papier, il est digne de figurer à côté des jolies éditions in-12 qui se publient maintenant à Paris.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES AMÉLIORATIONS MATÉRIELLES dans leurs rapports avec la liberté; par *C. Pecqueur*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

Montrer dans les améliorations matérielles la véritable route qui conduit à la liberté, la carrière où doivent entrer

franchement les peuples qui veulent se rendre capables de réformer leurs institutions, et asseoir sur des bases solides les garanties de leur indépendance et de leur développement moral, tel est le but que se propose M. Pecqueur, dans cet écrit adressé principalement à la jeunesse. Les efforts tentés jusqu'à présent pour combattre les abus qui se sont glissés dans notre ordre social, ont en général été dirigés par une tendance fâcheuse à se préoccuper presque exclusivement du côté politique de la question. Il semblait qu'un changement dans la forme gouvernementale fût le seul et le plus sûr moyen de réaliser toutes les espérances, de réparer tous les maux, de satisfaire tous les désirs. Cette erreur s'explique aisément par l'obstination avec laquelle, pendant long-temps, les souverains, aveuglés sur leur propre intérêt, ont repoussé toute idée de réforme, ont prétendu comprimer par la force un essor qui était dans la nature des choses, et dont rien ne pouvait empêcher le développement. La violence a produit la révolte, et une fois entrés dans les révolutions, les peuples, en proie à des convulsions perpétuelles, n'ont jamais pu trouver le temps ni le repos nécessaires pour exécuter aucune des merveilles qu'ils avaient rêvées. On s'est bientôt aperçu que ces luttes malheureuses n'avaient d'autre résultat que d'ouvrir la carrière aux ambitions personnelles. Le pouvoir a changé de mains, mais non de nature, et les hommes s'y sont succédé sans laisser après eux aucune institution grande et féconde, qui puisse même compenser le mal causé par de tels bouleversemens.

L'édifice péchait par sa base, et l'on ne s'est occupé que d'en réparer le faîte; or, tandis qu'on changeait la toiture, les fondations ne se sont pas améliorées, et chaque coup de marteau n'a fait que les ébranler toujours davantage. Mais c'était peut-être une épreuve inévitable par laquelle il fallait passer; l'homme a besoin des leçons de l'expérience, encore doivent-elles être plus d'une fois répétées pour porter leurs fruits. Après tant d'essais fâcheux, on commence à s'apercevoir qu'on s'était trompé de route, et les esprits se tournent avec une nouvelle ardeur vers les réformes matérielles, pour leur demander ce que les théories politiques n'ont pu leur donner.

M. Pecqueur cherche à encourager cette tendance, qu'il regarde comme éminemment favorable à la liberté. Il y voit le remède à tous les maux qui affligent aujourd'hui l'état social. Il veut rendre son action plus féconde en lui donnant dans l'association un puissant auxiliaire. Les efforts combinés de tous doivent s'unir pour combattre les pernicieux résultats du morcellement actuel des intérêts et des forces. Le principe

fondamental de la société demande à être développé largement, et la morale et la religion ne sauraient qu'applaudir à cette harmonie, à cette fraternité qui resserre les liens de la famille humaine, en faisant concourir chacun de ses membres au bonheur commun. Il est facile de concevoir tous les avantages de l'association, d'énumérer tous les prodiges qu'enfanteraient la concorde et l'affection, substituées aux rivalités haineuses et à la lutte des mauvaises passions. Les hommes unis par un même sentiment de bienveillance, animés tous d'une même ardeur généreuse, n'auraient plus qu'une seule pensée, qu'un seul but : la prospérité générale, le perfectionnement continuel de la race humaine. On verrait disparaître la contrainte, et la société n'aurait plus besoin de s'armer sans cesse pour maintenir son existence. Ce serait véritablement l'âge d'or qui renaîtrait, plus réel et plus brillant qu'il n'a jamais pu l'être, car il serait accompagné du développement complet de toutes les facultés, des merveilles inépuisables de la science et de l'industrie. L'imagination se plaît volontiers à embellir ce tableau des plus belles couleurs, et l'on ne peut l'accuser d'exagération; nul obstacle ne s'opposant plus à la marche de l'esprit, qui oserait assigner des bornes à son développement?

Mais il ne suffit pas d'étaler à nos yeux les richesses de cette noble poésie, il faut nous prouver que sa réalisation est possible, il faut indiquer les moyens d'exécution. C'est là que se trouve la difficulté. Personne ne conteste l'excellence du principe d'association, les précieux avantages que l'homme en retire toutes les fois qu'il sait ou qu'il peut l'appliquer convenablement. Mais comment réussira-t-il à étendre son empire, à le faire pénétrer jusque dans les moindres détails de la vie sociale? Ce problème, qu'il s'agit de résoudre, inspire à M. Pecqueur des critiques fort justes, des avis pleins de sagesse, d'éloquentes déclamations; cependant nous cherchons en vain dans son livre quelque chose qui ressemble à une solution. Il répète sans cesse : Associez-vous, et vous verrez merveille; mais il ne dit point comment il faut s'y prendre. Ce n'est pourtant pas une petite affaire de passer de l'ordre social actuel à celui qu'il nous promet. Il ne s'agit pas moins que de réformer toutes nos institutions, que de créer une organisation nouvelle capable de neutraliser l'effet des passions humaines. Dans certains passages, M. Pecqueur semble incliner vers le phalanstère, mais il ne se déclare pas ouvertement fouriériste; et l'absence de méthode, le manque de rigueur scientifique, jette sur ses idées un vague peu propre à leur donner du crédit auprès des penseurs. Il s'adresse à la jeunesse sortant des écoles, et se sert précisément du langage le moins

convenable pour elle, car à cet âge, l'imagination n'a pas besoin d'être excitée; si l'on veut que la science produise de bons fruits, c'est sur le raisonnement qu'il faut l'appuyer; le critère de la logique est le seul préservatif contre les écarts du sentiment. Son livre donc, quoique plein de vues excellentes, d'aperçus ingénieux, n'avance guère la question qu'il traite, et nous ajouterons qu'il est bien bizarre de voir, au milieu de semblables recherches, citer comme une autorité les paroles de Napoléon, de ce grand despote qui affectait tant de mépris pour les idées et les idéologues. C'est une étrange manie de vouloir ainsi trouver l'appui de la liberté dans l'homme de notre époque qui contribua le plus à étouffer son essor.

DU PAUPÉRISME ANGLAIS; par Mme *Mary Meynieu*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 2 fr. 50 c.

« Qu'est-ce que le paupérisme? — quel est ce principe délétère dont les émanations fétides vicient l'atmosphère anglaise? — quel est ce hideux cancer qui ronge le corps social et semble le présage de sa prochaine dissolution? — quel est ce colosse, naguère pygmée, qui, après avoir rampé pendant deux siècles, s'est redressé peu à peu, et qui, déployant aujourd'hui sa monstrueuse difformité, frappe d'épouvante le pays qu'il domine? Long-temps il mina sourdement l'édifice de l'état, et l'on méprisa sa faiblesse; monté maintenant à l'assaut, il le bat hardiment en brèche; il a échangé ses sourds gémissemens contre des cris de rage; on le reconnaît à la lueur de l'incendie, au cliquetis des armes, au bruit du tocsin; c'est lui qui brise les machines du fileur, qui brûle les récoltes du fermier; qu'il se nomme Luddite, White-Boy, Chartiste, peu importe; artisan have et grêle, hardi rebelle, noir mineur, c'est lui, toujours lui. — Chargez-le de chaînes, il les brise; cherchez à le réduire au silence, mille voix invisibles redisent ses formidables accens. — Ayons enfin le courage de l'interroger, demandons-lui d'où il vient, où il va, ce qu'il veut. »

Après cet éloquent préambule, qui fait si bien sentir la haute gravité du sujet, madame Meynieu examine la question sous toutes ses faces. Elle établit nettement la distinction qu'on doit faire entre la pauvreté, l'indigence et le paupérisme. Elle montre comment ce dernier est une plaie que les lois ne sauraient guérir par la contrainte ou la sévérité. Ce sont d'autres mesures qu'il faut pour la combattre, et jusqu'ici toutes celles employées dans ce but, n'ont obtenu que bien peu de

résultats. La charité s'est dévouée à cette œuvre avec un zèle admirable; elle a revêtu toutes les formes possibles, elle a déployé l'ardeur la plus généreuse, et pour prix de tant de sacrifices, elle n'a recueilli que le doute et le découragement. En effet, ses efforts, loin de détruire ou même de diminuer le mal, ont paru tendre à l'augmenter, en offrant une espèce de prime à l'oisiveté, à l'imprévoyance, au paupérisme enfin, qu'elle se chargeait de nourrir quand il avait faim, de vêtir quand il était nu, de soigner quand il était malade. Aux erreurs de la bienfaisance particulière, sont venues se joindre les fautes de la charité légale, et le paupérisme a eu, dans la taxe des pauvres, sa législation, la charte de ses droits qui le dispensent en partie de subvenir, par son travail, à sa subsistance. Sous l'empire de cette déplorable loi, le nombre des malheureux s'est accru rapidement, et les ressources de la charité légale ne pouvant plus suffire à leur entretien, la société, menacée par les hordes turbulentes du paupérisme, a dû songer sérieusement à se mettre à l'abri de leurs attaques. Mais il était déjà trop tard pour qu'une simple modification de système pût suffire, et la répression violente à laquelle il a fallu recourir, est un de ces moyens qui s'usent vite, comme toutes les armes de la tyrannie. La position, au lieu de s'améliorer, s'est de plus en plus empirée, et l'on a vu s'organiser la révolte de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. Chaque jour le péril devient plus imminent; l'avenir est d'autant plus sombre, qu'on ne sait comment conjurer l'orage qui se prépare.

Madame Meynieu insiste fortement sur l'urgente nécessité de trouver une prompte solution à ce terrible problème. Avec l'intelligente sagacité qui la distingue, et la profonde connaissance qu'elle possède des véritables principes de l'économie politique, elle expose clairement les causes du malaise ainsi que l'impuissance des théories fantastiques, dans lesquelles les socialistes prétendent trouver le remède infaillible. A ses yeux, les mesures les plus efficaces seraient dans le franc et complet abandon de toutes les entraves qui gênent la circulation et empêchent la répartition plus égale des richesses. Mais elle comprend bien que cette grande réforme ne sera pas accordée, et que peut-être même le fût-elle, son influence ne saurait porter immédiatement ses fruits. Il faut donc essayer autre chose, préparer les voies et ménager la transition. Dans ce but elle propose la colonisation à l'extérieur, elle demande que l'Angleterre se débarrasse du superflu de sa population, en l'envoyant féconder par le travail le sol encore vierge de l'Océanie. « De graves philosophes gémissent sur l'excès *actuel* de la population; mais la terre de Van Diémen,

cette petite île à moitié ignorée, suffit et au-delà, pour remédier à ce mal redoutable; — de la même grandeur que l'Irlande, verte et fertile comme elle, il ne lui manque qu'une chose, celle même dont l'Irlande surabonde, le travail, qu'on offre avec instance dans un de ces pays, qu'on demande avec instance dans l'autre;—dans l'un pullulent huit millions d'habitans qui sont visités par des famines périodiques; dans l'autre, 25,000 à peine, entourés d'abondance, s'épuisent de fatigue. »

Il ne s'agit que de rétablir l'équilibre et de faire ainsi servir au bien-être du peuple, des richesses aujourd'hui perdues ou gaspillées. Ce point obtenu, la question serait déjà bien avancée, le malaise social considérablement diminué, mais madame Meynieu demande davantage encore. Cette grande mesure n'est pour elle qu'un moyen de transition pour arriver à la solution désirée.

« Le gouvernement, » dit-elle, « n'aurait fait que la moitié de son devoir; il aurait pourvu au bien-être matériel, mais non au bien-être moral de ses sujets; — il lui resterait à leur donner la science qui rend le travail léger et fructueux, à créer les habitudes et inculquer les principes qui facilitent l'économie; — il aurait encore à répondre à l'interpellation écrasante du chartiste, à la fin d'un meeting où les libéraux avaient doctement conclu de l'ignorance des masses à leur exclusion des droits politiques: « Vous dites que notre peu » d'instruction vous empêche de nous accorder le suffrage uni- » versel: pourquoi ne nous instruisez-vous pas? Est-ce avec » 30,000 livres sterling que vous prétendez le faire? »

Nous recommandons vivement ce remarquable travail à l'attention de nos lecteurs. Madame Meynieu possède à un haut degré le rare talent de rendre claires et intelligibles pour tous les intéressantes données de l'économie politique. Elle contribuera, nous n'en doutons pas, à en populariser les principes féconds, et à détruire ainsi les préjugés qui font obstacle aux progrès pratiques de la science. C'est le plus grand service qu'on puisse rendre à celle-ci, car le triomphe de ses précieuses théories ne sera pleinement assuré, que lorsqu'elles auront enfin pénétré dans l'application.

LES ATELIERS NATIONAUX en grand Conseil. — Vevey, chez L. Alex. Michaud. In-8.

L'esprit qui règne dans cette brochure est celui de l'école sociétaire. Une pétition présentée par quelques amis du

système de Fourier donna lieu dans le grand-conseil du canton de Vaud à une discussion qui se termina par le renvoi au Conseil d'Etat à titre de renseignement. Les pétitionnaires demandaient l'établissement de grands ateliers dits nationaux où pussent trouver de l'ouvrage en tout temps ceux qui désireraient y entrer, et dans lesquels on introduirait la vie sociétaire, le travail attrayant et varié. Ce serait un essai de phalanstère qui serait destiné seulement d'abord à combattre le paupérisme et offrirait d'autant moins d'inconvéniens qu'on emploierait à le réaliser l'argent aujourd'hui affecté aux institutions de la charité légale. Si les résultats répondaient aux espérances conçues, de semblables ateliers ne tarderaient pas à se multiplier dans le pays et une nouvelle assiette de l'impôt viendrait favoriser le développement de cette nouvelle organisation du travail. Si l'expérience au contraire prouvait l'impuissance de cette prétendue réforme, on aurait porté le coup le plus fatal à une théorie qui remue les esprits et qu'on ne pourra vraiment juger qu'après une semblable épreuve.

Nous avons peu de foi dans la vertu spécifique des ateliers nationaux; mais nous ne pouvons qu'approuver le motif qui a guidé les pétitionnaires. Le paupérisme est la plaie de nos sociétés modernes. Aucun des palliatifs employés jusqu'ici n'a pu arrêter ses progrès effrayans; c'est surtout aux Etats chez lesquels son développement n'a pas encore pris une grande extension à chercher de nouveaux remèdes plus efficaces. La crainte des erreurs, tout en leur inspirant une sage prudence, ne doit cependant pas arrêter tout-à-fait leurs efforts, car des essais même malheureux porteront toujours avec eux quelque enseignement salutaire, pourront conduire à des découvertes précieuses. Mais nous pensons aussi que les gouvernemens ne doivent pas se lancer à la légère dans les innovations aventureuses. Il vaudrait mieux peut-être que la charité particulière se chargeât des premières expériences. Quoi qu'il en soit, de telles questions sont bien dignes de fixer l'attention publique, il est urgent de s'en occuper et de les étudier avec soin.

MÉMOIRE DE LEIBNITZ à Louis XIV sur la conquête de l'Égypte, publié avec une préface et des notes par *M. de Hoffmanns*. — Paris, chez Garnot. In-8. = **LE MARQUIS DE POMBAL** et l'Angleterre, épisode de la guerre de sept ans; publié par M. de *Hoffmanns*. — Paris, chez Joubert. In-8.

Dans ces deux brochures, M. de Hoffmanns a réuni quelques documens diplomatiques d'un grand intérêt. Le pre-

mier surtout mérite de fixer l'attention dans un moment où tous les regards sont dirigés vers l'Egypte et où le sort de cette province semble être remis à la décision des puissances européennes. Le mémoire de Leibnitz avait pour objet d'en conseiller la conquête à la France, de développer les moyens d'exécution et d'exposer les avantages précieux qu'elle pourrait en retirer, soit pour étendre son commerce, soit pour assurer sa prépondérance sur la mer Méditerranée. Il est suivi d'un projet d'expédition dans l'Inde, par terre, concerté en 1800 entre Napoléon premier consul et Paul I[er] empereur de Russie. Le but de ce projet devait être la ruine des établissemens anglais dans l'Orient, et l'alliance, encore désirée aujourd'hui par certains hommes d'Etat, de la Russie avec la France pour diriger en commun les destinées du monde. Il est assez curieux de voir comment la marche des évènemens, déroutant toutes les prévisions de la diplomatie, a précisément amené le résultat contraire et rapproché l'Angleterre de la Russie en isolant la France menacée par là de tomber au rang des puissances du second ordre.

L'épisode du marquis de Pombal est un bel exemple de ce que peut la fermeté appuyée sur le bon droit. Il montre comment les petits Etats trouvent leur salut dans le sentiment de leur dignité nationale, et peuvent braver la force brutale de leurs ennemis en les obligeant à respecter les lois de l'éternelle justice. C'est un fait d'autant plus remarquable qu'il est bien rare d'en rencontrer de semblables dans les annales de la diplomatie.

MÉMOIRES DE M. GISQUET, ancien préfet de police, écrits par lui-même. — Paris. 4 vol. in-8, 30 fr.

Les révélations de la police ont toujours eu le privilége d'exciter au plus haut degré la curiosité publique. Chaque fois que quelqu'un de ses agens entreprend de soulever un coin du voile qui cache ses archives secrètes, il est sûr de trouver de nombreux lecteurs et d'obtenir un succès plus populaire que le meilleur roman. Outre l'attrait du scandale sur lequel les auteurs de semblables écrits n'ont pas craint souvent de spéculer, il s'y trouve un intérêt historique dont l'importance ne peut être niée. C'est un tableau de mœurs qui nous fournit des données précieuses sur l'état moral de la société, nous initie aux difficultés que l'administration rencontre à chaque pas sur sa route, et nous dévoile les intrigues de cette lutte sourde dont l'action délétère tend sans cesse à dissoudre les liens sociaux. En présence de cet état de choses on est obligé

de reconnaître l'utilité de la police, et, quelque déplorables que soient souvent ses moyens d'action, il faut avouer que c'est un mal nécessaire, mille fois préférable aux désordres qui résulteraient de son absence. Un pareil fait est humiliant sans doute pour cette civilisation dont nous sommes si fiers. Il prouve que nous sommes bien loin d'avoir atteint le but de perfectionnement qui est ici-bas la destination de l'homme, que peut-être même nous ne sommes pas tout-à-fait dans la voie qui doit nous y conduire. En effet, ce sont précisément les pays qui se disent les plus avancés, les centres de lumière et d'activité industrielle, où la police a besoin d'appeler à son aide les auxiliaires les plus nombreux, les mesures les plus rigoureuses. On ne peut s'empêcher d'en conclure que progrès et perfectionnement sont deux choses distinctes, qu'on a malheureusement confondues ensemble. Il en est résulté que la première seule a été obtenue parce qu'elle exigeait moins d'efforts, présentait des avantages plus directs, et que l'on pensait qu'elle entraînerait nécessairement la seconde. Aujourd'hui que l'on s'aperçoit de l'erreur, comment la réparer? C'est là le grand problème de notre époque, auquel on ne peut échapper, car tous les sujets que l'on traite nous y ramènent plus ou moins. Mais ce n'est pas la police qui nous en donnera la solution, il faut la chercher plus haut. Aussi, quelque mérite que puissent avoir les vues de M. Gisquet sur les mesures répressives ou préventives, les premiers chapitres de son livre qui leur sont consacrés sont bien les moins intéressans. On les passe rapidement pour arriver au récit des actes du préfet et des intrigues dont il a pu suivre la trame dans l'exercice de ses fonctions. Ici, nous devons le dire, les amateurs de scandale éprouveront peut-être quelque désappointement. Leur attente ne sera pas satisfaite sous ce rapport. M. Gisquet respecte les secrets de la vie privée et se borne aux révélations qui peuvent intéresser l'histoire en ce qui concerne les mœurs et l'esprit public de notre époque. C'est surtout la police politique qu'il nous dévoile. Ses mémoires offrent un tableau curieux de l'état des partis en France dans les années qui ont suivi la révolution de 1830. Ils renferment une foule de détails nouveaux ou peu connus sur les menées de ces agitateurs qui ont tant de fois ensanglanté les places publiques, semé l'effroi dans le pays, entravé le développement normal des institutions, et produit des réactions toujours plus ou moins fatales à la liberté. On y trouve de nombreux faits propres à donner une connaissance exacte de la situation actuelle de la France, car, on le sait, il suffit d'une émeute victorieuse dans les rues de Paris pour changer le sort de la France entière. Républicains,

Carlistes, Napoléonistes sont tour-à-tour passés en revue par M. Gisquet, qui a été pendant son ministère appelé à réprimer leurs diverses tentatives. L'affaire du cloître St.-Méry, celle de la rue des Prouvaires, l'équipée de la duchesse de Berry, l'insurrection lyonnaise, le coup de pistolet du Pont-Royal, l'attentat de Fieschi, celui d'Alibaud, sont les principales péripéties de ce terrible drame qui dure déjà depuis dix ans et dont le dénouement semble encore hypothétique.

L'auteur nous introduit dans les coulisses, nous fait voir de près les acteurs, nous initie aux secrets de leur organisation, de leurs plans, de leurs dangereux projets. Les exagérations de la presse périodique, les illusions de l'esprit de parti tombent ici devant la réalité du procès-verbal qui nous montre les choses telles qu'elles sont et nous permet de les envisager froidement sous un jour bien plus vrai. Tout homme de bonne foi, quelle que soit l'opinion à laquelle il appartient, sera frappé d'abord de l'impuissance relative de chacune de ces factions, minorités audacieuses qui prétendent représenter le peuple et que le peuple regarde passer avec la même indifférence, soit qu'elles marchent à la conquête du pouvoir, soit que vaincues et condamnées elles aillent expier leurs folles erreurs à l'échafaud, dans la prison ou sur la terre de l'exil. Impéritie chez les chefs, absence totale de principes générateurs, point d'idées organisatrices, de vues larges et fécondes, rien que des formules jetées en pâture aux passions aveugles de la foule, telle est l'impression générale qu'on éprouve en présence de ce tableau. Cette agitation produite par la tempête révolutionnaire semblerait donc devoir se calmer et offrir de jour en jour moins de périls. Mais, soit que le vent souffle encore, soit que le malaise social tienne à d'autres causes, elle ne cesse point, et l'avenir semble menacé de nouveaux bouleversemens. On ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse en songeant que tous ces élémens de désordre peuvent se réunir dans un but commun de renversement et de destruction pour se livrer ensuite un combat acharné lorsqu'il s'agira d'élever un nouvel édifice à la place de l'ancien, en voyant tous les rêves de progrès, toutes les espérances de réforme s'évanouir devant la nécessité de lutter sans cesse contre ce torrent dévastateur.

Les Mémoires de M. Gisquet offrent, on le voit, un sujet de graves méditations. C'est une lecture à la fois intéressante et instructive. On y rencontre d'ailleurs maintes anecdotes et observations qui touchent de plus près aux mœurs, à la moralité publique, et font une heureuse diversion à la désolante histoire des intrigues politiques. Cela vaut cent fois

mieux, selon nous, que le scandale par lequel bien des gens s'imaginaient que l'ex-préfet de police voudrait se venger du tort qu'un malheureux procès a pu lui causer.

SCIENCES ET ARTS.

PALÉONTOLOGIE FRANÇAISE ; description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés, fossiles de France, avec des figures de toutes les espèces ; par *Alcide d'Orbigny*. — Paris.

Chaque livraison, composée de 4 planches et du texte correspondant, est du prix de 1 fr. 35 c. Il en paraît 2 par mois.

Cette entreprise sera nécessairement fort considérable; il est impossible même d'indiquer d'avance combien elle formera de livraisons, car depuis quelques années les catalogues géologiques se sont enrichis d'une foule d'espèces nouvelles, et chaque pas de la science vient encore en ajouter d'autres. Mais son prix peu élevé la met à la portée de la plupart des hommes qui s'occupent de cette branche importante de l'histoire naturelle, et d'ailleurs ce sera le premier ouvrage complet de ce genre.

Il sera divisé par séries indépendantes de terrains, chacune avec une pagination distincte et des numéros de planches différens. Ces séries comprendront les terrains tertiaires, crétacés, volitiques, le muschelkalk, le terrain carbonifère et le terrain silurien.

Le nom de M. A. d'Orbigny est à lui seul déjà une recommandation auprès des savans, et afin de donner à sa *paléontologie* tout le développement nécessaire, il s'est entouré des documens les plus précieux, et s'est assuré du concours de presque tous les géologues qui possèdent de riches collections et travaillent avec zèle à étendre par leurs recherches le domaine de la science.

Six livraisons sont en vente et permettent d'apprécier le mérite de cette intéressante publication.

MANUEL d'horlogerie pratique, mise à la portée de tout le monde; par *C.-F. Robert*. — Paris. In-18, fig., 1 fr. 50 c.

Le principal défaut de ce manuel est d'être trop petit, trop peu développé. Il renferme des notions utiles, mais elles sont en général fort restreintes, et nous ne pensons pas qu'elles puissent suffire pour acquérir une connaissance réelle de l'art de l'horlogerie. Il est vrai que l'auteur destine son livre aux débutans et s'attache seulement à leur démontrer d'une manière précise et claire quelques parties plus difficiles à comprendre, telles en particulier que celle qui concerne les *échappemens à cylindre*. Mais nous croyons qu'il eût mieux fait de publier un traité plus complet, ouvrage qui manque, et dont le besoin se fait souvent sentir.

PHYSIOLOGIE DU CHANT; par *St. de la Madelaine*. — Paris. In-18, 2 fr. 50 c.

M. St. de la Madelaine, ex-récitant à la chapelle royale et à la musique particulière de la chambre du Roi, maintenant homme de lettres, profite de ses anciennes études et de l'expérience de sa première profession, pour exposer en quelques chapitres courts et bien écrits, ses idées sur le chant, sur l'enseignement de la musique, sur les institutions établies dans ce but. On y trouve des critiques justes et spirituelles, des conseils excellens et quelques vues nouvelles qui semblent mériter d'être examinées avec soin. L'auteur blâme le système actuellement en vigueur. Selon lui, la protection, pour être efficace, devrait changer tout-à-fait sa manière d'agir. Il montre l'abus du grand prix qui envoie le lauréat à Rome avec une pension pour oreiller de paresse, dans le moment même où il aurait au contraire besoin d'être stimulé au travail, afin de prendre, en quittant l'école, un essor original et vigoureux.

ATTI della prima riunione degli scienziati italiani tenuta in Pisa, nell'octobre del 1839. — Pisa. 1 vol. in-4.

Les réunions solennelles des savans de divers pays qui viennent échanger leurs idées, se communiquer leurs découvertes et s'éclairer mutuellement par la discussion, sont reconnues

depuis longtemps comme le moyen le plus propre à favoriser les progrès de la science en établissant un lien entre ses nombreux adeptes, en réunissant dans une tendance commune leurs efforts et leurs travaux qui acquièrent alors une importance bien plus grande, et peuvent obtenir des résultats que l'isolement ne leur eût jamais permis d'atteindre. Dans cet accord harmonieux vers un même but, la sphère de l'intelligence s'agrandit, la pensée s'élève, les préjugés s'effacent, les préventions s'affaiblissent et les rivalités étroites de l'amour-propre se perdent de jour en jour pour faire place à la généreuse et bienveillante émulation. L'Allemagne et la Suisse ont, les premières, donné l'exemple de ces fécondes associations; depuis quelques années la France les a suivies dans cette voie salutaire; maintenant c'est le tour de l'Italie qui, fatiguée des vaines et impuissantes agitations de la politique, commence à comprendre que les élémens du progrès, de la vraie liberté, de la régénération d'un peuple se trouvent dans de semblables réunions. Les *Actes* que nous annonçons ici sont les procès-verbaux de la première assemblée de ce genre qui a eu lieu l'année dernière à Pise sous le patronage du grand duc de Toscane. Cette réunion fut nombreuse, et pour faciliter ses travaux, les savans qui la composaient se divisèrent en six sections dans l'ordre suivant : 1° physique, chimie, mathématiques; 2° géologie, minéralogie, géographie; 3° botanique, physiologie végétale; 4° zoologie et anatomie comparée; 5° médecine; 6° agronomie et technologie.

Des questions du plus haut intérêt furent traitées dans chaque section, et l'utilité de cette discussion solennelle fut vivement appréciée, car cette année la seconde réunion qui s'est assemblée à Turin a été, dit-on, plus nombreuse et plus brillante encore, plusieurs savans étrangers s'étant empressés de s'y rendre. La publication de ces *Actes* se continuera sans doute et formera une collection précieuse de documens pour l'histoire de la science.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE,

8e Année, 1840.

SCIENCES NATURELLES ET EXACTES.

Histoire Naturelle.

Médecine, Chirurgie.

Mathématiques, Astronomie, etc.

ARTS ET MÉTIERS.

Art militaire.

Arts industriels, Beaux-Arts.

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Étude des langues.

Poésie, Art dramatique.

Romans et Contes.

Critiques, Mélanges, Histoire littéraire.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire Ancienne et Moderne.

Biographie ; Mémoires.



TABLE

DES NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

AVIS AUX JEUNES GENS,

PAR

WILLIAM COBBETT;

Traduit de l'anglais et précédé de la vie de l'auteur,

PAR VERNÈS PRESCOTT.

1 vol. in-12. — Prix, 3 fr. 50 c.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1841,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

9e Année

du Bulletin Littéraire et Scientifique.



PARIS,

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,

Rue de Tournon, 17.

GENÈVE, MÊME MAISON.

1841

Janvier 1841.

Le monde va mal, chacun le dit, il faut bien que cela soit. Et voyez notre folie : tandis qu'on s'épuise en vaines lamentations, l'état des choses s'aggrave toujours davantage ; l'ordre social se dissout peu à peu, ses liens se rompent l'un après l'autre, notre civilisation dont nous sommes si fiers tourne insensiblement à la barbarie. Le progrès industriel, le développement de cette puissance active qui semblait promettre au monde une ère de prospérité générale apparaît déjà comme une calamité nouvelle dont le résultat le moins contestable serait de rendre plus précaire la position des travailleurs. De toute part des voix sévères l'accusent d'augmenter dans une effrayante progression le nombre de ceux, qui, ne possédant rien que la vigueur de leurs bras, peuvent être quelque jour tentés de l'employer à autre chose qu'un travail ingrat sans profit pour eux, et menacent incessamment la société d'un bouleversement terrible.

Et ce n'est pas tout, nous dit-on, la marche des lumières dont on attendait tant de merveilles, qu'a-t-elle produit ? Le peuple a des écoles où il apprend à lire, à écrire, à compter ; mais de lui enseigner à penser, à raisonner, nul ne se soucie. On met entre ses mains l'instrument du bien et du mal, et l'on s'inquiète peu de l'usage qu'il en pourra faire. Aussi, voyez, la foule plus éclairée n'en est guère plus sage. Ce sont toujours les mêmes passions qui l'agitent, les mêmes préjugés qui la dominent. Petit à petit l'ignorance bat en retraite sans doute, mais c'est pour faire place au demi-savoir, espèce de crépuscule intellectuel, plus dangereux peut-être que l'obscurité complète, car il favorise indistinctement la propagation des idées bonnes ou mauvaises, et tend à neutraliser, à fausser l'influence des meilleurs principes.

L'émancipation de la pensée, en ouvrant la carrière à

toutes les intelligences, semble n'avoir eu d'autre résultat que le triomphe de la médiocrité. L'art d'écrire est devenu un métier qui compte d'innombrables artisans et pas un maître de génie. Le travail de l'imagination, l'inspiration poétique, les spéculations de la philosophie paraissent autant de fabriques encombrées de prolétaires qui vivent au jour le jour, faisant de leur plume un gagne-pain, sacrifiant toute considération morale à la nécessité de subsister et au désir des jouissances matérielles.

Décidément le monde va très-mal, la machine se détraque, de progrès en progrès nous arrivons à la dissolution générale. Voilà ce que répètent beaucoup de gens qui se piquent, non sans quelque raison, de profondeur et de sens commun. Serait-ce donc, comme quelques-uns le prétendent, la fin des temps qui approche, et notre globe condamné à périr de mort violente, va-t-il recevoir le coup de grâce de l'un de ces astres errants dans les cieux, chargé d'exécuter la sentence fatale? Malheureusement le bon sens ne nous permet plus de croire à ces prédictions fantastiques; la science ne nous a pas même laissé les terreurs de l'ignorante crédulité. Les comètes se succèdent sur notre horizon sans que nous songions à faire nos paquets, à nous assurer les joies de l'autre monde par un testament en bonne forme au profit de ces nouvelles Cassandre. L'impassible raison se bouche les oreilles, et, ouvrant ses yeux que ne recouvre plus le bandeau de la superstition, préfère chercher un remède au mal, prétend qu'il vaut mieux travailler à étayer l'édifice qui chancelle, que d'attendre patiemment d'être écrasé sous ses décombres.

Aussitôt, répondant à son appel, les imaginations se sont mises en mouvement; chacun a voulu présenter son moyen; on a vu surgir système sur système; il n'est plus resté que l'embarras du choix. L'un propose la communauté des biens, l'autre celle des femmes, un troisième celle du travail; celui-là veut l'unité de croyance, le retour à l'autorité; celui-ci prêche la prédestination, l'intolérance et tout ce qui s'en suit : tous ont trouvé de nombreux partisans, et ce ne sont pas les plus fous qui en ont le moins. Cependant la raison n'a que faire de toutes ces hypothèses dont le moindre défaut est de supposer l'homme tout autre qu'il n'est. Si le monde, en danger de

périr, n'a de sauveur que ceux-là, nous pouvons bien entonner le *De profundis*. Heureusement la science n'est pas morte; retirée loin de la scène tumultueuse où s'agitent les passions, elle travaille avec zèle et patience; ses enseignements féconds porteront leurs fruits malgré tous les obstacles qui peuvent bien retarder leur développement, mais ne sauraient en détruire le germe impérissable. Chaque fois que, sortant de son asile, elle vient faire briller une lumière nouvelle sur la discussion, elle se voit honnie et même persécutée. Les intérêts de la routine et de l'ignorance jettent les hauts cris, on l'accuse d'échafauder de vaines théories qui menacent l'ordre social, on redoute sa rigoureuse logique, on la proscrit comme bien plus dangereuse que tous ces sophismes destructeurs auxquels pourtant elle porte de si rudes atteintes. Mais ne croyez pas qu'elle se décourage devant cette pénible lutte. De tout temps son rôle a été le même, et la persévérance ne lui a jamais manqué. Elle n'a pas oublié le sort de Socrate, celui de Galilée, et se console en songeant que la mort du premier, que l'emprisonnement du second n'ont pu empêcher ni la philosophie d'étendre son empire sur les esprits, ni la terre de tourner autour du soleil. Patience donc, et vous la verrez encore une fois sortir triomphante de cette épreuve qui n'est sans doute pas la dernière.

Pour nous, tout en déplorant la marche funeste du progrès qui n'est point resté, comme on l'espérait, synonyme de perfectionnement, nous n'y voyons pas un motif suffisant pour désespérer de l'avenir. Au contraire, ce résultat inattendu de tant de vœux, de tant d'efforts louables, nous semble offrir une nouvelle mine à l'investigation, un stimulant propre à réveiller l'émulation des hommes éclairés pour lesquels la recherche de la vérité devient un devoir plus impérieux que jamais. Loin de nous la pensée d'embrasser toute l'étendue d'un sujet si vaste. Dans la petite sphère d'action que nous nous sommes faite, nous sommes appelé à effleurer ses aspects divers, mais il n'en est qu'un seul sur lequel nous osions entrer dans des développements plus complets. La littérature est l'objet principal de notre critique, et c'est surtout en ce qui la concerne que nous nous sommes proposé d'examiner ici les difficultés de la situation actuelle.

Les révolutions politiques sont en général peu favorables aux lettres, qui fleurissent plus volontiers dans le calme de la paix, et demandent un public que ne préoccupent pas les discussions de l'esprit de parti. Cependant on ne saurait affirmer ceci d'une manière absolue, puisque la révolution d'Angleterre nous a donné Milton, et que le génie fougueux du Dante trempa sa verve au milieu des discordes civiles de sa patrie. Mais la révolution française n'offre rien de semblable. Précédée par une époque littéraire des plus brillantes, elle semble au contraire avoir clos son développement et produit la décadence dont nous sommes encore aujourd'hui les témoins. Où chercherons-nous la cause de cette différence, si ce n'est dans la nature même du principe révolutionnaire qui change suivant les époques et les pays où son action se manifeste? Le scepticisme du XVIIIe siècle avait renversé tous les vieux autels. Rien de sacré, pas même le vrai, pas même le beau idéal n'avait pu échapper aux rudes attaques des philosophes. Un seul d'entre eux, Rousseau, s'était opposé au torrent général, cherchant à sauver du naufrage le spiritualisme et le sentiment religieux; mais Rousseau protestant avait eu peu de crédit en France sous ce rapport, et de ses écrits on n'adoptait avec ardeur que les théories politiques. Le véritable principe générateur de la révolution française fut la chimère de l'égalité absolue; c'est là que nous croyons voir aussi la cause de sa funeste influence sur le sort des lettres. En effet, l'égalité qui se borne d'abord à réclamer la jouissance des droits politiques, étend bientôt ses prétentions plus loin; elle aspire insensiblement à passer son niveau sur les fortunes, puis sur les intelligences, garanties nécessaires sur lesquelles repose l'exercice de ces droits. Or, comme dans l'état présent de la société le développement intellectuel n'a pas la majorité pour lui, ce nivellement ne peut avoir d'autre tendance que de renverser tout ce qui s'élève au-dessus de la médiocrité, d'autre résultat que l'abaissement graduel de toutes les plus nobles facultés de l'âme. Nous en voyons la preuve dans ces jours de terreur, où le sort d'une grande nation se trouvait entre les mains de la classe la moins éclairée, où toute supériorité gênante disparaissait sous le couteau de la guillotine, époque monstrueuse dont le tableau nous offre un mélange

repoussant de ridicule et d'atrocité. Que devenait la littérature entre la colère du Père Duchêne et les saturnales patriotiques du théâtre national? Dans ce qu'il y avait de moins mauvais dominait la trivialité du langage, regardée comme la marque du civisme. Les vrais républicains, les cœurs purs et généreux qui rêvaient une autre égalité, qui la cherchaient dans le perfectionnement de l'homme par l'élévation de la pensée, par la noblesse des sentiments, qui voulaient seulement rendre la carrière abordable à tous, en renversant les barrières du privilége et des préjugés, ceux-là durent expier sur l'échafaud leurs brillantes illusions. Telle fut la fin d'André Chénier. Sa muse, inspirée des plus beaux souvenirs de l'antiquité, animée de ce feu sacré que la Grèce républicaine révérait comme un souffle divin, ne put trouver grâce devant les bourreaux de l'égalité. Avoir du génie, c'était être aristocrate, et la foule aveugle qui applaudissait avec transport aux déclamations sanguinaires d'un Marat, aux utopies barbaro-philanthropiques d'un Saint-Just, aux niaiseries sentimentales d'un d'Arnaud et de tant d'autres nouvellistes ou dramaturges de la même école, vouait au supplice le poète qu'elle ne comprenait pas, mais dont son instinct redoutait la supériorité morale.

Le sort d'André Chénier et de tous ceux qui comme lui crurent pouvoir arrêter les conséquences fatales d'un faux principe, étouffa complètement l'essor littéraire qu'avait pu faire espérer l'ère nouvelle qui semblait s'ouvrir pour la France. Que reste-t-il des fruits que la liberté devait produire sur le sol qu'elle fécondait au prix de tant de sang et de tant de larmes? Quelques chants pleins d'une verve plus sauvage que poétique, des cris de haine et de vengeance qui ne demeureront, il faut l'espérer, que comme un témoignage de la barbarie des mœurs, et pour lesquels la postérité, jouissant d'une civilisation plus douce et plus vraie, n'éprouvera sans doute ni sympathie, ni enthousiasme. La littérature rentra promptement dans l'ornière de la routine; les hommes de talent eux-mêmes n'osèrent plus avoir trop d'originalité; un certain jargon sentencieux et boursouflé semblait être la condition nécessaire de tout succès. Bientôt le despotisme impérial, se substituant à la liberté, vint détruire les derniers vestiges

de l'influence républicaine, et prouver combien étaient fragiles les bases sur lesquelles celle-ci reposait. Le prestige trompeur de la gloire militaire suffit pour faire oublier toutes les grandes idées de la révolution. Le pouvoir absolu trouva de souples courtisans dans la plupart de ces fiers républicains qui avaient tant de fois juré d'exterminer tous les tyrans, qui avaient proclamé si haut le dogme de l'égalité. Les écrivains durent comme les autres plier sous la verge de fer du soldat qui ne voulait voir en eux que des instruments de sa puissance, et leur imposait l'adulation sous peine de la disgrâce, quelquefois même de l'exil. Les lettres jouirent sans doute alors de quelque calme, mais c'était celui de l'esclavage; toute velléité d'indépendance fut proscrite, et la protection d'une Cour improvisée sur le champ de bataille, qui n'avait guère d'autre instruction que celle des camps, ne pouvait exercer une influence morale ou intellectuelle bien féconde. La littérature ne put vivre qu'à la condition de se faire aussi petite que possible, de s'effacer devant l'éclat des armes qui n'auraient pas souffert une autre supériorité que celle du sabre et de la bravoure. On se remit à chanter les divinités païennes, on fit de la poésie de salon, gracieuse mais stérile et froide; les sentiments froissés par le joug osaient à peine se manifester dans quelque allusion détournée, dans un vers, dans un mot glissé furtivement au milieu d'une page; encore fallait-il un rare courage pour aller jusque là. Les plus habiles préféraient se livrer au travail de la traduction, et se trouvaient plus à l'aise, plus libres dans leurs allures, en interprétant les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Ce fut l'époque des Fontanes, des Ducis, des Delille. Le premier se fit une réputation d'indépendance austère et presque farouche, parce qu'au milieu des adulations dont étaient remplis tous ses discours, il glissa parfois quelques conseils salutaires, quelques paroles de blâme timide. Delille montra peut-être plus de véritable fermeté, car il se tint constamment éloigné de l'atmosphère corruptrice de la Cour impériale, et refusa de consacrer ses vers à l'éloge du maître. Mais son talent manque d'énergie, d'originalité; sa poésie compassée n'a point d'élan; elle coule assez limpide et pure, mais son cours est lent et toujours uniforme. Cependant il oc-

cupa le premier rang dans la littérature de l'époque, et, sous bien des rapports, mérita la faveur publique par la supériorité relative de ses productions. Quant à Ducis, il fut novateur autant qu'il était permis de l'être en présence du régime oppressif qu'on cherchait à rétablir. Sentant la nécessité de retremper le génie français au contact des littératures étrangères, comprenant les résultats heureux qui pouvaient sortir de cette comparaison, il voulut introduire sur la scène française les chefs-d'œuvre du théâtre anglais. Mais il n'était pas de force à heurter de front les préjugés de son temps; pour ménager les convenances il travestit les personnages un peu rudes de Shakespeare, il affaiblit toutes les situations, et n'en offrit que de pâles copies dont le succès, qui fut grand, nous montre quelle était alors la disposition des esprits et nous donne une mesure assez exacte des bornes dans lesquelles la littérature pouvait étendre son développement. Cette tentative n'eut presque aucune influence immédiate sur le théâtre. Elle ne lui donna point une impulsion nouvelle. M. F. Chénier, Legouvé, Arnauld, Jouy demeurèrent fidèles aux vieux errements; la tragédie continua d'être plutôt une œuvre d'art qu'une représentation vivante de la réalité! On copia Racine moins son génie, et, en croyant imiter Corneille, on tomba toujours plus dans le genre déclamatoire où les phrases remplacent le sentiment, et dont le succès se trouve dans quelques mots heureux destinés à faire valoir le talent d'un auteur, plutôt que dans la vérité des situations ou l'habileté d'une intrigue bien ménagée. Ce qui manquait en général, c'était la profondeur de la pensée, c'était les vues fécondes d'une philosophie large et spiritualiste. Il n'en pouvait être autrement à une époque où les sciences morales et politiques étaient repoussées comme de dangereuses chimères, et les idéologues rangés au nombre des ennemis de l'État. Tous les principes avaient été plus ou moins ébranlés par la lutte du XVIIIe siècle; le scepticisme avait tari les sources de l'inspiration; les convictions étaient rares, et le culte de la vérité n'avait plus guère d'autels. La littérature entière se ressentit de cette direction funeste, une vaine gloriole semblait dominer seule tous les esprits; la guerre, cette poésie primitive des peuples barbares, était l'unique objet de l'enthousiasme·

on eût dit que l'épopée allait renaître et que la littérature attendait son apparition pour prendre un essor nouveau. Mais l'élément épique ne saurait rien produire au milieu des débris d'une civilisation corrompue ; il lui faut un sol vierge, des âmes héroïques, des cœurs simples et chaleureux ; là seulement se trouve la forte sève nécessaire pour le nourrir et le développer. Le vertige guerrier qui aveugla pendant vingt ans le génie français ne fut qu'un malheureux anachronisme dont nous commençons à pouvoir apprécier aujourd'hui les désastreuses conséquences. Il frappa de stérilité toutes les. voies de l'activité humaine, il refoula l'intelligence et menaça de la détrôner, pour lui substituer le règne de la force brutale.

Loin de favoriser le progrès des lettres en leur ouvrant la carrière de l'avenir, l'Empire ne leur laissa d'autre asile que le passé dans lequel se retranchèrent les quelques écrivains qui préféraient encore l'isolement à l'esclavage. Ce fut ainsi par un retour vers les vieilles idées, vers les antiques croyances, que se manifesta d'abord l'opposition d'où devait sortir plus tard la nouvelle école littéraire si dédaigneuse pour tout ce qui l'a précédée, si révolutionnaire dans ses allures, si désordonnée, et, jusqu'à présent, plus habile à détruire qu'à édifier, quoique, malgré tous ses défauts, elle renferme peut-être dans son sein un principe de vie et de durée qui se développera sans doute avec le temps.

M. de Châteaubriand sut faire jaillir des trésors de poésie de ce catholicisme qu'on croyait mort ; il y trouva, ou du moins réussit à y montrer précisément le principe de chaleur et de mouvement qui manquait partout ailleurs. Son talent, plus brillant sans doute que solide, mais plein de hardiesse dans la forme, et fort habile à rajeunir ainsi les sujets en apparence les plus usés, séduisit la foule et obtint bientôt les applaudissements d'un nombreux public. Sous sa plume puissante, la langue subit une véritable métamorphose ; elle vit son horizon s'agrandir et des richesses jusqu'alors inconnues furent étalées dans la pompe majestueuse d'une prose bien plus poétique que le langage timide et monotone de la plupart des versificateurs contemporains. Malheureusement l'enthousiasme de l'écrivain était un peu factice ; il reposait moins sur des convic-

tions profondes que sur le désir d'innover et d'éblouir à tout prix ; il y avait du charlatanisme dans l'art avec lequel il exploitait tous les moyens de frapper les esprits, de réveiller l'attention par une phraséologie souvent bizarre, quoique toujours harmonieuse et sonore. L'abondance des images dégénérait en abus, le style usurpait la place du raisonnement, et l'art d'écrire semblait consister dans la combinaison ingénieuse des mots bien plus que dans la conception d'idées originales et fécondes. Telle fut du moins la tendance que M. de Châteaubriand imprima surtout aux écrivains qui vinrent se ranger à sa suite, lorsque la Restauration amena le triomphe des principes qui, sous l'Empire, avaient servi de base à cette espèce d'opposition littéraire. C'est lui qui doit être regardé comme le véritable père de la nouvelle école, dont tous les procédés portent l'empreinte de son influence, beaucoup plus que de celle d'André Chénier, qu'il avait tout-à-fait remplacée. Son génie domina presque exclusivement la jeune génération, et l'on peut en trouver la preuve évidente dans les deux premiers poètes de notre époque, Lamartine et Victor Hugo. Chez l'un nous voyons la ferveur religieuse, unique source d'inspiration, se reproduire sous les formes les plus brillantes, et la foi s'appuyer, à défaut d'arguments solides, sur le luxe des périodes majestueuses, sur le prestige d'un style habilement travaillé. Chez l'autre, la hardiesse du néologisme ne connaît plus de frein; la langue n'est plus un instrument dont il faut étudier le savant mécanisme, c'est un outil qui doit se prêter à tous les caprices d'une imagination désordonnée. Tous les deux, mais le second surtout, cherchent bien plus à frapper par l'étrangeté de la forme que par la vigueur des pensées. Ils s'adressent à l'oreille pour émouvoir le sentiment par une commotion en quelque sorte toute matérielle; mais il est rare qu'ils s'élèvent jusqu'à cette noble influence de la poésie qui, dégageant l'âme de son enveloppe terrestre, exerce son action bienfaisante sur le développement de ses belles facultés.

Cette école parut d'abord fidèle à la religion du maître. Le catholicisme et la légitimité furent pendant quelques années les symboles de sa foi. Mais une bannière empruntée au passé ne pouvait aspirer à rallier long-temps autour

d'elle la jeunesse élevée au milieu de la tourmente révolutionnaire. Sous le joug même de l'Empire les idées avaient marché ; grâce aux efforts de deux ou trois écrivains indépendants, à la tête desquels on doit placer une femme de génie, madame de Staël, la comparaison des diverses littératures avait porté ses fruits en tirant l'esprit français de cette voie exclusive où il se tenait jusque là renfermé. Les anciennes sympathies s'étaient effacées pour faire place à d'autres plus larges, plus éclairées, la chaîne avait été rompue et nul génie n'était assez puissant pour la renouer, pour combler ainsi l'abîme dans lequel avaient croulé tous les préjugés du vieux monde. On put bientôt reconnaître combien les hommes qui entreprenaient cette rude tâche étaient peu capables de l'accomplir. Leurs frêles convictions échouèrent devant les premiers obstacles. Trompés par les acclamations d'un public qu'ils croyaient entraîner sur leurs pas, surpris par des évènements qu'ils auraient dû prévoir, ils se virent tout-à-coup menacés de retomber dans l'isolement, et leur foi ne tint pas devant cette triste découverte. Ils firent volte-face, abandonnèrent bien vite la légitimité vaincue, et, changeant de principes avec une prodigieuse souplesse, exaltèrent les droits du peuple comme ils avaient naguère exalté ceux de la royauté. Cette transformation subite nous donne la mesure assez exacte de leur valeur morale. Du reste il n'était pas difficile d'apercevoir que leur influence avait été presque nulle, ou n'avait au moins pas exercé sur les esprits une action bien salutaire. En effet, le débordement littéraire qui suivit la révolution de 1830 nous dévoila tout ce qu'il y avait de faux et d'inconséquent dans les tendances de ces écrivains qui s'étaient donné l'épithète de romantiques. La religion, devenue entre leurs mains une simple ressource d'art, avait frappé les imaginations sans parler aux cœurs. Ils avaient réveillé l'instinct superstitieux, et, sous ce vernis extérieur, la corruption s'était sourdement étendue, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de faire explosion. Une fois le masque levé, on vit se développer la licence la plus effrénée comme seule conséquence immédiate de cette émancipation intellectuelle. La révolution littéraire parut adopter le même principe destructeur qui avait perdu la première révolution politique. On s'em-

pressa de secouer non-seulement le joug incommode des règles trop étroites imposées au génie, mais encore toutes les convenances et les préceptes mêmes du bon sens, les lois éternelles de la raison furent foulés aux pieds comme des entraves incompatibles avec la liberté de l'esprit humain. L'égalité s'introduisit en quelque sorte jusque dans les sources de l'inspiration. Tous les sujets furent indistinctement proclamés féconds sans aucun égard à leur moralité. Les passions les plus viles furent exploitées, le laid, le hideux prit place à côté du beau idéal, eut comme lui des autels, et l'on prétendit agrandir ainsi le domaine de la littérature. C'est du sein de cette anarchie que sont sorties depuis dix ans tant de productions monstrueuses : romans, drames, poèmes, histoires même, où le talent abonde sans doute, mais toujours empreint des déplorables stigmates du mauvais goût.

Est-ce à dire que la littérature soit condamnée à périr, que la décadence ne doive plus avoir d'autre terme que la barbarie ou l'anéantissement? Nous ne partageons point une semblable crainte, et l'on se tromperait en croyant trouver dans notre critique l'expression de cette décourageante pensée. Les progrès de la civilisation moderne, quelque mauvaise qu'ait été souvent sa direction, nous paraissent avoir du moins rendu tout-à-fait impossible la destruction d'un peuple ou d'une langue. L'époque actuelle nous offre l'aspect d'une transition difficile, pénible, d'une crise périlleuse sans doute, mais pleine d'intérêt et d'avenir. Au milieu des signes de décadence qui annoncent la ruine du passé, l'impuissance du présent, nous retrouvons un principe de vie nouvelle qui ne périra point. Le mouvement littéraire se déplace tout comme l'influence politique. C'est l'avénement de la démocratie dans la république des lettres ainsi que dans le gouvernement des empires. Cette conséquence finale de la révolution est destinée à réparer tôt ou tard tous les maux de la lutte. Malgré l'insuffisance des moyens de développement accordés jusqu'à présent à la raison publique, nous voyons déjà poindre çà et là quelques rayons lumineux précurseurs de l'aurore. Les idées nouvelles fécondées au contact des principes impérissables du beau et du vrai, ont trouvé des interprètes dont la voix passionnée n'a peut-être pas

su toujours respecter les bornes de la modération, mais qui n'en sont pas moins des jalons indicateurs plantés sur la route de l'avenir. Laissez le calme succéder à la tempête, laissez les institutions s'asseoir en paix, donnez aux semences le temps de germer dans les esprits. La science mûrira les fruits de tant d'épreuves cruelles; attendez pour les juger que le moment de la récolte soit venu. L'humanité ressemble à ces grands fleuves qui de temps en temps quittent leur lit, déversent leurs flots impétueux sur les rives qui les bordent, et répandent au loin la désolation. Tant que l'inondation dure, on ne voit que ses ravages et la ruine dont est menacé tout ce qui se trouve atteint par elle; mais lorsque les eaux se retirent, le sol fertilisé par un limon précieux produit d'abondantes moissons qui font oublier les pertes éprouvées. Il en est de même des révolutions, mal inévitable peut-être, dont les peuples se ressentent long-temps, mais qui finit par leur léguer certaines conquêtes que jamais ils n'eussent pu faire sans cela. Malheureusement ce n'est pas le théâtre de ces bouleversements qui en recueille le premier les bons résultats. Ici, comme dans tous les actes accomplis pour le triomphe d'un principe d'utilité générale, la nation qui se dévoue travaille plus immédiatement pour les autres que pour elle-même. Ainsi l'influence de la révolution française se montre sous un jour beaucoup plus favorable si on la cherche partout ailleurs que dans le pays où elle a pris naissance. Les états les plus despotiques de l'Europe en ont reçu bon gré mal gré le contrecoup salutaire. Plusieurs d'entre eux nous offrent déjà le spectacle d'un véritable progrès à la fois moral et matériel, qui, quoi qu'on en dise, a puisé son principe dans cet élan vigoureux et suit son développement normal et désormais certain, tandis que la France se débat encore dans une agitation fièvreuse dont on ne peut prévoir le terme.

La principale cause qui contribue à perpétuer le malaise, à retarder l'époque où commenceront à se réaliser les espérances si souvent déçues, c'est l'instabilité des hommes et des choses. Des changements continuels s'opposent à tout esprit de suite, à toute direction ferme et durable. On a bien proclamé la nécessité de l'instruction populaire, l'importance d'une bonne éducation mise à la portée de tous. Mais

le développement incomplet donné jusqu'ici à ce corollaire indispensable de la liberté n'a guère servi qu'à rendre plus dangereuse l'action des mauvaises tendances qui ont pour elles l'avantage d'un but toujours le même, dans la satisfaction de l'égoïsme, dans le déchaînement des passions anti-sociales et des instincts matériels.

Quand et comment sortira-t-on de cette impasse dans laquelle la révolution semble s'être enfermée? Il est difficile de le dire; mais on doit supposer qu'on se lassera peut-être bien une fois de l'inconstance, et alors, le problème sera résolu.

Un spirituel écrivain allemand reproche à ses compatriotes d'aimer la liberté comme leur vieille grand'-mère. On peut dire avec autant de vérité que jusqu'à présent les Français en ont fait leur maîtresse, souvent même leur fille de joie. Ne serait-il pas bien temps qu'ils essayassent de l'aimer comme leur femme, compagne fidèle, digne mère de famille qui veut être respectée non moins que chérie, et dont le véritable mérite se trouve dans les vertus d'une âme pure qui, survivant aux attraits passagers de la beauté corporelle, plane éternellement, ainsi qu'un ange protecteur, sur l'avenir de ses enfants bien-aimés?

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'HOMME AUX TROIS CULOTTES, ou la République, l'Empire et la Restauration; par *Paul de Kock.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE COMPAGNON** du tour de France; par *G. Sand.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le premier de ces deux romans repose tout entier sur trois culottes léguées par un vieux comédien à son neveu, jeune étourdi doué de cet esprit aventureux et de cette certaine audace avec lesquels on obtient souvent succès et fortune dans le monde. C'est une idée grotesque, mais assez vraie; car si l'habit ne fait pas le moine, il n'en est pas moins certain qu'on juge le plus souvent le moine sur son habit, et que dans les relations de la vie sociale l'apparence extérieure joue un rôle très-important. La culotte rouge, accompagnée d'une coiffure à la Brutus, d'un vêtement négligé, d'un air terrible, c'est la révolution, c'est la terreur, et le héros affublé de cette première partie de son héritage se fait aisément passer dans une petite ville de province pour un représentant chargé d'une mission patriotique. Bientôt ses poches vides, auxquelles il eut sans doute d'abord préféré une bourse bien garnie, se changent en un véritable trésor intarissable. C'est à qui viendra fraterniser avec l'austère républicain. Les uns par enthousiasme ou par ambition, les autres par crainte : tous accourent auprès de la culotte rouge et se disputent l'honneur de la fêter, de l'héberger, de lui rendre tous les services possibles. Avec ce talisman, notre jeune homme se fait une position, trouve autorité, crédit, et parvient à sauver une jeune fille noble qu'il aimait. C'est une peinture un peu chargée, mais dont l'original n'était sans doute point rare au milieu des désordres de cette époque de fermentation générale.

retremper au souffle de la démocratie qui semble appelée à dominer l'avenir, G. Sand oublie que le langage de l'ouvrier n'est pas celui de l'abstraction ni de la rêverie philosophique. Elle donne au compagnonage une importance symbolique, un sens mystérieux et humanitaire qui est tout-à-fait au-dessus de la portée du plus grand nombre de ses adeptes. Elle fait de ses héros des réformateurs de la classe ouvrière; Pierre Huguenin surtout est un caractère idéal dont la conception est remarquable, sans doute, mais se trouve en dehors de la réalité. Puis elle mêle à tout cela une intrigue fort scandaleuse, entre le Corinthien et la nièce du seigneur de Villepreux, qui gâte étrangement son œuvre. Ce sont les mœurs licencieuses de la régence transplantées en quelque sorte au milieu des théories de l'égalité absolue. Si tel est le merveilleux résultat que doit produire pour les ouvriers l'émancipation intellectuelle, on ne voit pas trop comment celle-ci pourra les conduire à la régénération désirée. Il est vrai que ces deux volumes ne sont qu'un premier épisode qui aura une suite. Avant donc de porter un jugement définitif il faut attendre que l'auteur ait développé son plan tout entier. Mais jusqu'ici nous ne voyons pas que la portée en soit ni plus haute ni plus morale que celle des romans de Paul de Kock, et nous y trouvons même en général beaucoup moins de vérité dans les détails.

FABLES ET POÉSIES choisies de *Th. C. Pfeffel*, traduites en vers français et précédées d'une notice biographique par M. Paul Lehr. —Strasbourg, G. Silbermann et L. Derivaux, éditeurs. 1 vol. grand in-8, fig., 15 fr.

Cette publication est tout à la fois une œuvre littéraire fort remarquable et un beau monument typographique élevé à la gloire du fabuliste allemand. Le nom de Théophile-Conrad Pfeffel est cher à l'Alsace, car il fut celui d'un citoyen dévoué qui consacra au service de son pays les précieuses facultés d'une haute intelligence, et qui au milieu des occupations de la vie publique, rendues plus pénibles encore par une triste infirmité qui, dès l'âge de 23 ans, l'avait privé de la vue, sut cependant trouver le loisir de cultiver avec succès le noble champ des lettres. Ses fables jouissent depuis longtemps en Allemagne d'une réputation bien méritée. Quoiqu'on ne doive pas le comparer à La Fontaine, dont il diffère essentiellement par son caractère et par la nature de son talent, on peut dire que de tous les fabulistes modernes c'est celui qui s'est le plus approché de ce grand maître en fait d'a-

pologue. Il n'est point imitateur; son esprit inventif suit une allure originale qui est moins naïve peut-être, mais se distingue par la profondeur du sens moral et par des aperçus piquants qui dénotent un génie observateur. En général, sa tendance est satirique; il saisit admirablement les ridicules, les travers de l'espèce humaine, il les met en saillie avec beaucoup de finesse; mais sous cette apparence malicieuse on retrouve toujours l'homme bon, au cœur généreux, à l'âme élevée. La bonhomie allemande domine toutes ses productions, et en les lisant on éprouve non moins de sympathie pour l'écrivain lui-même que de respect pour son talent aimable. La traduction de M. Paul Lehr est remarquable par son élégante précision. Il a su faire passer dans la poésie française la grâce et la simplicité du style original. Nous citerons à l'appui de nos éloges le morceau suivant, qui fera mieux que tout ce que nous pourrons ajouter, connaître le mérite de cet excellent travail :

Comment, te voilà de retour,
O ma chère hirondelle!
Approche! sous mon toit l'amour
Tendrement te rappelle.

Ton nid, comme un gage laissé,
Fut pendant ton absence
Souvent de périls menacé,
Mais j'ai pris sa défense.

Viens donc l'occuper de nouveau,
Hirondelle gentille!
C'est ton abri, le doux berceau
De ta jeune famille.

Mon œil est à jamais fermé
A l'aurore vermeille.
Ah! qu'au moins ton chant bien-aimé
Me l'annonce et m'éveille.

Nous jouirons jusqu'aux frimas
De notre voisinage;
Puis à l'appel tu t'en iras
Vers un plus doux rivage.

Pour moi déjà tout m'avertit
Du déclin de ma vie,
Et du ciel une voix me dit :
« Viens, rejoins ta patrie! »

Avec les fleurs tu reviendras,
Sans me revoir peut-être!
Mais toujours tu retrouveras
Ton nid sous ma fenêtre.

Pfeffel semble avoir surtout considéré la fable comme une forme commode pour la critique; porté sans doute par la tournure de son esprit vers la satire, il trouvait dans ces ingénieuses allégories un moyen d'adoucir la blessure de ses traits et de leur ôter tout venin sans nuire à leur portée.

Une morue un jour, pêchée à Terre-Neuve,
Redoutant quelque rude épreuve,
Demandait au grossier patron :
« Ha ça! l'homme au goudron,
Que feras-tu de moi? — Parbleu, je pense
Que je puis bien t'en faire confidence :
On t'abattra la tête, ensuite on t'enverra
Voyager en Belgique, en France, et cætera. —
Qu'entends-je, ô ciel! » cria piteusement la bête,
Qui se croyait déjà sous l'acier menaçant,
« Se peut-il? voyager sans tête! —
Eh! oui, dit le patron, c'est la mode à présent. »

Vivant au milieu de la tourmente révolutionnaire, victime lui-même de ses conséquences, il y fait souvent allusion, mais c'est toujours sans amertume, et son langage est empreint d'une philosophie large et vraiment religieuse.

Dans un champ par le soc récemment déchiré,
J'ai vu le nouveau Siècle aux formes colossales.
Il marchait à grands pas, triomphant et paré
D'un chapelet de couronnes royales,
Et sur le sol au loin, de ses mains libérales,
Il jetait des grains noirs. « Que sèmes-tu? voyons. —
Ami!..... des révolutions. »

Ruiné par les remboursements en assignats, il ne se vengea que par une spirituelle épigramme :

L'almanach *sans-culotte* est une œuvre admirable :
J'y trouve, au lieu de saints, des poissons, des perdrix,
Mais depuis qu'ils y sont inscrits,
Je n'en vois plus figurer sur ma table.

Esprit éclairé, voyant de haut et de loin, il ne se laissa point ébranler par les excès révolutionnaires; ses idées philo-

sophiques n'en reçurent aucun échec, et tout en condamnant la fausse application des principes il garda sa foi et son culte pour ceux-ci. Ses fables en offrent maintes preuves ; nous en citons une, la première qui se présente à nous :

Un dervis, en se promenant
Dans une forêt solitaire,
Trouva par hasard un enfant
Délaissé de père et de mère.
Il le prend, l'examine. « Allah ! c'est un garçon !
Dit-il avec transport. Trop heureux nourrisson !
Pour ton salut notre divin Prophète
M'a dirigé vers ta retraite.
D'indignes mécréants l'auront abandonné.....
Quel bonheur de sauver ce pauvre infortuné ! »
Ce disant, le dervis contre son cœur le serre,
Le circoncit gratis, puis.... le remet à terre.

Mais le plaisir de faire connaître à nos lecteurs tout ce que ce beau volume renferme d'ingénieux et de piquant nous entraînerait trop loin. La justice veut qu'une partie de cet article soit consacrée au luxe typographique, vraiment fort remarquable, de cette publication. M. Silbermann a déjà fait preuve d'un talent rare aujourd'hui dans l'imprimerie, mais il n'avait pas encore trouvé l'occasion de le développer avec autant d'avantage. Des caractères, d'un type élégant et pur, se dessinent avec netteté sur un papier blanc et fort dont les grandes marges sont ornées de filets déliés, bruns, verts, rouges ou bleus, suivant les divisions de l'ouvrage. Chaque livre a un faux titre dessiné avec goût, imprimé en couleurs et rehaussé en or, puis une vignette gravée sur bois avec une perfection peu commune et tirée si soigneusement qu'on en peut apprécier jusqu'aux moindres détails. Enfin un très-beau portrait de Pfeffel se trouve en tête de ce volume qui nous paraît mériter d'être placé au premier rang parmi les chefs-d'œuvre de la typographie moderne.

EXIL ET PATRIE, poésies d'un Helvétien. — Lausanne, chez Marc Ducloux. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-12.

Le titre de ce petit volume indique fort bien les principaux sujets qui ont inspiré le poète. Retenu loin de son pays, il adoucit les ennuis de l'exil en chantant les beautés et la gloire de la patrie; il trouve une source de consolation dans ses souvenirs pleins de charme qui le transportent au milieu de ses

montagnes natales, dont les formes hardies sont gravées dans son cœur et qui lui rappellent tant de faits glorieux, tant d'héroïsme et de véritable amour de la liberté !

Helvétie ! ô doux nom qui ravit mon oreille,
Que je dis le matin quand l'aurore m'éveille,
Que je répète encore en cherchant le repos,
De tout ce qui me plaît âme énergique et pure,
Voix qui toujours me parle et dans mon sein murmure
En de mélodieux échos. . . . . , . . .
. . . .

Tes prés sont des parfums, tes gerbes sont dorées,
Tes campagnes toujours de fleurs sont décorées,
Tes coteaux sont vermeils, tes guérets ondoyants;
Et, sous le chaume épais où règne l'abondance,
Le pieux laboureur réserve à l'indigence
La dîme du fruit de ses champs.

Tes antiques cités sont toujours révérées;
Le temps n'a pu ronger que leurs tours illustrées
Par tant de glorieux combats;
Et s'il fallait sauver leurs monts héréditaires,
On verrait tes guerriers, dignes fils de leurs pères,
Chercher un généreux trépas.

La science n'a point de sa flamme première
Vu pâlir dans tes murs la sublime clarté,
Et l'on te nomme encor sur le double hémisphère,
Ainsi qu'aux anciens jours, un foyer de lumière
Comme un rempart de liberté. . . . .
. . . .

Et ces rochers, ces monts, témoins des premiers âges
Dont la foudre, les vents, les torrents, les orages,
Cinq siècles accomplis ont labouré les flancs,
Ont encore une voix majestueuse et pure,
Qui répond à la mienne et, fidèle, murmure
Les mots sacrés des vieux sermens.

On voit que l'auteur manie le vers avec facilité; son style est en général pur, harmonieux, et sert toujours d'interprète à des pensées nobles et généreuses. Mais il offre peu d'originalité; l'expression manque parfois d'énergie; rien dans ses allures ne rappelle le cachet particulier qui devrait être celui du poète suisse. Si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est un langage trop français, trop poli; c'est de la poésie de salon qui ressemble un peu à ces jolis paysages bien brillants, bien finis,

qui ornent les pages de l'album d'un touriste; mais on n'y retrouve pas la nature puissante et sauvage des montagnes, on y cherche vainement les traits rudes et fortement prononcés du caractère suisse. En un mot, la plupart des pièces de ce recueil sont des productions très-estimables qui font honneur au talent de l'écrivain; mais elles appartiennent trop, peut-être, à cette littérature d'emprunt qui jusqu'à présent a dominé presque exclusivement dans la Suisse française et arrêté l'essor du génie national. Comme poésies, nous n'avons que des éloges à leur donner, mais le titre d'Helvétien sous lequel l'auteur se présente au public nous semblerait exiger quelque chose de plus; il est vrai que c'est encore une question de savoir si la langue française peut se prêter à ce développement original.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE; par *Jean de Muller*, *R. Gloutz-Blozheim* et *J.-J. Hottinger*, trad. de l'allemand avec des notes nouvelles et continuée jusqu'à nos jours par MM. *Ch. Monnard* et *L. Vulliemin*. Tome IX : R. GLOUTZ-BLOZHEIM, trad. par *Ch. Monnard*. Tome X : J. J. HOTTINGER, traduit par *L. Vulliemin*. — Paris, chez Th. Ballimore; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 2 gros vol. in-8, 14 fr.

L'ouvrage complet formera 16 volumes.

Cette grande entreprise approche de son entier achèvement. L'histoire de J. de Muller est déjà complète, et voici l'œuvre de ses deux premiers continuateurs. Le travail de M. Monnard a fait, pour la première fois, connaître, dans tout son ensemble, le beau monument élevé à la gloire de la Confédération suisse, par le célèbre historien allemand. Jusque-là, son œuvre n'avait pu être appréciée en France, que d'une manière fort imparfaite dans une traduction infidèle, tronquée, remplie d'interpolations tout-à-fait contraires à l'esprit de l'auteur, et défigurée par le style déclamatoire de l'époque révolutionnaire. Quoiqu'on puisse adresser quelques critiques de détail à M. Monnard, il est bien impossible de ne pas reconnaître la supériorité avec laquelle il s'est acquitté de cette tâche longue et difficile. Interprète scrupuleux, il a cherché surtout à rendre exactement le sens de son auteur; il a voulu nous donner Muller tel qu'il est avec ses faiblesses aristocratiques, au milieu desquelles domine toujours un vif sentiment de patriotisme, avec ses éclairs de génie qui donnent souvent à sa voix un accent prophétique. Pour mieux conserver la couleur originale qui fait l'un des principaux mérites de l'historien, et donne tant de prix à sa parole énergique et saisissante, il a cru pouvoir quelquefois sacrifier

l'élégance à la fidélité. C'est un système qui a ses partisans et ses adversaires. Nous ne voulons point prononcer entre eux, la discussion nous entraînerait trop loin. Mais si cette manière de traduire a quelques inconvénients, si elle nuit à la pureté du style, on conviendra du moins qu'elle est bien préférable à l'abus des périphrases, à cette traduction libre qui travestit à la fois les expressions et les idées de l'auteur, et le prive entièrement de son véritable caractère. D'ailleurs, l'ouvrage de Muller n'est pas seulement un récit plein de vie et d'éloquence, une source abondante de leçons précieuses, c'est encore un travail savant, fruit de recherches patientes, qui peut servir de modèle à tous les historiens. Sous ce rapport, M. Monnard a fait plus que traduire; profitant de ses propres études, il a enrichi son texte de notes nouvelles; et, promenant le flambeau de la critique moderne dans les voies suivies par ses devanciers, il est parvenu à jeter une lumière plus vive sur la plupart des points restés obscurs.

Le travail de Muller, qui renferme la partie la plus brillante des annales suisses, s'arrête à la fin du XVe siècle. L'écrivain, qui s'était proposé de rendre sa patrie plus grande et plus honorée en faisant connaître son histoire, fut arrêté par la mort au moment où il atteignit l'époque de corruption, qui avait fait décheoir rapidement la Confédération suisse, et qui aurait rendu son œuvre bien plus difficile en ne lui offrant que décadence et ruine sur ce sol immortalisé par tant d'actes héroïques. Un jeune admirateur de son beau talent, Gloutz-Blozheim de Soleure, animé d'un patriotisme véritable, et guidé par l'amour de la vérité, a continué cette histoire jusqu'en 1517. Ces dix-huit années sont peut-être la période la plus désastreuse de l'histoire suisse. La Confédération, respectée de ses voisins auxquels, à défaut d'amour, elle inspirait la crainte, vit alors se développer dans son sein des germes de dissolution plus dangereux pour elle que la puissance de ses ennemis. Les habitudes guerrières entraînèrent la jeunesse au service étranger. L'argent des princes vint substituer le luxe et les raffinements d'une fausse civilisation aux mœurs simples et austères qui avaient fait la force de ces petites républiques, qui étaient la meilleure garantie de leur indépendance et de leur liberté. Ce que les armes n'avaient pu faire contre elles, l'intrigue se chargea de l'accomplir. On répandit avec profusion l'or et les faveurs destinées à flatter l'amour-propre. Ces éléments corrupteurs trouvèrent un auxiliaire puissant dans l'ignorance générale, car au milieu des luttes continuelles qu'exigeait la défense commune, le développement intellectuel n'avait fait que bien peu de progrès. « Les suisses rudes et grossiers se livrèrent

avec une ardeur qui tenait encore de la barbarie aux jouissances matérielles dont l'attrait était tout nouveau pour eux. La loyauté des aïeux fit bientôt place aux plus ignobles passions, et le triomphe, qui semblait promettre à la Confédération une existence calme et prospère, devint au contraire une source de déplorables excès et de discordes intestines. Les campagnes d'Italie, les corruptions de toutes parts tentées et subies avec une publicité sans pudeur, l'habitude du vagabondage militaire avaient ruiné la discipline et l'honneur, et ravalé les Suisses au rang de mercenaires des princes; le scandale des pensions était à son comble; les prêtres eux-mêmes se laissaient entraîner par le torrent. » Cette époque malheureuse était pénible à retracer; les actions nobles et généreuses y sont bien rares; encore les voit-on presque toutes inspirées par d'autres mobiles que l'amour de la patrie qui semblait éteint dans tous les cœurs. Mais l'historien courageux ne recule pas devant de semblables tableaux, car il sait en faire ressortir des leçons précieuses pour l'avenir. Gloutz-Blozheim n'a point le style vigoureux et animé de Muller, mais sa simplicité logique, son langage serré, quelquefois un peu rude, convient mieux peut-être aux graves enseignements d'une si cruelle expérience qui, pour frapper les esprits, n'a pas besoin des ornements gracieux de l'art. Il expose avec franchise tous les détails qui peuvent servir à faire bien connaître l'état de corruption profonde dans lequel la Suisse était tombée. On voit que cette triste tâche pèse sur son cœur honnête et sensible. Mais il en comprenait l'importance; et, surmontant tous les dégoûts avec un zèle infatigable, il écrivit, le cœur serré, l'histoire des guerres de Souabe et des premières campagnes d'Italie. A peine avait-il achevé, que la mort le saisit à son tour. Pour compléter son œuvre remarquable, M. Monnard, s'aidant des conseils et des travaux de M. Zellweger, auteur d'une excellente *Histoire du peuple appenzellois*, a enrichi sa traduction d'additions nombreuses et intéressantes, qu'il a fort habilement enchâssées dans le texte de l'auteur.

Le remède de la corruption devait se trouver dans son excès même. Ce fut du milieu d'elle que sortit la Réforme qui vint régénérer non-seulement l'Église, mais l'État tout entier, et dont l'influence salutaire s'exerça jusque sur ses ennemis. « La Réforme remuait à la fois les consciences et les intérêts; aussi souleva-t-elle toutes les passions politiques en même temps que tous les sentiments religieux. Elle créa tout de nouveau. Elle mit à l'épreuve les hommes et les choses. La nation fut émue plus profondément qu'elle ne l'avait jamais été. Toutes les classes de la société se montrèrent sur la scène : le

soldat avec ses chefs, le simple maître d'école avec les princes de l'Eglise, les communautés aussi bien que les conseils. Les états divers de la Confédération, après avoir vécu long-temps d'une vie commune, se divisèrent, se personnifièrent et parurent en scène chacun avec son costume et son allure individuelle. Les villes se distinguèrent des démocraties, et les peuplades régies par la coutume de celles qui se gouvernaient par des lois. Les cités se dessinèrent plus nettement les unes d'avec les autres. Il devint de plus en plus facile de reconnaître Zurich à son amour de la sagesse et de la science; Berne à sa marche fière, souple au besoin, toujours politique; Bâle au long souvenir qu'elle garde des bienfaits comme des injures. On retrouvait sous ces différences, des traits communs : ce mélange de calme et de passion, de cordialité et de rudesse, de bon sens et de grossièreté, qui forme le caractère de la nation suisse. Ces traits, au XVIe siècle, étaient encore fortement prononcés. Ils n'avaient rien perdu de l'originalité des vieux âges, quand les lettres restaurées vinrent donner le moyen de les saisir, de les graver et de les conserver à la mémoire. Jusqu'alors chaque siècle n'avait laissé en héritage, aux siècles suivants, que des documents peu nombreux, incomplets, alliés à beaucoup de fables, écho faible et brisé des temps dont ils rendaient témoignage; mais, dès cette époque les mémoires, les pièces officielles, et tous les écrits par lesquels le souvenir d'un âge se transmet aux âges subséquents, se multiplient. Ils accroissent, il est vrai, la tâche de l'historien; mais ils lui donnent aussi les moyens d'être plus vrai, plus complet, et de mieux caractériser ses tableaux. Ainsi se présente cette époque, pleine de vie, de la Réformation : époque d'un intérêt d'autant plus grand pour nous qu'elle a créé l'ère de laquelle nous sortons, et que la révolution dont nous venons d'être les témoins doit, sous plus d'un rapport, être considérée comme la continuation de celle du XVIe siècle. » Ce passage, que nous empruntons, à l'introduction de M. Vulliemin, résume avec bonheur les principaux traits de la grande époque dont M. Hottinger a retracé l'histoire. Nous laisserons ici l'auteur lui-même exposer l'esprit qui a dirigé sa plume dans son remarquable travail. « Il y a, pour l'historien de la Suisse, une obligation sacrée de montrer la Réforme comme un bienfait de Dieu envers sa patrie, et comme un événement d'une singulière grandeur. Il dira ce qu'ont pensé et ce qu'ont fait, non des saints, l'histoire n'en connaît pas, mais des hommes éclairés, forts par la foi, fidèles enfants de leur patrie. Il devra peindre les scènes d'orage qui environnent, dès son aurore, une bienfaisante clarté. Il montrera, l'âme en deuil, les forces physiques s'in-

gérant dans une querelle qui semblait devoir appartenir tout entière au monde des intelligences. Ses regards abattus contempleront les victimes du combat, et pourtant son cœur se relèvera à la pensée de ce qu'il y eut de généreux dans les sentiments qui mirent les armes aux mains des combattants. Les uns ont donné leur vie pour défendre ce que, dans leur ignorance, ils appelaient la religion de leurs pères; les autres, pour sceller de leur sang la vérité, à la possession de laquelle ils étaient parvenus. Çà et là se répand aussi, sur cette scène agitée, une plus douce clarté, et la chaleur d'une vie que n'entraînent pas les passions. Ebli, modèle de l'amour qui doit unir les Confédérés, s'avance en médiateur; Vengi se dévoue à la paix; Golder fait renaître le calme par sa modération. Grande, intéressante époque de l'histoire de notre patrie! Années fécondes en instruction! Elles sont loin derrière nous. Les dépouilles des hommes du xvi[e] siècle reposent dès longtemps dans ton sein, ô terre de mon pays! Les fidèles de cet âge sont entrés dans leur repos. Ceux-mêmes qui ont versé des larmes sur leurs tombes, ne sont plus. Mais la foi, mais la liberté, qu'ils ont conquises, nous sont demeurées en héritage; et une voix conciliatrice, voix forte de mille expériences, sort de cette époque pour redire de génération en génération : « Là » où l'homme s'attache sans bruit, comme sans crainte, à » faire le bien, où il vit pour sa patrie, où son cœur s'ouvre à » la compassion, son âme à la lumière, et son esprit à tout ce » qui est beau et aimable, là se trouve la vérité. » Et c'est aussi la seule arène, arène de paix, où il soit permis à un confédéré d'appeler son confédéré à venir combattre pour l'honneur de sa foi. »

Tels sont les nobles sentiments qui, joints à une connaissance profonde de son sujet et à un talent de narration très-distingué, font, de l'ouvrage de M. Hottinger, une lecture pleine d'attrait. Il conduit l'histoire de la Réformation suisse jusqu'en 1532. C'est là que doit la reprendre son continuateur, dont le travail, déjà sous presse, ne tardera pas à paraître. Quelques fragments, publiés dans diverses revues, donnent une haute idée de ce travail pour lequel M. Vulliemin n'a épargné ni peines, ni recherches; les archives des cantons, celles de Turin, celles de Paris lui ont fourni d'abondants matériaux, des documents jusqu'ici presque ignorés et de la plus grande importance. De son côté, M. Monnard s'occupe activement de la partie originale qui lui est échue en partage, et qui doit terminer cette vaste entreprise, en amenant l'histoire de la Confédération suisse jusqu'à nos jours. Ainsi sera complétée l'œuvre de Muller; et, à la gloire littéraire de cet illustre écrivain, viendra se

joindre celle, non moins précieuse et plus rare, d'avoir su remuer assez profondément l'amour de la patrie pour trouver, parmi ses compatriotes, de dignes émules capables de faire fructifier l'héritage qu'il leur avait légué.

FEUILLE POPULAIRE SUISSE. — Vevey, chez L.-A. Michod. Il paraît tous les mois un cahier de 16 pages. Prix de l'abonnement, 2 fr. 50 c. par an.

Fournir un aliment à l'instruction populaire, favoriser la propagation des connaissances utiles et des plus salutaires principes, entretenir la généreuse ardeur du véritable patriotisme, tel est le but de ce recueil périodique. Rédigé avec la plus grande simplicité, il est à la portée de toutes les intelligences et nous paraît offrir une lecture très-convenable, surtout pour les gens de la campagne qui trouveront dans cette feuille une foule de notions à la fois concises et faciles à saisir, propres à les intéresser vivement. Chaque numéro renferme, sous le titre de Calendrier patriotique, les éphémérides du mois, donnant pour chaque jour le souvenir de quelque événement historique, et indiquant les principales réunions ou fêtes nationales qui doivent avoir lieu en Suisse.

Après cela, l'éducation, la science, l'industrie et l'agriculture, la littérature et les nouvelles forment les différentes divisions sous lesquelles viennent se ranger des articles en général fort bien choisis et remarquables par leur excellente tendance. Cette publication nous paraît tout-à-fait digne d'être encouragée; nous désirons qu'elle puisse se répandre dans les cantons de la Suisse française, et qu'elle obtienne ainsi le succès nécessaire pour assurer son existence, et lui permettre de développer toujours plus largement les principes féconds qui lui servent de base. L'éducation morale du peuple est la meilleure garantie sur laquelle puisse reposer l'avenir de la liberté. Dans un état républicain surtout, on peut dire que c'est une condition essentielle non-seulement de prospérité mais d'existence même, et l'on ne saurait trop applaudir aux nobles efforts qui se proposent un semblable but.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE; par *F. Lamennais*. — Paris, 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

Le nom de l'auteur, le rôle qu'il a joué dès ses premiers pas dans la carrière des lettres, la puissance de son style merveilleux, l'influence populaire qu'il s'est acquise, sont autant de titres propres à piquer la curiosité publique, et à donner à ce livre un grand retentissement. Mais, qu'on se rassure cependant; ce n'est pas ici la voix du tribun qui vient remuer le peuple et le lancer dans la carrière des révolutions sociales; ce n'est pas le croyant inspiré qui captive la foule par l'éclat de son éloquence fougueuse, et lui jette en pâture les rêves de son imagination hardie; ce n'est plus l'agitateur qui soulève les masses par l'action irréfléchie de son beau talent, comme l'ouragan soulève les flots de la mer. L'homme politique s'efface derrière le penseur; le démocrate disparaît pour faire place au philosophe; si celui-ci conserve encore quelque chose du vieil homme, c'est plutôt l'esprit du prêtre qui se réveille en présence de ces hautes spéculations sur Dieu, sur l'univers et sur les rapports qui lient la créature à son Créateur. En effet, la méthode philosophique de M. de Lamennais se ressent un peu des études du séminaire. On y retrouve d'abord des formes scolastiques qui repoussent et surprennent le lecteur, car on s'attendait à des procédés plus neufs, plus originaux. Cependant, ce serait à tort qu'on se laisserait arrêter par ce premier mécompte. L'originalité ne manque pas dans ce travail remarquable, mais de tels livres demandent à être étudiés pour être compris; il faut bien creuser la terre avec persévérance si l'on veut exploiter la mine d'or cachée dans son sein. D'ailleurs, ce ne sont guère que les premiers chapitres qui présentent quelques obstacles à surmonter; une fois que l'auteur a posé les bases de son édifice, une fois que, maître de son sujet, il peut le développer à son gré, le charme du style, la clarté de l'expression et la richesse de la pensée, se réunissent pour captiver l'attention et réveiller l'intérêt. Maintes pages sont empreintes d'une noble éloquence, et l'écrivain sait donner à son langage l'allure grave qui convient au sujet, sans lui rien ôter de sa grâce et de sa pureté.

La philosophie de M. de Lamennais repose sur le principe de la raison commune. Il définit le vrai, ce *à quoi la raison de*

la généralité des hommes acquiesce toujours et partout. C'est la même loi des majorités sur laquelle il s'appuyait jadis dans son Essai sur l'indifférence religieuse, et qui le conduisait alors à des résultats bien différents de ceux qu'il en tire aujourd'hui. Il nous démontre ainsi lui-même le côté faible de cette définition, qui ne saurait être, en effet, acceptée d'une manière absolue, car la généralité des hommes se laisse souvent aveugler par les préjugés, et l'on compte encore plus d'erreurs que de vérités dans les opinions ou les croyances auxquelles la raison commune acquiesce toujours et partout. Ce qu'on peut dire seulement, c'est qu'il y a certains faits primitifs, aussi impossibles à prouver qu'à nier, qui sont généralement reconnus, et ne puisent leur sanction que dans cet acquiescement universel. Ainsi, Dieu, la création, l'existence, sont trois vérités en quelque sorte antérieures à la raison, qui les conçoit d'une manière intuitive, et doit les accepter sous peine de se nier elle-même. Mais ici s'arrête l'empire de la majorité; pour aller au-delà, la raison n'a pas d'autre guide que sa propre individualité plus ou moins développée, plus ou moins parfaite. Il est évident que le vrai peut se trouver en dehors de la raison commune, puisque chacune des conquêtes de l'homme sur cette route est long-temps proclamée par des esprits d'élite, par des précurseurs isolés, avant d'être acceptée par la généralité. Si le vrai consistait nécessairement dans ce à quoi la raison humaine acquiesce toujours et partout, le travail du philosophe se bornerait à constater les principes qui ont ainsi dominé les âges, les idées qui ont obtenu cet assentiment général. Or, ce n'est point de cette manière que procède M. de Lamennais. Partant, comme nous l'avons dit, de quelques axiomes inévitables, il soumet au critère de sa raison individuelle les faits qui en découlent, et, sans autre secours que celui d'une logique rigoureuse, il cherche à découvrir les lois secrètes qui régissent les rapports du physique et du moral de l'homme, ainsi que les fins véritables de sa mystérieuse destinée.

La première partie de son travail traite de Dieu et de la création. C'est le point de départ, la cause première d'où doit découler tout le système. La synthèse seule permet à l'homme de s'en approcher, et il ne peut qu'émettre des hypothèses plus ou moins ingénieuses sans espérer jamais d'atteindre une démonstration rigoureuse, de s'appuyer sur des preuves incontestables. Les opinions de M. de Lamennais sur la nature de Dieu nous paraissent appartenir moins à la philosophie qu'au mysticisme théologique. Il admet la trinité, il établit la triple essence de l'Être suprême qu'il fait consister dans la Puissance, l'Intelligence, l'Amour, et s'é-

tend assez longuement sur l'union de ces trois personnes en une seule, s'attachant à montrer leur identité avec la notion du Père, du Fils et du St.-Esprit, indiquant même que leur action respective sur l'univers pourrait bien se retrouver dans les phénomènes de l'électricité, de la lumière et du calorique. Cette conception poétique échappe au raisonnement et rentre sans doute dans le domaine de la foi que l'auteur regarde comme en dehors et au-dessus de toute recherche philosophique. Mais est-elle bien claire et intelligible, rend-elle d'une manière satisfaisante les traits généraux de la croyance commune, ainsi que ce doit être son but d'après les principes posés par M. de Lamennais? C'est ce qui nous semble douteux. En effet, ne peut-on pas objecter que ces éléments de la Trinité ne constituent point trois êtres distincts, trois personnalités, puisque sans l'intelligence il n'y aurait pas de puissance, et que l'amour, privé de ces deux appuis, n'aurait plus de signification? L'auteur passe ensuite à la nature de l'homme dans lequel il voit un principe infini et immortel, limité par son union avec une forme corporelle, finie et périssable. Il cherche à jeter quelque lumière nouvelle sur le but de cette création qui ne peut être que le perfectionnement graduel de l'âme, par ses efforts continuels pour se rapprocher de Dieu, pour s'unir à lui au sein de l'éternelle lumière. Le mal, ce que le christianisme appelle le péché originel, lui paraît une condition nécessaire de la liberté, sans laquelle l'homme n'aurait plus rien qui le distinguât des autres animaux, ne serait plus comme eux qu'un instrument dirigé par une force extérieure tout-à-fait indépendante de sa volonté. La chute de l'homme, telle que nous l'enseigne la religion, doit donc être regardée comme un progrès; c'est le premier pas de l'humanité dans la carrière de son développement normal, et l'obligation du travail, loin d'être une peine humiliante, devient un stimulant indispensable pour permettre à l'intelligence de prendre son essor. La supériorité réelle de l'être humain consiste précisément dans ce libre choix qui lui est laissé entre le respect et la violation des lois de sa nature. L'union de l'esprit avec la matière ne pouvait être féconde qu'à ce prix. Le corps est un creuset destiné à épurer l'âme, et, dans l'ignorance où nous sommes des vues du Créateur, nous ne saurions admettre d'autres hypothèses que celles fondées sur l'étude des phénomènes que nous présente le monde actuel. Or, il est impossible de n'y pas reconnaître l'antagonisme de ces deux principes dont le concours est absolument nécessaire pour expliquer le but de la création, pour lui donner un sens que nous puissions comprendre ou du moins entrevoir. L'auteur combat avec force les arguments de ceux qui ont cru pouvoir nier l'existence de l'un de

ces deux éléments des choses, et après être entré dans les développements où nous ne saurions le suivre, il résume ainsi sa pensée : « Plusieurs philosophes, que dominait le besoin d'unité inhérent à la pensée humaine, ont essayé d'éliminer l'une des notions opposées d'esprit et de matière, c'est-à-dire, de tout expliquer, soit par l'esprit seul, soit par la matière seule. Et ces deux efforts, en sens contraire, ne pouvaient qu'être également impuissants ; car, entre autres raisons, pour tout expliquer avec la matière seule, il faut attribuer à la matière une valeur positive impossible à prouver et à définir, impossible à concevoir, parce qu'elle est contradictoire avec son essence, et la supposer en outre réductible à quelque chose d'inétendu comme la pensée et la sensation ; et, pour tout expliquer avec l'esprit seul, il faut nécessairement ou supposer l'esprit limité par lui-même, c'est-à-dire composé de parties, c'est-à-dire matériel, ou nier la réalité des phénomènes en niant toute limitation effective, et, n'admettant ainsi que des distinctions purement idéales, tomber dans le système absurde et monstrueux de l'identité absolue. »

M. de Lamennais, examinant l'homme tour à tour comme être organique et comme être intelligent et moral, recherche les lois générales de son organisation, et les lois de son intelligence, de son amour et de sa volonté, ainsi que les relations de ces lois entre elles, soit dans l'état normal ou de santé, soit dans l'état anormal ou de maladie. Cette partie de son travail qui remplit presque tout le second volume est riche en aperçus ingénieux, en idées neuves et hardies. C'est une étude synthétique, pleine de conceptions originales bien propres à féconder le champ de la pensée.

Le troisième volume, qui ne paraît pas être le dernier, car l'auteur ne semble faire une halte que pour reprendre haleine avant d'achever son œuvre, est consacré à l'examen de l'homme considéré dans ses rapports sociaux, et des lois nouvelles qui en dérivent. Il suit le développement des puissances de l'homme depuis son premier état jusqu'à l'époque de la civilisation. C'est un brillant tableau de la marche de l'esprit humain dans les deux grandes voies de l'industrie et de l'art. Avec son talent plein d'éloquence et de vie, l'auteur sait donner la forme la plus attrayante à ces recherches philosophiques. On le suivra volontiers dans les considérations auxquelles il se livre sur les diverses manifestations qui marquent d'époque en époque les progrès de l'activité humaine, qui témoignent de la tendance ascensionnelle de ses facultés et font avancer graduellement l'homme vers la haute destinée qui est le but même de son existence.

« Ainsi, par l'industrie, [par l'empire qu'il exerce sur la

Nature, contrainte d'obéir à ses volontés, l'homme s'assimile, pour user de ce mot, corporellement la Création, il en fait comme une extension de son propre organisme. Il s'associe par l'Art à l'action créatrice de Dieu, il exprime dans ses œuvres l'exemplaire divin, opère, selon la mesure de sa puissance, l'union du fini et de l'infini, réalise le Beau; et, comme en s'assujétissant la Nature, il s'incorpore, il s'assimile la création phénoménale; en réalisant l'archétype incarné en elle, il s'assimile ce modèle divin, qu'il ne saurait reproduire s'il ne le possédait en soi, s'il n'était devenu soi à un certain degré que détermine son progrès même. Par la Science enfin, continuant de pénétrer en Dieu, il se nourrit du Vrai, il se l'assimile et participe ainsi toujours plus à la suprême intelligence. D'où l'on voit que, pour lui, se développer c'est s'unir à Dieu, et que le terme de son développement, s'il était possible qu'il eût jamais un terme, serait l'union parfaite avec Dieu, ou Dieu reproduit selon tout ce qu'il est : de sorte que la tendance et la fin particulière de l'homme sont identiques avec la tendance et la fin générale de la Création. Le monde qu'il habite, résumé en lui, s'élève avec lui et concourt, par les forces qu'il lui prête, à l'accomplissement de ses hautes fonctions, coordonnées à celles qu'exercent, en vertu des mêmes lois, d'autres êtres dans les autres mondes. Car rien n'est isolé, tout gravite vers un centre commun et coopère à l'unité perpétuellement croissante. En notre état présent, nous n'en apercevons qu'une ombre. Confinés en un point de l'univers, à peine connaissons-nous quelques-unes des relations qui nous lient à l'ensemble des choses; mais nous savons que ces relations harmoniques existent, nous en concevons la nécessité; et dans le développement indéfini qu'implique notre nature, elles se découvriront à nos regards selon les invariables lois de l'ordre universel, à mesure que s'étendra, sous d'autres conditions organiques ou d'autres conditions d'espace et de temps, la sphère de nos fonctions, et par conséquent celle de notre puissance, de notre intelligence et de notre amour. Dieu n'a mis de bornes à ses dons que les bornes mêmes qui les rendent possibles, la limite inhérente à ce qui est fini et ne serait point s'il n'était fini. Mais cette limite éternelle éternellement fuira devant nous, semblable aux ombres qui se replient devant l'astre du jour, lorsqu'émergeant à l'horizon il monte et monte encore; et notre grandeur est de sentir que, si l'expansion de notre être, au sein de l'Etre de qui tout émane, est et sera toujours finie, elle n'a de terme que l'infini même. »

La science fera sans doute l'objet d'un quatrième volume qui ne tardera pas à paraître et viendra compléter cette inté-

ressante esquisse, dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici qu'une analyse bien informe.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE en Belgique, ou réponse d'un catholique constitutionnel à l'ouvrage publié par Mgr. l'évêque de Liége sous le titre d'*Exposé des vrais principes de l'instruction*, etc.; par *Eustache Lefranc*. — Liége, chez Collardin. In-8.

La révolution belge a consacré le principe de la liberté de l'enseignement public, tout en réservant à l'Etat le droit d'établir des écoles en concurrence avec celles des particuliers. Mais le gouvernement n'a point encore usé de ce droit, et jusqu'à ce jour la liberté n'a guère profité qu'au clergé catholique, qui, non content de l'influence considérable que lui assure sa position, voudrait la voir convertie en un privilége exclusif. C'est dans ce but que l'évêque de Liége a publié un livre où il s'efforce de prouver qu'il n'y a de salut pour l'Etat que dans un nouveau pacte d'alliance avec l'Eglise, qui donne à celle-ci la suprême direction de toute l'instruction publique. Le prélat se constitue ainsi l'organe d'un parti puissant qui a pris une part active à la révolution et prétend aujourd'hui s'emparer de ses conséquences pour les exploiter dans des intérêts tout-à-fait opposés à ceux d'un véritable développement intellectuel. Dans cette polémique habile, la religion n'est qu'un voile adroitement jeté sur les projets d'une usurpation politique. C'est, comme on l'a déjà vu souvent, l'ambition cléricale aux prises avec le pouvoir civil. On reconnaît bien là cette persévérance tenace avec laquelle la tactique sacerdotale poursuit ses plans d'envahissement, sans se laisser jamais rebuter par nul obstacle, sachant y faire concourir les circonstances qui semblent leur être le plus opposées et puisant même dans ses défaites une nouvelie ardeur, un zèle plus actif et plus dangereux.

La liberté de l'enseignement, si chaudement réclamée, ne devait être qu'un moyen de déplacer le privilége, en arrachant au gouvernement des Pays-Bas ce qu'on appelait le monopole de l'Instruction, pour le replacer exclusivement entre les mains du clergé catholique. Ce fut là sans doute le principal motif qui engagea celui-ci à favoriser la révolution. M. Eustache Lefranc, ou plutôt l'habile écrivain qui se cache sous ce pseudonyme, ne laisse aucun doute à cet égard. Il fait voir même que ce péril n'avait pas échappé aux hommes clairvoyants, et que s'ils acceptèrent des auxiliaires si peu sûrs c'est qu'ils crurent qu'après avoir renversé l'ennemi commun ils seraient assez forts pour lutter ensuite contre leurs préten-

tions usurpatrices. En effet, à peine la liberté fut-elle proclamée, que les évêques s'emparèrent des écoles à mesure que le gouvernement les laissait tomber par respect pour la libre concurrence. Dès-lors ils ont employé toute leur influence à paralyser la réorganisation d'un enseignement aux frais de l'Etat. Aujourd'hui qu'on propose une loi sur cette importante matière ils jettent le masque, ils croient n'avoir plus besoin de dissimuler des vues dont la réalisation leur semble inévitable et prochaine. L'Etat, qui tolère toutes les religions, disent-ils, n'en a aucune, mais l'instruction populaire ne saurait être séparée de la religion ; or, la Belgique étant catholique, il ne peut donc appartenir qu'aux évêques de diriger, de surveiller l'enseignement qui doit leur être entièrement abandonné par l'autorité civile. Ils dépouillent ainsi le gouvernement de ses attributions constitutionnelles, et se déclarent, de droit divin, les instituteurs uniques du peuple belge.

Cette tendance menace évidemment toutes les conquêtes de la révolution. L'instruction populaire n'est qu'un moyen de combattre plus sûrement les institutions constitutionnelles, d'en inspirer le dégoût, et de ramener insensiblement les esprits sous le joug du despotisme. M. Eustache Lefranc n'a pas de peine à faire ressortir ce résultat des instructions de Monseigneur l'Evêque. Il suit pas à pas le développement de ses principes et montre comment ils conduisent tout droit au rétablissement de l'ancienne domination ecclésiastique. Il réfute avec une logique rigoureuse les arguments spécieux de l'évêque, et fustige avec une verve spirituelle les écarts auxquels l'entraîne son zèle aveugle. C'est une piquante revue de tous les points principaux de la question qui intéresse non-seulement l'avenir de la Belgique, mais encore celui de tous les Etats catholiques où le clergé cherche à se relever des échecs que lui ont fait subir les vicissitudes politiques de ces cinquante dernières années. L'auteur termine en exposant ses idées sur le rôle que le gouvernement doit jouer dans la direction de l'enseignement. Il veut que la sollicitude de l'Etat soit appliquée à la *salubrité morale*, que tout en respectant le principe de la libre concurrence, il puisse prescrire l'inoculation scientifique, astreindre les pères de famille à donner la nourriture intellectuelle à leurs enfants aussi exactement que le pain matériel et quotidien, à écarter de leur jeune âge les difformités morales aussi attentivement que les difformités physiques, à les sauver de la plus dégradante des infirmités, l'ignorance. Puisqu'on reconnaît au gouvernement le droit d'enlever à cette famille ses enfants, de les lui rendre estropiés ou morts, pourquoi lui refuserait-on celui de les faire instruire? « Il commande aux parents de les vacciner, de leur

faire monter la garde, de s'en séparer pour un temps déterminé ou pour toujours, mais il ne peut leur enjoindre de les envoyer à l'école! Il est temps que de si étranges, de si barbares anomalies disparaissent de notre législation. »

Voici comment M. Eustache Lefranc résume ses vœux pour l'organisation d'un enseignement libre et fécond sous la haute protection de l'Etat :

« Pour avoir de bonnes écoles, assurer l'instruction et l'avenir des maîtres; pour que les écoles portent leurs fruits, adopter les mesures les plus propres à en rendre la fréquentation générale, assidue, obligatoire.

» L'objet des études doit répondre aux divers besoins des classes auxquelles elles sont destinées. Il doit être sagement modifié, dans les cités et dans les campagnes, en raison des professions qui s'exercent le plus généralement dans ces localités respectives; suivant ces catégories, le programme en doit être uniforme et gradué, selon le degré primaire ou secondaire de l'instruction.

» La religion fait nécessairement partie de l'enseignement. Il est essentiellement désirable qu'elle soit enseignée par ses ministres, dans les limites que tracent nos lois et en harmonie avec nos institutions, c'est-à-dire sans contrainte ni prosélytisme.

» C'est sur ces bases bien méditées et libéralement réparties que nous voudrions voir organiser l'instruction primaire et moyenne à la charge du gouvernement; ce sont celles que l'expérience avancée de l'Allemagne nous montre jusqu'ici comme les meilleures, comme celles qui ont obtenu partout le plus de succès. »

A la suite de ce travail, et comme complément destiné à faire encore mieux comprendre les dangereuses prétentions du clergé catholique, se trouve une statistique morale des Jésuites. Ce curieux fragment, composé d'après les documents authentiques, offre un exposé succinct des doctrines complaisantes de cette fameuse société, dans lequel l'auteur s'appuie constamment sur des citations empruntées à ses plus illustres écrivains.

MARIANNE AUBRY; par M[lle] *L. d'Aulnay* (Julie Gouraud). — Paris, chez Debécourt. In-12.

L'abolition de l'esclavage antique a créé une classe nouvelle, celle des domestiques, qui, au milieu des vicissitudes de notre ordre social, n'a point encore recueilli tous les fruits que semblait lui promettre l'émancipation. Elle paraît avoir

conservé la marque du servage, et tout en se plaignant de cet état de choses, les maîtres n'ont rien ou presque rien tenté pour le faire cesser. A eux seuls cependant appartient d'élever et de former des serviteurs dignes de cette liberté qui, changeant la nature des relations réciproques, exige certaines conditions de développement moral et intellectuel sans lesquelles son influence ne saurait avoir aucun bon résultat. C'est dans cette pensée que Mlle. d'Aulnay, déjà connue par les *Mémoires d'une poupée,* charmant petit livre destiné à l'enfance, a pris la plume pour tracer le modèle des bons domestiques. Son ouvrage est rempli d'excellents conseils, de préceptes fort sages. Marianne Aubry est une vieille servante qui raconte son histoire et montre comment avec du bon sens, du zèle, et le sentiment profond de ses devoirs, elle est parvenue non-seulement à satisfaire ses maîtres, mais à leur rendre de véritables services, à se faire chérir et à prendre en quelque sorte place au sein de la famille comme un de ses membres nécessaires. Nous aurions bien des critiques de détail à adresser à l'auteur ; le ton de son récit n'est pas toujours bien en rapport avec le but, il s'écarte souvent de cette simplicité naïve qui devrait être le cachet d'un livre semblable. Mais comme Mlle. d'Aulnay s'est moins proposé de faire une œuvre littéraire que de présenter des exemples utiles, des avis salutaires, nous préférons terminer cet article par une citation qui fera connaître les principes larges et charitables dont elle est animée :

« Notre livre est fini. Nous craignons qu'il ne soit ennuyeux pour plusieurs. Marianne Aubry n'est pas de l'ordre des héroïnes qui intéressent ; on nous reprochera même d'avoir idéalisé une pauvre domestique : il n'y a plus de Marianne, dira-t-on.

» Cela n'est pas prouvé. Mais pour faire un livre, il suffit d'être dans les limites du possible. Or, une fille chrétienne, dévouée et intelligente, offre beaucoup moins d'invraisemblance que la plupart des héroïnes de roman : ce sont de jeunes filles belles comme des astres, fraîches comme des roses, malgré les traverses inouïes de leur vie ; des amants fidèles jusqu'à la mort, toujours aimés, toujours heureux, et le ciel ne se couvre de nuages que pour devenir plus pur et plus éclatant au jour de leur union.

» Qui d'entre nous n'a jamais réfléchi à la condition pénible de ces sœurs consacrées à nous éviter tous les ennuis et les dégoûts de la vie ? Combien de femmes doivent garder le souvenir d'une nourrice, d'une bonne dévouée ?

» On entend sans cesse dans le monde les maîtres se plaindre des domestiques, et les domestiques se plaindre des maîtres. Sans avoir la prétention de nous établir juge dans une

pareille cause, nous avons senti de la compassion pour les serviteurs, et de là nous est venue la pensée de faire un livre pour eux. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

L'ASSOCIATION des douanes allemandes, son passé, son avenir; par MM. *P.-A. de la Nourais* et *E. Bères*. — Paris. In-8, cartes.

L'union des douanes allemandes, qui a dû sa première origine à la nécessité de s'entendre pour combattre le déplorable système protecteur et prohibitif français, n'a d'abord excité que très-faiblement l'attention publique. On peut se rappeler avec quel dédain superbe furent repoussées, dans le sein même de la chambre des députés, les observations de quelques hommes plus prévoyants sur les conséquences probables de cette importante mesure. La question n'était point généralement comprise, ou du moins l'intérêt du fisc et celui du privilége ne voulaient pas qu'elle le fût. L'on se fiait d'ailleurs sur les difficultés de l'exécution, et l'on espérait que tant d'Etats divers ne parviendraient jamais à se mettre d'accord. Mais l'événement est venu tromper cette attente. Il s'est trouvé que la centralisation n'était point, comme on se l'imaginait, indispensable pour atteindre le but. Le bon sens a suffi pour engager les Etats de la Confédération germanique à détruire les entraves qui gênaient leurs relations réciproques et à y substituer une seule barrière élevée sur la frontière extérieure comme une juste mesure de représailles contre les douanes hostiles de leurs voisins. Les conséquences prédites se sont réalisées, et maintenant la France commence à comprendre le danger dont elle serait menacée si l'union, continuant d'étendre ses réseaux, attirait à elle toutes les nations qui ont à souffrir du système français, et lui fermant ainsi, l'un après l'autre, tous ses débouchés, la réduisait finalement à cet isolement mortel que Napoléon avait voulu jadis imposer à l'Angleterre par le blocus continental. On sent donc aujourd'hui la nécessité d'étudier un peu mieux cette nouvelle application des idées économiques. C'est afin d'éclairer les esprits à ce sujet que MM. de la Nourais et Bères publient un volume qui renferme à la fois l'histoire détaillée de l'association des douanes allemandes et des considérations

intéressantes sur les moyens par lesquels ils croient que la France doit conjurer l'orage qui fondra tôt ou tard sur elle. Ils ont recueilli tous les documents propres à jeter du jour sur la question. De nombreux tableaux expriment en chiffres les avantages que les associés ont retirés jusqu'à présent de leur accord. Des cartes géographiques font apprécier d'une manière frappante l'économie de frais qui en est résultée, ainsi que le développement accordé au commerce intérieur. C'est un travail fort remarquable, plein de faits instructifs et rédigé par des hommes qui joignent à l'intelligence de ces matières une connaissance assez étendue des saines doctrines de l'économie politique. Cependant, nous ne saurions approuver entièrement les conséquences auxquelles ils prétendent arriver, et il nous semble qu'ils n'ont pas bien saisi la véritable portée des tendances de l'union allemande. Selon nous, ses efforts ne peuvent avoir d'autre but que la liberté du commerce. Plus elle reculera par ses conquêtes la ligne des douanes, plus elle agrandira la sphère du laissez faire, laissez passer, qui finirait ainsi par n'avoir d'autres limites que celles du monde. Si donc la France ne veut pas être la dernière à recueillir les fruits de cette pensée féconde, ce qu'elle a de mieux à faire c'est de se hâter de modifier son funeste système, d'entrer franchement dans la voie des réformes et d'arrêter, par des concessions opportunes, les progrès d'une ligue qui menace sa prospérité. MM. de la Nourais et Bères n'envisagent pas les choses du même point de vue. Le succès de l'association des douanes allemandes ne leur suggère que l'idée de faire d'autres associations semblables, et disposant des Etats de l'Europe à leur gré, ils en forment quatre ou cinq groupes qui, tout en anéantissant maintes barrières aujourd'hui existantes, n'en demeureront pas moins hostiles les uns aux autres. N'est-ce pas tronquer malheureusement une pensée noble et généreuse, n'est-ce pas faire avorter un projet hardi dont la réalisation, lente peut-être, semblait presque certaine? Si du moins l'exécution de leur plan présentait une facilité plus grande! mais il n'en est point ainsi. Tandis que ces messieurs s'efforcent de prouver à la France combien il lui serait avantageux de s'unir avec la Suisse, nous leur demanderons comment ils espèrent convaincre à son tour la Suisse. Si en présence des droits énormes qui frappent l'entrée de presque tous leurs produits en France, les Cantons n'ont encore pu se résoudre à délaisser les principes de la liberté du commerce pour se joindre à l'association allemande, il n'est guère probable qu'ils consentent mieux à ce pénible sacrifice pour accepter le fardeau bien plus lourd des douanes françaises. Et puis, la France n'a-t-elle pas des

monopoles? Or, de deux choses l'une : ou il faudra que ses associés se soumettent à ce dur régime, ce qui est peu croyable, ou ce sera la France qui devra renoncer aux revenus énormes que le fisc en retire, et alors ne vaut-il pas mieux pour elle commencer la réforme de son système d'une manière moins coûteuse par l'abaissement progressif de ses droits de douane? Ceci nous paraît évident, et quoique le système de MM. de la Nourais et Bères soit sans doute, sous certains rapports, très-préférable au morcellement actuel des douanes, nous ne pensons pas qu'une pareille transition soit absolument nécessaire pour arriver à la liberté générale du commerce.

PRÉCIS d'un cours d'économie politique; par le Commandeur *Pinheiro-Ferreira*. — Paris, chez Ed. Carnot. In-12.

Ce petit volume renferme un exposé des principes de la science économique. Cette science a pour objet la production et la consommation des richesses, dénomination générale sous laquelle on comprend tout ce qui peut servir à satisfaire les besoins soit matériels, soit intellectuels de l'homme. Elle s'occupe donc d'étudier les diverses classes de producteurs et la nature de leurs relations avec les consommateurs, les phénomènes qui en résultent dans l'intérêt général, but final de toute société humaine. Telle est la base d'où part l'auteur pour développer son sujet en profitant de toutes les données que lui fournissent les travaux des économistes les plus avancés, et en y joignant le fruit de ses propres recherches qui donnent à son enseignement une couleur originale fort intéressante. Nous ne le suivrons pas dans les détails, car il serait bien difficile d'analyser un résumé déjà si serré, dont l'enchaînement logique a besoin, pour être compris, d'être saisi dans son ensemble. Nous engagerons plutôt nos lecteurs à se procurer ce *Précis*, remarquable à la fois par sa concision et sa clarté, qui nous paraît très-bien fait pour faciliter l'étude des premiers éléments de l'économie politique. M. Pinheiro-Ferreira, comprenant que la théorie est le véritable domaine de la science, se préoccupe en général fort peu des résultats qu'a pu produire dans notre ordre social imparfait la fausse application des principes. Ceux-ci ne sauraient être rendus responsables des fautes commises à leurs dépens. Sans exagérer le malaise social de notre époque, il cherche à en signaler les causes réelles et à prouver que d'autres économistes ont eu tort de l'attribuer aux progrès mêmes de l'industrie. On a trop souvent oublié combien d'abus s'étaient glissés dans la pratique, combien la lutte des intérêts privés

avait changé la nature des rapports sociaux et frappé de stérilité les principes les plus féconds de la science. M. P. F. cite entr'autres le droit d'appropriation comme ayant éprouvé des modifications funestes à la cause du bien général. Suivant ses idées, le propriétaire du sol ne possède réellement que les instruments qu'il emploie à l'exploitation de ce sol, qui lui a été confié par la société pour le faire valoir. Il est en quelque sorte un fonctionnaire public responsable de l'usage qu'il fait de la portion du territoire commun remise à ses soins. Dans l'état actuel des choses, cette responsabilité est certes bien illusoire, et le droit de la société sur la propriété du sol n'est pas plus respecté que celui du travailleur sur les profits du capital.

A la suite de ce *Précis* est une *Bibliographie* choisie de l'économie politique, par M. de Hoffinanns. C'est le premier essai de ce genre qu'on ait encore publié en France. Le choix n'est peut-être pas tout-à-fait irréprochable; une critique rigoureuse en élaguerait sans doute plus d'un ouvrage qui ne méritait point l'honneur d'y figurer, et réparerait quelques omissions fâcheuses; mais ce travail n'en est pas moins précieux, parce qu'il offre un cadre bien fait qui peut s'élargir ou se resserrer à volonté. D'ailleurs on voit avec plaisir la bibliographie sortir de l'ornière de la routine et chercher à s'élever au-dessus de la simple nomenclature des titres de livres en n'admettant que ceux qui valent la peine d'être mentionnés. C'est rendre la tâche plus délicate et plus difficile, mais c'est aussi répondre bien mieux aux exigences de notre époque, qui a surtout besoin d'un guide au milieu de la foule sans cesse croissante des livres.

DE L'INTERVENTION ARMÉE et de l'état présent de l'Europe. — Paris, chez Treuttel et Wurtz. In-8.

L'auteur de cet écrit a voulu démontrer l'injustice du droit d'intervention armée, qui s'est établi dans les relations internationales et a dominé depuis nombre d'années la politique européenne. Il s'attache à prouver que son influence a été constamment funeste aux progrès de la liberté, au développement normal des peuples dont tous les efforts ont succombé devant ce redoutable instrument d'oppression. On ne peut qu'approuver une semblable manière de voir; il est certain que rien n'est plus contraire à la véritable civilisation que la guerre et ses injustes conséquences. Le tableau que trace l'auteur des évènements dont nous sommes depuis 25 ans les témoins, en offre maintes preuves évidentes. Mais tout en re-

connaissant ce qu'il renferme de vrai et d'utile, nous ne saurions admettre le point de vue sous lequel il envisage la question, ni surtout accepter les conclusions étranges qu'il en tire. Il est loin de montrer toute l'impartialité désirable, certains préjugés français le dominent et l'aveuglent si bien, qu'il adopte comme des faits réels les hypothèses les plus légèrement avancées qui ne pourraient soutenir le moindre examen attentif. Ainsi comment oser dire qu'il existe un royaume de Prusse, mais qu'on y cherche vainement un Prussien; qu'il y a bien un pays appelé l'Allemagne, mais qu'il n'existe point de peuple allemand? De semblables assertions demanderaient au moins à être appuyées sur des données exactes et précises. Mais l'auteur se contente de les avancer sans aucune preuve, puis il en déduit la nécessité de rendre à la France ses frontières naturelles, comme le seul moyen d'assurer l'avenir de l'Europe, son repos et sa prospérité. Enfin il conclut en affirmant que l'époque actuelle est la plus favorable pour arriver à ce but et que l'on ne doit pas hésiter à se précipiter dans une guerre générale où la France, appuyée par tous les peuples civilisés, peut être sûre du triomphe. C'est à dire que pour détruire la guerre il faut la guerre, et que pour rétablir l'équilibre de la justice, il faut s'emparer par une injuste aggression de ces frontières qui ne sont pas plus naturelles que celles aujourd'hui fixées, envahir des pays qui, s'ils ont été français par la force des armes, ne paraissent nullement disposés à le redevenir par leur propre volonté. Cette bizarre contradiction nous a paru fort extraordinaire de la part d'un homme qui semble avoir d'abord pris la plume dans un esprit de paix et de conciliation : elle peint du reste assez bien l'état des idées en France, où l'amour propre blessé des revers de 1813 à 1815, ne songe qu'aux moyens de prendre sa revanche et fait taire toute autre considération devant celle-là. L'opinion de l'auteur repose sans doute sur une connaissance approfondie des ressources et de la force réelle de son pays, mais il faut avouer qu'il ne s'est guère enquis de celles des pays voisins. D'ailleurs de semblables questions remises au sort des armes ne peuvent être résolues que par le canon, la discussion perdrait sa peine à vouloir redresser le jugement, et l'on ne peut nier que la France n'ait déjà une fois porté ses aigles victorieuses dans presque toutes les capitales de l'Europe. Mais il est permis de douter que ce soit là que doive conduire le principe de non-intervention, et de frémir en songeant aux affreuses chances d'un pareil conflit.

Cette brochure mérite cependant d'exciter l'attention. Elle contient des aperçus ingénieux, et des détails intéressants, en

particulier sur la guerre d'Espagne, sur l'évacuation d'Ancône et sur les causes qui ont amené la grave complication des affaires d'Orient.

SCIENCES ET ARTS.

HYGIÈNE du fumeur et du priseur. — Paris, chez Desloges. In-16, orné de vignettes, 1 fr. 50 c.

Le tabac, comme la plupart des jouissances ou des besoins factices que l'homme s'est créés, a des détracteurs et des partisans passionnés. On a tour-à-tour exagéré ses dangers et ses avantages. Les uns ont prétendu qu'il ruinait la santé, qu'il abrégeait la vie; les autres ont exalté outre mesure ses qualités précieuses. Le fait est qu'en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, l'excès seul est un mal; l'abus du tabac peut attaquer certains organes, mais son usage modéré n'offre aucun inconvénient. C'est dans cet esprit de juste milieu qu'est rédigé le petit livre que nous annonçons. Ses auteurs sont probablement fumeurs et priseurs, mais ils savent quelles précautions peuvent être nécessaires, et ils font part au public de ce que l'expérience leur enseigne à cet égard. On trouvera dans leur *Hygiène* quelques conseils utiles, quelques préceptes salutaires, entremêlés d'observations judicieuses et d'anecdotes piquantes. Peut-être y a-t-il parfois plus de recherche que d'esprit dans quelques-uns de leurs chapitres. Mais, en général, le ton plaisant qu'ils ont adopté ne cadre pas trop mal avec le sujet du livre, et de petites vignettes semées dans le texte lui donnent un caractère assez original.

TRAITÉ DE PHRÉNOLOGIE; par *G. Combe*, trad. de l'anglais, avec des notes par *H. Lebeau*. 2 vol. in-8, fig., 16 fr.

La phrénologie, si elle n'offre pas le haut degré de certitude que prétendent lui attribuer ses partisans, si elle ne constitue pas une science bien sérieuse, a du moins l'avantage d'offrir beaucoup d'attrait, de se prêter à une foule d'applica-

tions piquantes, et d'intéresser vivement l'homme du monde en lui fournissant une source inépuisable d'observations pleines d'intérêt, et qui n'exigent pas des connaissances bien profondes. D'ailleurs, tout en repoussant ses vues systématiques, on ne peut nier qu'elle ne renferme quelques principes vrais, quelques idées ingénieuses. Elle succombera sans doute bientôt comme tant d'autres théories que l'expérience et les faits sont venus tour-à-tour démolir et reléguer dans le dodomaine fantastique de l'imagination. Mais il en restera du moins quelques vestiges durables; elle aura contribué à populariser certaines notions scientifiques qui porteront leurs fruits, et, de même que sa sœur la physiognomonie, elle trouvera toujours des disciples fidèles qui se livreront à son étude avec zèle et quelquefois avec succès. En effet, quelque folles que soient ses prétentions à l'infaillibilité, on doit reconnaître qu'elle a jeté des lumières nouvelles sur les rapports réciproques du physique et du moral de l'homme, qu'elle a grandement favorisé les investigations de la science en les dirigeant vers l'étude du cerveau, cet organe mystérieux qui paraît être le siége de la pensée, l'instrument immédiat des fonctions de l'intelligence, le centre de toutes les sensations qui font communiquer l'âme avec le monde extérieur. On y rencontre une foule de détails curieux et vrais, bien propres à exciter l'intérêt le plus vif. Aussi sommes-nous bien sûrs que l'ouvrage de M. Combe trouvera de nombreux lecteurs. C'est une exposition complète du système avec une série d'applications et de faits dont la lecture, instructive sous plusieurs rapports, est en général aussi amusante que celle d'un roman. L'imagination y joue certainement un grand rôle, mais les figures de toute espèce qui accompagnent le texte permettent de se tenir en garde contre ses chimères par des expériences aussi faciles qu'intéressantes et de s'assurer ainsi du degré de confiance qu'on peut accorder aux assertions de l'auteur.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Février 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LES NÉMÉENNES de Pindare, traduction nouvelle, avec des notes, des arguments, des études, et le texte en regard; par M. *Olry*. — Paris. 1 vol. in-8.

La haute admiration de l'antiquité pour Pindare est, pour nous, un fait incontestable qui impose, à la science littéraire, le devoir d'étudier attentivement les œuvres de ce héros de la poésie lyrique. Ses chants excitèrent l'enthousiasme d'un peuple qui, heureusement organisé pour les beaux arts, s'y livrait avec l'ardeur d'une brillante jeunesse, et qui s'élançait vers la perfection dans tous les genres. Au moment où les Perses vaincus, la civilisation grecque sauvée, mille voix harmonieuses enivraient à l'envi la nation de sa gloire, où tant d'illustres poètes s'élançaient tous ensemble dans la carrière de l'émulation, Pindare sut conquérir la première place, et remporter une couronne plus disputée et plus difficile à saisir que celle d'Olympie. Jamais nom de poète ne fut proclamé avec plus de solennité par une génération contemporaine : Delphes, cette ville sacrée, que sans doute l'opinion des Hellènes place au centre de la terre parce qu'elle était au centre du monde religieux, voulut traiter comme un dieu celui qui chantait si noblement les dieux et leur race, et lui décerna le plus haut honneur auquel un mortel pût prétendre, celui d'une part dans les offrandes consacrées aux immortels. Depuis la mort du chantre de Dircé jusqu'à l'extinction finale du génie grec, l'opinion des masses et le jugement des littérateurs lui assurèrent de siècle en siècle la palme des différents genres de poésies qu'il avait cultivés :

5

tous ces suffrages se résument en quelques mots de l'orateur romain : il compte quatre poètes grecs dont la supériorité exclut toute espérance d'en approcher, et laisse au-dessous d'elle de nombreuses places qu'il est glorieux d'atteindre : ces quatre poètes sont Homère, Sophocle, Archiloque, dont les ouvrages ont péri, et Pindare, dont nous avons perdu les Dithyrambes, les Hymnes, les Thrènes ou chants de deuil, lus encore et célébrés par Horace, et dont nous ne possédons que les Epinices, où, selon l'expression du poète latin, il célèbre ceux que la palme olympique ramène triomphants dans leur patrie. Ici, la partie se prend pour le tout, la palme d'Olympie comprend aussi celles des jeux de Delphes, de l'Isthme et de Némée.

Certes, les Grecs étaient d'excellents juges en fait de poésie, et leur opinion vaut la peine d'être examinée de près, comparée avec les impressions que nous cause, à nous modernes du XIXe siècle, la lecture de Pindare. Dans les temps modernes, la haute estime dont jouit encore ce poète est une estime de tradition que fort peu de lecteurs se donnent la peine de vérifier par une étude approfondie. Pindare, de nos jours, est admiré sur parole, peu connu et peu goûté. Comment en serait-il autrement? Une musique dont l'oreille grecque était ravie, et dont on peut de nos jours discuter les principes, mais non réveiller les accords, soutenait cette poésie de toute sa puissance : l'effet de ces accords était encore augmenté par la riche décoration du chœur, par la joyeuse présence des concitoyens et des convives, la pompe des rites religieux, par l'influence des souvenirs nationaux que Pindare ne manque jamais d'évoquer. De ces brillantes fêtes de gloire et de poésie, il ne reste pour le lecteur moderne qu'un texte froid, hérissé d'épines, où tout le rebute et l'étonne à la première vue, dont les difficultés de construction et de langage font souvent une véritable suite d'énigmes, et dont le désordre apparent, les allusions savantes, les brusques transitions étonnent sa logique et déroutent son attention. Enfin, dernière raison qui a contribué à dépopulariser Pindare chez les modernes, c'est le contraste entre le génie de la poésie lyrique ancienne et celui de la poésie lyrique moderne. Chez Jean-Baptiste Rousseau, chez Pétrarque et chez d'autres, elle s'est rapprochée des sentiments que la chevalerie et le christianisme font entrer dans notre civilisation : de nouvelles inspirations, bien différentes de celles qui animent l'ode patriotique de Pindare, et les badinages voluptueux d'Anacréon, ont donné à l'ode moderne un caractère de tendresse, de délicatesse, de révélation intime qui constate une complète révolution dans les sentiments et dans les mœurs.

Cependant les juges les plus éclairés, les vrais érudits comprennent l'enthousiasme des anciens pour Pindare, et éprouvent sincèrement la même admiration. Le fait est incontestable : dès le seizième siècle, le réformateur Zwingle faisait ses délices du lyrique grec, dont la morale pure lui semblait inspirée par le même esprit qui a dicté l'Évangile. Ces appréciateurs de Pindare saisissent le fil directeur qui lie toutes les parties de chaque ode ; le désordre des détails révèle à leur attention patiente les secrets d'un art admirable ; ils y retrouvent cette harmonie qu'on admire dans tous les chefs-d'œuvre de l'art grec ; ils aiment à suivre dans son vol ce génie patriotique et religieux, dont la haute morale répondait si bien aux vertus de la Grèce républicaine. Mais ces beautés ne se révèlent qu'à des esprits familiarisés avec la pensée des peuples anciens : Pindare a besoin, pour être compris et goûté, de tous les secours de l'érudition. La critique à la fois savante et philosophique des universités de l'Allemagne, a véritablement rendu à la vie ce grand poète : les travaux de Thiersch, de Bœckh, de Dissen, ont dissipé en grande partie les nuages qui obscurcissaient sa pensée, et rétabli, pour ainsi dire, les circonstances historiques, l'entourage vivant qui peut nous faire partager, ou du moins comprendre, le culte de ses contemporains.

Les découvertes, les résultats de l'érudition allemande relativement à Pindare sont encore peu connus en France, et M. Olry, le nouveau traducteur et commentateur des Néméennes, s'est proposé de combler en partie cette lacune dans la littérature française. Sa tâche, en la réduisant à celle d'exploiter des mines si abondantes, était encore suffisamment difficile, et on peut dire qu'il a rendu un service essentiel aux gens de lettres qui désirent apprécier par eux-mêmes le mérite du lyrique grec, et particulièrement aux jeunes philosophes qui exercent leurs forces dans cette lecture laborieuse. Mais cette utilité est-elle aussi grande qu'elle aurait pu l'être? L'illustration des Néméennes est-elle aussi complète qu'on avait droit de l'attendre?

De toutes les parties de ce travail que cette question nous appelle à examiner, l'introduction est celle qui nous a le moins satisfait. La lecture de Pindare, pour devenir intéressante, suppose une riche abondance de notions préliminaires qui ne pouvaient trouver place que dans cette introduction. Nous aurions désiré d'y voir une bonne vie du poète, dont les matériaux n'étaient pas difficiles à rassembler ; si la biographie exacte et complète est devenue un des flambeaux de l'histoire littéraire et de la critique, un genre de poésie qui est tout de circonstance et d'allusion peut moins que tout autre

s'en passer. Par la même raison, et d'après les progrès croissants de l'histoire littéraire, qui ont jeté quelque jour sur le développement des différentes branches de la poésie chez les Grecs, nous avons été surpris de ne point voir l'appréciation de Pindare préparée par celle de ses devanciers et de ses rivaux dans la carrière. Enfin une chose non moins essentielle, c'étaient des notions archéologiques, à la hauteur de la science actuelle, sur les grands jeux de la Grèce, sur leurs rapports avec la religion et le mythe qui dominaient dans ces réunions nationales, et qui dominent dans les Epinices ou chants de victoire, sur les divers honneurs que les vainqueurs recevaient sur le théâtre de leurs succès, et plus tard dans leur patrie. Certes, la poésie pindarique fait partie d'un ensemble de civilisation et de culture religieuse, artistique, littéraire, dont on ne peut la séparer sans de graves inconvénients. Au lieu de tous ces renseignements si nécessaires, que trouvons-nous dans cette introduction? Des explications sur le plan de l'ouvrage, sur les principes de la traduction qui auraient pu se concentrer en deux ou trois pages, puis, pour toute notice historique sur Pindare, un extrait des voyages d'Anacharsis, qui sont entre les mains de tout le monde, morceau d'éloquence académique digne de la plume élégante et de l'érudition de l'abbé Barthélemy, mais insuffisant au point de vue de la critique moderne, et dans son enthousiasme un peu factice, ne représentant pas toujours sous ses véritables traits le génie de Pindare et de son siècle. Parmi les idées fausses qu'on y rencontre, je n'en citerai qu'une des moins graves. Est-il bien vrai que la multitude admirât ces hymnes sans les comprendre? était-ce bien au peuple grec qu'il pouvait suffire que des images vives passassent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyants frappassent à coups redoublés ses oreilles étonnées? Si cette supposition que Barthélemy fonde sur un seul passage de Pindare avait été vraie, « les juges éclairés auraient-ils toujours placé cet auteur au premier rang des poètes lyriques? » Il s'agit d'un peuple doué d'une admirable promptitude d'esprit, vivant pour ainsi dire dans une atmosphère de poésie; le fond historique et mythologique de ces hymnes était connu de tous, attendu de tous, le choix en était déterminé par les localités et les circonstances, et, je l'avoue, je ne puis me faire à l'idée que cette poésie essentiellement nationale, où le sublime artiste cherchait à se mettre en harmonie avec les souvenirs et l'orgueil de chaque peuplade, n'ait été comprise que d'un petit nombre de connaisseurs. Répéter sur la foi de Barthélemy une pareille assertion, sans même citer le vers de la seconde Olympique sur lequel elle repose et qui se trouve

au bas de la page dans les éditions de l'Anacharsis, c'est porter un coup funeste à la gloire du poète qui, dès-lors, devient incompréhensible, et n'a plus de racines dans le sol qui la vit fleurir.

Le commentaire de M. Olry vaut mieux que son introduction : peut-être en a-t-il un peu trop multiplié les rubriques ; après l'argument de chaque ode, vient un commentaire latin sous le texte, puis une étude qui est un autre commentaire, puis des notes explicatives : il en résulte aussi des répétitions oiseuses. Dans le commentaire latin, les notes grammaticales descendent à des détails dont on ne doit pas avoir besoin quand on aborde l'explication de Pindare. Ce n'est pas rendre à la philologie de solides services que de dispenser l'étudiant de feuilleter son Alexandre et son Burnouf.

Disons enfin quelques mots de la traduction. On ne saurait imaginer une œuvre plus difficile que celle de traduire Pindare en français, c'est une lutte prodigieusement inégale entre deux idiômes dont la nature présente le plus frappant contraste. Il est impossible de rendre en français les caractères essentiels de la poésie de Pindare, la hardiesse de ses inversions, l'admirable souplesse et l'infinie variété de sa période, la puissance de combinaison qui lui permet de présenter en un ou deux mots tout un tableau. Cependant on peut en approcher en employant toutes les ressources de notre belle prose poétique, et, à cet égard, nous approuvons les principes du nouveau traducteur. Ces principes sont généralement reconnus de nos jours, il faut reproduire autant qu'il est possible les tournures de l'original, ses constructions, ses périodes poétiques, ses épithètes, ses métaphores : il n'est pas moins vrai que depuis que des ouvrages justement estimés ont, sans la dénaturer, répandu sur la prose française une partie du luxe de la poésie, et relevé ce brillant avantage par le mérite de la précision, l'idiôme du traducteur de Pindare ou d'Horace est trouvé. Mais il n'est pas donné à tous de posséder les ressources de cet idiôme tout inférieur qu'il est à celui de Pindare. M. Olry a surpassé ses devanciers en élégance et en fidélité, et pourtant l'effet total de sa traduction n'offre bien souvent qu'un pâle reflet de la vie et des beautés de l'original ; contre les principes qu'il professe, il tombe dans le prosaïsme. La concision de Pindare s'affaiblit en se délayant, ainsi, première Néméenne, vers 26, πολλῶν ἐπέβαν καιρὸν οὐ ψεύδει βαλών. Cette réflexion rapide, que relèvent deux métaphores, et qui sert de transition entre un majestueux tableau de la gloire de la Sicile et un éloge de l'hospitalité de Chromius, est

rendue par cette phrase traînante : *Je traite bien des sujets d'une manière opportune et sans proférer de mensonge.* Ce défaut se montre surtout dans la manière de rendre les maximes, telles que celle-ci : *Tout homme a son aptitude particulière, et, dans la carrière de la vie, chacun doit diriger ses efforts dans le sens de sa propre nature.* Mais il serait injuste de ne pas reconnaître que souvent une prose élégante et facile rend assez heureusement l'allure du poète, surtout dans les récits rapides où il se complaît à développer les traditions mythiques : pour laisser à nos lecteurs une impression favorable au sujet d'un travail dont la difficulté comme le mérite réel doivent adoucir la sévérité de la critique, nous citerons quelques lignes de la neuvième ode. « Adraste et ses frères devinrent les plus puissants » des Grecs à la blonde chevelure. Alors ils conduisirent une » armée vers Thèbes aux sept portes, sous des auspices bien » peu favorables. Jupiter n'avait point, en lançant la foudre, » encouragé ces téméraires à quitter leur patrie ; loin de là, il » les détournait d'une telle expédition. Mais toute cette foule » courait à une perte certaine, avec ses chevaux et ses armes » d'airain. Arrivés sur les bords de l'Ismène, la mort leur ferma le chemin du retour, et leurs corps engraissèrent la fu» mée blanchâtre de sept bûchers qui consumèrent ces jeunes » guerriers. Toutefois Jupiter, de sa foudre indomptable, ou» vrit le vaste sein de la terre sous les pas d'Amphiaraüs, et » l'engloutit avec son char, avant que la lance de Périclymène » l'atteignît par derrière et que ce cœur belliqueux fût abreuvé » de honte. Car, au milieu des terreurs inspirées par les Dieux, » tous fuirent, même les fils des Dieux. »

A^dré^ C^s^, *professeur à l'académie de Genève.*

LA DIVINE ÉPOPÉE; par *Alexandre Soumet.*—Paris, Arthus Bertrand. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce qu'ont déjà tenté Dante, Milton et Klopstock, M. Soumet l'essaie à son tour. Il prend le mystère chrétien pour sujet d'un grand poème. Mais ce qui le distingue de ses devanciers, des deux derniers surtout, c'est qu'il n'emprunte presque rien au passé ; les vicissitudes du genre humain, les événements de notre terre sont pour lui de l'histoire ancienne qui ne figure dans son œuvre que comme des souvenirs présentés sous la forme du récit. C'est l'épopée de l'avenir qu'il a voulu faire, et son poème commence après la fin du monde.

Puis, l'idée qui le domine est fort belle, sans doute, mais n'est pas très-orthodoxe : c'est l'opinion d'Origène touchant les peines éternelles, condamnée par les conciles. Il s'est inspiré d'une pensée de saint Chrysostôme, qui dit quelque part que Jésus a brisé les portes d'airain de l'enfer, *afin que ce lieu ne fût plus qu'une prison mal assurée*. Dès le début, l'auteur nous introduit dans le ciel :

Salut ! ô palmiers d'or ! palais de cymophane !
Jardin où nulle fleur du désir ne se fane :
Où, comme un saint trésor, la vie est au Seigneur ;
Où s'éteint l'espérance à l'éclat du bonheur !
Du bonheur, diamant à la mystique flamme,
Fait des rayons de l'ange et des pleurs de la femme,
Lorsque vers le Sauveur se sentant attirer,
Aux portes de l'Eden elle revint pleurer.
Salut, séjour flottant, sanctuaire qu'habite
La belle éternité dont l'extase palpite ;
Où le cœur, chaste autel, garde le même feu ;
Paradis incréé, profond firmament bleu !
Abîme de transports sondé par la prière,
Où l'âme absorbe Dieu, comme un flot la lumière !

Là sont les justes qui contemplent le Tout-Puissant et s'unissent aux concerts célestes des séraphins. Les joies ineffables de cet heureux séjour sont peintes avec une imagination aussi riche que gracieuse. Entre autres traits remarquables, je citerai celui d'une bonne action, qui, éclose sur la terre,

Apparaît dans les cieux toute transfigurée ;
De son nouveau royaume elle a pris la durée,
Brille pour les élus dans sa virginité,
Etale à leur regard son manteau de clarté,
Grandit, passe et repasse, et se pose, immortelle,
Aux pieds du bienheureux qui la créa si belle.

Cependant, au milieu des mystiques palais, une jeune vierge, la belle Sémida, triste et pensive, paraît regretter au ciel l'air natal. Elle soupire, elle pleure, elle prie, et ses yeux, tournés sans cesse vers la terre qu'elle a quittée, semblent ne pouvoir supporter l'éclat radieux de sa nouvelle demeure. A son aspect, la sensible Madeleine s'émeut ; elle veut connaître sa douleur, obtenir sa confiance, et bientôt une vive sympathie unit ces deux âmes de la même trempe.

Sémida regrette celui qu'elle a aimé et qu'elle cherche vainement au nombre des élus. Aussi quel est son désespoir lorsque le Christ, attiré par ses plaintes, vient lui apprendre

que son bien-aimé, qu'Idaméal est le roi de l'abîme! C'est l'homme orgueilleux qui a vaincu Satan, mais pour lui ravir son pouvoir infernal, pour substituer l'empire des réprouvés à celui des anges déchus qui, précipités au fond de l'enfer, gémissent impuissants sous le poids des rocs énormes que les enfants de la terre ont entassés sur eux. L'image est neuve et hardie. Mais Sémida sent redoubler ses larmes à cette pensée, elle oublie qu'elle est immortelle, s'abandonne plus que jamais à sa douleur,

. . . . et le ciel, autour de la victime,
Tressaillit de pitié sous un deuil unanime.

Le Christ lui-même est troublé; son cœur, plein d'amour, comprend que le bonheur ne saurait exister à de telles conditions.

Oui, le Sauveur cacha sa tête généreuse,
Pour ne pas voir pleurer la cité bienheureuse;
Comme si, dans son sein, à son tour s'émouvait
Sa grande âme de Verbe en qui la paix vivait;
Comme si sa pensée, immense réceptacle,
Sentait qu'elle s'ouvrait à ce plaintif miracle,
Pour le prendre stérile et pour le féconder,
Pour lui donner des fruits que l'Eden pût garder.

Il veut compléter son sacrifice, racheter l'enfer comme il a racheté le monde; il monte vers son Père et obtient de lui ce dernier bienfait. La rédemption sera donc parfaite : plus d'exclusions, plus de bornes étroites, tous les hommes seront réunis dans le céleste séjour. Mais pour accomplir cette grande œuvre de miséricorde, il faut une nouvelle passion, un nouveau Golgotha. Jésus doit descendre aux enfers, comme jadis sur notre terre, et subir un second supplice qui accumule sur sa tête tous les tourments des réprouvés, comme il porta jadis tous les péchés des hommes. La doctrine catholique du salut renfermé dans l'Eglise n'est plus assez large; le christianisme la déborde, et les conséquences en sont graves; car il n'y a dès-lors plus d'hérésie, il n'y a plus d'autorité.

L'auteur nous conduit maintenant dans le séjour des peines. En lisant ce chant troisième, on ne peut s'empêcher de songer au Dante, non qu'il y ait précisément imitation, mais il est bien difficile de décrire deux fois un semblable lieu. Cependant, malgré cet inconvénient inhérent à la nature du sujet, il est impossible de ne pas admirer le beau talent du

poëte, et l'on me pardonnera sans doute une citation un peu longue, qui me paraît propre à le faire apprécier.

Des treize visions le cercle est parcouru.
Un des points de l'enfer ainsi m'est apparu,
Et j'ai heurté long-temps, dans ma course effarée,
Contre ses rocs de feu ma lyre torturée.
Muse, reposons-nous..... Peuples des lacs fumants,
Vous m'appelez en vain vers d'humides tourments!
Tu m'appelles en vain, ô toi! qu'un incendie
Lance du sein profond de sa flamme agrandie
Entre les bras glacés des fantômes hurlants
Qu'un orage de neige emporte dans ses flancs.

Tel, quand Moscou, levant sa torche indépendante,
Se faisait, pour sa mort, une chapelle ardente,
Un géant, qu'ombrageaient cent drapeaux frémissants,
Dans le cercle embrasé tordait ses bras puissants.
Il explore en fureur le réseau de murailles
Où son aigle, surpris dans les brûlantes mailles,
Interrompait ce vol dont l'arc universel,
S'appuyant sur Cadix, penchait vers Archangel.
Il a vu contre lui s'allumer sa conquête.
Tout labouré de feux, de sa base à son faîte,
Il lutte; et le Kremlin, du sol déraciné,
Tombe, heurté par lui, sur Moscou calciné.
Mais ce combat éteint, un autre le remplace;
La mer de feux le jette à l'ouragan de glace.
La lutte recommence, et le colosse altier,
Le colosse invaincu, se levant tout entier,
Plus haut que le nuage a redressé sa tête:
Ses bras, pour l'étouffer, s'ouvrent à la tempête.
Il ne croit pas encore, en le sondant à fond,
Pour l'engloutir armé, l'hiver assez profond;
Et dans cette nature aux glaces asservie,
Son sein respire encor la gloire, air de sa vie.
Vain espoir qu'entretient le portrait d'un enfant!
Sa cuirasse de fer sous les frimas se fend.
Que lui sert d'écraser le Russe, qui l'assiége!
Chaque chant de triomphe est un tombeau de neige;
Et dans ces longues nuits dont se voile son sort,
Le sommeil, comme à Sparte, est frère de la mort.
Et la faim, spectre blême, en pleurs dans l'ombre noire,
Ronge les chevaux morts qu'attelait la victoire.
Devant ses yeux lassés, dévorants horizons,
Vous déroulez sans fin vos steppes de glaçons!
Fleuves, que le géant traverse sous l'armure,
Vous tressez de glaçons sa noire chevelure!
Son pied, fumant encor, sur le sol se raidit.
Au chaos de frimas dont le cercle grandit,

Il jette, en s'enfuyant, son trophée en ruine ;
La croix du grand Ivan tombe de sa poitrine ;
Et de ses doigts crispés roule sur le chemin
Le globe impérial mal rivé dans sa main.
O chute d'un héros ! fatidique naufrage !
L'âme de l'avenir gémit dans cet orage.
A force d'augmenter son poids de demi-dieu,
Du char de la victoire il a rompu l'essieu ;
Et, comme cette neige au vent glacé du pôle,
Le monde qu'il créait en poussière s'envole.
Lancé par le destin plus haut que tous les rois,
Il écrase son trône en tombant du pavois ! ! !
Bientôt l'exil, la mort..... immesurable perte !
Qu'un seul homme de moins rend la gloire déserte !

On voit que, par une heureuse alliance de l'antique pureté classique avec l'audace moderne, M. Soumet a su donner à sa poésie l'accent le plus noble, le mouvement le plus énergique, sans nuire en rien à sa belle harmonie. C'est un exemple remarquable de la transaction qui devait nécessairement s'opérer entre les deux systèmes dès qu'un poète assez fort mettrait la main à l'œuvre. La nouvelle école peut, avec raison, revendiquer sa part dans ce précieux résultat. Mais il est juste de reconnaître aussi ce que l'auteur doit au respect des anciennes traditions.

Le Christ descend donc dans l'abîme, où il trouve Idaméal entouré de son peuple, auquel il raconte sa vie passée, c'est-à-dire les destinées de l'humanité, depuis l'origine du monde jusqu'à sa fin. Ce récit, plein d'images, de symboles mystiques, n'est pas toujours très-facile à comprendre, mais la majesté du style, le charme des descriptions, les élans de l'inspiration vous entraînent, vous captivent, et l'on n'y rencontre point cette fatigante monotonie, écueil ordinaire des longs poèmes.

Les réprouvés en agissent avec Jésus comme les Juifs ; il est saisi, garotté, jugé, et condamné de nouveau à subir le supplice de la crucification. Une immense croix est élevée sur le mont qui forme la base de l'enfer, et le fils de Dieu subit encore une fois les angoisses d'une horrible agonie.

Alors, sublime idée, aussi grande que hardie, Satan, l'ange rebelle, l'indomptable génie du mal, fond en larmes, le remords se glisse dans son cœur, et, le premier, il donne l'exemple de la soumission, du repentir, du retour à la foi dont il était l'ennemi le plus invétéré. Cette croix unit l'enfer au ciel, sert de chemin à tous les malheureux exilés pour rentrer dans leur céleste patrie, et le mystère de grâce et d'amour se trouve accompli.

Telle est cette épopée, qui se distingue à la fois par une grande puissance d'imagination, et par la singulière sagesse avec laquelle l'auteur fait usage des ressources brillantes de son talent. Frappé des beautés nombreuses que renferme cet ouvrage, et surtout de l'absence de toute exagération systématique qui s'y fait remarquer, je ne saurais m'arrêter aux critiques de détails que plusieurs de ses parties peuvent suggérer. Je préfère terminer cet article par une observation générale sur la tendance du poème. N'est-il pas curieux de voir ainsi, l'un après l'autre, tous les poètes de notre époque qui ont débuté par des chants fortement empreints des doctrines exclusives du catholicisme, entraînés par la marche de leur talent à s'éloigner toujours davantage de cette route étroite, à élargir de plus en plus l'horizon de leur pensée, et à rompre enfin avec cette Eglise dont ils semblaient être les soutiens les plus fermes. Ce phénomène, que j'ai déjà plusieurs fois signalé, me semble jeter un jour tout nouveau sur les conséquences probables de ce qu'on appelle le réveil religieux.

QUATRE ANS sous terre; par *Jules Lacroix*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. J. Lacroix n'avait encore rien fait de si mauvais que ce roman, soit sous le rapport de l'invention, soit sous celui de la forme. Son sujet n'est autre chose que le trop scandaleux procès dont le public s'est si vivement préoccupé depuis quelques mois. S'il n'a pas reproduit exactement les mêmes circonstances, du moins il en a choisi de tout-à-fait semblables, et a prétendu plaider ainsi la cause de la femme qu'il appelle une pauvre victime abandonnée de Dieu et des hommes. Décidément, les littérateurs français se font les avocats de toutes les plus mauvaises causes; on dirait que les grands criminels leur appartiennent, et que la justice marche sur leurs brisées en voulant s'en emparer. Il est vrai qu'ils peuvent bien les confondre aisément avec les personnages de leurs drames lugubres, et faire valoir avec quelque raison leurs droits d'auteurs. C'est une société qui est l'expression de cette littérature féroce dans laquelle ils ont mis tout leur espoir, et ils ne se résignent pas volontiers à la voir reléguée dans les bagnes, dans les maisons de force ou traînée sur l'échafaud. En effet, n'est-il pas bien désagréable qu'un jury bourgeois vienne se jeter au travers de cette poésie à laquelle il ne veut rien comprendre, et la fasse disparaître devant la triste réalité d'un jugement criminel? Que deviendront alors, je vous le de-

mande, les âmes incomprises, si vous ne leur permettez pas de se faire un peu de place, de se créer une petite sphère de vie et d'activité, en rompant quelques-uns des liens qui étouffent leur essor dans notre société positive et méthodique? Il faut avouer que c'est cruel pour un écrivain à la mode de voir ainsi tous ses héros de romans défiler sur les bancs de la cour d'assises, et y trouver le prix de leurs méfaits, ni plus, ni moins que des coquins vulgaires, que des voleurs de grand chemin, ou des assassins de profession. Voilà donc ces esprits d'une trempe supérieure, ces êtres exceptionnels mis au rang des forçats; on ne tient nul compte de la violence de leurs passions comprimées, du développement de leur haute intelligence, du sens énigmatique de leur mystérieuse destinée. O justice prosaïque, qui appelle un chat un chat, et Rollet un fripon! Et, mais ne comprend-elle pas que ses arrêts frappent toute cette littérature moderne, dont les œuvres hardies devaient faire oublier nos vieux classiques, et détrôner tous les romanciers du monde depuis Cervantes jusqu'à Walter Scott? Comment voulez-vous que nos hommes de lettres souffrent en silence une pareille usurpation?

Aussi, M. Jules Lacroix n'a point reculé devant le prononcé définitif de la cour de cassation. Seulement, par mesure de prudence, sans doute, il n'appelle personne par son nom, et cache son plaidoyer sous un titre qui n'a pas le moindre rapport avec le contenu du livre. J'ai long-temps cherché ce que pouvaient signifier ces *quatre ans sous terre*, et je n'ai pu découvrir le sens qu'y attache l'auteur; je l'avoue, il est beaucoup trop profond pour moi. Mais s'il m'est impossible d'apercevoir ce qu'il y a dessous, je pourrai du moins vous dire ce qui se trouve derrière. C'est l'histoire d'une jeune fille qui se désole d'être obligée d'épouser un digne homme plein de probité, mais pas le moins du monde romanesque, ce qui ne l'empêche pas de posséder toutes les vertus et les qualités possibles. Seulement ne pouvant s'habituer à l'idée de n'avoir qu'un honnête mari, qui l'aime tout prosaïquement, elle veut se soustraire par le poison à ce joug insupportable. Elle se procure de l'arsenic sous un prétexte quelconque, et le breuvage fatal est déjà sur ses lèvres lorsque son époux la surprend, lui arrache le verre, et par un sublime dévoûment s'empoisonne lui-même afin de lui rendre sa liberté. Ici s'arrête le roman, mais l'auteur nous promet une seconde partie dans laquelle nous verrons la pauvre jeune femme accusée du crime le plus horrible, et succombant, sans doute, sous un réseau de machinations infernales tissé par la méchanceté pour accabler cette innocente victime. Tout cela est

assez niaisement conçu, platement écrit : les caractères sont en général à côté du vrai, le style manque de cette énergie et de ce mouvement qui caractérisent d'ordinaire les œuvres de M. Jules Lacroix; on n'éprouve pas le moindre intérêt pour aucun des personnages qui figurent dans ce mauvais drame; en un mot, je le repète, jamais l'auteur n'avait rien fait de si médiocre. Mais vous comprenez aisément son but et quelle étrange justification se cache sous cette allégorie maladroite. Pauvre littérature! à quel sot rôle on te fait descendre! Tes prétendus soutiens se chargent ainsi de réaliser plus promptement qu'on ne le croyait les prédictions de la critique; ils semblent avoir hâte de compléter ta ruine, et de s'ensevelir eux-mêmes sous tes décombres. Heureusement, tu es plus forte qu'eux, et l'on peut encore espérer qu'eux seuls succomberont victimes de leurs tristes efforts. Cette école présomptueuse passera comme tant d'autres, et il n'en restera que quelques principes féconds, qu'elle a entrevus au milieu de ses erreurs et de ses excès, mais dont son aveuglement l'empêche de recueillir elle-même les fruits.

LA PEAU DU LION et la chasse aux amants; par *Charles de Bernard*.— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici deux titres certainement fort bizarres, mais qui sont très-bien justifiés par les charmantes nouvelles de M. Charles de Bernard. Ce ne sont pas seulement des enseignes destinées à piquer la curiosité, l'auteur y attache un sens réel, et le développe avec son talent ordinaire de la manière la plus propre à soutenir l'intérêt de ses lecteurs. D'ailleurs, on remarquera sans doute avec plaisir la tendance morale qui dirige sa plume. Je n'ai nulle envie de voir les romanciers prendre un ton de prédicateur, mais je crois qu'on doit désirer qu'ils respectent en général un peu plus les idées d'ordre et de convenance sur lesquelles repose notre édifice social. Sous ce rapport, M. Ch. de Bernard est très-supérieur à la plupart de ses rivaux, et je ne pense pas me tromper en disant qu'il trouve précisément dans cette voie, aujourd'hui peu fréquentée, l'un des principaux éléments de son succès. C'est un excellent moyen d'être original; ainsi, au lieu de nous montrer des séducteurs triomphants et des maris trompés, des femmes incomprises et des roués à bonnes fortunes, M. Ch. de Bernard prendra le revers de la médaille et choisira pour héros des maris adroits et sages, des femmes vertueuses, et nous offrira quelque tableau d'amour conjugal, tel qu'il s'en trouve heureusement encore dans le monde

réel. On a dit que la littérature était l'expression de la société; mais si, comme on ne saurait le nier, il existe une bonne et une mauvaise société, n'est-il pas juste qu'elles aient chacune une expression différente? La seconde ne possède déjà que trop d'organes dans le domaine du roman; M. Ch. de Bernard a donc avec raison pensé que le meilleur moyen de se distinguer était de tirer la première de l'oubli dédaigneux dans lequel les autres la laissent.

La Peau du Lion est l'histoire d'un de ces fats à la mode, qui croient n'avoir qu'à se présenter pour séduire toutes les femmes par l'attrait de leurs paroles fanfaronnes et menteuses. Après avoir dissipé son bien au milieu des orgies de l'un de ces clubs fashionables, où M. de Balzac aime tant à prendre ses personnages, il croit trouver une proie facile dans une jeune veuve étourdie et légèrement coquette, dont la fortune tente fort son avidité. Ses premiers efforts sont couronnés d'un plein succès. La jeune veuve se laisse volontiers courtiser, et paraît prête à lui donner sa main. Sur ces entrefaites arrive un ancien amant, homme d'un âge plus mûr sans doute, mais qui réunit aux agréments extérieurs les avantages solides, les qualités du cœur et le précieux trésor d'une réputation sans tache. Déjà une fois repoussé par la jeune femme capricieuse, qui n'a d'autre grief contre lui qu'un prétendu soupçon de lâcheté, il conserve peu d'espoir, et ne vient que dans le but de veiller sur elle, d'empêcher qu'un mauvais mariage ne compromette l'avenir de celle qu'il aime toujours malgré ses dédains injustes. Il veut démasquer le fat impudent qn'on lui préfère, et dans cette intrigue conduite avec autant d'art que d'esprit, il déploie une loyauté, un courage, un dévouement qui dissipent bientôt toutes les préventions de la charmante veuve. Elle finit par chasser honteusement son misérable prétendu, et accorde sa main à celui qui l'a si bien méritée. Ce récit est semé de jolis détails, d'incidents plein de gaîté, d'observations vraies et piquantes, qui en font une lecture fort agréable.

Dans la *Chasse aux amants*, nous voyons un peintre fort amoureux de sa femme, mais qui semble l'être encore plus de son art. Sa femme étant très-jolie, il en résulte qu'un essaim d'amants jeunes et vieux, comptant sur cette apparence qui les trompe, voltigent autour d'elle, se disputant la conquête de son cœur. Ils croient que d'un côté l'artiste, tout occupé de ses tableaux, ne s'apercevra de rien, et de l'autre, l'épouse négligée ne résistera que faiblement à leurs attaques savantes. Les choses en viennent au point que la femme elle-même commence à s'inquiéter de l'indifférence de son mari. Mais une explication franche et amicale suffit

pour rapprocher deux êtres qui s'aiment et se comprennent. L'artiste dissipe ses craintes en lui prouvant qu'il sait tout, en lui montrant un tableau dans lequel il livre ces séducteurs impuissants à la risée publique. La seule menace d'une pareille vengeance fait bientôt fuir la troupe ennemie, qui demande grâce et préfère renoncer à ses projets, plutôt que d'affronter le ridicule d'une semblable exposition. Cette bluette est racontée avec esprit, avec aisance; ce n'est qu'un feuilleton de journal, mais un feuilleton bien fait, qui gagne à être réuni dans un volume où l'on peut le lire d'un bout à l'autre sans interruption.

LETTRES CHOISIES de Mme de Sévigné à sa fille et à ses amis, précédées de l'éloge de Mme de Sévigné par Mme *A. Tastu*, couronné par l'Académie française, et de l'extrait du rapport de M. *Villemain*. — Paris, chez Didier. 1 gros vol. in-12, 3 fr. 50 c.

L'éloge de madame de Sévigné par madame Tastu est une notice pleine d'intérêt qui figure fort bien en tête de ce choix, fait avec goût et jugement. Cependant nous aurions préféré dans un morceau pareil plus de naturel, plus de laisser-aller, un style moins tendu, quelque chose de moins grave et solennel. En effet, ce que l'Académie demandait sans doute, c'était l'éloge littéraire et non point l'éloge moral de madame de Sévigné. Ses lettres sont un modèle d'aisance, de grâce et d'esprit, mais ce n'est ni la profondeur des pensées, ni la hauteur des vues qu'il faut y chercher. Il s'y trouve même bien plus de protestations extérieures que de sentiments intimes et réels. Ainsi que madame Tastu le dit elle-même, l'écrivain avait la conscience de son talent, et dès-lors il est permis de croire que sa plume n'obéissait pas toujours à la seule impulsion du cœur et se laissait quelquefois guider plutôt par les exigences de la forme sous laquelle il est bien difficile de retrouver la véritable nature du fonds. Pourquoi s'attacher à vouloir faire de madame de Sévigné une femme accomplie, quand on est obligé de convenir que son esprit ne fut pas assez supérieur pour secouer la plupart des préjugés de son temps, que les élans de son âme ne s'élevaient guère au-dessus de la sphère étroite des convenances dans laquelle se renfermait le grand monde à cette époque, qu'enfin, malgré sa vive et passionnée tendresse pour madame de Grignan, la mère et la fille ne pouvaient vivre ensemble et avaient besoin d'être séparées pour s'adorer? Tout cela ne change absolument rien au mérite littéraire de sa correspondance, et je ne vois pas quel avantage on prétend retirer d'une fausse appréciation des faits. Ce ne sont pas des leçons de morale, des pré-

ceptes de conduite, des principes directeurs qu'on vient chercher dans les lettres de madame de Sévigné; je ne pense pas que beaucoup de personnes regrettent avec madame Tastu qu'elle n'ait point écrit un traité sur l'amitié. Son style même, tout merveilleux qu'il soit dans l'emploi qu'elle en a fait, n'aurait certainement rien valu pour un ouvrage didactique et profond. Ainsi que le dit madame Tastu, sa correspondance nous offre en quelque sorte le journal de son époque, c'est-à-dire de la société noble, car du peuple il n'en était pas plus question alors que s'il n'en eût point existé. « Là, nous apparaît dans sa pompe cette monarchie de Louis XIV, avec ses fêtes, qui feraient croire aux magnificences fabuleuses des Mille et une Nuits; ce palais qui était une ville, cette cour qui était une province, cette royale Majesté qui tenait tant de place, que pour remplir aujourd'hui le vide de sa demeure déserte, il a fallu faire appel à tous les siècles, à toutes les gloires du pays. » On peut ajouter encore que c'est un tableau piquant des misères, des faiblesses, des petites vanités et des tristes intrigues qui se cachaient derrière ce faste brillant. Les lettres de madame de Sévigné sont l'un des livres qui font le mieux connaître le siècle de Louis XIV et comprendre la chute rapide de cette monarchie en apparence si forte et si stable. Dans l'abandon familier de la correspondance, l'écrivain dévoile naïvement les plaies qui rongeaient le cœur de la société; elle-même donne l'exemple de la légèreté qui dominait tous ses rapports, toutes ses convictions. Madame Tastu le fait très-bien sentir lorsqu'elle nous dit en parlant de madame de Grignan : « Avec nos idées d'aujourd'hui, nous nous étonnons de voir madame de Sévigné lui répéter sans cesse : « Aimez, ai-» mez Pauline; hélas! on n'a que sa pauvre vie en ce monde; » pourquoi donc se priver de ces *petites satisfactions?* » Nous ne comprenons pas qu'il faille supplier une mère pour garder sa fille auprès d'elle, et se laisser aller à la douceur de l'aimer. Il en était ainsi pourtant. L'intérêt d'une maison obérée condamnait les filles au couvent. Ce n'était plus qu'en faveur de l'héritier du nom qu'on osait dès-lors se livrer à sa tendresse; et de quelle manière encore une mère comme madame de Grignan prouvait-elle cette tendresse! De ce fils unique et chéri, elle faisait à seize ans un capitaine de mousquetaires; elle lui levait elle-même une compagnie qui était la plus belle de l'armée, lui montait son équipage de campagne, se gênant et se ruinant pour qu'il ne manquât de rien, et l'envoyait risquer sa vie pour le service du roi et l'honneur de son nom. »

Je ne pense donc pas que de telles idées si contraires à la vie de famille et à toutes les vertus dont elle est la source, mais

qui, je le reconnais, tenaient aux mœurs du temps, soient un modèle à offrir aux femmes. La gloire de madame de Sévigné repose sur d'autres titres ; elle me paraît essentiellement littéraire, et c'est dans ce sens seulement que je répéterai avec le comte de Bussi-Rabutin : « Rien n'est plus beau que les lettres de madame de Sévigné ; l'agréable, le badin et le sérieux y sont admirables ; on dirait qu'elle est née pour chacun de ces caractères. Elle est naturelle, elle a une noble facilité dans ses expressions, et quelquefois une négligence hardie, préférable à la justesse des académiciens. Rien ne languit dans son style, rien n'y est forcé ; il n'y a personne qui ne crût qu'il en ferait bien autant : » et comme il ajoute dans son mauvais italien : *ma questo facile è quanto difficile.*

Contes et mélanges de littérature; par M. le comte de Vaublanc. — Paris. 1 gros volume in-8 de 700 pages.

M. le comte de Vaublanc n'est pas un littérateur de notre époque. Par son âge, par ses principes et ses tendances, il appartient à un autre siècle, et pour bien juger ses écrits il faut se reporter au temps qui a précédé la révolution. Du reste lui-même nous en fournit les moyens en nous offrant un tableau de ce qu'était alors la bonne société française. Il nous introduit dans un salon de Vendôme, au milieu d'une réunion d'hommes et de femmes distingués par leur esprit agréable, par leurs manières polies, par leurs mœurs simples et pures, non encore atteintes du souffle corrupteur de la capitale. On ne doit donc s'attendre à rencontrer chez lui ni les qualités ni les défauts de la nouvelle école littéraire. Ainsi, son style n'offre point ce mouvement rapide, cette abondance d'images, cette hardiesse périlleuse qui distinguent nos écrivains actuels. Il est demeuré fidèle aux vieux errements, et sa phrase, un peu guindée, ne s'écarte jamais de la limite exacte que lui prescrit la règle. Son imagination se renferme également dans une certaine sphère dont elle ne franchit point les bornes ; il lui interdit ces écarts brillants, mais dangereux, qui ont été tout à la fois la gloire et l'écueil de la littérature moderne. Ses contes sont des récits assez bien faits, écrits d'une manière correcte, mais un peu tendue, un peu froide. Il ne faut pas y chercher l'intérêt palpitant du genre dramatique dont on a tant abusé dans ces derniers temps. On éprouvera plutôt en les lisant un certain repos qui n'est pas sans quelque charme, et l'on sera frappé du singulier contraste que forme cet écho d'une autre époque au milieu des productions du jour.

A la suite de ces contes se trouvent trois morceaux remarquables. Le premier est un *Essai sur le style de Fénelon et de Bossuet*. M. de Vaublanc s'attache à prouver que le *Télémaque* ne saurait être cité comme un exemple de l'heureux emploi qu'on peut faire de la prose poétique, car le style de Fénelon se distingue, au contraire, par son élégante simplicité, toujours exempte d'enflure et de recherche affectée. Le sujet éminemment poétique influe bien sur le langage et lui donne un ton noble, élevé, majestueux quelquefois, mais plein de naturel, et où les expressions les plus communes sont heureusement employées de manière à produire un grand effet. La comparaison de quelques passages de *Télémaque* avec des scènes à peu près semblables empruntées au *Gonzalve de Cordoue*, de Florian, fait très-bien ressortir cette différence, et la supériorité incontestable de Fénelon, dont le roman est un chef-d'œuvre de beau style, tandis que Florian nous offre tous les défauts de la prose poétique. M. de Vaublanc critique avec raison cette alliance malheureuse de deux éléments incompatibles. Il en montre les écueils nombreux contre lesquels viennent échouer ceux qui croient pouvoir faire un poème sans s'astreindre à la cadence du vers, et condamne sévèrement une pareille confusion d'idées d'où il ne peut sortir que des œuvres bâtardes sans force et sans génie. Les mêmes remarques s'appliquent également à Bossuet, qui n'a certainement pas non plus fondé sa gloire sur la prose poétique, et dont la puissante éloquence ne saurait pas davantage autoriser cet abus littéraire qui prétend vainement s'appuyer sur de tels exemples. En terminant, M. de Vaublanc adresse à Fénelon un singulier reproche ; il l'accuse d'avoir préparé la révolution française par les principes relâchés et perturbateurs qu'il a semés dans son *Télémaque*. Cette assertion paraîtra bien extraordinaire ; cependant, en se plaçant au point de vue exclusif de l'auteur, on reconnaîtra qu'elle n'est que la conséquence d'une opinion franchement avouée et soutenue jusqu'au bout avec une rare sincérité. Sans partager le moins du monde de semblables convictions, on ne peut s'empêcher de les estimer, car elles portent l'empreinte de la bonne foi, et c'est un cachet bien rare aujourd'hui.

L'éloge de Duguesclin, qui suit cet essai, présente en quelque sorte l'application des doctrines littéraires que l'auteur vient de nous exposer. C'est un morceau fort remarquable, écrit avec vigueur dans un style sévère, mais qui ne manque ni de charme ni d'harmonie. Il contient d'ailleurs une foule de détails propres à exciter l'intérêt. Enfin le volume se termine par quelques considérations sur les moyens de réprimer la calomnie publiée par les journaux. A une époque de la

période révolutionnaire, l'auteur fut appelé à donner son avis sur cette matière. Les mesures qu'il proposait n'étaient rien de moins qu'une mise hors la loi par laquelle il voulait frapper le calomniateur avec la rapidité de la foudre, lui ôter tout moyen de défense, et rétablir en quelque sorte, contre ce genre de délit, l'arme redoutable des lettres de cachet. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le gouvernement, quelqu'envie qu'il eût de mettre fin à ce mal dont il était lui-même la première victime, recula devant l'adoption d'un si violent remède.

NOUVELLES A LA MAIN : décembre 1840. — Paris, rue d'Enghien, n. 10. In-32, 1 fr.

C'est une heureuse idée de ressusciter, pour un petit journal de ce genre, le titre de ces feuilles manuscrites qui, au 18me siècle, circulaient de salon en salon, de ruelle en ruelle, et répandaient avec rapidité tous les cancans de la grande ville, toutes les nouvelles de la cour, tous les malins bons mots, seule arme que l'opposition osât employer dans ce beau temps de la Bastille et des lettres de cachet.

Aujourd'hui le journalisme a pris une tout autre extension; il est devenu plus grave, plus important, plus raisonneur, ce qui ne veut pas toujours dire plus raisonnable, mais il n'a pas complètement remplacé les *Nouvelles à la main*. Je n'en veux pour preuve que le succès obtenu par les *Guêpes* d'Alphonse Karr. La publication que j'annonce ici est conçue dans le même caractère d'indépendance complète, et l'esprit ne manque pas non plus à ses auteurs. Ce sont de mordantes épigrammes, de fines ironies, de piquants aperçus sur les hommes et les choses de notre époque. Les personnalités y tiennent peut-être bien encore plus de place que ne le voudraient ceux qui craignent de voir la liberté dégénérer en licence, mais en général pourtant elles ne sortent pas de certaines bornes à peu près convenables, et ne s'adressent guère qu'aux hommes publics qui, par leur position même, livrent en quelque sorte leur vie au jugement de tous. D'ailleurs on n'y trouve rien qui ressemble à l'aveuglement de l'esprit de parti. L'auteur évoque les questions politiques ou littéraires devant le simple tribunal du bon sens, et si, comme Démocrite, il est tenté de rire un peu de tout, c'est qu'en vérité tous les Abdérites ne sont pas ensevelis sous les ruines d'Abdère, et que l'histoire du temps présent offre aussi un côté profondément ridicule. En maniant avec sagesse l'arme de la

plaisanterie, on peut rendre un service réel au progrès des idées; car les exagérations et les préjugés, ces deux sources d'obstacles que la raison s'use vainement à combattre, n'ont pas d'adversaires plus redoutables. Que les *Nouvelles à la main* poursuivent donc cette tâche, qu'elles sachent se tenir en garde contre tout excès, contre toute animosité personnelle, et le public les accueillera certainement avec la faveur qu'elles méritent. Ce premier numéro, plein de verve et de saillies, promet pour la suite; puissent les auteurs tenir leur engagement, et surtout ne pas imiter l'exemple de M. de Balzac, qui semble avoir voulu montrer dans sa *Revue parisienne* les dangereux écueils semés sur la route, contre lesquels viennent facilement échouer ces petits journaux à la parole légère et cassante.

SUPPLÉMENT à toutes les grammaires françaises; par *Trouillet*. — Paris, chez A. Royer. In-18, 1 fr. 50 c.

Sous ce titre un peu ambitieux, M. Trouillet a rassemblé une série de remarques fort judicieuses sur les diverses règles de la grammaire et de la syntaxe. Il donne quelques définitions nouvelles qui se distinguent en général par leur clarté et leur simplicité, avantage précieux, car le défaut commun de la plupart des livres élémentaires de ce genre est d'offrir des idées abstraites, des explications confuses qui sont tout-à-fait au-dessus de la portée des jeunes élèves. On oublie trop souvent que le langage est l'instrument de la pensée, qui a besoin de posséder déjà une connaissance assez étendue de ses procédés avant de pouvoir s'élever à l'étude raisonnée de leur mécanisme. Malgré tous les efforts des grammairiens, l'enfant débute toujours par apprendre d'une manière empirique; long-temps sa mémoire seule lui sert de guide en se chargeant du bagage plus ou moins lourd de leurs définitions, dont il ne se sert que machinalement, jusqu'à ce que son intelligence soit assez développée pour en saisir le sens et en apprécier le mérite. Il doit cependant bien exister un rapport entre la marche du développement intellectuel et celle du langage; mais pour en connaître la nature il faudrait une étude profonde et vraiment philosophique de l'enfance dans chacun des pas qu'elle fait pour s'élever de l'état purement instinctif à celui d'un être pensant, et c'est en général ce dont s'occupent le moins presque tous les hommes qui se mêlent d'écrire des ouvrages élémentaires. La partie la plus difficile peut-être de la science est malheureusement abandonnée à la médiocrité. Les exceptions sont rares, et l'indifférence avec laquelle le pu-

blic accueille ces utiles travaux est la principale cause sans doute qui a jusqu'ici frappé de nullité les résultats de l'enseignement primaire. On doit donc encourager ceux qui, comme M. Trouillet, cherchent à sortir de la routine en écartant quelques-uns des obstacles dont la carrière est encombrée. Abréger la première période des études grammaticales, diminuer ses difficultés et rectifier l'enseignement, tel est le triple but qu'il se propose. Pour l'atteindre plus sûrement, il aurait mieux fait de rédiger une grammaire complète, d'après les excellents principes dont son petit volume n'offre qu'un bien court aperçu; mais son travail n'en est pas moins recommandable. Il renferme des critiques fort justes, et il peut en effet servir à la fois de supplément et de correctif à la plupart des grammaires, et surtout à celle de MM. Noël et Chapsal, qui, malgré ses défectuosités nombreuses, est aujourd'hui la plus généralement employée.

DEUX ANS en Syrie et en Palestine (1838-1839); par *Édouard Blondel*. Paris. in-8, 5 fr.

Après tant de publications sur l'Orient, on sera tenté sans doute, en voyant ce titre, de passer outre sans lire l'article qu'il précède, et plus d'un lecteur tournera peut-être la page avec dépit. En effet le sujet n'est-il pas épuisé? Que dire de nouveau sur un pays que les Chateaubriand, les Lamartine, escortés d'une nuée de voyageurs plus modestes mais non moins bavards, ont exploré déjà dans tous les sens? C'est aussi le premier sentiment que j'ai éprouvé en recevant ce volume, et j'étais bien tenté de le laisser passer incognito, mais le devoir me l'ayant fait ouvrir pour en parcourir au moins les premières pages, j'ai bientôt reconnu mon erreur, et, captivé par le charme du récit, je l'ai lu d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt. M. Blondel n'est ni un grand poète, ni un littérateur illustre, ni un profond politique, ni un chercheur d'impressions de voyages. C'est un commerçant que ses affaires ont appelé à séjourner quelque temps soit en Syrie, soit en Palestine. Aussi son livre ressemble-t-il fort peu aux relations plus ou moins brillantes de ses devanciers, et c'est précisément cela qui lui donne, à mes yeux, un mérite original. On y trouve du bon sens, une grande simplicité, des observations judicieuses, qualités rares qu'on ne saurait trop apprécier dans un voyageur. Au contraire de ceux qui, se posant toujours sur le premier plan des pays qu'ils décrivent, comme un miroir destiné à refléter toutes les images, ne vous les font

voir qu'au travers de leur propre personnalité, il s'efface complètement derrière les tableaux qu'il retrace. Cet oubli de lui-même est poussé si loin, qu'en arrivant à la fin du livre on regrette de n'avoir pu faire plus ample connaissance avec l'auteur. Mais par compensation le lecteur retire beaucoup plus de fruit de cette exposition claire et précise qui lui représente les choses telles qu'elles sont, sans fausser en rien leur aspect ni par des exagérations poétiques, ni par des vues prétentieuses ou partiales. Un autre point sur lequel M. Blondel diffère encore de la plupart des autres voyageurs, c'est qu'il n'est ni Français, ni Anglais, ni Russe; il est Suisse, et se préoccupe fort peu des intérêts particuliers que peut avoir telle ou telle puissance européenne dans le conflit qui menace l'avenir de l'empire ottoman. Cette position, parfaitement indépendante, lui permet de ne voir que ce qui est et tout ce qui est. Il parcourt l'Orient avec la curiosité d'un homme instruit qui s'intéresse aux faits pour eux-mêmes, qui se plaît à étudier l'humanité sous toutes ses faces, et n'a d'autre but que d'acquérir de l'expérience, cette richesse précieuse qui alimente et féconde la vie. Ses descriptions simples et sobres d'ornements font mieux connaître l'aspect physique de la contrée que les éclatants paysages de M. de Lamartine; ses remarques sur l'état moral et politique de l'Orient, empreintes d'un esprit juste et droit, en donnent une idée bien plus vraie que ne le peuvent faire toutes les déclamations prophétiques dont on a fatigué nos oreilles depuis quelques années.

Beyrout est le point de départ d'où M. Blondel se rend tour à tour dans le Liban pour visiter l'émir Beschir, au fleuve du Chien et à Antoura, à Damas, puis à Jérusalem et à St.-Jean-d'Acre, enfin à Alep. Le récit de ces diverses excursions est rempli de détails fort curieux sur les mœurs des habitants, sur l'état des arts et de l'industrie, sur l'influence de la domination égyptienne dans ces contrées où le pacha prétend avoir substitué un gouvernement régulier à l'anarchie que les sultans n'avaient jamais pu détruire. Partout il trouve un sol fertile, mais sans culture, un pays superbe, mais désert, une terre que la nature a comblée de ses dons les plus précieux, mais que l'homme a jonchée de ruines au milieu desquelles règne la misère la plus affreuse. Le seul bon résultat de l'administration de Méhémet-Ali, c'est d'avoir rendu les routes sûres, en inspirant une terreur salutaire aux brigands qui les infestaient. Mais encore peut-on dire que les étrangers seuls profitent de cet avantage, car pour les indigènes le brigandage n'a fait que changer de forme, c'est simplement un monopole de plus entre les mains du pacha. L'auteur cite plusieurs faits qui prouvent que Méhémet-Ali sait fort bien exploiter cette

source illicite mais abondante de revenus. Ainsi dernièrement il a imaginé de faire aux négociants de Damas un emprunt forcé. « A cet effet, il a fait envoyer à chacun d'eux, sans autre forme de procès, l'ordre de payer à son trésorier cinq, dix, quinze et jusqu'à vingt mille piastres, suivant qu'il a trouvé bon de taxer chacun. Ceux qui ont été ainsi forcés d'avancer de l'argent ne se font point illusion; ils savent qu'ils n'en retoucheront jamais un para. »

Pour recruter son armée, la conscription se fait par enlèvement, et, selon les caprices du maître, tel ou tel village se voit privé de presque toute sa population mâle, sans égard même pour l'âge, car on forme des bataillons d'enfants armés de petits fusils fabriqués tout exprès pour leurs bras encore débiles. Ainsi procède le despotisme oriental, il regarde l'argent et les hommes comme sa propriété, dont il dispose selon son bon plaisir. Mais, dira-t-on sans doute, ce pouvoir absolu favorise l'esprit réformateur du Maître et facilite singulièrement l'accomplissement de ses vues. Hélas! je crains bien que tout ce qu'on nous a dit à cet égard ne soit qu'illusion et mensonge. En fait de civilisation, M. Blondel, comme MM. Cadalvène et Breuvery, n'a rencontré que décadence et barbarie. Certaines industries qui florissaient autrefois en Syrie disparaissent rapidement. Damas, qui possédait, il y a peu d'années, plus de trois cents métiers à tisser la soie, en compte à peine cinquante aujourd'hui, encore ce nombre tend à diminuer, car la production surpasse la consommation, qui se restreint de jour en jour davantage au milieu de la misère et de l'insécurité générales. La puissance civilisatrice du bâton n'est qu'une sanglante ironie. L'astucieux Méhémet paraît n'avoir eu d'autre but que de tromper l'Europe par des semblants de réforme destinés à l'intéresser en sa faveur. Sous ces manifestations extérieures se cache le despotisme le plus cruel qui n'emprunte aux mœurs européennes que de nouveaux instruments d'oppression, et qui, si on le laissait faire, finirait par dominer seul sur une contrée sauvage et dépeuplée. Le jugement de notre voyageur est, on le voit, bien sévère; mais en examinant les faits sur lesquels il s'appuie, en comparant sa relation avec celles de ses nombreux devanciers, je suis fort tenté de croire qu'il n'est que trop vrai. D'ailleurs, ne venons-nous pas de voir se dissiper comme un nuage, devant le canon des Anglais, cette puissance dont on avait tant exalté les brillantes ressources? Le premier choc a suffi pour faire crouler tout cet échafaudage. Cela prouve évidemment qu'il ne reposait pas sur des bases solides, et le lecteur impartial trouvera, dans l'ouvrage de M. Blondel, l'explication toute naturelle de cette débâcle inattendue.

LE PANTHÉON DES NATIONS, ou galerie de cent et un portraits des hommes illustres de tous les temps et de toutes les nations, gravés sur acier par M. *A. Lefèvre* et par les graveurs les plus habiles. Chaque portrait est accompagné d'une notice biographique par M. *Ottavi*. 1re livraison, Napoléon. — Paris, chez N. Bettoni, rue des Colonnes, 2. In-8, 1 fr. Les autres livraisons seront du prix de 50 c. = **NOTICE** historique sur l'empereur Napoléon; par *J. Ottavi*. — Paris, chez Le Clère, rue Git-le-Cœur, 10. In-8, 50 c.

Ces deux notices sur Napoléon sont remarquables par la noblesse du style, par la hauteur des vues et la gravité des jugements. Quoique tracées par la même plume, elles n'offrent ni redites, ni amplifications fatigantes. C'est un tour de force peut-être, mais exécuté avec talent, et quoique nous ne partagions pas toutes les opinions de l'auteur, nous avons lu l'une et l'autre avec un égal plaisir. S'il appartenait d'ailleurs à quelqu'un de jeter des couronnes sur le cercueil de l'Empereur, c'était, certes, bien à un Corse, dont la terre natale a produit ce génie puissant, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, demeurera toujours l'une des gloires les plus merveilleuses de nos temps modernes. La première de ces notices est destinée à servir en quelque sorte de péristyle au *Panthéon des nations*, collection qui renfermera la biographie de cent personnages illustres de diverses époques et de diverses contrées, avec leurs portraits gravés sur acier par d'habiles artistes. M. Ottavi sera seul chargé de la rédaction du texte. Nous ne saurions qu'applaudir à l'idée d'une telle entreprise, qui se distinguera, par son unité de principes et de tendances, de toutes ces biographies, véritables mosaïques composées de pièces diverses, ajustées les unes aux autres sans goût ni harmonie, où les couleurs les plus opposées se heurtent et ne produisent que des contrastes choquants. M. Ottavi paraît posséder les qualités nécessaires pour un semblable travail. Son style est noble, clair, concis, et s'élève facilement jusqu'à l'éloquence. Son âme chaleureuse comprend l'enthousiasme, mais ne se laisse pas trop dominer par ses élans. Ainsi, quoique son jugement sur Napoléon soit parfois empreint d'une admiration exaltée pour le côté héroïque de cette grande figure, il ne sacrifie pas la vérité historique à ses sympathies personnelles et ne cache point les fautes qui ont terni sa gloire. A côté de l'éloge on trouve le blâme, dissimulé sans doute, affaibli par un sentiment d'indulgence, mais exprimé cependant de manière à ne pas échapper au lecteur attentif. Napoléon fut un grand capitaine, mais la guerre d'Espagne et la campagne de Russie lui ont ravi tous les fruits de ses victoires; Napoléon fut le héros de l'égalité, l'incarnation du principe révolutionnaire, mais il étouffa la liberté, il restaura le despotisme sur les

ruines de la république; Napoléon fut un grand administrateur, mais ses mesures fiscales et son mépris pour les nationalités ameutèrent tous les autres peuples contre la France, qui devint la proie des armées étrangères. Voilà ce que le raisonnement froid et logique trouve au fond même des déclamations les plus éloquentes, lorsque celles-ci ne faussent pas la vérité, ne dénaturent pas les faits. Aussi permettons-nous volontiers à M. J. Ottavi de s'écrier en terminant : « Et maintenant tes larmes, ô France! sont la seule oraison funèbre, le seul poème qui convienne à l'homme qui te plaça dans son cœur entre sa mère et son fils. Silence, poètes et orateurs! que sont vos plaintes auprès des gémissements de tout un peuple? Quand l'Océan soupire, qui entend le murmure de la goutte d'eau qui filtre à travers le rocher? Une nation seule peut te pleurer dignement, ô grand homme, car tu fus son éclatante personnification. »

Oui, c'est bien vrai, une nation seule...... car toutes les autres n'étaient plus que des échelons foulés aux pieds par celle-là; une nation seule..... car l'univers entier semblait devoir servir de piédestal à son insatiable ambition.

La seconde notice est plus étendue, plus détaillée. C'est une publication de circonstance dans laquelle domine davantage le désir de produire de l'effet, de réveiller l'enthousiasme, qui, dit-on, se montrait beaucoup moins dans le public que dans les journaux, et dont au reste dix à douze degrés de froid devaient singulièrement comprimer l'essor. La critique aurait beau jeu pour répondre à ce panégyrique exalté, mais cela n'est pas nécessaire, car l'exagération se réfute elle-même, et nous aimons mieux encore admirer ici les ressources de l'écrivain qui a su jeter sur ce morceau déclamatoire un prestige vraiment remarquable. Il y a de l'énergie, des images fort poétiques, et des mouvements oratoires qui, malgré les vices du fond et la partialité des idées, n'en font pas moins honneur au talent de M. J. Ottavi.

L'INDISPENSABLE, ou nouveau conducteur des étrangers dans Paris; par *A. Pequegnot*. — Paris, chez Danlos, quai Malaquais, n. 1. In-18, fig. et plan, 4 fr. 50 c.

Cet itinéraire parisien est en général bien fait, sans phrases inutiles et donnant tous les renseignements désirables pour celui qui veut parcourir avec fruit les rues de la grande capitale sans se condamner à la compagnie fatigante et coûteuse d'un cicérone. On le conservera volontiers aussi comme une espèce de memorandum propre à rafraîchir la mémoire

et à rappeler le souvenir de ce qu'on a vu. Tous les principaux édifices, tous les établissements dignes d'attention y sont décrits de la manière la plus détaillée, avec l'histoire de leur fondation et les faits les plus intéressants qui s'y rattachent. L'auteur a puisé aux meilleures sources et s'est borné sagement à ce qui rentrait dans le cadre de son sujet. Il a su éviter les digressions prétentieuses, les longueurs superflues si communes dans la plupart des ouvrages de ce genre. Aussi le sien a-t-il vraiment un mérite qui sera bientôt apprécié par tous ceux qui s'en serviront. On y trouve tout ce qu'il faut, mais rien de trop; c'est un avantage précieux pour un semblable livre, et je ne doute pas qu'il n'en soit récompensé par un prompt succès. Les adresses les plus utiles aux étrangers y sont indiquées, ainsi que celles des autorités judiciaires, des maires, des juges de paix, commissaires de police, notaires, huissiers, etc., en sorte qu'il offre même aux habitants de Paris une foule de renseignements dont ils ont journellement besoin. De petites vues fort exactes représentent les monuments et les places remarquables. Un beau plan, accompagné d'un dictionnaire des rues, passages, boulevarts, quais, marchés, etc., avec leurs tenants et aboutissants, permet au voyageur de circuler avec aisance au milieu de ce labyrinthe dans lequel il est si facile de se perdre lorsqu'on n'a pas un fil conducteur qui nous en fasse connaître les détours compliqués. Les voitures publiques occupent une place importante dans ce petit volume, et en particulier les diverses entreprises d'omnibus y sont toutes inscrites avec l'itinéraire détaillé de leur parcours. Enfin, un chapitre est consacré aux environs de Paris qui offrent quelque site ou quelque établissement digne d'être visité.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LETTRE à M. l'abbé de Ravignan sur les sujets traités dans ses conférences à Notre-Dame de Paris en 1840. — Paris, chez Marc Aurel. In-8, 1 fr. 50 c.

Les conférences de l'abbé de Ravignan, qui attiraient la foule dans l'église de Notre-Dame, avaient pour objet de prouver que la foi catholique est l'expression réelle et complète du christianisme, qu'elle seule peut conduire l'homme

à la connaissance de la vérité et lui assurer le salut pour l'éternité. La conséquence inévitable de cet exclusisme est l'esprit d'intolérance si contraire à toute idée de liberté, si opposé aux tendances larges et généreuses de notre époque. C'est ce résultat funeste que l'auteur de la lettre annoncée en tête de notre article veut combattre en cherchant à démontrer que M. l'abbé viole toutes les lois de la logique lorsqu'il prétend, après avoir posé de tels principes, échapper aux conséquences qui en découlent nécessairement. Le but principal de cet écrit est d'établir la distinction trop souvent oubliée et cependant fort importante qui sépare l'indifférence religieuse de l'indifférence de religion. Si la première répugne au philosophe non moins qu'au théologien, il n'en est pas de même de la seconde, qui, fréquemment confondue avec l'autre par celui-ci, est au contraire pour la philosophie une condition indispensable de la liberté d'examen sur laquelle repose tout son développement. L'une conduit à la destruction du sentiment religieux, tandis que l'autre tend à favoriser sa manifestation sous toutes les formes diverses que peut revêtir l'individualité. Une fois cette distinction bien marquée, il est facile de voir combien portent à faux ces accusations d'incrédulité, ces anathèmes lancés contre quiconque s'écarte de certaines règles de foi arbitrairement posées et en dehors desquelles on déclare qu'il n'y a point de salut. Cette manière étroite d'envisager la religion fait de l'homme le jouet d'une divinité capricieuse et tyrannique, qui, pouvant assurer le bonheur de toutes ses créatures, a préféré partager le genre humain en deux parts fort inégales, dont la plus petite seule est destinée aux joies de la vie future, tandis que l'autre n'a pour avenir que la damnation éternelle. L'auteur n'a pas de peine à prouver qu'une telle supposition est non-seulement contraire à l'idée d'un Dieu tout-puissant et juste, mais encore opposée à ce qu'enseignent la plupart des Pères de l'Eglise, dont l'autorité, sous d'autres rapports, est si souvent invoquée. Suivant pas à pas le prédicateur, il le montre en contradiction évidente avec lui-même; et tout lecteur impartial reconnaîtra sans doute que la raison est de son côté. Mais probablement aussi M. l'abbé, dédaignant des arguments si simples, fondés sur le bon sens et à la portée de tous, n'en continuera pas moins une autre année à prêcher son catholicisme intolérant; car, pour lui, le christianisme c'est l'Eglise, et celle-ci, on ne saurait le nier, n'a pas d'ennemi plus dangereux que l'indifférence de religion ou la liberté d'examen. Il lui faut absolument l'autorité absolue; si on ne la lui rend pas, sa ruine est certaine : plus d'unité, plus d'obéissance aveugle, partant plus de chaînes et plus de pouvoir. Demander au

catholicisme la tolérance et la liberté, c'est exiger qu'il abdique et qu'il s'anéantisse lui-même.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES BREVETS d'imprimeur, des certificats de capacité, et de la nécessité actuelle de donner à l'imprimerie les réglements promis par les lois; suivi du tableau général des imprimeries de toute la France, en 1704, 1739, 1810, 1830 et 1840. — Paris, écrit et imprimé par *G.-A. Crapelet*. In-8, 3 fr. 50 c.

La question de la liberté de la presse est loin d'être entièrement résolue. Tout en l'adoptant en principe, et en reconnaissant ses grands bienfaits, on ne peut s'empêcher de craindre ses excès, de désirer des garanties qui, neutralisant le mal qu'elle peut produire, seront en même temps le meilleur appui sur lequel reposera son avenir. Malheureusement jusqu'ici l'on n'a cherché ces garanties que dans des mesures préventives directement opposées à son développement, et toutes plus ou moins entachées d'oppression, de privilége, ou de fiscalité. La liberté d'écrire ou d'imprimer, comme la liberté individuelle, ne doit avoir d'autres bornes que celles nécessitées par l'intérêt social que la loi défend en réprimant les actes qui lui sont nuisibles. Les passions politiques ont empêché jusqu'à présent la science d'étudier froidement ce grave sujet. On l'a envisagé d'une manière trop absolue, et tout ou rien a été la devise des deux partis opposés. Dès l'origine de l'imprimerie, cependant, on paraît avoir senti que des conditions de capacité et de moralité devaient être attachées à l'exercice d'une profession dont l'influence sur l'esprit public peut être si importante. Cette tendance n'était pas mauvaise, car elle créait une sorte de responsabilité qui permettait d'établir certaines dispositions pénales contre les délits de la presse. Mais l'application peu judicieuse de ce système n'a point atteint le but désirable. On n'a su réprimer la licence qu'en portant atteinte à la liberté. Le nombre des imprimeurs a été restreint, des réglements sévères leur ont été imposés, mais, comme il arrive souvent, tout ce que la mesure renfermait de bon est demeuré stérile sur le papier, et des abus sont venus bientôt paralyser l'exécution de la loi. Il en est résulté que les partisans de la liberté absolue ont eu beau jeu pour attaquer ces prétendues garanties, qui ne paraissaient être que

de fâcheuses entraves. M. Crapelet ne nie point la force de leurs objections, et c'est justement à cause de cela, qu'il croit urgent d'examiner la question, de chercher à la résoudre dans l'intérêt même de cette liberté de la presse, qu'il aime, et qu'il voudrait voir assise sur des bases plus solides. Partant du principe de l'organisation actuelle de l'imprimerie en France, il demande que de bons réglements pratiques viennent la compléter, et qu'on la fasse ensuite strictement exécuter. De quelque manière en effet qu'on envisage cette organisation, il est évident que, si on ne l'abolit pas, il faut travailler à la rendre plus efficace, à en retirer les fruits qu'elle peut produire. Or qu'arrive-t-il aujourd'hui? Les brevets sont distribués par la faveur, par la protection, sans discernement, sans garanties. Les imprimeries se multiplient dans les petites villes, les bourgs et jusque dans les villages de la province; on encourage ainsi l'établissement d'hommes qui ne possèdent souvent ni capitaux, ni instruction, qui ne présentent point les conditions nécessaires de la responsabilité. De cette manière on a tous les inconvénients de la libre concurrence sans obtenir son avantage principal, qui est de faire surgir les capacités spéciales dans chaque genre d'industrie. A Paris même, où le nombre des imprimeurs est fixé à quatre-vingts, depuis long-temps on ne fait plus rien pour s'assurer si ceux qui demandent un brevet ont bien les qualités requises. De plus il s'est glissé un abus par lequel les titulaires s'arrogent le droit de partager en quelque sorte leurs brevets, et cédant à d'autres la faculté d'en exploiter une part, réunissent sous un seul nom plusieurs imprimeries, qui en réalité échappent tout-à-fait à leur surveillance.

Nous croyons que ces moyens préventifs auxquels la plupart des gouvernements ont eu recours jusqu'ici pour empêcher les excès de la presse sont plus dangereux qu'utiles. La liberté trouvera d'abord son premier remède en elle-même, surtout dans un grand pays, car, dès que vous la dégagerez des entraves qu'on lui a imposées, toutes les opinions auront bientôt leurs organes, et tendront par conséquent à se neutraliser les unes les autres, à se subdiviser en une foule de nuances qui n'exerceront plus chacune leur action que dans un public peu nombreux. Ensuite, quant aux délits que la presse peut commettre, et qui sont sans doute d'une nature fort grave, ils doivent être l'objet d'une législation pénale, conçue de manière à rendre leur répression possible et sévère. Mais en attendant que la science ait résolu ce problème difficile, nous comprenons qu'on ne renonce pas légèrement aux seules garanties qui existent maintenant. Les observations de M. Cra-

pelet sont donc parfaitement justes; il faut donner à ces garanties tout le développement dont elles sont susceptibles; tant que le brevet subsiste, il faut exiger de ceux à qui on le confie des conditions de capacité intellectuelle et morale réelles, et veiller à ce que l'imprimerie, privée par là des bienfaits de la libre concurrence, ne puisse tomber qu'entre des mains dignes de comprendre et d'exercer une profession aussi importante. Le tableau de la situation actuelle que trace M. Crapelet est bien propre à réveiller l'attention, et les paroles d'un homme aussi expert que lui, qui tient une place honorable parmi les imprimeurs les plus distingués de notre époque, doivent être écoutées. On peut différer d'opinion sur les moyens; mais tout le monde sera d'accord sur le but qu'il est urgent d'atteindre en assurant à la liberté de la presse un développement normal, durable et en harmonie avec les intérêts généraux de la société.

HISTOIRE FINANCIÈRE DE LA FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'année 1828, précédée d'une introduction sur le mode d'impôts en usage en France avant la révolution, suivie de considérations sur la marche du crédit public et les progrès du système financier, et d'une table analytique des noms et des matières; par *J. Bresson*. 2ᵉ édition. — Paris, au Bureau du *Cours général des actions*, 16, rue Notre-Dame-des-Victoires. 2 vol. in-8, 15 fr.

Une pareille histoire ne présente guère que le triste tableau des innombrables expédients mis en œuvre pour opprimer et ruiner le peuple. Sauf quelques rares exceptions, tous les hommes appelés par le souverain à diriger la manutention des deniers de l'Etat furent d'avides financiers, qui, loin de réprimer les dilapidations, en prenaient largement leur part, et n'employaient leur talent qu'à inventer quelque exaction nouvelle qui pût servir à pallier le déficit toujours croissant. Cette marche insensée conduisait directement à la ruine, à la banqueroute. Quelles que soient les ressources d'un pays, si l'on s'obstine à les gaspiller sans raison ni mesure, il arrive nécessairement une époque où elles s'épuisent, et alors il faut, comme le disait l'abbé Terray, que tous les siècles une fois, l'Etat se libère, en rayant d'un trait de plume les dettes qu'il a contractées. Ce système, qu'il ne craignait pas d'énoncer, semble avoir également servi de guide aux actes de la plupart de ses devanciers, quoiqu'ils n'osassent point le reconnaître avec la même franchise. Dès le XIVᵉ siècle les rois de France ont eu des surintendants des finances, dont le grand art consistait à multiplier les impôts, à découvrir quelque source abondante

pour alimenter le trésor royal, dont la dépense s'augmentait sans cesse dans une proportion telle que l'imagination la plus fertile en stratagèmes n'y pouvait suffire. Le catalogue des taxes qui pesaient sur le peuple avant la révolution est un document fort curieux, digne en vérité de figurer à côté de la liste des supplices inventés par l'inquisition. La bourse n'était pas moins torturée que la conscience, et dans cette double oppression qui lésait à la fois les intérêts matériels et moraux du peuple, on trouve, si ce n'est une complète justification, du moins une explication suffisante des désastres qui en ont été la suite. En présence de ces faits clairement exposés par M. Bresson sous la forme la plus simple et la moins déclamatoire, il est bien évident que la révolution n'a pas été le produit d'idées seulement, quelque puissantes et subversives qu'on les suppose. Celles-ci n'ont fait qu'inscrire leurs formules sur son drapeau; elles ont fourni le mot d'ordre, mais la cause réelle du bouleversement se trouvait ailleurs; le désordre et l'immoralité avaient miné sourdement les bases mêmes de l'état social. Le rôle des finances est important dans l'histoire d'un peuple, car les exactions de cette nature sont celles qui frappent le plus directement les intérêts de tous; lorsque le gouvernement donne l'exemple de la mauvaise foi, de l'avidité, de la dilapidation, les mœurs s'en ressentent bientôt, et quand la mesure est comblée, quand le nombre de ceux qui n'ont plus rien à perdre est assez fort, les inspirations du désespoir trouvent des oreilles disposées à les entendre, des bras prêts à les exécuter.

M. Bresson passe en revue tous les ministres des finances depuis le règne de Philippe-le-Bel jusqu'à celui de Charles X. On reconnaîtra sans doute avec plaisir, en parcourant ce résumé, trop rapide peut-être, mais qui ne manque pourtant pas d'intérêt, que si tous les abus sont loin d'être encore détruits, du moins l'époque présente, comparée au passé, dénote un progrès réel qui ne permettra plus les honteuses concussions de l'ancien régime. La publicité du système représentatif promet, au contraire, pour l'avenir, des réformes graduelles; et à mesure que son développement se fera, l'on peut espérer de voir disparaître l'un après l'autre les derniers vestiges d'improbité qu'une longue habitude semble avoir maintenus par tradition jusqu'à nos jours dans l'administration des finances. Nous ne terminerons pas cet article sans avoir signalé une autre observation qui nous a frappé. C'est que dans le petit nombre des grands financiers auxquels M. Bresson croit devoir accorder un juste tribut d'éloges se trouvent précisément deux banquiers de Genève, de cette ville à laquelle on a si souvent reproché l'amour de l'argent,

l'avarice et l'avidité. Ce sont : Necker, qui versa deux millions de sa fortune dans le trésor public, et Clavière, qui mourut pauvre, laissant une fille unique à peu près dans le besoin.

L'ÉTAT, ou la République de Platon, traduction de *Grou*, revue et corrigée. — Paris, chez Lefèvre. In-12, 3 fr. 50 c.

Cette nouvelle publication de M. Lefèvre offre en quelque sorte un intérêt de circonstance qui me paraît digne d'être signalé. Dans un moment où les esprits sont préoccupés de la nécessité d'une réforme sociale, où de toute part les imaginations s'agitent et se tourmentent pour trouver une solution au problème, la *République de Platon* vient certes fort à propos se placer à côté des utopies du jour. Elle pourra fournir des rapprochements utiles, donner lieu à de curieuses comparaisons. Rien de nouveau sous le soleil, c'est bien le cas de le dire, tout est renouvelé des Grecs. En effet, lisez la *République*, et voyez si tous ces prétendus réformateurs modernes, si les Owen, les St.-Simon, les Fourrier ne sont pas de pauvres petits écoliers en fait de théorie sociétaire à côté de la grande figure du divin Platon. Qu'ont-ils inventé qui ne se trouve déjà dans l'œuvre de celui-ci? La vie en commun, le travail en commun, les femmes en commun, toutes ces belles rêveries qui doivent rendre l'humanité bienheureuse, Platon les avait exposées avant eux. Lui aussi traitait les hommes comme les bases d'une composition alchimique, comme des éléments maniables à son gré, dont il croyait pouvoir disposer, sans égard pour leur essence intime et naturelle. Il sacrifiait les individus à l'association, il pensait être le maître de les modeler selon ses vues, de les employer, ainsi que des matériaux inertes, à la construction de son édifice. Il cherchait l'organisation de la société modèle dans une espèce de manipulation qu'on peut comparer à celles de ces chiromanciens qui, après avoir mélangé maintes substances diverses dont ils ignoraient les propriétés, s'imaginaient trouver de l'or au fond de leur creuset. Lui aussi regardait l'intervention du gouvernement, ou plutôt de la loi, jusque dans les relations de la vie privée comme nécessaire et comme possible. Dans son état, la loi réglait, non seulement les rapports des citoyens entr'eux, mais ceux des sexes, mais ceux de la famille, mais ceux de l'industrie et les moindres détails de l'éducation. Lui aussi voulait spécialiser les hommes et les engrener, chacun à sa place, comme des rouages qui n'ont point de mouvement à eux propres, mais qui, mus par une force quelconque, concourent

tous ensemble au mouvement de la grande machine sociale dont ils font partie. Et avec une rare franchise il acceptait toutes les conséquences de ses principes. Il ne reculait devant aucune des mesures violentes qu'elles exigeaient. Ainsi la nécessité de l'esclavage est proclamée par lui, et il ne craint pas de condamner à mort tous les enfants mal constitués, incorrigibles ou nés sans la permission de la loi. Libertinage, cruauté, immoralité sont admis comme des éléments constitutifs du nouvel ordre social. C'est ce que Fourrier et St.-Simon n'ont pas osé avouer, quoique leurs systèmes conduisissent directement à l'adoption des mêmes principes. Mais la franchise n'est pas le seul mérite de Platon, et il en possède un autre qui le rend bien supérieur encore à tous les rêveurs de notre temps. C'est que, au-dessus de ses extravagances, règne un esprit éminemment religieux, une pensée pleine de vigueur et d'élévation qui domine l'ensemble et fait oublier l'absurdité des détails par la grandeur du but. A côté de l'utopiste se montre le philosophe, à côté du disciple de Lycurgue, le disciple de Socrate. « C'est là que Platon s'élève tout-à-coup à cette science révélée *qui fait regarder l'âme en haut*, et qui a pour objet ce qui est et ce qu'on ne voit pas; c'est là qu'il retrouve les véritables lois de la nature dans la contemplation du beau et du bon, dont les types invisibles existent dans le ciel, qui ne les réfléchit que sur nous; c'est là enfin qu'il rend témoignage à la vérité, en posant les limites du juste et de l'injuste, et en attribuant au premier les plus grandes joies de l'âme, et au second ses plus effroyables supplices. »

Quelle richesse d'idées, quelle force de raisonnement, quelle logique impitoyable! Cette discussion vive, ingénieuse, pétillante d'esprit et d'originalité offre un charme auquel on ne résiste pas. On y retrouve d'ailleurs la source de toutes les plus nobles inspirations du génie. L'âme de Platon domine les âges et semble revivre dans chacun des grands philosophes qui ont signalé les diverses époques. Par une bizarre contradiction, c'est dans le monde invisible qu'il approche le plus près de la vérité, tandis que ses recherches sur la vie sociale et positive l'entraînent dans une voie d'aberrations et d'extravagances. Mais il avait une excuse que ne peuvent plus invoquer aujourd'hui ceux qui le suivent dans cette fausse route. De son temps la science politique était à peine née; ses premiers pas, chancelants et incertains, ne pouvaient s'appuyer sur les directions de l'expérience. La carrière était ouverte aux théories, tous les essais semblaient également possibles. Maintenant nous avons un passé qui nous impose ses lois et dont l'autorité ne saurait être vainement méconnue.

La traduction de Grou, que l'éditeur a choisie, est regardée

comme l'une des meilleures. On y a fait plusieurs modifications d'après les travaux les plus estimés des savants modernes. Les sommaires et les tables rédigés par M. Aimé Martin donnent de plus à cette petite édition un mérite qui sera vivement apprécié, parce qu'ils en facilitent la lecture en fixant l'attention sur les points les plus essentiels de l'œuvre du divin Platon.

HISTOIRE politique de 1839-1840; par *Serre*. — Paris, chez Ébrard, rue des Mathurins-St.-Jacques, 24. In-8, 3 fr.

Faire un résumé de l'histoire politique contemporaine, rassembler dans un petit nombre de feuilles les points principaux de la discussion parlementaire et de celle des journaux, resserrer en un précis rapide les faits et les opinions, tel est le but que s'est proposé l'auteur de cet écrit. Il a pensé qu'un pareil tableau serait utile et pourrait présenter de l'intérêt. En effet maintenant que la politique préoccupe plus ou moins tous les esprits, un travail de ce genre est très commode pour venir en aide à la mémoire et remplacer de longues recherches que bien peu de gens ont le temps et les moyens de faire. Pour bien remplir cette destination, l'auteur a compris que la plus grande impartialité devait diriger sa plume. Aussi s'est-il placé en dehors de tous les partis. L'esprit français domine ses vues assurément, mais il cherche à rendre autant que possible l'opinion publique, celle qui compte dans le pays le plus grand nombre de partisans. Il regarde le rôle de la France dans les affaires européennes comme d'une haute importance, et prend en quelque sorte pour point de départ ces paroles attribuées à lord Wellington. « Rien ne peut s'accomplir en Europe sans la coopération de la France, à moins d'amener une conflagration générale. » Or c'est précisément cette conflagration qui lui paraît imminente, et, sans désirer la guerre, il pense qu'on ne doit pas la craindre, qu'il faut s'y préparer, que, le cas échéant, la France trouverait un appui précieux dans les sympathies des peuples. Cette opinion trouvera sans doute bien des contradicteurs. Ces sympathies sont aujourd'hui fort douteuses. Certaines manifestations contraires ont récemment prouvé que vingt-cinq ans de paix avaient bien changé l'état des choses sous ce rapport. Mais l'auteur ne se le dissimule pas non plus, et il demande que rien ne soit négligé pour reconquérir une confiance qui semble presque entièrement perdue. Du reste il expose avec clarté la suite des évènements et les divers changements de ministères qui ont imprimé à la politique française une marche incertaine et va-

cillante. Il signale avec sagacité les causes réelles et souvent bien puériles de ces continuelles oscillations, et présente un tableau curieux des intrigues parlementaires ou diplomatiques qui ont amené la position difficile dans laquelle la France se trouve maintenant. Le volume se termine par un résumé fort intéressant de la discussion à laquelle la question d'Orient a donné lieu dans le sein de la chambre des députés. M. Serre paraît se proposer de faire chaque année une publication semblable. Ce projet mérite d'être encouragé, car il formera de cette manière une espèce d'annuaire politique très propre à faciliter la lecture des journaux et l'intelligence de l'histoire contemporaine.

LE DEVOIR, livre des Académies de bienfaisance; par *P. Buessard*. — Paris, 1840. 1re liv. In-8.

Aujourd'hui tout le monde se mêle de science sociale, chacun veut dire son mot, présenter son moyen de réforme, travailler pour sa part à la réorganisation de l'état social. Ce zèle est certes fort louable par les excellentes intentions qui le dirigent; seulement, on paraît ne pas se douter en général qu'il s'agisse d'une science qu'on doit étudier et approfondir avant de prétendre en parler. L'esprit, frappé de quelque fait isolé qu'il n'examine que superficiellement, sans chercher à connaître ses causes réelles et ses rapports avec la tendance générale de la société, croit pouvoir raisonner d'après les données que lui fournit ce point de vue restreint, et ne s'aperçoit pas qu'il ne fait ainsi qu'entrevoir à peine l'une des moindres parties du vaste sujet dont il croit sans doute embrasser l'ensemble. Il en résulte qu'il ne peut établir aucun principe fécond et puissant, que ses efforts n'aboutissent qu'à des déclamations plus ou moins vaines, entremêlées souvent d'idées fausses, de vues étroites, de préjugés fâcheux. M. Buessard dit s'être occupé sérieusement de l'état actuel des classes pauvres, avoir étudié avec soin leurs mœurs, leurs habitudes, leurs ressources. C'est fort bien, sans doute, et les faits nombreux qu'il cite prouvent que ses actions sont d'accord avec ses paroles. Mais s'il a pu de cette manière apprécier toute l'étendue du mal, il faut quelque chose de plus encore pour être en état, non de trouver le remède, ce qui n'est pas si simple qu'il paraît le croire, mais seulement de le chercher avec quelque chance de succès. Il faut connaître tout ce qu'ont écrit sur cette matière les hommes supérieurs qui en ont fait l'objet de travaux consciencieux et remarquables. Or, c'est ce qui semble lui manquer tout-à-fait. Il sait bien nous mon-

trer la misère avec ses haillons repoussants, avec son abjection morale, les vices qui l'accompagnent et les désordres qu'elle enfante. Mais où le conduit cette étude tout expérimentale et renfermée dans des limites si bornées? A proposer des établissements de bienfaisance, à recommander l'aumône comme le moyen le plus efficace pour assurer le bien-être de tous. En vérité, cette idée n'est pas neuve et n'en est pas meilleure pour cela. N'est-il pas fort étrange de la voir se reproduire aujourd'hui en présence de toutes les recherches, de tous les documents statistiques qui ont prouvé son insuffisance, qui démontrent avec tant d'évidence que la charité légale ou autre n'est qu'un palliatif temporaire qui renferme dans son sein un germe funeste, et tend plutôt à perpétuer, souvent même à augmenter, le mal qu'elle prétend détruire? Nous regrettons d'avoir à critiquer ainsi les vues philanthropiques d'un homme qui paraît animé d'un véritable amour du bien. Mais nous n'hésitons point à le faire, parce qu'il importe que sur de tels sujets on ne s'abandonne pas à des illusions trompeuses. Il faut que la raison publique se tienne en garde contre les écarts du sentiment. Nous ne doutons pas d'ailleurs que M. Buessard, mieux éclairé, ne reconnaisse bientôt son erreur, et ne comprenne lui-même que pour donner à ses académies de bienfaisance un but vraiment utile, il faut les transformer en institutions de prévoyance et en bannir tout ce qui peut ressembler à l'aumône. En effet, celle-ci n'a jamais rien produit de bon; de toutes les formes de la bienfaisance elle est la plus fâcheuse, et son unique résultat est d'offrir une prime à la paresse et au vagabondage. Du reste cette brochure est pleine d'excellents conseils, de sages directions pour les ouvriers, et de sévères, mais justes reproches, adressés aux gouvernements qui ne se préoccupent pas assez des besoins de cette classe importante de la société, qui oublient que le meilleur moyen d'inspirer au peuple l'amour de l'ordre, du travail, de l'économie, les vertus morales et les passions généreuses, c'est, avant tout, d'en donner eux-mêmes l'exemple. Ce devoir, mieux compris, changerait bientôt complètement l'état des choses; mais pour obtenir son observance on doit compter moins sur les hommes que sur les institutions, et c'est précisément là que se trouve, suivant nous, le problème le plus difficile à résoudre. M. Buessard expose fort bien les conséquences heureuses qui découleraient de sa solution, mais nous ne voyons point qu'il fasse avancer celle-ci d'un pas.

HISTOIRE de l'esprit public en France depuis 1789; des causes de son altération et de sa décadence; par *Alexis Dumesnil*. — Paris. In-8, 5 fr.

Voici une véritable boutade satirique, pleine de verve, contre la corruption sociale en France. L'auteur ne ménage aucun parti, aucune faction, il s'érige en censeur indépendant, et se place au-dessus des luttes politiques, des intérêts et des ambitions personnels, sans autre étendard que celui de la morale, dont il proclame les droits méconnus et la puissance outragée. C'est un rôle hardi, mais le courage non plus que le talent ne manquent à M. Dumesnil. Il s'abandonne sans retenue à son indignation contre le vice, qu'il stygmatise sans pitié, sous quelque livrée qu'il se cache et quelles que soient les opinions qu'il professe. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce tableau des mœurs actuelles de la France, mais il s'y trouve aussi beaucoup de vérité. La corruption semble être en effet la seule puissance qui ait été sans cesse s'agrandissant, appuyée sur tous les débris des nombreux régimes qui se sont succédé depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours. M. Dumesnil nous la montre guettant sa proie dès les premières phases de cette grande lutte, puis venant bientôt anéantir les espérances de réforme et d'améliorations qu'avaient fait naître les états-généraux et l'assemblée constituante. L'influence de l'empire à cet égard n'échappe pas à la perspicacité de l'observateur. Il écarte les illusions de la gloire, il ne se laisse point aveugler par le prestige fascinateur de cette merveilleuse destinée, il ose, en un mot, prononcer hautement la condamnation de ce despotisme militaire dont les tendances immorales ont été si pernicieuses pour le peuple qui eut la coupable faiblesse d'adorer ses chaînes. La corruption, devenue un moyen de gouvernement, fut adoptée dès lors comme une nécessité, par tous les hommes appelés à diriger successivement les rênes de l'état. Elle se glissa petit à petit dans la littérature, dans les arts, dans l'industrie, dans toutes les voies du développement humain. C'est à elle qu'il attribue l'origine de l'école romantique, qui devint son plus puissant auxiliaire en altérant le goût, en détruisant l'amour du beau et du vrai, en accoutumant le public aux tableaux dégoûtants du vice et à l'apothéose du crime. Ici M. Dumesnil passe en revue les principaux écrivains de la nouvelle école, il signale dans leurs œuvres l'absence totale de principes, la licence de la pensée et du style, l'empreinte matérialiste qui est leur cachet inévitable. Chez ceux-là même qui avaient débuté par la méditation religieuse, par les extases mystiques de la foi, il ne retrouve plus aujourd'hui que le

culte de la matière. Dans ce chapitre, qui est certainement le plus remarquable du volume, sa critique vigoureuse frappe à coups redoublés sur presque toutes les illustrations du jour. Il faut voir avec quelle ardeur il renverse pièce à pièce ces réputations élevées si haut sur les épaules de la camaraderie et sur les annonces du charlatanisme périodique. Ce que les amis de la bonne littérature ont pu dire ou penser depuis quelques années, il le résume en quatre ou cinq pages pleines d'énergie et de talent.

Mais on l'accusera sans doute de misanthropie, ses jugements sur le présent et sur l'avenir seront taxés d'amertume, et l'on ne voudra pas croire avec lui que la France soit arrivée à un état de décadence pire que celui de l'empire romain dans ses temps les plus mauvais. On lui reprochera surtout de citer trop souvent le nom et les paroles de Robespierre, dont il semble, quoiqu'il ne le dise pas, vouloir faire un modèle de pureté et d'austérité morale. C'est un contraste bizarre qui vient gâter l'effet de cette satire, et qui frappe d'autant plus que l'auteur, dans ses avertissements et ses pronostics fâcheux, ne ménage pas plus le parti républicain que tous les autres. Quant à sa conclusion, elle est fort sage et de nature à obtenir l'approbation de tous les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartiennent. Il demande que la probité, l'honneur, le vrai mérite soient enfin réhabilités, que l'intrigue ne soit plus la seule voie des charges et des emplois, que la loi devienne l'appui de la morale, sans laquelle nulle société ne saurait subsister long-temps. Peu lui importe la forme du pouvoir, pourvu que celui-ci s'impose l'accomplissement de cette noble tâche. Le salut de l'état exige une épuration sévère dans les rangs de ceux qui sont appelés à influer directement ou indirectement sur ses destinées. Et cette épuration doit être prompte, car le temps presse, des signes de dissolution se manifestent de toute part, l'édifice menace ruine, le moindre retard peut être fatal.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ de perspective théorique et pratique; par *L. Salme;* ouvrage adopté par l'Université, 2e édition. — Paris, chez Myot et Cie, rue Christine, 3. In-12, fig., 1 fr. 50 c.

L'auteur de ce traité s'est proposé d'exposer les règles de la

perspective d'une manière simple et méthodique, sans avoir recours au langage des sciences abstraites qui rendent l'étude plus difficile et en défendent l'accès à la plupart des amateurs du dessin. Son ouvrage est divisé en deux parties : la théorie et la pratique. Dans la première il présente avec clarté les principes de la perspective soit linéaire, soit aérienne; il pose les règles fondamentales qui doivent présider au dessin de toute espèce de contours, ainsi qu'à l'harmonie des diverses parties d'un tableau. Il traite également des effets de lumière et d'ombre et de la disposition des plans. C'est un résumé bien fait, qui n'exige pour être compris qu'une attention soutenue et fort peu de notions antérieures. Dans la seconde partie il descend à l'application directe de ces principes, il suit l'élève sur le terrain en lui expliquant une à une toutes les difficultés que présente le dessin d'après nature. Il lui enseigne les procédés expéditifs et lui fournit plusieurs moyens ingénieux propres à vaincre certains obstacles qui sans cela peut-être le rebuteraient dès les premiers pas. De nombreuses figures accompagnent ce petit volume, dont elles facilitent beaucoup l'intelligence, car, parlant à l'œil, elles complètent la démonstration de la manière la plus frappante. L'Université, reconnaissant le mérite et l'utilité d'un semblable traité de perspective élémentaire, l'a jugé digne de son adoption. Nous croyons qu'il peut être avantageusement employé dans les écoles, et nous le recommandons avec confiance à toutes les personnes qui commencent l'étude du dessin.

COURS DE PHYSIQUE expérimentale, dans lequel les éléments de cette science sont mis à la portée des commençants; par *F. Marcet*, professeur à l'académie de Genève; 3e édition, revue, corrigée et augmentée. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie; Paris, même maison. 1 vol. in-8, fig.

Cet ouvrage, destiné principalement aux écoles industrielles, est conçu dans un esprit d'application pratique qui en rend à la fois la lecture fort intéressante et très-utile pour toutes les personnes que leur profession ou leur curiosité porte à suivre avec quelque attention le développement si rapide de l'industrie fécondée par la science. L'étudiant, l'industriel, l'homme du monde y trouveront également des notions précieuses, clairement exposées et débarrassées autant que possible des formes ardues du langage scientifique. Supérieur sous ce rapport à la plupart des livres élémentaires du même genre, il s'adresse surtout aux commençants qui ne possèdent encore que fort peu de connaissances antérieures et n'ont point fait les études préparatoires qui sont indispensables pour comprendre

des traités tels que ceux de Biot, de Pouillet, de Peclet. Le succès rapide qu'il a obtenu prouve que l'auteur ne s'est pas trompé dans son but et que même après les travaux de ces savants il restait quelque chose à faire pour mettre l'enseignement en harmonie avec les besoins de notre époque.

Son cours est divisé en six parties, savoir : 1. Notions préliminaires. 2. De l'attraction et des phénomènes moléculaires. 3. Du calorique. 4. Météorologie. 5. Electricité et magnétisme. 6. De la lumière.

Sous ces titres généraux viennent se ranger tous les phénomènes physiques, et dans chaque section l'auteur traite avec soin les diverses applications qui peuvent lui fournir l'occasion d'expliquer les procédés ingénieux auxquels ils ont donné naissance. Ainsi l'emploi de la vapeur comme force motrice, la construction des appareils calorifères, l'usage des instruments d'optique forment les sujets de plusieurs chapitres spéciaux, assez étendus. Ecrit dans un style clair, correct, dont la précision ne nuit point à l'élégance, le livre de M. Marcet trouvera sans doute des lecteurs toujours plus nombreux. Cette nouvelle édition est augmentée d'une quarantaine de pages environ; ces additions se composent de quelques développements qui ne se trouvaient pas dans les éditions précédentes, et en particulier d'un nouveau chapitre sur l'hydrostatique.

MANUEL de l'amateur de billard ; par *L. Bedoc*. — Paris, chez Danlos, quai Malaquais, n. 1. In-32, 1 fr.

Ce petit manuel est tout-à-fait pratique. Il laisse de côté la théorie savante de l'art pour se borner à offrir les résultats de son application dans une série de tableaux où les effets de divers coups sont indiqués par des lignes. C'est bien la meilleure manière d'être utile aux joueurs de billard qui pour la plupart exercent leur adresse sans se douter des principes de statique, des curieux phénomènes dont ils sont ainsi les agents aveugles. Pour eux le coup d'œil remplace la science, et l'on en est certes bien mieux compris en s'adressant à leurs yeux que si l'on voulait forcer leur esprit à suivre le développement d'une théorie hérissée de calculs et de figures géométriques. L'amateur de billard trouvera dans le livre de M. Bedoc un guide habile, expérimenté, dont les excellentes directions pourront lui servir à se perfectionner dans le maniement de la queue et de la bille. Chaque tableau doit être étudié jusqu'à ce qu'on ait réussi à exécuter l'effet qu'il représente. A la fin du volume sont insérées les règles du jeu pour toutes les espèces de parties auxquelles il peut donner lieu.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mars 1841.

Pour paraître incessamment :

ANNUAIRE de l'imprimerie et de la librairie françaises et étrangères, 5ᵉ année; par M. *Dutertre*, sous-chef du bureau de la librairie au ministère de l'Intérieur à Paris.—Chez l'éditeur, 8 bis, rue St-Benoît. In-18, 2 fr. 50 c.

Nous rendrons compte de cet annuaire, mais en attendant sa publication, le nom seul de son auteur doit suffire pour le recommander. On peut être sûr d'avance qu'il sera rédigé avec la plus grande exactitude et renfermera des données statistiques fort intéressantes.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ROMANS GRECS : *Daphnis et Chloé*, de Longus, traduction d'*Amyot*. —*Théagènes et Chariclée*, d'Héliodore, traduction d'*Amyot*. —La *Luciade*, ou l'Ane, de Lucius de Patras, traduction de *M. Denne-Baron*.—L'*Eubéenne*, ou le Chasseur, de Dion Chrysostome, traduction de *F. Alban*.—Paris, chez Lefèvre, 6, rue de l'Éperon, et chez A.-V. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-12 de 600 pages; prix, 3 fr. 50 c.

Les littératures anciennes, si fécondes en poètes et en historiens, ne nous ont laissé que fort peu de romans. Peut-être ce genre d'écrits trouvait-il moins d'amateurs chez des citoyens auxquels le soin des affaires publiques laissait peu de loisir pour des lectures frivoles, et dont l'imagination avait largement de quoi satisfaire ses fantaisies dans l'inépuisable domaine d'une religion pleine de fictions gracieuses et

poétiques. D'ailleurs, à une époque où la littérature n'avait guère d'autre moyen de s'adresser à tous que de descendre sur la place publique, le roman n'offrait certainement point à cet égard les mêmes ressources que le drame ou l'histoire. Peut-être aussi n'a-t-on pas mis le même soin à sauver de la destruction des ouvrages qu'on aura regardés comme d'un intérêt secondaire, et qui, si l'on en juge par ceux qui sont venus jusqu'à nous, devaient en général porter un caractère assez licencieux et peu conforme à nos idées modernes sur la morale et la pudeur. Quoi qu'il en soit, on ne peut que regretter les données précieuses qu'ils nous auraient sans doute fournies sur les mœurs de l'antiquité, sur les relations de la famille, sur toute cette vie domestique qui nous est si peu connue, et dont l'étude est si propre à éclairer d'une vive lumière l'histoire des peuples. Les trois ou quatre petits romans grecs que nous possédons semblent nous avoir été laissés pour nous faire mieux sentir toute l'étendue de cette perte. Il est bien évident qu'ils n'étaient pas seuls de leur espèce, car les auteurs entrent en matière sans préambule, comme gens qui suivent une route déjà connue. Et puis leurs manières diverses, non moins que leurs dates différentes, indiquent une littérature cultivée avec suite et dans laquelle cette branche avait eu son développement aussi bien que toutes les autres. Chez Longus nous trouvons le roman pastoral dont le principal mérite gît dans la parfaite naïveté du récit; c'est une églogue pleine de charme, où la nature, prise sur le fait, se montre parée de ses seuls attraits, sans rien emprunter aux ressources de l'art poétique.

Les amours de Théagènes et Chariclée nous offrent le roman aux aventures, rempli d'incidents nombreux, dans lequel l'intérêt repose sur une intrigue assez compliquée. On y rencontre maints détails curieux sur les mœurs de l'époque, sur les préjugés du paganisme, sur les pratiques du culte et sur la place qu'elles occupaient dans les relations de la vie sociale. Sous le rapport littéraire, ce roman nous paraît du reste bien inférieur à Daphnis et Chloé. L'action s'y traîne péniblement à travers beaucoup de longueurs. Les personnages discourent sans cesse et conversent fort peu. C'est moins un tableau animé de la vie qu'une suite de narrations enchevêtrées les unes dans les autres, de telle sorte qu'on perd souvent le fil conducteur. Il y a bien aussi quelque monotonie dans ces aventures qui se ressemblent toutes, mais on y trouve des scènes attachantes, des sentiments nobles et généreux, et des peintures originales. *L'âne de Lucien* est une historiette satyrique, fort licencieuse, racontée gaîment, qui cache un sens assez difficile à saisir. Les interprè-

tes n'ont pas manqué pour expliquer l'intention de l'auteur, ils ont voulu y voir une véritable incarnation qui recélait les plus profonds mystères de la doctrine Pythagoricienne. Nous ne savons jusqu'à quel point ceci est fondé, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce badinage du romancier grec est plein d'esprit et de verve. Enfin, dans l'*Eubéenne*, nous avons un épisode emprunté à la vie simple et obscure d'une famille de chasseurs. C'est une charmante petite esquisse tracée avec un goût pur, empreinte d'un sentiment vrai, sans aucune recherche prétentieuse; c'est, ainsi que le dit l'auteur lui-même en terminant, un modèle de vie pauvre et heureuse qu'il a vu de ses propres yeux, et que chacun, comme lui, est à portée de voir.

Quant au mérite de ces traductions, la vieille renommée d'Amyot justifie suffisamment le choix de l'éditeur. Pour les deux autres, MM. Denne-Baron et F. Alban nous paraissent avoir su donner à leur style une allure tout-à-fait convenable. On ne peut qu'approuver la sage retenue du premier, qui s'est contenté de placer en note l'interprétation de certains passages dont le caractère licencieux répugne à la langue française, plus chaste que le texte grec. Ces lacunes prudentes ne nuisent d'ailleurs en rien à l'intelligence du récit.

Lettres d'Héloïse et d'Abélard, traduction nouvelle par le bibliophile *Jacob*; précédée d'un travail historique et littéraire par M. *Villenave*.—Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

Si vous tenez à conserver les illusions poétiques que vous avez puisées dans la belle épître de Pope, si bien imitée par Colardeau, ne lisez pas les lettres d'Héloïse et d'Abélard. Ici le prestige disparaît pour faire place à la réalité, ce qui n'est point, il faut l'avouer, à l'avantage des deux amants. La position qui les a rendus célèbres apparaît sous un jour beaucoup moins noble, elle se matérialise en quelque sorte, et, chez Abélard surtout, elle semble appartenir au domaine des sens bien plus qu'à celui de l'âme. C'est le moine dans la force de l'âge, secouant le joug du célibat, et s'abandonnant avec impétuosité à la fougue de ses penchants long-temps étouffés par d'autres préoccupations. Mais une fois sa passion assouvie, une fois privé des moyens de la satisfaire davantage, il paraît oublier complètement cet amour qui lui avait fait violer et les devoirs de l'hospitalité, et les convenances de sa position sociale; près de quatorze années se passent sans qu'il ait l'air de songer même qu'Héloïse existe. Il retrace pour un de ses amis l'histoire de sa vie, dans laquelle c'est à

peine s'il fait mention de celle qui lui a tout sacrifié. Et lorsque ce récit étant par hasard tombé entre les mains d'Héloïse, elle lui adresse une lettre passionnée, pleine de tendres reproches, empreinte du sentiment le plus vif, il répond à cette amante, à cette épouse fidèle, par un froid sermon en trente-huit points. Chez Héloïse, du moins, la passion est ennoblie par le dévouement, par l'abnégation de tout intérêt personnel. Pour elle Abélard est un génie supérieur, un saint, devant qui elle se prosterne, heureuse de se dire son esclave, préférant perdre son honneur, sa tranquillité, sa vie même, plutôt que de lui imposer aucun lien qui pût nuire à la renommée de celui qu'elle adore comme un dieu. Mais Abélard ne comprend plus ce langage, son cœur ne s'émeut point, et sa plume ne trouve que des arguties théologiques pour consoler cette amante si long-temps délaissée. Rien de plus sec que ses lettres, l'égoïsme y perce à chaque ligne, et l'on y reconnaît bien l'homme vain et ambitieux qui, dès les bancs de l'école, conçut le projet d'écraser ses rivaux, et débuta par poursuivre avec acharnement son professeur, le célèbre Champeaux, qu'il réduisit de désespoir à se faire moine. Cela n'ôte rien, sans doute, à la supériorité de son esprit, qui fut l'une des plus brillantes lumières du douzième siècle; mais on doit avouer qu'un tel caractère n'est guère romanesque, et que nos poètes l'ont étrangement travesti dans leurs héroïdes touchantes. Le travail de M. Villenave remet les choses à leur place, en concentrant tout l'intérêt sur Héloïse. Il rend sa véritable couleur originale à cet épisode dans lequel viennent si bien se refléter les mœurs d'une des époques les plus curieuses de l'histoire philosophique. Il trouvera certainement de nombreux lecteurs, mais nous doutons fort que beaucoup d'entr'eux aient la patience de lire, d'un bout à l'autre, la correspondance mystique des deux amants théologiens.

GUERRIÈRES et sentimentales, poésies par Mme *F. Dénoix*. — Paris, chez Delloye; Beauvais, chez E. Tremblay. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Voilà certes un bien singulier titre. Guerre et sentiment ne marchent pas souvent de compagnie. D'ailleurs madame Dénoix eût pu facilement en trouver un plus propre à séduire le lecteur, car celui-ci n'offre pas l'attrait de la nouveauté. Depuis quelque temps nous avons, comme on dit, de la gloriole militaire par-dessus les yeux, et nos poètes du jour n'ont que trop abusé de la sentimentalité. Mais qu'im-

porte le titre si le livre est bon? Nous ne pensons pas qu'on doive juger un ouvrage sur le seul aspect de sa couverture, et quoique cette méthode expéditive soit adoptée aujourd'hui par plus d'un critique, ce ne sera jamais la nôtre. Ouvrant donc le volume, nous allons examiner le mérite des différents morceaux qu'il renferme, sans nous arrêter davantage au contraste bizarre que présente son titre. Les poésies de madame Dénoix se divisent en deux genres, par la nature même de leurs sujets. Les unes sont inspirées par les souvenirs militaires, et, comme on peut bien s'y attendre, la translation des cendres de Napoléon occupe la place principale. Les autres sont des rêveries, des méditations dans lesquelles domine en général le sentiment religieux. Madame Dénoix appartient à l'école moderne, mais elle n'use que timidement de la liberté proclamée par ses adeptes. Son style est assez correct, s'écarte peu des règles de l'ancienne poétique, et, sous ce rapport, on peut lui reprocher de manquer d'originalité, de n'avoir pas toute l'énergie désirable. Elle décrit plus qu'elle ne peint, et le mouvement du rhythme n'est pas toujours bien en harmonie avec la pensée. Je citerai pour exemple les trois strophes suivantes qui ne sont certainement point mal faites, mais on n'y trouve pas cette expression vive et ce caractère d'inspiration qui devraient frapper le lecteur, le transporter sur le lieu de la scène, et l'émouvoir comme s'il était lui-même menacé par l'orage dont on lui offre le tableau :

Fuyons, mon bien-aimé, fuyons, voici l'orage!
La bruyante tempête envahit le bocage,
Son aile a renversé les épis des sillons :
La poussière s'élève en épais tourbillons.
Regarde! tout frémit, tout tremble sur la plage.
Oh, doux ami, fuyons!

Sous ce nuage affreux le soleil va s'éteindre,
De sinistres couleurs vois l'horizon se teindre.
Ecoute! l'Alcion soupire sur les mers;
En ardentes lueurs scintillent les éclairs.
Oh! n'aperçois-tu pas un rouge bandeau ceindre
Tout l'empire des airs!

D'épouvante, d'horreur, c'est pour toi que je souffre.
Sens-tu dans l'atmosphère une vapeur de soufre?
Déjà comme la foudre au loin retentit fort!
Qui peut à sa menace opposer un effort?
Le roc est ébranlé, l'eau mugit dans le gouffre;
La mort, partout la mort!

Le genre rêveur convient beaucoup mieux au talent du poète. Ainsi les vers suivants, adressés à la Pensée, nous semblent empreints d'une mélancolie douce et assez harmonieuse:

Du bonheur le plus vrai, délicieux prélude,
On ne peut te goûter que dans la solitude.
A ton langage intime, à tes charmes touchants,
Il faut et le silence, et le calme des champs.
De la foule frivole éternelle ennemie,
Chez elle avec regret tu suis notre désir;
Dans la sphère du bruit tu restes endormie,
Sans oser t'éveiller aux accents du plaisir.

Mais quand l'isolement dans son repos nous berce,
Ton vol majestueux se déploie et traverse
Un nouvel horizon pour toi seule aplani;
Sa rêveuse beauté nous ravit, nous transporte;
Et, prompt comme l'éclair, ton élan nous emporte
Dans l'espace infini!

Ces citations paraîtront sans doute suffisantes pour faire apprécier la portée de l'écrivain. C'est, comme dirait M. Sainte-Beuve, un vol à mi-côte et n'aspirant pas aux sommets. En fait de poésie, si cette route ne conduit pas à la gloire, du moins on n'y est pas exposé aux dangers du vertige, et, pour une femme surtout, c'est peut-être la plus convenable. D'ailleurs, le livre de madame Dénoix est une bonne œuvre, destinée à soulager quelques misères. Ce but généreux doit seul suffire pour lui concilier la faveur publique, et son mérite littéraire, quoiqu'il ne soit pas encore du premier ordre, mérite aussi d'être encouragé.

SOLUTION de toutes les difficultés de l'étude : Cours méthodique d'histoire de France; par M. *Buessard*. — Paris, chez Bréauté. In-12, 2 fr. 50 c.

M. Buessard prétend avoir trouvé la solution de toutes les difficultés de l'étude, et c'est sous cette forme, passablement ambitieuse, qu'il présente sa méthode. N'ayant point connaissance des autres ouvrages qu'il a déjà publiés, je ne saurais porter aucune espèce de jugement sur le droit qu'il peut avoir d'avancer une pareille prétention. Mais, je l'avoue, ce résultat ne me semble nullement désirable. Enlever à l'étude toutes ses difficultés, n'est-ce pas en effet la détruire? Qu'est-

ce qu'étudier sinon lutter contre les obstacles que notre esprit rencontre toutes les fois qu'il veut se rendre maître d'un sujet, l'approfondir et en faire ressortir de nouvelles considérations propres à lui donner un développement plus large et plus fécond? Ce travail, pénible sans doute, et qui exige des efforts soutenus, est précisément la source du progrès intellectuel, le stimulant qui nous fait marcher sans cesse en avant et ne nous permet jamais de croire avoir atteint un but qui s'éloigne toujours plus à mesure que nous pensons en approcher. Je sais bien que M. Buessard n'entend parler que des premières difficultés de l'étude et se propose seulement d'aplanir la route au début de la carrière, afin de la rendre plus accessible à tous. Mais n'y a-t-il pas quelque danger à rendre ce début trop facile, n'est-il pas au contraire à désirer d'habituer, dès l'abord, les jeunes gens au véritable caractère de l'étude et de les préparer ainsi aux luttes inévitables de la vie scientifique?

Cette critique, qui s'adresse plus au titre qu'à l'ouvrage lui-même, ne m'empêchera point de reconnaître ce que celui-ci renferme de bon et d'utile. M. Buessard expose, dans son introduction, d'excellentes vues sur l'enseignement historique. Il pense, avec raison, que l'histoire ne doit pas être seulement une aride nomenclature de dates et de noms, un catalogue de faits rangés dans leur ordre chronologique, mais qu'il faut surtout s'attacher à en expliquer le sens moral, la liaison logique, et en faire jaillir les leçons précieuses de l'expérience. Cette méthode, il est vrai, paraît exclure l'impartialité ou plutôt l'indifférence, l'absence de tout principe politique dont on a prétendu faire l'une des conditions essentielles des ouvrages élémentaires dans cette branche de l'enseignement; mais comme il le remarque fort bien, cette impartialité n'existe jamais, et l'on ne peut parcourir le plus sec abrégé d'histoire sans y trouver quelque indice qui dévoile l'opinion personnelle de son auteur. Il ne se préoccupe donc point de cette crainte puérile, et abordant franchement les faits et les soumettant au critère de sa raison, il en juge la tendance d'après des principes nettement formulés dont chacun peut apprécier la valeur. Faire connaître les mœurs et l'état social aux différentes époques, tel est, selon lui, le but sérieux de l'histoire, et pour rendre plus saisissable l'ensemble de la civilisation sous ses différents points de vue, il partage la vie d'une nation en six grandes catégories: religieuse, administrative, industrielle, artistique, militaire, et privée. Signalant l'idée qui a dominé chaque siècle, il montre quelle a été son action dans ces six voies diverses de l'activité humaine. Par là, M. Buessard veut placer l'élève dans la vie

positive, le rendre apte à comprendre plus tôt les événements actuels au milieu desquels il vit. Dans ce but, qu'on néglige en général beaucoup trop selon lui, il croit qu'on devrait substituer les relations historiques aux traditions merveilleuses, aux contes ingénieux dont on nourrit l'enfance. Il voudrait voir des faits empruntés aux annales de la patrie remplacer les aventures du petit Poucet ou de la Barbe-Bleue. Je ne partage pas entièrement cette manière de voir. L'imagination, bien dirigée, est une faculté trop précieuse pour qu'on renonce ainsi à la développer. Mais l'un n'empêche pas l'autre, et à côté des contes dont se compose la bibliothèque de l'enfance, on admettra volontiers des précis historiques comme celui-ci, qui se distingue par sa tendance morale et son esprit indépendant, quoique sa couleur politique ne convienne sans doute pas à tout le monde. Il est accompagné d'un questionnaire très-détaillé qui pourra servir de guide pour l'enseignement, et donne à la suite de chaque chapitre des instructions claires et précises sur la manière de dresser des tableaux synoptiques propres à retracer l'enchaînement des époques, ainsi que le développement successif de la civilisation.

NOUVEAU DICTIONNAIRE classique et complet de la langue française, d'après la dernière édition de l'Académie et les ouvrages des lexicographes les plus estimés; par *Désiré Chésurolles*. — Paris, chez A.-V. Hugot, rue Christine, n. 10; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1re liv. In-8, 4 fr. L'ouvrage complet formera 2 vol. in-8; prix, 16 fr.

L'auteur de ce Dictionnaire s'est proposé de reproduire, sous un format commode et portatif, la partie la plus importante du travail de l'Académie, augmentée des termes techniques, d'une nomenclature complète des diverses mythologies et d'un vocabulaire de géographie ancienne et moderne. C'est à peu près le même plan déjà suivi par M. N. Landais, mais avec des développements moins étendus, et dégagé d'une foule de détails grammaticaux qui ne sont pas tout-à-fait essentiels dans un dictionnaire. M. Chésurolles ne croit pas non plus devoir admettre tous les mots vieillis, qui, n'étant plus du tout usités, n'ont qu'une valeur historique; et quant à la prononciation, il se borne à l'indiquer seulement lorsqu'elle n'est pas d'accord avec l'orthographe. Il a compris combien il est facile de tomber à cet égard dans l'esprit de système, et de donner ainsi de fausses directions. Du reste ses définitions sont en général claires et précises, accompagnées d'exemples bien choisis. A l'opinion de l'Académie, il oppose celle des gram-

mairiens les plus éminents, toutes les fois qu'un doute s'élève sur la solution d'une difficulté de syntaxe. Pour les mots qui n'ont pas encore reçu la sanction académique, il s'est laissé diriger par l'usage général, et n'a voulu admettre que ceux qui lui ont paru définitivement adoptés. On ne saurait blâmer cette sage retenue, car, s'il est vrai que l'Académie s'est montrée trop timide sous ce rapport, il faut avouer aussi qu'il y a du danger à ouvrir, sans restriction, la porte aux hardiesses du néologisme. Ses articles géographiques sont bien faits quoique très-courts, ils renferment l'indication des distances et la mention des événements remarquables dont le souvenir se rattache à tel ou tel nom de lieu. L'examen de cette première partie nous paraît donner une idée favorable du travail de M. Chésurolles, qui, s'il est exécuté d'un bout à l'autre avec les mêmes soins, remplacera très-avantageusement celui de Gattel, ainsi que les divers abrégés qui ont été faits de la dernière édition du dictionnaire de l'Académie.

EXPOSÉ GÉNÉRAL de la méthode mnémonique polonaise perfectionnée à Paris, suivi d'une application spéciale à l'histoire; par *J. Bem*. — Paris, au Bureau central, rue de Condé, n. 19. In-8, avec atlas in-4, 4 fr. 50 c. = COURS d'histoire de France en 24 leçons; par *J. Bem*. — Paris, chez Caron, rue de Condé, 19. 1re livr. In-8. L'ouvrage complet coûtera 2 fr.

Parmi les moyens employés pour faciliter l'étude, la mnémonique est un de ceux qui semblent promettre le plus de résultats avantageux. Dans le jeune âge surtout la mémoire joue un grand rôle, et tout ce qui peut servir à fortifier cet instrument, est, sans doute, fort précieux. Il est certain, d'un autre côté, que les faits ne s'y gravent pas le plus souvent dans leur forme réelle et positive; ils y sont plutôt fixés par leurs relations naturelles ou accidentelles avec certains autres faits d'un ordre plus vulgaire qui constituent ce qu'on peut, en quelque sorte, appeler les habitudes de la mémoire. Sans y penser, chacun a sa mnémonique particulière dont il fait instinctivement usage; mais elle n'est pas toujours également expéditive ou applicable, et c'est peut-être dans cette différence entre les procédés que se trouve l'une des causes de l'inégalité des mémoires diverses. On a donc pensé que, pour remédier à cet inconvénient, il serait utile d'établir une mnémonique artificielle, facile à saisir et à retenir, qui pût être employée par tout le monde et s'appliquer à tout. L'idée était ingénieuse, mais sa réalisation hérissée d'obstacles, car il fallait poser des principes assez simples, assez élémentaires

pour que chacun pût se les approprier. Aussi la plupart des efforts dirigés vers ce but ont-ils échoué; on a vu plus d'un habile professeur, après avoir fait des prodiges de mémoire devant une nombreuse assemblée, perdre son temps et ses paroles à exposer un système de mnémonique dont les procédés paraissaient à ses auditeurs encore plus difficiles à retenir que les faits eux-mêmes qu'ils étaient destinés à graver dans la mémoire.

L'inventeur de la méthode polonaise, M. Jazwinski, paraît avoir résolu le problème avec plus de bonheur. L'idée primitive sur laquelle repose tout son système est simplement un carré divisé par des lignes transversales qui le partagent en cent cases égales. Les deux lignes principales qui partagent le carré en quatre parties contenant chacune vingt-cinq cases sont tracées plus fortement, de manière à être aisément distinguées des autres. Les cases sont numérotées depuis un jusqu'à cent, de gauche à droite, et de haut en bas, en sorte que dans la première colonne se trouvent tous les chiffres terminés par 1, dans la seconde ceux terminés par 2, et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui renferme ceux terminés par 0. Cette figure, parfaitement régulière, se grave très-facilement dans la mémoire, et s'y fixe en quelque sorte comme le cadre destiné à recevoir désormais tous les tableaux dont on veut conserver le souvenir.

La première application qu'en fit l'auteur fut pour l'étude de la chronologie. Le carré représentant un siècle, chacune de ses cases figure une année, et en inscrivant les noms des souverains aux années de leur avènement, il suffit, en effet, de contempler quelques instants, avec attention, le tableau ainsi formé, pour en garder l'image dans son esprit. Le moindre essai suffit pour comprendre la commodité d'une semblable méthode. Aussi n'eut-il pas de peine à former des élèves; après deux ou trois séances, des résultats aussi prompts que satisfaisants vinrent prouver la supériorité de son système. Dès lors il a trouvé beaucoup de partisans qui ont travaillé à perfectionner cette mnémonique en la débarrassant d'accessoires inutiles que l'inventeur avait crus nécessaires pour lui donner l'attrait d'un jeu. Les cases ont été divisées en autant de sous-cases par de nouvelles lignes, et l'on a pu ainsi former de grands tableaux synoptiques très-compliqués, très-complets, et dont cependant l'image, parfaitement claire, se fixe dans la mémoire avec une merveilleuse facilité.

M. Bem expose la méthode dans tous ses détails, enseigne la manière de s'en servir, présente une suite d'exercices gradués, propres à bien faire comprendre son mécanisme, et donne de nombreuses tables qui permettent d'en faire l'ap-

plication à l'histoire de l'Empire romain, à celle du moyen-âge et à celle de la monarchie française, ainsi qu'à l'étude plus difficile encore des fiefs qui relevaient de l'empereur d'Allemagne et d'une foule de détails historiques du plus grand intérêt.

Quoique nous ne soyons pas tout-à-fait convaincus des avantages peut-être exagérés qu'on espère retirer de la mnémonique, nous reconnaissons cependant volontiers que la méthode polonaise, ainsi perfectionnée, offre des moyens de succès que nulle autre du même genre n'avait pu réaliser jusqu'ici. Pour l'enseignement de l'histoire en particulier, elle paraît fournir des procédés utiles, expéditifs, qui épargnent à la fois le temps et la peine des élèves. Quant aux autres applications qu'on en veut faire, soit à l'étude des langues, soit à celle des sciences, elles nous semblent plus difficiles, mais il faut attendre, pour les juger, d'en avoir des exemples sous les yeux. Seulement nous croyons qu'on ne doit pas perdre de vue le but principal de l'enseignement, qui est de développer les facultés pensantes, d'apprendre à raisonner; il serait dangereux de prétendre lui donner pour base unique ce qui ne peut être qu'un instrument auxiliaire. Une tendance pareille serait funeste à l'intelligence; mais les honorables suffrages sur lesquels s'appuie M. Bem nous garantissent qu'elle n'est point dans l'esprit des promoteurs de la méthode polonaise.

Les premières feuilles du *Cours d'histoire de France* donnent une idée très-favorable de sa rédaction. C'est un résumé chronologique qui renferme non-seulement les faits principaux, mais tous les détails propres à jeter du jour sur leur succession et tous les événements dignes d'exciter l'intérêt. L'auteur n'omet rien de ce qui concerne l'histoire du peuple, les mœurs, les relations civiles ou religieuses; on y retrouve ainsi la physionomie particulière de chaque siècle, on suit la marche de la civilisation, et la chronologie prend un aspect attrayant dont elle paraissait jusqu'à présent si peu susceptible.

Précis de l'histoire générale des arts, des sciences, de l'industrie et des mœurs des nations, à l'usage des colléges, des pensions, etc.; par *J. Morand* et *Bescherelle aîné*. 1. *Histoire ancienne*. — Paris, chez Breteau et Pichery, passage de l'Opéra. In-18, 3 fr. 50 c.

L'étude de l'histoire a reçu de l'esprit de notre époque une impulsion tout-à-fait nouvelle. Ses recherches ont pris une tendance différente de celle qu'elles avaient eue jusqu'ici. On se préoccupe aujourd'hui beaucoup moins de la succession des

diverses dynasties que de la vie des peuples qui ont tour-à-tour figuré sur la scène du monde. On s'attache surtout à signaler la marche de la civilisation, ses progrès, ses revers et les causes qui ont si souvent interrompu son développement en replongeant la société dans les ténèbres de la barbarie. Une grande incertitude règne sans doute sur l'état de l'industrie et du commerce chez les anciens, surtout quand on remonte à une époque très-reculée, aucun écrit ne nous offre à cet égard des données satisfaisantes. Cependant la lecture attentive des écrivains classiques fournit beaucoup d'indices curieux, et d'ailleurs les nombreux monuments de l'art, dont les ruines attestent encore une si grande puissance, peuvent servir à retrouver par induction le point auquel étaient parvenus ces autres éléments de prospérité qui sont ses auxiliaires indispensables. Si les anciens ne nous ont pas laissé des théories scientifiques bien avancées, du moins pouvons-nous supposer qu'ils avaient poussé fort loin l'étude des procédés de la nature et qu'ils savaient en faire d'ingénieuses applications. En effet, dès la plus haute antiquité, nous voyons les Egyptiens, les Chinois et quelques autres peuples de l'Asie posséder déjà tous les instruments nécessaires à la culture du sol, ainsi que des connaissances mécaniques assez étendues, comme le prouve leur architecture monumentale. Chez les Grecs et les Romains la prospérité des arts nous annonce un grand progrès industriel, et il est tout-à-fait probable que maintes découvertes ou inventions attribuées à des époques plus modernes ne leur étaient point inconnues. Malheureusement il ne nous est resté aucun ouvrage technologique qui puisse fixer nos hypothèses à cet égard. Au moment de la renaissance l'attention se porta d'abord uniquement sur les chefs-d'œuvre littéraires qui furent seuls sauvés du naufrage. Peut-être aussi l'art d'écrire n'étant pas très-général, les procédés industriels n'avaient-ils pour se transmettre d'autre voie que la tradition qui fut brisée par l'invasion des peuples barbares. Quoi qu'il en soit, cette branche de l'histoire est certainement l'une des plus dignes d'exciter l'intérêt; dans l'enseignement surtout elle nous paraît bien plus utile que la chronologie, que ces séries de dates et de noms propres, qu'il ne faut pas non plus négliger tout-à-fait, mais dont on surchargeait trop la mémoire des jeunes gens, comme si le passé ne renfermait rien de plus propre à féconder leur esprit, à former leur expérience. Le précis de MM. Morand et Bescherelle est rédigé d'après ces vues nouvelles qui donnent à l'histoire le plus grand attrait. C'est le meilleur moyen d'en populariser l'étude, en la rendant plus facile, plus agréable, plus intelligible pour tous. Ce premier volume renferme

l'histoire ancienne, c'est-à-dire celle des peuples d'Asie, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome. A côté du récit des principaux événements de cette longue période, on y trouve une foule de détails sur les mœurs, les usages, les relations sociales des divers pays, qui permettent de suivre le développement de la civilisation dans toutes ses phases. Peut-être le cadre adopté par les auteurs est-il un peu trop restreint pour l'étendue du tableau. Mais c'est un essai qui pourra se modifier aisément sous ce rapport, si, comme il y a tout lieu de l'espérer, un prompt succès les appelle bientôt à publier une seconde édition de cet excellent petit ouvrage.

ESSAI sur l'histoire politique et constitutionnelle de la Belgique; par *V.-A. Waille*. — Paris, chez Myot et Cie, 3, rue Christine, et chez A.-V. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-8, 5 fr.

On a souvent commis une étrange erreur en parlant du peuple belge. Il semble qu'il n'ait pas une nationalité réelle à lui propre, et que son existence indépendante ne puise son principe de vie que dans la neutralité consentie par les grandes puissances européennes. Cependant le développement rapide de sa prospérité industrielle semblerait déjà prouver le contraire. La Belgique abandonnée à elle-même a marché d'un pas ferme dans la carrière du progrès et a montré une activité intelligente qui certes dénote bien l'existence d'un véritable esprit national. Mais pour ceux qui connaissent son histoire, ce phénomène n'offre rien d'extraordinaire, et c'est dans le but d'éclairer l'opinion publique à cet égard que M. Waille a voulu retracer une esquisse rapide de cette histoire, afin de prouver que la nationalité belge, loin d'être un résultat factice et précaire du conflit des intérêts jaloux de ses voisins, a dans le passé des racines profondes. Il nous fait voir les Belges luttant sans cesse depuis les temps les plus reculés, comme les Suisses, contre la domination étrangère, et finissant toujours par recouvrer leur liberté contre laquelle s'usent en vain les efforts du despotisme. L'existence indépendante de ces deux pays semble être une condition indispensable de tout équilibre européen. Au milieu des vicissitudes diverses qu'a subies la Belgique, jamais elle n'a perdu le sentiment de sa nationalité; sa voix s'est constamment fait entendre avec plus ou moins de force, et il est très-remarquable que dans les démembrements auxquels elle a été plusieurs fois soumise, ses provinces ont toujours stipulé des garanties pour le maintien de leurs priviléges. L'auteur attribue la persistance de cet esprit national à la foi catholique dont les Belges

ont été jusqu'à nos jours les plus fidèles soutiens. Nous croyons bien avec lui que la religion n'est pas étrangère à ce précieux résultat, car dans tous les pays où le patriotisme se développe avec énergie, il se montre accompagné d'un mouvement religieux assez prononcé. Mais nous ne pensons pas que ce caractère appartienne plus particulièrement à la foi catholique; il nous paraît tout-à-fait indépendant de la forme du culte et inhérent à la force des convictions morales de quelque nature qu'elles soient. Nous ajouterons même que la religion catholique dont le siége est à Rome et le domaine partout, nous semble au contraire bien moins favorable au patriotisme que ne peut l'être une église vraiment nationale qui appartient à l'État et dont les intérêts se confondent par conséquent avec ceux de la chose publique. Mais cette différence d'opinion ne nous empêche pas d'apprécier le mérite du travail de M. Waille dans lequel on trouve une foule d'aperçus intéressants. Il mérite d'autant plus de fixer l'attention que c'est un sujet en quelque sorte tout neuf, et qu'il offre des données curieuses sur l'avenir probable de l'un de ces petits Etats dont la neutralité forte et respectée exercera peut-être une salutaire influence dans les destinées futures de l'Europe.

NOUVELLE CARTE DE FRANCE, politique, commerciale, industrielle, classique et routière; dressée par *J.-B. Noellat*. — Paris, chez A.-V. Hugot, 10, rue Christine. Une grande feuille coloriée, 3 fr.

Cette carte fort bien gravée présente avec la plus grande clarté tous les détails désirables. Les routes principales y sont tracées d'une manière très-distincte; on y trouve l'indication des chemins de fer, les routes départementales, les canaux, les fleuves et rivières navigables, les ruisseaux mêmes et les montagnes dessinés nettement sans confusion, malgré la quantité de lignes diverses qu'ils exigent. Une foule de signes caractéristiques signalent les bureaux de postes, les villes fortifiées, les gîtes d'étapes, les archevêchés, les administrations civiles ou militaires, les écoles et les manufactures royales, en un mot, tous les renseignements statistiques qui doivent rentrer dans l'étude géographique d'un pays. C'est à la fois une carte routière précieuse pour le voyageur, et un excellent tableau qui peut être employé avec succès à l'enseignement. Dans ce dernier but, M. Noëllat a publié huit cartes muettes destinées à reproduire la France divisée soit en ses 86 départements actuels, soit en ses 33 anciennes provinces, soit en bassins formés par le cours de ses 3 grands fleuves,

soit d'après ses circonscriptions ecclésiastiques, militaires, judiciaires, administratives et académiques. Les documents officiels et les meilleures cartes dressées par ordre du gouvernement ont servi de base à ce travail qui nous paraît mériter toute confiance. Le prix de 3 fr. la feuille est extraordinairement modique en comparaison de la grandeur du format et du fini de l'exécution. Aussi nous ne doutons pas que l'auteur ne soit bientôt récompensé par un rapide succès.

HISTOIRE DE NAPOLÉON; par M. *Delandine de St.-Esprit.* — Paris, chez Mallet, 20, rue Hautefeuille, et chez A.-V. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Ce livre paraît être surtout destiné aux soldats. L'introduction, qui est intitulée : *la garde montante aux Invalides*, commence par le *Qui vive !* de la sentinelle et passe en revue tous les vieux débris éclopés de la grande armée. A la place de chapitres, c'est en *faisceaux* que l'histoire est divisée. Enfin le style est d'un bout à l'autre celui d'un bulletin des victoires et conquêtes. Il y a beaucoup de verve, beaucoup de mouvement dans cette forme originale, et les scènes les plus saillantes sont empreintes d'une couleur dramatique qui n'est pas sans charme. Les sympathies de l'auteur sont bien évidemment acquises à la merveilleuse destinée de Napoléon. Il s'enivre volontiers des souvenirs de cette gloire brillante, il cherche à faire vibrer les cordes de l'honneur militaire, il exalte trop peut-être les vertus du soldat. Cependant on ne lui reprochera point d'avoir essentiellement altéré l'histoire. L'Empereur est sans doute un héros à ses yeux, mais ce n'est pas un héros sans faiblesses. Il fait assez loyalement la part de ses erreurs et ne cache pas les fautes que l'ambition lui fit commettre. L'esprit démocratique perce au milieu de cette apologie du despotisme. La nécessité des temps est la seule excuse donnée aux attentats contre la liberté de la patrie, contre l'indépendance et la nationalité des autres peuples. Excuse fort élastique et très-dangereuse sans doute, mais qui n'empêche pourtant point l'auteur de reconnaître et de signaler avec sagacité les maux qui résultaient de cette tendance usurpatrice. Nous avons été frappé surtout de l'hommage qu'il rend aux efforts héroïques de la vieille Suisse pour la défense de son antique liberté. C'est peut-être la première fois que dans un ouvrage de ce genre, écrit avec un esprit favorable à Napoléon, la résistance des petits Cantons n'est pas représentée sous un jour faux et malveillant, le dévouement

de Reding est convenablement apprécié et ce grand citoyen n'est pas traité de rebelle ou de fanatique.

Ce premier volume vient jusqu'à la fin du Consulat, le second renfermera l'histoire de l'Empire. Nous ne serions point surpris qu'un livre pareil obtînt du succès. Il est éminemment populaire aussi bien par sa forme que par sa tendance. Il sera les délices du militaire dans les loisirs que lui laisse la vie de la caserne ou des camps, et sera bien accueilli dans la chaumière du vieux soldat qui sentira renaître l'ardeur de son jeune âge en parcourant ces pages vivement colorées, où sa part est largement faite dans les entreprises glorieuses conçues sans doute par le génie d'un grand capitaine, mais qui n'ont pu être exécutées que par l'élan national. M. Delandine fait ressortir avec raison le puissant secours que Napoléon, premier Consul, trouva dans le mouvement révolutionnaire, qu'il sut habilement exploiter au profit de son ambition personnelle. Il nous montrera probablement ensuite comment, devenu empereur, il réussit à le comprimer, à l'éteindre, et prépara lui-même sa propre ruine en se privant d'un auxiliaire sans lequel il ne fût jamais monté sur le trône.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

JÉSUS devant Caïphe et Pilate; par M. *Dupin*.— Paris, chez E. Garnot, rue Pavée-St.-André-des-Arts, n. 7. 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

M. Salvador, dans son histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu, ouvrage fort remarquable sous plus d'un rapport, a tenté de disculper les Juifs du reproche d'iniquité qui leur a été si souvent adressé pour leur conduite vis-à-vis de Jésus. Laissant de côté le point de vue théologique, il a prétendu prouver que comme simple citoyen Jésus avait été légalement condamné, et que toutes les formes ordinaires de la justice avaient été strictement observées dans son procès. On comprend quelle importance un israélite peut mettre à laver ses ancêtres d'une tache qui a si cruellement terni la destinée de tout un peuple. Mais quelque louables que soient les motifs qui ont déterminé l'opinion de M. Salvador et quoiqu'on ne puisse que déplorer avec lui les tristes résultats de l'intolérance, il n'en est pas moins vrai que la question de droit qu'il soulève ainsi ne saurait être résolue d'une manière

plus favorable aux Juifs qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. L'argumentation de M. Dupin le prouve clairement, et sans vouloir suivre cet habile jurisconsulte dans les détails de sa réfutation éloquente, nous dirons que le plus simple bon sens suffit pour faire comprendre comment la justice fut violée dans ce mémorable procès. En effet, il ne s'agissait pas d'un délit formel, facile à constater. Dans sa prédication ainsi que dans sa conduite, Jésus n'avait point violé la loi, n'avait point attaqué le respect dû aux autorités. Tout son crime était dans l'influence des idées nouvelles qu'il apportait au monde. On ne put lui intenter qu'un procès de tendance, et nous savons que toujours dans ces procès-là les passions envahissent les bancs de la justice. Le sacerdoce juif se voyait menacé par les premiers succès du christianisme, et dans une théocratie plus que partout ailleurs l'existence de l'Etat se trouve intimement liée à celle de l'Eglise. Il y avait donc un puissant intérêt à étouffer dès sa naissance cette redoutable opposition, et, quand il s'agit du salut de l'Etat, les hommes foulent aisément aux pieds toutes les formes légales. De là ces actes arbitraires, ces mesures exceptionnelles, cette précipitation barbare dont les Evangiles nous offrent le récit. Jésus est entouré d'espions, la corruption pénètre jusque parmi ses disciples, on l'enlève de force au milieu de la nuit, on l'insulte, on le maltraite, les interrogatoires auxquels il est soumis ne fournissant aucune preuve, c'est à peine si l'on écoute sa défense calme et modeste; un juge en colère, un accusateur passionné se faisant l'organe des préjugés populaires, prononce sa sentence. Mais, dira-t-on sans doute, ces détails nous sont transmis par des chrétiens, par des amis du condamné, peut-être ont-ils exagéré les torts de leurs adversaires. Cette objection n'est pas sans valeur; le doute serait bien plus complètement dissipé si l'on pouvait invoquer le témoignage d'écrivains juifs, si l'on possédait quelque document officiel qui vînt confirmer la relation des apôtres. Cependant nous ne pensons pas qu'on doive faire valoir cet argument à l'appui de l'opinion avancée par M. Salvador, car lui-même ne récuse point l'autorité des évangiles; il les accepte comme authentiques et ne puise pas ailleurs les éléments de la discussion. C'est donc bien sur ce terrain-là que M. Dupin devait se tenir, et le talent de l'avocat n'a pas failli dans une cause si belle. Du reste, il n'est pas fort extraordinaire que le conseil des Juifs ait apporté dans cette affaire ce même mépris de la légalité dont l'histoire de tous les peuples nous offre tant d'exemples depuis la condamnation de Socrate jusqu'à celle de Jean Hus et de Jérôme de Prague.

La Chronologie sacrée, basée sur les découvertes de Champollion; par *A. Archinard*.—Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

L'inspiration des livres saints est un texte de discussions interminables, car elle peut être entendue de mille manières diverses, et il serait difficile de rencontrer deux théologiens qui lui donnent un sens parfaitement identique. Cependant toutes les nuances d'opinion à cet égard peuvent se ranger sous deux classes que j'appellerai : l'inspiration absolue, et l'inspiration générale. Dans la première, l'homme disparaît complètement, son individualité s'efface, il n'est plus que l'instrument passif de Dieu, écrivant sous sa dictée des enseignements dont tout, jusqu'aux moindres détails, doit être accepté par la foi sans qu'il soit permis de recourir au critère de la raison. Dans la seconde, l'écrivain inspiré, quoique mu par un souffle divin qui élève son ame, qui développe au plus haut degré ses facultés perceptives, et lui fait entrevoir quelques rayons de la vérité cachée aux autres hommes, n'en conserve pas moins son caractère humain, faillible, imparfait, qui l'expose à se tromper dans les investigations auxquelles il se livre et où le flambeau de l'inspiration ne vient point éclairer chacun de ses pas. On comprendra sans doute aisément les conséquences qui découlent de chacune de ces deux doctrines. Avec l'inspiration absolue, il faut regarder chaque parole de la Bible comme un article de foi, et fermer les yeux devant les découvertes de la science qui semblent ne pas s'accorder complètement avec les faits rapportés par les historiens sacrés; le libre examen ne peut plus exister, il faut croire à la lettre comme à l'esprit du livre de vérité. Avec l'inspiration générale, au contraire, la raison conserve sa liberté, le dogme, l'idée morale seuls la dominent, mais il lui est permis d'aborder la critique des détails, et c'est précisément par cette étude féconde qu'elle est amenée à s'incliner devant la foi, dont elle sépare ainsi les éléments réels et purs de l'entourage humain qui les enveloppe.

C'est à cette seconde division qu'appartient M. Archinard; mais, tout en reconnaissant que dans ce qui concerne en particulier la chronologie les historiens sacrés ne sont peut-être pas exempts d'erreurs, il ne croit pas inutile de comparer leurs données avec celles de la science moderne dans laquelle il pense pouvoir leur trouver un appui nouveau, propre à les confirmer en les rectifiant et les complétant. Dans ce but il a pris les découvertes de Champollion pour base de son travail, et, s'entourant de toutes les lumières que lui fournissaient les nombreux commentateurs de la Bible, il a cherché à rétablir l'ordre des dates, à montrer comment elles peuvent s'accorder

avec les documents que nous ont laissés les autres peuples de l'antiquité. Cette étude savante l'a conduit à des résultats fort intéressants. Il a trouvé que, sauf quelques erreurs de détails dont une bonne partie doit être attribuée soit aux copistes, soit aux traducteurs qui nous ont transmis les livres saints, la plupart de ces dates étaient à peu près exactes. Les principales sont confirmées d'une manière fort remarquable par l'ingénieux système d'après lequel Champollion explique les hiéroglyphes des monuments égyptiens. Nous sommes trop étrangers à ces matières difficiles pour apprécier convenablement le mérite d'un semblable travail ; mais il nous a paru que M. Archinard avait puisé aux meilleures sources et faisait un emploi judicieux des éléments qui servent de base à sa critique. D'ailleurs il ne prétend point être arrivé à la vérité absolue. Il se contente de proposer quelques idées nouvelles, sans y attacher plus d'importance qu'il ne faut, car, fidèle à ses principes, il sépare complètement la chronologie de l'inspiration qui selon lui ne devait pas avoir pour objet d'instruire surnaturellement les hommes de choses qu'une science tout humaine pouvait leur enseigner, ou du moins rectifier plus tard. Dans sa pensée, l'exagération de ceux qui veulent regarder les moindres détails de la Bible comme inspirés, n'est qu'une arme dangereuse donnée à l'incrédulité pour attaquer tout l'ensemble de la révélation. Cette opinion nous paraît tout-à-fait conforme au véritable esprit de la réformation, et c'est avec joie que nous la voyons professée par un jeune ministre dont le talent et les lumières ne seront peut-être pas sans influence sur l'avenir d'une si belle cause. En rentrant dans cette voie large et vraiment féconde, le protestantisme sortira de l'espèce de léthargie dans laquelle l'ont plongé des tendances malheureusement rétrogrades qui, nous en sommes convaincus, sont les obstacles les plus réels à son développement et à ses progrès.

MARTYROLOGE du clergé français pendant la révolution. — Paris, au Bureau du *Journal des villes et des campagnes*, 7, rue des Grands-Augustins. 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

Ce petit volume renferme une longue liste des malheureuses victimes de l'ordre du clergé qui furent sacrifiées pendant la tourmente révolutionnaire. C'est un bien triste catalogue, fait pour inspirer l'horreur des révolutions violentes et pour montrer le danger de déchaîner la fureur populaire au nom des idées, quelque grandes et généreuses que celles-ci puissent

être. L'oppression et l'intolérance avaient été les premières causes du mouvement, on s'était soulevé pour conquérir la liberté, et les premières armes dont on se servit dès qu'on se sentit assez fort furent l'intolérance et l'oppression. De telles réactions renferment un grave enseignement qui ne doit pas demeurer stérile. L'injustice engendre l'injustice, et tout parti qui abuse de sa puissance se prépare un avenir douloureux. Le clergé comme la noblesse paya dans les dernières années du siècle passé les fautes commises à une époque bien antérieure; des innocents portèrent la peine due aux coupables, et dans un carnage court mais sanglant, le peuple se vengea des longues souffrances qu'on lui avait imposées. Aujourd'hui, l'humanité se révolte à la pensée de cette effroyable lutte, où la religion fut indignement persécutée dans la personne de ses plus respectables ministres. Les excès du fanatisme, sous quelque forme qu'il se présente, doivent être condamnés, et il n'est peut-être pas inutile d'en conserver ainsi le souvenir, afin que leurs dangereuses conséquences soient toujours présentes à l'esprit de ceux qui croiraient pouvoir employer impunément une telle arme.

CLAUDE BERNARD, ou le Gagne-Petit, ouvrage de morale populaire; par Mlle *Ulliac-Trémadeure*.—Paris, Didier. In-12, fig., 3 fr. 50 c.

Avec une volonté forte, de la conduite, de la persévérance et du dévouement, l'homme, dans quelque condition qu'il se trouve, peut acquérir une certaine aisance et, ce qui est plus précieux encore, l'estime et la considération de ses semblables. Telle est la thèse que Mlle Ulliac s'est proposé de développer encore une fois dans ce nouvel ouvrage. Je dis encore une fois, car c'est la même qui a dirigé sa plume dans *Etienne et Valentin*, qui se trouvait en germe dans l'*Histoire de Jean Marie* et que la *Pierre de touche* nous a montrée sous son aspect moral le plus noble et le plus fécond. Il est intéressant de voir un écrivain distingué consacrer son talent au triomphe d'un principe aussi utile que vrai. En fait d'éducation surtout l'insistance est nécessaire, il faut frapper souvent pour que l'impression soit durable, et l'on peut dire que dans les ouvrages destinés à la jeunesse, le grand art consiste à reproduire les mêmes idées sous maintes formes diverses. C'est ainsi que par l'attrait du récit et des incidents variés, on grave fortement dans la mémoire des leçons qui tôt ou tard portent leurs fruits.

Claude Bernard est l'aîné de cinq enfants dont le père,

pauvre remouleur, mais ouvrier laborieux et probe, a été par un lâche assassinat enlevé à sa famille, qu'il faisait vivre par son travail. Quoique destiné d'abord à recevoir une éducation libérale, Claude, sentant la nécessité de se mettre le plus tôt possible à même de gagner sa vie, se décide à embrasser l'état de son père, dont il avait déjà quelques notions. Il veut devenir le soutien de sa famille. Il se met donc courageusement en route, sa meule sur le dos, et parcourt la tournée habituelle de son père entre son village et Paris, soutenu par la pensée de le remplacer pour ses frères et sœurs, dont l'avenir repose désormais entièrement sur lui. Sa bonne conduite le fait bientôt réussir; par sa protection, ses frères et sœurs sont élevés, sont placés, et, après quelques années d'efforts, la famille se voit de nouveau dans l'aisance, honorée de tous ceux qui la connaissent et assez riche pour fonder une école qui perpétue son souvenir dans le village. Tout cela est fort bien conté, de manière à captiver l'intérêt des lecteurs. M[lle] Ulliac a voulu s'adresser aux jeunes adultes de la classe ouvrière, et nous ne doutons pas que son livre ne soit bien accueilli par eux. Ils y trouveront d'excellentes leçons, des exemples salutaires et une série d'aventures empruntées à la vie réelle, à la sphère ordinaire dans laquelle ils sont appelés à exercer leur intelligence. L'auteur ne pouvait se proposer un but meilleur, car, employer son talent à populariser les enseignements de la morale, à propager les sentiments vertueux, c'est dignement comprendre la belle tâche de l'écrivain.

Jeu de cartes abécédaire, élégamment coloriées et rehaussées d'or, pour apprendre à lire aux enfants en jouant à la bataille, renfermé dans une très-jolie boîte. = **Jeu de cartes arithmétique**, coloriées avec beaucoup de soin, rehaussées d'or, pour apprendre aux enfants de 5 ans à connaître les chiffres et leur faire faire une addition et une soustraction en moins de 5 minutes. = **Jeu de cartes musical** (approuvé par M. Berton, membre de l'Institut), pour faire connaître la valeur des notes aux enfants, en les amusant avec ces cartes joliment coloriées et rehaussées d'or comme les précédentes. — Paris, de l'invention de M. Bobœuf, lithographe, 23, rue Cadet, et chez A.-V. Hugot, 10, rue Christine. Prix : 2 fr. le jeu, renfermé dans une boîte élégante.

Voici de charmants jouets qui, s'ils ne fournissent pas des moyens d'enseignement bien efficaces, peuvent du moins laisser dans l'esprit des enfants quelques notions utiles. L'auteur a très-bien senti qu'on ne pouvait tromper l'élève au point de lui faire prendre l'étude réelle pour un jeu; aussi s'est-il borné à réveiller l'attention par de jolis dessins propres

à leur faciliter l'intelligence des signes qui sont figurés sur ses cartes. Il ne prétend point qu'on puisse apprendre avec celles-ci la lecture, le calcul et la musique, mais il veut familiariser les enfants avec les caractères écrits de ces trois langues diverses. Une fois ce premier pas fait, les combinaisons des cartes viendront d'elles-mêmes à l'esprit des petits joueurs et leur donneront quelques connaissances élémentaires dont on ne saurait nier l'avantage. Du reste M. Bobœuf en convient lui-même très-franchement, bien des enfants n'y verront qu'un jeu de cartes mieux orné et plus attrayant que les jeux ordinaires. Mais sous ce rapport même son invention mérite d'être accueillie avec faveur, car on n'avait certainement encore rien publié d'aussi élégant dans ce genre, et c'est un specimen remarquable des progrès qu'a faits l'art d'imprimer en couleur et en or.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

ESSAI sur l'esprit de la législation municipale en France; par *Th. Morin*. — Paris, chez Marc Aurel frères. In-8, 5 fr.

L'élément municipal forme la base la plus solide d'un gouvernement libre; c'est le premier principe d'où tout le reste découle. Si nous interrogeons l'histoire du passé, nous trouvons les faits d'accord avec la théorie sur ce point. Lorsque des serfs émancipés commencèrent à fonder des villes ils en firent des municipalités, car pour eux l'avantage le plus précieux de la liberté qu'ils venaient d'acquérir était de se gouverner eux-mêmes, de se soustraire à la volonté capricieuse d'un maître, et nul sacrifice ne leur parut trop grand pour obtenir et conserver ce droit. Chaque cité formait une espèce d'association à la direction de laquelle tous ses membres prenaient part; rien d'important ne s'exécutait qu'avec l'assentiment de l'assemblée des bourgeois. On ne négligeait aucune occasion d'acquérir quelque nouvelle franchise, et ce fut ainsi que se constituèrent un grand nombre de petits Etats indépendants qui s'unissaient ensuite pour résister à un danger commun, ainsi que le firent par exemple les cantons de la Confédération Suisse. Mais dans les pays où le régime féodal avait jeté des racines plus profondes et où les villes durent s'allier

avec les rois pour combattre cet ennemi redoutable, l'élément municipal ne put conserver long-temps toute sa pureté. Il se modifia bientôt, son développement s'arrêta devant la centralisation du pouvoir, et, pour garder une apparence de vie, il fut obligé d'abandonner la meilleure part de ses priviléges. On ne parvint à détruire le pouvoir tyrannique des seigneurs qu'en renforçant la puissance royale, et l'esprit de la cité se perdit dans le sentiment plus large sans doute, mais beaucoup moins énergique de la nationalité commune. Quand la royauté fut venue à bout de ses grands vassaux, elle fit payer chèrement aux villes le concours actif qu'elle leur avait prêté, car elle ne songea plus dès-lors qu'à détruire l'une après l'autre ces institutions municipales qui pouvaient entraver l'exercice de son pouvoir absolu. C'est ainsi que les choses se passèrent en France, et, par un singulier aveuglement, la révolution elle-même, toute préoccupée du vain fantôme de l'unité nationale, ne sut point comprendre le danger de cette malheureuse tendance. Au contraire elle en fit une condition nécessaire de la république, et couronna l'œuvre par la destruction des anciennes provinces. C'était porter le dernier coup à l'organisation municipale, à laquelle la division factice des départements ne laissait ni tradition, ni souvenir historique, en un mot rien de ce qui avait fait dans le passé son existence et sa force. Depuis lors, l'établissement du système représentatif est venu lui ouvrir une nouvelle carrière. Dans la dernière loi qu'on a faite à ce sujet, on a cherché sans doute à lui redonner de la vie, à réparer autant que possible les fautes commises. Mais en fait de législation il est bien plus facile de détruire que d'édifier. D'ailleurs aujourd'hui la centralisation est un fait qui domine tous les esprits, qui paralyse tous les efforts, qui entraîne à leur insu les hommes les mieux intentionnés. Elle est arrivée à un tel point que la France semble être tout entière dans sa capitale, et l'on n'ose pas y toucher de peur d'ébranler tout l'édifice du gouvernement.

L'auteur du livre que nous annonçons, frappé de l'oubli dans lequel on semble laisser des questions si importantes pour l'avenir de la liberté, s'est proposé d'éveiller l'attention publique, de chercher à la distraire un moment du spectacle des passions et des intrigues politiques pour la ramener vers des sujets d'un intérêt plus réel, d'une portée plus féconde. C'est un jeune homme animé de sentiments généreux, mais pleins de sagesse et de modération. Ses premiers pas sur la route de l'expérience lui ont fait reconnaître qu'en fait de véritable patriotisme, les Français ne sont pas au niveau des autres peuples, et, déposant toute vanité nationale, il a voulu se

rendre raison de cette infériorité fâcheuse, découvrir ses causes, étudier les moyens de la faire cesser. Il croit urgent de détromper ses compatriotes trop enclins à se payer de grands mots sur la gloire française, à se contenter d'un patriotisme idéal qui s'exhale en belles phrases dans les journaux ou dans les salons de Paris. Pour lui la patrie n'est point renfermée entre les barrières de la capitale, ni dispersée dans l'étendue vague d'une propagande cosmopolite. Il comprend bien que ce mot exprime une idée abstraite; mais, justement à cause de cela, il pense que pour exercer une influence salutaire cette idée doit avoir un représentant immédiat, rapproché, positif, auquel puisse se rattacher l'amour des citoyens. La cité, la commune sont à ses yeux l'expression réelle de la patrie, le lien par lequel les citoyens se trouvent intéressés aux affaires générales du pays. Les sentiments d'affection que l'homme éprouve pour le lieu qui l'a vu naître, pour la localité qu'il habite depuis longtemps, où il exerce sa profession, où il a pu se faire aimer, respecter, obtenir de la considération et de l'influence, deviennent ainsi par l'effet d'un bon système municipal la meilleure base du véritable patriotisme. « Croit-on que le nom de Lacédémone eût fait vibrer si haut le cœur de ses enfants, si ce nom n'eût représenté à leurs yeux que la capitale d'un empire? Sans le culte de la gloire d'Athènes, qui enflammait ses fils, le génie de l'art eût-il créé les merveilles du monde? Ne fallait-il pas une influence plus sacrée pour inspirer Phidias, pour enfanter le Parthénon? On sait de quel éclat brillèrent les républiques d'Italie, mais qui ne sait aussi de quel amour Florence était aimée, de quels transports s'animait un enfant des lagunes à l'aspect de Venise? De nos jours encore, ce qui fait que chez un Suisse, par exemple, le sentiment national est si fort, c'est qu'avant d'être Suisse, il est Genevois, Bernois, de sa ville enfin, par laquelle, si je puis m'exprimer ainsi, se personnifie à ses yeux l'idée de la patrie. »

On reprochera sans doute à l'auteur de porter atteinte à l'unité nationale, cette vaine formule inscrite, en France, sur les drapeaux de presque tous les partis. Mais il accepte franchement ce reproche, et déclare qu'il préférerait encore, s'il le fallait, le patriotisme de clocher à ce cosmopolitisme sans force, parce qu'il est sans appui, et dans lequel il voit la destruction du principe vital nécessaire au développement d'un peuple libre. D'ailleurs, il ne croit point que telle fût la conséquence d'une bonne organisation municipale. Celle-ci tendrait peut-être à substituer graduellement la confédération à l'unité, mais l'histoire est là pour nous montrer le-

quel de ces deux éléments s'accorde le mieux avec les bases de la société, et résiste avec le plus de ténacité aux épreuves du temps.

Les modifications qu'il propose dans la loi municipale française paraissent pouvoir fort bien se concilier avec les conditions actuelles de la monarchie; elles ne sont que le corollaire du système représentatif dont elles tendraient plutôt à faciliter la marche. Leur but principal est de combattre l'excès de la centralisation, véritable fléau qui menace aujourd'hui la prospérité aussi bien que la liberté du pays. Ce sont de bien légers changements qui rendraient l'exécution de la loi plus facile, plus prompte, plus salutaire, stimuleraient le zèle des conseils municipaux en leur accordant une influence moins illusoire, et contribueraient ainsi à réveiller l'esprit national, utiliseraient les activités individuelles au profit du bien public, et leur donneraient un aliment meilleur que les luttes dangereuses des passions politiques.

M. Morin a fait une étude sérieuse de la législation municipale. Il en retrace rapidement l'histoire, et si son livre porte quelquefois l'empreinte d'une plume encore peu exercée, d'un talent qui demande à être mûri par la méditation et l'expérience, on y trouvera cependant une riche collection de faits et d'idées bien propres à jeter du jour sur cette importante matière.

LA CITÉ DU SOLEIL, ou idée d'une république philosophique; par *F.-Th. Campanella*, trad. du latin par *Villegardelle*. — Paris, chez Levavasseur, 14, rue Jacob. In-32, 1 fr.

Si la république de Platon nous a fait dire naguère qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, nous pouvons le répéter avec bien plus de raison encore à propos de ce petit volume. En effet, si son titre ne l'indiquait pas comme la traduction d'un ancien ouvrage latin, nous l'attribuerions volontiers à la plume de quelque adepte de St.-Simon, rallié sous la bannière fourriériste. Chose étrange! un moine du seizième siècle avait déjà rêvé les mêmes utopies dans lesquelles nos socialistes modernes prétendent voir la régénération de l'ordre social; il en avait comme eux tenté la réalisation, et, de plus qu'eux, il avait souffert le martyre pour le soutien de sa cause. Campanella, né en 1568 à Stilo, bourg de la Calabre, après avoir commencé des études de droit, entra dans l'ordre des Dominicains, qui a fourni les moines les plus remuants et les plus indépendants. Ses talents et son érudi-

tion le distinguèrent bientôt, et la hardiesse de ses opinions le fit accuser de sortilége et d'hérésie. Il travaillait par ses écrits et ses discours à gagner des partisans, et le plus fougueux zèle lui faisait braver la persécution. Obligé de fuir tour-à-tour de Naples, de Venise, de Florence, de Rome, il vint chercher un refuge dans sa patrie; c'est là qu'il résolut d'essayer l'application de ses idées en établissant une république philosophique. De nombreux moines entrèrent dans cette conjuration qui menaçait de soulever le peuple et de le porter aux plus affreux excès; car Campanella prêchait la destruction de tous ceux qui s'opposeraient à ses desseins, ainsi que l'anéantissement de tous les anciens livres pour la science desquels il professait un grand mépris. Mais le complot fut dénoncé; le vice-roi de Naples, averti à temps, envoya des troupes qui s'emparèrent des principaux conjurés. Quelques-uns furent écartelés sur-le-champ pour servir d'exemple; d'autres, parmi lesquels Campanella, furent jetés dans les prisons, où ils eurent à subir les tortures les plus cruelles. Le courageux moine raconte lui-même avec quelle fermeté inébranlable il supporta cet horrible supplice. « Lié, » dit-il, « par des cordes serrées au point de pénétrer jusqu'aux os, je fus suspendu par les mains, violemment tordues en arrière, au-dessus d'un pieu aigu, en sorte que, si j'essayais de me soutenir en l'air par mes bras ainsi tordus, j'éprouvais des douleurs intolérables dans les bras, les épaules, le cou; si, au contraire, je cédais au poids de mon corps, le pal déchirait mes chairs et me faisait verser une grande quantité de sang. Au bout de quarante heures, me croyant mort, on mit fin à mon supplice. Parmi les spectateurs de mes tortures, les uns m'injuriaient, et, pour accroître mes douleurs, secouaient la corde à laquelle j'étais suspendu; les autres louaient tout bas mon courage.... Rien ne m'a ébranlé, et l'on n'a pu m'arracher une seule parole. » Ce récit est confirmé par ses adversaires eux-mêmes qui, tout en traitant Campanella de fourbe infâme et du plus scélérat des bipèdes, louent sa fermeté plus que spartiate. De puissantes intercessions ayant obtenu qu'on lui rendit sa liberté, il vint en France et continua ses travaux, retiré dans le couvent des Jacobins, à Paris, où il mourut en 1639.

La *Cité du Soleil* est l'œuvre dans laquelle Campanella développa le mieux sa théorie d'organisation sociale. Sous la forme d'un voyage imaginaire, il y décrit une ville magnifique, gouvernée par un chef suprême qui, semblable au Père de la doctrine saint-simonienne, est à la fois le grand-prêtre et le roi de la contrée. Sous lui viennent se ranger, suivant leurs capacités spéciales, plusieurs chefs inférieurs

qui président aux divers départements de l'Etat. Le nom de chaque fonctionnaire exprime l'idée générale à laquelle se rapportent ses fonctions. Ainsi le chef suprême est appelé le *Métaphysicien*, les autres se nomment *Puissance, Sagesse, Amour*. La guerre, les traités de paix, la politique extérieure, tout ce qui concerne la défense et la sûreté du pays forment les attributions de Puissance. Sagesse préside à l'instruction publique. Amour règle tout ce qui est relatif à l'union des sexes. Ainsi que Fourrier, Campanella détruit la famille et charge la communauté de l'éducation et de l'entretien de tous ses membres. Le travail est libre, et quoique la théorie de l'attraction passionnelle ne soit pas encore développée dans son livre, on voit bien qu'il en admettait le principe, car ici, comme dans le système de Fourrier, toutes les branches du travail sont ennoblies et deviennent attrayantes, parce que chacun, en s'y livrant, ne fait qu'obéir à l'impulsion de ses goûts et de ses penchants. Pour ce qui touche au mariage, le moine du seizième siècle est bien plus franc et plus hardi que nos réformateurs actuels. Il n'en prononce pas même le nom, mais il présente toute une organisation nouvelle, destinée à déterminer jusque dans leurs moindres détails les relations des deux sexes entre eux. Comme Platon, il se préoccupe surtout des moyens d'assurer à l'Etat une génération de citoyens robustes et bien constitués. Mais il est plus sévère dans ses principes, et il cherche à mettre un frein aux désordres en conservant la pudeur et la chasteté parmi les vertus de sa république. Enfin, dans la partie intellectuelle de son utopie, dans ce qui concerne la religion et la morale, Campanella montre une tendance panthéiste tout-à-fait curieuse, car elle ressemble singulièrement aux idées qui, de notre temps, se sont fait jour dans la philosophie allemande. L'étude de ce petit livre peut fournir de bizarres rapprochements. On y trouvera, nous pensons, une preuve frappante du caractère constant de l'esprit humain, qui, dans tous les âges, paraît enclin au même désir d'une réforme sociale, sujet aux mêmes erreurs, aux mêmes écarts d'imagination. L'étrangeté d'une pareille utopie la fit bientôt tomber dans l'oubli, quoiqu'elle eût produit quelque sensation au milieu du seizième siècle. Mais aujourd'hui qu'on revient avec une nouvelle ardeur vers des théories à peu près semblables, et que l'époque est peut-être plus mûre pour un changement radical dans l'organisation de la société, il est utile de comparer entre eux ces divers systèmes, il importe de les soumettre à l'analyse, car sous les extravagances dont ils sont remplis on pourra certainement retrouver quelques principes vrais, quelques éléments salutaires.

On ne peut qu'approuver l'intention du traducteur, qui a été « de prouver que l'esprit humain, dont la nature est toujours la même, n'a cessé d'opposer aux souffrances d'une société vicieuse le type idéal d'une société plus parfaite, de montrer ensuite aux différentes écoles socialistes les racines qu'elles ont dans le passé, et de les rappeler ainsi à des sentiments moins dédaigneux et moins exclusifs. » Nous terminerons cet article en insistant avec lui sur la nécessité d'étudier avec soin et sans prévention les divers travaux qui ont eu pour objet la réorganisation intégrale de la société. Aujourd'hui l'urgence des réformes semble universellement reconnue, et « il ne faut repousser aucun des efforts qui tendent à les » introduire avec méthode, à les faire toutes converger vers » ce but unique, *l'association générale des travailleurs*, hors » de laquelle on ne peut concevoir de salut pour l'huma- » nité. »

SCIENCES ET ARTS.

CHIMIE ORGANIQUE appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture, suivie d'un essai de toxicologie; par M. *Justus Liebig*, traduction faite sur les manuscrits de l'auteur par M. *Ch. Gerhardt*.— Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

La chimie est une des sciences les plus fécondes en applications ingénieuses aux arts industriels, et c'est à ses progrès rapides depuis le commencement de ce siècle qu'est due la majeure partie des inventions nouvelles qui ont contribué à augmenter le nombre de nos jouissances, à faire pénétrer dans presque toutes les classes de la société un bien-être dont elles n'avaient jadis aucune idée. Mais si ses résultats sont déjà remarquables, on peut dire qu'ils sont encore loin de ceux que semblent promettre les découvertes modernes des savants explorateurs qui se livrent sans cesse à l'étude du mystérieux travail de la nature dans la composition et la décomposition des corps. L'agriculture en particulier n'a point jusqu'ici retiré de la science tout le profit qu'elle peut lui offrir. La nutrition des plantes, opération essentiellement chimique, est le plus souvent abandonnée au hasard, et le cultivateur ignorant s'enquiert peu des procédés par lesquels l'homme, en

modifiant la constitution du sol, peut en quelque sorte diriger à son gré les phénomènes de la végétation, ou du moins exercer sur eux une influence réelle et salutaire. C'est dans le but d'éclairer les agronomes à ce sujet que M. J. Liebig publie en un volume séparé les chapitres de son grand ouvrage de chimie organique qui traitent spécialement de cette branche importante. La haute réputation de l'auteur, le rang élevé qu'il occupe aujourd'hui parmi les chimistes les plus distingués sont des titres qui nous dispensent de rien ajouter pour faire comprendre quel doit être le mérite de ce précieux travail. Il est divisé en trois parties. La première renferme une exposition claire et complète des parties constituantes des plantes, du rôle qu'elles jouent dans la marche de leur développement organique et des données qu'on en peut tirer pour améliorer leur culture par un emploi raisonné des assolements et des engrais. Dans la seconde il examine les phénomènes de la décomposition des végétaux et développe ses idées sur la fermentation ainsi que sur la pourriture sèche et humide. Enfin l'appendice qui forme la troisième partie contient des considérations du plus grand intérêt sur la nature et les effets des poisons, des miasmes et des contagions. L'auteur émet une foule de vues nouvelles, d'aperçus ingénieux qui nous paraissent bien dignes d'exciter l'attention. Non-seulement l'agriculteur trouvera dans ses directions savantes une abondante source d'applications utiles, mais l'explication chimique qu'il donne de la contagion ouvrira peut-être à la science médicale une voie d'investigations nouvelles et fécondes.

HISTOIRE physiologique des plantes d'Europe, ou exposition des phénomènes qu'elles présentent dans les diverses périodes de leur développement; par *J.-P. Vaucher*, professeur à l'académie de Genève. Paris. 4 vol. gr. in-8, 30 fr.

Les hommes qui consacrent leurs travaux à l'avancement de la science se divisent en deux classes bien distinctes : les nomenclateurs et les observateurs physiologistes. Les premiers sont des guides nécessaires qui jalonnent la route, marquent les étapes, et viennent par leurs précieuses méthodes au secours de notre intelligence, incapable sans cela de saisir les variétés infinies que la nature nous offre dans toutes ses œuvres. Mais le résultat de leurs recherches ne peut être apprécié que du public savant auquel seul il s'adresse; la foule n'y voit qu'une classification aride et stérile dont les

termes plus ou moins barbares la repoussent. Pour offrir de l'attrait à tous, la science a besoin d'être développée par les observateurs qui à l'aide des nomenclatures pénètrent jusque dans les moindres détails de l'ordre admirable établi par le Créateur, étudient avec soin les phénomènes que présente l'organisation de chaque espèce, et nous font assister en quelque sorte aux procédés mystérieux par lesquels la vie se développe, se conserve et se perpétue. C'est à cette dernière classe qu'appartient M. Vaucher. Son ouvrage renferme un magnifique tableau du règne végétal, dans lequel tous les traits particuliers qui caractérisent la végétation, la fécondation et la dissémination sont exposés d'une manière claire et complète. Afin de ne pas embrasser un champ trop vaste, l'auteur a dû se borner aux plantes d'Europe, encore n'a-t-il pu les étudier toutes par lui-même, ainsi qu'il l'aurait désiré. Cependant la plus grande partie des genres ont été l'objet de ses propres observations, et l'on peut dire que son travail est le fruit de toute une vie consacrée à l'étude de la nature. M. Vaucher est de la même école que Bonnet; l'esprit religieux domine ses recherches, la science n'est pour lui qu'un moyen d'arriver à entrevoir le grand but de la création, à contempler de plus près la sagesse et la bonté du Créateur. Tout en repoussant l'abus qu'on a fait des causes finales, il les proclame comme une condition indispensable pour donner à l'histoire naturelle une influence morale, une tendance noble et féconde. « Eh! que me fait à moi cette infinie variété qui règne dans les êtres organisés, dans leurs différents modes d'accroissement et de reproduction, si je n'y vois que les effets du hasard, des arrangements indéterminés et sans but? Mais si je suis capable d'assigner les causes de ces arrangements, si je découvre que les uns sont destinés à protéger l'enfance de la plante, les autres à favoriser sa fécondation, sa reproduction, la conservation et la dissémination de ses graines; si je reconnais qu'entre plusieurs combinaisons également possibles, celle qui a été choisie était celle qui menait le plus sûrement au but; enfin, si j'aperçois, dans certains cas, l'auteur de la nature, luttant contre les accidents imprévus, modifiant ses lois selon ses besoins, réparant les désordres par un nouvel ordre sorti de l'ordre ancien; alors je ne me trouve plus jeté, comme au hasard, dans une mer sans rives; mais je sens auprès de moi, et à mes côtés, une intelligence et une sagesse qui excitent à chaque moment mon admiration la plus profonde; je découvre un Etre infiniment bon, qui, quoique invisible, m'associe à ses desseins, se plaît à me dévoiler les merveilles de ses ouvrages, et j'en tire la conséquence qu'il ne saurait

être indifférent à mon sort, et que, puisqu'il a réglé avec tant de soin le monde physique, il a arrangé avec plus de prévoyance encore le monde moral, que je contemplerai un jour dans toute sa magnificence. »

La longue expérience de l'auteur lui permet de donner des directions précieuses aux personnes qui seraient tentées de suivre ses traces. Il expose en détail la marche qui doit être celle de l'observateur dans l'examen des plantes pour en acquérir une connaissance approfondie et pénétrer le mystère de leur organisation. Son introduction, pleine de vues élevées, est empreinte d'un saint amour de la science, d'un sentiment chaleureux tout-à-fait propre à inspirer le goût de la botanique. Il décrit en plusieurs endroits les joies du botaniste avec une verve entraînante. « Faites traverser dans un beau jour, à un botaniste tel que je le suppose, un des passages de nos Alpes : chaque pas qu'il fait dans ce chemin, qu'il ne parcourt jamais qu'à pied, est accompagné d'une sensation nouvelle; ici, c'est une plante qu'il a vue autrefois, et qui lui rappelle un souvenir précieux; là, c'est une plante inconnue qu'il ne se lasse point de contempler, et dont la structure florale lui apprend ou lui confirme quelque secret d'organisation supérieure; à côté sont des végétaux solitaires qui le charment par l'élégance de leur port; plus loin, des gazons verdoyants formés par des plantes sociales; quand il arrive au sommet du passage, dans ces jardins de la nature, où les végétaux les plus rares se sont comme donné rendez-vous, il ne peut plus continuer sa route, il s'assied pour s'extasier à loisir, pour examiner curieusement dans leur structure florale ces plantes pleines de mouvement et de vie, et il rapporte de sa contemplation studieuse des trésors de faits inconnus, qui lui appartiennent bien plus, et élèvent bien plus ses pensées que ces autres trésors que nous poursuivons avec tant d'ardeur. »

La méthode suivie par M. Vaucher est celle adoptée par De Candolle dans son *Prodromus*, c'est-à-dire la méthode naturelle perfectionnée et enrichie de divisions nouvelles par cet illustre botaniste. Il décrit avec soin les espèces principales qui forment en quelque sorte les types de chaque genre, et autour desquelles viennent se ranger les espèces secondaires. Malgré les répétitions inévitables dans un livre de ce genre, il a su réveiller l'intérêt par les nombreuses observations qui viennent souvent en rompre la monotomie, qui, comme il le dit lui-même en parlant des ouvrages de Linnée, sauvent l'ennui des descriptions et réjouissent l'esprit. Son style est en général clair, facile et aussi élégant que le comporte la langue scientifique encombrée de mots un peu barbares. En résumé,

ce travail nous paraît fort remarquable, et nous ne doutons pas qu'il ne soit favorablement accueilli par toutes les personnes qui trouvent quelque charme dans l'étude de la botanique.

CALENDRIER usuel pour 2,200 ans; par *Warin-Thierry*. — Paris, chez Amédée Hugot, rue Christine, 10. In-32, 1 fr. 25 c.

Par une ingénieuse combinaison, l'auteur de ce petit volume est parvenu à construire un calendrier usuel dont l'emploi ne présente guère plus de complication que celui des almanachs ordinaires et qui a le double avantage de faciliter la vérification des dates depuis l'an 1er de Jésus-Christ, et de donner celles des années postérieures à l'époque où l'on se trouve jusqu'à l'an 2200. Il a réuni pour cela les trente-cinq calendriers qu'exige le mouvement de la fête de Pâques du 22 mars au 25 avril, et les a fait précéder d'une table des années 1 à 2200 avec des numéros de renvoi indiquant le calendrier qui s'applique à chacune d'elles. Un B marque les années bissextiles dont les deux premiers mois seulement, janvier et février, se trouvent en tête de chaque calendrier.

A la suite de cette espèce d'almanach perpétuel bien supérieur, sous tous les rapports, aux tableaux du même genre qu'on possédait jusqu'ici, se trouvent la table du lever et du coucher du soleil, la prédiction des éclipses, l'explication des signes du zodiaque, la désignation des planètes et un abrégé du calendrier avec le calcul des nombres d'or, des épactes, des cycles solaires, de l'indiction romaine et de la période julienne. Le volume est terminé par la comparaison du calendrier républicain avec l'ère vulgaire.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

AUGUSTE ET NOÉMI, souvenir d'une mère; par Mme *C. Guinard*. — Paris. 1 vol. in-8, 5 fr.

C'est dans les simples inspirations de l'amour maternel que Mme Guinard a puisé son talent de poète. Elle peint, avec une vérité parfaite, ce sentiment dont elle a éprouvé tour à tour les joies et les douleurs. On y reconnaît la voix du cœur, dont l'accent ne peut se faire entendre sans exciter une vive sympathie; l'émotion vous gagne, et l'on sent des pleurs couler sur ses joues, en songeant aux pertes cruelles qui ont détruit le bonheur d'une mère et qui vous en font redouter de semblables, ou viennent réveiller le souvenir à demi effacé de celles qu'on a subies.

En général, je l'avoue, je n'aime pas voir l'affliction emprunter le langage de la poésie, qui lui impose souvent quelque chose de cherché, de prétentieux; je ne crois pas qu'on doive faire de la littérature avec les peines de son propre cœur, livrer trop facilement au public les secrets tourments de son âme. Mais quand la poésie se présente avec tant de simplicité, quand elle paraît être ainsi l'expression naturelle du sentiment, et qu'elle en rend si bien la touchante énergie, la critique aurait mauvaise grâce à vouloir se renfermer dans des principes trop absolus. Prétendre secouer de telles impressions, et juger froidement d'après des règles strictes, ce serait ne pas comprendre l'un des éléments les plus nobles et les plus élevés qui puissent féconder le champ de la littérature. Mme G. n'est pas un de ces poètes qui font de l'art et vont sans cesse quêtant des sujets d'inspiration sans autre

souci que la forme dont ils sont susceptibles d'être revêtus. Ses poésies ne portent point le cachet d'un travail de fantaisie, elles sont écloses spontanément sous l'empire d'une seule pensée, l'amour de ses enfants, source des plus douces émotions, des jouissances les plus pures, et des chagrins les plus amers. Certes, c'est bien là le côté vraiment poétique de l'existence obscure et positive que notre civilisation moderne assigne à la femme. C'est la poésie du foyer domestique qu'un cœur simple et aimant trouve sans effort au sein de la vie de famille. Je sais bien que la plupart de nos femmes auteurs ne partagent pas cette manière de voir, et que pour elles sept enfants à nourrir n'auraient rien de séduisant, nul charme inspirateur. Mais Mme G. n'est pas une femme auteur, c'est une tendre mère qui a mis dans ses enfants toutes ses illusions, toutes ses espérances, et qui, déposant sur le papier une partie de cet amour dont son cœur était plein, s'est trouvée poète sans le savoir, parce que le sentiment qui guidait sa plume ne pouvait être dignement exprimé que par des chants pleins de grâce et d'harmonie.

Noémi, frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose;
Tu fixes mes regards ravis.
Grâce aux souffrances de ta mère,
Tu boiras à la coupe amère;
Je te vois, je te tiens, tu vis!

Tu vis!.... et le bonheur m'enivre,
Comme s'il était bon de vivre,
Et qu'il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon âme se noie
Dans des flots d'ineffable joie,
Et n'est plus qu'espoir et qu'amour.

Et toi, sur le courant perfide,
Tu vas, confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau.
Et tu ris, comme dans les langes
L'Enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

. . . .

O vous tous qui m'aimez, venez goûter ma joie;
Venez voir le présent que le Seigneur m'envoie.
Il est si beau l'enfant de mes longues douleurs,
Celui qui m'a coûté tant de soins et de pleurs,
Quand sa bouche en mon sein puise des flots de vie!
Il est si beau, mon fils, quand, muette et ravie,

J'ouvre ses rideaux bleus pour le voir endormi,
Et que je crois déjà qu'il sourit à demi!
Oh! de quel doux tableau ma vue est réjouie
Quand ses frères et sœurs, la face épanouie,
Retenant leur haleine et mesurant leurs pas,
Contemplent ses traits fins et ses doigts délicats!
Sur ce front calme et pur quand leur bouche se pose,
Je crois voir se toucher de frais boutons de rose
Qu'incline l'un vers l'autre un souffle matinal.
Heureux âge, âge d'or, âge ignorant du mal,
Qui tires ton pouvoir de ta faible impuissance!
Ton seul aspect pour nous est une jouissance.

C'est ainsi que la joie maternelle éclate en accents de reconnaissance et de bonheur, et la poésie gît dans le sujet même bien plus que dans la forme qui n'est pas toujours exempte de défauts, mais qui ne semble que secondaire, et qu'on ne songe point à éplucher de près, subjugué que l'on est par la puissance du sentiment à l'inspiration duquel obéit l'auteur. La vérité de l'expression domine tous les détails. Mme G. sait nous intéresser vivement aux vicissitudes de sa vie pourtant bien obscure, bien renfermée dans le cercle étroit de la famille, parce que tout en faisant ce qu'on appelle de la poésie intime, elle efface sa personnalité derrière l'idée générale dont elle n'est plus en quelque sorte que le type où chacun retrouve ses propres impressions, ses rêves brillants et ses déceptions cruelles. On ne voit dans ce tableau qu'une mère dont les enfants sont la plus belle couronne, et l'on pleure avec elle sur l'arrière-douleur qui vient la frapper lorsque quelques-uns de ces fleurons se fanent, se dessèchent et tombent l'un après l'autre, laissant derrière eux un vide effrayant que rien ne peut combler, faisant naître le ver rongeur de l'inquiétude qui vient empoisonner jusqu'aux consolations même que le cœur croit trouver en reportant toute son affection sur ceux qui restent. Un seul coup frappé par la mort autour de nous détruit pour toujours cette confiance trompeuse sur laquelle reposait notre bonheur.

Lucie est dans mes bras, et mon âme ravie
Ne l'a point saluée au seuil de cette vie
Par les pleurs de l'ivresse et les chants du bonheur;
Car je sais que la joie enfante la douleur.
Mon cœur ne s'ouvre plus aux espérances vaines.
Il peut sentir encor les craintes et les peines;
Mais par un seul chagrin, flétri, désenchanté,
Il ne peut concevoir ni plaisir, ni gaîté.
Frêle petite fleur que l'hiver laisse éclore,
Près de ce cœur brisé tu viens chercher encore

Un abri protecteur et des trésors d'amour.
Tu vas me demander ces soins de chaque jour
Qu'au temps de mon bonheur je me plaisais à prendre.
Bientôt, sans me parler, tu vas pouvoir m'entendre;
Tu me feras sourire.... Hélas! aux malheureux
Le sourire n'est plus qu'un effort douloureux.
Pourtant je vais tenter de chanter, de sourire;
Mais si ma faible voix dans les larmes expire,
Si mon sourire est triste et répond mal au tien,
C'est que ta mère ici ne jouit plus de rien.

Cette triste pensée poursuit incessamment la pauvre mère et ne lui laisse plus un instant de repos :

O mes bijoux chéris, mes anges de promesse,
Vous que je contemplais, rayonnante d'ivresse,
Objets de tant de soins et de projets si doux,
Que ferai-je des jours naguère pleins de vous?
Que de pleurs couleront près de vos places vides
Quand votre nom viendra sur mes lèvres arides?
Comment reprendre cœur à mes devoirs encor!
Ma pensée est au ciel, qui garde mon trésor.

Mon trésor est là-haut!... n'ai-je rien sur la terre?
Mon cœur a-t-il le droit de se laisser mourir?
D'autres peuvent pleurer sous leur toit solitaire,
Moi je cache mes pleurs que rien ne peut tarir.
J'ai des enfants encor; dois-je attrister leur âge,
Et me détourner d'eux quand ils cherchent ma main?
Mon Dieu, tends-moi la tienne et donne-moi courage.
C'est en toi que j'espère, et ce n'est pas en vain.

De nombreuses citations m'ont paru être le meilleur moyen de faire connaître ce volume, qui à tous ses autres mérites joint celui d'une bonne action, son produit étant destiné à soulager quelques misères. Mes lecteurs, j'en suis sûr, ne m'en sauront pas mauvais gré, et dans cette persuasion je terminerai par quelques strophes encore dont la grâce touchante m'a frappé.

Dernier oiseau de la couvée enfuie,
Reste ici-bas :
Dernier rameau d'espérance et de vie,
Ne sèche pas.

Comme un beau jour à la fin de l'automne,
Réjouis l'œil;
Taris mes pleurs, rattache ma couronne;
Sois mon orgueil.

Mais non, jamais je ne serai plus fière !
Charme des yeux,
Deux beaux enfans me ravissaient naguère :
Ils sont aux cieux !

Ma Noémi, ta sœur aux blondes tresses,
Aux yeux si doux,
Qui te couvrait d'innocentes caresses,
Est loin de nous !

Elle t'aimait, et tu ne sais rien d'elle
Que son doux nom :
Pour toi ce mot, que ma voix te rappelle,
N'est qu'un vain son.

Un autre enfant, au céleste visage,
Nous manque ici !
Mais dans ton cœur sa ravissante image
Pâlit aussi.

Te souviens-tu de cette beauté d'ange,
De ce front pur,
Et des cils noirs qui voilaient de leur frange
Ses yeux d'azur ?

Tous deux ornaient, comme toi, ma demeure.
Dieu les a pris !
Petite enfant, voilà pourquoi je pleure
Quand tu souris.

LE ROI DES FRÊNELLES ; par *Antony Thouret*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ne me demandez pas ce que c'est que le *Roi des Frênelles*, car, je l'avoue, il m'a été impossible d'y rien comprendre. Cependant ayant vu dans la préface que l'auteur s'était proposé un but, avait même eu la prétention de développer une idée quelconque, j'ai fait de véritables efforts pour entrevoir ce but, pour saisir cette idée au moins par un bout. Mais, c'est en vain, chaque fois le livre s'est refermé sous ma main, me laissant dans cette espèce de vague indéfinissable qui vous ferait volontiers croire qu'on devient fou, s'il n'était en général l'avant-coureur du sommeil. Ce roman appartient au genre historico-philosophico-amphigourique. C'est un imbroglio d'événements, d'intrigues, de haines et d'amours qui n'ont pas le sens commun; entremêlés de déclamations sentimentales dont l'échantillon suivant peut faire juger l'in-

térêt : « Oh ! je devais emporter ces enfants dans les savanes » de l'Amérique, abriter leurs têtes blanches et frêles sous le » chapeau de paille du colon, et leur sommeil virginal dans » une cabane creusée à l'ombre d'un palmier. Les eaux du » lac, une nacelle, une carabine pour Georges; une prairie, » une chèvre et des fleurs pour Marguerite ; et à tous les » deux un vieillard priant et veillant nuit et jour. » On conçoit combien c'est récréatif de lire deux volumes écrits sur ce ton-là. Il est vrai que l'auteur, pour varier agréablement son sujet, introduit quelques scènes d'orgie délirante, et rattache l'action aux diverses phases du mouvement révolutionnaire. D'ailleurs, il paraît que ce n'est pas pour nous amuser que l'auteur écrit des romans, c'est pour nous prouver que le doute se trouve entre le néant et la foi, que le néant est une pierre que le doute ombrage, que la foi c'est la vie, en sorte que celui qui doute ne croit pas, et que celui qui croit ne doute pas, tandis que le néant éteint; ou bien que le doute est une éponge qui se gonfle et se dessèche, la foi un cœur qui aime et respire, le néant rien du tout, qui se trouve partout et nulle part. Est-ce clair? qu'en dites-vous? Une pareille démonstration ne vous semble-t-elle pas triomphante? et n'admirez-vous pas le génie de ceux qui lancent ainsi le roman dans la voie philosophique, dans les sublimes profondeurs de la métaphysique la plus abstraite? Voyez quelle influence ils vont exercer sur l'avenir de notre société. Tous nos bons bourgeois qui les liront le soir au coin de leur feu deviendront bientôt de petits Platons; nos demoiselles de boutique sauront disserter très-joliment sur le doute et la foi; enfin jusqu'à nos dames de la halle qui pourront étudier le néant tout en débitant la raie et le turbot, la truite et le brochet. En attendant j'aperçois l'épicier du coin qui rit dans sa barbe et se frotte les mains d'un air narquois, en calculant le prix de la maculature que de semblables publications ne feront pas hausser, et en récapitulant les petits bénéfices qu'il retirera de ses cornets pour lesquels le papier ne lui manquera certainement pas.

PARISIANA, almanach-livre-revue-mémorial mensuel; recueil historique, dramatique, littéraire, artistique, journalistique, drolatique et utile; par une *collection d'hommes de lettres* trop connus pour qu'ils aient besoin de se faire connaître. 1[er] volume. — Paris, se vend partout. In-18, 1 fr.

Si les cancans de la capitale, si les bons ou mauvais mots parisiens, si les commérages de salon ne retentissent pas jusqu'au bout du monde, ce ne sera certes pas faute d'être pu-

bliés sous toutes les formes possibles. Nous avons eu déjà les *Guêpes*, les *Papillons*, la *Revue parisienne, Hic, hæc, hoc*, les *Nouvelles à la main*, etc., etc., car on oublie vite les noms de ces feuilles éphémères dont la plupart n'ont vécu que quelques jours. Voici maintenant *Parisiana*, titre qui promet beaucoup de choses bonnes, médiocres ou mauvaises, des saillies piquantes et de grosses bêtises, des traits malins et de choquantes personnalités, des critiques spirituelles et des satires, des nouvelles intéressantes et force *canards* comme les journalistes en savent trouver dans leur cervelle féconde pour remplir leurs colonnes et satisfaire la curiosité des badauds. En un mot, tout Paris défilera devant nous avec ses masques de carnaval, ses débats tour à tour orageux et plaisants, ses lumières et ses ombres, ses vertus et ses vices. La mine est riche, et, pour peu qu'on s'entende à l'exploiter, c'est une véritable fortune pour l'éditeur comme pour le public. Il est vrai que la concurrence est grande; il est vrai qu'à force de nous montrer Paris en déshabillé, j'ai presque dit en chemise, on finira par nous en dégoûter. Ce centre lumineux a déjà bien perdu de ses rayons, la décentralisation fait son chemin dans les esprits qui se révoltent contre le despotisme de la grande ville, et si les fortifications s'achèvent, ce dont il est encore permis de douter, on peut bien craindre que les arts et les lettres ne s'accordent pas plus avec l'enceinte continue qu'avec les forts détachés. Il est vrai que tout cela ne saurait avoir lieu que dans un avenir encore loin de nous, et, en attendant, les petits journaux menacent les grands, qui, par leurs propres fautes, ont déjà singulièrement compromis leur existence. *Parisiana* pourra donc bien avoir une carrière brillante, et nous n'en serions point surpris, car la première livraison que nous avons sous les yeux est tout-à-fait propre à satisfaire la curiosité de ce nombreux public, qui, fatigué des interminables discussions de la politique, veut être amusé, demande des nouvelles vraies ou fausses, et fait plus de cas d'un bon mot qui lui vient de Paris que de tous les raisonnements ou les déraisonnements de messieurs les gazetiers. C'est une espèce de salmigondis où l'on suit jour par jour la marche fantasque de l'esprit parisien, de ce Protée qui revêt mille formes diverses depuis les lazzis du théâtre des Variétés jusqu'aux paroles retentissantes de la tribune. Il offre un tableau vivant où ceux qui connaissent Paris le retrouvent tout entier, et où ceux qui ne l'ont jamais vu peuvent apprendre à le connaître. Et cependant ce ne sont que des bluettes, des étincelles qui ne brillent pas toutes d'un même éclat, des fariboles dont la plupart ne méritaient guère les honneurs de l'impression. Mais c'est que Paris, vu hors de ses savantes académies et de ses

grands établissements scientifiques ou artistiques, n'offre pas un autre aspect que celui-là. L'esprit y court les rues sans doute, mais ce n'est pas sans se crotter, et entre la boutique et le ruisseau il n'y a que le trottoir sur lequel la foule qui se presse n'a pas le temps de penser ni d'étudier. Les affaires et les plaisirs absorbent tellement la vie que dans les rares loisirs qui restent, on ne songe guère à se montrer difficile en fait de délassement, et l'on saisit aux cheveux l'occasion de rire d'une drôlerie sans s'inquiéter si elle est de bon aloi.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES; par un *homme de rien*. Paris, 13, rue des Beaux-Arts. Tomes 1 et 2. 2 vol. in-18, ornés de 24 portraits, 8 fr.

La biographie des hommes vivants est une tâche bien épineuse, semée d'écueils dangereux et n'offrant souvent, pour toute récompense, que la perspective de se faire beaucoup d'ennemis. Les critiques adressées aux uns sont accusées d'injustice, de prévention; les éloges donnés à d'autres sont taxés de partialité, de flatterie intéressée. Aussi l'auteur de la *Galerie des contemporains* agit-il sagement en cachant son nom sous un pseudonyme dont l'humilité ne doit certes porter ombrage à personne. Un homme de rien! qui pourrait avoir le courage de se fâcher contre l'opinion d'un homme de rien? Quel orgueil, quel amour-propre ne serait satisfait par la pensée que les piqûres qui le blessent viennent d'un homme de rien? D'ailleurs, ne croyez pas qu'il profite de ce manteau pour porter des coups à la sourdine, pour attaquer des réputations honorables, pour dévoiler le scandale et semer la calomnie. Non, je vous le garantis, l'homme de rien paraît être un homme de bien, et de plus encore un homme de beaucoup d'esprit. Le bon sens préside à ses jugements, une sagacité remarquable guide sa plume, et sa raison éclairée sait faire à chacun sa part de bien et de mal avec une rare franchise. Enfin, il s'acquitte si bien de son travail qu'on doit lui savoir gré de l'avoir entrepris; car, au milieu du dévergondage de la presse périodique, l'histoire contemporaine avait réellement besoin d'un semblable biographe pour rétablir la vérité, si indignement travestie par l'esprit de parti, qui sacrifie sans pitié les hommes les meilleurs à ses passions haineuses et aveugles. C'est d'ailleurs un livre plein de l'intérêt le plus piquant, qui nous fait passer en revue tous les talents originaux que les vicissitudes politiques ou littéraires des temps modernes ont fait surgir et mis

en évidence. En tête de cette galerie, nous apparaît d'abord M. Thiers, l'un des types les plus remarquables de notre époque. On ne pouvait mieux débuter, car il résume en lui l'ère nouvelle, l'ère de la démocratie, où la naissance ne compte plus pour rien, et où le seul privilége que l'opinion respecte est celui du talent et du savoir-faire. M. Thiers, fils d'un pauvre serrurier de province, devant ses études à la générosité de quelques parents de sa mère qui lui firent obtenir une bourse au lycée impérial de Marseille, n'était, il y a seize ans, qu'un obscur avocat du barreau d'Aix, dont les débuts insignifiants n'annonçaient guère la brillante destinée. Mais il possédait une grande ambition, et celle-ci l'ayant poussé comme tant d'autres vers le vaste théâtre de la capitale, il trouva bientôt l'occasion de développer un talent non moins grand. Doué d'une perspicacité rare, il comprit d'abord quel rôle les événements pouvaient lui fournir et s'y prépara dès-lors par une étude approfondie des hommes et des choses. Il se fit hardiment une place parmi les journalistes les plus éminents de l'opposition, et c'est là que la révolution de 1830 vint le prendre par la main pour l'introduire dans les bureaux d'un ministère, d'abord comme simple sous-secrétaire d'État. Une fois lancé sur cette route, il fit rapidement son chemin, et en quelques années le pauvre petit plébéien sans fortune ni protection se vit au poste le plus éminent qu'il eût jamais pu rêver. M. Thiers, ne possédant pour tout avoir que sa plume et son esprit, fut président du Conseil. Il est tout simple qu'une fortune si rapide a dû lui susciter beaucoup d'ennemis, beaucoup d'envieux. Aussi la critique ne l'a-t-elle pas épargné. Des accusations de toute sorte ont attaqué tour à tour son existence privée et sa vie publique. On ne saurait prétendre qu'il n'y ait absolument rien de fondé dans les reproches qui lui sont adressés; mais l'esprit de parti aveugle aisément les hommes, et dans l'impossibilité de discerner le vrai du faux, il vaut mieux s'abstenir que de s'exposer à commettre une criante injustice en souillant de boue un talent qui doit tout à lui-même, qui offre l'exemple le plus frappant des grands résultats de l'émancipation démocratique. L'impartialité complète dont fait preuve à cet égard l'auteur de sa biographie me paraît digne d'éloge, et il montre ainsi dès l'entrée une modération louable qui doit inspirer la confiance, disposer favorablement le lecteur à le suivre dans sa galerie, où il peut être sûr que les passions politiques ne viendront point défigurer les traits des personnages qui la composent. Comme échantillon de la touche originale et piquante de son pinceau, je citerai le portrait de M. Thiers, qui n'est pas flatté sans doute, mais qui rend fort bien la première impression produite par

la vue de cet orateur éloquent, on peut le dire, en dépit de sa nature :

« Entrez à la chambre un jour de grand tournoi parlementaire, dirigez votre rayon visuel sur cette cage étroite, bordée de marbre, qui sert de tribune aux harangues, et regardez s'y agiter ce tout petit homme dont la tête seule est visible, tant sa taille est exiguë. Cette tête est ornée d'une figure passablement laide, un peu grimaçante, mais vive, mobile, expressive, originale, et comme suspendue à une énorme paire de lunettes.

» En attendant que nos *honorables* cessent de bourdonner à l'écolière, examinez le contour capricieux de ces lèvres minces et pincées à la façon de Voltaire, sur lesquelles se promène perpétuellement le sourire le plus fin, le plus sarcastique et le plus inquisitorial du monde.

» Enfin le silence se rétablit; l'orateur va parler : écoutez, ou plutôt, si votre organisation est tant soit peu délicate et musicale, commencez par vous boucher les oreilles; vous les ouvrirez petit à petit; car la voix que vous allez entendre est une de ces voies aiguës, criardes, stridentes, à faire pâmer Lablache et frissonner Rubini. C'est quelque chose de douteux, d'anormal, d'amphibie, qui n'est ni masculin ni féminin, mais bien plutôt du genre neutre; le tout est fortement saupoudré d'accent provençal.

» Et pourtant ce petit homme sans extérieur, sans organe, sans tenue, n'est autre que M. Thiers, un des personnages les plus éminents de l'époque, un des plus puissants orateurs de la chambre. Cette poitrine grêle a des accents presque toujours écoutés avec faveur et souvent applaudis avec un frénétique enthousiasme; de ce larynx flûté se dégage une parole transparente comme le cristal, rapide comme la pensée, substantielle et serrée comme la méditation. »

A la suite de M. Thiers, arrivent le maréchal Soult, ce glorieux débris de l'empire; M. de Châteaubriand, le premier écrivain de nos temps modernes selon les uns, le charlatan du génie selon les autres; M. Laffitte, qui s'entend mieux à gagner des millions et à pratiquer les vertus de la vie privée qu'à gouverner les empires; M. Guizot, cette personnalité puissante, qui a su se rendre nécessaire à ceux-là même qui aimeraient le mieux s'en passer; M. de Lamartine, le député-poète, le politique humanitaire; M. Berryer, l'avocat des mauvaises causes, l'habile orateur qui consacre son talent du premier ordre à défendre l'aillance impossible du principe de la légitimité avec celui de la démocratie; M. de la Mennais, le fougueux génie qui, repoussé par le pape dont il voulait restaurer le pouvoir universel, prétend aujourd'hui saper

l'ordre social dans sa base et bouleverser ces sociétés qu'il n'a pu asservir ; M. Dupin, l'homme légal par excellence, le type du tiers-état vainqueur, défendant son triomphe contre les prétentions du radicalisme, *cum unguibus et rostro*; M. de Béranger, le chansonnier philosophe ; MM. Odilon-Barot, Cormenin, Victor Hugo, de Broglie, Arago, etc., etc. Toutes les illustrations de la France viennent tour à tour poser devant l'homme de rien qui, sans flatterie, ni vaine gloriole, rend à chacun l'hommage qui lui est dû, ne discute pas leurs titres à la célébrité, mais au contraire les expose sous le jour le plus favorable, et, se contentant du modeste rôle de narrateur, fournit au lecteur les moyens de formuler lui-même son jugement suivant ses propres principes. Quelques noms étrangers figurent dans les rangs, et, on doit le dire encore à la louange de l'auteur, ils sont loyalement traités, sans aucune trace de prévention nationale. Les notices sur Mohammed-Ali et son fils Ibrahim excitent le plus vif intérêt. Le grand diplomate autrichien, M. de Metternich, est peint de main de maître. Enfin, ô prodige ! lord Wellington a trouvé une plume française qui fait bonne justice de toutes les sottes diatribes par lesquelles on a voulu rabaisser son talent, ternir son noble caractère. Cette dernière notice suffirait seule pour faire estimer l'homme de rien par tous les gens de bien, ou du moins de bon sens qui n'ont jamais compris comment la gloire de Napoléon pouvait être rehaussée par l'abaissement des adversaires qu'il eut à combattre.

En terminant cet article, je n'ai qu'un regret à exprimer, c'est que les portraits lithographiés qui ornent la *Galerie des contemporains illustres* ne soient pas mieux exécutés. Ils ne sont en général point du tout ressemblants, manquent de vie, d'expression, et feraient croire que l'espèce humaine est aujourd'hui bien dégénérée, puisque ses grands hommes sont tous si laids, si disgracieux, si dénués de toute noblesse dans le port et la physionomie. Il n'est pas jusqu'à Georges Sand qu'on a trouvé moyen de défigurer au point de le ou la rendre presque méconnaissable.

LE CAVEAU, sixième année. — Paris, chez Ébrard, 24, rue des Mathurins-Saint-Jacques. 1 vol. in-18, 3 fr.

La France est la véritable patrie de la chanson ; depuis les temps les plus anciens le Français a chanté ses plaisirs, ses peines et même ses souffrances. C'est un trait du caractère national qui se retrouve à toutes les époques, qui a sur-

vécu à toutes les calamités, à toutes les vicissitudes les plus propres à l'effacer. Avec la chanson il s'égaie, il se console, il se venge. C'est son arme contre les chagrins, contre l'oppression, contre le malheur. Avec la chanson, il a tour à tour combattu le despotisme, attaqué l'intolérance, secoué le poids de ses chaînes, oublié les fléaux qui le menaçaient. Aussi, tandis que les institutions et les mœurs succombaient au milieu de la tourmente révolutionnaire, la chanson a-t-elle trouvé dans le Caveau un refuge où sa voix n'a presque pas cessé de se faire entendre. Depuis la mort de Desaugiers et d'Emile Debreau, depuis que Béranger se tait, la muse chansonnière ne brille plus, sans doute, du même éclat, mais elle n'en a pas moins toujours de nombreux adorateurs qui ne manquent ni de verve, ni d'esprit. Le nouveau recueil que nous annonçons ici compte trente-quatre auteurs, parmi lesquels nous citerons MM. Capelle, de Jouy, Altaroche, Montémont, etc. etc. La chanson politique en est à peu près bannie, ce qui ne l'empêche pas de glisser çà et là quelques traits malins contre les hommes et les choses du temps présent. Mais, l'amour et le vin sont les deux sujets principaux de ces gais refrains qui, nés du choc des verres, portent parfois l'empreinte un peu leste d'un bachique abandon. Cependant, on y retrouve aussi la tendance philosophique par laquelle Béranger a su donner à la chanson une physionomie nouvelle, une plus noble portée. MM. Festeau et Auguste Girard nous paraissent marcher quelquefois avec bonheur sur les traces de cet illustre maître.

DÉBUT poétique; par *T.-E. Dunaime.* — Paris, chez Charpentier, 7, galerie d'Orléans, Palais-Royal. 1 vol. in-18, 3 fr.

Ce volume est une véritable protestation contre le goût du jour. L'auteur a en horreur les extravagances de notre littérature moderne. La poésie romantique lui crispe les nerfs; ses émotions fortes lui remuent la bile, ses tournures barbares le mettent hors de lui. C'est une organisation classique telle qu'on n'en rencontre plus guère. Il y a sans doute beaucoup de partialité, beaucoup d'exagération dans la manière exclusive dont il envisage les tendances littéraires. Nous ne saurions nullement partager ses jugements injustes sur Shakspeare, sur Schiller, sur Schlegel. Mais on comprend que, maîtrisé par l'indignation, il soit porté à confondre dans un même anathème les écrivains français de la nouvelle école et les écrivains étrangers dont ils se prétendent les

disciples, quoiqu'ils n'aient su, le plus souvent, qu'imiter leurs défauts. Il y a d'ailleurs une originalité piquante dans la verve fougueuse de ce jeune homme qui, nourri de la bonne et saine littérature des XVIIe et XVIIIe siècles, ne comprend rien au langage bizarre des novateurs, à leurs doctrines anarchiques, à leur présomptueuse audace. Sa colère, naïve et franche, passe souvent les bornes de la raison, mais elle lui suggère aussi d'excellentes critiques, et lui fait braver sans crainte le prestige despotique de certaines célébrités qu'on semble croire inattaquables. Sa poésie est conforme à ses principes; on peut dire qu'il prêche d'exemple. Avant d'aborder la satire, il nous donne quelques élégies assez remarquables par un goût pur, un langage correct et un tour harmonieux. On y trouve l'expression simple, mais vraie, d'un sentiment qui n'est ni affecté, ni prétentieux. D'autres pièces d'un genre différent, un épithalame, une épître descriptive, un conte badin, des épigrammes prouvent la souplesse de son talent. Tout cela est facile, coulant, gracieux. On ne reprochera qu'une chose à l'auteur, c'est d'être parfois un peu long; il délaie volontiers et se laisse entraîner par l'aisance avec laquelle il manie la rime. Ce travers était commun chez les derniers poètes de l'école classique, et, tout en leur empruntant ce qu'ils avaient de bon, M. Dunaime ferait mieux de ne pas les imiter en cela.

Mais le morceau capital que renferme ce volume, c'est le *Romantisme, satire adressée à un jeune avocat.* L'auteur y déploie toute sa verve, et c'est avec une énergie assez remarquable qu'il stygmatise les excès de la littérature moderne. Son indignation l'emporte bien souvent au-delà des bornes raisonnables; il n'admet pas de transaction, pas de traité; les romantiques sont à ses yeux des barbares dont l'anarchie littéraire et le désordre moral menacent l'avenir, non-seulement des lettres, mais de la langue et de la société même. Notre siècle de lumières a repoussé le culte du beau, détrôné les Grâces et les Muses.

Pour lui le dieu des arts ce n'est plus Apollon,
Ce n'est plus ce Phébus, roi du sacré vallon,
Chantre mélodieux, dont la savante lyre,
Secondant les transports d'un sublime délire,
Sous les divins lauriers du Parnasse enchanté,
Déployait de ses tons l'austère majesté;
Un fanatisme impie a brisé son idole.
Mais veux-tu voir le dieu de la nouvelle école?
Regarde, le voilà : ce fétiche hideux,
Ce monstre environné de carnage et de feux

L'entends-tu, cher Millin, dans le patois des halles,
Des arts prostitués fêtant les bacchanales,
Aux crédules badauds qu'émerveille sa voix,
Sur des tréteaux sanglants dicter ses folles lois?
Pour lui meurtre, poison, inceste, parricide,
Voilà tous les trésors de l'onde Aganippide.
Tantôt bouffon grossier, tantôt vain radoteur,
Maniaque hurlant en jargon de rhéteur,
Comme l'impur oiseau dont le gosier croasse,
Il croupit dans la fange ou se perd dans l'espace.
Un crêpe de vapeurs, un voile ensanglanté
De son front grimaçant attristent la gaîté;
Le rire de Satan éclate sur sa bouche,
Et son souffle empesté flétrit tout ce qu'il touche.
. . . .
Sa compagne, Alecto, détrônant Melpomène,
En un Cocyte impur transforme l'Hippocrène,
S'y gonfle de vapeurs, s'y gorge de poisons,
Et les verse, en hurlant, à ses vils nourrissons.
Près d'elle aperçois-tu ces sectaires impies,
Flétris par le bon sens du titre de harpies,
Tourbe de plats grimauds, gothiques novateurs,
Des dogmes du faux goût monstrueux promoteurs,
Fléaux de la raison, charlatans pleins d'audace,
Anarchistes jurés, vrais Marats du Parnasse,
Des immondes haillons d'un cynisme effronté
Couvrent avec orgueil leur triste nudité?
Ce sont là les flambeaux de la nouvelle France,
C'est là de nos beaux-arts la fleur et l'espérance.
Ami, bénis le Ciel: voilà dans quelles mains
De deux cents ans de gloire il remet les destins.

Cette tirade offre un échantillon de l'esprit qui domine sa critique. On voit qu'il ne pense pas pouvoir traiter trop sévèrement nos écrivains du jour, ni frapper trop fort sur les prétentions de ceux qui veulent s'affranchir de toute règle et de tout principe. En présence des excès de la nouvelle école, il triomphe, et la cause de la morale s'unit dans sa pensée à celle du bon goût. Nous avons souvent émis une opinion à peu près semblable; cependant, nous ne saurions aller tout-à-fait aussi loin que M. Dunaime. Les écarts de l'imagination sont un écueil périlleux, sans doute, mais la liberté du génie n'en est pas moins un privilége précieux qu'on ne saurait lui ravir sans porter un coup funeste à la littérature. Il nous semble que ce sont précisément les règles trop étroites imposées par les grands écrivains du 17me siècle qui ont amené la réaction actuelle, et nous ne pensons pas que celle-ci doive nous faire rentrer sous le joug de la forme. La littérature,

comme toutes les autres manifestations de l'esprit humain, ne peut rester stationnaire ; il faut qu'elle marche avec les siècles et se modifie suivant la tendance des époques. Elle ne peut pas échapper à l'influence du principe démocratique et prétendre la détourner de cette voie inévitable ; c'est vouloir l'impossible. Mais, du reste, des protestations comme celle de M. Dunaime, nous le reconnaissons volontiers, ne sont point inutiles quand elles s'adressent aux excès d'une licence déhontée ; il est bon que le public soit ainsi tenu en éveil et sache que toute la littérature ne se trouve pas seulement dans les œuvres d'une coterie qui spécule sur ses passions, qui exploite ses instincts les moins nobles. Quoique nous ne partagions pas les vues exclusives du parti qu'on appelle classique, nous le verrons toujours avec plaisir élever la voix pour la défense de ses principes ; car c'est dans une lutte pareille que les lettres peuvent reprendre vie et puiser de nouveaux éléments de prospérité.

HISTOIRE de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avènement de Charles Ier jusqu'à sa mort ; par M. Guizot. 3me édition. — Paris, chez Didier. 2 vol. in-8, 16 fr.

La révolution d'Angleterre présente trois phases bien distinctes. La première comprend le règne de Charles Ier, et nous montre l'insurrection commençant par de faibles symptômes épars çà et là, puis grandissant de jour en jour jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour lutter corps à corps avec la royauté qu'elle traîne sur l'échafaud. La seconde renferme l'histoire du Long-Parlement et de Cromwel ; la république essaie de se fonder, mais elle ne peut prendre racine dans le sol qui n'est point encore préparé à la recevoir, et succombe bientôt dans cette tentative prématurée. Enfin, la troisième période est celle de la réaction monarchique dans laquelle nous voyons un exemple remarquable de ces oscillations que doit subir tout peuple qui secoue le joug du despotisme pour arriver à la liberté. La deuxième édition de l'ouvrage de M. Guizot ne contient que la première période. Il publiera sans doute un jour les autres ; mais, comme il le dit lui-même dans sa préface, « il apprend à connaître ce grand événement, » en attendant le loisir de le raconter. »

Il existe, en effet, une grande analogie entre la révolution qui, en Angleterre, assura le triomphe du régime représentatif, et celle dont nous voyons aujourd'hui les conséquences se développer en France sous nos yeux. Ces deux événements

prirent naissance dans des circonstances à peu près semblables, eurent des causes pareilles, et offrent dans leurs détails une foule de rapports très-curieux. Ni l'une ni l'autre ne furent, comme on l'a trop souvent répété, des bouleversements subits, tout-à-fait inattendus, des phénomènes isolés, en dehors des lois ordinaires de la nature, qui jetèrent les peuples et les rois dans des voies anormales, et détournèrent brusquement l'esprit humain de la route qu'il avait suivie jusque là. Les principes qu'elles proclamèrent existaient bien long-temps avant elles; aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire des siècles passés, on en retrouve la trace, et l'observateur attentif suit à travers les âges du monde le développement de cette grande lutte dont nos révolutions modernes ne sont que des épisodes plus saillants. Ces idées, ces efforts qu'on prétend leur attribuer exclusivement, sont les mêmes auxquels la société doit tous ses progrès. Nous les voyons présider dès l'origine à chacun des pas qu'a faits la civilisation. C'est là que la noblesse, puis le clergé, puis les rois, ont puisé les éléments de leur force, de leur action, salutaire tant qu'ils ne s'en sont pas écartés, pernicieuse dès qu'ils ont cru pouvoir s'en passer. Combien de luttes partielles, combien de dévouements individuels ont précédé cette explosion populaire qui n'a été possible que lorsque la lumière a pénétré dans les masses. Les révolutions sont le résultat du contraste que la marche des idées établit entre le développement général des intelligences et les institutions surannées qui, consacrant le privilége, ne peuvent plus satisfaire aux besoins nouveaux de l'époque.

« Qu'on cesse donc de les peindre comme des apparitions monstrueuses dans l'histoire de l'Europe; qu'on ne nous parle plus de leurs prétentions inouies, de leurs infernales inventions : elles ont poussé la civilisation dans la route qu'elle suit depuis quatorze riècles; elles ont professé les maximes, avancé les travaux auxquels l'homme a dû, de tout temps, le développement de sa nature et l'amélioration de son sort; elles ont fait ce qui a fait tour à tour le mérite et la gloire du clergé, de la noblesse et des rois.

» Je ne pense pas qu'on s'obstine long-temps à les condamner absolument, parce qu'elles sont chargées d'erreurs, de malheurs et de crimes : il faut en ceci tout accorder à leurs adversaires, les surpasser même en sévérité, ne regarder à leurs accusations que pour y ajouter, s'ils en oublient, et puis les sommer de dresser à leur tour le compte des erreurs, des crimes et des maux de ces temps et de ces pouvoirs qu'ils ont pris sous leur garde. Je doute qu'ils acceptent le marché. »

Cette espèce de développement successif se montra plus particulièrement dans la révolution d'Angleterre, et c'est le

trait caractéristique qui la distingue de la révolution française. Celle-ci rompit davantage avec le passé, jusque là demeuré intact, et ne lui offrant rien de compatible avec ses vues, avec son but. En France, le pouvoir absolu avait aisément triomphé de toutes les résistances; aucune institution modératrice n'était restée debout à côté de lui. La révolution eut donc surtout à exercer une action destructive, à creuser un abîme entre le régime ancien et le régime nouveau, tandis que la révolution anglaise s'était plutôt occupée de construire un pont qui conduisît de l'un à l'autre. En Angleterre, l'aristocratie n'avait jamais entièrement séparé ses intérêts de ceux du peuple; aussi, lorsque le roi Charles Ier tenta d'usurper un pouvoir qui ne lui appartenait pas, elle ne fit point cause commune avec lui. Si sa négligence à remplir les devoirs que lui imposait sa position intermédiaire entre la couronne et le peuple poussa celui-ci à s'immiscer directement dans les affaires de l'Etat, du moins l'aristocratie ne fut point renversée avec la royauté, et ressaisit après quelque temps l'influence qu'elle avait momentanément perdue. Le mouvement populaire fut d'ailleurs empreint d'un caractère religieux très-prononcé, élément qui ne se montra point dans la révolution française. La lutte commença dans les rangs de l'aristocratie. Ce fut un gentilhomme, sir John Hampden, possesseur d'une immense fortune et entouré de la plus grande considération, qui donna le premier l'exemple de la résistance, légale d'abord, il est vrai, mais bientôt poussée jusqu'à la révolte. Alors, pour trouver des auxires assez nombreux, il fallut faire appel au peuple, et Cromwel vint à son aide, employant le puissant levier de la religion pour soulever et discipliner les masses. Une fois l'élan donné, la révolution suivit nécessairement son cours, et il est tout naturel que celui qui avait su manier l'arme du fanatisme avec tant d'habileté devînt bientôt le chef de l'armée et de l'Etat. Ici du moins les excès furent en apparence justifiés par des convictions sérieuses et profondes. Le drame n'en est pas moins sombre, la conclusion pas moins tragique, sans doute; mais il offre plus de dignité cependant, il inspire moins de dégoût. On déplore les funestes erreurs des deux partis; on reprouve leurs excès, mais l'un et l'autre présentent également un côté noble et digne d'exciter le plus vif intérêt. Le beau talent de M. Guizot se déploie tout entier dans ce tableau plein de vie et de mouvement. Il ne raconte pas, il peint et nous fait assister à toutes les scènes de ce grand combat, qu'il reproduit devant nos yeux sous les couleurs les plus propres à nous impressionner vivement. Témoin et acteur lui-même dans une révolution à peu près sembla-

ble, il se trouve mieux placé que nul autre historien pour saisir l'ensemble de l'action, pour comprendre sa marche jusque dans les moindres incidents. La lecture de cette première partie fait désirer qu'il puisse un jour nous donner la suite promise, et l'on est presque tenté d'espérer que bientôt la carrière politique, qui depuis dix ans absorbe sa vie, lui laissera le loisir de reprendre ses travaux littéraires. Riche alors d'une expérience plus longue et plus pratique, il oubliera les dégoûts de l'homme d'Etat en ajoutant de nouveaux titres à sa brillante et durable renommée.

UNE ANNÉE de l'histoire du Valais, précédée d'une introduction et accompagnée d'une carte du Valais et de documents officiels; par M. *Rilliet de Constant*, colonel fédéral. — Genève. 1 vol. in-8.

La révolution par laquelle le Valais a conquis l'égalité des droits politiques est l'un des événements les plus remarquables qui aient signalé l'histoire de la Suisse pendant ces dix dernières années, si fécondes pour elle en commotions de ce genre. Après avoir menacé d'allumer une guerre civile que la violence des deux partis semblait rendre inévitable, et dont on ne pouvait envisager sans frémir les conséquences désastreuses, elle s'est tout-à-coup terminée par un triomphe plein de noblesse et de modération. L'aristocratie du Haut-Valais a reculé devant la triste nécessité de soutenir les armes à la main sa malheureuse obstination, elle s'est dispersée au moment du danger, abandonnant ceux-là même qu'elle avait entraînés à soutenir ses privilèges contre leurs véritables intérêts; et les vainqueurs, animés de sentiments généreux, n'ont vu dans le facile succès de cette expédition hardie qu'un moyen de rétablir l'union, la paix, d'opérer une réconciliation durable et salutaire pour l'avenir du pays. Il ne s'est manifesté aucun désir de vengeance, et après la victoire comme avant, ces hommes, dont on avait si mal interprété les intentions, n'ont rien exigé de plus que la faculté de soumettre à la libre votation du peuple une constitution basée sur le principe de l'égalité des droits. Certes je ne crois pas qu'on trouvât beaucoup d'exemples d'une révolution aussi sage et aussi mesurée. C'est d'autant plus frappant que l'intervention fédérale n'avait pas été heureuse dans ses tentatives d'influence, et semblait plutôt avoir pris à tâche de rendre une telle solution à peu près impossible. Soit faiblesse de la part du pouvoir central, soit maladresse chez ses agents, il est bien rare que l'action du Vorort puisse se faire sentir

assez tôt pour être utile. En théorie c'est sans doute un grand mal, mais dans l'application c'est quelquefois un bien, et l'on ne peut nier qu'en cette occasion les lenteurs de l'intervention fédérale n'aient été réellement favorables au Valais. Aussi M. Rilliet, tout en signalant les fautes commises, ne s'arrête pas sur de vaines récriminations qui seraient aujourd'hui sans objet; il se contente de donner toutes les pièces officielles relatives à cette affaire, sur laquelle chacun pourra se former une opinion suivant ses propres principes politiques. En publiant ce livre, il s'est proposé surtout de faire bien connaître les causes de la révolution du Valais, dont il a été en partie le témoin, et les résultats précieux que selon lui l'on peut en attendre pour l'avenir de ce Canton. Dans ce but il retrace d'abord rapidement l'histoire du pays, les vicissitudes diverses qu'il a subies, les circonstances qui avaient graduellement rendu presque inévitable une scission entre ses deux parties dont l'une se trouvait placée par l'ancienne constitution dans un état d'infériorité d'autant plus injuste qu'il ne reposait ni sur le chiffre de la population, ni sur le degré du développement intellectuel. Puis il expose en détail les efforts tentés dans le cercle de la légalité pour réformer cet abus, les obstacles invincibles qu'ils rencontrèrent, l'aveuglement d'une aristocratie hautaine et imprudente, enfin la lutte à main armée rendue nécessaire par le refus opposé à tout moyen d'accommodement. Ce récit est plein d'intérêt. L'auteur ne cache pas ses vives sympathies pour la révolution valaisane, mais aucun blâme injuste, nulle parole haineuse n'échappe à sa plume; les vaincus ne sont à ses yeux que des frères égarés auxquels il tend une main amie, se souvenant de leur glorieux passé, de leurs titres incontestables au beau nom de Suisses, comme ont fait les vainqueurs eux-mêmes dès le lendemain du combat. Ce n'est pas dans l'intérêt d'un parti qu'il parle, mais c'est dans celui de la Suisse entière qu'il a cru convenable de conserver le souvenir de ces faits curieux qui viennent témoigner de la haute influence que peut exercer la liberté sur un peuple. *Une année de l'histoire du Valais* est la meilleure réponse à ceux qui nous appellent un peuple turbulent, livré aux désordres de l'anarchie; qu'on lise cette relation fidèle et que l'on compare ensuite nos révolutions cantonnales avec ces émeutes sanglantes qui éclatent en quelque sorte périodiquement dans des Etats en apparence bien plus solides, sans autre but que de troubler l'ordre public et de semer la terreur et la défiance. Un pareil contraste sera certainement riche en leçons de la plus haute portée.

RÉCITS ET ÉPISODES de l'histoire de France, accompagnés des principales armoiries depuis les Croisades; par *G. Hesse* et *E.-J. Réaume*; ornés de 60 illustrations. — Paris, chez E. Ducrocq, 22, rue Hautefeuille. 1 vol. in-12, fig., 3 fr. 50 c.

Joli petit volume bien exécuté sous tous les rapports et orné de charmantes vignettes. Il contient un résumé rapide de l'histoire de France représentée dans ses événements principaux. Quoique très-abrégés, ces récits offrent de l'intérêt et paraissent propres à fixer dans la mémoire des enfants la suite des rois ainsi que les faits importants qui ont signalé leurs différents règnes. Les auteurs se sont attachés à signaler avec soin le développement successif des institutions afin de faire bien comprendre la marche suivant laquelle le gouvernement sorti d'abord de la féodalité a détruit celle-ci pour lui substituer la monarchie absolue, puis s'est vu forcé par une réaction populaire d'adopter enfin la forme représentative. L'esprit qui les anime est empreint d'une sage modération; ils ont su se tenir en garde contre toute exagération dangereuse, et cherchent à inspirer à la jeunesse un véritable amour du bien public, en éloignant d'elle les fausses vues de l'esprit de parti, et en dirigeant ses efforts vers les réformes utiles et pacifiques, qui seules peuvent consolider l'avenir de la liberté. « Puisse l'exemple des temps passés n'être point perdu! » disent-ils en terminant. « Que notre jeunesse lise et compare; qu'elle ne soit ni servile, ni égoïste, ni turbulente; au lieu de courir après un bien chimérique, au lieu de renverser, elle contribuera à consolider nos institutions, à améliorer le bien-être de tous; il reste tant encore à faire pour le bonheur réel des hommes! »

L'ENFANCE DE LUTHER, par *Ernest Alby*; avec un dessin représentant Luther enfant.— Paris. In-8, 1 fr. 25 c.

Un joli tableau de M. Lécurieux, exposé au dernier salon, a fourni à M. Ernest Alby l'occasion de nous raconter un épisode de la vie de Luther. Dans son enfance le grand réformateur eut à lutter contre les obstacles de la misère et de l'isolement. Pauvre écolier sans argent, sans protecteur, presque sans asile, il s'en allait implorant la charité le long des rues et cherchant à réveiller la sympathie par ses chants harmonieux. Un soir qu'il était ainsi en quête d'un souper et d'un gîte, et que, trouvant toutes les portes fermées, il se résignait déjà, comme il lui arrivait le plus souvent, à passer la nuit à la belle étoile, sans un morceau de pain pour satisfaire

son appétit, une bonne dame, émue de pitié, le recueillit chez elle, le fit agréer à son mari, et les deux époux, séduits par les qualités de cet enfant, par son caractère naïf et son intelligence remarquable, l'adoptèrent en quelque sorte comme un fils. Luther put alors continuer ses études et mener la joyeuse vie d'un étudiant sans souci, ni chagrin. Il se distingua bientôt, justifia par ses succès l'intérêt de ses généreux bienfaiteurs, et, très-jeune encore, obtint une place de professeur à l'université d'Erfurth. La carrière philosophique était celle qu'il avait choisie, et rien ne pouvait encore faire soupçonner quel rôle l'avenir réservait au pauvre écolier d'Isenac, lorsqu'un incident imprévu vint changer tout-à-coup sa destinée. Un jour qu'il voyageait avec un de ses amis, surpris par l'orage le plus violent, ils se réfugièrent, non loin d'Erfurth, sous un vieux chêne où la foudre vint frapper le compagnon de Luther à ses côtés. Ce tragique événement impressionna si vivement son imagination qu'il crut y voir un avertissement du Ciel et résolut dès-lors de renoncer au monde et à ses joies pour la vie méditative et austère du cloître. Bientôt après il entra au couvent des ermites de Saint-Augustin, et se fit moine à l'âge de vingt et un ans.

Ces détails, la plupart exactement historiques, sont racontés par M. Ernest Alby avec beaucoup de charme. Il a su les revêtir d'une forme agréable, leur conserver une simplicité touchante et profiter habilement de l'intérêt qui s'attache aux moindres souvenirs d'un homme si célèbre. Le dessin de M. Lécurieux est fort joli, mais c'est une figure de fantaisie qui ne rappelle aucun des traits fortement accentués du grand réformateur. Il est même difficile d'y retrouver le pauvre enfant qui mendiait son pain dans les rues d'Isenac. Mais on pardonnera volontiers l'infidélité du peintre en faveur du récit que nous a valu son gracieux tableau.

HISTOIRE résumée de la littérature française; par *Léon Halevy*. 2me édition, corrigée et augmentée. — Paris, chez Désirée Eymery, 15, quai Voltaire. 2 vol. in-18, 4 fr.

Nous avons déjà rendu compte de la première édition de cet ouvrage, publiée en 1837. C'est une espèce de petit dictionnaire de la littérature française, où l'on trouve de courtes notices biographiques sur les écrivains, avec quelques citations propres à faire apprécier le talent des principaux d'entre eux. Pour les auteurs vivants, la notice se borne à l'indication de leurs ouvrages. Nous regrettons que M. L. Halevy n'ait pas

agrandi son cadre en multipliant les citations et en les accompagnant d'analyses bien faites qui en auraient rendu la lecture plus féconde pour les enfants auxquels ce livre est destiné. Tel qu'il est cependant, il peut leur offrir de l'attrait et servir utilement à l'instruction de la jeunesse en développant de bonne heure chez elle l'amour du beau, le goût des chefs-d'œuvre immortels de la haute littérature. Nous aurions aussi préféré n'y pas voir figurer les noms de quelques écrivains de notre époque, dont la réputation, quelque brillante qu'elle soit, n'a point encore reçu la sanction que le temps seul peut donner.

ÉTUDES SUR NAPOLÉON; par le lieutenant-colonel *de Baudus*, ancien aide-de-camp des maréchaux Bessières et Soult. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Le but qui dirige la plume de l'écrivain dans ces *Etudes* est de signaler l'action en quelque sorte directe de la Providence dans les divers événements qui ont amené la chute de Napoléon. Les idées religieuses dominent l'auteur et lui font juger l'esprit révolutionnaire avec une sévérité qui n'est pas toujours impartiale. La philosophie du XVIIIe siècle est à ses yeux la cause unique de tous les maux qui ont affligé la France. Les désastres de la guerre furent la punition de l'impiété; Dieu envoya Bonaparte comme un fléau vengeur pour châtier les coupables. Il est vrai que ceux-ci ne furent pas seuls atteints; l'Europe entière paya les fautes de la nation française; mais c'est bien là l'espèce de justice aveugle que la théologie a souvent attribuée à la divinité. Renversant le principe sublime du christianisme, qui fait racheter les péchés de tous par le dévouement d'un seul, elle n'a pas craint de changer ainsi la sagesse éternelle en une puissance fatale qui, ne pouvant choisir ses victimes, frappe indistinctement les méchants et les bons, et fait supporter aux masses le châtiment mérité par les individus. Cette manière d'envisager l'action providentielle est fausse sans doute, mais elle donne à l'ouvrage de M. de Baudus une couleur assez originale.

Il ne craint pas de critiquer ouvertement la conduite de l'Empereur, et de faire ressortir les défauts aussi bien que les erreurs du célèbre capitaine. C'est la malheureuse campagne de Russie qui est l'objet principal de ces *Études*. M. de Baudus confirme en bien des points le récit de M. de Ségur; il s'accorde également avec M. le marquis de Chambray dans les reproches qu'il adresse à Napoléon, soit sous le rapport straté-

gique, soit sous le rapport administratif. Aux adulateurs qui vantent sa générosité, sa grandeur d'âme, son génie organisateur, il répond en demandant comment il se faisait que, tandis que pas un canon, pas un seul caisson d'artillerie ne manquait jamais à l'appel sur le champ de bataille, le service de santé fût si mal exécuté; comment les blessés se trouvaient privés des secours nécessaires, des moyens de transport, et en quelque sorte oubliés dès qu'ils ne pouvaient plus se présenter à la parade; comment enfin les soldats étaient si souvent réduits à la famine, tandis qu'on se voyait obligé de détruire ou d'abandonner à l'ennemi des magasins remplis d'approvisionnements de toute sorte.

La publication de cet ouvrage forme un singulier contraste avec la marche triomphale du cercueil de l'Empereur. Sans partager les opinions très-catholiques de M. de Baudus, on y trouvera cependant un contrepoids salutaire aux exagérations de l'enthousiasme que les cérémonies de la translation vont ranimer sans doute avec une nouvelle force.

PRIMI ELEMENTI della Lingua Inglese secondo un metodo pratico-analitico esposti ad uso degl'Italiani; da *Eug. Balbi.* — Milano, Stella e Giacomo figlio. — In-18, 3 fr.

M. Balbi s'est proposé dans cette grammaire de mettre à l'usage des Italiens la méthode employée avec tant de succès par M. Robertson. Pour atteindre ce but, il a dû lui faire subir diverses modifications nécessitées par la différence des idiomes. Il s'est attaché surtout à lui donner une forme élémentaire qui pût en rendre l'étude facile aux commençants. Son livre est divisé en quatre parties. La première renferme des textes empruntés aux meilleurs écrivains anglais et qui doivent fournir la matière de tous les exercices subséquents. Dans la seconde se trouvent les leçons pratiques offrant la traduction libre et la traduction littérale de ces textes, avec une série de questions et des exercices de traduction formés des mots déjà connus. La troisième contient les analyses grammaticales des textes, et enfin l'appendice complète ces analyses en donnant de plus amples détails sur les parties du discours, sur les ellipses, sur les abréviations orthographiques les plus usitées, etc. Cette méthode pratique, assez généralement adoptée aujourd'hui dans l'enseignement des langues vivantes, présente des avantages incontestables. Elle rend l'étude à la fois moins aride et plus prompte. M. Balbi nous paraît en avoir très-bien saisi l'esprit, et sa grammaire sera sans doute accueillie avec faveur.

EVELINA. — Il castello di Tirano. — Milano, Stella e Giacomo figlio. In-18, 2 fr. 50 c.

Voici encore une imitation de Manzoni. En fait de romans les Italiens ne savent plus faire autre chose. Il est vrai qu'un pareil maître est bien digne d'avoir des élèves. La puissance de son beau talent devait nécessairement faire école, surtout dans un pays et à une époque où les lettres semblaient un peu négligées et n'abondent pas en génies originaux. Aussi son influence s'est-elle bientôt fait sentir, elle a donné un élan remarquable à l'esprit italien. Depuis la publication des *Fiancés*, le roman, jusqu'alors assez peu cultivé en Italie, a trouvé de nombreux écrivains qui se sont jetés dans cette voie nouvelle que leur ouvrait si brillamment un chef-d'œuvre de composition et de style. Malheureusement la littérature ne s'enseigne pas comme la science. Elle ne présente pas des faits et des méthodes, dont chacun puisse s'emparer pour les soumettre à l'analyse et en tirer quelque donnée nouvelle suivant la direction particulière de son esprit. L'imagination y joue un trop grand rôle pour que l'écrivain qui sert de chef à une école puisse transmettre à ses disciples les qualités personnelles qui font son mérite principal. Il pose bien certains principes dont le développement servira peut-être de base à un essor littéraire heureux et fécond, mais les premiers qui se précipitent sur ses traces n'échappent presque jamais aux dangers de l'imitation servile. Or ce que l'on imite le mieux, ce sont les points les plus saillants qu'on exagère et qui, détachés de l'ensemble avec lequel ils se trouvaient en harmonie, perdent bientôt tout leur mérite et deviennent de véritables défauts. Ainsi les qualités principales de Manzoni, la simplicité naïve et la vérité des détails ont produit chez la plupart de ses imitateurs une recherche de naïveté qui touche de près à la niaiserie, et une foule de longueurs qui gênent la marche du récit et le privent souvent de tout intérêt. L'action se trouve réduite à rien, le but du romancier semble n'être que la peinture, non pas même de caractères énergiques et fortement esquissés, mais seulement de quelques nuances, quelques traits d'une époque qu'il croit faire revivre aux yeux de ses lecteurs par ce minutieux travail. Le petit roman d'*Evelina* nous en offre un exemple frappant. L'auteur a pris son sujet dans l'histoire de la Valteline à une époque où cette contrée, soumise à des seigneurs protestants, servait de refuge aux Italiens réformés que la persécution chassait de leur patrie. La population catholique, fanatisée par le zèle de son clergé, se soulève contre ses maîtres protestants, et les réformés sont

presque tous massacrés dans un carnage affreux qui rappelle les Vêpres Siciliennes ou la Saint-Barthélemi. De pareilles scènes si propres à frapper l'imagination semblaient devoir fournir au romancier une source féconde d'intérêt et de mouvement. Mais c'est à peine s'il sait en tirer une scène un peu animée, s'il trouve moyen d'exciter la moindre émotion avec de tels éléments. L'exposition de son intrigue, la peinture de ses personnages tiennent tant de place qu'il n'en reste plus pour l'action. Encore cette exposition et cette peinture sont-elles bien incomplètes et bien pâles. Ce sont des conversations où chaque geste, chaque signe des interlocuteurs sont longuement expliqués ; et la catastrophe arrive avant qu'on ait pu s'attacher à aucun des acteurs, car on ne les connaît point encore et l'on ne comprend même pas trop quel rôle ils jouent. Le héros est un jeune catholique exalté, amoureux de la fille du préteur de Tirano, auquel échoit dans la conjuration la charge cruelle de tuer ce préteur. Une semblable donnée aurait fourni facilement à nos dramaturges quelque conception bien noire, bien féroce qui eût fait frémir tout lecteur. Mais le romancier italien, inhabile à faire mouvoir les ressorts dont il dispose, est tombé dans l'extrême opposé; son récit, sans couleur et sans vie, n'offre pas le moindre attrait même pour les amateurs de tableaux lugubres, de contrastes violents. Quant au *Castello di Tirano*, qui termine le volume, c'est un épisode destiné à retracer les mœurs du bon vieux temps, où les seigneurs, petits despotes retranchés derrière les fossés de leurs châteaux forts, excerçaient la tyrannie la plus insupportable sur les biens et la vie de leurs pauvres vassaux; mais il est si court et si faiblement esquissé, qu'en vérité l'on ne comprendra pas comment l'auteur a pu le juger digne de l'impression. Du reste, l'esprit général qui domine ces deux nouvelles est celui d'un catholicisme très-prononcé. Les protestants y sont représentés sous le jour le moins favorable. Ce sont eux qui jouent le rôle d'oppresseurs, et la révolte des catholiques est justifiée par les excès dont ils sont victimes. Nous ne savons jusqu'à quel point cette manière d'envisager les choses est juste, mais si l'histoire la confirme, l'auteur a eu parfaitement raison de l'adopter, et nous devons dire que cette considération n'entre pour rien dans les critiques dont son livre nous a paru devoir être l'objet.

ABRÉGÉ chronologique de l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à ce jour; à l'usage de la jeunesse, et particulièrement des jeunes personnes qui se destinent à l'instruction; par *L.-D. Chabrol*. — Paris, chez Ferra. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Cet abrégé n'a point la sécheresse qu'on reproche ordinai-

rement aux ouvrages de chronologie. C'est un récit rapide que l'auteur a su rendre intéressant par une foule de détails destinés à bien faire connaître le caractère distinctif de chacun des règnes dont il expose la suite, depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe. On y trouve sans doute l'histoire des rois plutôt que celle du peuple ; mais le but de M. Chabrol a été d'offrir aux jeunes gens une espèce de mémorial propre à fixer dans leur mémoire la filiation des diverses époques, et dans une monarchie celles-ci ne sauraient être mieux distinguées que par la succession des souverains qui ont occupé le trône. Il ne se borne pas d'ailleurs à une simple nomenclature de ces princes, avec leurs vices et leurs vertus ; partant de principes élevés, il juge leurs actes au point de vue de la morale, et signale ainsi l'influence qu'ils ont exercée sur le développement des institutions, sur les mœurs, sur les sentiments, la direction qu'ils leur ont donnée et les conséquences qui en sont résultées pour le pays. Comme livre élémentaire, nous croyons qu'on pourra s'en servir avec fruit. Il est rédigé d'après les travaux modernes qui ont jeté une lumière si vive sur toutes les sources historiques. Après y avoir puisé ces premières notions indispensables pour l'intelligence de l'histoire, les élèves seront très-bien préparés à la lecture des Thierry, des Sismondi, et autres historiens, dans lesquels ils verront se développer les faits dont cet abrégé leur aura donné déjà quelques notions claires et précises.

REVUE GÉNÉRALE, biographique et littéraire; par une *société d'hommes de lettres* français et étrangers. — Paris, 13, rue de la Paix.
Il paraît chaque mois une livraison de 6 à 8 feuilles, grand-in-8. Prix : 24 fr. par an.

On souscrit, pour la Suisse, à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Prix : 28 fr. par an, 16 fr. pour 6 mois.

La littérature périodique envahit tout ; chaque jour voit paraître de nouveaux recueils dont la plupart, il est vrai, n'ont qu'une existence bien éphémère. Mais la route se jonche de morts et de mourants sans faire diminuer le nombre de ceux qui veulent affronter ses périls. Au contraire, il paraît s'augmenter toujours, et si je voulais tenir mes lecteurs au courant de toutes les entreprises de ce genre, il me faudrait bientôt doubler le nombre de mes pages. Cependant je crois utile de signaler ceux qui, comme la revue dont le titre est inscrit en tête de cet article, traitent de spécialités intéressantes et peuvent offrir quelque attrait particulier. La biographie est l'une des branches de l'histoire qui excitent le plus vivement la curiosité ; les moindres détails sur la vie des

hommes célèbres sont toujours accueillis avec faveur ; on aime à les suivre ainsi jusque dans leur intérieur, à faire connaissance intime avec leurs habitudes, leurs penchants, leur caractère, et à retrouver dans leur individualité l'explication des traits originaux qui marquent soit leurs écrits, soit leurs actes publics. Une revue destinée à compléter sous ce rapport la *Biographie universelle*, seule collection un peu étendue qui existe, me paraît donc une œuvre susceptible d'obtenir un véritable succès. En effet un semblable recueil bien rédigé formerait un annuaire nécrologique très-précieux pour les recherches, dans lequel tous les hommes distingués trouveraient, à mesure que la mort vient les enlever, la place due à leurs mérites et une garantie contre l'injuste oubli qui n'est que trop souvent la récompense d'une vie utile mais obscure. Je crois que ce but doit être celui de la *Revue biographique*, si elle comprend bien sa tâche et si elle veut s'assurer une existence durable. Aussi lui reprocherai-je d'avoir débuté par des biographies d'hommes vivants. Sans doute les articles que renferment ses premières livraisons, sur le maréchal Gérard, sur M. Affre, le nouvel archevêque de Paris, sur le général Pajol, sur Mme Tastu, etc. sont d'un grand intérêt. Mais ce n'est pas précisément là ce que promet son titre, et si l'actualité de ces biographies présente un attrait piquant, on ne saurait nier qu'elle ne s'oppose toujours plus ou moins à l'impartialité des jugements. En un mot, ce ne peut pas être de l'histoire ; on ne juge bien que les morts ; c'est une de ces vérités banales qu'il n'est pas besoin d'appuyer par des arguments que chacun sait. Si donc la présence des vivants est nécessaire pour la variété du recueil, il ne faut leur accorder qu'une place fort restreinte et tout-à-fait secondaire : la biographie est essentiellement nécrologique ; c'est là que se trouve son véritable domaine ; le chercher ailleurs, c'est s'exposer à ne produire qu'une œuvre de circonstance qui ne se soutiendra pas long-temps, parce qu'elle n'offre pas des garanties suffisantes pour inspirer la confiance et servir de base à des travaux sérieux. Dans l'intérêt même de leur entreprise, j'engage les éditeurs à peser mûrement ces considérations. Déjà ils ont modifié le programme de leur journal en y introduisant la littérature et la politique ; cette modification ne me paraît pas heureuse, car elle les écarte toujours davantage de la voie dans laquelle se trouve une bonne place à prendre. Je crois que ce qu'ils pourraient faire de mieux serait de revenir à leur plan primitif et de nous donner une biographie périodique dont le besoin se fait généralement sentir, plutôt que de se lancer dans une route où la concurrence leur laisse peu de chances de succès.

LES FRANÇAIS pour la première fois dans l'histoire de France, ou Poétique de l'histoire des divers Etats; par *A.-A. Monteil.* — Paris, chez Coquebert, 48, rue Jacob. In-12, 2 fr.

Je crois que l'auteur aurait dû plutôt dire *Polémique de l'histoire des divers états,* car on cherchera vainement la poésie dans cet écrit qui n'est autre chose qu'une défense passablement acerbe de son travail historique contre les critiques qui lui ont été adressées. Il y a certainement de l'esprit dans ce plaidoyer d'un écrivain qui se croit victime de l'injustice, et, si l'amour-propre y joue peut-être un trop grand rôle, il se montre du moins avec une naïveté tout-à-fait originale. Malheureusement la discussion n'y revêt pas toujours des formes bien claires, et quoique le style soit en général très-familier, la plaisanterie sent la recherche et ne brille point par sa légèreté. Si nous avons bien compris, voici le sujet du débat. M. Monteil a publié sous le titre de *Histoire des Français des divers états* un ouvrage fort remarquable dans lequel pour la première fois, comme il le dit très-justement, les Français apparaissent dans l'histoire. C'est une œuvre de recherches patientes, d'investigations laborieuses, fruit de longues années passées à compulser avec un zèle admirable toutes les sources originales, toutes les chartes et les vieilles chroniques où pouvaient se rencontrer quelques données sur les mœurs, sur les institutions, sur les relations civiles et domestiques des siècles passés. Rassemblant et coordonnant tous ces matériaux de manière à y retrouver le tableau vivant de chaque époque, il a choisi la forme dramatique comme la plus propre à jeter du mouvement sur cette ingénieuse conception, et s'est donné la tâche de faire comparaître devant nous les représentants des divers états les plus caractéristiques dans une suite de dialogues où chaque personnage vient raconter lui-même l'histoire de son temps et de sa caste. Ainsi nous passons tour à tour en revue la noblesse, le clergé, les vilains et les serfs, avec leurs vocations diverses, leurs métiers de toute sorte, leurs mœurs caractéristiques. Ce n'est plus seulement l'histoire des princes et de la cour, c'est l'histoire du peuple entier, de la véritable nation active, industrieuse, dont le travail féconde la terre, alimente le commerce, fait la prospérité du pays, dont le sang coule pour sa défense. On peut dire que M. Monteil introduit en quelque sorte dans l'histoire le système des enquêtes, et si cette forme est peut-être sujette à quelques inconvénients, on ne saurait nier qu'elle ne fournisse une foule de détails curieux qui reproduisent mieux que nulle autre méthode la physionomie originale des siècles passés. L'ouvrage de M. Monteil présente donc un mérite réel,

qui lui est propre, qui le distingue de la plupart des histoires de France publiées jusqu'ici, et l'auteur a pu sans présomption le croire digne de l'un des grands prix que l'Institut est chargé de décerner. Mais, comme tout ce qui heurte les habitudes de la routine, il a soulevé de nombreuses objections, et s'est vu préférer des œuvres, remarquables sans doute sous plus d'un rapport, mais beaucoup moins originales. On ne lui a donné qu'un fort mince accessit, et de là vient sa mauvaise humeur contre les Académies, qui veulent toujours, dit-il, que l'histoire des Français ne soit pas l'histoire de France. Il plaide sa cause avec verve contre ce qu'il appelle les *historiens-bataille*, et si sa polémique plaisante ne peut effacer l'injustice dont il se plaint, du moins la compensera-t-elle un peu en aidant au succès de son livre, car elle recueillera l'attention et donnera le désir de connaître l'*Histoire des Français des divers états*.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin; par M. *Audin*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Si vous aimez le pamphlet, voici de quoi vous satisfaire. Plus de mille pages de diatribes plus ou moins violentes contre la réforme et les réformateurs, contre Genève et Calvin. C'est beaucoup, direz-vous peut-être, et vous douterez que la verve pamphlétaire puisse se soutenir si long-temps sans inspirer le dégoût et le mépris. Cependant je vous assure qu'il y a dans la structure de ce livre une habileté peu commune. L'écrivain a l'art de paraître très-savant, et de broder si bien les citations sur lesquelles il s'appuie qu'il est tout-à-fait impossible de discerner ce qui est de lui, de ce qu'il emprunte aux sources allemandes et latines dont il fait grand étalage dans ses notes. Du reste, il est vrai qu'en fait d'arguments, on n'y trouve rien de neuf : ce sont toujours les mêmes thèmes sur lesquels on a fait tant de variations depuis trois siècles. La réforme fut une révolte funeste aux intelligences, aux arts, à la liberté; Calvin, un ambitieux qui s'en fit le pape; les réformés, de mauvais drôles sans mœurs ni croyances, qui secouaient le joug de l'autorité pour se livrer sans frein à leurs passions. Après avoir vainement répété pendant trois

siècles ces accusations qui n'ont jamais convaincu personne, et ne peuvent être, dans la pensée même de ceux qui s'en servent, que des armes employées par l'esprit de parti pour entretenir la défiance et la haine entre les deux camps, il serait certes bien temps d'y renoncer, car la calomnie a quelquefois tué des hommes, mais elle n'a jamais pu tuer un principe. Les réformés se montrent plus sages à cet égard, ils emploient le libre examen à discerner autant que possible le bon du mauvais, le vrai du faux dans l'histoire du passé : les ouvrages d'un Ranke, d'un Hurter, d'un Guizot, etc. prouvent qu'on peut être fort bon protestant sans partager l'irritation aveugle des hommes du XVIe siècle, sans parler le langage grossier qui servit d'interprète à la terrible lutte de cette époque. En vérité c'est rabaisser singulièrement l'esprit humain, c'est faire bien peu de cas de la papauté elle-même, que de croire que quelques débauchés, quelques intrigants ambitieux ont suffi pour détruire la puissante unité de l'Eglise, pour créer un schisme qui compte aujourd'hui dans l'Europe seule plus de 54 millions d'adhérents. D'ailleurs, ne comprend-on pas que toutes ces accusations contre les mœurs et le caractère des réformateurs portent également par contrecoup sur l'Eglise catholique elle-même dont on prétend servir ainsi les intérêts ? En effet, si Luther fut superstitieux et violent, si Calvin était intolérant et dur, n'était-ce pas dans le sein de cette Eglise qu'ils avaient été élevés, qu'ils avaient puisé leurs premiers principes, ces impressions d'enfance et de jeunesse qui se gravent si profondément dans le cœur et dont l'influence tenace agit sur tout le cours de la vie. Luther était un moine, Calvin avait été tonsuré, et si les idées de la réforme s'emparèrent de leur esprit, elles ne purent sans doute leur faire dépouiller entièrement le vieil homme. Calvin, faisant brûler Servet, obéit sans s'en rendre compte aux idées qui dominaient naguère le concile de Constance élevant le bûcher de Jean Huss. Mais pour comprendre ainsi la marche de l'histoire il faut s'élever à des considérations philosophiques dont notre auteur ne se soucie guère. Le but de ses investigations n'est point la recherche de la vérité ; c'est simplement la satisfaction de certaines animosités, de certains intérêts étroits qui réduisent la grande question religieuse aux proportions mesquines d'un débat personnel. C'est une direction bien fausse sans doute, mais il ne fait que suivre en cela l'exemple de maints auteurs qu'il a pu, non sans quelque raison, prendre pour des autorités, entre autres de M. Charpentier de Saint-Priest, professeur dans l'un des premiers colléges de Paris, qui n'a pas craint d'imprimer que *Luther, ce moine ivre de bière et de licence, avait fait brûler Zwingle.*

Quand on rencontre de pareils mensonges dans des livres destinés à l'enseignement universitaire, ou du moins émanant de ceux qui le dirigent, il serait bien extraordinaire que des écrivains obscurs, sans responsabilité ni position élevée, se crussent obligés de montrer un respect plus scrupuleux pour la vérité historique. Aussi notre auteur n'a-t-il point jugé nécessaire d'étudier les annales de Genève, avant de parler des Genevois, de leurs mœurs et de leurs institutions. La liste des sources auxquelles il a puisé ne renferme pas une seule des histoires de Genève qui ont été publiées par Spon, Picot, Berenger, Thourel, etc. pas une seule chronique originale, pas un de ces manuscrits qui existent cependant soit à la bibliothèque publique, soit dans les archives de plusieurs anciennes familles genevoises. La lecture de son livre prouve de plus qu'il ne connaît pas du tout le pays dont il parle, et n'a pas même daigné profiter des ressources que lui offrait l'observation de son état actuel, où l'on retrouve tant d'indices propres à jeter du jour sur le passé. Ainsi M. Audin nous représente Calvin comme l'ennemi des libertés de Genève, comme ayant comprimé l'essor intellectuel de cette cité, comme ayant perdu l'avenir de la petite république. En vérité, quelque peu disposé qu'on soit à pardonner le rigorisme sévère et l'intolérance de Calvin, une semblable altération des faits, une pareille confusion d'idées vous font tomber le livre des mains. Saturé de dégoût, on répugne à entreprendre une réfutation, inutile pour tout homme éclairé dont le mépris seul fera justice de tant d'erreurs accumulées dans ces deux gros volumes. Mais on éprouve le besoin de protester hautement contre ces insinuations trompeuses, échafaudées avec un art perfide et destinées à séduire un public nombreux qui n'a ni le temps, ni les moyens de contrôler l'érudition suspecte de l'auteur.

BIOGRAPHIE du Clergé contemporain ; par un *Solitaire*. — Paris, chez Appert, passage du Caire, 54, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Livraison 1 à 10. Chaque livraison, d'une feuille in-18, avec un portrait, 30 c.

Les épreuves cruelles que le clergé catholique a subies depuis un demi-siècle n'ont pas été sans fruits avantageux pour lui. Il a trouvé dans la révolution un creuset terrible, sans doute, mais dont il est sorti plus pur et, par conséquent, plus vigoureux qu'avant. Déjà la réforme du XVIe siècle était venue mettre un terme aux progrès de la corruption, en forçant ses adversaires à redoubler de vigilance, à secouer l'apathie dangereuse dans laquelle ils semblaient s'endormir

Mais, arrêtée brusquement dans son essor, elle n'avait plus, surtout en France, qu'une existence toute négative ; et l'on sait ce qu'étaient ces innombrables abbés qui rivalisaient de licence et même d'incrédulité sous le règne de Louis XV. L'impitoyable révolution a, sous ce rapport, accompli l'œuvre commencée par la réforme. Ses moyens ont été plus violents ; les apôtres de la liberté n'ont pas craint d'appeler à leur aide l'intolérance la plus cruelle. Mais leur puissance éphémère ne pouvait renverser une Église si fortement constituée, et celle-ci est sortie de la lutte plus brillante et plus respectée. La superstition a peut-être bien perdu de son empire, mais elle ne s'est affaiblie qu'au profit de la religion. Aujourd'hui le bon prêtre qui comprend sa mission et s'en montre digne, qui se renferme dans la haute sphère de son noble sacerdoce, obtient, à quelque secte qu'il appartienne, la considération publique, et peut exercer une influence salutaire sur le mouvement social. La tolérance a fait plus de chemin dans le domaine des idées religieuses que dans celui des opinions politiques.

La *Biographie du Clergé contemporain* nous paraît offrir la preuve de ce double progrès par lequel le prêtre est devenu tout à la fois plus estimable et plus estimé. En effet, rédigée avec un esprit de complète impartialité, elle nous fait voir dans les membres du clergé des hommes sujets comme les autres à l'erreur et aux faiblesses, mais généralement distingués par leur supériorité morale et intellectuelle. Elle nous introduit dans le sanctuaire de leur vie privée, et si nous y retrouvons sans doute quelques traces de légèreté, d'inconséquence, ces ombres inséparables de la nature humaine sont partout effacées par la pratique des vertus chrétiennes. Les noms des Frayssinous, de Quelen, de Genoude, Affre, Hohenlohe, etc., sont également vénérés par toutes les âmes pieuses, et toute controverse cesse lorsqu'il s'agit de rendre hommage à leur zèle religieux. Parmi ces biographies, en général sobres d'incidents et d'aventures, il en est quelques-unes qui offrent un intérêt plus vif, parce qu'elles résument assez bien le mouvement actuel des esprits et nous fournissent les éléments d'une histoire ecclésiastique de notre époque. Au premier rang se place celle de M. de La Mennais. L'histoire de cet homme de génie est une énigme dont lui seul, sans doute, sait le véritable mot ; mais si le *Solitaire* n'a pu le deviner, du moins il nous met, autant que possible, sur la voie des recherches par un exposé très-bien fait des étranges vicissitudes de la pensée qui ont conduit l'éloquent abbé à se déclarer tour à tour le plus ardent soutien et le plus fougueux adversaire de la puissance du pape. Sans partager

nullement les opinions actuelles de M. de La Mennais, il ne peut s'empêcher d'admirer son beau talent, et c'est un hommage bien justement rendu à l'un des premiers écrivains de notre temps. Mais nous regrettons qu'il n'ait pas donné plus de développement à l'histoire des idées, qu'à celle de l'homme; il est vrai que la place lui manquait, le nombre de pages étant limité d'avance, et chaque biographie ne devant former qu'une seule livraison.

Après M. de La Mennais vient un de ses anciens disciples, le dominicain Lacordaire, qui a récemment enchanté le public parisien en flattant le plus grand de tous ses faibles, la vanité, par un sermon dont le but était de prouver que la France est la fille bien-aimée de l'Eglise qu'elle a toujours soutenue avec ferveur et foi; que Paris est une ville sainte, la vraie capitale du peuple élu de Dieu. Telle est la tendance nouvelle qu'une partie du jeune clergé cherche à donner à la prédication. Plus d'austérité puritaine, plus de rigorisme grondeur; on caresse la foule, on adule la jeunesse, et, pour sauver les hommes, on se contente de leur persuader qu'ils le sont. Avec une semblable méthode, on ne comprend pas trop à quoi sert de ressusciter l'ordre des frères prêcheurs. Si la France est si pieuse, il nous semble qu'elle n'a que faire des dominicains, et que ceux-ci pourront facilement trouver un meilleur emploi de leur zèle dans les nombreux pays où l'Eglise n'est pas aussi sûre de son empire. Mais, au fond, M. Lacordaire n'ignore certes pas plus que nous le véritable état des choses, et alors nous pensons qu'il se trompe de route en croyant servir ainsi les intérêts de la religion. Nous ne pouvons approuver cette innovation, qui tendrait à faire de la chaire une succursale de la tribune, à introduire la politique dans le temple. Heureusement tous les prédicateurs n'imitent pas un tel exemple, et la suite de cette publication nous fournira sans doute l'occasion d'en signaler plusieurs qui, tout en faisant de sages concessions à l'esprit du siècle, ont su demeurer fidèles aux traditions de la bonne et saine éloquence.

LES DOUZE MOIS, cadeau d'étrennes; par Mme *Alida de Savignac*. — Paris, chez Mlle D. Eymery, 15, quai Voltaire. In-18, fig., 3 fr. 50 c.

Sous ce titre, madame Alida de Savignac a réuni quelques petits contes dont les sujets se rapportent aux occupations particulières de chaque mois de l'année. Sa plume, facile et gracieuse, sait jeter du charme sur les moindres détails, et intéresser ses jeunes lecteurs sans faire beaucoup de frais

d'imagination. Ses livres sont en général plus remarquables par la forme que par le fonds; elle se propose d'amuser plutôt que d'instruire. Cependant, elle ne perd pas de vue le but moral vers lequel doit toujours tendre ce genre d'écrits, et, pour être cachées sous des fleurs, les leçons n'en sont pas moins bonnes; elles n'en produisent quelquefois que plus d'effet. *Les Douze mois* sont un fort joli cadeau que les enfants accepteront avec joie, et qui, malgré son titre, sera le bienvenu pour eux au milieu de l'année tout aussi bien qu'à son commencement. Le volume est imprimé d'une manière fort élégante, orné de charmantes vignettes, et trouvera dans la modicité de son prix un élément de succès de plus.

LETTRES DE FAMILLE sur l'éducation, par Mme *Guizot*; ouvrage couronné par l'Académie française. 3e édition. — Paris, chez Didier. 2 vol. in-12, avec portrait, 7 fr.

Parmi les nombreux ouvrages qui traitent de l'éducation, celui-ci est un de ceux où l'on peut le mieux puiser des directions utiles d'une heureuse application. Ce sont des conseils pratiques mis dans la bouche de parents qui se communiquent réciproquement les observations que leur suggère l'étude de leurs enfants, qu'ils élèvent eux-mêmes en s'aidant ainsi les uns les autres des lumières de l'expérience. Madame Guizot n'a point voulu tracer un système complet, parce que, de sa nature, l'éducation est éminemment individuelle, et, sauf quelques principes généraux qui s'appliquent à tous, doit pouvoir se modifier dans les détails suivant l'infinie variété des caractères et des circonstances. Le but est toujours le même, mais les moyens sont divers, et ce n'est que par l'application judicieuse de ceux-ci qu'on peut l'atteindre. Il convient donc d'abandonner les généralités, si l'on veut être réellement utile, et d'abord, l'un après l'autre, tous les cas particuliers qui se présentent le plus souvent dans le cours ordinaire de la vie. C'est ce que madame Guizot fait avec la sollicitude d'une tendre mère pour qui l'éducation de ses enfants est à la fois le devoir le plus impérieux et l'occupation la plus chère. Elle prend l'enfant dès ses premières années et suit pas à pas son développement, soit moral, soit intellectuel, en indiquant par quels moyens l'autorité des parents doit graduellement s'établir, avec une fermeté bien entendue, sur les mêmes bases que l'affection dont il faut prendre garde de jamais la séparer. L'obéissance absolue, fondée uniquement sur la crainte, lui paraît un

déplorable abus dont les résultats ne peuvent être que fâcheux pour l'avenir. Pour être salutaire, il faut qu'elle repose sur le devoir, qu'elle ait pour mobile le désir de satisfaire ceux qu'on aime et dont on est aimé. Le sentiment se développant long-temps avant la raison, c'est sur lui qu'on doit établir d'abord son empire, et il faut surtout éviter de le froisser par l'injustice. Ceci la conduit à traiter la grande question des peines et des récompenses. Elle reconnaît l'impossibilité de poser des principes absolus à cet égard; mais, empruntant maints exemples aux caprices ordinaires de l'enfance, elle donne d'excellentes directions exposées avec une clarté parfaite, et dont il est facile de tirer une règle applicable à la plupart des cas qui peuvent s'offrir. L'éducation de famille est à ses yeux la meilleure; pour les filles, elle n'en veut pas d'autre; pour les garçons, elle la regarde comme l'auxiliaire indispensable de l'éducation publique. Animée d'un esprit philosophique très-remarquable, elle émet sur la pédagogie des vues élevées et fécondes. Son style grave, ses raisonnements serrés, son érudition forte et variée feraient parfois oublier que sa plume est celle d'une femme, si des aperçus pleins de finesse, de gracieux détails, des délicatesses de sentiment ne venaient de temps en temps déceler la mère toute préoccupée du bonheur de ses enfants. Aussi, lui a-t-on reproché de n'avoir pas assez fait la part des faiblesses maternelles, d'avoir donné à la raison un empire trop exclusif. Cette critique ne nous paraît pas très-juste, car, dans la préface qui précède ses lettres, Mme Guizot dit elle-même : « L'éducation embrasse tout l'homme; nul système n'y peut suffire s'il ne répond à toutes les parties de la destinée humaine, » et c'est en partant de cette idée qu'elle s'est abstenue de formuler un système complet. Mais il est un autre reproche que nous croyons mieux fondé, c'est celui d'avoir négligé presque entièrement l'élément religieux. Trop imbue peut-être des doctrines du XVIIIe siècle, placée dans la fausse position d'une catholique à laquelle répugne la tendance matérialiste de son culte, elle a préféré s'abstenir plutôt que d'entrer dans la voie périlleuse de la controverse, et, jugeant d'après ce qui lui était arrivé à elle-même, elle a cru que l'éducation devait laisser la religion se développer à côté d'elle, sans s'en mêler autrement que par l'influence morale de ses préceptes. C'est une erreur, sans doute, mais c'était celle de presque tous les gens éclairés de son époque. Aujourd'hui les esprits ont pris une nouvelle direction. La superstition n'est plus confondue avec le sentiment religieux. On reconnaît que le développement bien ménagé de celui-ci fournit la meilleure digue contre les dangers de son déborde-

ment subit, et renferme en même temps la source de toutes les inspirations les plus dangereuses, de toutes les vertus les plus sublimes. C'est le plus noble attribut de l'homme, et il est bien évident que l'éducation ne saurait impunément l'oublier. Mais, d'un autre côté, cette partie de l'éducation est peut-être celle qui se laisse le moins plier à des règles générales, et, tout en regrettant une semblable lacune dans l'ouvrage de Mme Guizot, nous pensons que chacun trouvera facilement le moyen de la combler selon ses opinions particulières. Il ne s'agit point ici, nous le répétons, d'un système absolu qu'il faut accepter ou rejeter dans son ensemble. Ce ne sont que des conseils dictés par l'expérience, et, de quelque manière qu'on envisage l'éducation, l'on y trouvera toujours des directions utiles, d'ingénieuses solutions de la plupart de ces petits problèmes embarrassants qu'on rencontre sans cesse sur sa route lorsqu'on veut élever soi-même ses enfants. Moins haut placée que Mme Necker, envisageant les détails de plus près et du point de vue pratique, Mme Guizot est peut-être à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

LES ENFANTS CÉLÈBRES; par *Michel Masson*.—Paris, 1 vol in-12, fig., 3 fr. 50 c. = **JOURS DE BONHEUR**, contes moraux en prose, destinés à la jeunesse, par *L. Guérin*; suivis de cinq Nouvelles; par *Eug. Chapus*. — Paris. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Chez Didier, libraire-éditeur, 35, quai des Augustins.

L'histoire des enfants célèbres est un de ces vieux livres en possession depuis long-temps du privilége d'amuser la jeunesse, d'exciter vivement son intérêt, et de lui laisser d'agréables souvenirs que l'âge n'efface point. Qui ne se rappelle avec plaisir les aventures de la famille Raisin, le pauvre petit caché dans l'épinette merveilleuse, l'histoire de Valentin Duval, celle du fameux Bébé, et tant d'autres dont la lecture fit les délices de notre enfance et nous causa de si douces émotions? De semblables récits captivent les enfants plus que ne peuvent le faire les plus jolis contes, parce qu'à l'intérêt des incidents vient se joindre la satisfaction de penser que les faits sont vrais, que tous ces petits héros ont réellement existé. M. Michel Masson a donc bien fait de rajeunir cet ancien recueil en élagant tout ce qui ne méritait pas d'être conservé, et en le complétant par de nouvelles biographies, telles que celles de Gaspard Hauser, de Matthieu Goffin, de Lucretia Davidson, etc. Les jeunes lecteurs lui sauront gré de cette œuvre modeste mais utile, et nous ne pensons pas nous

tromper en lui prédisant un succès au moins égal à celui de ses meilleurs romans.

Les Jours de bonheur de MM. Guérin et Chapus feront sans doute aussi plus d'un heureux dans le jeune public auquel ils sont destinés, car celui-ci ne se montre pas bien exigeant sur la forme, pourvu qu'on l'amuse et qu'on l'intéresse. Or, ces contes nous paraissent fort bien remplir en général ces deux conditions. On y trouve de l'invention, du mouvement, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la couleur locale dans laquelle les enfants reconnaîtront la petite sphère de leurs idées et de leurs actions habituelles. Mais nous regrettons que les auteurs n'aient pas compris que la simplicité du style était la première condition du genre. Ils se préoccupent beaucoup trop de faire des phrases que leurs lecteurs ne comprendront pas, ou qui, s'ils en saisissent le sens, ne pourront que fausser leur goût en les accoutumant trop tôt à ce langage prétentieux et maniéré, qui est l'un des plus tristes travers de notre littérature moderne.

« Ce monde ne l'aurait-il pas atteinte elle-même de ses railleries, si elle s'était refusée à faire écho après lui ? »

« Pour une âme impressionnable et facile au tourment, c'est toujours quelque chose de mystérieusement cruel que l'attente quand elle est mêlée de crainte. »

« Clarisse ne tarda pas à épuiser tous les triomphes que renfermait la sphère où gravitait sa vie. »

De semblables expressions fourmillent dans ce livre, et lui donnent une empreinte de fadeur, d'affectation, qui nous paraît tout-à-fait malheureuse. Selon nous elle ne convient à aucun genre de productions littéraires, mais elle devrait surtout être scrupuleusement bannie des livres destinés à la jeunesse. Du reste, ceci n'est qu'une critique de forme, et nous reconnaissons volontiers que, sous le rapport de la conception, des principes dirigeants et du but moral, les *Jours de bonheur* méritent un bon accueil et sont bien dignes de figurer dans la bibliothèque d'éducation que M. Didier enrichit sans cesse de nouveaux volumes avec une intelligente activité.

LES FRÈRES DE LAIT, histoire dédiée à la jeunesse ; par *H. Briac* et *H. Hoertel*. — Paris, chez Debécourt. In-32.

Cette petite historiette, racontée simplement et pleine de leçons morales faciles à saisir, nous paraît très-propre à intéresser vivement les jeunes lecteurs auxquels elle s'adresse. Un enfant abandonné par des parents proscrits est recueilli par

une pauvre paysanne qui l'élève avec son propre fils et lui prodigue généreusement tous les soins d'une tendre mère. Son mari, peu sensible à cette sympathie maternelle, se montre d'abord assez mal disposé pour ce qu'il ne regarde que comme une charge nouvelle, mais une somme d'argent déposée dans le berceau du petit étranger lui fait prendre patience, et il consent aux désirs de sa femme dans l'espoir d'être un jour amplement dédommagé. Cependant les années s'écoulent, l'argent s'en va et nul ne se présente pour réclamer l'enfant. Alors Mathurin, que tous les raisonnements de Marguerite n'ont pu convaincre, profite de son absence pour se débarrasser du petit garçon en l'engageant comme mousse à bord d'un vaisseau. Puis, lorsque les parents reviennent demander leur fils, il n'a d'autre moyen de cacher sa faute que de substituer à celui-ci son propre enfant, le petit Pierre, que le départ de son frère Eugène a vivement affligé; et il faut bien que la pauvre Marguerite se prête à cette indigne supercherie pour ne pas perdre son mari. Cependant l'amitié des deux frères de lait trompe ce funeste calcul. Pierre a découvert la ruse, et avec un dévouement admirable il répare les torts de son père, en demandant pour toute récompense le pardon de celui-ci. La donnée de ce conte n'est pas bien neuve sans doute, mais elle ne choque point la vraisemblance, et les auteurs ont su d'ailleurs la rajeunir par le charme des détails. C'est une esquisse sans prétention que les enfants liront avec plaisir, et où ils ne peuvent puiser que des sentiments nobles et féconds.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LE LÉGISLATEUR, journal théorique et pratique, traitant : 1° de la législation; 2° du droit, de la jurisprudence et de la pratique des affaires; 3° des formules des actes; 4° de l'enseignement populaire et simplifié du droit; 5° de la littérature et de la législation comparées; 6° d'économie politique, etc., publié sous la direction de *N.H. Cellier*. — Paris, 26, rue de la Chaussée-d'Antin, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. Nos 1, 2, 3. In-8.

Il paraît chaque mois un cahier de 3 à 4 feuilles. Prix : 15 fr. par an.

Le principal but de ce journal est de ramener l'étude du droit dans la voie philosophique dont elle s'est trop écartée depuis quelque temps en France. Les rédacteurs pensent avec

raison que c'est le seul moyen de lui redonner de la vie et de l'éclat. Pour être féconde, la science a besoin de se développer dans une sphère élevée. Ce n'est que là qu'elle peut trouver ces principes éternels, qui, en dépit des résistances et des obstacles, finissent par vaincre la routine, par réagir sur la pratique. En s'éloignant de ces généralités, elle perd de vue l'ensemble des éléments sur lesquels elle doit agir, se condamne à une impuissante stérilité, s'enferme dans un cercle étroit où son influence bornée ne peut plus avoir qu'une bien faible action sur la marche des institutions humaines. Cette thèse est habilement soutenue par M. Cellier dans plusieurs articles sur la philosophie du droit, qu'il regarde comme devant nécessairement occuper la première place dans l'enseignement, dont elle est en quelque sorte l'âme, et sans laquelle il n'offre plus qu'une repoussante aridité. Partant de ce principe, M. Cellier veut que l'étude du droit ne soit point isolée des autres, et signale ses rapports intimes avec la religion, la littérature, et surtout avec l'économie politique; en un mot il la considère comme une branche des sciences morales et politiques qui ne peut être séparée sans préjudice de ses sœurs, et qui a besoin, comme elles, du secours de la littérature pour se rendre accessible au public et réveiller son attention.

L'application de ces idées se retrouve dans plusieurs autres articles dus à différents écrivains, parmi lesquels nous citerons M. le commandeur Pinheiro Ferreira, déjà connu par de nombreuses publications. Nous signalerons également un curieux parallèle entre Moïse, Mahomet et Napoléon, considérés tous les trois comme législateurs. Cette comparaison donne lieu à des rapprochements très-singuliers. L'auteur trouve de bizarres traits de ressemblance jusque dans les détails de leur vie privée, mais en même temps il fait ressortir, d'une manière ingénieuse, la tendance particulière de chacune de ces trois grandes destinées, et montre la supériorité que Moïse et Mahomet puisèrent dans la religion, sur laquelle ils fondèrent leurs institutions. Ce puissant auxiliaire manquait à Napoléon, et c'est une des principales causes qui ont si promptement fait crouler son empire. La législation ne doit pas avoir seulement pour but la conservation de la société, elle doit tendre au perfectionnement moral de l'homme, et ce n'est qu'en remontant à la source première de la vérité qu'elle peut remplir cette tâche importante.

On voit que les rédacteurs de ce journal veulent la science dans son sens le plus large et le plus noble; ils peuvent sans doute errer dans leurs essais de théorie, mais on approuvera certainement la haute et salutaire direction qu'ils cherchent à donner aux études législatives. Dans une époque comme la

nôtre, où tous les hommes éclairés sont appelés à concourir par leurs lumières ou par leurs votes à la confection des lois, de semblables efforts méritent d'être encouragés, car ils peuvent exercer l'influence la plus heureuse en popularisant des vues générales, des idées fécondes, en accoutumant les esprits à méditer ces grandes questions fondamentales, à les envisager sous leur véritable jour. Mais pour que ce but soit atteint il faut aussi que les écrivains comprennent bien leur tâche et ne s'en laissent pas détourner par l'attrait des brillantes antithèses ou des vagues déclamations. La science demande moins de phrases que de pensées, et l'enchaînement logique de celles-ci ne doit jamais être sacrifié aux fantaisies de l'imagination.

La Corse. Rapport sur son état économique et moral en 1838, lu à l'Académie des sciences morales et politiques; par M. *Blanqui*. — Paris, chez W. Coquebert, 48, rue Jacob. 1 vol. in-8, 3 fr.

La Corse est, sans contredit, l'un des pays les plus dignes d'exciter l'intérêt et la curiosité. C'est une exception fort remarquable qui contraste singulièrement au milieu de la teinte uniforme et presque générale que la civilisation moderne a jetée sur toutes les contrées de l'Europe. On y retrouve l'empreinte originale de mœurs rudes mais simples, qui ont subi fort peu de modification depuis les temps les plus reculés. Le commerce et l'industrie ont à peine pénétré dans l'intérieur de l'île; l'agriculture n'a point encore défriché ses vastes forêts. C'est un pays presque sauvage dont les habitants ne cultivent guère le sol que tout juste assez pour en tirer de quoi subvenir à leurs modestes besoins, et où, comme dans les solitudes du Nouveau-Monde, le feu, l'incendie, est à peu près le seul mode d'exploitation employé pour pénétrer au milieu des épais taillis dont le couvre une végétation vigoureuse. Les cinquante forêts royales que la Corse renferme sont ainsi martyrisées, et jusqu'à présent on n'a pas osé prendre des mesures assez énergiques pour empêcher ce gaspillage, qui détruit chaque année une source de richesse considérable. En vain plusieurs dominations se sont succédé sur cette terre fertile, et ont cherché tour à tour à y semer quelques germes de civilisation. Elles ont constamment rencontré des obstacles insurmontables dans des mœurs, dans des habitudes invétérées, à la conservation desquelles la configuration particulière du sol vient prêter un puissant appui. La Corse ne présente qu'un petit nombre de villes; les villages même y sont rares. On y trouve plutôt en général des habitations isolées, dispersées sur des hauteurs presque inaccessibles, dont les

paysans descendent pour se livrer aux travaux de la culture, et dans lesquelles ils retournent bientôt dès qu'ils ont obtenu des récoltes suffisantes pour leur entretien. Ce sont comme de petits forts où ils se retranchent à l'abri de toute influence extérieure; on peut les comparer sous ce rapport aux châteaux de la féodalité qui servaient aussi de retraites aux passions violentes et les empêchaient d'être émoussées par le contact, par les frottements de la vie commune. L'administration française a bien dirigé ses efforts sur ce point en introduisant autant que possible ses formes politiques et judiciaires jusqu'au sein de cette espèce d'anarchie dont elle combat sans relâche les excès. Mais, tant que l'industrie ne lui viendra pas en aide, elle ne pourra réussir à lutter seule contre des tendances qu'elle retrouve toujours chez les hommes parmi lesquels il faut bien qu'elle choisisse une partie de ses agents. C'est dans cette conviction que M. Blanqui expose avec soin toutes les ressources que présente un territoire fertile et riche en productions de toutes sortes, qui ne demandent que des bras et des capitaux pour les exploiter. Son rapport est plein de faits intéressants, de données curieuses, qui ne peuvent manquer d'exciter au plus haut degré l'attention publique. Les dernières traces de barbarie qui subsistent dans les mœurs corses malgré la rigueur des lois et le zèle déployé par l'autorité pour assurer leur exécution, ne succomberont que devant l'activité industrielle. C'est là que se trouve la véritable force civilisatrice, et si la France veut accomplir la tâche qu'elle a si bien commencée en évitant les fautes de ses devanciers, il faut qu'elle tourne ses efforts vers cette voie nouvelle, où tout paraît être encore à faire.

DE LA MISÈRE des classes laborieuses en Angleterre et en France; de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes, et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici; avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés; par *Eugène Buret*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Buret a rassemblé de nombreux documents sur la condition actuelle des classes laborieuses soit en Angleterre, soit en France. Il paraît avoir étudié mûrement tous les faits propres à jeter du jour sur cette grande question sociale, qui excite toujours plus l'attention des hommes éclairés et se substitue heureusement aux vains débats de la politique. Ce n'est plus de telle ou telle forme gouvernementale qu'on fait dépendre la régénération et l'avenir des sociétés. La conquête du principe de l'égalité, ou, pour mieux dire, l'abolition du

privilége une fois consacrée, l'esprit révolutionnaire a terminé sa tâche, on n'a plus rien à exiger de lui. Mais tandis qu'on s'obstinait à vouloir lui faire produire d'autres conséquences dont il ne renfermait point le germe, voici qu'un malaise bien plus grave s'est tout-à-coup développé dans un autre ordre de relations sociales avec une intensité qui menace de replonger le monde dans la barbarie si l'on ne s'empresse de le combattre par des remèdes énergiques. L'émancipation de l'industrie, qui ne semblait d'abord qu'une source abondante de richesse, s'est montrée bientôt non moins féconde à enfanter, à multiplier la misère. Par un étrange contraste, plus la production s'est augmentée, plus aussi s'est accru le nombre des travailleurs malheureux qui usent leur vie, perdent leur intelligence dans un labeur mécanique et ingrat, dont le profit suffit à peine à les empêcher de mourir de faim. Cette condition flagrante ne pouvait manquer de frapper les économistes. Elle semblait renverser toutes leurs théories sur la libre concurrence et donner gain de cause à leurs adversaires. Mais de nouvelles recherches, de nouveaux progrès dans la marche des idées ont bientôt prouvé que ce n'était pas la science qui avait tort. En effet, dans la théorie, qui est son véritable domaine, ses données étaient parfaitement exactes, mais dans l'application elles viennent se heurter contre des faits antérieurs, de l'existence desquels on ne saurait l'accuser. Est-ce sa faute si, dans notre état social, capital et travail sont en quelque sorte hostiles l'un à l'autre, si le principe d'association est faussé par des intérêts égoïstes, si le droit de propriété ne repose pas sur une base tout-à-fait juste, si l'impôt se trouve assis de la manière la moins propre à favoriser le développement des forces productives? En vérité, je ne comprends pas comment M. Buret a pu se croire obligé d'adresser à l'économie politique des reproches tels que ceux dont les pages de son livre sont trop souvent remplies. Ces attaques me paraissent également dépourvues de sens et de portée. Il eût certes mieux fait de ne pas imiter en cela le langage des fouriéristes, dont il ne partage du reste point les vues. Ce grand problème de l'association des travailleurs avec les capitalistes, la science l'a reconnu et l'a posé avant les socialistes; sans doute elle ne l'a pas encore résolu, mais ceux-ci ont-ils donc été beaucoup plus heureux dans leurs efforts? Je ne le pense pas, et d'ailleurs, lors même qu'ils eussent en effet trouvé la solution désirée, n'est-ce pas l'économie politique qui leur en a fourni les moyens? M. Buret ne pourrait le nier, car son travail prouve que s'il n'a pas toujours compris les économistes, du moins il les a beaucoup lus.

Quoi qu'il en soit, ses conclusions tendent à confirmer ce que je viens de dire des faits contre lesquels se heurte la science. Ce sont ces faits eux-mêmes qui lui paraissent aussi des obstacles à toute réforme, et qu'il veut détruire par une réorganisation de l'industrie, de la propriété, de l'impôt sur de nouvelles bases mieux en harmonie avec les intérêts généraux de la société. Il n'y voit que les restes d'une autre époque, où le privilége dominait, et qui forment une anomalie monstrueuse dans nos institutions actuelles. Tant qu'ils subsisteront, il croit qu'on cherchera vainement à combattre des maux qui n'ont pas d'autre source. Les expédients, les palliatifs imaginés par l'esprit conservateur effrayé d'une réforme aussi grave, lui semblent de fâcheuses illusions, qui, loin d'arrêter les progrès de cette plaie, ne serviront qu'à les rendre plus rapides, plus irréparables. Il faut donc renoncer à prendre dans un sens trop absolu la doctrine du *laissez faire;* il faut distinguer entre la liberté et la licence. M. Buret ne demande pas l'intervention du gouvernement, telle qu'elle existait autrefois dans un réseau de lois et de réglements qui enlaçait l'industrie et gênait chacun de ses mouvements. Mais il pense que la prospérité intérieure du pays doit être pour l'administration l'objet d'une sollicitude non moins grande que celle dont elle fait preuve pour le maintien de l'ordre public et pour la défense du territoire. Les mesures qu'il propose sont de quatre genres différents. Les premières tendraient à faciliter l'accès de la propriété, soit en rendant sa transmission plus simple, soit en établissant sa mobilisation par la création d'obligations foncières qui circuleraient comme des billets de banque. Les secondes présentent tout un système d'institutions destinées à donner des organes éclairés aux intérêts industriels et à mettre sans cesse le gouvernement en état de leur accorder une protection large et bien entendue. Les troisièmes se rapportent à l'impôt. M. Buret voudrait à la fois simplifier les moyens de perception et alléger le fardeau par une répartition plus juste. Selon lui, la communauté a sur le sol des droits que la propriété individuelle ne doit jamais annuler, et il voudrait, en conséquence, qu'à la mort du détenteur elle héritât toujours d'une part qu'elle mettrait en vente, favorisant ainsi de plus en plus le morcellement qui, pour produire de bons résultats, doit être poussé jusqu'à ses dernières limites. Quant à la propriété mobilière, il faudrait la frapper d'un impôt proportionnel qui, atteignant tout le monde, égaliserait les charges et ne laisserait pas en dehors le rentier aujourd'hui doté d'un privilége fort injuste. Enfin, les quatrièmes et dernières mesures par lesquelles notre auteur propose d'at-

taquer le mal dans ses racines, ont pour objet l'instruction publique, soit primaire, soit secondaire. Un enseignement plus complet, plus fécond, mieux approprié au but de la vie, lui paraît un des moyens les plus énergiques qu'on puisse opposer à la misère des classes laborieuses.

Les idées de M. Buret ne sont peut-être pas encore bien fixées, bien précises, et présentées avec toute la clarté désirable. Mais il semble être dans la bonne voie et indiquer d'une manière assez juste les divers points sur lesquels doivent porter les recherches, si l'on veut opérer des réformes vraiment salutaires. C'est un objet fort grave qui demande une étude approfondie; car des modifications trop hâtées, faites à la légère, pourraient entraîner de grands malheurs. Mais il appartient à la science de mûrir ces réformes, d'élaborer ces projets loin du théâtre où s'agitent les passions, où luttent les intérêts particuliers; on doit lui savoir gré de ses efforts; car, en agissant ainsi, elle aplanira bien des obstacles et rendra l'application plus facile quand le moment sera venu de la tenter. Quels que soient les préjugés généralement répandus contre la théorie, on est bien obligé de reconnaître qu'elle est l'appui nécessaire de la pratique et qu'elle seule peut préparer les voies à celle-ci.

NOTICE sur la position financière actuelle des États de l'Amérique du Nord, accompagnée de quelques détails sur les dettes des principaux Etats européens; par *Alex. Lombard*, banquier. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

L'opinion publique commence à s'inquiéter de la position financière des Etats européens, presque tous grevés de dettes qui vont toujours s'augmentant sans qu'on puisse prévoir un terme à cet accroissement. En présence d'un avenir qui peut amener des guerres ou des révolutions, on se demande avec anxiété quelle sera l'issue de ces emprunts répétés auxquels vingt-cinq ans de paix et de développement industriels n'ont point apporté d'allégement. Si le droit et l'utilité du remboursement sont encore contestés par quelques personnes qui regardent l'existence d'un emprunt comme une chose avantageuse à l'Etat, le bon sens général ne peut s'empêcher de juger par analogie et d'en conclure que pour les gouvernements comme pour les particuliers la marche toujours ascendante de la dette doit nécessairement conduire à la banqueroute. L'expérience du passé nous en offre d'ailleurs la preuve, et la fermentation sourde qui semble préparer en Europe le triomphe de la démocratie sur de vieilles institutions plus ou moins minées par le temps, justifie assez de pareilles craintes.

Presque toujours les révolutions placent le pouvoir entre les mains d'hommes nouveaux qui ont tout à gagner, presque rien à perdre, et qui sont volontiers enclins à fouler aux pieds les droits acquis. Il est donc assez naturel que les fonds publics ne paraissent plus mériter cette confiance aveugle qu'on leur avait accordée jusqu'ici. La publicité donnée au budget dans les Etats représentatifs a dessillé bien des yeux, dissipé bien des illusions, en montrant sur quelle base chancelante repose ce crédit qu'on croyait si solide. Les déficits signalés en Angleterre, en France, en Hollande, en Belgique, sont autant d'indices propres à faire supposer quel doit être l'état des finances dans les pays despotiques où les dépenses n'ont d'autre règle que la volonté du monarque, qui n'a de comptes à rendre à personne. Aussi, dans la prévision d'une crise générale en Europe, s'est-on demandé s'il ne serait pas prudent de chercher ailleurs des modes de placement afin de diviser ses risques et de ne pas être atteint de tous les côtés à la fois. Les regards se sont tournés vers les jeunes républiques américaines dont la prospérité croissante et les nombreuses ressources semblent offrir des garanties bien plus fortes.

Telle est la question à l'examen de laquelle se livre M. Lombard dans cet écrit remarquable par la netteté des idées ainsi que par les faits intéressants qu'il expose. On voit qu'il a profondément étudié son sujet, qu'il s'est entouré de toutes les lumières, de tous les documents officiels propres à l'éclairer. Non-seulement il a profité des travaux récents de de Tocqueville, de Michel Chevalier et autres écrivains distingués, mais encore il s'est procuré par ses relations étendues une foule de renseignements précieux. On consultera donc sa notice avec fruit, et les directions qu'on y puisera méritent, nous le croyons, toute confiance.

M. L. partage l'Amérique, sous le point de vue financier, en deux grandes divisions : l'une qui renferme les républiques du Sud, l'autre qui se compose de la confédération des Etats-Unis. Pour la première, le résultat de ses emprunts, dans lesquels tant de fortunes se sont englouties, fournit un moyen suffisant d'apprécier la valeur de son crédit. L'ardeur irréfléchie avec laquelle on s'empressa d'y souscrire s'est bientôt calmée; elle a fait place au mécontentement, à la défiance, et les continuels bouleversements dont ces malheureuses contrées sont le théâtre ne permettent pas d'espérer que de long-temps encore on y trouve les garanties désirables. Quant à la seconde, l'aspect qu'elle présente est tout différent; c'est l'ordre à la place de l'anarchie; la vie active d'un peuple intelligent et moral au lieu des agitations turbulentes de l'esprit de parti. Aussi, quoique les fonds des Etats-Unis aient d'abord

un peu souffert du désenchantement produit par les pertes éprouvées dans les emprunts de l'Amérique du Sud, ils out bientôt reconquis la faveur, et jouissent maintenant d'une bonne renommée sur les principaux marchés de l'Europe.

Les Etats-Unis n'ont pas maintenant de dette fédérale; quand ils contractent un emprunt il n'est jamais très-considérable et se trouve bientôt rempli dans l'intérieur même du pays. Mais la constitution permet aux Etats de contracter individuellement des emprunts sous leur propre responsabilité. Sous ce rapport ils sont dans la même position que les cantons Suisses, qui conservent leur souveraineté cantonale indépendante des obligations imposées par le pacte fédéral. Ce sont aussi des Etats distincts qui ont leurs institutions et leurs mœurs particulières, souvent fort différentes, quoique en général les constitutions de l'Union Américaine offrent une tendance plus uniforme que celles de la Confédération Suisse. Le crédit qu'on peut accorder à ces emprunts dépend donc des ressources que présentent les Etats qui les contractent. Tous ne méritent pas le même degré de confiance, et pour guider le capitaliste dans son choix, M. L. établit ici une nouvelle division qui nous paraît tout-à-fait judicieuse. Il partage les Etats-Unis en deux classes, dont l'une renferme les Etats à esclaves, l'autre ceux sans esclaves. Dans les premiers, deux seulement, la Virginie et le Maryland, lui semblent offrir des garanties un peu certaines pour l'avenir, parce que les esprits y inclinent depuis quelque temps vers l'abolition graduelle de l'esclavage. Mais tous les autres, malgré la prospérité actuelle de plusieurs d'entre eux, sont évidemment menacés de bouleversements affreux par le rapide accroissement de la population noire. C'est donc vers les Etats sans esclaves que l'attention doit se porter. Ceux-ci présentent en général des garanties de moralité et de solvabilité qu'on trouverait difficilement en Europe. La plupart disposent de ressources immenses, ils sont en voie de progrès, et leur développement est encore bien loin d'avoir atteint son plus haut période. New-York, la Pensylvanie, le Massachussets, l'Ohio doivent être placés en première ligne. Indiana, l'Illinois et le Michigan sont trop jeunes encore pour qu'on puisse bien apprécier jusqu'à quel point leur avenir mérite d'inspirer la confiance. Mais une remarque générale qui s'applique à tous, c'est que les emprunts qu'ils contractent sont destinés à pourvoir à l'exécution de grands travaux d'utilité publique, dont le succès peut demander du temps, mais n'est presque jamais douteux dans un pays tout neuf, où l'industrie marche à pas de géant et a déjà produit tant de résultats merveilleux. Certes, il n'en est pas de même chez les Etats européens, où

la guerre, les listes civiles, les fonds secrets et d'immenses armées permanentes absorbent la majeure partie des revenus, sont la cause principale qui, loin de permettre le remboursement de la dette, tend à l'accroître sans cesse. Quelques personnes objecteront sans doute que le lien fédéral n'a pas une solidité bien grande, qu'il se relâche sensiblement, qu'un démembrement des Etats-Unis est assez probable dans un avenir plus ou moins éloigné, et qu'alors la crainte d'une semblable révolution doit bien contrebalancer tous les avantages que présente la position actuelle. Il est vrai que la confédération américaine est sous l'action de cette force centrifuge qui domine toutes les confédérations dès que les circonstances sous l'empire desquelles elles se sont formées se trouvent modifiées, dès que le danger extérieur n'est plus là pour réprimer les tendances de chaque Etat vers son développement particulier. L'agrandissement continuel du territoire déplace le centre, complique l'administration, et semble en effet devoir amener la séparation. Mais il ne faut pas non plus exagérer les faits ; aucun indice grave ne vient à l'appui de cette prévision ; la nomination récente du président prouve au contraire que le parti fédéraliste possède encore une imposante majorité. Enfin le démembrement deviendrait même inévitable, que chaque Etat n'en conserverait pas moins ses ressources, sa souveraineté, sa prospérité industrielle et commerciale, et ce ne serait qu'une dette fédérale, s'il en existait une, qui pourrait être compromise par le nouvel ordre de choses.

La notice de M. Lombard renferme plusieurs tableaux fort curieux qui viennent ajouter à ses raisonnements l'éloquence puissante des chiffres. C'est un excellent travail que nous recommandons en toute confiance à nos lecteurs. Ils y trouveront des vues larges et saines sur une question importante que l'ignorance ou le mauvais vouloir des journaux ont trop souvent représentée sous un jour complètement faux.

SCIENCES ET ARTS.

BIBLIOTHÈQUE des sciences et des arts, ou l'instruction sur les sciences et les arts mise à la portée de tout le monde ; par MM. *Ajasson de Grandsagne, Arago, Adhémar, Beudant, Elie de Beaumont*, etc. — *Art d'étudier avec fruit ;* par *Aj. de Gr.* et *M.-A. Jullien*. In-18. — *Notions générales sur les sciences ;* par *Aj. de Gr.* et *P.* In-18.

Cette collection se compose de 60 volumes. Prix : 75 c. le volume. — Paris, 15, rue de Bussy.

Cette publication nous paraît tout-à-fait digne d'exciter

l'attention publique. Elle répond à ce besoin général d'instruction qui est l'un des traits caractéristiques de notre époque, et pourra contribuer à répandre les éléments de la science en les mettant à la portée de tous sous une forme claire et facile à saisir. Le développement de la démocratie, la forme nouvelle qu'il donne aux institutions politiques, la part d'influence qu'il attribue au peuple, exigent impérieusement la plus grande diffusion possible des lumières jusque dans les dernières classes de la société. Ce n'est qu'à cette condition que les gouvernements représentatifs peuvent espérer une existence durable, un avenir heureux. Pour être capable de supporter la liberté, d'exercer les droits qu'elle lui confère, le peuple doit être éclairé; il faut que sa raison soit développée pour comprendre des institutions qui s'adressent surtout à cette faculté bien plus qu'à l'imagination ou au sentiment. Il faut que l'instruction primaire puisse porter des fruits réels et atteindre complètement son but en mettant l'homme en état de développer son intelligence, de s'élever au-dessus des préjugés sous le joug desquels la multitude est encore aujourd'hui presque entièrement courbée. La lecture et l'écriture sont de puissants instruments sans doute, mais qui demeurent stériles si on ne prépare pas d'abord le terrain qu'ils doivent féconder.

M. Ajasson de Grandsagne nous semble avoir très-bien compris ce qu'il y avait à faire. Il n'imite pas ces faiseurs de résumés qui prétendent exposer en quelques pages tous les détails de la science et nous donner sur chacune de ses branches un traité complet, mais si abrégé, qu'il n'est guère intelligible que pour ceux qui ont déjà fait des études assez profondes. Ce ne sont que des notions générales qu'il présente sous la forme la plus simple comme un aliment propre à nourrir l'esprit sans le fatiguer, sans demander des efforts trop soutenus. S'adressant à une classe de lecteurs qui n'a ni le temps, ni les moyens de s'adonner à l'étude, il ne prétend point en faire des savants; mais il veut réveiller chez eux cette curiosité scientifique qui est le véritable élément de tout progrès et les rendre capables de s'intéresser à la marche de l'esprit humain dans les diverses voies de son développement. C'est bien là, selon nous, l'auxiliaire le plus efficace qu'on puisse donner à l'instruction populaire. Mais l'exécution offre de grandes difficultés, et si M. Ajasson de Grandsagne accomplit jusqu'au bout la tâche qu'il s'est imposée, il aura certainement fait une œuvre du plus haut mérite.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux nous font bien augurer du succès de cette entreprise. Le premier, qui renferme *l'art d'étudier avec fruit*, est un excellent abrégé de l'essai sur *l'emploi du temps* par M. Jullien. On y trouve une

exposition fort ingénieuse de tous les avantages qui résultent de la division bien entendue des heures de la journée; partant de la définition spirituelle de Franklin, qui a dit que le temps est l'étoffe dont la vie est faite, l'auteur montre comment chaque homme reçoit un seul coupon de cette étoffe dont il peut bien disposer à son gré, mais qu'il ne peut ni échanger, ni remplacer : il s'agit donc de bien prendre garde aux fausses coupes : un coup de ciseau donné sans réflexion peut causer une perte irréparable; chaque lambeau qu'on jette aux vents disparaît pour ne jamais revenir. Il faut donc mesurer avec soin cette étoffe dont on ne dispose qu'une fois, et, pour bien profiter de la vie, il faut calculer d'avance l'emploi de chacun de ses instants. De là découle tout un système de tenue de livres ou d'agenda, dans lesquels on enregistre les divers travaux auxquels on veut se livrer, et qui servent à la fois de guide pour l'avenir et de mémorial pour le passé. M. Jullien donne un tableau de ce genre qui comprend depuis les premières années de l'enfance jusqu'à l'âge mûr. C'est un modèle d'éducation complète, dans lequel on puisera des directions très-précieuses. Entraîné par la chaleur de ses convictions, il va jusqu'à mesurer exactement le nombre d'heures qu'exige l'étude particulière de chacune des branches de la science, et cela lui fournit une suite de calculs très-curieux qui présentent certainement un grand intérêt. Mais c'est peut-être s'écarter un peu du but qu'il devait se proposer, et perdre de vue la véritable position du public pour lequel il écrit : la plupart de ces données se rapportent plus à l'homme de lettres ou à l'homme du monde qu'à l'artisan. Cependant, celui-ci peut y puiser également d'excellentes habitudes d'ordre et de régularité, et malgré ce léger reproche que nous nous permettons d'adresser à l'auteur, son petit livre nous paraît être très-bien placé comme une introduction en tête de cette *Bibliothèque des sciences et des arts,* dont il peut servir à régler la lecture de manière à lui faire produire tous ses fruits.

Dans la *Philosophie des sciences,* M. Ajasson de Grandsagne expose dans un langage simple et familier les notions générales qu'il est nécessaire de posséder avant d'aborder le domaine des connaissances spéciales. Nous n'avons que des éloges à donner à ce petit travail, qui témoigne à la fois du savoir de l'auteur et de son talent pour populariser la science. Il examine d'abord l'influence des sciences sur la société, et, pour la faire bien comprendre, il commence par présenter les avantages que nous procure le perfectionnement des arts auxquels nous devons la plupart de nos jouissances : puis il montre comment les arts doivent tous leurs progrès aux travaux de

la science, et conduit ainsi ses lecteurs à reconnaître la haute importance de celle-ci; ensuite il traite de l'utilité des méthodes scientifiques, et s'occupant, plus spécialement des sciences naturelles, il donne un aperçu de leurs diverses classifications. Cette exposition claire et précise nous paraît très-bien faite et tout-à-fait propre à piquer la curiosité, à inspirer le goût de la science: C'est un tableau général dans lequel chacune de ses branches a son domaine particulier, tracé nettement avec tous les résultats pratiques, toutes les applications usuelles qui en découlent.

L'INSTRUCTION SANS MAITRES, à l'usage des travailleurs, des pères et mères de famille qui veulent diriger eux-mêmes l'éducation de leurs enfants, des gens du monde qui désirent suivre sans ennui et sans fatigue les progrès des sciences, des jeunes gens privés de maîtres, etc., publiée par une société de gens de lettres, sous la direction de M. *Ajasson de Grandsagne*. — Paris, 15, rue de Bussy. Nos 1 et 2. In-8. Il paraît chaque mois un No de 64 colonnes. Prix : 6 fr. par an.

Ce recueil périodique est le pendant de la *Bibliothèque des sciences et des arts*. Son but est d'offrir les moyens de suivre sans maître l'enseignement secondaire, complément indispensable de celui qu'on reçoit dans les écoles : géographie, histoire, mécanique, notions industrielles et agricoles, articles scientifiques destinés à combattre les préjugés populaires : tel est l'ensemble des objets qu'embrasse la rédaction de ce journal. Ces premiers numéros renferment plusieurs fragments d'un mérite fort remarquable. Nous citerons entre autres les articles sur l'art d'apprendre sans maître, ceux de M. Arago sur la prétendue influence de la lune, ceux du docteur Herpin sur les écoles de petits enfants, l'agriculture populaire par maître Jacques Bujault, un aperçu géographique de la péninsule hispanique orné de plusieurs jolies cartes, etc. etc. Une semblable publication, que son prix modique met à la portée de toutes les bourses, mérite d'être encouragée; elle se distingue éminemment de la foule des entreprises du même genre que la presse périodique voit éclore et disparaître chaque jour. Aussi ne doutons-nous point qu'elle obtienne un véritable succès, si l'éditeur sait lui conserver l'excellente direction qu'il lui a imprimée : elle nous semble convenir parfaitement aux bibliothèques populaires, aux écoles, aux artisans et aux agriculteurs, et pourra remplacer d'une manière très-avantageuse la plupart de ces journaux futiles, ou même quelquefois dangereux, qu'on destine à la jeunesse.

L'ALBUM, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, publié sous la direction de M. *L. Salme*. — Paris, 3, rue Christine. Il paraît chaque mois une livraison de 8 pages in-4, avec deux dessins au moins. Prix pour Paris, 10 fr. par an, 6 fr. pour 6 mois.

Rédigé par des artistes et des hommes de lettres, orné de charmants dessins de tout genre qui forment une suite graduée de modèles, soit pour la figure, soit pour le paysage et les fleurs, cet *Album* nous paraît destiné à obtenir un grand succès. L'étude du dessin fait aujourd'hui partie de toute bonne éducation; non-seulement elle est pour l'homme du monde une source de jouissances agréables et de distractions précieuses, mais encore son utilité se fait de jour en jour mieux sentir jusque dans les classes ouvrières. La connaissance de ses éléments est indispensable pour l'artisan qui veut exercer son métier avec intelligence et devenir capable d'y apporter quelque perfectionnement. A celui même qui n'en trouve pas l'application directe dans ses occupations journalières, elle offre le meilleur moyen de se former le goût, d'habituer son coup-d'œil à l'appréciation des formes, de s'élever jusqu'à l'amour du beau, noble source du développement moral et intellectuel. L'influence des beaux-arts est éminemment civilisatrice; c'est donc une chose fort utile que de chercher à rendre leur culture accessible à tous, et sous ce rapport l'Album de M. Salme nous paraît mériter d'être accueilli avec faveur, car son prix modique le met à la portée des moindres bourses. Il renfermera une suite de leçons et de modèles dont la collection formera un cours complet, accompagné d'articles intéressants soit sur la vie des artistes célèbres, soit sur leurs ouvrages. Chaque livraison contient deux ou trois dessins avec les explications nécessaires pour diriger l'élève dans ses études, puis une notice historique et un résumé des nouvelles, qui permet de suivre la marche actuelle de l'art et d'acquérir quelques notions sur les productions les plus remarquables de notre époque. La rédaction se distingue en général par un style simple, clair, qui va droit au but et vise plutôt à l'instruction qu'à l'effet. C'est un enseignement qui peut tenir lieu de maître et avec lequel l'amateur sera facilement capable de s'élever jusqu'au dessin d'après nature. Chaque partie est traitée par un écrivain spécial, et les principes de la perspective sont exposés par M. Salme lui-même, déjà connu par un traité sur cette matière dont nous avons rendu compte dans un précédent numéro. Quant aux dessins, la plupart se font remarquer par leur bonne exécution, surtout en ce qui concerne le paysage et les fleurs. Les études de têtes nous ont paru moins soignées, quelques-unes du moins ne

sont pas d'un goût très-pur, mais c'est le plus petit nombre, et en compensation l'on y trouve de charmants portraits lithographiés par M. Maurin d'après les grands maîtres.

PROCÉDÉS GANNAL mis à la portée de tout le monde. Embaumement appliqué à la conservation indéfinie et sans mutilation des oiseaux, quadrupèdes, etc. 2me édition. — Paris, chez Desloges. In-12, 1 fr.

Si vous ne connaissez pas M. Gannal et ses procédés, hâtez-vous d'acheter ce précieux petit livre. Vous y trouverez d'abord le portrait de l'auteur, bonne figure qui semble sourire d'aise à l'idée de faire de vous une momie bien plus durable et bien plus proprement embaumée que ces vieux rois d'Egypte qui ornent nos musées. Son regard fin cherche votre artère carotide, et pour peu que vous vouliez-vous y prêter, il vous aura bientôt fait une légère incision au cou, puis une injection rapide qui parcourra vos veines jusque dans leurs moindres ramifications, et vous voilà bien assurés contre la corruption, contre la dissolution et contre ces maudits vers qui attendent votre corps pour en faire leur proie. Vos dépouilles mortelles n'engraisseront plus la terre; les cimetières se changeront en de vastes bâtiments où chaque famille aura sa chambre dans laquelle ses ancêtres pourront être classés par ordre chronologique et dûment étiquetés comme une série d'archives qui lui permettra d'embrasser d'un coup-d'œil toute l'histoire de sa filiation. Il est vrai qu'avec un tel système les morts finiraient par occuper ici-bas plus de place que les vivants; mais ceux-ci n'auront qu'à se gêner un peu: la vie est si courte et la mort si longue! On passe bien volontiers une nuit ou deux en diligence avec la perspective d'un bon lit au bout du voyage.

D'ailleurs, si cette immortalité matérielle ne vous séduit pas, les procédés de M. Gannal offrent un autre genre de mérite. Si vous ne profitez pas de sa bonne volonté pour vous momifier, vous lui saurez gré du moins de la générosité avec laquelle il vous abandonne son secret pour la conservation des pièces anatomiques et des objets d'histoire naturelle. Sous ce rapport ses procédés seront d'un grand secours à la science. Ils facilitent la dissection des animaux, permettent de la faire long-temps même après leur mort et viennent en aide à l'art de l'empailleur, dont ils perfectionnent le travail en lui donnant des garanties de durée beaucoup plus certaines.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mai 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES sur les écrivains français de la Réformation, par *A. Sayous*, tome 1er. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8.

L'influence littéraire de la réformation a long-temps été presque tout-à-fait méconnue, ou du moins ne la signalait-on guère que par le plus profond dédain pour ce qu'on appelait l'école genevoise et le style réfugié. Depuis quelques années seulement des écrivains, frappés de l'action que dut exercer un événement si grave dans l'histoire de l'esprit humain, ont dirigé de ce côté leurs investigations, et c'est à ce retour vers la littérature de la réforme que nous devons l'ouvrage annoncé en tête de cet article. M. Sayous a fort bien compris l'attrait que pouvait offrir un sujet en quelque sorte tout neuf, les richesses que devait renfermer cette mine précieuse que nul n'avait songé jusqu'à présent à exploiter. Encouragé par le succès de son étude sur Calvin, il l'a complétée et augmentée du résultat de ses recherches sur les quatre autres réformateurs, Farel, Froment, Viret et Théodore de Bèze. Ne reculant devant aucune des exigences d'un semblable travail, il a compulsé, avec zèle et patience, tous les documents que pouvaient lui fournir, soit les manuscrits que possède la Bibliothèque de Genève, soit une foule d'anciens ouvrages presque ignorés aujourd'hui. C'était une œuvre pénible, car la plupart de ces écrits théologiques offrent peu d'attrait. Mais sous leur forme obscure et souvent repoussante, il a trouvé maints traits piquants, maintes données intéressantes, qui jettent une vive lumière sur la littérature de cette grande

époque. Ces puissants athlètes qui attaquaient corps à corps le colosse romain, qui, sans autre pouvoir que leur talent, fondaient une église nouvelle, et faisaient d'une petite ville, à peine échappée à la domination des ducs de Savoie, la rivale de Rome, n'étaient certes pas des hommes d'une nature commune. L'aveuglement de l'esprit de parti a pu seul méconnaître la forte trempe de leur caractère et les hautes facultés de leur intelligence. On a plus d'une fois déversé sur eux l'injure et le mépris; mais à moins de regarder leur siècle comme frappé de vertige, et de condamner leurs adversaires eux-mêmes comme impuissants et inhabiles, nous ne voyons pas qu'on puisse leur refuser une incontestable supériorité. Comment, en effet, expliquer autrement le succès de leurs efforts et la durée du triomphe? Quand on se reporte par la pensée aux premiers temps de la réforme, et qu'on se représente les immenses difficultés d'une pareille entreprise, les obstacles sans cesse renaissants qu'elle eut à combattre, on éprouve une profonde admiration pour la grandeur du génie humain, qui nous apparaît alors comme une manifestation divine des vues providentielles. Ce n'étaient sûrement pas des motifs étroits d'ambition personnelle ou d'intérêts passionnés qui dirigeaient ces hommes, dont la vie entière fut une lutte constante contre des résistances opiniâtres et des misères de toute sorte. Ceux-là même qui les regardent comme les apôtres de l'erreur doivent, pour être justes, honorer leur persévérance, estimer leur conduite. L'éloquence d'un Farel, d'un Viret, d'un Théodore de Bèze, ne pouvait avoir sa source que dans des convictions fortes et dans l'indépendance d'un esprit supérieur, impatient du joug sous lequel l'Église prétendait étouffer son essor. Ils durent donc exercer par leur talent une influence remarquable sur la littérature, quoique parmi eux Calvin seul fût un écrivain très-distingué. Le principe de cette action littéraire se trouve dans la tendance de leurs doctrines plutôt que dans les allures du style. Ils imprimèrent à la langue française le cachet particulier de la réforme, qui négligeait volontiers l'imagination pour le raisonnement, et jetait sur leurs ouvrages un caractère d'austérité qu'on ne rencontrait plus guère alors, même dans les livres de théologie. Venus à la suite de l'imprimerie, dont la découverte ne datait pas de plus de soixante à quatre-vingts ans, ils en profitèrent largement pour populariser leurs idées, en les exposant avec clarté, de manière à séduire les esprits pour lesquels, jusque là, les vérités religieuses n'étaient que des mystères tout-à-fait inabordables. Ils contribuèrent ainsi puissamment à propager l'usage de la langue vulgaire dans les livres, et à répandre le goût de la lecture. La polémique vive,

mordante, grossière parfois, mais souvent spirituelle de leurs pamphlets devait offrir un grand attrait, et servait en même temps à développer l'une des qualités les plus originales de la langue française, si bien faite pour manier l'arme de la plaisanterie.

L'éloquence des réformateurs se trouvait moins dans des mouvements oratoires destinés à émouvoir leurs auditeurs que dans la force d'une dialectique serrée qui commandait l'attention, stimulait l'intelligence et réveillait l'intérêt en s'adressant à la raison. On peut dire que tout le secret de leur triomphe fut dans une franche application de ces paroles de l'apôtre : « Je vous parle comme à des personnes intelligentes, » maxime que l'Eglise avait depuis long-temps proscrite comme incompatible avec le dogme de l'infaillibilité. Calvin, qui fut leur maître à tous, puisait sa puissance dans l'énergie de son caractère et dédaignait les secours de l'imagination. Sa parole impérieuse heurtait l'entendement, en forçait l'entrée; la chaleur de la discussion l'entraînait quelquefois jusqu'à la violence, mais jamais il n'oubliait que son but était d'établir une doctrine appuyée sur la rigueur du raisonnement. Il se pose en législateur de la réforme, et son *Institution*, dont la préface, écrite en français, est un des monuments littéraires les plus remarquables de l'époque, peut en être regardée comme le code dont ses collègues et ses disciples ont été les interprètes et les commentateurs. C'est en ceci que brille surtout son génie, car il le fallut bien grand pour ranger sous sa bannière et discipliner des caractères si différents du sien, le fougueux Farel, gentilhomme du Midi, si passionné dans ses allures, si emporté d'abord dans ses premières prédications; l'élégant Théodore de Bèze, homme du monde en apparence si peu fait pour l'austérité de Calvin, et ce peuple genevois encore ivre de son indépendance nouvelle, jaloux de sa liberté, qui ne voyait guère dans la réforme qu'un moyen de secouer le joug de son évêque et de ses moines.

Les écrits laissés par Farel sont peu nombreux et n'ont pas une importance bien grande. C'était plutôt un homme d'action qu'un écrivain. Cependant on y trouve des indices curieux de l'esprit éclairé qui dirigeait les réformateurs. Mettre la Bible entre les mains de tous était le but de leurs efforts. « Le père et la mère doyvent tascher que leurs enfants, tant » fils que filles, ayent cognoissance de l'Escriture et de ce » qu'est contenu en icelle; car l'Escriture sert à tous et pro» fite à tous. Elle n'est pas comme les fables et mensonges, » n'aussi comme mauvais arts ou comme l'Alcoran de Mahu» met, qu'il la faille défendre à personne; mais très-saincte

» et très-digne que tous, en tout temps, en tout asge et » estat, en ayent cognoissance. »

Pour atteindre ce but, l'instruction est le moyen qu'ils veulent employer, et toute étude qui tend à développer l'intelligence leur paraît sainte aussi, car elle rend l'homme capable de mieux apprécier « comment Dieu est merveilleux dans ses œuvres. » Farel recommande d'instruire les enfants dans les langues latine, grecque, hébraïque, de leur enseigner l'histoire naturelle, les arts libéraux, l'histoire, la législation, la rhétorique, les mathématiques, l'astronomie. Il regarde l'instruction populaire comme un devoir religieux. « Que là » où escoles sont dressées, qu'elles soyent entretenues, en ré- » formant ce qui a besoin d'estre corrigé, et y mettant ce qu'il » faut; et là où il n'y en a point, qu'on en ordonne; et au » lieu de la moynaille et des charges de la terre, qu'on re- » garde gens de bien et de bon savoir, qui ayent grâce d'en- » seigner avec la crainte de Dieu, et enfants aussi bien nais et » de bon esprit, ayans la semence de la crainte de Dieu: et si » les pères ne les peuvent entretenir, qu'ils soient entretenus » et instruits en toutes bonnes lettres, selons qu'ils en seront » capables, et après, selon que Dieu leur donnera de grâce, » qu'ilz servent à l'honneur de Dieu, ou pour enseigner le » peuple, ou autrement, et qu'on n'empesche les bonnes let- » tres et bonnes sciences, et les langues. Car de tout cecy, » le cœur fidèle fera son profit et fera tout servir à l'hon- » neur de Dieu et au profit du prochain. » Voilà certes une exposition, si ce n'est éloquente, du moins bien claire, du principe fécond qui donna tant d'influence à la réforme et la fit réagir jusque sur l'Eglise même, dont elle venait rompre l'unité.

Viret, doué d'un talent littéraire plus remarquable, et grâce aussi peut-être à sa qualité de Suisse, qui devait donner à sa parole une couleur plus nationale, obtint une grande popularité. Ses prédications étaient fort goûtées, ses écrits très-recherchés. Une instruction riche et variée, un esprit philosophique, un style plein de vie, le caractère observateur et inclinant vers la satyre, tels sont les traits qui le distinguent. Malheureusement sa fécondité même a sans doute été la cause de l'oubli dans lequel il est tombé comme tant d'autres écrivains estimables de cette époque, où l'on semblait mettre du prix à produire beaucoup, plutôt qu'à perfectionner et polir ses œuvres. Viret s'adressait plus directement au peuple, à la foule, et c'est dans ce but qu'il adopta souvent la forme du dialogue. A côté de ses ouvrages sérieux, tels que la *Théologie naturelle* et l'*Instruction*

chrétienne, il ne dédaigna pas non plus d'employer l'arme de la plaisanterie, et publia une foule de petits écrits destinés à cette foule vicieuse qui ne prend point plaisir « à lire livres » qui n'ont quelques plaisanteries et quelques délectations » pour leur faire passer le temps. » Dans ce genre de polémique, il déploie une verve piquante dont le trait suivant offre un curieux échantillon : « Si les âmes des trépassés ne sont » délivrées jusques à ce que la messe qui se dit pour elles soit » finie, les plus courtes sont les plus profitables. Parquoy les » povres ont ici plus d'avantages que les riches. Car on leur » depesche un petit *Requiem* à légière, qui les vous porte en » paradis en poste, au lieu que les riches y sont portés à petit » pas avec de longs *Requiem* en lictière. »

Ce langage ne paraît pas trop d'accord avec l'austérité calviniste, mais Calvin lui-même en avait donné l'exemple dans son spirituel *Petit traité sur la recherche des reliques*, et il offrait sans doute un moyen d'action que les réformateurs ne crurent pas devoir négliger. En effet, Théodore de Bèze, dans sa tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, représente Satan vêtu d'un froc, et met dans sa bouche des apostrophes comme celle-ci :

O froc! ô froc! tant de maux tu feras,
Et tant d'abus en plein jour couvriras!
Ce froc, ce froc un jour cognu sera,
Et tant de maux au monde apportera,
Que, si n'estoit l'envie dont j'abonde,
J'aurois pitié moy même de ce monde.
Car moy qui suis de tous meschans le pire,
En le portant, moy même je m'empire.

Cette guerre satirique était d'ailleurs bien conforme à l'esprit de la contrée que les réformateurs français avaient choisie pour siége de leur activité. Quoiqu'elle ne tienne qu'une très-petite place dans leurs écrits, c'est peut-être celle qui leur concilia le plus de partisans, surtout à Genève, où les libertins eux-mêmes, que froissait le rigorisme de Calvin, sympathisaient volontiers avec ces attaques mordantes contre les abus de l'Eglise romaine. Aussi M. Sayous a-t-il fort bien fait de n'omettre aucun de ces détails, en apparence secondaires, sans lesquels son tableau n'aurait pas été complet. Nous aurions aimé qu'il insistât même davantage sur le rôle qui dans cette histoire appartient à l'esprit genevois, dont la puissance assimilatrice s'exerça plus ou moins fortement sur tous ces réfugiés que la persécution amena dans la petite république. Si Calvin changea la face de Genève, Genève à son tour influa sur Calvin, et imprima son cachet original à la

réformation. On s'en convaincra du reste en lisant les intéressantes études de M. Sayous, en suivant la revue qu'il fait de tous les ouvrages de nos réformateurs. Ce consciencieux travail a le mérite d'offrir tous les matériaux nécessaires pour asseoir le jugement du lecteur. C'est une exposition des richesses littéraires de la réforme, dans laquelle l'auteur s'est proposé surtout de mettre chacun à même d'en apprécier la valeur. Il raconte les faits principaux qui peuvent servir à éclairer son sujet, il analyse, extrait avec un goût judicieux, puis présente les observations critiques que lui suggèrent soit le style, soit la forme de l'argumentation. Cette marche un peu trop méthodique nuit parfois à l'intérêt, mais elle met de l'ordre dans les idées, et des aperçus ingénieux, des citations piquantes viennent en rompre la monotonie. Nous ne pouvons qu'encourager l'auteur à compléter bientôt son œuvre par la publication du second volume qui sera consacré aux Henri Estienne, Mornay, La Noue, d'Aubigné et autres. Mais nous nous permettrons, en terminant cet article, de lui adresser une légère critique touchant son style. Ses phrases manquent parfois d'aisance et d'harmonie, il n'est pas toujours heureux dans le choix de ses tournures, et s'abandonne un peu trop facilement à un certain laisser-aller qui dans des œuvres moins graves produit peut-être bien quelques effets originaux, mais nous semble ici peu convenable, et propre seulement à le faire taxer de négligence. Nous croyons devoir attirer son attention sur ce point, parce que c'est celui sur lequel on attaque le plus volontiers les écrivains genevois, et il faut se bien tenir sur ses gardes pour ne pas prêter le flanc à l'ennemi.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENÈVE. Nouvelle série, 6e année. 1841. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Il paraît chaque mois un cahier de 12 feuilles in-8. Prix : 42 fr. pour Genève, 50 fr. pour la France.

Ce recueil, le doyen de toutes les revues qui se publient en langue française, offre un exemple de longévité bien rare parmi les publications de la presse périodique. Fondé en 1796 par MM. Pictet et Maurice, dont le talent et le zèle surent bientôt assurer son existence, il a constamment mérité l'estime du public par les soins apportés à sa rédaction, et les directeurs qui en ont été successivement chargés l'ont fait survivre à toutes les crises dans lesquelles tant d'autres ont succombé. Depuis 1836 surtout l'activité de M. le professeur de La Rive, qui l'a pris sous son patronage, lui a donné une

vie nouvelle, en y faisant concourir tous les hommes de lettres ou de science que Genève renferme. Ce savant distingué, dont les travaux et les découvertes ont placé le nom à côté de ceux des Arago, des Biot, des Becquerel, au premier rang parmi les physiciens de notre époque, joint à ses études spéciales cette précieuse universalité de connaissances qui est le privilége des intelligences supérieures. Doué de facultés remarquables et favorisé par les ressources d'une grande fortune, il en fait le plus noble usage en les consacrant avec un zèle peu commun au progrès de la science et des lettres. Sous son influence, la *Bibliothèque universelle* a pris un développement plus large, plus complet. Sa tendance est toujours sans doute moins littéraire que scientifique, mais, on doit le reconnaître, il n'a fait en cela que suivre la direction de l'esprit genevois, qui jusqu'ici semble avoir considéré la littérature plutôt comme un moyen que comme un but. D'ailleurs il n'y a rien d'exclusif dans son plan; la porte est ouverte aux œuvres de l'imagination aussi bien qu'aux travaux de la science, et nul doute que si, comme on l'espère, les lettres prennent bientôt un nouvel essor à Genève, elles trouveront aide et secours dans la publicité bien établie de cet excellent recueil. Déjà plus d'une fois des articles de critique littéraire, rédigés avec talent, des morceaux empreints d'une originalité piquante ont signalé cette espèce de réveil littéraire que peut faire prévoir sans trop de présomption le subit élan imprimé aux arts depuis quelques années dans la Suisse française. Afin de se réserver les moyens de favoriser ce mouvement, M. de La Rive annonce pour cette année une modification qui nous semble heureuse. Les travaux relatifs à l'électricité, cette branche aujourd'hui si importante de la science, formeront dorénavant un supplément publié chaque année en trois ou quatre cahiers qui pourront être acquis séparément et laisseront par conséquent à la *Bibliothèque universelle* la faculté d'accorder plus d'étendue aux autres branches du développement intellectuel.

En attendant, les sciences morales et politiques donnent à ce recueil un mérite tout particulier, qui ne se trouve dans aucune autre publication périodique française. Les questions les plus importantes y sont traitées avec une hauteur de vues et une supériorité de talent bien propres à exciter l'intérêt des personnes mêmes les plus étrangères à l'étude de ces graves matières. Ainsi nous signalerons les articles sur le paupérisme, sur le système de Fourier, sur le commerce des bestiaux, et plusieurs autres consacrés à des sujets d'économie politique, de statistique, de philosophie et d'histoire, qui ont paru dans le courant de l'année dernière. Sous ces derniers rapports la

Bibliothèque universelle de Genève se trouve placée dans une position toute spéciale et singulièrement favorable. Organe d'un pays libre, étrangère aux passions politiques ainsi qu'à l'action des coteries puissantes ou des partis aveugles qui influencent plus ou moins tous les journaux de Paris, elle offre des garanties d'indépendance et d'impartialité qu'on chercherait vainement ailleurs. Constamment fidèle à la ligne de modération qu'elle s'est tracée, elle n'aborde jamais cette polémique irritante qui exploite la science au profit des intérêts particuliers. Sans doute une semblable marche ne lui permet pas d'aspirer à la popularité, la force quelquefois à se restreindre dans le choix de ses sujets; mais elle en retire un avantage précieux, car maintes barrières fermées à tant d'autres s'ouvrent devant elle, et, pouvant ainsi pénétrer dans toutes les contrées de l'Europe, elle contribue à répandre des semences fécondes qui, sagement cultivées, porteront un jour de bons fruits.

Les voyages occupent une place importante parmi les ouvrages à l'analyse desquels la *Bibliothèque universelle* consacre ses colonnes, et l'on y trouve d'intéressants extraits des meilleures productions de la presse anglaise. Enfin le bulletin scientifique présente un résumé fort bien fait de tous les travaux, de toutes les découvertes nouvelles qui concernent la science, et tient ainsi toujours ses lecteurs au courant de ses continuels progrès. En terminant cet article, nous exprimons le vœu de voir les lettres prendre à Genève un développement assez grand pour avoir aussi leur bulletin spécial consacré à l'examen des œuvres de la littérature nationale. Nous ne doutons pas que pour elle la *Bibliothèque universelle* n'agrandît encore volontiers son cadre si cela devenait nécessaire.

LA FILLE D'HONNEUR, par Mme *de Bawr*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = JEANNE D'ARC, par *Anna Marie*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici deux romanciers qui jouissent d'une bonne renommée; leurs ouvrages sont généralement accueillis du public avec faveur, et, avant même de les avoir ouverts, les journaux font entendre un concert d'éloges tel qu'on les prendrait pour des chefs-d'œuvre du premier ordre. Ils se distinguent en effet de la plupart de leurs rivaux par une tendance plus sage et plus morale; ils ne se livrent pas sans frein à tous les caprices de l'imagination, ils n'emploient point leur talent à remuer la fange des mauvaises passions, et s'abstiennent de recourir à ces moyens extrêmes que tant d'autres semblent

regarder comme l'expédient le plus sûr pour exciter et soutenir l'intérêt des lecteurs. Mais il ne faut pas exagérer leur mérite, qui n'a guère qu'une valeur relative, et prétendre leur accorder une supériorité absolue. La critique ne peut accepter des éloges non motivés, et rien n'est plus contraire à son rôle que cette admiration aveugle qui ne met point de bornes à la louange.

Mme de Bawr a sans doute des qualités précieuses ; elle écrit d'une manière fort agréable, son style est en général élégant, correct, sans affectation ni recherche prétentieuse ; elle dessine assez bien les caractères et sait donner à l'action une marche simple et naturelle. Mais il y a peu d'originalité dans ses tableaux ; elle manque essentiellement d'énergie, et l'on n'y retrouve point cette couleur locale qui jette tant de charmes sur des conceptions de ce genre, surtout lorsqu'empruntant leur sujet à l'histoire, elles ont pour but la peinture d'une époque. Ainsi, dans *la Fille d'honneur*, les personnages de la cour de Charles IX ressemblent beaucoup trop à ceux de notre temps. Ils portent bien le costume de leur siècle, mais pensent, parlent et agissent comme des hommes d'aujourd'hui. A les voir et à les entendre, on ne peut s'imaginer que ce sont là les acteurs de la Saint-Barthélemy. Rien ne trahit en eux la violence des passions qui enfanta cependant alors des actes si monstrueux, et devait nécessairement agir plus ou moins jusque dans les relations sociales. Tous perdent leur temps à causer ; ce sont des conversations interminables qui remplissent le roman d'un bout à l'autre. Si du moins Mme de Bawr profitait des ressources que peut offrir cette forme dramatique pour donner du mouvement aux scènes qu'elle nous décrit, pour impressionner plus fortement ses lecteurs. Mais, au contraire, ces longues causeries, la plupart assez insignifiantes, distraisent l'attention, entravent la marche du récit et ne soutiennent point l'intérêt. On en passera la moitié pour arriver plus vite au dénoûment, parce que les détails manquent d'attrait et que les personnages sont trop faiblement esquissés.

— Quant à l'auteur de *Jeanne d'Arc*, c'est un bien singulier romancier, qui semble plutôt fait pour écrire des ouvrages de piété, car toutes ses productions portent une empreinte assez marquée d'ascétisme. L'enthousiasme religieux dirige sa plume et donne du mouvement à son style ; c'est à cette source étrange qu'il puise toutes les qualités qui ont fait le succès de quelques-uns de ses romans. Le sujet de Jeanne d'Arc se prêtait naturellement à être traité d'une telle manière. Aussi trouvera-t-on du charme dans cette composition semi-historique, semi-poétique, où l'héroïne française brille de tout son éclat de sainte et d'in-

spirée. Mais nous ne pensons pas qu'on doive beaucoup encourager ce genre bâtard qui introduit la théologie dans la littérature, qui revêt le sacré de formes profanes et risque de nuire à la majesté de la religion sans produire des résultats littéraires bien avantageux. Il vaut mieux laisser chaque chose à sa place. Ce n'est pas dans les romans qu'on va chercher l'édification, et c'est s'abuser étrangement que de croire qu'on peut ainsi exercer une grande influence sur les lecteurs. La religion ne gagne rien à de semblables artifices, et la littérature ne saurait qu'y perdre.

LE DAHLIA, poésie et prose, publié par Lacoste. — Paris, chez Lacoste, 3, rue du Petit-Carreau, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-8, 4 fr. = LES ÉCRIVAINS DE LA MANSARDE, tome 1er. — Paris, 38, rue Saint-Jacques, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-8, 2 fr.

Ces deux recueils littéraires, quoiqu'ils n'étalent pas sur leur titre les noms des écrivains à la mode, méritent cependant d'être signalés à l'attention publique. S'ils ne renferment pas encore des chefs-d'œuvre, on y trouve du moins quelque talent et une tendance assez remarquable en ce qu'elle proteste contre le privilége des coteries, contre l'oligarchie de la haute presse. Leur but est d'offrir un organe à ce qu'on peut appeler le menu peuple ou les prolétaires de la littérature, et l'on ne saurait nier l'utilité d'une pareille entreprise, car le génie ne connaît ni les rangs ni les conditions. Malheureusement ces publications ont en général peu de chances de succès, parce qu'elles ne trouvent aucun appui dans la critique superbe qui dédaigne de s'en occuper et qu'elles ne possèdent pas des ressources suffisantes pour remplir les journaux de leurs annonces. Cette position désavantageuse doit inspirer de l'indulgence pour leurs efforts, et il serait injuste de se montrer trop sévère. Il y a sans doute beaucoup de compositions médiocres dans le nombre, mais l'esprit qui anime en particulier les écrivains de la Mansarde nous paraît très-propre à produire de bons résultats. Ils se placent entre les deux partis extrêmes des classiques et des romantiques, dans une voie de juste milieu, ou, pour mieux dire, d'éclectisme littéraire qui condamne les excès de la licence aussi bien que les règles trop étroite d'une poétique stérile et uniforme. Nous leur conseillerons seulement, ainsi qu'aux rédacteurs du *Dahlia*, de se tenir en garde contre cette fécondité facile qui noie l'idée dans la phrase, qui se croit volontiers dispensé de toute étude profonde et patiente, qui semble en un mot prendre la

forme pour le fond. Du reste ces deux recueils présentent une lecture variée et contiennent maints fragments pleins d'intérêt.

PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR, par M. *H.-C. Dufayel*. — Paris, chez Charpentier, 7, galerie d'Orléans, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-8, 6 fr.

C'est un sujet bien scabreux que celui-ci. L'amour ne peut être traité sous tous ses rapports sans exiger certains détails que les convenances sociales ne permettent guère d'aborder franchement, d'étaler sans voile au grand jour de la publicité. M. Dufayel a cependant fait preuve à cet égard d'une sage retenue. Son livre est écrit dans un but purement moral, et n'envisage l'amour que comme la base essentielle du mariage, qui peut seule en faire un lien solide et sacré. Mais nous ne croyons pas devoir le suivre dans l'exposition de son sujet, et nous nous bornerons à dire qu'à côté de pensées qui, si elles n'ont pas le mérite de la nouveauté, ont du moins toujours celui de l'utilité, il renferme plusieurs aperçus ingénieux, des observations intéressantes et d'excellents conseils.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES, ou Exposition des principes généraux du style et des principaux historiens de l'antiquité; par M. *Brossard*. — Paris, chez Myot et Cie, 3, rue Christine, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-12, 1 fr. 75 c.

M. Brossard extrait en homme de goût les meilleurs traités de style et présente une suite de préceptes excellents que l'écrivain doit toujours avoir présents à la pensée, s'il veut marcher dignement sur les traces des grands maîtres. Avec une rare modestie il se borne à coordonner les idées d'autrui, et s'efface complètement derrière les autorités nombreuses qu'il cite à chaque ligne de son livre. Ce scrupule nous semble même poussé jusqu'à l'excès, car il en résulte une forme sentencieuse un peu sèche, qui manque de lien et nuit à l'intérêt. C'est une espèce de mémorandum propre à être appris par cœur plutôt qu'une exposition raisonnée de l'art d'écrire. L'auteur énonce bien les résultats auxquels l'étude a conduit ceux qui s'y sont livrés, mais il ne donne point les développements nécessaires pour en faire apprécier la valeur ou reconnaître la réalité. Du reste ce reproche s'adresse surtout à la première partie de son ouvrage. Dans la seconde il passe en revue les historiens grecs et latins, signale dans leurs écrits l'application des préceptes qu'il vient de présenter et fait ressortir les qualités particulières

qui distinguent chacun d'eux. C'est encore un résumé bien concis, mais il est plein d'aperçus ingénieux qui décèlent une connaissance approfondie de la littérature classique. M. Brossard pense avec raison que de semblables études sont le meilleur préservatif contre les séductions trompeuses de la nouvelle école, qui prétend libérer l'imagination de toute règle gênante, de toute entrave imposée par le bon sens ou par le génie de la langue à ses extravagants caprices. Son petit volume est un bon plaidoyer en faveur des saines doctrines littéraires. Il joint l'exemple aux préceptes, et pourra fort utilement être mis entre les mains de la jeunesse, trop portée à préférer la renommée brillante, mais éphémère, de nos auteurs actuels à celle dont jouissent depuis tant de siècles les chefs-d'œuvre de l'antiquité. On sent aujourd'hui le besoin d'encourager les travaux de ce genre, qui tendent à relever la littérature de son abaissement, en invitant ceux qui la cultivent à puiser avec une nouvelle ardeur à cette source véritable du bon et du beau, dont une imitation trop servile a peut-être abusé, mais qui n'en demeure pas moins l'élément le plus propre à féconder l'intelligence.

PETIT ATLAS des départements français, des colonies, de l'Algérie, du bassin de la Méditerranée, orné d'un texte géographique et d'une carte de France pour servir de tableau d'assemblage; par *A. Perrot*. — Paris, chez Langlois, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 9. In-8 obl., 5 fr.

Quatre-vingt-dix cartes coloriées pour 5 fr. Certes, si le bon marché des moyens d'études contribue à populariser la science, la géographie sera bientôt à la portée de tout le monde. Ce ne sont pas sans doute des prodiges de perfection. La gravure en est un peu grossière parfois, et l'on peut bien y relever quelques inexactitudes. Mais en somme ces cartes ne sont point trop mal exécutées, et renferment assez de détails pour être utilement employées dans l'enseignement. La circonscription de chaque département, les chefs-lieux, les villes principales, les rivières et tous les caractères géographiques qui le distinguent se gravent bien mieux dans la mémoire quand on les passe ainsi l'un après l'autre en revue. L'usage habituel d'un semblable atlas donne une instruction beaucoup plus solide et plus certaine que toutes ces arides nomenclatures qu'on fait apprendre par cœur aux enfans et qui les fatiguent inutilement sans rien laisser dans leur esprit. Les efforts de M. Langlois, pour répandre ainsi des connaissances qui sont nécessaires à tous, nous semblent mériter des éloges.

Aussi nous espérons qu'il trouvera dans le succès de son entreprise une juste récompense de son zèle actif et intelligent. Les jolies petites cartes qu'il a déjà publiées pour les campagnes d'Alger et la guerre d'Orient, et que le public a si favorablement accueillies, sont placées à la suite des quatre-vingt-six départements, ainsi qu'un planisphère où se trouvent indiquées les colonies françaises soit en Amérique, soit en Asie et en Afrique. Le tableau d'assemblage, d'un format beaucoup plus grand, est une carte itinéraire de la France où les routes sont nettement tracées et qui renferme la liste des départements divisés en trois régions, du Nord, du Centre et du Sud. Quant au texte dont, suivant son titre, l'atlas est *orné*, ce n'est qu'un résumé malheureusement trop concis des principales données statistiques, qui, tout-à-fait incomplètes, ne peuvent point tenir lieu d'un traité de géographie. Pour rendre son Atlas plus commode et plus utile encore, M. Langlois devrait publier un petit livret contenant la statistique particulière de chaque département.

PROMENADES HISTORIQUES dans le canton de Genève, avec des recherches sur les noms propres et les noms locaux du pays; par M. *Gaudy-Le Fort.* — Genève, 1 vol. in-12.

Quoique fort restreint dans son étendue, qui ne comprend guère que douze lieues carrées, le canton de Genève est riche en souvenirs historiques. Il n'est presque pas un seul point de son petit territoire auquel ne se rattache quelque fait remarquable de la longue lutte qu'il a soutenue pendant plusieurs siècles, soit pour conquérir son indépendance, soit pour assurer sa liberté. M. Gaudy, frappé de l'intérêt que présente une semblable histoire et de l'influence salutaire qu'elle peut exercer sur le développement de l'esprit national, a compulsé patiemment tout ce qu'il nous reste de chroniques et de vieilles chartes propres à jeter du jour sur les événements et les mœurs des époques passées. Il est ainsi parvenu à rassembler une foule de matériaux curieux, dont il fait le sujet d'instructions familières données à un jeune homme avec lequel il parcourt le pays dans une suite de cinq promenades calculées de manière à embrasser tout le canton de Genève. Cette forme ne nous semble pas très-heureuse; elle produit un peu de monotonie dans le récit, et nous présente les faits entassés sans ordre ni méthode; mais il est vrai qu'elle ne joue qu'un rôle bien secondaire et n'est qu'une espèce de cadre où viennent s'enchâsser les recherches de l'auteur, qui sont en général

empreintes d'un esprit très-ingénieux. Comme tous les antiquaires, M. Gaudy se plaît dans les moindres détails qui peuvent rappeler les anciens temps, les faire revivre à nos yeux, permettre d'y retrouver l'origine de quelque usage moderne. Aussi rencontre-t-on dans son livre, à côté des souvenirs héroïques de l'histoire, un grand nombre d'anecdotes amusantes, des traits piquants, des étymologies de noms d'hommes et de lieux qui offrent un grand attrait à la curiosité des lecteurs. Ce petit volume obtiendra du succès, et ce ne sera que justice, car il est plein de choses intéressantes. On doit seulement désirer que l'auteur complète cet excellent travail par la publication d'une seconde partie consacrée à la ville de Genève qu'il a laissée tout-à-fait en dehors de ses promenades. Il pourrait alors y ajouter comme conclusion du tout quelques considérations sur cette force morale dans laquelle les Genevois puisèrent la constance et le courage nécessaires pour lutter avec tant de bonheur contre les puissants ennemis dont ils étaient entourés. L'histoire nous offre sans doute maints exemples qui prouvent que le nombre des combattants et l'abondance des ressources matérielles ne sont pas toujours les plus sûrs garants de la victoire, mais c'est à la philosophie qu'il appartient de nous expliquer la cause secrète de ce singulier phénomène.

DISCOURS SUR L'EMPEREUR KIEN-LONG, suivi des extraits de six volumes publiés sur l'empire de la Chine; par M. le marquis de *Fortia d'Urban*. — Paris, chez B. Duprat, 7, rue du Cloître-Saint-Benoît. 1 vol. in-12, 2 fr.

L'empereur *Kien-Long* monta sur le trône de la Chine l'an 1735, à l'âge de vingt-six ans, et, en 1796, après un règne de soixante ans, remit les sceaux de l'empire à son fils, trouvant qu'à 86 ans il était temps de se reposer. Ce monarque se distingua par la sagesse de son administration. En 1780, parvenu à sa soixante-dixième année, il adressa à ses sujets un discours fort remarquable, dans lequel, après avoir exposé les principaux actes de son règne, il déclare vouloir imiter son aïeul, qui avait répandu ses dons sur tous ses sujets, et il prescrit article par article tout ce qu'il ordonne de faire pour célébrer sa soixante-dixième année. M. Fortia d'Urban publie ce discours pour montrer qu'en Chine le pouvoir absolu du souverain peut s'allier à des vertus précieuses et n'en fait pas nécessairement un despote cruel. Il regarde la Chine comme un exemple qui prouve que trois cent soixante millions d'hommes peuvent être gouvernés par un seul individu,

et vivre fort heureux de cette manière. Cette opinion est bien peu d'accord avec les idées du jour, elle nous semble même bien difficile à soutenir, ou du moins faudrait-il d'abord s'entendre sur ce qu'on appelle le bonheur d'un peuple. Mais M. Fortia d'Urban l'a puisée dans une étude longue et patiente de l'histoire et des mœurs de la nation chinoise. Homme d'une érudition profonde, il s'est sans doute laissé volontiers séduire par les formes de ce gouvernement de lettrés où la culture intellectuelle paraît être le seul chemin qui conduise à toutes les charges, à toutes les distinctions honorifiques. Il reste à savoir si dans la pratique tout cela marche aussi bien que dans la théorie, et si les résultats sont vraiment dignes de notre admiration. Malheureusement, malgré les travaux et les recherches de l'illustre historien, la Chine est encore pour nous une énigme à deviner ; tant que l'on ne pourra point pénétrer et séjourner dans le Céleste Empire, le mot nous échappera, car nous manquerons des données nécessaires pour former notre jugement. Mais, quoi qu'il en soit, M. Fortia d'Urban n'en est pas moins un des écrivains qui connaissent le mieux cette contrée telle que la représentent les livres chinois et les relations des voyageurs. Les extraits des divers ouvrages qu'il a publiés à ce sujet, ainsi que les éloges dont ils ont été l'objet de la part des journaux, témoignent de leur importance, et sont rassemblés par l'auteur à la fin de son petit volume comme des pièces justificatives de sa renommée, à laquelle M. Mollevaut, son confrère à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a consacré le sonnet suivant :

Toi, le soleil des arts, toi, l'exemple du monde,
Toi, vieillard à l'œil d'aigle, à la plume d'airain,
Tu gravas pour Clio la vaste mappemonde,
Et surtout les climats du sage mandarin.

Non, les vices jamais de leur contact immonde
N'ont souillé ton honneur qui règne en souverain,
Et, comme ces vergers qu'un ferme acier émonde,
Tu n'as que des fruits mûrs sur un fécond terrain.

Tes rameaux vigoureux, grandis dans la culture,
Surent vaincre le temps, vainqueur de la nature,
Et dressent dans l'Olympe un dôme spacieux.

Sous leur gloire, mon arbre en paix brave l'orage ;
Mais à peine on le voit dans ton immense ombrage,
Et cependant l'on dit que son front touche aux cieux.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

PREUVES d'un autre monde fondées sr la nature, la philosophie, l'histoire et la religion. — Paris, chez Hivert, 55, quai des Augustins. In-18, 1 fr. 25 c.

Ici-bas rien ne s'anéantit, tout se transforme, se modifie, s'unit ou se divise, sans que jamais, dans ces perpétuelles combinaisons, aucune parcelle de matière soit réellement détruite. Pourquoi donc l'homme, ou du moins le principe intellectuel de l'homme serait-il excepté seul de cette loi générale? S'il ne nous est pas donné de connaître la nature de ce principe, rien ne peut cependant nous faire supposer qu'il soit plus fragile que le reste, et, quelque opinion que l'on professe sur ce qui tient aux idées religieuses, on doit reconnaître que l'immortalité, phénomène qui semble commun à tout ce qui existe, nous appartient certes à meilleur droit qu'à la matière inanimée. Tel est le raisonnement par lequel débute l'auteur de ce petit livre, et l'exposé qu'il présente des données que nous fournit à cet égard l'étude de la nature est plein de vues ingénieuses, de notions intéressantes. Il examine ensuite tour à tour les preuves tirées de la philosophie, de l'histoire, de la religion, de la persuasion universelle et constante du genre humain. Partout il trouve la confirmation de cette grande vérité, partout il la voit proclamée hautement, et si le doute se glisse dans les esprits, c'est que la raison de l'homme, trop faible pour saisir le mystère de la création, se lasse parfois de ses vains efforts et désespère alors de ce qu'elle ne peut parfaitement comprendre. Enfin il conclut en montrant les conséquences pratiques qu'on doit tirer de la certitude d'une vie future. Avec cette pensée toujours présente, l'homme suivra le sentier de la vertu, se détournera du vice, travaillera sans cesse à développer les nobles facultés de son âme, afin de se rendre autant que possible digne de la haute destinée pour laquelle Dieu l'a créé. Tout ceci, comme on voit, est plein de sagesse et de conseils salutaires. Mais il est fâcheux qu'à côté d'un esprit éclairé, d'un jugement sain, l'auteur s'abandonne de temps en temps aux rêveries d'une imagination fort bizarre. Ses notes en renferment de singuliers exemples, et l'on trouvera bien puérile, en particulier, la peine qu'il se donne pour expliquer comment la résurrection des corps pourra s'opé-

rer. Il suppose que leurs particules primordiales sont impropres à s'organiser pour constituer de nouveaux germes, qu'elles restent intactes, répandues dans l'espace, et que par conséquent toute âme humaine pourra facilement, au jour de la résurrection universelle, retrouver la substance primitive de son corps. Une fois qu'on entre dans le champ d'hypothèses pareilles, on franchit les limites de l'intelligence, et la porte est ouverte à toutes les absurdités qui ont en tout temps fait le plus grand tort à la religion.

Théorie de l'association et de l'unité universelle de *C. Fourier*; introduction religieuse et philosophique, par *Ed. de Pompery*. — Paris, chez Capelle, 5, rue des Grès-Sorbonne. 1 vol. in-8, 6 fr. 50 c.

Je me souviens qu'à l'époque où les Saint-Simoniens prêchaient publiquement leurs doctrines, quelqu'un leur ayant demandé quelles étaient leurs idées sur la vie à venir, ils lui répondirent qu'ils n'y avaient pas encore songé. Dans une séance suivante, cette même personne vint leur dire : « Eh bien, votre vie à venir est-elle faite ? » Mais on lui fit la même réponse, et bientôt, la police s'effarouchant de ces innocentes extravagances, la secte fut dissoute avant, sans doute, d'avoir pu faire sa vie à venir. Les Fouriéristes ne veulent pas s'exposer à semblable mécompte, et, quoique la direction pacifique de leurs tendances ne soit point de nature à blesser les susceptibilités du pouvoir, ils se mettent à l'œuvre sans plus tarder. C'est fort bien pensé, car on accusait déjà Fourier d'avoir tout fait pour le corps et rien pour l'âme ; on se demandait si la satisfaction des intérêts matériels devait être l'unique résultat de l'association. M. Ed. de Pompery entreprend de réfuter cette objection en exposant le système religieux qui doit s'accorder avec l'unité universelle. C'est un nouveau converti qui se compare modestement à saint Paul pour justifier l'audace de son travail sur un sujet que le chef de la doctrine n'avait point cru devoir aborder. Il a long-temps douté, long-temps erré dans les ténèbres du christianisme et de la philosophie, croyant bonnement à l'existence d'un Dieu créateur qui avait fait le monde avec sa puissance et le gouvernait avec sa bonté ; croyant à la vertu, au dévouement, à la nécessité de la contrainte morale pour réprimer les mauvaises passions. Mais enfin la lumière lui est venue ; avec la grâce de Ch. Fourier, et M. Pierre Leroux aidant, il a reconnu dans le premier un nouveau Messie dont le second était le précurseur. Il y a bien un léger

anachronisme dans cette supposition, puisque le précurseur se trouve être venu après celui dont il devait préparer les voies; mais l'harmonien ne s'arrête pas à de semblables bagatelles qu'il regarde, sans doute, comme des âneries civilisées. Le livre de Pierre Leroux sur l'*humanité* sera donc l'évangile des Fouriéristes. Détruisant la famille au profit de la phalange, réduisant les hommes à n'être plus que des parcelles d'un grand tout qu'ils appellent l'*unité universelle*, il leur faut en effet une religion qui vienne aussi bannir l'individualité du monde spirituel. C'est très-logique, on ne saurait le nier, et le panthéisme seul peut convenir aux habitants d'un phalanstère. Dieu est tout ce qui existe; nous ne sommes que la manifestation de sa pensée, revêtue momentanément d'une apparence d'individualité qui doit bientôt se fondre de nouveau dans son unité, dont nous faisons partie; nous avons bien une espèce de volonté, mais qui ne consiste qu'à vouloir faire ce que nous pouvons, ce que notre nature nous oblige à faire. En d'autres termes, nous ne pouvons que ce que Dieu a voulu, puisque c'est Dieu même qui agit en nous. Tout ceci n'est pas fort clair, mais s'accorde très-bien avec la théorie fouriériste, où la société absorbe les individus qui ne sont plus que des instruments au moyen desquels elle travaille sans cesse à se développer et à se perpétuer, où l'unique principe dirigeant, le mobile de tous les efforts est l'*unité universelle* dans laquelle se fondent toutes les existences, à peu près comme chez ces polypes dont la force végétative résulte de l'existence successive de milliers de générations éphémères qui se suivent sans autre but apparent que d'étendre les rameaux de l'arbre commun. Dans le phalanstère aussi l'homme ne peut avoir d'autre volonté que celle de la société qui, dès sa naissance, impose à chacun de ses instincts la direction qu'il doit suivre. Il ne peut pas faire le mal, car celui-ci n'existe plus; il n'a pas besoin de dévouement, car on ne lui demande aucun sacrifice; la vertu lui devient inutile, puisque sa vie n'est plus qu'une succession de jouissances auxquelles il peut se livrer toujours sans crainte ni remords. Il n'est donc pas nécessaire de conserver le frein de la responsabilité, qui n'est qu'un moyen de contrainte inventé par notre civilisation barbare. Aussi M. Pompery n'hésite-t-il point à le briser. A la vérité, c'est anéantir la morale, mais la morale, du moins telle que nous l'entendons, nous autres stupides civilisés, ne trouvera point place dans le système harmonien. Vous ne comprenez peut-être pas trop comment on pourra s'en passer, surtout ne conservant aucun moyen de contrainte propre à réprimer les passions. Mais c'est que vous raisonnez toujours d'après l'état des choses dans l'ordre social actuel, et vous

oubliez que l'éducation du phalanstère doit transformer l'homme, de telle sorte que, l'esprit de la société agissant seul en lui, il ne pourra plus faire absolument que ce qui sera dans ses véritables intérêts. Le principe du mal étant détruit, il n'y a plus à s'occuper de le combattre, c'est évident. Bien des gens objecteront que le principe du bien s'en ira peut-être aussi, ne pouvant guère vivre sans son antagoniste, dont la lutte entretient sa vie. Mais c'est justement là le point en litige que l'expérience seule est capable de décider. Ainsi, sous quelque face qu'on envisage le fouriérisme, on arrive toujours à réclamer l'épreuve de la pratique, et je ne comprends pas pourquoi ses adeptes tardent si long-temps à l'essayer. Un petit échantillon de phalanstère en activité ferait plus pour le succès de leur doctrine que tous ces gros livres et ces journaux à la publication desquels ils ont déjà consacré tant d'argent. Nous verrions alors s'il est vrai que le système de Fourier ne conduit pas à la communauté des biens, comment le mariage pourrait subsister sans la famille, et avec une certaine latitude laissée à la promiscuité des sexes; enfin, ce que serait le culte du panthéisme, dont M. Pompery nous expose bien la doctrine avec talent, mais sans entrer dans aucun détail sur les moyens par lesquels il se propose de mettre cette haute philosophie à la portée de la foule. Il est vrai que son livre n'est qu'une introduction, et probablement il ne s'en tiendra pas là. Nous voudrions le voir aborder franchement l'hypothèse d'un phalanstère cheminant d'après ses vues, et nous le suivrions avec plaisir dans l'examen des faits nouveaux qui viendraient lui offrir une suite de problèmes curieux à étudier. Alors la discussion pourrait s'engager avec fruit et fournir quelques résultats positifs. On sortirait de ces déclamations vagues où chacun, partant de données tout-à-fait différentes, arrive à des conclusions qui, quoiqu'opposées, ne sont point nécessairement contradictoires.

LES QUATRE PETITS SAVOYARDS, par *A.-E. de Saintes*. — Paris chez M[lle] D. Eymery, 15, quai Voltaire. 1 vol. in-12, fig., 3 fr.

Les enfants de la Savoie qui quittent leurs montagnes pour aller chercher fortune dans les grandes villes jouissent d'une réputation de sagesse et de probité qui les fait volontiers choisir pour exemple de ce que peut l'esprit de conduite chez les classes les plus pauvres et les plus abandonnées. C'est, en effet, un phénomène bien remarquable que l'industrie de ces montagnards, dont le plus grand nombre, après quelques années de travail opiniâtre, reviennent dans leur village,

rapportant le fruit de leurs économies, capital bien modique, sans doute, mais qui suffit pour leur faire un sort heureux et paisible. Ce sont quatre petits orphelins de cette nation que M. A.-E. de Saintes a pris pour héros de son récit. Il nous les montre quittant leur vieille grand-mère, sans autre guide que l'aîné d'entre eux, âgé de 14 ans, qui avait déjà fait une fois le voyage de Paris avec un singe savant dont les tours et les gentillesses étaient son unique ressource. Maintenant il doit être le protecteur de ses frères, il faut qu'il songe à travailler pour leur entretien, à veiller sur eux et à leur procurer aussi les moyens de gagner leur vie. Les vicissitudes de cette petite caravane sont racontées simplement, de manière à intéresser les jeunes lecteurs auxquels le livre est destiné! Les incidents n'ont en général rien de forcé, rien d'invraisemblable. Les bons principes implantés dans le cœur de ces pauvres enfants luttent avec bonheur contre les séductions auxquelles ils se trouvent exposés. Leur inexpérience les fait bien faillir plus d'une fois, mais ils profitent de ces leçons, et leur caractère honnête, franc, dévoué, dispose en leur faveur quelques braves gens qui leur tendent une main secourable le long de la route. Ils arrivent ainsi sans trop de peine à pouvoir envoyer à leur grand-mère de quoi s'acheter une cabane; puis, trouvent à se caser tous les quatre de la manière la plus heureuse chez un riche fermier qui les prend en grande affection. Pour amener ce résultat, l'auteur a bien un peu brusqué le dénouement; les bonnes fortunes qu'il fait rencontrer à ses Savoyards ne sont pas trop dans le cours habituel des choses; cependant elles ne sont pas impossibles, et l'excellence du but doit faire pardonner la faiblesse de quelques détails.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

ÉTUDES sur les législations anciennes et modernes. 1re classe : *Législations orientales*; 1re partie : *Droit musulman*; par *J. Pharaon* et *Th. Dulau*. — Paris, chez Videcoq, place du Panthéon. 1 vol. grand in-8, 9 fr.

M. Dulau entreprend de publier une collection dans laquelle toutes les législations du monde, présentées sous une forme méthodique et divisées en chapitres et titres, à peu près comme les codes français, viendront se ranger l'une après

l'autre de manière à former un vaste tableau comparatif du plus haut intérêt. Une semblable idée est à la fois grande et féconde ; si elle s'exécute, ainsi qu'on peut l'espérer, la science du droit en recevra sans doute une impulsion nouvelle ; une sphère plus large s'ouvrira devant elle, ses travaux prendront plus facilement le caractère d'universalité qui leur convient, ses principes reposeront sur des bases plus solides, puiseront une force nouvelle dans l'étude des résultats qu'ils ont produits sous l'empire de tant de circonstances diverses qui modifient sans cesse leur application suivant les temps, les lieux et les peuples. Aujourd'hui que tout le monde se mêle de faire des lois, il est urgent d'éclairer l'opinion publique, et rien ne saurait jeter autant de jour sur ces graves questions que l'examen des solutions qu'elles ont déjà reçues dans le passé. Il ne suffit plus d'étudier le droit romain comme source principale du droit français, de telles recherches sont sans doute précieuses pour le jurisconsulte, mais le législateur doit s'élever à des considérations plus générales, et son travail sera d'autant meilleur qu'il s'appuiera sur l'expérience des siècles, sur la connaissance exacte des lois qui ont régi ou qui régissent encore les différentes nations du globe. Long-temps l'orgueil de la civilisation européenne s'est révolté à l'idée d'aller chercher des lumières chez ces peuples barbares qui habitent l'Asie et l'Afrique. Cependant ils ont eu leurs hommes de génie qui valent bien les nôtres, et leurs législations peuvent bien nous offrir quelques idées fécondes. On ne saurait le nier, partout l'homme est semblable, partout le législateur a le même but, et, dès-lors, pourquoi rejeter une utile comparaison dont il sortira peut-être tant d'aperçus ingénieux, tant de leçons salutaires ?

Le premier volume de cette collection renferme la législation musulmane. C'est dans le Coran de Mahomet que se trouvent à la fois la loi religieuse et la loi civile des Turcs ; mais la plus grande confusion règne dans ce livre, auquel sa forme mystique et le ton inspiré du prophète n'ont pu donner la clarté nécessaire pour que chaque lecteur soit capable d'en saisir le sens et la portée. Aussi M. Dulau n'a-t-il point cru devoir se borner à citer le texte. Aidé de la collaboration de M. J. Pharaon, orientaliste et professeur d'arabe en Afrique, il s'est appliqué surtout à interpréter le sens de chaque disposition, d'après la pratique même de la jurisprudence turque, et à les rédiger en articles de loi à l'appui desquels il cite un assez grand nombre de jugements rendus par les tribunaux du pays. C'est un travail très-curieux, qui fait bien connaître la législation musulmane, et nous la montre en quelque sorte en action, nous mettant ainsi à même d'apprécier son influence, d'étudier ses rapports avec les

mœurs, qui se sont façonnées sous son empire. Il offre d'autant plus d'intérêt, que la conquête d'Alger a mis les Français en contact immédiat avec les Musulmans, et que le principal obstacle à la colonisation s'est trouvé précisément dans les notions fausses ou incomplètes qu'on avait jusqu'à présent des lois de ceux-ci. La domination française a cru d'abord n'avoir qu'à prendre la place de la domination turque, sans songer que derrière ce despotisme brutal il y avait pourtant un élément national et religieux plein de vie, qu'il fallait respecter et chercher à comprendre. L'ouvrage de M. Dulau nous semble propre à rectifier les idées sous ce rapport; il prouve que la loi musulmane, moins perfectionnée que la nôtre, sans doute, présente cependant certains avantages que nous pouvons lui envier. Sa jurisprudence est plus simple, plus prompte, moins fiscale. Ses dispositions relatives à la propriété sont très-remarquables. On trouve de curieux détails dans tout ce qui concerne le mariage et les relations de famille. Nous laissons à de plus habiles que nous le soin de critiquer les théories savantes de l'auteur, mais nous recommandons son livre comme une lecture pleine d'intérêt, même pour les personnes les moins versées dans l'étude des lois.

CODE DE LA NATURE, par *Morelly*; ouvrage attribué à Diderot, avec une notice sur Morelly par *F. Villegardelle*. — Paris, chez Delaunay et autres libraires du Palais-Royal. In-32, 1 fr.

Décidément le fouriérisme n'est pas une invention de notre siècle, ce n'est point une nouvelle Minerve sortie toute armée de la tête de Ch. Fourier. Il a ses racines dans le passé, sa doctrine fermentait depuis bien long-temps dans les esprits, elle a eu des apôtres plus ou moins déclarés à diverses époques, et vous verrez qu'à force de recherches on trouvera qu'elle est aussi ancienne que l'homme sur la terre. Je ne sais si ce brevet d'antiquité lui donne plus de crédit à nos yeux, mais il me semble qu'il pourra bien porter quelque atteinte à ce qu'on est convenu d'appeler le puissant génie de Ch. Fourier. Tout au moins il en résulte que celui-ci n'est que l'organisateur du système dont d'autres avant lui peuvent revendiquer l'idée première. En effet il a suivi les mêmes errements dans lesquels sont tombés tous ceux qui ont voulu chercher le bonheur de l'humanité dans un ordre social différent du nôtre. Ses vues sur la famille, sur le mariage, sur la communauté du travail, se retrouvent dans le *Code de la nature* sous une forme moins méthodique sans doute, mais avec des tendances tout-à-fait semblables. Seulement Morelly ne faisait que poser quelques principes assez vagues et

n'osait point encore aborder leur développement pratique. Son code est plutôt une suite de déclamations contre la société, qui, selon lui, doit ses malheurs à la fausse route qu'elle a prise, s'éloignant toujours davantage des lois de la nature, substituant l'intérêt individuel à celui de la communauté, créant l'égoïsme en détruisant l'unité universelle. Ici, comme dans les ouvrages de Fourier, il y a quelques vérités au milieu de beaucoup d'extravagances. La partie la plus remarquable est la critique de l'ordre social actuel, mais il y perce également un grand mépris pour les travaux de la science philosophique.

En voyant de telles idées se reproduire ainsi de siècle en siècle, on s'étonne de ce que nul essai de réalisation n'ait encore été tenté. Comment se fait-il qu'elles n'aient jusqu'ici produit que des hypothèses dont il est impossible d'apprécier la valeur, puisqu'elles supposent l'homme placé dans des conditions toutes différentes de celles que nous lui connaissons? M. Villegardelle répond à cela que cet essai ne saurait être fait en petit, qu'il faut expérimenter sur une réunion de 1500 à 1800 personnes au moins pour avoir quelque chance de succès. Nous craignons alors que jamais les Fouriéristes ne puissent obtenir la sanction de l'expérience, car, malgré le zèle et le talent avec lesquels ils travaillent au triomphe de leur doctrine, il est bien douteux que la foi seule leur amène le nombre d'adeptes nécessaire pour commencer et les capitaux énormes qu'exigerait la fondation d'un pareil établissement.

ASSISES du royaume de Jérusalem, textes français et italiens, conférées entre elles, ainsi qu'avec les lois des Francs, les Capitulaires, les établissements de Saint-Louis et le droit romain, suivies d'un Précis historique et d'un Glossaire, sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise; par M. *Victor Foucher*. 4e et 5e liv. formant le tome 2e. — Rennes, chez Belin; Paris, chez Joubert. 2 vol. in-8, 8 fr.

Cette publication, dont nous avons déjà parlé dans le nº 2 de 1839 de notre Revue, a été violemment attaquée, sous le rapport de l'exactitude, par un jurisconsulte allemand qui s'occupe du même sujet. N'ayant point les connaissances nécessaires pour juger ce grave débat, nous renvoyons nos lecteurs à la défense publiée par M. Foucher lui-même, qui est du reste certainement un homme assez consciencieux pour avoir sans doute profité dans la suite de son travail de ce que pouvaient présenter de réel les reproches qui lui étaient adressés. Les livraisons que nous annonçons ici terminent la première

partie des Assises. Elles comprennent les livres du Plédéant, le Plaidoyer, les règles de la bataille pour meurtre et les ordenemens de la court dou Vesconte, c'est-à-dire les codes d'organisation, de compétence et de procédure des juridictions roturières, et complètent ainsi l'assise des bourgeois publiée dans les livraisons précédentes. Par ses annotations nombreuses, par le soin qu'il a pris de reproduire ou du moins d'indiquer sous chaque article de l'assise les textes si épars des législations du moyen-âge, ainsi que de signaler leurs modifications à travers les siècles jusqu'à la rédaction des coutumes, M. Foucher a voulu faire de son livre le digeste des institutions judiciaires et du droit de cette époque. Pour le mettre à la portée de tous ceux qui s'occupent d'études historiques ou juridiques, il a fixé le prix de la livraison de manière à ce que l'ouvrage entier coûtera moins qu'une seule partie de l'édition allemande, ou de celle publiée par l'Institut, qui ne reproduisent que le texte de l'assise avec les variantes, sans aucun travail de conférence.

LA PHILOSOPHIE DU NOTARIAT, ou Lettres sur la profession de notaire; par *H. Cellier*. — Paris. 1 vol. in-8, 6 fr. = **RÉFORME NOTARIALE** et vénalité des offices; par *le même*. 2e édit. — Paris, 1 vol. in-8, 7 fr. Chez H. Cellier, 26, rue de la Chaussée-d'Antin, et chez A. Hugot, 10, rue Christine.

Au premier abord, l'alliance de ces deux mots *philosophie* et *notariat* semble un peu bizarre. On ne comprend pas trop ce qu'ils peuvent avoir de commun, et par quel lien l'auteur prétend rattacher la rédaction des actes publics aux principes généraux qui font l'objet ordinaire des méditations du philosophe. Le notaire ne fait qu'enregistrer et conserver des conventions dont la forme et les effets sont déterminés par la loi; la seule importance de son office paraît donc résider tout entière dans l'exactitude et la clarté de sa rédaction. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend M. Cellier; il s'élève à des considérations plus hautes, et, regardant la profession de notaire comme la clef de la voûte sociale, puisqu'elle est selon lui le point d'appui de la propriété, il en fait une espèce de magistrature qui demande des études profondes et une intelligence très-développée. C'est la manie de notre époque; dans les essais de réforme sociale qui préoccupent tous les esprits, chacun veut jouer un rôle, chacun se croit aisément le pivot central qui doit imprimer le mouvement à toute la machine. De là beaucoup de phrases déclamatoires, beaucoup de systèmes boîteux qui, n'envisageant qu'un des moindres côtés de la question, succombent bientôt sous leur propre impuissance.

Mais si cette direction n'est pas féconde en résultats directs et positifs, elle offre bien aussi quelques avantages et multiplie sans cesse le nombre des semences destinées à porter plus tard de bons fruits. D'ailleurs n'est-il pas vrai que dans l'état actuel des choses la profession du notaire remplit une place avec l'importance de laquelle ne sont point d'accord les études exigées de lui? Bien des exemples récents sont venus dévoiler le vice de cette institution, qui ne semble que trop souvent destinée à jeter du trouble et de la confusion dans les graves intérêts dont elle devrait au contraire être le plus dévoué conservateur. Les vues de M. Cellier ne sont donc peut-être pas aussi étranges qu'on pourrait le croire. Nous pensons qu'il se trompe en donnant au notariat une importance qu'il vaut mieux accorder à la loi qu'aux individus chargés d'en surveiller l'exécution, et en voulant augmenter des attributions qui doivent être plutôt diminuées ou du moins circonscrites dans des limites bien déterminées. Mais ses connaissances pratiques le mettent à même de signaler avec justesse et précision les défauts de l'organisation présente, et d'indiquer sur quels points principaux doivent surtout porter les réformes dont l'urgence est aujourd'hui bien reconnue. Ses efforts ont d'ailleurs reçu déjà leur récompense dans l'approbation des hommes les plus distingués du barreau, et la lettre flatteuse adressée à l'auteur par M. Troplong prouve mieux que tout ce que nous pourrions ajouter le mérite de cet intéressant travail.

ORGANISATION DU TRAVAIL d'après les principes de la théorie de Ch. Fourier, par *P. Forest*. — Paris, chez Durtubie, 4 *ter*, boulevard Poissonnière. 1 vol. in-12, 1 fr. 25 c.

Ce petit volume présente un résumé clair et bien fait des idées de Fourier sur l'organisation du travail, qui doit, selon lui, changer la face du monde, substituer le plaisir à la contrainte, tarir la source de tous les maux de notre ordre social et produire le bonheur universel. Le mécanisme de la phalange sociétaire y est analysé d'une manière fort séduisante. Après avoir rapidement exposé les vices de l'organisation actuelle, où l'homme n'a d'autre mobile que le lucre ou la faim, et perd le plus souvent sa vie à lutter péniblement contre des misères de toute sorte, où les travaux productifs sont les plus méprisés, tandis que la fortune et les honneurs appartiennent aux travaux improductifs ou même nuisibles, l'auteur développe le système de l'attraction passionnée qui viendrait animer les groupes de travailleurs dans le phalanstère et soutenir leur zèle par l'attrait de jouissances innombrables à la portée

de tous. Plus d'isolement, plus de lutte pénible, plus de spécialité restreinte et abrutissante. L'extrême division du travail, dont les moindres branches seraient exécutées par le concours d'un grand nombre de bras, permettrait d'introduire la variété des occupations jusque dans les derniers rangs de la phalange industrielle. Dès-lors disparaîtrait la monotonie d'un travail toujours le même, qui réduit l'artisan au rôle d'une machine, atrophie son intelligence et pose d'étroites limites à la sphère de son développement individuel. Les professions les plus diverses seraient tour à tour exercées dans la même journée par les mêmes hommes; de deux heures en deux heures les groupes se disperseraient pour aller chercher un délassement dans d'autres occupations et seraient remplacés par de nouveaux groupes à la formation desquels la liberté du choix présiderait seule. Des chants joyeux, une musique harmonieuse, le luxe varié des vêtements et toutes les commodités désirables donneraient à cette activité laborieuse l'apparence d'une fête continuelle. L'abondance règnerait dans les repas, qui seraient nombreux, car Fourier suppose que la vie du phalanstère, mettant en jeu toutes les facultés de l'homme, nécessiterait une nourriture plus copieuse. Il est vrai que les journées de travail seraient bien plus longues puisqu'il suppose aussi que ce régime tendrait à diminuer la durée du sommeil en habituant les *harmoniens* à n'y consacrer, dès leur enfance, que quatre heures sur vingt-quatre. Améliorer et allonger la vie, tel est le but de tous ses efforts; et quand on se représente ce qu'elle pourrait être au milieu de ce palais qui surpasse en magnificence les rêves les plus séduisants des *mille et une Nuits*, on comprend en effet que les *harmoniens* ne négligeraient aucun moyen de jouir le plus long-temps possible de ce délicieux séjour. Mais une félicité si complète est-elle compatible avec l'imperfection de la nature humaine? Nous ne pouvons guère concevoir le bonheur et le malheur que d'une manière relative; nous ne les estimons que par le contraste; on sait bien qu'une jouissance trop longue fatigue, qu'une douleur continue s'affaiblit, que l'habitude émousse bientôt nos facultés, et que nous n'apprécions bien le prix de nos sensations que par une privation au moins momentanée qui nous permet de comparer le bien avec le mal. On a prévu l'objection sans doute, et la variété des travaux est précisément destinée à donner un aliment à cette inquiétude de l'esprit. Mais la variété des travaux telle que l'établit Fourier est-elle possible? Croit-on que la science, l'industrie et le commerce puissent prospérer avec un pareil système, destructeur de toute spécialité, de toute étude suivie, de toute persévérance opiniâtre et dirigée vers un but exclusif? N'est-il

pas à craindre qu'en rendant ainsi les hommes propres à tout, mais bons à rien en particulier, on ne favorise la médiocrité aux dépens du génie? On me répondra, je le sais, que je raisonne d'après l'état actuel des choses, que j'oublie la puissante influence qu'exercera indubitablement sur l'homme un ordre social tout différent du nôtre. Avec cet argument, je le reconnais, les Fouriéristes rendent toute discussion à peu près impossible. En attaquant leur système nous parlons de l'homme, tandis qu'eux parlent de l'*harmonien;* ce n'est pas le moyen de s'entendre. Qu'ils se hâtent donc de quitter le champ de la théorie pour entrer dans celui de la pratique. Qu'ils nous fassent des *harmoniens*, et alors nous pourrons juger la véritable portée de leurs vues réformatrices. Jusque là nous leur accorderons volontiers une imagination brillante et féconde, mais il nous sera bien permis de douter de leur puissance miraculeuse pour transformer la nature humaine.

ANNUAIRE GÉNÉRAL du commerce et de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, publié par *F. Didot frères;* avec une carte routière de France. 1841. — Paris, chez F. Didot frères, 56, rue Jacob. 1 vol. grand in-8 de 1840 pages, cart., 13 fr.

Cet Annuaire, le plus complet qui existe, renferme au moins 500 mille adresses tant de la France que des principales villes de l'étranger. Il est divisé en onze parties comme suit :

1° Tableau des poids et mesures.

2° Rapport du jury central sur l'exposition de 1839.

3° Le personnel de l'ordre administratif et judiciaire du royaume.

4° Les académies, les sociétés savantes, les compagnies, les sociétés industrielles, et généralement tous les grands établissements de Paris.

5° La nomenclature des rues, quais, places, passages, ponts, boulevards, etc. de Paris.

6° La liste générale des adresses de 70,000 principaux habitants de Paris.

7° La liste des industriels et commerçants de Paris, classés par ordre de profession.

8° La statistique complète des 86 départements.

9° La nomenclature des états étrangers, contenant la description de toutes les capitales et des monuments qu'elles renferment, les noms des souverains, et ceux des principaux administrateurs, commerçants, banquiers et industriels des principales villes du monde.

10° La table générale des matières, contenant l'indication de tous les objets de commerce et de tous les produits manufacturés, ainsi que la nomenclature de toutes les communes où se trouvent les fabriques, manufactures, forges, usines, etc.

11° La table géographique de près de 20,000 communes citées dans l'Annuaire, indiquant le département auquel chaque commune appartient.

Cet énorme volume est imprimé avec la plus grande netteté, et le nom de ses habiles éditeurs est une sûre garantie des soins continuels qui sont apportés chaque année à le perfectionner sous tous les rapports.



SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRES de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Tome IX, 1re partie. 1 vol. in-4 orné de 13 planches, dont 10 coloriées.

Ce volume renferme :

1° *Essai d'une flore de l'île de Zante, par Margot et Reuter, 2e partie.* C'est la fin de cet intéressant travail, qui contient 663 espèces classées d'après la méthode naturelle, avec les noms grecs à côté des termes latins, et l'indication des lieux où elles se trouvent, ainsi que de l'époque de leur floraison.

2° *Second supplément au Mémoire sur les coquilles terrestres et fluviatiles de la province de Bahia, envoyées par M. Blanchet.* M. Stéph.-Moricand décrit ici 9 espèces, dont 6 *Helix*, 1 *Melanopsis* et 2 *Unio*. Une planche très-bien gravée et coloriée avec soin accompagne ce court mémoire.

3° *Description d'une nouvelle espèce de figuier (ficus Saussureana) par M. Aug. Pyr. de Candolle.* Dans un arbuste laiteux acquis par M. Th. de Saussure sous le nom de *Galactodendron*, M. de Candolle a reconnu une espèce de figuier qui n'avait point encore été décrite et à laquelle il a cru devoir donner le nom de *Saussureana*. C'est une belle plante à l'aspect vigoureux, dont les fleurs sont, comme celles du figuier, renfermées dans un réceptacle qu'elles tapissent d'une couleur violette parsemée de taches blanches. Un dessin de M. Heyland fort bien colorié représente la sommité de la plante de grandeur naturelle, et tous les détails de la fructification grossis à la loupe.

4° *Huitième notice sur les plantes rares cultivées dans le jardin*

de Genève, par MM. Aug. Pyr. et Alph. de Candolle, orné de 3 planches coloriées. Elle contient la description de 13 espèces, parmi lesquelles on remarque l'*Acrotiche depressa*, la *Maxillaria Deppei*, l'*Epidendrum Candollei*, l'*Acacia trigona*, etc.

5° *Détermination des coordonnées astronomiques de Berne, par le colonel Dufour.*

6° *Mémoire sur la diathermansie électrique des couples métalliques, par M. le professeur E. Wartmann.*

7° *Première notice sur les animaux nouveaux ou peu connus du musée de Genève, par M. Pictet*, avec 5 planches coloriées. Cette notice est consacrée à des observations sur quelques rongeurs épineux du Brésil. Les espèces examinées par l'auteur sont l'*Echimys Cayennensis* et l'*Echimys hispidus*.

8° *Description d'une espèce de rat trouvée aux environs de Genève.* Trouvé d'abord dans les environs de Mornex et près de Veyrier, puis ensuite dans plusieurs localités beaucoup plus rapprochées de la ville, ce rat a paru à M. Pictet présenter des caractères qui doivent en faire une espèce nouvelle, à laquelle il a donné le nom de *Mus leucogaster*, justifié par la couleur parfaitement blanche de son ventre. La figure de ce joli petit animal a été dessinée d'après nature par M. Heyland.

9° *Mémoire sur quelques phénomènes chimiques qui se manifestent sous l'action des courants électriques développés par induction, par M. le professeur Aug. de la Rive.* Dans cet important travail, l'illustre physicien répond d'abord aux observations critiques de M. Lenz touchant ses *Recherches sur les courants magnéto-électriques*; il combat l'une après l'autre toutes les objections et critique à son tour les expériences répétées par son adversaire. Cette savante polémique occupe toute la première partie de son mémoire. La seconde est consacrée à l'étude des modifications chimiques que peut éprouver la surface du platine. Par une suite d'expériences nouvelles et ingénieuses, M. de la Rive a trouvé que, comme il l'avait déjà précédemment supposé, le platine et les métaux qui passent pour non oxidables ont la propriété de s'oxider sous l'empire de certaines circonstances. Enfin, dans une troisième partie, il expose les effets divers auxquels donnent lieu des conducteurs métalliques de nature différente, quand on s'en sert pour transmettre dans de l'eau acidulée des courants électriques.

10° *Recherches physiologiques et chimiques sur la nutrition du fœtus, par MM. Prévost, docteur, et A. Morin, pharmacien.* L'objet de ce curieux travail est l'examen et l'analyse du liquide des cotylédons chez les mammifères.

On voit par cette indication rapide combien les *Mémoires de la société de physique et d'histoire naturelle* sont dignes

d'exciter l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la science. C'est une publication fort remarquable, bien propre sous tous les rapports à justifier et à soutenir la réputation scientifique dont Genève jouit à l'étranger.

EXAMEN des produits de l'industrie admis au concours quinquennal de 1839; par M. D. *Gabalde*. — Paris, chez Renard. 1 vol. in-8, 6 fr.

Les expositions des produits industriels peuvent être considérées comme des espèces d'inventaires propres à constater d'époque en époque les progrès qu'a faits l'industrie d'un pays. C'est là que viennent se montrer au grand jour les perfectionnements, les découvertes nouvelles, les procédés ingénieux qui tendent à rendre la fabrication meilleure ou plus économique. On y rencontre des produits de toutes les sortes, depuis les objets de luxe destinés à satisfaire les fantaisies du riche, jusqu'aux étoffes les plus communes, jusqu'aux instruments les plus simples, dont l'usage est à la portée de tous, et peut exercer une heureuse influence sur le bien-être des classes pauvres. Là, chacun peut en apprécier le mérite, et cet excellent moyen de publicité n'est pas moins avantageux pour les consommateurs que pour les fabricants. Pour ceux-ci c'est un stimulant qui les tient sans cesse en éveil, qui excite leur intelligente activité; pour les autres c'est un examen instructif qui les tient au courant du mouvement industriel et facilite singulièrement le succès de toute invention vraiment utile. Nous croyons que la France n'a qu'à se féliciter de cette institution qui a favorisé chez elle l'élan de l'industrie. Ses expositions ont été de plus en plus brillantes. Les arts futiles, les produits de luxe, y occupent peut-être encore trop de place. On y cherche trop à séduire les yeux par un arrangement plein de goût, par l'éclat et la gracieuse disposition des couleurs; les exposants semblent rivaliser sous ce rapport plus que sous celui de l'utilité réelle de leurs produits. Cependant il serait injuste de leur en faire un reproche, car la dernière exposition renfermait de nombreux objets qui témoignent des efforts louables de l'industrie et de sa bonne direction vers l'augmentation du bien-être général.

Les arts alimentaires y tenaient une place remarquable: des échantillons de pain témoignaient d'un progrès nouveau dans la boulangerie; la bière y figurait, ainsi que des farines, des pâtes, des vins façon champagne, et plusieurs productions naturelles, parmi lesquelles se distingue la patate ou batate,

dont la culture n'avait pas encore été importée en France. Les arts sanitaires s'y trouvaient représentés par plusieurs instruments ingénieux destinés à faciliter les observations du médecin ou les opérations chirurgicales, et par divers produits pharmaceutiques dus aux progrès récents de la chimie. Mais les tissus offraient surtout des perfectionnements de la plus haute importance. M. Thénard, dans le discours prononcé par lui, le jour de la distribution des prix, signale en particulier les indiennes, les soieries et les châles. Il cite également plusieurs autres produits, tels que la bougie stéarique, le bleu de Prusse, le nitre préparé par un procédé nouveau, les pierres lithographiques et quelques machines ingénieuses. Les comptes rendus de ces expositions servent à la fois à en conserver le souvenir et à en constater les résultats. Leur collection formera une suite de documents précieux pour l'histoire des arts et de l'industrie. Dans celui que nous annonçons, tous les objets exposés sont inscrits suivant les divisions adoptées par le jury, et accompagnés de courtes notices indiquant les mérites particuliers de chacun d'eux.

TRAITÉ élémentaire d'astronomie physique, par *J.-B. Biot*. Tome 1er. Grand in-8 et atlas in-4. — Paris, Bachelier.

Cette nouvelle édition, depuis long-temps attendue, présente des modifications assez importantes, sinon dans le plan, du moins dans les détails. L'auteur a développé davantage les divers points qui l'exigeaient et refondu presque entièrement les parties de son ouvrage qui ne se trouvaient plus à la hauteur des derniers progrès de la science. Le premier volume ayant été surtout l'objet de ces précieux changements, nous ne pouvons mieux en faire apprécier l'importance qu'en citant ici ce que M. Biot en dit lui-même dans son avant-propos :

« La première exposition de l'aspect du ciel et des mouvements généraux qu'on y observe, exige que l'on se crée des instruments imparfaits sans doute, mais toutefois indispensables pour définir nettement les particularités de ces phénomènes, avec un premier degré d'approximation. Au lieu de présenter pour cela des procédés fictifs, comme je l'avais fait, et comme il semble assez difficile de s'en dispenser, j'en ai employé de réels, qui ont servi effectivement dans les premiers âges de l'astronomie. Ainsi, pour fixer les conditions de verticalité et d'horizontalité, je joins au fil à plomb rigoureux et presque idéal des modernes, les déterminations

par l'équilibre de l'eau, usitées chez les Grecs, les Arabes et les Chinois. Le premier tracé d'une ligne méridienne, je le prends dans Proclus, l'un des commentateurs de Ptolémée, puisque Ptolémée lui-même ne donne aucun détail, ne dit pas un mot, sur cette opération fondamentale de l'astronomie. Pour reconnaître la position de l'équateur céleste et les instants des équinoxes, j'indique le cercle équinoxial établi à Alexandrie par Eratosthène, et tant de fois cité dans l'*Almageste*. J'obtiens la première évaluation approchée de l'année tropique, par un procédé d'observations azimutales, rapporté dans les livres sanscrits, etc., etc.

» J'ai complété ce premier exposé par une note assez étendue sur la gnomonique tant ancienne que moderne. On y verra les lignes horaires temporaires de Grecs et des Arabes, exprimées, je crois, pour la première fois au moyen de formules analytiques très-simples et d'une interprétation très-facile.........

» De là je passe à la théorie de l'atmosphère; et, m'appuyant sur les recherches que j'ai publiées dans les *Additions à la connaissance des temps* pour 1841, ainsi que dans les derniers volumes des *Mémoires de l'Académie*, je montre comment on peut aujourd'hui l'établir, non plus sur des considérations hypothétiques, dont l'assimilation à l'état réel n'était qu'imparfaitement appréciable, mais d'après des données rigoureuses sur le décroissement simultané de la pression, de la densité et de la température, dans l'étendue de longues colonnes verticales d'air; données que l'on peut obtenir soit par des ascensions aérostatiques, soit en s'élevant sur de hautes montagnes, ou en lançant dans l'atmosphère des ballons captifs porteurs d'instruments météorologiques qui enregistrent eux-mêmes leurs indications, ou enfin en étudiant les phénomènes crépusculaires, jusqu'à présent trop négligés. Sur ces bases, j'établis la théorie exacte des réfractions atmosphériques, telle que je l'ai présentée dans deux Mémoires annexés à la *Connaissance des temps* pour les années 1839 et 1842. En discutant ses applications actuelles, je montre ce qu'elles ont de certain, d'incertain, ainsi que les observations qui restent à faire pour les perfectionner ultérieurement. »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juin 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

SOIR ET MATIN, ou la Vie humaine, par *Ed.-L. Bulwer*; trad. de l'anglais par Mlle *Sobry*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

C'est une idée assez originale de faire commencer la vie par le soir et de la finir par le matin. En ceci M. Bulwer a pris exactement la marche inverse de celle que suivent la plupart de nos romanciers modernes, qui débutent d'ordinaire par les plus riantes teintes de l'aurore pour nous conduire, de déception en déception, jusqu'à l'obscurité profonde d'une nuit sombre et orageuse. De cette manière, si la vie nous apparaît d'abord sous ses plus mauvais côtés, si nous voyons le vice et l'intrigue s'unir pour accabler l'homme, du moins ce n'est qu'un triomphe passager, qu'une phase de la lutte qui change bientôt d'aspect, et le dénoûment produit tout à la fois une impression morale et un sentiment de satisfaction qui justifient les moyens employés par l'auteur. Ces moyens sont les mêmes dont MM. de Balzac, J. Lacroix, E. Sue et tant d'autres ont fait un si grand abus. Les crimes, les fourberies, les turpitudes de tous genres sont accumulés autour du héros de ce roman. On y retrouve la corruption sociale à tous ses degrés, depuis le grand seigneur qui profite de son rang et de ses richesses pour fouler aux pieds les lois divines et humaines, jusqu'à ce misérable type décrit dans *le Père Goriot* sous le nom de Vautrin, et dans *Lélia* sous celui de Tremnor. Mais quelle différence dans les résultats! M. Bulwer ne remue pas toute cette fange dans le seul but d'en faire sortir des exhalaisons fétides, de hideuses images, et d'accuser la société du mal que lui font ses ennemis. Il ne se livre point

à de vaines déclamations, mais, animé d'un esprit plus réellement philosophique, il met en scène le monde tel qu'il est, avec ses travers et ses mérites, avec ses passions basses et ses nobles instincts. Les caractères exceptionnels n'y jouent que le rôle qui leur appartient, leur influence n'est point exagérée, et si l'état social n'est pas assez parfait pour réprimer toutes les mauvaises tendances, celles-ci trouvent leur châtiment dans les lois de l'ordre moral, auxquelles l'auteur se garde bien de porter la moindre atteinte. C'est une satire sans amertume ni désespoir, qui captive au plus haut degré l'intérêt du lecteur soit par le charme du récit, soit par la vérité des détails.

Un fils aîné de famille noble veut épouser la fille d'un marchand, dont il est vivement épris. Mais cette mésalliance lui ferait perdre l'héritage d'un vieil oncle infirme qui ne lui pardonnerait pas un semblable mariage. Il faut donc que cela se fasse clandestinement, et sir Edouard va trouver dans ce but un ancien camarade de collége, pauvre hère qui, après avoir mangé tout son bien en singeant les folies des jeunes lords avec lesquels il faisait ses études, a obtenu par protection une petite cure de village dans un comté éloigné du pays de Galles. Il lui accorde aisément ce qu'il désire ; le mariage a lieu sans bruit, n'ayant pour témoins qu'un vieux sacristain sourd, qui comprend à peine l'anglais, et un domestique de sir Edouard. Quelque temps après, l'oncle meurt, Edouard hérite de tous ses biens, et, voulant donner à son union la sanction publique, invite son frère Robert à venir assister à cette nouvelle cérémonie. Mais sur ces entrefaites une malheureuse chute de cheval l'enlève à ses brillantes espérances. Sir Robert, n'écoutant alors que ses intérêts, refuse de croire à un mariage dont on ne peut fournir aucune preuve authentique, car le ministre qui l'a béni n'existe plus, et dans le désordre auquel son presbytère est resté quelque temps livré, les registres de la paroisse ont été déchirés ; en sorte qu'usant rigoureusement de ses droits il s'empare à son tour de l'héritage de son oncle et en chasse la veuve de son frère avec ses deux fils, qui deviennent bientôt orphelins, car la pauvre femme succombe promptement à la douleur d'un coup si imprévu et si cruel. L'aîné de ces deux enfants, Philippe Morton, caractère impétueux mais énergique, repousse fièrement les secours que lui offrent soit les parents de sa mère, soit le fils de sir Robert, le jeune Arthur, qui ne partage point l'égoïsme de son père et voudrait réparer son injustice envers ses cousins. Philippe se lance seul dans le monde, résolu à gagner son pain à la sueur de son front et nourrissant au fond de son cœur un violent désir de vengeance. Mais l'éducation qu'il a

reçue le rend impropre à toutes les vocations dont il essaie, et c'est alors que, rencontrant sur sa route un certain Gawtrey, homme passionné que des infortunes et une première faute ont jeté hors de la bonne voie, il est entraîné dans une société de malfaiteurs qui l'associent à leur existence proscrite et coupable. Ici M. Bulwer déroule à nos yeux un de ces tableaux dont la littérature moderne est si prodigue, mais il ne l'embellit point de fausses couleurs et ne rend pas les coquins plus heureux ni plus aimables qu'ils ne le sont en réalité. Heureusement la fierté de Philippe lui sert de sauvegarde, le sentiment de l'honneur se révolte en lui; après avoir vu périr Gawtrey sous les coups des gendarmes qui viennent l'arrêter, il s'échappe rempli d'une salutaire terreur, et trouve dans la carrière militaire le moyen de se faire un sort honnête, à l'abri des dangers qui menacent sa jeunesse inexpérimentée. Après bien des années, il revient en Angleterre, sous un nom supposé, chercher son frère dont il ignore la destinée, et travailler, s'il est possible, à faire reconnaître leurs droits. L'analyse ne peut suivre tous les incidents de cette narration, qui est conduite avec une habileté peu commune. M. Bulwer y déploie une connaissance parfaite du monde et un rare talent d'observation. Les personnages y abondent, mais chacun y remplit un rôle nécessaire et porte un caractère original dont les traits fortement esquissés se gravent dans la mémoire, en sorte que, malgré la complication de l'intrigue, on suit sans peine l'action jusqu'à son dénoûment. Il n'y a point de longueurs inutiles; l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre et va toujours croissant. Des peintures pleines de grâce et de sensibilité causent une douce émotion, et l'amour s'y montre pur, simple et plein d'un charme délicieux. Ce n'est point cette passion frénétique et brutale qui rugit dans les œuvres de nos romanciers du jour. On dirait que M. Bulwer a voulu leur donner une leçon en leur montrant comment, avec les mêmes éléments dont ils disposent, il était possible de faire autre chose qu'une extravagante diatribe contre le bon sens et la société. Lui-même nous semble avoir beaucoup modifié sa manière, et nous ne croyons pas nous tromper en supposant que ce changement est dû peut-être à l'influence d'un romancier dont les productions ont obtenu le plus grand succès, de Charles Dickens, l'auteur de *Nicolas Nickleby*. On retrouve en effet dans *Soir et Matin* cette même étude de la nature en quelque sorte prise sur le fait, et cette même verve de *Humour*, quoique moins empreinte de gaîté, mais peut-être aussi moins sujette à tomber dans une trivialité vulgaire.

HISTOIRE de la formation de la langue française, par *J.-J. Ampère*. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **HISTOIRE** des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au XIVe siècle, par M. *A. Bruce-Whyte*. Tome 1er. — Paris. 1 vol. in-8, 10 fr.

Rien n'est plus intéressant à étudier dans l'histoire du langage que la métamorphose par laquelle d'un idiome qui a fini sa carrière il en sort un nouveau plein de vie et d'avenir. C'est ainsi que par des modifications lentes et successives le latin corrompu donna naissance au français. Cette altération fut hâtée sans doute par les éléments étrangers que le mélange de plusieurs autres dialectes vint lui apporter, mais elle avait sa principale source dans la marche de la civilisation, qui, suivant une voie toute nouvelle, entraînait la langue après elle et la forçait à se plier à ses exigences. Le latin conserva, dans ce travail de fusion, la prééminence que lui donnait son développement littéraire ; il domina d'abord presque exclusivement, puis, quoiqu'il fût petit à petit remplacé, son cachet demeura fortement empreint dans la plupart des formes de la langue qui lui succéda. Cette langue à laquelle on a donné le nom de *romane*, et dont M. Raynouard a tenté de reconstruire la grammaire et le dictionnaire, aurait pris la place du latin pour s'éteindre ensuite à son tour après avoir donné naissance au français, à l'italien, à l'espagnol, au provençal, etc. Mais une telle hypothèse, très-habilement soutenue par le savant que nous venons de nommer, trouve des adversaires non moins érudits dans M. Fauriel et M. Ampère. Selon eux, ce qu'on appelle la langue romane n'est que le travail de transition par lequel du latin on est passé à ses dérivés, mais il n'y a pas eu un temps d'arrêt, une langue intermédiaire assez bien fixée dans ses formes grammaticales, pour qu'on doive admettre l'opinion de M. Raynouard. Cette supposition ne leur paraît d'ailleurs point absolument nécessaire pour expliquer l'étroite parenté des divers idiomes néo-latins. En effet la première altération générale que subit la langue latine fut sans doute partout à peu près la même, parce que des causes semblables agirent d'abord sur toutes les parties de l'empire ; mais bientôt des différences surgirent suivant les circonstances particulières qui vinrent influer sur chaque peuple. Nous en avons un exemple frappant dans les monuments qui nous restent de la langue *d'oc* et de la langue *d'oïl*. Cette dernière, moins harmonieuse, moins poétique, plus directement soumise à l'action des dialectes du Nord, semble être évidemment l'enfance de la langue française. En suivant son développement graduel, qui l'éloigne toujours plus de ses

sœurs, on peut reconnaître par quelles modifications successives elle a passé jusqu'au moment où d'importants travaux philologiques l'ont définitivement constituée. Long-temps abandonnée à sa marche naturelle, n'ayant d'autres guides que l'instinct et les besoins de la foule, elle est demeurée vague et incertaine dans sa syntaxe aussi bien que dans son orthographe. Chacun l'employait selon ses idées, selon les convenances de sa position ou de son but, et l'on peut dire que les ouvrages des écrivains de cette époque nous offrent un riche assemblage de matériaux nombreux et confus plutôt qu'une langue déjà formée. Cependant, sous cette apparence d'anarchie, on trouve certaines formes constantes, certaines tournures qui ont subsisté comme bases grammaticales, et qui constituent le véritable génie de la langue française.

C'est ce curieux travail dont M. Ampère entreprend de nous retracer l'histoire. Il commence par examiner les principes généraux de la transformation des langues, et, par le rapprochement des six idiomes qu'on peut regarder comme étant sortis de la même souche, il cherche à donner au lecteur un sentiment vif et vrai de ce qui s'est passé dans le travail de leur organisation, et à suivre le mouvement de la sève réparatrice dans les ramifications diverses de l'arbre néo-latin. Il reconstruit la grammaire dans tous ses détails, en s'appuyant sur des citations nombreuses qui présentent un grand intérêt. Examinant tour à tour chacune des parties du discours, il en détermine l'emploi, et montre comment les formes latines s'altérèrent petit à petit, à mesure que la langue vulgaire se développait. Cet ouvrage fort remarquable, plein d'une érudition réelle et de vues philosophiques très-ingénieuses, nous paraît donner à l'hypothèse de M. Ampère la plus grande probabilité.

Cependant M. Bruce-Whyte, qui vient de publier le premier volume de son *Histoire des langues romanes*, ne partage point cette manière de voir. Il rejette également le système de M. Raynouard, mais il pense retrouver dans les divers dialectes néo-latins les traces d'une langue-mère commune, antérieure à la domination romaine, qui s'est conservée dans le peuple, et, par son mélange avec le latin, a donné naissance à toutes les langues romanes. Cette opinion s'appuie principalement sur les rapports que l'auteur dit avoir trouvés entre les plus anciennes inscriptions d'Italie, telles que l'hymne d'Arval, les trois tables Eugubines, ou le monument d'Avella, et les vestiges qui nous restent des langues parlées avant le latin dans différentes autres provinces du vaste empire romain. A l'aide du gallois, du breton, du basque et du valaque, il prétend interpréter tout ce que ces vieux monu-

ments ont jusqu'ici présenté d'obscur et d'inintelligible. Ce fait lui semble offrir une preuve de l'existence de dialectes fort voisins les uns des autres, sortis déjà sans doute d'une souche commune, et qui expliquent parfaitement la parenté si remarquable des langues romanes. Ses recherches savantes méritent d'attirer l'attention de tous les hommes qui s'occupent de cette matière; mais nous ne voyons pas qu'elles avancent beaucoup la solution du problème, et, dans l'absence complète de documents propres à jeter quelque lumière sur cette hypothèse, nous croyons qu'il vaut mieux encore s'en tenir à celle de M. Ampère, le latin devant toujours être regardé comme une des sources principales des langues romanes, et son influence suffisant bien pour expliquer les relations intimes qui les unissent en une seule famille. Certainement d'autres dialectes y ont aussi contribué; ce n'est pas sans cause que la transformation a présenté plusieurs aspects différents suivant les pays où elle s'est opérée; il y a eu fusion d'éléments divers. Mais de ces éléments un seul est bien connu, le latin, et comme c'est aussi celui dont la part dans l'œuvre a été la plus belle et la plus importante, pourquoi refuserait-on de le reconnaître comme la souche principale des langues qui lui doivent évidemment la plupart de leurs formes grammaticales? L'influence des autres dialectes n'a été que secondaire et semble avoir contribué plutôt à faire diverger les différents dérivés du latin, en donnant à chacun d'eux un caractère particulier, suivant le lieu de son développement. Du reste le travail de M. Bruce-Whyte n'en est pas moins fort remarquable, et les recherches savantes auxquelles il se livre pour suivre la formation des diverses langues romanes présentent le plus haut intérêt. Ce premier volume renferme une foule d'aperçus nouveaux, une critique bien faite des travaux systématiques de certains philologues, et des notions curieuses sur la littérature de transition jusqu'ici peu connue ou mal étudiée, et qui peut cependant jeter une vive lumière sur la question qu'il s'agit de résoudre.

JOURNAL d'une résidence en Circassie pendant les années 1837, 1838 et 1839, par *F. St.-Bell*, armateur du *Vixen*; trad. de l'anglais par *L. Vivien*. 2 vol. in-8, fig. col., 22 fr. —Paris, Arthus Bertrand.

Le *Vixen* est ce vaisseau anglais qui fut capturé par les Russes comme soupçonné de porter des armes aux Circassiens. Cette affaire, qui semblait devoir amener un conflit entre les

deux puissances rivales, ne donna lieu à aucune réclamation de la part du gouvernement anglais. M. Bell s'en plaint avec amertume, car il prétend que son navire ne contenait qu'un chargement de sel, et que son expédition n'avait d'autre but que de chercher à ouvrir des relations commerciales avec la Circassie. Quoi qu'il en soit, l'armateur ne se laissa pas décourager par cet échec, il se munit de nouveaux moyens d'échanges, rassembla quelques compagnons et pénétra dans le pays dont on paraissait avoir voulu lui interdire l'entrée. Malgré ses prétentions à n'être qu'un simple négociant, M. Bell fut reçu par les chefs circassiens avec toute l'importance d'un agent politique, et se trouva de fait exercer une véritable mission qui justifie assez la conduite des Russes à son égard. En effet il n'est guère question de commerce dans sa relation, mais on voit qu'il prit une part fort active à toutes les mesures adoptées pour la défense du pays. Il exerça du moins une grande influence par ses conseils, et sa présence fut regardée par les Circassiens comme un gage de la sympathie du gouvernement anglais dont il semblait leur promettre l'assistance. Il est bien difficile d'apprécier ce qu'il pouvait y avoir d'officiel dans ce caractère, car les allures tortueuses de la politique ne se laissent pas deviner jusqu'à ce que leur but soit atteint, ou que du moins le succès en paraisse assuré. Mais le rôle choisi par M. Bell l'a placé de manière à bien étudier le pays qu'il parcourt, et, sous ce rapport, son journal présente une foule de détails du plus vif intérêt.

Les Circassiens possèdent les qualités qui distinguent presque partout les montagnards. Ils sont braves, simples, hospitaliers, amoureux de leur indépendance. Le tableau suivant que trace l'auteur de l'accueil qu'il reçut dans la famille chez laquelle il logea d'abord en donne une idée tout-à-fait favorable.

« La famille est revenue, et déjà on peut s'apercevoir d'un changement dans nos repas, bien qu'auparavant il n'y eût rien à dire ; ceci provient des petits soins plus attentifs des femmes, soins que je cours le risque de trouver bientôt importuns si je n'ai pas fréquemment recours au cheval qu'on tient toujours prêt pour la promenade. De nouvelles provisions de pasta et de viande cuite à l'étuvée ou rôtie, de pasta et de lait de chèvre, de pasta et de pain de maïs, avec du miel, m'arrivent coup sur coup jusqu'à satiété. J'ai eu, de plus, la visite d'une des filles, très-gentille personne de seize ans environ, m'a-t-on dit, avec un grand vase plein de noisettes et de noix : malheureusement je ne me trouvais pas là. Nous devons espérer que cette visite était tout-à-fait désintéressée ; car la franchise m'oblige de dire que la veille j'en

avais reçu une de la fille d'un noble des environs, qui est en visite ici (très-jolie personne, dont la tête et la poitrine étaient ornées d'une profusion de galons et d'autres ornements d'argent), laquelle m'avait aussi apporté un vase de noisettes et de noix, et à qui j'offris une paire de ciseaux. Ces deux jeunes filles désirent vivement aller à Stamboûl pousser leur fortune, ce que nous appelons être vendues comme esclaves, et, l'esprit tout rempli du tableau d'Allan, ce qui nous inspire une horreur mêlée de compassion.

« Le père de cette famille, un très-bon vieillard, me rejoignit hier au soir, après le coucher du soleil, là-bas dans la vallée où j'avais perdu mon chemin au milieu d'un labyrinthe de collines et de sentiers, et me ramena au logis. Un moment après il entra dans ma chambre, s'assit près de moi et me dit : Vous êtes mon fils, et cette maison n'est plus la mienne, mais la vôtre. — Il a dit vrai, ajouta le fils; car dès le premier moment où j'ai vu Yakûb-Bey, j'ai senti pour lui tout l'attachement d'un frère. »

Cette vie de famille, ces sentiments affectueux et naïfs contrastent singulièrement avec la barbare coutume de vendre les jeunes filles pour aller peupler les harems des riches musulmans. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les femmes regardent l'esclavage comme un sort heureux, comme le but favori de leur ambition. Pendant son séjour en Circassie M. Bell a eu maintes occasions d'observer ce curieux phénomène; c'est un trait de mœurs bien caractérisé, qui montre combien peu la civilisation a fait encore de progrès dans cette contrée.

L'aspect du pays est grandiose, riche en paysages accidentés qui rappellent les Alpes de la Suisse.

« Une grande vallée située du côté de l'est ayant été mentionnée durant le repas, je manifestai le désir de la voir. Quand nous fûmes levés de table, Hassan me conduisit au sommet d'une éminence peu éloignée, d'où la vue s'étend sur un magnifique panorama. Au nord-ouest s'élevaient de vertes collines parées de hameaux; puis la forêt de hêtres gigantesques, et, par une échappée, une portion de la mer, qu'en ce moment le soleil couchant transformait en une riche nappe d'or; au sud-est s'étend la vallée de Sûtcha, avec son torrent aux rives boisées, ses pâtures luxuriantes, ses vignobles, ses vergers et ses hameaux enserrés de collines d'apparence tout aussi fertile, au-dessus desquelles s'en élèvent d'autres couvertes de bois plus serrés, et que dominent comme dernière enceinte les masses vigoureusement accidentées de la chaîne centrale, avec leur étincelant manteau de neige. »

Le sol, en général fertile, ne demande qu'à être exploité.

On y trouve du fer, des sources d'eau minérale, et les graminées sauvages croissent en quelques endroits avec tant d'abondance et de vigueur qu'on dirait des champs cultivés. Mais la guerre ne permet pas à l'industrie de se développer. Le peuple, sans cesse obligé de veiller à sa défense, néglige l'agriculture, voit ses ports fermés au commerce, et le gouvernement n'a pas même le loisir de veiller à ce qu'on ne dilapide pas les richesses naturelles de ces vastes forêts, que la difficulté des transports fait consommer sur place avec une malheureuse profusion.

Il ne paraît pas y avoir d'administration bien régulièrement organisée. Les affaires du pays se traitent dans les assemblées ou congrès des chefs, qui se tiennent à des époques indéterminées, toutes les fois que le cas l'exige et que les circonstances le permettent. Ces congrès sont en même temps les seuls tribunaux qui existent, ce qui rend la justice bien faible et incapable d'exercer cette surveillance continuelle dont elle a besoin pour obtenir quelque résultat avantageux. Le défaut d'unité se fait sentir aussi dans la direction des opérations militaires. Une impulsion plus constante et plus ferme unie au courage dont les Circassiens ont donné tant de preuves leur assurerait bientôt la tranquille possession de leurs montagnes, qui par leur nature même offrent déjà des obstacles presque insurmontables à l'attaque. Pénétré de cette idée, M. Bell a cherché surtout à la leur inculquer, et ses efforts ont été dirigés vers des réformes essentielles dans l'organisation administrative. Mais, le gouvernement anglais ne jugeant pas convenable de lui prêter son appui, il a dû quitter le pays avant d'avoir pu réaliser ses vues. Cependant son séjour n'aura pas été inutile à la Circassie; il a obtenu l'institution de tribunaux plus réguliers, une division mieux entendue de l'autorité judiciaire; il a relevé le moral des habitants en leur faisant entrevoir les avantages qu'ils pourront retirer de relations plus directes avec l'Europe; enfin les détails qu'il donne sur cette contrée sont bien dignes d'exciter l'attention des spéculateurs, qui en ouvrant de nouveaux débouchés à l'industrie contribueront sans doute à faire pénétrer la civilisation dans ces montagnes et fourniront aux Circassiens de nouveaux éléments de bien-être et de liberté. Lors même, d'ailleurs, que toutes ses espérances seraient déçues, il n'en aurait pas moins rendu le plus éminent service à la cause qu'il plaide, en faisant connaître sous l'aspect le plus intéressant le peuple contre la bravoure duquel ont échoué jusqu'à ce jour les projets ambitieux de la Russie.

LETTRES écrites de Suisse avant 1780, recueillies par *J.-L. Moré*. — Genève, chez Jullien et fils. 2 vol. in-12, 6 fr.

Ce qui frappera d'abord tout lecteur en parcourant ces lettres, c'est qu'on n'écrivait pas trop bien le français en Suisse avant 1780. Nous avions pourtant déjà Rousseau; mais il paraît qu'on ne le lisait pas, ou que du moins on n'étudiait guère son style; car, sans parler des nombreuses incorrections qui fourmillent dans cet ouvrage, il est en général sans vie et sans couleur; la pâleur de l'expression éteint le sentiment qui vibre pourtant dans le cœur de l'écrivain; nul mouvement poétique ne vient animer les tableaux empruntés à la nature la plus pittoresque et la plus majestueuse. Nous ne savons pourquoi l'éditeur de ces lettres n'a pas employé son talent à en polir un peu mieux la forme. Est-ce par crainte de leur ôter cette teinte originale qu'on aime à retrouver dans de vieux souvenirs? Un pareil scrupule est fort respectable, sans doute, mais nous ne pensons pas que l'originalité consiste dans des fautes de grammaire, dans des hiatus pénibles à l'oreille, dans des tournures de phrases ambiguës qui échappent aisément à la plume dans l'abandon d'une correspondance familière, mais ne peuvent supporter l'épreuve de l'impression. Il lui était facile, d'ailleurs, sinon d'en faire un chef-d'œuvre, du moins d'en rendre la lecture plus agréable et plus attrayante. Les modifications devaient être d'autant mieux permises, que ces lettres n'offraient aucun trait caractéristique qu'on pût se croire obligé de respecter. Ce sont tout simplement des peintures de la vie de famille, dans lesquelles un père retrace à son ami l'image de son bonheur domestique et tous les détails de l'éducation qu'il donne lui-même à ses enfants. C'est de la bonne et saine morale; mais, justement à cause de cela, quelque peu d'élégance et d'ornement dans la forme n'eût pas été de trop. On regrettera cette négligence, parce que le fond est certainement inspiré par un cœur sensible et vertueux. L'écrivain doit être un excellent homme, un de ces êtres malheureusement trop rares, qui font honneur à l'espèce humaine dont ils semblent n'avoir emprunté que les facultés les plus généreuses, ne s'occupant qu'à faire le bien, et demeurant toujours étrangers aux petites passions ainsi qu'aux intérêts mesquins de l'égoïsme. On trouvera dans cette correspondance les meilleurs préceptes de l'éducation développés avec cet esprit de bienveillance et de douceur qui est l'expression la plus digne du vrai sentiment religieux. C'est sur la pratique constante de la charité, jusque dans les moindres relations de la vie sociale, que

l'auteur appuie l'éducation morale qu'il donne à ses élèves. Il s'attache surtout à développer chez eux le germe de la vertu, qui est aussi celui du bonheur. Il cherche moins à en faire de petits savants qu'à les rendre capables de devenir un jour de bons pères de famille, des citoyens utiles et dévoués à la patrie. Quelques incidents jetés au travers de cette existence paisible et retirée viennent fournir le canevas d'une espèce de petit roman, qui se termine de la manière la plus heureuse par plusieurs mariages, où le père voit, dans l'avenir assuré de ses enfants, la plus belle récompense de ses efforts. Ainsi que le dit M. J.-L. Moré : « Ces lettres, tracées sous les auspices de l'affection la plus sincère, laissent apercevoir à nu le cœur de l'homme. Ces confidences naïves de chaque jour, cette affection sans réserve comme sans arrière-pensée, ces épanchements sans limites qui ne manquent pas d'entraînement, enfin ces communications si douces, sont autant de motifs qui piquent la curiosité et font naître la bienveillance. » Si donc notre critique paraît sévère, ce n'est pas que nous refusions estime et sympathie à de pareilles tendances; mais la littérature genevoise a contre elle de grandes et de vieilles préventions qui lui imposent l'obligation de se tenir constamment sur ses gardes, pour ne pas donner raison aux attaques de ses détracteurs, et nous croyons remplir un devoir en étant toujours le premier à lui signaler franchement ses fautes.

HISTOIRE des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle; par *H. Roux-Ferrand*. Tome 6me et dernier. In-8, 7 f. 50 c. — Paris, chez Hachette, 12, rue Pierre-Sarrazin.

Ce volume, qui termine le grand ouvrage entrepris par M. Roux-Ferrand, renferme un précis rapide des principaux événements historiques depuis l'avénement de Henry IV jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est certainement l'une des périodes les plus remarquables de l'histoire de la civilisation. Les progrès de la science et l'élan imprimé par elle à l'industrie produisirent pendant ces deux siècles un immense développement matériel, qui, augmentant sans cesse le bien-être des classes roturières, préparèrent leur émancipation et leur triomphe sur une noblesse chez laquelle la corruption avait pris la place des plus antiques vertus. Une grande révolution s'opéra dans les idées. Après avoir abattu les dernières têtes de l'hydre féodale, la royauté absolue régna quelque temps avec éclat; puis, ce peuple, qui lui avait d'abord prêté son appui, fut bientôt fatigué de son joug pesant, et l'on vit

recommencer une nouvelle lutte qui ne put être terminée que par la complète victoire de ce qu'on appelait le tiers-état, c'est-à-dire la bourgeoisie, renfermant dans son sein tout ce qui restait encore d'éléments de vie et de force morale. Le cadre adopté par l'auteur est malheureusement trop restreint pour qu'on puisse bien suivre pas à pas la marche de la civilisation au milieu des vicissitudes diverses qu'elle eut à subir et des obstacles nombreux qu'elle dut vaincre. La France occupe peut-être trop de place dans ce tableau, où les autres Etats européens ne figurent que sur le second plan. Il nous semble aussi que M. Roux-Ferrand n'établit pas assez la différence qui sépare le progrès du perfectionnement, et oublie parfois que ce dernier seul constitue la vraie civilisation dont l'influence doit se manifester dans une sphère plus élevée que celle du bien-être matériel. Ce dernier sans doute ne lui est pas contraire et réagit même plus ou moins sur les tendances morales des peuples. Ainsi son développement a bien été accompagné de quelques idées grandes et fécondes, telles que la tolérance religieuse et la destruction des priviléges de caste ou de naissance. Cependant il est à remarquer que ces conquêtes de l'esprit humain sont encore vivement disputées et ne paraissent pas nécessairement liées à l'émancipation industrielle. En se plaçant surtout au point de vue de l'auteur, qui est dans le christianisme où se trouve, selon lui, l'élément civilisateur par excellence, on est frappé plutôt du peu de progrès qu'ont fait les principes chrétiens dans leur application à la vie politique ou civile. On les invoque bien de toutes parts, mais on ne se soucie guère de les mettre en pratique, et nous ne voyons pas que sous ce rapport la société soit maintenant beaucoup plus avancée que jadis. L'œuvre est à peine commencée; il est vrai qu'elle semble vouloir se continuer, et sans doute le premier travail était le plus difficile. Une fois les fondements solidement établis, l'édifice s'élèvera plus rapidement. M. Roux-Ferrand a foi dans l'avenir, et nous partageons ses espérances à cet égard. Mais nous eussions préféré dans son ouvrage moins d'éloges pompeux pour le progrès matériel et un peu plus d'efforts pour sonder les plaies de l'humanité, pour en indiquer la source et en chercher le remède. Il n'en offre pourtant pas moins un grand intérêt. C'est un tableau plein de vie, où les faits les plus importants de l'histoire sont habilement groupés avec tous les détails de mœurs que l'auteur a jugés propres à faire connaître l'état du peuple aux diverses époques. Une haute impartialité domine en général ses jugements, et le charme du style en fait une lecture agréable qui plaira sans doute aux gens du monde non moins qu'à ceux qui se livrent

aux études sérieuses et profondes. M. Roux-Ferrand semble promettre une nouvelle publication spécialement consacrée au travail de civilisation du XIXe siècle. Nous en prenons acte avec plaisir, car cela lui fournira l'occasion d'embrasser dans leurs résultats l'ensemble des faits qu'il n'a pu qu'exposer rapidement, et de compléter ainsi son œuvre dans sa partie la plus importante.

DESCRIPTION DES XXII CANTONS de la Suisse, par *C.-V. de Sommerlatt*; traduit de l'allemand par *C. Hebler*.— Berne, chez J. Schmid; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 gros vol. in-8, avec un joli atlas in-4. Prix pour Paris, 18 fr.

Cet ouvrage renferme à la fois une description intéressante de la contrée et des données statistiques sur chaque canton en particulier, avec un aperçu des diverses constitutions qui les régissent. Il est bien peu de pays qui offrent un aspect aussi varié que la Suisse, soit sous le rapport pittoresque, soit sous celui des institutions et des mœurs. Chacun des 22 États souverains qui la composent présente un caractère plus ou moins original, qui donne à son développement individuel des traits particuliers. On y trouve toutes les espèces de gouvernements, depuis la démocratie pure des cantons primitifs jusqu'aux formes semi-monarchiques de la principauté de Neuchâtel. On peut y étudier les résultats du système représentatif dans ses applications les plus diverses. C'est un théâtre borné sur lequel on peut facilement suivre et embrasser dans leur ensemble les conséquences pratiques de doctrines qui n'existent ailleurs qu'à l'état de théorie. Le résumé qu'en donne M. Sommerlatt est fort succinct sans doute, mais il permet d'établir une comparaison curieuse entre ces différentes expériences, et fournit du moins les éléments nécessaires pour se former une idée assez exacte des formes politiques de la Suisse. Il est fâcheux seulement que l'auteur n'ait pas toujours suivi dans son travail les documents les plus récents. Il est vrai que depuis quelques années les institutions cantonnales ont pris un caractère d'instabilité qui rend à cet égard l'exactitude très-difficile. Des changements complets s'opèrent si subitement qu'on ne peut en quelque sorte jamais espérer d'être à jour; ainsi son livre était à peine publié que voici le canton de Lucerne révolutionné par une révision qui impose à son gouvernement des tendances tout-à-fait opposées à celles qu'il avait naguère. Mais cela n'excuse pas M. Sommerlatt d'avoir omis les modifications apportées à la

constitution de Genève, qu'il expose telle qu'elle fut établie en 1814, et non point telle qu'elle est aujourd'hui. Cette négligence paraîtra d'autant plus extraordinaire qu'il nous donne bien la dernière constitution du Valais votée à la fin de 1840, et mentionne les événements qui ont agité cette année même le canton d'Argovie.

La statistique commerciale et agricole de la Suisse présente un grand intérêt. Ce n'est sans doute pas ce mouvement puissant et grandiose que la centralisation imprime à d'autres Etats ; mais on y voit l'activité individuelle se développer avec une ingénieuse habileté sous l'influence de la liberté la plus complète. Entouré de ses hautes montagnes, qui semblent l'isoler du monde, gêné de tout côté par les douanes de ses voisins, l'habitant des Alpes va chercher ses marchés au-delà des mers, et porte ses produits jusqu'au fond de l'Asie et de l'Amérique, où ils font souvent une concurrence redoutable à ceux des peuples européens qui par leur position semblent le mieux placés pour ne pas avoir à craindre une rivalité semblable. C'est le meilleur argument en faveur du principe si contesté de *laissez faire, laissez passer*. Tout esprit observateur reconnaîtra bientôt que la Suisse doit sa prospérité à son respect pour la liberté du commerce, et il sera naturellement amené à conclure que, si ce principe était plus généralement admis, on éloignerait ainsi, pour long-temps du moins, les causes du malaise social dont on se plaint maintenant avec tant d'aigreur. Pour toutes les questions de science sociale, la Suisse nous paraît offrir un champ d'étude fort intéressant et jusqu'ici beaucoup trop négligé. C'est pourquoi nous accueillons avec joie toutes les publications propres à répandre des notions plus vraies sur ses institutions, ses besoins et ses ressources. L'ouvrage de M. Sommerlatt, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes, contribuera certainement à ce but désirable; aussi nous remercions M. Hebler de l'avoir mis par sa traduction à la portée du public français. L'atlas qui l'accompagne est d'une exécution remarquable. L'aspect du pays y est fort bien rendu, avec ses chaînes entrelacées de montagnes, ses vallées riantes, ses forêts et ses lacs. Le voyageur y trouvera tous les détails nécessaires pour le guider dans ses courses, s'il veut voir la contrée ailleurs que sur les grandes routes et s'écarter de l'itinéraire habituel suivi par les touristes.

VIE DE HENRI MONDEUX, jeune pâtre mathématicien, par *H. Barbier*. — Paris, chez Appert, 54, passage du Caire, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. In-18, 50 c.

Henri Mondeux est ce petit phénomène qui fut présenté naguère à l'Institut, et dont l'étonnante faculté calculatrice fit l'objet d'un intéressant rapport de M. Cauchy. C'est en gardant les vaches dans les plaines du Cher que le petit pâtre, sans savoir ni lire, ni écrire, s'exerçait à compter avec de petits cailloux; puis bientôt les cailloux lui devinrent inutiles parce que sa mémoire, dirigée sur cet unique objet, prit un développement extraordinaire. Son plaisir était, lorsqu'il rencontrait quelqu'un, de lui demander son âge, et, moyennant quelques sous, il traduisait de suite les années en minutes et en secondes. Un instituteur de Tours, M. Jacoby, ayant entendu parler de Henri Mondeux, se mit à sa recherche; puis, après avoir éprouvé lui-même sa singulière capacité pour le calcul, le prit en affection et résolut de lui fournir les moyens de cultiver une intelligence si remarquable. Grâce à ce digne philanthrope, le petit pâtre a quitté ses vaches pour le collége, ou du moins pour recevoir une éducation libérale. Il sera curieux de voir si ce génie précoce portera tous les fruits qu'il semble promettre. Déjà d'autres phénomènes du même genre se sont produits sans qu'il en soit rien résulté pour la science: Henri Mondeux sera-t-il plus fécond? On ne peut encore le juger, car c'est à peine s'il a eu le temps d'apprendre à lire; mais un fait assez singulier c'est que sa mémoire, si forte pour retenir les chiffres les plus compliqués, se montre rebelle à toute autre espèce de souvenir, et qu'on n'a pu lui faire apprendre, par exemple, les noms des figures géométriques. A côté de quelques détails assez insignifiants, cette notice renferme le rapport de M. Cauchy et l'énoncé des principaux problèmes que l'enfant a résolus avec une promptitude qui met en défaut toutes les hypothèses par lesquelles on voudrait expliquer cette faculté prodigieuse. Son portrait, quoique grossièrement exécuté, annonce une physionomie pleine d'intelligence et de vivacité. A la suite du rapport de l'Institut, l'éditeur a joint les témoignages d'admiration inscrits sur l'album d'Henri Mondeux par une foule de gens de lettres et autres personnes de distinction. On y remarquera surtout un fragment turc de Nouri-Effendi, l'ambassadeur de la Sublime Porte.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE CLERGÉ FRANÇAIS A ROME, par *G. d'Alcy*. — Paris, chez Challamel, 4, rue de l'Abbaye. In-8, 1 fr.

L'auteur de cet écrit attribue au clergé français l'intention d'introduire certaines réformes dans le catholicisme, de le ramener à la simplicité primitive de l'Eglise chrétienne, et de le mettre en même temps mieux en harmonie avec les idées de progrès et de liberté qui agitent tous les esprits. Par ce moyen il ressaisirait l'influence puissante qu'il possédait jadis, et s'en servirait pour calmer les passions, concilier les partis, rétablir l'ordre et l'obéissance aux lois. Ce serait la réalisation des belles théories développées dans le journal *l'Avenir*, par M. de Lamennais, dont les élèves continueraient la tâche que des circonstances particulières l'ont empêché d'accomplir lui-même. Dans ce but, M. Lacordaire entreprend de ressusciter l'ordre des prêcheurs dominicains ; il a réuni quelques jeunes ecclésiastiques qui se préparent dans la retraite de Monte-Mario, par de profondes études, à ce nouvel apostolat. Leur désir est de pouvoir fonder à Paris une seconde Sorbonne, où ils viendront professer la science humaine, le progrès de la liberté uni au catholicisme le plus pur, travailler à répandre le christianisme par la diffusion des lumières. Assurément on ne peut qu'applaudir à de semblables projets. L'urgence d'une réforme est assez généralement sentie, et, pour être efficace, il faut qu'elle surgisse du sein même du clergé catholique. Mais Rome y consentira-t-elle, et, si elle s'y refuse, seront-ils assez hardis pour commencer la lutte, assez forts pour la soutenir? L'avenir seul pourra répondre à ces deux questions. En attendant, le début de M. Lacordaire dans l'église de Notre-Dame nous semble assez peu propre à inspirer une bien grande confiance. Ce n'est pas là le langage d'un réformateur ; il y a dans son sermon plus de charlatanisme que de véritable talent ; la flatterie est sans doute un levier avec lequel on remue la foule, mais nous ne voyons pas comment on peut l'employer à lui faire accepter les doctrines chrétiennes. Peut-être le prédicateur a-t-il voulu seulement s'assurer ainsi un bienveillant accueil, et préparer les voies pour rendre plus facile l'accomplissement de son œuvre, lorsqu'il croira le moment venu d'exécuter son plan de réforme. Peut-être a-t-il jugé néces-

saire de faire d'abord écouter sa voix avec faveur, afin de poser en quelque sorte les premières bases de l'autorité qu'il veut prendre. Quoi qu'il en soit, on suivra sans doute avec intérêt ce mouvement, qui, s'il est bien dirigé, peut produire des conséquences fort graves, et la brochure de M. d'Alcy renferme des détails curieux sur son origine ainsi que sur la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour. C'est un article extrait de *la France littéraire*, recueil périodique publié sous la direction de M. Challamel, qui se distingue par des travaux remarquables et importants.

COURS philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes, par *J.-M. Ragon*. — Paris, chez Berlandier, 4, rue Chilpéric. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Il y a long-temps que les mystères de la franc-maçonnerie, ainsi que ceux de beaucoup d'autres sociétés du même genre, ne sont plus que le secret de la comédie. Aussi le livre de M. Ragon n'offre-t-il pas sans doute le même attrait de curiosité qui se serait attaché jadis à de semblables révélations. Mais l'auteur s'est proposé un but plus noble. Il a pensé faire une chose utile en expliquant le sens de ces symboles en général si peu compris par ceux mêmes qui s'en servent, et en cherchant à montrer par l'histoire de leur origine comment ils ont contribué à propager et à conserver des doctrines qui sans eux n'auraient pu venir jusqu'à nous au travers des siècles, se maintenant intactes en présence des variations perpétuelles de l'esprit humain. C'est sous ce point de vue que son cours a mérité l'approbation de plusieurs loges qui en ont autorisé la publication, et qu'il obtiendra celle de tous les hommes éclairés. Aujourd'hui le mystère n'est plus une condition d'existence pour la maçonnerie. Au contraire, elle ne peut espérer encore quelque durée qu'en soumettant ses moyens et son but au critère de la publicité, qu'en avouant franchement ses doctrines, et en mettant ainsi tout le monde à même d'apprécier leur valeur. C'est d'ailleurs la méthode la plus sûre de combattre les abus qui se sont glissés dans la plupart des associations. Ne comprenant plus le véritable sens des signes mystiques, dans lesquels on semblait ne plus voir que des jouets propres à satisfaire la vanité ou le goût du merveilleux si naturel à l'homme, on s'est de plus en plus éloigné des règles de l'institution primitive. Les grades ont été multipliés avec profusion, et trop souvent les loges se sont changées en salles de festin, où l'on ne venait guère que pour

fêter l'entrée de quelque nouveau frère auquel la maçonnerie n'était présentée que comme une joyeuse réunion de bons vivants. Pour que le symbole reprenne vie et force, il faut prouver qu'il est autre chose qu'une vaine pratique sans signification morale. C'est là ce que M. Ragon entreprend de faire. Il s'attache à interpréter la portée philosophique de la maçonnerie. Le déisme et la fraternité sont les deux principes sur lesquels elle repose; ce sont les éléments de sa foi et de son culte. Rechercher la vérité en s'approchant de Dieu par la méditation, réunir tous les hommes en une seule famille qui l'adore comme un père tout-puissant et tout bon, tel est son but. Les formes symboliques adoptées dès l'origine pour donner en quelque sorte à ces idées un corps palpable et les rendre ainsi plus frappantes, tout en leur conservant un caractère mystérieux propre à imposer au vulgaire, furent empruntées aux religions de l'antiquité. M. Ragon en retrouve l'origine dans les initiations de l'Égypte, ainsi que dans celles de la mythologie grecque. Il se livre à ce sujet à des recherches assez curieuses. Mais on lui reprochera sans doute d'avancer parfois un peu légèrement des assertions qui ne semblent pas bien prouvées, et qui auraient besoin de s'appuyer sur une érudition plus profonde. C'est un défaut inhérent presque toujours à la publication de cours tels qu'ils ont été professés. On ne se rend pas bien compte de la différence qui existe entre un discours parlé et un discours écrit, on oublie que dans celui-ci l'auteur doit se présenter armé de toutes pièces, parce que son livre devra soutenir avec ses seules ressources les attaques de la critique; tandis que, dans le premier, c'est au contraire lui qui possède seul la parole, et qu'il n'a pas de contradicteurs à redouter. Cependant, quoique ce cours soit peut-être trop délayé dans une phraséologie qui supporte difficilement l'impression, nous pensons qu'on ne le lira pas sans intérêt. Il offre une histoire assez complète de la maçonnerie dans toutes ses phases, dans tous ses grades, et l'on ne peut qu'approuver les efforts de l'auteur pour ramener cette institution au but élevé qui fut jadis l'objet de ses travaux. Sans doute l'importance des sociétés secrètes a bien diminué depuis que les idées de tolérance et de liberté se sont répandues dans le monde, mais le principe de l'association est encore aujourd'hui le plus puissant auxiliaire du progrès, et l'on s'accorde généralement à reconnaître que c'est dans la fraternité que peut se trouver le meilleur remède aux maux de l'état social. La maçonnerie semble donc posséder dans son sein le germe d'une existence nouvelle qui pourrait par son action salutaire exercer sur l'avenir l'influence la plus heureuse. C'est une vieux lien qui embrasse le monde,

et dont les nœuds ne demandent qu'à être un peu resserrés pour servir de base à l'association universelle de toutes les intelligences dans la poursuite du bien général, du perfectionnement moral de l'humanité entière. Certes un si beau projet est digne d'être encouragé; mais c'est une réforme bien difficile, et quand on voit ce qu'est devenue presque partout la maçonnerie, on a de la peine à croire le succès possible; car, lorsque des symboles ont perdu leur sens mystérieux et le prestige qui s'y attachait, ce ne sont plus que des jouets puérils auxquels on ne peut plus guère rendre une signification utile, une puissance efficace. Une fois la statue brisée, il vaut peut-être mieux balayer ses débris que de chercher à raccommoder le dieu mutilé par la foule.

LES FORÇATS, considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel, observés au bagne de Toulon; par le docteur *H. Lauvergne*. In 8, 7 fr. 50 c. — Paris, J.-B. Baillière.

Voici une publication curieuse; l'auteur se trouvait placé, comme médecin en chef de l'hôpital des forçats, de la manière la plus favorable pour recueillir de nombreuses observations. Aussi son livre est-il riche en faits intéressants. Mais malheureusement, trop préoccupé de vues systématiques, M. Lauvergne nous semble être parti d'idées préconçues, de principes arrêtés dont il cherche le triomphe plutôt qu'il ne demande à l'expérience de le guider sur la route du vrai. Pour un observateur, rien n'est plus dangereux que cette tendance à faire plier les faits devant les exigences d'un système. On les dénature ainsi facilement, et l'on perd de vue l'ensemble de leurs résultats pour ne s'attacher qu'à ceux qui semblent rentrer dans le champ des hypothèses qu'on a d'abord posées *a priori*.

M. Lauvergne nous a involontairement rappelé le docteur Craniose avec ses crânes de gredins. La phrénologie est l'objet de toutes ses pensées, et l'on voit que la principale partie de ses études sur les galériens consiste à tâter leurs têtes. Il est vrai qu'il n'y trouve pas d'abord toutes bosses voulues, mais par d'ingénieuses combinaisons il arrive toujours à conclure que la science phrénologique a raison, et que par conséquent la justice qui ne tient nul compte des formes cérébrales a souvent tort. Une pareille tendance nous paraît dangereuse par les conséquences qu'on en peut tirer, et qui ne sont guère favorables au maintien de l'ordre social. Cependant, hâtons-nous de le dire, l'auteur ne passe pas les bornes

d'une sage modération ; il émet seulement des doutes et insiste avec force sur la nécessité de prévenir, par une bonne éducation morale, des délits qu'il est fâcheux d'avoir à punir. D'ailleurs sa phrénologie est éminemment spiritualiste, et il ne considère l'organe cérébral que comme l'instrument de l'âme dont il fait ressortir la nature supérieure et immatérielle, en nous la montrant plus pure et comme soudainement illuminée par une lumière céleste, lorsqu'au moment de la mort elle paraît déjà dégagée de ses liens corporels, survivant aux instincts brutaux qui jusqu'alors avaient étouffé sa voix. Il est fort intéressant d'entendre un médecin exposer à ce sujet les résultats de sa longue pratique auprès du lit des moribonds. L'agonie du forçat est pour M. Lauvergne une source féconde d'inductions ingénieuses et pleines d'élévation.

Nous citerons aussi la manière originale et vraiment remarquable dont cet écrivain juge l'influence de la littérature moderne. Il condamne sévèrement le dévergondage de l'imagination dont l'action lui paraît plus funeste qu'on ne pense. Son expérience l'a mis à même d'en apprécier souvent les déplorables résultats, et sa parole doit bien avoir quelque poids, car le médecin qui comprend sa mission connaît mieux que nul autre les rapports intimes de l'esprit avec la matière.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

MANUEL DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE de toutes les Confessions chrétiennes, par M. *Ferd. Walter*, professeur à Bonn ; traduit de l'allemand sur la 8me édition (publiée en 1839) par *A. de Roquemont*, docteur en droit. — Paris, 1840. 1 vol. grand in-8.

Le droit ecclésiastique ou canonique a pris de nos jours une grande importance. Tandis que dans les pays non catholiques les églises se fractionnent, se disséminent, se multiplient et visent à une indépendance des institutions politiques qui affaiblit leur action sur les masses, Rome relève sa bannière, rallie autour du trône pontifical les catholiques de toutes les nations, se reconstitue dans une imposante unité, et, par sa puissante hiérarchie, ne tend à rien moins qu'à reconquérir son antique suprématie en asservissant tous les pouvoirs civils. Cette incontestable recrudescence de l'influence catholique dans toute l'Europe est un spectacle qui doit faire profondément réfléchir ceux qui vivent dans la

commode confiance « que l'esprit de liberté, que les progrès » de la raison ne pourraient plus de nos jours rétrograder. »

Mais, pour apprécier toute l'imminence du danger, pour comprendre toute la portée des actes de cette Eglise qui avance toujours, même au milieu de ses apparents revers, et qui profite avec tant d'habileté des fautes de ses adversaires sans souffrir en rien de celles de ses adhérents,.... il manquait un ouvrage qui pût d'un seul coup d'œil nous apprendre ses moyens et son but, son organisation et ses prétentions, ses droits et ses pouvoirs, qui présentât en un mot le droit canonique dans toute *sa pureté historique*. Cet ouvrage, M. le professeur Ferdinand *Walter* de Bonn l'a accompli avec une supériorité qui le place au premier rang parmi les plus éminents canonistes; son livre parut en 1821; la quatrième édition, publiée en 1829, était déjà un ouvrage tout nouveau; mais la huitième, qui a paru en 1839, a subi encore de plus grandes améliorations, et c'est d'après cette dernière édition qu'est faite la traduction française qui vient de nous être donnée, dit-on, avec la coopération de l'auteur.

Le titre annonce un *Manuel du droit ecclésiastique de toutes les communions chrétiennes*. En effet, l'on retrouve dans plusieurs chapitres de l'ouvrage des notions intéressantes et curieuses sur les Eglises réformées, presbytériennes ou épiscopales, et sur l'histoire de l'Eglise grecque; mais c'est au droit ecclésiastique catholique que l'auteur s'est principalement attaché. Ce droit y est développé dans toute son étendue, et tel que l'Eglise l'a enseigné elle-même, que ses enseignements aient été ou non reconnus par le pouvoir séculier.

Tout l'ouvrage est divisé en huit livres. Dans le premier livre sont exposées, comme dans une sorte d'introduction, les doctrines générales qui servent de base à tout le sujet. C'est dans ce livre que l'on traite des Rapports de l'Eglise avec l'Etat. — Les *Sources du droit ecclésiastique* font l'objet du deuxième livre. L'histoire de ces sources y est traitée avec une érudition et une sagacité admirables. Nous signalerons particulièrement les §§ 89 à 93 sur le recueil des *Fausses décrétales* et sur l'auteur probable de ce recueil — Le livre troisième retrace la *constitution de l'Eglise*, les attributions du pape, celles des conciles, les droits qui résument la suprématie des successeurs de saint Pierre, ceux des cardinaux, des archevêques, évêques, chapitres, curés, etc. Les deux derniers chapitres de ce livre sont consacrés à la constitution de l'Eglise d'Orient et à celle des Eglises protestantes. — L'Eglise constituée, l'ordre logique des idées appelait l'auteur à s'occuper de son administration; c'est le quatrième livre intitulé : *Du Gouvernement ecclésiastique*; toutes les attri-

butions du gouvernement ecclésiastique y sont traitées avec soin : administration des sacrements, enseignement, conservation de la pure doctrine et de la discipline. Or, sous cette acception générale de la *discipline*, l'on comprend tous les modes d'action du pouvoir ecclésiastique sur ce qui est du domaine de l'Eglise : juridiction, tribunaux, procédure, peines, et enfin le système des impôts. — Le cinquième livre traite *du clergé*, le sixième des *biens ecclésiastiques*. Le septième livre, sous le titre un peu germanique *De la Vie dans le sein de l'Église*, s'occupe des actes du culte en général, de l'entrée dans l'Eglise, du mariage, du droit matrimonial et de la mort chrétienne. Dans un dernier chapitre de ce livre, l'auteur passe brièvement en revue les *institutions spéciales* qui sont sous le patronage de l'Eglise : établissements de bienfaisance, ordres religieux, confréries, ordres de chevalerie, établissements pour l'enseignement de la jeunesse, etc.... — Enfin, dans le huitième livre, l'auteur a résumé, dans un tableau présenté avec concision et habileté, toutes les améliorations, tous les progrès qu'il attribue à l'influence de l'Eglise sur toutes les *parties du droit séculier* et sur le droit des gens, et sur le droit public, et sur le droit pénal, et sur le droit civil. Il termine cette énumération par la citation suivante empruntée à Novalis, et qui sert de conclusion à tout l'ouvrage : « L'ancienne foi catholique est le christia-» nisme vivant et en action. Son omni-présence dans la vie, » son goût pour les arts, sa profonde humanité, l'inviolabilité » de ses mariages, sa douce accessibilité, son amour pour la » pauvreté, l'obéissance et la fidélité, rendent impossible de » méconnaître en lui la vraie religion, et forment la base de » sa constitution. »

Tel est le plan de ce grand ouvrage.

Deux choses y fixent surtout notre attention : sa *méthode* et sa *tendance*.

Quant à la *méthode*, le Manuel du Droit ecclésiastique de M. Walter mérite les plus grands éloges. L'auteur a su s'affranchir entièrement de la fausse direction que l'esprit de système imprime si souvent aux érudits allemands, et que l'étude du droit ecclésiastique avait généralement suivie dès la fin du XVIIIe siècle. Les auteurs qui écrivaient sur cette branche du droit, partaient ordinairement d'un point de vue philosophique emprunté à l'école de Kant. Ils admettaient un *droit ecclésiastique naturel*, déduit de principes *a priori*, et auquel ils subordonnaient de gré ou de force toutes les dispositions du droit positif; puis ils rejetaient comme suranné tout ce qui ne se conciliait pas avec la *science pure*, c'est-à-dire telle qu'ils l'avaient imaginée. Le Manuel de feu *Schmaltz*, profes-

seur de droit ecclésiastique à Berlin, est encore, dans l'édition de 1834, absolument conçu d'après les errements de cette méthode. M. Walter est entré dans une meilleure voie; à lui l'honneur d'avoir soumis le premier cette branche importante du droit à la vraie *méthode historique* qui a déjà fait faire de si grands progrès au droit public de l'Allemagne et au droit romain. Dans aucun autre ouvrage l'histoire du droit ecclésiastique n'est exposée avec plus de sagacité que dans le sien. On peut le dire sans exagération, le Manuel du Droit ecclésiastique, sous le rapport de la méthode, est un chef-d'œuvre de conception et d'exécution.

Mais *quant à la tendance*, elle est loin d'avoir, au même degré, droit à notre sympathie; il est aisé de reconnaître, en effet, que cette tendance est essentiellement catholique, et que ce n'est pas à tort que l'épithète d'*ultramontain* a été appliquée à l'auteur par plusieurs canonistes allemands. Toutes les profondeurs de la science, toutes les ressources d'un immense talent sont employées dans cet ouvrage avec une modération apparente et avec la plus rare habileté, à consolider les efforts du parti qui s'est donné la mission de rétablir en Europe l'influence politique de la cour de Rome. Or, le point de départ de ce parti remuant et audacieux, ce sont les doctrines de Van Espen; ses appuis, les journaux de *Goerres* et de *Philipps*; ses conquêtes d'hier, la Belgique; d'aujourd'hui, la Bavière; de demain, la France. L'Allemagne s'ébranle en sa faveur : le système de Joseph II, si habilement défendu par *Febronius*, l'évêque de Trèves, et qui établissait la subordination de l'*Eglise à l'Etat*, a perdu, même au sein de l'Autriche, un grand nombre de partisans. Les principes de l'Eglise gallicane, qui semblaient pour un temps prévaloir dans plusieurs parties de l'Allemagne, sont aux prises avec les doctrines ultramontaines et ne se signalent guère que par des défaites; et cependant, à Bonn même, l'un des collègues de M. Walter, *Droste Stukhof*, professe ces principes avec une grande distinction; *Brendel*, à Wurtzbourg, et surtout le célèbre *Eichorn*, leur ont donné l'appui de leur talent et de leur vaste érudition. Ainsi, la lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir séculier s'agite maintenant dans le sanctuaire ordinairement si paisible de la science, et la cause du pouvoir spirituel a acquis dans M. *Walter* un athlète vraiment redoutable. Mais, peut-on se demander, quel est son but, où veut-il nous conduire? Il va nous l'apprendre lui-même dans le § 45 qui termine son chapitre des *Rapports de l'Eglise avec l'Etat*; au milieu des ménagements auxquels l'obligent ses prétentions à l'impartialité historique, il n'est pas difficile de voir où sont ses vœux et ses espérances :

« L'Eglise exercera-t-elle encore, dans une activité libre » de toute entrave, sa force régénératrice sur l'Europe vieillie, ou bien le christianisme, toléré et pratiqué simplement » comme mode usité d'éducation pour les masses grossières, » ou comme pieuse occupation pour quelques âmes religieuses, se dessèchera-t-il dans le mécanisme des constitutions » modernes, ou se perdra-t-il dispersé en une infinité de » sectes ? Ce sont les grandes questions du temps, questions » où l'homme d'Etat, qui envisage le bonheur des générations futures, doit s'affranchir des formules de l'école et » des froides insinuations d'une politique irréligieuse pour » s'élever aux grandes leçons de l'histoire. Inspirer à l'Eglise » après tant de tempêtes un sentiment de sûreté et d'aisance, » fortifier sa considération en reconnaissant ouvertement ses » droits et ses libertés, consolider sur cette base le principe » partout chancelant de l'autorité, faire fleurir par la sève » intarissable du christianisme les vertus civiles, les bonnes » mœurs, l'humanité, ainsi que la beauté et le charme de la » vie, voilà ce que des voix émues signalent comme les seuls » remèdes contre l'assoupissement général qui nous menace » et un avenir glacé par l'incrédulité et l'égoïsme. Cette tâche » est pénible dans les contrées où, comme en Autriche, le » clergé, habitué à une tutelle devenue pour lui commode et » presque nécessaire, peut à peine s'élever à l'idée d'une » situation différente; la perspective est plus triste encore » dans les pays comme la Suisse, l'Espagne et le Portugal, » où des gouvernements de révolution pratiquent de nouveau » contre l'Eglise les artifices usés depuis cinquante ans; là » sont inévitables des luttes et des réactions violentes. Enfin, » en France et en Belgique, où l'Eglise, au milieu des débris » du passé et des fausses doctrines de l'indifférence, a du » moins sauvé l'avantage d'une existence indépendante, la » tâche du clergé est de suivre paisiblement sa carrière, étranger aux divisions politiques, guidé par la vertu, la science » et la prudence, et d'attendre, résigné, le temps où la religion sera rappelée dans le conseil des princes. »

O. *professeur.*

COURS DE LÉGISLATION PÉNALE COMPARÉE. Introduction historique; Histoire du droit criminel en Europe depuis le XVIII[e] siècle jusqu'à ce jour, par M. *Ortolan;* Analyses du cours de 1839-1840, recueillies et publiées par *M.-G. Narjot.* — Paris, chez Joubert. 1 vol. in-8, 4 fr. 50 c.

M. le professeur Ortolan se distingue par sa parole bril-

lante et pleine d'images, qui donne à son enseignement beaucoup de vie et d'attrait. Mais cette qualité principale disparaît dans un extrait aussi rapide que celui-ci, qui n'en offre en quelque sorte que le squelette dépouillé de tous les charmes de la forme. En autorisant une semblable publication, l'auteur fait preuve d'abnégation, car il sacrifie une bonne part de sa renommée au désir d'être sans doute plus utile à ses élèves. C'est un recueil de notes qui manquent un peu de liaison et ressemblent plutôt à une table des matières qu'à un cours complet et bien suivi. Les aperçus ingénieux, les vues originales du professeur, exposées presque sans aucun développement, se pressent comme autant d'axiomes qu'il faut accepter ou rejeter sans discussion possible, puisque les moyens manquent pour en apprécier la portée. L'analyse peut bien être fidèle, on croit que le rédacteur cherche toujours à reproduire les paroles mêmes du maître; mais sa concision nuit beaucoup à la clarté, et ce style constamment tendu, ces assertions qui se succèdent sans preuves ni suffisante évidence, ces éloges flatteurs que l'élève adresse à chaque instant à son professeur, fatiguent singulièrement l'esprit et ressemblent trop au langage pompeux du charlatanisme. Il est vrai que pour ceux qui ont suivi les leçons du professeur l'effet n'est pas le même, parce qu'ils y retrouvent les principaux points de son argumentation et peuvent ainsi facilement se rappeler tous les développements qui les accompagnaient. Mais le public, qui ne peut juger le cours de M. Ortolan que d'après ce résumé, sera sans doute peu satisfait d'une semblable rédaction. C'est fâcheux, car une matière aussi riche et aussi neuve méritait d'être traitée avec plus d'étendue. Le simple énoncé des têtes de chapitres suffit pour en faire comprendre toute l'importance. L'étude comparée des législations pénales est féconde en résultats du plus haut intérêt, non-seulement pour les jurisconsultes, mais encore pour tous les hommes qui s'occupent de science sociale ou qui aiment à suivre la marche de l'humanité dans les diverses voies de son développement. Le professeur commence par exposer les principes fondamentaux de cette étude : il établit que le droit est une science cosmopolite qui ne saurait se borner à un seul peuple ou à une seule époque, mais qui se fonde sur l'étude générale de l'homme en société, et se rattache par une foule de liens à toutes les autres sciences. Il donne un aperçu encyclopédique du droit et des sciences auxiliaires, dont les principales sont la philosophie, la physiologie et l'économie politique. Ensuite il passe à l'histoire de la législation et cherche à découvrir la loi du développement humanitaire, qu'il décompose en quatre lois, savoir:

loi de génération, propagande humaine, similitude entre les nations, et loi finale ou le progrès; puis il montre la vérification de ces lois dans les institutions politiques, ainsi que dans ce qui concerne la pénalité et la procédure pénale. Une fois ces préliminaires posés, il entre en matière par l'examen des institutions pénales en Europe au XVIIIe siècle, signale la réaction que cette époque vit s'opérer contre le droit criminel alors existant, ainsi que le mouvement de réforme auquel la révolution de 1789 vint donner un élan vigoureux, et suit ses phases diverses sous l'empire, sous la restauration et depuis 1830, en indiquant l'influence exercée sur le reste de l'Europe par ces grands événements. Enfin il termine par un exposé de l'état actuel de la science philosophique et de la jurisprudence en matière de droit criminel, dans tous les pays européens. On voit combien est vaste le champ qu'il parcourt et quelle abondante moisson peut y recueillir un esprit ingénieux qui joint le talent de l'observation à un savoir profond et varié. M. Ortolan apporte dans ce travail un zèle et une ardeur bien propres à stimuler ses élèves, à leur faire aimer la science, à réveiller chez eux une émulation féconde. Son imagination vive et hardie l'entraîne sans doute parfois à risquer des hypothèses téméraires qui ne tiendraient peut-être pas devant une discussion sérieuse; mais une pareille tendance, si elle a quelques inconvénients, présente aussi des avantages précieux. Elle inspire le goût de l'investigation, rompt les lourdes chaînes de la routine, et habitue l'esprit aux spéculations philosophiques en leur montrant la théorie comme la véritable source de tout progrès, comme l'âme de la science. La critique peut combattre ses idées, mais elle doit reconnaître que son enseignement est plein de vie et tend à imprimer une direction nouvelle à l'étude du droit.

DE LA RECONSTITUTION rationnelle des nationalités européennes, par un correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. — Paris, 13, rue des Beaux-Arts. In-12, 1 fr. 50 c.

Rien n'est plus curieux que l'aplomb avec lequel les écrivains politiques disposent à leur gré des peuples et des pays, effaçant d'un trait de plume la division actuelle des États, et reconstituant d'un autre trait de plume des nationalités qu'il leur plaît d'appeler rationnelles, des habitudes, des institutions, des mœurs, des sympathies et de la religion des peuples, ils ne s'inquiètent guère, ou du moins, dans les

vues générales qu'ils embrassent, les détails sont complètement négligés. L'auteur de cette brochure partage les nations européennes en deux ou trois grandes divisions, dans lesquelles viennent se noyer toutes les petites nationalités dont il sacrifie sans pitié les intérêts à l'établissement de son système. Il forme trois groupes, savoir : les peuples de la race slave, ceux de la race germanique et ceux des races plus méridionales, qu'il réunit autour de la France. A chaque groupe il attribue des institutions communes, un gouvernement unique, et fait disparaître tous les développements particuliers qui donnent aujourd'hui à l'Europe un aspect si varié. Suivant lui, cette reconstitution serait très-favorable aux intérêts généraux de l'humanité, aux progrès de la civilisation, et promettrait à l'Europe les plus hautes destinées. Mais nous doutons fort que la liberté s'en trouvât bien, et, ce qu'il y a de sûr, c'est que le despotisme le plus absolu serait seul capable de passer le niveau sur toutes les différences qui séparent tant de petits peuples les uns des autres, de les étouffer sous un joug uniforme et d'établir cette grande unité qui, en dépit des liens d'une commune origine, n'existe, quoi qu'on en dise, ni dans les mœurs ni dans les idées.

L'auteur appuie bien son projet sur la recherche des frontières naturelles, mais c'est encore un terme fort élastique, et l'on sait que tel peuple auquel on dirait de choisir ses frontières naturelles pourrait les reculer jusqu'au bout du monde sans manquer de raisons excellentes pour prouver que c'est là que se trouvent les plus naturelles. Le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* écrit en homme qui possède fort bien son sujet, et qui est depuis long-temps habitué à traiter de semblables questions; mais nous ne saurions partager ses vues, et nous espérons bien qu'elles ne se réaliseront jamais.

DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF en France et en Angleterre, par M. de Carné. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Ce qui se passe depuis dix ans en France paraît peu propre à gagner des partisans au système représentatif, tel du moins qu'il se présente dans les conditions de la monarchie constitutionnelle. Cette instabilité perpétuelle des hommes et des choses, cette agitation incessante, ces luttes passionnées qui n'ont le plus souvent pour mobile que les intérêts les plus mesquins et les moins nationaux, finissent par inspirer un profond dégoût. Dans l'impossibilité d'asseoir ses convictions sur des principes certains, de concilier les vues théoriques avec

les faits que fournit l'application, le doute s'empare des esprits, et l'on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque inquiétude sur l'avenir de ces institutions proclamées d'abord avec tant d'enthousiasme comme l'élément indispensable de tout progrès. En effet, si la France jouit en apparence d'une liberté bien plus grande que celle de la plupart des autres états de l'Europe, on ne voit pas que cette conquête, si chèrement achetée, ait produit jusqu'à présent les résultats qu'on en attendait. Le peuple s'y trouve autant et plus qu'ailleurs surchargé de lourds impôts, enveloppé dans les réseaux gênants d'une administration compliquée et fort peu paternelle, entravé de mille manières dans son développement industriel et commercial. Loin de s'être placé en tête du mouvement sous les divers rapports qui constituent la prospérité d'une nation, il est devancé de toutes parts, et le seul fruit réel qu'il ait retiré de tous ses efforts semble, au premier abord, lui faire plus de mal que de bien. Cet aspect est trompeur sans doute, un examen plus réfléchi ferait découvrir de bonnes semences qui germent silencieusement dans le terrain sillonné par les révolutions; mais la plupart des observateurs s'en tiennent à la superficie, n'ayant ni le temps ni les moyens d'aller au fond des choses, et rien n'est plus commun aujourd'hui que d'entendre dire : Les Français ont pris à tâche de dégoûter tous les peuples du régime représentatif. C'est pour combattre l'effet délétère de cette opinion que M. de Carné a pris la plume : frappé lui-même de la marche peu satisfaisante de ce système, qu'on regardait comme le plus propre à combler tous les vœux, il s'est proposé d'en signaler les causes et de rechercher les moyens d'y remédier. Dans ce but, il examine d'abord le mécanisme du gouvernement représentatif en Angleterre, en expose tous les rouages, et montre comment les conditions historiques de ce pays ont favorisé son développement graduel appuyé sur les faits et sur les mœurs. Ce tableau fait avec talent est plein du plus grand intérêt : il jette du jour sur la situation actuelle de l'Angleterre et sur l'avenir probable de son gouvernement. Tout en ne dissimulant point les dangers qui le menacent, il ne les exagère pas non plus, et le patriotisme des hommes sages et modérés lui semble devoir triompher des obstacles actuels, comme il a déjà triomphé de tant d'autres. Passant ensuite à la France, il fait ressortir avec clarté les différences de position qui rendent chez elle l'établissement du système représentatif bien plus difficile, bien plus lent, parce qu'il n'a point de racines dans le passé, parce que sous ce rapport l'éducation du peuple est toute à faire, et que les préoccupations de la lutte n'ont guère permis d'y songer encore. Dans une suite de lettres adressées à un membre de

la chambre des communes, il passe tour-à-tour en revue les principaux points de la question. L'esprit de parti ne domine point M. de Carné; ses opinions sont modérées mais indépendantes, ses critiques judicieuses, et l'idée morale qui dirige sa plume est pleine de noblesse. Mais on peut lui reprocher de mettre dans sa politique plus de sentiment que de raison, d'oublier un peu trop que les pensées généreuses ne sont pas à la portée de tous, qu'avant de les prendre pour seul guide de sa conduite un gouvernement doit être assez fort pour n'avoir rien à redouter des sourdes menées de ses adversaires. Ainsi l'union du catholicisme avec la démocratie lui semble un fait heureux dont les amis de la liberté doivent se réjouir, et il fait abstraction complète de cette Eglise si puissamment organisée, de ce clergé si fort, dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux de l'Etat. La religion est sans doute un auxiliaire précieux pour la liberté, mais la suprématie de Rome a toujours été son ennemi le plus dangereux, et c'est une grande illusion que de croire possible la conciliation de deux principes aussi contraires. L'influence morale du clergé ne peut être salutaire qu'à la condition de renoncer aux pratiques superstitieuses et à l'esclavage des consciences. D'ailleurs il est bien d'autres problèmes à résoudre, que M. de Carné n'aborde seulement pas. Le plus grand obstacle au développement du système représentatif en France se trouve surtout dans la constitution même du pays, dans sa centralisation extrême, dans l'accroissement continuel d'une classe ouvrière, misérable, ignorante, tout-à-fait incapable de comprendre et de pratiquer les devoirs du citoyen libre. Les palliatifs qu'il propose paraissent bien mesquins en présence d'un si grand mal, et nous croyons que leur effet serait presque nul. Enfin, quant à ce qui concerne la politique internationale, le rôle que M. de Carné veut assigner à la France est très-beau, très-chevaleresque sans doute; mais avant que de semblables allures puissent avoir du succès en diplomatie, le monde a le temps d'être bouleversé plus d'une fois encore.

ESSAI d'hygiène générale, par *L.-C.-A. Motard*, docteur en médecine. — Paris, chez Pesron, 13, rue Pavée-Saint-André. 2 vol. in-8, 14 fr.

De toutes les branches de la science médicale, l'hygiène est celle qui offre le plus d'attraits aux gens du monde. Aux hommes qui n'ont pas le temps ni les moyens d'étudier l'art difficile de guérir, elle enseigne celui de prévenir les maladies par des précautions sages, par des soins bien entendus, par un emploi judicieux et modéré des ressources que la nature nous a données pour l'entretien et la conservation de notre

vie. C'est là que se trouve la véritable médecine populaire ou domestique, à la portée de tous, qui prend l'enfant dès son berceau et suit le vieillard jusqu'à sa tombe, indiquant les périls de la route, les excès à éviter, les mesures à prendre pour lutter avec avantage contre toutes ces causes de destruction qui agissent incessamment autour de nous. Son influence ne se borne même pas à ce qui concerne l'état physique de notre corps; elle exerce encore une action morale plus haute et plus importante. En effet, les deux principes de notre être sont si intimement liés qu'on ne peut guère agir sur l'un sans que l'autre s'en ressente; les préceptes de l'hygiène, bien compris et bien appliqués, contribueraient sans doute à la santé de l'âme non moins qu'à celle du corps, et l'on peut dire qu'elle est un des éléments les plus précieux de la véritable civilisation. Ses prescriptions peuvent se ranger sous cinq chapitres principaux, qui sont : 1° le climat et l'habitation, 2° la nutrition, 3° les vêtements et la toilette, 4° le travail, 5° la prophylaxie, soit les épidémies auxquelles l'homme est exposé et les maladies héréditaires dont il apporte le germe avec lui. Ce sont là les divisions du livre de M. le docteur Motard, qui traite d'abord des besoins physiques de l'homme en général et se réserve de traiter dans un second ouvrage de ses besoins moraux. Il passe successivement en revue dans chacune de ses divisions les phénomènes qui s'y rattachent, exposant l'état des choses tel qu'il existe dans les différentes contrées du globe, puis signalant son influence bonne ou mauvaise sur l'homme, et appliquant ensuite les préceptes hygiéniques à chaque cas particulier. Cette forme méthodique nuit sans doute un peu à l'agrément de la lecture, mais elle était nécessitée par la nature même du sujet, dont l'étude ne saurait suivre un ordre rigoureusement systématique basé sur une seule donnée, telle que l'ordre des fonctions de l'homme ou celui des agents hygiéniques. L'auteur a préféré réunir ainsi en un seul groupe toutes les affinités naturelles, et embrasser sous un même point de vue l'ensemble des causes et des phénomènes d'un même genre qui agissent sur l'homme en général, d'après l'ordre et la nature des besoins qu'il éprouve. D'ailleurs l'intérêt est assez vivement excité par les faits nombreux qu'il cite et par les aperçus ingénieux qu'il présente. Il résume habilement tous les travaux antérieurs et nous offre les données les plus fécondes que puisse fournir l'état présent de la science. L'influence des climats, la constitution de l'air et du sol sont l'objet de chapitres fort étendus, dans lesquels on trouvera des vues ingénieuses sur la manière dont s'exerce en particulier l'action délétère des marais, et sur les procédés à employer pour s'en garantir. Dans la partie qui traite de la

nutrition, l'auteur se livre à des considérations intéressantes sur l'effet des boissons fermentées ou alcooliques, sujet qui préoccupe si vivement les esprits, partout où l'abus s'en fait sentir. Pour ce qui concerne les vêtements et la toilette, M. Motard entre dans une foule de détails curieux, bien propres à exciter l'attention des lecteurs. Enfin la prophylaxie est un résumé rapide de tous les phénomènes que présentent les épidémies, de leur mode de transmission et des précautions nécessaires pour en éviter l'atteinte. La marche des principales pestes ou autres fléaux du même genre qui ont à diverses époques ravagé l'Europe y est décrite à l'appui des théories de l'auteur, qui termine par l'historique de la dernière invasion du choléra-morbus. A la fin du volume se trouvent de nombreux tableaux statistiques dans lesquels ont été puisés les matériaux de cet ouvrage remarquable. Nous ne doutons pas qu'il ne soit bien accueilli du public et que l'auteur ne soit ainsi encouragé à publier bientôt le complément qu'il nous promet.

LES RÈGLES DU PAYSAGE mises à la portée de toutes les intelligences, par *Thénot*. — Paris, chez l'auteur, 2, rue de Valois (Palais-Royal). In-8, fig.

M. Thénot fait commencer l'étude du paysage par celle des principes du dessin linéaire appliqué spécialement aux objets que le dessinateur devra reproduire. Il veut que l'élève connaisse d'abord, d'une manière bien complète, les principales figures géométriques ainsi que leurs diverses propriétés. C'est ainsi qu'il l'amène à comprendre les règles de la perspective et l'habitue à se former le coup-d'œil par l'usage de la règle et du compas. Il s'attache surtout à bien faire comprendre l'importance des contours et la nécessité de les tracer, d'abord par des lignes droites, courbes ou brisées, afin d'esquisser aussi exactement que possible la forme générale des masses avant d'aborder les détails. Plusieurs planches offrent la suite des diverses ébauches par lesquelles un dessin doit passer successivement. La théorie des ombres est exposée avec une grande simplicité et des modèles bien faits en présentent l'application dans les effets les plus ordinaires du paysage. M. Thénot met d'ailleurs promptement ses élèves à même de dessiner d'après nature. Il pense qu'on ne doit faire des modèles qu'un usage très-modéré; leur emploi doit se borner à l'étude patiente et bien approfondie des détails et des procédés de l'art. Mais il blâme l'abus par lequel la plupart des maîtres en font presque l'objet exclusif de leur enseignement, formant ainsi de médiocres dessinateurs, qui parviennent à ébaucher rapidement des croquis imparfaits et

sont incapables de reproduire le moindre paysage d'après nature. On trouvera dans son livre d'excellents conseils propres à guider l'élève dans le choix et l'arrangement des sites, ainsi que toutes les directions nécessaires pour lui rendre l'exécution plus facile. C'est un manuel pratique à l'aide duquel on peut, après quelques mois de leçons, se perfectionner seul et faire de rapides progrès dans l'étude du paysage.

TENUE DES LIVRES en douze leçons; par M. *Buessard*. — Paris, chez Breauté, 39, passage Choiseul, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Ce volume fait partie de l'enseignement auquel l'auteur a donné le titre de *Solution de toutes les difficultés de l'étude*. Il renferme un exposé succinct de l'art de tenir les livres en parties doubles. M. Buessard cherche autant que possible à simplifier cette étude, qui dans le fait n'est pas bien difficile et doit la plupart de ses obstacles à la méthode compliquée qu'on emploie trop souvent pour l'enseigner aux élèves. Ses explications sont en général courtes et claires, puis il a soin de les appuyer toujours sur des exemples de manière à faire marcher la pratique avec la théorie. Plusieurs modèles de journal et de grand-livre accompagnent ses leçons, qui nous paraissent en effet suffisantes pour mettre un jeune homme intelligent en état de tenir des écritures dont l'usage lui fournira d'ailleurs bientôt les moyens de se perfectionner; car la routine entre pour beaucoup dans ce genre de travail, et trois mois dans un bureau forment mieux qu'une année d'étude théorique. A la suite de cet enseignement se trouvent d'excellents conseils sur les principes qui doivent diriger le négociant dans la conduite de ses affaires. La bonne tenue des livres est le premier élément de tout succès commercial, et rien n'est plus désirable que de la voir répandue dans toutes les classes de la société. Son introduction dans les écoles serait un grand bienfait, car, non-seulement elle est de la plus haute importance pour tous ceux qui se vouent au commerce ou à l'industrie, mais encore elle peut contribuer à donner des habitudes d'ordre et de régularité qui, chez les classes pauvres surtout, sont le plus sûr appui de la moralité. Sous ce rapport le livre de M. Buessard nous paraît tout-à-fait digne d'être recommandé. Il est court, facile à comprendre, et renferme toutes les notions nécessaires soit sur les opérations commerciales, soit sur les lois qui les régissent et dont il donne un petit aperçu très-bien rédigé.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juillet 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LE CONSEILLER RAPPORTEUR, comédie en 3 actes et en prose, par *un auteur inconnu*, avec un prologue en vers libres par *Casimir Delavigne*. — Paris. In-8, 4 fr.

M. C. Delavigne n'a pas été jusqu'ici très-heureux dans ses essais de comédie. Son talent grave et noble, son style pur, élégant mais un peu tendu, ne se plie pas aisément au genre familier. Comment se fait-il donc qu'il ait voulu descendre jusqu'à la farce, telle qu'on la jouait jadis sur le théâtre de la Foire? C'est une erreur bien singulière chez un homme d'esprit, de s'obstiner à vouloir ainsi faire rire le public bon gré, malgré. Le stratagème auquel il a recours dans ce but paraît même assez grossier. Il suppose avoir retrouvé le manuscrit d'une ancienne pièce de quelque auteur du XVIIe siècle, peut-être de Lesage, ce qui, pour le dire en passant, n'est pas trop modeste de sa part. Il nous prie de nous reporter à deux cents ans en arrière ou à peu près, et prétend nous amuser aux dépens des mœurs de ce temps-là, pour ne point risquer de se compromettre avec les hommes de ce temps-ci. Mais il faudrait alors que le pastiche fût si parfait qu'on pût s'y méprendre : or c'est précisément ce qui n'est pas. Il n'est point nécessaire d'être bien profond littérateur pour reconnaître que jamais la plume de Lesage n'écrivit une seule scène du *Conseiller Rapporteur*. L'auteur de *Turcaret* maniait tout autrement l'élément comique, et la moindre de ses bluettes est empreinte d'une verve dont on ne retrouve pas ici la moindre trace. Aussi le public ne s'y est-il pas trompé : derrière l'auteur inconnu, il n'a vu que M. C. Delavigne, et sous ce dégui-

sement il ne l'a pas trouvé plus comique qu'autrement. On l'a déjà dit avec beaucoup de justesse, la comédie ne doit pas aller puiser ses inspirations dans le passé. Son domaine est dans le présent; pour parler le langage du jour, elle est de sa nature éminemment actuelle; son rôle est de mettre en scène les ridicules de son époque, et si elle conserve une certaine influence sur l'avenir, c'est que les travers qu'elle a stigmatisés avec une haute supériorité de talent, avec une grande vérité d'observation, ne disparaissent point entièrement de la société. M. C. Delavigne s'est donc fourvoyé quand il a cru trouver dans son stratagème un meilleur moyen de faire rire le public, et c'est avec raison qu'il a pris pour épigraphe de sa pièce ces paroles de Molière : *C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens*. Il aurait dû se rappeler que le rire ne se commande pas, et que rien ne l'excite moins que ces gens qui débutent par se battre les flancs pour prouver qu'ils vont être très-comiques.

Si du moins l'illusion était complète, si le *Conseiller Rapporteur* nous retraçait une image vraie de ce que les mœurs du passé pouvaient offrir de plaisant dans leur contraste avec les nôtres. Mais il n'y a guère d'ancien que les noms des personnages qui s'appellent Dorante, Crispin, Labranche, et sous ces masques usés on reconnaît des figures du jour, des caractères bâtards dont le travestissement ne peut dissimuler les allures toutes modernes : on dirait une réunion de jeunes écervelés jouant dans un salon une farce de carnaval. Quant au sujet, il est bien ancien sans doute; mais il n'a pas un seul instant cessé de paraître au théâtre. C'est l'éternelle et peu morale plaisanterie du mari trompé par sa femme, qu'on retrouve dans presque tous les vaudevilles, que chaque jour voit naître et mourir. Il paraît que M. C. Delavigne a cru y découvrir le secret de la comédie. La découverte est précieuse assurément, mais en tout cas il en a fait un triste usage.

M. Corniquet ayant surpris madame Corniquet en conversation criminelle avec un jeune étudiant, intente un procès à sa chère moitié, femme auteur, femme incomprise, ce qui n'est déjà pas trop XVIIe siècle. Le président chargé d'instruire cette affaire est un austère magistrat, très-formaliste, très-gommé, qui surtout ne badine pas sur tout ce qui concerne la sainteté du lien conjugal. Mais Mme Corniquet trouve un zélé défenseur dans un avocat de Paris, ami de l'étudiant coupable et ancien camarade du conseiller-rapporteur. Il a beau s'appeler Dorante : c'est un franc viveur de nos jours, qui songe plus à s'amuser qu'à pâlir sur ses dossiers, et doit tous ses succès à la faconde brillante avec laquelle il sait émouvoir un auditoire nombreux dont les marques d'approbation réa-

gissent toujours plus ou moins sur les juges. Certes ce n'est pas encore là que nous retrouvons le XVIIe siècle. Patience, nous y voici. L'avocat amène avec lui un clerc nommé Labranche; ce nom dit tout, et si vous ajoutez qu'il rencontre en arrivant à Vire son émule Crispin, serviteur du conseiller rapporteur, vous comprendrez que toutes les ressources de la vieille comédie vont se dérouler devant nous. On enivre le président avec du champagne; on découvre que le conseiller est amoureux de Mme Corniquet sans la connaître, et lui ménageant un rendez-vous, on lui fait croire qu'il a tué son mari, seigneur d'importance, dont Labranche joue le rôle; on circonvient M. Corniquet qui se trouve aussi soupçonné de ce même meurtre; enfin on embrouille si bien l'intrigue, que chacun s'estime heureux de pouvoir s'en tirer en abandonnant l'accusation de conversation criminelle, et les deux époux s'en retournent après un raccommodement qui paraît promettre à madame trois adorateurs au lieu d'un.

Telle est cette pièce qu'on voudrait nous faire prendre pour une œuvre posthume de Lesage. Heureusement pour l'auteur, les morts ne reviennent pas; car celui-ci pourrait bien se fâcher du peu de respect qu'on a pour sa mémoire. Le *Conseiller Rapporteur* pèche d'un bout à l'autre par l'invraisemblance des détails, par la faiblesse de l'intrigue, par l'absence complète de véritable force comique. C'est une farce sans but, sans portée, et d'une très-médiocre gaîté. Le style manque de saillie; le dialogue n'a ni cette vivacité, ni ce piquant imprévu qui pourrait racheter en partie les défauts du sujet. La plupart des plaisanteries mises dans la bouche des personnages rappellent trop la parade des tréteaux. En un mot, l'ensemble nous paraît mauvais et tout-à-fait indigne du talent de l'auteur connu, aussi bien que de l'auteur inconnu. Il faut espérer qu'après cette dernière tentative, M. C. Delavigne comprendra qu'il ne peut rien gagner à descendre du rang où ses premières productions l'avaient placé. Qu'il se hâte donc de le reprendre en invoquant de nouveau la muse tragique dont il sait si bien manier le langage noble et touchant, et le public lui pardonnera volontiers les écarts de son talent, qui, s'il n'est pas universel, a du moins, on ne peut le nier, une spécialité glorieuse.

MES LOISIRS, par Mme la baronne de....., offerts aux âmes bienfaisantes pour les victimes de l'inondation. — Paris, chez Dentu, 13, galerie d'Orléans. 1 vol. in-12, 2 fr.

Le manteau de la bienfaisance est volontiers choisi par des

auteurs timides qui redoutent de se lancer dans la carrière, et saisissent avec joie ce moyen de rendre le public plus indulgent pour leur début. Aussi, combien de productions médiocres, souvent même pitoyables, qui se glissent dans le monde à la faveur de ce passeport commode! Chaque fois que quelque grande infortune vient exciter la commisération publique, on voit paraître, au profit des victimes, une foule de livres, qui probablement n'eussent jamais vu le jour sans que les lettres y perdissent grand'chose. Mais, hâtons-nous de le dire, l'ouvrage que nous annonçons ici fait exception à la règle générale; et si l'inondation nous a déjà révélé un poète distingué dans Mme Guinard, elle nous fournit encore l'occasion de connaître un prosateur élégant et spirituel dans madame la baronne de...... *Mes Loisirs* sont un recueil de fragments écrits avec beaucoup de charme et de simplicité. De petites nouvelles empreintes d'une douce sensibilité, des souvenirs pleins d'intérêt, des peintures de mœurs où perce l'observation fine et délicate d'une femme supérieure, tel est le tribut dont l'auteur fait offrande aux malheureux, en puisant dans le portefeuille dépositaire des secrets de sa plume facile et gracieuse. On y trouve des pensées originales exprimées avec beaucoup de bonheur. Nous en citerons quelques-unes qui nous paraissent bien faites pour justifier nos éloges :

« L'art d'être aimable dans le monde est souvent celui de savoir écouter les gens qui ne le sont pas. »

« Si, au lieu de nous offrir la vertu sous les traits de la beauté, on savait la rendre jolie, elle trouverait plus de partisans. On lui découvrirait des grâces séduisantes. Les trois quarts du temps on veut la rendre *trop austère*; un air de *sévérité* nous retient au moment où il faudrait nous familiariser avec elle : on la respecte comme une souveraine altière, et cependant c'est une amie! On la révère enfin, sans oser l'aborder. »

« Combien on voit de gens sans esprit, qui s'imaginent s'approprier celui des autres en s'associant à eux! J'ai trouvé des êtres dénués d'idées, s'accrochant à des hommes dont la réputation d'esprit était faite, des femmes sottes devenant inséparables de femmes spirituelles. Notre vanité cherche constamment un reflet. »

« A quinze ans, un miroir vous dit une douceur; à vingt ans, une vérité douce; à trente ans, une vérité dure; à quarante ans, une épigramme; à quarante-cinq ans, une satire; à cinquante ans, une injure; à soixante, il ne dit plus rien parce qu'on n'y regarde plus. »

Le premier bal est une charmante esquisse des sensations que produit chez une jeune fille ce premier pas dans le monde,

objet de ses plus vifs désirs, et des déceptions qui souvent l'accompagnent. Dans des *Conseils à une jeune étrangère qui va se marier et qui n'a plus de mère*, l'auteur déploie une connaissance profonde du cœur humain et un tact parfait des convenances sociales.

Une Soirée de garnison est un tableau de la société de province, plein de vérité, dessiné d'après nature, dont les traits, sans être trop chargés, produisent une caricature tout-à-fait plaisante.

Mais nous transcririons ici toute la table des matières, si nous voulions signaler chacun des morceaux qui méritent d'être cités. Nos lecteurs aimeront mieux sans doute les juger eux-mêmes, et nous leur recommandons ce petit volume avec une entière confiance, bien persuadé qu'ils ne se repentiront pas d'avoir suivi notre conseil.

ÉLIZA DE RHODES, par *Amédée Duquesnel.* — Paris, chez Coquebert, 48, rue Jacob. 2 vol. in-8, 15 fr,

Ce roman a un but tout philosophique. Ce n'est pas la société que l'auteur se propose de peindre, c'est l'état de l'âme en proie au doute cruel qui la poursuit sans cesse, décolore toutes ses jouissances, et finit par la plonger dans un sombre désespoir. Nous n'aimons pas en général cette tendance à sortir le roman de sa sphère, car c'est à elle qu'on doit la plupart des extravagants excès dans lesquels est tombée la littérature contemporaine. Mais ici, du moins, M. A. Duquesnel a su se maintenir à cet égard dans de sages limites. Les faits de son récit sont empruntés à la vie réelle; ils n'ont rien de ce caractère exceptionnel, de cette exagération monstrueuse dont nos plus spirituels romanciers n'ont pas craint de donner eux-mêmes l'exemple. Le comte de Rhodes est un jeune homme comme il y en a tant de nos jours, qui se croit un second Faust parce que la science ne satisfait pas aux rêves de son imagination, et qui, balloté entre la philosophie du 18e siècle et une éducation religieuse fort peu solide, se fait l'apôtre du néant quoiqu'il n'y croie pas plus qu'à toute autre chose. Sur ces entrefaites, l'amour se glisse dans son cœur. La fille d'un simple petit marchand, la douce et charmante Eliza, vient de réveiller chez lui le sentiment dont il prétend nier l'existence; car l'amour et le néant ne sauraient marcher de compagnie; il faut nécessairement que l'un cède la place à l'autre. Imbu des idées démocratiques de l'ère nouvelle, le comte foule aux pieds les préjugés du rang et de la

naissance; il rompt avec l'orgueil de sa famille, et, malgré l'opposition de son père, épouse la femme qui lui paraît faite pour le rendre heureux. Mais, le premier moment d'exaltation passé, la lutte recommence plus désespérée qu'auparavant, car il lui semble avoir épuisé la dernière ressource que pouvait lui offrir cette vie. Eliza tente vainement d'exercer quelque influence sur cette âme désillusionnée; son éducation ne l'a pas préparée à ce rôle difficile. Après quelques orages dans lesquels la pauvre femme fait l'épreuve de son impuissance, le comte de Rhodes disparaît, et abandonnant ce bonheur qui n'a plus de charme pour lui, se lance pour s'étourdir dans le tourbillon du monde. Le malheur développe souvent chez la femme des facultés dont elle-même ne soupçonnait pas l'existence jusque là. D'abord accablée par cette cruelle séparation, Eliza recouvre bientôt une énergie salutaire qui lui fait supporter avec résignation et fermeté la situation pénible dans laquelle son mari l'a placée. Elle trouve dans l'exercice des vertus les plus pures la patience d'attendre ce que l'avenir lui réserve. Son activité se porte sur ceux qui l'entourent, et, rudement frappée dès ses premiers pas dans la carrière de l'expérience, elle cherche à rendre salutaires pour les autres des fruits si amers pour elle. Un jeune homme surtout, imbu des fausses doctrines qui ont égaré son mari, devient l'objet de sa vive sollicitude. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici de l'une de ces intrigues amoureuses que nos auteurs jettent comme une fiche de consolation à leurs femmes incomprises. M. Duquesnel ne donne pas dans un pareil travers; il ne prend pas plaisir à ternir ainsi son héroïne. Les conseils d'Eliza sont ceux d'une tendre mère, et sa conduite irréprochable jusque dans les moindres détails ne se dément pas un seul instant. Enfin le comte de Rhodes reparaît. Abjurant ses erreurs, mûri par les épreuves qu'il s'est imposées, il rapporte un cœur plus calme, mieux disposé à goûter le bonheur. Il a compris que le meilleur moyen d'enchaîner son imagination, de dompter ses écarts, c'était d'ouvrir à son esprit une sphère d'activité, de lui offrir un but bien déterminé. La carrière industrielle lui paraît présenter à l'homme qui veut travailler au bien de ses semblables, des ressources plus fécondes, des résultats plus réels que de vaines déclamations contre l'état social. Il revient donc pour implorer le pardon de sa femme et fonder un établissement dans lequel il essaiera de mettre en pratique quelques-unes de ses théories favorites. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il est reçu à bras ouverts, que la joie rentre avec lui au foyer domestique, et que cet exemple frappant achève la conversion entreprise par la sage Eliza.

Tel est le sujet de ce roman qui, s'il n'excite pas des émotions bien profondes, se fait lire cependant avec quelque intérêt, et dont le style est en général assez agréable.

LES NATIONALES, poésies par *Ch. Woinez*. — Paris, chez Derache. — In-12, 1 fr. 25 c.

Le caractère qui distingue ces poésies de la plupart de celles du même genre est en vérité fort peu commun, et, indépendamment de tout autre motif, doit suffire pour les rendre dignes d'être mentionnées. M. Woinez appelle Napoléon un despote, ni plus ni moins; il considère l'époque impériale comme ayant été l'une des plus funestes pour le bonheur et la liberté de la France. La guerre de conquête est à ses yeux aussi désastreuse qu'injuste, et il ne pense pas que *victoire* doive nécessairement rimer avec *gloire*. C'est être bien hardi que d'oser proclamer de semblables principes au moment où résonnent encore à nos oreilles les accents de toutes ces lyres de circonstance que l'arrivée des cendres du grand empereur avait montées au ton de l'enthousiasme. Aussi l'auteur se croit-il obligé de faire sa propre apologie dans la préface de son livre, et de déclarer que cela ne l'empêche point d'être bon Français, parce que pour lui Napoléon n'est pas la France. Nous voyons avec plaisir pointer ce commencement de réaction qui, nous l'espérons, ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Il est temps que justice soit faite de toutes les absurdités qu'on nous a si souvent répétées sur la gloire française, sur l'émancipation des peuples à coups de canon, sur l'amour de Napoléon pour la liberté, sur la démocratie du sabre et l'égalité des épaulettes, etc., etc. Nous félicitons pour notre part M. Woinez d'avoir donné le signal. Ce n'est pas encore sans doute le meilleur moyen de se rendre populaire, mais ses vers trouveront déjà bien des échos; car la raison commence à se faire jour dans le public, et l'on comprend de plus en plus que le meilleur auxiliaire de la liberté, c'est la paix. Si la révolution de 1830 n'a pas tenu tout ce qu'elle semblait promettre, du moins a-t-elle modifié les idées à cet égard; et les hommes qu'elle a mis à la tête de la nation française trouveront certainement leur plus beau titre à l'admiration de la postérité dans la ferme sagesse avec laquelle ils ont su retenir l'élan guerrier qui menaçait de bouleverser encore une fois l'Europe. Nous regrettons seulement que la voix qui s'élève ainsi pour protester au nom du bon sens ne soit pas celle d'un grand poète en possession de la faveur publique.

M. Woinez manie sans doute facilement la versification, mais il ne châtie pas assez son style et manque trop souvent de cette énergie saisissante qui force l'attention, qui entraîne le lecteur malgré ses répugnances, et, en attendant de le convaincre, le contraint d'admirer le talent harmonieux du poète. L'auteur a besoin de se tenir en garde contre la négligence dont nos écrivains modernes les plus distingués ont malheureusement donné l'exemple. Mais, en étudiant avec ardeur les grands poètes de toutes les époques, en soumettant toujours ses productions au creuset d'un goût sévère, il peut aspirer à s'élever plus haut; et nous l'y engageons d'autant plus qu'il y a dans ses *Nationales* une verve qui, mieux dirigée, pourra certainement donner à sa poésie une allure remarquable. La strophe suivante offre un spécimen de son talent, et indique aussi la tendance de ses idées qui nous semble mériter des éloges sans restriction :

Bâillonner la pensée humaine,
S'asseoir à la place des lois,
Forger pour tous la même chaîne,
Pour les peuples et pour les rois;
Toute cette gloire menteuse,
Dont s'enivre une âme orgueilleuse,
Tout cela, bientôt emporté,
N'égale pas, pour le poète,
Une pacifique conquête
Au profit de l'humanité !

CONTES et Poésies posthumes, par *Maxime Dudresnel*. — Paris, chez Charpentier, 7, Galerie d'Orléans. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

Ce petit volume a bien le droit de s'appeler posthume, quoique peut être son auteur soit encore plein de vie ; car il porte le cachet d'un autre âge et n'a rien de commun avec la poésie actuelle. On n'y rencontre ni méditations, ni rêveries sentimentales, ni feuilles d'automne ou de printemps. Ce sont des contes tels qu'on les faisait il y a quelque cent ans, joyeux et badins, assaisonnés de plaisanteries parfois un peu grivoises, mais en général spirituels et légers. Le style emprunte au vieux langage une certaine naïveté qui n'est pas sans charme. On voit que l'auteur a fait une étude toute particulière de Lafontaine et des conteurs de la même école. Il en a le ton et les allures. Peut-être lui reprochera-t-on de choisir des sujets qui ne sont plus de notre temps; mais qu'importe,

s'il les traite gaîment et sait ramener ainsi le rire sur les lèvres de ses lecteurs? C'est un mérite assez rare aujourd'hui pour qu'on ne doive pas se montrer trop difficile sur les moyens employés dans ce but. M. Dudresnel exerce volontiers sa malice aux dépens des gens d'église; et bien loin de partager le mépris de l'école moderne pour la mythologie païenne, il ose prendre les *Noces de Vénus et de Vulcain* pour sujet d'un poëme dont malheureusement on ne publie qu'un fragment qui fera regretter le reste. Deux fables imitées de l'allemand prouvent que sa plume facile se plie sans effort à tous les genres. Enfin des poésies diverses et une gracieuse ballade intitulée *Arthur* terminent ce recueil, qui, s'il ne peut aspirer à un rang bien élevé dans la littérature, se distingue du moins par son originalité. La pièce suivante offre un échantillon de cette poésie un peu surannée que l'auteur semble vouloir remettre à la mode :

Filles très-peu redoutent une chaîne
Que maint garçon souvent avec effroi
Envisagea : de dire ici pourquoi,
Il n'est besoin : suffit que pour certaine
La chose soit tenue en général.
Pour détourner du lien conjugal,
Sa fille, objet à la mine ingénue,
Un père un jour, n'importe en quelle vue,
Argumentait, et d'égal contre égal,
N'imaginant joûter dans cette affaire ;
« Prendre mari, c'est bien fait ; mais, ma chère,
Lui disait-il, mieux vaut n'en prendre point. »
Il croyait bien, passant le premier point,
Sur le second ne la trouver contraire.
Fort proprement pourtant il s'enferra.
A son avis l'innocente adhéra :
« Mais, lui dit-elle, alors faisons, mon père,
Le bien d'abord, fera mieux qui pourra. »

ESSAI PHILOSOPHIQUE sur le principe et les formes de la versification, par M. *Edelstand du Méril*. — Paris. In-8, 5 fr.

L'importance du rôle de la versification dans la poésie a fait, à différentes reprises, le sujet de discussions assez vives dans le monde littéraire. Bien des écrivains ont tenté de s'affranchir de cette gêne pénible qui ne leur paraissait bonne qu'à refroidir l'imagination et arrêter les élans du génie. Si le

succès n'a pas tranché tout-à-fait la question en leur faveur, du moins ont-ils prouvé que le sentiment poétique pouvait quelquefois trouver dans la prose un interprète digne de ses inspirations : mais ce résultat, qui tient plutôt à la nature de la langue dont ils se sont servis, ne saurait avoir une valeur absolue. Il n'en reste pas moins vrai que la versification doit être regardée d'une manière théorique et générale comme un élément essentiel de la poésie. Elle est l'instrument qui reproduit l'harmonie des idées, cette musique de l'âme, s'il est permis de parler ainsi, par laquelle « l'imagination s'efforce de transmettre le sentiment que ses conceptions lui inspirent, d'imprimer son ébranlement aux autres imaginations, et représente les objets à travers les qualités qui l'ont émue, par les faces que la sensibilité saisit plus volontiers. » Le rhythme, la mesure, la rime, les épithètes, tous les attributs de la versification sont autant de moyens nécessaires pour les particulariser et les mettre en saillie. « La représentation des objets ne saurait, pour la prose, être trop immédiate; toute autre perception en détournerait l'attention et en obscurcirait l'idée. Loin de là, il faut souvent à la poésie le concours de peintures étrangeres; elle s'exprime médiatement par des comparaisons et des métaphores. Les qualités qui paraissaient obscures empruntent l'éclat dont elles brillent dans les objets qu'on en rapproche; celles qui semblaient peu développées deviennent plus saillantes par leur contraste avec des objets qui en sont entièrement dépourvus. Les idées ne s'enchaînent plus dans un ordre logique. Le but s'élève quand on n'aperçoit pas les moyens de l'atteindre. Au lieu de s'amoindrir en se rapprochant de leurs causes, les effets s'en séparent, et leur isolement les grandit, leur indépendance les rend plus saisissants. »

Quelques-unes de ces conditions peuvent se trouver aussi dans la prose; mais la cadence du vers leur donne plus de force, les rend plus énergiques en y ajoutant l'effet que son harmonie produit sur l'oreille. M. E. du Méril trace un résumé très-intéressant de l'histoire de la versification, accompagné de notes savantes et de réflexions ingénieuses sur l'origine des différents rhythmes et sur les genres de poésie auxquels ils doivent s'appliquer. Son travail nous paraît fort remarquable; on y rencontre une foule de notions d'esthétique empreintes d'un goût sévère et basées sur une érudition peu commune. Seulement les principes posés par l'auteur s'appliquent moins spécialement au français qu'à la plupart des autres langues. Cela vient de ce que nous n'avons en quelque sorte pas d'accent prosodique et que, sauf la rime et la mesure,

nos vers sont ceux qui se rapprochent le plus de la prose. C'est le côté faible de la langue française, mais il est bien largement compensé par le caractère de précision et de clarté qui la distingue.

De la littérature et des hommes de lettres des États-Unis d'Amérique, par *Eug. Vail*. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

M. Vail est un citoyen des Etats-Unis qui s'est proposé dans son travail de prouver que la littérature américaine n'est point aussi stérile qu'on le prétend, et mérite déjà de prendre place à côté de celles des nations les plus éclairées du vieux monde. Il passe en revue tous les écrivains qui, depuis l'époque de l'indépendance, ont cultivé avec quelque succès en Amérique les diverses branches du domaine intellectuel. Le nombre en est grand, et, quoiqu'il y ait peu de noms assez célèbres pour avoir franchi l'Océan qui les sépare de nous, on ne peut nier que cette multiplicité d'auteurs de tous genres ne soit l'indice certain d'un mouvement littéraire bien prononcé. Historiens, politiques, moralistes, romanciers, poètes, rien ne manque à la presse américaine, et l'analyse rapide que M. Vail fait de leurs œuvres suffit pour donner une haute idée du talent qui s'y rencontre. En première ligne figurent quelques hommes dont la renommée est depuis longtemps connue en Europe. Franklin, Jefferson, Channing, Cooper, W. Irwing, sont les plus éminents, auxquels M. Vail ajoute les poètes Barlow, Percival et Bryant. Mais il en est une foule d'autres qui jouissent aux Etats-Unis de l'estime générale, et dont quelques citations choisies avec goût font vivement désirer de connaître mieux les productions remarquables.

Cependant, après avoir parcouru cet inventaire qui est malheureusement écrit dans un style pénible, souvent même obscur, par un homme qui ne possède pas assez bien la langue française pour la manier avec facilité, nous trouvons qu'il ne répond point du tout à la principale objection que l'on fait en général à la littérature américaine. On ne nie pas que les Etats-Unis aient produit des écrivains de mérite ; mais on reproche à ceux-ci de manquer d'originalité, de n'être pour la plupart que des imitateurs de la littérature anglaise. Or nous ne voyons pas que l'exposé de M. Vail puisse nullement détruire ce préjugé. Les richesses qu'il étale à nos yeux offrent peu de traits saillants, peu de caractères qui leur soient propres. Les petits traités de Franklin, les scènes de la vie sauvage retracées par Cooper, les écrits de Channing demeurent toujours les seuls indices d'une tendance originale, d'un mouvement litté-

raire vraiment national. Quant au reste, ce sont des essais plus ou moins empreints de la *humour* anglaise, des histoires rédigées sur le même plan que les nôtres, des poésies qui ressemblent à toutes celles que nous connaissons déjà. On y cherche vainement le cachet de la vie républicaine, et l'on ne peut s'empêcher de conclure encore que les institutions démocratiques ont jusqu'à présent influé plutôt sur le progrès matériel que sur le développement des intelligences. Un seul fait nous a paru vraiment nouveau dans ce travail, et digne d'exciter au plus haut degré l'attention publique : c'est qu'à différentes reprises il s'est manifesté soit chez les Indiens, soit chez les hommes de couleur, quelques signes de développement littéraire. L'éloquence paraît être un don naturel assez commun parmi les premiers, et c'est avec un vif intérêt qu'on voit l'Indien Sequoyah, inventeur de l'alphabet cherokee, s'efforcer de donner à ses compatriotes la lecture, cet instrument puissant qui pourrait devenir si fécond entre leurs mains. Quant aux autres, M. Vail a rassemblé divers fragments de chants et de récits, pleins d'une naïveté touchante et d'idées ingénieuses, qui prouvent que la race noire n'est pas condamnée sous ce rapport à l'infériorité qu'on lui suppose. Une négresse, entre autres, nommée Philis Wheatly, s'est fait remarquer par son talent pour la poésie lyrique.

En résumé, l'ouvrage de M. Vail offre de l'intérêt, malgré l'étrangeté de son style. Il nous fait bien connaître l'état actuel de la littérature aux Etats-Unis; s'il ne nous la montre pas complètement affranchie de l'influence que le passé devait inévitablement exercer sur ses premiers essais, du moins prouve-t-il qu'elle est pleine de vie, et nous rassure-t-il ainsi sur son avenir; car il ne faut pas oublier en la jugeant qu'un demi-siècle s'est à peine écoulé depuis que cette jeune nation a rompu les liens qui l'attachaient à la mère-patrie.

HISTOIRE DE DANTE ALIGHIERI, par le chevalier *Artaud de Montor*. Paris. 1 gros vol. in-8, fig. 10 fr.

L'histoire de Dante est celle de son siècle tout entier; car ce puissant génie résume en lui toutes les passions de ses contemporains, et, sous l'enveloppe mystique de son merveilleux poème, se trouve le tableau le plus complet des faits, des idées et des sentiments de son époque. D'ailleurs il prit une part active aux événements politiques de l'Italie dont les discordes intestines agitaient alors toute l'Europe. Il naquit poète, puisqu'à onze ans quelques sonnets attirèrent déjà l'at-

tention sur lui ; mais on peut dire que son talent grandit au milieu des orages de la vie publique, et que les vicissitudes de sa carrière contribuèrent surtout à développer son génie. Le livre de M. Artaud est donc une histoire politique autant que littéraire. Il nous raconte la guerre civile qui fit exiler le Dante, et sait entre-mêler dans son récit les travaux du poète avec les actes de l'homme d'Etat, comme ils le furent en réalité dans la vie si pleine et si agitée du grand écrivain. Pour rassembler les matériaux de cette curieuse biographie, il a dû se livrer à des recherches patientes et laborieuses ; mais c'est avec amour qu'il a entrepris et accompli cette tâche difficile. On voit percer à chaque page son enthousiasme pour le génie florentin, sa prédilection pour la gloire de l'Italie. Le Dante est, à ses yeux, non-seulement un poète du premier ordre, mais en quelque sorte un être héroïque qui réunit les perfections de tous genres. Il ne permet pas qu'une seule tache vienne ternir l'éclat de sa haute supériorité. Ses ennemis ont tous les torts à ses yeux, et rien ne lui semble pouvoir justifier les persécutions auxquelles il fut en butte. Il y a sans doute quelque exagération dans cette manière un peu trop partiale de juger des événements si reculés, dont nous ne pouvons apprécier complètement toutes les causes, ni bien suivre la marche compliquée dans ses phases diverses. La simple lecture de l'*Enfer* suffit pour prouver que l'âme de Dante était susceptible de passions violentes, qui dûrent nécessairement influer sur sa destinée. Les supplices affreux que son imagination se plaît à inventer pour ses ennemis montrent qu'il ne pardonnait pas facilement les injures, et que la vengeance avait un charme auquel il s'abandonnait volontiers. Dès lors on conçoit qu'une âme de cette trempe n'était pas faite pour le calme et la paix ; au milieu des discordes civiles la haine devait se trouver à chaque instant sur ses pas. Mais on pardonne à l'auteur ce faible pour son héros, en faveur de cette sympathie chaleureuse, de cette verve enthousiaste, de ce sentiment si vif du grand et du beau, que l'âge ni la triste expérience du monde n'ont pu amortir. On est heureux de rencontrer encore en lui, dans toute sa vigueur, ce culte et cette foi littéraire, si rares aujourd'hui chez nos hommes de lettres, qui semblent n'adorer plus guère d'autre dieu que le veau d'or. Seulement nous ne comprenons pas comment M. Artaud prétend faire de Dante le plus ferme champion du catholicisme. Il met une grande importance à réfuter les doutes élevés sur son orthodoxie par M. Rossetti, qui, dans un travail fort remarquable, a signalé soit chez Dante, soit chez Boccace, maints passages où se trouvent renfermés selon lui les premiers germes de la réforme religieuse du XVIe siècle. Que

M. Rossetti soit allé trop loin, c'est possible; mais il n'en est pas moins vrai que Dante a mis des papes en enfer, ce qui ne s'accorde certes pas avec l'infaillibilité, cette base sur laquelle repose toute la doctrine catholique. Des exemples d'une pareille licence se rencontrent en foule dans les poésies des troubadours prédécesseurs ou contemporains de Dante : mais aussi personne n'a jamais songé à les représenter comme les défenseurs et les appuis de l'Eglise romaine.

COURS DE LITTÉRATURE, rédigé d'après le programme pour le baccalauréat ès-lettres; par *E. Géruzez*.— Paris. 1 vol in-8.

Un cours de littérature générale résumé dans l'espace restreint de 400 pages peut bien difficilement offrir soit des vues nouvelles, soit un intérêt soutenu. L'auteur, s'il veut être complet, doit se borner presque à une nomenclature aride; et quand il est obligé d'y intercaler encore les préceptes de la rhétorique, c'est à peine s'il a la place nécessaire pour exposer en passant les principales données que lui fournissent ses nombreux devanciers. Le seul moyen qui lui reste d'imprimer à son livre un cachet particulier, d'en faire une œuvre de quelque mérite, c'est de se distinguer par l'élégance du style et de rajeunir le fond par des formes nouvelles dont le charme puisse jeter de l'attrait sur une revue aussi rapide des richesses littéraires anciennes et modernes. Mais ce n'est pas ainsi que M. Géruzez semble avoir compris sa tâche. Il ne se résigne pas volontiers à n'être qu'un simple répétiteur : il vise à l'originalité, il veut mettre du sien, et prétend offrir dans un pareil résumé des principes d'esthétique qui ne sont pas ceux généralement reçus. Cette tentative ne me paraît pas heureuse; car elle l'entraîne nécessairement à formuler comme des axiomes certaines opinions qui demanderaient au moins à être discutées d'une manière plus approfondie. Il cède trop souvent au désir de dire autrement qu'on ne l'a fait avant lui, se lance dans des considérations théorétiques qu'il ne peut développer convenablement, et manque de clarté. Son style s'en ressent : il est pénible, diffus, embarrassé de phrases incidentes et de tours disgracieux. Je citerai pour exemple le passage suivant :

« Les genres didactique et descriptif sont le symptôme d'une décadence morale qui apparaît bientôt dans le malaise des âmes privées d'aliments, c'est-à-dire de croyances, et qui se manifeste par des plaintes ou par des imprécations qui engendrent l'élégie et la satire, préludes de mort ou de renais-

sance. Tel est l'ordre de développement que la logique assigne à la poésie, qui devrait être successivement lyrique, épique, dramatique, didactique et descriptive, élégiaque et satirique. Il est inutile de faire remarquer que cet ordre symétrique, donné par la spéculation, ne se retrouve pas rigoureusement dans l'histoire : car les germes de tous les genres renfermés dans les premiers essais poétiques commencent déjà à s'y développer, et subsistent à toutes les époques, à des degrés divers; et, de plus, les circonstances contingentes de la vie sociale chez les différents peuples doivent intervertir l'ordre logique de cette filiation intellectuelle. »

Certes, il n'est guère possible d'écrire plus lourdement sur la poésie, et c'est tout au plus si un semblable style serait pardonnable dans un *Manuel du Cordonnier*, ou dans une *Cuisinière bourgeoise*. D'ailleurs à quoi bon ce long et tortueux détour pour se retrouver au point d'où l'on est parti, et nous apprendre que la poésie ne se soumet pas aux lois de la logique? L'idée n'est pas nouvelle, et ce n'était pas non plus le moyen de la rendre plus claire. Mais M. Géruzez ne réussit pas beaucoup mieux lorsqu'il veut être neuf. Ainsi, en parlant du goût, il nous dit : « L'imagination fournit le type d'après lequel le jugement prononce, et l'émotion agréable et pénible procède du jugement. » Or, s'il est vrai que le jugement formé, non par la seule imagination qui serait le guide le moins sûr et le plus sujet à de dangereux écarts, mais par l'étude et l'observation appuyées sur le sentiment, s'il est vrai, dis-je, que le jugement devienne assez rapide dans ses allures pour finir par exercer une influence réelle sur nos impressions, peut-on en conclure d'une manière absolue, que l'*émotion agréable ou pénible procède du jugement ?* Je ne le pense pas, et, dans une foule de circonstances, l'impression procède si peu du jugement, qu'elle nous entraîne dans une fausse voie dont nous sortons dès que celui-ci a eu le temps d'examiner et de se prononcer. M. Géruzez ne prétend pas sans doute que l'enthousiasme, l'exaltation procèdent du jugement; et cependant ils sont le résultat instantané d'impressions dont notre imagination se trouve vivement frappée.

Plus loin M. Géruzez définit le caractère des choses comiques, comme étant en contradiction avec la fin ou le type que nous leur concevons. Et pour le prouver, il ajoute : « Une figure dont les yeux prennent une direction oblique excite le rire; une épine dorsale qui dévie et se relève en bosse est ridicule; deux jambes de grandeur inégale excitent le même sentiment. Un homme qui tombe est ridicule.... »

Il faut convenir que voilà des exemples bien choisis pour

enseigner aux jeunes gens en quoi consiste le ridicule. Un louche, un bossu, un boîteux, un malheureux qui se casse la tête ou les jambes en tombant, sont des objets qui doivent exciter le rire! Il en résulte donc que rien ne saurait être plus comique au monde qu'une salle d'hôpital, et qu'il faut aller à la clinique puiser des sujets de comédie. En vérité M. Géruzez fait là, sans le vouloir, la critique la plus mordante des procédés littéraires de la nouvelle école; malheureusement il prétend les ériger en principes, et cela me semble déplorable et de plus fort peu moral.

Comment se fait-il aussi qu'un homme qui remplace à la Sorbonne M. Villemain, cet écrivain si pur et si brillant, laisse échapper des fautes de français qu'on ne pardonnerait pas à un écolier de quatrième? « Boileau est l'homme de goût par excellence; il en est l'oracle et l'arbitre. » De quoi? s'il vous plaît.

« Il ne faut pas oublier, même dans un résumé succinct, les églogues de Ségrais, que je cite un peu trop tardivement, dont on a retenu quelques vers pleins de grâce et que Boileau estimait, ni les idylles de madame Deshoulières. » Cette chute n'est-elle pas bien trouvée, et ne pensez-vous pas que l'auteur a singulièrement profité de l'étude qu'il a dû faire des grands écrivains pour composer son livre? Mais je m'arrête: car on me reprocherait d'éplucher minutieusement, tandis que je n'ai voulu que montrer par cette courte analyse ce qu'est aujourd'hui l'enseignement littéraire à Paris, sous la direction des suppléants, qui me paraissent y remplir à peu près le même rôle que les doublures au théâtre. Un pareil système ne saurait produire que décadence dans la littérature comme dans l'art.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande; livraisons 3 et 4. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 2 vol. in-8.

Ces volumes renferment deux mémoires d'un grand intérêt. Le premier est un *Recueil historique sur l'origine de la vallée du lac de Joux* et sur l'établissement de ses premiers habitants, par F. D. Nicole. Les trois petites communautés dont cette vallée se compose ne présentent pas sans doute une bien haute importance; mais il est toujours curieux de suivre les premiers essais d'organisation d'une société quelque peu considérable qu'elle soit, et l'on y retrouve des faits propres à jeter des lumières sur l'origine d'autres peuples; car il en est qui doivent avoir été communs à presque tous. D'ailleurs

le travail de M. Nicole est un modèle de ce genre de recherches. Il a su profiter habilement de tous les matériaux dont il pouvait disposer. Aucun détail utile n'est omis, et de nombreux extraits d'actes ou de chartes fournissent une foule de données sur l'état des mœurs et des relations sociales à l'époque où la vallée du lac de Joux commença de se peupler. Ici, comme dans presque toute la Suisse, c'est un couvent qui fut la première origine de la communauté. Les moines s'associaient quelques particuliers pour les aider à défricher les terres; puis, à mesure que l'aisance et la population s'augmentaient, le défrichement s'étendait plus loin, et, la commune se développant, obtenait des concessions ou bien achetait des droits jusqu'à ce qu'elle fût assez forte pour se suffire à elle-même et secouer la domination du couvent. De là naissaient souvent des difficultés sérieuses, de longs procès, des luttes dans lesquelles intervenaient les seigneurs voisins dont les bourgeois réclamaient volontiers le patronage pour échapper aux exigences du pouvoir monastique, quitte à s'en débarrasser plus tard, lorsqu'ils n'avaient plus besoin de ce secours et qu'ils craignaient de voir leur liberté froissée par les prétentions de leurs nouveaux protecteurs. Il est très-piquant d'assister aux diverses phases de cette marche lente, mais habile, qu'ont suivie dans le moyen-âge toutes les populations qui réussirent à conquérir ainsi leur indépendance, en rompant l'un après l'autre les liens dans lesquels elles se trouvaient enchaînées. Cela ne ressemble en rien aux révolutions turbulentes de nos temps modernes. C'est beaucoup moins brillant sans doute; on n'y rencontre ni gloire, ni héroïsme, mais le résultat en paraît plus sûr, plus favorable au véritable progrès, et bien moins dangereux pour le maintien de l'ordre moral, cet élément précieux de la liberté. D'ailleurs, n'y a-t-il pas quelque chose d'éminemment estimable dans cette constance ferme et patiente qui poursuit, sans jamais dévier, son but à travers les siècles, respectant les droits acquis, et rachetant à la sueur de son front ces priviléges qui, quelque injustes qu'ils soient en théorie, avaient cependant leur base légitime dans une organisation antérieure qu'il n'eût pas été juste non plus de prétendre effacer d'un trait de plume ou d'un coup d'épée. Sous ce rapport nos ancêtres étaient plus sages que nous, on ne peut le nier. Avant d'agir ils mettaient le droit de leur côté; ce n'était pas sur le soulèvement des passions de la foule qu'ils fondaient leur indépendance; ils luttaient en hommes loyaux et probes, qui, loin de fouler aux pieds la loi, s'appuyaient sur elle, et se consolaient de ne pas obtenir un triomphe plus rapide, en songeant qu'ils préparaient les voies à leurs descendants,

qu'ils laisseraient après eux un peuple digne de comprendre et de supporter l'indépendance. Ce *Recueil* est riche en leçons salutaires; il montre combien l'histoire nationale est précieuse à connaître dans ses moindres particularités. Le style est fortement empreint de couleur locale, mais cela lui donne une simplicité naïve qui convient tout-à-fait à ce genre d'écrits.

Le second mémoire est une suite de l'*Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten*, par M. Hisely, dont nous avons rendu compte dans notre numéro d'avril 1840. Cet essai remarquable ayant réveillé la discussion sur la nature réelle du mouvement qui détacha les premiers cantons suisses de la domination autrichienne, l'auteur a senti le besoin d'approfondir davantage cette grave question et de l'éclairer de toutes les lumières que peut fournir l'étude opiniâtre des documents officiels. Il envisage maintenant *Les Waldstetten Uri, Schwyz, Unterwalden, dans leurs relations avec l'empire germanique et la maison de Habsbourg*.

Les deux opinions les plus tranchées qui aient été émises à ce sujet sont : d'une part, que les Waldstetten ont de temps immémorial joui de leurs libertés sous la protection immédiate de l'Empire; de l'autre, que les habitants de Waldstetten étaient sujets de la maison de Habsbourg, les vallées alpestres faisant partie d'un landgraviat d'Argau qui lui appartenait. Comme il arrive souvent, la vérité paraît devoir se trouver entre ces deux extrêmes, et les habitants des Wald stetten n'ont probablement été dans l'origine ni complètement libres, ni complètement sujets. C'est du moins ce qui semble résulter des recherches savantes de M. Hisely, dans lesquelles on rencontre tous les caractères propres à inspirer la plus grande confiance et à porter la conviction dans l'esprit du lecteur impartial. L'existence du margraviat d'Argau est reconnue par lui, mais il prouve d'abord qu'Uri n'en fit jamais partie. En effet, sans parler des autres circonstances qui montrent l'indépendance de ce canton, on voit qu'en 1231, sur la demande des hommes d'Uri, qui redoutaient que la dignité de *reichsvogt* ne devînt héréditaire dans la maison de Habsbourg, le roi Henri ôta l'avouerie d'Uri au comte Rodolphe, ce qui indique évidemment « que ceux des comtes de cette maison qui furent appelés à y exercer un pouvoir ne firent qu'y administrer la haute-justice, de la part des chefs de l'empire, sous la protection immédiate duquel ce pays était placé. »

Quant à Schwyz et Unterwalden, quoiqu'ils ne fissent pas précisément partie du margraviat d'Argau, ils ne possédaient pas non plus les mêmes libertés qu'Uri. Les chartes nous les montrent ressortissant au tribunal d'un comte provincial ou landgrave, et il paraît qu'avant 1240 la maison de Habsbourg

exerçait de droit la haute juridiction sur leur territoire. Cette maison y avait d'ailleurs des possessions assez considérables, et, en 1272, la branche cadette ayant vendu à la branche aînée les propriétés et les droits qu'elle possédait dans les Waldstetten, ceux-ci passèrent sous la domination autrichienne. Mais, ce qui prouve encore mieux l'état de sujétion dans lequel ils se trouvaient, c'est la charte de 1240, où l'empereur Frédéric II, faisant droit à leur requête, leur accorde le privilége de relever immédiatement de l'empire. Cette charte n'est point une confirmation d'anciennes franchises; elle ne mentionne nullement des droits acquis autrefois, et le sens en est si clair qu'on ne peut refuser d'y voir le premier acte de l'affranchissement des hommes libres de Schwyz et d'Unterwalden. Plus tard la maison de Habsbourg ressaisit son pouvoir, déchira la charte de Frédéric II, et de là naquit une lutte qui amena la révolution des Waldstetten au XIV[e] siècle. Les preuves accumulées par M. Hisely ne laissent guère de doute sur cette marche des événements, qui paraît d'ailleurs tout-à-fait conforme à l'esprit du temps et à l'organisation compliquée du régime féodal. L'auteur termine son précieux travail par un chapitre fort intéressant sur l'état des personnes dans les Waldstetten aux XIII[e] et XIV[e] siècles. C'est un sujet curieux à étudier, parce que la condition des habitants de ce pays n'était pas tout-à-fait semblable à celle des habitants de la plupart des autres contrées, et qu'on peut y trouver la cause de leurs progrès plus rapides vers l'affranchissement et l'indépendance. « Ces paysans ou hommes non serfs et non libres, dans l'acception rigoureuse de ces mots, mais *demi-libres*, placés au degré inférieur de l'échelle sociale, étaient sujets d'un seigneur avec la terre à laquelle ils étaient attachés sans pouvoir la quitter, et dont le seigneur pouvait transférer la propriété par échange, par vente ou par donation, sans qu'il pût toutefois disposer selon son bon plaisir de ces gens, parce qu'ils n'étaient pas esclaves. Il ne pouvait les aliéner sans le fonds de terre qu'il leur avait cédé à charge de cens; mais il avait sur eux le droit de coërcition ou le pouvoir de les contraindre aux devoirs qui leur étaient imposés, de leur interdire tout ce qui était contraire au droit de servage ou de sujétion, de les empêcher de quitter la terre à laquelle ils appartenaient pour s'établir sur une autre; il avait de plus le droit de consentement au mariage, et celui de taille à prendre sur la succession du serf. Ce droit, d'abord considérable, fut enfin restreint à celui de prendre la meilleure pièce de bétail ou le meilleur vêtement du paysan décédé, ou la robe la plus précieuse de la femme. Il paraît que, à une époque indéterminée, ce droit cessa d'être en vigueur

dans certaines contrées, car on peut conclure d'une charte de 1317, relative aux vassaux de l'abbaye de Notre-Dame-de-Zurich, que dans le pays d'Uri le seigneur n'avait aucune part de la succession du serf. »

A mesure que l'aisance se répandit, ces droits divers furent rachetés l'un après l'autre. La révolution du XIVe siècle, ôtant aux seigneurs l'appui d'une autorité étrangère, vint hâter les progrès des Waldstetten vers une condition meilleure, et l'on comprend qu'une fois entrés dans cette voie ils ne s'arrêtèrent plus que lorsqu'ils eurent atteint la liberté complète.

LES GÉNÉRAUX DE L'EMPIRE : Le Maréchal Brune, poésie par Lacoste, précédée d'une Introduction par *Ed. Gouin*. — Paris, chez Hugot, 10, rue Christine. In-8, 50 c.

M. Lacoste se propose de publier une galerie poétique dans laquelle figureront les personnages remarquables que l'époque impériale a vus surgir de tous les rangs de la société. C'est un sujet fécond ; aussi, quoiqu'on l'ait déjà bien exploité, l'intérêt public ne s'en lasse pas, et la popularité dont il jouit offre encore des chances de succès à ceux qui savent le traiter avec talent et impartialité. M. Lacoste débute assez heureusement par le maréchal Brune, dont la biographie peu connue présente d'autant plus d'attrait, que la catastrophe qui la termine si tragiquement est un des faits de l'histoire contemporaine les plus propres à frapper l'imagination des lecteurs. Après une carrière honorable et brillante, le maréchal Brune succomba victime du plus lâche assassinat, sous les coups d'une populace fanatique, ameutée contre lui par le trop fameux Trestaillons, ce misérable agent de la réaction royaliste de 1815. M. Lacoste exprime avec énergie l'indignation que doit ressentir toute âme honnête en présence de semblables excès ; mais il s'abandonne un peu trop à la facilité que possède sa plume pour les phrases sonores, et s'il veut que son œuvre trouve faveur, il fera bien de se tenir en garde contre la boursouflure du style qui engendre la monotonie et la fatigue.

AGENDA-PANTHÉON pour 1841, Mémento-biographique annuel des contemporains, par *Michel Chor*. — Paris, 40, rue Richer, et chez Hugot, 10, rue Christine. Format long et étroit, cart., 2 fr.

Cet agenda, d'un usage commode pour l'homme d'affaires ou de cabinet, réunit aux avantages de ceux du même genre

l'agrément d'offrir, pour chaque jour de l'année, une courte notice biographique sur quelque homme célèbre. En continuant d'apporter les mêmes soins à sa rédaction, l'éditeur pourra en faire une espèce d'annuaire nécrologique très précieux qui servira de supplément perpétuel à toutes les biographies.

COURS D'HISTOIRE mnémonisée du Bas-Empire et de l'empire Ottoman, en 24 leçons, par *J. Bem*. 1re livraison. In-8. = **COURS D'HISTOIRE** de l'Eglise, en 24 leçons, par *le même*. 1re livraison. — Paris, chez Caron, 10, rue de Condé.

Ces deux cours sont destinés à l'enseignement d'après la méthode polonaise simplifiée et employée avec succès par M. Bem. L'histoire est présentée dans une suite de tableaux propres à s'encadrer siècle par siècle, année par année, dans le carré polonais qui se grave si facilement dans la mémoire des élèves. L'étude de la chronologie, si aride et si pénible lorsqu'il faut apprendre par cœur des séries de dates et d'événements qui n'ont d'autre lien commun que la succession des époques, devient ainsi presque un jeu d'enfant. Les publications de M. Bem méritent d'être accueillies avec faveur par les instituts et les maisons d'éducation, qui pourront par une application judicieuse de sa méthode obtenir des résultats précieux.

ENSEIGNEMENT BUESSARD. Solution de toutes les difficultés de l'étude; lecture et écriture. — Paris, chez Bréauté, 39, passage Choiseul. In-12, 2 fr. 50 c.

Les méthodes d'enseignement se multiplient chaque jour, et le nombre en devient si considérable qu'il est presque impossible, à celui qui veut choisir la meilleure, de les connaître toutes pour apprécier convenablement le mérite particulier de chacune d'elles. Heureusement pour ce qui concerne la première instruction de l'enfance, on peut dire que toutes les méthodes sont bonnes, pourvu qu'elles soient employées avec discernement par un maître qui possède bien la matière et sache disposer convenablement le sol dans lequel il devra faire germer la semence. M. Buessard part du principe qu'il faut, autant que possible, développer à la fois les diverses facultés de l'esprit, et n'accorder à la mémoire qu'une part secondaire dans l'œuvre de l'enseignement. Il procède soit pour la lecture, soit pour l'écriture, par voie d'analyse, et cherche autant que possible à rendre intelligibles à l'enfant chacun des principes élémen-

taires qui composent les deux instruments dont il veut lui faire connaître l'usage. Cette marche paraîtra peut-être longue et minutieuse. Mais il est certain qu'appliquée avec persévérance elle doit produire des résultats avantageux, si, comme le suppose l'auteur, l'intelligence des élèves se prête à ce genre de travail qui exige de leur part une attention soutenue. Seulement, nous doutons que cette dernière condition se rencontre souvent chez les enfants de quatre à cinq ans auxquels on apprend à lire et à écrire. Il nous semble qu'une pareille méthode convient plutôt à des adultes.

VINGT JOURS EN SICILE, par le vicomte *de Marcellus*. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Vingt jours, c'est bien peu pour étudier un pays et le décrire de manière à le faire connaître à ceux qui ne l'ont jamais vu. Mais il est vrai que M. de Marcellus a mis le temps à profit de telle sorte que pas une heure, pas une minute n'est perdue, et d'ailleurs sa mémoire riche en souvenirs classiques l'a singulièrement aidé dans cette course rapide en lui fournissant des données antérieures qu'il n'a plus eu qu'à vérifier, comme s'il eût visité une contrée déjà bien connue de lui. On retrouve ici le même trait distinctif qui caractérise ses *Souvenirs de l'Orient*. A chaque page quelques citations des poètes grecs ou latins vient jeter du charme sur son récit, lui fournir des descriptions toutes faites qu'il n'a qu'à transcrire. Cette allure si différente de celle de nos modernes fabricants d'impressions de voyage, a le mérite de l'originalité. C'est faire du neuf avec du vieux, sans doute, mais je vous assure que le procédé n'est pas mauvais. D'ailleurs point de pédanterie, le style de l'auteur est éminemment français, léger, gracieux, et son érudition paraît si peu apprêtée, si peu prétentieuse qu'on ne s'en lasse point malgré le fréquent usage qu'il en fait.

La Sicile est un pays curieux et fertile où la nature a prodigué ses dons les plus précieux, mais où l'homme n'en a guère profité. Sauf quelques villes auxquelles le voisinage de la mer, les relations commerciales et le séjour de quelques riches seigneurs ont permis de prendre un développement remarquable, tout le reste de la contrée est encore sauvage, inculte, et ressemble plus au désert de l'Afrique qu'à l'aspect civilisé d'un pays européen. Le voyageur n'y trouve point les moyens de transport auxquels il est habitué ; s'il veut parcourir l'intérieur de l'île, il faut qu'il emporte avec lui ses provisions et se fasse accompagner d'une escorte à peu près comme

les caravanes qui traversent les sables brûlants de l'Egypte.

« Nous changeons d'allure ; ce n'est plus la poste avec ses chevaux ailés et ses chars-à-bancs presque commodes. Ici, plus de route tracée, ou du moins il ne nous en reste que quelques milles. Un neveu de l'abbé Sacara, muletier de profession et homme d'esprit, s'engage à nous conduire en deux jours à Sciacca. Le marché fait, j'expédie en avant un des deux gardes que l'obligeant administrateur des soufres a placés sous mes ordres. C'est prudent, me dit-on, si l'on veut trouver dans les auberges du pain, un matelas et les clés aux portes. Nous partons de bonne heure juchés sur nos hautes mules avec deux bêtes de bagage, un guide, le muletier en chef, le second garde des soufres, grand gaillard armé jusqu'aux dents, monté comme un Saint-Georges, et *Carmelo*, notre domestique de confiance ; l'honnête *Carmelo*, notre directeur, pourvoyeur, cuisinier et femme de chambre. »

Mais ne vous attendez pas d'après ce préambule à ce que l'auteur aille vous entretenir longuement des périls qu'il a courus, des mauvaises rencontres qu'il a faites. Il ne nous donne pas une seule petite aventure de brigands ; bien loin de là même, il n'a trouvé sur sa route que gens hospitaliers et affables, qui l'ont accueilli avec franchise et cordialité. D'ailleurs son but est de décrire le pays, non de se mettre en scène, et il s'efface volontiers pour nous peindre la Sicile et ses habitants dans un tableau plein de vie et de couleur. Au culte de la poésie, M. de Marcellus joint celui des beaux-arts ; aussi les fatigues du voyage disparaissent pour lui devant le saint enthousiasme qui l'anime. Mais afin de ne tromper personne, il nous rapporte à côté de sa brillante relation les jérémiades d'un de ses compatriotes qui n'avait pas vu les choses tout-à-fait du même œil.

« C'est partout une profonde misère ; pas d'auberge, et chaque jour des fatigues prolongées. A Palma, nous eûmes à peine une écurie pour y coucher sur la litière de nos bêtes ; à cette autre ville dont j'ai oublié le nom, il n'y avait ni un morceau de pain, ni une goutte de vin potable. En voyage, des ruisseaux qu'on nous donne pour des fleuves, parce qu'ils n'ont pas de pont ; des amas de cabanes qu'on fait passer pour des cités. Au reste, soyez franc, n'en est-il pas à peu près ainsi par toute la Sicile ? Quant à moi, j'en emporte des membres brisés et très-peu d'agréables souvenirs. Ces gens-là sont de vrais sauvages, avec leurs mules qui vous rompent bras et jambes par leur allure, si ce n'est en roulant sur vous. Ah ! quand je viens à penser que la diligence passe deux fois par jour devant ma porte.... J'avais bien affaire de venir en Sicile ! S'il faut vous le dire, mon cher monsieur, je

jouis chez nous d'une petite existence très-passable. Je suis marié, père de famille et membre de notre conseil municipal. Des amis m'avaient entraîné jusqu'à Naples : parce que je suis bon enfant, moi, je me laisse aller; c'était bien assez, n'est-ce pas, sans m'emmener encore en Sicile? Aussi bien, tel que vous me voyez, je n'ai pas un goût très-prononcé pour toutes ces inutilités qu'on nous montre ici à tout coin de rue : le marbre d'abord; je fais plus de cas, je l'avoue, d'une bonne pierre dure, propre à bâtir; quand on a suffisamment de marbre pour un dessus de cheminée, à quoi sert le reste? Toutes ces fresques encore qui font regarder en l'air et gagner des torticolis, c'est de l'huile perdue, convenez-en. Mon Dieu! un peu moins de tableaux et plus de réverbères, disais-je aux Palermitains. Vous le voyez, je suis un homme positif et sans illusions, moi; eh bien! pourtant, je suis très-aise, oui, très-aise d'avoir fait ce voyage, à présent qu'il est fini. J'aurai du moins quelque chose à raconter à mon maire, qui n'a jamais quitté notre commune que pour notre chef-lieu; et j'étonnerai grandement mes collègues municipaux, même en ne leur disant que la vérité. »

Cette boutade produit un amusant contraste au milieu de ces souvenirs tout parfumés de poésie et d'antiquité.

LE LIVRE DES SINGULARITÉS, par *G.-P. Philomneste*. — Paris. 1 gros vol. in-8, 6 fr. = PREDICATORIANA, ou Révélations singulières et amusantes sur les prédicateurs, par *le même*. 1 gros vol. in-8, 6 fr.

M. G. Peignot est bien connu par son amour pour les recherches curieuses, et il est peu de bibliographes qui aient autant que lui su retirer de leurs travaux une abondante moisson d'anecdotes piquantes, de traits bizarres, de citations originales propres à exciter l'intérêt de tous les lecteurs. Les deux nouveaux volumes qu'il publie sous le pseudonyme de *Philomneste* présentent une lecture fort récréative; car il s'y trouve un peu de tout : singularités historiques, philologiques, littéraires, variétés bibliographiques, calculs cabalistiques, rêveries renouvelées des Grecs; enfin, comme le dit l'auteur, « c'est un ouvrage à part, un recueil fantasque, » sérieux, burlesque, érudit, frivole, grave, amusant, facé, » tieux, admirable, piquant, détestable, parfois instructif » parfois ennuyeux, souvent décousu, mais toujours varié. » Le *Prédicatoriana* est consacré spécialement aux étranges moyens d'éloquence dont a certaines époques la Chaire sacrée

fut le théâtre. On y trouve une abondante collection d'anecdotes fort gaies et de citations originales qui ne sont point inspirées par un esprit hostile au clergé, mais dont le but est de faire connaître les mœurs et les tendances des siècles passés sous ce rapport.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DISCUSSIONS CRITIQUES et Pensées diverses sur la religion et la philosophie, par *F. Lamennais*. — Paris. 1 vol. in-8, 5 fr.

Lorsque M. de Lamennais publia son ouvrage intitulé : *Affaires de Rome,* on fut frappé du changement complet qui semblait s'être opéré tout-à-coup dans ses opinions. En effet, on ne pouvait s'expliquer comment le catholicisme se trouvait ainsi violemment attaqué par un homme dont tous les efforts avaient au contraire tendu jusque là vers son affermissement et sa restauration. N'y avait-il donc point de convictions réelles chez l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence,* ou bien son ambition, déçue par le froid accueil de Rome, suffisait-elle pour les lui faire sacrifier au désir de se venger de cette Eglise qui rejetait ses avances et condamnait son zèle? M. Lamennais a laissé long-temps ses adversaires exploiter ces deux hypothèses, jugeant sans doute qu'au milieu de la polémique passionnée à laquelle on se livrait, la voix de la raison ne serait pas entendue, et qu'il valait mieux attendre que l'irritation fût un peu calmée. Aujourd'hui le moment lui paraît être venu d'exposer franchement la marche de ses idées, de faire connaître dans tous ses détails la route suivie par son esprit pour arriver à se détacher de Rome et à se ranger parmi ses ennemis. C'est dans ce but qu'il a publié un recueil de fragments écrits sous l'impression du doute qui s'éveillait en lui, de la lutte qui s'établissait dans sa puissante intelligence entre la raison et l'autorité. On peut y retrouver les diverses phases de ce travail intérieur dont l'étude présente le plus haut intérêt. Ce sont tour à tour les éclairs du génie illuminant la raison, ou les écarts d'une imagination fougueuse et brillante jetant un attrait trompeur mais irrésistible sur le paradoxe et le sophisme. On voit se rompre l'un après l'autre les liens qui rattachent le catholique à l'Eglise. Il rejette l'infaillibilité, proclame le libre examen, et ne veut pour la foi d'autre critère que la seule raison.

« Il y a des miracles quand on y croit; ils disparaissent quand on n'y croit plus. » Cette phrase résume en peu de mots ce que M. de Lamennais pense des mystères, et trace d'une manière assez originale la limite où doit s'arrêter le raisonnement. Quant au péché originel, ici comme dans sa *Philosophie*, il n'y voit qu'un ingénieux symbole de la liberté humaine qui a la faculté de faire le mal comme le bien et entraîne ainsi après elle la responsabilité. La révélation n'est à ses yeux que l'origine commune de tout développement intellectuel chez l'homme, et il ne la regarde point comme un privilége particulier à la doctrine du christianisme. Il repousse l'intervention continuelle et directe de Dieu; car ce serait réduire l'homme à l'état d'instrument passif qui ne pourrait avoir aucun compte à rendre de ses actions. « Les mêmes » hommes qui enseignent que la foi est un don gratuit de » Dieu, et indépendant dès-lors de notre volonté, ont envoyé » à la mort des milliers de leurs semblables parce qu'ils n'a» vaient pas la foi. » Cette contradiction flagrante est un argument devant lequel tombent toutes les subtilités théologiques. C'est avec de semblables armes qu'il attaque bien plus fortement encore les prétentions de l'Eglise. Depuis longtemps Rome n'avait pas rencontré d'adversaire aussi redoutable. Il a sondé de près toutes les plaies de ce corps gangrené; sa main impitoyable arrache tous les voiles qui les cachent; il frappe à coup sûr, et chacun de ses traits rouvre une vieille blessure à peine cicatrisée. A cette polémique ardente se mêlent sans doute bien des critiques exagérées de l'état social actuel, bien des sarcasmes amers qui dépassent le but. Cependant ne croyez pas qu'il partage les folles et souvent dangereuses rêveries des communistes ou des disciples de Fourrier. Aux premiers, il dit qu'avant de vouloir confondre le tien et le mien il faudrait d'abord détruire le toi et le moi; aux seconds, il déclare que prétendre sacrifier l'individu à la société c'est vouloir rétablir l'esclavage; et il se console en pensant que la réalisation de pareilles théories est, Dieu merci, la plus impossible de toutes les choses impossibles. Mais que veut-il donc, direz-vous, quel est son système, sur quels principes prétend-il baser la régénération sociale? C'est aussi ce que nous nous sommes demandé; et après avoir lu attentivement ce volume, il nous a été impossible de trouver une réponse satisfaisante. M. Lamennais proteste contre l'Eglise, mais il ne veut point s'appeler protestant; il sape hardiment le catholicisme, mais il ne formule point ce qu'il veut mettre à la place; il s'apitoye et s'indigne avec une verve chaleureuse sur le sort des classes pauvres, mais il n'indique aucun remède et se borne à de vaines déclama-

tions. C'est une âme souffrante qui cherche sa consolation dans le soulagement de ses semblables, et qui, trop impatiente pour la lenteur d'une telle œuvre, retombe souvent découragée par le sentiment de son impuissance.

« Mon âme, pourquoi es-tu triste? Est-ce que le soleil n'est pas beau, est-ce que sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on voit et les feuilles et les fleurs, avec leurs mille nuances, éclore sous ses rayons, et la nature entière se ranimer d'une vie nouvelle? Quand les vents légers agitent l'air, on dirait le souffle des anges se jouant dans une mer de parfums. Tout ce qui respire a une voix pour bénir celui qui prodigue à tous ses largesses. Le petit oiseau chante ses louanges dans le buisson, l'insecte les bourdonne dans l'herbe. Mon âme, pourquoi es-tu triste, lorsqu'il n'est pas une seule créature qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté d'être, qui ne se plonge et ne se perde dans l'amour?

» Le soleil est beau, sa lumière est douce; le petit oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a retrouvé la vie, et s'en imprègne, et s'en abreuve : et je soupire parce que cette vie n'est pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle est demeurée obscure et froide. Lorsque des flots de lumière et des torrents de feu inondent un autre monde, le mien reste noir et glacé. L'hiver l'enveloppe de ses frimats comme d'un suaire éternel. Laissez pleurer ceux qui n'ont point de printemps. »

Ce fragment plein d'éloquence et de poésie peint admirablement la position du prêtre qui rompt avec l'Eglise et se trouve isolé dans ce monde aux yeux duquel il voudrait faire luire quelques rayons de l'éternelle vérité. On comprend qu'il rencontre de rudes obstacles accumulés sur sa route, et que la patience lui échappe quelquefois. Avant de le juger sévèrement il faut attendre, rester spectateur muet de la lutte et se souvenir que, comme il le dit lui-même : « Le temps peut avoir des couches laborieuses, mais il n'avorte jamais. »

HISTOIRE DU SYNODE DE DORDRECHT considéré dans ses rapports religieux et politiques, de 1609 à 1619, par *N. Châtelain*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8, orné de 4 beaux portraits. 8 fr.

Le synode de Dordrecht est un triste épisode de l'histoire de la Réforme. Il offre un exemple des funestes résultats auxquels peuvent conduire les disputes théologiques, et, s'il est permis d'emprunter au langage familier une comparaison

vulgaire, mais énergique, il étale au grand jour le linge sale du protestantisme. En effet, à peine la réforme religieuse s'était-elle assise en face de l'unité catholique dont elle venait de secouer le joug, que des dissensions éclatèrent dans son sein comme pour justifier les assertions de ceux qui l'accusaient d'impuissance et d'anarchie. Des subtilités dogmatiques donnèrent naissance à maintes sectes qui, oubliant que la doctrine du libre examen était leur mère commune, prétendirent relever chacune dans son sein le principe d'autorité qu'elles refusaient de reconnaître dans l'Eglise romaine, et se montrèrent animées du fanatisme le plus intolérant. Cette lutte intestine prit surtout en Hollande un caractère plus violent, parce qu'une politique astucieuse, voyant le parti qu'elle pouvait en tirer, souffla le feu sans relâche, jusqu'à ce qu'elle eût atteint son but. Maurice de Nassau comprit que rien ne pouvait mieux servir ses ambitieux projets. Les opinions religieuses ne furent pour lui qu'un moyen; il n'avait sans doute au fond pas plus de sympathie pour les doctrines de Gomar que pour celles d'Arminius; mais Barnevelt, le grand-pensionnaire, était un adversaire redoutable dont il voulait à tout prix se débarrasser, et c'est dans ce but qu'il exploita les haines théologiques dont il connaissait bien l'énergie. La cause première du schisme était si subtile qu'en lisant aujourd'hui les professions de foi des deux partis nous avons de la peine à comprendre sur quoi roulaient leurs discussions. Aussi ce ne fut d'abord qu'une division peu saillante, et Arminius, homme doux et pacifique, put répandre sa doctrine sans se douter des conséquences malheureuses qui en sortiraient. Mais le caractère violent de son antagoniste Gomar vint bientôt réveiller l'esprit de parti. La querelle s'envenima, les chaires retentirent d'anathèmes lancés contre les Arminiens, et Maurice, voyant que Barnevelt était favorable à ceux-ci, n'hésita pas à se déclarer pour les Gomaristes, dont l'intolérance lui parut un moyen d'asseoir son autorité sur des bases plus solides. Il sut profiter habilement de la préoccupation des esprits pour vaincre les résistances que lui opposaient les institutions municipales, et s'emparer avec adresse des principales villes, qui n'osaient agir énergiquement contre un prince regardé par un parti nombreux comme le soutien de la vraie foi. Il appuya vivement l'idée d'un synode pour régler les affaires religieuses, dès qu'il put espérer y faire dominer son influence et y trouver un instrument docile pour exécuter ses plans de vengeance. Effectivement les intrigues politiques changèrent bientôt le synode en un tribunal passionné qui prononça contre Barnevelt une sentence de mort et de confiscation. Le grand citoyen qui avait consa-

cré sa vie au bien de son pays, porta sa tête sur l'échafaud, laissant après lui sa famille dépouillée et proscrite.

Ce drame, plein d'un intérêt si mélancolique, est raconté par M. Châtelain avec une simplicité touchante. Il s'abstient de toute déclamation superflue, se bornant à rapporter les faits tels qu'ils sont consignés dans les documents de l'époque, et déplorant sans amertume le fatal aveuglement qui préparait ainsi la ruine de la liberté nationale. Son livre renferme d'abord une notice sur Maurice de Nassau, dans laquelle il traite ce prince en biographe sévère, mais juste. Puis vient le récit impartial des événements. Il se place autant que possible en dehors des deux partis; cependant on reconnaît que ses sympathies sont plutôt acquises aux Arminiens, et il ne cherche point à cacher sa prédilection pour le beau caractère de Barnevelt. Mais afin de rétablir l'équilibre, en fournissant au lecteur tous les éléments nécessaires pour se former lui-même une opinion bien motivée, il termine par un extrait de l'*Histoire de la patrie*, traduit de Bilderdyk, écrivain gomariste, qui n'omet aucune circonstance propre à justifier la condamnation de Barnevelt.

Cette manière de plaider à la fois les deux causes, ou plutôt de faire entendre leurs avocats l'un après l'autre, est certainement très-originale. C'est agir avec une loyauté qu'on ne rencontre pas toujours chez les historiens. Par cette ingénieuse combinaison, M. Châtelain a montré qu'il comprenait combien est délicate une semblable matière qui touche aux intérêts de la foi religieuse, et sur laquelle par conséquent on ne saurait prononcer à la légère un jugement définitif. Son but est de montrer le danger des disputes théologiques, non de discuter la valeur des doctrines. L'opportunité d'une telle publication est bien justifiée par la tendance de notre époque à ranimer ce vieux levain de discorde. Le tableau qu'il nous présente est riche en leçons graves et salutaires. Quelque opinion que l'on professe sur le fond de la question, il est impossible de ne pas gémir sur de si déplorables excès, et il y a dans cette histoire de quoi faire réfléchir ceux qui prétendent faire consister toute la religion dans telle ou telle nuance de foi, dont ils ne veulent pas qu'on s'écarte sous peine de perdre tout espoir de salut. Aussi nous croyons que ce beau volume, aussi remarquable par son exécution typographique que par le talent et la sagesse de sa rédaction, trouvera de nombreux lecteurs dans les diverses sectes qui descendent en ligne plus ou moins directe d'Arminius et de Gomar.

DE LA MORT avant l'homme, par *Roselly de Lorgues*. — Paris, chez Hivert, 55, quai des Augustins. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Ce titre est assez bizarre et le livre nous a paru l'être encore plus. L'auteur est un fervent catholique, vivement affecté de toutes les résistances qui s'opposent à la restauration complète du pouvoir de l'Eglise romaine. Il débute en gémissant sur l'état de la religion, menacée par de nombreux ennemis, et il cherche par une énergique allocution à réveiller le zèle des *défenseurs de l'unité sainte*. « Ministres du Très-» Haut, levez-vous! ceignez vos reins de la force du Seigneur; » cuirassez vos poitrines du bouclier de la foi; aiguisez le » glaive de la parole, et sortez de vos tentes; il est temps. » L'heure d'un nouveau combat va sonner. » Et ce nouveau combat, c'est contre le panthéisme qu'il s'agit de le livrer. M. Roselly de Lorgues redoute cette fausse doctrine qui, jusqu'ici confinée dans les rêves de la savante Allemagne, vient de passer le Rhin, et selon lui met en péril la foi catholique. Nous partageons son antipathie pour cette nouvelle forme du matérialisme, et nous ne pouvons qu'approuver son ardeur à se lancer sur le champ de bataille pour arrêter les progrès de l'ennemi. Mais il nous semble que ce n'est pas l'adversaire le plus redoutable du catholicisme; nous ne croyons pas surtout que celui-ci soit bien prêt à entrer dans la lice; et si un nouveau combat doit se livrer, la première condition du triomphe nous paraît être dans la franche acceptation du principe de liberté religieuse que Rome a toujours rejeté comme une hérésie. Au reste, M. Roselly donne d'excellents conseils au clergé, lui recommandant d'ouvrir sans tarder, non le vieil arsenal de la persécution, mais les portes de ses bibliothèques, et de scruter les travaux de l'érudition, les annales des peuples, les progrès des arts et de l'esprit du monde. De tels préparatifs nous rassurent : car c'est de la science qu'est sortie la réforme, et plus les esprits seront éclairés, mieux ils comprendront que l'Eglise ne peut subsister qu'à la condition de se modifier suivant la marche de l'esprit humain, sous peine de voir celui-ci la séparer de la religion dont elle n'est que l'accessoire et non le principal. Nous ne savons si c'est précisément là le but que se propose l'auteur, mais il est certain que l'on y arriverait en suivant ses conseils. Il paraît, à la vérité, n'avoir pas des idées parfaitement claires sur les doctrines qu'il défend et sur celles qu'il attaque. Ainsi, selon lui, Strauss est un panthéiste, Lamennais est un panthéiste, nous ne serions pas surpris que Luther, Calvin, Zwingle fussent aussi des panthéistes à ses yeux. Cette épithète semble

s'appliquer, comme celle d'hérétique, à quiconque ose élever la voix contre l'autorité de l'Eglise romaine. On comprend alors comment le panthéisme est pour lui si redoutable, ce qui ne pourrait s'expliquer s'il ne le voyait que là où il est réellement, c'est-à-dire dans les théories de quelques rêveurs socialistes et dans la nébuleuse philosophie de M. Pierre Leroux. Mais, demanderez-vous sans doute, qu'a tout ceci de commun avec la mort avant l'homme? Je ne puis vous le dire; car après avoir parcouru cette digression sur le panthéisme, je me suis tout-à-coup, à ma grande surprise, trouvé en face du péché originel, que l'auteur traite fort longuement et qu'il paraît avoir étudié d'une manière assez profonde. Il s'attache surtout à prouver que la mort existait avant l'homme, qu'elle était une condition nécessaire de tous les êtres créés, l'agent des modifications et transformations incessantes dont l'univers est le théâtre. Mais l'homme n'y était pas primitivement soumis; la mort ne fut pour lui que la conséquence du péché qui le fit ainsi déchoir de son rang supérieur, et le plongea dans un état de misère dont il ne peut être racheté que par la grâce de Dieu. Le péché originel est pour M. Roselly la base essentielle de la religion, le corollaire inévitable de la foi chrétienne. Ne pas l'adopter c'est être panthéiste, et pour appuyer cette assertion il entre dans une longue dissertation sur la théorie du sacrifice, sur la doctrine de l'expiation par le sang des animaux ou de l'homme, qu'il regarde comme un grand fait primitif qu'on doit accepter dans toute sa rigueur, sans se laisser intimider par les idées de cruauté qui s'y rattachent, car c'est là que se trouve la preuve incontestable du péché originel. Nous ne le suivrons pas dans cette discussion théologique, trop mystique et trop obscure pour se prêter à l'analyse. Nous dirons seulement que l'auteur conclut en déclarant le progrès continu incompatible avec la doctrine chrétienne, et propre seulement à enfanter le fétichisme dont la théorie, selon lui, s'y trouve renfermée. Si nos lecteurs désirent en savoir davantage, nous leur conseillons de se procurer l'ouvrage de M. Roselly de Lorgues, dont le style plein de verve et d'enthousiasme est d'ailleurs très-bien approprié au sujet. Ils y trouveront une certaine originalité dans la forme et l'expression, qui peut paraître bizarre, mais qui parle aux imaginations et a déjà fait le succès du *Christ devant le siècle* et du *Livre des communes*, deux publications du même auteur.

RÉPONSE au livre du docteur Strauss *la Vie de Jésus*, par *Ath. Coquerel*, pasteur de l'Eglise réformée de Paris. — Paris, chez Marc Aurel frères. In-8, 1 fr. 25 c.

L'ouvrage du docteur Strauss a eu fort peu de retentissement en France. Sa forme allemande, son érudition surchargée de textes et de commentaires, ses recherches minutieuses et savantes, ne pouvaient offrir nul attrait à l'incrédulité française qui préfère une plaisanterie à tous les raisonnements du monde, et se rendrait, je crois, plutôt que d'aborder une discussion scientifique qui la fait dès les premiers mots bâiller d'ennui. Aussi, sauf les théologiens et quelques hommes entraînés par goût vers ce genre d'études, personne en France n'a lu d'un bout à l'autre la traduction de *la Vie de Jésus*. Il faut avouer loyalement que cela ne place pas le docteur Strauss dans une position favorable vis-à-vis de ses adversaires. En effet, une réponse comme celle de M. le pasteur Coquerel, écrite dans un style élégant, pleine de considérations ingénieuses, présentées avec tout le charme d'une plume éloquente et l'autorité d'un nom justement estimé, trouvera sans doute de nombreux lecteurs prêts à se laisser convaincre, et à recevoir avec confiance les allégations de l'auteur sans se soucier nullement de les aller comparer à celles de l'écrivain allemand. On trouvera peut-être qu'il n'y a pas grand mal à cela, car les disputes théologiques sont en général fort peu profitables à la religion, et une fois entrée dans le domaine de la discussion, la foi n'en ressort guère sans y laisser pied ou aile. Du moins la réponse de M. Coquerel n'offre pas le même danger à cet égard; il ne s'écarte point un seul instant du langage élevé qui convient au sujet; il ne se croit pas obligé de suivre pas à pas son adversaire dans les minutieuses recherches auxquelles il se livre, mais il ne s'attache qu'aux objections principales et les combat de la manière la plus brillante, avec un charme d'expression si supérieur qu'il se fera lire volontiers par ceux mêmes qui ne partageront pas toutes ses opinions. C'est un beau plaidoyer en faveur de la divinité du christianisme et de l'inspiration des saintes Ecritures. L'auteur l'avait d'abord inséré dans *le Lien*, journal protestant qui se publie à Paris depuis le commencement de cette année et se distingue par une rédaction assez remarquable. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qu'il a eue de réunir les divers articles consacrés à l'examen du livre de Strauss en une brochure que les nombreux admirateurs de son talent voudront tous posséder.

PRINCIPES élémentaires de la vraie logique à substituer aux traités de logique enseignés dans les écoles, par M. *Rogniat aîné*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

L'auteur définit *la logique*, la science des lois de notre intelligence alors qu'elle se représente le vrai. On conçoit donc qu'aucun des traités d'après lesquels on l'enseigne ne lui paraisse satisfaisant. En effet, ce n'est pas précisément ainsi qu'on l'a définie jusqu'à présent. On la considérait plutôt comme l'instrument dont l'intelligence se servait soit pour déduire les conséquences d'un principe, soit pour remonter à celui-ci d'après la notion qu'elle avait de certaines conséquences données, mais sans préjuger en rien la valeur du principe. On la mettait au service du faux comme du vrai, car on ne voyait pas essentiellement en elle l'organe de la vérité! M. Rogniat regarde cet abus de mot comme une grave erreur, qui vient de ce qu'on n'a pas bien compris ce qu'est le raisonnement, le bornant à former un jugement de plusieurs autres, sans s'inquiéter des principes sur lesquels doit être établi l'ordre ou l'enchaînement de ces jugements. Selon lui, tout se tient si bien dans l'œuvre de notre intelligence que tout doit nécessairement se rattacher à quelqu'un des faits primitifs qu'elle a reconnus être antérieurs à elle et qu'elle pose en axiomes fondamentaux. L'intelligence ne sait rien que par l'observation; c'est l'étude des objets extérieurs qui lui révèle même sa propre existence, fait primitif qui précède et que supposent tous les autres. La tâche la plus importante de la philosophie doit être de la guider dans la recherche des faits primitifs, afin de veiller à ce qu'elle n'en suppose ni n'en supplée aucun. Une fois munie de ces premières données, l'intelligence emploie la logique pour y rattacher les faits subséquents en étudiant leurs rapports, leur origine, leurs conditions et leurs lois. Admettant le point de départ comme un axiome inattaquable, il est clair que la logique ne peut alors conduire qu'à la vérité. Le raisonnement se réduit à une réponse juste et vraie à une ou plusieurs des quatre questions suivantes: *Quoi? Avec? Avant? Après?* L'observation, l'induction et l'analyse sont les trois moyens auxquels il a recours. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails de sa méthode qui est exposée avec beaucoup de développements, et appuyée par des exemples ingénieux, quoique peut-être d'une manière un peu diffuse, son style n'ayant pas toute la précision et la netteté désirables dans un livre de ce genre. Nous pensons avoir signalé les points principaux sur lesquels porte sa tentative d'innovation ou de réforme. Cela nous paraît suffisant pour faire apprécier ses idées et justifier les observations cri-

tiques qu'elles nous suggèrent. Ce ne sont que de simples remarques que nous lui soumettons avec défiance, car nous ne nous sentons point de force à soutenir une discussion philosophique un peu profonde. Mais il nous semble que d'une part il assigne à la logique un rôle qui n'est pas tout-à-fait le sien, et que de l'autre il ne la montre point capable de le remplir complètement dans toute son étendue. En effet, pour que la logique guidât toujours notre intelligence sur la route du vrai, ne faudrait-il pas qu'elle pût apprécier la valeur des faits primitifs aussi bien que suivre l'enchaînement de leurs conséquences? Cependant M. Rogniat ne lui attribue point cette faculté, car il sent bien qu'elle n'est pas de son domaine. Les faits primitifs s'imposent en quelque sorte à notre intelligence dont ils s'emparent avec plus ou moins de force, suivant son penchant naturel à les adopter avec ou sans examen. M. Rogniat dit bien que le devoir d'une bonne philosophie est de veiller à ce qu'il n'y en ait point de faux, ni de supposés; mais il ne nous donne pas le moyen d'établir ce critère, et il doit nécessairement reconnaître alors que la logique est la science des lois de notre intelligence, quand elle est dans le faux aussi bien que dans le vrai. On peut raisonner logiquement en partant d'une donnée fausse, et logiquement aussi remonter à un principe erroné en partant de conséquences qui paraissent en découler. La logique n'est pas plus infaillible que toutes les autres manifestations de la raison humaine. Sa mission nous semble être, non de conduire à la vérité absolue, mais seulement de nous aider à suivre, au milieu des ténèbres qui nous entourent, les quelques rayons lumineux épars çà et là dans l'espace. Bien des lueurs trompeuses égarent souvent ses pas, et le doute philosophique peut seul alors l'empêcher de nous entraîner dans les plus graves erreurs. Sans doute on a trop souvent abusé de la logique en la réduisant au rôle purement machinal d'un instrument secondaire, qui se prête à tous les usages auxquels on veut l'employer. Mais tout en approuvant les efforts de M. Rogniat pour lui donner une destination plus haute, plus salutaire et plus féconde, nous croyons qu'il serait dangereux de prétendre en faire le critère certain de la vérité. Ne serait-ce pas dire à la fois qu'il n'existe aucune vérité au-dessus de la portée de notre intelligence, et que notre raison possède une méthode infaillible pour tout comprendre et tout expliquer? Deux propositions également inadmissibles en bonne philosophie.

ESSAI sur l'enseignement, par *Abel Desjardins*. — Paris, chez Joubert, 14, rue des Grès. In-8, *di*. 50 c.

Cet écrit renferme des considérations intéressantes sur les avantages respectifs de l'enseignement public et de l'enseignement particulier. L'auteur examine avec beaucoup d'impartialité les reproches auxquels le système universitaire est en butte. Partisan de la liberté dans de sages limites, il se prononce pour des réformes graduelles, mais il repousse une révolution complète qui aurait pour résultat de détruire ce qui existe sans qu'on puisse bien prévoir comment on le remplacerait. La libre concurrence en matière d'éducation lui semble dangereuse pour la France, à une époque où la spéculation avide et immorale est à l'affût de tout ce qui lui présente quelque chance de bénéfice. Saisi de frayeur à l'idée du désordre qui pourrait en sortir, il demande le maintien de l'Université avec son privilége de haute inspection sur tous les établissements d'instruction publique; mais il veut cependant lui ôter, autant que possible, ce qu'elle a de trop exclusif; et afin de rendre son action plus large et plus salutaire, il propose diverses modifications essentielles. La plus importante, sous le rapport moral, serait d'améliorer la position des maîtres d'étude, qui, suivant les élèves à toutes les heures de la journée, dans leurs récréations, leurs repas, et jusque dans leur sommeil, peuvent seuls exercer une influence éducative réelle et efficace. Aujourd'hui ces fonctions mal rétribuées sont, en général, remplies par des hommes fort peu capables, qui ne peuvent obtenir ni ascendant, ni considération. Ils se trouvent à la fois en butte aux exigences souvent injustes de leurs supérieurs, et aux espiégleries des jeunes gens pour lesquels ils ne sont que des espèces de surveillants chargés de la police. M. Desjardins voudrait qu'exigeant d'eux des garanties plus fortes de savoir et de moralité, on leur assurât en même temps un sort meilleur et on leur ouvrît une carrière dans laquelle ils pussent espérer de monter en grade. Il propose de leur imposer la condition d'être bachelier ès-lettres ou licencié ès-sciences, suivant l'âge des élèves qui leur sont confiés et auxquels alors ils devraient faire répéter les leçons des professeurs. Des émoluments convenables leur seraient accordés, et ce serait parmi eux que l'on choisirait soit les censeurs, soit les proviseurs des colléges. On pourrait ainsi les intéresser davantage à leurs fonctions, et les investir peut-être avec succès de cette direction morale dont l'absence se fait vivement sentir dans l'enseignement universitaire. Quant aux études, l'auteur, sans

partager l'opinion de ceux qui demandent que l'on substitue les langues modernes et les sciences à l'enseignement classique, pense qu'il faudrait maintenir celui-ci dans de justes limites et surtout le diriger de manière à ce qu'après huit ou dix ans passés au collége les élèves en sortissent du moins avec une connaissance réelle des langues grecque et latine, et des chefs-d'œuvre qu'elles ont produits. Il blâme avec force la méthode adoptée pour les examens du baccalauréat ès-lettres qui, par la publication autorisée des questions destinées à en faire l'objet, se trouve en quelque sorte réduit à un exercice de pure mémoire. Enfin, il critique l'oubli presque complet dans lequel on laisse l'étude de la langue maternelle, et le peu de développement qu'on accorde à celle de l'histoire et de la géographie.

La seconde partie de cet écrit est consacrée à l'enseignement particulier. M. Desjardins n'hésite pas à le considérer en général comme très-inférieur à l'autre : cependant, reconnaissant qu'il est des circonstances qui peuvent l'exiger, il adresse soit aux parents, soit aux instituteurs, d'excellents conseils propres à diriger leurs efforts. Pour compléter son travail il aurait dû examiner aussi les pensionnats; mais il a reculé devant le triste tableau qu'offrent la plupart de ces établissements. Il résulte donc de ses recherches que l'enseignement universitaire exige de nombreuses réformes et qu'on ne saurait trop se hâter de mettre la main à l'œuvre. Avant de songer à établir la liberté complète, il faut nécessairement créer en quelque sorte un enseignement normal qui puisse servir de guide et lutter avec avantage contre la concurrence. Autrement, la spéculation profiterait seule de cette liberté aux dépens de la morale et des bonnes études.

Précis d'un cours de philosophie élémentaire, par le commandeur *Pinheiro-Ferreira*. — Paris, chez Ed. Garnot, 7, rue Pavée-Saint-André. 1 vol. in-12.

Ce petit volume qui contient, sous les titres de : *Ontologie*, *psychologie* et *idéologie*, les principes que les élèves peuvent et doivent apprendre par cœur, se distingue par une grande clarté dans les définitions et par de nombreux tableaux systématiques, très-précieux pour graver dans la mémoire la nomenclature des idées. Renversant l'ordre habituel de l'enseignement, qu'il regarde comme erroné, l'auteur commence par l'ontologie qui renferme les principes de la métaphysique

communs à toutes les sciences. De là il passe à la psychologie qui a pour objet les facultés propres de l'esprit, domaine spécial de la philosophie ; puis il termine par l'idéologie ou la logique, qui enseigne les procédés de l'art de comprendre et de penser. Cette division semble en effet plus naturelle, en ce qu'il convient, comme il le dit, d'apprendre ce que sont les facultés intellectuelles avant d'apprendre comment on doit les diriger. Cependant on peut lui objecter que ces facultés que nous ne connaissons pas encore, n'en existent pas moins déjà ; que c'est par leur action même que nous apprenons à les connaître, et que, la logique étant l'instrument nécessaire pour les diriger, il peut être opportun d'étudier d'abord l'usage de cet instrument. Dans sa méthode il emploie également la logique dès le début, car il ne pourrait s'en passer; seulement il n'en expose les principes qu'après s'en être servi d'abord pour expliquer la nature et les propriétés diverses des facultés intellectuelles. Des deux côtés il y a des avantages et des inconvénients qui nous paraissent se balancer, et si les principes de la métaphysique ont droit à la priorité parce qu'ils sont communs à toutes les sciences, nous croyons que ceux de la logique peuvent bien disputer la prééminence puisqu'ils sont la base essentielle de toute espèce de raisonnement. Quoi qu'il en soit, cette innovation donne au cours de M. Pinheiro-Ferreira un caractère d'originalité qui ne nuit point à son mérite. Ses tableaux présentent un autre perfectionnement de détail qui ne trouvera sans doute que des approbateurs. Frappé de l'avantage qu'il y aurait à combiner les expressions de deux langues différentes, pour suppléer la pauvreté de l'une par la richesse de l'autre et se créer ainsi un vocabulaire plus étendu dans lequel chaque nuance de la pensée pût être fidèlement rendue, il a fait une heureuse application de cette idée en intercalant dans sa nomenclature des mots portugais qui n'ont pas d'équivalents dans la langue française. De nombreuses notes et des tables alphabétiques rendent l'usage de ce petit travail à la fois commode et très instructif. Mais il s'y trouve une assertion bien étrange au sujet de Platon. M. Pinheiro le regarde comme un matérialiste, et prétend que c'est la crainte d'éprouver le sort de Socrate qui l'a forcé de cacher ses véritables opinions avec tant de soin, que l'opinion générale trompée par cette fausse apparence le place à la tête des spiritualistes. Une pareille opinion aurait besoin d'être appuyée sur des arguments bien solides pour obtenir quelque crédit, et nous pensons que l'auteur, qui paraît l'avoir déjà développée dans un autre ouvrage, aurait mieux fait de ne pas l'insérer au milieu d'un cours élé-

mentaire, sous cette forme affirmative, qui peut la faire prendre à des commençants pour une vérité généralement reconnue.

SCIENCES ET ARTS.

ARCHIVES de l'électricité, par M. *A. de la Rive*, professeur de physique à l'académie de Genève. N. 1. — Genève. 1 vol. in-8. Il paraît trois ou quatre cahiers par an, formant un volume de 600 à 700 pages. Prix de l'abonnement, 12 fr. pour Genève, 16 fr. pour l'étranger.

Ces *archives* forment un supplément à la *Bibliothèque universelle de Genève*. Ainsi que nous l'avons annoncé dans un précédent numéro, M. de la Rive a voulu consacrer un recueil spécial à l'électricité, cette branche de la physique dont l'importance devient de jour en jour plus grande. C'est une entreprise dont l'utilité sera vivement appréciée sans doute par toutes les personnes qui s'occupent de ce genre d'études. La marche rapide de la science, les découvertes nombreuses dont elle s'enrichit, exigeaient en quelque sorte la publication d'un semblable journal destiné à réunir en un seul faisceau les matériaux épars que le savant ne pouvait rassembler qu'à grand'peine et dont une partie échappait à ses recherches. La première livraison qui vient de paraître renferme des travaux très-remarquables. Ne pouvant en offrir une analyse qui nous entraînerait trop loin et que nous ne saurions faire que d'une manière fort imparfaite, nous transcrivons ici la table des matières, dans laquelle nos lecteurs trouveront les éléments nécessaires pour se former une idée de l'intérêt scientifique que présentent les *Archives de l'électricité*. C'est un beau début qui leur promet une carrière féconde et brillante.

charge de la batterie, par M. Charles Matteucci. — Dégagement considérable d'électricité par l'expansion de la vapeur. — Nouvelles recherches sur les propriétés des courants électriques discontinus et dirigés alternativement en sens contraires. — PREMIÈRE PARTIE. Examen des observations critiques de M. Lenz sur mon mémoire intitulé : *Recherches sur les propriétés des courants magnéto-électriques*. — SECONDE PARTIE. Etude des phénomènes que produisent les courants discontinus et dirigés en sens contraires, quand ils traversent un circuit formé de conducteurs métalliques et liquides, précédée de recherches préliminaires sur l'oxidation du platine, par M. le professeur A. de la Rive.

Observation d'un coup de tonnerre accompagné de sifflement; explication générale du bruit de ce météore, par M. Tessan, ingénieur-hydrographe. — Recherches sur les causes de l'électricité des nuages, par M. Peltier. — Notice sur quelques expériences faites avec une forte pile de Grove, par M. le professeur A. de la Rive. — Recherches sur les lois de l'induction des courants par les courants, par M. Abria. — Des moyens de donner plus de force et de stabilité au courant des batteries galvaniques formées d'un seul liquide, par M. Poggendorff.

Manière avantageuse de construire la pile de Grove, par C. A. Grüel. — De l'influence des couples interposés dans la pile voltaïque, par le docteur Büff. — De la quantité et de l'intensité voltaïco-électrique, par le même. — Des progrès qu'a faits le procédé de dorage par la voie électro-chimique, par M. le professeur A. de la Rive.

Notice sur quelques instruments et appareils électriques fabriqués par M. Bonijol, de Genève, par M. le professeur A. de la Rive.

SUPPLÉMENT au Catalogue des plantes vasculaires qui croissent naturellement aux environs de Genève, par *G.-F. Reuter*. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-12, fig., 1 fr. 50 c.

Ce supplément renferme plus de cent cinquante espèces phanérogames, et porte à mille cinq cent cinquante environ le nombre de celles indiquées dans le catalogue. M. Reuter a pendant plusieurs années exploré avec soin toute la contrée voisine de Genève, poussant ses excursions, d'un côté jusque dans la vallée du Reposoir, et de l'autre sur les plus hautes cimes du Jura. Il a profité de plus des travaux faits par d'autres botanistes, ainsi que des notes et des échantillons qui lui ont été fournis par plusieurs personnes occupées du même genre de recherches.

Son catalogue peut donc être regardé comme assez complet, quoique sans doute il soit possible de l'enrichir encore par l'exploration de quelques lieux jusqu'ici peu fréquentés, qu'il indique du reste lui-même aux amateurs qui voudront suivre ses traces. C'est un guide très-précieux pour l'herborisation, dont il rend la marche plus certaine et plus féconde, en lui désignant d'une manière bien précise les endroits habités de préférence par telle ou telle espèce. Muni de ce petit ouvrage, le botaniste sait d'avance ce qu'il doit trouver dans ses courses, et peut ainsi s'épargner bien des recherches fatigantes et souvent inutiles. Pour en rendre l'usage encore plus commode, il est facile de dresser une table alphabétique des noms de lieux avec l'indication de toutes les plantes qui sont particulières à chacun d'eux.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Août 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

UNE SOIRÉE AU THÉATRE-FRANÇAIS : *Le Gladiateur, le Chêne du roi*, par *Al. Soumet* et Mme *Gabrielle d'Altenheym*. — Paris. In-12, 1 fr. 75 c.

On a fait grand bruit du double succès obtenu dans la même soirée, sur le même théâtre, par M. Soumet et sa fille. Les journaux ont épuisé toutes les formules de l'éloge, et les petits extraits de leurs articles qui se trouvent en tête de ce volume sont remarquables par l'enflure du style, par l'exagération de la flatterie. On dirait, à les entendre, que le Théâtre-Français compte au moins un chef-d'œuvre de plus, si ce n'est deux. Il est bien possible qu'à la représentation ces deux pièces aient produit de l'effet; mais alors à la lecture elles perdent beaucoup de leur mérite, et les grandes phrases du journalisme risquent fort de passer aux yeux de la critique pour de complaisantes réclames, pour un véritable charlatanisme d'annonces. En effet, si *le Gladiateur* présente de belles scènes écrites en vers purs et harmonieux, s'il émeut et captive l'intérêt par une action bien conçue, habilement conduite, on ne sait trop quelle part faire à M. Soumet dans le succès de cette tragédie. L'invention du sujet ne lui appartient pas plus que les détails. Ce n'est qu'un emprunt fait par lui au roman que M. Guiraud a publié en 1835 sous le titre de *Flavien*.

Prenez la peine de parcourir cet ouvrage que vous n'avez peut-être pas lu, quoique je vous l'aie recommandé à l'époque de sa publication comme une œuvre assez remarquable, et vous y retrouverez tous les personnages, tous les incidents, jusqu'aux moindres scènes du *Gladiateur*. Et comme le ro-

man de M. Guiraud n'était pas lui-même exempt de certaines réminiscences, M. de Châteaubriand pourrait à son tour revendiquer par ricochet quelque peu des honneurs du triomphe. Mais, dira-t-on, M. Soumet a traduit cette prose en poésie majestueuse et dramatique, dont le charme puissant séduit l'oreille et qui est bien sans doute l'œuvre de son talent. Cette observation est juste ; cependant quelque beaux que soient les vers de M. Soumet, ils me paraissent, je l'avoue, manquer complètement d'originalité. Ce sont des périodes brillantes, sonores, qui coulent parfois avec limpidité, mais dont les accents nous sont déjà presque tous connus. Les grands écrivains de l'école classique y ont largement contribué; M. Soumet a travaillé avec ses souvenirs beaucoup plus qu'avec son imagination. Il est vrai que c'est une source abondante et précieuse où l'on puise d'excellentes choses. Aussi *le Gladiateur* porte-t-il un cachet de supériorité qui explique la faveur avec laquelle il a été accueilli. C'est une tragédie pillée un peu partout, mais enfin c'est une tragédie pleine de sentiments nobles, d'idées grandes, écrite dans un style en général remarquable pour son énergie, quoique assez inégal. La critique ne s'adresse donc pas à l'œuvre en elle-même, qui pourrait, à la rigueur, mériter les éloges de la presse aux yeux de ceux qui ne connaissent pas le secret de sa fabrication. Elle conteste seulement les droits de l'auteur à cette couronne de gloire qu'on s'empresse de lui décerner. Elle refuse de voir le génie dramatique là où ne se trouvent ni l'invention, ni l'originalité.

Quant au *Chêne du Roi,* c'est une pauvre comédie, faiblement dialoguée, dont on comprend encore moins le succès. Le sujet, emprunté à l'histoire d'Angleterre ou plutôt à un roman de W. Scott, n'offre rien de comique. Charles II poursuivi par les troupes de Cromwell se cache à Woodstock chez un seigneur fidèle dont le neveu est au contraire enrôlé parmi les agents du Protecteur. Ce neveu est amoureux de la fille de son oncle, et la présence au château du jeune roi, qu'il prend pour un rival, excite sa jalousie. Mais quand il apprend que c'est le monarque proscrit, la générosité de son caractère l'emporte sur ses sympathies politiques, et il ne songe plus qu'à le sauver. Cette intrigue peu piquante n'a point de dénouement, et c'est à peine s'il y avait là de quoi fournir la matière d'un de ces vaudevilles anecdotiques dont les petits théâtres abondent.

Telle est cette *Soirée du Théâtre-Français* dont on semble croire que la date marquera dans l'histoire littéraire de notre époque. Pour moi, je l'avoue, elle ne me paraît prouver qu'une chose, c'est que l'épreuve de la représentation n'est

pas toujours le meilleur critère pour apprécier le talent réel d'un écrivain dramatique.

DISCOURS prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. *Victor Hugo*, le 3 juin 1841. — Paris. In-4, 2 fr. 50 c.

Bonnes gens, qui croyez encore que l'Académie est le sanctuaire des lettres, détrompez-vous. La littérature n'est qu'un échelon pour y arriver, mais une fois dedans on s'occupe de toute autre chose. L'Académie n'est plus qu'une succursale de la tribune, une espèce d'arène préparatoire, où l'on s'essaie à l'éloquence politique en attendant la bonne volonté des électeurs. Vous vous imaginiez peut-être que M. Victor Hugo, reçu enfin au nombre des quarante, s'empresserait de proclamer la révolution littéraire au succès de laquelle il a tant travaillé. L'occasion était belle pour constater le triomphe de la nouvelle école, et cela eût paru d'autant plus naturel que Lemercier auquel il succédait s'était déjà lui-même placé dans les rangs des novateurs. Jamais on n'eût trouvé circonstance plus favorable pour retracer à grands traits l'histoire de cette lutte et développer sans passion ni vues exclusives les principes larges et féconds de l'indépendance du génie. Mais M. Victor Hugo a mieux aimé se lancer dans les phrases ronflantes de ce genre d'enthousiasme vulgairement connu sous le nom de *Chauvinisme*. Il a parlé de Napoléon, de gloire, de conquêtes; il a tour à tour exalté l'Empereur, puis les hommes qui osèrent tenir tête à l'Empereur, puis ceux qui se prosternèrent devant le despotisme de l'Empereur; il a porté aux nues la grande nation qui selon lui remplit l'Europe, domine le monde, marche en tête de la civilisation et traîne à la remorque tous les peuples de l'univers. Il a déclaré de ce ton tranchant que vous lui connaissez qu'il n'y avait plus qu'une seule littérature vivante, la littérature française, que de Pétersbourg à Cadix, de Calcutta à New-York on ne lit plus que des livres français. « La forme de la France est fatale, » s'est-il écrié : « Outre ses frontières visibles, la grande nation a des frontières invisibles qui ne s'arrêtent que là où le genre humain cesse de parler sa langue, c'est-à-dire aux bornes mêmes du monde civilisé. »

Avec cette langue des formules si commode pour cacher le vide de la pensée, il a vivement ébloui son auditoire, flatté la gloriole nationale, et jeté sans doute les premières bases de son avénement sur la scène politique. Mais de la littérature

pas un mot, et les productions de Lemercier n'ont été envisagées par lui que comme des actes d'opposition contre le pouvoir ; encore leur analyse ne tient-elle qu'une place bien minime dans ce long et emphatique discours. Que diront les Russes et les Allemands, les Italiens et les Espagnols de cette ridicule forfanterie qui d'un trait de plume prétend effacer leurs nationalités originales et vigoureuses, leurs littératures et leur civilisation? N'est-il pas assez probable que de Saint-Pétersbourg à Cadix, de Calcutta à New-York, les paroles de M. Victor Hugo seront accueillies par un éclat de rire inextinguible comme celui des dieux d'Homère? Cette préface du nouvel académicien est du reste bien digne de celles qui figurent en tête de chacun de ses ouvrages. C'est la même recherche d'énergie, le même ton d'oracle, le même orgueil démesuré, qui seulement cette fois revêt une forme nouvelle en se cachant sous le manteau de l'humilité la plus humble. M. Victor Hugo parle à plusieurs reprises de son obscurité, de son impuissance, de la nullité de ses mérites. Mais le manteau est usé, c'est un haillon dont les trous nombreux laissent paraître de tous côtés ce qu'il recouvre. Ce discours nous semble un des plus tristes écarts auxquels se soit livrée la plume d'un écrivain que, malgré ses défauts, nous nous plaisons à reconnaître comme le génie le plus remarquable de notre temps. Nous n'hésitons pas à le condamner sous le point de vue de l'expression comme sous celui de la pensée. Le style en est déclamatoire au point qu'il rappelle absolument les ordres du jour de la grande armée. C'est de la littérature à l'usage des officiers d'état-major, qui ont besoin de frapper fort pour émouvoir des cœurs de soldats dans un jour de bataille. Mais au sein de l'Académie française un pareil langage est aussi déplacé qu'inutile. Aussi trouvons-nous que M. Salvandy s'est montré seulement trop circonspect dans sa réponse. Il a bien laissé percer quelques intentions critiques, mais il pouvait les indiquer plus franchement sans manquer aux égards de la politesse. Il fallait protester au nom des lettres contre ce panégyrique du despotisme, leur plus grand ennemi. M. de Salvandy l'a fait d'une manière trop timide, trop détournée. Cependant son discours vaut mieux que celui de M. Victor Hugo, et si celui-ci l'a forcé d'aborder également la politique, du moins le député ex-ministre a-t-il su se renfermer dans de justes bornes et demeurer en général beaucoup plus littéraire. Si l'Académie n'y prend garde, elle perdra bientôt sa spécialité ; encore quelques séances semblables, et la littérature disparaîtra tout-à-fait de son enceinte.

PIERRE ET JEAN, par *Émile Souvestre*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **COLOMBA**, par *Prosper Mérimée*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Souvestre est un de ces rares écrivains que l'on regrette de voir se dépenser en détail dans les colonnes du feuilleton. Une fois engagé dans cette littérature qui vit au jour le jour et dont les exigences épuisent bientôt le talent le plus fécond, il est presque impossible de se livrer à des travaux durables, de trouver le temps et la patience nécessaires pour des œuvres d'une portée plus haute, d'une supériorité réelle. Aussi c'est avec joie que nous avons trouvé dans la préface de *Pierre et Jean* l'annonce d'un ouvrage important dont M. Souvestre s'occupe, et dont ceci n'est qu'un épisode lancé comme un ballon d'essai pour sonder le goût des lecteurs. Le sujet en est emprunté à l'histoire des colonies françaises, mine féconde que l'auteur veut exploiter en nous retraçant, sous une forme dramatique, pleine de mouvement et d'intérêt, la carrière aventureuse de leurs premiers fondateurs, les obstacles qu'ils eurent à combattre, les efforts intelligents par lesquels ils créèrent des établissements lointains, dont la prospérité naissante ne fut malheureusement pas encouragée comme elle méritait de l'être. Jean est un paysan de Saint-Valery en Caux, qui enlève une fille qu'il aime, l'épouse secrètement et s'embarque avec elle pour aller chercher fortune à la Guadeloupe. Les jeunes époux ne trouvent d'abord que misère et souffrances. Après une traversée des plus pénibles ils arrivent dénués de tout et sont jetés à moitié morts sur la plage occupée par quelques colons affamés, qui ne sont guère disposés à recevoir des bouches de plus à nourrir, tandis qu'ils avaient au contraire compté sur des provisions en voyant s'approcher un vaisseau de leur pays. Le couple infortuné passe par de bien cruelles vicissitudes avant de pouvoir songer à réaliser le bonheur qu'il s'était promis. Il est obligé d'aller demander à la vie sauvage un refuge contre les persécutions de ses compatriotes. Enfin pourtant, tout se termine pour le mieux, et Jean trouve dans une existence calme et aisée le prix de son courage aventureux. Il y a des détails pleins d'originalité dans le tableau de cette colonie, dont M. Souvestre a étudié les mœurs et l'histoire dans les ouvrages des auteurs contemporains. La curiosité sera vivement excitée par cet épisode, qui fera sans doute désirer avec impatience le travail plus grave et plus complet que nous promet l'auteur. Quant à *Pierre*, c'est une nouvelle comme on en fait tant, qui n'a rien de bien remarquable, mais où l'on retrouve encore le talent que possède M. Souvestre pour éveiller et soutenir l'intérêt.

— Les trois nouvelles que M. Mérimée publie sous le titre de *Colomba*, qui est celui de la principale d'entre elles, ont dans leur genre une supériorité bien marquée. Il possède à un très-haut degré le talent de conter avec esprit, de jeter du charme sur les moindres bagatelles. C'est un écrivain qui ne se prodigue pas, et toutes ses productions habilement travaillées portent un cachet particulier qui justifie bien les craintes souvent exprimées de lui voir abandonner la carrière des lettres. Heureusement les occupations auxquelles il se livre n'y sont pas tout-à-fait étrangères, et lui laissent le loisir de nous donner de temps en temps quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir. Le sujet de *Colomba* n'est pas neuf; c'est la *vendetta* corse, qui a déjà fourni tant de sanglantes élucubrations à nos dramaturges; mais M. Mérimée ne suit point la même route que ses devanciers; il a ses sentiers à lui, qu'il n'est pas donné à tout le monde de connaître. Ce n'est pas l'amour du poignard et des émotions violentes qui a dirigé sa plume. En homme d'esprit, il a su trouver dans son sujet un point de vue plus original, et au lieu de choisir pour héros un de ces matadors du crime qui se posent en adversaires de l'ordre social, il nous peint simplement un jeune Corse élevé loin de son pays, formé aux usages de la civilisation, et se trouvant à son retour dans le village natal en présence du préjugé qui prétend le forcer à venger la mort de son père. Cette donnée ingénieuse lui fournit le moyen de retracer beaucoup mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici la physionomie étrange de ce pays à demi barbare dont les lois françaises n'ont pu réussir encore à dompter les mœurs et les habitudes. Il y a bien dans son récit quelques stylets, des coups de fusil et des morts d'hommes, mais ce ne sont que des incidents, et la fable romanesque ne sort point de la réalité possible, de la vie commune. L'intérêt le plus vif se soutient jusqu'au bout, et une foule de détails curieux viennent sans cesse le ranimer sans gêner nullement la marche de l'action.

La *Vénus d'Ille* est une spirituelle bluette qui se refuse à l'analyse. L'auteur y peint fort plaisamment les ridicules de la manie archéologique, dont il peut mieux que personne connaître les travers. On regrettera seulement qu'il ait terminé par une épouvantable catastrophe cette petite nouvelle si gaie dans son début. Enfin le troisième récit que renferme ce volume n'est autre chose que l'histoire de Don Juan. La plupart des lecteurs la savent sans doute déjà par cœur, mais ils ne seront néanmoins pas fâchés de la retrouver ici, revêtue des couleurs que la plume de M. Mérimée donne à tout ce qu'elle touche.

La Conjuration d'Amboise, tragédie en 5 actes, avec un intermède composé d'un mystère et d'un ballet entre le 3e et le 4e actes, par M. *E. Jouy*. — Paris. In-8.

Avec la meilleure volonté du monde pour les efforts de ceux qui travaillent à perpétuer les traditions du goût pur et de la littérature raisonnable, on est bien obligé d'avouer que les productions de l'école classique portent en général aujourd'hui le cachet de l'impuissance! Le mot est dur, et l'on me trouvera bien hardi, bien insolent peut-être, d'oser l'appliquer à l'œuvre d'un académicien qui jouit d'une réputation méritée, et a plus d'une fois obtenu de brillants succès. Il est vrai que beaucoup de gens regardent cela comme un privilége qui permet de se négliger, ou plutôt qui doit donner nécessairement du prix à tout ce qu'on fait. Mais je ne partage point une semblable manière de voir; je crois au contraire que plus la critique s'adresse haut, plus elle doit frapper fort, et précisément parce que le nom de M. Jouy peut avoir de l'influence, je trouve utile de le juger avec franchise et sévérité. D'ailleurs j'ai assez souvent signalé les travers de la nouvelle école pour n'être pas suspect de partialité en critiquant ceux de ses antagonistes.

La Conjuration d'Amboise est une tragédie classique, sauf cependant certaines modifications que l'auteur a sans doute jugées nécessaires pour sacrifier au goût du jour. Le style en est pur et correct, mais froid et sententieux. C'est de la poésie pompeuse, guindée, qui a peu de vie et ne frappe guère que l'oreille sans émouvoir le cœur. Quoique le sujet fût assez dramatique, l'action paraît languissante, l'intérêt n'est point vivement excité. On y retrouve à la fois les allures littéraires de l'époque impériale et la philosophie du *Constitutionnel*. Ce sont des déclamations académiques sur la tolérance dans lesquelles rien ne peut seulement faire soupçonner les passions violentes qui enfantèrent la Ligue. M. de Jouy regarde le *Mahomet* de Voltaire comme le chef-d'œuvre de la scène, mais malheureusement les emprunts qu'il lui fait sont devenus aujourd'hui des lieux communs oratoires. Pour rafraîchir sans doute le manteau usé de la vieille tragédie, il y ajoute quelques lambeaux de sa défroque moderne, ce qui forme du tout un accoutrement assez bizarre, pour ne pas dire grotesque. D'abord c'est une préface, où la camaraderie se charge de faire le panégyrique de l'auteur; puis un avant-propos de celui-ci, qui compare modestement son œuvre à celles des plus grands maîtres. Enfin sous forme d'intermède il introduit entre le troisième et le quatrième actes une espèce

de mystère imprimé en lettres gothiques, probablement afin de lui donner un caractère plus moyen-âge. On voit que l'auteur fait ici de bien larges concessions à l'école romantique. Mais son choix ne me semble pas fort heureux. Il emprunte des accessoires futiles et néglige le principal, agissant à peu près comme un marin qui ornerait son navire de ces deux grandes boîtes latérales destinées à garantir les roues du *steam-boat*, sans adopter la machine à vapeur dont la puissance rachète les inconvénients de cette disgracieuse forme. L'auteur de *Sylla* n'avait certes pas besoin du patronage de M. Philarète Chasles, et je ne puis comprendre ce que signifie le mystère qu'il a jeté comme un hors-d'œuvre au milieu de sa tragédie. J'aurais trouvé la pièce beaucoup meilleure sans cet accompagnement, qui me paraît de mauvais goût. Quoiqu'elle ait en général peu de mouvement, les vers en sont beaux, et l'on y trouve quelques nobles inspirations, des sentiments exprimés avec bonheur, des caractères généreux. Le personnage de Condé brille d'un éclat pur au milieu des intrigues dans lesquelles on cherche à l'envelopper. Sa grandeur d'âme ne se dément pas un seul instant ; il repousse avec indignation les soupçons que ses amis veulent lui inspirer, il combat jusqu'au dernier moment leurs craintes que son cœur droit et sincère ne peut comprendre, et lorsqu'il apprend de la bouche même de Catherine l'accusation portée contre lui, c'est avec une dignité pleine de noblesse qu'il répond à cette calomnie perfide :

Est-ce à moi que l'on fait un si cruel outrage?
Les plus lâches ont donc leur moment de courage!
Qu'ils en profitent, soit : par mes propres aveux,
Je prétends les servir au-delà de leurs vœux.
J'ai su quels sentiments dirigeaient la furie
De tant de conjurés armés pour la patrie ;
De Guise ils ont voulu renverser le pouvoir.
Sans savoir leur projet, partageant leur espoir,
Je voyais des vengeurs où vous voyez des traîtres.
Madame, ils sont vaincus, les Guise sont vos maîtres.
Mais que me voulez-vous? Ne faut-il que mourir?
Reine, on peut me tuer et non pas me flétrir.
Attiré dans ces lieux par de feintes caresses,
Qu'on viole envers moi les plus saintes promesses ;
Après avoir contre eux recherché mon appui,
Qu'à nos seigneurs de Guise on me livre aujourd'hui ;
Je m'en prends à moi seul et borne ma vengeance,
Contre qui me trahit, au mépris du silence.

On trouvera peut-être que la figure de Catherine de Médicis n'est pas assez énergiquement tracée. Les traits en sont un

peu vagues, indécis, différents de ceux sous lesquels l'ont représentée jusqu'ici la plupart des écrivains. Mais M. de Jouy s'appuie sur les documents historiques pour repousser l'exagération dont l'esprit de parti a fait abus, soit dans un sens, soit dans l'autre. Enfin l'intrigue amoureuse, quoique étrangère au sujet de la tragédie, s'y rattache d'une manière assez ingénieuse et ne manque point d'intérêt. L'ensemble de la pièce est donc sous bien des rapports digne d'exciter l'attention du public. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est du moins une œuvre remarquable. Il n'y a que le malheureux mystère qui vient tout gâter en décelant chez l'auteur une singulière prétention à se glisser dans les rangs de l'école romantique. C'est une énigme que je ne me charge pas d'expliquer. On y voit figurer Luther et les philosophes, Satan et les démons, puis l'Intolérance sous les habits de la religion, qui les condamne tous aux flammes éternelles. On dirait une mauvaise farce de carnaval, et le style n'en est pas plus relevé que la portée philosophique.

LES ÉCRIVAINS DE LA MANSARDE, tome 2e. — Paris, 39, rue Saint-André-des-Arts. In-8.

En remontant dans sa mansarde, la littérature semble déjà ressentir quelque peu l'influence de l'air plus pur et plus abondant qu'elle respire, ainsi que du calme qu'elle retrouve au milieu de la nu-simplicité de son modeste réduit. Décidément la plupart de nos poètes sont trop riches aujourd'hui. L'aisance et le *confort* étouffent leur génie, refroidissent leur verve. On dirait que l'aiguillon du besoin est nécessaire au talent et dans les lettres, ainsi que dans les arts; depuis qu'on ne dit plus « gueux comme un peintre, — affamé comme un littérateur, » le feu sacré semble éteint, la médiocrité règne en souveraine, étendant de jour en jour plus son empire. C'est donc une bonne idée qu'ont eue quelques jeunes écrivains de rouvrir la mansarde délaissée pour les salons. Il y a moins d'éclat sans doute, la poésie s'y montre dépouillée de cet entourage brillant qui éblouit les yeux et grandit les renommées. Il faut renoncer à cet engouement du monde, à ces succès de camaraderie dont l'appui commode dispense l'écrivain de tout effort une fois qu'il a surmonté les obstacles d'un premier début. Mais aussi le public y gagne d'être débarrassé de tout ce charlatanisme dont il se voit trop souvent la dupe. L'auteur ne peut plus prétendre s'imposer à son admiration, et sa seule recommandation gît dans le mérite réel de ses œuvres. D'ail-

leurs il a plus de chances de paraître original, parce que, étranger aux coteries qui tiennent le sceptre du goût, il ne relève que de sa propre inspiration et n'est point obligé de se plier aux caprices de la mode. Le volume que nous annonçons ici justifie déjà sous quelques rapports ces prévisions. Nous y trouvons des poésies assez remarquables par la pureté du style classique, unie à l'énergie des pensées modernes. C'est une heureuse fusion de l'école du passé avec celle du présent, qui nous paraît contenir en germe celle de l'avenir. Tout en admirant les hardis novateurs qui ont secoué les règles gênantes d'une poétique trop étroite; les écrivains de la mansarde ne croient pas devoir imiter tous leurs errements. En général ils cherchent à rendre au vers son harmonieuse majesté, dont l'allure un peu tendue peut-être est le véritable caractère de notre langue, qui se prête si difficilement aux écarts d'une imagination déréglée. Ils ne réussissent pas toujours; l'œuvre demande du travail et de la patience; mais leurs efforts sont louables.

J'ai trouvé ce matin deux pauvres tourterelles
Dont la neige et la pluie avaient glacé les ailes.
Je revenais du bois, plein d'aise et de gaîté,
Un peu d'eau dans ma gourde et mon sac au côté,
Quand j'aperçus soudain, enfouis dans la neige,
Les deux oiseaux tremblants qui s'étaient pris au piége;
Je m'approche aussitôt, plein de crainte et d'espoir,
J'écarte de mon mieux la neige pour les voir,
Je les prends dans mes mains, long-temps sous mon haleine
En vain je les réchauffe, ils respirent à peine;
Je les mets dans mon sein en priant Dieu tout bas,
Et je cours au logis tremblant à chaque pas;
Là mon souffle au foyer fit jaillir l'étincelle,
Et d'un lin tiède et blanc j'ai bassiné leur aile...
Maintenant tous les deux, blottis sous l'oreiller,
Reposent côte à côte et semblent sommeiller.
J'ai deux hôtes de plus dans mon pauvre ménage,
C'est Dieu qui les envoie à mon cœur attristé.
Hélas! pauvres petits, il faut vous mettre en cage,
Car l'hiver est bien rude et les bois sans feuillage;
Mais vienne le printemps..... à vous la liberté!

Ce charmant petit morceau, qui termine une épître de M. V. Lacrampe, est certainement un fort joli specimen du genre simple et familier que nos poètes modernes semblent dédaigner si fort. Plusieurs autres pièces du même auteur se font également remarquer par cette harmonie douce et calme dont on avait presque oublié les sons touchants. Mais le fragment

qui nous a paru le plus digne de fixer l'attention sur ce recueil est celui intitulé : *Magdalena*, par Michel Florentin. Ce n'est pas sans doute un sujet neuf, l'idée première s'en trouve dans l'histoire de Madeleine pécheresse, et l'on peut y voir quelques réminiscences assez marquées de plusieurs scènes de *Faust*. Cependant si le sujet n'appartient pas à l'auteur, on ne saurait lui contester l'originalité de la forme et des détails. Il a su rendre avec bonheur les étranges fantaisies de la muse allemande dans la belle poésie française, pure de tout néologisme, de toute expression ambigue ou forcée. Il est fâcheux que d'inconcevables négligences échappent de temps en temps à la plume du poète. Quelle grâce naïve anime le langage de Magdalena qui, rêveuse dans sa modeste chaumière, s'abandonne aux dangereuses illusions de son cœur passionné, et prépare sa chute en caressant ses songes favoris.

Harmonieuse voix de l'air et de la nuit,
Etoile qui scintille aux cieux comme un phalène,
Ah! ne pourriez-vous pas voler aussi vers lui,
Vers ce bel étranger aux longs cheveux d'ébène.
Hélas! comme un éclair dans une nuit d'été,
Comme un rameau léger par les vents emporté,
Qui fuit dans la campagne en effleurant la neige,
Il s'est épanoui..... Reviendra-t-il jamais?
Chers oiseaux, qui chantez dans un nid de verdure,
Portez-lui les accents de cette voix si pure.
Et vous, brises du soir, aux souffles embaumés,
Portez-lui vos senteurs et vos divins arômes,
Dites-lui de quitter ces fumeuses cités,
Comme disait Wilhem, où se heurtent les hommes,
Semblables aux vautours par la faim excités.
Dites-lui de venir sommeiller sous nos chaumes,
Dites-lui que je l'aime et que je pense à lui,
Et qu'au lieu de dormir dans ma petite couche,
J'ai déjà bien des fois veillé toute la nuit;
Puis portez à son front ce baiser de ma bouche.....

Comment l'auteur a-t-il pu dans un aussi joli passage laisser deux vers sans rimes et se permettre une licence moins grave sans doute mais qui choque la vue en faisant rimer *nuit* avec *lui*? Ce sont là des taches qui dénotent un travail rapide et trop peu soigné.

L'étranger ne se fait pas attendre; il enlève Magdalena et la plonge avec lui dans l'abîme du monde. Mais Wilhem les poursuit, tue son indigne rival, et s'il est déjà trop tard pour sauver la malheureuse fille, du moins peut-il encore lui faire entendre la voix du repentir à son heure dernière. Magdalena,

surprise dans un lieu de débauche, se soustrait à la honte par le poison, et Wilhem, saisissant son corps inanimé, l'emporte en s'écriant :

Arrière entremetteurs de ses viles amours!
Attiseurs infernaux de ses flammes impures,
Satellites honteux de cet infâme lieu,
A vous tous les mépris et toutes les souillures!..
Maudits! laissez passer la justice de Dieu!

C'est l'ange qui vient ravir une âme dont Satan se croyait déjà le maître.

Sans doute les pièces de ce recueil ne présentent pas toutes un mérite égal. Il y a dans le nombre bien des productions médiocres; quelques morceaux de prose nous ont surtout paru empreints d'une recherche assez prétentieuse. Mais en général on y trouvera des efforts consciencieux, une tendance élevée, et plusieurs des écrivains de la mansarde nous semblent donner de belles espérances bien dignes d'être encouragées par l'accueil favorable du public.

LA PAROLE A NAPOLÉON!... poème en deux chants, par *A. Marius Turrel;* avec une préface de M. *J. Ottavi.* — Paris, 53, rue Montorgueil. In-8, 1 fr. 50 c.

Que signifie ce titre? Est-ce une parole adressée à Napoléon, ou bien l'auteur se sert-il du mot *à* dans le sens du domestique qui dit à son maître : Voilà les bottes à Monsieur? Cette dernière supposition ne semble guère admissible, car ce serait un solécisme bien choquant sur le frontispice d'un poème. Cependant on ne peut s'empêcher d'en faire la remarque, et d'avoir même quelque doute à cet égard, en voyant que dans les deux chants dont l'un s'appelle *le premier tombeau*, l'autre *le dernier voyage*, c'est toujours l'Empereur qui parle, et qui tient mort des discours beaucoup plus longs qu'il n'en fit jamais de son vivant. Mais, pardon..... voici, je crois, le mot de l'énigme qui m'arrive tout-à-coup comme par inspiration : c'est, la parole à Napoléon!... exclamation semblable à celle du président de la chambre des députés, lorsqu'il dit : La parole est à M. Thiers, ou à M. Bugeaud! Sans doute c'est ainsi que l'entend l'auteur, et il eût bien fait alors d'y ajouter un petit commentaire explicatif, d'autant plus qu'il paraît, d'après la préface de M. Ottavi, que M. Marius Turrel ne chante que pour le peuple, qui certes pourra s'y tromper

aussi bien et même mieux que moi, si toutefois on comprend sous ce terme vague les classes inférieures et illettrées de la population. Il est vrai qu'il débute en nous apprenant que « Napoléon, comme Dieu, a le privilége de n'être bien compris que par les hommes d'imagination. Voilà pourquoi les poètes et le peuple le sentent si profondément. »

Qu'entend-il donc par *le peuple?* Est-ce vous, est-ce lui, est-ce moi? est-ce tout le monde, ou bien personne, un être idéal qui n'existe que dans son imagination? Pour moi, d'abord, je me récuse et j'avoue n'avoir jamais pu sentir Napoléon assez profondément pour accepter le parallèle que M. Ottavi prétend établir entre lui et Dieu, parallèle qui me semble tout bonnement un blasphème de mauvais goût. Cette franchise est un peu rude, sans doute, mais libre à vous, si vous pensez différemment, de vous ranger parmi le peuple de M. Ottavi; je veux seulement qu'on sache bien que je n'en suis pas, et cependant je fais assurément partie d'un peuple quelconque.

Quoi qu'il en soit, entrons, si vous le voulez bien, dans *le Premier Tombeau.* Baissez-vous, faites-vous mince, car voyez-vous, le grand Empereur, l'homme-peuple, ne tient pas plus de place dans son cercueil que le dernier des soldats qu'il a fait tuer par centaines et par milliers sur les champs de bataille.

Est-ce là que dort ce guerrier?
Sur un perfide écueil de la mer africaine,
Lui, le maître du monde, occupe-t-il à peine
La place où fleurit un laurier?

Cette apostrophe n'est pas neuve, elle est renouvelée des Grecs et de bien d'autres après eux. Cependant depuis cinq ou six mille ans, si ce n'est plus, que les hommes meurent, il serait bien temps de s'y accoutumer et de renoncer à ces lieux communs d'éloquence qui ne signifient plus grand'chose. Le véritable grand homme n'emporte pas sa gloire avec lui dans sa tombe; ses actes lui survivent, sa mémoire est honorée par la postérité; ce n'est pas à ses cendres qu'on rend un culte, et peu importe la place qu'occupe son cercueil. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent MM. Ottavi, Marius Turrel et leur peuple. Ils admirent l'œuvre du guerrier conquérant sans tenir nul compte des résultats; ils en font un Dieu parce qu'il fut puissant, et ne paraisssent guère s'inquiéter du caractère bon ou mauvais de cette puissance. Dès-lors on comprend qu'il faut un temple à leur héros, comme les peuples barbares en élèvent à leurs divinités malfaisantes. Cette manière de

voir n'est du reste point défavorable à la poésie, et l'auteur y trouve un sujet fécond qui lui inspire certainement de beaux vers, énergiques et sonores. Il donne la parole à Napoléon, qui en use d'abord pour maudire ses ennemis, se plaindre des rigueurs du sort; puis ensuite, dans la seconde partie du poème, pour saluer au retour chacun des lieux où passe le vaisseau chargé de ramener ses restes en France.

Il se tait, et soudain un aigle au vol immense,
Ardent et l'œil en feu, sur nos têtes s'élance.....
Fait briller, en planant, une épée à son bec,
Et le monde frémit de crainte et de respect!...

L'image est grande, mais elle est fausse, car le monde n'a pas frémi du tout, et la rime de *bec* avec *respect* ne me paraît point heureuse. M. Turrel a du feu, de la verve, son style ne manque pas de noblesse, seulement il est parfois un peu trop négligé. A la suite du poème se trouvent trois chansons dans le genre de celles d'Emile Debraux qui pourront obtenir un succès de vogue parmi les vieux débris de la grande armée.

MÉMOIRES D'UNE POLONAISE, pour servir à l'histoire de la Pologne depuis 1764 jusqu'en 1830, par Mme *Fr. Trembicka*. — Paris, chez Lachèze, 102, rue Saint-Jacques. 2 vol. in-8, 15 fr.

Il y a certainement beaucoup d'intérêt dans ces mémoires, quoique l'auteur n'ait ni un style remarquable, ni un bien grand talent de narration. Tout ce qui concerne la Pologne a le privilége d'exciter de vives sympathies dans le public, et l'on est toujours curieux de tous les détails de cette histoire si riche en faits glorieux, en actes héroïques. On aime à étudier de près ce peuple malheureux, qui, privé de patrie, défend avec persévérance sa nationalité, proteste noblement contre l'abus de la force et rachète les fautes du passé par le courage qu'il déploie au milieu des persécutions et de l'exil. Mme Trembicka nous présente un résumé rapide des événements dont la Pologne a été le théâtre depuis le milieu du XVIIIe siècle. Elle se montre en général animée d'un esprit assez impartial, et ne craint pas plus de signaler les erreurs de ses compatriotes que de rendre justice aux vertus d'Alexandre, aux grandes qualités de Nicolas. Mais avec la même franchise, elle attaque aussi les actes tyranniques, les mesures rigoureuses sur lesquels le gouvernement russe appuie sa domination oppressive. Ses souvenirs lui fournissent une foule

d'anecdotes piquantes sur les principaux personnages qui ont joué un rôle soit à l'époque de Kosciuscko, soit pendant les guerres de l'Empire, soit dans la dernière révolution. On y trouve quelques données nouvelles sur les causes qui ont toujours empêché le succès de tant d'efforts généreux. Mme Trembika paraît bien connaître le peuple polonais et lui reproche vivement son penchant au désordre, son faible pour l'anarchie. Elle passe tour-à-tour en revue les diverses classes de la société, faisant connaître les traits bons ou mauvais qui caractérisent chacune d'elles. Les exilés ne sont pas non plus oubliés dans cette galerie de portraits, et l'hommage qu'elle rend à quelques-uns d'entr'eux est bien fait pour leur concilier l'estime générale. Enfin on retrouve ici comme dans tout ce que les Polonais écrivent, cette ferme confiance dans l'avenir qui semble défier tous les moyens par lesquels on prétend effacer la Pologne du rôle des Etats et détruire à tout jamais sa nationalité. Mme Trembicka fonde ses espérances non-seulement sur l'énergie du peuple polonais, mais aussi sur les germes de dissolution que couve dans son sein le colosse dont le bras s'appesantit sur eux. Le despotisme russe lui paraît avoir une base peu solide, qui ne saurait tenir long-temps contre la marche de l'esprit humain, quelques efforts qu'il fasse pour en arrêter les progrès. Aussi termine-t-elle en citant une ancienne prophétie faite par un vieux Cosaque, dont une partie déjà semble offrir une singulière coïncidence avec les événements accomplis, et qui prédit la restauration finale de la Pologne par l'or des Anglais aidé du cimeterre des Turcs. Mais c'est surtout dans l'union de ses compatriotes qu'elle voit le salut de la Pologne : elle les supplie d'oublier leurs dissensions intestines et de s'unir tous dans une même prière d'amour et de foi, pour demander à Dieu de susciter le libérateur de la patrie.

LES GROTESQUES, fragments de la vie nomade recueillis par un *archéologue*, petit-fils de Turlupin. — Paris, 7, rue des Saints-Pères, et chez A. Hugot, 10, rue Christine. In-18, fig., 2 fr.

Ce petit livre a passé presque inaperçu ; publié il y a près de trois ans, il n'a point eu le retentissement de tant d'autres bluettes qui ne le valent pas. Sans doute il ne renferme guère, passez-moi le terme, que des bêtises, mais ce sont de bonnes bêtises qui possèdent depuis long-temps le privilége de nous faire rire devant les tréteaux de toutes les foires, et qu'on est bien aise de retrouver sous sa main quand on veut se procurer ce genre de jouissance sans sortir de son cabinet. La

scène s'ouvre par Polichinelle avec son bâton, son commissaire et son chat, tels qu'ils figurent sur le petit théâtre ambulant devant lequel petits et grands s'arrêtent toujours volontiers. Viennent ensuite le tireur de cartes, Paillasse, la ménagerie, les jongleurs, l'escamoteur, le charlatan, l'optique, les musiciens, etc. etc. Toutes les parades défilent devant nous avec leurs lazzis burlesques, leur bouffonnerie joyeuse; il n'y manque que l'accompagnement du fifre et de la grosse caisse, dont on se passe aisément. C'est un souvenir de la grande ville qui vous rappelle les Champs-Elysées, les boulevards, la place du Louvre et tous les plaisirs des badauds parisiens, au nombre desquels on s'est plus d'une fois compté soi-même avec cette douce satisfaction de flâneur qu'on ne goûte bien que là. L'éditeur a enrichi son recueil de données historiques assez intéressantes; mais, quelque mérite qu'il y ait dans ses recherches sur les bateleurs et la cartomancie, on leur préférera sans doute encore les bêtises de Jeannot et le dialogue au gros sel de M. et Mme Gras-Boyau.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.



MOTIFS qui ont ramené à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants, par l'abbé *Rohrbacher*. 2e édit. — Paris, chez *Waille*, 9, rue des Grands-Augustins, et chez Hugot, 10, rue Christine. 2 vol. in-18, 2 fr. 50 c.

Cet ouvrage renferme une lettre d'un M. Laval, ci-devant ministre de Condé-sur-Noireau; deux lettres du comte J. de Maistre à une dame protestante et à une dame russe; huit lettres de Fénelon sur l'autorité de l'Eglise; l'exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, par Bossuet; deux lettres de l'abbé Rohrbacher aux rédacteurs de la *Revue protestante*; le catéchisme de controverse du P. Scheffmacher; et enfin les cinquante raisons qui ont déterminé le duc de Brunswick à quitter le luthéranisme pour se faire catholique. L'argument qui domine tous ces motifs est toujours celui de l'autorité. La doctrine du libre examen détruit l'unité de foi, rend chacun maître de modifier ses croyances, et substitue l'anarchie au despotisme de l'Eglise. Depuis trois siècles au moins, c'est là le grand cheval de bataille de la controverse. Ceux qui ont besoin d'une religion toute faite, qu'ils n'ont qu'à pratiquer sans

s'inquiéter si elle est ou non d'accord avec la raison, y trouvent la justification de leur retour au catholicisme. Ceux au contraire qui impatients du joug prétendent examiner et comprendre les bases de leur croyance, y trouvent un puissant motif pour embrasser les doctrines de la Réforme. De quel côté la balance penche-t-elle? Il est bien difficile de le savoir, chaque parti faisant grand bruit de ses triomphes, ne disant mot de ses défaites. Le procès ne saurait être jugé d'une manière convenable que lorsqu'on aura des tableaux statistiques parfaitement exacts de toutes les conversions opérées de part et d'autre, avec l'exposé sincère des causes qui les ont amenées : c'est dire qu'il ne le sera jamais. En attendant nous conseillons aux protestants de surmonter un peu l'ennui que leur inspire cette éternelle controverse, qui reproduit sans cesse les mêmes accusations, les mêmes reproches, afin d'être prêts à rentrer dans la lice si les efforts que tente aujourd'hui le catholicisme exigent une nouvelle lutte. Il est beau sans doute de proclamer la tolérance, la liberté complète des cultes, mais il faut se tenir en garde contre l'indifférence, cette léthargie si voisine de la mort.

CROISADE DU XIXe SIÈCLE, appel à la piété catholique, à l'effet de reconstituer la science sociale sur une base chrétienne; suivi de l'exposition critique des théories phalanstériennes, par *L. Rousseau*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

C'est un spectacle fort curieux à étudier que celui des diverses tendances qui se manifestent dans l'espèce de réveil catholique auquel nous assistons depuis quelque temps. Au premier abord on éprouve une certaine frayeur en voyant ce retour vers le passé, ce nouvel appui prêté à Rome, qui, toujours immuable dans ses desseins, ne saurait redevenir forte et puissante que pour enchaîner l'esprit humain et détruire toutes ses conquêtes si chèrement achetées par trois siècles de lutte pénible. Mais en examinant de plus près ce qui se passe on se rassure bientôt, et l'on reconnaît facilement que le catholicisme d'aujourd'hui n'a de commun avec celui d'autrefois que l'apparence extérieure. C'est un vieil habit qu'on tire de la sacristie où depuis long-temps il était relégué pour le placer sur des épaules pour lesquelles il n'avait point été fait; aussi quelle ridicule mascarade! on dirait un arlequin s'agitant sous le manteau d'un sénateur. Soulevez le costume, regardez l'homme, vous ne trouverez qu'un chercheur d'enthousiasme, un fabricant d'art, ou peut-être un humani-

taire, un socialiste, mais à coup sûr rien qui ressemble soit à la foi robuste et ardente des anciens catholiques, soit à l'obéissance passive, à la soumission aveugle qu'exige la papauté. L'orthodoxie de ces nouveaux adeptes n'est rien moins que solide, et il n'est presque pas un de leurs livres qui, s'il valait la peine d'être examiné minutieusement, pût échapper à l'index de la censure romaine. Ainsi M. Rousseau, qui n'est pas du tout un Jean-Jacques et n'a de commun avec celui-ci, nous le reconnaissons volontiers, que son nom de famille, ne saurait néanmoins se prétendre tout-à-fait exempt du reproche d'hérésie. Son système n'est autre chose, en effet, qu'un bizarre amalgame des doctrines fouriéristes avec celles de l'Eglise catholique. Or comment concilier deux principes si opposés? Comment créer l'association libre et forte des travailleurs, en présence de celle du clergé, sans ébranler la puissance de celui-ci, sans porter atteinte à sa domination jalouse et absolue? Il est vrai qu'il baptise la phalange, lui donne le nom de *tribu chrétienne* et la place sous la protection de la Vierge. Mais tout cet échafaudage croulerait bientôt devant l'organisation matérielle de sa tribu pour peu qu'il la laissât se développer suivant les principes du fouriérisme; et s'il pense au contraire arrêter ce développement par l'institution d'un gouvernement théocratique, l'histoire est là pour nous apprendre quels beaux résultats on peut espérer d'une pareille tentative. On voit qu'en fait de raisonnement M. Louis Rousseau n'est pas fort. Aussi doutons-nous qu'il trouve beaucoup de souscripteurs pour sa croisade; car c'est à la bourse des fidèles qu'il s'adresse, et il termine par un appel très-pressant à tous ceux qui veulent contribuer au succès de la tribu chrétienne. Quoique son projet soit certainement plus modéré, plus exécutable que celui du phalanstère, nous ne croyons pas qu'il réussisse mieux. C'est un article de plus qu'il faut ajouter au chapitre déjà passablement volumineux des rêveries du XIXe siècle. Mais nous y voyons avec plaisir un symptôme de la divergence d'opinions qui ne tardera pas à éclater parmi les sectateurs zélés du réveil catholique, et qui privera bientôt cette réaction du caractère dangereux qu'on pouvait redouter. L'unité absolue de foi est une chimère de plus en plus incompatible avec l'émancipation de l'esprit humain. L'Eglise catholique tente un nouvel effort pour se défendre dans ses derniers retranchements; mais ses soldats sont si mal disciplinés que dans leur trouble ils tirent souvent sur elle-même; et, si elle ne veut pas succomber tout-à-fait dans la lutte, il faut qu'elle renonce à vouloir effacer les trois derniers siècles de notre histoire.

HISTOIRE des Eglises du désert chez les protestants de France depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'à la révolution française, par *Charles Coquerel*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 17, rue de Tournon; Genève, même maison. 2 gros vol. in-8, 12 fr. (Le tome 2e et dernier est sous presse; après sa publication, le prix de l'ouvrage sera porté à 15 fr.)

L'histoire de la France au XVIIIe siècle n'a jamais été écrite d'une manière bien complète; les auteurs qui l'ont traitée avec le plus d'impartialité semblent avoir regardé le protestantisme comme tout-à-fait éteint depuis la révocation de l'édit de Nantes. Ils mentionnent à peine l'édit qui signala les premières années du règne de Louis XV et ne donnent aucun détail sur la position des églises réformées jusqu'à l'époque où Louis XVI leur rendit quelque liberté. C'est une lacune assez extraordinaire; car les nombreux édits plus ou moins barbares et les cruelles persécutions qui remplirent cette époque forment un contraste bien curieux avec l'esprit philosophique dont l'influence si puissante régnait en souveraine sur la capitale du royaume. Il y avait là pour l'historien un sujet d'étude du plus haut intérêt, et l'on ne peut expliquer cet oubli que par la difficulté de réunir les matériaux d'une histoire dont les faits étaient nécessairement entourés de mystère et d'obscurité. Cependant les actes officiels n'ont pu échapper aux recherches de ceux qui consultaient les archives, et l'on ne comprend pas trop comment ils ont cru devoir laisser dans l'ombre cette face importante du XVIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, M. Coquerel entreprend de suppléer à leur silence sur ce point. Il a recueilli tous les documents, tous les souvenirs qu'ont pu lui fournir soit la tradition, soit les correspondances particulières, soit les manuscrits de divers pasteurs et les archives précieuses de ces Eglises du désert qui surent conserver le culte protestant en France, malgré l'acharnement infatigable de ses puissants ennemis. Se bornant au simple rôle de narrateur fidèle, évitant avec soin tout ce qui pourrait ressembler à de la controverse ou à des discussions dogmatiques, il nous présente un tableau douloureux mais plein de l'intérêt le plus attachant et propre à réveiller de vives sympathies dans notre cœur, à nous faire mieux connaître le véritable caractère de la réforme et les obstacles qui s'opposèrent à son développement. Il faut un certain courage pour remuer toutes ces turpitudes de l'intolérance catholique, et dévoiler tant d'actes de férocité stupide ou de sanglante iniquité dont le XVIIIe siècle fut souillé par le zèle des agents du pouvoir qui trouvaient des armes terribles dans l'ar-

senal des lois et des édits cruels qu'on n'avait cessé de multiplier et de perfectionner avec un raffinement barbare depuis la révocation de l'édit de Nantes. C'est, ainsi que le disait Rabaut Saint-Etienne, un effroyable code dans lequel l'humanité est insultée de la manière la plus outrageante, la plus vulgaire politique violée, qui livrait la France au mépris et à la dérision de l'Europe entière. Mais il est bon que de tels excès soient connus, afin qu'on sache bien qu'ils ne sont pas impossibles, et qu'on puisse apprécier à leur juste valeur les nouvelles attaques auxquelles le protestantisme se trouve en butte aujourd'hui. A ceux qui nous parlent sans cesse de l'unité catholique, des vertus et des bienfaits de l'Eglise infaillible, opposons, pour toute réponse, l'histoire des Eglises du désert. Voilà comment Rome a toujours entendu, comment Rome entendra toujours la conversion des âmes; son zèle charitable s'appuie sur le bagne et sur l'échafaud. C'est tout simple, l'autorité absolue ne peut avoir que la contrainte pour auxiliaire; quand elle n'en use pas, c'est que la force lui manque; laissez-la seulement se relever, et aussitôt vous sentirez sa main de fer s'appesantir sur vos têtes.

Les dernières années de Louis XIV furent signalées par des mesures de plus en plus sévères contre l'exercice de la religion réformée. Le culte protestant fut interdit comme un crime, et l'on ravit aux malheureux religionnaires, que l'on traquait ainsi que des bêtes fauves, la dernière ressource qui leur restait, l'exil, qui fut défendu sous peine de mort. La régence du duc d'Orléans leur donna bien quelque répit, les persécutions furent à peu près suspendues; on sentit qu'un peu de tolérance était absolument nécessaire à la pacification du royaume. Mais les églises désorganisées n'ayant presque plus de pasteurs ne purent tirer grand avantage de cette trève, trop courte d'ailleurs pour leur permettre de se reconstituer d'une manière un peu solide.

Les réformés éclaircis par les combats, entourés d'ennemis nombreux et vigilants, n'osaient plus se rassembler que de nuit dans des cavernes, dans des bois, ou abrités par des rochers élevés, loin de toute habitation. Ils ne pouvaient établir dans de telles assemblées ni ordre, ni régularité. Tout lien semblait rompu, et si la foi s'était conservée vive parmi eux, ils manquaient complètement d'une organisation propre à leur imprimer le mouvement d'ensemble qui était nécessaire pour les faire profiter des circonstances favorables que l'administration du Régent leur offrait. La nature même de semblables réunions s'opposait à toute espèce de discipline. « Ces lieux déserts et sauvages, dont l'aspect leur fournissait » des illusions tirées des livres saints, l'obscurité, l'heure noc-

» turne, le mystère, les fatigues et les dangers qu'il leur fallait » braver, l'irruption des troupes qui pouvaient à chaque instant » les surprendre, la tactique souvent très-étudiée à laquelle » ils avaient recours pour se préserver de ces alertes; toutes » ces circonstances étaient de nature à exalter au plus haut » degré leur imagination religieuse. Dans de pareils périls, la » piété a tout le charme de la poésie et du mystère; mais » aussi elle est portée à nourrir cet esprit fanatique et sauvage » qui détruit toute organisation ecclésiastique régulière. Cet » esprit donnait prise à leurs vigilants ennemis. Telle fut ce- » pendant l'origine de ces *Assemblées du Désert*, qui furent » continuées avec tant de persévérance pendant tout le reste » du XVIIIe siècle, et qui devinrent l'asile de la foi réformée. »

Le ministre Antoine Court fut l'homme qui par son zèle et son infatigable activité contribua le plus à rétablir l'ordre parmi les protestants, à donner au culte une forme régulière, à imprimer aux églises une marche commune, prudente et sage. Il rétablit les synodes en réunissant quelques collègues pour rédiger des réglements propres à servir de guide aux communautés réformées. C'était un acte de courage bien hardi, car des six pasteurs signataires de cette délibération, quatre montèrent sur l'échafaud. Mais le sang des martyrs féconde une bonne cause, et dès ce moment le culte réformé fut de nouveau célébré dans maintes provinces, en dépit de la vigilance avec laquelle ses persécuteurs le poursuivaient partout.

L'avénement de Louis XV fut marqué par un édit où la barbarie le disputait à l'absurdité. Cette législation monstrueuse débutait par déclarer que S. M. n'avait que des sujets catholiques; puis elle confirmait et amplifiait toutes les mesures décrétées sous le règne de son aïeul, interdisant le culte et la prédication sous peine de mort, faisant de la présence aux assemblées un crime, qui ne pouvait être expié que par les galères à perpétuité, écartant les formalités de la justice comme superflues, et abandonnant les biens et la vie des protestants à l'arbitraire des gouverneurs de provinces. Le simple soupçon d'avoir assisté au prêche suffisait pour envoyer un homme au bagne, pour faire raser et enfermer une femme. Le zèle fanatique de quelques agents du pouvoir peupla bientôt les galères et les prisons d'une foule de victimes, innocentes aux yeux de la raison et du bon sens. Plusieurs exécutions même eurent lieu jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, c'est-à-dire à la même époque où Paris voyait le triomphe des doctrines philosophiques; où les tragédies de Voltaire attiraient la foule au théâtre, et où la publication de l'Encyclopédie proclamait hautement la tolérance et la liberté reli-

gieuse. Comment se fait-il donc qu'au milieu de ce mouvement général, pas une voix n'osa s'élever en faveur des églises du désert? On ne peut expliquer ce silence étrange que par le mystère dont elles étaient obligées de s'entourer, et par l'existence d'une censure méticuleuse qui tolérait, faute de pouvoir l'étouffer entièrement, l'expression de théories générales, de principes universels, mais s'opposait fortement à toute tentative d'application aux faits contemporains. D'ailleurs la tendance anti-religieuse des philosophes n'avait guère plus de sympathie pour le protestantisme que pour le catholicisme; et les réformés sentaient bien qu'un pareil appui, quelque utile qu'il fût pour eux à certains égards, ne devait pas être l'objet de leurs sollicitations. Les églises du désert ne demandaient aide et secours qu'à leurs coréligionnaires des pays voisins. Elles ne pouvaient même le faire ouvertement, car la plainte était un crime, un acte de rébellion contre la loi qui les condamnait à n'agir que dans le mystère et les ténèbres, comme des proscrits ou des conspirateurs. C'est pourquoi Lausanne fut choisi de préférence à Genève pour la fondation d'une école de théologie destinée à former des prédicateurs. Dans cette ville alors moins en évidence que les autres centres du protestantisme, des personnes dévouées, parmi lesquelles encore se distingua surtout le ministre Antoine Court, employèrent leur zèle actif et intelligent à créer une pépinière de pasteurs qui furent les soutiens des églises de France. En vain la persécution imagina tous les raffinements de cruautés propres à lasser la constance des réformés; en vain les peines les plus sévères furent prononcées contre les mariages bénis par les ministres du désert; en vain les rigueurs du fisc vinrent s'ajouter au bagne et à la prison. Les protestants continuèrent à s'assembler pour l'exercice de leur culte, la foi persévérante et vive se maintint parmi eux pure de tout fanatisme, et ils prouvèrent la vérité de cette sentence de Théodore de Bèze que l'auteur de leur histoire a prise pour épigraphe :

« Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use. »

Rien n'est plus touchant que le courage simple et la résignation pieuse qu'ils déployèrent au milieu de leurs cruelles infortunes. M. Coquerel en cite plusieurs exemples qui sont des documents du plus haut intérêt. Le martyre de différents pasteurs fut célébré dans des complaintes naïves qui sont empreintes d'un sentiment de piété profonde et montrent jusqu'à quel point la religion avait pénétré dans toutes les classes et quelle tendance elle imprimait aux sympathies populaires.

Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est la correspondance des galériens avec le pasteur chargé de leur faire passer les secours que leur accordaient les églises. On ne peut lire sans émotion les lettres rapportées par l'auteur, et plus on étudie les détails de cette douloureuse histoire, plus on demeure convaincu que, sous le point de vue moral du moins, ces malheureux qu'on s'acharnait ainsi à confondre avec les plus vils criminels, appartenaient réellement à l'élite de la population. Déjà la révocation de l'édit de Nantes avait porté un coup funeste à l'industrie en chassant de la France une foule d'ouvriers intelligents, probes, éclairés; les conséquences de ce faux système devinrent plus graves encore et portèrent atteinte à la moralité nationale en rangeant au nombre des délits infamants les actes les plus simples de la conscience, en ne laissant aux réformés d'autre alternative que l'hypocrisie ou le martyre. On demeure confondu quand on voit qu'en 1707 on ne comptait pas moins de 319 personnes enfermées dans les cachots ou enchaînées sur les galères pour cause de religion; qu'en 1745 deux pasteurs furent exécutés à Die et à Grenoble; en 1746, un autre le fut à Montpellier; en 1752 et en 1754, deux encore dans la même ville, et enfin qu'en 1762, il n'y a que 79 ans, le ministre François Rochette monta sur l'échafaud à Toulouse! Mais ce qu'il y a de plus révoltant encore, c'est la manière dont ces arrêts étaient rendus. Le plus souvent, un ordre du gouverneur de la province suffisait pour porter le deuil dans de nombreuses familles, rompre les liens les plus sacrés, et condamner aux galères à vie des hommes vertueux dont le seul crime était d'avoir une foi éclairée. D'autres fois des lettres de cachet envoyées par la cour venaient ravir un père à ses enfants, une fille à sa mère, sur la simple dénonciation de quelque suppôt de la police. L'âge n'était jamais admis comme une circonstance atténuante; ainsi l'on voit figurer au nombre des galériens, des vieillards de 76 ans, et lorsque le chevalier de Boufflers, accompagnant M. de Beauvau, visita la tour de Constance à Aigues-Mortes, il y trouva parmi d'autres femmes, entassées dans un cachot sans air ni lumière, Marie Durand, âgée de 53 ans, qui alors expiait depuis 38 années le délit d'avoir assisté à une assemblée du désert lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune fille de 15 ans à peine. Et savez-vous quel a été le résultat de tant d'actes barbares? C'est qu'après deux siècles et plus de proscriptions, d'exils, de persécutions et de culte de désert, le nombre des protestants n'a point diminué. Le chiffre des pasteurs réformés français est aujourd'hui à peu près le même que sous Henri IV, et celui de leur troupeau plus considérable, même en laissant de côté

toutes les églises françaises du refuge qui se sont transportées chez les peuples étrangers.

Nous ne doutons pas que le livre de M. Coquerel, écrit avec la plus sage modération, ne soit accueilli favorablement par toutes les personnes qui cherchent avant tout la vérité dans l'histoire. Il ne travaille point à recommencer la lutte, à réveiller aucun sentiment d'animosité. Ce sont des documents précieux, la plupart ignorés jusqu'à ce jour, qu'il a recueillis dans l'unique but de jeter un nouveau jour sur l'histoire du protestantisme et sur celle du XVIII[e] siècle. Il les présente tels qu'ils sont, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, et se borne à les disposer de la manière la plus propre à frapper le lecteur en éveillant et soutenant son intérêt.

ROMA verso la metà del secolo decimo-nono, considerazioni di *G. Rossetti.* — Londra. In-8, 1 fr. 50 c.

Au milieu du mouvement des idées qui s'opère dans presque tous les pays de l'Europe et qui exerce son influence jusque sur les gouvernements les plus despotiques, Rome seule demeure immobile, ou plutôt cherche à retourner vers le passé. Cette tendance est manifeste dans les efforts qu'elle fait pour ressaisir le pouvoir qui lui échappe, pour ramener les esprits sous le joug, et reconstituer cette ancienne unité catholique où elle dominait seule au-dessus des rois et des princes les plus puissants. Plein d'une chaleureuse indignation, M. Rossetti dresse contre elle un acte d'accusation qui ne manque ni de vigueur, ni d'éloquence. Il énumère toutes ses fautes, signale les conséquences inévitables de son aveuglement, et la supplie de quitter cette route funeste si elle ne veut hâter elle-même sa propre ruine. Ce morceau remarquable rappelle les pamphlets des réformateurs et place l'auteur parmi les plus rudes adversaires de l'Eglise infaillible. Il est curieux de voir un Italien catholique attaquer ainsi l'autorité de Rome qu'il connaît mieux qu'un autre, car il a pu l'étudier de près, et en parlant de ses abus, il a le droit de s'écrier comme Enée : *quæque ipse miserrima vidi*, et même d'ajouter *et quorum pars magna fui*; car, proscrit, il s'est vu sur la terre étrangère en butte à la persécution du Saint-Siége, exposé aux foudres de l'excommunication, qui fort heureusement ne sont plus aujourd'hui qu'un bien innocent feu d'artifice. C'est toujours de son propre sein que Rome voit surgir ses plus redoutables ennemis. Les écrits de M. Rossetti

comme ceux de M. Lamennais lui portent des coups plus dangereux que toute l'artillerie légère du XVIIIe siècle. Ils sont le signal d'une nouvelle lutte qui se prépare contre la réaction catholique et qui ne se terminera sans doute que par le triomphe complet de la liberté d'examen, cet auxiliaire indispensable du progrès intellectuel. Mais ce triomphe sera la chute de la papauté, car on ne peut concilier deux principes contraires; il faut nécessairement que l'un ou l'autre succombe, et nous ne comprenons pas que M. Rossetti puisse conserver quelque illusion à cet égard. Tout ce qu'il dit de Rome est vrai, mais il faut reconnaître qu'en agissant autrement Rome cesserait bientôt d'exister. Son pouvoir repose précisément sur ces abus qu'on lui propose de détruire. L'infaillibilité fait sa vie et entraîne avec elle l'immutabilité qu'on lui reproche comme une faute. Plus le siècle s'éclaire, plus les esprits se détachent d'elle, et plus elle doit se cramponner à ce principe qui est sa dernière, son unique ressource contre les attaques de ses nombreux adversaires. Elle sait trop bien quel empire exerce encore cet antique prestige appuyé sur la hiérarchie d'un clergé célibataire et sur l'arme puissante de la confession, pour jamais consentir à renoncer d'elle-même à ces débris précieux de sa vieille suprématie. Fille du passé, vous ne lui ferez point renier son père, et quand vous cherchez à l'ébranler sur sa base, ne soyez donc pas surpris si elle vous résiste, si elle refuse de prêter l'oreille à vos conseils dont elle voit aussi bien, et peut-être même mieux que vous toute la portée. C'est une question de vie et de mort pour elle : or vous ne réussirez certes pas à lui prouver qu'il est de son intérêt de se suicider pour échapper au sort funeste que peut lui réserver l'avenir. Il vaut mieux accepter franchement le combat et comprendre que pour un ennemi forcé dans ses derniers retranchements, tous les moyens de résistance sont bons. Aucune transaction n'est possible entre une réforme complète et ce retour vers le passé que vous condamnez dans les tendances de Rome. Si vous refusez d'accepter la constitution de l'Eglise avec tous ses abus, renversez le pouvoir théocratique, mais ne cherchez pas à le modifier, car tous vos efforts échoueraient contre sa nature même, qui le portera toujours à ressaisir tôt ou tard ce sceptre devant lequel vous ne voulez plus vous humilier.

ÉDUCATION morale populaire, imitée de l'Italien de *César Cantu*, par Mme *A. Tastu*. — Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins. 2 gros vol. in-12, fig., 8 fr.

Il est assez singulier que ce soit l'Italie qui nous fournisse un bon livre d'éducation populaire. C'est un signe heureux du mouvement qui s'opère dans ce pays et qui produira sans doute des résultats meilleurs que les malheureuses tentatives révolutionnaires dont il a été jusqu'ici la victime. L'ouvrage de M. César Cantu est bien propre à donner de brillantes espérances. L'auteur paraît certainement comprendre la morale populaire beaucoup mieux que la plupart des écrivains français qui ont essayé d'exploiter cette mine précieuse. On voit qu'il a pris Francklin pour modèle, et il marche habilement sur ses traces. Il ne croit pas qu'on doive offrir toujours à la jeunesse des contes dans lesquels l'intérêt de la fable domine presque exclusivement et détourne l'attention du but qu'on se propose. Il pense que dans les livres de ce genre la raison et le cœur doivent occuper plus de place que l'imagination. Son œuvre est divisée en deux parties; l'une pour l'enfance, l'autre pour les adultes. La première se compose d'une suite d'anecdotes ingénieuses, empruntées à la vie réelle, racontées avec simplicité, mais renfermant chacune quelque leçon facile à saisir, dont l'enfant peut trouver lui-même l'application. Ce sont tantôt de petits exemples propres à développer en lui de bons sentiments, à lui inspirer l'amour de la vertu, le goût du beau et du bon; tantôt des traits historiques ou des esquisses biographiques destinés à exciter une noble émulation. Puis vient *M. Bonhomme ou l'homme aux paraboles*, qui emploie volontiers ce langage figuré dont les images naïves frappent l'intelligence, se gravent dans la mémoire et servent à inculquer à la fois d'excellents principes, ainsi qu'une foule de notions précieuses sur l'industrie, sur la science, sur l'économie, sur les arts, etc., etc.

Dans la seconde partie, l'auteur a rassemblé sous le titre de *l'Honnête homme* les principales vérités religieuses présentées sous la forme la plus claire, et tous les préceptes moraux qui doivent servir de guide au jeune homme dès ses premiers pas dans le monde. C'est une instruction pleine de noblesse et de charme, à laquelle l'originalité de l'expression donne un grand attrait. Quoique la morale s'y montre dépouillée de tous ces déguisements sous lesquels on cherche d'ordinaire à cacher sa figure un peu grave, elle n'en paraît pas moins aimable, et les jeunes lecteurs auxquels ce travail est destiné l'accepteront avec joie, le liront avec plaisir. Enfin le *Porte-*

feuille d'Ambroise, qui rappelle sous plusieurs rapports *Simon de Nantua*, sera lu par des hommes de tout âge qui trouveront d'utiles enseignements dans ces proverbes ingénieusement appliqués, dans ces dictons de la sagesse populaire, dont le laconisme incisif est bien souvent plus fécond en bons fruits que les longs discours les plus éloquents. Mme Tastu avec son talent habituel a su mettre ces divers écrits à la portée du public français sans rien leur ôter du charme original. Se bornant au rôle modeste d'interprète, elle s'est contentée de changer le lieu de la scène et de modifier quelques détails trop empreints de couleur locale.

LE PETIT-NEVEU DE BERQUIN, ou Théâtre d'éducation à l'usage de la jeunesse, par *E. Vander-Buch*. — Paris, chez Didier. 2 gros vol. in-12, fig., 8 fr.

Ce recueil est composé de pièces faites pour le théâtre de M. Comte. Ce sont de petites comédies mêlées de couplets et de féeries amusantes. Le style en est léger, gracieux, la forme ingénieuse, le but moral. Mais cela ressemble un peu trop aux vaudevilles des grands théâtres. L'auteur semble oublier parfois à quel public il s'adresse, son esprit ne mesure pas toujours bien la portée de ses saillies, et l'on trouvera sans doute que si ces pièces offrent aux enfants une lecture pleine d'attrait, elles ne sauraient du moins servir à leur éducation. Il en est de ce théâtre comme de tous les autres, qui, quoi qu'on en dise, amusent en général beaucoup plus qu'ils n'instruisent. Cependant nous n'imiterons point le rigorisme sévère avec lequel certaines gens condamnent ce genre de récréation. Il est en lui-même fort innocent, et peut servir à développer l'intelligence sans nuire le moins du monde aux qualités du cœur. Le tout est de savoir l'appliquer convenablement.

La plupart des petites comédies de M. Vander-Buch sont à cet égard exemptes de tout reproche. Seulement elles exigent des décors, des changements à vue, des métamorphoses qui les rendent peu propres à être jouées dans un salon. On ne le pourra du moins qu'en les modifiant beaucoup. *Le Petit-Neveu de Berquin* n'a pas en cela suivi l'exemple de son grand-oncle, ni celui de Mme de Genlis. Mais en compensation il a su donner à son théâtre une allure plus piquante, plus ingénieuse et bien mieux faite pour exciter l'intérêt de ses jeunes lecteurs. Quelques-unes de ces esquisses dramatiques ont obtenu déjà dans la salle de M. Comte un succès brillant. Nous

ne doutons pas que leur publication dans la bibliothèque de M. Didier ne soit également accueillie avec la même faveur. De nombreuses et jolies vignettes y ajoutent un charme de plus pour les enfants.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.



LA GRANDE-BRETAGNE EN 1840, ou Annuaire financier, commercial et statistique du Royaume-uni, par *F. S. C.* — Paris, chez Charpentier; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-18, 1 fr. 25 c.

Cet annuaire, quoique bien concis et par conséquent fort incomplet, offre un intérêt très-grand. Il renferme des notions curieuses sur les progrès des chemins de fer, de la navigation à vapeur; de petits tableaux statistiques présentant le mouvement de la population, la nature des maladies dans 330,559 cas de décès; des considérations ingénieuses sur la réduction des droits et son influence sur la consommation et le revenu; des données exactes sur les importations et les exportations; enfin une foule de détails sur divers objets d'industrie ou de commerce, et un petit exposé du revenu public avec sa distribution. C'est un aperçu rapide des richesses et des misères de la Grande-Bretagne, dans lequel l'auteur aborde tour-à-tour les questions importantes qui préoccupent le plus les esprits, telles que la diminution de la taxe des lettres, les lois céréales, les chemins de fer, etc. Tous ces renseignements sont extraits des documents officiels présentés chaque année au Parlement. Le public accueillera sans doute avec faveur ce petit volume dont on nous promet la suite pour l'année prochaine, et voudra fournir ainsi à l'auteur les moyens de perfectionner son œuvre utile en la complètant toujours davantage.



SCIENCES ET ARTS.

ÉTUDES HYGIÉNIQUES sur la santé, la beauté et le bonheur des femmes, par *V. Raymond*, D. M. — Paris, chez Desloges, 39, rue Saint-André-des-Arts, et chez Hugo, 10, rue Christine; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-18, 3 fr.

Ce titre est certes bien séduisant. La beauté, la santé, le bonheur des femmes doivent exciter vivement l'intérêt, car n'est-ce pas de là que découle aussi tout le bonheur des hommes? Et quel autre objet serait plus digne de la sollicitude générale? Sans doute M. le docteur Raymond, tout habile, tout savant qu'il puisse être, n'a pas découvert la panacée universelle, cette chimère que nos ancêtres ont si long-temps cherchée dans les ruineuses opérations de l'alchimie. Non, il n'a point une pareille prétention, et l'on ne trouve pas dans son livre la moindre trace de charlatanisme. C'est une œuvre modeste, inspirée par d'excellents principes, exécutée avec talent et simplicité. « J'ai esquissé dans ce petit livre, dit-il, les préceptes hygiéniques dont l'observation peut conduire les femmes à la *santé physique et morale*, et par suite à la beauté et au bonheur. Il n'est pas de femme, dans quelque position qu'elle soit, qui ne puisse trouver ici un bon conseil applicable à sa situation, et la médecine qui prévient les maladies est bien autrement belle et féconde que celle qui les guérit ou qui croit les guérir. J'apporte une pierre informe qui servira peut-être dans le grand édifice de la régénération sociale; heureux si je puis, en réveillant le sentiment de sa dignité dans le cœur d'une mère, contribuer à l'amélioration physique et morale d'un seul enfant. »

M. Raymond s'attache surtout à combattre cette foule de préjugés, encore si tenaces, qui encombrent toutes les avenues de la vie humaine. Il passe d'abord en revue les circonstances de la vie des femmes qui font varier les règles de l'hygiène, donne de précieux conseils sur l'allaitement et la première éducation des enfants, présente des directions salutaires applicables aux divers âges et aux différentes professions. Ensuite examinant les phénomènes du système nerveux et ceux des organes de la digestion, il montre comment l'hygiène morale doit venir en aide à l'hygiène physique, comment la santé de l'âme peut conserver celle du corps. L'influence de l'air sur la respiration et la circulation forment l'objet de son quatrième

chapitre. Enfin il termine par les organes sécréteurs et fournit aux femmes une longue liste de procédés et de recettes propres à entretenir la beauté de la peau, à retarder la chute des cheveux, et à conserver le plus long-temps possible les avantages extérieurs dont la nature les a douées.

DU BÉGAIEMENT ET DU STRABISME, nouvelles recherches par le docteur *Ch. Philipps* (de Liége). — Paris, 22, rue Dauphine. In-8, 2 fr. 50 c.

Les opérations pour redresser les yeux louches et guérir le bégaiement excitent depuis quelque temps l'attention publique. Plusieurs rapports présentés à l'Institut et de nombreux faits cités par les journaux ont fait connaître cette nouvelle conquête de la chirurgie. Maintenant que le succès est certain, chacun réclame le mérite de l'invention, et comme il arrive toujours, la question de priorité cause de vives discussions. M. Ch. Philipps attribue la première tentative au docteur Dieffenbach de Berlin, et s'attache à préciser bien exactement les dates afin que chaque auteur prenne la place qui lui appartient dans l'histoire de ces opérations. Mais ce n'est pas là, selon nous, la partie la plus intéressante de son mémoire. Le public et les docteurs eux-mêmes que le débat ne concerne pas seront plus curieux d'apprendre en quoi consiste l'opération que de savoir si sa découverte est l'œuvre d'un seul ou de plusieurs. Sous ce rapport l'écrit du docteur Philipps les satisfera pleinement. Il décrit dans tous leurs détails les divers procédés employés jusqu'ici par les chirurgiens qui l'ont pratiquée, ainsi que les modifications apportées par chacun d'eux suivant les données fournies par l'expérience. Le principe sur lequel repose cette découverte est dû à la pratique orthopédique, dont les recherches ont prouvé qu'il suffit de diviser un muscle pour faire cesser le spasme dont il est affecté, et le rendre apte à reprendre ses fonctions. Dès lors il ne s'agit plus pour guérir le strabisme ou le bégaiement que de trouver le muscle duquel dépend le défaut de l'œil ou de la langue. Pour y arriver on pratique une incision, on cherche le muscle affecté, puis un léger coup de ciseaux suffit pour faire cesser presque instantanément l'infirmité de l'organe. Cette opération délicate exige une grande adresse, mais offre peu de dangers. Son succès n'est pas toujours certain, mais on en a déjà des exemples assez nombreux, et sans doute les perfectionnements dont ces procédés encore tout nouveaux sont susceptibles les rendront plus fréquents.

Cependant il ne faudrait pas en conclure qu'à l'avenir on ne verra plus ni louches, ni bègues. M. Philipps ne nous donne point la méthode pour infaillible, il reconnaît que certains cas incurables se présenteront toujours, et en particulier, dans ce qui concerne le bégaiement, la guérison dépend de la nature de cette infirmité. Si elle réside dans la langue, l'opération à des chances assez certaines de succès, mais si elle porte sur les lettres prononcées par les lèvres on ne peut en espérer aucun résultat satisfaisant.

MÉMOIRE A CONSULTER, à l'appui du pourvoi en cassation de dame Marie Cappelle, veuve Laffarge, sur les moyens de nullité que présente l'expertise chimique, par *F. V. Raspail*. — Paris, 22, rue Dauphine. In-8, 2 fr. 50 c.

Nous n'avons nulle envie de rentrer dans l'examen de ce grand procès, qui n'a déjà que trop préoccupé l'attention publique. La question légale a été tranchée par le verdict du jury, la question scientifique vient de l'être par une commission de l'Institut. Sur l'un et l'autre point, l'opinion de M. Raspail ne peut plus guère avoir de valeur en présence de semblables autorités. Mais son mémoire demeurera comme une des pièces les plus curieuses de cette déplorable affaire dans laquelle les passions ont joué un si grand rôle et où la vérité n'a pu se dégager assez des ténèbres dont elle était enveloppée, pour acquérir ce degré d'évidence incontestable qui force la conviction publique. M. Raspail manie la critique avec habileté; sa plume caustique n'épargne pas ses adversaires; il les presse vivement, ne leur accorde point de relâche; son coup d'œil prompt saisit les moindres défauts de la cuirasse: autant de coups il porte, autant de blessures il fait. L'esprit ne lui manque pas, mais c'est un esprit aigri par les luttes qu'il a soutenues, et toujours prêt à s'en venger sur le premier adversaire qu'il rencontre. Il porte dans la discussion scientifique toute l'âpreté des débats personnels, toute la violence de l'esprit de parti. Son plaidoyer est empreint d'un bout à l'autre du mépris le plus dédaigneux pour les experts et leurs opérations. Il traite la chimie en avocat bien plus qu'en savant, et semble avoir pour but d'imposer par un ton de supériorité tranchante, bien plus que de jeter du jour sur les procédés de l'analyse employés dans cette occasion. Puis il termine par une péroraison en style déclamatoire où les grands mots et les belles phrases sont prodiguées avec une profusion tout-à-fait digne des

jeunes orateurs qui, débutant au palais, croient éblouir les juges ou les jurés par l'éclat de leur éloquence ampoulée. En vérité ce mémoire où, malgré tous ses défauts, perce un talent remarquable, n'est pas la pièce la moins étrange du procès, et il mérite bien d'être ajouté comme complément au recueil déjà passablement volumineux des documents qui s'y rattachent.

GENÈVE ET SES ENVIRONS, collection de vues par *Bryner*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8 obl. Prix : à Genève, 3 fr.; et à Paris, 4 fr. 50 c.

Ce cahier renferme douze vues dessinées d'après nature et gravées à l'eau-forte avec un talent facile et gracieux. Ce sont de jolis petits croquis dont les détails n'offrent pas sans doute un fini bien précieux, mais dont l'ensemble produit un effet agréable. On y trouve les aspects les plus remarquables que présente la ville de Genève, ses bâtiments publics, ses promenades et les plus beaux points de vue de ses environs. Les voyageurs emporteront volontiers ce souvenir de leur séjour à Genève, qui réunit à l'exactitude du dessin le mérite d'être d'un prix moins élevé que les lithographies médiocres qu'on avait jusqu'ici. Nous donnons la liste de ces vues qui peuvent aussi s'acquérir séparément, tirées en forme de têtes de lettre à 25 c. la pièce : *Cathédrale de Saint-Pierre; Musée Rath; Théâtre et place Neuve; rue de la Corraterie; Jardin des Plantes et maison Eynard; Porte de Rive; Pont des Bergues et île J.-J. Rousseau; Quais; Hôtel des Bergues; Genève depuis le chemin de Cologny; le Mont-Blanc depuis Sacconnex; Genève depuis les Pâquis.*

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Septembre 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MÉMOIRES et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. — Genève, chez Jullien et fils, et chez Ab. Cherbuliez et Cie. Livraisons 1, 2, 3. In-8.

Les premières livraisons de ce recueil sont bien dignes d'exciter l'intérêt par l'importance et la variété des documents qu'elles renferment. Ce genre de recherches, toujours précieux pour l'histoire, le devient encore plus lorsqu'il s'agit d'un petit état républicain dont les vicissitudes politiques se trouvent intimément liées avec les détails de sa vie intérieure, et nécessitent pour être bien comprises la connaissance aussi complète que possible des mœurs et des usages de ses habitants. Si nous ne possédons pas encore une bonne histoire de Genève, cela vient sans doute de cette absence des matériaux qui doivent lui servir de base. On s'est jusqu'ici trop peu livré à l'étude des chartes et des actes tant publics que privés, qui seuls peuvent jeter du jour sur le véritable esprit des institutions aux diverses époques de l'histoire. La société d'archéologie fait donc une œuvre éminemment utile en attirant l'attention publique sur cette lacune et en cherchant par ses efforts à la combler autant que possible. La publication de ses *Mémoires* engagera sans doute les personnes qui possèdent dans leurs archives de famille quelques documents intéressants, à les lui communiquer pour enrichir son recueil. Une seule pièce de cette nature figure parmi celles qui composent les livraisons publiées : c'est un *récit de la discussion qui eut lieu entre le conseil et la compagnie en* 1681, *au sujet de la représentation du Cid*, qui avait été donnée dans une société particulière. Cette curieuse controverse, extraite par

M. W. Turretini des mémoires de son ancêtre Michel Turretini, pasteur et professeur, faillit altérer la bonne harmonie entre les deux premiers corps de l'Etat. On y voit combien le conseil avait déjà ressaisi son pouvoir depuis l'époque de la réformation, et avec quel empressement la compagnie profitait de toutes les occasions pour lui donner au moins quelque bonne leçon, à défaut d'être assez forte pour lui résister ouvertement. Mais si la société d'archéologie n'a pas encore pu rassembler beaucoup de pièces originales et tout-à-fait inédites, le zèle de ses membres y supplée par des travaux fort remarquables. La démolition de l'ancienne prison de l'évêché a fourni la matière de deux rapports dont l'un renferme la description des bâtiments et l'autre une analyse rapide des divers vestiges d'antiquités qui ont été découverts parmi leurs fondements. Une notice sur les livres imprimés à Genève dans le XVe siècle présente quelques données intéressantes sur l'introduction de l'imprimerie dans cette ville et sur l'histoire de ses premiers progrès. Ces éditions sont au nombre de 27, presque toutes rares et peu connues; elles sortent des presses de cinq imprimeurs différents. Ce sont des livres de religion et quelques romans tels que les *Sept sages de Rome*, *Ollivier de Castille*, *Fier-à-bras*, etc.

Des monnaies cufiques rares ou inédites du musée de Genève font le sujet de trois lettres adressées par M. Fréd. Soret à divers savants étrangers. Ces recherches, quoiqu'un peu en dehors de la spécialité du recueil dont elles font partie, sont bien dignes d'exciter l'attention des personnes qui s'occupent de numismatique. L'auteur y déploie à la fois une érudition profonde et une rare modestie.

Mais la plupart des lecteurs trouveront plus d'attrait dans les deux morceaux suivants : *Des léproseries de Genève au XVe siècle, par le docteur J.-J. Chaponnière*, et *Récit des fêtes célébrées à l'occasion de l'entrée à Genève de Béatrix de Portugal, duchesse de Savoie, d'après un manuscrit du temps; avec une introduction par MM. les docteurs C. Coindet et J.-J. Chaponnière*. Les léproseries étaient des établissements dans lesquels on faisait entrer de gré ou de force les malheureux atteints de cette hideuse maladie, qui depuis le retour des croisades s'était répandue en Europe et qu'on regardait comme contagieuse. On employait contre la lèpre des mesures à peu près semblables à celles auxquelles on a recours pour arrêter les ravages de la peste. D'abord les villes et villages furent tenus de faire construire pour chaque lépreux, leur ressortissant, une petite maison de bois sur quatre étais, et, après sa mort, la maison et tout ce qu'elle contenait était livré aux flammes. Puis, le nombre des lépreux croissant de jour en jour, on se

vit obligé de les réunir dans un bâtiment commun où l'on put les entretenir à moins de frais, les surveiller plus facilement et les astreindre à un régime plus régulier. La léproserie prit alors l'aspect d'une espèce de couvent plutôt que d'un hospice. Le curé en était le gouverneur; il y faisait l'office, administrait les sacrements aux lépreux, et si l'un d'eux manquait à la règle établie, il pouvait le condamner à un jour de prison et cinq sous d'amende au plus. Pour des délits plus graves, la cour de l'official devait intervenir. Au-dessous du curé se trouvait l'économe, qui était élu par l'assemblée des lépreux. Là se bornait le personnel de l'administration, qui choisissait ses employés subalternes parmi les malades eux-mêmes, et dans lequel, comme on voit, il n'était pas question de médecin, le mal étant sans doute réputé incurable, parce que probablement on n'entrait dans ces établissements qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'art. Les lépreux portaient un costume particulier; ils ne pouvaient sortir sans la permission du curé, qui leur assignait un terme très-court pour rentrer, et celui qui contrevenait était condamné à trois jours de prison, au pain et à l'eau et à 3 gros d'amende. Certains jours de la semaine, des femmes choisies parmi eux allaient quêter le long des rues les aumônes qui formaient la meilleure part du revenu de la léproserie. A Genève, les lépreux trouvaient une sorte de compensation à leur isolement de la société dans la jouissance de certains droits que ne possédaient pas les autres citoyens. Ils avaient un système représentatif complet, ils s'administraient eux-mêmes, et tout ce qui concernait la maladrerie se décidait à la majorité de leurs votes. M. Chaponnière donne à ce sujet tous les détails qu'il a pu rassembler en compulsant les actes officiels de l'époque, et son mémoire présente le plus vif intérêt. C'est un tableau de mœurs étranges qui nous reporte à des temps bien différents du nôtre, et nous montre combien l'étude du passé peut offrir de points de vue originaux et dignes d'exciter notre curiosité.

L'entrée à Genève de la duchesse de Savoie en août 1523, fut célébrée par la représentation de ce qu'on appelait alors des « hystoires par personnaiges, pleisantes et moult dilectables à regarder. » C'était des scènes dramatiques jouées sur divers échafauds dressés le long des rues ou au milieu des places publiques. On sait que ce fut là l'origine de la comédie. Les sujets étaient d'abord empruntés à l'histoire sainte, puis on se mit à jouer ensuite des moralités de tous genres dans lesquelles la licence la plus grossière ne tarda pas à se glisser. MM. Coindet et Chaponnière retracent l'histoire des principales représentations qui eurent lieu à Genève en différentes

occasions solennelles, jusqu'à l'époque où l'austère réforme vint y mettre un terme. On remarquera non sans quelque surprise que presque toujours les auteurs de ces divertissements dramatiques appartenaient à la classe des artisans; c'est un trait qui nous paraît assez singulier dans l'histoire littéraire de Genève à cette époque. A la suite de cette intéressante introduction sont deux curieux échantillons réimprimés en entier, l'un d'après un exemplaire donné à la bibliothèque publique par M. J.-L. Du Pan, l'autre d'après un manuscrit dont M. le docteur Coindet est possesseur.

Le premier est une sottie à dix personnages, jouée à Genève, en la place du Molard, le dimanche des Bordes, l'an 1523.

« Monsieur le duc et Madame estoyent en ceste ville, au palaix, et y devoyent assister; mais, pour ce qu'on ne leur avoit pas dressé leur place, et qu'on ne les alla quérir, ils n'y voulurent pas venir; aussi pour ce qu'on disoit que c'estoient Huguenots qui iouyent. M. de Maurienne et plusieurs autres courtisans y furent et tout plein de marchands, car la foire estoit alors.

» Les enfants de Bontemps estoient habillez de vestemens de fil noir, et n'avoyent que l'oreille gauche, comme ils étoyent demeurez l'an devant, et furent tous desolez de n'avoir père ny mère. »

Dans le prologue, la mère Folie se lamente et pleure la mort de son mari Bontemps, lorsque le printemps arrive en poste d'Italie pour lui apporter une lettre. Bontemps lui écrit qu'il n'est pas mort, qu'il se propose de revenir à Genève :

Maintenant si estes unis,
Si iustice ne craint point force,
Si d'un bon Prince estes fournis,
Si flatteurs ont reçu l'estours,
Si la voix du commun a cours,
Si liberté sont demeurez,
Ecrivez moi et puis m'aurez.

Aussitôt mère Folie fait répondre par un de ses enfants, et la joie éclate dans la troupe qui s'occupe de mettre ses habits en état pour jouer. Puis on décide d'attendre Bontemps

En beuvant,
Tant que le feu en saille.

Les personnages sont le prebstre, le médecin, le conseiller, l'orpheure, le bonnetier, le cousturier, le savetier, le cuisinier, grand'mère Sottie et le monde.

La pièce commence par le prêtre qui dit :

« L'homme propose et Dieu dispose. »

Sur quoi chacun donne sa sentence, puis on raconte comment, tandis qu'ils buvaient, la mort a emporté leur mère. Alors la grand'mère vient à leur secours, leur apporte oreilles et argent, puis les engage à s'adresser au Monde, qui leur donnera de l'ouvrage. En attendant Bontemps, il faut qu'ils travaillent. Le Monde commande une robe au cousturier, des chaussures au savetier, un bonnet au bonnetier, une sentence au conseiller, des messes au prebstre. Mais rien ne le satisfait, il se trouve mal disposé et fait quérir le médecin pour savoir ce qu'il a. Celui-ci lui tâte le pouls, l'examine, le questionne, lui prescrit la sobriété, l'économie, l'ordre et le bon sens ; puis, pensant bien que tout cela ne lui plaît guère, il dit en sortant au conseiller, qui lui demande

« Comment lui pourrions-nous tout faire
A son gré ? »

« Comment? pour luy plaire,
Soyez bavards, ruffiens, menteurs,
Rapporteurs, flatteurs, meschants
Gents, et vous aurez chez lui Bontemps.
Adieu, adieu. »

Le Monde veut donc vivre selon ses appétits ; on l'habille en fou, et on lui jette un voile sur la tête.

Telle est cette sottie, dans laquelle, sous une forme encore bien grossière, se montrent cependant quelques intentions comiques et des traits assez piquants contre les mœurs ou l'esprit de l'époque.

La seconde pièce est un mystère qui fut joué devant Béatrix de Portugal avec beaucoup d'autres divertissements, dont les paroles s'y trouvent également jointes. On y voit Constantin tuant le roi de Perces, puis revenant victorieux vers Sainte-Hélène sa mère, à laquelle il demande où repose la vraie croix.

SAINTE HÉLÈNE.

Pour y savoir, diligemment
Irons en celle cité close
Jherusalem.

CONSTANTIN.

Allons sans pose.
Dieu la nous doint trouver briefment.

Et ils partent pour Jérusalem, où Judas, juif, leur crie par

la fenêtre de sa prison que s'ils veulent le délivrer, il leur montrera où son père la vit cacher. Aussitôt on lui ouvre la porte, et il conduit l'empereur au lieu

Auquel celle croix fut mussée
Avec d'aultres.

La terre est bien vite retournée, et trois croix apparaissent aux yeux de Constantin. Nouvel embarras : quelle est la bonne? Sainte Hélène conseille d'appliquer dessus un cadavre, et en effet dès qu'il touche la véritable il est ressuscité.

Enfin la 2ᵉ partie de ces *Mémoires et documents* renferme un travail remarquable de M. Ed. Mallet, qui entreprend de publier le texte de toutes les plus anciennes chartes conservées dans les archives de Genève. A défaut de chroniqueurs, ces pièces sont les seuls matériaux que possède l'historien pour reconstruire l'histoire du XIIᵉ au XVIᵉ siècle; ce sont les uniques vestiges qui nous restent de cette époque, et ce n'est qu'en en faisant une étude approfondie qu'on peut espérer de retrouver quelques-uns des traits de Genève au moyen-âge. Dans ce but, M. Mallet les publie en entier, sans en rien retrancher, sans y rien changer, respectant jusqu'à la barbare orthographe dont elles offrent de nombreux spécimens. La préface qu'il a placée en tête est un coup d'œil rapide sur l'état des relations civiles et politiques, et jette une clarté précieuse sur tout ce qui peut servir à l'intelligence de ces chartes. Ce premier essai fera vivement désirer le nouveau travail que nous promet l'auteur, et dans lequel il exposera les conséquences qu'on peut tirer de cette étude pour la connaissance de Genève au moyen-âge.

LES FEMMES CÉLÈBRES de 1789 à 1795, et leur influence dans la révolution, pour servir de suite et de complément à toutes les histoires de la révolution française; par *E. Lairtullier*. — Paris, chez France, 6, place de l'Oratoire-du-Louvre. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'influence des femmes dans la révolution française s'est fait sentir d'une manière assez fâcheuse; car, sauf quelques exceptions, elles se sont en général montrées plus violentes encore que les hommes, poussant à tous les excès et donnant elles-mêmes l'exemple de la cruauté. Mais elles y ont joué un rôle qui n'est pas sans importance, et leur biographie mérite bien d'exciter la curiosité publique. D'ailleurs, si dans le nombre il se trouve une Théroigne de Méricourt, une Olympe de Gouges, des tricoteuses et des furies de la guillo-

tine, on y rencontre aussi des noms respectables tels que ceux de Mme Necker, de Mme Rolland, de courageuses héroïnes telles que Charlotte Corday, et nombre de victimes qui montrèrent une fermeté vraiment sublime. L'ouvrage de M. Lairtullier offre donc un vif intérêt. C'est, comme il l'annonce, un complément des histoires de la révolution française, qui renferme une foule de détails piquants et fait connaître sous leur véritable aspect bien des faits importants. Les notices biographiques, au nombre d'une vingtaine environ, sont rédigées dans un excellent esprit, avec une impartialité qui ne craint pas plus d'infliger le blâme que d'accorder l'éloge, et qui s'attache avant tout à la vérité historique. L'auteur apprécie d'une manière très-remarquable les différents caractères de femme qui se sont dessinés au milieu de la tourmente révolutionnaire. Il nous dévoile toutes les petites intrigues dans lesquelles les chefs mêmes du mouvement ne craignaient pas de se compromettre pour étendre leur influence et assurer davantage leur empire sur la populace. On y trouve des renseignements jusqu'ici bien peu connus sur les tentatives d'émancipation auxquelles se livrèrent certaines femmes exaltées, ayant Olympe de Gouges à leur tête. On voulut alors mettre en pratique ces mêmes théories que les saints-simoniens ont cherché vainement à ressusciter de nos jours. Les novatrices débutèrent par former des clubs politiques, puis se mirent à porter culottes, et cherchant à fomenter une insurrection féminine, prétendirent opérer violemment la double réforme des habitudes et du costume. Le ridicule de cette entreprise frappa les plus extravagants révolutionnaires eux-mêmes.

LES ENFANTS DE PARIS, mœurs parisiennes : *L'Armoire de fer*, histoire d'avant-hier, par *E. Vander-Burch*. — Paris, chez W. Coquebert, 48, rue Jacob. 2 vol. in-8, 15 fr.

Je ne sais trop pourquoi M. Vander-Burch écrit en tête de son titre : *Les enfants de Paris, mœurs parisiennes. L'armoire de fer* est bien un roman dont la scène se passe dans Paris, mais c'est une peinture de mœurs juives beaucoup plus que parisiennes. Du reste, il offre de l'intérêt et se fera lire volontiers. L'auteur nous annonce une suite de compositions du même genre, dans lesquelles il se propose d'unir la gaîté de Paul de Kock à la décence la plus scrupuleuse, et de tracer des tableaux aussi vrais que les siens, sans que rien y blesse jamais la pudeur. C'est être un peu présomptueux sans doute,

mais aussi la préface est adressée à M. Victor Hugo, et comme le dit un vieux proverbe, il faut hurler avec les loups. D'ailleurs, M. Vander-Burch a su remplir d'une manière assez remarquable quelques-unes des conditions qu'il s'imposait ainsi lui-même. Son roman n'est pas gai, c'est plutôt une histoire assez triste ou du moins sérieuse, mais il y a de la vérité dans les détails, des caractères bien tracés, et l'on n'y rencontre ni principes immoraux, ni tableaux licencieux.

Un vieil usurier juif, qui a fait mourir sa femme de chagrin, possède un fils qu'il n'aime guère et une fille qu'il adore. Le premier a été élevé dans un collége de province sans connaître ni son père ni sa mère. La seconde au contraire vit à Paris, dans le luxe et les plaisirs, avec son père qui lui cache soigneusement le métier honteux auquel il doit ses richesses, et ne se présente à elle que sous un nom d'emprunt, à l'aide duquel il a trouvé moyen d'échapper au mépris public en se faisant passer pour un étranger noble et riche. Cependant jugeant son fils assez instruit et assez âgé pour le seconder dans ses occupations journalières, il le retire du collége et le fait venir à Paris, où le pauvre garçon, qui croyait trouver la tendre sollicitude de parents heureux de le revoir, est installé dès son arrivée dans une espèce de taudis où l'usurier fait ses affaires, reçoit ses clients et vit en compagnie d'une vieille gouvernante avec l'avarice la plus sordide. L'écolier doit tenir les écritures de son père, et pour récréation étudier par cœur les comptes faits de Barême. On conçoit quel est son désappointement, lui qui dans ses rêves de jeune homme s'était fait un brillant avenir, pour qui Paris était l'objet de tous ses désirs, le but de toutes ses espérances. Il ne tarde pas à regretter l'exil du collége, et, après quelques jours de morne stupeur, il ne retrouve d'énergie que pour supplier son père de l'y renvoyer, de le laisser continuer ses études. Mais cela n'entre pas du tout dans les vues du vieil usurier, qui n'a voulu donner à son fils que tout juste l'instruction nécessaire pour en faire un commis et l'initier à ses ténébreuses spéculations. Il ne comprend rien aux scrupules de la probité, il froisse sans pitié son innocente victime, qui bientôt ne pouvant plus supporter le joug de plomb sous lequel on prétend étouffer ses nobles inspirations, se révolte et s'y soustrait par la fuite. Alors commence pour le pauvre jeune homme une série d'épreuves difficiles. Seul dans la grande ville, sans autre appui que son inexpérience, il est obligé de subvenir lui-même à sa subsistance et de chercher dans l'exercice des petits talents qu'il possède le moyen de gagner quelque argent. C'est une bien triste ressource, mais son courage intéresse de braves gens en sa faveur, et il a le bonheur

de retrouver à Paris un ancien camarade de collége, qui lui prête assistance en lui procurant des leçons. Par ces nouvelles relations il est présenté chez un baron, dont la fille, excellente musicienne, désire l'avoir pour accompagnateur; car, grâce à l'affection de l'un de ses maîtres d'études, il joue du violon d'une manière assez remarquable. Mais quelle est sa surprise lorsque dans ce baron il reconnaît son père? Interdit de cette apparition inattendue, il balbutie quelques excuses et s'échappe plein de trouble, car il ne peut comprendre ce que signifie une pareille énigme, sous laquelle sans doute doit se cacher quelque intrigue mystérieuse. Il cherche dès-lors à percer ce secret, et dans les efforts qu'il fait pour y arriver découvre un complot de deux misérables pour voler et assassiner son père. Aussitôt il ne consulte plus que la voix du devoir, et, le soir fixé pour l'exécution, il se rend chez l'usurier, armé d'un pistolet. Il se glisse inaperçu dans l'appartement dont il connaît bien la disposition, et met en fuite les brigands. Mais le malheur, qui semble s'acharner à sa poursuite, veut que son père éveillé par le bruit et le trouvant seul, un pistolet à la main, se persuade que c'est lui qui en veut à sa vie et le fasse arrêter comme coupable du plus grand de tous les crimes. Le pauvre jeune homme est jeté en prison, son procès s'instruit, et un jugement paraît inévitable, lorsque le hasard fait découvrir la vérité en montrant sous son plus beau jour la noblesse de son caractère. L'usurier vaincu par l'évidence, se rend enfin, ouvre les bras à son fils sur son lit de mort, lui dévoile le mystère de ses deux noms, lui fait connaître sa sœur, et les laisse tous les deux riches et heureux, car à tous ces événements sont mêlées des intrigues d'amour qui se terminent par un double mariage.

THÉODORE ET MARIE.—Paris, chez Paul Dupont, 55, rue de Grenelle-Saint-Honoré. In-8, 7 fr. 50 c.

Ceci a la prétention d'être un roman d'amour, mais c'est, je vous assure, un amour bien tranquille, bien sage et mesuré, qui n'a jamais fait de mal à personne, et dont la peinture n'offre aucune espèce de danger. L'auteur a puisé dans ses souvenirs de jeune homme quelques scènes de bal et de vie champêtre, avec une intrigue semblable à celles que l'on voit tous les jours commencer par un tour de walse et se terminer par un mariage. Il l'a prise tout simplement telle qu'elle s'est offerte à lui dans le cours de la vie la plus commune, sans se croire nullement obligé de se mettre en frais d'imagination

pour l'embellir d'incidents, pour la rehausser de couleurs brillantes et variées. Théodore commence par ne pouvoir souffrir Marie, et *vice versa*; puis Théodore aime Marie, et *vice versa*; puis Théodore épouse Marie, et *vice versa*. Enfin ils vécurent bien heureux, voyageant en Italie et en Suisse, ce qui nous vaut de nombreuses descriptions du genre de celle-ci :

« Dans les temps couverts que les vents de mer amènent sous ce climat, nous nous plaisions à parcourir ces salles abandonnées, à voir le souffle de l'orage faire lentement osciller les longs rameaux des vieux pampres et des buissons échevelés dont les siècles ont chargé ces immenses murailles, qui portent jusqu'à de gros arbres offrant en hiver un feuillage foncé. Dans ces lieux solitaires, il y avait un charme singulier à entendre mugir les bouffées du vent au travers des ruines, dans les branchages touffus qui les recouvrent, ou à contempler de gros nuages passant au-dessus de nos têtes et faisant varier le degré du jour au fond de ces enclos bizarrement encaissés. Souvent aussi de larges ouvertures dans leurs pans irréguliers laissaient apercevoir les collines romaines, des restes d'aqueduc se perdant au loin, et des troupeaux cherchant un abri sous leurs arcades mutilées. »

Ce n'est plus un roman, c'est un voyage, et l'on oublierait bientôt les deux époux si de temps en temps quelques phrases éminemment sentimentales ne venaient nous rappeler leur inépuisable amour. « Quelques heures seulement d'interruption dans ce langage d'un amant sous l'empire d'un sentiment exclusif, ne dût-on l'attribuer qu'à la préoccupation causée par un travail de l'esprit ou par un de ces légers soucis inséparables de tout mode d'existence, et il y en avait assez pour attrister son regard si doux et si serein. Heureusement je ne tardai pas beaucoup à m'assurer de cette disposition presque insatiable à ne jamais se lasser des plus tendres épanchements; et nous n'eûmes pas vécu deux années ensemble, que plus soigneux d'entretenir une sérénité si délicieuse par la constante égalité de mon humeur et de mes propos, je ne lui laissai plus rencontrer aucune occasion de s'attrister ainsi. »

Madame Marie pouvait peut-être bien trouver tout cela très-gentil, mais je crains fort que le lecteur ne soit pas du même avis. Peu de gens voudront y reconnaître le langage de l'amour ardent et passionné; la plupart se demanderont sans doute comment l'auteur a pu croire qu'un semblable récit exciterait vivement l'intérêt du public. Il n'y a sans doute rien mis que d'honnête et de parfaitement moral. La lecture en peut-être permise en toute confiance aux jeunes person-

nes, mais il est douteux qu'elles en usent beaucoup. Un roman où tout se passe de la manière la plus prosaïque du monde, où tout roule comme sur une grande route sans obstacle, ni péril, offre en général peu d'attraits; il n'en saurait guère puiser alors que dans le charme des détails ou l'agrément du style, et c'est précisément ce qui manque à celui que nous annonçons ici. Les détails sont puérils, sans rien de piquant ni d'ingénieux dans leur disposition; le style est tel qu'on peut le juger d'après les échantillons que nous en avons donnés, c'est-à-dire froid, pâle et passablement embarrassé. Au total, quoique dans la préface on nous présente *Théodore et Marie* comme l'ouvrage d'un vieil oncle, nous sommes beaucoup plus tenté d'y voir le coup d'essai d'un jeune neveu qui fera bien de tailler un peu mieux sa plume une autre fois et de se rappeler que le roman est essentiellement une œuvre d'imagination.

SOUVENIRS DE LA TERREUR de 1788 à 1793, par M. *Georges Duval*; précédés d'une Introduction historique par *Ch. Nodier*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. (L'ouvrage aura 4 volumes.)

Ce n'est pas un ami de la révolution qui a écrit ces souvenirs. Il la traite au contraire avec une sévérité bien rigoureuse, beaucoup diront même injuste, et il ne fait pas grâce de ses accusations à un seul des hommes qui s'en sont mêlés de près ou de loin. A ses yeux, la terreur a commencé dès 89, elle n'est qu'une seule et même chose avec la révolution, il ne sait point faire de différence entre ces deux mots. On voit qu'il envisage les événements de cette mémorable époque sous un point de vue assez particulier, et que ses idées à cet égard sont certainement empreintes d'exagération. Mais il est facile de comprendre quelle impression a dû faire sur ceux qui en ont été les témoins, cette époque lugubre où le pillage et le massacre étaient érigés en vertus civiques. On leur pardonne volontiers quelque peu d'irritation, et l'on ne se sent pas trop enclin à prendre la défense des hommes envers lesquels il se montre d'une sévérité qui va peut-être jusqu'à l'injustice. D'ailleurs M. G. Duval, ayant été simple spectateur dans toutes les scènes qu'il raconte, n'est point dirigé par l'esprit de parti ou par une animosité personnelle. Au contraire, il sait souvent fort bien faire la part des circonstances, et ne refuse pas de reconnaître même chez Danton et chez d'autres quelques mouvements généreux, quelques grandes qualités. Jeune homme assez inoccupé, n'ayant pas encore de vocation déterminée à l'époque où la révolution éclata, mais placé par ses

relations de famille de manière à voir de près les principaux chefs du mouvement populaire, il se faufilait partout, ne manquait pas une émeute, pas un club, et plus d'une fois fut admis aux réunions plus intimes dans lesquelles se tramaient ouvertement d'abominables complots. De cette manière il nous offre une foule de détails qui ont tout l'attrait de la nouveauté, quoiqu'ils se rapportent à des événements dont on a lu déjà maints récits divers. Il s'attache du reste moins aux faits principaux qu'aux actes secondaires sur lesquels on s'est jusqu'ici peu arrêté, et qui cependant présentent un sujet d'étude plein d'intérêt, car c'est là qu'on peut apprécier l'état réel du peuple et le véritable caractère de la révolution. A la vérité ce sont des tableaux assez repoussants, qui inspirent du dégoût. Mais il en ressort selon nous une terrible accusation contre ces rois et cette noblesse sur le sort desquels gémit M. G. Duval. En effet la barbarie de ce peuple sanguinaire et cruel n'était-elle pas la conséquence de son éducation? La cour et le clergé n'avaient-ils pas constamment uni leurs efforts pour le retenir dans la plus complète ignorance, dans les préjugés et la superstition? Où le peuple aurait-il pu puiser des idées de morale et de vertu? Il n'y avait point d'écoles pour lui, et d'ailleurs, depuis Louis XIV, l'exemple de la corruption était venu de haut. Comment s'étonner alors si, une fois déchaîné, il se livra sans frein à toutes les inspirations de son fanatique délire, s'il prit plaisir à se baigner dans le sang de ses oppresseurs? Cela n'ôte rien sans doute à l'horreur que doivent inspirer les crimes de la révolution française, mais cela peut servir à les expliquer du moins, et il est bon de rappeler où se trouve réellement leur première cause, qu'on est trop enclin à oublier quand on s'appitoie sur le sort des victimes.

L'introduction historique de M. Charles Nodier, annoncée sur le titre de ces *Mémoires*, paraîtra sans doute avec la seconde livraison, car elle ne se trouve point en tête du tome Ier.

GRAMMAIRE GÉNÉRALE, ou Résumé de toutes les grammaires françaises, présentant la solution analytique, raisonnée et logique de toutes les questions grammaticales anciennes et modernes, par *Napoléon Landais*; 3e édit. — Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins. 1 grand vol. in-8, 12 fr.

Dans sa grammaire comme dans son dictionnaire, M. Napoléon Landais cherche moins à innover, à présenter des vues systématiques ou à faire du néologisme, qu'à rassembler tous les matériaux les plus propres à bien faire connaître l'état actuel

de la langue, et à jeter du jour sur ses étymologies. C'est ce qui explique le succès de ses ouvrages. Ils sont beaucoup plus complets que la plupart des autres du même genre, et n'ont point la prétention d'imposer des règles nouvelles, de réformer la langue française. Sans doute l'auteur a bien aussi ses vues particulières, il propose même certaines modifications, mais en général ce n'est que sous une forme dubitative qu'il les présente, et s'il ose quelquefois critiquer les décisions de l'Académie, ce n'est pas du moins pour y substituer les siennes. Il s'attache principalement à signaler tout ce qui a été écrit d'utile et d'ingénieux sur les difficultés de la langue. Sa grammaire résume et remplace une foule d'ouvrages dans lesquels le lecteur aurait fort à faire d'aller puiser les nombreuses données qu'elle lui offre ainsi rassemblées en un seul faisceau. C'est une économie de temps dont les personnes studieuses sentiront vivement le prix. Il en résulte sans doute quelquefois que l'auteur, pour ne rien omettre, nous donne des remarques qui ne sont pas toujours empreintes d'une critique bien sévère. Mais, ainsi que dans son grand dictionnaire, on lui pardonnera volontiers ce luxe qui a sur le défaut contraire l'avantage de laisser du choix et de favoriser les progrès de la langue en comparant les diverses tentatives opérées dans ce but.

M. Napoléon Landais a mis le plus grand soin à bien faire connaître les éléments du discours avant de passer à la syntaxe, se distinguant ainsi de la plupart des grammairiens qui oublient trop facilement la grande différence qui existe entre les mots isolés et les mots construits. Les premiers sont la base de l'analyse, qui est le seul moyen d'arriver à la théorie des principes. Il traite également les participes d'une manière très-détaillée, donnant une multitude d'exemples qu'il décompose afin de les rendre parfaitement intelligibles. Il s'attache particulièrement à rendre l'étude de l'orthographe plus facile et plus rationnelle. Sans prétendre aborder la question d'une réforme radicale, il présente quelques changements qui lui paraissent fondés soit sur l'étymologie, soit sur la raison. Enfin il ne néglige aucune occasion de se livrer à un examen approfondi et critique de la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*. Une table des matières par ordre alphabétique, dans laquelle chaque mot dont il est question dans la Grammaire se trouve nomenclaturé, rend les recherches très-rapides, et nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs en toute confiance, bien persuadés qu'ils en trouveront l'usage fort commode.

ŒUVRES en prose d'*André Chénier*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

La réputation d'André Chénier, fondée principalement sur l'art admirable avec lequel il a su faire sortir la muse française des vieilles ornières où la routine étouffait son essor, et lui rendre ce souffle vigoureux de l'inspiration qui rappelle les beaux temps de la poésie antique, recevra un nouvel éclat de cette publication. Non que le prosateur ait atteint la même supériorité que le poète, mais ces écrits, inspirés par la politique orageuse de son temps, nous font connaître l'homme de plus près, et mieux on le connaît, plus on l'estime. On voit qu'il ne fut pas seulement un littérateur du plus haut mérite, et que chez lui le cœur n'était pas moins développé que la tête. Au milieu de cette époque désastreuse où le plus sauvage despotisme, appuyé sur la terreur, empruntait effrontément le langage de la liberté, il fallait un rare courage pour oser élever la voix, protester contre une infâme mascarade, défendre la raison, le bon sens, l'humanité brutalement outragés par ceux qui proclamaient les droits de l'homme et le triomphe de l'égalité. Chénier ne reculait point devant des périls dont il connaissait pourtant toute l'étendue. L'indignation dominait son âme élevée, son cœur chaleureux, et lui faisait fouler aux pieds les directions de la prudence. C'est le génie se révoltant contre les chaînes dans lesquelles la médiocrité cherchait à l'étouffer. Tous ses écrits portent l'empreinte du caratère le plus noble et le plus indépendant. Il ne repoussait point d'une manière absolue le principe révolutionnaire, il en avait salué la venue avec enthousiasme, et, fidèle à ses convictions, il ne voulait pas l'anéantir. Mais ce qu'il combattait de toute la force de son talent, c'étaient les conséquences violentes qu'on prétendait en tirer. Il se faisait le champion de l'intelligence menacée par le débordement de la force brutale. Une pareille lutte devait lui coûter la vie, car toute supériorité gênante était vouée à l'échafaud. Dans l'intérêt des lettres, André Chénier eût mieux fait sans doute de s'abstenir, de rester en dehors de cette polémique brûlante qui ne convenait pas au poète. Mais on ne saurait blâmer le sentiment qui fit taire chez lui toute considération secondaire devant les inspirations du devoir. Sa position paraît d'autant plus intéressante qu'il se trouvait par ses opinions dans le camp opposé à celui dans lequel s'était rangé son frère. Plus d'une fois même Marie-Joseph prit la plume pour réfuter ses attaques, et cette profonde dissidence entre deux hommes unis par les liens les plus sacrés fournit un prétexte à la calomnie pour noircir leurs intentions. Aujourd'hui que les passions politi-

ques commencent à se calmer, on a reconnu l'injustice d'accusations pareilles, et la mémoire des deux frères est demeurée pure de tout soupçon à cet égard. La publication que nous annonçons ici achèvera sans doute de prouver que nul sentiment de haine personnelle ne vint envenimer cette malheureuse dissidence d'opinions.

HISTOIRE DE BLANCHE DE CASTILLE, reine des Français, deux fois régente, par Mlle *Vauvilliers*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les recherches historiques sont maintenant à la mode. Depuis que l'impulsion a été donnée par quelques écrivains d'un mérite supérieur, on s'est mis de tous côtés à l'œuvre pour exploiter les sources originales, pour secouer la poussière des chartes et des vieilles chroniques. Si ce mouvement semble ouvrir à l'histoire une voie nouvelle et plus féconde, l'on doit avouer aussi que jusqu'à présent il n'a pas produit encore des résultats bien merveilleux. Sans doute il faut du temps pour déblayer la route encombrée de tous les embarras inutiles qui s'y trouvent accumulés, de toutes les fausses données qu'y ont entassées les déclamations de l'esprit de parti; et les premiers artisans qui consacrent leurs efforts à cette difficile entreprise ne peuvent que rassembler des matériaux pour leurs successeurs. Mais un pareil travail doit être dirigé par le flambeau de la critique si l'on veut qu'il porte de bons fruits. Autrement il demeurera stérile, et, loin de favoriser l'étude de l'histoire, il ne fera qu'en inspirer le dégoût, car on ne peut se dissimuler que ces recherches sont souvent arides, offrent en elles-mêmes peu d'intérêt, et ne soutiennent l'attention que par les inductions que l'auteur sait en tirer ou par le charme des détails qu'il y rattache en conservant leur forme originale et naïve. C'est ce que Mlle Vauvilliers nous semble n'avoir pas très-bien compris. Elle a sans doute fait une étude patiente et consciencieuse de son sujet. L'*Histoire de Blanche de Castille* offre des traces d'érudition non équivoques. On voit que l'auteur a compulsé de nombreux documents, n'a pas reculé devant le travail d'investigation et s'est entouré de tout ce qui pouvait lui fournir quelque lumière sur l'époque qu'il voulait retracer. Mais l'intérêt manque complètement dans cette compilation indigeste qui fatigue le lecteur et dont le style assez tendu ne présente aucun des caractères qu'on aime à retrouver dans les récits des chroniqueurs. Ce défaut se pardonnerait encore si l'auteur, se proposant surtout d'éclaircir quelques points historiques, avait

fait une analyse bien complète des documents peu connus ou jusqu'ici mal explorés sur lesquels il s'appuie. Mais au contraire il se contente d'accumuler les citations en indiquant à peine les sources où il les puise, et ne donne ainsi au lecteur nul moyen d'apprécier jusqu'à quel point elles sont dignes de confiance. Il nous semble que c'est bien mal comprendre l'esprit qui doit diriger les recherches historiques et qui seul peut les rendre vraiment utiles et fécondes.

NAPOLÉON ET LE PEUPLE; histoire complète de l'empereur Napoléon, dédiée aux gardes nationales et à l'armée française. — Paris, chez Ch. Leclere, 10, rue Gît-le-Cœur. In-12, 3 fr. 50 c.

Ce petit volume renferme le panégyrique le plus exagéré, je crois, qui ait encore été fait de l'empereur Napoléon. L'auteur ne se donne pas même la peine de faire le récit des événements, il suppose qu'on les connaît déjà, et, passant rapidement en revue les diverses circonstances de la vie de Napoléon, il les présente toutes sous le jour le plus favorable, n'y trouvant qu'un sujet continuel d'éloges et d'admiration. L'Empereur est à ses yeux un héros parfait; il excuse toutes ses fautes, il ne lui suppose pas même une faiblesse. Selon lui, la France n'eut jamais de souverain plus digne de son amour; le bien-être du peuple était l'objet de toutes ses pensées; il fut constamment fidèle à l'esprit démocratique, il n'eut d'autre ambition que celle d'assurer le triomphe de la liberté. C'est une étrange manière d'écrire l'histoire. Je doute qu'elle satisfasse beaucoup de lecteurs. Cette aveugle prévention pouvait encore se comprendre à l'époque où les succès et la gloire de l'Empire éblouissaient les yeux, mais aujourd'hui nous en voyons les résultats, et certes ils ne sont pas de nature à justifier une semblable apologie. Il est facile sans doute de tout expliquer à l'aide de la trahison, mais en supposant même que ce soit là, comme on l'a si souvent répété, la véritable cause des revers de Napoléon, n'est-il pas bien extraordinaire que ce héros accompli ait trouvé tant de traîtres parmi ceux qui, placés le plus près de lui, devaient aussi le mieux connaître son véritable caractère, le mieux apprécier ses tendances et ses vues? Comment admettre que le peuple se soit si vite fatigué de son bonheur, et qu'il ait sans aucun motif abandonné tout-à-coup l'homme qui le comblait ainsi de ses bienfaits? Mais ces objections ne paraissent pas s'être présentées à l'esprit de l'auteur. Il ne compte point les soldats qui tombaient sur le champ de bataille par milliers et

par centaines de mille; il oublie totalement l'oppression du despotisme militaire qui pesait sur toutes les relations de la vie civile et foulait aux pieds tout sentiment de dignité humaine; il semble croire que le peuple devait se trouver parfaitement satisfait d'être traité comme de la chair à canon, bonne pour féconder le sol de la conquête. Peut-être cette manière de voir trouvera-t-elle quelque écho dans l'armée, quoique le soldat lui-même ne soit peut-être plus si facile à se laisser prendre aux grandes phrases du charlatanisme, mais je réponds bien que les gardes nationales n'accepteront pas le moins du monde les conclusions de l'auteur. Si la gloire de Napoléon est encore environnée d'un certain prestige trompeur, on commence pourtant à reconnaître que sa grandeur s'est établie trop souvent aux dépens de la France dont elle a épuisé les ressources, comprimé le développement moral et matériel, et qu'elle a finalement laissée dans un état d'infériorité dont elle ne pourra sortir que par des efforts longs et soutenus. L'auteur représente Napoléon comme le meilleur ami du peuple, tandis que, selon l'opinion de beaucoup de gens parmi lesquels je me range, il fut son plus grand ennemi. Cette divergence, je l'avoue, donne à ma critique un caractère qui n'est pas précisément celui de l'impartialité. Mais aussi je ne blâme dans ce livre que les principes qui en ont dicté la pensée, et, quant à la forme, je ne puis que louer l'adresse et le talent avec lesquels l'auteur soutient son hypothèse. C'est un plaidoyer habile, écrit avec verve, dans lequel seulement la question n'est envisagée que d'un seul côté, ce qui me paraît tout-à-fait contraire à l'esprit de l'histoire. Dans l'intérêt même de la cause qu'il soutient, l'auteur aurait dû modérer ses éloges et reconnaître que son héros fut non pas un dieu, mais un homme faillible comme tous les autres.

LA POLOGNE ILLUSTRÉE, contenant l'histoire de Pologne et les variétés polonaises, sous la direction de *Léonard Chodzko*. — Paris, 9, rue Saint-Germain-des-Prés. 1 grand vol. in-8, fig., 15 fr., paraissant en 15 cahiers à 1 fr.

Cet ouvrage se compose de deux parties distinctes qui se complètent l'une l'autre et forment ensemble un tableau fort intéressant de la Pologne moderne. La première est une histoire des vicissitudes de cette malheureuse contrée pendant le XVIIIe et le XIXe siècle. Après un court aperçu des événements antérieurs, M. Chodzko commence son récit à l'avénement de Frédéric-Auguste II, et nous peint avec beaucoup de

talent les vains efforts de la Pologne pour conserver son indépendance. Le patriotisme dirige sa plume, on en sent à chaque ligne la chaleureuse énergie, mais cependant il sait se tenir en garde contre la déclamation et se contente de raconter les faits, qui sont bien dignes par eux-mêmes d'exciter vivement les sympathies du lecteur. Le caractère polonais, quels que puissent être ses travers, a toujours un côté noble et chevaleresque qui parle à l'imagination et séduit facilement le cœur. Toutes les époques de l'histoire de ce peuple sont marquées par des traits de courage civil, de bravoure militaire, de dévouement sublime, qui jettent un vif éclat et semblent former autour de la Pologne vaincue une auréole de gloire pareille à celle qui orne la tête des saints martyrs. On ne peut se défendre d'une profonde émotion en parcourant ces pages remplies des douleurs d'un peuple qu'on a prétendu rayer du rôle des nations. C'est la plus belle protestation qu'on pût faire contre cette tentative monstrueuse dont le souvenir sera la honte éternelle de notre époque. M. Chodzko a réuni tout ce qui pouvait le mieux établir les droits de la Pologne à l'existence d'un Etat indépendant et libre. Si de funestes dissensions intestines, si les intrigues et la corruption vinrent sans cesse s'opposer à son développement, il montre combien elle renfermait dans son sein de germes précieux, combien l'esprit national y avait poussé de vigoureuses racines. En vain a-t-on détruit ses institutions, en vain a-t-on cherché à lui ravir ses mœurs et jusqu'à sa langue : frappée de mort politique par l'inique sentence de ses oppresseurs, elle n'en vit pas moins dans le cœur de ses enfants dispersés sur la surface du globe, elle est toujours le centre vers lequel convergent tous leurs vœux, toutes leurs espérances et l'héritage inaliénable de son passé glorieux est une garantie certaine de son avenir. En effet, il n'est au pouvoir d'aucun despote d'anéantir cette source vive où le patriotisme se retrempe et puise dans une expérience si chèrement achetée des leçons qui tôt ou tard porteront leurs fruits.

Sous ce rapport, l'œuvre de M. Chodzko nous paraît avoir une haute utilité. Ses efforts pour populariser les annales de sa patrie, pour faire bien connaître la Pologne, contribueront puissamment à préparer sa restauration. Non-seulement il entretient ainsi la ferveur de ses compatriotes, il soutient leur courage, ranime leurs espérances, mais encore il réveille l'intérêt des autres peuples et gagne à sa cause tous les amis de l'humanité. Ce qui ressort clairement du tableau qu'il nous présente, c'est que la Pologne a succombé victime des perfides machinations d'une diplomatie astucieuse qui poursuit sans relâche son œuvre au profit du despotisme, mena-

çant, si on la laisse faire, de replonger l'Europe dans la barbarie du moyen-âge. La cause de la Pologne devient ainsi celle de la liberté; tous les peuples ont un même intérêt à la défendre.

La seconde partie de cette publication nous offre sous une forme anecdotique des détails curieux sur les mœurs, sur les institutions, sur les antiquités et la littérature du pays. On y trouve maintes anecdotes intéressantes, des notices biographiques, des fragments littéraires pleins de charme. Nous citerons entr'autres le *Journal d'un voyage fait en Allemagne et en France, au commencement du* XVIIe *siècle, par Jacques Sobieski, père du roi Jean III Sobieski*; le *Coup-d'œil historique et littéraire sur l'art dramatique en Pologne*; *Micheline*, nouvelle polonaise du XIXe siècle. La variété que l'auteur a su répandre ainsi sur son travail lui donne d'autant plus d'attrait qu'elle lui a permis de se faire aider par la plume élégante et facile de Mme Olympe Chodzko. De nombreuses vignettes, des portraits fort bien gravés, des cartes dressées avec soin, ornent cet ouvrage et en font un livre de luxe digne de figurer sur la table d'un salon aussi bien que dans les rayons d'une bibliothèque. Quand sa publication sera terminée nous lui consacrerons un nouvel article afin de le faire mieux apprécier par une analyse complète accompagnée de quelques citations, mais en attendant nous le recommandons vivement à nos lecteurs comme une œuvre qui mérite d'être encouragée.

LES SUÉDOIS depuis Charles XII, par le vicomte *de Beaumont-Vassy*. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

On possède peu d'ouvrages français sur l'histoire moderne de la Suède. Quelques écrits sur Gustave III, quelques mémoires et des voyages sont tout ce qui a été publié depuis le *Charles XII* de Voltaire. Cependant c'est un pays fort intéressant, et les vicissitudes par lesquelles il a passé depuis un siècle offrent un sujet bien digne de la plume de l'historien. M. de Beaumont-Vassy frappé de cet oubli entreprend de le réparer. Il s'est entouré pour cela de tous les documents qu'il a pu réunir, et, persuadé que la Suède peut être appelée à jouer un rôle important en Europe, il s'est attaché à faire connaître les événements qui ont produit son état actuel, avec toute l'impartialité d'un écrivain consciencieux. Son livre débute par la mort de Charles XII, qu'il considère comme un assassinat et dont il accuse l'aide-de-camp Siquier; cette

opinion généralement répandue dès le moment de la catastrophe lui paraissant beaucoup plus vraisemblable que celle de Voltaire, qui recula probablement devant la triste nécessité de faire peser sur un Français la responsabilité d'un tel crime. Il retrace d'une manière fort intéressante les troubles et les intrigues dont la Suède fut le théâtre après la mort de son belliqueux héros. Ensuite vient le règne brillant de Gustave III, terminé si cruellement par la conjuration de la noblesse. L'auteur ne cache pas ses sympathies pour ce roi, que distinguaient des qualités précieuses, une grande habileté dans l'art de gouverner les hommes et une bravoure qu'il poussa quelquefois jusqu'à la témérité. Les éloges que lui donne M. de Beaumont sont du reste justifiés par les actes de son règne ainsi que par les écrits remarquables qu'il a laissés; et l'incapacité de son successeur acheva de prouver à la Suède combien était grande la perte qu'elle venait de faire. Gustave IV bientôt forcé d'abdiquer, le duc de Sudermanie, son oncle, fut appelé à le remplacer sur le trône et en ouvrit l'accès à Bernadotte en l'adoptant comme prince royal. L'élévation du général français est racontée avec beaucoup de détails. C'est un épisode bien curieux dans l'histoire du présent siècle. Le seul des rois créés pendant l'époque impériale, qui se soit maintenu sur le trône, est précisément celui à la nomination duquel l'Empereur prit le moins de part, celui qui dès l'origine rejeta cette espèce de suzeraineté que Napoléon prétendait établir sur eux. Devenu franchement Suédois, Charles XIV a su faire oublier à son peuple son origine étrangère et donner à son gouvernement une direction tout-à-fait nationale. Il a gagné l'affection de ses sujets par une sage administration et des mœurs pures et simples. Âgé maintenant de soixante-dix-sept ans, il jouit encore d'une santé robuste, conserve l'usage de toutes ses facultés et se voit entouré d'une famille nombreuse qui promet à sa dynastie un long avenir.

M. de Beaumont-Vassy termine par un tableau rapide de l'état des lettres et des arts en Suède, dans lequel il passe en revue tous les hommes distingués qu'elle possède maintenant.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE CRITIQUE DU RATIONALISME en Allemagne, depuis son origine jusqu'à nos jours, par *A. Saintes*. — Paris, chez Renouard et Cie. In-8, 7 fr. 50 c.

Le rationalisme est né au sein de la réforme, comme une conséquence presque inévitable des principes posés par ses auteurs. En renversant l'autorité du pape pour y substituer celle de l'Evangile, ils proclamèrent la liberté d'examen, et dès-lors il est bien difficile de tracer les limites dans lesquelles la raison doit se renfermer. Elle prétend bientôt tout connaître, tout analyser et rejetèr impitoyablement tout ce qu'elle ne peut expliquer. Cette tendance se manifestait déjà chez les réformateurs eux-mêmes, qui ne se montrèrent point d'accord sur certains points importants de doctrine ou de discipline ecclésiastique, et jetèrent ainsi dans la nouvelle église une première semence de division. Elle ne tarda pas à se développer, et c'est principalement en Allemagne qu'elle a trouvé les esprits disposés à favoriser ses progrès. Le rationalisme s'y est petit à petit glissé plus ou moins dans tous les partis, jusque dans les rangs de ceux qui le combattent ou qui du moins en renient les excès. Mais on doit reconnaître que son influence ne s'y est point montrée sous un jour aussi fâcheux qu'ailleurs; elle n'a point engendré l'incrédulité ni le mépris de la religion. Les rationalistes allemands ne quittent jamais le ton grave et digne qui convient à une discussion de ce genre; ce ne sont pas le sarcasme et l'ironie qu'ils appellent à leur aide pour saper par sa base l'édifice du christianisme; ils cherchent seulement à substituer l'appui de la raison à celui des moyens surnaturels, et au lieu de vouloir détruire la religion, se proposent au contraire d'étendre son empire en dissipant les préventions qui éloignent d'elle un grand nombre d'esprits. Aussi M. Saintes leur rend-il toute justice à cet égard, quoiqu'il se pose comme leur adversaire et s'attache à démontrer que le rationalisme n'est pas moins fatal à la religion que l'incrédulité elle-même. Effrayé des tentatives audacieuses de Strauss, qui semblent menacer tout l'édifice chrétien, il a voulu remonter à la source de ce rationalisme rigoureux qui prétend pousser ses principes jusqu'à leurs dernières conséquences. En suivant l'histoire de son développement successif, M. Saintes est amené à le condamner aussi

bien dans ses moindres manifestations que dans ses excès les plus blâmables, car il lui semble impossible de s'arrêter sur cette pente glissante. Mais comment repousser les tendances rationalistes sans être infidèle au principe de la réforme? C'est là que se trouve la grande difficulté. Il est aisé de dire aujourd'hui que Luther ne songea point à combattre pour la liberté d'examen, pour les priviléges de la raison, mais cela n'empêche nullement que le protestantisme ne consiste en définitive dans la négation de toute autorité humaine en matière de foi. Or, de là au triomphe de la raison individuelle il n'y a qu'un pas. M. Saintes le comprend bien lui-même, car il ne sait trouver d'autres remèdes que les confessions de foi et le rétablissement de la hiérarchie dans le clergé, c'est-à-dire le rappel des principaux abus contre lesquels précisément la réforme s'est faite. Quoique nous ayons lu son livre avec un grand intérêt, nous ne pouvons partager ses vues à cet égard. Sans doute les écarts du rationalisme sont dangereux, mais il l'est bien encore plus de prétendre enchaîner la raison et dicter la foi. Ce sont là de tristes remèdes, et, avant de se résoudre à les employer, nous croyons qu'il faudrait bien s'assurer s'il n'en existe pas d'autres, s'il n'y a réellement aucun moyen de concilier ces deux tendances de l'esprit humain.

LA FILLE du soldat aveugle, par Mme *de Salvage*. — Paris, D. Eymery, 15, quai Voltaire. In-12, 3 fr.

Le vieux Morin est un ancien soldat qui a perdu la vue et subi de rudes épreuves, car lorsqu'une fois le malheur vient frapper à la porte d'un pauvre homme, il n'est pas facile de l'en déloger. Réduit à mendier son pain, le militaire veut du moins tenter tous les moyens de se sortir de cette position humiliante. Il se rend donc à Paris accompagné de sa fille, dont les tendres soins et la bonté intelligente sont sa consolation, son unique joie. Elle adoucit l'existence misérable de son père, intéresse les âmes compatissantes en sa faveur et contribue beaucoup à lui faire obtenir enfin justice. Ce récit assez simplement écrit pourra intéresser les jeunes lecteurs auxquels il est destiné; on y trouve d'excellentes leçons morales, mais un peu trop d'admiration pour la gloriole militaire. Comment un auteur qui écrit pour l'enfance peut-il dire que la guerre est une belle chose sur le champ de bataille? Ce langage, qui convenait peut-être aux mœurs de l'Empire, est un véritable anachronisme aujourd'hui.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DU PASSÉ et de l'avenir du peuple, par *F. Lamennais*. — Paris. 1 vol. in-32, 1 fr. 25 c.

M. Lamennais déploie ici une force de raisonnement non moins remarquable que la verve et l'énergie dont il a fait preuve dans plusieurs de ses pamphlets politiques. Ce n'est plus le prophète montant sur son trépied pour prédire l'avenir, pour remuer la foule par sa voix puissante et soulever le flot populaire. C'est l'écrivain calme et froid, qui, dans le silence du cabinet, loin des agitations du monde, élevé au-dessus des misérables querelles de partis, étudie la marche de l'esprit humain, en examine les ressorts et cherche à déterminer le but vers lequel il tend à se diriger. Sans partager nullement les vues de M. Lamennais, on ne peut qu'être frappé des ressources de son génie, qui se plie avec tant de souplesse à toutes les formes qu'il veut lui imposer et se montre toujours maître de son sujet avec une supériorité qui force l'admiration même de ses adversaires. En quelques pages il retrace l'histoire de l'humanité dès les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Ce n'est qu'un tableau rapide sans doute, dans lequel on retrouve seulement les phases principales du mouvement social, mais où la concision n'exclut point la clarté. Son style plein de vie et de chaleur captive l'attention, éveille l'intérêt, sait se mettre à la portée des intelligences les plus simples. Il veut apprendre au peuple son histoire, lui faire suivre le développement successif par lequel il est sorti de l'esclavage pour arriver à la liberté, ranimer ainsi ses espérances en lui montrant que l'avenir doit par un travail lent, mais sûr, continuer de même cette œuvre de perfectionnement graduel qui paraît être le but de la création. Mais il s'attache à prouver surtout au peuple la nécessité de remplir ses devoirs s'il veut se rendre digne des droits qui lui restent à conquérir. Il le prémunit contre l'entraînement des passions, lui signale le danger des révolutions violentes et celui non moins grand des fausses théories, des systèmes trompeurs à l'aide desquels on prétend reconstituer la société sur des bases entièrement nouvelles sans tenir compte du passé, ni des principes consacrés par l'assentiment universel. Les idées des communistes et des socialistes modernes sont combattues par lui avec toute la force d'une haute raison et

d'une logique impitoyable. Ce langage n'excitera peut-être pas une émotion aussi générale que celui des *Paroles d'un Croyant* ou du *Livre du Peuple*, mais il a une portée bien plus grande et produira sans doute des fruits meilleurs. Ici M. Lamennais ne cherche pas à séduire la foule par de vaines promesses, il ne lui présente pas l'émancipation politique comme devant réaliser tous ses vœux et lui procurer le suprême bonheur. Au contraire, il le tient en garde contre les exagérations de ces charlatans politiques qui prétendent toujours avoir trouvé le moyen de réaliser le bien-être absolu de tous, cette pierre philosophale de notre époque. Les avertissements qui suivent nous paraissent pleins de sagesse, et l'on ne saurait trop les répéter.

« Cependant il importe de ne pas s'abuser sur ce bien-être, en s'imaginant qu'il peut exister pour l'homme un état de contentement absolu appelé bonheur, dans lequel se reposent et se perdent ses désirs pleinement satisfaits. Il n'est point d'illusion plus vaine et plus dangereuse que cette fausse idée. Le désir dans l'homme est éternel, parce qu'il tend invinciblement à un bien sans bornes et sans mesure, ou à Dieu, qui lui-même est le Bien infini. Rien de limité ne peut le satisfaire, perpétuellement il aspire au-delà ; et si, cédant à la séduction d'une espérance trompeuse, on s'est figuré que quelque bien terrestre pouvait remplir l'immensité du cœur, ne trouvant jamais ce bien, on prend en dégoût tous les autres, on devient incapable d'en jouir, et l'on tombe au-dessous de sa nature même, pour avoir follement voulu s'élever au-dessus. »

C'est bien là le vice de toutes les tentatives de réforme qui ont tant de fois bouleversé le monde. Elles n'ont jamais produit tous les résultats qu'on en attendait, parce qu'on s'était créé une chimère qu'on a vainement poursuivie sans pouvoir jamais l'atteindre. Sans doute les souffrances peuvent être allégées, les maux de la société peuvent être diminués, mais c'est folie de prétendre en tarir complètement la source, et, quoi qu'on fasse, il y aura toujours des maux et des souffrances. L'état social, quelque parfait qu'il soit, ne pourra jamais satisfaire absolument toutes les exigences individuelles, si celles-ci surtout ne travaillent pas de leur côté à rendre son action plus efficace par des concessions volontaires.

« Les biens à notre portée, nécessairement finis, s'enchaînent les uns aux autres par un développement identique avec notre propre développement dans le Vrai et le Bien essentiels, c'est-à-dire en Dieu. Et comme notre développement est lié à celui de la création tout entière, et que le développement de la création a pour fin la manifestation extérieure de Dieu,

il s'ensuit que notre développement propre n'est que l'accomplissement d'une fonction, et que dès lors, le bien pour nous dépendant de cette fonction par une nécessité directe, il se proportionne à la connaissance que nous avons des lois de l'ordre universel et à notre fidélité à y obéir, obéissance qu'on nomme vertu. »

De là découle pour le peuple la nécessité de l'instruction et de la moralité, deux conditions d'où dépend tout son avenir.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE ACADÉMIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL, accompagnée de notes et de remarques critiques sur toutes les observations et expériences faites jusqu'à ce jour, par *C. Burdin* et *Fr. Dubois*. — Paris. 1 vol. in-8.

Cet ouvrage renferme une histoire du magnétisme depuis Mesmer jusqu'à nos jours, ainsi que des discussions auxquelles il a donné lieu dans l'Académie de Médecine et des commissions nommées à diverses époques pour en faire l'examen. Les auteurs n'en sont point partisans; ils nient même tout-à-fait l'existence du magnétisme animal, et ne considèrent les merveilleux effets qu'on lui attribue que comme des résultats de l'imagination ou du charlatanisme. C'est bien à peu près ce qui semble ressortir des observations académiques, dans lesquelles on n'a jamais pu obtenir des preuves réellement certaines de la puissance du fluide magnétique, quoique plus d'une fois il se trouvât parmi les commissaires des savants disposés à y croire. La série des tentatives essayées dans ces dernières années pour concourir au prix Burdin, offre surtout d'utiles enseignemens à ceux dont la crédulité se laisse trop facilement séduire par les apparences. Des somnambules qui faisaient profession de lire en dormant, avec un bandeau sur les yeux, et qui, par leurs adroites fourberies, avaient trompé déjà bon nombre de dupes, sont venues tour-à-tour échouer devant les épreuves académiques. L'issue de ce concours est certainement fort peu favorable au magnétisme, qui se trouve ainsi relégué parmi les aberrations de l'esprit humain, et semble remplir de nos jours le même rôle qu'ont joué jadis la magie et la sorcellerie.

MM. Burdin et Dubois n'y voient qu'une manifestation nouvelle de cet amour du merveilleux auquel l'homme s'abandonne si volontiers, et que des meneurs habiles ont de tout temps exploité avec succès. Les partisans du magnétisme animal vont se récrier sans doute contre ce jugement sévère; ils le repousseront comme entaché de partialité, car, dans leur opinion, l'incrédulité de l'Académie ne provient que de la crainte qu'éprouvent les médecins de voir leurs intérêts lésés par la redoutable concurrence des somnambules. La discussion portée sur ce terrain ne saurait avoir aucun résultat utile, les uns niant les faits que les autres affirment, et chaque parti taxant ses adversaires d'aveuglement ou de mauvaise foi. Cependant le témoignage d'un corps savant, composé de l'élite des médecins, nous paraît bien mériter quelque confiance, et, avant d'accepter des faits surnaturels qui sont contraires à toutes les notions du bon sens, nous croyons qu'il faut s'imposer l'obligation de les étudier avec les soins les plus minutieux. Le magnétisme, incapable d'expliquer d'une manière un peu raisonnable ses propres phénomènes, doit tout au moins demeurer une affaire de pure foi personnelle. Ceux qui ont vu peuvent croire, mais on ne saurait forcer personne à voir avec les yeux d'autrui, et l'Académie a fort bien fait de placer cette question sur le même rang que celles de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel. Personne ne peut se plaindre d'une décision qui laisse chacun libre de persévérer dans ses convictions, tout en refusant de leur donner une sanction publique qui, dans l'état actuel de la science sur ce point, risquerait de ne profiter qu'à l'erreur et au charlatanisme.

BIBLIOTHÈQUE des sciences et des arts : *Notions générales sur l'industrie*, par *Ajasson de Grandsagne* et *Val. Parisot*. 2 vol. in-18, 1 fr. 50 c. — *Traité élémentaire de chimie générale* et appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie domestique; 1re partie. 1 vol. in-18, 75 c. — Paris, 15, rue de Bussy; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Ces petits volumes sont rédigés d'une manière fort remarquable. Ils exposent avec clarté des notions du plus grand intérêt. C'est un résumé très-rapide sans doute, mais où rien d'important n'est omis et dans lequel se trouvent en général les connaissances nécessaires à l'homme, qui sans se vouer d'une manière spéciale à l'étude veut cependant se mettre à même de comprendre et de suivre la marche de l'esprit humain dans les diverses branches de son développement multiple.

Dans le premier des deux ouvrages que nous annonçons ici, les auteurs s'attachent d'abord à définir ce qu'on entend par industrie, et présentent, sur l'organisation ainsi que sur la distribution du travail, les vues les plus saines de l'économie politique. La question des machines est traitée par eux de la manière la plus large. Sans nier aucun des inconvénients attachés à leur emploi, ils font ressortir avec force les avantages qui les compensent et montrent clairement l'impossibilité de poser une limite à leur application, de déterminer le point où elles cessent d'être utiles et commencent à devenir nuisibles. Ils signalent les innombrables perfectionnements que leur doit l'industrie, et cherchent à prouver aux ouvriers qu'en définitive eux-mêmes ne sont pas moins intéressés que les maîtres à la multiplication de ces machines, qui viennent les soulager dans leurs travaux et mettre à leur portée une foule de jouissances auparavant inabordables pour eux. Ce n'est pas contre les machines qu'il faut déclamer, car fussent-elles comme quelques-uns le prétendent un véritable fléau, c'est, on doit le reconnaître, un mal inévitable, et il vaut mieux chercher à rendre moins pernicieux des résultats qu'on ne peut absolument pas empêcher. Le premier moyen qui se présente et sur lequel les auteurs appuient avec raison, c'est l'instruction populaire, cette source vive de la prospérité générale, qui tout en favorisant les progrès de l'industrie en répartit les bienfaits d'une manière plus égale, relève l'ouvrier de son abaissement, lui donne des habitudes d'ordre, de moralité, de prévoyance, agrandit la sphère de son intelligence, et le prépare ainsi à mieux supporter les vicissitudes de son existence précaire. MM. Grandsagne et Parisot décrivent le rôle de l'instruction dans tous les rangs de la hiérarchie industrielle, depuis le savant dont les découvertes viennent imprimer un nouvel élan à d'ingénieuses applications usuelles, jusqu'au simple ouvrier qui dans son atelier rencontre maintes occasions d'employer avec fruit les connaissances qu'il possède, depuis le grand négociant dont les vaisseaux sillonnent les mers jusqu'au dernier commis de bureau, qui trouve dans une intelligence bien cultivée le capital le plus productif et le mieux assuré contre toute chance de perte. Passant ensuite à la classification de l'industrie, ils dressent un tableau fort intéressant des diverses branches sur lesquelles s'exerce son activité. Enfin ils terminent par un résumé de son histoire où l'on peut suivre pas à pas ses progrès continuels depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La première partie du *Traité de chimie* ne renferme qu'un aperçu historique du développement successif de cette science,

qui, long-temps embarrassée dans les liens de l'alchimie et mêlée à des croyances superstitieuses, a pris depuis à peine un siècle l'essor le plus prodigieux. Cette notice historique est divisée en sept époques principales qui caractérisent fort bien la marche inégale qu'a suivie cette science pour arriver à son état actuel. La première comprend les temps anciens, qui sont entourés de ténèbres profondes et sur lesquels nous ne pouvons avoir que des données tout-à-fait hypothétiques. La deuxième renferme le moyen-âge, où la recherche de l'or ou de la pierre philosophale fut en quelque sorte l'unique but des travaux chimiques. La troisième nous montre la naissance de la chimie philosophique, premier pas qui fit sortir la science de la fausse route dans laquelle elle se trouvait engagée et lui imprima une tendance plus féconde. La quatrième correspond à la découverte des gaz et à la grande révolution qui l'a suivie; la cinquième à la fondation de la doctrine pneumatique; la sixième à la nomenclature systématique et à la consolidation de cette doctrine; la septième à la chimie atomique. Quoique fort abrégée, cette notice renferme des détails intéressants sur la vie des chimistes les plus distingués des différentes époques.

LE PETIT AGRICULTEUR, ou Traité élémentaire d'agriculture, par *N.-C. Seringe*.— Paris, chez Hachette; Lyon, chez Giberton et Brun; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 2 vol. in-18, fig.

Cet ouvrage, destiné surtout aux jeunes gens, renferme les notions les plus nécessaires pour les agriculteurs. Il est divisé en neuf parties. L'auteur expose d'abord les connaissances préliminaires propres à fournir quelques données sur l'action de l'air, de l'eau, de la lumière et de la chaleur dans les divers phénomènes de la végétation. Il présente ensuite des explications claires et simples de la composition des terrains, ainsi que de la manière de les modifier par les amendements, les labours, les engrais, les assolements, etc. La troisième partie est consacrée à l'ensemencement, dont il enseigne les meilleurs procédés. Puis viennent les différentes récoltes, l'art de les soigner et de les conserver. La cinquième partie renferme l'histoire de la végétation, le développement et les fonctions des diverses parties des plantes, la greffe et la taille des arbres. Dans la sixième sont décrites les plantes usuelles rangées suivant l'ordre de leurs familles, avec l'indication des emplois les plus avantageux qu'on en peut faire. La septième contient la nomenclature des plantes nuisibles à l'agriculture; la huitième celle des animaux dont elle se sert; enfin la neuvième et der-

nière passe en revue tous les animaux contre lesquels le cultivateur doit défendre ses produits, et signale les moyens de diminuer autant que possible le mal qu'ils lui causent. Afin de rendre ce petit ouvrage plus commode pour l'enseignement, l'auteur a mis dans le second volume une série de questions propres à fixer l'attention sur les points importants de chaque chapitre et à les graver plus sûrement dans la mémoire.

Le Petit Agriculteur nous paraît un excellent livre à répandre dans les campagnes et à recommander surtout aux maîtres d'école, qui pourront y puiser de fort bonnes directions pour initier leurs jeunes élèves à la connaissance des procédés agricoles et combattre ainsi de la manière la plus efficace les préjugés de la routine.

MÉTHODE CHINOISE mise à la portée de tout le monde, ou l'art de calculer sans savoir ni lire ni écrire, par *A. Teyssedre*. — Paris, chez Desloges, 39, rue Saint-André-des-Arcs, et chez Hugot, 10, rue Christine. In-12, 1 fr.

Dans un pays comme la Chine où la langue écrite offre tant de difficultés qu'il faut étudier pendant la moitié de sa vie avant de pouvoir lire passablement, on comprend que les besoins du commerce et de l'industrie ont fait inventer une méthode de calcul qui n'exigeât pas la connaissance de la lecture. C'est au moyen de petites perles enfilées à des soies que les Chinois exécutent les diverses opérations de l'arithmétique usuelle. Ces soies sont disposées parallèlement sur une planchette de manière à ce que chacune d'elles présente une tranche de chiffres et figure ainsi nos unités, nos dixaines, nos centaines, etc. L'emploi de cette méthode est tout-à-fait simple ; on peut facilement le faire comprendre à de jeunes enfants, et leur donner ainsi, en les amusant, quelques notions élémentaires de calcul. M. Teyssedre en expose clairement les procédés, qui, s'ils ne sont pas d'une utilité bien grande pour nous, offrent du moins un objet de curiosité et pourraient être appliqués avec quelque avantage dans les contrées où l'enseignement primaire est encore très-imparfait ou peu répandu. Ce petit volume est accompagné de l'appareil chinois très-joliment exécuté.

MÉMOIRE sur l'eau de Selters, ou de Seltz naturelle, par *Emile Jacquemin*. — Paris, chez l'auteur, 15, quai Malaquais, ou chez A. Hugot, 10, rue Christine. In-8, 1 fr. 50 c.

Cet écrit renferme une description intéressante de l'établissement de Selters et des manipulations diverses par lesquelles passe cette eau fameuse dont l'usage est de plus en plus adopté dans tous les pays du monde. Cette source abondante rapporte au duc de Nassau un revenu magnifique. Malgré les nombreuses fabriques d'eau de Seltz factice qui se sont tellement multipliées depuis quelque temps, l'établissement peut à peine fournir à toutes les demandes, et les routes qui aboutissent à Selters sont constamment parcourues par de lourdes voitures chargées de ces cruchons de grès qu'on expédie jusqu'au-delà des mers, dans les ports de l'Amérique, aux Indes Orientales et dans les contrées méridionales de la Nouvelle-Hollande. M. Jacquemin préconise hautement la supériorité de l'eau de Selters. Selon lui les imitations, quelque parfaites qu'elles soient, ne peuvent jamais posséder les mêmes vertus curatives et hygiéniques. Il donne les différentes analyses de sa composition chimique, et prétend que l'eau de Seltz factice ne saurait arriver à combiner ses éléments d'une manière aussi complète. D'ailleurs la source lui paraît assez considérable pour satisfaire à tous les besoins, et il regarde la contrefaçon comme aussi nuisible qu'inutile. Nous ne savons jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée, mais lors même que l'eau factice n'aurait pas en effet les vertus médicales de l'eau naturelle, il nous semble que ce ne serait pas une raison suffisante pour la proscrire. Elle n'en resterait pas moins une boisson agréable, rafraîchissante, que son bas prix met à la portée de tous et dont l'emploi n'est sujet à aucune espèce d'inconvénient. Quoi qu'il en soit, on trouvera dans la brochure de M. Jacquemin des données utiles sur l'usage de l'eau de Selters et toutes les indications nécessaires pour garantir le consommateur des supercheries de la fraude. Un moyen plus simple de lutter contre la concurrence serait de livrer les cruchons au commerce à un prix plus modéré; le débit ne tarderait pas sans doute à augmenter considérablement, et puisque la source est si abondante, le propriétaire y trouverait bien son compte.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

ATLAS

ÉLÉMENTAIRE

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

PAR PAUL CHAIX,

Correspondant de la Société royale de Géographie de Londres,

POUR ACCOMPAGNER

LES ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE MODERNE

DU MÊME AUTEUR,

GRAVÉ PAR CH. DYONNET.

Prix : 9 francs.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Octobre 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LES QUATRE SOEURS, par Frédéric Soulié. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. — LA LESCOMBAT, par Roger de Beauvoir. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. — LE COMTE D'ANTRAIGUES, 1781—1812; roman historique, par Saint-Maurice. Paris. 2 vol. in-8, 16 fr.

Les romans abondent toujours; on ne se lasse pas d'en faire, parce que, probablement, le public ne se lasse pas d'en lire. Cependant il ferait bien de se montrer un peu plus difficile; car ils sont, en général, d'une médiocrité désespérante. Après avoir épuisé l'arsenal des passions violentes, des femmes incomprises et des amours frénétiques, on se jette dans un genre fade qui inspire moins de dégoût, mais plus de sommeil, et il faut vraiment un courage héroïque pour entreprendre la revue de ces innombrables volumes in-octavo qui se succèdent sans relâche. Le pauvre critique succombe à l'ennui, ses yeux se ferment, et le roman est oublié avant qu'il ait eu le temps ou la force de le parcourir. Aussi sommes-nous bien en retard sous ce rapport : notre négligence a même été jusqu'à ne rien dire encore de *Mathilde*, cette œuvre de M. Sue qui fait fureur dans les cabinets littéraires et dont on attend la fin avec tant d'impatience. Heureusement la dernière partie, qui reste à paraître, nous donnera l'occasion de réparer une semblable omission. En attendant, nous choisissons dans la foule des publications de ce genre les plus récentes, celles qui nous paraissent le plus propres à faire apprécier les tendances actuelles de la littérature romancière. — M. Soulié s'est acquis une certaine renommée par la facilité de sa plume, la richesse de son imagination, la souplesse de son talent, qui se plie volontiers à toutes les exigences de

la mode. Il a d'abord exploité l'horrible, quand l'horrible avait la vogue, puis, dans ses *Mémoires du diable*, il a montré qu'il savait également peindre cette corruption élégante et raffinée qui se cache sous les habits dorés du grand monde et prend les salons pour le théâtre habituel de ses exploits. Aujourd'hui M. Soulié se transforme de nouveau, soit que l'influence de M. de Balzac agisse sur lui à son insu, soit qu'il veuille essayer de la recette qui a si bien réussi au plus fécond de nos romanciers. Dans les *Quatre Sœurs*, il ne peint plus, il analyse, et c'est avec une minutie qui ne laisse rien à désirer, qui surpasse tout ce qu'on a fait jusqu'à présent. Ce ne sont pas seulement des sentiments ou des passions qu'il soumet à ce travail chimico-psychologique : les sensations les plus éphémères, les plus petits gestes, les moindres signes de ses personnages sont examinés à la loupe. L'analyse d'un regard, d'un soupir, d'une paupière qui se lève ou d'une pupille qui se contracte remplit une page entière, quelquefois même deux, tant il y a de choses cachées dans les profondeurs microscopiques de la nature humaine. Cette méthode est précieuse pour un feuilletoniste, qui peut vivre ainsi plus de huit jours sur la description d'une seule figure de femme; elle le dispense des difficultés du dialogue et des efforts de la conception; car tout l'intérêt se trouve dans la pantomime de ses acteurs, dont il ne fatigue même pas les bras ni les jambes. C'est un jeu perpétuel de physionomie dont il explique très-longuement et très-gravement le sens cabalistique à ses lecteurs. Il est vrai que, pendant ce temps, l'action ne marche guère. Mais qu'importe? le journal ne paraît-il pas tous les matins? Plus le roman fournira de feuilletons et plus la recette sera bonne; puis, ensuite, on le publiera en quatre ou six volumes in-8°, en ayant soin de combiner l'opération de telle manière que les abonnés eux-mêmes soient obligés de l'acheter s'ils éprouvent quelque impatience de savoir la fin d'une histoire dont le commencement leur a peut-être déjà sauvé bien des heures d'insomnie. En fait de spéculation, nos romanciers les savent toutes, et, sous ce rapport du moins, on ne saurait nier qu'ils ne soient en voie de progrès. Les deux volumes de M. Soulié que nous annonçons ici ne sont donc que l'introduction, que la mise en scène de son roman. Les quatre sœurs posent devant nous durant 632 pages, afin, sans doute, que nous apprenions bien à les connaître avant d'aller plus loin. Le héros principal, qui raconte lui-même ses aventures, est un bon garçon sans malice, doué d'une riche laideur et d'une jolie fortune, qui ne joue guère que le rôle d'observateur, légèrement dupe d'abord d'un beau-père qui veut marier les filles de sa femme, mais

reprenant bientôt tout l'aplomb nécessaire pour remplir la tâche de spectateur désintéressé que l'auteur lui assigne. Il étudie avec une scrupuleuse exactitude le feu croisé d'intrigues au milieu duquel il se trouve, et pousse la recherche des détails jusqu'à la niaiserie. Devant un pareil témoin il faudrait garder l'immobilité d'un marbre; autrement, dans le simple clignement de vos yeux, il découvrira tout un roman auquel vous n'avez jamais songé. A l'aide de ce langage des signes si mystérieux et si profond, les quatre sœurs sont mariées et le beau-père se trouve engagé, par une espèce d'escroc aux belles manières, dont il se fait le complice, dans des spéculations fort suspectes qui ne paraissent pas plus favorables à sa fortune qu'à son honneur. Ici s'arrête le récit, et l'auteur, fatigué sans doute de l'enfantement d'un si beau début, se repose en cherchant les moyens de sortir d'embarras son intéressante famille.

— M. Roger de Beauvoir, avec des prétentions beaucoup moins psychologiques, a su bien mieux exciter l'intérêt, soutenir l'attention, et, dans quelques scènes du moins, offrir des peintures plus vraies de certains aspects du cœur humain : mais on lui reprochera de se traîner dans l'ornière des caractères exceptionnels, d'avoir recours, pour nous émouvoir, au crime et à l'échafaud, ces deux moyens dont on a tant usé et abusé depuis une dizaine d'années. En effet, il a suivi cette triste voie sans paraître se douter du discrédit dans lequel elle est tombée. La *Lescombat* est une célébrité de cour d'assises. C'était une fort belle femme, mariée à un honnête architecte qu'elle trompait indignement, foulant aux pieds avec impudence tous ses devoirs d'épouse, et qu'elle finit par faire assassiner pour se livrer plus librement aux désordres de ses passions : mais elle expia bientôt son crime dans les tortures de la question et la mort ignominieuse de la potence. Telle est la charmante héroïne autour de laquelle l'auteur a groupé divers personnages. Dans le but de mener plus facilement ses intrigues, elle a obtenu de son mari de tenir une espèce de pension ou table d'hôte à laquelle sa beauté renommée attire de nombreux convives; parmi ceux-ci se trouve un jeune homme qui se laisse séduire par la dangereuse Circé, s'enivre de son amour et perd la raison à un tel point, qu'avec les inclinations les plus honnêtes il se laisse entraîner de faute en faute jusqu'à devenir son complice et enfin l'instrument de son crime. C'est lui qui assassine le mari, dont il n'avait, cependant, jamais reçu que des bienfaits. Le tableau de cette chute est présenté avec assez d'art, et si M. Roger de Beauvoir nous introduit dans une mauvaise société, du moins il

ne recouvre pas ses vices d'un vernis trompeur et ne prêche point l'immoralité. Quelques caractères bien tracés, empreints de vertus douces et modestes, reposent agréablement l'esprit en lui rappelant que, si la corruption de la nature humaine est grande, elle n'a pas encore envahi tous les cœurs.

— *Le comte d'Antraigues* nous offre l'histoire d'un aventurier et d'une actrice du grand Opéra. C'est un roman riche en incidents de toutes sortes et qui se rattache à l'histoire seulement par sa date, ou plutôt par le rôle que l'auteur fait jouer à son héros dans les événements de la période révolutionnaire. Ferdinand Ruenel est un jeune étourdi que ses parents envoient à Paris pour faire ses études à l'école de droit, mais qui, préférant beaucoup celles des tripots et des tavernes, jette bientôt son Justinien au feu pour embrasser la carrière plus commode des chevaliers d'industrie. Les ressources de son esprit le secondent à merveille; il profite habilement des circonstances, et, lorsque les états généraux sont convoqués, s'affublant avec audace d'un titre de comte, il réussit à se faire nommer député de la noblesse. Tout cela n'est sans doute pas très-vraisemblable, mais c'est raconté d'une manière assez amusante. L'incendie du grand Opéra met notre aventurier en rapport avec madame Saint-Hubert, célèbre chanteuse qu'il sauve du milieu des flammes sans la connaître. Cette actrice, jusqu'alors insensible à tous les hommages dont elle était l'objet, s'éprend d'amour pour son sauveur. A force de recherches elle parvient à le retrouver, n'éprouve aucune répugnance pour son caractère de chevalier d'industrie, et, après quelque temps d'épreuve, consent à lui donner sa main. Une fois marié, le comte d'Antraigues, qui avait d'abord embrassé la cause de la révolution avec chaleur, se sent quelques velléités aristocratiques qui sont vivement appuyées par sa femme, peu satisfaite de la rudesse des mœurs républicaines. Ils émigrent et vont chercher auprès d'une cour étrangère les moyens de satisfaire leurs vues ambitieuses. La diplomatie devient alors le théâtre sur lequel notre aventurier exerce ses talents. Il se lance dans les intrigues politiques, obtient la confiance du parti royaliste, remplit avec succès plusieurs missions difficiles, et, quand la restauration ramène les Bourbons en France, il rentre avec eux, comptant jouir en paix d'une position brillante et des droits que ses services lui donnent à la reconnaissance royale; mais il a compté sans son hôte. Des agents de son espèce sont des instruments que l'on exploite tant qu'on en a besoin, puis que l'on brise ensuite, de crainte qu'ils ne deviennent dangereux entre les mains d'un autre.

Au moment où le comte et la comtesse pensent avoir atteint le but de tous leurs efforts, ils succombent l'un et l'autre sous le fer d'un assassin payé par ceux qui ont intérêt à effacer jusqu'au souvenir des intrigues dans lesquelles ils ont trempé. M. Saint-Maurice a placé dans ce lugubre dénoûment toute la moralité de son récit. C'est, du reste, un roman médiocre, qui ne présente ni des caractères remarquables, ni un bien grand talent de style, mais dont l'action assez ingénieuse excite cependant quelque intérêt, et le fait lire sinon avec avidité, du moins sans ennui.

REQUÊTE POÉTIQUE à M. de Lamartine, adressée, le 19 février 1841, par M. Petit-Senn. Genève, chez Jullien et fils; Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp. In-8, 75 c. — **A M. A. DE LAMARTINE**, réponse à un ressouvenir du lac Léman, par J. Huber. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp. In-8, 75 c.

Deux pièces de vers, de deux poëtes différents, tous deux Genevois, voilà, certes, une véritable bonne fortune bien rare et qui semble indiquer que la poésie commence à trouver de l'écho dans la Suisse romande. Déjà le canton de Vaud a produit quelques chantres harmonieux, dont M. de Sainte-Beuve a signalé le talent dans l'un de ces articles louangeurs, qu'il sait si bien faire toutes les fois qu'il rencontre des esprits dont les tendances et les allures sympathisent avec les siennes. Maintenant c'est au tour de Genève de montrer, par ses efforts, qu'elle ne veut pas rester en arrière, et que, quoi qu'on en dise, la vie positive n'a pas étouffé chez elle tout souffle poétique. M. Alexandre Dumas a dit quelque part, dans ses *Impressions de voyages*, qu'au milieu de cette ville de banquiers et de marchands les noms de Victor Hugo, de Lamartine et des autres célébrités de la littérature n'étaient pas seulement connus. Mais nous savons ce que valent les miraculeuses découvertes que fait M. Alexandre Dumas en courant la poste sur les grandes routes, et son assertion ne s'accordait guère avec l'empressement qu'on a mis à réimprimer, à Genève, presque tous les ouvrages les plus remarquables soit de Victor Hugo, soit de Lamartine. Pour ceux qui peuvent conserver encore quelque doute à cet égard, voici de quoi les convaincre; car les deux poésies que nous annonçons ici sont de justes hommages rendus au génie du plus grand poëte que possède aujourd'hui la France. L'une et l'autre ont été inspirées par une vive admiration pour le beau talent de M. de Lamartine, et, quoiqu'il s'y trouve envisagé de deux manières assez différentes, on doit reconnaître

que l'une et l'autre sont dignes, par la forme aussi bien que par la pensée, de l'écrivain auquel elles s'adressent.

La première est un appel au poëte, pour l'engager à reprendre sa lyre, qu'il semble abandonner, à ne pas sacrifier sa gloire à l'ambition politique. C'est l'expression chaleureuse d'un disciple désolé de voir son maître quitter le sanctuaire du monde idéal pour se jeter au milieu des tristes conflits de la vie positive.

Pourquoi donc du premier descendre au second rôle,
Et tomber d'un trépied dans l'enceinte des lois?
Faut-il qu'un président t'accorde la parole,
Lorsqu'au chantre inspiré Dieu seul donne la voix?
Un sénat turbulent, du bas de la tribune
Repoussant tes conseils, de tes discours ravi,
Fatigue mon esprit par l'image importune
D'un roi de l'harmonie aux rhéteurs asservi.

Ce langage est d'une franchise un peu rude, sans doute; mais il rend fort bien le sentiment éprouvé par un assez grand nombre des admirateurs du poëte. Accoutumés à reconnaître la haute supériorité de M. de Lamartine, ils n'aiment pas le voir se placer au second rang. Ils retrouvent bien, dans ses discours, le cachet de son talent; mais c'est une éloquence de poëte plutôt que d'orateur, et la tribune leur semble une sphère trop étroite pour celui qui peut avoir

Un monde pour théâtre, un ciel pour horizon.

Ils regrettent de voir une âme faite pour la méditation se lancer ainsi dans l'arène des intérêts et des passions. M. Petit-Senn reproduit, sous une forme harmonieuse et noble, les réflexions que tous les vrais amis de la littérature n'ont pu s'empêcher de faire, en voyant le dédain que le poëte semble montrer pour les plus belles facultés de son génie, les négligences malheureuses qui se sont glissées dans ses dernières productions. Il y a peut-être bien de la hardiesse dans ces conseils, dans ce blâme adressés, par une voix presque inconnue, à un nom si haut placé. L'auteur l'a senti lui-même.

Que fait à l'Océan le sable de ses rives?
A l'aigle altier qui plane un vermisseau rampant?
Qui suis-je, pour troubler de mes clameurs plaintives
L'atmosphère céleste où ta voix se répand?

Mais cette franchise même donne à ses vers un certain cachet d'originalité qui n'est pas sans mérite. Elle part d'un esprit indépendant, dont les jugements, libres et exempts de toute espèce de joug conventionnel, ne se laissent diriger que

par ses propres impressions, sans égard au prestige d'une brillante renommée. D'ailleurs on n'y rencontre aucune trace de partialité ou de prévention injuste. L'auteur conserve toujours un langage élevé, plein de modération et de respect. Ce sont des regrets plutôt que des critiques, et il exprime en même temps l'enthousiasme le plus sincère pour le génie de celui auquel il s'adresse.

L'aigle est fait pour se perdre et planer dans la nue,
Pour s'abattre au sommet d'une cime chenue,
Pour jeter sur le fond des bleuâtres lointains
Sa silhouette immense, aux contours incertains,
Pour fixer le soleil sans baisser la paupière;
Mais non pour s'enfermer dans la riche volière
Dont le brillant treillis, dentelé de fils d'or,
Bornerait de son vol le gigantesque essor;
C'est pour jaillir aux cieux qu'on voit naître la flamme:
Le manége des cours comprime ta belle âme;
L'aile de ton génie, à qui l'air fait défaut,
Doit t'emporter plus loin et t'élever plus haut;
La loi t'a fait tribun, mais Dieu te fit poëte;
Tes discours sont d'un homme et tes chants d'un prophète.

— M. Huber n'envisage pas les choses de la même manière. Frappé surtout de la grandeur des vues que M. de Lamartine cherche à faire pénétrer dans la sphère politique, il y trouve une poésie non moins vraie et peut-être même plus élevée encore que celle qui a fait la première renommée du poëte. Séduit par la belle image de cet avenir de paix, d'union, de fraternité, qui, brisant toutes les barrières, effaçant toutes les jalousies entre les peuples, les fondra tous en une seule famille et réalisera la plus noble pensée du christianisme, il adopte, avec confiance, les doctrines humanitaires et ne craint pas de placer la poésie au second rang, quand il met au premier les intérêts les plus saints de l'humanité tout entière. Il cède à un sentiment généreux que la raison peut bien ne pas approuver tout à fait, mais qui a cependant aussi son bon côté. Pour lui, d'ailleurs, la poésie est un délassement plutôt qu'une profession, et il lui semble tout naturel que M. de Lamartine ait dû la traiter seulement comme un brillant accessoire de ses facultés intellectuelles. L'écrivain, selon lui, a d'autres devoirs plus graves à remplir que de passer son temps à cadencer des périodes et des rimes. Nous ne saurions blâmer cette manière de voir; car elle tend à ramener la littérature au rôle qui lui convient, à celui d'instrument de la pensée humaine, et détourne la pensée de cette espèce de matérialisme dans lequel on l'avait jetée en faisant consister tout son mérite dans le choix des mots les plus propres à flatter l'oreille par leur pompe harmonieuse;

elle lui donne un but mieux déterminé, une influence plus réelle, sans rien ôter à la noblesse de ses inspirations.

Humanité! flambeau de ce siècle de doute,
Phare immortel placé sur le bord de la route,
A côté de la croix que l'on couvre de deuil,
Sur la tempête humaine illumine l'écueil !
La guerre, dont Dieu jette aux peuples les alarmes,
La guerre a fécondé le monde pour les larmes.
Assez, assez! L'Europe attend d'autres labeurs;
Elle n'appelle plus de sanglants moissonneurs.
Courage, combattants de la nouvelle armée;
La horde de carnage et de haine animée
Recule devant vous, s'ouvre sur vos chemins.
Saints martyrs! subissez, vos palmes dans les mains,
Les stupides affronts de l'erreur populaire,
Les hurlements du cirque et l'ironie amère.
Comme l'aube du jour brille au plus haut des monts,
L'auréole déjà resplendit sur vos fronts.

Mais il ne faut pas non plus sacrifier l'élégance de la forme à la profondeur de l'idée, et, sous ce rapport, M. Huber a fait preuve d'un grand tact en répondant, par une poésie pure et grave, aux vers passablement négligés de son illustre ami. C'est la critique la plus délicate et la meilleure; car il prouve ainsi que la poésie ne perd rien à quitter quelquefois le domaine du vague nuageux, et que ce n'est pas là qu'on doit chercher la cause de la négligence à laquelle s'abandonne le poëte.

L'objet principal de cette Epître est de développer quelques mots échappés à M. de Lamartine sur l'heureuse position de la Suisse romande pour devenir un centre intellectuel. C'est une question qui commence à occuper sérieusement les esprits, et M. Huber a voulu contribuer à ce réveil littéraire en payant lui-même d'exemple. On ne peut qu'applaudir à son zèle; car, si l'on ne trouve pas encore dans ses vers un cachet d'originalité bien tranchée, on y rencontre des images hardies, des descriptions heureuses, qui décèlent un talent remarquable et indiquent quels trésors d'inspiration peut offrir une contrée à laquelle la nature a prodigué ses beautés les plus variées et les plus grandioses.

Et le jour où, montés à la pente escarpée,
Lorsqu'à l'horizon bleu la ligne découpée
De la neige éternelle élevait dans les cieux
Ses pics de diamants étincelants de feux;
Couchés sur le gazon, sous le dais du feuillage,
Mollement enivrés de fraîcheur et d'ombrage,
Sur nos têtes les rocs, les sapins à nos pieds,
Les torrents dans la plaine en sillons repliés,
Je te montrais au loin, entre deux dents de glace,
Les neiges où mes pas ont imprimé leurs traces;

. . . .
. . . .
De souvenirs pour moi tous ces monts sont peuplés :
Là des mers de cristal, là des rocs désolés,
Là des lacs inconnus, là des forêts obscures,
Sortant des voiles blancs leurs noires chevelures;
L'orage, sous mes pieds, qui semble m'obéir,
Des océans flottants qui montent pour s'ouvrir;
Là de profonds vallons et des vallons encore,
L'Éden sous le chaos, près de la nuit l'aurore;
L'aiguille que le jour salue à son réveil,
Où l'avalanche attend un éclair du soleil;
L'Alpe, aux chalets épars, qu'un bois sombre couronne;
Le craquement lointain du glacier qui détone,
Et son tonnerre sourd, solennel grondement,
De sommets en sommets répété lentement;
La cascade qui tombe et retombe aux abîmes,
Et les cris montagnards des bergers sur les cimes,
Auxquels, après l'écho, répondent par moments
Une cloche égarée et des mugissements.

Certes, on ne saurait mieux décrire le majestueux spectacle des hautes Alpes : c'est simple, c'est énergique, c'est vrai. M. Huber a raison d'espérer que, si les orages qui menacent la Suisse se dissipent une fois, Genève sortira bientôt de son apathie littéraire. Elle renferme tous les germes d'un développement qui ne demande que des circonstances favorables pour produire de brillants résultats. Les deux publications que nous annonçons ici prouvent que la littérature n'a jamais cessé d'y avoir de fervents disciples. Puissent-ils être les rayons précurseurs de l'aurore qui ne saurait manquer de jeter un vif éclat sur le monde; car, ainsi que le dit M. Huber,

Sur sa double colline, assise au bord des ondes
Où le Rhône, à ses pieds, roule ses eaux profondes,
Genève, dans ses murs d'antique liberté,
Le front toujours paré de son austérité,
Dans l'étroit horizon qu'élargit son histoire,
Arrosant de son sang l'arbrisseau de sa gloire,
Aux yeux du monde entier vit ses libres rameaux
Du ciel réformateur allumer les flambeaux.
Asile des fuyards de toute tyrannie,
Grand phare de science et de philosophie,
Toujours son faible bras, que Dieu semble appuyer,
De son droit lumineux se fait un bouclier.
Maintenant, comme Rome, au port elle sommeille,
Attendant que du siècle un des flots la réveille.

EXTRAIT d'un mémoire sur l'art dramatique chez les Hébreux, et analyse du drame de Job, par M. Mollevaut. Paris, chez Didot frères. In-4, 1 fr. 50 c.

La plupart des écrivains qui ont traité de l'art dramatique

ont totalement négligé d'étudier, sous ce rapport, la littérature des Hébreux; ils se sont, en général, contentés de remonter à l'origine du théâtre chez les Grecs, et n'ont point cherché si quelque autre peuple ne les avait pas précédés dans la carrière. Cependant les livres de l'Ancien Testament offrent évidemment la preuve d'un développement littéraire fort remarquable; il était donc assez naturel de penser que l'on devait y rencontrer l'élément dramatique, l'un des premiers dont le génie s'empare pour donner à la pensée une forme vivante, capable d'impressionner plus fortement la foule. « Le drame est naturel à l'homme, dit M. Mollevaut; lorsque, frappées d'une action, une ou deux personnes la racontaient, elles inventaient le drame, qui remonte au berceau de l'univers, alors que Caïn, tuant son frère, montrait à quels excès peut conduire une jalousie effrénée : ainsi le premier fratricide enfantait la première tragédie. »

Bossuet retrouve également dans le *Cantique des Cantiques* une espèce d'action théâtrale à la manière des Grecs. Le docteur Lowth signale aussi, sous ce rapport, un des morceaux les plus remarquables d'Isaïe. Mais l'œuvre dans laquelle se retrouve la conception dramatique la plus complète et la mieux indiquée, c'est l'histoire de Job. « Ce drame renferme, dans un cadre savant, une action du plus grand intérêt, des caractères admirables avec des pensées et des expressions dont rien n'égale l'élan poétique, phénomène que contribue à expliquer la croyance des Hébreux en *un Dieu unique*, alors presque inconnu dans le monde, croyance qui donne à la poésie biblique, dans son *unité* parfaite, un caractère particulier de style grandiose et de beautés ineffaçables. »

M. Mollevaut analyse avec beaucoup de goût et de talent cette antique tragédie dont il dialogue les principales scènes en les traduisant dans une poésie pleine de grandeur et de noblesse. Il nous montre la lutte du bien et du mal, de Dieu et de Satan, qui se disputent l'âme du malheureux Job. C'est le sujet le plus solennel, ce sont les acteurs les plus grands que jamais tragédie ancienne et moderne ait osé aborder.

Job servait le Créateur avec un cœur droit; il se distinguait par ses vertus et sa piété, conduite bien digne d'exciter la jalousie de Satan, qui vient proposer au Seigneur d'éprouver sa foi, qui veut essayer son pouvoir pour détourner ce fidèle serviteur des voies de la justice.

Votre main sur sa tête a placé la couronne;
Votre force est un mur qui d'airain l'environne,
Et vous avez béni les œuvres de ses mains,
Dont l'immense richesse étonne les humains :

Mais étendez le bras, que son bonheur s'efface :
Ce zélé serviteur va vous maudire en face.

LE SEIGNEUR.

Foule donc ses grands biens sous ton pied irrité ;
Mais, si tu le touchais, crains ma sévérité.

La prospérité de Job disparaît bientôt pour faire place à la misère; mais il ne murmure point encore et supporte avec résignation les malheurs qui viennent fondre sur lui. Satan reconnaît avec dépit que la perte de ses richesses ne suffit pas pour l'ébranler, il va demander à Dieu de pousser l'épreuve plus loin :

L'homme donne ses biens, le plus beau des séjours,
Si l'on ne tranche point le tissu de ses jours;
Mais étendez la main, que sa santé s'efface
Et que sa chair se brise, il vous maudit en face.

LE SEIGNEUR.

Job est sous ton pouvoir : mais, en portant tes coups,
Ne touche point sa vie, ou, toi, crains mon courroux !

L'adversité s'acharne sur le malheureux Job, qui, frappé tout à la fois dans ses affections, dans son amour-propre et dans sa santé physique, devient un objet de dégoût et de mépris pour ceux-là mêmes qui naguère se disaient ses amis et l'entouraient de leurs douces flatteries. Alors le calme de sa résignation ne peut tenir devant un pareil excès de maux; mais il ne se révolte point, il ne blasphème pas et adresse seulement au Seigneur la justification de son innocence en rappelant les vertus de sa vie passée.

Ah! si mes socs nombreux reprochent à ma main
D'avoir à d'autres champs fait un vol inhumain;
Si parmi mes sujets, dont j'ai pris la défense,
Un seul de mes arrêts cache une seule offense;
Si jamais l'adultère en ma couche a dormi;
Si j'ai tendu des rets aux portes d'un ami;
Si mes chaudes toisons n'ont pas chauffé les membres
Du malade habitant le froid d'humides chambres;
Comme on cache un trésor, si je cachai mon pain
Aux besoins de la veuve, aux pleurs de l'orphelin,
Et si je n'arrêtais et mon bras et ma langue,
Quand du malheur aigri la brutale harangue
Exhalait contre moi son transport menaçant,
Sur ce mur, ô Seigneur! fais rejaillir mon sang....

Le Seigneur réprime ce mouvement d'orgueil en déroulant devant Job le pompeux tableau des merveilles de la nature. Puis, touché du repentir que fait bientôt éclater son fidèle serviteur, il le relève de son abaissement et lui rend le double de ce qu'il a perdu.

Tel est ce drame aux formes athlétiques qui se joue entre Dieu, Satan et l'homme, et renferme de rares merveilles à côté, sans doute, de grands défauts. Ainsi que le dit, en terminant, M. Mollevaut, « les littératures débutent, en général, par des formes gigantesques, parce qu'alors une séve surabondante de génie ruisselle à pleins bords et franchit ses limites; toutes les subtilités de l'esprit, les finesses du goût et les calculs des règles sont les fruits de la civilisation et du progrès des lumières, auxquels cependant les autres arts doivent plus que la poésie : presque tous les arts sont fils du temps; la poésie est fille du génie. »

SCÈNES de la ville et de la campagne, avec vignettes sur bois, par Henri Monnier. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Henri Monnier possède un merveilleux talent pour saisir la nature sur le fait et reproduire dans ses croquis, avec une scrupuleuse exactitude, jusqu'à ces moindres détails de nuances fugitives qui échappent si facilement, même aux observateurs les plus attentifs. Il sait peindre, de la manière la plus vraie, les caractères les moins tranchés, rendre avec bonheur ces formes indécises, si communes dans la société, ces figures bourgeoises insignifiantes et sans saillie, mais dont l'originalité, si peu tranchée qu'elle soit, n'échappe point à sa perspicacité. C'est une faculté rare et sans doute fort remarquable; cependant il nous semble que M. Monnier s'y abandonne un peu trop. Il joue avec son talent, et l'on dirait qu'il prend à tâche d'écarter de ses tableaux toute ombre forte qui pourrait leur donner quelque relief. Ce peut être un tour de force très-difficile, mais c'est se donner bien de la peine pour produire fort peu d'effet. Si la société nous offre souvent des scènes indifférentes ou ennuyeuses, c'est déjà bien assez d'en être les spectateurs ou les acteurs obligés, sans les retrouver encore dans nos lectures. Il est bon de ne rien peindre qui ne soit dans la nature; mais tout ce qui est dans la nature n'est pas également bon à peindre. Ces réflexions nous sont suggérées par les deux nouveaux volumes de M. Monnier, qui nous paraissent très-inférieurs à ceux qu'il a publiés jusqu'ici. Sans doute on y trouve toujours la même vérité d'observation, et peut-être même a-t-il poussé encore plus loin que jamais l'absence de toute charge comique; mais le choix des sujets n'est pas heureux. L'originalité des personnages n'est point assez marquée pour exciter beaucoup l'attention, et l'auteur paraît s'appesantir un peu trop sur des détails passablement ennuyeux. Ce sont des scènes

auxquelles on assisterait volontiers un instant, mais qui fatiguent bientôt par la monotonie d'un dialogue plein de naturel, sans doute, mais d'un naturel très-plat, sans saillie ni esprit. Il y a, cependant, quelques données assez plaisantes dans *le déménagement*, dans *l'enterrement* et dans *la partie de campagne;* malheureusement l'auteur les a trop délayées dans des détails insignifiants, et ne nous fait pas grâce d'une seule de ces paroles inutiles dont certaines gens sont si prodigues. Cela ne nuit point à la scrupuleuse exactitude de ses tableaux, qui reproduisent la société avec une fidélité bien rare; mais on aimerait mieux qu'il eût choisi des modèles plus attrayants.

VOYAGE sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa, par C.-E.-X. Rochet d'Héricourt. Paris. 1 vol. grand in-8, fig. et carte.

L'intérieur de l'Afrique excite maintenant, à un haut degré, l'attention des voyageurs. Il est assez singulier, en effet, que cette partie du monde ancien, si voisine de l'Europe, soit encore à peine connue, tandis que l'Amérique, dont la découverte ne date que du xve siècle, a déjà, depuis longtemps, été maintes fois explorée dans tous les sens et envahie par la civilisation européenne. Le principal obstacle qu'oppose l'Afrique se trouve dans les peuplades barbares qui habitent ses côtes et au milieu desquelles tant de hardis voyageurs ont succombé victimes de leur zèle. Mais l'intérieur du pays renferme des populations plus civilisées avec lesquelles, sans doute, il ne serait pas impossible de former des relations de commerce amicales et lucratives. Les données, fort incertaines d'abord, qu'on avait à cet égard, ont pris de plus en plus consistance, et ont enfin suggéré aux Anglais le projet de pénétrer jusqu'au centre de l'Afrique en remontant, sur des bateaux à vapeur, l'un des principaux fleuves de cette contrée. Tandis que cette expédition se préparait, les Français, de leur côté, ont tenté d'arriver au même but en prenant la voie de terre et en cherchant à former des relations avec l'Abyssinie, où l'existence de la religion chrétienne leur semblait un point de contact dont ils pourraient tirer parti pour s'avancer plus loin encore. Le voyage de MM. Combes et Tamisier est venu seconder cet élan; car il a prouvé que les espérances qu'on avait conçues n'étaient pas vaines. Plusieurs autres voyageurs ont suivi leurs traces avec plus ou moins de succès, et enfin M. Rochet d'Héricourt a voulu réaliser un projet plus vaste en entreprenant un voyage qui devait le conduire jusqu'au centre de l'Afrique. Malheureusement,

en France, il n'existe pas de société semblable à l'association anglaise pour les voyages de découvertes, et les efforts d'hommes isolés, quel que soit leur zèle ou leur dévouement, ne peuvent suffire aux exigences d'expéditions lointaines, dispendieuses et pleines de dangers. M. Rochet a dû se borner à visiter l'Abyssinie et attendre une occasion plus favorable pour accomplir sa grande entreprise. Côtoyant la mer Rouge et traversant le pays d'Adel, il s'est dirigé vers le royaume de Choa. Sa relation, riche en détails géographiques, en observations géologiques, pourra servir d'itinéraire à ceux qui voudront suivre la même route; ils y trouveront maints conseils utiles et tous les détails nécessaires pour les diriger soit dans leurs préparatifs de voyage, soit dans les moyens de l'accomplir sans trop de périls. Le roi de Choa l'ayant accueilli avec faveur, il a séjourné auprès de lui pendant quelques mois et pris part à une expédition de ce prince contre une peuplade ennemie. Ce qu'il nous apprend de l'état et des mœurs du pays nous montre qu'à côté de coutumes encore tout à fait barbares, il y règne un certain mouvement progressif qui semble annoncer l'aurore de la civilisation. M. Rochet d'Héricourt avait apporté avec lui, parmi les objets destinés à être offerts au roi de Choa, un moulin à poudre qu'il réussit à mettre en activité d'une manière très-satisfaisante. Il voulut également introduire à Choa la fabrication du sucre, et trouva tous les encouragements désirables pour un premier essai de cette industrie. Le roi lui-même le seconda de tout son pouvoir. Ce prince, doué d'un esprit curieux et actif, non-seulement fournissait à M. Rochet tous les moyens d'accomplir ses desseins, mais encore l'aidait de sa personne et suivait, avec le plus vif intérêt, tous ces procédés nouveaux pour lui. Il aurait désiré retenir à sa cour le voyageur français : les offres les plus brillantes lui furent faites dans ce but, mais M. Rochet ne put les accepter; et, après avoir mis en train quelques établissements qui pourront produire d'heureux résultats, il partit pour retourner en Europe, avec la conscience d'avoir, sinon accompli toutes ses vues, du moins préparé la route et jeté quelques semences fécondes pour l'avenir. Sa relation renferme des détails fort curieux sur les diverses populations qu'il a visitées. De nombreuses planches font connaître l'aspect du pays et la physionomie ainsi que le costume de ses habitants. Il décrit les usages singuliers, les cérémonies bizarres dont il a été le témoin. Mais son principal mérite consiste dans de nombreuses données géographiques d'autant plus précieuses que les contrées qu'il a parcourues n'étaient, jusqu'ici, connues, même sous ce rapport, que d'une manière fort imparfaite.

Son travail a fixé l'attention de la Société de géographie de Paris et fait l'objet d'un rapport très-honorable pour lui.

EXCURSIONS sur les bords du Rhin, par M. Alex. Dumas. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les impressions de voyage semblent s'être incarnées dans la personne de M. Alexandre Dumas. Touriste infatigable, il parcourt sans cesse les grandes routes, remonte les fleuves, escalade les montagnes, côtoie les mers, et chacune de ses excursions fournit à sa plume féconde la matière de quelques nouveaux volumes. Avec une facilité merveilleuse il entasse incident sur incident, anecdote sur anecdote, mêlant les souvenirs historiques aux aventures d'auberge, de manière à en former une espèce d'*olla podrida* ou de salmigondis qui ne laisse pas que d'être fort amusant. Quand, par hasard, les matériaux lui manquent, son imagination y supplée; car il s'entend très-bien à inventer l'histoire, les mœurs et les usages des pays qu'il visite. Pour faire des découvertes, il n'a pas besoin d'aller chercher au delà des mers, dans des îles inconnues; il en trouve sur son chemin autant qu'il en veut; et l'on sait, par exemple, combien de merveilles il a vues en Suisse, dont personne, avant lui, n'avait eu la moindre idée. Le proverbe dit : A beau mentir qui vient de loin; mais M. Alexandre Dumas s'est chargé de prouver que le voyageur peut se passer même de cette condition, et que la distance ne fait rien à l'affaire. Doué d'un talent de style par le charme duquel le lecteur se laisse volontiers séduire, il écrit, écrit, sans ordre, sans méthode, sans but autre que celui de remplir des pages qui lui servent de lettres de crédit et lui permettent de pousser plus loin sa course vagabonde. Naguère c'était Florence qu'il exploitait, aujourd'hui c'est le Rhin, demain ce sera peut-être le Danube. C'est une mine inépuisable dont il a su se réserver le monopole et qui lui fournira toujours de nouvelles impressions tant que le public ne s'en lassera point. Cela pourra durer longtemps encore; car, malgré les bévues, les extravagances et même les niaiseries qui abondent dans ses livres, on ne peut nier qu'il ne sache y répandre un certain charme dont l'attrait fait oublier la nullité du fond. D'ailleurs, il se montre, en général, animé d'un esprit bienveillant et large, et n'imite pas la nationalité étroite qui donne souvent aux relations des voyageurs ses compatriotes un cachet exclusif tout à fait injuste. Ainsi les réflexions que lui inspirent soit le lion de Waterloo, soit les prétentions rivales des Allemands et des Français sur

les rives du Rhin, sont pleines de sagesse et de modération. Il fait bien, selon son habitude, un grand étalage d'érudition historique, passablement suspecte, à propos de toutes les villes et de tous les lieux qui offrent quelque vestige remarquable des temps passés; mais de piquantes anecdotes semées çà et là réveillent l'attention, et de vieilles légendes, rajeunies sous sa plume gracieuse, se font lire avec assez d'intérêt.

HISTOIRE D'ALGER et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée, à dater du seizième siècle, par Ch. de Rotalier. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

La puissance d'Alger, quoique fondée sur le brigandage, s'est soutenue pendant un temps assez long pour mériter de prendre place dans l'histoire et d'exciter l'intérêt par le récit de ses triomphes et de ses revers. La carrière des pirates n'a pas été sans gloire; car, par leur audace et leur courage, ils se rendirent plus d'une fois redoutables, et réussirent même à imposer une espèce de tribut à la plupart des États européens en contact avec eux. Retranchés dans leur forteresse, qu'ils avaient rendue presque inexpugnable en y accumulant les moyens de défense, ils bravèrent longtemps les nombreux ennemis, dont ils ne craignaient pas de lasser la patience par leurs continuelles injures. Cependant, lorsque l'usage de l'artillerie de siége fut introduit dans la marine et qu'on eut trouvé le moyen de mettre des mortiers en batterie sur les vaisseaux aussi bien que sur la terre ferme, la ville d'Alger se vit exposée au bombardement; tour à tour les flottes anglaise et française vinrent la menacer d'une ruine complète. Mais, soit respect pour les droits de la Porte Ottomane, soit crainte de ne pouvoir obtenir un triomphe durable sur ce perfide sol d'Afrique contre lequel la puissance romaine avait elle-même jadis échoué, l'on se contenta d'inspirer une terreur momentanée sans chercher à détruire ce nid de brigands. Après chaque expédition, la piraterie recommençait avec la même impudence, et ce ne fut qu'en 1830 que la France, poussée à bout par les insolents procédés du dey d'Alger, résolut enfin d'y mettre un terme. La facilité avec laquelle la conquête s'accomplit prouva qu'il aurait suffi d'une volonté ferme pour débarrasser plus tôt l'Europe de ce dangereux voisinage.

M. de Rotalier nous raconte les exploits par lesquels une soldatesque barbare s'était ainsi créé un petit empire, dominant les Maures et les Arabes par la terreur, et se procurant

d'abondantes ressources par le pillage et là vente des esclaves. C'est une histoire pleine de faits plus propres à inspirer l'effroi que l'intérêt; cependant elle excite vivement la curiosité, et présente une source féconde de réflexions sur les tendances de la politique, qui se trouvent si rarement d'accord soit avec les principes d'une saine morale, soit avec les vrais intérêts de l'humanité. Mais l'auteur ne semble malheureusement pas avoir bien compris sa tâche sous ce rapport. Il manque de portée philosophique, et son esprit n'est pas toujours assez dégagé de certaines préventions pour s'élever aux vues générales que devrait lui suggérer un sujet semblable. Il n'a peut-être aussi pas assez étudié le peuple et la contrée dont il écrit l'histoire. Son livre renferme fort peu de détails sur ce gouvernement bizarre, qui avait érigé l'anarchie en loi et fondé sa puissance sur des éléments qui, partout ailleurs, sont ceux de la décadence et de la ruine. C'est un tableau de ses luttes extérieures bien plus que de sa vie intérieure; nous y voyons comment Barberousse réussit à soumettre la régence à la domination de la Porte Ottomane; mais l'auteur passe rapidement sur les faits qui suivirent, et nous fournit à peine quelques données incomplètes sur les vicissitudes de cette étrange tyrannie. Il y avait pourtant un sujet d'étude curieux dans les moyens par lesquels les Turcs parvinrent à se maintenir, avec des ressources très-bornées, au milieu de ces tribus arabes, que nous voyons aujourd'hui résister, avec tant de persistance, au joug bien moins cruel de la domination française. Il est vrai que les documents de cette histoire ne peuvent guère se trouver que dans la tradition, et M. de Rotalier, sans doute, reculant devant la difficulté de se les procurer, s'est borné à retracer les événements principaux qui se rattachent à l'histoire générale de l'Europe.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA RELIGION dans les limites de la raison, par E. Kant, trad. de l'allemand par J. Trullard. Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Après avoir, à l'aide de la critique la plus rigoureuse, déblayé le sol de la philosophie de toutes les erreurs qui l'encombraient, Kant, demeuré seul vis-à-vis de la raison, entreprit de reconstruire l'édifice religieux sur des bases plus solides et plus vraies. Cette tentative hardie était le com-

plément nécessaire de ses travaux, qui devait couronner son œuvre et la défendre contre les attaques de ses adversaires, en prouvant qu'il ne s'était pas proposé seulement de détruire et qu'il n'avait point voulu étouffer l'âme sous les ruines du monde spirituel. C'était une tâche hérissée de difficultés et d'obstacles; mais son puissant génie n'en fut pas effrayé. S'il avait érigé la raison en maîtresse souveraine de l'intelligence, c'est qu'il lui reconnaissait le pouvoir de satisfaire toutes les facultés, tous les instincts et tous les sentiments de l'être humain. Elle était à ses yeux la seule révélation nécessaire, celle qui rend toutes les autres superflues et qui, émanant directement du Créateur, nous montre la véritable religion dans l'accomplissement des devoirs considérés comme autant de commandements divins. Son secours lui semble suffisant pour interpréter toutes les parties du dogme chrétien, qu'il reconnaît comme la conception religieuse la plus pure et la plus vraie à laquelle l'homme ait pu s'élever. Jésus est pour lui la manifestation de l'idéal le plus parfait de l'humanité. Il discute tous les articles de foi du protestantisme et du catholicisme sous le point de vue rationnel, et donne, sur chacun des points essentiels, des explications parfaitement positives, qu'il cherche à rendre aussi parfaitement raisonnables et admissibles. Le devoir n'a pas seulement pour but l'amélioration individuelle; il faut encore établir une république morale dans laquelle doit entrer le genre humain tout entier. Ainsi la raison conduit nécessairement à la réalisation de l'église universelle. Mais elle ne fait pas du sacerdoce une mission divinement confiée à quelques-uns : il appartient à tous de travailler, dans la mesure de leur pouvoir, à l'extension du bien sur la terre : tout homme est prêtre, ministre et serviteur de Dieu, parce qu'il a la charge de moralité de ses semblables. Telle est, en peu de mots, la doctrine religieuse de Kant, qui se trouve exposée, dans ce livre, avec tous les développements désirables. Établissant d'abord la coexistence du mauvais et du bon principe dans l'homme, l'auteur examine la lutte qui en résulte, le droit du bon principe à la domination et la prétention du mauvais, qui la lui dispute. La victoire du premier est l'avénement du règne de Dieu sur la terre, et Kant retrace l'historique de son établissement progressif. Ensuite il traite du vrai et du faux culte, sous la domination du bon principe, prouve que le principe moral est opposé à la superstition, envisage le corps sacerdotal comme consacré au faux culte, et termine par un excellent chapitre sur la direction de la conscience en matière de religion.

Cet ouvrage, écrit pour le peuple, pour ce qu'on appelle

les gens du monde, est, en général, beaucoup moins difficile à comprendre que la plupart des écrits du même auteur. Le philosophe descend de son sanctuaire nuageux et parle un langage moins abstrait. Mais la traduction n'a malheureusement pas suivi tout à fait la même voie. On y sent trop la pénible allure de la longue phrase allemande. Elle ne pourra pas devenir populaire en France ; il aurait fallu, pour cela, secouer davantage le joug du style original, et, sacrifiant la fidélité de la forme pour ne conserver que celle de la pensée, reproduire le travail de Kant dans un langage élégant et clair, qui pût offrir de l'attrait aux hommes les moins versés dans l'étude de la philosophie allemande.

DES BEAUX-ARTS et de la langue des signes dans le culte des églises chrétiennes réformées, avec quelques considérations sur les causes de l'irréligion et de l'intolérance, par C.-A. Muller. Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp. In-8, 3 fr.

Le protestantisme a proscrit, dans son culte, les beaux-arts, ces auxiliaires puissants, à l'aide desquels l'église catholique parle aux imaginations et impressionne la foule. Est-ce un bien, est-ce un mal? La question a été longuement controversée, sans qu'on soit parvenu à la résoudre d'une manière bien satisfaisante. La réforme s'est peut-être montrée un peu trop rigoureuse à cet égard ; cependant on ne voit guère par quel autre moyen elle aurait pu réussir à extirper l'adoration des images, et l'on doit reconnaître que la première mesure à prendre, pour abolir l'idolâtrie, c'était la destruction des idoles. Sans doute le temple protestant est demeuré bien dépouillé, bien nu, bien froid ; mais, d'un autre côté, comment fixer la limite où devra s'arrêter le rôle des beaux-arts, pour ne point favoriser le penchant de l'homme à prendre la créature pour le Créateur, à personnifier et matérialiser l'Être suprême dans les objets qui servent à l'exercice de son culte? M. Muller semble croire que ce danger n'existe plus aujourd'hui, que la superstition n'est point à craindre et qu'on ne la rencontre plus même au sein de l'église catholique. Il demande donc que les beaux-arts soient réhabilités dans le culte protestant, que la musique, la peinture et la sculpture aient accès dans le temple, et que la réforme, déposant l'austérité sévère dont ses fondateurs l'ont revêtue, prenne un visage plus riant, des formes plus attrayantes, afin de ne plus repousser, par sa sécheresse, ces esprits pour lesquels la poésie est la compagne nécessaire de la religion. Il y a certainement beaucoup de vrai dans les considérations

que M. Muller expose à l'appui de ses idées. Le spiritualisme exclusif de la religion protestante a été l'un des plus grands obstacles qui se sont opposés à ce qu'elle pénétrât dans les masses et obtînt une rapide popularité. Elle ne peut convenir qu'à des intelligences déjà passablement développées, parce qu'elle ne dit rien aux sens et s'adresse directement à l'âme. Ses progrès sont nécessairement subordonnés à ceux de l'éducation populaire, et c'est ce qui explique pourquoi, après le premier essor de l'enthousiasme, ils ont été jusqu'ici presque nuls ou du moins fort lents. Sous ce rapport, nous pensons, avec M. Muller, que la musique pourrait, sans aucun inconvénient, reprendre une place plus élevée dans le culte et qu'il y aurait tout avantage à ce que, dans les temples, les oreilles ne fussent pas blessées par des chants discords, qui ne sont ni harmoniques ni mélodieux, et dont les paroles expriment parfois des sentiments fort peu chrétiens. Mais nous ne saurions partager également ses vues touchant la peinture et la sculpture. La superstition ne nous semble pas si bien morte, qu'on ne puisse la voir se réveiller au sein de nos populations même les plus éclairées. Nous n'entrons jamais dans ces églises catholiques, ornées de peintures et de statues, sans éprouver un sentiment pénible, sans songer involontairement aux cérémonies du paganisme, dont elles imitent la pompe et les pratiques si peu spiritualistes. D'ailleurs elles n'ont jamais produit sur nous cette impression salutaire dont on vante l'influence. L'architecture seule, abandonnée à ses formes simples et majestueuses, sobres d'ornements et d'autant plus grandes qu'elles sont moins surchargées, nous paraît bien plus imposante que ces espèces de musées dans lesquels l'idée de Dieu est étouffée sous les vains efforts des artistes, qui cherchent à nous la représenter dans leurs œuvres. M. Muller se laisse un peu trop entrainer par son imagination et ne réfléchit pas que la distinction, très-facile pour lui, entre l'idée et sa représentation matérielle n'est point à la portée de toutes les intelligences. Son esprit de parfaite tolérance va si loin, qu'on est tenté de lui demander, après avoir lu sa brochure, pourquoi il ne rentre pas tout simplement dans le sein de l'Église catholique, puisqu'il ne voit guère, entre les deux cultes, d'autre différence réelle que ces formes extérieures qu'il lui envie si fort. Sans doute les querelles théologiques n'ont été, trop souvent, que de funestes disputes de mots ; mais c'est ne pas comprendre la réforme que d'oublier les principes féconds sur lesquels elle repose, et l'amour des arts ne doit pas faire sacrifier les plus belles conquêtes de l'esprit humain. M. Muller prétend, il est vrai, que, en se modifiant ainsi, le protestantisme absorbe-

rait bientôt le catholicisme; mais c'est une hypothèse tout à fait problématique, et ce qui paraît beaucoup plus certain, c'est que le protestantisme, en se dépouillant du caractère original que lui imprimèrent les réformateurs, perdrait l'élément principal de sa force, ne reposerait plus réellement alors que sur de vaines disputes de mots. Cependant, quoique nous ne puissions admettre toutes les vues de l'auteur, son travail nous paraît fort remarquable. Il est riche en aperçus ingénieux, en considérations intéressantes, et les questions qu'il soulève sont bien dignes d'exciter, à un haut degré, l'attention publique.

LE COMTE DE VARFEUIL ou les combats de la foi dans l'adversité, par M. B. d'Exauvillez. Paris, chez Périsse frères, 8, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, et chez A. Hugot, 59, rue de Seine. 1 vol. in-8, 15 fr.

« La foi essuie des yeux du chrétien les larmes que la nature en arrache. » Ces paroles, qui servent d'épigraphe à ce livre, en renferment aussi toute l'analyse. C'est un traité de résignation religieuse auquel l'auteur a donné la forme d'un récit pour en rendre la lecture plus attrayante. La fable ne joue ici que le rôle d'un accessoire, et, comme il arrive presque toujours dans ce genre de roman, l'intérêt a beaucoup de peine à se soutenir au milieu des réflexions, des dissertations et des controverses dont chaque incident devient le thème. Cependant l'idée de cette conception était susceptible de développements heureux, si l'auteur avait voulu donner un peu plus de part à l'imagination dans son œuvre. Un père de famille, déjà frappé par plusieurs pertes cruelles, voit mourir son fils, dernier espoir de sa vie, seule consolation qui lui restât sur la terre. Une jeune servante d'auberge, qui a soigné le pauvre malade avec tout le dévouement que peut inspirer l'amour, est adoptée par le comte de Varfeuil, qui, si son fils avait vécu, la lui aurait donnée pour femme, en dépit des préjugés du monde. Elle devient l'appui du malheureux père, dont elle relève le courage par ses soins touchants. Mais, frappée elle-même d'un mal mortel, elle ne tarde pas à suivre dans la tombe celui qu'elle aimait. Le comte ne peut résister à ce dernier coup; et, malgré les consolations qu'il puise dans la religion, la douleur l'emporte, il tombe sur le cerceuil de sa fille adoptive, à côté de celui de son fils, et, quand on le relève, il n'est plus qu'un cadavre sans vie.

Voilà bien des morts, et l'on trouvera, sans doute, ce roman fort lugubre. Il n'y a point d'action : ce n'est, d'un bout

à l'autre, qu'un bulletin assez peu satisfaisant de la santé des divers personnages. A la vérité, l'auteur en tire parti pour nous présenter tous les avantages de la résignation religieuse. Le comte de Varfeuil retrempe sa foi chancelante dans ces épreuves cruelles. Tenté d'abord de se révolter contre les arrêts de la Providence, il courbe bientôt la tête devant la volonté de Dieu, et la prière devient pour lui le soulagement le plus efficace. Enfin M. d'Exauvillez nous dit, dans sa préface, qu'il n'a fait que retracer un douloureux épisode de sa propre existence; ces peines amères, il les a senties, et devant de pareils souvenirs la critique se tait; car il ne s'agit plus d'une œuvre littéraire dans le sens ordinaire du mot. D'ailleurs la réalité des faits leur donne un genre d'intérêt que beaucoup de lecteurs préfèrent à toutes les brillantes fantaisies de l'imagination, surtout lorsque l'auteur s'est proposé d'édifier plutôt que d'amuser.

DES ETABLISSEMENTS D'EDUCATION de M. de Fellenberg à Hofwyl, et de leur imppotance pour la solution de la question vitale de la civilisation européenne, par M. le Dr H. Scheidler; traduction libre de l'allemand, par Eug. de Caffarelli. Paris, chez Hachette. In-8.

Si l'importance de l'éducation est aujourd'hui généralement reconnue, on le doit surtout aux nobles efforts des hommes distingués qui, tels que Pestalozzi, le père Girard et M. de Fellenberg, ont consacré toute leur vie à mettre en pratique les principes relégués jusque-là dans la théorie. Pestalozzi donna, le premier, l'exemple en cherchant ses moyens de succès dans l'amélioration des méthodes, en imprimant à l'éducation une direction plus féconde, en prenant pour guide l'observation de la nature dans la marche qu'elle suit pour le premier développement instinctif de nos facultés. C'était toute une révolution dans l'enseignement, qu'il arrachait ainsi brusquement au joug de la routine. Aussi, malgré l'autorité que l'expérience donnait à sa parole, malgré les succès qui couronnèrent ses efforts en attirant l'attention de toute l'Europe sur l'institut qu'il avait fondé dans un coin de la Suisse, il n'obtint pas les encouragements qu'il méritait; il fut mal secondé, peu compris, et son œuvre ne lui survécut pas. Cependant les semences qu'il avait répandues germèrent bientôt et ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Sans parler de l'influence qu'il exerça sur l'éducation privée, on peut dire qu'il trouva dans le père Girard et M. de Fellenberg de bien dignes héritiers de sa gloire et de son zèle. Malheureusement les tentatives du premier vinrent échouer

contre le mauvais vouloir d'un clergé intolérant et aveugle; mais le second, mieux favorisé par sa position indépendante et par une fortune assez considérable qu'il n'hésita pas à consacrer au service de ses convictions, parvint à réaliser et à compléter la pensée de Pestalozzi par la fondation d'un institut modèle qui offrait à la fois les ressources nécessaires à l'éducation du pauvre comme du riche, et tous les moyens d'instruction propres à préparer l'homme aux diverses carrières dans lesquelles il peut être appelé à exercer ses facultés physiques ou morales. L'établissement d'Hofwyl jouit, depuis plus de trente années, d'une réputation universelle: de toutes les contrées du monde on y envoie des jeunes gens recevoir les bienfaits d'une éducation basée sur les meilleurs principes, qui forme le cœur aussi bien que l'esprit, et dont le noble but est, ainsi que le dit M. Caffarelli, de travailler au progrès de la véritable civilisation, en lui fournissant un appui moral qui la puisse garantir des dangers dont le matérialisme moderne la menace. Avec ses seules forces, M. de Fellenberg est parvenu à élever une digue contre les ravages de ce torrent dévastateur. Il a montré ce qu'il était possible de faire si l'on voulait réellement préparer un meilleur avenir aux sociétés humaines. Il s'est occupé de l'éducation de toutes les classes et n'a reculé devant aucun sacrifice pour prouver qu'il n'y avait rien d'utopique dans ses vues générales sur l'amélioration de l'homme. On sait le succès de son institut agricole et de sa colonie d'enfants pauvres. Les résultats qu'il a obtenus ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont sérieusement étudiés. Des hommes du plus grand mérite ont, maintes fois, rendu un juste hommage à l'excellence de ses méthodes, à la haute portée de ses vues. Aujourd'hui M. de Fellenberg sent la nécessité d'assurer l'avenir de ses établissements contre les mêmes causes qui ont ruiné ceux de Pestalozzi. Après avoir consacré toutes ses forces à élever un si bel édifice, son plus vif et dernier désir serait de voir le gouvernement bernois le prendre sous sa protection et lui donner ainsi une chance plus certaine de durée après la mort de son fondateur. Dans ce but, il a offert généreusement de faire l'abandon gratuit d'une bonne partie de ses droits; mais, jusqu'ici, ses propositions n'ont point reçu l'accueil qu'elles méritaient. Les circonstances politiques qui agitent la Suisse depuis quelques années ont détourné l'attention, et M. de Fellenberg n'a plus rencontré la même sympathie qui ne lui aurait sans doute pas manqué à une autre époque. D'ailleurs ne peut-on pas craindre qu'il ne se fasse illusion et que, dans son abnégation modeste, il n'oublie un peu trop que, dans sa personnalité, réside le principal élément de succès; que

l'œuvre de son génie trouverait bien difficilement un continuateur digne de le remplacer? Quoi qu'il en soit, il faut espérer que de longues années seront encore accordées à M. de Fellenberg, dont l'énergie chaleureuse et la bienfaisante activité n'ont rien perdu de leur force, et qu'il lui sera donné de voir l'existence d'Hofwyl bien garantie contre toutes les éventualités de l'avenir. L'écrit de M. Caffarelli est bien propre à faire désirer ce résultat en montrant toute l'importance que peuvent avoir les doctrines éducatives dans la grande question des réformes sociales.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

LES ORATEURS de la Grande-Bretagne, depuis Charles I[er] jusqu'à nos jours, par H. Lalouel. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'idée de ce livre a été puisée dans les *Études* de M. Cormenin sur les orateurs parlementaires; mais l'auteur n'a point suivi la marche de son modèle : aucune intention satirique ne dirige sa plume, et il s'occupe beaucoup moins des hommes eux-mêmes que de leur talent, dont il cherche à nous faire apprécier le mérite par une critique sérieuse et profonde, appuyée sur de nombreuses citations. C'est moins amusant, sans doute; mais c'est beaucoup plus instructif, et le sujet offre en lui-même un intérêt assez puissant pour n'avoir pas besoin d'être rehaussé par les piquantes saillies d'un esprit incisif et malicieux. M. Lalouel n'exprime pas ici seulement ses propres opinions, il veut résumer celles de tous les juges compétents et emprunte des passages aux divers écrivains anglais qui ont traité d'une manière plus ou moins complète cette même question. Il en résulte que son livre se compose, en grande partie, de traductions qui nuisent bien, parfois, à l'élégance de la forme, à la suite des idées, mais qui lui donnent en même temps un certain charme par la variété des jugements, et le tiennent en garde contre tout esprit de parti injuste ou aveugle.

La Grande-Bretagne est le berceau de l'éloquence parlementaire : c'est là qu'elle a pris naissance et que, favorisée par le développement graduel du système représentatif qui, dès l'origine, s'est identifié avec les mœurs nationales, elle a produit les résultats les plus remarquables. L'habitude des assemblées délibérantes prépare de bonne heure l'Anglais à la discussion des affaires publiques. Dès qu'il arrive à l'âge d'homme, il se trouve engagé dans une foule de sociétés,

d'associations de tous genres où les formes parlementaires sont scrupuleusement observées; il s'accoutume à parler en public, à débattre des questions difficiles; et s'il est appelé, par sa position, à siéger dans la chambre des lords, ou, par le suffrage de ses concitoyens, dans celle des communes, il se trouve avoir fait l'apprentissage le meilleur pour cette nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui. On naît poëte, mais on devient orateur; en sorte que l'exercice de la parole est un précieux moyen de développer et de perfectionner, à cet égard, ses facultés naturelles. L'improvisation elle-même s'apprend ainsi jusqu'à un certain point. Mais l'éloquence improvisée n'est pas toujours la meilleure, on doit même y avoir recours rarement; car, si, en certains cas, elle produit un grand effet par l'énergie qu'elle puise dans l'impression du moment, elle nuit, en général, à la force de l'argumentation, la rend facilement incomplète et ne laisse pas à l'esprit le temps nécessaire pour bien coordonner ses idées, pour les soumettre à cette déduction logique et rigoureuse qui prévient les objections et rend la réplique bien plus difficile. Le caractère anglais, froid et positif, est, en particulier, plus accessible au raisonnement qu'à l'enthousiasme; la fougue d'un orateur méridional produirait peu d'effet sur lui. Pour l'impressionner il faut mesurer la valeur de ses paroles et chercher la profondeur des pensées plutôt que l'éclat de la parole ou le prestige du geste. Aussi les grands orateurs anglais se font-ils remarquer surtout par le talent avec lequel ils se rendent maîtres de leur sujet, l'envisagent sous toutes ses faces et profitent habilement de toutes les ressources qu'il présente. Leurs discours sont le fruit d'études sérieuses, et quoiqu'ils ne se permettent jamais de les lire, on voit bien qu'ils sont rédigés d'avance dans leur esprit; mais leur grande habitude de la parole leur permet toujours de les modifier suivant la marche de la discussion, en y intercalant avec adresse les données nouvelles et les saillies piquantes que peut leur fournir l'improvisation. M. Lalouel expose avec beaucoup de clarté les procédés de cette éloquence étudiée qu'il regarde comme très-supérieure à l'élan désordonné des improvisateurs, qui n'obéissent, dans l'enthousiasme de l'inspiration, qu'à des sentiments nobles et généreux, sans doute, mais souvent erronés et plutôt propres à jeter la confusion dans les débats, mieux faits pour entraîner que pour convaincre, pour séduire que pour prouver. Puis il passe en revue les orateurs de la Grande-Bretagne, depuis Strafford et Bolingbroke jusqu'à Brougham, Robert Peel et O'Connel, signalant les traits particuliers qui distinguent chacun d'eux, ainsi que l'influence qu'ils ont exercée sur la direction politique du gouvernement an-

glais. C'est un tableau fort intéressant de la marche du système représentatif; car, quoique la fiction du pouvoir royal se soit conservée plus complète en Angleterre que partout ailleurs, nulle part aussi le parlement n'a joué son rôle avec plus d'indépendance et représenté si réellement, dans toutes les occasions importantes, les intérêts et les vœux du pays. Nulle part, surtout, les hommes d'Etat de tous les partis n'ont montré plus de véritable patriotisme, plaçant toujours l'intérêt public au-dessus des voies étroites de l'ambition personnelle et ne se passionnant, du moins en apparence, que pour ce qu'ils croyaient être le bien de la patrie. Sous ce rapport le travail de M. Lalouel et la lettre de M. Cormenin qui lui sert d'introduction sont de justes hommages rendus à l'esprit national anglais. Aujourd'hui que la polémique inconsidérée de la presse semble prendre à tâche de réveiller la jalousie des deux peuples rivaux, on ne peut qu'applaudir à des jugements si impartiaux, bien propres à rassurer sur l'influence de ces funestes tentatives. C'est une raison de plus d'accueillir avec faveur un ouvrage qui se recommande d'ailleurs par un mérite réel. Il est fâcheux seulement que l'auteur n'ait pas mieux soigné son style; il manque, en général, d'élégance, et les parties traduites, surtout, sont pleines d'anglicismes qu'il aurait pu certainement éviter par une correction plus attentive.

SCIENCES ET ARTS.

RAPPORT annuel sur les progrès des sciences physiques et chimiques, présenté, le 31 mars 1848, à l'académie royale des sciences de Stockholm, par J. Berzélius; trad. du suédois, sous les yeux de l'auteur, par M. Plantamour. Paris. 1 vol. in-8, 5 fr.

Les sciences physiques et chimiques marchent aujourd'hui d'un pas si rapide, qu'on a peine à suivre leurs progrès; aussi comprendra-t-on facilement l'importance d'un résumé fait par un homme aussi distingué que M. Berzélius et dans lequel se trouvent enregistrées toutes les découvertes dues aux savants épars dans les diverses contrées du monde. C'est un tableau d'autant plus précieux que la plupart de ces travaux de détail manquent d'un centre commun où l'on puisse les retrouver quand on en a besoin, et qui, les présentant réunis en un seul faisceau, permette d'apprécier, du premier coup d'œil, les résultats de leur ensemble pour l'avancement de la science. La matière est si riche, si multiple, que M. Ber-

zélius lui-même semble avoir reculé devant la grandeur de la tâche qu'il s'est imposée. Son rapport, en effet, ne traite guère que d'une seule partie, celle qui fait l'objet spécial de ses études, la chimie. Il est vrai que c'est aussi la branche la plus féconde, car le simple exposé des faits nouveaux dont elle s'est enrichie dans le cours d'une année remplit un fort volume, imprimé en petits caractères. Ils sont rangés sous trois chefs principaux : chimie inorganique, chimie organique et chimie animale. Un court chapitre seulement est consacré à la géologie ; mais cette publication n'en sera pas moins accueillie avec joie par tous les amis de la science : elle leur offre une source abondante de matériaux qu'ils n'auraient pu rassembler qu'avec beaucoup de peine et une grande perte de temps ; elle leur évitera des recherches longues et coûteuses. Enfin la traduction faite sous les yeux de l'auteur, par un jeune savant genevois dont le nom figure avec honneur dans le compte rendu du savant suédois, leur présente toutes les garanties désirables d'exactitude et de fidélité. M. Berzélius faisant, chaque année, un semblable rapport, et M. Plantamour se proposant de contribuer à les traduire à mesure qu'ils paraîtront, leur collection formera certainement un recueil du plus grand prix pour l'histoire scientifique de notre époque.

L'HOMOEOPATHIE exposée aux gens du monde, défendue et vengée, par le Dr R. Hoffmann ; 3e édit. Paris, chez J.-B. Baillière. In-8, 1 fr.

La médecine homœopathique a trouvé dans M. Hoffmann un zélé défenseur, qui, s'appuyant, à ce qu'il dit, sur les nombreux succès de sa pratique, réfute toutes les objections, repousse toutes les attaques auxquelles cette nouvelle méthode est en butte. Son écrit a pour objet principal de la faire connaître aux gens du monde, et de détruire les préventions défavorables que peut avoir répandues le jugement porté par l'Académie de médecine. M. H. commence par exposer les faits qui l'ont converti lui-même, puis il adresse au respectable Hahneman l'hommage de sa vive admiration, et, montrant dans quel état d'imperfection l'ancienne médecine est demeurée jusqu'à présent, il cherche à prôner la supériorité de l'homœopathie, qui mérite seule, à ses yeux, d'être appelée le véritable art de guérir. Il rapporte, d'une manière très-succincte, la discussion qui eut lieu à ce sujet dans le sein de l'Académie, prétend indiquer les causes qui l'empêchèrent d'avoir aucun résultat satisfaisant, et termine par l'annonce d'une maison de santé qu'il vient de fonder à Pa-

ris, dans le quartier Beaujon, pour recevoir des pensionnaires et traiter les maladies chroniques d'après les principes de la nouvelle médecine. Quoique l'auteur ait inscrit sur le frontispice de sa brochure une épigraphe dans laquelle il nous dit : *Lisez et vous croirez*, cette espèce de prospectus nous paraît plus propre à piquer la curiosité qu'à forcer la conviction. Des études spéciales sont absolument nécessaires pour juger sainement la question scientifique, et, quant aux faits, quelle est la méthode curative qui n'a pas eu ses guérisons merveilleuses et ses succès momentanés?

LA REVUE FORESTIÈRE, journal des forêts, chasses et pêches, rédigé sous la direction de M. E. Dieudonné. Paris, rue du 29 Juillet, 6. Il paraît, chaque mois, un cahier de deux à quatre feuilles d'impression in-8. Prix, 20 fr. par an.

L'aménagement des forêts est une question dont la haute importance est, de jour en jour, mieux comprise. On ne saurait donc qu'approuver l'idée d'un journal consacré à la traiter avec toute l'attention qu'elle mérite, à servir de centre et d'organe aux travaux des hommes qui se livrent à cette branche de l'exploitation agricole. C'est un excellent moyen de propager des vues utiles, de donner une sorte d'unité d'action aux éléments isolés qui composent le corps forestier en France. Le numéro de juin, que nous avons sous les yeux, offre un spécimen très-satisfaisant de la rédaction, qui se distingue à la fois par le mérite solide de ses tendances et par la variété la plus propre à exciter l'attention des lecteurs. Il renferme des considérations intéressantes sur les forêts, en général, et les bois résineux, en particulier; de précieuses directions pour les semis et plantations; une notice sur le pin d'Alep, dont l'essence résineuse, peu connue et mal appréciée jusqu'ici, peut fournir à l'industrie des ressources nouvelles; des observations sur les forêts de la Bretagne; une étude sur la vie et les ouvrages de Varennes de Fenille; une chasse à l'ours, épisode fort dramatique; enfin la chronique des mois de mai et de juin, et des documents officiels, tels que le budget de l'administration des forêts pour 1842, divers jugements rendus pour délits de lapins, lois, ordonnances royales, arrêts de la cour de cassation, du conseil d'Etat, etc. Parmi les articles qui doivent être publiés dans les livraisons suivantes, nous signalerons celui du docteur Boucherie sur la conservation, la coloration et la dessiccation des bois, qui ne peut manquer d'exciter un vif intérêt.

THEORIE DE L'HORTICULTURE, ou essais descriptifs selon les principes de la physiologie, sur les principales opérations horticoles, par J. Lindley, traduit de l'anglais, par Ch. Lemaire. Paris. 1 vol. in-8, fig.

La connaissance des principes de la physiologie végétale est fort importante pour l'horticulteur. On conçoit qu'elle seule peut jeter du jour sur les divers phénomènes de la végétation et donner aux procédés qu'il emploie pour les modifier une base certaine, une marche rationnelle. Cependant, jusqu'ici, la plupart des ouvrages sur l'horticulture ne traitent nullement de la physiologie, et renferment certaines erreurs qui décèlent une profonde ignorance à cet égard. M. Lindley, l'un des botanistes les plus distingués de notre époque, a donc voulu suppléer à cette omission fâcheuse en attirant l'attention des horticulteurs sur la nécessité d'unir la théorie avec la pratique, et de profiter ainsi de toutes les données que peuvent fournir les progrès continuels de la science. Sans doute c'est une œuvre difficile ; car le public auquel il s'adresse n'a, en général, ni le temps, ni le goût de se livrer à des recherches purement scientifiques, et les études physiologiques présentent des difficultés très-grandes : mais aussi ne prétend-il point faire du jardinier un savant botaniste. Avec un tact parfait, il sait se mettre à la portée de ses lecteurs et leur exposer, sous la forme la plus claire, les principes essentiels dont l'application lui fournit une source féconde d'instructions utiles, de procédés ingénieux. Le jardinier trouvera dans ce livre l'explication d'une foule d'opérations qu'il pratique machinalement sans en comprendre la marche, et dont, par conséquent, il est loin de retirer tous les fruits qu'elles peuvent produire : il y puisera des idées nouvelles, une impulsion salutaire qui le fera sortir des sentiers de la routine pour entrer dans la voie du perfectionnement. M. Lindley, convaincu que le praticien seul peut apprécier justement les obstacles que la théorie rencontre dans l'application, se contente de lui signaler les résultats les plus importants de l'observation scientifique et de lui présenter quelques principes propres à diriger son intelligence dans le choix des moyens les plus convenables pour atteindre son but. Il expose d'abord l'histoire de la germination, la nature de la graine, sa faculté végétative, l'influence qu'exercent sur elle la température, la lumière et l'humidité, les altérations chimiques dont elle est susceptible. De la graine sortent deux végétations, l'une inférieure, l'autre supérieure. Il en suit tour à tour les divers développements, nous montrant les racines s'allongeant dans la terre

pour y chercher leur nourriture, qu'elles sont incapables de choisir, pouvant être empoisonnées, ou quelquefois empoisonnant elles-mêmes le sol dans lequel elles croissent; puis la tige, qui s'élève sous l'influence de l'air et de la lumière, produit le bois, l'écorce, la moelle, porte des bourgeons destinés à reproduire d'autres tiges et entretient sa vie par la circulation de la séve. Viennent ensuite les fonctions des feuilles et des fleurs, ces organes qui, malgré la diversité de leurs rôles, semblent n'avoir qu'une même nature, se métamorphosent les uns dans les autres sous l'action de certaines circonstances; enfin la maturation du fruit et les effets de la température terminent ces éléments de physiologie, dans lesquels l'auteur, ne perdant jamais de vue son but, emprunte tous ses exemples aux procédés de l'horticulture, en leur appliquant à mesure chacune des données fournies par la science. La seconde partie est consacrée à signaler les conséquences qu'on peut tirer de la connaissance des principes physiologiques pour modifier et améliorer les opérations horticulturales. Elle traite avec beaucoup de détails de tout ce qui concerne la culture forcée, la disposition et l'entretien des serres; le semis, la conservation et l'emballage des graines; la multiplication par yeux, par nœuds, par feuilles, par boutures, marcottes ou rejetons; la greffe; la taille; le palissage; l'empotage et la transplantation; la conservation et l'amélioration des races; le repos des plantes; enfin le sol et les engrais.

TOMBEAU de François II et de Marguerite de Foix, par Michel Columb; huit planches dessinées par E. de la Michellerie et gravées sur acier par L. Normand fils aîné, accompagnées d'un texte explicatif et de notices historiques sur François II et sur Anne de Bretagne. Nantes, chez Forest. Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp. In-4, 4 fr.

François II, dernier duc de Bretagne, mourut en 1488, et fut enterré à Mantes, dans l'église des Carmes, où, en 1507, on lui éleva le superbe mausolée qui fait le sujet de cette publication. Ce monument renfermait les corps du duc et de ses deux femmes, et le cœur de la duchesse Anne renfermé dans une boîte d'or. A l'époque de la révolution, le tombeau fut profané, les cendres dispersées, et lorsque, plus tard, on le restaura dans la cathédrale de Mantes, où il se voit maintenant, on y plaça les restes d'Arthur III, autre duc de Bretagne, qui se distingua par sa valeur sous le règne de Charles VII. Ce beau travail, qui se fait admirer par la richesse des ornements, par le bon goût et la perfection des détails, est l'œuvre de Michel Columb, artiste nantais,

sur la vie duquel on ne possède aucun document, mais qui mérite d'être rangé parmi les plus habiles sculpteurs du XVIe siècle.

Ce tombeau, que les connaisseurs admirent comme un chef-d'œuvre, est en marbre blanc, noir et rouge, élevé de cinq pieds et posé sur un socle de marbre blanc, couvert d'une mosaïque qu'entrelacent des F et des hermines. Sur une table de marbre noir sont couchées deux statues de marbre blanc, représentant François II et Marguerite de Foix. Trois anges, d'une pureté et d'un gracieux qui ne laissent rien à désirer, soutiennent de riches coussins sous la tête du duc et de la duchesse, aux pieds desquels un lion et un lévrier, emblèmes de la force et de la fidélité, tiennent chacun entre leurs pattes les armes de Bretagne de Foix.

Aux quatre angles du tombeau, quatre statues de grandeur naturelle représentent les quatre Vertus cardinales avec leurs attributs. Autour du monument, dans des niches de marbre rouge, sont seize statuettes de marbre blanc, qui représentent les douze apôtres, Charlemagne, saint Louis, saint François et sainte Marguerite. Enfin, autour du soubassement, au-dessous de ces statuettes, sont seize pleureuses, la tête en partie couverte d'un capuchon, dont le visage et les mains sont de marbre blanc et le reste de marbre vert. Ce monument n'est pas moins remarquable par l'harmonie de l'ensemble que par le fini précieux des détails. Toutes les figures se distinguent par la beauté de l'expression, par le naturel et la simplicité des poses. Les ornements sont disposés avec une élégance parfaite : la brillante époque de la renaissance n'a peut-être pas produit d'œuvre d'un goût plus exquis.

Le dessin pur et correct de M. de la Michellerie permet d'apprécier tous les mérites du chef-d'œuvre de Michel Columb. Il l'a représenté sous ses différentes faces et en reproduit les diverses parties avec un talent plein de grâce et de précision. Ses planches, fort bien gravées par M. Normant, nous paraissent dignes d'enrichir les collections de tous les amateurs. C'est une publication qui fait honneur, sous tous les rapports, à ses éditeurs et peut donner une idée très-avantageuse du développement des arts dans la ville de Nantes. Nous signalons avec un vif plaisir cet essor qui semble annoncer une tendance heureuse à secouer le joug de la centralisation, et prouve que le talent n'a pas absolument besoin de l'atmosphère parisienne pour féconder ses inspirations. Puissent les encouragements du public favoriser cet esprit d'indépendance dans lequel, nous en sommes convaincu, se trouve en germe tout l'avenir de la civilisation fran-

çaise. Nous félicitons M. Forest d'avoir mis au jour un pareil spécimen, qui peut rivaliser avec ce qu'on fait de mieux en ce genre dans la capitale, et que son prix modique met à la portée de toutes les bourses.

ENSEIGNEMENT BUESSARD, étude popularisée des *Arts et de l'Industrie*. Paris, chez Bréauté, 39, passage Choiseul, et chez A. Hugot, 59, rue de Seine. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Ce livre commence par une réflexion fort juste, qui en explique à la fois l'idée mère et l'utilité pratique : c'est que nous vivons dans une ignorance complète des choses les plus usuelles de notre existence. Nous sortons des écoles et des colléges incapables d'expliquer la plupart des phénomènes qui nous entourent, de comprendre les procédés les plus simples des arts, les merveilles les plus communes de l'industrie humaine. Sous ce rapport, notre éducation est complétement abandonnée à elle-même, et combien peu possèdent le temps et les moyens de la compléter? Il en résulte que la plupart passent au milieu du développement de la civilisation avec l'indifférence apathique du sauvage, sans s'y intéresser nullement, sans éprouver l'influence salutaire qu'il devrait exercer sur eux. Cette négligence est funeste, car elle tarit une source de jouissances précieuses et d'instruction féconde; elle nuit également à l'homme, dont elle comprime l'essor intellectuel, et à la science, qu'elle prive d'un concours qui pourrait grandement favoriser ses progrès. C'est donc pour suppléer au défaut de l'enseignement ordinaire que M. Buessard a réuni, dans un petit volume, toutes les données qui lui ont paru les plus nécessaires, les plus indispensables. Ce travail est loin d'être complet, sans doute; il n'est que fort élémentaire, et non-seulement l'auteur n'a pu aborder tous les points d'un si vaste sujet, mais encore ceux qu'il traite le sont d'une manière très-abrégée. Mais cette concision ne nuit point trop à la clarté; ses explications sont, en général, faciles à comprendre et pleines d'intérêt. Il expose tour à tour les éléments et l'histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de l'écriture, de la musique et de l'agriculture. Puis viennent les procédés les plus importants de l'industrie dans ses principales branches, savoir : cheminées, pompes, filtrage, fabrication du sucre, lampes, gaz, montres, pianos, imprimerie, lithographie, voitures à vapeur, navires. Enfin il termine par le tableau du lancement d'un vaisseau en 1754.

Imprimerie BOUCHARD-HUZARD, rue de l'Éperon, 7.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Novembre 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

THE DEERSLAYER, by Fenimore Cooper. Paris. 1 vol. in-8, 5 fr.

M. Cooper nous reconduit au milieu des forêts de l'Amérique, parmi ces Peaux-Rouges qu'il sait si bien peindre, et, afin de captiver encore mieux notre intérêt, il choisit pour héros l'une de nos vieilles connaissances, cet excellent *Bas-de-Cuir*, qui a déjà figuré dans les *Pionniers*, dans le *Dernier des Mohicans*, etc., et dont il entreprend de nous raconter la jeunesse. C'était bien le meilleur moyen de vaincre l'espèce de lassitude causée par ses derniers romans. Son talent ne paraît être parfaitement à l'aise que dans cette nature primitive et sauvage ; c'est là que se trouve sa véritable originalité. Dès qu'il a voulu venir chercher en Europe les sujets de ses compositions, il est descendu au rang des romanciers médiocres. La vie et les usages des Delawares ou des Mingos lui semblent beaucoup plus familiers que ceux du vieux continent. On voit qu'il en a fait une étude toute particulière ; et d'ailleurs la curiosité se trouve vivement excitée par l'attrait de la nouveauté, qui rend le lecteur moins exigeant sur la vraisemblance et justifie sans peine les incidents les plus extraordinaires. C'est une existence tout à fait en dehors des habitudes de la civilisation, et l'imagination de l'auteur peut donner libre cours à ses fantaisies, pour lesquelles les limites du possible s'élargissent alors considérablement.

Dans le roman que nous annonçons ici, Bas-de-Cuir est appelé le *Tueur de daims :* c'est le premier nom que lui ont donné ses bons amis les Delawares, frappés de sa merveil-

leuse adresse à la chasse. Sa prédilection pour la vie indépendante des forêts lui a fait choisir sa résidence au sein de cette tribu sauvage, dont il a même adopté la plupart des coutumes : aussi, malgré son caractère naturellement pacifique, il sent la nécessité de s'acquérir une considération plus haute, par des exploits mieux en harmonie avec l'idée que se font les Indiens de la dignité humaine ; et, au début de ce récit, nous le voyons marchant à un rendez-vous que lui a donné un jeune chef Delaware, pour faire ensemble leur première campagne contre la tribu des Mingos. La guerre vient d'éclater entre les Anglais et les Français, qui se disputent la possession de l'Amérique, et les deux tribus ennemies leur prêtent le secours de leur haine mutuelle. Le rendez-vous est sur les bords d'un lac solitaire, entouré de forêts et de collines, où rien n'annonce la présence de l'homme, si ce n'est une espèce de château fort, bâti au milieu de ses ondes, par le vieux Tom le Trappeur ou Tom Hutter, qui vit dans cette solitude avec ses deux filles, n'ayant que de rares communications avec les établissements de la frontière anglaise, et luttant, à force d'adresse et de stratagèmes, contre les fréquentes attaques des sauvages, irrités de la présence de cet intrus dans un lieu qu'ils regardent comme leur domaine.

Le Tueur de daims, ou Deerslayer, s'y rend en compagnie d'un ancien camarade, Hurry, chasseur comme lui, mais qui ne partage point son goût et son admiration naïve pour la sagesse des Peaux-Rouges, et nous offre plutôt le type de cette corruption brutale que développe chez l'homme civilisé le contact de la vie sauvage, dans laquelle il trouve le moyen de satisfaire ses passions en échappant à la vindicte des lois. L'auteur se plaît à faire ressortir le contraste de ces deux caractères, qui sont, l'un et l'autre, admirablement dessinés. Hurry, doué de formes athlétiques, possédant tous les avantages de la beauté corporelle et fortement imbu du préjugé européen, qui veut que la race blanche soit supérieure à toutes les autres, n'a qu'un profond mépris pour les Indiens, qu'il range au nombre des bêtes féroces qui peuplent les forêts, et dont il n'estime que le cuir chevelu, parce que le gouverneur anglais paye généreusement chaque trophée de cette espèce qu'on lui apporte. Deerslayer, au contraire, tout en regardant ses amis, les Delawares, comme des êtres pleins de sagesse et de prudence, ne peut admettre que leur usage de scalper les ennemis qu'ils ont vaincus convienne à des blancs, à des chrétiens. Son esprit, simple mais droit, sait très-bien distinguer le juste de l'injuste, et faire la part de l'éducation et des croyances religieuses. Sans autre lumière

que la voix de sa conscience et les nobles inspirations d'une âme pure, d'un cœur excellent, il s'élève à des vues philosophiques de la plus haute portée : chez lui, le physique n'a rien de saillant, si ce n'est une puissance musculaire due à l'exercice continuel de ses facultés, tandis que le moral est développé d'une manière fort remarquable par la réflexion et l'observation.

Les deux chasseurs arrivent fort à propos chez Tom Hutter, car les hostilités ne tardent pas à rendre leurs secours précieux pour le vieux trappeur. Une troupe de Mingos, campée sur les bords du lac, menace d'attaquer le château, ou la retraite du rat musqué, comme ils l'appellent dans leur langage figuré. Nos deux héros sont donc accueillis avec joie. Hurry, depuis longtemps connu de Hutter et prétendant à la main de la belle Judith, sa fille aînée, introduit son compagnon Deerslayer comme un habile tireur, qui pourra leur être utile, soit par son adresse, soit par la connaissance qu'il possède des habitudes sauvages. Celui-ci, non moins circonspect qu'un Indien, se tient sur la réserve, observant avec attention tout ce qu'il voit, mais sobre de paroles et de protestations. La beauté remarquable de Judith le frappe, mais il éprouve plus d'intérêt pour sa sœur Hetty, dont l'esprit simple et peu développé lui semble, selon les idées des Peaux-Rouges, un titre au respect et même à une espèce de vénération superstitieuse. D'ailleurs, il est assez peu sensible aux charmes de l'amour, et les événements dans lesquels il ne tarde pas à jouer le principal rôle ne lui laissent guère le temps d'y songer. Hurry et Tom Hutter étant tombés dans les mains des Mingos, Deerslayer reste seul défenseur des deux jeunes filles et du château, tâche bien difficile, dans laquelle son ami, le jeune chef Delaware, vient fort à propos l'aider. Ils réussissent à obtenir, moyennant rançon, la liberté des deux prisonniers. Puis, à leur tour, ils vont tenter une audacieuse surprise dans le camp ennemi, pour enlever la fiancée du Delaware, qui s'y trouve captive, et Deerslayer est pris par les Mingos. Il essaye vainement de fuir, et vainement aussi la belle Judith, dont sa bravoure et sa loyauté ont touché le cœur, vient essayer d'attendrir ses ennemis. Ceux-ci ne lâchent pas une pareille proie ; ils veulent venger sur lui tous les échecs qu'ils ont éprouvés. Alors se passe une de ces effroyables scènes de torture, par lesquelles les sauvages éprouvent la fermeté de leur victime, cherchant à vaincre sa force morale, à épuiser sa puissance musculaire, avant de lui porter le coup fatal. Deerslayer déploie un sang-froid et un courage dignes d'un vieux guerrier indien ; mais, heureusement pour lui, un détachement anglais survient au

milieu de cette lugubre tragédie; ses liens sont brisés et il est rendu à la vie, tandis que les Mingos, cernés de toutes parts, payent cruellement leur triomphe passager. Tom Hutter ayant été tué dans son château par les sauvages, et sa fille Hetty frappée d'une balle dans la mêlée, Judith se trouve complétement seule. Hurry lui propose bien de devenir sa compagne, mais elle refuse; car elle lui préfère l'honnête et simple Deerslayer : malheureusement, celui-ci n'éprouve aucun sentiment pour elle; il n'aime que la forêt, sa solitude et ses périls; en sorte que la pauvre fille est obligée d'accepter la protection d'un officier anglais, qui l'emmène avec lui. Telle est la donnée de ce roman, dont les nombreux détails, pleins d'attraits, échappent à l'analyse. L'auteur peint avec beaucoup de talent cette nature vigoureuse et puissante, à laquelle il a déjà emprunté tant de merveilleux tableaux. La curiosité du lecteur est constamment excitée par de nouveaux incidents. Quoique le théâtre soit bien restreint, l'action peu compliquée et les acteurs très-peu nombreux, l'intérêt se soutient, sans relâche, d'un bout à l'autre. La conclusion seulement nous paraît peu satisfaisante, et le sort de la belle Judith inspire un sentiment pénible. Ici, comme dans plusieurs de ses autres productions, l'auteur laisse percer une certaine disposition à la misanthropie, qui jette de la tristesse sur son récit. Il semble chercher à montrer l'humanité sous le jour le moins favorable et à prouver que civilisation et corruption sont synonymes à ses yeux. C'est un paradoxe aujourd'hui bien vieux et bien usé

JOSEPH RUSHBROOK, par le capitaine Marryat, traduit par Defauconpret. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. — LE CHEVALIER DE CLERMONT, par Henri Monnier et Élie Berthet. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par Mme Louise Colet. Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.—WIELAND, ou la Voix mystérieuse, par Brockden Brown, trad. de l'anglais. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr., chez Coquebert, libraire, rue Jacob, 48.

Les romans du capitaine Marryat se distinguent, en général, par une grande variété d'incidents et d'aventures, qui témoigne de la richesse de son imagination. Il s'entend fort bien à réveiller la curiosité du lecteur, à soutenir l'intérêt; mais, abusant un peu trop de cette faculté, il néglige souvent la partie la plus essentielle de ses compositions, n'en trace pas le plan d'avance d'une manière bien ferme, et semble abandonner la marche de l'intrigue au hasard, livrant ses héros à tous les caprices de sa fantaisie, sans trop savoir lui-même ce qu'il en adviendra. Ce sont, s'il est permis d'employer cette expression, des espèces de romans à tiroirs, où l'imprévu joue

le rôle principal. C'est ainsi qu'il a exploité la vie aventureuse du marin, nous le montrant dans toutes les positions possibles, et faisant passer devant nos yeux une galerie de tableaux fort piquants, pleins d'esprit et de gaieté, mais où l'on ne trouve pas une seule conception dramatique, pas une œuvre assez complète pour offrir des chances certaines de durée. Le capitaine Marryat est un conteur habile et fécond; mais il n'a point encore su prendre place parmi les romanciers du premier ordre. Dans *Joseph Rushbrook*, nous retrouvons cette même facilité d'invention, cette même abondance de détails, ainsi que ce même défaut d'ensemble. L'auteur a quitté le monde maritime pour la terre ferme: sans doute le sujet commençait à s'épuiser, et peut-être aussi pense-t-il dérouter les imitateurs, dont la foule avide se jetait déjà sur ses traces. *Joseph Rushbrook* est un braconnier, ou plutôt le fils d'un braconnier qui suivait son père dans ses expéditions dangereuses. Celui-ci ayant tué un espion dont il se défiait, le petit Joseph prend sur lui la responsabilité de ce crime, et, pour sauver son père, quitte la chaumière qui l'a vu naître, s'enfuit loin de ses parents, et va chercher fortune à Londres. Le hasard lui fait rencontrer un militaire retraité, qui, séduit par son air intelligent et sa figure intéressante, le prend à son service. Alors se déroule une suite d'aventures dans lesquelles figurent de nombreux personnages dont les caractères sont tracés d'une façon très-originale et pleine de variété. Il serait impossible d'analyser convenablement les ressorts compliqués que l'auteur fait agir pour amener à bonne fin la destinée de son héros. Mais nos lecteurs n'en auront que plus de plaisir à lire ce roman, qui, s'il n'a pas un mérite très-supérieur, leur procurera du moins certainement quelques heures de distraction fort agréables.

— MM. H. Monnier et E. Berthet se sont unis pour faire un roman en commun, et, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire en pareil cas, cette alliance a produit une œuvre assez remarquable, dans laquelle on ne rencontre rien qui décèle le travail de deux plumes différentes. L'intrigue est bien conçue, habilement conduite, et l'on reconnaît dans les détails le talent observateur de M H. Monnier, qui sait si bien jeter du charme sur les scènes les plus indifférentes de la vie de tous les jours. L'action est fort simple, le théâtre peu vaste. Tout se passe dans l'enceinte d'un château, où se trouve réunie une société nombreuse, attirée par les charmes de la campagne et les plaisirs de la chasse. Le propriétaire est un vieux noble austère et misanthrope, qui fuit

le monde et se tient renfermé dans son appartement, tandis que sa femme, beaucoup plus jeune et grande amie du plaisir, cherche au contraire à s'entourer sans cesse de bruit, de fêtes et de nombreux convives. Les honneurs du château sont faits par le chevalier de Clermont, espèce d'intendant qui dirige toutes les parties organisées par Madame et tient la place du maître, dont il ne possède cependant ni la confiance, ni l'amitié. Parmi les habitués se trouve un jeune diplomate en herbe, qui fait la cour à la fille de la maison, tout en étant plutôt amoureux de son institutrice. Un rendez-vous donné par lui, dans le jardin du château, fait grand scandale. Le vieux seigneur, qui de sa fenêtre a surpris le coupable, entre dans une grande colère. Il intime à l'amoureux l'ordre de ne jamais reparaître dans son domaine, et, persuadé que l'institutrice seule a pu s'oublier au point de commettre une semblable imprudence, il la chasse sans vouloir écouter ses protestations. Alors se dévoile un grand mystère : le chevalier de Clermont est le père de l'institutrice, fruit d'une intrigue galante qu'il avait eue dans sa jeunesse avec la femme d'un général, tandis que le seigneur du château, trompé par des bruits calomnieux, l'avait soupçonné d'être l'amant de sa propre femme. Il prend donc la défense de sa fille, injustement accusée, car ce n'était pas elle qui avait été au fatal rendez-vous; mais, connaissant la rigoureuse sévérité du vieux noble, tenant d'ailleurs à ménager l'honneur de cette famille qu'il respecte et qu'il aime, il met fin aux suppositions par le mariage des deux inculpés, et obtient le pardon de la vraie coupable au lit de mort de son inflexible père. Ce récit est semé d'incidents fort bien ménagés, qui en font une lecture pleine d'attraits.

— Mme Louise Colet prétend nous raconter la jeunesse de Mirabeau; mais son récit nous semble fort apocryphe, et c'est pourquoi, jusqu'à plus ample informé, nous le rangeons parmi les œuvres de pure imagination. Elle nous dit bien avoir puisé ses documents dans les souvenirs d'une personne qui a connu d'une manière assez intime la famille du grand orateur. Cependant, comme elle est en complet désaccord avec tous les biographes qui nous ont jusqu'à présent rapporté les circonstances de sa vie, il est bien permis de trouver son autorité quelque peu suspecte. Selon elle, Mirabeau n'aurait eu dans sa jeunesse presque aucun tort à se reprocher. Non-seulement son père, mais encore sa femme et tous les parents de sa femme se seraient acharnés à le poursuivre sans relâche. Elle en fait une victime innocente et persécutée, absolument semblable au héros de certains

drames plus ou moins modernes. En vérité, c'est être par trop indulgente, et, en admettant même qu'on ait exagéré le caractère passionné, les vices et les emportements de Mirabeau, Mme Colet tombe dans l'excès contraire. La partialité la moins déguisée dirige sa plume, et l'on serait tenté de croire que, si elle eût vécu de son temps, elle aurait volontiers donné sa main au fils de l'*ami des hommes*. A l'entendre, sous l'influence d'une femme aimante et dévouée, ce caractère indomptable serait devenu doux comme un agneau. Ceci prouve que Mme Colet se fait une haute idée du pouvoir de l'amour et de l'empire de son sexe; mais nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il est fort heureux pour elle de n'avoir pas été appelée à en faire l'expérience. Son plaidoyer ne manque du reste ni d'habileté, ni de talent.

— Brockden Brown est un romancier américain, qui jouit au delà de l'Océan d'une brillante renommée, quoiqu'il soit à peine connu sur le continent. C'est un homme d'imagination, dont les écrits portent l'empreinte d'un esprit exalté, d'un caractère un peu bizarre et assez exceptionnel. Elevé dans la solitude des forêts américaines, sur les confins de la vie sauvage, au milieu de la famille de l'un de ces colons aventureux qui vont en avant frayer la route à la civilisation, dont ils semblent cependant fuir le contact, il eut de bonne heure l'esprit frappé des images sévères et majestueuses qui l'entouraient; une religiosité mystique se développa en lui dès son enfance, et l'on put croire d'abord que le fanatisme dominerait sa destinée. Lorsque vint l'âge de songer à prendre une profession, et que la nécessité d'étudier fit succéder la vie du collége à l'existence contemplative qu'il avait menée jusque-là, ces impressions furent remplacées par d'autres; mais elles ne s'effacèrent pas complétement et il en conserva toujours le cachet original. Cependant l'expérience du monde lui montra ce qu'il y avait de dangereux dans cette tendance; aussi chercha-t-il à la combattre, et c'est le but de la plupart de ses ouvrages. Le roman que nous annonçons ici est à la fois celui qui commença sa renommée et qui obtint le plus grand succès : il y attaque directement le fanatisme, s'appliquant à faire ressortir, de la manière la plus terrible, les excès dans lesquels il peut jeter l'honnête homme, le père de famille vertueux et paisible. Wieland, son héros, est insensiblement entraîné par les hallucinations d'un esprit exalté jusqu'à devenir le meurtrier de sa femme et de ses enfants, pour obéir à des ordres que, dans sa démence, il croit avoir reçus de Dieu lui-même. C'est une peinture hardie, qui vous glace d'épouvante, et dont

cependant on ne peut détourner ses yeux, tant il y a de naturel et de simplicité dans les détails, dans la marche de cette action, qui commence au sein de la paix et du bonheur, et se termine par un dénoûment si horrible. L'auteur possède un singulier talent pour exciter les émotions les plus violentes, pour éveiller le sentiment de la terreur sans avoir recours à aucun moyen extraordinaire. Les moindres ressources, une porte qui se ferme, un livre qui tombe, quelqu'un de ces bruits vagues auxquels la solitude et l'obscurité donnent une signification mystérieuse, lui suffisent pour produire des effets analogues, si ce n'est même supérieurs, à ceux des romans fantastiques d'Anne Radcliffe ou de Lewis. Il se soucie peu de créer des intrigues compliquées, d'accumuler les personnages et les incidents pour soutenir l'intérêt; il néglige même parfois l'ensemble de son œuvre : mais il semble concentrer toutes ses facultés dans la conception de quelques scènes par lesquelles il s'empare de l'imagination du lecteur et l'impressionne vivement. Si vous les lisez le soir, seul, au coin de votre feu, à la lueur vacillante de votre bougie, je vous garantis que vous serez tenté de tirer le verrou de votre porte et de regarder sous votre lit avant de vous coucher.

MÉMOIRES de Marie Capelle, veuve Laffarge, écrits par elle-même. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

S'il vous reste quelque doute sur la culpabilité de cette femme dont le procès a retenti naguère d'un bout de l'Europe à l'autre, lisez ces *Mémoires*, et je vous réponds que vous serez bientôt tout à fait convaincus. Voyez-vous cette soi-disant victime des plus atroces machinations, qui, sous le poids d'une détention à vie, trouve assez de calme pour tailler sa plume et polir ses phrases, porte un cœur assez léger pour retracer les souvenirs de sa jeunesse sous les couleurs les plus gracieuses, est assez maîtresse d'elle-même pour manier avec aisance la plaisanterie, et peut nous raconter toute sa vie dans ses plus minutieux détails, sans qu'une seule page soit baignée de ses larmes, sans que jamais l'accent de l'indignation, le cri du désespoir se fassent jour au milieu de son élégant verbiage. Ce qu'elle nous dit de sa jeunesse, de son penchant à se lancer pour le compte des autres ou d'elle-même dans des intrigues fort peu édifiantes, des diverses tentatives faites pour la marier, enfin de la précipitation avec laquelle fut conclu son mariage, dès qu'on eut

trouvé un homme qui voulut bien la prendre, tout cela n'est guère en sa faveur, et prouve seulement que, soit mauvaise éducation, soit par suite d'inclinations naturelles mal combattues, la jeune Marie Capelle inspirait de graves inquiétudes et qu'on voulait à tout prix se débarrasser d'une surveillance aussi pénible. C'est ce qui explique comment on accepta sans difficulté les assertions fort suspectes de M. Laffarge sur sa fortune et l'état de ses affaires. On espérait d'ailleurs sans doute que Marie Capelle, transportée sur un autre théâtre, romprait avec ses habitudes et ne se trouverait plus exposée aux tentations dangereuses du monde brillant dans lequel elle avait vécu jusque-là. Mais la jeune femme ne prit pas si bien son parti des déceptions qui l'accueillirent dès son entrée dans la maison conjugale. On trouve dans ses Mémoires l'expression bien franche du dépit qu'elle éprouva. La colère ne cherche pas à se déguiser, et l'on voit quel profond ressentiment, se glissant dans son cœur, put dès lors faire naître chez elle le désir de la vengeance. Il y a de la maladresse sans doute dans ces aveux qu'on ne lui demandait plus, et ce n'est certes pas le moyen d'éveiller les sympathies du public. Mais, que voulez-vous, la malheureuse a vu combien l'intérêt s'attachait à ces héros de roman qui étalent au grand jour toutes les turpitudes de leur âme, se posant en victimes de l'égoïsme social, et, comme il ne lui reste plus d'autre recours contre le jugement définitif dont elle est frappée, elle se raccroche à cette dernière branche de salut pour n'être pas tout à fait oubliée dans la prison qui doit lui servir de tombeau. Voyant les succès que d'autres femmes ont obtenus en s'abandonnant à tous les écarts de leur imagination désordonnée, elle a pu croire que la réalité produirait bien plus d'effet encore, et qu'une Lélia vivante trouverait pour le moins autant d'adorateurs passionnés que son idéal imaginaire. C'est un fruit bien digne en vérité des tendances de notre littérature moderne. Il vient confirmer, plus encore que nous ne le pensions, tout ce que nous en avions dit depuis longtemps. Il prouve que nos craintes n'étaient pas exagérées, et qu'on ne revêt jamais impunément un mauvais principe des charmes du style et de l'imagination.

Mais ce fait renferme quelque chose de beaucoup plus grave. Que devient la justice s'il est permis à un condamné, mort civilement, de communiquer avec le monde, de protester hautement contre sa condamnation? On objectera sans doute la liberté de la presse. C'est un droit dont nous ne prétendons pas affaiblir les garanties; mais la mort civile n'efface-t-elle pas tous les droits, et où en serons-nous si du

fond des prisons la voix du criminel peut se faire entendre, jeter le trouble dans les esprits, confondre insolemment les idées du juste et de l'injuste, ébranler les bases de l'édifice social en se revêtant aux yeux de tous du manteau de l'innocence? C'est là, selon nous, une question de la plus haute importance, qui mérite de fixer l'attention de tous ceux auxquels sont confiées la garde et l'exécution des lois. Il faut croire qu'un pareil scandale ne se renouvellera plus; car si les arrêts de la justice devaient perdre ainsi tout le respect qui fait leur force, quel digue vous resterait-il à opposer au torrent de la dissolution sociale?

BEAUTÉS de la littérature française, ou leçons et modèles de littérature, extraits des auteurs modernes, par Guyet de Fernex; précédés d'un coup d'œil sur chaque genre dont il est traité dans ce recueil. *Prose*. Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins. 1 gros vol. in-12, 4 fr.

L'éditeur de ce recueil n'a pas cru devoir, comme la plupart de ses devanciers, se borner à prendre ses extraits dans les écrivains du premier ordre et à reproduire ainsi les mêmes fragments qu'on trouve déjà dans tous les ouvrages du genre de celui-ci. Jugeant convenable de varier davantage les exemples et de fournir ainsi les éléments d'une comparaison féconde, il emprunte aux auteurs de tout genre les morceaux qui lui paraissent remarquables, non-seulement par le mérite du style, mais aussi par l'originalité de la pensée. Il ne se montre peut-être pas toujours assez sévère sur la première de ces deux conditions; mais, grâce à la seconde, la lecture de son volume offre beaucoup d'attrait. Les considérations générales et les définitions de chaque genre, qui font le sujet de l'introduction, sont écrites avec goût et clarté; on regrettera seulement qu'elles ne soient pas un peu plus développées et que l'auteur n'y ait pas joint quelques notions sur l'histoire de la littérature.

PETIT DICTIONNAIRE portatif de Napoléon Landais; 4e édit. Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins, 1 vol. in-32, 2 fr.

Le succès de ce petit dictionnaire est la meilleure recommandation qu'il puisse avoir; mais il ne nous surprend pas. Indépendamment du mérite que présente le travail de M. N. Landais et que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler, le format portatif de ce joli volume et la mé-

diocrité de la plupart des abrégés de ce genre qu'on possédait jusqu'ici suffisent amplement pour l'expliquer; c'est un *vade-mecum* fort commode qu'on peut mettre dans sa poche afin de le trouver sous sa main toutes les fois qu'on a besoin de le consulter. Il est aussi complet que possible, car il renferme tous les mots du dernier dictionnaire de l'Académie, et trois mille de plus. On y trouve les termes techniques les plus usuels, et une foule d'expressions qui, non encore consacrées par l'Académie, ont cependant déjà reçu de l'usage leur brevet de nationalité. Les explications sont courtes, mais claires et précises; la prononciation y est indiquée toutes les fois qu'elle est irrégulière ou douteuse. Enfin son prix est aussi modique qu'on peut le désirer, car 575 pages pour 2 fr., cela ne fait pas un demi-centime la page, et chacune d'elles renferme au moins 76 mots avec leur signification.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde; par le baron Barchou de Penhoën. Paris. 6 vol. in-8, 45 fr.

La conquête de l'Inde est à la fois le plus glorieux trophée de la puissance anglaise et l'une des plus éclatantes preuves de la supériorité de la civilisation européenne. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui de ces despotes orgueilleux de l'Orient, obligés de courber l'un après l'autre la tête sous le joug d'une île située à l'autre bout du monde et dont le nom leur était à peine connu. Leurs immenses trésors, leurs armées innombrables, leur longue expérience dans les ruses d'une politique raffinée, n'ont pu que retarder plus ou moins longtemps leur ruine; mais enfin toutes ces ressources derrière lesquelles ils se croyaient invincibles se sont évanouies devant la persévérance habile et le courage intelligent d'un peuple qui sait ménager ses forces et utiliser ses conquêtes. Rien n'est plus intéressant que cette longue lutte dans laquelle le génie anglais se déploie sous son jour le plus brillant. Elle était bien digne d'attirer l'attention de l'historien, et l'on comprend que M. Barchou de Penhoën n'ait pas reculé devant les difficultés d'une semblable tâche. Il ne pouvait choisir un sujet plus propre à captiver ses lecteurs, plus riche en contrastes piquants, en détails curieux, en résultats importants pour l'avenir du monde : aussi son livre offre-t-il un grand attrait. On y trouve le récit très-circonstancié de toutes les vicissitudes diverses de la compagnie des Indes, depuis ses commencements obscurs et incertains jusqu'à l'apogée de

sa domination souveraine. On y voit les obstacles de tout genre qui s'accumulaient sans cesse sur sa route, les efforts continuels qu'elle devait faire pour les combattre, la constance inébranlable qui seule pût la conduire au succès : c'est une arène dans laquelle ont combattu de nombreux héros dont les noms méritent d'être signalés à l'admiration publique. De part et d'autre il y eut de grands caractères, des traits de courage et des talents supérieurs. M. Barchou de Penhoën, faisant abstraction de toute prévention nationale, leur rend hommage en historien impartial et fidèle. En général il raconte plus qu'il ne juge; il s'attache surtout à faire bien connaître le caractère particulier de chacun des deux partis, il nous introduit dans le sein des conseils, déroule devant nos yeux la marche des négociations et nous rend témoins de tous les incidents les plus significatifs de la lutte. Cette longue suite de combats, d'assauts, de massacres, de victoires et de défaites est entremêlée de descriptions originales, de détails curieux sur les mœurs et les usages du pays, qui en rompent agréablement la monotonie. On y rencontre une foule de données précieuses et des vues en général dégagées de tout sentiment de rivalité, de tout préjugé étroit sur les tendances et les allures de la politique anglaise. Nous regrettons que la forme de ce travail et les bornes de notre journal ne nous permettent pas d'en présenter une analyse étendue qui en ferait mieux apprécier l'importance; mais nous engageons nos lecteurs à se procurer cette histoire qui leur fournira les moyens de suivre avec plus d'intérêt, avec une intelligence plus complète des antécédents, la nouvelle période que les événements actuels du Caboul et de la Chine semblent ouvrir à la puissance anglaise dans l'Orient. Le style de l'auteur est, du reste, simple, correct, exempt de recherche et de prétention ; peut-être seulement serait-il à désirer qu'il eût un peu plus de mouvement et de vigueur.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

COMMENTAIRE sur l'Epître de l'apôtre Paul aux Philippiens, accompagné de recherches sur l'Eglise de Philippes et sur les dispositions qui favorisaient, chez les populations païennes d'Europe, l'accès de la prédication apostolique ; par A. Rilliet.

La publication d'un tel ouvrage dans notre langue est une nouveauté qui mérite d'être signalée. Le protestantisme fran-

çais, si fécond en travaux d'érudition sacrée au milieu des crises et des orages de la réformation, l'a été beaucoup moins dans les temps plus tranquilles qui ont succédé à cette glorieuse époque. La stérilité de l'exégèse biblique dans les églises fondées par Farel et Calvin ferait croire que l'intelligence des livres saints n'est pas soumise, comme toutes les connaissances de l'homme, à la loi universelle du mouvement et de la perfectibilité. Le livre que nous annonçons vient rompre ce silence d'une manière d'autant plus remarquable, que l'exégèse s'y montre telle qu'elle existe dans les pays où elle est florissante. Toutes les sciences dont elle se compose ont fait des progrès considérables. La grammaire et la lexicologie, placées, pour ainsi dire, au seuil de l'interprétation biblique, ont approfondi leurs recherches et déterminé, à force de rapprochements et d'observations de tout genre, le sens des mots et des phrases de la langue du Nouveau Testament: ce dialecte a ses grammaires spéciales, ses dictionnaires, où sont notées toutes les différences qui l'éloignent du grec classique. La nécessité de confronter avec le texte les anciennes versions, celle des Syriens, par exemple, étend bien davantage encore les secours que l'exégèse attend de la linguistique. D'un autre côté, l'histoire des événements, celle des croyances et des idées, cette science qui reconstruit un siècle et qui replace un écrit dans les circonstances qui l'ont vu naître et qui servent à l'expliquer, n'a cessé depuis un demi-siècle d'accumuler d'immenses matériaux. Rien de tout cela n'est superflu, lorsqu'il s'agit d'abréger de plus en plus la distance qui nous sépare de la génération qui entendit la première prêcher l'Evangile. Mais, avec toutes ces ressources, l'interprétation manque son but si elle ne joint à une judicieuse sagacité dans leur emploi un principe de foi et de vénération pour la parole divine: le règne, jadis presque exclusif, d'une exégèse facilement profane n'appartient plus qu'à une école: les théologiens les plus estimés et les plus indépendants sont revenus à l'exégèse pieuse et croyante de la réformation; ils reconnaissent que le sentiment de la vérité évangélique est un sentiment essentiel du talent de l'exégète; la bonne logique ne le demande pas moins que l'intérêt religieux.

Toutes les ressources dont nous venons de parler, tous les principes qui doivent en diriger l'emploi se retrouvent dans l'ouvrage de M Rilliet; l'exégèse s'y montre armée de toutes pièces. Il fait connaître, à l'entrée de sa préface, le sentiment de modestie qui lui a fait choisir l'épître aux Philippiens: cette épître est d'ailleurs en elle-même une des parties les plus intéressantes du Nouveau Testament. On sait que Philippes, en Macédoine, est la première ville d'Europe où fut

prêché l'Évangile ; on sait encore que l'Apôtre des Gentils entretint avec cette Église les rapports d'une affection intime : cette lettre, écrite dans les prisons de Rome ou dans celles de Césarée, car la question est indécise, offre pour la biographie de l'apôtre des matériaux essentiels.

Dans une introduction qui précède le commentaire, l'auteur approfondit l'histoire de la prédication de Paul à Philippes, et s'attache particulièrement aux circonstances qui préparaient les peuples de l'Occident à recevoir l'Evangile ; il démontre que, tout en étant une œuvre surnaturelle, l'établissement du christianisme s'est trouvé en harmonie avec certaines tendances des peuples païens, que des germes imparfaits de vérité, conservés dans leurs esprits, y ont facilité l'introduction de la vérité souveraine. Il tire les preuves de cette thèse intéressante, 1° de la méthode dont l'apôtre faisait usage dans la conversion des Gentils ; 2° de l'état religieux de l'antiquité païenne, état dont les différents traits se trouvent épars dans les écrivains classiques : ces traits sont signalés avec beaucoup d'érudition et rapprochés de manière à répandre un fort beau jour sur une question d'un vif intérêt. Les citations les plus nombreuses sont tirées des poëtes, plus rapprochés du peuple que les philosophes, et servent à constater chez les Anciens, à côté de toutes leurs superstitions, les traces d'autres croyances plus saines, telles que l'existence d'un Dieu unique et souverain, sa souveraineté morale sur la conscience de l'homme, et même l'idée d'un salut, l'emploi de cette expression dans un sens assez voisin de la délivrance morale annoncée par les hérauts de la Bonne Nouvelle. Cette dissertation est propre à donner une haute idée des connaissances littéraires et de la portée philosophique de son auteur.

Le commentaire respire le même esprit d'orthodoxie large et éclairée ; cherchant avant tout dans chaque ligne de l'apôtre l'intuition de sa vie intime, l'interprète saisit les idées de saint Paul d'une manière qui n'a rien de sec et de dogmatique. Les détails philologiques, toujours subordonnés à l'analyse raisonnée du texte, tiennent un milieu convenable entre la surabondance et la stérilité. Je ne crains pas de le répéter : c'est une chose nouvelle dans notre littérature religieuse qu'une pareille application des principes de l'herméneutique sacrée. Pour sentir toute l'importance de ce beau travail dont nous regrettons de ne donner qu'une idée bien incomplète, il suffit de connaître le prix infini de tout ce qui tend à faire mieux connaître et, par conséquent, mieux apprécier, mieux aimer la révélation chrétienne. La critique sacrée et l'herméneutique étaient, il y a quelques années,

et sont encore, pour beaucoup de gens, l'objet d'une vive méfiance; les montrer sous leurs véritables traits, comme l'auteur de l'Introduction au Nouveau Testament, le professeur Cellérier, l'a fait pour la première de ces deux sciences, et comme M. Rilliet l'a fait pour la seconde, c'est rendre service au christianisme non moins qu'à la science.

A^d Ch^s, prof^r.

DE L'AFFAIBLISSEMENT DES IDÉES et des études morales; par M. Matter. Paris. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

L'affaiblissement des idées et des études morales est un fait qui frappe tous les esprits sérieux; mais on semble, en général, redouter d'en sonder toute l'étendue, d'en approfondir les causes et les résultats. M. Matter, convaincu de la nécessité de combattre cette coupable indifférence, cette paresse qui laisse grandir le mal et le rend toujours plus difficile à extirper, entreprend avec courage d'exposer l'état réel de cet affaiblissement et de chercher les remèdes les plus efficaces à lui opposer. Son existence lui paraît incontestable, mais il repousse l'exagération de ceux qui prétendent y voir une conséquence inévitable de la marche de l'esprit humain, montre le danger de cette espèce de fatalisme aveugle, et s'efforce de présenter les choses sous leur véritable aspect. Sans doute les tendances de l'époque sont peu favorables au progrès des idées morales, l'industrialisme domine les esprits et les détourne des études philosophiques; mais cette influence doit être elle-même rangée parmi les résultats plutôt que parmi les causes, et pour retrouver celles-ci, nous sommes obligés de remonter plus haut, d'interroger les faits antérieurs qui ont agi sur ces tendances dont le danger nous frappe. Chaque siècle est plus ou moins la conséquence de ceux qui l'ont immédiatement précédé, et le nôtre, succédant à une période de révolution violente, ne saurait encore prétendre à répudier l'héritage qu'elle lui a légué. C'est dans la philosophie du XVIIIe siècle que se trouve le germe du mal; on ne peut le nier, quelque admiration qu'on éprouve pour les grandes vérités qu'elle a proclamées, pour les conquêtes précieuses qu'on lui doit. Ses intentions ne furent pas mauvaises sans doute, mais tout occupée de déblayer la route, de détruire les obstacles qui l'encombraient, elle ne mesura pas toujours la portée de ses coups, et son ardeur l'entraîna souvent bien au delà du but. Ses impitoyables railleries jetèrent le discrédit sur toutes les études qui tenaient,

de près ou de loin, au sentiment religieux ; puis le bouleversement révolutionnaire vint arrêter les travaux spéculatifs de la théorie pour y substituer les tentatives de la pratique, porter le trouble dans les esprits et brusquement interrompre les méditations des penseurs. Lorsqu'une main de fer eut rétabli l'ordre, la réaction s'opéra d'abord contre les idéologues, qui furent accusés de tout le mal, et pour guérir les plaies de la licence morale, on prétendit n'avoir recours qu'à la force matérielle. L'effort fut impuissant comme il devait l'être ; il ne servit qu'à hâter le retour des principes dont l'abus avait soulevé toutes les intelligences éclairées. La restauration ramena l'intolérance religieuse, le fanatisme superstitieux et les idées de droit divin et de priviléges qu'on croyait à tout jamais bannies. Il fallut une nouvelle révolution pour rétablir un peu l'équilibre, et au milieu de ces oscillations successives dont nous ressentons encore l'ébranlement, c'est à peine si quelques tentatives ont pu se faire pour relever et ressaisir la direction morale du pays. On ne doit donc pas s'étonner si, jusqu'à présent, les résultats sont presque nuls et si le mal semble n'avoir point ralenti sa marche envahissante. Le peu qu'on a fait ne saurait encore porter ses fruits, et il reste surtout beaucoup à faire M Matter insiste avec force sur la nécessité de rétablir l'harmonie entre la science et la religion, en fondant leur nouvelle alliance sur des bases larges et solides qui n'aient rien à craindre des injures du temps. Il voudrait, pour cela, qu'on se préoccupât un peu moins des intérêts de l'Eglise et un peu plus de ceux de la théologie ; qu'on fournît à celle-ci les moyens de reprendre la haute place qui lui convient, le rôle important qu'elle doit jouer dans les études, la salutaire influence morale qu'elle pourrait exercer sur la marche de l'esprit humain. Mais il est bien évident que ce n'est pas dans de mesquins intérêts de sacristie, dans les intrigues ambitieuses du clergé, ni dans une vaine polémique de controverse que se trouve le secret de cette impulsion féconde. Il faut nécessairement abandonner les vieilles ornières, et, pour seconder le développement des institutions nouvelles, dans lesquelles est tout l'espoir de l'avenir, avoir recours à des principes nouveaux, dégagés de toute vue étroite, de toute tendance exclusive.

Le livre de M. Matter renferme, à ce sujet, des considérations fort intéressantes. Il ne se pose pas en réformateur téméraire ; il ne prétend pas nous offrir une théorie sociale armée de toutes pièces, ni reconstruire la société de fond en comble, comme d'autres l'ont fait, sans s'inquiéter si l'homme, tel que nous le connaissons, y pourra trouver place. C'est un penseur qui se renferme dans les limites du

possible, prend ses matériaux dans le monde réel, et, laissant de côté les rèves de l'imagination, demande à la raison seule les remèdes propres à combattre l'affaiblissement des idées et des études morales. Nos superbes utopistes modernes pourront bien regarder avec dédain ses utiles recherches; mais ce ne sera, sans doute, qu'une recommandation de plus aux yeux de la partie saine du public, qui veut quelque chose de plus positif que de la poésie en fait de réforme sociale.

Pythagore, ou précis de philosophie ancienne et moderne dans ses rapports avec les métamorphoses de la nature, ou la métempsycose, par M. Duguet. Paris. In-8.

La doctrine de Pythagore fut-elle un de ces faux systèmes enfantés par les croyances superstitieuses de l'ancien monde, ou bien doit-on y voir les mystères d'une profonde philosophie qui par l'étude de la nature et les efforts de la méditation était parvenue à soulever un coin du voile sous lequel se cache l'éternelle vérité? Ces deux opinions ont trouvé des partisans, mais M. Duguet se prononce pour la seconde. Dans un aperçu brillant, plein de vues ingénieuses et empreint d'une forte érudition, il expose les idées de Pythagore sur la métempsycose, dans laquelle il ne voit qu'un symbole philosophique de la double nature de l'homme, de l'immortalité du principe spirituel et des métamorphoses continuelles de la matière. Pythagore est à ses yeux un philosophe de la trempe de Platon et de Socrate; comme eux il sut s'élever, par la puissance de son génie, au-dessus des erreurs du polythéisme; comme le dernier, il paya de sa vie le tort d'éblouir son siècle par une lumière trop vive encore pour qu'il pût en supporter l'éclat. M. Duguet s'attache surtout à montrer comment les progrès récents des sciences sont venus confirmer les prévisions en quelque sorte inspirées du grand homme, donner un sens profond à ce qu'on avait jusque-là regardé seulement comme les rêves d'une imagination déréglée. Son travail paraîtra peut-être rédigé sous l'empire d'un enthousiasme un peu trop vif; mais cela lui donne un caractère d'originalité qui n'est pas sans charme, et l'on ne saurait qu'approuver le spiritualisme élevé qui domine ses tendances. C'est avec plaisir, d'ailleurs, qu'on voit se multiplier ces recherches sérieuses, ces études vraiment philosophiques dans lesquelles se trouvent selon nous le salut des lettres, le meilleur gage de leur prochaine renaissance et la plus sûre garantie d'ordre et de moralité pour l'avenir du monde.

RECLAMATIONS du sens commun. Genève. In-8.

L'auteur de cet opuscule définit le sens commun, *cette conscience intime de la vérité possible que nous tenons de l'expérience.* Il paraît donc admettre une vérité possible et une vérité impossible. J'avais cru jusqu'ici qu'il ne pouvait y avoir qu'une espèce de vérité, et je ne me serais guère imaginé qu'on pût la supposer autrement que possible : c'était là du moins ce que me semblait indiquer le bon sens; mais le sens commun n'est pas du même avis, et je sais bien qu'ils sont rarement d'accord ensemble. L'un ne marche qu'appuyé sur l'analyse et la synthèse, l'autre est tout simplement un empirique qui ne s'en rapporte qu'à l'expérience, au fait matériel, et se trouve très-satisfait lorsqu'il parvient à voir clairement le bout de son nez à l'œil nu. Cependant, si le sens commun est la conscience intime de la vérité possible, comment se fait-il qu'au dire même de l'auteur, le sophisme et la déraison dominent toujours dans le monde? Il serait bien étrange qu'on se donnât tant de peine pour chercher la vérité dans les profondeurs de l'étude et de la science, tandis qu'on n'aurait qu'à se baisser pour la ramasser sur la route commune que suivent les simples et les ignorants. Pourquoi donc vous-même, monsieur l'écrivain, ne vous êtes-vous pas contenté de cette conscience intime et avez-vous été demander des secours à la philosophie, à l'économie politique, à la théologie pour défendre votre thèse? Car, quoique je ne vous connaisse point, je vois bien, à votre langage scientifique, à votre érudition, à vos allures savantes, que pour vous le sens commun n'est qu'un masque sous lequel se cache votre individualité. Où est votre mandat pour parler au nom de la communauté? Je cherche en vain dans votre style le cachet du langage populaire; je n'y trouve qu'une réfutation assez peu claire et fort incomplète de ce que vous appelez les erreurs des économistes, les assertions dénuées de preuves des philosophes. Vous attaquez, quelquefois avec talent, quelquefois à l'étourdie, les systèmes de vos adversaires; mais vous concluez rarement, et vous gardez sous le boisseau cette vérité possible que vous tenez de l'expérience, de crainte sans doute que son éclat ne blesse nos yeux. C'est une mauvaise chicane, permettez-moi de le dire, que vous intentez au bon sens, au nom du sens commun, mais à laquelle celui-ci reste tout à fait étranger, car vos arguments sont tous pris en dehors de sa sphère. Puis vous concluez en disant qu'il faut s'occuper d'éclairer les hommes plutôt que d'organiser la société et de changer les lois; que l'accomplis-

sement du devoir est plus propre à contribuer au bien public que tous les systèmes de sciences sociales et les traités d'économie politique. Alors à quoi bon vous escrimer durant cent deux pages contre ces systèmes et sur ces traités? Vous conviendrez que ce n'est pas là précisément du sens commun. Prêchez le devoir, éclairez les hommes suivant vos convictions personnelles, et laissez les autres en faire autant, chacun selon ses moyens et dans sa sphère spéciale. Il y a plus d'une voie pour arriver à la vérité; tous les esprits ne sont pas fondus dans un même moule, et si vous voulez favoriser la diffusion des lumières, ne jetez pas le soupçon et le dédain sur les efforts de ceux qui n'ont d'autre tort que de ne pas s'accorder avec vous sur tous les points. D'ailleurs il y a de fort bonnes choses dans vos réclamations, je le reconnais avec plaisir, quoique je ne partage pas toutes vos opinions. Vos critiques sont habilement présentées; il en est plus d'une qui frappe très-juste, et votre écrit est de ceux dont on recommande volontiers la lecture, tout en regrettant que vous ayez jugé à propos de lui donner une forme qui semble consacrer l'insurrection du sens commun contre la science.

L'ÉDUCATION ET LA DÉMOCRATIE en Suisse; par le Dr J. Niederer, trad. de l'allemand. Vevey, chez Alex. Michod; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp. In-8.

Le canton d'Appenzel, Rhodes extérieures, s'occupant de préparer une nouvelle loi sur l'instruction publique, le docteur J. Niederer a jugé le moment opportun pour adresser à ses concitoyens un écrit dans lequel il expose ses vues à ce sujet. Elève et continuateur du célèbre Pestalozzi, ses études pédagogiques et sa longue expérience dans la carrière de l'enseignement donnent à sa voix le droit de se faire écouter. Il parle d'ailleurs avec l'entraînement de la conviction, avec l'enthousiasme chaleureux d'un homme plein de confiance dans l'action bienfaisante des principes qu'il proclame sur l'avenir de la société. Ses conseils s'adressent, il est vrai, surtout au peuple d'Appenzel, et sont calculés d'après les besoins d'un petit état démocratique; mais on y trouve des vues élevées, des principes sains et féconds qui peuvent également s'appliquer en partie à d'autres circonstances. Il insiste fortement sur la nécessité de donner à l'éducation une direction conforme au but que l'on veut atteindre, c'est-à-dire de lui imprimer des tendances propres à faire des citoyens dévoués, capables de bien comprendre et de bien

remplir les devoirs que leur impose la constitution de leur pays. Voyant dans la démocratie pure la forme de gouvernement la meilleure et la plus rationnelle, il la croit aussi la plus favorable au développement de l'instruction publique, et s'attache à prouver aux Appenzellois combien est importante la tâche qu'ils entreprennent, puisqu'ils sont placés dans les circonstances les meilleures pour donner au monde l'exemple de ce que peut produire l'élément démocratique largement appliqué dans la vie morale et intellectuelle d'un peuple. Envisageant tour à tour les divers éléments de force et de liberté que renferme son canton, il présente un tableau très-intéressant des institutions en général si peu connues, qui régissent cette petite peuplade, l'une des plus intelligentes de la Suisse. Son style, un peu déclamatoire et parfois obscurci par les nuages de la philosophie allemande, semblera peut-être planer dans des régions trop élevées et perdre de vue le caractère simple, les mœurs rustiques du peuple auquel il s'adresse. Mais ces idées, quelque grandes qu'elles soient, sont plus populaires en Suisse que partout ailleurs, et le sentiment religieux sur lequel elles s'appuient leur assure une salutaire influence par les vives sympathies qu'elles ne manqueront pas de réveiller dans le cœur de ses concitoyens.

ENSEIGNEMENT BUESSARD. *Mythologie* emblématique, historique, astronomique et littéraire; avec un cours usuel d'astronomie. Paris. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c., chez A. Hugot, rue de Seine-Saint-Germain, 59.

La méthode de M. Buessard pour l'enseignement de la mythologie paraît être assez ingénieuse; elle consiste à mettre devant les yeux de l'élève une série de gravures représentant les diverses divinités de la Fable, dont on lui explique à mesure les attributs et l'histoire: c'est un moyen d'éveiller l'attention et de mieux graver les faits dans la mémoire. L'auteur y a joint des éléments d'astronomie, science à laquelle se rattache plus d'une des allégories mythologiques, et un petit résumé de la littérature grecque dans lequel se trouvent de courtes notices sur les écrivains et sur leurs principaux ouvrages.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

PROGRÈS SOCIAL de l'Europe : pensées d'un enfant de la Grèce sur les événements de l'Orient. par Nicolaos-Stephanopoli de Comnène. Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage prend la défense des Grecs modernes contre toutes les critiques dont ils ont été souvent l'objet. Il se plaint amèrement de ce qu'après avoir d'abord secondé les efforts de la Grèce pour secouer le joug, l'enthousiasme faisant place à la défiance, on ait tout d'un coup cessé complétement de s'intéresser au sort de ce pays. Il prétend voir dans ce changement le résultat des intrigues diplomatiques par lesquelles on a fait avorter la révolution et trompé l'attente publique, aliéné les sympathies que l'affranchissement de la Grèce avait réveillées chez tous les peuples. A la place d'un gouvernement national indépendant et libre, on leur a imposé un roi étranger, mettant ainsi un obstacle invincible au développement de leurs institutions, à l'essor de leur nationalité. M. N. Stephanopoli ne semble pas croire qu'aucun reproche puisse être adressé, à cet égard, au peuple grec ; il le représente comme la victime des machinations de la Russie, dont il accuse le comte J. Capo-d'Istria d'avoir été l'agent principal ; son ouvrage est empreint, sous ce rapport, d'une teinte assez prononcée d'esprit de parti. La Grèce selon lui ne pouvait et ne peut encore avoir d'appui réel et salutaire que dans la France : c'est là qu'il voit la condition de son avenir indépendant et libre.

PRINCIPES GENERAUX de commerce, par M. Malpeyre aîné. Paris, 15, rue de Bussy. 1 vol. in-18, 75 c.

Ce petit volume, qui fait partie de la *Bibliothèque des sciences et des arts*, publiée par M. Ajasson de Grandsagne, renferme des notions générales sur le commerce, exposées avec beaucoup de clarté. L'auteur présente d'abord quelques idées théoriques ; il passe rapidement en revue les principes économiques, en ce qui concerne la richesse, la production, les instruments de l'industrie, l'échange, la monnaie,

la consommation, les divers genres d'industrie, les avances et le prêt à intérêt, les sociétés commerciales, les banques, puis les institutions créées dans l'intérêt du commerce, et les entraves qu'on lui suscite souvent sous prétexte de le protéger. Les idées les plus saines dirigent la plume de l'auteur, qui s'attache à combattre les préjugés de la routine et la désastreuse influence de l'intérêt particulier ; ensuite il aborde les opérations mêmes du commerce, qu'il range sous deux chefs : commerce intérieur et commerce extérieur. Il examine une à une les conditions nécessaires pour le faire prospérer, les causes diverses qui peuvent s'opposer à son succès. Il expose ses moyens de transport et de communication, entre dans d'intéressants détails à ce sujet, et donne des conseils pleins de sagesse sur la manière de diriger les entreprises commerciales, sur le choix des agents, sur les habitudes d'ordre, de prudence et d'économie que doit contracter le négociant, s'il veut recueillir les fruits de ses efforts. Les usages du commerce maritime font l'objet d'un commerce assez étendu. Enfin il termine par une note curieuse sur les villes hanséatiques et sur l'organisation qui faisait la prospérité de cette ligne puissante.

SCIENCES ET ARTS.

ARCHIVES DE L'ÉLECTRICITÉ, par M. A. de la Rive, professeur de physique à l'académie de Genève. *Genève*. N° 2. In-8. Prix de l'abonnement, 15 fr. par an.

Ce recueil, qui forme, comme on sait, le supplément de la Bibliothèque universelle de Genève, offre un puissant intérêt, soit par l'importance des mémoires qu'il renferme, soit par les noms des savants distingués qui prennent part à sa rédaction et s'empressent de seconder les généreux efforts de son fondateur. Là viennent se réunir en un faisceau lumineux toutes les recherches ingénieuses dont l'électricité est aujourd'hui l'objet, ainsi que les nombreuses découvertes qui se succèdent rapidement, sur cette nouvelle voie ouverte à l'investigation. L'étude de l'électricité paraît destinée à faire faire de grands progrès à la science, et l'on peut entrevoir déjà les immenses résultats que l'avenir réserve au zèle de ceux qui s'y livrent. En lui créant un organe spécial tel que ceux affectés depuis longtemps aux autres branches de la

physique et de la chimie, M. de la Rive aura contribué puissamment à favoriser son essor. Pour tenir nos lecteurs au courant des travaux que publiera ce recueil, et parmi lesquels il s'en trouvera peut-être qui exciteront plus particulièrement leur intérêt, nous continuerons à donner la table des matières de chaque livraison. Celle que nous annonçons ici renferme :

1° *Recherche sur la décomposition électro-chimique de l'eau, par M. Ed. Becquerel.* L'auteur, opérant sur de l'eau qui tient en dissolution du chlore, du brôme et de l'iode, essaye d'abord jusqu'à quel point l'affinité des substances dissoutes pour les éléments de l'eau peut faciliter la décomposition de celle-ci. Passant ensuite à l'étude des éponges d'or et de platine, employées successivement comme pôle positif ou négatif, il trouve un rapport constant entre les proportions des gaz oxygène et hydrogène absorbés par ces éponges à l'état naissant; ce rapport indique que l'hydrogène est sensiblement plus absorbé que l'oxygène.

2° *Quelques expériences faites avec la pile de Grove, par M. E. Melly.* Ces expériences ont pour but de montrer les avantages de l'appareil de Grove sur la pile ordinaire, et de prouver qu'on peut s'en construire un soi-même facilement et à peu de frais, qui produit des effets très-puissants. M. Mailly, employant un nouveau procédé pour la décomposition de l'alcool, de l'éther, des huiles, a obtenu des résultats fort curieux. Il est arrivé à produire, par une succession rapide d'étincelles, une décomposition chimique tout à fait différente de celle qui a lieu par l'effet d'un courant ordinaire.

3° *Sur l'action chimique du courant voltaïque, par M. Ch. Matteucci.*

4° *Note sur un phénomène présenté par la solution de nitrate d'argent décomposé par le courant, par le même.*

5° *De l'origine du pouvoir de la pile voltaïque, par M. Faraday.*

6° *Décomposition voltaïque des solutions aqueuses et alcooliques, par A. Connell.*

7° *De la distance explosive de la batterie électrique, par P. Riess.* C'est la distance à laquelle il faut placer deux conducteurs isolés qui communiquent avec les armures de la batterie, pour que la première décharge entre les deux électricités contraires puisse avoir lieu.

8° *Observations sur les effets électriques du gymnote, par C.-F. Schoenbein.* Dans ce mémoire, l'auteur décrit les expériences auxquelles il s'est livré sur un gymnote conservé vivant à Londres. C'est un sujet d'un intérêt très-vif et bien propre

à piquer la curiosité. Les résultats obtenus semblent indiquer que la puissance électrique de ce poisson possède les mêmes propriétés que celle qui provient d'autres sources, et agit d'une manière tout à fait identique.

9° *Sur l'analogie de l'électricité avec l'influence nerveuse, par M. Roberts.*

10° *Rapport sur le mémoire de MM. Zantedeschi et Favio, relatif aux courants électriques qui existent dans les animaux à sang chaud.*

11° *Phénomènes électriques qui accompagnent le dégagement de l'air condensé et de la vapeur comprimée, par M. G. Armstrong.*

12° *Notice sur quelques effets obtenus avec une puissante batterie à force constante, par J.-F. Daniell.*

13° *De la résistance qu'éprouvent les courants dans leur passage à travers les diaphragmes métalliques interposés dans les liquides conducteurs, par M. J. de la Rive.* Sous ce titre M. de la Rive ne fait qu'annoncer un mémoire de M. Poggendorff, accompagné de ses propres réflexions sur le même sujet, que leur étendue le force de renvoyer au prochain numéro.

HYGIÈNE des femmes nerveuses, ou conseils aux femmes pour les époques critiques de leur vie, par le docteur T.-C.-E. Auber. Paris. 1 gros vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le titre seul de cet ouvrage suffirait déjà pour lui faire présager un beau succès. Le nombre des femmes nerveuses a toujours été très-grand, et l'on sait combien, en général, elles se préoccupent volontiers de leur santé, combien elles sont avides de tout ce qui peut procurer un soulagement réel ou imaginaire aux maux sans nombre dont elles se croient accablées. M. Auber se montre d'ailleurs digne de toute leur confiance. Il débute par tracer un tableau vraiment déplorable de leur situation ; il les peint comme les victimes d'une sensibilité trop vive, d'une susceptibilité trop délicate et comme des martyres de ces brutales institutions que nous ne craignons pas de décorer du beau nom d'état social. Selon lui la vie de la femme nerveuse est une espèce d'enfer ou tout au moins de purgatoire anticipé, et les railleries par lesquelles on accueille trop souvent ses plaintes lui paraissent aussi cruelles qu'injustes. Bien des hommes prétendront sans doute que, dans ce cas, le purgatoire ou l'enfer est pour eux plutôt que pour elle ; mais M. Auber ne l'entend pas ainsi, et loin de les plaindre, il les accuse au contraire d'être

fréquemment la première cause de tout le mal par leur manque d'intelligence ou leur sotte incrédulité. Le portrait qu'il nous retrace de la femme nerveuse a beaucoup de rapport avec celui de la femme incomprise, ce type favori de nos romanciers modernes. « Elles sont pâles, défaites et languissantes; leur peau est sèche, froide ou brûlante; elles ont l'œil abattu ou hagard, timide ou caressant, le teint couvert, la physionomie langoureusement expressive et très-mobile. Il est rare qu'elles n'aient pas quelques tics particuliers; leur démarche est tantôt nonchalante, tantôt vive, heurtée ou précipitée; elles parlent de tout avec chaleur, avec enthousiasme et même avec une sorte d'exaltation qui tient chez elles à l'exagération du sentiment, ce qui leur donne par moment un air vraiment inspiré. . . . .

« Tous les genres d'émotions et de passions sont pour elles; les plus petites choses les impressionnent, les préoccupent ou les irritent; le moindre bruit, l'odeur la plus légère les impatiente ou les agace; elles pleurent ou elles rient sans motif; . . . . puis, ingénieuses à se créer des inquiétudes ou des chagrins, elles se bâtissent des cachots en Espagne, et elles meurent tous les jours un peu par la crainte de mourir une fois tout à fait, maudissant ainsi jusqu'au dernier moment une existence qui n'est plus pour elles qu'un état d'oscillation fatigante ou plutôt qu'un long frémissement douloureux et convulsif. »

N'est-ce pas là tout à fait le caractère des héroïnes de M. de Balzac, et ne dirait-on pas que le docteur a puisé ses observations dans le monde imaginaire du romancier? Quoi qu'il en soit, les femmes nerveuses lui sauront fort bon gré sans doute de sa sollicitude pour elles; d'ailleurs il ne leur donne que d'excellents conseils hygiéniques, sans aucune espèce de charlatanisme, et, nerveuses ou non, toutes ses lectrices pourront y puiser de sages directions pleines de sens et propres à leur épargner bien des malaises ou des infirmités. M. Auber les suit dans toutes les phases de leur vie, et, comme médecin, il ne craint pas d'aborder les détails les plus scabreux, mais il les traite, en général, de manière à ne point blesser les susceptibilités ni la décence, et ne s'y arrête que tout juste ce qu'il faut pour ne rien omettre d'essentiel. Cependant on trouvera peut-être qu'il prend trop souvent un ton léger et badin. On ne sait parfois s'il plaisante ou s'il parle sérieusement, et parmi les anecdotes qu'il raconte à l'appui de ses préceptes, il en est bon nombre qui semblent très-peu dignes de foi. Cela rend, il est vrai, son livre très-amusant à lire, mais inspire peu de confiance, et il pourra bien arriver que quelques femmes nerveuses soupçonneront

le spirituel docteur d'avoir voulu se moquer d'elles. Ce serait fâcheux, car nous sommes persuadés qu'en suivant exactement ses recettes, aussi simples qu'ingénieuses, elles verraient bientôt merveille.

FRAGMENTS d'une histoire de la terre, d'après la Bible, les traditions païennes et la géologie, par Fréd. de Rougemont. Neuchâtel. In-8, 3 fr.

Depuis que la géologie est venue jeter quelque jour sur l'histoire de la terre et ouvrir un champ vaste et neuf aux hypothèses des savants, on a été frappé de l'appui que ses recherches semblaient donner au récit de la Genèse. En effet, les découvertes géologiques en ont éclairci plusieurs points obscurs, confirmé d'une manière fort remarquable les principales données. Plusieurs savants du plus haut mérite ont signalé cette concordance, et des théologiens raisonnables, admettant que la science a pu faire des progrès depuis Moïse, reconnaissent que la Genèse n'est pas un traité de géologie, qu'elle n'offre que le résumé de ce qu'on savait à l'époque où elle fut écrite, et que ce n'est pas dans de semblables détails qu'on doit chercher le cachet de l'inspiration. Mais il est des esprits qui n'admettent pas de telles concessions réciproques, qui veulent tout ou rien, et ne comprennent point qu'on puisse croire à la divinité du christianisme, si l'on n'accepte pas à la lettre tout ce qui est écrit dans les livres sacrés des Juifs. M. Fréd. de Rougemont est de la trempe de ces derniers : il prend le récit de la Genèse tel qu'il est; selon lui, chaque progrès de la science viendra le confirmer toujours davantage. Il s'attache donc surtout à combattre la distinction établie par les géologues entre le *diluvium* et le déluge. Ces deux catastrophes n'en forment, à ses yeux, qu'une seule, qui fut générale et n'épargna que la famille de Noé avec les animaux renfermés dans l'Arche. Il s'efforce de prouver la possibilité de la conservation de toutes les espèces par le moyen de ce bâtiment de refuge, dont les vastes dimensions lui paraissent avoir été suffisantes pour renfermer du moins le type principal de chacune d'elles. Les traditions païennes lui fournissent des arguments à l'appui de cette opinion, qui ne lui semble, d'ailleurs, nullement inconciliable avec les faits que présente la géologie. Ses raisonnements sont fort ingénieux : il discute avec talent et sait exciter vivement l'intérêt de ses auditeurs. Mais on reconnaîtra bientôt que M. Fréd. de Rougemont n'est pas géologue : il l'avoue

du reste lui-même, et ne prétend faire qu'une hypothèse dont il abandonne l'examen plus approfondi à ceux qui possèdent les connaissances spéciales, nécessaires pour en juger le mérite.

LA COSMOGONIE de la révélation, ou les quatre premiers jours de la Genèse en présence de la science moderne, par M. N.-P. Godefroy, avec une introduction par M. Ern. de Bréda. Paris, chez Debécourt, 69, rue des Saints-Pères; et chez Hugot, 59, rue de Seine-Saint-Germain. In-8, 5 fr.

Voici encore un livre sur le même sujet que le précédent. L'auteur s'attache également à prouver que le récit de la Genèse peut se concilier, jusque dans ses moindres détails, avec les découvertes de la science moderne. Celles-ci lui semblent être autant d'éclatants témoignages en faveur de la révélation; il y voit le commentaire le plus complet qu'on puisse désirer des quelques phrases qui nous racontent la création du monde. Cependant, si M. de Rougemont avoue n'être pas géologue, M. Godefroy nous avertit, dès sa préface, qu'il n'est ni naturaliste ni théologien. Cette manière de trancher les questions scientifiques les plus ardues, sans les avoir étudiées à fond, sous toutes leurs faces, est certainement fort étrange et peut, à bon droit, faire naître quelque défiance dans l'esprit des lecteurs. Du moins M. de Rougemont, excellent géographe, aborde un sujet qui n'est pas complétement étranger à sa spécialité, tandis que M. Godefroy, qui n'est pas même naturaliste, pas même théologien, quels sont donc ses titres pour traiter convenablement une pareille matière? Ne pourrait-on pas, avec quelque raison, lui appliquer ces paroles de saint Matthieu, qu'il a choisies pour épigraphe : *Erratis: nescientes scripturas?* Mais M. de Bréda nous ferme la bouche en nous apprenant que M. Godefroy est « un homme de labeur et de foi, exempt de toutes préventions d'école, de tout engagement, de toute préoccupation, de tout préjugé, qui, passant ses jours dans la retraite, seul et méditant sans cesse sur ces hautes questions, a cru pouvoir obtenir de Dieu, et d'un travail qu'il n'entreprenait que pour sa gloire, la solution du grand et religieux problème que soulève l'origine du monde. » En un mot, c'est un homme providentiel, qui sait tout sans avoir rien appris. A la bonne heure, voilà qui nous explique comment M. Godefroy, sans être théologien, possède si bien ses textes, qu'il cite à tout propos, et, sans être naturaliste, connaît tous les travaux des savants, discute les points les plus difficiles de

la géologie et de l'astronomie. Cette dernière branche surtout paraît lui être singulièrement familière. C'est dans l'état actuel des connaissances relatives au système du monde qu'il puise ses principaux arguments pour prouver la parfaite exactitude du récit sacré. Il attaque les théories de Laplace et s'appuie sur les recherches de Poisson, d'Arago, etc. Commentateur expert, il fait jaillir de chacune des paroles de la Genèse une foule de données, dont il trouve ensuite la confirmation dans les progrès récents de la science. Nous ne sommes pas aptes à juger la valeur des conséquences qu'il en tire, car ce sont des questions de la plus haute portée, qui exigent des études tout à fait spéciales; mais son travail nous paraît, en général, fort remarquable, soit par les recherches savantes qu'il a dû exiger, soit par la hardiesse des vues que l'auteur y développe, ne craignant pas de se poser en adversaire des oracles les plus respectés du monde scientifique. On y trouvera certainement des aperçus fort ingénieux, des hypothèses intéressantes. Le rôle important que joue aujourd'hui l'électricité fournit à M. Godefroy des ressources dont il tire habilement parti pour expliquer comment la création de la lumière put précéder celle du soleil. Il regarde le déluge universel comme tout à fait indubitable et comme le seul bouleversement général dont la terre ait été frappée. Si l'on ne trouve pas d'ossements humains fossiles, c'est qu'ils ont été entraînés au fond des mers, parce que la malédiction divine ne permettait pas qu'il restât la moindre trace de la race corrompue dont la terre était alors couverte. En un mot, aucune difficulté ne l'embarrasse, et là où la raison lui fait défaut, il appelle à son aide la foi, qui paraît être chez lui non moins ardente qu'orthodoxe. Il arrive, de cette manière, à établir l'identité la plus parfaite entre le récit de la Genèse et les recherches de la science moderne. Reste à savoir maintenant ce qu'en diront MM. les astronomes, seuls juges compétents des idées qu'il expose sur les corps célestes et sur le système du monde.

HISTOIRE NATURELLE, générale et particulière des insectes névroptères, par F.-J. Pictet, professeur à l'académie de Genève, 1re monographie : *famille des Perlides*. Livr. 1 à 3. *Genève*. In-8, fig. col. Prix de chaque livraison, 6 fr.

L'ordre des insectes névroptères, dont M. F.-J. Pictet entreprend d'écrire l'histoire, est une des parties de l'entomologie jusqu'ici les plus négligées. On ne possède que des

travaux fort incomplets sur les nombreux genres qui les composent, et jamais leurs mœurs ni leurs curieuses métamorphoses n'ont été traitées avec toute l'attention qu'elles semblent mériter. La plupart des naturalistes, absorbés par des recherches sur la classification, par la détermination des espèces, laissent de côté les vues plus générales et oublient trop souvent que, si la méthode est un excellent instrument scientifique, elle ne constitue pas à elle seule toute la science. On s'attache à décrire minutieusement les caractères, les organes, mais on n'étudie pas les êtres vivants, et, se bornant à envisager la forme matérielle des individus, on omet les grands traits par lesquels la nature a marqué les familles, on néglige les habitudes de ces êtres dont les organes si variés doivent cependant avoir un but autre que leur arrangement plus ou moins méthodique, dans les armoires de nos musées ou dans l'aride nomenclature de nos catalogues. L'entomologie offre un vaste champ à l'observation. C'est une branche de l'histoire naturelle qui peut être féconde en découvertes nouvelles; il suffit pour cela de l'explorer convenablement. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. Pictet nous semble conçu de la manière la plus propre à produire les résultats désirables. L'auteur, formé à l'école genevoise, qui a de tous temps fourni à la science d'habiles observateurs, présente certainement les meilleures garanties pour l'accomplissement d'une semblable tâche. Déjà plusieurs publications estimables ont fait connaître son nom dans le monde scientifique. Les trois premières livraisons que nous annonçons ici donnent l'idée la plus avantageuse de son travail. On y voit marcher de front l'anatomie, la physiologie, l'histoire des mœurs et des métamorphoses, la classification et la description des espèces. Il s'est entouré de tous les matériaux qu'ont pu lui fournir des recherches laborieuses et des relations amicales avec la plupart des musées européens, mettant tous ses soins à recueillir le plus grand nombre de faits curieux capables de jeter le plus vif intérêt sur son œuvre.

Les planches, qui reproduisent un individu de chaque espèce, renferment les détails nécessaires exécutés avec une grande perfection. Les organes importants y sont représentés avec un grossissement régulier et certain, les formes anatomiques ayant été presque toutes dessinées par l'auteur lui-même, à l'aide du microscope et de la chambre claire. Toutes les fois que la larve est connue, sa figure accompagne celle de l'insecte parfait. Enfin la gravure, le tirage et le coloriage sont confiés à MM. Nicolet et Jeanjaquet, de Neuchâtel, artistes

bien connus du monde savant par leurs belles publications des ouvrages de M. Agassiz.

La famille des Perlides, par laquelle M. Pictet débute, formera environ dix livraisons, qui paraîtront toutes les six semaines. La seconde famille sera celle des Ephémères. Les autres suivront; mais chacune peut être acquise séparément, et sera complétement terminée avant que la publication de la suivante soit commencée.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

M. le docteur Peschier déploie un zèle vraiment admirable pour la propagation de la doctrine médicale d'Hahnemann. C'est chez lui le résultat d'une conviction profonde, qui ne recule devant aucun sacrifice, et quelle que soit l'opinion qu'on ait sur l'homœopathie, on ne saurait qu'éprouver de l'estime pour un pareil dévouement. Seul, il soutient la lutte avec une persévérance que rien ne rebute ; sa *Bibliothèque* a survécu à tous les recueils du même genre qui ont été successivement entrepris en France ; étranger à toute idée de spéculation, il ne songe qu'aux intérêts de ce qu'il croit être la vérité. Peut-être il se trompe, mais son erreur est certes fort respectable, et il serait à désirer que la science trouvât toujours chez ses adeptes un semblable désintéressement.

Le numéro que nous annonçons ici est le premier d'une nouvelle année pour laquelle M. P. fait appel à ses souscripteurs, leur demandant simplement de témoigner leur sympathie par une contribution suffisante pour couvrir au moins une partie des frais assez considérables de cette publication. Le congrès scientifique tenu récemment à Lyon lui a fourni l'occasion de reconnaître que l'homœopathie comptait encore de fermes soutiens parmi ses confrères de la faculté française. Elle y a obtenu les honneurs de la discussion, et M. P., en rapportant ce qui s'est passé dans la section médicale, rend un digne hommage à l'impartialité avec laquelle ont été présidés les débats de cette assemblée. On y trouve une preuve nouvelle de l'utilité de telles réunions où les savants de diverses contrées viennent apprendre à se connaître et tempérer l'âpreté des querelles scientifiques en formant des relations d'estime et d'amitié. Malheureusement il paraît qu'en France on ne se fait pas encore une juste idée de l'esprit de cordialité et d'hospitalité qui doit les animer pour les rendre vraiment fécondes ; c'est du moins ce qui nous semble résulter

du récit que renferme la *Bibliothèque homœopathique*. Les membres du congrès, dont le nombre s'est élevé à douze mille, car il suffisait de payer 10 fr. pour être admis sans aucune espèce de titre, soit scientifique, soit littéraire, n'ont pas eu lieu d'être fort satisfaits de la réception qui leur a été faite. Personne n'était chargé de les accueillir, de les héberger ou de leur faire les honneurs de la ville. Toutes les fêtes se sont bornées à une promenade, à Vienne, en bateau à vapeur, avec collation aux frais des convives, et à une illumination qui semblait plutôt destinée à la population lyonnaise qu'aux membres du congrès. Ce n'est pas ainsi que cela se passe, même dans les plus petites villes de la Suisse, et le contraste est surtout choquant à côté de la splendide réception des savants italiens au congrès de Florence.

Sous le rapport scientifique aussi, les résultats ont été presque nuls; car, oubliant le dicton populaire : *Qui trop embrasse mal étreint*, on avait tellement multiplié les sujets à traiter dans l'espace de quelques courtes séances, qu'il n'a pas été possible d'approfondir une seule question d'une manière un peu intéressante.

La critique de M. P..... est bien sévère; elle provoquera sans doute une réponse dans les journaux de Lyon. En attendant, pour se former un jugement à ce sujet, on peut la comparer avec la relation toute différente que M. le professeur Porchat a publiée dans un journal de Lausanne.

La *Bibliothèque homœopathique* annonce qu'elle va maintenant se livrer à une vive polémique contre les travaux des médecins allopathes, et, après avoir posé les bases de la nouvelle doctrine, attaquer, sur tous les points à la fois, le vieil édifice sur les ruines duquel elle prétend s'établir. L'entreprise est hardie; il sera curieux de voir quels en seront les résultats.

Imprimerie Bouchard-Huzard, rue de l'Éperon, 7.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Décembre 1841.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'ÉCUEIL, par Charles de Bernard. Paris. 2 vol. in-8. 15 fr.

Je ne comprends pas pourquoi M. Ch. de Bernard a donné le titre de l'*Ecueil* à ces deux volumes; à moins qu'il n'ait voulu nous indiquer par là que son talent ordinaire y avait échoué. Ce serait très-modeste de sa part, mais, il faut l'avouer, ce serait vrai. Sans aucun respect pour sa propre renommée ou bien la croyant assez grande pour oser tout se permettre, il publie une série de petites nouvelles roulant toutes à peu près sur le même sujet que les auteurs de vaudevilles exploitent depuis si longtemps sur des femmes adultères et des maris trompés. En guise d'assaisonnement, de jolis petits crimes bien noirs, bien atroces sont semés le long de ces récits pour y jeter une variété toute charmante, et tout cela est rédigé en style de feuilleton, car M. Ch. de Bernard s'est tout à fait enrôlé dans la grande confrérie des pourvoyeurs du journalisme qui écrivent au jour le jour et à tant la ligne, improvisent une scène de roman pour payer chacun de leurs repas, dînent aujourd'hui d'un cœur de femme incomprise, souperont demain des larmes d'un vieillard trompé, volé, assassiné, et savent faire de l'or sans autre ingrédient qu'une plume, un peu d'encre et quelques feuilles de papier, bien plus habiles en ceci que ces pauvres diables d'alchimistes qui jadis usaient leur vie, ruinaient leur fortune en cherchant vainement ce merveilleux secret. Si M. Ch. de B. y trouve son compte, s'il aime mieux le profit que la gloire, il ne faut pas disputer des goûts; cela le

regarde et non pas nous. Seulement on ne saurait que regretter de voir ainsi gaspiller un talent qui semblait fait pour un meilleur emploi. Si cela continue, la presse périodique finira par tuer tout à fait la littérature.

MÉMORIAL de Gouverneur Morris, homme d'État américain, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France, de 1792 à 1794, suivi d'extraits de sa correspondance et de ses papiers, contenant des détails nouveaux sur la révolution française, la révolution d'Amérique et l'histoire politique des États-Unis, traduit de l'anglais, de J. Spartis, avec annotations par Aug. Gandais. Paris. 2 vol. in-8. 16 fr.

Le mémorial de Gouverneur Morris est un livre du plus grand intérêt. Citoyen des Etats-Unis, habitué aux formes de la véritable démocratie, ayant pris une part active à l'affranchissement de sa patrie et joué un rôle dans le congrès à côté de Franklin et de Washington, il juge la révolution française avec une sévérité bien rigoureuse sans doute, mais exempte de passion et complétement impartiale, avec des vues élevées, pleines de justesse et d'originalité. Il est fort piquant d'entendre le républicain d'Amérique rendre compte des impressions produites sur lui par les actes et les mœurs des républicains français. Les années de son séjour à Paris furent les plus riches en péripéties politiques. Il put suivre toutes les phases du mouvement révolutionnaire, et sa position le mettait à même de bien connaître les hommes et les choses. Il fut en relation avec tous les personnages distingués de l'époque, et sa liaison assez intime avec Lafayette lui permit d'être toujours bien informé de ce qui se passait. Mais l'indépendance de son esprit ne s'en rapportait jamais au jugement des autres, quelque autorité qu'eût leur nom, quelque confiance que pût mériter leur caractère. Examinant tout avec sang-froid, il était vivement frappé de l'espèce de délire dont la nation française semblait possédée. Chez lui les idées républicaines reposaient sur une conviction profonde et raisonnée, mais non point sur un enthousiasme chevaleresque. Malgré son estime pour le digne général Lafayette, il ne pouvait partager ses généreuses illusions, et dès qu'il connut sa déclaration des droits de l'homme, il lui demanda s'il croyait pouvoir faire le bonheur du peuple avec des paroles sonores. C'était caractériser d'un seul trait, avec autant de précision que de bon sens, le travers qui devait faire avorter la révolution française En effet, cette manie des grands mots, des vaines formules domina constamment tous les actes de cette période depuis le premier jusqu'au dernier.

On se disputait, on se battait, on s'égorgeait pour des phrases, tandis que les abus continuaient d'aller leur train, et que nul ne songeait à s'occuper des réformes pratiques et positives. G. Morris ne voyait dans le peuple français aucun des éléments qui lui semblaient indispensables pour assurer l'existence durable de la liberté. Il ne le croyait pas mûr pour la république, ne trouvant chez lui ni des tendances morales assez fermes, ni des principes assez fixes, ni une instruction assez généralement répandue pour le rendre capable de supporter une semblable forme de gouvernement. L'expérience qu'il avait des institutions démocratiques lui faisait éprouver un certain mépris pour les parades grotesques ou les orgies sanglantes que les révolutionnaires décoraient effrontément de ce beau nom. Souvent il exprime avec une vivacité tout à fait originale l'effet que produisaient sur lui les étranges scènes dont il était le témoin.

« Un monsieur nous raconte une anecdote qui prouve combien la nation est propre à la jouissance de la liberté. Ce monsieur vit un rassemblement de peuple qui écoutait un orateur. Il s'approcha, et voici en substance le discours qu'il entendit : « *Messieurs, nous manquons de pain, et en voici la raison : il n'y a que trois jours que le roi a eu ce veto suspensif, et déjà les aristocrates ont acheté des suspensions et envoyé les grains hors du royaume.* » A ce discours sensé et profond, les auditeurs applaudirent — *Ma foi, il a raison, ce n'est que cela.*—C'est admirable. Voilà donc ces Athéniens modernes, voilà ces hommes instruits, sages et civilisés ; les autres peuples ne sont que des barbares ! ! ! »

G. Morris prévoyait avec beaucoup de sagacité la marche probable des événements. Il estimait dans Louis XVI le caractère de l'homme probe et honnête, mais il déplorait sa faiblesse, son indécision continuelle dont il retrace fort bien dans les notes de son journal les déplorables résultats, et les fautes de tous les hommes qui s'intéressant à cet infortuné monarque semblaient frappés d'aveuglement et ne lui conseillaient que les démarches les moins convenables. Il blâme surtout la résolution inspirée à Louis XVI de se mettre à la tête de la révolution. Suivant lui c'était courir à sa perte, précipiter lui-même sa ruine ; il pense que le roi devait se renfermer dans un rôle purement passif, se retirer devant le torrent révolutionnaire, et attendre dans la retraite que la nation fatiguée de ses déportements revînt à lui repentante et soumise. On voit que le diplomate américain ne sympathisait nullement avec les républicains français. Aussi, lorsque la royauté fut abolie, ses idées strictement constitutionnelles déplurent au nouveau gouvernement, qui mit beaucoup de

froideur et même de malveillance dans ses relations avec le représentant des Etats-Unis, et bientôt exigea son rappel. G. Morris quitta la France, laissant sa place à son successeur Monroe qui, quoique moins défavorable aux idées alors dominantes, n'eut guère plus de succès et fut à son tour rappelé sous le Directoire. C'est un fait assez singulier que cette mésintelligence continuelle qui régna entre le gouvernement révolutionnaire et l'ambassadeur de la république américaine.

La correspondance de G. Morris, dont le traducteur n'extrait que ce qui concerne plus particulièrement la révolution française, renferme une foule de détails fort curieux sur ses relations politiques ou amicales avec tous les hommes marquants de l'époque. Après les innombrables mémoires et écrits de tout genre publiés sur cette mémorable période, on trouve dans les observations de l'homme d'Etat américain des aperçus ingénieux, des points de vue originaux qui donnent au sujet tout l'attrait de la nouveauté.

ALBUM de la Suisse romande, rédigé par les principaux littérateurs de la Suisse, et orné de gravures et de lithographies exécutées par les premiers artistes de ce pays. Première livraison, décembre 1841. Genève, chez Gruaz. Il paraît chaque mois un cahier in-4 de 16 pages et 2 dessins. Prix, 22 fr. par an et 4 fr. en sus par la poste.

Le but de ce recueil est de favoriser l'essor de la littérature et des arts dans la Suisse romande, composée des cantons où se parle la langue française. Depuis longtemps on désirait voir publier à Genève un journal de ce genre, propre à réunir les efforts et les travaux épars des hommes qui cultivent les lettres avec quelque talent. M. Gruaz, imprimeur et lithographe, entreprend de réaliser cette idée, à laquelle, pour avoir des chances de succès plus grandes encore, il ajoute celle de reproduire les œuvres les plus remarquables de nos artistes distingués. Sa première livraison renferme plusieurs morceaux de prose et de vers, avec un portrait de M. De Candolle, par M. Hébert, et une vue lithographiée par Calame. Les pièces qui nous ont paru offrir le plus d'intérêt sont : un épisode de l'histoire de la Suisse, raconté d'une manière fort agréable par M. Rillet-Constant; un premier article de M. Manget sur les langues en usage dans la Suisse; Phémius ou la place du poëte, par M. Porchat; et la traduction d'une poésie de Matthisson sur le lac de Genève, par M. J. Fazy. MM. Gaudy, Petit-Senn et Carteret ont aussi fourni leur contingent, et M. le professeur Choisy a rendu

dans une notice sur M. De Candolle un juste hommage à la gloire de cet illustre botaniste.

On voit que l'Album de la Suisse romande débute d'une manière assez brillante. Avec de semblables matériaux, il trouvera certainement de nombreux lecteurs, et la collaboration des artistes de l'école genevoise ne peut que lui assurer l'entrée de tous les salons. Malheureusement, à peine venait-il de paraître, que l'émeute grondait dans Genève. Ce canton, échappé jusqu'ici aux révolutions qui ont successivement changé la physionomie de presque tous ses confédérés, s'est vu à son tour obligé de subir la sienne. Pour éviter un désastreux conflit, il a fallu consentir à la révision de la constitution, et l'établissement d'une constituante a été décrété. L'agitation politique est peu favorable soit aux lettres, soit aux arts, et c'est jouer de malheur que de lancer le premier numéro d'un recueil tel que *l'Album* au milieu de la préoccupation générale des esprits inquiets sur l'avenir de la patrie. Mais il faut espérer que le calme renaîtra bientôt et que M. Gruaz ne se laissera pas décourager par ce triste contretemps.

ÉTUDES LITTÉRAIRES sur les écrivains français de la réformation, par A. Sayous; tome 2. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. In-8.

Les auteurs que M. Sayous passe en revue dans ce second volume sont : Fr. Hotman, Robert et Henri Estienne, La Noue, Mornay et D'Aubigné. Aucun d'eux n'a été un homme de génie, ne s'est distingué par un talent très-supérieur, mais tous ont pris rang parmi les écrivains estimables du XVIᵉ siècle et l'on ne peut leur refuser un mérite vraiment original. François Hotman fut un jurisconsulte calviniste qui, né à Paris en 1524, professa successivement à Lausanne et à Genève, fit partie du conseil du roi de Navarre, et mena la vie agitée qui était le lot commun de tous les premiers adeptes de la réforme. L'ouvrage qui lui valut le plus de renommée et qui a fait tout récemment revivre son nom sous la plume habile de M. Augustin Thierry est une espèce de factum moitié politique, moitié historique, intitulé *Franco-Gallia*, la Gaule franque. Il parut un an après la Saint-Barthélemy, et le but de l'auteur était de prouver que la royauté française n'était héréditaire qu'au mépris des constitutions fondamentales de l'État. Plein d'indignation en voyant la volonté royale décider l'extermination de la partie la plus saine de son peuple, Hotman voulut chercher sur quoi reposait ce pouvoir

absolu, comment il était arrivé qu'un pareil abus pût paraître légitime. L'étude de la tradition le conduisit à trouver le droit public du pays de France fondé sur une royauté consentie du peuple et surveillée par une assemblée nationale. Ces garanties du peuple contre les excès du pouvoir royal ressortent pour lui de tous les faits historiques, même les plus hétérogènes. Les sympathies et les préoccupations de l'écrivain réformé percent sans doute dans ses tendances, qui sont parfois entachées de partialité bien évidente; mais il ne lui reste pas moins le mérite d'avoir construit son système tout entier sur des textes originaux, et d'avoir, le premier peut-être, fait preuve d'une érudition saine et forte sur le fond de l'histoire de France. Tel est du moins l'hommage que lui rend M. Augustin Thierry, qui est bon juge en pareille matière. Les autres écrits du jurisconsulte se rattachent tous plus spécialement à l'étude du droit, sauf un petit livre intitulé : *Consolations tirées des saintes Ecritures,* qu'Hotman composa peu de temps avant sa mort, et dont M. Sayous traduit le passage suivant que nous citons dans son entier; car, ainsi qu'il le dit fort bien, on y voit comment ces hommes luttaient à la fois contre leurs malheurs privés et contre les calamités publiques.

« Voici tout à l'heure quarante ans que je ne cesse d'être poussé en haut et en bas, jeté, tourmenté, ballotté dans tous les sens; mais je ne me souviens pas d'avoir en aucun temps éprouvé une aussi grande amertume qu'à l'époque où, ayant échappé aux mains sanglantes des brigands, après avoir vu ma bibliothèque pillée avec tout ce que je possédais, chargé de sept enfants, nu, sans ressource, je m'étais à peine réfugié dans une petite ville mal fortifiée (Sancerre), lorsque je compris que nous serions bientôt attaqués. L'événement suivit de près : au point du jour, nos ennemis s'approchèrent de la ville à la faveur d'un déguisement, et leur grosse troupe embusquée allait se jeter sur la ville, lorsque, battus et repoussés par la valeur de quelques citoyens et la bonté accoutumée de Dieu, ils nous délivrèrent de cette alarme subite. A la même heure, ma femme, accouchée depuis quelques jours, seule dans son lit avec son enfant, frappée et presque morte de terreur, voyait son nouveau-né rendre tout à coup le dernier souffle, et tombait elle-même dans une dangereuse maladie, d'où elle sortit à peine après plusieurs mois. A cela se joignait cette flamme fatale de la guerre civile qui embrasait toute la France, ma chère patrie, et que je prévoyais ne pouvoir s'éteindre que sous les ruines du royaume lui-même. Au milieu de ces chagrins qui, sans la miséricorde de Dieu, auraient abattu l'âme la plus ferme, je résolus d'exposer à

mes enfants, à mes amis, par quelles consolations je m'étais soutenu, afin que, si jamais ils devaient essuyer de telles tempêtes (que Dieu détourne ce malheur sur la tête des ennemis de son nom), ils apprissent, par mon avis et mon exemple, à quel remède ils devaient recourir. Je pris donc en mains les saintes Ecritures, et quoique je les eusse maintes fois parcourues, cependant je ne les avais jamais lues ou considérées avec tant de soin et d'attention. »

Robert Estienne, qui transporta ses presses à Genève pour échapper aux entraves par lesquelles François Ier gênait l'exercice de l'imprimerie, et son fils Henri, célèbre pour son érudition profonde, secondèrent puissamment l'œuvre de la réforme, quoiqu'ils ne fussent théologiens ni l'un ni l'autre. Ils publièrent plusieurs éditions de la Bible et un grand nombre de livres dus à la plume de leurs amis les réformateurs. Mais Henri surtout s'acquit une brillante renommée par son *Trésor de la langue grecque*, auquel il consacra dix années de sa vie et la meilleure partie de sa fortune. M. Sayous analyse d'une manière fort intéressante ses autres écrits, tels que l'*Apologie pour Hérodote*, les *Dialogues*, le *Project du livre intitule : De la Precellence du langage français*, etc. Il expose aussi rapidement les principaux traits des discours de La Noue et des traités de Duplessis-Mornay; puis il s'arrête avec plus de complaisance sur Théodore-Agrippa D'Aubigné, personnage qui joua, comme militaire et comme écrivain, un rôle très-important dans l'histoire de cette époque. Sa vie aventureuse abonde en détails curieux et pleins d'attrait. Lui aussi vint, après bien des vicissitudes diverses, chercher un asile à Genève, et l'expérience du vieux guerrier ne fut pas inutile à la petite république. D'Aubigné nous a laissé une *Histoire universelle*, un roman en prose et un recueil de poésies intitulé *les Tragiques*. La tournure de son esprit éminemment satirique se retrouve plus ou moins dans tous ses ouvrages; l'histoire, la politique, la morale fournissent également matière à sa verve énergique et hardie. Son style est rude, mais vivement coloré. C'était un esprit de forte trempe, qui avait le sentiment de la liberté, la haine de la tyrannie; qui s'indignait souvent contre les préjugés de son siècle, quoiqu'il n'en partageât que trop le fanatisme violent et haineux.

M. Sayous termine ses études par un coup d'œil général sur l'influence que les écrivains de la réformation exercèrent; il expose avec beaucoup de clarté quelle fut leur action sur la langue et sur l'avenir de la littérature française; il montre combien les grands écrivains qui vinrent après eux durent, sans presque s'en douter, à cette émancipation intellectuelle dont les résultats se firent sentir jusque sur les adversaires les

plus passionnés du protestantisme. C'est un sujet neuf et fécond, dont l'auteur tire une foule d'aperçus ingénieux, qui font de son livre une œuvre certainement fort remarquable et tout à fait digne d'être bien accueillie du public.

HISTOIRE de la conquête de la Lombardie par Charlemagne, et des causes qui ont transformé dans la haute Italie la domination française en domination germanique sous Othon le Grand, par T. de Partouneaux. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

La conquête de la Lombardie par Charlemagne est un épisode très-important de l'histoire d'Italie : cependant il est assez peu connu ; aucun écrivain n'en avait encore fait l'objet d'un livre spécial Il est vrai que sur ces temps reculés les documents sont rares et d'une étude difficile. On a de la peine à captiver l'attention des lecteurs, à les intéresser à ces luttes si éloignées de nous, sur lesquelles règne une obscurité qu'on ne peut parvenir à dissiper entièrement. M. de Partouneaux cherche bien à réveiller la curiosité par un parallèle entre Charlemagne et Napoléon, et son ouvrage est, en général, empreint d'un esprit tout à fait propre à flatter l'orgueil national français. Il montre la domination française sous le jour le plus favorable, et s'attache à prouver combien elle était préférable pour l'Italie à la domination germanique. Mais aujourd'hui les idées sont heureusement, à cet égard, un peu différentes de ce qu'elles étaient jadis. On commence à reconnaître que, pour un peuple, l'indépendance est le premier des biens, tandis qu'un simple changement de maîtres ne saurait jamais lui offrir grand avantage. M. de P. le sent bien lui-même, car il abandonne l'idée de conquête et se borne à demander l'anéantissement des traités de 1815, à réclamer pour la France ce qu'il regarde comme une délimitation plus équitable. Mais cette question des frontières naturelles nous semble tout aussi difficile à résoudre et, dans la situation actuelle de la France, nous pensons qu'il est une foule d'autres besoins plus pressants que cette vaine chimère dont on se plaît à bercer l'imagination du peuple. Une semblable préoccupation nous paraît surtout assez bizarre chez un écrivain qui entreprend de raconter une conquête faite par Charlemagne. Ce n'est certes pas le moyen d'imprimer à l'histoire ce cachet de vérité et d'impartialité qui doit être son caractère. A mille ans de distance, les faits sont déjà bien assez difficiles à juger, sans y mêler encore les idées et les préventions de l'époque actuelle. Cependant, malgré ce défaut, le travail de de M. de P. offre, nous le reconnaissons,

un mérite réel. Il a jeté sur son sujet toute la lumière qu'ont pu lui fournir des recherches laborieuses et bien faites. Il a su tirer un bon parti de ses matériaux et reconstruire avec un art fort ingénieux le tableau de ces temps barbares, sur lesquels il présente des détails très-curieux. Mais c'est moins une histoire qu'une dissertation, et la lecture en devient quelquefois un peu fatigante, parce qu'on y trouve des discussions érudites plutôt qu'un récit. C'est une tendance assez commune chez les historiens du jour, qui suivent en cela les errements des maîtres tels que MM. Thierry, Guizot, etc., sans savoir comme eux faire oublier l'aridité de semblables investigations par l'attrait d'un style plein de charme.

ODE A LA POSTÉRITÉ, par Mollevaut, de l'Institut; 8e édition, augmentée d'une ode de M. Albert Montémont, etc. Paris. in-12.

C'est une bizarre fantaisie que celle de M. Mollevaut, qui s'entretient de son vivant avec la postérité et emploie son talent de poëte à s'ériger lui-même un monument destiné à transmettre sa gloire aux âges futurs. Il prend ainsi ses précautions contre l'ingratitude ou l'indifférence dont le public ne paye que trop souvent le génie descendu dans le tombe. C'est de l'orgueil sans doute, mais, certes, de l'orgueil tout à fait original : d'ailleurs cette estime de lui-même est accompagnée, chez lui, d'une grande bienveillance pour ses rivaux. Il tend volontiers une main amie à tout poëte qui réclame de lui conseil ou assistance. Il ne prétend point s'arroger le monopole de la gloire, et consent volontiers à la partager avec ceux qui, comme lui, aiment et cultivent la divine poésie. C'est ainsi que, dans la pièce suivante, il fraternise généreusement avec un poëte dont le mérite est certainement bien supérieur au sien.

A M. Albert Montémont, traducteur en vers des odes d'Horace.

Virgile et votre frère Horace,
Enfants adoptifs des neuf sœurs,
Dont s'éteint la divine race,
Du Pinde ont connu les douceurs,
Et vous les goûtez sur la trace
De vos immortels précurseurs.
Fiers de les suivre au mont Parnasse,
Aimons ces doctes professeurs,
Et, grâce à notre ardeur tenace,
Captivons les vrais connaisseurs,
Sans tomber au fond de la nasse,
Où tombent nos prédécesseurs.

Du Temps qu'importe la menace
Les muses sont nos défenseurs;
De fleurs l'amitié nous enlace,
Et contre les jaloux censeurs,
Le travail défend notre place,
Chasse les frelons ravisseurs,
Tous les rimailleurs à la glace,
Et du goût les sots transgresseurs;
Sans jalousie et sans fallace,
Il nous lie aux sages penseurs;
Humble, jamais ne se déplace
Pour chercher les applaudisseurs,
Et des biens que rien ne remplace
Nous rend les heureux possesseurs.

PALHEN, ou une Nuit de Saint-Petersbourg, par M. Saint-Maurice. Paris. 2 vol. in-8. 15 fr.

L'histoire mise en roman est une bien triste chose. La vérité, déjà si difficile à découvrir dans les documents officiels, dans les mémoires contemporains, dans les matériaux les plus complets, fruits de recherches longues et pénibles, se trouve encore bien plus obscurcie et défigurée par les ornements dont la renommée se plaît à la revêtir. L'exactitude historique est complétement sacrifiée aux fantaisies de l'imagination, aux exigences d'une fable qu'on veut à tout prix rendre attrayante, plier au goût des lecteurs frivoles, auxquels surtout s'adressent les ouvrages de ce genre. Comme il faut absolument offrir de piquants contrastes, bâtir une intrigue intéressante, soutenir l'attention par d'ingénieux détails, tendre tous les ressorts vers le dénoûment final qui est d'ordinaire quelque catastrophe bien noire, bien terrible, on travestit à son gré les personnages, on les farde et les grime comme des acteurs de mélodrames, on torture arbitrairement leurs caractères réels, sans aucun respect pour la vraisemblance historique. Passe encore quand l'action est empruntée à quelque siècle reculé dont les souvenirs sont presque tout à fait effacés et sur lequel l'auteur peut broder à son aise, sans risquer d'être démenti par des données certaines, nombreuses, qui se trouvent à la portée de quiconque veut prendre la peine de les consulter. Mais, lorsque le romancier choisit un sujet tout récent, presque contemporain, à moins d'un talent tout à fait supérieur, il ne saurait produire que le plus déplorable résultat. Au contraire de l'histoire, le roman historique offre d'autant plus de difficulté que l'époque qu'il prétend retracer est plus rapprochée La production de M. Saint-Maurice en fournit une preuve frappante. Palhen

est le nom de l'un des conjurés qui étranglèrent l'empereur de Russie, Paul I[er], père d'Alexandre. Sans doute, quels que fussent les vices de ce monarque, son assassinat n'en est pas moins un crime détestable en lui-même, et ceux qui l'exécutèrent doivent inspirer un sentiment d'horreur. Mais il n'est pas moins vrai que de tels actes, dans lesquels la politique joue le principal rôle, ne peuvent être sainement jugés quand on se place au point de vue de la morale absolue. Il faut toujours faire la part des circonstances, des temps et des mœurs. Or c'est précisément ce que ne fait pas M. Saint-Maurice ; il peint presque tous ses personnages comme des coquins de l'ordre le plus vulgaire, et, en lisant son récit, on se croit transporté dans un repaire de brigands plutôt qu'au milieu de la cour d'un despote. Tout n'est pas complétement faux dans ce tableau hideux, mais les couleurs en sont beaucoup trop chargées, et les faits réels sont si bien confondus avec les incidents romanesques, qu'il est impossible de démêler ce qui est vrai de ce qui n'est que de pure invention. C'est pourquoi nous appelons cela de l'histoire mise en roman, plutôt que roman historique ; car Walter Scott, ce grand maître en fait d'art, se gardait bien de prendre des faits historiques pour sujet principal de ses romans, et avait toujours soin de ne donner que des rôles secondaires aux personnages réels qu'il faisait intervenir dans ses fictions : il n'employait ceux-ci que pour mieux caractériser les mœurs de l'époque, mais n'empiétait jamais sur la tâche de l'historien, sachant bien que faire du roman avec la matière même de l'histoire c'était risquer fort de changer l'histoire en roman.

VERSELETS, par Henri Dottin. Beauvais. 1 vol. in-12.

M. Dottin a réuni sous ce titre quelques petites pièces de vers adressés à ses amis et connaissances, qui sont écrits avec facilité, ne manquent pas d'élégance et dont l'harmonie est, en général, douce et correcte. Mais le public n'y trouvera pas grand intérêt : ce sont, en général, des pensées fort peu saillantes qui n'ont rien d'original, et l'on y rencontre même certaines réminiscences qui sentent un peu l'imitation. L'auteur aurait tort de se jeter dans cette mauvaise voie, à la suite de tous les médiocres rimeurs du jour, qui ne l'ont déjà que trop exploitée. Son talent nous paraît digne d'un meilleur emploi ; il a du trait, de la concision, du mouvement, mais ne semble point fait pour la rêverie et les lamentations. Le genre badin lui convient mieux, et il tourne assez bien le

madrigal ou l'épigramme. L'anecdote suivante est certainement l'une des meilleures pièces de son nouveau recueil :

Dans un bal où, sur tous les traits,
Le fard exerçait sa puissance,
La vieille et coquette Maxence,
D'un ton fier, à certain Anglais,
Disait : De nos belles de France
Que vous ont semblé les attraits?
Quels visages vermeils et frais!
Ce sont chefs-d'œuvre de nature!
— Sur leur beauté, si je me tais,
Pardon, répondit le lord, mais...
Je me connais mal en peinture.

CHEFS-D'ŒUVRE poétiques des dames françaises, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XIXe. Paris. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

C'est une idée à la fois galante et ingénieuse d'avoir ainsi rassemblé, dans un volume, les plus jolis morceaux de poésie dus à la plume des femmes qui ont marqué dans les fastes de la littérature française. Ce recueil prouve combien il est injuste de prétendre interdire au beau sexe la culture des lettres, et combien de jolies productions n'auraient jamais vu le jour si les femmes n'avaient osé braver le ridicule et le blâme que veulent jeter sur elles certains censeurs austères et chagrins. Ces poésies portent, en général, un cachet de grâce et de finesse délicate qui leur donne un grand prix et auquel les hommes ne sauraient que bien difficilement atteindre. Celles surtout qui appartiennent aux siècles les plus reculés sont empreintes d'une naïveté tout à fait charmante, rehaussée encore par la pureté des sentiments qui, à cette époque demi-barbare et passablement corrompue, avait trouvé refuge dans le cœur des femmes. Il est seulement fâcheux que l'éditeur ait poussé la galanterie jusqu'à retoucher et polir la plupart des pièces qu'il nous donne de ce temps-là. Les poëtes du XIIIe siècle, ni ceux du XIVe n'observaient l'alternative régulière des rimes masculines et féminines. C'est à peine si Marot lui-même, au commencement du XVIe siècle, s'astreint, dans quelques-unes de ses productions, à cette règle harmonique. Il est donc permis de douter que Barbe de Verrue, Agnès de Bragelongne, Daëte de Troyes, etc., l'aient observée ainsi que le feraient supposer leurs poésies insérées en tête de ce volume. Nous faisons cette remarque dans l'intérêt de l'histoire littéraire, sur laquelle on a déjà que trop jeté de confusion par de semblables supercheries, telles, par exemple, que les prétendus écrits de

Clotilde de Surville, dont quelques-uns figurent également ici, mais dont l'éditeur indique cependant la source très-suspecte. Du reste, si les vers y perdent en exactitude historique, ils y gagnent certes beaucoup en harmonie et en élégance. Les couplets suivants, d'Agnès de Bragelongne, nous en offrent la preuve :

Par tendre amors qui te jaloze,
Par les Grâces qui t'ont parfaict,
Et par Vénus qui te prespoze
A cil que norrit de son laict,
Craon, bieau Craon que j'adore,
Diex de mon cueur, deffends ma foy!
C'est toy qu'elle implore,
Toy qu'elle implore encontre toy.

Que m'ot servy tenter li charmes
Par quoi Circé dompta li cieulx,
Et d'Achille brize leiz armes
Rays jaillissant de ti bieaulx yeulx ;
Mais, s'en despriz de ma lozange,
Tant ne veulx croire à lor povoir,
Tu n'haz, mon bel ange,
Bel ange, n'haz rien qu'à te veoir.

Vaz, loing d'Agnès portant la flame
Au cuer d'Héleines et Saphos,
Deiz Paris, deiz Phaon soubz lame,
Consoler filles de Paphos!
Non, pheneix d'attraits! deigne attendre
Que ciel, por l'heur de tes bieaulx jors,
Ravive ez ma cendre,
Ez ma cendre, un pheneix d'amors!

Enlevez le masque de l'ancienne orthographe, changez quelques mots vieillis, et vous aurez du style tout à fait moderne, soit par ses tours de phrases, soit par sa clarté. J'en dirai autant de cette belle strophe de Daëte de Troyes :

L'aigle, ez haultz cieux, vit de la colombe,
Cy-bas, en paix, roucoulant seyz amours :
Viens ça, dict l'oysel dieu, viens fidèle palombe,
Soubz mon esle plasner en leyz célestes cours.
Non, roi deys airs, respond ; me duict la terre ;
Aux mortels portez le tonnerre,
Et m'y laissez leur noncier leyz beaux jours.

Du reste, ce recueil est surtout composé des œuvres des femmes poëtes des xvie, xviie et xviiie siècles, parmi lesquelles se trouvent des noms peu connus, presque tout à fait oubliés et dont le gracieux talent méritait bien cette juste réparation. Le xixe siècle n'y est point compris, quoiqu'il figure sur le

titre. Nous ne saurions qu'approuver la sage retenue de l'éditeur à cet égard, car il n'est guère possible de faire un choix complétement impartial parmi des écrivains encore vivants pour la plupart.

LES ENFANTS DE PARIS, mœurs parisiennes : *Zizi, Zozo et Zaza*, histoire de trois étages, par E. Vander-Burch. Paris, chez Coquebert, 48, rue Jacob. 2 vol. in-8. 15 fr.

M. Vander-Burch a vraiment un talent gracieux et aimable, qui jette beaucoup de charme sur ses romans. Ce sont des scènes empruntées à la vie la plus commune, la plus étrangère aux raffinements du grand monde : mais son pinceau délicat évite d'en reproduire les traits rudes et grossiers ; il sait choisir ce qu'il y a de bon dans toutes les classes de la société : la pureté de cœur et la noblesse d'âme sont les sentiments qu'il aime à faire ressortir, à présenter à notre admiration. Avec une rare finesse d'observation, il trace des portraits fort ressemblants, quoiqu'un peu flattés, et sait conserver à ses personnages toute leur originalité sans se croire obligé de les reproduire avec l'impitoyable fidélité du daguerréotype. Une gaieté douce et de bon aloi préside en général à ses compositions. Le but en est moral sans prétention ni ennui ; les détails sont piquants et l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre par des moyens aussi simples qu'habilement ménagés Ce ne sont pas sans doute des chefs-d'œuvre littéraires d'une bien haute portée, mais ce sont d'agréables récits, pleins de naturel, de vie et de vérité.

Zizi, Zozo, Zaza sont trois jeunes filles, nées le même jour, à la meme heure, dans la même maison, qui ont des destinées diverses comme les trois étages différents que leurs parents habitent. Au premier, l'aisance, le luxe, avec leurs comforts, mais aussi leurs dangers et les chances périlleuses de l'inconstante fortune ; au second, la médiocrité, sa vie douce et monotone, son bonheur calme, sa carrière humble, mais facile ; au troisième, l'indigence avec ses luttes pénibles qui exigent tant de vertu et d'énergie : enfin, pour compléter le tableau, la loge du portier, cet atelier de médisance et de commérage dont les petites intrigues exercent quelquefois tant d'influence sur l'existence des locataires, qui ne peut échapper à cette espèce d'espionnage officieux Les trois héroïnes jumelles suivent les trois directions imposées par leur position sociale. La plus favorisée sous le rapport de la richesse est lancée dans un monde brillant, mais corrompu, qui ternit bientôt la fraîche jeune fille, développe rapide-

ment les germes d'une mauvaise éducation, et lui faisant quitter le droit sentier, la plonge dans l'abîme. La moins fortunée rencontre aussi bien des écueils sur sa route, bien des tentations et des périls, mais elle a reçu, ce qui vaut mieux que l'or et l'argent, des principes purs et fermes qui lui donnent la force de lutter avec une constance inébranlable et la font triompher de tous les obstacles qui semblent s'accumuler sans cesse devant elle. A la fin elle arrive au but avec sa compagne du second étage, à qui la médiocrité, ce véritable élément du bonheur, a permis de couler tranquillement des jours que le soleil n'a pas constamment illuminés de son plus bel éclat sans doute, mais que les orages n'ont point non plus troublés de leurs nuées menaçantes, de leurs terribles tonnerres. Cette triple action est développée d'une manière fort ingénieuse, semée d'incidents nombreux, quoique toujours bien rattachés au sujet, et nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs l'histoire de Zizi, Zozo et Zaza, dont le titre offre quelque chose d'assez niais qui pourrait les avoir tout d'abord rebutés.

NEMESIS MÉDICALE illustrée, recueil de satires par Fr. Fabre, phocéen et docteur, revue et corrigée par l'auteur, contenant 30 vig. de Daumier. Paris, au bureau de la *Gazette des hôpitaux*, 22-24, rue Dauphine. 2 vol. in-8. 16 fr.

Quelque droit qu'ait à notre respect l'art de guérir, il faut bien avouer que peu de sujets prêtent autant à la satire. De tout temps la médecine et les médecins ont été en butte aux sarcasmes des malins railleurs, et Molière n'a été ni le premier ni le dernier qui fit rire le public à leurs dépens. L'incertitude de la science médicale et la présomptueuse assurance de ses adeptes, ou du moins d'un grand nombre d'entre eux présentent, en effet, un contraste fort piquant et donnent souvent lieu à des scènes de tragi-comédie qui, pour les spectateurs indifférents, sont certainement très-plaisantes. Je me souviens, par exemple, d'avoir été témoin, à Paris, au milieu des terreurs du choléra, de la querelle de deux docteurs auprès du lit d'une pauvre domestique atteinte de l'impitoyable fléau, qui me rappelait tout à fait une scène de Molière dans l'*Amour médecin*. L'un prescrivait la saignée, l'eau glacée et la diète absolue; l'autre, point de saignée, une nourriture succulente et je ne sais quels médicaments compliqués. La dispute s'échauffa, tandis que la patiente était en proie aux symptômes les plus effrayants, et les deux docteurs finirent par s'en aller en nous déclarant, l'un, que

si on ne la saignait immédiatement, il ne lui donnait pas une heure à vivre; l'autre, que si lancette ou sangsue la touchait, autant valait commander de suite sa bière. Et comme pour se moquer de la faculté, la nature permit à la fois que la pauvre fille, saignée et mise à l'eau, ne mourût pas, et que la portière de la maison, traitée, pour le même mal, par l'autre médecin, en revint également. Mais ce ne sont là que des bagatelles de la porte. Si nous pénétrons dans le sanctuaire, si nous assistons aux débats de ces messieurs discutant leur théorie, édifiant leurs systèmes, nous en verrons bien d'autres. Et le chapitre du charlatanisme ne pourra-t-il pas à lui seul fournir un long poëme? M. Fabre a donc pu, sans peine, trouver dans cette matière une mine féconde à exploiter. Maniant le vers avec facilité, adoptant un langage franc et hardi, quoique parfois un peu trop âpre, il a déployé dans ses satires un talent incontestable. Médecin lui-même, il connaît mieux que personne le bon et le mauvais du métier; aussi nul abus, nul ridicule n'échappent à sa plume caustique, et cependant il honore la science dans ce qu'elle a de grand et d'utile; il rend un digne hommage au génie de ses vrais adorateurs. Le courage et le dévouement des étudiants et des docteurs pendant que le choléra-morbus décimait Paris lui inspirent d'assez beaux vers :

Vous donc qui quelquefois, d'un langage moqueur,
Attristez notre esprit et froissez notre cœur,
Du courage passif, de la vertu civile,
Croyez-vous avoir fai l'apprentissage utile,
Connu tous nos dangers, non moins que nos douleurs,
Et d'une épidémie appris tous les malheurs?
Descendez avec moi sur le champ de bataille,
Hommes froids et légers, vous dont l'esprit nous raille;
Venez, des hôpitaux en ces jours désolés
Les plus tristes secrets vous seront dévoilés;
On ouvre devant vous leurs catacombes pleines;
Tous les cadavres bleus entassés par centaines,
Côte à côte alignés dans un obscur réduit,
C'est du monstre en travail l'ouvrage d'une nuit.
Oh! si transi de froid sur ces humides dalles,
De nos pestiférés vous demandez les salles;
Sur chacun des degrés du pesant escalier,
De morts et de mourants effrayant espalier,
Vous heurtez pleins d'effroi les brancards qui se pressent.
Sur vos flancs, malgré vous, vos deux poumons s'oppressent
A voir ces lits mouvants dix fois par jour salis,
Qui dix fois sous vos yeux sont vidés et remplis.
Quel désastre et quel deuil! ah! d'y marquer sa place
La mort, l'avide mort, elle-même se lasse.

Mais le talent de l'auteur est plutôt fait pour la critique, et passant tour à tour en revue les concours, les examens, la

patente et le droit d'exercice, les professeurs, l'Académie, etc., etc., il trouve ample matière à l'exercer. Les spécialités et les systèmes universels lui fournissent maints traits plaisants, rehaussés par de charmantes vignettes qui ne le sont pas moins. Le magnétisme animal, la phrénologie, les méthodes curatives de toute espèce forment autant de satires pleines de verve et d'esprit. L'homœopathie, cette dernière merveille dont la vogue dure encore, n'est pas non plus oubliée.

Simili simile... Honte pour Hippocrate;
La nature, sans lui, s'est fait homœopathe;
Au feu de la rougeole, et par un coup de dé,
Une dartre rebelle a bien des fois cédé;
Telle au bras vigoureux qu'on plonge dans la glace,
La chaleur est éteinte, et la rougeur s'efface;
Mais bientôt bouillonnant d'une vive chaleur,
Les irritables chairs ont repris leur couleur;
Simile simili... C'est la loi de nature;
Brûlons-nous jusqu'aux os pour braver la brûlure,
Un froid de vingt degrés amène le dégel,
Et criblé de blessure, on se rit du duel.

Puis, si nous avons une bosse au front, imitons ce brave homme que la vignette nous montre se faisant assener un violent coup de marteau pour effacer la protubérance accidentelle de son crâne.

Vous voyez que la *Némésis médicale* offre une lecture fort divertissante. Je regrette seulement que l'auteur s'abandonne parfois un peu trop aux personnalités. Sans doute cette licence hardie est dans les attributs de la satire; mais il n'en faut pas faire abus, et peut-être les coups de fouet de M. Fabre passent-ils quelquefois les bornes de la justice.

PHYSIOLOGIE DU PARAPLUIE, par deux cochers de fiacre. Paris, chez Desloges, 39, rue Saint-André-des-Arcs. In-32, fig. 1 fr.

Les physiologies sont à la mode. On en fait de toutes choses et de tous caractères. Grâce à l'élasticité du mot qui se prête aux caprices de la fantaisie parisienne, sans se plaindre, nous en avons déjà près d'un demi-cent et nous ne sommes pas au bout. Il s'en fabriquera bien d'autres encore, je ne désespère pas de voir paraître un jour la vôtre, la mienne, si elles ne sont déjà faites. C'est une dépense d'esprit où chacun veut mettre un peu du sien, ou du moins de celui qu'il pense avoir, car si quelques-unes de ces physiologies sont fort pi-

quantes, le plus grand nombre est médiocre, et il s'en trouve même d'une platitude vraiment désespérante. Les écrivains ressemblent beaucoup aux moutons de Panurge; dès que l'un fait le saut (pardon du calembour, il m'est venu sans intention), tous les autres le suivent. Du reste, dans cette pluie de facétieuses élucubrations, le parapluie ne pouvait être oublié. C'eût été d'une révoltante injustice. Ce digne compagnon de nos vicissitudes diverses, qui nous abrite dans la prospérité comme dans la misère, qui garantit nos haillons comme nos habits brodés contre les injures du temps, qui s'élève sur nos têtes comme le symbole de l'égalité absolue des hommes devant les rigueurs de dame nature, avait certes bien droit à cet honneur. J'ignore quels sont ces deux cochers de fiacre qui ont voulu payer ce digne tribut au meuble dont ils doivent mieux que personne estimer tout le prix, mais je crois fort qu'en cette affaire ils n'ont été que les officieux sténographes de quelque spirituel écrivain qui aura loué leur carrosse à l'heure ou à la course, pour s'isoler et se livrer à ses méditations au milieu du divertissant fracas des rues de Paris.

L'auteur débute par une pièce de vers, en style élégiaco-latartinien, destinée à rappeler toutes les douces joies qu'il a goûtées sous le dôme protecteur de son vieux parapluie.

Oh! le premier baiser! la première caresse!
Oh! cet enivrement d'aimer et d'être aimé!
Oh! ce tressaillement d'une main que l'on presse!
Oh! cet amour plus doux qu'un doux soleil de mai!
Oh! ce bonheur qu'on sent à vivre! Oh! cette joie
De presser dans ses bras *une* ange aux blonds cheveux!
Tout cela je le dois à ton dôme de soie.
Je ne suis pas ingrat, non, messieurs; car je veux
Ceindre aujourd'hui mon front de verveine et de lierre,
Et, penché sur ma lyre aux sons harmonieux,
Chanter mon parapluie à l'ombre hospitalière.

Vient ensuite l'histoire du parapluie, de son origine qui remonte à Pythagore et semble nous le montrer comme étant de la huitième incarnation du dieu Wishnou, de ses progrès, de ses triomphes et de ses revers, de ses merveilleuses propriétés et de ses fâcheux inconvénients, puis la solution de l'important problème : Faut-il se mettre deux sous le même parapluie? et enfin un petit épilogue poétique où l'auteur fait d'avance le procès à ses critiques.

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, par E. Géruzez. Paris, chez Gratiot et comp., 11, rue de la Monnaie. In-8. 7 fr. 50 c.

Ayant eu naguère l'occasion de nous montrer sincère à l'égard de M. Géruzez, nous tenons à prouver qu'il n'y avait point en nous de prévention injuste, et ses *essais d'histoire littéraire* étant tombés entre nos mains, c'est avec plaisir que nous leur consacrons un article, quoique ce ne soit pas précisément une publication nouvelle. Le bien que nous en dirons, d'ailleurs, loin de contredire ce que nous avons avancé sur son dernier ouvrage, ne fera que donner plus de force à notre critique, car l'écrivain qui déploie tant d'érudition, de finesse et de sagacité dans l'appréciation de divers auteurs isolés, est encore moins pardonnable d'avoir mis tant de négligence et de précipitation dans un résumé d'ensemble qu'il destinait à l'usage des auditeurs de son cours. Peut-être cela vient-il de ce que le talent de M. Géruzez n'est pas fait pour les vues générales et réussit mieux à peindre des portraits que des tableaux. Quoi qu'il en soit, les morceaux que renferme ce volume sont très-remarquables. Il y a de l'indépendance et de l'originalité dans les idées, et si le style n'offre pas une grande richesse d'ornements, il est en général simple et clair, exempt de toute recherche prétentieuse. M. Géruzez nous paraît très-bien entendre la critique littéraire. Tout en évitant cette minutie fatigante, cette espèce de marivaudage délayé, dont un habile Aristarque de nos jours a donné le dangereux exemple, il n'omet aucun détail propre à piquer la curiosité, capable d'éveiller l'intérêt. Avec un art trop souvent négligé par ses confrères, il nous fait connaître à la fois l'auteur et ses œuvres, ne sépare point l'homme de l'écrivain et cherche toujours à expliquer l'un par l'autre. Cette méthode, si féconde dans ses résultats, nous semble ouvrir à l'histoire littéraire une voie presque entièrement nouvelle, car elle était inconnue à La Harpe et aux autres critiques du siècle dernier, qui oubliaient en général que la littérature, pour être bien comprise, ne doit point être isolée, qu'elle n'offre que l'un des traits de chaque époque et ne peut être, sans de graves inconvénients, séparée des autres auxquels elle est si intimement liée. L'essai de M. G. sur Rabelais fait, entre autres, ressortir d'une manière toute particulière cette incontestable supériorité. Nous n'y trouvons aucune trace de pédantisme, rien qui ressemble à ces lourds commentaires par lesquels tant d'autres ont gâté les plaisanteries du curé de Meudon sans réussir à jeter plus de lumière sur ce qu'elles renferment d'obscur ou d'énigmati-

que. Notre critique ne se met pas l'esprit à la torture pour découvrir des allégories dans chaque page de ce roman où l'auteur n'a peut-être fait que suivre les bizarres fantaisies d'une imagination capricieuse sans songer nullement à toutes les profondeurs qu'on lui suppose. Rabelais n'est pour lui que le peintre satirique d'une époque, il n'y cherche que des traits de mœurs, des aperçus généraux. Les personnages sont des types et non des masques ; il s'attaque aux classes et non aux personnes ; ce n'est pas seulement la caricature des personnages illustres de son temps qu'il a voulu faire, c'est celle de l'homme et des différents aspects sous lesquels il se développe dans les positions diverses de la vie sociale. En effet, soulevez l'enveloppe extérieure, écartez les vêtements de l'époque et vous trouverez au-dessous le cœur humain dont les instincts et les penchants sont toujours à peu près les mêmes dans tous les siècles et chez tous les peuples. C'est là l'indice du vrai talent et le caractère de supériorité qui a rendu le roman de Rabelais immortel, malgré les nombreux défauts dont il fourmille.

Avec cet esprit judicieux et cette vive intelligence de la critique littéraire, M. Géruzez passe en revue quelques-uns des principaux écrivains des XVIe et XVIIe siècles ; puis il consacre trois chapitres intéressants à l'élégie, à la satire politique et à la poésie en général, et termine par une notice sur Flaxman, cet artiste de génie, dont les œuvres rentrent en quelque sorte dans le domaine de la littérature, puisqu'il puisa ses meilleures inspirations dans les chefs-d'œuvre de la poésie ancienne et moderne.

RELATION d'un voyage dans l'Yemen, entrepris en 1837 pour le muséum d'histoire naturelle de Paris, par P.-E. Botta. Paris. In-8. 3 fr.

L'Yemen est une contrée située sur les côtes de l'Arabie. Rarement visitée par les Européens, elle n'est guère connue que d'après la relation de Niebuhr à l'exactitude duquel M. Botta rend hommage, et qu'il veut compléter en y ajoutant quelques nouveaux détails. Ce pays offre un intérêt tout particulier, parce qu'on y trouve les Arabes établis d'une manière stable, ayant échangé leurs tentes et leur vie nomade contre des demeures fixes, et la culture du sol. Sous l'empire de cette métamorphose, la civilisation s'est développée chez eux, a modifié leurs rapports sociaux, adouci leurs mœurs, et ils se sont montrés, comme tous les autres

peuples, susceptibles de former un Etat régulier, de se livrer aux occupations sédentaires du commerce et de l'industrie. De ce fait on conclura sans doute avec l'auteur que, si, dans les autres parties de l'Arabie, leurs usages n'ont pas changé depuis les premiers âges de l'espèce humaine, c'est que le climat et la nature des conditions physiques au milieu desquelles ils vivent n'ont pas changé non plus, et telles qu'elles sont ne comportent pas un autre mode d'existence. Ceci nous paraît ressortir évidemment de tout ce que M. Botta raconte de son séjour dans l'Yemen. En effet, sous bien des rapports, les Arabes qu'il a vus, vivant dans des villes, cultivant leurs propriétés, échangeant leurs produits, sont les mêmes que ceux qui habitent le désert. Sauf les rapports nouveaux créés entre les individus par le progrès de la civilisation, c'est toujours le même caractère d'hospitalité, de simplicité patriarcale et de respect religieux pour les liens de la famille. Parmi eux on retrouve dans toute sa vigueur cet élément précieux si faible et si relâché chez les nations européennes. Il serait certes fort intéressant de voir la civilisation arabe se développer sous son empire. Malheureusement elle manque de l'unité nécessaire à son développement original. Divers petits chefs se disputent la prééminence, et pour éviter les malheurs plus grands de l'anarchie, ils n'ont guère d'autre alternative que de choisir entre la domination du pacha d'Egypte et celle de la Porte-Ottomane.

La relation de M. Botta renferme des détails pleins d'intérêt sur les mœurs et les usages de cette peuplade. Il s'y rendit, porteur d'une lettre de crédit pour le cheik Abou-beer-Cathàn, qui le reçut avec franchise et cordialité. La ville de Hodeida, dans laquelle il séjourne d'abord, « est composée de belles maisons bâties en briques, blanchies à la chaux, auxquelles leurs toits en terrasses entourés d'une balustrade à jour de divers dessins donnent une certaine apparence italienne. Les fenêtres sont fermées, comme dans presque tout l'Orient, par des cages faisant saillie sur la rue et composées de grillages en bois découpés de diverses manières et véritables chefs-d'œuvre de goût et de patience. Les portes aussi sont sculptées avec beaucoup plus de perfection certainement que ces anciens coffres très-admirés aujourd'hui chez nous. » C'est une ville de commerce dont la population offre un singulier mélange de maintes races diverses. On y voit, entre autres, les Saumalis, nègres aux traits européens, aux formes belles et gracieuses, au regard fier et courageux. « Vêtus d'une ample pièce d'étoffe de coton qu'ils drapent comme une toge, chaussés de sandales très-bien travaillées, et armés d'un couteau ou poignard qu'ils portent attaché au

bras, les Saumalis sont surtout remarquables par leur énorme chevelure ébouriffée, qu'ils taillent et arrangent d'une façon singulière. Quelques-unes de ces coiffures ressemblent maintenant à celles que l'on trouve peintes dans les hypogées égyptiens. »

Muni d'une recommandation d'Ibrahim-Pacha pour le cheik Hassan, le plus puissant chef de l'Yemen, M. B. poursuit son voyage et pénètre dans l'intérieur du pays où il trouve également un accueil plein de bienveillance. Il est invité par le cheik à venir passer quelques jours dans son château, situé sur le sommet du pic de Maammara. Cette résidence, très-favorable à ses recherches botaniques, objet principal de son voyage, lui fournit aussi l'occasion d'étudier de près la vie arabe, et il nous en fait un tableau fort piquant dont le fragment suivant nous a paru digne d'exciter la curiosité des lecteurs.

« Le soir du jour où j'arrivai à Maammara et constamment ensuite, le ckeik Hassan, pour ne pas manquer aux usages reçus dans son pays, m'envoya un paquet de branches de cât. Ce sont les branches d'un arbre originaire de l'Abyssinie, ainsi que le café, et que l'on cultive avec un soin extrême; on en mange les bourgeons et les feuilles les plus tendres; elles ont une propriété excitante, légèrement enivrante même, reposent de la fatigue, ôtent le sommeil, et font que l'on aime à passer la plus grande partie de la nuit dans une tranquille et sociable conversation; aussi n'y a-t-il pas d'hommes qui dorment aussi peu que les Yeménites; et cependant leur santé ne paraît pas en souffrir; car les exemples de longévité sont communs dans le pays. Les propriétés stimulantes du cât sont telles, que les courriers envoyés pour porter des messages pressés marchent souvent plusieurs jours et plusieurs nuits de suite sans prendre d'autres nourriture ni soutien que les feuilles de cette plante, dont ils portent un paquet avec eux pour le manger en route. Pour moi, je m'habituai promptement à son usage, et finis par trouver un grand plaisir dans l'excitation douce qu'elle procure et les rêves aussi frappants que la vérité qui en étaient la suite.

« Le cheik Hassan, se trouvant dans son château au centre de ses possessions, se donnait tous les attributs de la souveraineté; chaque jour, à l'heure de l'échê, ou prière du soir, un de ses officiers, qui n'avait pas d'autres fonctions, se plaçait sous ses fenêtres, proclamait à haute voix les titres de son maître, tels que : épée de la religion, appui du gouvernement, soutien de l'islamisme, etc.; récitait quelques vers en son honneur et invoquait sur lui les bénédictions du ciel; cérémonie qu'on appelait le doushân. Souvent aussi des

pauvres ou des opprimés venaient remplir le même devoir, et terminaient leurs discours, soit en exposant leurs plaintes, soit en demandant quelques secours, exactement comme les anciens troubadours criaient largesse après avoir chanté les louanges d'un seigneur.

« Je remarquai encore une autre cérémonie intéressante, en ce qu'elle était autrefois caractéristique de la dignité des califes et des principaux émirs de leur cour, qui souvent les tenaient en tutelle. Vers le milieu de chaque nuit, on apportait, à la porte du château, des tambours ou timbales de différents timbres et dimensions, que l'on frappait en l'honneur du cheik de manière à produire, dans le silence de la nuit, un effet extrêmement pittoresque et tout à fait en harmonie avec les localités. Les coups, frappés d'abord à de longs intervalles, qui se rapprochaient peu à peu, mais d'une manière régulière et faisant honneur au sentiment de la mesure des timbaliers, finissaient par ne plus être qu'un roulement lugubre qui se perdait lentement, insensiblement, pour être répétés par les échos des montagnes; puis on les entendait peu à peu renaître, les différents tambours s'interrogeant et se répondant avec une variété de mesure, de force et d'action qui produisait un effet étrange, sauvage, mais solennel, et qui me causait toujours une émotion dont je n'étais pas le maître. »

Le récit de M. Botta, écrit avec simplicité, sans aucune espèce de prétention, porte un cachet de bonne foi très-remarquable. Il inspire la confiance et se fait lire avec plaisir, car les observations intéressantes dont il est semé présentent un grand attrait. Quoique le volume soit fort mince, l'auteur a su y renfermer plus de faits et de données instructives qu'on n'en trouve bien souvent dans des relations beaucoup plus étendues. C'est qu'il ne songe ni à se mettre en scène, ni à faire des phrases, et se borne à mentionner seulement ce qui lui paraît réellement digne de fixer l'attention publique.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

TABLEAU GÉNÉRAL des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants et autres religionnaires, depuis le commencement du XIXe siècle, par l'abbé Rohrbacher. Deuxième édition. Paris, chez Waille et comp., 9, rue des Grands-Augustins. 1 vol. in-18. 1 fr. 60 c.

Le zèle du catholicisme se réveille de toutes parts avec une

ardeur d'autant plus grande qu'elle a été comprimée quelque temps par l'effervescence révolutionnaire. Ces pauvres philosophes du xvIII[e] siècle seraient bien étonnés, s'ils revenaient au monde, en voyant cette réaction triomphante à laquelle certes ils ne s'attendaient pas. Ils reconnaîtraient sans doute le tort qu'ils ont eu d'attaquer en aveugles, de détruire sans réédifier, de prétendre combattre le principe de l'autorité sans se rallier autour du drapeau de libre examen sagement dirigé qu'avait adopté la réforme. En croyant ainsi mettre un terme aux disputes théologiques, ils n'ont fait qu'en rendre le réveil plus certain, car tôt ou tard il faudra bien que le protestantisme sorte aussi de sa léthargie s'il ne veut se laisser enterrer tout vivant; et une fois les deux principes de nouveau en présence sur le champ de bataille, il est fort à craindre que tous les beaux plaidoyers philosophiques en faveur de la tolérance, que toutes les éloquentes tirades contre le fanatisme, ne soient que de médiocre vertu pour empêcher les désastres d'une semblable lutte. Le catholicisme se plaît singulièrement à récapituler ses conquêtes, à compter et recompter ses nouveaux convertis. C'est une tactique assez adroite : rien n'importe au commun des hommes plus que des chiffres et des noms propres. De semblables données, exactes ou non, persuadent bien mieux que tous les raisonnements du monde. On sait que la foule est volontiers moutonnière; et quand on dit aux gens ignorants et simples que tel ou tel pasteur protestant, tel ou tel personnage lettré ou du moins étant par sa position sociale et son éducation supposé l'être, vient d'abjurer l'hérésie pour rentrer dans le sein de l'Eglise, il est facile de les ébranler et d'achever bientôt leur conversion à l'aide de quelques-uns de ces arguments irrésistibles que chacun connaît. Si la réforme n'y prend garde, si elle ne cherche à répondre aux chiffres par des chiffres, aux noms propres par des noms propres, je crois qu'elle aura lieu de s'en repentir, et j'en donne avis à qui de droit. Du reste, en réalité, tous les calculs du catholicisme ne fournissent pas des sommes bien effrayantes pour celui qui entend un peu l'addition et sait faire la soustraction de tous les chiffres superflus ou exagérés. Mais c'est une raison de plus pour que le protestantisme compte à son tour hautement et publiquement ses victoires, qu'il tient on ne sait trop pourquoi dans l'ombre, et qui certes valent bien celles de ses adversaires.

Le petit livre de l'abbé Rohrbacher passe en revue tous les pays du monde, rapportant les faits qui dans chacun d'eux signalent les progrès de sa cause; il est d'ailleurs écrit avec assez de modération.

HISTOIRE DES ÉGLISES DU DÉSERT chez les protestants de France, depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'à la révolution française, par Charles Coquerel; tome II. Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp. In-8. L'ouvrage est complet en 2 gros volumes; prix, 15 fr.

Ce second volume renferme le détail des événements relatifs aux églises du désert depuis l'an 1750 jusqu'à l'édit de Louis XVI, qui en 1788 rendit l'état civil aux protestants de France. Ces trente-huit années, époque la plus brillante de la philosophie du XVIIIe siècle, sont encore remplies des difficultés de toutes sortes par lesquelles l'intolérance religieuse continuait à entraver l'exercice du culte réformé. Cela forme un contraste bien étrange avec les écrits des philosophes. Il est vrai que la plupart des persécutions avaient lieu dans des provinces éloignées de la capitale et qu'elles étaient à peine connues à Paris. Le seul fait qui ait eu quelque retentissement fut la condamnation du malheureux Calas, à la famille duquel Voltaire prit un si vif intérêt. Mais on ne disait rien des gens obligés d'émigrer par la rigueur des édits de Louis XV, du ministre Rochette condamné à mort avec deux nobles protestants qui avaient tenté de le sauver. Les ennemis de la réforme s'acharnaient toujours contre elle avec la même violence, et l'on voyait petit à petit se reproduire les mêmes actes qui avaient signalé la persécution sous le règne précédent.

Le poëte Young était obligé d'enterrer lui-même furtivement sa fille morte à Montpellier : la sépulture était refusée à l'étrangère protestante.

« Ils ne lui accordèrent pas la charité d'un peu de poussière pour recouvrir la poussière, charité dont même leurs chiens jouissent. Que pouvais-je faire? Quels secours, quelle ressource? Animé d'une piété sacrilége, je fus contraint de lui voler une tombe. Je fus bref et lâche dans mes pleurs. Plutôt comme son meurtrier que comme son ami, je me glissai d'un pas craintif et entrecoupé, ceint des profondes ténèbres de minuit, et je murmurai à voix basse mes soupirs. Je murmurai ce qui aurait dû retentir partout au milieu de ces régions, et je n'osai point inscrire le nom de celle dont le monument aurait dû s'élever jusqu'aux cieux! »

Ces éloquentes plaintes nous peignent la détresse à laquelle étaient réduits alors les protestants, et nous montrent combien peu l'on s'était encore relâché de la rigueur des anciens édits. Cependant, comme si l'on eût fini par s'accoutumer à la persécution, les églises n'en continuaient pas moins leurs travaux et employaient tous leurs efforts à s'organiser de manière à obtenir quelque ensemble et quelque force.

Elles s'unirent pour avoir à Paris même un agent général chargé de défendre leurs intérêts, de plaider leur cause, de travailler à la libération des malheureux entassés sur les galères pour cause de religion. Cette dernière partie de leur tâche devint plus facile, à mesure que le fanatisme de l'intolérance empreint dans les lois disparut des mœurs, ou du moins y fit place à la corruption vénale, non moins insensible sans doute mais plus traitable. Alors le rachat des galériens fut une affaire de commerce sur laquelle certains agents, dont les églises étaient bien forcées de se servir, spéculaient sans aucun scrupule. M. Ch. Coquerel donne des détails fort curieux à ce sujet. Marchant toujours appuyé sur les pièces, il met au jour une foule de documents du plus haut intérêt. Son livre est une véritable mine féconde où se trouvent entassées de nombreuses richesses tout à fait inconnues jusqu'à présent. Il rend à l'histoire du protestantisme ses couleurs réelles et originales, il rétablit la vérité si souvent défigurée par l'esprit de parti; il s'abstient de toute discussion irritante, de toute déclamation superflue, et se contente de faire parler les faits eux-mêmes avec leur éloquence simple mais énergique. Son œuvre manque un peu d'unité, mais elle n'en est que plus dramatique, que plus saisissante; et des scènes telles que le supplice de Rochette, le procès de Calas, etc., ne peuvent être lues sans une profonde émotion. Il y a d'ailleurs un intérêt bien grand dans ces extraits de correspondances et de mémoires qui évoquent devant nous les personnages de l'époque avec leur caractère si noble, leur austérité si pure, leur dévouement si généreux. Nous sommes en quelque sorte reportés au milieu des agitations de cette lutte désastreuse, au sein de cette vie semée de troubles et de misère qui fut pendant plus de deux siècles le lot de nos ancêtres. Nous voyons se développer devant nous leur persévérance infatigable, leur courage pieux, leur conduite modérée mais toujours ferme et droite, précieux trésors qu'ils nous ont légués pour nous servir d'exemples et dans lesquels se trouve pour nous comme pour eux la meilleure garantie contre les épreuves nouvelles que peut nous préparer l'avenir. L'œuvre du protestantisme est loin d'être accomplie. On ne peut se le dissimuler, c'est une lutte incessante contre certains instincts naturels à l'homme : le triomphe ne sera complet que lorsque l'intelligence aura dissipé toutes les ténèbres, rompu tous les liens qui gênent son libre développement. L'influence du siècle dernier a mis fin à la persécution directe; mais la réaction qui s'opère aujourd'hui réveille les espérances des adversaires du protestantisme, et celui-ci se verra bientôt menacé de ruine s'il ne remonte hardiment sur

la brèche pour reprendre l'offensive qui lui appartient. L'ouvrage de M. Coquerel est tout à la fois un avertissement et une leçon qui ne peuvent que produire de bons fruits ; il contribuera certainement à ranimer le véritable esprit de la réforme et rappellera ce qu'on semble trop enclin à oublier : c'est que sa cause est celle des lumières et de la liberté.

L'ANGE de la maison, par A.-E. de Saintes. Paris, chez Désirée Eymery, 15, quai Voltaire. 1 vol. in-12, fig. 3 fr.

L'ange de la maison, c'est une jeune fille qui soutient sa mère dans le malheur, l'aide par son travail, la console par son amour, et toujours douce et bonne, se sacrifie pour les autres, ne trouve de plaisir que dans les joies qu'elle peut procurer à ses sœurs, dans l'accomplissement de ses devoirs, dans le sentiment de sa complète abnégation. Un pareil modèle est difficile à suivre sans doute, mais ce sont bien là les vertus qui doivent distinguer la femme, et par lesquelles, sans sortir du cercle étroit d'une vie obscure et retirée, elle peut se créer une sphère d'activité fort utile, une carrière noble et féconde. Le petit récit de M. A.-E. de Saintes est peut-être un peu trop romanesque : il accumule volontiers les incidents et cherche les effets dramatiques ; mais on n'y trouve rien que de très-moral, et il faut bien pardonner quelque chose au désir fort louable d'intéresser les enfants, de captiver leur attention et de mieux graver ainsi dans leur mémoire les leçons qu'on veut leur donner. D'ailleurs l'auteur connaît bien son petit public pour lequel il a publié déjà depuis longtemps de nombreux volumes dont quelques-uns ont obtenu beaucoup de succès. Il a pour lui l'expérience, qui est un grand maître, et l'on ne saurait qu'approuver le zèle qu'il met à reproduire sous maintes formes ingénieuses les précieux enseignements d'une bonne éducation.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

LES IDÉES DE LA RÉVOLUTION et les affaires d'Orient, ou double tendance de la civilisation européenne, par M. Anagnosti. Paris, chez Joubert, 14, rue des Grès. 1 vol. in-8. 7 fr.

Ce titre paraît d'abord un peu bizarre et l'on se demandera sans doute quel rapport peut exister entre les idées de la révolution et les affaires d'Orient. Cependant il exprime d'une

manière fort juste les idées de l'auteur, qui pense que les affaires d'Orient ne peuvent s'arranger qu'en accordant une part d'influence assez considérable aux idées dont la révolution française a consacré le triomphe ; c'est dire assez que M. Anagnosti veut l'alliance de la France avec la Russie. Dans son opinion, c'est sur cette alliance que repose tout l'avenir du monde, c'est d'elle que dépendent les progrès futurs de la civilisation. Il croit que la puissance russe n'est pas aussi hostile qu'on le pense aux idées françaises, et que se les assimilant toujours davantage, elle pourra donner cours à ses vues ambitieuses sans aucun danger pour la liberté du monde dont elle partagera la domination avec la France, ce représentant des intérêts démocratiques en Europe. Cet antagonisme des deux grands principes contraires lui semble indispensable pour maintenir l'équilibre, pour assurer la marche calme et certaine du progrès social. Il y a de l'originalité dans cette manière d'envisager la question politique, et c'est lui donner un aspect tout à fait nouveau, car jusqu'ici les partisans de l'alliance franco-russe n'avaient point osé la présenter sous un semblable jour. D'ailleurs, quelque étrange qu'il puisse paraître de vouloir ainsi charger la Russie de la propagande des idées de la révolution, la pensée de M. Anagnosti est certainement fort ingénieuse, et il est peut-être plus près de la vérité que ceux qui, dans leurs rêves sinistres, voient l'Europe devenue cosaque, courbant l'échine sous le knout. Le despotisme lui-même ne saurait échapper à l'influence de la civilisation ; il se voit même obligé, dans son propre intérêt, d'en revêtir quelquefois les formes, d'en adopter les allures. La noblesse russe se fait remarquer toujours plus par ses mœurs polies et ses lumières ; le czar lui-même, malgré le soin jaloux qu'il prend de son pouvoir absolu, se montre moins hostile que bien d'autres souverains à la circulation des idées, et favorise, du moins dans une certaine limite, le développement matériel de son peuple. Laissez agir ces éléments, laissez germer ces semences, et tôt ou tard, en dépit du knout, en dépit des Cosaques, la liberté fera son chemin jusqu'au sein de cet empire colossal dont la puissance nous effraye. M. Anagnosti pense que les circonstances actuelles de l'Orient sont une occasion favorable pour hâter ce résultat, parce qu'elles lui semblent menacer l'Europe d'une conflagration générale que la France doit prévenir en mettant fin à son isolement politique par une alliance avec la Russie. Ici nous ne partageons pas complétement ses idées; nous croyons que cette alliance ne ferait peut-être, au contraire, qu'amener plus promptement une collision, et le mépris que l'auteur professe pour l'Angleterre nous paraît à la

fois injuste et peu fondé. Il est difficile de comprendre comment les idées de la révolution trouveraient, dans le despote le plus absolu peut-être qui existe, un appui meilleur que dans la puissance qui, par ses antécédents et son organisation, a le plus de rapport avec elles. Nous ne pouvons nous empêcher d'être frappé d'un fait assez curieux, c'est que, tandis qu'on parle de la décadence de l'Angleterre, des périls qui la menacent, de sa ruine prochaine, elle poursuit hardiment ses conquêtes, déploie une activité toujours infatigable, et continue d'étonner le monde par la richesse de ses ressources en tout genre. L'île brumeuse, que M. Anagnosti prétend reléguer au milieu de ses brouillards, étend ses bras vigoureux jusqu'à Canton, et fait trembler dans Pékin le souverain du céleste empire. D'ailleurs cette alliance qu'on veut lui opposer, qu'on prêche avec tant de zèle en France, la Russie ne paraît guère s'en soucier jusqu'à présent, et, en effet, tant que dureront les dispositions pacifiques qui dominent maintenant les souverains, nous ne voyons pas trop pourquoi elle s'engagerait ainsi dans un traité qui peut-être ne serait pas tout à fait sans danger pour elle. Si, malgré son antipathie naturelle pour les idées de la révolution, celles-ci la pénètrent insensiblement, c'est en quelque sorte à son insu, et certainement elle ne fera rien qui puisse hâter ce mouvement qu'elle ne subit que parce qu'elle ne peut lui échapper. Du reste, l'imprévu joue un si grand rôle dans la politique, qu'il est bien difficile de prévoir ce qui arrivera: toutes les hypothèses sont permises, et les plus hardies ne sont pas toujours celles qui ont le moins de chances de se réaliser. M. Anagnosti pourra donc bien, en définitive, avoir raison, nous le reconnaissons volontiers, et nous recommandons à nos lecteurs son livre, dans lequel ils trouveront des aperçus fort ingénieux sur les résultats de la révolution française, et des considérations d'un grand intérêt sur la politique européenne de l'époque actuelle.

SCIENCES ET ARTS.

BIBLIOTHÈQUE des sciences et des arts : *Traité élémentaire sur les machines à vapeur*, imité en partie de l'anglais par Aj. de Grandsagne, et renfermant plusieurs articles de M. E. Arago. Paris, 16, rue de Bussy. 1 vol. in-18, fig. 80 c.

Ce volume, l'un des plus intéressants de cette petite collection, renferme la première partie du traité sur les machines à vapeur. On y trouve un exposé rapide de leur histoire et le résumé des connaissances qu'on possédait dans les temps anciens sur les effets de la vapeur comprimée. Les

diverses machines de Héron, de Caus, de Branca, de Papin, etc., dans lesquelles on a prétendu voir des titres suffisants pour réclamer en faveur de tel ou tel peuple la priorité de cette merveilleuse découverte, sont expliquées à l'aide de figures qui en offrent les principaux appareils. La plume élégante de M. Arago jette sur tous ces détails scientifiques une clarté pleine d'attrait. L'auteur passe ensuite à la machine de Watt, nous fait en quelque sorte assister au travail de l'inventeur dont il nous raconte les essais successifs, les tribulations diverses et enfin le triomphe glorieux. Puis il nous présente tous les développements que reçut bientôt son œuvre, les perfectionnements que d'autres hommes non moins ingénieux y ajoutèrent, et nous conduit ainsi jusqu'à son état actuel. De nombreuses planches, fort bien exécutées, accompagnent ce petit ouvrage, dont le prix si modique offre certainement la meilleure solution du problème de l'instruction à bon marché. M. Ajasson de Grandsagne nous paraît avoir parfaitement compris les diverses exigences de l'enseignement populaire. Il a su fort bien concilier le bas prix des livres avec leur bonne exécution sous tous les rapports. Ses explications scientifiques sont claires, simples, suffisamment étendues sans longueurs inutiles, et il ne néglige aucun des accessoires qui peuvent en faciliter l'intelligence au public, encore peu développé, pour lequel elles sont plus spécialement destinées. L'ouvrier y trouve une instruction très-bien adaptée à ses besoins, et l'homme du monde peut y puiser une foule de notions utiles.

LES RÈGLES DE LA PERSPECTIVE PRATIQUE, mises à la portée de toutes les intelligences, et indispensables pour l'étude du dessin en général, par Thénot. Paris, chez l'auteur, rue de Valois. In-8, fig. 1 fr. 50 c.

La perspective est le timon de la peinture, a dit Léonard de Vinci, et ces paroles d'un grand maître devraient être toujours présentes à l'esprit de ceux qui se mêlent de manier le crayon ou les pinceaux. En effet, sans la perspective, comment donner un corps, de l'épaisseur, de la vie aux objets qu'on veut représenter? Le tableau n'offre en réalité qu'une surface plane, sans profondeur ni lointain; ce n'est que par la science bien étudiée des lignes, de leur direction et de la distribution des ombres qu'on peut arriver à produire l'illusion nécessaire. La perspective expose les procédés naturels d'après lesquels l'image vient se réfléchir sur un plan quelconque, et l'invention du daguerréotype peut être en quelque sorte considérée comme une consécration pratique de ses principes. On comprend donc de quelle importance

il est pour le peintre d'en connaître parfaitement la théorie. Il faut qu'elle lui soit assez familière pour donner à son coup d'œil et à sa main une direction sûre, infaillible, qui ne lui permette jamais de commettre la moindre infraction à ses lois. Sans ce précieux secours, son talent, quel qu'il soit, ne pourra jamais atteindre une véritable supériorité. Persuadé de l'utilité de cette étude, M. Thénot a cherché, par ses travaux, à la rendre plus facile, à la débarrasser de ses formes trop scientifiques et à la mettre, autant que possible, à la portée de tous. Sa méthode se distingue par une grande clarté; elle procède logiquement en partant des données de la géométrie pratique qu'il est indispensable de connaître, puis en avançant de problème en problème jusqu'aux plus compliqués et appuyant presque toujours ses démonstrations sur des exemples empruntés aux tableaux des meilleurs maîtres. L'ouvrage que nous annonçons ici n'en est qu'un résumé très-rapide, mais bien fait, simple et lucide, et de nombreuses figures permettent de s'en servir avec fruit, même sans le secours d'un maître.

L'ALBUM, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, rédigé par une société d'artistes et d'hommes de lettres sous la direction de M. L. Salme Deuxième année. Paris, 9, rue des Grands-Augustins Une livraison in-4, avec deux dessins chaque mois. Prix, 10 fr. par an pour Paris, 12 fr. pour les départements.

Ce journal, que nous avons déjà annoncé lorsqu'il commença de paraître, continue à répondre parfaitement au but de ses fondateurs. Il offre une suite de jolis modèles pour l'étude, soit de la perspective et du paysage, soit de la figure, des fleurs, architecture, plans, soit enfin de la gravure, de la lithographie, etc., à l'aide desquels on peut faire un cours complet de dessin et de lavis en tout genre. Ces deux années sont consacrées à la partie élémentaire et formeront un ouvrage très-utile aux personnes qui veulent s'en tenir aux premières notions de l'art. Dans la seconde période, qui comprendra les années 1842 à 1844, on trouvera une série d'enseignements plus élevés, destinés à diriger le goût et l'imagination de l'artiste. Le texte est, en général, bien adapté aux exigences de l'enseignement; les explications sont claires et précises; les rédacteurs, fidèles à leur plan, s'occupent d'instruire pl tôt que d'amuser: mais chaque livraison contient, sous le titre de revue artistique, toutes les nouvelles qui intéressent les arts. De temps en temps aussi des notices bien faites sur quelques artistes célèbres viennent jeter dans ce recueil une agréable diversion et compléter l'enseignement par des connaissances historiques dont l'utilité ne saurait être contestée.

CONTENU DU N° DE DÉCEMBRE 1841

DE LA REVUE CRITIQUE DES LIVRES NOUVEAUX.

Imprimerie BOUCHARD-HUZARD, rue de l'Éperon, 7.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE,

9e Année, 1841.

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Étude des langues, Littérature.

Poésie.

Art dramatique.

Romans.

Mélanges.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire ecclésiastique.

Histoire ancienne et moderne.

Biographie.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES.



